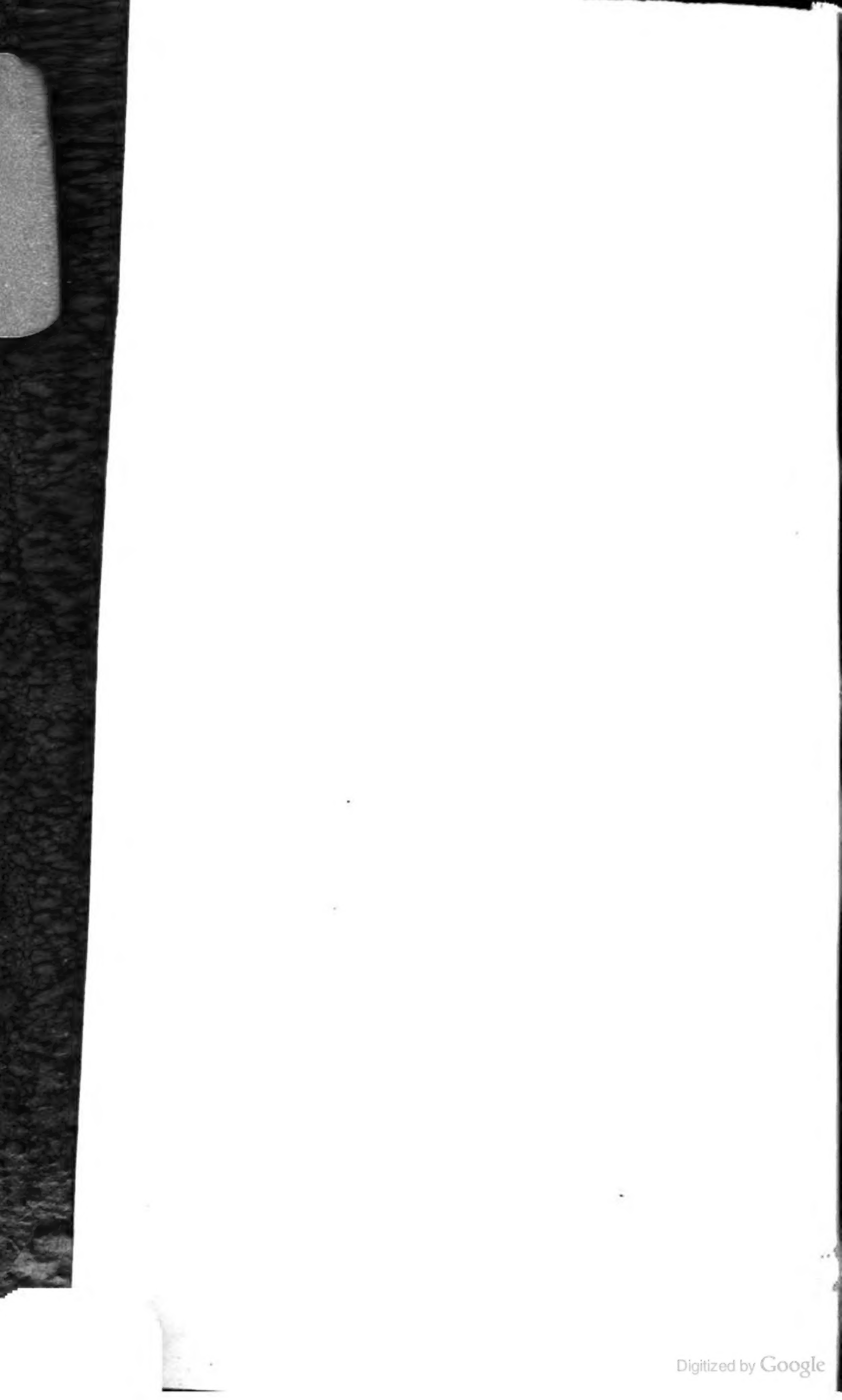

Princeton University Library
32101 067483865
Digitized by Google



BIOGRAPHIE UNIVERSELLE,

OU

ICTIONNAIRE HISTORIQUE

DES HOMMES QUI SE SONT FAIT UN NOM PAR LEUR GÉNIE,
LEURS TALENS, LEURS VERTUS, LEURS ERREURS OU LEURS CRIMES,

PAR F.-X. DE FELLER.

NOUVELLE ÉDITION,
AUGMENTÉE DE PLUS DE 3000 ARTICLES, RÉDIGÉS

PAR M. PÉRENNÈS,

PROFESSEUR DE LITTÉRATURE FRANÇAISE A L'ACADÉMIE DE BESANÇON.

TOME DEUXIÈME.



A PARIS,
CHEZ GAUTHIER FRÈRES ET Cie, LIBRAIRES,
Rue Haute-feuille, n° 18.
MÊME MAISON DE COMMERCE A BESANÇON.

1834.

IMPRIMERIE DE L. GAUTHIER.

ancien médecin, faite à Venise, en 1586, in-folio.

* **BALARD** (Mad.), née *Albi*, cultiva dès sa jeunesse les muses avec succès, et remporta plusieurs prix aux Jeux-Floraux. Elle est décédée le 8 avril 1821 à Castres, où son mari exerçait la profession d'avocat. On lui doit l'*Amour maternel*, poème en 4 chants, Paris, 1815, qu'elle a publié sans nom d'auteur, et que plusieurs journaux n'ont pas regardé comme inférieur à celui de Millevoie sur le même sujet. Elle a publié en 1814 une ode sur la *Restauration du trône de France*, et a laissé en manuscrit un poème lyrique intitulé *Velléda*, qui est une imitation des *Martyrs* de M. de Châteaubriand.

BALAS. *Voyez* ALEXANDRE BALAS.

* **BALBATRE** (Claude), habile organiste, né à Dijon en 1729. Il était élève de Rameau, et se fit en peu de temps une si grande réputation qu'il obtint l'orgue de Saint-Roch, le meilleur de la capitale. Il eut ensuite celui de Notre-Dame. On admirait surtout ses *Noëls*, et il attirait un si grand concours de monde que l'archevêque de Paris crut devoir lui défendre de toucher l'orgue pendant les grandes fêtes de l'année. Ce fut lui qui le premier substitua le piano-forté au clavecin pour lequel il a composé plusieurs excellens morceaux. Il est mort à Paris le 9 avril 1799.

BALBI ou **DE BALBIS** (Jean), connu aussi sous le nom de *De Janua*, parce qu'il était de Gênes, dominicain, composa dans le 13ᵉ siècle, des commentaires et quelques autres ouvrages. Il mourut en 1298. Son *Catholicon, seu Summa grammaticalis*, fut imprimé à Mayence en 1617, par Furst et Schœffer. Cette espèce d'Encyclopédie classique, contenant une grammaire, une rhétorique et un dictionnaire, compilés çà et là, est un des premiers livres sur lequel on ait fait les essais de l'art de l'imprimerie. Il est très cher et très rare.

BALBIN (Decimus Coelis BALBINUS), était d'une famille illustre. Le sénat l'élut empereur en 237, après avoir été deux fois consul et avoir gouverné plusieurs provinces. Les soldats n'ayant point eu de part à cette élection, se soulevèrent, et le massacrèrent un an après. Balbin était bon et populaire, et réussissait dans la poésie et dans l'éloquence. Il avait 60 ans lorsqu'il obtint la couronne impériale, et possédait de grandes richesses, dont il ne fit pas toujours le meilleur usage possible. Son mérite lui avait procuré les gouvernemens de l'Asie, de l'Afrique et de quelques autres provinces, où il se fit aimer par sa douceur, son équité et son attention à ne pas laisser accabler le peuple d'impôts.

BALBIN (Aloysius Boleslaus), jésuite de Bohème, né à Kœnigsratz en 1611, écrivain très laborieux et bon littérateur, mort en l'année 1689, a donné | *Epitome historica rerum bohemicarum*, Prague, 1677, in-fol. | l'*Histoire* de ce royaume, en latin, en 10 vol. in-folio, 1679-1687. Dans le 1ᵉʳ, il traite de l'histoire naturelle; dans le 2ᵉ, de ses habitans; dans le 3ᵉ, de ses limites; dans le 4ᵉ, des vies des saints de Bohème; dans le 5ᵉ, des paroisses; dans le 6ᵉ, des archevêques de Prague; dans le 7ᵉ, des rois et des ducs de Bohème; dans le 8ᵉ, il donne des documens; enfin, les 9ᵉ et 10ᵉ contiennent les généalogies de ce royaume. « Tout ce » que Balbin, dit Drouet, a fait sur le » royaume de Bohème est très exact et » très recherché. Il peut suffire lui seul » pour étudier l'histoire de cette monar» chie. » On a encore de lui quelques ouvrages de poésie.

BALBO (Jérôme), évêque de Goritz, mort à Venise en 1535, est auteur des ouvrages suivans : | *De rebus Turcicis*, Rome, 1526, in-4° ; | *De civili et bellica fortitudine*, 1526, in-4°; | *De futuris Caroli V successibus*, Bologne, 1529, in-4° ; *Carmina* dans *Deliciæ poetarum italorum* ; | *De coronatione principum*.

BALBOA (Vasco Nugnès de), Castillan, se fit connaître de bonne heure par ses expéditions maritimes. Il fut si heureux dans ses premières guerres contre les Indiens, qu'il ne leur donna jamais la paix qu'au prix de l'or. Il avait amassé une si grande quantité de ce métal précieux, qu'il en envoya 300 marcs au roi d'Espagne pour son quint. De nouvelles découvertes et de nouvelles conquêtes mirent son nom à côté de ceux de Fernand Cortez et d'Améric Vespuce. Il s'embarqua en 1513 dans l'espérance de découvrir la mer du Sud, et un mois après son départ il était en possession de cette mer. Il donna le nom de Saint-Michel au golfe où il débarqua. Il s'y plongea jusqu'à la ceinture, son épée d'une main et son bouclier de l'autre, disant aux Castillans et aux Indiens qui bordaient le rivage : « Vous m'êtes témoins que je » prends possession de cette mer pour la » couronne de Castille, et cette épée lui

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

IMPRIMERIE DE L. GAUTHIER A BESANÇON.

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE,

OU

DICTIONNAIRE HISTORIQUE

DES HOMMES QUI SE SONT FAIT UN NOM PAR LEUR GÉNIE, LEURS TALENS, LEURS VERTUS, LEURS ERREURS OU LEURS CRIMES,

PAR F.-X. DE FELLER.

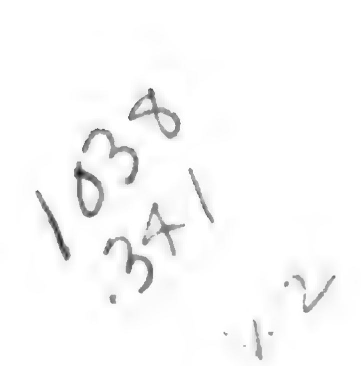
NOUVELLE ÉDITION, AUGMENTÉE DE PLUS DE 3000 ARTICLES, RÉDIGÉS

PAR M. PÉRENNÈS,

PROFESSEUR DE LITTÉRATURE FRANÇAISE A L'ACADÉMIE DE BESANÇON.

TOME DEUXIÈME.





A PARIS,

CHEZ GAUTHIER FRÈRES ET Cie, LIBRAIRES,

Rue Haute-feuille, n.° 18.

MÊME MAISON DE COMMERCE A BESANÇON.

1833.

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

Nous avions annoncé dans la préface du premier volume que les inexactitudes qui auraient pu se glisser dans le texte primitif de FELLER, seraient redressées dans des notes placées au bas des pages. Nous avons pensé, dans le cours de notre travail, qu'il était plus simple de faire ces rectifications, sans les signaler ainsi; et nos lecteurs ont pu facilement s'apercevoir qu'un assez grand nombre de corrections avaient été faites dans le premier volume. La plupart nous ont été indiquées par le savant M. WEISS. Qu'il nous soit permis de saisir cette occasion de rendre hommage à un des hommes qui font le plus d'honneur à la France, par son vaste savoir, et son dévoûment modeste au bien public. Nous aimons à consigner ici l'expression de notre reconnaissance, pour les secours qu'il nous a donnés, et pour ceux qu'il nous promet encore.

BIOGRAPHIE
UNIVERSELLE.

BAADER (Joseph-François de Paule), né à Ratisbonne, le 15 septembre 1733, et mort en 1794, se fit recevoir docteur en médecine en 1757. La ville d'Amberg le choisit pour son physicien, et il devint ensuite médecin du duc Clément, puis de l'électeur Maximilien-Joseph III. On lui doit : | *Dissertatio de naturâ corporis humani viventis*, Ingolstadt, 1757, in-4°, | *Ankuendigung eine balsamischen Seifensyrups, etc.* Augsbourg, 1783, in-8°; | *Purgirender Mandelsyrup fuer Kinder*, Munich, 1788, in-8°. L'auteur a traduit lui-même ces deux ouvrages en français.

BAAN (Jean de), peintre, né à Harlem en 1663, se distingua par ses portraits faits dans le goût de ceux de Van-Dick. Il mourut à la Haye en 1702, âgé de 69 ans. — Jacques BAAN, son fils, mort, en 1700, à l'âge de 27 ans, suivit avec succès la même carrière.

BAARDT (Pierre), poète latin et flamand du 17e siècle, est auteur d'un poème estimé qui a pour titre *Agriculture pratique de Frise*. Il y décrit ce que la Frise offre de plus agréable et de plus riant. Ce sont des Géorgiques flamandes. Les gens de son pays l'ont comparé à Virgile; mais les étrangers, sans mépriser Baardt, l'ont mis un peu au-dessous. On a encore de lui un poème intitulé *le Triton de Frise*, ou la description de la prise de la ville d'Olinde au Brésil. Il était aussi médecin. Nous ignorons l'année de sa mort.

BAASA, fils d'Abias, usurpa la couronne d'Israël après avoir tué Nadab, fils de Jéroboam son roi, et exterminé toute la race de ce prince. Baasa déclara ensuite la guerre à Aza, roi de Juda, et se livra à toutes sortes de dérèglemens. Dieu lui envoya le prophète Jéhu pour le menacer de ses châtimens s'il ne se corrigeait pas; mais ce roi ne répondit aux reproches du prophète qu'en lui donnant la mort. Il mourut lui-même peu de temps après, et Dieu exécuta ses menaces contre la postérité de cet impie, par le ministère de Zambri, qui en détruisit toute la race. Ela son fils lui succéda l'an 930 avant J.-C.

***BAAT** (Catherine), suédoise, a tracé et peint les *Tables généalogiques* de la noblesse de son pays, et rectifié les erreurs du traité de Messénius sur le même sujet.

* **BABA** (Ali), sectaire turc, parut dans la ville d'Amasie, l'an 638 de l'hégyre (1240 de J.-C.), exigeant de ceux qui croyaient en lui cette profession de foi : « Il n'y a qu'un Dieu, et Baba est l'envoyé » de Dieu. » A la tête de ses nombreux partisans, il ravagea une grande partie de la Natolie; mais les Mahométans aidés par les Francs le combattirent avec vigueur, et parvinrent à anéantir sa secte.

* **BABAKOUSCHI** (Abdel-Rhamon-Mustapha), docteur musulman du 14e siècle, né en Crimée, fit un ouvrage intitulé *l'Ami et le favori des princes*. Il passe pour être aussi l'auteur du *Jardin des anémones*, attribué à un autre Babakouschi, comme lui désigné par la qualité de *Muphti de Caffa* et mort dans le 16e siècle. La date de l'un ou de l'autre des manuscrits pourrait être fautive.

* **BABEK** (Khorremy ou Harramy), célèbre imposteur, parut en Perse vers la fin du 2me siècle de l'hégyre, et fut le chef d'une secte dont l'histoire et les dogmes nous sont peu connus. Le surnom de Khorremy donné à Babek désigne un homme livré aux plaisirs des sens; le mot *Harramy* signifie en arabe *voleur, criminel*. Il paraît donc que la secte dont cet homme fut le fondateur avait pour base le libertinage et l'impiété, et sa religion portait en effet le nom de *Khorrem-dyn*, religion de plaisir. Babek la soutint et la propagea les armes à la main et combattit les califes durant 20 années; enfin il fut vaincu par celui de Bagdad, l'an 222 de l'hégyre (837 de J.-C.), et conduit à

Bagdad avec un de ses frères, ses 17 enfans et 3300 prosélytes. Motassem, qui régnait dans cette ville, lui fit couper les bras et les jambes, et son cadavre ainsi mutilé, resta exposé plusieurs jours sur la place publique. Après la mort de Babek, ses partisans se dispersèrent dans différens pays et se confondirent avec les diverses sectes nées de l'islamisme.

* **BABEUF** (François-Noel), né à Saint-Quentin, en 1764, de parens pauvres, entra, en 1777, comme domestique, chez un homme bienfaisant, domicilié près de Roye. Celui-ci lui trouvant de l'esprit naturel, lui fit apprendre à lire, à écrire, et l'art de l'arpentage. Babeuf fut ingrat envers son bienfaiteur, contre lequel il osa plaider. Devenu commissaire à terrier, il ne tarda pas à se livrer à son immoralité naturelle, qui lui faisait regarder toutes les actions de la vie comme indifférentes en elles-mêmes. Il commit un faux, fut poursuivi par la justice, et renfermé à la citadelle d'Arras, d'où il s'échappa à l'époque de la révolution. Babeuf voulant fixer sur lui les regards du peuple, porta jusqu'à la folie les principes démagogiques. Il se surnomma *Gracchus*, et dans un journal qu'il publia, il prit, à l'imitation de son patron, le titre de *tribun du peuple*. Là il répandit ses pernicieuses maximes, prêcha le partage des biens, établit des principes sur le vol, le brigandage et l'homicide. A la chute de Robespierre, il fut regardé comme son successeur; en effet, Babeuf se mit à la tête des conspirateurs qui devaient détruire en France tout gouvernement modéré et fondé sur des lois positives. Dénoncé par plusieurs de ses complices, qui l'accusèrent de tramer un complot contre le gouvernement directorial, il fut jugé et condamné à mort en 1797; il était âgé de 34 ans. Il plaida lui-même sa cause avec une fermeté et une audace étonnantes, avoua que son projet était de détruire le gouvernement et de faire égorger le même jour toutes les autorités constituées, et ne voulut jamais nommer ses complices. Les débats de ce procès célèbre forment 6 vol. in-8°. Outre le journal *le Tribun du peuple*, on a encore de lui *Système de dépopulation, ou la vie et les crimes de Carrier*, 1 vol. in-8°; ouvrage qu'il publia dans un moment où il avait été exclu du club des jacobins. L'ouvrage publié en 1790, sous le titre de *Cadastre perpétuel*, in-8°, est de Audifred et Babeuf.

* **BABEY** (Athanase-Marie), avocat du roi à Orgelet en Franche-Comté, en 1789, adopta les idées révolutionnaires, et fut député par le tiers-état du bailliage d'Aval aux états généraux. Nommé à la Convention, en 1792, il se prononça pour la réclusion et le bannissement de Louis XVI, avec la clause expresse de la convocation des assemblées primaires. Babey, ayant protesté contre les journées du 31 mai, 1er et 2 juin 1793, fut décrété d'arrestation et incarcéré avec 72 de ses collègues. Il rentra dans la Convention après le 9 thermidor, fut du nombre des membres de cette assemblée qui entrèrent en 1795, au conseil des Cinq-cents, en sortit en floréal an 7, et mourut en 1815.

BABIN (François), né Angers, d'un avocat, en 1651, chanoine, grand-vicaire et doyen de la faculté de théologie de cette ville, mort le 19 décembre 1734, à 83 ans, enseigna avec célébrité la théologie pendant 20 ans, se distingua par ses grandes lumières et ses vertus. Il fut le rédacteur des 18 premiers vol. de l'édition en gros caractère des *Conférences du diocèse d'Angers*, fort estimée et fort répandue. La suite n'est point de lui. Le style de Babin est tel qu'il le faut pour ces sortes d'ouvrages, net, clair, méthodique, et ne sentant point la barbarie de l'école. Ses continuateurs ne l'ont pas égalé; ils n'ont ni sa netteté, ni sa précision. Les *Conférences d'Angers*, renfermaient 28 vol. in-12, que l'on a réduits à 14, petit caractère, et auxquels on a ajouté depuis 5 vol. La dernière édition, en 24 vol. in-12, 1785, est la plus estimée et la seule recherchée. Babin publia en 1679 une *Relation* de ce qui s'était passé dans l'université d'Angers au sujet du jansénisme.

* **BABINGTON** (Gervais), évêque anglais du 16e siècle. Après avoir étudié à Cambridge, il entra dans les ordres, et fut successivement chapelain de Henri, comte de Pembroke, évêque de Landaff, en 1591, puis évêque d'Exeter et de Worcester. Ses œuvres, publiées en 1615, in-4°., et réimprimées en 1637, in-fol. contiennent | des *Remarques sur le Pentateuque*; | une *Exposition du Symbole, des Commandements de Dieu et de l'Oraison dominicale*; | une *Conférence entre la faiblesse humaine et la religion*, et | trois *Sermons*. Ces ouvrages, écrits dans le style pédantesque du temps, sont peu estimés sous le rapport littéraire. Babington mourut le 17 mai 1610.

BABINOT (Albert), l'un des premiers

disciples de Calvin, était né en Poitou; il habitait Poitiers et y professait le droit dans l'université. Calvin étant venu dans cette ville, en 1536, y sema ses erreurs. Babinot les embrassa. Calvin séduisit aussi quelques autres docteurs de l'université, et plusieurs officiers du présidial, et Babinot fit la folie de quitter sa chaire, le seul moyen qu'il eût de subsister, pour aller prêcher, de ville en ville, la doctrine de son maître. Il se faisait appeler le *Bon homme*. On le nomma depuis le *Ministre*, parce que la salle dans laquelle il faisait, à Poitiers, ses leçons de droit, s'appelait la *Ministrerie*, et « de là est venu, dit Maimbourg, le nom de *ministre* qu'on donne aux pasteurs protestans; étymologie néanmoins qu'on peut contester. » Babinot, voué à cette vie errante mourut dans la misère. Pendant longtemps il fut, dit-on, obligé de vendre des caques de harengs pour subsister. Il est auteur d'un ouvrage intitulé *la Christiade*, recueil d'odes, sonnets et cantiques chrétiens, Poitiers, 1560; le tout infecté du poison des opinions nouvelles.

* **BABO** (Joseph-Marie), auteur dramatique, né à Munich, où il est mort le 5 février 1822. Il était membre de l'académie de cette ville, et il a donné plusieurs tragédies, parmi lesquelles on cite *Othon Witesbach;* elle a été plusieurs fois réimprimée. Babo était en 1804 un des rédacteurs du journal intitulé l'*Aurora*.

BABOLENUS (saint), ou **BABOLEIN**, moine de saint Colomban, fut le premier abbé de Saint-Maur-les-Fossés, monastère fondé en 638, par Blidégisile, archidiacre de Paris, à deux lieues de cette ville, dans une péninsule formée par la Marne. Saint Babolein y fit régner toutes les vertus religieuses qui le rendirent fort célèbre. S'étant joint à saint Fursi de Lagny, il rendit de grands services à tout le diocèse de Paris; en quoi il fut merveilleusement secondé par l'évêque Audebert et par saint Landri, son successeur. Il fonda plusieurs églises et plusieurs hôpitaux. Dans sa vieillesse il quitta le gouvernement de son monastère, pour passer le reste de ses jours dans la retraite. Il mourut dans le 7e siècle. On l'honore à Paris, le 26 juin.

* **BABOUR**, BABR ou BABUR (*Mohammed*), arrière petit-fils de Tamerlan, naquit en 1483, et fut proclamé souverain de l'empire mogol, dans la Tartarie occidentale et dans le Khoraçan, en 1494. Il s'empara du Candahar, du Kaboulistan et de l'Indostan, et mourut en 1530, de poison, selon quelques-uns, et suivant d'autres, de l'excès de ses fatigues. On a de lui la *Relation de ses conquêtes et l'histoire* de sa vie, en langue mogole. Sa dynastie a régné plus de 250 ans après lui. — Un autre BABOUR petit-fils de Tamerlan, disputa l'empire à son frère aîné Eddaulah, et obtint par un traité la possession d'une province. Il mourut l'an 861 de l'hégyre (1450 de J.-C.)

BABYLAS (saint), évêque d'Antioche, fut mis dans les chaînes pour la foi de J.-C., sous l'empereur Dèce. Il mourut dans sa prison, et voulut être enterré avec ses fers. C'était un prélat plein de zèle. On dit qu'il défendit l'entrée de l'église à l'empereur Philippe, qui était monté sur le trône par le meurtre de Gordien, son bienfaiteur et son pupille. Quelques critiques prétendent que l'empereur, auquel saint Babylas défendit l'entrée de l'église, était Dèce; mais cela ne paraît guère vraisemblable. Il mourut l'an 251 de J.-C. Gallus César fit transporter les reliques de ce saint à Daphné, faubourg d'Antioche, afin de mettre par ce dépôt sacré un frein aux superstitions et au libertinage des Grecs. La chose arriva comme Gallus César l'avait désiré. L'idole d'Apollon, fameuse par les oracles qu'elle rendait, cessa tout-à-coup d'y donner des réponses. Julien l'Apostat ordonna dans la suite de reporter les reliques de Babylas dans la ville, afin que la langue de cet oracle se déliât. Il y réussit, mais ce ne fut que pour lui apprendre la vraie cause de ce silence, et immédiatement après, le feu du ciel écrasa cette idole et réduisit le temple en cendres. C'est saint Jean Chrysostôme qui nous apprend ce fait dans son discours contre les Gentils, et dans la 4e homélie sur l'éloge de saint Paul. Il dit en avoir été témoin oculaire. Tous les anciens historiens chrétiens en font mention. Ammien Marcellin, quoique païen, n'ose pas en disconvenir (l. 22). Il y a seulement dans sa relation quelque différence, qui marque plutôt son embarras que l'inexactitude des autres. Libanius, ce sophiste fameux et zélé païen, se plaignait, au rapport de saint Jean Chrysostôme, du silence d'Apollon à Daphné : mais il ajoutait que Julien l'avait délivré du voisinage d'un mort, qui l'incommodait. *Voyez* BALTUS.

BACCALAR-Y-SANNA (don Vincent) marquis de Saint-Philippe, né dans l'île de Sardaigne, d'une ancienne famille

originaire d'Espagne, s'est fait un nom dans la littérature par son érudition, et dans le monde par les emplois importans dont Charles II et Philippe V le chargèrent en Sardaigne. Après la mort de Charles II, don Vincent servit utilement le duc d'Anjou, son successeur. Lorsque la Sardaigne se déclara contre ce prince, il se comporta en sujet fidèle et en homme habile. Philippe V le récompensa, en le faisant marquis de Saint-Philippe. Il mourut à Madrid en 1726, estimé et aimé du prince et des sujets. Ses principaux ouvrages sont : | une *Histoire de la monarchie des Hébreux*, traduite en français, en 2 vol. in-4°, et en 4 vol. in-12. « Cet » ouvrage, dit un critique, sagement et » profondément écrit, a eu d'abord le » plus grand succès ; mais l'esprit du siè» cle s'étant tourné vers des objets tout » différens, et l'histoire sainte ayant » perdu sa considération sous le règne du » philosophisme, ce succès n'a pas été » durable. » | *Mémoires pour servir à l'histoire de Philippe V, depuis* 1699 *jusqu'en* 1725, 4 vol. in-12, aussi traduits en français. On y trouve plusieurs particularités curieuses, que le marquis de Saint-Philippe raconte avec beaucoup de vérité et d'exactitude.

BACCARELLES (Gilles), d'Anvers, célèbre paysagiste, ainsi que Guillaume son frère, vivait au commencement du 17e siècle. Leur famille a produit plusieurs bons peintres.

BACCETI (Nicolas), né à Florence, entra dans l'ordre de Saint-Bernard, devint abbé de Sainte-Luce, et mourut en 1647, âgé de près de 80 ans. Nous avons de lui : | *Historiæ Septimianæ, lib. VII, cum notis Malachiæ d'Inguimbert*, Rome 1724, in-fol. C'est l'histoire d'un célèbre monastère de Toscane, de l'ordre de Cîteaux ; | *Dissertatio de jure historico*.

BACCHIARIUS, philosophe chrétien, florissait au 5e siècle. On a de lui une lettre écrite à l'évêque Januarius, touchant l'incontinence d'un moine ; cette lettre est très bien écrite, et se trouve dans la *Bibliothèque des Pères :* on y voit autant de prudence que de zèle, autant de sévérité que de charité. Il y a plusieurs applications heureuses des cérémonies et histoires de l'ancien Testament. On a encore de lui une apologie dans les *Anecdota* de Muratori. Gennade rapporte que Bacchiarius changeait souvent de demeure, pour être plus à Dieu et avoir moins d'attache pour ce monde, en réalisant sans cesse la sentence de saint Paul : *Non enim habemus hic manentem civitatem*. Eph. 13.

BACCHIDES, général des troupes de Démétrius Soter, et gouverneur de la Mésopotamie, fut d'abord envoyé en Judée pour établir Alcime grand sacrificateur, que l'Ecriture appelle l'*Impie*. Il revint quelque temps après en Judée avec l'élite de ses troupes, pour combattre Judas Machabée qui venait de remporter une grande victoire sur Nicanor. Judas, abandonné de la plupart des siens l'attaqua avec les huit cents hommes qui lui restaient ; mais en poursuivant l'aile droite qu'il avait rompue, il fut enveloppé et tué par l'ennemi, après avoir fait des prodiges de valeur. Jonathas fut élu général des Juifs à la place de son frère Judas, et s'opposa généreusement à Bacchides, qui essaya plusieurs fois de le faire saisir et tuer en trahison. Bacchides ayant été obligé de lever le siége de Bethbessen se retira à Antioche, après la mort d'Alcime, et laissa la Judée paisible.

BACCHILLE, évêque de Corinthe, sur la fin du 2.e siècle, écrivit un traité touchant la célébration de la fête de Pâques, ensuite de la question qui s'émut de son temps sur ce sujet ; ce fut sous le pontificat de saint Victor. Sa lettre était écrite au nom des évêques d'Achaïe ; ce qui a fait croire qu'il assembla un synode, pour l'éclaircissement de cette controverse.

BACCHINI (don Benoit), religieux du Mont-Cassin, né à San-Donino, dans le Parmesan, en 1651, se distingua par l'étendue de ses connaissances dans la théologie, l'histoire ecclésiastique et la littérature. Il s'adonna aussi à la prédication, et y eut des succès ; mais sa santé délicate l'obligea d'y renoncer. Il apprit le grec et l'hébreu, pour s'en aider dans le dessein qu'il avait de se livrer à des recherches scientifiques. Ses principaux ouvrages sont : | *Giornale de' letterati*, 9 vol. in-4° ; | *De sistrorum figuris ac differentia... ob sistri romani effigiem communicatam dissertatio*, Bologne, 1691, in-4° ; et dans les Antiquités romaines de Grævius, tom. 6 ; | *Anonymi dialogi tres: De constantia, de dignitate tuenda, de amore erga rempublicam*, Modène, 1691, in-12 ; | *Dell' istoria del monastero di San Benedetto di Polirone, nello stato de Mantova, libri cinque*, Modène, 1696, in-4° ; | *De ecclesiasticæ hierarchiæ originibus dissertatio*, Modène, 1705, in-4°, ouvrage plein d'érudition, etc. Le marquis Sci-

pion Maffei se glorifiait d'être disciple de Bacchini; mais il surpassa son maître.

BACCHYLIDE, poète lyrique de l'île de Céos, florissait l'an 452 avant J.-C. Il était neveu de Simonide, et Horace le propose comme un modèle à suivre. Il ne nous reste de ses poésies que très peu de chose. Elles étaient remplies de morale. Une de ses maximes était que *la chasteté est le plus grand ornement d'une belle vie*. Julien l'Apostat, qui, à l'exemple de tous les anciens philosophes, aimait les apophthegmes, faisait un cas particulier des sentences morales de ce poète. On dit que Hyéron, roi de Sicile, préférait les poésies de Bacchylide à celles de Pindare, quoique celui-ci passât pour le chef des lyriques. Horace imita Bacchylide et lui dut l'idée de sa belle ode qui commence *Pastor cum traheret*.

BACCIO della Porta, peintre connu sous le nom de frère Barthélemi de Saint-Marc, né dans la terre de Savignano, près de Florence, en 1469, fut disciple de Léonard de Vinci et de Raphaël. Son dessin est correct, ses figures gracieuses, son coloris doux et agréable. A la fin d'un sermon qu'il entendit sur l'importance et la dignité des mœurs chrétiennes, il se détermina à faire jeter publiquement dans le feu tous les livres qui traitaient de l'amour profane, avec les sculptures, les peintures et les dessins, tant de lui que ceux qu'il possédait des grands maîtres, où il y avait des nudités. Il entra dans l'ordre des dominicains à Prato, en 1500, résolu de ne plus s'occuper que de son salut; mais ses supérieurs l'obligèrent à continuer l'exercice de ses talens et de son art. Il ne voulut pas être fait prêtre, par un sentiment d'humilité, et se contenta d'être diacre. Il mourut le 8 octobre 1517, âgé de 48 ans.

BACCI ou **BACCIUS** (André), né à Sant-Elpidio dans la Marche d'Ancône, professeur de médecine à Rome, et premier médecin du pape Sixte V, se rendit célèbre par ses talens. On a de lui : | *De Thermis libri septem*, in-fol., Venise, 1571-1588, et Padoue 1711, in-folio; | *De conviviis antiquorum*; | *De naturali vinorum historia*, Rome, 1596, in-folio, livre très rare; | *De venenis et antidotis*, Rome, 1586, in-4°; | *De gemmis ac lapidibus pretiosis, in Sac. Script. relatis*, Rome 1587, in-8°; | *Tabula simplicium medicamentorum*, Rome, 1577, in-4°; | *Notizie dell' antica città Cluna*, Macerata, 1716, in-4°. Ces ouvrages lui firent une grande réputation : on y trouve beaucoup de recherches, et une physique bien supérieure à celle que les savans de notre siècle ont coutume de supposer à celui de Baccius. Il mourut dans les premières années du 17e siècle. — Il ne faut pas le confondre avec Henri BACCIUS, qui a donné une *Description du royaume de Naples* en italien, Naples 1629, in-8°; ni avec Jacques BACCIUS, qui a donné la *Vie* de saint Philippe de Néri en latin, Rome, 1645, in-4°.

BACCIOCHI (Marie-Anne-Elisa Bonaparte.) *Voyez* BONAPARTE.

* **BACH** (Jean-Sébastien), né à Eisenach, le 21 mai 1685, mort en 1754, fit ses études à Lunebourg, fut successivement musicien du duc de Weimar, organiste à Mulhausen, et maître de chapelle du prince d'Anhalt-Cœthen, jusqu'en 1737, où il obtint à Leipsick le titre de compositeur de la cour de l'électeur de Saxe, roi de Pologne. Comme organiste et claveciniste, Sébastien Bach n'avait de son temps aucun rival. Il a laissé plusieurs morceaux de musique d'église, et beaucoup de musique de piano. Il eut onze fils, tous distingués dans leur art, mais dont quatre surtout s'y sont acquis un grand nom. — 1°. Guillaume Friedemann, l'aîné, né en 1710, à Weimar, maître de chapelle titulaire du duc de Hesse-Darmstadt, mort à Berlin le 1er juillet 1784, passait pour un des harmonistes les plus savans, et des organistes les plus habiles de l'Allemagne; il publia, en 1778, *six Fugues pour le piano* : c'était aussi un bon mathématicien. — 2° Charles-Philippe Emmanuel, né en 1714, entra, en 1738, dans la musique du prince royal de Prusse, depuis Frédéric II, et fut appelé à Hambourg, en 1767, pour y remplir la place de directeur d'orchestre, vacante par la mort de Telemann : il s'en acquitta avec succès jusqu'à sa mort, arrivée le 14 décembre 1788. Ses compositions, pleines d'originalité et de science, sont fort goûtées par les Allemands; il exécutait sur le piano avec un rare talent, et ce qu'il a écrit sur ce sujet est fort estimé : *Essai sur la véritable manière de jouer du piano, avec des exemples et six sonates*, deux parties in-4°, 1753-61 et 87. Il a composé un grand nombre de morceaux de musique, entre autres des *Airs pour les cantiques sacrés de Gellert*, Berlin, 1759; 5e édition, Leipsick, 1784. — 3° Jean-Christophe-Frédéric, né en 1732, maître de cha-

pelle de Guillaume, comte de la Lippe-Schaumbourg, passa sa vie entière à Buckebourg, où il mourut le 26 février 1795, après avoir joui de toute la faveur de ce prince. Une simplicité noble et ferme est le caractère des compositions de Jean-Christophe-Frédéric Bach : il l'a déployée surtout dans sa musique d'église, où un sentiment profond et énergique brille sans charlatanerie, et qui renferme une grande richesse de motifs originaux ; il avait sur le piano un doigter excellent. Parmi ceux de ses ouvrages qui ont été publiés, on remarque : | *Cantiques sacrés de Münter,* deux collections, Leipsick, 1773-74, in-4°; | *six Sonates pour clavecin, violon et basse,* Riga, 1777 ; | *trois grands Concertos pour le clavecin,* Francfort-sur-le-Mein, in-folio, etc. — 4° Jean-Christian, surnommé l'*Anglais,* né à Leipsick, en 1735, fit ses études en musique à Berlin, auprès de son frère Charles-Philippe-Emmanuel. Il s'y fit remarquer de bonne heure par plusieurs compositions pleines de grâce, et alla en 1754, à Milan, où il ne tarda pas à obtenir une place d'organiste dans une église. En 1759, il se rendit à Londres, où il fut nommé maître de chapelle de la reine, avec un traitement de 1800 écus, fonction qu'il remplit avec succès jusqu'à sa mort, arrivée en 1782 : il avait été comblé des bienfaits de la cour. Il a composé plusieurs opéras, *Caton, Orion, Orphée, Thémistocle,* etc. et un grand nombre de morceaux de musique qui ont été gravés, soit à Berlin, soit à Amsterdam, soit à Paris, entre autres, *quinze Symphonies* pour huit voix, *dix-huit Concertos* pour le piano, avec accompagnement, *trente sonates,* etc.

* **BACH**, médecin de Paris, électeur du département de la Seine à Paris, en 1798, fut un des démagogues les plus outrés de cette époque. Un écrit satirique publié contre le Directoire le fit traduire devant un juri d'accusation qui l'acquitta. Bach recommença presque aussitôt ses déclamations révolutionnaires, et après avoir prononcé un jour à la tribune des jacobins, rue du Bac, un discours virulent, il proposa un projet de constitution tellement anarchique que les jacobins les plus exaltés le rejetèrent à l'instant. Après la journée du 18 brumaire, ce fanatique se donna la mort au pied de la statue de la liberté élevée sur la place de la Révolution.

* **BACH** (Jean-Auguste), célèbre jurisconsulte allemand, naquit à Hohendorp, en Misnie, le 17 mai 1721. Il suivit les leçons de Gesner, Ritter, etc., et pendant plusieurs années, donna à Leipsick, où il avait fait ses études, des cours particuliers d'histoire, d'éloquence, d'antiquité et de droit. Nommé en 1750 professeur extraordinaire de jurisprudence ancienne dans cette même université, il joignit à cette place, en 1753, celle d'assesseur du consistoire ecclésiastique. A la plus vaste érudition, il réunissait des mœurs simples et pures. Il a publié plusieurs excellens ouvrages, tels que : | *De mysteriis Eleusinis*, Leipsick, 1745, in-4°. Ce traité, avec onze autres dissertations sur des sujets de jurisprudence, ont été publiés par Klotz, sous le titre de *Opuscula ad historiam et jurisprudentiam spectantia,* Halle, 1767, in-8°; | *Comment. de divo Trajano, sive de legibus Trajani,* Leipsick, 1747, in-8°; | *Historia jurisprudentiæ romanæ,* livre devenu classique, lequel a eu plusieurs éditions, dont la meilleure est celle qui est enrichie des observations de M. Stockmann, Leipsick, 1806, in-8°; | *Critique impartiale des ouvrages de droit* (en allemand), 6 vol. in-8°, etc. Bach a donné encore une bonne édition de *l'Economique,* de *l'Apologie,* de *l'Agésilas,* de *l'Hieron,* et du *Banquet* de Xénophon, avec des notes savantes, Leipsick 1749. Ce savant jurisconsulte mourut le 6 décembre 1759, à l'âge de 38 ans.

BACHAUMONT (François le Coigneux de), né à Paris en 1624, d'un président à mortier au parlement, fut conseiller-clerc de la même compagnie. Il cabala comme plusieurs autres durant les troubles de la Fronde, et le cardinal de Retz s'en servit plusieurs fois utilement. Bachaumont quitta le rôle d'intrigant, pour se livrer à une oisiveté voluptueuse, égayée par les vers, l'amour et le vin. Le fameux Chapelle tint le premier rang dans son cœur. C'est avec cet ami qu'il fit ce voyage célèbre par la relation heureuse et facile qu'ils nous en ont laissée en vers et en prose, in-12. Bachaumont eut beaucoup de part aux plus jolies tirades de cette description. Il ne nous reste de lui que cet ouvrage. Il avait fait bien des chansons et de petits vers de société, que nous n'avons plus. Il mourut en 1702, âgé de 78 ans, dans des dispositions très chrétiennes. Sa vieillesse était aussi réglée que sa jeunesse avait été dissipée.

* BACHAUMONT (Louis PETIT de), naquit à Paris vers la fin du 17e siècle. Ce fut un de ces hommes du monde beaucoup plus occupés de leurs plaisirs que des lettres et de leurs affaires, et qui ne consacrent à l'étude que ces rapides momens que n'enlève pas la frivolité : aussi ne nous reste-t-il de cet *aimable paresseux* que quelques bons mots, quelques épigrammes, etc., dont la malignité du public a soutenu long-temps le succès. Elles sont insérées dans les *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la république des lettres*. Bachaumont en rédigea les quatre premiers volumes et la moitié du cinquième. L'ouvrage a depuis été continué par Pidansat de Mairobert, Mouffle, d'Augerville et autres ; il a été imprimé plusieurs fois en 36 vol. in-12. Voici quelle fut l'origine de cette compilation. Bachaumont vivait depuis long-temps chez Mme Doublet, qui réunissait dans sa maison une compagnie nombreuse de beaux esprits. On y faisait un journal de tout ce qui se disait dans le monde. La politique, les belles-lettres, les arts, les aventures de société, tout était de son ressort. Aussi l'ouvrage de Bachaumont et de ses continuateurs renferme-t-il (depuis le 1er janvier 1767 jusqu'au 1er janvier 1788) les analyses de toutes les pièces de théâtre, les relations des assemblées littéraires, les notices des livres nouveaux, clandestins ou prohibés; les anecdotes et bons mots, les éloges des savans, etc. « Mais souvent, dit La Harpe, » c'est un amas d'absurdités ramassées » dans les ruisseaux, où les plus honnêtes gens et les hommes les plus célèbres en tout genre sont outragés et calomniés avec l'impudence et la grossièreté des beaux esprits d'antichambre. » Outre les *Mémoires*, on a encore de Bachaumont quelques autres écrits, comme des *Critiques sur le Louvre*, sur *l'Opéra*, sur la *Place Louis XV*, un *Essai sur la peinture, la sculpture et l'architecture*, 1751, in-8°, et la *Vie* de l'abbé Gédoyn, son parent. Bachaumont est mort en 1771.

* BACHE, neveu de Franklin, mort victime de la maladie épidémique qui désola, en 1798, les Etats-Unis, est connu comme fondateur et rédacteur d'un journal intitulé : *l'Aurore*. Il a en outre publié les manuscrits les plus importans de son oncle dont il avait hérité.

* BACHELIER (J.-J.), peintre français, né en 1724, mort en 1805, est auteur d'un *Mémoire historique de l'origine et des progrès de la manufacture nationale de porcelaines de France*, in-12, 1799.

BACHELIER (NICOLAS), né dans le seizième siècle à Toulouse, d'une famille originaire de Lucques, étudia à Rome, sous Michel-Ange, la sculpture et l'architecture. De retour dans sa patrie, il y fit régner le bon goût, et en bannit la manière gothique qui y avait été en usage jusqu'alors. Ses ouvrages de sculpture, qui subsistent encore dans plusieurs églises de cette ville, se font toujours admirer, quoiqu'on les ait présentement dorés pour la plupart; ce qui leur a ôté cette grâce et cette délicatesse, que cet habile homme leur avait données. Il n'en reste que quelques débris. Il travaillait encore en 1553.

* BACHER (GEORGES-FRÉDÉRIC), médecin et docteur de l'université de Besançon, né en 1709 à Blotsheim, dans la Haute-Alsace, et mort vers la fin du 18e siècle, pratiqua son art avec succès, et se fit un nom dans le traitement des hydropisies. Il est l'inventeur des pilules qui portent son nom, il a publié le moyen de les employer dans un ouvrage intitulé : | *Précis de la méthode d'administrer les pilules toniques dans les hydropisies*, 2e édition, Paris, 1771, in-12, avec des augmentations. On a encore de lui | deux autres *Traités sur le traitement des hydropisies*, Paris, 1765 et 1769, in-12; et | des *Recherches sur les maladies chroniques*, Paris, 1776, in-8°. Il a eu part à la rédaction du *journal de Médecine*, et paraît l'avoir rédigé seul depuis 1791 jusqu'en 1793.

* BACHER (ALEXANDRE-ANDRÉ-PHIL.-FRÉDÉRIC.), né, vers 1730, à Thann, aujourd'hui dans le département du Haut-Rhin, était fils du précédent. Héritier du secret de son père, il se fit lui-même un nom dans le traitement des hydropisies, et écrivit dans le *Journal de médecine* de M. Demangin, des articles qui accrurent sa réputation. Il embrassa avec enthousiasme les principes de la révolution, et il prétendit refaire le corps social avec des abstractions moins intelligibles que celles des *Th. Moore*, des *Hobbes*, et de tant d'autres philosophes. Bacher déposa ses rêveries dans un ouvrage intitulé : | *Les opinions écartées par l'évidence*, 1796; il a donné en outre : | *Institut religieux*, ou *Cours de droit public*, 1798, in-8°; 2e édition, 1800, augmentée du

Répertoire politique et moral. Enfin en 1803 parurent 2 vol. de son *Cours de droit public* qui devait en avoir cinq. Bacher est mort en octobre 1807.

BACHERIUS ou **BAKER** (Pierre), né à Gand en 1517, entra chez les dominicains en 1538, étudia sous Soto, fut reçu docteur en théologie en 1548, se distingua comme professeur et comme prédicateur, et mourut en 1601, âgé de 84 ans. Il est auteur d'un ouvrage singulier intitulé : | *Jurgium conjugale contra reformatorum gentem*, 1585, in-4°. On a de lui en outre, | *In missæ osores*, Gand, 1506 ; | *de Christianæ militiæ disciplina*, Louvain, 1562, réimprimé sous le titre de *Speculum militiæ christianæ*, Cologne, 1572 ; | des *Homélies*, etc.

BACHET. *Voyez* MEZIRIAC.

* **BACHIENE** (Guillaume-Albert), né à Léerdam, en 1712, ministre et professeur d'astronomie et de géographie à Maëstricht, où il est mort en 1783, a publié en hollandais plusieurs ouvrages : | une *Description de la Palestine* assez exacte, en 9 cahiers, avec 12 cartes, 1765 ; | une *Géographie ecclésiastique* en 5 cahiers, avec des cartes, 1778, moins estimée que l'ouvrage précédent ; | une *Topographie de la Hollande* en plusieurs volumes, pour faire suite à la géographie de Busching ; | une nouvelle édition de la *Géographie de Hubner*, 1769, 6 vol.

* **BACHMANN** (Jacques-Jos.-Antoine-Léger), né dans le canton de Glaris en Suisse, vint servir en France, et y devint major-général des gardes-suisses. Dans la journée du 10 août, il avait fait les dispositions nécessaires pour la défense de Louis XVI ; la détermination que prit le roi d'abandonner le château en empêcha l'exécution. Bachmann ne tarda pas à être traduit devant le tribunal, institué le 17 août, pour connaître de ce qu'on appelait les crimes du 10 août ; en vain l'accusé voulut en décliner la juridiction, et faire valoir son titre d'étranger ; la peine de mort fut prononcée contre Bachmann qui la subit avec courage ; il était âgé de 59 ans.

BACHOVIUS ou **BACHOV** (Reinier), né à Cologne en 1544, unit le négoce à l'étude des lettres, se fit luthérien et se retira à Leipsick. Il s'appliqua aux langues, à la jurisprudence et à la théologie, et composa quelques écrits dans ces deux derniers genres. Il fut obligé de quitter Leipsick pour avoir abandonné le luthéranisme et embrassé le calvinisme. Bachovius se retira à Heidelberg, où il exerça divers emplois. Il mourut en cette ville en 1614. — Son fils, professeur de jurisprudence dans l'académie de cette ville, jusqu'à l'époque où le duc Maximilien de Bavière cassa cette université en 1622, fut ensuite long-temps sans emploi ; mais s'étant fait catholique par conviction en 1629, le duc, qui avait rétabli l'université, lui rendit sa place de professeur en droit. On a de lui : | *Exercitationes de erroribus interpretum et de interpretibus juris*, 1624, in-fol. ; | *De Pignoribus et Hypothecis*, 1627 ; | *Commentaire sur la 1re partie des Pandectes*, 1629, en latin ; | *Observationes ad Paponis Arresta*, Francfort, 1620, in-fol. ; | *Commentarii in libros Institutionum*, Francfort, 1665, in-4°.

* **BACHSTROM** (Jean-Frédéric), savant dont la vie a été singulièrement errante et agitée : il était né en Silésie, à la fin du 17e siècle, d'un père perruquier, et qui voulait que son fils le fût aussi. A l'âge de vingt ans, Bachstrom, sur la foi d'un songe, se rendit à Halle, pour étudier la théologie ; il y fit de rapides progrès ; mais de retour en Silésie, son piétisme l'empêcha d'obtenir une place de prédicateur à Œls. En 1717, on le trouve professeur extraordinaire au gymnase de Thorn, d'où il fut banni peu après, pour un sermon hétérodoxe. De 1720 à 1728, il fut aumônier d'un régiment saxon à Varsovie. Il fit des études de médecine, et fut reçu membre de la société royale des sciences de Londres. En 1729, il fonda une imprimerie à Constantinople, fit circuler chez les Turcs des livres de piété, et entreprit une traduction de *la Bible* en turc. Les intrigues des copistes mahométans le forcèrent d'abandonner tous ses projets. On n'a sur le reste de sa vie que des renseignemens peu authentiques. Voici les titres de quelques-uns de ses écrits : | *De plicâ Polonicâ*, Copenhague, 1723 ; | *Nova æstûs marini theoria*, etc., Leyde, 1734, in-8° ; | *Art de nager*, ou *Invention à l'aide de laquelle on peut toujours se sauver du naufrage*, Amsterdam, 1741, in-8°, etc. On lui a attribué le *Democritus redivivus*, mais il n'a jamais voulu l'avouer.

BACHUISEN. *Voyez* BAKHUISEN.

BACHUSIUS ou **BACHUISEN** (Guillaume), long-temps lié, ainsi que Van-Espen, avec le parti d'Arnauld et de Quesnel, et revenu ensuite à la docilité que

l'on doit aux décisions de l'Eglise, a laissé un traité intéressant sur Van-Espen, Quesnel et Erkel, intitulé : *De Zegero Bernardo Van-Espen*, etc. On voit dans ce traité tout le mal que la nouvelle secte a fait dans la mission de Hollande. Bachusius est mort chanoine de Bruges en 1779.

BACICCI (JEAN-BAPTISTE GAULI, surnommé le), peintre, né à Gênes en 1639, passa à Rome dès l'âge de 14 ans. Il se mit chez un marchand de tableaux, où il eut occasion de voir le Bernin, de qui il reçut des conseils pour son art et des secours pour sa fortune. Ses premiers coups d'essai furent des coups de maître. Bacicci fut dès-lors employé à de très grands ouvrages, entre autres à la coupole du *Jésus*, à Rome, grande machine, qu'on ne peut se lasser d'admirer. Le Bacicci excellait dans le portrait. Il fit celui d'un homme mort depuis 20 ans. Il crayonna d'abord une tête d'imagination; puis réformant peu à peu son ouvrage, suivant les avis de ceux qui avaient vu la personne vivante, il parvint à en faire un portrait des plus ressemblans. Bacicci peignait avec une si grande facilité, que sa main suivait en quelque sorte l'impétuosité de son génie. Il avait des idées grandes et hardies, quelquefois bizarres; ses figures ont un relief étonnant. Il était bon coloriste, et excellait à rendre les raccourcis. Ses dessins sont pleins de feu, d'une touche légère et spirituelle, mais souvent incorrects; il manque quelquefois de goût dans ses draperies; mais ses ouvrages en général sont très estimés. Le Bacicci était fort spirituel et enjoué dans la conversation; mais son caractère vif et emporté causa le malheur de sa vie. Ayant un jour donné un soufflet à son fils en présence de ses camarades, le jeune homme, outré de cet affront, alla se précipiter dans le Tibre. Cette perte rendit le père inconsolable, et lui fit négliger, pendant quelque temps, l'exercice de son art. Il mourut en 1709.

BACKER (JACQUES), né à Harlingen en Frise, en 1608 ou 1609, cultiva la peinture à Amsterdam, et excella surtout dans les portraits. Il mourut dans cette ville en 1641. Il y a eu plusieurs autres peintres de ce nom.

* **BACLER D'ALBE** (LOUIS-ALBERT GHISLAIN, baron), né à Saint-Pol, département du Pas-de-Calais, le 22 octobre 1762, d'un directeur de la poste aux lettres d'Amiens, s'adonna d'abord à l'étude de la peinture et de l'histoire naturelle; et pour s'y livrer avec plus de liberté, il entreprit, à 20 ans, le voyage d'Italie, et se fixa à Salanches, au pied du Mont-Blanc, où il composa plusieurs tableaux qui lui firent une réputation, et sont très recherchés en Suisse et en Allemagne. Bientôt les principes de la révolution ayant pénétré dans le pays qu'il habitait, il les adopta; et animé du désir d'acquérir de la gloire, il quitta ses pinceaux pour entrer dans un bataillon des chasseurs de l'Arriége. Son avancement fut rapide. Ses services aux siéges de Lyon et de Toulon lui valurent le grade de capitaine d'artillerie, et peu après celui d'adjoint à l'état-major de la même arme. Il prit part à toutes les actions de la campagne de 1796, et se signala particulièrement à la bataille d'Arcole. Bonaparte l'ayant remarqué, l'attacha à son état-major avec le titre de directeur du bureau topographique. Après le traité de Campo-Formio, il le chargea de dresser la carte militaire de l'Italie, et le nomma directeur du dépôt de la guerre de la république cisalpine. Lorsque les événemens l'obligèrent de quitter l'Italie, il se rendit à Paris, où il devint chef des ingénieurs-géographes. Il accompagna depuis Bonaparte dans toutes ses campagnes, fut nommé adjudant-commandant en 1807, général de brigade en 1813, puis directeur du dépôt de la guerre à Paris, sa santé délabrée ne lui permettant plus de suivre l'armée active. La restauration de 1815 lui enleva cette place; alors il retourna à l'objet de ses premières études, et il exposa aux salons du musée deux grands tableaux qui ne sont pas sans mérite, *la Bataille d'Arcole* et *la Veille d'Austerlitz*. Il s'adonna aussi à la gouache, et il a pris rang parmi nos premiers paysagistes. Il est mort à Sèvres le 12 septembre 1824. On lui doit : | une belle *Carte du théâtre de la guerre en Italie*, en 54 feuilles, considérée comme la meilleure qu'on ait sur cette contrée; | *Ménales pittoresques et historiques des paysagistes; collection de gravures au trait et à l'aqua-tinta, d'après les meilleurs ouvrages connus ou inédits des peintres, paysagistes de toutes les écoles, accompagnées de notes historiques et critiques sur la vie des peintres, le mérite de leurs ouvrages et les principes de l'art*, Paris 1803, in-4°, de 36 planches; | *Promenades pittoresques dans Paris et ses environs*, un vol. in-fol., avec 48 planches lithographiées ; | *Souvenirs pittoresques*, ou *Vues lithographiées de la Suisse*, du

Valais, etc., Paris, 1818, in-fol.; | *Vues pittoresques du Haut-Faucigny, gravures coloriées;* | *Souvenirs pittoresques contenant la campagne d'Espagne, suite d'estampes lithographiées*, Paris, 1824, in-folio; | *Macédoine lithographique*, ou *Suite de souvenirs pittoresques d'Europe*, Paris, 1824, in-folio. On a encore de lui d'excellens *Mémoires sur la gravure des cartes*, dont on peut lire les extraits dans le *Mémorial topographique*. Bacler d'Albe était officier de la Légion-d'honneur, chevalier des ordres de Saint-Louis, de la couronne de fer et de Saint-Henri de Saxe.

* **BACMEISTER** (HARTMAN-LOUIS-CHRISTIAN), chevalier de l'ordre de St-Wladimir, et membre de l'académie de Pétersbourg, était né à Hernbourg, en 1736, et fit ses études dans les universités d'Allemagne. Ainsi que plusieurs autres savans de son pays, il se rendit à Pétersbourg, et contribua au progrès des lettres et des sciences en Russie. Il dirigea long-temps le collége allemand de cette ville, et seconda le développement de plusieurs autres institutions utiles. Ses ouvrages, tous écrits en allemand, servent à faire connaître la Russie sous plusieurs rapports intéressans, et ceux qui ont écrit sur ce pays les citent souvent. On lui doit: | un *Abrégé de Géographie de l'empire russe*, Pétersbourg, 1773; | un *Recueil de mémoires et de pièces authentiques sur l'histoire de Pierre Ier*, Riga, 1785; | une *Bibliothèque russe*, en 11 volumes, 1777 à 1788. Ce savant mourut à Pétersbourg, en 1806.

BACON (ROGER), franciscain anglais, naquit en 1214, à Ilchester, dans la province de Sommerset. Il fut appelé le *Docteur admirable*, à raison des grands progrès qu'il fit dans l'astronomie, la chimie et les mathématiques. Son général craignant qu'il ne fît un mauvais usage de ses talens, lui défendit d'écrire et le fit enfermer quelque temps après. Mais Bacon dissipa cette inquiétude prématurée, et convainquit ses supérieurs de sa prudence comme de son orthodoxie. Il proposa, en 1267, la correction du calendrier au pape Clément IV; mais la difficulté de l'ouvrage, qui ne réussit qu'avec beaucoup de peine plusieurs siècles après, empêcha le pape d'acquiescer à ce projet. Bacon fit de grands progrès dans la mécanique. On vit sortir de ses mains des miroirs ardens. Il proposa des idées qui mettaient sur la voie de la découverte des lunettes, des télescopes et des microscopes; mais il ne paraît pas qu'il ait connu ces instrumens tels que nous les avons aujourd'hui. Quelques écrivains ont voulu lui faire honneur de l'invention de la poudre à canon. Il est constant que cette funeste découverte ne tarda pas à se faire, mais on doute qu'il faille attribuer à Bacon ce nouveau fléau du genre humain. Il connaissait les effets du salpêtre, mais le salpêtre seul ne compose pas la poudre. (*V.* SCHWARTZ BERTHOLD.) Quoi qu'il en soit, Bacon méritait le titre d'*Admirable*, et son nom peut être mis à côté de ceux de Newton et de Leibnitz, surtout si l'on considère le temps où il a vécu, et les grands avantages que les savans plus modernes et plus bruyans ont eus sur lui. Avec un très beau génie, il ne put se mettre au-dessus de quelques puérilités de son siècle, car tous les siècles ont les leurs. Il s'occupa de la pierre philosophale, de l'astrologie judiciaire, de la baguette divinatoire, et d'autres grands secrets de cette espèce, comme nous nous passionnons pour le magnétisme animal, l'inoculation, les aérostats, etc. Quelques auteurs ont écrit que Bacon avait fait une très belle tête d'airain qui répondait aux questions qu'on lui faisait: ce qui à un certain point peut être vrai. (*Voyez* ALBERT LE GRAND.) On a de lui: | *Specula Mathematica et Perspectiva*. Il tâche d'y résoudre divers problèmes sur les foyers des verres et des miroirs sphériques. On y trouve des réflexions sur la réfraction de la lumière des astres, et sur la grandeur apparente des objets, etc. Ces réflexions ne contribuèrent pas peu au progrès de l'optique; les savans postérieurs, Newton surtout, en ont fait grand usage; | *Speculum alcimiæ;* | *De mirabili potestate artis et naturæ;* | *Epistolæ cum notis;* | *Opus majus*, in-folio, à Londres, 1733. Cet ouvrage renferme toutes les vues de Bacon sur les sciences, et l'on y trouve des idées très heureuses. Il mourut à Oxford en 1294. Naudé a pris la peine inutile de le justifier de l'accusation de magie, qui avait été intentée contre lui par ses confrères, sans doute à raison de son alchimie et de son astrologie judiciaire, et de quelques autres idées qui sortaient des règles de la bonne physique.

BACON ou **BACONTHROP** (JEAN), provincial des carmes, docteur de Sorbonne, naquit à Baconthrop dans la province de Norfolk, en Angleterre, et mou-

rut à Londres vers l'an 1346. On a de lui des *Commentaires sur le Maître des sentences*, Milan, 1611, in-folio, et un *Traité de la règle des carmes*. On l'appela le *Docteur résolu*, à raison de la facilité et de la solidité avec lesquelles il décidait les questions proposées. C'était l'usage dans ces siècles de distinguer les docteurs célèbres par des noms de caractère. De là le *docteur subtil*, le *docteur profond*, etc.

BACON (Nicolas), né en Angleterre d'une famille illustre, fournit avec succès la carrière des sciences, et celle des affaires d'état. La reine Elisabeth le fit secrétaire d'état, et ensuite chancelier d'Angleterre. Un jour que cette princesse alla dans sa maison d'Hertford, elle lui dit en riant : *Voilà une maison bien petite pour un homme comme vous. — Madame*, répondit le chancelier, *c'est la faute de Votre Majesté, qui m'a fait trop grand pour ma maison*. Bacon mourut en 1579, à l'âge de 69 ans.

BACON (François), baron de Verulam, fils du précédent, naquit à Londres en 1561. Il annonça de bonne heure ce qu'il devait être. A un génie actif, étendu et pénétrant, il joignit l'application et l'étude, et la fréquentation de tous les gens de lettres de son siècle. Son père le fit voyager au sortir du collége. Il était à Paris en 1577, et il s'y fit aimer et admirer. Pawlet, ambassadeur d'Angleterre à la cour de France, en conçut une idée si avantageuse, qu'il le chargea, auprès de la reine Elizabeth, d'une commission importante. Bacon, qui n'avait pas alors 18 ans, la remplit comme un homme de 60, consommé dans les affaires. La reine le nomma son avocat extraordinaire. Bacon, pour faire sa cour à sa bienfaitrice, justifia la condamnation du comte d'Essex, qu'il avait flatté pendant sa vie, et dont il avait reçu toutes sortes de bienfaits. Cette ingratitude fit autant abhorrer son caractère par le public, que les gens éclairés estimaient ses talens; il manqua plusieurs fois d'être assassiné. Dès que Jacques Ier eut la couronne d'Angleterre, le philosophe Bacon fut un de ses flatteurs, et il reçut pour prix de ses adulations, le titre de chancelier, après avoir exercé la charge de procureur-général. Il n'y a point de bassesses qu'il ne fit pour parvenir à cette place. Il caressa le duc de Buckingham, il encensa les autres ministres, il dénigra ses concurrens. C'est par ces indignes manœuvres qu'il réunit les titres de chancelier et de garde-des-sceaux en 1617, et ceux de baron de Verulam et de comte de Saint-Alban, quelques années après. Bacon, esclave du roi et de son ministre, scella des édits qui ordonnaient des exactions exorbitantes. Le peuple cria contre des impôts si injustes et si réitérés. « Accusé, dit l'auteur de sa *Vie*, par le parlement, de vénalité et de corruption, il » se vit obligé de faire une réponse parti» culière à tous les chefs de l'accusation » intentée contre lui ; ce qu'il fit le 1er mai » 1621, en confessant dans les termes les » moins équivoques, le crime de corrup» tion dont il était chargé, en vingt-huit » articles différens, en s'abandonnant en» tièrement à la merci des juges. Il fut » condamné à une amende de quarante » mille livres sterling ; à être enfermé dans » la tour, pour y rester à la volonté du » roi; déclaré en outre, pour toujours, » incapable de posséder aucune charge ni » aucun emploi dans la république, avec » défense de siéger jamais au parlement, » et de reparaître de sa vie dans le ressort » de sa cour. Ainsi, il perdit le grand pri» vilége de la pairie; sévérité qu'on n'é» prouve jamais que dans le cas de trahi» son ou de corruption. » Après un court emprisonnement dans la tour, il obtint du roi Jacques sa liberté, et fut déchargé de l'amende à laquelle le parlement l'avait condamné. Le roi même lui accorda tout ce qu'il est au pouvoir d'un souverain d'accorder, la révocation entière de sa sentence. Retiré dans une de ses terres, mais point dénué de tous les biens de la fortune, comme on l'a dit, il se livra en entier à l'étude, et mourut en 1626, âgé de 66 ans; il mit dans son testament, « qu'il » laissait son nom et sa mémoire aux na» tions étrangères : » *Car mes concitoyens*, ajouta-t-il, *ne me connaîtront que dans quelque temps*. Cette proposition insérée dans une pièce où l'on s'occupe naturellement de la mort et d'objets graves, a paru une vanité déplacée et peu digne de la vraie philosophie. On a donné une magnifique édition de ses ouvrages, tant latins qu'anglais, à Londres, 1740, 4 vol. in-fol. Les principaux sont : | *De augmento scientiarum* : ouvrage supérieur, dans lequel on trouve des observations nouvelles et profondes, ornées des agrémens de l'imagination. C'est le plan d'une *Encyclopédie* raisonnée, liée et dépendante dans toutes ses parties, dont l'exécution serait bien différente de la compilation alphabétique qu'on nous a donnée sous ce nom, espèce de *gouffre*, comme l'exprime

M. Diderot lui-même, chef et directeur de cette entreprise, *où des chiffonniers jetèrent pêle-mêle une infinité de choses mal vues, mal digérées; bonnes, mauvaises, détestables; vraies, fausses, incertaines; et toujours inconséquentes et disparates.* | Son *Novum organum scientiarum*, qui peut être regardé comme une suite du premier ouvrage. Ce livre l'a fait appeler le *Père de la physique expérimentale.* C'est un recueil d'idées neuves et justes, sur tout ce qui peut perfectionner la physique. | Ses *Essais de morale et de politique* traduits en français, 1734, in-12, offrent des maximes propres à tous les états, depuis le prince jusqu'au particulier. | La *Vie de Henri VII, roi d'Angleterre.* Cette histoire, très estimée d'ailleurs, n'est souvent qu'un panégyrique. Bacon n'a pas toujours la simplicité du style historique, et il n'est pas exempt des défauts que l'on reproche aux beaux esprits de son siècle, l'enflure et le phébus. | *Collection des actes et des faits arrivés au parlement d'Angleterre, sous le règne d'Elizabeth*, 2 vol. in-fol., en anglais. | Un petit traité *De justitiâ universali*, Paris, 1752, chez Vincent, in-16; et plusieurs autres ouvrages. M. Deleyre a donné l'*Analyse de la philosophie de Bacon*, en 2 vol. in-12. Cet abrégé suffit pour donner une idée des qualités et des défauts de Bacon dans sa manière d'écrire. Hume, en comparant Bacon avec Galilée, a attribué la supériorité à celui-ci; mais il faut avoir étrangement le goût des comparaisons pour comparer Bacon avec un astronome, et chercher des rapports entre deux hommes, pour avoir le plaisir de dire qu'il n'y en a pas. On a aussi d'Emery le *Christianisme de Bacon*, an 7 (1799), 2 vol. in-12. Bertin a donné sa *Vie*, traduite de l'anglais, Paris, 1788, in-12. Quelque éloge qu'on y donne à Bacon, on n'y tait point ses vices; et il n'y a guère de lecture plus propre à prouver combien la philosophie est faible contre un caractère lâche et corrompu. A la fin de cette *Vie* on trouve un recueil des maximes de Bacon. La plus remarquable est « qu'une » philosophie superficielle peut engendrer » l'athéisme, mais qu'une philosophie pro» fonde conduit à la religion. » *Leves gustus in philosophia movere posse ad atheismum, sed pleniores haustus ad religionem reducere. De Augm. scient.*, liv. 1. | Bacon a publié plus de 20 ouvrages sur presque toutes les matières. Ses *OEuvres complètes* ont été platement traduites par Antoine Lasalle, avec des notes critiques et littéraires, Dijon, 1799-1802, 15 vol. in-8°.

* BACON (NATHANAEL), fils de Nicolas Bacon et frère de François, se distingua dans la peinture, et particulièrement dans le paysage. Quoique son talent se soit formé en Italie, son style se rapproche de l'école flamande.

* BACON (JOHN), sculpteur anglais, naquit à Southwark, bourg qu'on a depuis réuni à Londres; il fut d'abord peintre en porcelaine, puis s'essaya dans la sculpture et y fit des progrès très rapides. L'académie royale de Londres, instituée au mois de décembre 1768, lui donna le premier prix qu'elle ait décerné, et peu après le reçut dans son sein. Une statue de *Mars armé* mit le comble à la réputation de Bacon. Il exécuta depuis, à Westminster, les monumens de lord Chatam, de lord Halifax, du major Pearson. Ses meilleurs ouvrages sont des figures isolées, et surtout celles de la *Grande Bretagne lançant la foudre*, d'un *Orphelin demandant un asile*, et celle de la *Paix*. Deux inventions le recommandent au souvenir des artistes; les *statues de marbre artificiel*, et *l'instrument destiné à transporter sur le marbre les formes du modèle*, ou suivant l'expression des artistes, *à faire les points.* Bacon a aussi fait des *fables et des épitaphes*, qui ne sont pas sans quelque mérite. Il mourut en 1799, à l'âge de 59 ans.

BACOUE ou BACOVE (LÉON), né en 1608, à Castelgeloux en Gascogne, ayant reconnu les erreurs de la religion protestante, entra dans l'ordre de St-François, et en fut tiré pour être placé sur le siége de Glandève, et ensuite sur celui de Pamiers, où il mourut en 1694, âgé de 94 ans. Son *poème sur l'éducation d'un prince*, 1671, in-4°, lui a fait un nom parmi les poètes latins. Il y a de très beaux morceaux. Il le publia, en 1670, à Toulouse, sous ce titre : *Delphinus, seu de prima principis institutione, lib. VI*, in-4°, réimprimé à Paris en 1685, in-8°, avec des notes, et on y joignit quelques odes du même auteur. On a encore de lui : *Carmen panegyricum*, Toulouse, 1637, in-4°, dédié au pape Clément IX. En 1635, il avait donné une traduction in-fol. de la *Somme de théologie* du P. Villalobo, franciscain.

BACQUERRE (BENOIT de). On a de ce médecin, dont on ne sait rien d'ailleurs, un ouvrage estimé, intitulé : *Senum Medicus*, imprimé à Cologne en 1673.

BACQUET (Jean), avocat du roi en la chambre du Trésor, à Paris, savant dans le droit français et dans les lois romaines, est auteur de plusieurs Traités commentés par Ferrière, dont la dernière édition a paru à Lyon en 1744, 2 volumes in-fol. Sa mort, arrivée en 1597, fut causée par le chagrin qu'il eut d'avoir vu rompre en place de Grève son gendre Charpentier, lecteur et médecin en l'université de Paris, fameux ligueur.

* **BACUET** (Paul), professait la philosophie à Genève en 1632. Il publia, à cette époque, différentes dissertations, fut nommé en 1641 pasteur de l'église protestante, et envoyé en 1654, à Grenoble, pour y remplir les devoirs de son ministère. Ce fut dans le dessein de donner une publicité plus grande aux remèdes dont son expérience lui avait fait reconnaître l'efficacité qu'il fit imprimer en 1670, un vol. in-8°, intitulé : *Hoséas, ou l'Apothicaire charitable*. On a encore de lui : | *Disputatio logica de causis*, Genevæ, 1634, in-4° ; | *Disputatio physica de materiâ*; | *Disputatio physica de mundo*, inédits.

* **BADCOCK** (Samuel), savant critique et théologien anglais, était fils d'un boucher, et naquit à South-Molton, dans le comté de Devon, en 1747. Ses parens, qui étaient *dissenters*, le destinèrent à l'état ecclésiastique. Dans l'école où il fit ses premières études, il se lia avec quelques condisciples imbus des principes du *méthodisme*, et il les partagea avec eux ; mais il revint par la suite à des idées plus justes et moins violentes sur le culte qu'on doit à Dieu. La lecture de quelques écrits du docteur Priestley opéra ce changement ; Badcock parut ensuite adopter la doctrine des *unitaires*, et s'approcher du *socinianisme*. Il est auteur de quelques morceaux de critique, qui se trouvent dans différens ouvrages périodiques anglais, notamment dans le *Monthly Review*. Un des principaux est la critique d'un ouvrage qui a fait beaucoup de bruit, sous le titre de *Thelyphthora*, publié par un ministre nommé *Madan*. Il a publié aussi un examen de l'authenticité des poëmes de Rowley, et celui de quelques ouvrages du docteur Priestley. On reconnaît, dans tous les ouvrages de Badcock, beaucoup d'érudition, et un esprit juste et étendu. Il mourut à Londres, en 1788. — **BADCOCK** (Richard) a observé au microscope la structure des anthères, leur développement, et l'émission du pollen dans plusieurs espèces de plantes. En 1746, il a donné à la société royale de Londres : *Observations microscopiques, sur les fleurs du houx et de la grenadille*. (*Transact. philosoph*, vol. XLIV, N° 479), et, *Lettre à M. Barker, sur la poussière fécondante de l'If*, (ibid., vol. XLIV, N°. 480).

* **BADE** (Herman Ier de), fils de Berthold Ier, duc de Zæhringen et de Carinthie, épousa Judith, fille d'Adelbert, comte de Calw, ou Calb, qui lui apporta en dot les biens du comté d'Uffgau, pays qui forme le territoire de Bade. On le trouve mentionné dans les chartes d'Allemagne, en 1052, sous le titre de *marquis*. Il se retira, à la fin de sa vie, dans l'abbaye de Cluny, et y mourut le 25 avril 1074. — Son fils, Herman II, prit, pour la première fois, le titre de *margrave*, ou *marquis de Bade*, à la diète de Bâle, tenue au mois de février 1130. C'est de cette époque que datent ce titre et le nom illustre de la maison de Bade. Herman II mourut en 1130.

* **BADE-BADE** (Louis-Guillaume Ier, margrave de), arrière petit-fils d'Édouard Ier, dit le *Fortuné*, naquit à Paris le 8 avril 1655. Il fut reçu sur les fonts baptismaux par Louis XIV. A l'âge de trois mois, il en fut emmené par son père et son aïeul, pour être élevé au milieu des peuples qu'il devait gouverner. Il parcourut l'Europe afin de perfectionner son éducation, et fit ses premières armes sous Montécuculli et contre Turenne, dans la campagne d'Alsace, où ce dernier fut tué. Il força les Français dans leur retraite jusqu'au moment où le grand Condé vint en prendre le commandement. Le duc de Lorraine s'étant mis à la tête de l'armée, à la place de Montécuculli, qui avait donné sa démission, le prince de Bade servit sous ses ordres jusqu'à la paix de Nimègue, en 1678. Lors de la guerre des Turcs contre l'Autriche, il contribua à délivrer la ville de Vienne, qui était assiégée, et se fit remarquer honorablement à Barckan, à Vicegrade et à Bude. Il se lia, dans ces campagnes, avec le jeune prince Eugène de Savoie, dont le mérite et la valeur naissante lui inspirèrent de l'intérêt ; il remporta seul sur les Turcs, en 1689, la victoire de Nissa, et le 19 août 1691, celle de Salenckemen : en 1693 il fut appelé en Souabe, pour s'opposer aux Français qui y faisaient des progrès rapides. Le grand dauphin et le duc de Lorges ne purent forcer son camp ; il reprit ensuite Heidel-

berg, puis se rendit en Angleterre pour concerter avec le roi Guillaume les opérations de la guerre contre la France. Le prince Louis ouvrit la campagne par une irruption sur l'Alsace, où il déconcerta les mesures du duc de Lorges. Il se mit, mais en vain, sur les rangs pour la couronne de Pologne, laissée vacante par la mort de Sobieski. La guerre de la succession d'Espagne vint lui offrir encore de nouvelles palmes à cueillir. Il parut à la tête de l'armée impériale, prit Landau, mais fut battu à Friedlingen. Ce fut lui qui fit construire, en 1703, les fameuses lignes de Stollhofen, qui s'étendaient depuis la Forêt-Noire jusqu'à Stollhofen et au Rhin, et qui firent admirer son talent pour les fortifications et les retranchemens. Il mourut à Rastadt, le 4 janvier 1707, à l'âge de 52 ans. Il avait fait vingt-six campagnes, commandé à vingt-cinq siéges et livré treize batailles. Aussi habile que courageux, son nom demeurera célèbre dans les fastes de l'histoire, à côté de tous les grands généraux français et étrangers qui illustrèrent le beau siècle de Louis XIV.

BADÈME (saint), persan issu d'une famille noble et riche, fut arrêté durant la persécution de Sapor, et emprisonné avec Nersan, prince d'Arie. Le courage de celui-ci s'étant démenti, on lui accorda la vie, à condition qu'il percerait Badème d'un coup d'épée, ce qu'il exécuta; mais il ne tarda pas à ressentir les effets de la vengeance divine. Il fut disgracié au bout de quelque temps, et perdit la vie par une mort violente, accablé de malédictions. Le corps de saint Badème fut traîné hors de la ville par les infidèles: mais les chrétiens l'ayant enlevé secrètement, lui rendirent les honneurs de la sépulture. Quatre ans après, le roi Sapor étant mort, ses disciples furent mis en liberté. Saint Badème souffrit le martyre le 9 avril, l'an de J.-C. 376, et le 67e du règne de Sapor. Les Grecs font sa fête le 10 avril. Ses actes, écrits en syriaque par saint Mathuras, ont été publiés par Assémani, Henschenius et Ruinart.

* **BADEN-ZOEHRINGEN** (Charles-Louis-Frédéric), grand-duc de Bade, naquit le 8 juillet 1786 et mourut en 1818, à l'âge de 32 ans. Il épousa, en 1806, Stéphanie-Louise-Adrienne Tascher de la Pagerie, fille adoptive de Napoléon, et cousine de l'impératrice Joséphine. Il suivit l'empereur dans les campagnes de Prusse et de Pologne, se battit à Iéna et se trouva au siége de Dantzick. Après la paix de Tilsitt, le prince de Bade vint à Paris. Son aïeul, le grand duc Charles Frédéric, qui l'avait nommé général d'infanterie et chancelier de l'ordre du mérite militaire, lui laissa bientôt par sa mort le grand duché de Bade. Le nouveau duc se retira dans ses états, laissant les troupes badoises sous le commandement du comte de Hochberg, son oncle. Après la retraite de Moscou, le grand-duc fit connaître, dans une proclamation, la nécessité où il se trouvait d'abandonner Napoléon. Il se rendit bientôt au congrès de Vienne, qui, en lui confirmant la possession de ses états, y ajouta de nouveaux districts sur le Rhin, avec les droits de souveraineté sur Mayence. Le grand-duc de Bade fit de son côté quelques cessions au Wurtemberg et à la Bavière. Au retour de Napoléon de l'île d'Elbe, il se réunit aux autres puissances contre ce prince, fit entrer ses troupes en France, et donna au vainqueur de Waterloo le grand-cordon de l'ordre de la fidélité avec son portrait enrichi de diamans. Deux ans avant sa mort, le duc de Bade avait accordé à ses sujets une constitution analogue à celle du Wurtemberg.

* **BADEN** (Jacques), célèbre littérateur danois, né en 1735, à Vordingborg, dans l'île de Sjœllands, et mort en 1804 à Copenhague, appartenait à une famille peu riche, et obtint une bourse à l'université de Copenhague. Il voyagea en Allemagne, et resta plusieurs années à Gœttingue avec le célèbre Heyne dont il s'était concilié l'amitié. A son retour, il ouvrit dans la capitale du Danemarck un cours de belles-lettres, entra à l'académie, et obtint en 1780 la place de professeur d'éloquence qu'il conserva jusqu'à sa mort. On a de lui: | *Journal critique*, 1768-1779, qui se distingue par une critique impartiale et décente, et qui imprima une sage direction à la littérature danoise encore naissante; | *Journal de l'université*, 1793-99; | *Annales de Tacite, traduites en danois*, 2 vol. 1773-1778; | *les Institutions de Quintilien*, également traduites en danois (11e et 12e livres); | une *Traduction* médiocre *des OEuvres d'Horace*, avec un bon commentaire. | Baden a fait encore des grammaires *grecque, latine, danoise et allemande*, avec des chrestomathies ou Extraits choisis, | un *Dictionnaire latin-danois et danois-latin;* | enfin des *Opuscula latina*, et quelques ouvrages classiques.

* **BADIA** (Charles-François), célèbre prédicateur italien, né à Ancône, le 20 juin 1675, fut élevé chez son oncle maternel, ecclésiastique attaché à la cour de Parme. Il se destina d'abord au barreau; mais l'éloquence de la chaire ayant plus d'attraits pour lui, il se fit prêtre, et prêcha dans toute l'Italie, avec le plus grand éclat, pendant 38 ans. Ses succès ne furent pas moins heureux à Vienne, où on l'appela. Apostolo Zeno en parle avec admiration, dans une de ses lettres, vol. 2, page 214. L'évêque de Parme, voulant l'attacher à son diocèse, lui conféra un bénéfice et le nomma ensuite abbé de Saint-Nicolas. Victor-Amédée, roi de Sardaigne lui donna, en 1727, la riche abbaye de la Novalèse. Il prononça, l'année suivante, l'oraison funèbre de la reine Anne à Turin, et il s'y fixa. Cette ville lui avait donné, en 1727, le droit de cité, et Ancône l'inscrivit, en 1742, sur l'état de sa noblesse; cinq ans plus tard, Fossombrone lui accorda le même honneur. Badia mourut à Turin le 8 mai 1751. On a imprimé de lui deux traductions d'ouvrages français, quelques traités ascétiques et ses sermons : | *Prediche Quaresimali*, Turin, in-4°, 1789, réimprimé à Venise, la même année, dans le même format; | *Panegyrici, ragionamenti ed orazioni diverse*, in-4°, Venise, 1750; plus un assez grand nombre d'autres sermons et discours en manuscrits.

* **BADIA-Y-LEBLICH** (Domingo), espagnol qui se fit appeler *Ali-Bey* et *Castillo*, naquit en 1766 et fit d'excellentes études à Valence. Ayant acquis une connaissance profonde de la langue arabe et des usages musulmans, il reçut du prince Godoy une mission politique pour l'Orient. Il se fit circoncire à Londres, et ayant revêtu l'habit musulman, il se rendit en 1803 en *Afrique*, sous le nom d'Ali-bey, prince abassyde, nom qui lui valut des honneurs et des distinctions partout où il passa. Il revenait en Europe, en passant par Constantinople, lorsqu'il apprit l'abdication de son prince, Charles IV. Il offrit alors ses services à Bonaparte, et lui proposa, dit-on, de lui soumettre les états barbaresques avec 20,000 hommes. En 1809 et 1810, il fut nommé par le roi Joseph à l'intendance de Ségovie et à la préfecture de Cordoue, et revint à Paris à l'époque de l'évacuation de l'Espagne par l'armée française. Il mourut en 1819, à Alep en Syrie, où il s'était rendu de nouveau, et comme sa fin fut subite, on pensa qu'il avait été reconnu et empoisonné. On a de lui : *Voyage d'Ali-bey en Asie et en Afrique, pendant les années* 1804 *et* 1807, 3 vol. in-8°, 1814, avec un atlas de vues, plans et cartes géographiques.

BADILLAC. *Voyez* COSME.

BADIUS (Josse), surnommé *Ascensius*, parce qu'il était né à Assche, gros bourg entre Bruxelles et Alost, en 1462, étudia en Flandre et en Italie, et alla ensuite professer le grec à Lyon. Jean Treschel, imprimeur de cette ville, le fit correcteur de son imprimerie, et lui donna sa fille en mariage. Robert Gaguin, dont il avait imprimé l'*Histoire de France* à Lyon, l'attira à Paris. C'est de sa presse que l'on a tant parlé, sous le nom de *Prælum Ascensianum*. Il publia plusieurs auteurs classiques qu'il commentait lui-même, entre autres Horace, Virgile, Lucain, Juvénal, Salluste, Quintilien. Il mourut à Paris, en 1535, âgé de 73 ans, après avoir composé plusieurs ouvrages, outre ses Commentaires, tels sont : | *Sylva moralis contra vitia;* | *Psalterium B. Mariæ Virginis;* | *Epigrammata;* | *Vita Thomæ a Kempis;* | *De grammaticâ;* | *De conscribendis epistolis;* | *Navicula stultarum mulierum*, 1502, in-4°.

BADIUS (Conrad), fils du précédent, se fit calviniste, et se retira à Genève, où il se distingua comme imprimeur et comme auteur. Robert Etienne, son beau-frère, protestant comme lui, le suivit trois ans après. Ils y publièrent de concert plusieurs éditions fort recherchées. Il mourut vers l'an 1570. Badius traduisit en français le 1er vol. de l'*Alcoran des Cordeliers*, l'augmenta d'un 2e, et l'accompagna de notes, 1560, in-12, Amsterdam, 1734, 2 vol. in-12, avec figures de Bernard Picard. Ces notes sont courtes, mais fort vives, souvent outrées, au jugement même de Prosper Marchand, qui n'est pas lui-même un auteur fort modéré. *Voyez* ALBERT (Erasme) et ALBIZI.

* **BADOLET** (Jean), reçu ministre de l'Eglise réformée, et citoyen de Genève, en 1655, professa pendant plusieurs années les humanités au collége de cette ville. Il a publié quelques ouvrages, qui prouvent qu'il avait des connaissances dans plus d'un genre. Sénébier, dans son *Histoire littéraire de Genève*, cite : | *la Harangue de Frédéric Spanheim* (Geneva restituta), traduite en français, 1635, in-4°; | *Conscientiæ humanæ anatomia*, Genevæ, 1659, in-4°; | *l'Excellence de l'horlogerie*, in-12; | *Secrets curieux sur*

diverses choses de la nature et de l'art, in-8°.

BADUILLA. *Voyez* TOTILA.

BAECK (ABRAHAM), né en Suède en 1713, et mort en 1795. Des connaissances profondes en médecine et une conduite toujours dirigée par la prudence et le désir d'être utile, lui firent obtenir une grande considération. Il devint premier médecin du roi, président du conseil de médecine, chevalier de l'étoile polaire, et membre de l'académie des sciences de Stockholm. Cette société le chargea de faire les éloges d'Hasselquist, d'Olaüs-Celsius, et de Linnée, avec lequel il avait eu des relations étroites, et qui lui avait dédié un genre de plantes, sous le nom de *Bæchea*. Bæck a laissé, sur divers sujets d'histoire naturelle, plusieurs mémoires insérés dans les Mém. *de l'Acad. de Suède*.

BAENGIUS (PIERRE), né à Helsingborg en Suède, l'an 1633, enseigna la théologie à Abo, devint ensuite évêque de Wybourg, où il mourut en 1696. On a de ce prélat luthérien, | un *Commentaire sur l'épître de saint Paul aux Hébreux*, Abo, 1671, in-4°; | *Vie de saint Anschaire;* | *Historiæ Sueco-Gothicæ ecclesiasticæ*, | une *Chronologie sacrée;* | des ouvrages polémiques. Ils sont tous écrits en latin, mais remplis de préjugés de secte. On dirait que l'auteur a voulu faire la parodie de tout ce qui a été dit sur ces matières par les catholiques.

* **BAER** (FRÉDÉRIC-CHARLES), professeur de théologie, né à Strasbourg en 1719, mort dans la même ville en 1797, était associé correspondant de l'académie des sciences et a laissé un grand nombre d'ouvrages, les uns en français, les autres en allemand. Les principaux sont | l'*Oraison funèbre du maréchal de Saxe*, prononcée à Paris en 1751; |celle de *Louis XV* en 1774; | un *Sermon sur les devoirs des sujets envers leur souverain*, en allemand, qu'il a traduit lui-même en français; | une *Dissertation sur le vœu de Jephté*, à laquelle le savant Rondet a répondu dans le Journal de Trévoux et dans la Bible d'Avignon, 2e édition; | un *Essai sur les Atlantides*, Paris 1762, où il cherche à prouver que les Atlantides de Platon et les Juifs de Moïse ne sont qu'un même peuple; | une traduction de la *Dissertation* du professeur Meyer *sur les Spectr s*, etc.

* **BAEREBISTE**, roi des Daces, contemporain de Sylla, de César et d'Auguste, releva le courage de sa nation affaiblie par plusieurs défaites, arrêta sur les bords du Borysthène la marche des Sarmates, vainqueurs des Scythes, qui avaient déjà passé le Tanaïs, défit les Boïens, soumit la Thrace, la Macédoine et l'Illyrie, et se rendit si puissant qu'il fit trembler Rome elle-même. Il se disposait à marcher contre elle, lorsqu'il périt victime d'une conspiration. Il donna plusieurs lois sages, et se soumit le premier aux lois qu'il avait établies. Baerebiste, voulant prévenir chez ses sujets les abus du vin, fit arracher les vignes, et punir avec sévérité tous les excès auxquels peut entraîner l'intempérance.

BAERLE. *Voyez* BARLÆUS.

BAERT (FRANÇOIS), jésuite, né à Ypres en 1651, fut envoyé à Anvers, en 1681, pour travailler aux *Acta Sanctorum*. Il donna les actes de plusieurs saints de Bretagne qui étaient difficiles à débrouiller. Le commentaire qu'il donna sur la Vie de saint Basile le Grand, fait connaître son érudition. Il parcourut les bibliothèques d'Allemagne, et en rapporta des monumens utiles. Il mourut le 27 octobre 1719.

* **BAERT** (ALEXANDRE-BALTHAZAR-FRANÇOIS de), était originaire de Saint-Omer : il entreprit en 1787 et en 1788 un voyage en Angleterre pour y étudier les mœurs et les coutumes des habitans. De là il passa en Espagne : il se trouvait à Gibraltar en 1789. Revenu dans sa patrie, il s'occupait de littérature, lorsque survint la révolution; il en embrassa la cause, et fut élu député du Pas-de-Calais à l'assemblée législative en 1791. Il y vota avec la saine minorité, et rédigea même à cette époque un journal intitulé l'*Indicateur*, qui combattait les idées exagérées qui prévalaient en ce moment. Après le 10 août il se retira de l'assemblée, et revint dans son pays natal, d'où il passa aux Etats-Unis d'Amérique. En 1818 il a été nommé à la chambre des députés par le département du Loiret : il y vota avec la minorité. Il est mort à Paris le 23 mars 1825. On lui doit : | *Tableau de la Grande-Bretagne, de l'Irlande et des possessions anglaises dans les quatre parties du monde*, Paris, 1800, 4 vol. in-8°, cartes et fig.; ouvrage estimé, et le plus complet que nous ayons en notre langue; | l'*Extrait d'un voyage entrepris en 1784 dans la partie de la Russie qui avoisine le Caucase*, inséré dans les *Mémoires historiques et géographiques sur les pays*

situés entre la mer Noire et la mer Caspienne, Paris, 1799, in-4°.

* **BAFFIN** (William), astronome et pilote anglais, né en 1584, et tué au siége d'Ormus en 1622, accompagna Hudson, Thomas Button, Robert Bilch, et le capitaine Gibbins, etc., dans leurs voyages pour découvrir, par le nord de l'Amérique, un passage dans les mers de Tartarie et de Chine. Il consigna ses découvertes et ses observations sur des *Cartes* qui furent malheureusement perdues. Les géographes ont donné son nom à une vaste baie du nord-est de l'Amérique septentrionale, dont l'existence n'est pas certaine. Purchas nous a conservé quelques-uns de ses *Journaux*, qui contiennent des remarques utiles, surtout celles relatives à la déclinaison de l'aiguille aimantée, et une de ses lettres à John Wosthenholme, dans laquelle il prétend qu'il n'y a pas de passage au nord du détroit de Davis, ni espoir d'en trouver un.

* **BAFFO** (la sultane), était une jeune chrétienne d'une rare beauté, de la famille des Baffo de Venise. En se rendant à Corfou, dont son père était gouverneur elle fut prise par les Turcs, et devint sultane favorite d'Amurath III, qui en eut Mahomet III. Elle conserva son ascendant durant le règne de ces deux princes, et ne le perdit que sous celui d'Achmet, qui la relégua dans le vieux sérail.

* **BAGARATO**, jurisconsulte bolonais du 15e siècle dont on trouve dans le *Tractatus universalis juris*, 1584, t. 3, deux *traités* sur le reproche des témoins et les déclinatoires.

* **BAGARD** (Charles), docteur de la faculté de Montpellier en 1715, mort à Nancy en 1772, a publié | une *Histoire de la thériaque*, 1725, in-4°; | une *Analyse des eaux minérales de Nancy et Contrexeville*, 1760-63; | des *Dissertations médicales*; | *tr. de méd.* et un *Dispensaire pharmaceutique*, 1771, in fol.

* **BAGGESEN** (Jens-Emmanuel), l'un des poëtes les plus célèbres et les plus spirituels du Danemarck, né à Corsoer, petite ville de la Zélande, le 15 février 1764, d'une famille bourgeoise sans fortune, reçut la première instruction dans une école publique, et fut admis en 1784 au nombre des étudians de l'université de Copenhague. Dès 1786 il débuta par un volume de *Contes en vers*, qui fut suivi en 1791 d'un *Recueil de poésies*, en 2 vol. sous le titre d'*Ouvrages de ma jeunesse*, qui obtint un succès prodigieux. Depuis il négligea sa langue maternelle pour publier divers ouvrages en allemand, qui ont obtenu également un grand succès : | *Mélanges poétiques*, Hambourg, 1803, 2 vol. | *Parthénaıos* ou *Voyage aux Alpes*, idylle, Hambourg, 1806, 2e édition; Amsterdam, 1807; traduit en français par M. Fauriel, Paris, 1810, in-12; | *Fleurs de Bruyères*, Amsterdam, 1808.

BAGLIVI (Georges), né à Lecce dans le royaume de Naples, en 1668, docteur en médecine de Padoue, professeur de chirurgie et d'anatomie à Rome, membre de la société royale de Londres, s'était fait une grande réputation dans le monde savant, lorsque la mort l'enleva en 1706, à l'âge de 38 ans. On a de lui plusieurs ouvrages de médecine estimés, dont les meilleures éditions sont celles de Paris, en 1711, in-4°, et de Lyon, 1765, in-4°. Baglivi avait voyagé dans toute l'Italie. Il avait fréquenté les hôpitaux et les académies. Les spéculations de la théorie sont appuyées chez lui sur les expériences de la pratique.

* **BAGNATI**, jésuite, né à Naples en 1651, mort en odeur de sainteté dans la même ville en 1727. Il s'était consacré spécialement à la prédication, et a laissé des *Sermons*, des *Panégyriques*, l'*Art de bien penser*, l'*Ame dans la solitude*, et quelques autres ouvrages.

BAGNI (Jean-François), d'une famille distinguée de Florence, naquit en 1565. Les papes Clément VIII, Grégoire XV et Urbain VIII, l'employèrent dans plusieurs affaires importantes. Il fut fait cardinal, et mourut en 1641, regretté de tous les gens de lettres dont il avait été le protecteur. Naudé fut son bibliothécaire.

BAGNOLI (Jules-César), né à Bagna-Cavallo dans le Ferrarais, se distingua parmi les poëtes italiens. Michel Peretti, prince de Venafre, neveu de Sixte V, le combla de bienfaits. Il mourut vers 1600. La *Tragédie des Aragonais*, et le *Jugement de Pâris*, ont encore quelques lecteurs en Italie. Le travail se fait trop sentir dans ces ouvrages.

BAGOAS, eunuque égyptien, général et favori du roi de Perse Artaxerxes Ochus, empoisonna son maître, pour venger la mort du bœuf Apis, dieu d'Egypte, que ce prince avait fait apprêter par son cuisinier. Après avoir fait périr Ochus par le poison, il donna son corps à manger à des chats, et fit faire de ses os des manches de couteaux et des poignées d'épées. Il plaça sur le trône Arsès, le plus jeune

des fils du roi mort, qui ne voulant pas se laisser gouverner par son eunuque fut assassiné comme son père. Il mit ensuite la couronne sur la tête de Darius Codoman, dont il voulut encore se défaire : mais ce roi le prévint en le faisant mourir, vers l'an 336 avant J.-C.

BAGOT (JEAN), jésuite, né à Rennes en 1590, enseigna successivement la philosophie et la théologie, fut censeur des livres à Rome, ensuite supérieur de la maison professe à Paris, où il mourut le 22 août 1664. On a de lui : | un ouvrage intitulé *Apologeticus fidei*, 2 vol. in-fol., Paris, 1645; livre savant, mais diffus; | *Defensio juris episcopalis*, Paris, 1655, in-8°; Rome, 1659, in-8°; traduit en français, 1655, in-8°. Ce livre fut déféré à l'assemblée du clergé de 1655, pour quelques propositions qui blessaient les principes admis en France sur la hiérarchie et l'administration du sacrement de pénitence. L'assemblée dressa des articles sur ces propositions; mais la publication en fut arrêtée. L'auteur avait donné des explications qui parurent suffisantes.

* BAGRATION (le prince), sénateur et conseiller de l'empereur de Russie, se distingua successivement dans les campagnes de Pologne, en 1792 et 1794, et dans celle d'Italie, en 1799, sous le fameux Suwarow. Il disputa long-temps la victoire aux Français à Austerlitz; nommé ensuite au commandement en chef de l'armée de Moldavie, il continua de se couvrir de gloire jusqu'en 1812, où il fut blessé à mort à la bataille de la Moscowa, après s'être signalé par des prodiges de valeur.

* BAGSHAW (CHRISTOPHE), né dans la province de Derby, fit ses études à l'université d'Oxford, et fut en 1579, principal du collége de Glocester-Hall. En 1582, il quitta ses bénéfices et ses places pour se faire catholique. Etant passé sur le continent, il fit un court séjour en France, se rendit à Rome, où il étudia la théologie dans le collége anglais, prit le bonnet de docteur dans une université d'Italie, et revint en Angleterre, en qualité de missionnaire. Il fut arrêté et enfermé au château de Wishich, avec plusieurs autres qui y étaient détenus pour la même cause. Ayant été mis en liberté, il fut chargé, par le clergé, d'aller suivre à Rome l'affaire de l'établissement d'un archiprêtre, qui divisait toute l'Eglise catholique d'Angleterre (*Voyez* BLACK-WELL). Il se retira, quelque temps après, à Paris, où il passa le reste de ses jours, et mourut, vers 1626. Bagshaw savait parfaitement le grec, et était habile controversiste. Dans la dispute entre les réguliers et les séculiers, au sujet de l'archiprêtre, il prit parti pour les derniers, comme on peut en juger par les ouvrages suivants : | *Relatio compendiosa turbarum quas jesuitæ angli, unà cum G. Black-wello archipresbytero*, etc., *concivére*, Rouen, 1601, in-4°, sous le nom de Jean Mush; *Véritable relation de la faction qui a commencé à Wishich, par le P. Edmond, jésuite, en* 1595, etc., Rome, 1601; | *Réponse à certains points d'un libelle, appelé une apologie de la subordination en Angleterre*, Paris, 1603, in-8°.

BAHIER (JEAN), prêtre de l'Oratoire, natif de Châtillon, mort secrétaire de sa congrégation en 1707, eut un nom parmi les poètes latins. On peut voir un de ses morceaux dans les *Poésies diverses*, recueillies par Loménie de Brienne. Son poème *Fuquetius in vinculis*, composé lorsque le surintendant Fouquet fut arrêté, eut du cours dans son temps.

* BAHRDR (CHARLES-FRÉDÉRIC), théologien et professeur, naquit à Bischoffswerda, dans la Haute-Saxe, en 1741, d'un ministre protestant. Il fit ses premières études dans la maison paternelle, et les acheva dans l'université de Leipsick, où son père était devenu professeur; il y prit en 1761, le degré de maître-ès-arts. Se destinant aussi au ministère, on lui confia d'abord l'emploi de catéchiste. De là il passa à celui de suppléant de son père, et de professeur de philologie sacrée. Il ne manquait ni de la science, ni du talent nécessaire pour remplir ces places. Dans ses premiers écrits, notamment dans celui qu'il publia en 1763, à l'âge de 22 ans, sous ce titre : *Le vrai Chrétien dans la solitude*, il manifesta une tournure d'esprit qui le portait aux nouveautés et aux opinions singulières. Il remplit ce livre d'idées qui ne s'accordaient pas avec les principes des théologiens de sa communion, et qui le firent accuser d'hétérodoxie. A ces torts, il joignit celui de donner prise sur ses mœurs, et une aventure scandaleuse qui fit de l'éclat l'obligea de quitter Leipsick. Il passa à Erfurt, où il fut nommé professeur d'antiquités bibliques, et continua à y écrire avec aussi peu de retenue. C'est là qu'il fit un *Essai d'un système dogmatique biblique*, et les *Vœux du patriote muet*. Il imagina qu'un titre scientifique donnerait du poids à sa doctrine; il alla prendre le bonnet de doc-

teur à Erlangen : ce qui n'empêcha pas qu'un cri général ne s'élevât contre ses principes, et l'université de Wittemberg, qui en prit connaissance, les condamna comme hérétiques. Il fut même obligé de sortir d'Erfurt. Il passa à Giessen, dans le pays de Hesse, où il ne fut ni plus sage, ni plus prudent, ni mieux accueilli. Heureusement pour lui, on lui proposa à Marschlin chez les Grisons, une place dans un établissement d'éducation, nommé *Philanthropinon;* mais son caractère ne s'accordant pas avec celui du directeur, il n'y demeura qu'une année. Il passa de là à Durkeim, dans les terres du prince de Lidange-Dachsbourg. L'offre d'une place de surintendant-général, et du titre de prédicateur de la cour paraissait devoir l'y fixer; son esprit inquiet et variable ne lui permit pas d'apprécier ces avantages; il forma le projet d'une école semblable au *Philanthropinon*, et obtint pour l'établir le vieux château d'Heidesheim, près de Worms : mais il fallait trouver des élèves. Il fit, pour s'en procurer, le voyage de Hollande et d'Angleterre avec peu de succès. Il s'était fait recevoir franc-maçon dans ce dernier pays Il avouait, au reste, avoir perdu entièrement, dans la société des incrédules, les principes religieux dont il avait été imbu. Pendant son absence, on avait sollicité et obtenu contre lui un décret impérial qui le suspendait de toutes fonctions ecclésiastiques jusqu'à ce qu'il eût rétracté publiquement ses erreurs. Il aima mieux se retirer en Prusse, et alla s'établir à Halle. Devenu encore plus hardi, il y ouvrit une école d'athéisme. Soit qu'il fût encore poursuivi par son inconstance, soit que son école lui offrit de trop modiques moyens de subsistance, il imagina d'établir une auberge dans une campagne à portée de la ville. Elle fut bientôt fréquentée par de nombreux disciples qu'attiraient la curiosité et l'attrait d'une doctrine qui favorisait les passions; mais bientôt il se fit de nouvelles affaires. Il eut l'imprudence de ridiculiser l'*édit de religion* du roi de Prusse dans une comédie, et publia un plan d'association qui était assez semblable à celle des illuminés, et dont le but était le même. Le gouvernement crut devoir en prendre connaissance; il fut déféré aux magistrats, et condamné à deux années de prison que le roi réduisit à une; il revint ensuite dans son auberge de Halle, où une conduite scandaleuse acheva de lui ôter toute considération. Il y mourut le 24 août 1792. Né avec d'heureuses dispositions, qu'il avait perfectionnées par l'étude, et qui, sans l'abus qu'il en fit, auraient pu faire de lui un homme distingué, écrivant avec facilité et élégance, parlant d'une manière séduisante, déclamant avec grâce, et prêchant, dit-on, avec beaucoup d'art, il aurait pu obtenir une grande considération et se faire un sort heureux; mais il ternit toutes ses belles qualités par de mauvaises mœurs, et une étrange bizarrerie d'esprit, que ses malheurs et ses disgrâces ne purent corriger. Ses principaux ouvrages sont | *Recueil de sermons sur les vérités fondamentales de la religion*, Leipsick, 1764, in-8°; | *Essai d'un système de dogmatique biblique*, 2 vol. in-8°, Gotha et Erfurt, 1769-1770; | *Idées pour servir à l'explication et à la défense de la doctrine de notre église*, Riga, 1771, in-8°; | *Appendice à cet ouvrage*, 1775, in-8°; | *Considérations sur la religion, pour les lecteurs pensans*, Halle, in-8°, 2e édition sous le titre de *Considérations libres sur la religion de Jésus*, 1785, in-8°; | *Les nouvelles révélations de Dieu, en lettres et en récits*, 4 vol. in-8°, Riga, 1773-1774, 3e édition sous le titre de *Nouveau Testament*, Berlin, 1783, in-8°; | *Profession de foi, occasionée par un arrêt de la cour impériale*, 1779, in-8°; | *Traduction de Tacite*, Halle, 1781, 2 vol. in-8°; | *Les Satires de Juvénal*, traduites en vers, Dessau, 1781, in-8°; | *Apologie de la raison, appuyée sur les principes de l'Ecriture*, Zullichau, 1781, in-8°; | *Institutiones logicæ*, Halle, 1782, in-8° | *Rhétorique à l'usage des prédicateurs*, Halle, 1785-92, in-8°; | *Institutiones metaphysicæ*, Halle, 1782, in-8°; | *Exposé complet des dogmes de la religion, fondé sur la doctrine pure et sans mélange de Jésus*, Berlin, 1787, in-8°; | *De la liberté de la presse et de ses limites*, Zullichau, 1787, in-8°; | *Histoire de sa Vie, de ses opinions et de ses destinées*, écrite par lui-même à Magdebourg, pendant sa détention 4 vol. in-8°, Berlin, 1791; | *Catéchisme de la religion naturelle, etc.*, Goërlitz, 1795, in-8°; | *Bibliothèque de théologie universelle*, Mittau, 1774-1775, 4 vol. in-8°, etc Le but de ces nombreux écrits est de saper tous les fondemens de la révélation, et d'établir un déisme pur, où les miracles sont rejetés, et qui n'a pour appui que la seule raison.

BAIARD. *Voyez* **BAYARD.**

* **BAIER** (JEAN-GUILLAUME), ecclésiastique luthérien, né à Nuremberg, en 1647,

Il fut membre de plusieurs académies de l'Allemagne, recteur et professeur de théologie à l'université de Halle en Saxe, où il est mort en 1694. Il a composé un *Compendium theologicum*, et quelques autres ouvrages, entre autres, | *De aquâ lustrali pontificiorum*, 1692, in-4°; | *Collatio doctrinæ quakerorum et protestantium*, 1694, in-4°. — Un autre BAIER (Jean-Guillaume), professeur de physique et ensuite de théologie à Altorf, né en 1675, mort en 1729, est auteur d'un petit ouvrage intitulé : *Oleum faciem exhilarans*, Altdorfii, 1706, in-4°. Il a présidé à deux dissertations ou thèses inaugurales; l'une sur deux grands animaux dont parle l'Ecriture sainte, dans le livre de Job : *Dissertatio de Behemoth et de Leviathan, Elephas et Balæna è Job XL, XLI. Respond. G. Steph. Stieber*, Altdorfii, 1708, in-4°; l'autre, sur les fossiles qu'il regarde comme des monumens du déluge universel : *Dissertatio de fossilibus diluvii universalis monumentis. Resp. G. Christoph. Eichler*, Altdorfii, 1722, in-4°. Il a aussi donné un *Compendium* de théologie.

BAIF (LAZARE de), abbé de Charroux et de Grénetière, conseiller au parlement de Paris, maître des requêtes, naquit dans la terre de Pins, proche de la Flèche, d'une famille noble, et mourut en 1547. François Ier l'envoya ambassadeur à Venise l'an 1530, et l'employa en diverses autres occasions. On a de lui : *De re vestiaria*, et *De re navali*, imprimés à Bâle, en 1541, in-4°; savans écrits, mais sans ordre et sans choix.

BAIF (JEAN-ANTOINE de), fils naturel de l'abbé de Grénetière, né à Venise en 1530 pendant l'ambassade de son père, fit ses études avec Ronsard. Ils s'adonnèrent l'un et l'autre à la poésie française, mais ils la défigurèrent tous les deux par un mélange barbare de mots tirés du grec et du latin. Baïf voulut introduire dans les vers français, la cadence et la mesure des vers grecs et latins; mais ses efforts furent inutiles. *Ce rimeur était un fort bon homme*, suivant le cardinal du Perron, *mais un fort mauvais poète;* sa versification est dure, incorrecte et rampante. C'est le premier qui établit à Paris une espèce d'académie de musique : Charles IX et Henri III s'y trouvaient très souvent. Baïf mourut en 1592. Il y a de tout dans ses ouvrages, qui parurent à Paris, en 1752, 2 vol. in-8°, du sérieux, du comique, du sacré, du profane, plus d'abondance et de variété que de jugement.

BAIL (LOUIS), docteur de Sorbonne, et sous-pénitencier de Paris, né à Abbeville, et auteur de plusieurs ouvrages dont quelques-uns sont estimés : | l'*Examen des Confesseurs*, livre inexact, 3 vol. in-12; | une *Bibliothèque des Prédicateurs*, en latin, sous ce titre : *Sapientia foris prædicans*, où il donne en abrégé la vie des plus célèbres prédicateurs, et montre dans quel genre ils ont excellé; | *Summa Conciliorum*, Paris, 1672, 2 vol. in-fol.; | *De beneficio crucis*, Paris, 1653, in-8°, où il combat victorieusement les erreurs de Jansénius; | *Philosophie affective*, 1637, in-12. Il mourut à Paris en 1669.

* BAIL (CHARLES-JOSEPH), né à Béthune le 29 janvier 1777, fit ses études à Douai, et entra comme volontaire, à 15 ans, dans le corps des chasseurs francs de Hainaut, qui marchait au secours de Lille bombardée par les Autrichiens. Il fit en la même qualité la campagne de Belgique, passa dans l'artillerie, et enfin dans l'administration de l'armée. En 1807 il fut nommé directeur des bureaux de la régence de Westphalie, et c'est par ses soins que l'on a publié à Gœttingue, en 1809, la *Statistique* de ce royaume. Après avoir concouru à l'organisation administrative de ce nouvel état, sous les ordres du comte Beugnot, il devint secrétaire-général des finances, puis inspecteur aux revues, et remplit ensuite avec beaucoup d'habileté plusieurs missions délicates. Fait prisonnier de guerre, lors de l'entrée des alliés en 1813, il perdit le fruit de ses économies; mais il reprit son grade au service de France, en 1814, et fut employé vers la fin de juillet 1815 à l'armée qui se retira sur les bords de la Loire. Il concourut au licenciement des troupes, et fut admis au traitement de réforme pour cinq ans. Il revint ensuite à Paris, où ses opinions lui attirèrent quelques désagrémens; enfin, il alla se fixer, en 1818, dans la vallée de Montmorency, où il se livra tout entier à son goût pour les lettres, et où il mourut le 20 février 1824. Il a publié un grand nombre d'ouvrages où l'on trouve beaucoup de facilité, mais peu de profondeur Les principaux sont : | *des Juifs du 19e siècle*, Paris, 1816, 2e édition, 1817. Cet ouvrage donna lieu à plusieurs discussions. | *Essais historiques et critiques sur l'organisation des armées*, 1817, in-8°; | *de l'Arbitraire dans ses rapports avec nos institutions*, 1819, in-8°; | *Histoire politique et morale des révolutions de*

France, Paris, 1821, 2 vol. in-8°; | *Etat des Juifs en France, en Espagne et en Italie*, 1823, in-8°; | *Etudes littéraires des classiques français à l'usage de la jeunesse*, 1824, 2 vol. in-12, ouvrage posthume. Il a publié aussi plusieurs articles dans la *Revue encyclopédique*, parmi lesquels on distingue une *Notice sur le commerce des anciens et des modernes*.

BAILE, *voyez* BAYLE.

BAILEY (Louis), prédicateur du roi Jacques Stuart, est connu parmi les protestans d'Angleterre par un livre intitulé *Pratique de la piété*, ouvrage sec et assez peu lu.

BAILLET (Adrien), né en 1649, à la Neuville, village près de Beauvais, d'une famille obscure, fit ses premières études dans un couvent de cordeliers voisin de sa patrie. Il étudia ensuite au collége de Beauvais, et y régenta les humanités. Quelque temps après il fut fait prêtre et curé, mais il quitta sa cure pour se livrer tout entier à l'étude. Lamoignon, à qui il fut recommandé par Hermant, le fit son bibliothécaire. Il mourut chez ce magistrat en 1706, à l'âge de 57 ans. Toute sa vie fut remplie par la lecture ou par la composition. On a de lui plusieurs écrits dont les principaux sont : | *Jugemens des savans sur les principaux ouvrages des auteurs*, qui parut en 9 vol. in-12, en 1685 et 1686. Il y a de très bonnes règles de critique dans le premier volume : mais l'auteur ne les suit pas toujours. Les 3 volumes suivans roulent sur les imprimeurs, les auteurs des dictionnaires, les traducteurs français et latins. Il publia ensuite 5 vol. sur les poètes. Ménage, qu'il avait critiqué assez vivement, lui opposa l'*Anti-Baillet* en 2 vol. in-12, à la Haie. Si l'on en croit l'auteur des *Trois Siècles*, le tort n'était pas du côté de Baillet. « Cette » compilation, dit ce critique, lui attira » beaucoup d'ennemis, comme s'il n'était » pas permis d'apprécier les productions » des auteurs, quand ils les soumettent » au jugement du public par la voie de » l'impression. *Ménage* surtout fut offensé » de la liberté, ou, pour mieux dire, de » la justice avec laquelle il s'était expliqué » à son sujet; mais les lecteurs furent du » parti de Baillet, et seront toujours de ce» lui de quiconque, sans humeur et sans » partialité, fera connaître les défauts de » chaque écrivain, sans lui rien dérober » de la gloire qu'il mérite pour ce qu'il a » composé de bon. » Baillet répliqua à Ménage par les *Amti* ou *les Satires personnelles*. Les *Auteurs déguisés*, les *Enfans devenus célèbres*, furent publiés à peu près dans le même temps. La Monnoie a rassemblé tous ces différens morceaux dans son édition des *Jugemens*, Paris, 1722, 7 vol. in-4°; Amsterdam, 1725, 17 vol. in-12. L'éditeur a revu, corrigé et augmenté cet ouvrage, inexact dans beaucoup d'endroits, quoique plein partout d'une érudition profonde. Les critiques que Baillet essuya, l'empêchèrent de continuer ses *Jugemens*. Nous n'en avons que la première partie, et le premier article de la seconde. Il en avait promis six, qu'il laissa en manuscrit. | *De la Dévotion à la sainte Vierge, et du culte qui lui est dû*, in-12. Ce livre excita quelque rumeur dans sa naissance : il y désapprouve bien des pratiques que l'Eglise semble autoriser ou du moins tolérer; mais comme il peut y avoir dans cette matière, comme dans toute autre, des abus et des excès, l'ouvrage de Baillet était, à bien des égards, propre à les corriger ou les prévenir. On l'a peut-être jugé un peu trop sévèrement, sans doute par la crainte que d'une extrémité il n'entraînât dans une autre. | *La Vie de Descartes*, in-4°, pleine de recherches minutieuses. Il en publia un abrégé, in-12, où il y avait moins de ces bagatelles savantes, qu'il avait entassées dans le grand ouvrage. | *Les Vies des Saints*, en 4 vol. in-folio, 10 vol. in-4°, ou 17 vol. in-8°, un pour chaque mois, deux pour les fêtes mobiles, un pour la chronologie des saints, un pour la topographie, un pour les saints de l'ancien Testament. Ce livre écrit d'un style inégal, diffus et peu correct, mécontenta les dévots, et déplut à quelques égards à plusieurs savans, qui trouvèrent que Baillet avait poussé trop loin la guerre qu'il faisait aux Légendes. Les Bollandistes l'appellent un critique outré (*hypercriticus*); et l'on ne peut disconvenir que plusieurs de ses observations n'aient un air de raffinement qui tient de la chicane. | *Les Vies de Richer*, de *Godefroy Hermant*, de *saint Etienne de Grammont*, chacune in-12. | L'*Histoire des démélés du pape Boniface VIII, avec Philippe le Bel, roi de France*, in-12, savante et curieuse. | Le *Catalogue*, en 32 vol. in-fol. de la bibliothèque confiée à ses soins : il n'a jamais été imprimé. | *Relation curieuse et nouvelle de Moscovie*, in-12, Paris, 1698. | *Histoire de Hollande*, depuis la trève de 1609, où finit Grotius, jusqu'à la paix de Nimègue, sous le nom

de *la Neuville*, en 4 vol. in-12, 1693. | *De la conduite des âmes*, 1693

* BAILLEUL (Jean), roi d'Ecosse vers la fin du 13e siècle. Alexandre III était mort en 1289, laissant pour unique héritière sa petite fille, Marguerite de Norwège. Edouard Ier, roi d'Angleterre, la demanda en mariage pour son fils aîné. Les six régens nommés par les états d'Ecosse l'accordèrent, sous la condition que le consentement de la princesse serait nécessaire et qu'ils gouverneraient le royaume jusqu'à sa majorité. Marguerite mourut, et Edouard, choisi par les prétendans à la couronne d'Ecosse pour juger leurs droits, commença par prendre possession des places fortes et des châteaux, et écarta ensuite neuf des douze concurrens, de sorte qu'il ne restait plus que Bailleul, Bruce et Hastings, issus tous les trois d'autant de filles de David, comte de Huntington, mort avant son père, le roi David Ier. Edouard jugea en faveur de Bailleul, qui fut proclamé roi d'Ecosse, l'an 1292. Après avoir montré quelque temps une obséquieuse soumission aux volontés d'Edouard, le nouveau monarque voulut devenir indépendant. Le prince anglais lui déclara une guerre qui dura soixante-dix ans. Bailleul obtint d'abord quelques succès. Edouard s'étant emparé enfin de Berwick, ses soldats y firent une boucherie telle que des historiens écossais, pour en exprimer l'atrocité, ont écrit que « des » moulins auxquels l'eau manquait, avaient » été mis en mouvement par les ruisseaux » du sang répandu. » Le monarque écossais ayant été vaincu à la bataille de Dumbar où il perdit 25,000 hommes, et voyant Edimbourg au pouvoir de son ennemi, se rendit au vainqueur qui le fit conduire à la Tour de Londres. Bientôt après Edouard mit en liberté son captif, qui se fixa quelque temps à Oxford, où ce roi détrôné fonda un collége de son nom encore existant, puis vint avec son fils en Normandie, où il possédait une seigneurie, pour y passer le reste de ses jours.

BAILLEUL (Nicolas), marquis de Château-Gontier, successivement conseiller au parlement, ambassadeur, président au grand conseil, lieutenant civil, prévôt des marchands, président à mortier, chancelier de la reine, et enfin surintendant des finances, qu'il connaissait bien moins que la jurisprudence, depuis 1643 jusqu'en 1648. Il eut sous lui pour contrôleur-général, Emery, connu par ses déprédations. Bailleul mourut en 1652.

BAILLI (Roch), connu sous le nom de *la Rivière*, premier médecin de Henri IV, naquit à Falaise, et mourut à Paris en 1605. On a de lui un traité intitulé *Demonsterion, sive* 300 *Aphorismi continentes summam doctrinæ Paracelsicæ*, et un *Traité de la Peste* en 1580. Ces ouvrages sont peu connus, même par les gens de l'art. Son *Demonsterion*, contenant la doctrine du visionnaire et empirique Paracelse, fut traduit en français et imprimé à Rennes en 1578, in-4°. Cette traduction est rare.

BAILLI ou BAILLY (Philibert-Albert), provincial des barnabites, et assistant du général, nommé ensuite à l'évêché d'Aoste, avait occupé avant de quitter le monde, la place de secrétaire d'état du duc de Savoie, Victor Amédée Ier. Il se distingua par ses talens pour la chaire et pour la controverse. On a de lui des ouvrages dans ces deux genres, et un recueil de vers pieux, sérieux et burlesques, qu'il intitula le *Poète mêlé*. Les gens de goût n'ont guère été satisfaits de ce mélange. Il mourut en 1691.

* BAILLIE (William), né en Angleterre, vers 1736, capitaine de cavalerie, dessinateur et graveur, a donné des gravures d'après Rembrandt qui sont très recherchées. Sa copie du *Peseur d'or* est souvent prise pour l'original. Il est mort au commencement du 19e siècle.

* BAILLIE (Matthieu), était fils d'un ecclésiastique et neveu par sa mère des célèbres anatomistes W. et John Hunter. Après avoir fait ses études à l'université de Glascow, il prit le bonnet de docteur en médecine à celle d'Oxford. En 1780 il vint à Londres, et après la mort de ses oncles, il soutint dignement leur réputation. Le cabinet de préparations anatomiques qu'il forma, composé d'environ onze cents pièces, ne contribua pas peu à accroître encore sa célébrité. Pendant trente années il exerça les fonctions de médecin de l'hôpital de Saint-Georges, à Londres; et successivement plusieurs commissions publiques, relatives à sa profession, jusqu'à l'époque où il étendit sa clientelle parmi les classes les plus élevées de la société anglaise. Ce ne fut pas seulement par ses travaux personnels et par ses écrits, que le docteur Baillie sut bien mériter de son art et de l'humanité. Au mois de décembre 1818, il fit don au collége royal de médecine de Londres de sa superbe collection de préparations anatomiques, avec une dotation de six cents livres sterling

pour servir à son entretien. Par son testament il légua encore : 1° au collége des médecins de Londres 300 livres sterling, ses livres de médecine, de chirurgie, etc., et tous les cuivres de son ouvrage sur l'Anatomie des maladies; 2° à la société de secours pour les veuves et orphelins de médecins, 300 livres sterling. Il a laissé : | *The morbid Anatomy*, Anatomie des maladies des principales parties du corps humain, 1795, quatrième édition, et supplément à la première édition, 1807, in-8°, *traduit en allemand*, sur la première édition, par Soëmmering, avec des additions; | *A Series of engravings to illustrate the morbid Anatomy*, collection de gravures, accompagnées d'explications, pour servir à l'intelligence de *l'Anatomie des maladies du corps humain*, 1799-1802, in-4°, seconde édition, 1812, in-4°; | *An anatomical Description of the gravid uterus*, Description anatomique de l'uterus d'une femme enceinte, in-4°. On lui doit encore un grand nombre de mémoires publiés dans les *Philosophical Transactions*, 1788-1789; dans les *Transactions de la société pour l'avancement des sciences médicales et chirurgicales*, et dans le *Médical transactions*.

* **BAILLON** (Emmanuel), naturaliste français, mort à Abbeville, en 1802, est connu par ses recherches savantes sur les oiseaux de mer, et a donné un *Mémoire sur les moyens de remédier au dépérissement des bois*, et un autre sur ceux à opposer à l'invasion des sables mouvans des côtes du Pas-de-Calais. Ce savant entretenait une correspondance avec Buffon, et lui donna des renseignemens sur l'oiseau nommé *Barnache*, oiseau dont il a lui-même donné plus tard la description.

* **BAILLOT** (Etienne-Catherine), avocat au bailliage de Troyes, né à Evry-sur-Aube en 1758, et mort dans la même ville, en 1825, fut élu député de sa province aux états-généraux de 1789, et siégea au côté gauche. Après la session, il entra au tribunal de cassation, où il resta jusqu'en 1796. On lui doit une *Traduction des satires de Juvénal*, Paris, 1823, in-8°. Il a laissé en manuscrit des *Recherches sur l'histoire de Champagne*, où il s'est occupé particulièrement des généalogies des familles de ce pays.

BAILLOU (Guillaume de), médecin de Paris, né au Perche, vers 1538, et mort en 1616. Henri IV lui donna le titre de premier médecin du dauphin son fils. Il argumentait avec tant de force, qu'on l'appelait le *Fléau des Bacheliers*. La médecine lui eut de grandes obligations. C'est un des premiers qui l'aient réduite à ce qu'elle a d'utile. Nous avons de lui *Consiliorum Medicinalium libri tres*, à Paris, 1635, in-4°. Ce recueil renferme un traité *De calculo*, que l'on consulte encore. Ses œuvres ont été réimprimées à Genève en 1762, 4 vol. in-4°. Baillou était un vrai philosophe, et il préféra toujours les douceurs de la vie privée aux honneurs dangereux de la cour.

* **BAILLU** (Pierre de), graveur, né à Anvers, où il florissait vers 1640. On estime ses estampes d'après Rubens, le Guide, Annibal Carrache et autres maîtres. Ses portraits d'après Van-Dyck, et celui de saint Athanase, d'après Rembrandt, sont surtout recherchés.

BAILLY (Jean-Sylvain), académicien de Paris, débuta dans le monde littéraire par son *Histoire de l'Astronomie ancienne*, Paris, 1776, in-4°; mauvais roman de physique, imaginé pour donner au monde une antiquité contraire à tous les monumens sacrés et profanes, à la nature et à l'aspect du globe. Il place la Sibérie sous la zone torride pendant je ne sais combien de siècles, et croit y trouver les restes d'un peuple nommé *Tschuden*. père de tous les arts. Il ne raisonne pas mieux dans ses *Lettres sur l'origine des Sciences*, 1777, in-8°, et dans ses *Lettres sur l'Atlantide*, 1779, in-8°; et il se rendit plus ridicule par son *Histoire de l'Astronomie Indienne*, 1786, in-4°. Ses creuses imaginations, qu'on appelait *les Féeries de M. Bailly*, firent l'objet des divertissemens et des plaisanteries des gens sensés : peu d'écrivains les jugèrent dignes d'être réfutées (1). Observons néanmoins que l'astronomie lui doit d'excellentes observations sur la lune, un calcul exact de l'orbite de la comète de 1759, et un grand travail sur les satellites de Jupiter. Quant à ses succès en littérature, ils ne comptent pas : qu'est-ce que des *Eloges*, même couronnés par des sociétés savantes? Peut-

---

(1) J'ai cru devoir faire une exception à ce mépris, raisonnable si l'on veut, et certainement commode : il est des gens crédules qui lisent machinalement, et pour lesquels tout est bon; c'est pourquoi j'ai, dans l'occasion, relevé des erreurs dont les conséquences ne m'ont pas paru indifférentes. *Journal historique et littéraire*, 1 juin 1776, p. 171. — 15 juin 1777, p. 260. — 15 avril 1779, p. 562. — 15 mai 1780, p. 125. — 15 septembre 1787, p. 95. — *Examen impartial des époques*, n. 67, 164, 178, 186 : tout l'ouvrage renverse le fondement de sa physique romancière.

être, renfermé dans la sphère où l'avaient placé ses paisibles études, fût-il mort estimé et regretté. Mais, en 1789, Bailly, qui était lié avec tous les novateurs et les esprits forts du siècle, se trouva transporté sur un théâtre où il perdit son repos, sa fortune et sa vie Choisi le premier par les électeurs de Paris pour la députation aux états-généraux, le premier appelé à présider l'assemblée, continué dans la présidence après que les communes se furent constituées en assemblée nationale, les présidant au jeu de paume, en opposition à la défense expresse du roi, il fut nommé maire de Paris le 16 juillet 1789, le même jour que les assassinats avaient commencé dans la personne de Flesselles. On ne peut guère absoudre d'ambition celui que ces massacres n'ont pas fait reculer. Il lui fallut fermer les yeux sur les scènes atroces de Versailles, et par conséquent en partager la complicité. Il prit nécessairement part aux mesures qui firent arrêter le roi à Varennes. Ce n'est guère qu'après ce malheureux retour, le 17 juillet 1791, quand il n'était plus possible de remédier au mal, que Bailly essaya d'en imposer aux factieux en allant au Champ-de-Mars proclamer la loi martiale. Le peu de succès de cette démarche lui ouvrit les yeux; il donna sa démission. Le 19 septembre, il alla chercher un asile dans les environs de Nantes. Ne s'y croyant pas en sûreté, il se rendait dans une retraite que M. de Laplace lui avait offerte, lorsqu'il fut arrêté en entrant à Melun, et conduit à Paris, où, après avoir été abreuvé d'ignominies de la part de ce même peuple dont il s'était vu l'idole, il fut exécuté le 12 novembre de la même année. Il était né le 15 septembre 1736. Quelques biographes ont prétendu que Bailly s'était enrichi pendant son administration; cette opinion est démentie par la situation de sa veuve, restée après sa mort dans une profonde indigence. Outre l'*Histoire de l'astronomie*, et ses *Lettres sur l'origine des sciences* et sur *l'Atlantide*, Bailly a laissé beaucoup d'ouvrages, et notamment des *Rapports sur le mesmérisme* et *sur le projet d'un nouvel Hôtel-Dieu*. MM. Berville et Barrière ont publié un *Mémoire* de Bailly, avec une notice sur sa vie. On peut lire dans l'*Histoire de la révolution de France* par Montjoie le jugement sévère que porte cet auteur sur le caractère politique et privé de Bailly.

* BAILLY DE JUILLY (Edme-Louis-Barthélemy), né vers 1760, était oratorien et professeur au collége de Juilly lorsque la révolution éclata. Il en adopta les principes, et fut nommé député à la convention nationale, en 1792. Il y montra beaucoup de modération, et dans le procès de Louis XVI il y vota pour la détention et l'appel au peuple. Après le 9 thermidor il fut envoyé à Strasbourg, et il éloigna des fonctions publiques les plus violens démagogues. Au mois d'août il s'éleva avec force contre Dubois de Crancé qui voulait effrayer la Convention des progrès du royalisme; et en se tournant du côté des *Jacobins*, il s'écria : *Messieurs de la ci-devant montagne, vous n'êtes pas encore les maîtres*. Le 5 septembre même année, il s'opposa à l'arrestation de tous les prêtres réfractaires, et insista pour qu'il ne fût pris aucune mesure générale à ce sujet. Après la session il passa au conseil des Cinq-cents, dont il fut élu secrétaire le 18 juillet 1797. Les liaisons qu'il avait avec ce qu'on appelait le parti *clichien* ou royaliste, le firent comprendre dans la liste de déportation du 18 fructidor; mais Malès l'en fit rayer en assurant qu'il était prêtre assermenté et marié, quoiqu'il n'eût jamais reçu les ordres. Il fut réélu de nouveau en 1798 par son département, et après la révolution du 18 brumaire on lui donna la préfecture du Lot qu'il conserva jusqu'en décembre 1813. Depuis cette époque il vécut dans la retraite, et s'occupa de l'éducation de ses enfans. L'imprudence d'un postillon lui fit éprouver un accident qui nécessita l'amputation des deux bras, et peu de temps après causa sa mort. Bailly, à la création de la légion d'honneur, en fut nommé chevalier, et en devint officier quelques années après.

* BAILLY (Louis), bachelier de Sorbonne, chanoine de la cathédrale de Dijon, et professeur de théologie dans la même ville, pendant près de 25 ans, naquit en 1730, à Bligny près de Beaune. Il fut appelé à Dijon en 1763, pour remplir une des chaires de théologie occupées auparavant par les jésuites, et s'acquitta de cet emploi avec beaucoup de zèle et de succès. Ses vertus et ses lumières lui acquirent une grande considération, et M. d'Apchon, alors évêque de Dijon, l'honora du titre de promoteur général du diocèse, en même temps qu'il lui confia la direction du collége. À l'époque de la révolution, l'abbé Bailly refusa le serment et se retira en Suisse; il habita cette terre

hospitalière jusqu'au concordat, époque à laquelle il rentra dans sa patrie. Il fixa son séjour à Beaune, et préférant l'humble et modeste titre d'aumônier d'un hospice à une place de grand-vicaire, qui plus d'une fois lui fut offerte, il se consacra tout entier au service des pauvres. C'est dans cet honorable et pénible ministère qu'en 1808 il termina sa vie avec de grands sentimens de religion et de piété. Il est auteur, | d'un *Tractatus de vera religione*, 2 vol. in-12, qu'il dédia à l'illustre prélat qui l'avait honoré de ses faveurs et de son estime; | *Tractatus de ecclesia*, 2 vol. in-12. Ces deux traités, généralement estimés, ne sont cependant remarquables sous aucun rapport, et laissent beaucoup à désirer pour le fond et pour la forme. Ce sont de ces ouvrages où, si l'on ne trouve pas à reprendre, l'on ne trouve pas non plus à louer. Les preuves sont sans force, et rarement présentées d'une manière à convaincre et à faire impression. On y désirerait surtout plus d'ordre et de méthode, principalement dans le Traité de la religion, qui est bien inférieur au Traité de l'Eglise. | *Theologia dogmatica et moralis*, 8 vol. in-12, 1789, première édition. La sixième est de Lyon, 1820. Cette théologie est un livre élémentaire adopté dans un grand nombre de séminaires. L'auteur en donna une édition en 1804, adaptée aux circonstances et aux usages introduits par le nouveau Code et le concordat. On trouve en général dans cet ouvrage toutes les questions importantes, mais traitées superficiellement, et présupposant toujours les explications et les développemens du professeur. Il y a d'assez bons traités, mais presque tous manquent de méthode. Ce serait un service bien important à rendre aux jeunes élèves du sanctuaire, que de remplacer un ouvrage aussi imparfait, et dont tous les jours on sent l'insuffisance, par une bonne théologie élémentaire. | Les *Principes de la foi catholique*, publiés en Suisse, et dont l'édition fut épuisée en peu de temps. On lui doit encore | un *Traité de l'immortalité de l'âme*, ou *Essai sur l'excellence de l'homme*, Dijon, 1781, in-12.

BAINES (Roldophe), évêque de Conventri et de Lichtfield en Angleterre, du temps de la reine Marie, après avoir été professeur de langue hébraïque à Paris. La reine Elizabeth le déposséda de son évêché au commencement de son règne, et il mourut bientôt après en 1560. On a de lui | *Commentaires sur les Proverbes*, 1555, in-fol.; | *Grammaire hébraïque*, Paris, 1550, in-4°.

BAIUS ou **BAY** (Michel de), naquit à Melin dans le territoire d'Ath, en 1513. L'empereur Charles-Quint le choisit pour professer l'Ecriture sainte dans l'université de Louvain en 1551. Il fut ensuite chancelier de ce corps, conservateur de ses priviléges, et inquisiteur-général. L'université fit choix de lui, de concert avec le roi d'Espagne, pour le députer au concile de Trente, avec Jean Hessels, avec lequel il avait lié une étroite amitié cimentée par l'analogie de leur manière de penser. Une partie de ses opuscules avait déjà été publiée. Dès 1552, Ruard Tapper, Josse Ravestein, Richtou, Cunner et d'autres docteurs de Louvain, s'élevèrent contre Baïus et Hessels, qui répandaient les premières semences de leurs opinions. En 1560, deux gardiens des cordeliers de France en déférèrent dix-huit articles à la faculté de théologie de Paris, qui les condamna par la censure du 27 juin de la même année. En 1567, parut la bulle de Pie V, du 1er octobre, portant condamnation de soixante-seize propositions qu'elle censurait *in globo*, mais sans nommer Baïus. Le cardinal de Granvelle, chargé de l'exécution de ce décret, l'envoya à Morillon, son vicaire-général, qui le présenta à l'université de Louvain, le 29 décembre 1567. La bulle fut reçue avec respect, et Baïus parut d'abord s'y soumettre; mais ensuite, il écrivit une longue apologie de sa doctrine, qu'il adressa au pape, avec une lettre du 8 janvier 1569. Pie V, après un mûr examen, confirma, le 13 mai suivant, son premier jugement, et écrivit un bref à Baïus, pour l'engager à se soumettre sans tergiversation. Baïus, à l'exemple de tous les novateurs, hésita quelque temps, et se soumit enfin, en donnant à Morillon une révocation des propositions condamnées. Ses principales erreurs étaient : « Que depuis la chute » d'Adam, toutes les œuvres des hommes » faites sans la grâce, sont des péchés : » que la liberté, selon l'Ecriture sainte, » est la délivrance du péché ; qu'elle est » compatible avec la nécessité; que les » mouvemens de cupidité, quoique in- » volontaires, sont défendus par le pré- » cepte, et qu'ils sont un péché dans les » baptisés, quand ils sont retombés en » état de péché; que le péché mortel n'est » point remis par une contrition parfaite

» qui renferme le vœu de recevoir le bap- » tême ou l'absolution, si l'on ne les re- » çoit réellement : qu'on peut mériter la » vie éternelle avant d'être justifié, etc.» Après la mort de Josse Ravestein, arrivée en 1570, Baïus et ses disciples remuèrent de nouveau. Grégoire XIII, pour mettre fin à ces troubles, donna une bulle le 29 janvier 1579, en confirmation de celle de Pie V, son prédécesseur, et choisit, pour la faire accepter par l'université de Louvain, François Tolet, jésuite, et depuis cardinal. Alors Baïus rétracta ses propositions, et de vive voix, et par un écrit signé de sa main, daté du 24 mars 1580. Dans les huit années suivantes, jusqu'à la mort de Baïus, les contestations se réveillèrent, et ne furent assoupies que par un corps de doctrine dressé par les théologiens de Louvain et adopté par ceux de Douai. Jacques Janson, professeur de théologie à Louvain, voulut ressusciter les opinions de Baïus, et en chargea le fameux Cornélius Jansénius, son élève, qui dans son ouvrage intitulé *Augustinus*, a renouvelé les principes et la plupart des erreurs de Baïus. Quesnel a répété ensuite mot pour mot, dans les *Réflexions morales*, un grand nombre de propositions condamnées par Pie V et Grégoire XIII. Baïus aimait les opinions singulières; car dans son *Traité sur le péché originel*, il s'efforce de prouver que si entre les hommes, les uns ont des passions plus fortes que les autres, c'est qu'en naissant ils ont participé davantage au péché originel : et l'on peut dire que tout l'ensemble de son système prouve la singularité de son esprit et son goût pour les paradoxes. « Car ce système, comme » le remarque solidement un théologien » célèbre, est un composé bizarre de pé- » lagianisme, quant à ce qui regarde l'é- » tat de nature innocente; de luthéranis- » me et de calvinisme, pour ce qui con- » cerne l'état de la nature tombée. Quant » à l'état de nature réparée, les sentimens » de Baïus sur la justification, l'efficacité » des sacremens et le mérite des bonnes » œuvres, sont directement opposés à la » doctrine du concile de Trente; ils ne » pouvaient éviter les différentes censures » qu'ils ont essuyées. » Baïus mourut le 19 septembre 1589. Il fonda un collége par son testament; c'est là son meilleur ouvrage. On a recueilli ses œuvres en 1696, in-4°, à Cologne, c'est-à-dire, en Hollande. Quesnel et le P. Gerberon en furent les éditeurs. Ce recueil fut condamné à Rome, le 8 mai 1697. — Son neveu (Jacques BAIUS) aussi docteur de Louvain, et président du collége de Savoie, mort en 1614, a laissé un *Traité de l'Eucharistie*, imprimé en cette ville, in-8°, 1605, dédié à saint François de Sales; et un *Catéchisme*, in-fol., Cologne, 1620. Il a fait aussi l'éloge funèbre de son oncle, où il assure que le défunt lui a apparu dans un état de gloire. *Voyez* l'*Histoire du baïanisme*, par le P. du Chesne.

BAIZÉ (Noel-Philippe), prêtre de la doctrine chrétienne, naquit à Paris en 1672, et mourut en 1747, dans la maison de Saint-Charles, dont il était bibliothécaire. Les savans, et en particulier l'abbé Bignon, ont beaucoup loué l'ordre et l'exactitude du catalogue de la bibliothèque confiée à ses soins. On a de lui quelques autres petits écrits.

BAJAZET Ier, empereur des Turcs, fils et successeur d'Amurath Ier en 1389, fut appelé l'*Eclair*, à cause de la rapidité de ses conquêtes. Prévoyant que ses grands desseins l'obligeraient de s'éloigner de sa capitale, et ne voulant point que ses sujets profitassent de son absence pour donner l'empire à un autre, il fit étrangler Jacob son frère aîné; traitement qui, suivant Chalcondyle, était déjà en usage parmi les princes de sa nation. Il enleva d'abord aux chrétiens, en 1391-92 et 93, la Bulgarie, la Macédoine, la Thessalie; subjugua presque toutes les provinces des princes asiatiques, et assiégea Constantinople qu'il ne put emporter. Sigismond, roi de Hongrie, à qui l'empereur Manuel Paléologue avait fait demander du secours, proposa une croisade contre Bajazet. La France se joignit à lui, et envoya Jean, comte de Nevers, cousin-germain du roi, avec 2000 gentilshommes. Mais cette armée chrétienne fut entièrement défaite l'an 1396, près de Nicopolis en Bulgarie. La plupart furent pris, tués ou noyés. Le comte de Nevers fut mené à Pruse chargé de fers. L'empereur turc, enflé de ses avantages, alla s'opposer aux progrès du fameux Tamerlan. Ce héros lui envoya une ambassade, que le turc reçut avec fierté. Tamerlan marcha contre lui et le défit près d'Angoury ou Ancyre, l'an 1402. Mustapha, aîné de Bajazet, fut tué en combattant; Bajazet lui-même fut fait prisonnier. Son vainqueur lui demanda ce qu'il aurait fait de lui, supposé qu'il eût été vaincu : *Je t'aurais enfermé*, lui dit le Turc, *dans une cage de fer*. — *Je suis donc en droit*,

reprit le Tartare, *de t'y mettre aussi;* et tout de suite il l'y fit enfermer. Bajazet, aussi fier dans sa cage qu'à la tête de ses armées, comptait toujours que ses fils viendraient le délivrer; mais ses espérances étant frustrées, il se cassa la tête contre les barreaux de sa cage, en 1403. Petit de la Croix, fondé sur quelques auteurs arabes et persans, le fait mourir d'apoplexie, dans le camp de Tamerlan, en 1397. Outre que ce récit renferme un anachronisme, il est contraire à tous les historiens grecs et latins. Voltaire s'est aussi élevé contre la narration de la cage de fer, pour des raisons que la saine critique regardera toujours comme des frivolités. *Voyez* TAMERLAN.

BAJAZET II, fils de Mahomet II, ou *Fatile*, succéda à son père en 1481. Zizim, son frère cadet, favorisé par la plupart des seigneurs, lui disputait la couronne, mais il le chassa de l'Asie, l'obligea de se réfugier en Occident, où il mourut (dit-on) de poison en 1495. Bajazet enleva quelques terres aux Vénitiens; mais il fut moins heureux en Egypte. Les janissaires, gagnés par son fils Sélim, l'obligèrent de lui céder le trône. Ce fils dénaturé, pour s'assurer encore mieux de la couronne, fit empoisonner son père en 1512, par son médecin, qui était un juif. Il avait alors 60 ans. La réparation des murs de Constantinople, et des édifices superbes, sont des monumens de sa magnificence. La lecture des livres d'Averroès le détourna des affaires, sans lui inspirer un caractère plus doux et plus humain : il est vrai qu'elle n'était guère propre à produire cet effet.

BAJAZET, fils d'Achmet I et de la sultane Kiosens, était l'un des frères d'Amurath IV. Celui-ci n'avait pas d'enfans; mais il détestait le jeune Bajazet sur lequel se fixaient toutes les espérances de la nation, et plusieurs fois il avait songé à s'en défaire : il en donna l'ordre, par le messager qui vint à Constantinople annoncer la prise de Revan sur les Persans. Cette catastrophe a fourni à Racine le sujet d'une de ses belles tragédies. Bajazet fut étranglé l'an 1635.

BAJAZET, sultan, fils de Soliman I et de Roxelane, était resté, après la catastrophe de Mustapha et de Géangir (1553), le seul prince du sang ottoman, avec Sélim son aîné, qui fut depuis Sélim II. Deux partis se formèrent pour la succession au trône; Soliman s'était déclaré pour Sélim, Roxelane pour Bajazet. Tant que vécut Roxelane, celui-ci contraria impunément le gouvernement de son père; mais après sa mort, il se jeta, autant pour l'intérêt de son ambition que pour celui de sa sûreté propre, dans toutes les voies du crime; il chercha à empoisonner Sélim; puis il lui déclara la guerre : mais il fut vaincu près d'Iconium (1558), se réfugia en Perse, où la vengeance de son père le suivit, reçut par des ambassadeurs le fatal cordon, et sur ce sol étranger il obéit aux ordres suprêmes de Soliman (1559).

BAJER ou BAIER (JEAN-JACQUES), célèbre médecin, né à Iéna en 1677, pratiqua son art dans différentes villes d'Allemagne, entre autres dans Nuremberg, Ratisbonne et Altorf. Il fut professeur dans cette dernière ville, membre de l'académie des Curieux de la nature, en 1720. Il en devint président l'an 1730, et mourut à Altorf le 14 juillet 1735. Il a donné | *Thesaurus gemmarum affabre sculptarum, collectus à J. M. ab Ebermayer*, Duremb., 1720, in-fol.; | *Horti medici Acad. Altorf. Historia*, Altorf., 1727, in-4°; | Quantité de dissertations ou thèses sur des plantes particulières, in-4°, depuis 1710 jusqu'en 1721

BAKAREEL. *Voyez* BACCARELLES.

* BAKER (DAVID), bénédictin anglais, né dans la religion protestante en 1575, à Abergavenni, dans la province de Montmouth. Après avoir fait ses premières études à Oxford, il vint à Londres, où il étudia en droit au collége du Temple. Ayant embrassé la religion catholique, il alla en Italie et entra dans l'institut de Saint-Benoît. Ses supérieurs le renvoyèrent à Londres en qualité de missionnaire sous Charles I. Il y mourut en 1641. Il publia une *Explication* d'un livre de Walter Hilton, intitulé l'*Echelle de perfection;* ouvrage de spiritualité, et qui prouve les progrès que David Baker avait faits dans la science de la vie intérieure. Il était d'ailleurs très érudit, et a laissé d'immenses recueils. — BAKER (AUGUSTIN), autre bénédictin anglais, aussi employé dans les missions d'Angleterre, vivait vers l'an 1620. Il avait enseigné au collége du Temple. Il fut aussi professeur dans sa congrégation, et y forma de zélés et illustres disciples, du nombre desquels était don Philippe Douvel, mis à mort en 1643, pour avoir travaillé à ramener des Anglais à la religion catholique.

BAKER (THOMAS), antiquaire anglais en 1656, et auteur de la *Clef géométrique*,

était né à Ilton dans le comté de Sommerset. Il menait une vie studieuse et retirée, mourut l'an 1740, âgé de 80 ans. Outre cet ouvrage, on a de lui d'autres livres qui ont rendu son nom respectable parmi les physiciens et les géomètres les plus éclairés. Son ouvrage le plus remarquable a pour titre *Réflexions sur la science, où l'on démontre son insuffisance dans toutes ses branches, et l'utilité et la nécessité d'une révélation*, 1699-1738, 4 vol. in-8°, traduit en français par Berger, avec le titre de *Traité de l'incertitude des sciences*, 1714, in-12.

BAKER (Richard), né dans le comté d'Oxford, dont il fut grand schérif en 1621, est auteur de l'*Histoire d'Angleterre*, Londres, 1641, in-fol., en anglais. Elle s'étend jusqu'à la mort de Charles Ier. Elle a été continuée ensuite jusqu'au règne de Georges Ier, Londres, 1730. Baker a aussi donné une *Explication* de l'Oraison dominicale, estimée en Angleterre.

* **BAKER** (Henri), naturaliste anglais, né au commencement du 18e siècle et mort en 1774, fut membre de la Société royale et de celle des antiquaires. On lui décerna, en 1744, une médaille d'or pour ses découvertes microscopiques. Son *Microscope mis à la portée de tout le monde* traduit en français par le P. Pezenas, 1754, in-8°, et un second écrit intitulé : *Usage du microscope*, sont estimés. Baker a fait sur les polypes d'eau douce et sur d'autres petits insectes, des expériences très curieuses dont il a consigné les résultats dans les deux ouvrages que nous venons de citer.

* **BAKEWEL** (Robert), fermier anglais, né en 1726 à Dishley, dans le Leicestershire, et mort en 1795, contribua beaucoup par ses observations à l'amélioration des bestiaux; il possédait un des plus beaux troupeaux de l'Angleterre. Ses *Remarques* ont été insérées dans le *Domestical encyclopéd.* Londres, 1802, t. 1er.

BAKHUISEN (Ludolf), peintre et graveur, né en 1631, dans la ville d'Embden, au cercle de Westphalie, mourut en 1709. Un goût naturel le guida dans ses premiers essais. Ses productions étaient dès lors recherchées, quoiqu'il n'eût pas encore appris les élémens de son art. Il cultiva ses talens, et d'habiles maîtres le dirigèrent dans ses études. Cet excellent artiste consultait beaucoup la nature, et la rendait avec précision dans ses ouvrages. Il a représenté des marines, surtout des tempêtes. Son coloris est suave et harmonieux, son dessin correct, ses compositions pleines de feu. On fait un cas infini de ses dessins; ils sont d'un effet piquant, et admirables par la propreté du lavis. Il a gravé, à l'eau forte, quelques vues maritimes.

* **BAKKER** (Pierre-Huysinga), poète hollandais, né en 1715 à Amsterdam, et mort en 1801 dans la même ville, a laissé un poème estimé sur l'inondation de 1740, et des *satires* contre les Anglais, 1 volume in-4°. On a encore de lui une savante dissertation sur la versification hollandaise ancienne et moderne.

BALA ou **BALAS**. *Voyez* ALEXANDRE BALAS.

BALAAM, prophète, mais prévaricateur et infidèle : selon d'autres, faux prophète, jongleur et magicien, fils de Beor ou Bosor, était, selon la plus commune opinion, de Pethor ou Pathura sur l'Euphrate ; il suivit les ambassadeurs de Balac, roi des Moabites, qui l'avait envoyé chercher pour maudire le peuple d'Israël. Un ange l'arrêta au milieu du chemin, tenant une épée nue. L'ânesse sur laquelle il était monté ne voulut plus avancer, parla miraculeusement pour condamner la cruauté de son maître qui l'assommait, et l'ange ordonna à Balaam de ne dire que ce que Dieu lui mettrait dans la bouche. Les incrédules ont fait des railleries insipides sur le langage de cette brute, qui n'est cependant pas bien difficile à expliquer. Celui qui donne le mouvement à toute la nature, l'imprima pour un instant à l'organe d'un animal, comme il eût pu l'imprimer à quelque être inanimé. On ne voit pas pourquoi il serait plus indigne de Dieu de faire parler un animal, que de faire entendre une voix en l'air ou de se servir d'un autre signe pour intimer ses volontés. « Je ne sais, » dit un auteur, si ceux qui ont plaisanté » sur ce langage d'un animal, ont réfléchi » que nous faisons parler tous les jours » les pies et les merles : ils croient sans » doute la divine puissance moins efficace » que nos leçons. » L'apôtre saint Pierre remarque que Dieu choisit ce moyen d'avertir Balaam, comme le plus propre à faire rentrer en lui-même ce prophète aveugle et insensé, confondu par l'organe d'une brute. *Correptionem habuit suæ vesaniæ ; subjugale mutum animal, hominis voce loquens, prohibuit prophetæ insipientiam.* 2. Pet. 2. Si ce furieux n'en parut point effrayé, c'est que sa colère lui ôta l'usage de la réflexion. Ceux qui le

font magicien, disent qu'apprivoisé avec les opérations de l'art qu'il professait, il regarda d'abord cet événement comme l'effet de quelque puissance maligne évoquée par ses adversaires. Quoi qu'il en soit, Balaam étant arrivé chez Balac, ne prononça sur les Hébreux que des bénédictions, au lieu des malédictions que celui-ci avait demandées. Il prédit *qu'il sortirait une étoile de Jacob et un rejeton d'Israel*, etc. Le roi, trompé dans son attente, renvoyait le devin sans présens, lorsque cet homme avare lui conseilla d'engager les Israélites dans l'idolâtrie et l'impudicité, l'assurant qu'alors abandonnés des secours de Dieu ils deviendraient la proie de leurs ennemis. Ce conseil ne fut que trop suivi. Les filles moabites invitèrent les Hébreux aux fêtes de Beelphegor, où livrés à tous les crimes, ils abandonnèrent Dieu et en furent abandonnés. Dieu ordonna à Moïse d'en tirer vengeance : les Israélites prévaricateurs furent mis à mort par leurs propres frères qui étaient demeurés fidèles, et Balaam fut enveloppé dans le carnage que l'on fit des Madianites, qui avaient été plus ardens que les Moabites à corrompre les Hébreux. Les savans ont pris occasion de l'histoire de Balaam, de traiter une question, qui est de savoir si Dieu peut se servir de personnages vicieux, même des infidèles et des idolâtres, pour prédire l'avenir. Plusieurs exemples allégués dans l'Ecriture sainte, prouvent que Dieu l'a fait par d'autres que par Balaam. Le prophète Michée (c. 3.) accuse quelques-uns de ses confrères de prophétiser pour de *l'argent*; il ne dit pas néanmoins que c'étaient de faux prophètes. Dans le livre de Daniel (c. 2.), nous voyons que Dieu envoie un songe prophétique à Nabuchodonosor, prince idolâtre, quoiqu'il connût le vrai Dieu. Jésus-Christ (*Matt.* 7.) dit qu'au jour du jugement il réprouvera des hommes qui se vanteront d'avoir prophétisé et fait des miracles en son nom. Saint Jean (c. 11) nous apprend que Caïphe, en qualité de pontife, prophétisa que Jésus-Christ mourrait non-seulement pour sa nation, mais pour rassembler les enfans de Dieu, prédiction qu'il fit probablement sans le vouloir, et sans en comprendre le sens.

BALAC, le même dont on a parlé dans l'article précédent, fut tué par les Israélites l'an 1461 avant Jésus-Christ.

BALACE, préfet de l'empereur Constance, persécuta cruellement les catholiques qui s'opposèrent à Grégoire le Cappadocien, usurpateur du siége d'Alexandrie, lors de l'expulsion de saint Athanase. On flagella les prélats qui eurent le courage de résister à l'hérésie et au schisme et on les chargea de chaînes. Le saint évêque Potamon, qui avait perdu un œil pour la foi, sous la tyrannie des païens, fut si rudement frappé sur la tête, qu'il consomma son martyre peu de temps après. Les mêmes violences s'exercèrent dans les monastères de la Thébaïde; vierges et solitaires, tout fut traité sans humanité, comme sans pudeur. L'horreur du crime et l'esprit de Dieu saisirent saint Antoine; il écrivit à Balace d'un ton de prophète, qu'il voyait la vengeance divine prête à s'appesantir sur sa tête sacrilége, s'il ne cessait de persécuter les serviteurs de Jésus-Christ. L'impie fit un grand éclat de rire en lisant cette lettre, la jeta par terre, et cracha dessus, sans nul égard à la dignité de son propre rang. Puis s'adressant au porteur, il le chargea de dire au saint, que, puisqu'il prenait tant d'intérêt aux monastères, il allait le visiter lui-même. Cinq jours n'étaient pas écoulés, que la vengeance divine éclata; Balace se trouvait à cheval, à côté du vicaire d'Egypte; les deux chevaux commencèrent à jouer ensemble, et les maîtres s'en amusaient, loin d'en prendre aucune inquiétude. Tout à coup le cheval du vicaire se jeta sur Balace, le mordit à la cuisse, et la lui déchira avec acharnement. On l'enleva enfin à l'animal furieux, et on le reporta chez lui où il mourut le troisième jour.

BALADAN ou **BALAD** ou **MERODACH-BALADAN**, roi ou gouverneur de Babylone, est selon Usserius et quelques autres critiques, le même que Bélésis ou Nabonassar, dont il est parlé dans l'Ecriture. Mais cette opinion, et toutes les autres qu'on forme sur ce prince ne sont fondées que sur des conjectures. *Voyez* BELESIS et NABONASSAR.

BALAGNI. *Voy.* MONTLUC (Jean de).

BALAMI (Ferdinand), Sicilien, fut médecin du pape Léon X, de qui il reçut de grandes marques d'estime. Il n'était pas moins instruit dans les belles-lettres que dans la médecine, et il cultivait la poésie et l'érudition grecque avec beaucoup de succès. Il florissait à Rome vers l'an 1555. Il a traduit du grec en latin plusieurs *Opuscules de Galien*, qui ont été imprimés séparément, et que l'on a réunis dans l'édition des Œuvres de cet

ancien médecin, faite à Venise, en 1586, in-folio.

* **BALARD** (Mad.), née *Albi*, cultiva dès sa jeunesse les muses avec succès, et remporta plusieurs prix aux Jeux-Floraux. Elle est décédée le 8 avril 1821 à Castres, où son mari exerçait la profession d'avocat. On lui doit l'*Amour maternel*, poème en 4 chants, Paris, 1815, qu'elle a publié sans nom d'auteur, et que plusieurs journaux n'ont pas regardé comme inférieur à celui de Millevoie sur le même sujet. Elle a publié en 1814 une ode sur la *Restauration du trône de France*, et a laissé en manuscrit un poème lyrique intitulé *Velléda*, qui est une imitation des *Martyrs* de M. de Châteaubriand.

BALAS. *Voyez* ALEXANDRE BALAS.

* **BALBATRE** (Claude), habile organiste, né à Dijon en 1729. Il était élève de Rameau, et se fit en peu de temps une si grande réputation qu'il obtint l'orgue de Saint-Roch, le meilleur de la capitale. Il eut ensuite celui de Notre-Dame. On admirait surtout ses *Noëls*, et il attirait un si grand concours de monde que l'archevêque de Paris crut devoir lui défendre de toucher l'orgue pendant les grandes fêtes de l'année. Ce fut lui qui le premier substitua le piano-forté au clavecin pour lequel il a composé plusieurs excellens morceaux. Il est mort à Paris le 9 avril 1799.

BALBI ou DE BALBIS (Jean), connu aussi sous le nom de *De Janua*, parce qu'il était de Gênes, dominicain, composa dans le 13e siècle, des commentaires et quelques autres ouvrages. Il mourut en 1298. Son *Catholicon, seu Summa grammaticalis*, fut imprimé à Mayence en 1617, par Furst et Schœffer. Cette espèce d'Encyclopédie classique, contenant une grammaire, une rhétorique et un dictionnaire, compilés çà et là, est un des premiers livres sur lequel on ait fait les essais de l'art de l'imprimerie. Il est très cher et très rare.

BALBIN (Decimus Coelis BALBINUS), était d'une famille illustre. Le sénat l'élut empereur en 237, après avoir été deux fois consul et avoir gouverné plusieurs provinces. Les soldats n'ayant point eu de part à cette élection, se soulevèrent, et le massacrèrent un an après. Balbin était bon et populaire, et réussissait dans la poésie et dans l'éloquence. Il avait 60 ans lorsqu'il obtint la couronne impériale, et possédait de grandes richesses, dont il ne fit pas toujours le meilleur usage possible. Son mérite lui avait procuré les gouvernemens de l'Asie, de l'Afrique et de quelques autres provinces, où il se fit aimer par sa douceur, son équité et son attention à ne pas laisser accabler le peuple d'impôts.

BALBIN (Aloysius Boleslaus), jésuite de Bohème, né à Kœnigsratz en 1611, écrivain très laborieux et bon littérateur, mort en l'année 1689, a donné | *Epitome historica rerum bohemicarum*, Prague, 1677, in-fol. | l'*Histoire* de ce royaume, en latin, en 10 vol. in-folio, 1679-1687. Dans le 1er, il traite de l'histoire naturelle; dans le 2e, de ses habitans; dans le 3e, de ses limites; dans le 4e, des vies des saints de Bohème; dans le 5e, des paroisses; dans le 6e, des archevêques de Prague; dans le 7e, des rois et des ducs de Bohème; dans le 8e, il donne des documens; enfin, les 9e et 10e contiennent les généalogies de ce royaume. « Tout ce » que Balbin, dit Drouet, a fait sur le » royaume de Bohème est très exact et » très recherché. Il peut suffire lui seul » pour étudier l'histoire de cette monar- » chie. » On a encore de lui quelques ouvrages de poésie.

BALBO (Jérôme), évêque de Goritz, mort à Venise en 1535, est auteur des ouvrages suivans : | *De rebus Turcicis*, Rome, 1526, in-4° ; | *De civili et bellica fortitudine*, 1526, in-4°; | *De futuris Caroli V successibus*, Bologne, 1529, in-4° ; *Carmina* dans *Deliciæ poetarum italorum*; | *De coronatione principum*.

BALBOA (Vasco Nugnès de), Castillan, se fit connaître de bonne heure par ses expéditions maritimes. Il fut si heureux dans ses premières guerres contre les Indiens, qu'il ne leur donna jamais la paix qu'au prix de l'or. Il avait amassé une si grande quantité de ce métal précieux, qu'il en envoya 300 marcs au roi d'Espagne pour son quint. De nouvelles découvertes et de nouvelles conquêtes mirent son nom à côté de ceux de Fernand Cortez et d'Améric Vespuce. Il s'embarqua en 1513 dans l'espérance de découvrir la mer du Sud, et un mois après son départ il était en possession de cette mer. Il donna le nom de Saint-Michel au golfe où il débarqua. Il s'y plongea jusqu'à la ceinture, son épée d'une main et son bouclier de l'autre, disant aux Castillans et aux Indiens qui bordaient le rivage : « Vous m'êtes témoins que je » prends possession de cette mer pour la » couronne de Castille, et cette épée lui

» en conservera le domaine.» L'année d'après il retourna à Sainte-Marie, chargé d'or et de perles. Un gouverneur espagnol, arrivé dans cette ville, fut bien surpris d'y trouver Balboa avec une simple camisole de coton sur sa chemise, un caleçon et des souliers de corde, faisant couvrir de feuilles une assez méchante case qui lui servait de demeure ordinaire. Ce gouverneur, jaloux du crédit qu'il avait dans la colonie, fit revivre un procès terminé depuis long-temps, accusa Vasco de félonie, et, quoiqu'il ne pût le lui prouver, lui fit couper la tête, en 1517, à l'âge de 42 ans. Ainsi périt, par le dernier supplice, un des plus grands capitaines de l'Espagne, bien digne d'un meilleur sort. *Voyez* le P. Charlevoix, *Hist. de Saint-Domingue*.

BALBUENA (Bernard de), né dans le diocèse de Tolède, docteur de Salamanque, et évêque de Porto-Rico en Amérique, mourut en 1627. Les Hollandais pillèrent sa ville épiscopale en 1625, et enlevèrent sa bibliothèque, double sujet de chagrin pour un pasteur et pour un homme de lettres. Il laissa plusieurs pièces de poésies, Madrid, 1604 et années suivantes. Elles sont pleines d'imagination, de feu, d'esprit et de grâce.

BALBUS (Lucius Lucilius), jurisconsulte romain, disciple de Mucius Scœvola, un siècle avant Jésus-Christ, se distingua par ses talens dans la jurisprudence. L'histoire romaine fournit plusieurs autres personnages du nom de Balbus; ils ne méritent pas un article séparé.

BALBUS (Octavius), ayant été condamné à la mort par les triumvirs, se déroba des mains des meurtriers qui le cherchaient dans sa maison, en sortant secrètement par une porte qui leur était inconnue. A peine fut-il dehors, qu'ayant appris par un murmure confus de ses voisins, que l'on assassinait son fils à cause de lui, la tendresse paternelle le rappelle aussitôt à sa maison pour défendre ce fils qu'il aimait. Ce bruit était faux; mais les assassins se saisirent de ce père infortuné, et lui ôtèrent la vie.

BALBUS ou plutôt **BALBO** (Pierre), d'une des meilleures familles de Venise, évêque de Tropéa, mourut à Rome en 1479. Il s'est fait un nom en traduisant plusieurs ouvrages des Pères grecs en latin.

BALDE DE UBALDIS (Pierre), de Pérouse, disciple et rival de Barthole, professa le droit à Pérouse, à Padoue et à Pavie. Arrivé dans cette dernière ville, on fut surpris de voir qu'un homme si célèbre eût un extérieur qui l'annonçait si peu. On s'écria, la première fois qu'il parut en public : *Minuit præsentia famam.* Mais Balde répondit spirituellement, quoique peu modestement : *Augebit cætera virtus;* et l'on oublia sa figure pour ne faire attention qu'à ses talens. Il mourut de la morsure d'une chatte enragée, vers 1400, après avoir recommandé qu'on l'enterrât en habit de cordelier. On voit son tombeau dans l'église de ces religieux à Pavie. On a beaucoup d'ouvrages de ce jurisconsulte, 6 tom. en 3 vol. in-fol. Ses deux fils, dont Zénobius, l'aîné, fut évêque de Tiferme, excellèrent aussi dans la connaissance du droit.

BALDE, ou plutôt **BALDI** (Bernardin), naquit à Urbin en 1553. Il fut abbé de Guastalla en 1586, sans avoir demandé cette abbaye. Il avait d'abord travaillé sur les mécaniques d'Aristote, sur l'histoire. Il avait fait des vers, mais dès qu'il fut abbé, il ne pensa plus qu'au droit canon, aux Pères, aux conciles et aux langues orientales. Il mourut en 1617. C'était un homme fort laborieux, qui possédait seize langues, et qui s'était surtout appliqué aux orientales. On a de lui un grand nombre de Traités sur les Mécaniques, dont quelques-uns dans le *Vitruve* d'Amsterdam, 1649, in-fol. | *Versi e prose*, Venise, 1590, in-4°. Crescimbeni a mis ses Fables en vers italiens, Rome, 1702, in-12. | *De tormentis bellicis*, 1582. | *Novæ Gnomonices*, 1595. | *Horographium universale. Paradoxa mathematica. Templi Ezechielis descriptio, etc.* Il avait commencé une *Description historique et géographique* du monde dans toutes ses parties. Il n'eut pas le temps de finir ce grand ouvrage. Morhof, dans son *Polyhist.* tom. 1, l. 4, rapporte son éloge en ces termes : *Bernardinus Baldus, vir doctissimus fuit, multarum linguarum, multarum scientiarum. Scripsit et latina poemata omnis generis, in singulis, præcipuos imitatus. Edidit quoque varia mathematica et theologica, omnium regionum historiam ac descriptionem aggressus, absolvere non potuit.*

BALDE (Jacques), jésuite, né dans la haute Alsace en 1603, enseigna pendant six ans les humanités et la rhétorique, et se livra ensuite à la prédication. La cour de Bavière applaudit à ses *Sermons*, et l'Allemagne à ses *Poésies*. On l'appela l'*Horace* de son pays. Il mourut à Neu-

bourg en 1668. Les sénateurs se disputèrent à qui serait l'héritier de sa plume; et celui auquel échut ce bijou, le fit mettre dans un étui d'argent. Ses *Œuvres* furent imprimées à Cologne, in-4° et in-12, 1645 et 1660, en 4 vol. Il y a de tout dans ce recueil, des pièces de théâtre, des traités de morale, des odes, des panégyriques, des poèmes héroï-comiques. Balde était né avec le feu et le génie des bons poètes; il possédait toutes les richesses de la langue romaine, et les employait avec autant de facilité que de choix. Il a l'élévation de Pindare, et en même temps tout le désordre de l'enthousiasme lyrique. *L'Uranie victorieuse, ou le Combat de l'âme contre les cinq sens*, lui valut une médaille d'or de la part d'Alexandre VII. La *Batrachomyomachie d'Homère, entonnée avec la trompette romaine*, poème héroï-comique en 6 chants, et le *Temple d'honneur, bâti par les Romains, ouvert par la vertu et le courage de Ferdinand III*, furent fort applaudis; mais, depuis que les langues anciennes sont tombées en discrédit, ces poèmes ne sont plus lus que par quelques savans. Une édition nouvelle des *Poésies choisies* de Balde a été publiée à Turin en 1805, in-8°.

BALDENSEL (GUILLAUME), commandeur de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, écrivit en 1336 une relation d'un Voyage de la Terre-Sainte, sous le titre de *Hodœporicon ad Terram Sanctam*, insérée dans le 5e tom. d'*Aut. Lect.* de Canisius.

BALDERIC ou **BAUDRY**, évêque de Noyon, auteur de la *Chronique des évêques d'Arras et de Cambrai* que quelques-uns attribuent à Balderic, chanoine et chantre de l'église de Térouane, mourut en 1112. — Un autre BALDERIC, évêque de Dol, dans le même siècle, écrivit une *Histoire des Croisades*, qu'on trouve dans le *Gesta Dei per Francos*, de Bougars, 1161, in-fol. On a aussi de lui la *Vie de Robert d'Arbrissel*, 1641, in-8°. Elle a été traduite en français, 1647, in-8°. On croit qu'il mourut en 1181.

BALDI. *Voyez* BALDE (Bernardin).

* **BALDI** (CAMILLE), célèbre professeur de philosophie dans l'université de Bologne, vivait vers la fin du 16e siècle, et au commencement du 17e. Son père avait été pendant 26 ans professeur de philosophie dans la même université: son fils marcha dignement sur ses traces, et mourut à l'âge de 87 ans, en 1634, dans sa patrie d'où il n'était jamais sorti. On a de lui divers ouvrages, parmi lesquels on distingue: | *In physiognomica Aristotelis commentarii*, etc., Bologne, 1621, in-fol.; | *Trattato come da una lettera missiva si conoscano la natura e qualità dello scrittore*, Carpi, 1622, in-4°; et traduit en latin, Bologne, 1664, in-4°; | *Delle mentite e offese di parole come si possano accomodare*, etc., Bologne, 1623, in-8°. Cet ouvrage a été réimprimé avec beaucoup d'additions et de corrections, après la mort de l'auteur, Venise, sans date; celle de l'épître dédicatoire porte 1633; | *Trattato delle imprese annesso all' introduzione alla virtù morale*, etc., Bologne, 1624, in-8°; | *De humanarum propensionum ex temperamento prænotionibus tractatus*, Bologne, 1629 et 1644, in-4°; | *De naturali ex unguium inspectione præsagio commentarius*, Bologne, 1629 et 1664, in-4°; | *I congressi civili*, ouvrage posthume, qui ne fut imprimé qu'en 1681 et 1698, in-4°.

* **BALDINGER** (ERNEST-GODEFROY), médecin allemand, né près d'Erfurt le 13 mai 1738, mort à Marbourg, en 1804, premier médecin du landgrave de Hesse-Cassel. On a de Baldinger quatre-vingt-quatre ouvrages, y compris ses programmes académiques; les principaux sont: | *Magasin pour les médecins*, in-12, Clèves; | *Nouveau Magasin*, 2 vol., Leipsick, 1779-99, in-8°; | *Sylloge opusculorum selectorum*, etc., 1 vol. in-4°, Gœttingue, 1776-82, in-8°; | *Litteratura universæ materiæ medicæ*, etc., Marbourg, 1793, in-8°; | *Historia mercurii et mercurialium medica*, Gœttingue, 2 vol. in-8°, 1783 et 1785; | *Traité des maladies qui règnent dans les armées*, Langensalz, 1774, in-8°. Versé dans l'étude de la botanique, il a aussi publié divers ouvrages sur cette science, et notamment: | *Catalogus dissertationum quæ medicamentorum historiam, fata et vires exponunt*, Altemburgi, 1768, in-4°; | *sur l'Etude de la Botanique et de la manière de l'apprendre*, Iéna, 1770, in-4° (en allemand). Le professeur Creutzer a prononcé son oraison funèbre.

* **BALDINI** (BACCIO), orfèvre et graveur à Florence, vivait dans le 15e. siècle. Contemporain de Maso Finiguerra, auquel les Italiens attribuent l'invention de la gravure, ou pour mieux dire celle de l'imprimerie en taille-douce, Baldini s'empara promptement de cette précieuse découverte; et aidé de Sandro Botticelli, qui lui composait des sujets, il eut bientôt surpassé l'inventeur. On trouve, dans une

édition des ouvrages du Dante, imprimée à Florence en 1481, par Nicolo di Lorenzo della Magna, devenue très-rare, deux vignettes de la composition de Botticelli, qu'on présume avoir été gravées par Baldini.

* **BALDINI** (BERNARDIN), médecin, philosophe, mathématicien et poète italien, naquit dans un bourg près du lac Majeur vers l'an 1515, et mourut vers l'an 1600. Ses principaux ouvrages sont : | *De stellis iisque qui in stellas et numina conversi dicuntur homines*, Venise, 1579, in-4°; | *De diis fabulosis antiquarum gentium*, Milan, 1588, in-4°; | *La Traduction en vers latins de l'Art poétique, de la Physique et des Economiques d'Aristote*, ibid. 1576-1600, in-4°.

* **BALDINI** (JEAN-FRANÇOIS), savant littérateur de la congrégation somasque, naquit à Brescia le 4 février 1577, et mourut à Tivoli en 1665, après avoir passé par toutes les dignités de son ordre. On a de lui des *Lettres* et *Dissertations* sur plusieurs points de physique et d'antiquité ; et il a beaucoup augmenté les *Numismata imperii Romani*, de Le Vaillant, 3 vol. in-4°, Rome, 1743.

BALDINUCCI (PHILIPPE), était de Florence. Ayant acquis de grandes connaissances dans la peinture et la sculpture, et fait beaucoup de découvertes en étudiant les ouvrages des meilleurs maîtres, il se trouva en état de satisfaire le cardinal Léopold de Toscane, qui souhaita d'avoir une *Histoire complète des Peintres*. Baldinucci la fit remonter jusqu'à Cimabué, le restaurateur de la peinture; et il avait dessein de la poursuivre jusqu'aux peintres qui vivaient à la fin du dernier siècle. Son projet ne fut exécuté qu'en partie. Il donna 3 volumes de son vivant; et le reste qui n'était presque qu'ébauché, et où il se trouve de grands vides, n'a été publié qu'après sa mort, en 1702 et en 1728, à Florence. On a encore de lui un *Traité de la gravure sur cuivre*, avec la *Vie des principaux graveurs*, en italien, Florence, 1686, in-4°, ouvrage estimé. Ce qu'il a écrit est d'un style pur ; et il y a de l'exactitude dans les faits qui regardent les peintres de son pays. Il était de l'académie de la Crusca, qui le perdit en 1696, à l'âge de 72 ans.

* **BALDOCK** (RALPH de), prélat anglais des 13[e] et 14[e] siècles, étudia a Oxford, fut élu évêque de Londres en 1304; mais son élection ayant éprouvé quelques obstacles en Angleterre, il eut recours au saint Siége, et fut sacré à Lyon en 1306. Deux ans après, le pape le nomma un de ses commissaires pour l'examen des accusations portées contre les templiers. Il fut quelque temps grand-chancelier d'Angleterre sous le règne d'Edouard I[er]. On lui doit plusieurs fondations ecclésiastiques dans son diocèse. Il avait composé en latin une *Histoire des affaires d'Angleterre* jusqu'à son temps, et que Léland dit avoir vue à Londres; mais cet ouvrage a été perdu. Il a laissé aussi le *Recueil des statuts et constitutions de l'église de Saint-Paul*, que l'on conserve dans la bibliothèque de cette cathédrale. Il est mort à Stepney en 1313.

BALDREDE (saint), vulgairement appelé *saint Baudré*, succéda immédiatement à saint Mungo, sur le siége épiscopal de Glascow. Il fonda plusieurs monastères en Ecosse, et mourut vers l'an 608, dans la province de Laudon. Ses reliques étaient anciennement vénérées avec beaucoup de dévotion dans un grand nombre d'églises d'Ecosse.

* **BALDUCCI** (FRANÇOIS), poete italien, né à Palerme, et mort en 1642 à l'hôpital de Saint-Jean de Latran à Rome, est, selon Crescembeni, l'inventeur des *oratorios* et des *cantates*. On a aussi de lui des poésies lyriques. La dernière édition est de Venise, 1663, in-12.

BALDUIN ou **BAUDOIN** (FRÉDÉRIC), né à Dresde en 1575, luthérien, professeur de théologie à Wittemberg, commenta les Epîtres de saint Paul et plusieurs autres livres de la Bible, et mourut dans cette ville en 1627.

BALDUIN RITHOVIUS (MARTIN), natif du village de Rithove, dans le territoire de Bois-le-Duc, premier évêque d'Ypres, assista au concile de Trente en 1562, et présida à celui de Malines en 1570, en l'absence du cardinal de Granvelle. Il tint un synode à Ypres, en 1577, dont il publia les ordonnances, et mourut de la peste à Saint-Omer, le 9 octobre 1583. Nous avons de lui un *Manuale Pastorum*. On regrette son *Commentaire sur le Maître des sentences*, qui n'a pas été imprimé.

BALDWIN, surnommé *Devonius*, moine de Citeaux, archevêque de Cantorbéry, suivit le roi Richard I[er] dans son expédition de la Terre-Sainte, et y mourut vers 1191. On a de lui : *De corpore et sanguine Domini... De Sacramento altaris*, etc. Traités imprimés dans la Bibliothèque de Citeaux du P. Tiffier.

BALÉCHOU (J.-J.), né à Arles, d'un marchand boutonnier, en 1715, mort subitement à Avignon, dans le mois d'août 1765, s'est rendu célèbre par ses gravures en taille-douce, qui lui méritèrent une place dans l'académie de peinture de Paris. Il s'était fait une manière particulière de graver, qui unissait beaucoup de moëlleux à une finesse de burin singulière. Quoiqu'on ait prétendu qu'il chargeait trop de tailles, on voit par ses ouvrages qu'il savait joindre, quand il voulait, au fini précieux d'Edelinck et de Nanteuil, les grands traits de Melan. Ses principales pièces sont : 1° Les belles marines qu'il a gravées d'après M. Vernet, parmi lesquelles on doit distinguer la *Tempête*. 2° Le portrait de Frédéric-Auguste, électeur de Saxe et roi de Pologne. Ce portrait, chef-d'œuvre de gravure, fut la cause de tous ses malheurs, de son exclusion de l'académie, et de sa retraite forcée à Avignon. Accusé d'avoir vendu à son profit plusieurs des premières épreuves, Baléchou ne put se laver de ce soupçon. Aussi les gens de goût, après avoir admiré à la tête du *Recueil de la galerie de Dresde*, ce morceau inimitable, apprennent avec peine, dans la préface de cette collection, que la probité de ce célèbre artiste n'était pas égale à ses talens. 3° La sainte Geneviève. Le talent de Baléchou n'était pas borné à la gravure. Il avait du goût et quelque talent pour la chimie, qu'il avait étudiée jusqu'à un certain point. Il est même assez vraisemblable qu'un remède chimique, qu'il prit en trop forte dose ou à contre-temps, ne contribua pas peu à sa mort subite et prématurée.

BALÉE (Jean), prêtre anglais, disciple de Wiclef, prêcha les erreurs de son maître, et y en ajouta de nouvelles. Il excitait à la sédition, en citant l'Evangile. Il comparait les magistrats et la noblesse à l'ivraie, qu'il fallait arracher, de peur qu'elle n'étouffât le bon grain : enseignant ainsi au peuple de commencer cette bonne œuvre par les plus considérables d'entr'eux. Ses sectateurs, suivant trop fidèlement les leçons de leur chef, massacrèrent le chancelier, le grand-trésorier, et réduisirent le roi à leur proposer une amnistie. Balée, leur apôtre, fut enfin pris et exécuté en 1381.

BALÉE (Robert), carme anglais, mort en 1505, a donné les Annales de son ordre et la vie de saint Simon Stock.

BALÉE (Jean), *Baleus*, né en 1495, à Covie en Angleterre, quitta l'ordre des carmes et la religion catholique, pour la secte des calvinistes et afin de se marier. Edouard IV le nomma évêque d'Osseri ou Kilkenni en Irlande; mais sous le règne de Marie, il fut obligé de prendre la fuite. Il revint sous Elizabeth, et il fut pourvu d'une prébende dans la cathédrale de Cantorbéry. Il y mourut en 1563. C'était un génie turbulent et frivole. On a de lui | 13 *Centuries des hommes illustres de la Grande-Bretagne*, Bâle, 1557, in-folio, copiées du livre de Jean Leland sur cette même matière ; | un *Traité sur les vies des papes*, Leyde, 1615, in-8° ; un autre, intitulé : | *Acta Romanorum Pontificum;* et plusieurs comédies, dans lesquelles il jouait les religieux, les catholiques et les saints. Tous ces ouvrages sont marqués au coin du dernier emportement. Il déchire les papes, les évêques et les prêtres, d'une manière si odieuse, qu'elle dut déplaire aux gens sensés, même de sa communion. Cependant Elizabeth, si prisée par les sages de nos jours, fut sa protectrice.

BALEN (Mathias), né à Dordrecht en 1611, a fait sa principale étude des antiquités et de l'histoire de sa patrie. Le fruit de ses recherches et de son travail a paru sous ce titre dans la langue de son pays : *Description de la ville de Dordrecht, son origine, ses accroissemens et son état présent*, etc. 1677, in-4° fort épais. Il est très peu d'ouvrages de cette nature qui soient faits avec autant de soin. On ignore la date de sa mort.

* **BALEN** (Henri van), peintre d'histoire, est au premier rang des peintres flamands; natif d'Anvers, et disciple d'Adam van Oort, il fut le premier maître de van Dyck. Il alla étudier en Italie, où son assiduité à copier et à peindre d'après l'antique, fut couronnée d'un brillant succès. Ses ouvrages furent recherchés à cause de leur touche agréable, et se trouvent dans les cabinets les plus distingués. Il ne revint dans sa patrie qu'après une très-longue absence; mais il y revint enrichi par le fruit de ses talens : il mourut à Anvers, en 1632. Son dessin était correct, et sa couleur fort bonne. Ses principaux tableaux sont : | un *Festin des Dieux;* | un *Jugement de Pâris;* | un *S. Jean dans le désert;* | une *Annonciation*, | et une *Sainte Famille dans le désert*.

* **BALES** (Pierre), célèbre maître d'écriture de Londres, né en 1547, regardé comme un des premiers inventeurs de

l'art d'écrire par abréviations, art extrêmement employé en Angleterre, possédait un talent remarquable pour écrire en petit caractère; il présenta, en 1575, à la reine Elizabeth, une bague dont le chaton, de la grandeur d'un demi-sou anglais, contenait le *Pater*, le *Credo*, les dix *Commandemens de Dieu*, deux courtes prières latines, son nom, une devise, le jour du mois, l'année de J.-C., et celle du règne d'Elizabeth, écrits d'une manière très-lisible; il n'était pas moins habile à imiter les diverses écritures, et pouvait ajouter, à une lettre écrite par une autre main, un post-scriptum qui ne se distinguait pas du reste de la lettre. Le secrétaire d'état Walsingham se servit utilement de ce talent dans différentes manœuvres politiques, notamment pour découvrir quelques conspirations en faveur de la malheureuse reine d'Ecosse. P. Bales est un des premiers maîtres anglais qui aient fait graver des modèles de leur écriture. Il avait inventé un chiffre extrêmement simple, connu sous le nom d'*Alphabet linéal*, où toutes les lettres étaient représentées par de simples lignes ou traits dirigés en différens sens; il publia, en 1590, un recueil intitulé *le Maître d'écriture, contenant trois livres en un, dont le premier enseigne à écrire vite; le deuxième, à écrire correctement; le troisième, à bien écrire*, Londres, in-4°, réimprimé en 1597, avec un grand nombre de pièces de vers, composées à sa louange par des littérateurs distingués de son temps. Il est mort en 1610.

* **BALESDENS** (JEAN) membre de l'académie française, naquit à Paris vers la fin du 16ᵉ siècle. Il était avocat au parlement et au conseil, protonotaire apostolique et titulaire du prieuré de Saint-Germain-d'Allaye. Il joignait à ces titres une charge d'aumônier du roi. Sa qualité de secrétaire du chancelier Séguier, protecteur de l'académie française, fit que cette compagnie, crut devoir au premier magistrat de lui demander lequel des deux candidats lui serait le plus agréable, de Corneille ou Balesdens, qui se présentaient pour la place vacante à la mort de Mainard; Balesdens eut le bon esprit d'écrire pour prier l'Académie de faire attention à la différence du mérite, et à l'éminente supériorité de son compétiteur. La délicatesse de Balesdens fut applaudie, et Corneille nommé. Deux ans après, Balesdens succéda à M. de Malleville. Il mourut le 27 octobre 1675, dans un âge avancé. Il a publié divers ouvrages, les uns de lui, les autres dont il était seulement l'éditeur. On compte parmi les premiers: | le *Miroir des pénitens*, traduit de l'italien, 1614, in-12; | *Fables d'Esope*, traduites en français, avec des maximes morales et politiques pour l'instruction du roi, 1644, in-8°; | *Exercice spirituel*, 1645, in-12. Les ouvrages dont Balesdens a donné l'édition, sont: | *Chartiludium logicæ* (jeu de cartes logique), *seu logica memorativa, R. patris Thomæ Murner, cum notis*, etc. | *Rudimenta cognitionis Dei et sui, Petri Seguierii præsidis infulati*; | *Elogia clarorum virorum Papiri Massonis*, etc. 1638, 2 vol. in-8°; | *Gregorii Turonensis opera pia, cum vitis PP. sui temporis*, 2 vol.; | *Actes du transport du Dauphiné à la couronne de France*; | *Lettres de sainte Catherine de Sienne, avec sa Vie*, 1644; | *Traité de l'eau-de-vie*, par M. Jean Brouault, médecin du roi, etc.

* **BALESTRA** (ANTOINE), peintre véronais, naquit l'an 1666. A l'âge de 21 ans, il s'adonna à la peinture, et travailla à Venise sous Belluci; il passa de là à Rome, et fut élève de Carle Maratte. Son dessin est pur, son pinceau a de la facilité, ses conceptions sont gaies et pleines de charmes. Il fit des élèves distingués, parmi lesquels on compte J.-B. Mariotti, Joseph Nogari, Charles Salis, et Baronia Cavalcabo. Comme tous les élèves de Maratte, il aimait sur ses tableaux une sorte de brouillard qu'on ne peut bien définir: quelquefois ce brouillard produit un effet désagréable; d'autres fois il jette sur ses tableaux un charme et une harmonie qui disposent à une douce mélancolie. On a comparé Balestra à Catulle, comme l'on compare l'Albane à Anacréon. On cite de lui la *Défaite des géans*, une *Annonciade* à Crémone, une *Cène* à Venise. On n'est pas d'accord sur l'époque de sa mort, arrivée selon les uns en 1734, selon d'autres en 1740.

* **BALGUERIE-STULLEMBERG** (PIERRE), né à Bordeaux, en 1779, d'un ancien négociant qui avait perdu la plus grande partie de sa fortune par les malheurs de la révolution, débuta jeune dans la carrière commerciale, et y acquit bientôt des richesses considérables et la plus haute considération. Il employa l'une et l'autre à former des associations appliquées à l'industrie, et il parvint à achever en peu de temps les ponts de Bordeaux et de Libourne, que l'administration publique n'aurait pu terminer qu'à l'aide des

impôts et après une longue suite d'années. La ville de Bordeaux lui doit encore la construction d'un magnifique entrepôt, la fondation de la banque, des fonderies, des établissemens de bateaux à vapeur, des bains publics, et des réparations précieuses sur les quais et les débarcadours de la ville. Il s'occupa aussi de jeter dans les départemens voisins des ponts sur les rivières, d'y ouvrir des canaux, de creuser des mines, et de tout ce qui pouvait contribuer à la prospérité de sa ville natale. Son nom se retrouve dans toutes les entreprises de son temps qui furent utiles à la France, et plus particulièrement dans toutes celles qui furent utiles à sa province. Il s'occupait depuis plusieurs années de l'ouverture d'une communication entre Bordeaux et Rochefort, de l'ensemencement des dunes du golfe de Gascogne, et d'un canal dans les Landes pour unir, à l'abri de la mer, Bordeaux avec Bayonne, lorsque la mort l'enleva le 19 août 1825. La chambre de commerce, dont il était président, a fait exécuter son buste pour le placer dans la salle de ses séances. On a publié à Bordeaux son *Eloge funèbre*, 1825, in-12.

* BALGUY (JEAN), savant théologien anglais, né en 1686 à Scheffield, dans le comté d'Yorck, où son père tenait une école de grammaire, embrassa la carrière ecclésiastique, et passa pour un des meilleurs prédicateurs de son temps. Ses principaux ouvrages sont : | *Lettre à un déiste sur la beauté et l'excellence des vertus morales, et l'appui qu'elles trouvent dans la révélation chrétienne ;* | *Fondement de la bonté morale, ou recherche approfondie de nos idées sur la vertu;* | *Recherches sur les perfections morales de Dieu, particulièrement en ce qui est relatif à la création et à la providence ;* | et *des Sermons*. Balguy mourut en 1748.

* BALIN (JEAN), né à Vesoul en Franche-Comté vers 1570, paraît s'être destiné d'abord à la médecine dont il quitta les écoles pour celles de théologie. Ses cours finis, il prit les ordres. Il y a lieu de présumer qu'il professa au collége de Narbonne à Paris. Il est sûr du moins qu'il y prononça un discours à l'ouverture des classes. Il suivit en Flandre Claude de Rye, en qualité d'aumônier, et y fut témoin des événemens de la guerre entre l'Espagne et les Etats-généraux, laquelle se termina par la paix ou plutôt par la trève conclue en 1608. Il en écrivit l'histoire, et la publia en 1609, sous ce titre : *De bello belgico, auspiciis Ambrosii Spinolæ*, Bruxelles, 1609, in-8°. Outre cet ouvrage, on a de lui, | *De divæ Magdalenæ gestis, ubi et ejus navigatio in Provinciam et pœnitentiæ locus describuntur*, Paris, in-8°. Il en fit une traduction française, sous le titre de *Poème de la Madeleine*, qu'il donna la même année. | *De pace belgica, sive Janus bifrons belgicus*. Cette pièce se trouve à la suite de l'Histoire de la guerre de Flandre, mentionnée ci-dessus. Balin, dans ses écrits, est correct et pur. Il mourut à Wesel : on ne dit point en quelle année.

* BALIVET (J.), député à la Convention nationale, naquit en 1755 à Gray, où il exerça la profession d'avocat jusqu'au commencement de la révolution, dont il embrassa les principes. Appelé alors à divers emplois publics, il s'y conduisit cependant avec assez de modération, et en septembre 1792, il fut élu député par le département de la Haute-Saône. N'ayant pas des talens oratoires, il s'y fit peu remarquer. Il ne se rangea pas du parti des ennemis acharnés de Louis XVI, et forcé d'émettre son vote dans le procès de ce monarque, il se borna à demander sa réclusion et son bannissement jusqu'à la paix. A la clôture de la session, il passa au conseil des Anciens, et y fut nommé secrétaire en septembre 1798. Il quitta cette place pour aller remplir celle de commissaire du Directoire dans l'administration centrale de son département. Après la révolution du 18 brumaire, il se retira à la campagne, et mourut en avril 1813. Balivet avait de l'instruction et passait pour honnête homme.

* BALL (JEAN), théologien puritain de Cassington, dans le comté d'Oxford, en 1585, fit ses études à l'université d'Oxford, et prit les ordres, puis fut pourvu d'une cure dans le Stassfordshire où il dirigeait en même temps une petite école. On a de lui plusieurs ouvrages, savoir : | *Traité concernant les fondemens principaux de la religion chrétienne*, livre estimé, qui eut 14 éditions avant 1632 et fut traduit en turc; | *Traité sur la foi*, 1631 et 1637, in-4°; | *Traité de la méditation théologique*, 1660, in-12. Jean Ball était mort dès 1640, à l'âge de 55 ans.

* BALLENDEN ou BELLENDEL (sir JOHN), théologien écossais du 16e siècle, très attaché à Jacques V, entreprit, par l'ordre de ce roi, la traduction du latin de la *Chronique d'Ecosse* par Hector Boethius, Edimbourg, 1536, in-fol. Il essaya,

mais sans succès, de rétablir la religion catholique, et se retira à Rome où il mourut en 1550. Ballenden a aussi laissé des *poésies lyriques* où il y a de la verve et de la facilité.

BALLERINI (PIERRE et JÉROME), frères, nés à Vérone, le premier en 1698, le second en 1702, étaient tous deux prêtres et très savans, surtout dans l'histoire ecclésiastique. Unis par un goût commun pour les mêmes études, autant que par les liens du sang, ils étudiaient le plus souvent en société, et se partageaient le travail suivant leur talent particulier. Les matières purement théologiques et canoniques étaient du ressort de Pierre; les points d'histoire et de critique étaient la tâche de Jérôme: Pierre mourut en 1764; Jérôme lui survécut plusieurs années. Outre quelques bons ouvrages, on doit à leurs soins des éditions estimées de la *Somme théologique* de saint Antonin, et de celle de saint Raimond de Pegnafort; des Œuvres de saint Léon le Grand; de celles de Gilbert, évêque de Vérone; une édition complète de tous les ouvrages du cardinal Noris, avec des notes, des dissertations, etc. imprimés à Vérone en 1732, 4 vol. in-fol.; | un petit traité intitulé: *Méthode d'étudier, tirée des ouvrages de saint Augustin*, traduite de l'italien par l'abbé Nicolle de la Croix, Paris, 1760, in-12; | une *Vie* du cardinal Noris.

BALLESTER (LOUIS), jésuite, né à Valence, enseigna dans sa société la théologie et l'hébreu avec distinction, et mourut dans sa patrie l'an 1614, après avoir publié deux ouvrages savans qui sont: | *Onomatographia, seu descriptio nominum varii et peregrini idiomatis, quæ in vulgata editione Bibliorum occurrunt*, Lyon, 1617; | *Hierologia, seu de sacro sermone, lib. IV*, 1617.

* **BALLET** (FRANÇOIS), ecclésiastique français, né à Paris, en 1702, mourut à la fin du 18e siècle, après avoir été curé de Gifr et prédicateur de la reine. On a imprimé en 12 volumes in-12, ses prônes et divers ouvrages de piété, tels que | *Histoire des temples*; | *De la dédicace des églises*; | *Instructions sur la pénitence du carême*; | *Vie de la sœur Boni*, etc.

BALLI (JOSEPH), né à Palerme en Sicile, mort à Padoue en 1640, chanoine de Bari dans le royaume de Naples, tient un rang parmi les théologiens scolastiques. On a de lui: *De fecunditate Dei*, et *De morte corporum naturalium*.

BALLIN (CLAUDE), né à Paris en 1615, d'un père orfévre, devint orfévre lui-même. Il commença à fleurir du temps du cardinal de Richelieu, qui acheta de lui quatre grands bassins d'argent, sur lesquels Ballin, âgé à peine de 19 ans, avait représenté admirablement les âges du monde. Le cardinal, ne pouvant se lasser d'admirer ces chefs-d'œuvre de ciselure, lui fit faire quatre vases à l'antique, pour assortir les bassins. Ballin porta son art au plus haut point. Il exécuta pour Louis XIV des tables d'argent, des guéridons, des canapés, des candelabres, des vases, etc. Mais ce prince se priva de tous ces ouvrages, pour fournir aux dépenses de la guerre qui finit par la paix de Riswick. Il reste encore plusieurs morceaux de ce grand artiste à Paris, à Saint-Denis, à Pontoise, d'une beauté et d'une délicatesse uniques. Lorsqu'après la mort de Warin, il eut la direction du balancier des médailles et des jetons, il montra dans ces petits ouvrages le même goût qu'il avait fait paraître dans les grands, et sut réunir aux grâces modernes la sévérité de l'antique. Il mourut en 1678, à l'âge de 63 ans.

* **BALLO** (JOSEPH), docteur sicilien, naquit à Palerme, le 29 juillet 1567. Son père, qui était d'une grande naissance, et baron de Calattuvi, et sa mère, fille du prince de Villa-Franca, voulaient qu'il prît le parti des armes; il préféra l'état ecclésiastique, renonça à la baronnie, et se livra entièrement à l'étude des sciences ecclésiastiques, des mathématiques et de l'astronomie. Il fit un voyage en Espagne, et y fut reçu docteur en théologie. De retour dans sa patrie, où il fit quelque séjour, il repassa ensuite à Bari, dans le royaume de Naples, et fut chanoine de cette cathédrale. Il se rendit à Padoue, en 1635, y fit imprimer plusieurs ouvrages, et, dans un second voyage qu'il y fit, à l'âge de soixante-douze ans, mourut dans cette ville, le 2 novembre 1640. Ses principaux ouvrages sont: | *De fecunditate Dei circa productiones ad extra*, Padoue, 1635, in-4°; | *Demonstratio de motu corporum naturali*, Padoue, 1635, in-4°. Dans son dernier voyage à Padoue, il y fit aussi imprimer un ouvrage théologique, qu'il avait médité pendant trente ans, et sur lequel il avait soutenu des controverses avec des théologiens romains et siciliens. Il est intitulé: | *Resolutio de modo evidenter possibili transsubstantiationis panis et vini, in sacro-*

sanctum Domini Jesu corpus et sanguinem, etc., Padoue, 1640, in-4°.

* **BALLOIS** (Louis-Joseph-Philippe), né à Périgueux en 1778, mourut à Paris le 4 décembre 1803. La fougue de l'âge et l'enthousiasme de la liberté lui firent entreprendre à Bordeaux la rédaction d'un journal dont la violence nuisit à la cause qu'il voulait défendre. Choisi, en 1798, par le conventionnel Lamarque, pour l'accompagner dans son ambassade en Suède, en qualité de secrétaire, il n'obtint pas l'assentiment du Directoire. Le chagrin que lui causa cette disgrâce fut tel qu'il chercha à se suicider; il s'ajusta d'une main tremblante, et se fit une dangereuse blessure. Il continua son journal, qui fut supprimé sous le gouvernement consulaire. Ballois se livra ensuite aux sciences exactes, fonda les *Annales statistiques*, Paris, 1802-1804, 8 vol. in-8°, et fut ainsi le premier propagateur d'une science nouvelle. Il contribua à former à Bordeaux une société de statistique, et en fut nommé secrétaire; il devint ensuite membre de l'académie de cette ville.

* **BALME** (Cl. D.), docteur en médecine au Puy, et correspondant de la société de médecine de Paris, mort en 1808. Il a publié : | *Recherches diététiques du médecin patriote sur la santé et sur les maladies observées dans les séminaires, les pensionnats et chez les ouvriers en dentelles, suivies d'un mémoire sur le régime des convalescens et des valétudinaires*, au Puy, 1791, in-12; | *Mémoires de médecine pratique*, ou *Recherches sur les efforts, considérés comme principes de plusieurs maladies*, 1792, in-8°; | *Considérations cliniques sur les rechutes dans les maladies*: | *Répertoire de médecine*, 1815, in-8°; | *Réclamations importantes sur les médecins accusés d'irréligion, et sur les nourrices mercenaires*, 1804, in-8°, et plusieurs *Mémoires*, dans le recueil de la société de médecine de Paris.

* **BALLYET** (Emmanuel), religieux carme déchaussé, évêque et consul de France à Babylone (Baghdâd), naquit en 1700, à Marnay, bourg de Franche-Comté. Il rendit compte à Benoît XIV de sa mission à Babylone, par une lettre imprimée en latin et en français, à Rome, en 1754. Cette lettre contient des détails curieux sur les mœurs et les coutumes des peuples du Levant. Il avait parcouru une partie de l'Asie, en observateur. Le journal de ses voyages se trouvait dans la bibliothèque du duc d'Orléans, et d'Anville en a extrait la *Description d'un monument de sculpture, découvert dans une montagne*. Ballyet avait formé un médailler précieux dont un de ses neveux a fait imprimer le catalogue. Il mourut de la peste à Baghdâd, en 1773. Le P. Symphorien Ballyet, son père, est mort supérieur-général de son ordre.

* **BALMONT** (Alberte-Barbe d'ERNECOURT, connue sous le nom de madame de SAINT-), naquit le 14 mai 1607, à Neuville en Verdunois, d'une famille aussi ancienne qu'illustre. Elle avait reçu de la nature les dispositions les plus heureuses pour le métier de la guerre, un corps robuste et propre à tous les exercices militaires, un courage intrépide, une imagination féconde en stratagèmes, une prudence singulière, etc. Elle fit du lieu de sa naissance, qui n'était d'abord qu'un médiocre village, une place d'armes, où elle reçut et protégea contre les Cravates, espèce de maraudeurs, qui ravageaient alors la Lorraine et la Champagne, une foule de laboureurs et d'artisans. Ces troupes indisciplinées, amenées du fond de la Hongrie, commettaient des excès atroces et inouïs, même dans les Pays-Bas Autrichiens, soumis à l'allié de leur maître; la province de Luxembourg en fut presque entièrement dépeuplée. La *Vie* de cette femme célèbre, en qui la piété relevait l'éclat des vertus guerrières, et qu'une maladie cruelle enleva le 22 mai 1660, fut d'abord publiée a Paris en 1678, sous le titre de l'*Amazone chrétienne*, par le P. Jean-Marie, religieux du tiers ordre de Saint-François. Le P. Desbillons en a donné, en 1773, une *histoire* mieux rédigée, mais tirée, quant aux principaux faits, de la première. Pour donner une idée de la bravoure de l'héroïne, nous rapporterons l'exploit suivant : « Le 1er jour de mai » de l'année 1636, temps où madame » de Saint-Balmont n'était pas encore » bien connue des troupes françaises » (elle montra toujours pour elles une » prédilection particulière), 100 cava» liers de la compagnie de Brissac et » de celle du baron de Guitaut, vinrent » enlever son troupeau de vaches. Aussi» tôt elle en est avertie par une senti» nelle, postée au haut du clocher de la » paroisse; et la voilà en campagne, à la » tête de quelques gentilshommes et de » ceux de ses paysans qui composaient » son infanterie. Les ennemis se présen-

» tent au nombre de 60, tandis que les » autres emmènent le troupeau. Elle vole » à ces derniers, après avoir commandé » à son infanterie de faire face aux 60; » mais cette infanterie, qui n'était pas » encore dressée, se resserre au lieu de » s'étendre, et se laisse envelopper. L'a- » mazone s'en aperçoit, et revole pour la » dégager. Elle ordonne à son beau-frère, » le chevalier d'Araucourt, et à un autre » officier, de percer la cavalerie enne- » mie; mais ils sont faits tous deux pri- » sonniers. Alors sa vigueur et son cou- » rage redoublent; et, malgré cinq coups » de feu, dont un lui enleva son chapeau » (l'auteur remarque ailleurs qu'en temps » de paix même, elle avait, sous un habit » de femme, un pourpoint, un baudrier » et des bottes), et les quatre autres por- » tèrent de façon qu'elle s'en ressentait » encore long-temps après, elle pénètre » jusqu'à ses pauvres fantassins, qui » étaient prêts à mettre bas les armes. » *Courage*, leur crie-t-elle, *ne craignez* » *rien; nous sommes plus forts que nos* » *ennemis, ils n'ont que des pistolets*. Ses » soldats ranimés, elle les met en ordre, » les range le long d'une haie, qui les » couvre parfaitement, après qu'elle leur » a fait mettre un genou en terre; et dans » cette posture, elle leur défend de tirer, » à moins que l'ennemi ne s'avance assez » près pour qu'aucun coup ne soit perdu. » En un moment la scène change, et les » 60 cavaliers effrayés de la bonne con- » tenance de ces paysans, se débandent, » laissent leurs deux prisonniers, et pren- » nent la fuite. Pendant ce temps-là, » Manheuse (habile et brave officier, qui » avait été long-temps capitaine dans le » régiment du mari de madame de Saint- » Balmont), secondé seulement de 15 fan- » tassins, tenait en respect les 40 autres » cavaliers, chargés du soin d'emmener » les vaches : l'amazone paraît : les vaches » restent et l'on ne voit plus d'ennemis. » Personne ne périt dans cette occasion, » et il n'y eut de blessés que notre hé- » roïne, et un de ses officiers; mais les » blessures n'étaient pas dangereuses. »

BALOUFEAU (JACQUES), fils d'un avocat de Bordeaux, parut dans le monde sous le nom du *Baron de Saint-Angel*. Ses créanciers ayant contraint le baron gascon de prendre le bonnet vert, il se fit délateur en crime d'usure. Il courut ensuite différens pays, et épousa dans chacun une femme. Arrêté après son quatrième mariage, il s'évada de la prison de Dijon, vint à Paris, reçut 200 écus de récompense pour avoir dénoncé un Génois qui n'existait pas, comme auteur d'une conspiration contre le roi; passa en Angleterre pour suivre le prétendu criminel, escamota 2000 livres au roi de la Grande-Bretagne, revint en France, fut reconnu pour un fourbe, et pendu en 1626.

BALSAC DE FRIMY, conseiller au parlement de Toulouse, né à Senergue, département de l'Aveyron, se prononça hautement contre les innovations introduites par l'Assemblée constituante de 1789, et signa en 1790 les protestations de son corps contre les opérations de l'Assemblée nationale. Dénoncé en 1793 comme royaliste, il fut arrêté, conduit à Paris, et condamné à mort par le tribunal révolutionnaire en 1794, peu de jours avant la chute de Robespierre.

BALSAMON (THÉODORE), diacre, garde des chartes de l'église de Constantinople, et ensuite patriarche d'Antioche pour les Grecs, commenta le *Nomocanon* de Photius, Oxford, 1672, in-folio, avec des notes de Beveridge. Il fit un *Recueil d'ordonnances ecclésiastiques*, Paris, 1661, in-folio, et *Réponses à plusieurs questions du droit canon*, dans lesquelles le patriarche grec s'emporte beaucoup contre l'église latine. Il mourut vers 1214. La *Bibliothèque du droit canonique*, de Justel, renferme les deux premiers ouvrages; et le droit grec et romain de Leunclavius (Francfort, 1596) contient le dernier.

* **BALTEN** (PIERRE), peintre d'histoire et de paysage, né et mort à Anvers, vivait dans le 16e siècle. Il était habile à représenter ensemble un grand nombre de petites figures : ce qui fait tout le mérite de son tableau de *saint Jean prêchant dans le désert*, qu'il composa pour l'empereur Rodolphe II.

* **BALTHASAR** (AUGUSTIN de), docteur en droit, était né à Greifswald dans la Poméranie suédoise, en 1701. Il fit ses études dans l'université d'Iéna, sous les yeux de son père, qui en était un des professeurs. Après avoir fini ses cours et pris ses degrés, il alla s'établir à Wismar, et s'y agrégea à l'université de droit; bientôt après il y fut pourvu d'une chaire. Le roi de Suède le choisit pour un des ministres du grand tribunal d'appel, et son mérite lui valut d'autres emplois également honorables. Il mourut à Wismar en 1779. Parmi ses ouvrages, on cite

particulièrement : | *Apparatus diplomatico-historicus*, Greifswald, 1730-1735, in-fol. C'est le tableau historique de toutes les lois qui sont ou ont été en usage dans la Poméranie et dans l'île de Rugen. | *Tableau historique des tribunaux du duché de la Poméranie suédoise*, ibid., 1733-37, 2 vol. in-fol.; | *De origine et statu nominum propriorum in Pomerania*, ibid., 1735-1749; | *Discours sur les avantages du temps présent, sous le rapport du perfectionnement des sciences, spécialement de l'étude de l'histoire et du droit*, ibid., 1742, in-4°; | *Jus ecclesiasticum pastorale*, 1760-1763, 2 vol. in-fol.; Des *Dissertations relatives à l'administration civile et religieuse de la Poméranie*. — On a d'un autre BALTHASAR (JACQUES-HENRI de), professeur en théologie et surintendant des églises de la Poméranie suédoise, contemporain du précédent : | *Recueil de faits relatifs à l'histoire ecclésiastique de la Poméranie*, 1723-1725, 1 vol. in-4°; | *Val ab Eickstædt epitome annalium Pomeraniæ*, ibid., 1726, in-4°, et quelques écrits théologiques de peu d'importance.

* BALTHASAR JOSEPH - ANTOINE-FÉLIX de), jurisconsulte et historien, naquit à Lucerne en 1737. Après avoir fait ses premières études dans son pays, il alla les achever à Lyon. Il se destinait à la magistrature, et il occupa divers emplois honorables. Il était trésorier de l'état, lorsque la révolution éclata en Suisse. La présidence de l'administration municipale de Lucerne lui ayant été déférée, son premier soin fut de chercher à calmer les esprits. Il eut le bonheur d'y parvenir et d'épargner à son pays les maux qui accompagnent ordinairement les mouvemens populaires. Il faisait de l'histoire de sa patrie son étude favorite, et l'une de ses principales occupations. Il avait recueilli, pour servir à cette histoire, une grande quantité de matériaux précieux, et il enrichit la *Bibliothèque suisse* de Haller de nombreuses notices. Son principal ouvrage a pour titre : *De Helvetiorum juribus circa sacra*, traduit en français par Viend, professeur à Lausanne, sous le titre de *Libertés de l'église Helvétique*, Lausanne, 1770, in-12. Le nonce du pape à Lucerne déféra ce livre à sa cour, et il fut mis à l'*index*. L'évêque de Constance en demanda la suppression. Balthâsar y réclamait pour la Suisse les libertés de l'église gallicane, auxquelles il prétendait que l'usage observé en Suisse était conforme; avançant même que les quatre articles du clergé de France y avaient été adoptés, et y étaient reconnus. On a en outre de Joseph-Antoine-Félix de Balthasar : | *Histoire de la nonciature en Suisse*, restée manuscrite; | *Défense de Guillaume Tell*, 1760, in-8°. Il y soutient la vérité de l'histoire de Guillaume Tell, contre ceux qui ont cherché à jeter des doutes sur elle. | *Musæum virorum Lucernatum fama et meritis illustrium*, Lucerne, 1777, in-4°. Balthasar mourut à Lucerne en 1810.

* BALTHASAR (l'abbé), mort à Chartres en 1801, est auteur de l'*Année chrétienne*, ou *Précis de la vie des saints*, Paris, 1789, in-12, et de l'*Isle des philosophes et plusieurs autres nouvellement découvertes et remarquables dans leurs rapports avec la France actuelle*, Chartres, 1790, in-12.

BALTHAZAR, dernier roi des Babyloniens, fils d'Evilmérodach, et petit-fils de Nabuchodonosor, selon la plus commune et la plus vraisemblable des opinions, quoiqu'il soit nommé par Daniel fils de Nabuchodonosor, car on sait que l'usage de l'Ecriture est souvent de donner le nom de fils aux petits-fils. S'étant servi pour boire, lui et ses convives, des vases d'or et d'argent que son aïeul avait enlevés du temple de Jérusalem, dans un festin qu'il donnait à ses femmes, à ses concubines, et aux seigneurs de sa cour, il vit une main qui traçait sur les murailles de la salle ces trois mots : *Mané, Thécel, Pharez*. Balthazar, à cet aspect, fut saisi d'un grand trouble, et fit venir tous les devins et les sages de Babylone pour lui expliquer ce qui venait d'être écrit sur la muraille; mais les mages n'ayant pu le lui expliquer, le roi eut recours à Daniel, et lui promit la troisième place dans son royaume; Daniel refusa les présens, et promit néanmoins d'expliquer ces énigmes. Il dit au prince qu'elles signifiaient que ses jours étaient écoulés; que ses actions venaient d'être pesées; et que son royaume serait divisé et deviendrait la proie des Mèdes et des Perses. Balthazar fut tué la même nuit, et Darius le Mède mis sur son trône, l'an 538 avant J.-C.

BALTHAZAR (CHRISTOPHE), avocat du roi au présidial d'Auxerre, se fit calviniste à Charenton, et mourut vers 1670. Nous avons de lui le *Panégyrique de Fouquet* en latin, 1655, in-4°, et d'autres ouvrages. Son style est élégant et pur. Il

avait composé plusieurs dissertations contre Baronius; mais on ne sait ce qu'elles sont devenues.

BALTHAZAR CORDERIUS. *Voyez* CORDER.

BALTHAZAR. *Voyez* MAGES.

BALTHAZARINI, surnommé *Beaujoyeux*, célèbre musicien italien, vivait sous le règne de Henri III, roi de France, règne de la frivolité et de la mollesse. Le maréchal de Brissac envoya ce musicien au roi, avec toute la bande de violons dont il était le chef. La reine lui donna la charge de son valet-de-chambre, et Henri, à son exemple, lui accorda le même emploi dans sa maison. Balthazarini fit les délices d'une cour dissipée et corrompue, tant par son habileté à jouer du violon, que par ses inventions de ballet, de musique, de festins et de représentations. Ce fut lui qui composa, en 1581, le ballet des noces du duc de Joyeuse avec Mlle de Waudemont, sœur de la reine; ballet qui fut représenté avec une pompe extraordinaire. On l'a imprimé sous le titre de *Ballet comique de la reine, fait aux noces de M. le duc de Joyeuse et de Mlle de Vaudemont.*

BALTUS (Jean-François), né à Metz en 1667, entra chez les jésuites. Cette société l'estima et l'employa. Il mourut bibliothécaire de Rheims en 1743. On a de lui plusieurs ouvrages : | *La réponse à l'Histoire des Oracles de Fontenelle*, Strasbourg, 1707 et 1708, in-8°. Il paraît que le jésuite a profité de la réfutation de Van-Dale par Mœbius; mais sa *Réponse* n'en est pas moins victorieuse. Fontenelle prit le parti du silence, regardant son ouvrage comme une production de sa jeunesse, qu'il convenait d'oublier, et que le P. Baltus avait foudroyée; il dit même assez plaisamment que *le diable avait gagné sa cause* (*Voyez* FONTENELLE). Du reste, il est constant que cette querelle n'intéresse point le christianisme, mais bien la vérité de l'histoire; on peut même dire en général que le fondement de toutes les histoires se trouve ébranlé, si les preuves de fait, les témoignages multipliés des auteurs contemporains, sages, instruits, judicieux, et à tous égards respectables, pouvaient être anéantis par les spéculations modernes. Le P. Baltus a donné une suite à cette *Réponse*, où il donne à ses preuves plus de développement et de force. Quant à la possibilité de ces oracles, *Voyez* DELRIO, Thomas BROWN, DE HAEN, MAFFEI Scipion, MÉAD, SPÉ. Faits remarquables à l'art. saint BABYLAS. | *Défense des SS. PP. accusés de platonisme*, 1711, in-4°; livre savant. La *Religion chrétienne prouvée par l'accomplissement des prophéties*, 1728, in-4°; traité moins parfait que celui de M. de Pompignan, archevêque de Vienne, sur la même matière, mais qui est plus original, et qu'on peut regarder comme la matière et la préparation de l'autre, etc. | *Défense des prophéties de la religion chrétienne*, 1737, 3 vol. in-12. Les deux premiers sont contre Hugues Grotius, le 3e contre Richard Simon. | *Jugement des saints Pères sur la morale de la philosophie païenne*, Strasbourg, 1719, in-8°. | Les *Actes* de saint Barlaam, traduits du grec en français avec des remarques.

BALUE (Jean la), était d'une famille très obscure. Son père était tailleur, suivant les uns, cordonnier, selon d'autres. La plus commune opinion le fait naître au bourg d'Angle, en Poitou, dans l'année 1421. C'était un homme qui, à un esprit délié et artificieux, joignait la hardiesse et l'effronterie qu'il faut pour l'intrigue. Il fut attaché d'abord à Jean Juvénal des Ursins, évêque de Poitiers; il devint ensuite grand-vicaire de l'évêque d'Angers. Jean de Melun, favori de Louis XI, le présenta au roi, qui lui donna la place d'aumônier, la charge d'intendant des finances, et ensuite l'évêché d'Evreux en 1465. Deux ans après, il fut transféré au siége d'Angers, après avoir fait déposer Jean de Beauveau, son bienfaiteur. Le pape Paul II, qui ne connaissait pas encore ses mauvaises qualités, l'honora de la pourpre la même année, pour le récompenser de ce qu'il avait fait abolir la *Pragmatique-Sanction*, que les parlemens et les universités conspiraient à conserver. Le crédit qu'il avait sur l'esprit de Louis XI, était extrême. Balue se mêlait de tout; des affaires de l'église, de l'état, de la guerre, excepté de celles de son diocèse. On le voyait, en camail et en rochet, à la tête des troupes, les faire défiler devant lui. C'est dans une de ces occasions que le comte de Dammartin dit à Louis XI *de lui permettre d'aller à Evreux faire l'examen des ecclésiastiques, et leur donner les ordres : Car voilà*, ajouta-t-il, *l'évêque qui passant en revue les gens de guerre, semble m'autoriser à aller faire des prêtres.* Quoique ce bon mot couvrît de ridicule le prélat, il ne diminua point la faveur

qu'il avait auprès de son maître. Balue n'en fut pas plus reconnaissant : cet homme, né dans la boue, concerta diverses intrigues avec les ducs de Bourgogne et de Berri, contre le prince qui l'en avait tiré. Quelques-unes de ses lettres furent interceptées, et il fut mis en prison. Louis XI dépêcha deux avocats à Rome, pour demander des commissaires qui lui fissent son procès en France ; mais le pape répondit, qu'*un cardinal ne pouvait être jugé qu'en plein consistoire*. La justice de Louis XI était devenue plus que suspecte à toute l'Europe. Après onze ans de prison, Balue obtint sa liberté en 1480, à la sollicitation du cardinal de la Rovère, légat du pape. Il alla intriguer à Rome, et acquit des honneurs et des biens qu'il ne méritait pas. Sixte IV l'envoya légat *à latere* en France, l'an 1484 ; et Balue y fut mieux reçu qu'on ne l'eût cru ; il paraît que le gros de la nation, et même le roi Charles VIII, ne le croyaient pas fort coupable. Ce légat, de retour à Rome, fut fait évêque d'Albano, puis de Palestrine, par le pape Innocent VIII. Il mourut à Ancône en 1491.

BALUZE (Etienne), né à Tulle en 1631, fit imprimer, à l'âge de 22 ans, une *Critique de la Gallia Purpurata* de Frizon. Il fut invité en 1565 de venir à Paris, par de Marca, archevêque de Toulouse, digne d'être le protecteur de ce savant. Après la mort de cet illustre prélat, Colbert le fit son bibliothécaire. C'est à ses soins que la bibliothèque de ce ministre dut une partie de ses richesses. En 1670, le roi érigea, en sa faveur, une chaire de droit canon au collége royal. Il fut ensuite inspecteur du même collége, et obtint une pension. *L'histoire généalogique de la maison d'Auvergne*, faite à la prière du cardinal de Bouillon, l'enveloppa dans la disgrâce de ce prélat, et lui fit perdre ses places et ses pensions. Il fut exilé successivement à Rouen, à Tours et à Orléans; et il ne put obtenir son rappel, qu'après la paix d'Utrecht. Il mourut à Paris en 1718, à 87 ans. Les gens de lettres regrettèrent en lui un savant profond, et ses amis un homme doux et bienfaisant. Il ne ressemblait point à ces érudits avares de leurs lumières : il communiquait volontiers les siennes, et aidait ceux qui s'adressaient à lui, de ses conseils et de sa plume. Il était né avec la facilité d'esprit et la mémoire qu'il fallait pour son travail. Peu de savans ont eu une connaissance plus étendue des manuscrits et des livres. Nous avons de lui un grand nombre d'éditions. Les plus importantes sont celles | du livre de son bienfaiteur de Marca, *De concordia Sacerdotii et Imperii*, 1704, in-folio, avec la vie de l'auteur, un supplément et des notes, où l'on retrouve toute l'érudition de ce prélat ; mais on lui reproche avec raison de n'avoir pas eu égard aux volontés de celui-ci, qui en mourant lui avait recommandé divers changemens à faire dans son ouvrage (*V.* MARCA). | Des *Capitulaires des Rois de France*, rangés dans leur ordre, qu'il a augmentés des Collections d'Ansegise et de Benoît, diacre, avec de savantes notes, 2 vol. in-folio, à Paris, en 1677. | Des *Lettres du pape Innocent III*, en 2 vol. in-folio, 1682. | De l'ouvrage de Marca intitulé : *Marca Hispanica;* c'est-à-dire, la Marche ou les limites de l'Espagne, 1688, in-fol. | Des *Vies des Papes d'Avignon*, depuis 1305 jusqu'en 1376, 2 vol. in-4°, 1693, mises à l'*Index* par un décret du 22 décembre 1700. Cette censure n'empêche pas que Baluze ne soit en général fort respectueux envers le saint Siége. | Des *Vies* de *Salvien*, de *Vincent de Lérins*, de *Loup de Ferrière*, d'*Agobard*, d'*Amolon*, de *Leidrade*, d'un *Traité de Flore* diacre; de quatorze Homélies de saint Césaire d'Arles; des *Conciles de la Gaule Narbonaise* de Reginon; de la *Correction de Gratien*, par Antoine Agostino ; de *Marius Mercator*, etc. ; | sept vol. in-8° de *Mélanges*, 1678 à 1710 ; | un *Supplément aux Conciles du père Labbe*, etc., 1683, in-fol. ; | *Historia Tutelensis*, 1717, 2 vol. in-4°. Le latin des notes et des préfaces qui accompagnent ces ouvrages est assez pur ; on y reconnaît partout un homme qui possède l'histoire ecclésiastique et profane, le droit canon ancien et moderne, et les Pères de tous les siècles.

BALZAC (Jean-Louis GUEZ, seigneur de), naquit à Angoulême en 1594, d'un gentilhomme languedocien. Il s'attacha d'abord au duc d'Epernon, et ensuite au cardinal de la Valette, qui le fit son agent à Rome, où il resta pendant près de 2 ans. A son retour en France, son protecteur le produisit à la cour. L'évêque de Luçon, depuis cardinal de Richelieu, le goûta beaucoup. Dès qu'il fut ministre, il lui donna une pension de 2000 liv. et le brevet de conseiller d'état et d'historiographe du roi, que Balzac, ami de l'antithèse, appelait *de magnifiques bagatelles*. En 1624, on vit paraître le premier re-

cueil de ses lettres. Le public, qui dans ce temps-là avait peu de bons livres, fit un accueil extraordinaire à cette production. Balzac était mis au-dessus de tous les écrivains anciens et modernes pour l'éloquence. Il eut une foule d'admirateurs, et s'il parut des critiques, ce ne fut qu'après que le premier enthousiasme fut passé. Un jeune feuillant, appelé don André de Saint-Denys, compara, dans une brochure contre Balzac, l'éloquence de cet écrivain à celle des auteurs du temps passé et du temps présent, et le mit au-dessous des uns et des autres. L'abbé Ogier défendit Balzac contre le jeune critique. Le général des feuillans, nommé Goulu, plaida pour son confrère contre Ogier et contre Balzac, dans deux gros volumes de lettres écrites sous le nom de *Philarque*. De la critique du style, on passa à celle des mœurs, et Balzac, pour des lettres qui n'avaient d'autre vice que l'enflure et l'inutilité, fut attaqué comme si ses livres avaient été une école de libertinage. Le général Goulu, en critiquant les écrits, ne ménagea pas assez la personne (*Voyez* GOULU). Balzac, lassé d'essuyer des censures à Paris, se retira en province. Il se fixa à sa terre de Balzac, sur les bords de la Charente, aux environs d'Angoulême, et y mourut en 1655, dans l'exercice des vertus chrétiennes. Il voulut être enterré parmi les pauvres de l'hôpital d'Angoulême, auquel il avait laissé 12,000 liv. Il fonda par son testament un prix à l'académie française, dont il était membre. C'est cette médaille d'or qu'on distribue tous les ans; elle représente d'un côté saint Louis, et de l'autre une couronne de laurier, avec ce mot, *à l'immortalité*, qui est la devise de l'académie. On fit en 1665 un recueil de tous les ouvrages de Balzac, en 2 vol. in-fol., avec une savante préface de l'abbé de Cassagne, son admirateur et son ami. On trouve dans ce recueil: | ses *Lettres:* Balzac se donnait beaucoup de peine pour écrire des riens (*Voyez* VOITURE): il composait ses lettres comme on compose un discours d'apparat. On peut, en imitant un bon mot de leur auteur, les appeler *de pompeuses bagatelles;* | *Le Prince;* | *Le Socrate chrétien;* | L'*Aristippe*, ouvrage de morale et de politique, écrit assez purement; | Trois livres de vers latins, qui valent mieux que ses ouvrages français. Son *Christ victorieux* et son *Amynte* sont encore lus par ceux qui aiment la bonne poésie. Le style de Balzac est en général plein, nombreux, arrondi; il y a même des pensées heureuses : mais on y trouve encore plus souvent des hyperboles, des pointes, et tout ce que l'on appelle l'écume du bel esprit. « Balzac, dit un critique, a enrichi la langue, il l'a ennoblie, il l'a subjuguée; mais la recherche déplacée de » son style le rend boursoufflé; la magnificence de l'expression le rend forcé et » gigantesque; la délicatesse des tours le » rend affecté; l'usage immodéré des figures le rend ridicule; enfin son affectation continue d'élégance et de noblesse, dans les choses qui en exigent le » moins, le rend souvent absurde et pénible à la lecture. Ce défaut de goût l'a » fait tomber dans une espèce de mépris, » qu'on a poussé toutefois un peu trop » loin. On doit lire avec plaisir quelques-» unes de ses lettres, plusieurs de ses » traités, et surtout son *Aristippe*. Les » réflexions excellentes répandues dans » ce dernier ouvrage, les sages préceptes » de morale et de politique, les exemples » bien choisis y peuvent faire oublier les » fautes du style, et fournir des instructions à ceux qui voudront instruire les » autres. » M. Campenon a donné en 1806 un *Choix des lettres* de Balzac, de Voiture, de Boursault, en 2 vol. in-12. M. Marsan a publié en 1807 les *Pensées de Balzac*, en 1 vol. in-12, devenu rare, avec des observations critiques sur cet écrivain.

BALZAC d'Entragues. *Voy.* VERNEUIL.

BALZAMON. *Voyez* BALSAMON.

* BALZE, avocat et homme de lettres, né à Avignon en 1733, et mort dans cette ville en 1792, est auteur d'un recueil de *Contes*, d'*Odes* et d'une tragédie de *Coriolan*, Avignon, 1773, in-8°, où l'on trouve des pensées brillantes et un grand enthousiasme poétique, mais trop de mauvais goût et d'enflure de style. Il se disposait à donner une édition de ses œuvres lorsque la mort le surprit.

BAMBA, ou plutôt WAMBA, roi des Visigoths, en Espagne, l'an 672. C'est le premier, dit-on, qui ait été sacré dans ce royaume. Il joignit une grande valeur à beaucoup de modestie, et à un grand attachement à la foi catholique. Affaibli par un poison lent qu'on lui avait donné, il abdiqua la couronne, désigna Ervige pour son successeur, et mourut en 683, dans un monastère où il s'était retiré.

BAMBOCHE. *Voyez* LAER.

BANAYAS, capitaine des gardes de

David, et l'un des plus braves de son armée, tua plusieurs lions, et combattit, n'ayant qu'un bâton, un Egyptien d'une stature prodigieuse, et bien armé; il lui arracha sa hache, et en fit l'instrument de sa mort. Il fut un de ceux qui mirent Salomon en possession du royaume d'Israël. Il tua Adonias, et coupa la tête à Joab par ordre de ce prince, vers l'an 1014 avant Jésus-Christ.

* **BANCAL DES ISSARTS** (HENRI), député à la Convention nationale, notaire à Clermont-Ferrand, puis à Paris, embrassa la cause de la révolution avec enthousiasme, fut revêtu de diverses fonctions publiques, et enfin nommé député par son département en 1792. Le 10 janvier 1793, il eut le courage de chercher à détourner la Convention du projet de juger Louis XVI, en exposant les malheurs dans lesquels cette mesure allait entraîner la France. N'ayant pu y réussir, il vota pour l'appel au peuple, la détention et le bannissement jusqu'à la paix, en disant : « Louis Capet est un otage dont la conservation jusqu'à la fin de la guerre tend à épargner le sang français; je vote sa détention comme otage, sous la condition de répondre sur sa tête de l'invasion du territoire français par l'ennemi. » Dans le mois de février suivant, il demanda l'expulsion de Marat de l'assemblée, en alléguant qu'il était en état de démence, et proposant de le faire enfermer dans une maison de santé jusqu'à ce que son état mental fût amélioré. Peu après il combattit la mesure impolitique de choisir les ministres parmi les membres de l'assemblée, et il s'opposa de toutes ses forces à la création du comité de salut public, demandant au moins que ses attributions se bornassent à surveiller les opérations du conseil exécutif, et que ses membres fussent changés tous les quinze jours. Une opposition si généreuse aux empiétemens de l'autorité tyrannique qui commençait à peser sur la France aurait infailliblement perdu Bancal, s'il n'eût été compris au nombre des commissaires envoyés à l'armée avec le ministre de la guerre Beurnonville, pour notifier à Dumouriez l'ordre de venir rendre compte de sa conduite à la barre de l'assemblée. On sait que ce général le fit arrêter et conduire en Autriche avec ses collègues. Ils y restèrent prisonniers jusqu'en décembre 1795, époque où ils furent échangés contre la fille de Louis XVI, aujourd'hui madame la dauphine. Alors Bancal entra au conseil des Cinq-cents, et peu de temps après il en fut élu secrétaire. Le rapport qu'il fit de sa captivité fut imprimé et traduit dans toutes les langues par ordre de l'assemblée. Son entrée dans cette assemblée (1796) avait été un triomphe. Il parut rarement à la tribune dans cette nouvelle session; cependant, le 10 janvier 1797, il sollicita l'abolition de la loi qui autorisait le divorce pour cause d'incompatibilité d'humeur, et deux ans après il demanda, mais sans succès, une loi contre les théâtres et les maisons de jeu et de débauche. Toutes les fois qu'il monta à la tribune, ce fut pour plaider avec enthousiasme la cause des idées religieuses, qui étaient devenues l'objet exclusif de ses méditations. Il sortit du corps législatif dans le mois de mai, et il se retira à Clermont pour y consacrer le reste de ses jours à l'étude des lettres. Il publia un ouvrage intitulé : *Du nouvel ordre social fondé sur la religion*, dont il fit hommage aux deux conseils. Il est mort en juin 1826 dans de grands sentimens de piété.

BANCHI (SÉRAPHIN), dominicain de Florence, et docteur en théologie, vint en France, d'abord pour faire ses études; il y revint ensuite pour instruire Ferdinand Ier, grand duc de Toscane, de tous les troubles funestes qui désolaient alors la France. Banchi étant à Lyon en 1593, Pierre Barrière, jeune homme de 27 ans, fanatique et imbécile, lui communiqua le dessein qu'il avait d'assassiner Henri IV. Ce dominicain en donna avis à Brancaléon, gentilhomme de la reine douairière, qui ayant été trouver le roi à Melun, rencontra Barrière, prêt à commettre son parricide. Le roi récompensa le zèle du dominicain, en le nommant à l'évêché d'Angoulême : mais il s'en démit en 1608, pour vivre en simple religieux dans le couvent de Saint-Jacques de Paris, où il mourut en 1622. On a de lui quelques ouvrages, dans lesquels il se justifie d'avoir abusé de la confession de Pierre Barrière, qui ne s'était pas confessé. | *Histoire prodigieuse du parricide de Barrière*, 1594, in-8°, 40 pag.; | *Apologie contre les jugemens téméraires de ceux qui ont pensé conserver la religion catholique, en faisant assassiner les très chrétiens rois de France*, Paris, 1596, in-8°; | *Le Rosaire spirituel de la sacrée Vierge Marie, etc.* Paris, 1610, in-12.

BANCK ou **BUNCKINS** (LAURENT), protestant suédois, professeur de droit à

Norkoping, sa patrie, mourut en 1662. Il a laissé plusieurs ouvrages de jurisprudence. Le plus connu est | *Taxa cancellariæ romanæ*, Franeker, 1652, in-8°. On a aussi de lui | un *Traité de la Tyrannie du pape*, 1669, ouvrage dicté par un esprit nourri de préjugés. On a encore de lui : | *Commentarii de Privilegiis militarium, jurisconsultorum, mercatorum, mulierum*, etc., 1649-1651; | *de Duellis*, 1658; (en italien) | *Bizarreries politiques*.

BANDARRA (GONZALÈS), pauvre savetier portugais, joua dans son pays le rôle que Nostradamus et maître Adam avaient joué en France. Il prophétisa, il versifia. Le saint Office, peu favorable à cette double manie, qui faisait dire quelquefois à Bandarra des choses fort étranges, le fit paraître dans un *auto-da-fé*, avec un *san-benito*, en 1541, et le renvoya libre. Il mourut en 1556, quelques-uns disent en 1560. On ne parlait plus de Bandarra en 1640, lorsque le duc de Bragance monta sur le trône; mais les politiques s'étant imaginé que cette révolution avait été annoncée dans ses prophéties, les firent revivre. On les a imprimées à Nantes, en 1644, sous le titre de *Trovas do Bandarra*. Bandarra vécut sous les règnes d'Emmanuel III, Jean III et Sébastien. Quand les Espagnols occupèrent le Portugal, il s'y forma une espèce de secte appelée des *Sébastianides*, dont le livre sacré était le recueil de chansons de Bandarra. Ils prétendirent y trouver à la fois la prophétie de l'occupation des Espagnols et celle du rétablissement de la maison de Bragance.

BANDELLO ou **BANDELLI** (VINCENT), général de l'ordre de Saint-Dominique en 1501, mourut en 1506, âgé de 70 ans, après avoir composé quelques ouvrages, entre autres : | *De conceptione Jesu-Christi*, Bologne, 1481, in-4°, fort rare, réimprimé depuis, in-12; | *De veritate conceptionis beatæ Mariæ*, Milan, 1475, in-4°. Dans l'un et dans l'autre, Bandello attaque la Conception immaculée de la sainte Vierge.

BANDELLO (MATTHIEU), dominicain, neveu du précédent, est auteur d'un *Recueil de nouvelles*, qui montrent qu'il n'avait point l'esprit de son état, ni le goût des mœurs chrétiennes. Il naquit à Castelnovo, dans le Milanais, vers la fin du 15e siècle. Lorsqu'après la bataille de Pavie, en 1525, les Espagnols se rendirent maîtres de Milan, les biens de sa famille, dévouée à la France, furent confisqués, et sa maison paternelle brûlée. Contraint de prendre la fuite sous un habit déguisé, il erra quelque temps de ville en ville. Il s'attacha enfin à César Frégose, qu'il suivit en France, et qui lui donna un asile dans une terre qu'il avait près d'Agen. L'évêché de cette ville étant venu à vaquer en 1555, il y fut nommé par Henri II, en considération des services de la famille Frégose. Bandello, nourri des fruits peu substantiels des poètes anciens et modernes, s'appliqua beaucoup plus à faire d'inutiles écrits qu'au gouvernement de son diocèse. On ignore la date précise de sa mort; mais il est certain qu'il occupa le siége d'Agen pendant plusieurs années, et non pendant quelques mois, comme l'a écrit Joseph Scaliger. La meilleure édition des *Nouvelles* de Bandello est celle de Lucques, 1554, en 3 vol. in-4°, auxquelles il faut joindre un 4e tome, imprimé à Lyon en 1573, in-8°. Boisteau et Belleforest en ont traduit une partie en français, Lyon, 1616 et suiv. 7 vol. in-16. Quelques-uns ont prétendu que ces *Nouvelles* n'étaient point de lui. On voudrait bien adopter cette opinion, pour sauver l'honneur d'un religieux et d'un évêque; mais elle n'est guère vraisemblable. On a encore de lui un recueil de poésies intitulé : *Canti XI conposti dal Bandello, delle lodi della Signora Lucrezia Gonzaga*, etc. imprimé à Agen en 1545, in-8°, qui est excessivement rare.

* **BANDIERA** (ALEXANDRE), d'abord jésuite et ensuite frère servite, né à Sienne en 1699, se livra à la carrière de l'enseignement public, et publia plusieurs *Traductions* italiennes d'auteurs latins avec des notes grammaticales très utiles à la jeunesse italienne pour l'étude de sa propre langue et celle du latin; *Cornelius Nepos*, le *Traité des offices* et les *Epîtres de Cicéron*, etc.; des *Dialogues sur l'Histoire sainte*, dans la forme du Décaméron de Boccace, dont il donna également une édition purgée de tout ce qui est contraire aux bonnes mœurs, etc. — Son frère FRANÇOIS, jurisconsulte, composa sur le droit un ouvrage enrichi de notes historiques et critiques. — Son autre frère, JEAN-NICOLAS, oratorien, écrivit | *de Augustino Dato libri* 2, Rome, 1733, in-4°; | *Trattato degli studj delle Donne*, où il prétend prouver que les femmes peuvent devenir savantes dans toutes les parties des connaissances humaines.

BANDINELLI (le chev. BACCIO), né à Florence, en 1487, y mourut en 1559. Il se distingua dans la sculpture, dans la peinture et dans le dessin. Ses tableaux manquaient de coloris, quoique les dessins fussent presque dignes de Michel-Ange. Son ciseau valait mieux que son pinceau. On admire surtout sa copie du fameux Laocoon, qu'on voit dans le jardin de Médicis à Florence.

* **BANDINI** (ANGE-MARIE), antiquaire et philologue, naquit à Florence en 1726, et mourut en 1800 dans la même ville. Il fit ses études chez les jésuites, et guidé par le célèbre antiquaire Jean Lami, il abandonna la poésie dans laquelle il s'était exercé jusque-là, pour se livrer exclusivement à l'histoire littéraire. Bandini, nommé secrétaire de l'évêque de Volterra, le suivit à Vienne, où il obtint de l'empereur l'autorisation de lui dédier son *Specimen litteraturæ Florentinæ seculi XV*, qui s'imprimait à Florence. De retour en Italie, il se rendit à Rome et y embrassa l'état ecclésiastique. Il put alors plus que jamais se livrer à ses études chéries; Bandini devint garde de la superbe bibliothèque léguée au public par François et Alexandre Marucelli, et succéda, en 1756, au savant Biscioni dans la place de bibliothécaire en chef de la bibliothèque Mediceo-Laurentienne de Florence, qu'il conserva jusqu'à sa mort. Outre *l'histoire de la littérature Florentine*, il a encore publié soit en latin soit en italien les éloges d'*Améric Vespuce*, *de Philippe Strozzi*, et de *Nicolas Prato*; des *Catalogues* estimés et des *Dissertations* parmi lesquelles on distingue celle qui a pour titre : *De obelisco Augusti Cæsaris, è Campi Martii ruderibus nuper eruto*, 1750, in-fol.; cet ouvrage fut composé par ordre de Benoît XIV, à l'occasion de la découverte récemment faite dans les ruines du Champ-de-Mars, de l'obélisque d'Auguste, qui servait autrefois de gnomon pour les opérations astronomiques. L'auteur a joint à cette Dissertation les opinions des plus savans astronomes de l'Europe sur la manière dont les Romains en faisaient usage.

BANDINUS, un des plus anciens théologiens scolastiques. Ses ouvrages ont été imprimés à Vienne en 1519, in-fol.; à Louvain, en 1555 et 1557, in-8°. La conformité de Bandinus avec Pierre Lombard a fait agiter la question : Si Lombard était plagiaire de Bandinus, ou si celui-ci avait copié l'autre; un manuscrit du 13[e] siècle, conservé dans l'abbaye d'Ober-Altaich, a résolu cette question en faveur de tous les deux. Bandinus n'a prétendu qu'abréger l'ouvrage de Lombard, et ne doit pas être considéré comme plagiaire. Il porte en titre : *Abbreviatio magistri Bandini de libro Sacramentorum magistri Petri Parisiensis episcopi, fideliter acta*. Il se trouve cependant encore des critiques persuadés que Bandinus est antérieur à Pierre Lombard.

BANDURI (D. ANSELME), bénédictin de la congrégation de Méléda, naquit à Raguse en Dalmatie, l'an 1670. Il vint en France en 1702, pour y puiser le goût de la bonne critique. Le grand duc de Toscane, qui avait dessein de le mettre à la tête de l'université de Pise, lui fournit tout ce qui lui était nécessaire. L'académie des inscriptions l'agrégea en 1715, et le duc d'Orléans le choisit en 1724 pour son bibliothécaire. Il quitta pour lors l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, où il avait logé depuis son arrivée en France. Il mourut en 1743, âgé de 72 ans. On a de lui : | *Imperium Orientale, sive Antiquitates Constantinopolitanæ*, 1711, 2 vol. in-folio, avec fig. : ouvrage savant et vainement attaqué par l'apostat Casimir Oudin. Banduri lui a répondu d'une manière à le couvrir de confusion, dans la préface de l'ouvrage suivant : | *Numismata Imperatorum Romanorum, à Trajano Decio ad Paleologos Augustos*. Cette collection, imprimée en 1718, in-fol., 2 vol. et enrichie d'une bibliothèque numismatique, reparut à Hambourg en 1719, in-4° par les soins de Jean Albert Fabricius, avec des dissertations de plusieurs savans sur les médailles. Banduri mérite d'être distingué de la foule des compilateurs. *Voyez* BARRE (Louis-François).

* **BANGIUS**, ou **BANG** (PIERRE), théologien suédois, né à Helsinburg, en 1633, d'abord professeur de théologie à l'université d'Abo, et ensuite évêque de Wiborg, mort en 1696. Pendant qu'il professait la théologie, il fit soutenir des thèses qui l'engagèrent dans une querelle très animée avec Miltopœus, professeur de philosophie, et qui occasionèrent un schisme dans l'université d'Abo. On a de Bangius plusieurs ouvrages en latin, parmi lesquels on doit observer son *Commentaire sur l'Epître aux Hébreux*, et son *Histoire ecclésiastique*. Ce dernier ouvrage, qui parut en 1675, contient plusieurs idées singulières. On y lit entre autres, qu'Adam demeura quelque temps en Suède,

et fut le premier évêque de ce pays. — Il y a eu en Danemarck quelques savans du nom de BANG, qui ont écrit sur les langues et sur la théologie.

BANIER. *Voyez* BANNIER.

BANIER (ANTOINE), né à Dalet près de Clermont en Auvergne, l'an 1607, de parens honnêtes, vint à Paris de bonne heure. Il se chargea d'une éducation. Ses talens lui procurèrent des ressources honorables. L'abbé Banier mourut à Paris en 1741, âgé de 69 ans. Constant dans le travail, et fidèle aux devoirs de l'amitié, il mérita l'estime des savans et des gens de bien. On a de lui plusieurs ouvrages; | *l'Explication historique des Fables*, 2 vol. in-12, qui lui méritèrent en 1714 une place à l'académie des inscriptions. Il refondit cet ouvrage et le donna sous ce titre: *la Mythologie et les Fables, expliquées par l'Histoire*, 3 vol. in-4°, 1740, et 8 vol. in-12. Il y a peu de livres, sur cette matière, qui offrent autant d'érudition, de recherches, d'idées neuves et ingénieuses. | La *Traduction des Métamorphoses d'Ovide*, 3 vol. in-12 assez exacte, mais froide et sèche, avec des remarques et des explications historiques, dans lesquelles on trouve le même fonds d'érudition que dans l'ouvrage précédent. Il y en a une magnifique édition en latin et en français, 1732, in-fol. avec les figures de Picart. Elle a été effacée par celle de Paris, 1767, en 4 vol. in-4°, figures. | Plusieurs dissertations dans les Mémoires de l'académie des inscriptions. | Une nouvelle édition des *Mélanges d'histoire et de littérature de Vigneul-Marville*, augmentés du tiers. | Il a eu part à la nouvelle édition de *l'Histoire générale des cérémonies des peuples du monde*, 1741, en 7 vol. in-fol. etc. *Voyez* PICARD.

* BANISTER (JEAN), missionnaire de l'église anglicane et botaniste voyageur, qui a vécu sur la fin du 17e siècle, séjourna quelque temps aux Indes orientales; de là il passa dans la Virginie, d'où il envoya, en 1680, un catalogue de plantes à Rai, qui les fit connaître. Il fit aussi passer plusieurs *Lettres* et *Mémoires* au docteur Lister, à Petiver, à la société royale de Londres, et elles furent insérées dans les *Transactions philosophiques*, vol. 17, N°. 198; et vol. 22, N. 270. Petiver a publié le catalogue des plantes de l'herbier de la Virginie, de Banister. Ce sont les seuls ouvrages qu'il ait laissés. Ayant voulu gravir un rocher pour y cueillir une plante, il tomba, et fut brisé dans sa chute. Son herbier passa dans la collection d'Hans-Sloane. Houson, autre botaniste voyageur, et qui ne fut pas plus heureux que Banister, lui a dédié, sous le nom de *Banisteria*, un genre de la famille des malpighiacées. Linnée, qui aimait que le nom d'une plante fît allusion aux habitudes ou au caractère de celui dont elle porte le nom, a donné à une espèce celui de *scandens* ou *grimpante*, pour mieux rappeler les inclinations de ce botaniste et la catastrophe qui le fit périr, parce que, comme lui, elle aime à grimper sur les rochers.

* BANKERT (Jos. van TROPPEN), né à Flessingue au 17e siècle, parvint du rang de simple matelot au grade de vice-amiral. Il se distingua dans un grand nombre de combats, dont les plus remarquables sont ceux de Dunkerque, où il soutint glorieusement avec 4 vaisseaux un combat contre 13 vaisseaux français sortis de cette ville. Il eut beaucoup de part aux succès de l'amiral Tromp, et mourut d'une attaque d'apoplexie en 1645, au retour de son expédition dans les Indes occidentales. — BANKERT (Adrien), né à Flessingue, courut la même carrière que Joseph avec non moins de distinction, et devint vice-amiral en 1667; il joignit avec 5 vaisseaux la flotte de l'amiral Ruyter dans son entreprise de Chatam, se signala dans trois actions contre les flottes combinées d'Angleterre et de France, et mourut en 1684.

* BANKES (JOHN), né en 1589 à Keswich, dans le Cumberland, fut successivement avocat, procureur général, président de la chambre des plaids communs, et ensuite conseiller privé de Charles Ier. Il mourut en 1644 à Oxford, laissant la réputation d'un sujet fidèle et d'un habile magistrat. On a de lui plusieurs traités de jurisprudence qui n'ont point été imprimés.

* BANKS (JOHN), écrivain anglais, mort en 1751, fut successivement tisserand, libraire et relieur, et abandonna ces professions pour se livrer à la littérature. Il publia une vie de Jésus-Christ, et un *Examen critique de la vie* d'Olivier Cromwel, qui eut du succès.

* BANKS (JOHN), auteur dramatique anglais du 17e siècle, donna au théâtre plusieurs tragédies, entr'autres *la Destruction de Troie, la Mort de Marie-Stuart, les Rois rivaux, Cyrus le Grand, le comte d'Essex*, etc. de 1677 à 1696.

* BANKS (Thomas), sculpteur anglais, a mieux réussi dans la correction du dessin et les figures isolées que dans les grandes compositions. Ses meilleurs morceaux sont un *Caractacus* et une statue de l'Amour que Catherine II, impératrice de Russie acheta en 1781. Banks, très supérieur à Bacon pour les figures isolées, n'a pas été plus heureux que lui dans ses grandes compositions.

* BANKS (sir Joseph), président de la société royale de Londres et correspondant de l'institut de France, né en 1740, à Reresby-Abbey, dans le Lincolnshire, s'appliqua de bonne heure à l'étude de l'histoire naturelle, suivit avec le docteur Solander le célèbre capitaine Cook dans son premier voyage autour du monde en 1769, 70 et 71, et contribua au succès de cette grande entreprise. Il fit ensuite à ses frais un voyage en Islande et aux Hébrides. L'Angleterre récompensa les services que ce savant ne cessait de rendre par ses importantes observations et le sacrifice de sa fortune et de son repos, en le comblant d'honneurs et de dignités. Il s'en montra constamment digne par son noble caractère, ses continuelles découvertes et les précieuses collections dont il enrichit la science jusqu'à sa mort, arrivée en 1820. On lui doit les dessins et gravures de la belle édition du *premier voyage de Cook*, Londres, 1773. Il mérite surtout la reconnaissance des naturalistes et des bibliographes pour son importante collection de livres d'histoire naturelle, la plus complète qui existe en Europe, et dont le catalogue latin a été imprimé à Londres, de 1796 à 1800, 5 vol. in-8°. Ses *Mémoires* sont insérés dans les *Transactions philosophiques* et l'*Archéologie*. On a aussi de Banks un *Essai* sur la grotte de Staffa. Ce fut lui qui restitua à la France les papiers relatifs aux voyages de *La Peyrouse* et d'*Entrecasteaux*, tombés entre les mains des Anglais.

BANNES (Dominique), jacobin espagnol, professeur de théologie à Alcala, à Valladolid et à Salamanque, mourut à Médina del Campo en 1604, âgé de 77 ans. Il fut le confesseur de sainte Thérèse. On a de lui un long *Commentaire* en 6 gros vol. in-fol., *sur la Somme de saint Thomas*, dont il défendit la doctrine avec chaleur. Il a aussi commenté Aristote. Il n'avait pas l'art d'écrire avec précision et avec goût. C'était un homme très pieux. On le regarde comme le père de la fameuse *Prédétermination physique*, système fort accrédité chez les dominicains, pour allier la liberté de l'homme avec la grâce et la prescience de Dieu.

BANNIER (Jean-Gustafson), capitaine suédois, eut le commandement de l'infanterie sous le roi Gustave. Il fut défait deux fois par le général Papenheim ; mais devenu généralissime des armées suédoises après la mort de son maître, il vainquit deux fois les Saxons, battit les Impériaux, et mourut le 10 mai 1641, âgé de 40 ans, après avoir fait plusieurs conquêtes. Bannier fut le plus illustre des élèves de Gustave-Adolphe, et celui qui soutint le mieux après lui la gloire des armes suédoises en Allemagne. Beauregard, ministre de France auprès de ce général, en a recueilli quelques maximes qui peuvent être utiles. Bannier parlait souvent, mais modestement, de ses faits de guerre. Il aimait surtout à répéter, qu'*il n'avait jamais rien hasardé, ni même formé une entreprise, sans y être obligé par une raison évidente*. Les volontaires de qualité ne lui étaient point agréables dans ses armées : « Ils veulent trop d'égards et de » ménagemens. Les exemptions des de» voirs de la discipline, qu'ils usurpent ou » qu'on ne peut se dispenser de leur ac» corder, sont d'un pernicieux exemple et » gâtent tous les autres. » Il avait secoué toute dépendance de sa cour pour les opérations militaires, et aurait abandonné le commandement, plutôt que d'en attendre les ordres. *Pourquoi croyez-vous*, disait-il à ses confidens, *que Galas et Piccolomini n'ont jamais pu rien faire contre moi ? C'est qu'ils n'osaient rien entreprendre sans le consentement des ministres de l'empereur*.... C'était un de ses principes, que les officiers subalternes devaient succéder à ceux qui les précédaient, à moins qu'ils ne s'en fussent rendus tout-à-fait indignes. *Outre*, disait-il, *que rien n'anime plus à bien faire, les habitudes que les officiers se font dans leurs corps, les rendent capables d'y servir plus utilement que de nouveaux officiers plus habiles*... Jamais il ne souffrait que ses soldats s'enrichissent. *Ils se débanderaient incontinent*, disait-il, *et je n'aurais plus que de la canaille. Leur accorder le pillage des villes, c'est vouloir les perdre*. C'est pour cette raison qu'il ne voulut point prendre la capitale de la Bohême. Son système était le même avec les officiers, qu'il croyait suffisamment récompensés par les grades et les distinctions.... Peu de généraux ont été

plus avares du sang de leurs troupes. Il blâmait hautement ceux qui les sacrifiaient à leur réputation. Aussi ne s'attachait-il pas volontiers aux siéges, et il les levait sans répugnance, quand il y trouvait de trop grandes difficultés. Sans cette conduite, sa patrie aurait été bientôt épuisée d'hommes... Il estimait beaucoup les Allemands formés sous sa discipline, et les croyait les meilleurs soldats du monde... Bannier fut fidèle à ses principes jusqu'à la mort de sa femme. Elle le suivait dans toutes ses expéditions, et avait le talent de modérer ses passions, naturellement violentes. Son désespoir fut extrême lorsqu'il la perdit. Cependant, en conduisant à Erfurt les cendres d'une personne si chérie, il prit une passion violente et désordonnée pour une jeune princesse de Bade, qu'il vit par hasard. Dès cet instant, la guerre, la gloire, la patrie, tout ce qui avait été l'objet de ses vœux, lui fut indifférent. Il ne pensa qu'à sa maîtresse ; il exposa témérairement sa personne pour aller au château d'Arolt, où elle était. De retour au camp, il ne fit autre chose que tenir table pour boire à la santé de la belle dont il était épris. Le jour qu'il reçut le consentement du marquis de Bade, son futur beau-père, il donna une fête magnifique, et fit tirer 200 coups de canon, dont le bruit se fit entendre jusqu'à Cassel. On y crut si certainement les armées aux mains, que le peuple et les ministres coururent à l'église se mettre en prière. Le mariage se fit. Bannier ne fut plus occupé que de ses nouvelles amours, et laissa à ses lieutenans le soin de conduire les opérations militaires. Il ne survécut que quelques mois à des liens trop vifs pour son métier et son âge.

BAPTISTIN (JEAN-BAPTISTE STUCK, dit), musicien, né à Florence, mort vers 1740, a donné trois opéras, savoir : *Méléagre*, *Manto la Fée*, *Polydore*. Sa réputation est principalement fondée sur les cantates. Celle de *Démocrite et Héraclite* est admirable, par sa musique toute pittoresque. C'est lui qui le premier a fait connaître en France le violoncelle, instrument dont il jouait supérieurement.

BARAC, 4e juge des Hébreux, gouverna ce peuple avec le secours de Débora, vainquit Sisara vers l'an 1286 avant Jésus-Christ, et délivra par là Israël de la servitude de Jabin, roi des Chananéens.

BARADAT (saint), solitaire du diocèse de Cyr, dont Théodoret fait mention, vivait dans une espèce de cage, ouverte de toutes parts, de sorte qu'il était exposé à toutes les intempéries de l'air : ses vêtemens étaient faits de peaux de bêtes sauvages. La singularité de cette pénitence le fit soupçonner d'ostentation et d'orgueil ; mais la promptitude avec laquelle il obéit au patriarche d'Antioche, qui lui ordonnait de quitter sa demeure, prouve qu'il n'y tenait pas par des motifs humains. *Voyez* saint PATRICE, saint SIMÉON Stylite, saint DOMINIQUE *Loricat*.

* **BARAGUEY D'HILLIERS** (LOUIS), général français, né à Paris en 1764, d'une famille noble, entra au service de bonne heure, et se trouvait lieutenant au régiment d'Alsace lorsque la révolution éclata. Il s'en déclara le partisan, et devint capitaine en 1792. Il fut successivement aide-de-camp des généraux Crillon, La Bourdonnaye et Custine. Ce dernier, qui avait conçu pour lui la plus haute estime, lui procura un avancement rapide. Baraguey fit sous lui la campagne du Palatinat avec le titre de sous-chef d'état-major-général de l'armée et de chef de brigade, et il montra de si grands talens en administration, qu'il fut proposé pour le ministère de la guerre. Tout porte à croire qu'il l'aurait obtenu lorsque le général Custine fut appelé à Paris pour y rendre compte de sa conduite. Baraguey d'Hilliers accompagna son protecteur, et le défendit avec courage, mais il ne put le sauver. Il fut lui-même arrêté, et ne recouvra sa liberté qu'après la chute de Robespierre. Il fut alors employé à l'armée de l'intérieur, d'où il passa à celle d'Italie avec le grade de commandant civil et militaire de la Lombardie. Il s'empara par une ruse de guerre de Bergame, et fit quatre mille prisonniers à la seconde bataille de Rivoli, avec une seule demi-brigade ; et le lendemain il se rendit maître, avec cinq cents hommes du même corps, des batteries de Puisona, le seul point où les Autrichiens opposaient encore quelque résistance. Peu de temps après il obtint le grade de général de division, et ensuite le titre de colonel-général des dragons. Il rendit encore d'importans services dans la guerre d'Allemagne en 1805, et plus tard en Espagne, où il enleva près de Figuières un convoi de 1,200 voitures ; enfin il fit la malheureuse campagne de Russie, et parvint à échapper au désastre de l'armée ; mais il mourut, à son retour, à Berlin, en 1812.

* **BARAILLON** (JEAN-FRANÇOIS), mé-

decin et juge de paix au Chambon, fut député à la Convention nationale en 1792, et un des premiers qui accusèrent Robespierre de vouloir dominer l'assemblée. Dans le procès de Louis XVI, il vota la détention, non comme juge, mais comme homme d'état et par mesure de sûreté générale. Après le 9 thermidor, Baraillon s'éleva fortement contre ceux qui avaient abusé des principes de la liberté, et il proposa de faire arrêter tous les dilapidateurs des deniers publics. Il réclama ensuite une amnistie en faveur des prêtres détenus, et en même temps il présenta un plan de fête pour célébrer l'anniversaire du supplice de Louis XVI. Quelque temps après il proposa pour sceau de l'état le bonnet et le niveau. Ayant passé au conseil des Cinq-cents, et se trouvant absent à l'époque du 18 fructidor, il écrivit pour engager ses collègues à frapper les *prêtres fanatiques*, les ci-devant *nobles* et les *agens* de *Louis* XVIII. Le 27 décembre suivant, il accusa Grégoire de fanatiser la France par ses nombreuses correspondances comme évêque. En 1799, Baraillon entra au conseil des Anciens, et il parut se détacher de ses premières idées d'indépendance, surtout lorsqu'il vit les nouvelles tentatives des jacobins du Manége. Après la révolution du 18 brumaire à laquelle il prit une part fort active, il devint membre du nouveau corps législatif, dont il fut nommé président en 1801, et il en fit partie jusqu'en 1806. Lors du retour de Bonaparte en 1815, il fut chargé de présider le collége électoral du département de la Creuse; cependant il ne fit pas partie de la chambre des représentans. Il est auteur de *Recherches sur plusieurs monumens celtiques et romains du centre de la France*, Paris, 1806, in-8°, et d'un *Mémoire sur les ruines et les monumens d'une ancienne ville appelée aujourd'hui Toull*, située dans le département de la Creuse. Ce mémoire se trouve dans le tome 5 du *Recueil de l'institut*, section de la littérature et des beaux arts.

BARAHONA. *Voyez* VALDIVIESO.

* **BARANOWSKI**, ou **BARANOVIUS** (ALBERT), né en Pologne, dans le 16e siècle, fut nommé évêque de Przemisl par Sigismond II, auprès duquel il était en grande faveur, et qu'il accompagna dans un voyage à Revel. Au retour de ce voyage, il devint évêque de Wladislas; et enfin, dans un âge avancé, il obtint l'archevêché de Gnêne. Il mourut en 1615, laissant plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : | *Constitutiones synodi diæcesanæ Uladislaviensis an.* 1607 *celebratæ*, Crac., 1607 ; | *Concilium provinciale regni Poloniæ an.* 1607 *celebratum*, Crac., 1611 ; | *Synodus diœcesana Gnesnensis habita, an.* 1612, Crac., 1612. — BARANOWSKI (Stanislas à Rzeplin), gentilhomme polonais, qui a vécu dans le 17e siècle, a continué en langue polonaise, les *Insignia, facinoraque præclara nobilitatis Polonicæ* de Barth. Paproz. jusqu'à l'année 1635; cette continuation n'existe qu'en manuscrit.

BARANZANO (REDEMPTUS), religieux barnabite, né aux environs de Verceil dans le Piémont, en 1590, professeur de philosophie et de mathématiques à Anneci, vint à Paris où il se distingua comme philosophe et comme prédicateur. C'est un des premiers qui eut le courage d'abandonner Aristote. Il mourut à Montargis en 1622. Nous avons de lui : | *Campus philosophicus*, in-8° ; | *Uranoscopia, seu universa doctrina de cœlo*, 1617, in-fol.; | *De novis opinionibus physicis*, in-8°.

* **BARATIER** (JEAN-PHILIPPE), enfant célèbre et génie précoce, né dans le margraviat d'Anspach en 1721, mort à Halle en 1740. Dès l'âge de 4 ans il parlait, dit-on, le latin, le français et l'allemand; à 6 ans il possédait le grec, et à 9 l'hébreu, dont il donna deux ans après un *Dictionnaire des mots les plus difficiles*. Il avait appris les mathématiques et l'astronomie en moins de 3 mois, et au bout de 15 mois il avait soutenu une thèse sur le droit public. Ses études ne se bornèrent pas là; il avait embrassé en même temps l'architecture, la littérature ancienne et moderne, les médailles, les inscriptions, le déchiffrement des hiéroglyphes, les antiquités grecques, romaines et orientales. Il donna en 1736 la *Notice exacte de la grande Bible rabbinique*, 4 vol. in-fol., et traduisit de l'hébreu l'*Itinéraire* de Benjamin de Tulède, 1734, 2 vol. in-8°. En 1738 il envoya son travail sur *les longitudes et ses Tables astronomiques* à l'académie des sciences de Paris. On a de lui encore plusieurs autres ouvrages.

* **BARATTIERI** (CHARLES), cadet d'une famille illustre, naquit à Plaisance vers 1738, et y mourut vers 1806. Il possédait les langues anciennes et les principales langues modernes de l'Europe, et voyagea ensuite dans l'Allemagne, la Prusse, la France et l'Angleterre. Les honneurs rendus au grand Newton, après sa mort, lui

donnèrent le goût des sciences physiques, auxquelles il se livra avec ardeur. Barattieri donna plusieurs dissertations savantes. Mais séduit par les sophismes des adversaires de Newton, il combattit son système sur la lumière, et publia à ce sujet un écrit intitulé : *Conghietura sulla superfluita della materia colorata, o de' colori nella luce, e del supposto intrinseco suo splendore*. Suivant lui, les couleurs et l'éclat ne seraient point inhérentes à la lumière, et il n'existerait aucune couleur primitive; toutes seraient composées. Ce système n'a pas survécu à son auteur.

BARAZE (Cyprien), jésuite, célèbre missionnaire des Moxes, peuples alors presque inconnus de l'Amérique méridionale, vers le 13e degré de latitude. Ce zélé religieux se faisant tout à tous, rendit toutes sortes de services à ces sauvages pour les gagner à J.-C.; il commença par les rassembler en société, leur apprit à faire de la toile, et à exercer les arts les plus nécessaires à la vie; et pour pourvoir à leur subsistance, il entreprit le voyage de Sainte-Croix de la Sierra, d'où il amena, aidé de quelques Indiens, deux cents vaches et taureaux. Il bâtit une église, et en civilisant cette nation, il lui enseigna la science du salut. Ses travaux apostoliques ne se bornèrent pas à ces peuples, il en chercha d'autres inconnus; il en trouva de si barbares qu'ils poursuivaient les hommes, comme on poursuit les bêtes fauves à la chasse : il parvint à les adoucir et à les soumettre au joug de J.-C. Avançant dans les terres par des travaux et des fatigues incroyables, en faisant toujours quelques conquêtes pour la religion, il trouva des sauvages qui se jetèrent sur lui, le percèrent de coups et lui fendirent la tête, le 16 septembre 1702, après plus de 27 ans de travaux apostoliques, et dans la 61e année de son âge : il avait baptisé lui seul plus de 40,000 idolâtres. *Voyez* la relation de la vie et de la mort de ce missionnaire dans les *Lettres édifiantes* tom. 8, nouv. édit., et tom. 10, anc. édit.

* **BARBA** (Alvarès-Alonzo), curé de Saint-Bernard du Potosi, au commencement du 17e siècle, est auteur d'un livre fort rare, intitulé *Arte de los metalles*, Madrid, 1640, in-4°. Il a été réimprimé en 1729, in-4°, et l'on a joint à cette édition le traité d'*Alonzo-Carillo Lasso, sur les anciennes mines d'Espagne*, imprimé auparavant à Cordoue, en 1624, in-4°. Il y a un *Abrégé de Barba* en français, 1 vol. in-12, 1730, auquel on a joint un recueil d'ouvrages sur la même matière, aussi in-12, qui le font rechercher. Langlet Dufresnoy en a donné une nouvelle édition sous le titre de *Métallurgie, ou l'art de tirer et de purifier les métaux*, Paris, 1751, 2 vol. in-12.—* Un médecin espagnol du même nom a recommandé un des premiers, l'usage du quinquina fébrifuge, dans un ouvrage intitulé *Vera praxis de curatione tertianæ stabilitur, falsa impugnatur, liberantur hispani medici à calumniis*, Séville, 1642, in-4°.

BARBADILLO (Alphonse-Jérome de Salas), né à Madrid, mort vers 1630, composa plusieurs comédies très applaudies en Espagne. Son style pur et élégant contribua beaucoup à perfectionner la langue espagnole : il avait quelque chose de l'urbanité romaine. Ses pièces de théâtre sont pleines de morale et de gaîté. On a encore de lui : *Avanturas de D. Diego de Noche*, 1624, in-8°.

* **BARBANÇOIS** (Charles-Hélion, marquis de) né au château de Villegongis en Berri, le 17 août 1760, s'est fait remarquer par son goût pour l'agriculture, dont il a encouragé les méthodes modernes. Lui-même a trouvé des assolemens nouveaux et utiles à la culture; il est un des premiers qui aient introduit en France des moutons à laine fine d'Espagne. En 1809, la *société d'agriculture de Paris* lui décerna un prix pour les *irrigations* qu'il avait faites avec succès dans ses terres. Il est mort en 1822. Ses principaux ouvrages sont : | *Mémoire sur les moyens d'améliorer les laines et d'augmenter le produit des bêtes à laine dans le département de l'Indre*, 1804, in-8°; | *Petit traité sur les parties les plus importantes de l'agriculture en France*, Paris, 1812; | *Mémoire relatif aux avantages qui résultent du mode de culture et de l'emploi des charrues de M. le marquis de Barbançois, et aux moyens d'en propager l'usage*; | *Rapport sur un moyen pratique d'empêcher la coulure de la vigne, et de hâter la maturité du raisin*. Ces deux ouvrages et l'abrégé du premier, se trouvent dans les *Ephémérides* de la *Société d'Agriculture du département de l'Indre*, que Barbançois a enrichies d'un grand nombre d'autres extraits et mémoires.

* **BARBANÈGRE** (le Baron), général de brigade, né le 22 août 1762, à Pontacq, petite ville du Béarn, servit d'abord dans

la marine, entra en 1793 dans la ligne, et obtint après le 18 brumaire le grade de chef de bataillon dans la garde des consuls Barbanègre, devenu colonel du 48e régiment d'infanterie de ligne, se signala aux batailles d'Austerlitz, d'Iéna et d'Eylau. En 1809, il se battit, avec la même valeur, à celles d'Eckmülh, de Ratisbonne et de Wagram. L'année suivante, il chassa les Anglais de l'île de Neuwerck, située à l'embouchure de l'Elbe, et se fortifia dans cette position. Il fut successivement chargé, durant la campagne de Russie, du commandement de Borisson et de celui de Smolensky, et contribua au salut des débris de l'armée à Krasnoë et au passage du Borysthène. Blessé grièvement dans cette affaire, il gagna avec peine Stettin, place qu'il défendit honorablement pendant toute la campagne de 1813, mais qu'il dut remettre aux Prussiens, après l'abdication de Napoléon. Rentré en France après la conclusion de la paix, il reçut de Louis XVIII le titre de chevalier de Saint-Louis. Barbanègre fut chargé dans les cent jours, de la défense d'Huningue, et malgré les efforts qu'il fit pour conserver cette place, il fut obligé de capituler. Un conseil d'enquête nommé en 1815 à Strasbourg, pour examiner la conduite de Barbanègre, le déclara exempt de tout reproche. Ce général vécut depuis cette époque sans emploi et mourut en novembre 1830.

* **BARBANTANE-PUGET** (Paul-François-Hilarion-Bienvenu, marquis de), né à Paris, le 20 mars 1754, d'une famille noble, originaire de la Provence, était maréchal de camp en 1790, et se prononça en faveur des principes de la révolution. Cette même année, 1790, Barbantane ne s'étant pas assez fortement opposé à des troubles survenus dans la ville d'Aix, fut destitué, puis traduit devant un conseil de guerre qui l'acquitta. Il organisa le comtat d'Avignon, et son succès dans cette mission lui valut le grade de lieutenant-général. On lui confia peu de temps après le commandement d'une division dans l'armée des Pyrénées-Orientales. Nommé par intérim au commandement en chef, il protégea le midi de la France contre les troupes espagnoles, et battit l'ennemi à la journée de Peirestorte. Mais suspect comme noble, Barbantane fut destitué en 1792, et remplacé par le général Turreau. Il fut même incarcéré à Toulouse et conduit à Paris, où il ne recouvra la liberté qu'au 9 thermidor. A l'époque du 18 fructidor (septembre 1797), on lui donna le commandement successif des 2e, 9e et 8e divisions militaires. Il se retira bientôt des affaires et alla demeurer dans le midi. Les événemens de 1815 lui ayant inspiré des craintes, il revint se fixer à Paris où il a passé le reste de ses jours.

* **BARBARO** (Josaphat), naquit à Venise, d'une famille noble et ancienne. La plupart des grands de cette république se livraient alors au commerce. Barbaro suivit cette carrière, et fit, en 1436, un voyage à la Tana (aujourd'hui Asof), alors l'entrepôt principal des marchandises de la Chine et des Indes, et qui portait ce nom, parce qu'elle est à l'embouchure du Don, qu'on appelait alors le Tanaïs, et en italien *la Tana*. Barbaro resta seize ans en Tartarie, et s'y trouva lorsque les Mahométans, qui vivaient sur les bords du Ledil ou Wolga, soumirent toute cette contrée, et y firent adopter leur religion. Le consul vénitien l'envoya en ambassade vers le général mahométan, qui l'accueillit avec distinction, et lui accorda la protection qu'il sollicitait. Barbaro, de retour dans sa patrie, fut chargé d'une autre mission. En 1473, on l'envoya en Perse pour diriger Ussum-Cassan dans la guerre qu'il soutenait contre les Turcs. Après une absence de cinq ans, il revint à Venise jouir de la considération que lui méritait sa vie laborieuse et utile. Il mourut en 1494, dans un âge très avancé. Barbaro termine en quelque sorte cette longue suite de voyageurs, qui, depuis le 13e siècle jusqu'à la fin du 15e, parcoururent l'intérieur de l'Asie, qu'ils firent connaître aux Européens. Les relations de ses voyages donnent sur la Perse et la Géorgie des renseignemens qu'on chercherait vainement ailleurs. Tout ce qu'il dit du *Khanat de Kaptchak* est du plus grand intérêt pour le tableau géographique de la Tartarie, au 15e siècle. Presque toutes ses observations sur les mœurs et les usages de ces contrées, ont été confirmées par les voyageurs russes et allemands. La relation des voyages de Barbaro fut imprimée, pour la première fois, chez les fils d'Alde-Manuce, dans une petite collection, assez rare aujourd'hui, et qui a pour titre : *Viaggi fatti da Venezia alla Tana in Persia, India, e in Constantinopoli, con la Descrizione delle città, luoghi, siti, costumi, e della Porta del Gran Turco*, etc. Venezia, per Figliuoli d'Aldo, 1543 et 1545, in-8°. Ramu-

sio a inséré les Voyages de Barbaro dans sa collection. *

BARBARO (François), noble Vénitien, né à Venise vers 1398, ne se distingua pas moins par son goût pour les belles-lettres, que par ses talens pour la politique et les négociations. Il fut employé plusieurs fois dans les affaires publiques de sa patrie, à laquelle il rendit des services signalés. Etant gouverneur de Brescia, en 1438, lorsque cette ville fut assiégée par les troupes du duc de Milan, il la défendit avec tant de courage, qu'après un long siége les ennemis furent obligés de se retirer. Il fut fait procurateur de Saint-Marc en 1452, et mourut en 1454. Il possédait fort bien les langues grecque et latine; il avait été disciple, pour la première, du célèbre Guarino Véronèse, et non de Chrysoloras, comme l'a dit Fabricius. On a de cet homme illustre plusieurs ouvrages en latin, dont le plus connu est un traité *De re uxoria*, Amsterdam, 1639, in-16, traduit en français sous le titre : *De l'état du mariage*, par Claude Joly, Paris, 1667, in-12. C'est un écrit moral, qui renferme de très bons avis. Il traite à la fin de l'éducation des enfans. On peut compter encore au nombre de ses ouvrages, l'*Histoire du siége de Brescia*, dont on vient de parler, laquelle, quoique sous un autre nom, passe assez généralement pour avoir été écrite par lui-même. Elle fut imprimée pour la première fois à Brescia, en 1728, in-4°, sous ce titre : *Evangelistæ Manelmi Vicentini Commentariolum de obsidione Brixiæ, anni* 1438. Le cardinal Quirini a publié ses *Lettres* et sa *Vie* sous le titre de *Gesta et Epistolæ Francisci Barbari*.

BARBARO (Hermolaus), petit-fils du précédent, naquit à Venise l'année de la mort de son grand-père. Il fut auteur dans un âge où l'on est encore au collége, à 18 ans. Les Vénitiens lui donnèrent des commissions importantes auprès de l'empereur Frédéric et de Maximilien son fils. Il fut ensuite ambassadeur à Rome. Innocent VIII le nomma au patriarcat d'Aquilée; mais le sénat, irrité de ce qu'Hermolaüs avait accepté cette dignité, contre la défense expresse faite à tous les ministres de la république de recevoir aucun bénéfice, lui défendit de profiter de cette nomination, sous peine de voir ses biens confisqués. Hermolaüs, qui ne voulait pas renoncer à son patriarcat, mourut à Rome dans une espèce d'exil en 1493. On a de lui | des *Paraphrases sur Aristote*; | une *Traduction de Dioscoride*, avec des notes; | et des *Exercitationes* sur *Pomponius Mela* et sur *Pline le naturaliste*, dans lesquelles il corrigea, pour le premier, 300 passages, et près de 5000 pour le deuxième; mais en voulant trop corriger, il en corrompit plusieurs, dont il avait mal saisi le sens. Cet ouvrage est en 2 parties, Rome, 1492 et 1493, in-fol.

BARBARO (Daniel), neveu d'Hermolaüs, et coadjuteur du patriarcat d'Aquilée, né en 1513, se distingua par son savoir et par sa capacité dans les affaires publiques, qui le fit choisir, en 1548, par le sénat de Venise, pour être ambassadeur de la république en Angleterre, où il resta jusqu'en 1551. Il mourut en 1570, et laissa plusieurs ouvrages estimés, dont les principaux sont : | *Traité de l'éloquence*, en forme de dialogue, imprimé à Venise en 1557, in-4°; | *Pratica della perspectiva*, Venise, 1568, in-fol.; | une *Traduction italienne de Vitruve*, avec des commentaires, Venise, 1556, in-fol. avec des figures en bois, très belle édition; | une édition de *Vitruve*, avec des commentaires en latin, Venise, 1567, in-fol. avec figures, préférable à toutes les éditions italiennes. Bayle, et plusieurs autres lexicographes qui l'ont suivi, se sont trompés lourdement sur les époques de la naissance et de la mort de cet homme illustre, ainsi que sur ses ouvrages.

* **BARBAROUX** (Charles), né à Marseille, en 1767, se rendit à Paris avec les Marseillais qui figurèrent dans la journée du 10 août 1792. Ayant été député à la Convention par sa ville natale, il accusa la commune de Paris et la société des Jacobins. Il insistait dans le même temps pour que le roi et la famille royale fussent mis en jugement. Lorsque les Girondins, au nombre desquels était Barbaroux, se furent ouvertement prononcés contre les anarchistes, il accusa successivement Marat, Robespierre et le parti d'Orléans. Les Girondins ayant succombé le 31 mai 1793, Barbaroux refusa de donner sa démission, et entendit tranquillement décréter son arrestation. Il s'évada avec plusieurs de ses collègues, et s'embarqua à Quimper pour passer à Bordeaux; mais il fut arrêté, à son arrivée dans cette ville, et périt sur l'échafaud, le 25 juin 1793. Barbaroux est auteur de plusieurs rapports administratifs, entre autres des deux suivans : | *De l'influence de la guerre maritime sur le commerce*, et *de l'organisation des travaux publics*. | *Observa-*

tions de la commune de Marseille, sur l'état du département des Bouches-du-Rhône. Il a aussi laissé quelques poésies, notamment une *Ode* sur les volcans. Dans ses *Mémoires* publiés par son fils en 1822, on ne trouve que la seconde partie de son ouvrage, le manuscrit de la première ne s'étant pas retrouvé.

* **BARBATO** (saint), premier évêque de Bénévent, prêcha l'évangile aux Lombards sous le pontificat de Vitalien.

* **BARBAULT**, peintre et graveur français, mort en 1766. On a de lui deux recueils in-folio des antiquités de Rome. On estime surtout son martyre de saint Pierre d'après P. Subbeyras.

* **BARBAULT** (Antoine-François), médecin et chirurgien, né à Paris, y fut démonstrateur de l'art des accouchemens pendant vingt-cinq ans, et mourut le 14 mars 1784, dans un âge avancé, après avoir donné : | *Splanchnologie, suivie de l'Angiologie et de la Nevrologie*, 1739, in-12; | *Principes de la chirurgie*, in-12; | *Cours d'accouchemens, en faveur des étudians, des sages-femmes et des aspirans à cet art*, 1776, 2 vol. in-12.

* **BARBAULT** (Anne-Lætitia AIKIN), née le 20 juin 1765, à Kilworth dans le comté de Leicester, morte le 9 mars 1825, était fille du révérend J. Aikiner, veuve du révérend Rochemont Barbault. Mistriss Barbault a laissé un nom honorable dans la littérature anglaise. Elle a publié, en 1812, un poème, dans le genre de lord Byron, intitulé : | *Mil huit cent onze*, où l'originalité est alliée à la profondeur. Parmi ses ouvrages sur la religion, les sciences, etc., on remarque | les *Dialogues sur l'histoire naturelle*, | les *Pensées extraites de Job*, | et les *Hymnes en prose pour les enfans*. Elle a présidé en outre à plusieurs éditions recherchées d'Akenside, de Collins, etc., et à un recueil intitulé *English Novellists*, où sont réunies les productions des Smolett, des Johnson, des Fielding, etc. et précédé d'un *Essai* sur les romans. Anne-Lætitia Barbault a donné encore, | le *Choix des feuilles d'Addison, Johnson*, etc., | la *Correspondance, la vie et l'examen des ouvrages de Samuel Richardson*. Enfin un des plus singuliers ouvrages de mistriss Barbault est intitulé : | *Les péchés du gouvernement sont les péchés du peuple*, ouvrage dont le but est de prouver que les mesures arbitraires des gouvernans et l'oppression sont une juste punition de la faiblesse et de la lâcheté des peuples.

BARBAZAN (Arnauld-Guillaume de), chambellan du roi Charles VII, et général de ses armées, honoré par son maître du beau titre de *Chevalier sans reproche*, vainquit le chevalier d'Escale dans un combat singulier, donné en 1404, à la tête des armées de France et d'Angleterre. Charles VII lui fit présent d'un sabre après sa victoire, avec cette divise : *Ut casu graviore ruant*. Ce héros trop peu connu défendit Melun contre les Anglais. Il mourut en 1432, des blessures qu'il avait reçues à la bataille de Belleville, près de Nanci. On l'enterra à Saint-Denis, auprès de nos rois, comme le connétable Duguesclin, dont il avait eu la valeur. Charles VII lui permit de porter les trois fleurs-de-lis de France sans brisure, et lui donna, dans des lettres patentes, le titre de *Restaurateur du royaume et de la couronne de France*.

BARBAZAN (Etienne), né à Saint-Fargeau, en Puisaye, diocèse d'Auxerre, en 1696, passa toute sa vie à lire les anciens auteurs français, et mourut en 1770, après avoir publié : | *Contes et Fabliaux des anciens poètes français du 12e et du 13e siècle*, 1766, 3 vol. in-12. Ce recueil est précédé d'une dissertation sur les poètes, dont il présente les ouvrages, et suivi d'un vocabulaire. | *Ordre de chevalerie*; c'est un recueil de plusieurs anciens contes, avec une dissertation sur la langue française, et un petit glossaire. | Le *Castoyement* ou *instruction d'un père à son fils*, 1760, in-8°, précédé d'une dissertation sur la langue celtique. | *Observations sur les étymologies*, avec un vocabulaire à la fin. Il a été éditeur, avec l'abbé de la Porte et Graville, du *Recueil alphabétique*, depuis la lettre C jusqu'à la fin de l'alphabet. Cet ouvrage, trop long de la moitié, avait été commencé par l'abbé Pérau; il est en 24 vol. in-12, 1745 et années suivantes. Il y a des pièces qu'on trouverait difficilement ailleurs.

BARBE (sainte), vierge célèbre par la fermeté de sa foi, était fille de Dioscor, un des plus furieux sectateurs du paganisme. Ce père barbare n'ayant pu, ni par caresses, ni par menaces, lui faire abandonner la foi de Jésus-Christ, lui trancha lui-même la tête; Métaphraste croit que ce fut à Héliopolis, mais il y a apparence que ce fut à Nicomédie. Quelques auteurs ont cru que cette sainte avait souffert sous l'empereur Maximien; d'autres sous Maximin, qui succéda à Alexandre-Sévère, vers l'an 240. En général les

circonstances de ce martyre ne sont pas bien constatées, mais il est lui-même incontestable; le culte que l'Eglise rend à cette sainte en est un monument subsistant. *Voyez* sainte CATHERINE.

* **BARBE**, prêtre de la Doctrine chrétienne, a donné | six livres de *Fables nouvelles*, 1762, in-12; | des *Fables et contes philosophiques*, 1776, in-12. Il périt victime des massacres de septembre 1792.

* **BARBÉ** (J.-B.), graveur flamand, prit le genre de Van-Dyck; sa *Sainte Famille*, d'après Rubens, passe pour son chef-d'œuvre.

* **BARBEAU** de la BRUYÈRE (JEAN-LOUIS), né à Paris en 1710, mort en 1781, écrivit une *Vie du diacre Pâris*, et travailla pendant plusieurs années avec Buache le géographe. On lui doit une *Mappemonde historique*, qui présente d'un coup d'œil toutes les révolutions de chaque état. Il donna des éditions nouvelles des *Tablettes chronologiques* de Lenglet-Dufresnoy; de la *Méthode pour étudier la géographie*, 10 vol. in-12, par le même, et de la *Géographie moderne* de Lacroix.

* **BARBEAU DUBARRAN**, député à la Convention en 1792, vota la mort de Louis XVI sans appel, devint président de la société des jacobins, et fut constamment le champion de l'anarchie. Ce fameux démagogue eut part, néanmoins, au renversement de Robespierre. Il fut ensuite impliqué dans la révolte du 20 mai 1795, et ne dut son salut qu'à l'amnistie du 16 octobre. Rentré depuis dans l'obscurité, il n'en sortit qu'en 1816. L'ordonnance contre les régicides l'ayant forcé de quitter la France, il mourut en Suisse en 1817.

BARBERI (PHILIPPE), dominicain de Syracuse, inquisiteur en Sicile et dans les îles de Malte et de Gozo, est auteur d'un *Recueil d'observations sur les endroits de l'Ecriture sainte, que saint Augustin et saint Jérôme ont expliqués différemment;* et de quelques autres ouvrages, dont le plus intéressant est *De animorum immortalitate*. Tous ses ouvrages ont été imprimés en 1500. Il vivait après le milieu du 15e siècle.

BARBERINO (FRANÇOIS), naquit à Barberino en Toscane, l'an 1264. C'est de lui que sont descendus les Barberins, maison illustre d'Italie. François alla s'établir à Florence, où il acquit beaucoup de gloire par ses talens pour la jurisprudence et pour la poésie. Il mourut en 1348. Nous avons de lui un poème italien, intitulé *Documenti d'amore*, imprimé à Rome, avec de belles figures, en 1640, in-4°. C'est un ouvrage moral, qui ressemble par le titre à l'*Art d'aimer d'Ovide*, mais qui respire la sagesse et les bonnes mœurs. — Les hommes les plus illustres de cette famille sont: 1° François BARBERINO, cardinal et neveu du pape Urbain VIII, légat en France et en Espagne, père des pauvres et protecteur des savans, mort en 1679; 2° Antoine, son frère cardinal et camerlingue de l'église romaine, généralissime de l'armée papale contre les princes ligués, grand aumônier de France, où il s'était réfugié après l'élection d'Innocent X, ennemi des Barberins, mort archevêque de Reims en 1671. *Voyez* URBAIN VIII.

BARBEROUSSE Ier (ARUCH) surnommé *Barberousse* de la couleur de sa barbe, originaire de Mitylène, ville de l'île de Lesbos, sicilien selon d'autres, se rendit maître d'Alger et se plaça sur le trône. Il déclara ensuite la guerre au roi de Tremecen, le vainquit en différentes occasions; mais il fut tué dans une embuscade. Poursuivi par les Espagnols, il employa, pour favoriser sa fuite, le même expédient dont se servit autrefois Mithridate, roi de Pont. Il fit semer sur le chemin son or, son argent, sa vaisselle, pour amuser les chrétiens, et avoir le temps de se sauver. Mais les Espagnols, méprisant ses perfides richesses, le joignirent de près : il fut obligé de faire face; et après avoir combattu avec furie, il fut tué l'an 1518, à l'âge de 44 ans. Barberousse exerça bien des brigandages sur mer et sur terre, et se fit redouter partout.

BARBEROUSSE II (CHÉRÉDIN), successeur du précédent dans le royaume d'Alger, général des armées navales de Soliman II, s'empara de Tunis en 1535; mais il en fut chassé par Charles-Quint, qui rétablit Muleï-Hassen; il dévasta la Sicile, et se joignit à la flotte de France, pour assiéger Nice en 1543, et mourut à Constantinople en 1547, âgé de 80 ans. On a publié sa *Vie*, Paris, 1781, in-12. Selon l'auteur, Barberousse serait né en France de la famille d'Authon, établie dans la Saintonge, aurait changé de nom et de religion, pour s'associer à des corsaires, et serait ainsi parvenu chez les Turcs au poste d'amiral. Quoi qu'il en soit, Barberousse montra de grands talens pour la guerre : ses actions demanderaient qu'on

le mit au nombre des hommes illustres; mais les crimes que son caractère naturellement féroce lui fit commettre, révoltent la nature et rendent sa mémoire odieuse. Il faisait périr ses victimes sans répugnance et sans remords; il traitait ses esclaves avec la dernière dureté. Avec cela, il était jusque dans l'extrême vieillesse le plus luxurieux des hommes. Une multitude de femmes ne pouvait lui suffire, nouvelle preuve des rapports intimes de cette passion avec la cruauté. Elles se sont presque toujours réunies dans les monstres qui ont désolé l'humanité. La luxure conduit naturellement l'homme à ne regarder ses semblables que comme de vils instrumens de ses brutales jouissances, et éteint dans son âme corrompue tout germe de sensibilité. (*V.* NÉRON.)

BARBEROUSSE. *Voyez* FRÉDÉRIC.

* BARBÉSIEUX (Louis-François-Marie Le TELLIER, marquis de), secrétaire d'état de la guerre sous Louis XIV, naquit à Paris en 1668, du marquis de Louvois, dont il était le troisième fils. Il n'avait encore que 23 ans lorsqu'il fut appelé à remplacer son père au ministère de la guerre. Quoiqu'il eût à diriger une administration où Louvois avait épuisé toutes les ressources, il pourvut à l'entretien des armées d'Allemagne, de Flandre et de Piémont, et mit sur pied une armée de 100,000 hommes, à la tête de laquelle Louis XIV assiégea et prit Namur le 26 juin 1692. Mais depuis la paix de Riswick le zèle du jeune ministre ne se soutint pas; l'amour des plaisirs lui fit négliger les affaires les plus importantes, au point que le roi, qui s'en aperçut, écrivit à son oncle, l'archevêque de Reims: « Votre neveu a des talens, mais il n'en fait pas usage; il donne trop souvent à souper aux princes, au lieu de travailler. Il néglige les affaires pour ses plaisirs. Il fait attendre trop long-temps les officiers dans son antichambre; il leur parle avec hauteur, et quelquefois avec dureté.» Le roi allait le disgracier lorsqu'il mourut presque subitement à sa 33e année, le 5 janvier 1701. L'archevêque de Reims, en parcourant ses papiers, trouva cette note écrite de la main de son neveu: « J'aurai, à ma 33e année, une maladie dont je n'échapperai pas. » Barbésieux, héritier de la crédulité de son père pour l'astrologie, consultait souvent le père Alexis, cordelier, qui, connaissant sa conduite, avait là-dessus hasardé cette prédiction.

* BARBEU-DUBOURG (Jacques), médecin et botaniste, né à Mayenne en 1709, et mort à Paris en 1779, a publié plusieurs ouvrages dont les titres sont: *Système de Botanique*, 2 vol. in-12; | *Aphorismes de médecine*, 1780, in-12; | *Chronographie*, avec une carte des révolutions des empires, in-12; | *Code de la raison humaine*, 1774, in-8°; | *Eloge du médecin Charles Gillet*, in-8°; | *Petit calendrier de Philadelphie*. Barbeu-Dubourg publia aussi une *Gazette de médecine*, dont les premières feuilles parurent en 1661. Il était lié avec Bolingbroke et Francklin, dont il traduisit les ouvrages en français, en société avec M. l'Ecuy. Il nous est resté quelques lettres de sa correspondance avec Francklin.

BARBEYRAC (Charles), naquit en 1629 à Céreste en Provence, et mourut à Montpellier l'an 1699. Il était établi dans cette ville depuis sa jeunesse. Il y avait pris le bonnet de docteur en médecine dès 1649, et s'était fait un nom dans le royaume et dans les pays étrangers. Quoiqu'il professât la secte de Calvin, le cardinal de Bouillon lui donna le brevet de son médecin ordinaire, avec une pension de mille livres. Il n'employait que peu de remèdes, et n'en guérissait que plus de malades. Le philosophe Locke, ami de Sydenham et de Barbeyrac, qu'il avait connu à Montpellier, disait qu'il n'avait jamais vu deux hommes dont les manières et la doctrine se ressemblassent davantage.

BARBEYRAC (Jean), neveu du précédent et fils d'un ministre calviniste de Béziers, né dans cette ville en 1674, fut nommé à la chaire de droit et d'histoire de Lausanne en 1710, et ensuite à celle du droit public et privé à Groningue en 1717. Il traduisit et commenta | le traité du *Droit de la nature et des gens*; | celui des *Devoirs de l'homme et du citoyen*, *par Puffendorf*; | et l'ouvrage de Grotius sur les *Droits de la guerre et de la paix*. Les notes dont il a enrichi ces traités seraient aussi estimées que la traduction, si l'on y remarquait moins de prévention contre la religion catholique. On ne fait pas moins de cas de | la version du *Traité* latin *de Cumberland sur les lois naturelles*, avec des notes, 1744, in-4°; ouvrage excellent, mais qui demande d'être médité. Il a aussi traduit plusieurs sermons de Tillotson, et a donné au public différens ouvrages de son propre fonds. Les principaux sont: | *l'Histoire des anciens Trai-*

tés qui sont répandus dans les auteurs grecs et latins jusqu'à Charlemagne, in-fol., 2 part., 1739; | le *Traité du jeu*, en 3 vol. in-8°; | le *Traité de la morale des Pères*, in-4°, 1728, contre don Cellier, qui avait réfuté ce que Barbeyrac en avait dit dans sa préface sur Puffendorf. Il s'élevait dans cette préface, avec trop peu de ménagement, contre les allégories que saint Augustin et d'autres Pères ont trouvées dans l'Ecriture. (*Voy.* saint GRÉGOIRE le Grand). Il n'est pas plus circonspect dans la défense qu'il en entreprit. Il y laisse paraître un si grand mépris pour les docteurs de l'Eglise; il parle avec tant de dédain de leur éloquence et de leur dialectique, que tout critique sensé en est révolté : don Cellier le réfuta pleinement dans son *Histoire générale des auteurs sacrés*. Il a encore été réfuté postérieurement par le protestant anglais William Réeves. Il mourut vers l'année 1747. Son style manque de grâce et de pureté, sa critique de justesse et d'équité. Son antipathie contre les Pères venait de ce qu'il les trouvait partout opposés aux dogmes des nouvelles sectes. Daillé, également embarrassé de cette opposition, a tâché aussi d'affaiblir leur autorité; mais il y a mis plus de modération et de décence. La manière dont Barbeyrac a parlé d'Abraham, et d'autres hommes illustres, célébrés dans l'Ecriture sainte pour leurs vertus et leur foi, montre qu'il était plutôt déiste que protestant, et autant ennemi de toute religion que de la religion catholique.

*BARBIÉ DU BOCAGE (JEAN-DENIS), géographe, né à Paris le 28 avril 1760. Elève de d'Anville, il fut d'abord attaché au ministère des affaires étrangères, puis à la bibliothèque du roi, où il eut occasion de nouer des rapports intimes avec le célèbre abbé Barthélemy, qui lui confia la rédaction de l'atlas du *Voyage d'Anacharsis*, travail qui lui fit beaucoup d'honneur et décida en quelque sorte de sa carrière scientifique. En 1793, il fut incarcéré avec plusieurs chefs de la bibliothèque du roi. Il obtint bientôt sa liberté, mais il perdit son emploi. Cependant en 1797 il fut nommé géographe du ministère de l'intérieur, et en 1803, de celui des relations extérieures. Le 7 novembre 1807, il remplaça Anquetil à l'institut, et le 6 mai 1809 il devint professeur à la faculté des lettres de Paris et doyen de ladite faculté en 1815. Il est mort d'une attaque d'apoplexie, le 28 décembre 1825. Il a publié, outre son *atlas d'Anacharsis*, | plusieurs *cartes* et *notices* pour le *Voyage pittoresque de la Grèce* de M. le comte de Choiseul-Gouffier; | des *cartes* et *notes* pour plusieurs ouvrages de M. de Sainte-Croix; | *Notices sur les îles Canaries et sur les îles des Navigateurs;* | des *cartes* et *notes pour l'expédition des Grecs et la retraite des dix mille;* | une *Notice sur le voyage de Chardin*, avec une *carte* de sa route; | quatre *cartes* et *Notices de l'Angleterre, de l'Ecosse, de l'Irlande, de l'Inde*, et un *plan de Gibraltar* pour le *Tableau de la Grande-Bretagne* de Baërt; | une *Notice sur la vie et les ouvrages de d'Anville*, avec les changemens qu'il y a faits; | une *carte de l'Europe*, d'après les ordres du ministre de l'intérieur; | une *Traduction des voyages dans l'Asie mineure et en Grèce, du docteur Chandler*, 3 vol. in-8°, qu'il fit de concert avec l'abbé Servois; | un *Précis de géographie ancienne* pour l'*Abrégé de la géographie de Pinkerton et Walckenaër*, 2 vol. in-8°; | plusieurs *plans* pour le *Voyage pittoresque de Constantinople et des rives du Bosphore*, et un grand nombre de *cartes*, de *notices*, de *plans* pour divers ouvrages, et beaucoup d'articles dans le *Magasin encyclopédique*, le *Mémorial topographique*, le *Moniteur* et les *Mémoires de l'institut*, et plusieurs manuscrits et notes inédites.

BARBIER (LOUIS), plus connu sous le nom d'*Abbé de la Rivière*, naquit à Montfort-l'Amaury, près de Paris, et y mourut en 1670. De professeur au collége du Plessis, il parvint à la place d'aumônier de Gaston, duc d'Orléans, et ensuite à l'évêché de Langres. Le cardinal Mazarin l'en gratifia, pour le récompenser de ce qu'il lui découvrait les secrets de son maître. Barbier avait obtenu une nomination au cardinalat : mais elle fut révoquée. On dit que c'est le premier ecclésiastique qui osa porter la perruque; il laissa, par son testament, cent écus à celui qui ferait son épitaphe. La Monnaie lui fit celle-ci :

Ci-gît un très grand personnage,
Qui fut d'un illustre lignage,
Qui posséda mille vertus,
Qui ne trompa jamais, qui fut toujours fort sage.....
Je n'en dirai pas davantage,
C'est trop mentir pour cent écus.

BARBIER D'AUCOUR (JEAN), avocat au parlement de Paris, né à Langres vers 1641, de parens pauvres, se tira de l'obscurité par ses talens. Il fut d'abord répétiteur au collége de Lisieux. Il s'adonna

ensuite au barreau; mais la mémoire lui ayant manqué dès le commencement de son premier plaidoyer, il promit de ne plus plaider, quoiqu'il eût pu le faire avec succès. Colbert le chargea de l'éducation d'un de ses fils. Il fut reçu de l'académie française en 1683, et il mourut d'une inflammation de poitrine en 1694 à 53 ans, regardé comme un des meilleurs critiques de son siècle. Il n'était point ami des jésuites, et la plupart de ses ouvrages sont contre cette société, ou contre les écrivains de la société. Celui qui lui a fait le plus d'honneur, est intitulé : *Sentimens de Cléanthe sur les entretiens d'Ariste et d'Eugène, par le P. Bouhours, jésuite*, in-12. Ce livre a été souvent cité, et avec raison, comme un modèle de la critique la plus juste et la plus ingénieuse. D'Aucour y sème les bons mots et l'érudition, sans pousser trop loin la raillerie et les citations. Le jésuite Bouhours, quoique d'ailleurs homme d'esprit et bon écrivain, ne put se relever du coup que lui porta son adversaire. L'abbé Granet a donné, en 1730, une édition de cet ouvrage à laquelle il a joint deux *Factums*, qui prouvent que Barbier aurait été aussi bon avocat que bon critique. Les autres écrits d'Aucour ne sont qu'un recueil de turlupinades : les *Gaudinettes*, l'*Onguent pour la brûlure*, contre les jésuites, *Apollon vendeur de Mithridate*, contre Racine, deux *Satires* en mauvais vers. On ne comprend point comment il a pu railler si finement Bouhours, et si grossièrement les autres. On dit que sa haine contre les jésuites venait de ce que se trouvant un jour dans leur église, où l'on avait exposé des tableaux énigmatiques, pour être expliqués par les assistans, et donnant une explication qui paraissait trop libre, un de ces pères lui dit de se souvenir que *locus esset sacer*. D'Aucour répondit tout de suite : *Si locus est sacrus, quare exponitis?* Cette épithète de *Sacrus* courut à l'instant de bouche en bouche. Les régens la répétèrent, les écoliers la citèrent, et le nom d'avocat *Sacrus* lui resta.

BARBIER (Marie-Anne), née à Orléans, cultiva la littérature et la poésie, et vint se fixer à Paris, où elle publia plusieurs tragédies et quelques opéras, en un vol. in-12. On a dit qu'elle n'était que le prête-nom de l'abbé Pellegrin; mais on s'est trompé. Mlle Barbier avait des talens et des lumières, et l'abbé Pellegrin ne fut jamais que son conseil et son censeur. Elle mourut en 1742. Sa poésie est faible.

* **BARBIER** (Antoine-Alexandre), savant bibliographe, né à Coulommiers en Brie, le 11 janvier 1765, fut bibliothécaire du conseil d'état et de Bonaparte, puis administrateur des bibliothèques particulières du roi. Après avoir terminé ses études au séminaire de Saint-Firmin, il embrassa l'état ecclésiastique, et fut placé d'abord en qualité de vicaire à Acy, puis à Dammartin. Il prêta le serment exigé par l'Assemblée constituante en 1791, et fut nommé curé à la Ferté-sous-Jouare. Lorsque la terreur l'obligea de renoncer à son état, il vint à Paris comme élève de l'école normale, et peu de temps après il fut choisi pour faire partie de la commission temporaire des arts, qui fut chargée de recueillir dans les couvens et les établissemens publics supprimés, les livres et autres objets d'art, pour les placer dans les bibliothèques publiques. C'est ainsi qu'il contribua beaucoup à l'accroissement des bibliothèques Mazarine, de Sainte-Geneviève, du corps législatif, de l'école de médecine, etc., et à la conservation d'un grand nombre d'ouvrages qui sans lui n'auraient point échappé aux vandales de cette époque. Ayant renoncé entièrement à son état il se maria, et l'on assure qu'après le concordat de 1801, il sollicita et obtint du pape une bulle qui le rendit à l'état séculier et lui permit de se marier en face de l'Eglise; ce qu'il se hâta de faire. Dès-lors il professa, jusqu'à la fin de sa vie, des principes religieux qui ne se démentirent pas un seul instant. Sa femme mourut peu de mois avant lui dans les plus grands sentimens de piété. Dès 1798, M. François de Neuchâteau, alors ministre de l'intérieur, l'avait nommé conservateur du dépôt provisoire de la bibliothèque du Directoire exécutif, qui fut ensuite donnée au conseil d'état, et dont M. Barbier resta le bibliothécaire. Il le devint aussi de la bibliothèque particulière de l'empereur, et il conserva sa place à la restauration jusqu'en 1822, qu'il fut mis à la retraite. Cette disgrâce, d'autant plus inattendue, qu'il avait reçu la croix d'honneur l'année précédente, l'affligea vivement, et depuis il fut presque constamment malade. Il mourut d'un anévrisme le 5 décembre 1825. L'étendue et la variété de ses connaissances, jointes à une extrême obligeance, le firent rechercher des savans étrangers et nationaux avec qui il entretint d'utiles correspondances. On a de

lui : | *Catalogue des livres qui doivent composer la bibliothèque d'un lycée*, rédigé à la demande de M. Fourcroy, 2e édit., in-12, 1804, revue et augmentée; | *Catalogue de la bibliothèque du conseil d'état*, 2 tomes en un vol. in-folio; | *Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes*, Paris, 1806, 4 vol. in-8°, 2e édit. 1822-27, 4 vol. in-8°. Cet ouvrage a dû lui coûter beaucoup de recherches, et pourrait être très utile; mais on regrette qu'il ne soit pas rédigé dans un meilleur esprit; | *Nouvelle bibliothèque d'un homme de goût, entièrement refondue*, Paris, 1808-10, 5 vol. in-8°; quoiqu'elle porte aussi le nom de *Desessarts*, tout le travail a été fait par M. Barbier; | *Dissertation sur 60 traductions françaises de l'Imitation de Jésus-Christ, suivie de Considérations sur l'auteur de l'Imitation*, Paris, 1812, in-12, où l'on trouve des détails curieux; | *Examen critique et complément des dictionnaires historiques les plus répandus*, Paris, 1820, tome 1; il a laissé en manuscrit la plus grande partie du tome 2. Cet ouvrage renferme quelques articles neufs et intéressans, mais on y trouve beaucoup de minuties et d'inexactitudes. L'auteur d'ailleurs y paraît plein d'indulgence pour les révolutionnaires et les novateurs, et d'une sévérité extrême pour les hommes les plus estimables et les plus zélés. Il a revu, pour la partie biographique, les deux premières livraisons du *Dictionnaire historique* ou *Biographie universelle*, par le général Beauvais, et il a travaillé successivement au *Mercure de France*, au *Magasin*, aux *Annales* et à la *Revue encyclopédique*. Il a aussi refait ou retouché les notices des principales éditions et traductions de la collection des *Classiques latins* de Lemaire. On a encore de lui plusieurs *Catalogues* et autres ouvrages. Il est éditeur du | *Voyage de Paris à Saint-Cloud*, 2 vol. in-18; | des *Ecrivains de l'histoire d'Auguste*, trad. par Moulines, 3 vol. in-12; | du *Mémoire sur le comte de Bonneval*, par le prince de Ligne, in-8°; | du *Voyage autour de ma chambre, suivi du Lépreux de la vallée d'Aoste*, par le comte Xavier de Maistre; | d'un *nouveau Supplément au cours de littérature* de La Harpe, in-8°; | de la *Correspondance inédite de Galiani avec madame d'Epinay*, 2 vol. in-8°, etc. On doit à Barbier d'avoir retrouvé dans des dépôts ignorés, ou possédés par des hommes qui n'en soupçonnaient pas la valeur, beaucoup de lettres manuscrites de Huet, évêque d'Avranches. Il inséra dans la *Revue encyclopédique* de novembre 1825, un mémoire inédit remis par Louis XIV à l'archevêque de Reims (Charles-Maurice le Tellier) sur l'inconduite du marquis de Barbésieux, son neveu, secrétaire d'état de la guerre, en 1695. Il recueillit et mit en ordre la collection complète des manuscrits du grand Fénélon, dont quelques-uns ont été publiés, et les autres sont restés inédits. Il n'y avait trouvé ni la traduction de *l'Odyssée*, ni celle de *l'Enéide*, attribuées à cet illustre prélat. C'est encore à lui qu'est due la conservation en la maison du roi, d'un manuscrit unique, sous le titre de : | *La Profession de foi des commandeurs* de l'ordre *du Saint-Esprit*, contenant les signatures autographes de Henri III, fondateur de cet ordre, et celles de tous les commandeurs, depuis la fondation jusqu'en 1789.

BARBIERI. *Voyez* GUERCHIN, FRANÇOIS BARBIERI du GENTO.

* BARBO (PAUL), théologien et philosophe aristotélicien du 15e siècle, était né à Soncino, dans le Crémonais. Il entra fort jeune dans l'ordre des dominicains, et s'y distingua par ses bonnes mœurs et par ses talens. Il professa pendant plusieurs années la philosophie à Milan, à Ferrare, à Sienne et à Bologne. Elu prieur des dominicains de Crémone, il y mourut en 1494. On a publié de lui : | *Elegantissima expositio in artem veterem Aristotelis, cum quæstionibus*, Venise, 1499; | *Quæstiones metaphysicæ super divinâ sapientiâ Aristotelis*, Venise, 1505, in-fol., réimprimé plusieurs fois à Venise, à Lyon et ailleurs; plusieurs autres ouvrages ou éditions d'ouvrages à peu près sur les mêmes matières, et entre autres une très bonne édition des *Opuscules de S. Thomas*, Milan, 1488, in-fol. — Il y eut dans le même siècle un autre BARBO (PAUL), noble vénitien, orateur latin, né vers l'an 1415, et frère de Pierre Barbo, qui devint pape, sous le nom de *Paul II*. Il remplit honorablement plusieurs des premiers emplois de sa république; ce fut lui qui conclut la paix à Lodi, entre Venise et le duc de Milan, en 1454. Il fut envoyé ambassadeur en 1461, avec Bernard Giustiniano, pour complimenter Louis XI sur son avénement au trône. Il harangua à Tours le nouveau roi. Son discours latin a été inséré dans un recueil intitulé : *Orationes aliquot patriciorum Venetorum*, imprimé à la suite du petit

Traité du cardinal Augustin Valiero *De cautione adhibendâ in edendis libris*, Padoue, Joseph Comino, 1719, in-4°. Paul Barbo mourut à Venise, en 1464, peu de jours après l'élection de son frère à la papauté.

BARBOSA (ARIUS), natif d'Aveiro en Portugal, passa en Italie, où Ange Politien lui donna des leçons de grec. Il l'enseigna ensuite vingt ans à Salamanque avec succès. Le roi de Portugal le nomma précepteur des princes Alfonse et Henri. Nous avons de lui | des *poésies latines*, petit in-8°; | un *Commentaire sur Arator*, et d'autres ouvrages. Il mourut dans un âge avancé, en 1540, après avoir été un des premiers restaurateurs des lettres en Espagne.

BARBOSA (PIERRE), né dans le diocèse de Brague en Portugal, premier professeur de droit dans l'université de Coïmbre, mérita par son intégrité la dignité de grand chancelier du royaume. Il mourut vers 1596, après avoir publié un *Commentaire* sur le titre des digestes : *Soluto matrimonio, dos quemadmodum petatur*, et autres traités de droit, en 3 vol. in-fol.

BARBOSA (EMMANUEL), avocat du roi de Portugal, mort en 1638, à 90 ans, est auteur du traité *De potestate episcopi*, et de quelques autres livres.

BARBOSA (AUGUSTIN), fils du précédent, égala son père dans la connaissance du droit civil et canonique. Philippe IV lui donna l'évêché d'Ugento, dans la terre d'Otrante, en 1648. Il mourut l'année d'après. Nous avons de lui : | *De officio episcopi*. On croit que Barbosa ne fit que corriger ce livre. On ajoute, que son domestique lui apporta du poisson dans une feuille de papier manuscrit; que Barbosa courut tout de suite au marché pour acheter les cahiers d'où on avait tiré cette feuille, et que ce manuscrit contenait le livre *De officio episcopi*; | le *Répertoire du droit civil et canonique*; | *Remissiones doctorum super varia loca concilii Tridentini, etc.* L'inquisition de Rome a trouvé dans ces deux ouvrages des endroits qui les ont fait mettre à l'*Index*. Ses ouvrages sont très nombreux; ils ont été souvent imprimés en France, en Italie, en Espagne, dans les Pays-Bas, et recueillis à Lyon, sous le titre de *Opera omnia*, 1716 et années suivantes, seize tomes in-folio.

* **BARBOSA** (don JOSEPH), religieux portugais de l'ordre des théatins, membre de l'académie royale de l'histoire portugaise, et historiographe de la maison de Bragance, né à Lisbonne l'an 1674, et mort en 1750, dans la même ville, laissa un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue : | *Histoire des reines de Portugal*, Lisbonne, 1727, un vol. in-4°; | *Archiathenæum lusitanum*, Lisbonne, 1733, 1 vol. in-4°. On imprima après sa mort son *Histoire des ducs de Bragance*, et on allait la publier, lorsque l'incendie qui suivit le grand tremblement de terre du 1er novembre 1755, en consuma toute l'édition. — * **BARBOSA** (don Vincent), autre théatin portugais, mort en 1711, est auteur d'un ouvrage curieux intitulé : *Relation de la nouvelle mission de Borneo*, Lisbonne, 1692, in-4°.

* **BARBOSA-MACHADO** (DIÉGO), érudit portugais, membre de l'académie d'histoire de Lisbonne, né dans cette ville en 1682, publia une édition des *Mémoires du roi Sébastien*, 4 vol. in-4°, et de la *Bibliothèque des auteurs portugais*, 1741-1752, 4 vol. in-fol.

* **BARBOT** (JEAN), voyageur français, mort en Angleterre vers l'an 1720, est connu par une *Description* très complète *des côtes occidentales d'Afrique et des contrées adjacentes*, qu'il écrivit d'abord en français, et qu'il traduisit ensuite en anglais. On la trouve dans la *Collection des voyages et navigations* de Churchill, Londres, 1732, 7 vol. in-fol.

BARBOU (HUGUES), fils de Jean Barbou, quitta la ville de Lyon, où son père était imprimeur, pour se retirer à Limoges, où l'an 1580, il imprima, en très beaux caractères italiques, les *Epîtres de Cicéron à Atticus*, avec les corrections et les *notes* de Siméon Dubois, lieutenant-général de Limoges. Cette édition est estimée de l'abbé d'Olivet. L'emblème de Barbou était une main tenant une plume et un épi d'orge surmonté d'un croissant : sa devise était : *Meta laboris honor*. Ses descendans ont continué l'art de l'imprimerie avec beaucoup de succès à Limoges et à Paris. Le dernier des Barbou est mort à Paris en 1808, et son fond a été vendu à M. Aug. Delalain.

* **BARBOU** (le chevalier GABRIEL), lieutenant-général, né à Abbeville, le 21 novembre 1761, entra au service en 1779, et, trois ans après, obtint par son mérite le grade d'officier. En 1797, il se trouvait déjà général de brigade dans l'armée de Sambre-et-Meuse, et il se distingua particulièrement à l'affaire d'Hettersdorf, où il eut un cheval tué sous lui. Sa campagne

la plus glorieuse fut celle de 1799, dans la Nord-Hollande, sous le général Brune, à la suite de laquelle il fut nommé général de division. En 1801, Barbou fut envoyé en Franconie sous les ordres du maréchal Augereau, et plus tard il remplaça en Suisse le maréchal Ney. Il commanda en 1804 une division du camp de Boulogne, et l'année suivante il succéda à Bernadotte dans le commandement de l'armée du Hanovre. N'ayant pas de forces suffisantes à opposer à l'ennemi, il se retira dans la place de Hameln, où il se maintint jusqu'à la paix de Presbourg. Alors il fut nommé commissaire auprès du gouvernement hanovrien, et en 1810, il fut pourvu du gouvernement d'Ancône. La croix de Saint-Louis lui fut donnée à l'époque de la restauration, et peu de temps après, celle de grand-Officier de la Légion d'honneur. Le commandement de la 13e division (Bretagne) devint la récompense de ses talens militaires. Il est mort le 8 décembre 1827. Barbou appartenait à la famille de ce nom qui s'est acquis dans l'art de la typographie une si juste célébrité.

* **BARBOUR** (Jean), théologien et poète écossais, naquit en 1320, et devint le chapelain de David Bruce qui l'employa dans plusieurs ambassades. Il a écrit en vers la vie et les actions de ce prince; cet ouvrage a été imprimé à Glascow en 1672; Pinkerton en a fait une édition en 3 vol. en 1790. Barbour mourut à Aberdéen en 1378. Sir Walter-Scott le cite souvent dans son roman de l'*Antiquaire*.

BARCÉE. *Voyez* MAGON.

BARCEPHA. *V.* MOYSE BARCEPHA.

* **BARCHAM**, ou BARKHAM (Jean), savant théologien et antiquaire anglais, né à Exeter, vers l'année 1572, et mort en 1642, à Bocking, dans le comté d'Essex, où il était ministre d'une paroisse, a laissé une riche collection de médailles et de monnaies, qui se trouve aujourd'hui dans une des salles de l'université d'Oxford. Il a écrit les règnes des rois Jean et Henri II, dans | l'*Histoire de la Grande-Bretagne*, publiée par Jean Speed; | l'*Explication du Blason*, imprimée, pour la première fois à Londres, en 1610, in-fol., sous le nom de *Jean Guillim*, | et un *Traité* inédit *sur les médailles*.

BARCHAUSEN (Jean-Conrad), né à Horne dans le comté de la Lippe en 1666, s'appliqua à la chimie et à la pharmacie; parcourut une partie de l'Europe pour étendre ses connaissances, et fut nommé en 1703, professeur de chimie à Utrecht, emploi qu'il remplit avec distinction, jusqu'à sa mort arrivée en 1723, après avoir légué à la bibliothèque publique de cette ville un choix de livres sur la botanique et sur différentes parties de l'histoire naturelle. Ses écrits sont une preuve vivante de ses connaissances : ce sont | *Synopsis pharmaceutica*, Utrecht, 1696, in-8°; | *Elementa chymiæ*, Utrecht, 1703, in-8°; | *De medicinæ origine et progressu*, 1723, in-4°; | *Collecta medicinæ practicæ*, 1715.

* **BARCIA** (André-Gonzalez de), de l'académie espagnole, auditeur du conseil suprême de la guerre, et un des hommes les plus savans de son temps, naquit à Burgos en mai 1689. Il est auteur de plusieurs ouvrages historiques très estimés, parmi lesquels le plus remarquable est : *Ensayo cronologico*, ou *essai chronologique pour l'histoire générale de la Floride depuis l'an 1512, qu'elle fut découverte par Jean Ponce de Léon, jusqu'en 1722*, Madrid, 1723, in-fol. Barcia comprend sous le nom de *Floride* tout le continent et les îles adjacentes de l'Amérique septentrionale depuis la rivière de Panuco à l'orient du Mexique. L'exactitude des faits, l'impartialité, un style élégant et correct sont les qualités qui distinguent cet ouvrage. Barcia est mort à Madrid en 1742.

BARCLAY (Guillaume) naquit à Aberdeen en Ecosse. N'ayant pu s'avancer à la cour, il vint en France, et alla étudier à Bourges sous Cujas. Le Père Edmond Hay, jésuite, le fit nommer professeur en droit dans l'université de Pont-à-Mousson. Le duc de Lorraine lui donna une charge de conseiller d'état et de maître des requêtes; mais ayant été desservi auprès de ce prince par les jésuites, à ce que dit Bayle, il repassa en Angleterre. Le roi Jacques I lui fit des offres considérables, à condition qu'il embrasserait la religion anglicane. Barclay préféra revenir en France l'an 1604. Il eut une chaire de professeur de droit dans l'université d'Angers, et y mourut l'année d'après. Son traité *De potestate papæ*, Rome, 1610, in-8°, traduit en français, 1688, in-12; et celui *De regno et regali potestate*, Paris, 1600, in-4°, dédié à Henri IV, firent beaucoup de bruit dans le temps.

BARCLAY (Jean), fils de Guillaume et d'une demoiselle de la maison de Malleville, naquit à Pont-à-Mousson en 1582. Les jésuites, chez lesquels il fit ses études, voulurent l'agréger à leur société; mais il aima mieux suivre son père en Angleterre. Un poème latin, intitulé *Euphor-*

mion, qu'il publia sur le couronnement du roi Jacques I, le mit en faveur auprès de ce prince. Guillaume son père, craignant que le séjour d'Angleterre n'ébranlât la religion de son fils, le ramena en France. Le jeune Barclay l'ayant perdu quelque temps après, repassa à Londres, où Jacques I lui donna des emplois considérables. Il y fit imprimer la suite de son *Euphormion*, satire latine en 2 livres, dans laquelle l'auteur déploie l'érudition et la morale. Les meilleures éditions de ce livre sont celles d'Elzevir, 1627, in-12, et de Leyde, 1674, in-8°, *cum notis variorum*. Il a été traduit en français par l'abbé Drouet de Maupertuis, Anvers, 1711, 3 vol. in-12. Il publia vers le même temps le traité de son père, *De potestate papæ*. Comme cet ouvrage, ainsi que celui sur la *Puissance des rois*, par le même auteur, attaquait les sentimens de plusieurs théologiens, Bellarmin y répondit. Barclay lui répliqua, dans un écrit intitulé *Pietas*, in-4°. Jean Eudemon, jésuite, répondit pour Bellarmin, mais avec peu de succès. Il accusa Barclay d'hérésie; mais celui-ci prouva qu'il avait toujours été bon catholique, dans la cour d'Angleterre même. Ennuyé de demeurer en Angleterre, il repassa en France, et de là il alla à Rome, sous le pontificat de Paul V. Il y mourut dans l'aisance en 1621, la même année que son adversaire Bellarmin. Barclay était d'une mélancolie qui le rendait singulier : passant tout le matin dans son cabinet, sans voir personne, et le soir cultivant son jardin. On a de lui, outre les ouvrages dont nous venons de parler, | *Parænesis ad Sectarios*, Rome, 1617 : Barclay, qui n'était pas théologien, n'y réussit pas trop bien; | *Argenis*, Leyde, 1630, in-12, et *cum notis variorum*, 1664 et 1669, 2 vol. in-8° : roman mêlé de prose et de vers, traduit par l'abbé Josse, chanoine de Chartres, 1732, 3 vol. in-12, et beaucoup mieux par M. Savin, Paris, 1776, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage offre de l'étendue dans le plan, de la noblesse et de la variété dans les caractères, de la vivacité dans les images; il est plus digne d'être lu que son *Euphormion*. Le style tient de celui de Pétrone, de Lucain et d'Apulée. C'est un tableau des vices et des révolutions des cours. La générosité franche, héroïque et sans détours, y est en contraste avec la fourberie habile et la marche artificieuse. | Trois livres de poésies, in-4°, inférieures à sa prose; on y trouve de l'enflure et du phébus. | *Icon animorum*, Londres, 1612, in-8°, ouvrage qui réussit, quoiqu'il n'y ait pas assez de profondeur.

BARCLAY (Robert), né à Edimbourg en 1648, d'une famille illustre, fut élevé à Paris, sous les yeux d'un de ses oncles, président du collége écossais de cette ville. Il retourna en Ecosse avec son père, qu'il perdit peu de temps après, en 1664. Les quakers avaient répandu leurs erreurs dans ce royaume (*voyez* FOX, Georges) : Barclay se laissa séduire par ces fanatiques, et publia plusieurs ouvrages pour leur défense. Non content de les servir par ses écrits, il passa en Hollande et en Allemagne, pour y faire des prosélytes. Après avoir essuyé bien des fatigues, il revint l'an 1690 mourir en Ecosse, dans sa 42e année. Les historiens de sa secte le peignent comme un homme de bien, supportant le travail et la peine avec plaisir, d'une humeur gaie et d'un caractère constant. Ce qu'il y a de certain, c'est que ses mœurs étaient régulières, et qu'il joignait à beaucoup d'érudition, un esprit méthodique, des vues sages, et autant de modération que peut en avoir un enthousiaste. On a de lui plusieurs ouvrages, dans lesquels il réduit le quakérisme en système. Les principaux sont : | *Catéchisme* ou *Confession de foi dressée et approuvée dans l'assemblée générale des patriarches et des apôtres, sous la puissance de Jésus-Christ lui-même*. Il serait trop long d'analyser les principaux dogmes exposés dans ce livre. Nous nous bornerons aux points les plus importans de la morale des quakers. Il n'est pas permis, suivant eux, à un chrétien 1° de donner aux hommes des titres flatteurs, comme *votre Sainteté, votre Eminence, votre Excellence, votre Grandeur, votre Seigneurie*, etc.; ni de se servir de ces discours flatteurs, appelés communément *complimens* : 2° de se mettre à genoux, ou de se prosterner eux-mêmes devant aucun homme, ou de courber le corps, ou de découvrir la tête devant eux : 3° d'user de superfluités dans ses vêtemens, comme de gance au chapeau et de boutons aux manches : 4° de se servir de jeux, de passe-temps, de divertissemens, ou de comédies sous prétexte d'amusemens nécessaires : 5° de jurer, non-seulement dans les discours ordinaires, mais même en jugement devant le magistrat : 6° de résister au mal, ou de faire la guerre, ou de combattre dans aucun cas. | *Theologiæ veræ christianæ apologia*, Amsterdam, 1676,

in-4°. Basnage de Beauval et le P. Niceron disent qu'avant Gerard Croese, personne n'a donné un détail des dogmes des quakers. Ils se trompent, puisque cet ouvrage singulier, fait par un membre de cette secte, les fait connaître parfaitement. Il a été traduit en plusieurs langues, et particulièrement en français, Londres, 1702, in-8°. L'épître dédicatoire à Charles II contient, non des complimens mercenaires et de basses adulations, mais des vérités hardies et des conseils justes. « Tu » as goûté (dit-il à Charles, à la fin de » cette épître) de la douceur et de l'amer- » tume, de la prospérité et des plus grands » malheurs. Tu as été chassé du pays où » tu règnes; tu as senti le poids de l'op- » pression, et tu dois savoir combien » l'oppresseur est détestable devant Dieu » et devant les hommes. Que si, après » tant d'épreuves et de bénédictions, ton » cœur s'endurcissait, et oubliait le Dieu » qui s'est souvenu de toi dans tes dis- » grâces, ton crime en serait plus grand » et ta condamnation plus terrible. Au » lieu donc d'écouter les flatteurs de ta » cour, écoute la voix de ta conscience, » qui ne te flattera jamais. Je suis ton » fidèle ami et sujet. » | *Epistola ad legatos Noviomagi congressos*, 1678, in-4°.

*BARCLAY-DE-TOLLY, feld-maréchal des armées russes, ministre de la guerre, était fils d'un pasteur de Livonie, et ne dut son élévation qu'à son mérite. Il embrassa dès l'âge de 14 ans la carrière militaire, se distingua, en 1807, au combat de Gurka, et acquit aux affaires de Pultusk et de Prussick-Eylau une réputation qu'il soutint glorieusement dans la campagne de Finlande, en 1808, où ses brillantes actions et les talens dont il fit preuve lui valurent le grade de général d'infanterie en 1809, et le ministère de la guerre en 1810. L'année suivante, il fut décoré de la croix de Saint-Wladimir de première classe. Au commencement de 1813, le général Barclay-de-Tolly fut chargé du commandement en chef des armées combinées de la Russie et de la Prusse, et par la victoire de Leipsick décida du sort de la campagne. L'empereur Alexandre lui conféra alors le titre de comte. Ce général fut ensuite chargé de diriger les opérations de l'armée russe pendant l'invasion en France. Il fit une proclamation à son armée, par laquelle il lui recommandait la discipline la plus sévère, en menaçant de punition ceux qui s'en écarteraient. Après les affaires de Châlons, de Langres, de Brienne, de Sésanne, le comte Barclay-de-Tolly fit son entrée à Paris le 31 mars 1814, et fut créé par son souverain feld-maréchal. En 1815, à la nouvelle du débarquement de Napoléon, ce général qui avait établi son quartier général à Varsovie, dirigea ses troupes vers le Rhin. Il entra en France après la journée de Waterloo, avec une partie de son armée, et reçut de l'empereur de Russie le titre de prince. Barclay-de-Tolly vint à Paris, et Louis XVIII le décora de la croix de commandeur de l'ordre de Saint-Louis. La modération du feld-maréchal durant les deux invasions est digne d'éloge. Il mourut le 25 mai 1818 à Interbourg, en se rendant aux eaux de Carlsbad en Bohême.

* BARCO CENTENERA (MARTIN del), poète espagnol, naquit à Badajoz, en 1535. Il fut pendant quelques années professeur de belles lettres à l'université de Salamanque. Une dispute assez violente intervenue entre lui et un autre professeur le détermina à s'expatrier. Il passa en Amérique, et après avoir visité le Pérou, il s'arrêta au Paraguay, où il composa un ouvrage en vers, intitulé : *Argentina* ou *Histoire de la rivière de la Plata*, depuis sa découverte jusqu'en 1581. Dans cette composition, qu'on ne saurait appeler un poème, l'auteur se livre à son imagination, et entasse des fables aussi peu amusantes qu'étrangères au sujet. On y remarque cependant de belles descriptions, des inspirations heureuses, et plusieurs faits essentiels omis par les historiens de l'Amérique. L'*Argentina* fut imprimé à Lisbonne, en 1602, et inséré ensuite dans le tom. 3 du *Recueil de Barco*, Madrid, 1749. Barco Centenera avait embrassé l'état ecclésiastique ; il mourut à Badajoz, en 1696. — BARCO (ALEXIS), peintre espagnol, né vers 1610, eut beaucoup de talent pour peindre les paysages; plusieurs de ses tableaux se trouvent dans les palais du roi d'Espagne et dans ceux de différens seigneurs de Madrid. Il mourut fort pauvre, en 1665.

BARCOCHEBAS (c'est-à-dire, fils de l'Etoile), brigand fanatique, se disait l'étoile prédite par Balaam, application que le docteur Akiba ne fit point difficulté de ratifier (*Voyez* AKIBA). Les Juifs, toujours prêts à cabaler, et qui, selon la parole de J.-C., devaient être les dupes de plusieurs faux messies (*Voyez* ANDRÉ), le crurent la lumière céleste, le vrai Messie, et se soulevèrent, dans l'espérance que ce scélérat serait leur libérateur. Le

nouveau prophète prit plusieurs forteresses, et massacra beaucoup de Romains et de chrétiens. L'empereur Adrien envoya, contre ces furieux, Julius Sévérus gouverneur de la Grande-Bretagne. Ce général les ayant resserrés dans la ville de Bitter, s'en rendit maître, après 3 ans de siége. Cette guerre finit par la mort de Barcochebas et de ses sectateurs, et par le massacre de 580 mille Juifs, sans compter ceux qui périrent de faim ou de maladie, l'an 134 de J.-C. Bossuet dans son *Explication de l'Apocalypse*, prouve, par les rapprochemens les plus satisfaisans et un groupe de traits historiques saisis avec justesse, que Barcochebas est l'*Etoile* dont il est parlé dans le chap. 8 de cette sublime prophétie de saint Jean, et qui attira l'entière ruine des Juifs. « Cette étoile, dit-il, est le faux messie » Barcochebas, la seule cause du malheur » que saint Jean vient de décrire. Le » nom y convient, puisque le mot de » *Cochebas* signifie *Etoile;* mais la chose » y convient encore mieux, comme il pa» raît par l'histoire. Barcochebas se van» tait d'être un astre descendu du ciel pour » le secours de sa nation. »

BARCOS (MARTIN de), né à Bayonne, était neveu par sa mère du fameux abbé de Saint-Cyran, qui lui donna pour maître Jansénius, évêque d'Ypres, alors professeur de théologie à Louvain. Il le tira ensuite de cette université, pour lui confier l'éducation du fils d'Arnauld d'Andilly. Le secrétaire de l'abbé de Saint-Cyran étant mort, son neveu alla prendre sa place auprès de son oncle. Après sa mort, la reine-mère donna en 1644 son abbaye de Saint-Cyran à Barcos, qui la rétablit et la réforma. Le roi, informé que le nouvel abbé dogmatisait, lui envoya un ordre qui l'exilait à Boulogne. L'abbé de Barcos aima mieux se cacher, que de se rendre à l'endroit de son exil. Il revint ensuite dans son abbaye, et y mourut en 1678, âgé de 78 ans. Ses liaisons avec Saint-Cyran et avec le docteur Antoine Arnauld, lui firent jouer un rôle dans les disputes du jansénisme. Il enfanta plusieurs ouvrages, qui ne lui ont guères survécu. Les principaux sont : | *la Grandeur de l'église romaine, établie sur l'autorité de saint Pierre et de saint Paul*, in-4° ; | *Traité de l'autorité de saint Pierre et de saint Paul, qui réside dans le pape, successeur de ces deux apôtres*, 1645, in-4° ; | *Eclaircissemens de quelques objections que l'on a formées contre la grandeur de l'Eglise romaine*, 1646, in-4°. Ces 3 gros vol. furent composés par l'abbé de Barcos, pour défendre cette proposition, insérée par lui dans la préface de la *Fréquente communion*, et censurée par la Sorbonne : *saint Pierre et saint Paul sont deux chefs de l'église romaine, qui n'en font qu'un;* proposition qui, prise même grammaticalement, est d'une fausseté évidente; où trouvera-t-on que deux chefs n'en font qu'un? et qui tend d'ailleurs à détruire la primauté de saint Pierre, le grand fondement de l'union catholique, contre lequel toutes les sectes viennent échouer. L'abbé de Barcos avait assez de courage pour se soumettre aux règles de la plus austère pénitence, mais non assez de docilité pour rétracter une erreur. | Une *Censure du Prædestinatianismus du P. Sirmond;* | *De la Foi, de l'Espérance et de la Charité*, 2 vol. in-12; | *Exposition de la foi de l'église romaine touchant la grâce et la prédestination*, in-8° ou in-12. Il avait travaillé au *Petrus Aurelius* avec son oncle. *Voyez* SAINT-CYRAN.

BARDANES, surnommé le *Turc*, général des troupes d'Irène, voulant monter sur le trône, se fit proclamer empereur par l'armée qu'il commandait. Nicéphore, intendant des finances, s'étant fait couronner en même temps, et la ville de Constantinople refusant d'entrer dans la révolte de Bardanes, il écrivit à son concurrent, qu'il mettait bas les armes, et qu'il allait se faire moine. Il obtint son pardon; mais quelque temps après, en 803, Nicéphore lui fit crever les yeux.

BARDAS, frère de l'impératrice Théodora, rétablit les sciences dans l'empire, où elles étaient comme anéanties, depuis que le barbare Léon l'Isaurien avait fait brûler la bibliothèque de Constantinople. Bardas, nommé César, et voulant acquérir plus d'autorité, massacra, en 856, Théoctiste, général des troupes de l'empereur Michel, et fut mis à sa place. Il fit ensuite cloîtrer l'impératrice sa sœur, répudia sa femme, pour vivre avec sa belle-fille, et fit chasser saint Ignace du siége patriarchal, qu'il donna à l'eunuque Photius, son neveu, en 858. Il eut plusieurs démêlés avec Basile le Macédonien, depuis empereur. Photius engagea Basile et l'empereur Michel à se réconcilier avec Bardas, et leur fit sceller par le sang de Jésus-Christ la promesse de ne pas lui nuire. Mais Basile ayant conçu des soupçons contre les desseins de Bardas, l'assassina en 866.

* **BARDAS SCLERUS**, général d'armée sous l'empereur Jean Zimiscès, se révolta après la mort de ce prince contre Basile II et Constantin-le-Jeune, et se fit proclamer empereur en 975. Vaincu par Bardas Phocas, il se joignit ensuite à ce dernier qui avait pris la pourpre, et partagea l'empire avec lui; mais, à sa mort il alla se soumettre à Basile, qui lui conserva sa charge de grand-maître du palais.

* **BARDE** (JEAN de la), marquis de Marolles-sur-Seine, diplomate et écrivain mort à Paris en 1692, successivement premier commis des affaires étrangères, ambassadeur en Suisse, et député au congrès d'Osnabruck par le cardinal Mazarin, écrivit en latin l'*Histoire* de son temps de 1643 à 1653, imprimée à Paris en 1671, in-4°. Son frère DENIS de la BARDE, évêque de Saint-Brieuc, fut secrétaire de l'assemblée du clergé de France, et prononça, en 1645, l'oraison funèbre de d'Henri d'Escoubleau, archevêque de Bordeaux.

BARDESANES, hérétique du 2e siècle, sectateur de Valentin, se dégoûta ensuite d'une partie des erreurs de son maître, et écrivit même pour les réfuter; mais il en garda toujours quelques-unes. Il niait la résurrection des morts, et avait répandu ses erreurs à Edesse, par le moyen de certains vers que le peuple avait appris à chanter. Saint-Ephrem, pour remédier au mal, fit apprendre aux habitans de la ville et de la campagne d'autres vers qu'il avait composés, et qui contenaient la doctrine catholique. Si l'on en croit saint Augustin, Bardesanes défendait le fatalisme; mais il paraît par Eusèbe qu'au contraire il combattait cette erreur: peut-être la défendit-il d'abord et la réfuta-t-il ensuite. Ses disciples portèrent le nom de *Bardésianistes*.

BARDET (PIERRE), né à Montaguet en Bourbonnais, l'an 1591, mourut à Moulins en 1685, à 94 ans, avec la réputation d'un bon avocat. On a de lui un *Recueil d'arrêts*, en deux vol. in-fol. Paris, 1690, et Avignon, 1773, publiés par Berroyer son compatriote, qui l'accompagna de notes et de dissertations.

* **BARDI** (JÉRÔME), prêtre et médecin italien, au 17e siècle, était de Rapallo, mais d'origine génoise. Il entra, en 1619, dans la compagnie de Jésus, d'où sa mauvaise santé l'obligea de sortir cinq ans après. Il alla ensuite à Gênes, où il reprit ses études, et fut reçu docteur en théologie et en médecine. La chaire de philosophie de l'université de Pise, où l'on expliquait Aristote et Platon, étant devenue vacante, l'archevêque de Pise, Julien de Médicis, la fit donner à Bardi, qui y professa avec beaucoup d'éclat. Il continuait cependant d'étudier l'anatomie, la médecine, et trouvait encore des momens à donner à la poésie. Après la mort de son père, il se rendit à Rome, où il resta depuis 1651 jusqu'en 1667; et, quoique prêtre, il obtint du pape Alexandre VII, la permission d'exercer la médecine. Les principaux ouvrages qu'on a de lui, sont: | *Prolusio philosophica habita in Pisarum celeberrimo Athenæo, XI mensis novemb.* 1633, etc Pise, 1634, in-4°. C'est le discours d'ouverture de ses cours de philosophie dans cette université. | *Medicus politicocatholicus*, etc., Gênes, 1643, in-8°.; | *Theatrum naturæ iatrochymicæ rationalis*, etc., Rome, 1654, in-4°; | *Xaverius Peregrinus, pede pari et impari descriptus*, Rome 1659, in-4°. Ce poème valut à l'auteur, de la part d'Alexandre VII, une pension de cinquante écus romains. Parmi les ouvrages de Jérôme Bardi, qui n'ont point été imprimés, on en remarque un, dont le titre singulier fait croire qu'il cultivait aussi la musique; ce titre est: *Musica medica, magica, moralis, consona, dissona, curativa, catholica, rationalis.*

BARDIN (PIERRE), né à Rouen, en 1590, membre de l'académie française, se noya en 1637, en voulant sauver M. d'Humières, dont il avait été gouverneur. Chapelain, dans une épitaphe faite par ordre de l'académie, dit que *les vertus se noyèrent avec lui*. Bardin laissa quelques ouvrages, écrits d'un style lâche et incorrect. Les principaux sont: | *le grand Chambellan de France*, 1623, in-fol.; | *Pensées morales sur l'Ecclésiaste*, 1629, in-8°; | *le Lycée*, ou *De l'honnête homme*, 2 vol. in-8°.

* **BARDON** (FRANÇOIS DANDRE), peintre célèbre, né à Aix en Provence, en 1700, et mort à Paris en 1783. Destiné à fréquenter le barreau, il fut envoyé par ses parens à Paris pour étudier le droit et s'y faire recevoir avocat. La peste qui désolait alors sa patrie l'y retint plus long-temps qu'il ne l'avait prévu, de sorte qu'il se trouva sans occupation. Doué d'un génie bouillant et plein de feu, il se sentit du goût pour le dessin. J. B. Vanloo, son compatriote, lui en donna les premières leçons; il entra ensuite chez de Troy, le fils, et y apprit à peindre.

L'habitude qu'il contracta de jeter sur le papier tout ce que son imagination lui suggérait, le rendit bientôt compositeur aussi fécond que facile. Après avoir donné en Provence des preuves éclatantes de ses talens, il vint à Paris, et ne tarda pas à y être avantageusement connu. La mort de Lépicier ayant fait vaquer la place de professeur d'histoire dans l'école des élèves, Bardon l'obtint aisément. Dès ce moment il se consacra tout entier à l'instruction de ses élèves; il abandonna le pinceau et ne quitta plus la plume. Ce qu'il crut leur être plus utile fut un cours complet des usages et coutumes des différens peuples, dont la connaissance est si nécessaire à ceux qui cultivent les beaux arts. Il voulut aussi leur apprendre à traiter convenablement chaque trait d'histoire, et l'ouvrage qu'il se proposait de faire à ce sujet devait avoir nombre de volumes. Il n'en a publié que trois, sous ce titre : *Histoire universelle traitée relativement aux arts de peindre et de sculpter*, 1769, 2 vol. in-12. Il avait donné auparavant un *Traité de peinture*, suivi d'un *Essai sur la sculpture*, pour servir d'introduction à une *Histoire universelle* relative à ces arts. Ces deux ouvrages auraient eu plus de succès, si l'auteur eût été moins prolixe, moins amoureux de ses propres idées, si son style eût été plus naturel et mieux préservé de la corruption générale, qui dans ce siècle de subversion ne fait pas plus de quartier au langage qu'aux choses. En 1770, après une attaque d'apoplexie, suivie d'une paralysie, il ne fit que végéter. On voit plusieurs de ses tableaux aux Capucins du Marais, aux Missions étrangères et aux Filles de Saint-Thomas-de-Villeneuve. Le plus remarquable est celui d'*Auguste qui fait précipiter dans le Tibre les personnes accusées de péculat*.

* BARDOSSY (Jean de), mort le 18 mars 1819, âgé de 81 ans, à Pesth, où il passa dans la retraite les dernières années de sa vie, est avantageusement connu dans la littérature hongroise, par la continuation des *Analecta Scepusii* de Charles Wagner, et par plusieurs autres écrits sur l'histoire de Hongrie. Ses divers ouvrages sont : | *Animadversiones historico-critico-diplomaticæ in opus de insurrectione nobilium, auctore Josepho Kereszturio, Vindobonæ*, 1790, *vulgatum, cum recensione apocrisium de Banderiis Hungaricis*, Viennæ, anonymo auctore, 1785, editarum, conscriptæ Budæ, 1792, vol. de 229 pag. in-8°; | *Observationes in Gregorii Berzeviczii libellum de commercio et industriâ Hungariæ, Leutschoviæ*, 1797, vol. de 78 pag. in-8°. Mais son principal ouvrage est : | *Moldavensis vel Szepsiensis decimæ indagatio est proxima terræ Scepusiensis et huic innexarum sacro-profanarum jurisdictionum evolutio*, *Posonii*, 1803; vol. de 192 p. in-4°.

BARDOU (J.), curé, né à Poret, près de Sédan, en 1729, mort à Rilly-aux-Oyes, en 1813, a publié : | l'*Esprit des apologistes de la religion chrétienne*, Bouillon, 1776, 3 vol. in-12; | *Histoire de Laurent Marcel*, ou *l'Observateur sans préjugés*, Lille, 1770-81, 4 vol. in-12; | *Amusement d'un philosophe solitaire*, Bouillon, 1783, 3 vol. in-8°.

* BARDOU DUHAMEL, jésuite, et depuis leur suppression, avocat à Metz. On ignore l'époque de sa mort. Il a publié un *Traité de la manière de lire les auteurs avec utilité*, Paris, 1747 et 1751, 3 vol. in-12.

* BARDYLIS, charbonnier, puis chef de voleurs, devint roi de l'Illyrie. Il défit Perdiccas, roi de Macédoine, qui fut tué dans le combat, et s'empara d'une partie de ses états; mais il fut bientôt lui-même vaincu par Philippe, frère et successeur de Perdiccas, qui lui reprit toutes ses conquêtes, l'an 359 avant J.-C. Peu d'années après, Bardylis se souleva de nouveau, de concert avec le roi des Thraces et celui des Pæoniens; Philippe les ayant prévenus, les défit et les rendit tributaires de la Macédoine. Bardylis, quoiqu'âgé de quatre-vingt-dix ans, combattit à cheval avec beaucoup de valeur; il ne fut cependant pas tué, comme le dit Olivier, dans son *Histoire de Philippe*; mais il est probable qu'il ne poussa pas sa carrière bien loin. Clitus son fils se révolta contre Alexandre, qui venait de monter sur le trône; ce prince le défit, le dépouilla de ses états, et le força de se réfugier chez Glaucias, roi des Taulantiens. Il rentra sans doute dans son royaume après le départ d'Alexandre pour l'Asie; car on trouve au nombre des femmes de Pyrrhus, une Bircenna, fille de Bardylis, roi des Illyriens, qui devait être petit-fils de celui-ci.

* BARDZINSKI (Jean-Alanus), religieux polonais de l'ordre des dominicains, vécut dans le 17e siècle. Il a traduit en vers polonais la *Pharsale* de Lucain, Oliva, 1691; les tragédies de Sénèque, Thorn, 1696. On a aussi de lui une traduc-

tion, partie en prose, partie en vers, de la *Consolation philosophique* de Boëce, Thorn, 1694. Les Polonais s'occupèrent, dès le 16e siècle, à traduire dans leur langue les auteurs grecs et latins. Pendant le 17e et le 18e, cette branche de leur littérature s'est encore enrichie davantage, et s'est étendue aux écrivains de la France et de l'Italie. Virgile, Ovide, Pétrarque, le Tasse, Racine, Fénélon, Voltaire ont été traduits par des littérateurs d'un talent distingué, et que nous aurons occasion de faire connaître dans la suite de ce Dictionnaire.

*BARENT ou BARENTSEN (Thierry), peintre, né à Amsterdam en 1534, mort dans cette ville en 1592, traita les sujets d'histoire avec succès. Sa Judith est regardée comme son chef-d'œuvre; il s'adonna particulièrement au portrait, qu'il composait dans le goût du Titien, sous lequel il avait étudié plusieurs années et dont il a fait le portrait.

*BARENTIN (Charles-Louis-François de Paule de), né en 1738 d'une famille ancienne et distinguée, fut d'abord avocat-général au parlement, puis président de la cour-des-aides. La réputation qu'il se fit dans ses fonctions le fit nommer garde-des-sceaux, le 19 septembre 1788, en remplacement de M. de Lamoignon. Les premiers troubles de la révolution rendirent son nouvel emploi difficile, et plusieurs l'ont dépeint comme un homme faible et au-dessous de sa place, parce que son caractère et ses opinions ne lui permirent pas d'adopter les innovations qu'on voulait introduire, et dont il sentait toutes les conséquences. Il ouvrit néanmoins la seconde assemblée des notables et les états-généraux par un discours plein de modération, et fit d'inutiles efforts pour rapprocher les trois ordres. La réponse qu'il fut chargé de faire au nom du roi à l'Assemblée nationale qui demandait l'éloignement des troupes, indisposa encore les esprits contre lui, et Mirabeau l'accusa de donner au roi des conseils contre l'assemblée; mais il prévint ses ennemis en donnant sa démission, et fut remplacé par l'archevêque de Bordeaux. Dénoncé de nouveau le 18 novembre 1789, comme ayant participé à une conspiration dont le but était de former un rassemblement de troupes dans les environs de la capitale pour l'opprimer, il fut acquitté par le Châtelet. Peu de temps après il sortit de France, où il ne pouvait plus rester sans danger, et il passa les temps les plus orageux de la révolution en Piémont, en Allemagne et en Angleterre, auprès du roi et des princes A la restauration, son âge ne lui permettant pas de reprendre les sceaux, il fut nommé chancelier honoraire, et M. d'Ambray, son gendre, fut garde-des-sceaux et chancelier titulaire. Dans le même temps il reçut le titre de grand-officier commandeur du Saint-Esprit. Il est mort à Paris à 80 ans, le 30 mai 1819.

*BARENTIN-DE-MONTCHAL (Le vicomte de), lieutenant-général et grand'-croix de Saint-Louis, né en 1737, était de la même famille que le précédent, mais d'une autre branche. Il fit la guerre de 7 ans comme capitaine de cavalerie. Nommé ensuite officier supérieur dans la compagnie écossaise des gardes-du-corps de Louis XV et de Louis XVI, il émigra avec les princes, servit dans leur armée, puis dans celle de Condé; enfin il commanda à Mittau le détachement qui servait de garde à Louis XVIII. Lors de son retour en France, malgré son grand âge, il reprit son rang dans la première compagnie des gardes-du-corps, et il fit son service jusqu'en 1816, qu'il fut obligé de prendre sa retraite. Il était aussi distingué pour sa piété que pour son dévouement, et il est mort dans le mois de mars 1824. On a de lui : | *Voyage dans les Etats Unis, fait en 1784*, traduit de l'anglais, de J.-S.-D. Smith, Paris, 1791, 2 vol. in-8°; | *Rapport fait à sa majesté Louis XVIII sur la monarchie française, contre le tableau de l'Europe de M. de Calonne*, 1797, in-8°; | *Géographie ancienne et historique composée d'après les cartes de d'Anville*, Paris, 1807, 2 vol. in-8°; | *Traité sur les haras, extrait de l'ouvrage italien, de J. Brugnone, traduit et rédigé à l'usage des haras de France et de toutes les personnes qui élèvent des chevaux*, 1807, in-8°. — Son épouse a publié une *Histoire abrégée de l'ancien et du nouveau Testament, semée de courtes réflexions, pour tous les enfans et les adolescens*, Paris, 1804, 2 vol. in-12.

*BARET (Jean), professeur à l'école centrale de Nantes, et membre de la société académique de la même ville, y est mort en 1814, après avoir professé pendant un grand nombre d'années, avec la plus grande distinction, les mathématiques et l'hydrographie. On a de lui : | un *Mémoire lu à la société académique de Nantes, sur le calcul des longitudes en mer*, imprimé par cette société; | un

Mémoire sur les deux trigonométries, 1 vol. in-8°; | *Nouvelles résolutions des problèmes de l'astronomie nautique*, Nantes, 1792, 1 vol. in-8°.

* **BARET** (N.), né auprès de Boulogne-sur-mer, après s'être fait connaître par quelques écrits, entre autres des vers à la louange de l'archevêque de Malines, publia en 1785, le *Courrier de l'Escaut*, feuille périodique qui existe encore aujourd'hui, sous le titre de *Courrier Belge*. Il écrivit contre le célèbre Linguet et fut un des collaborateurs des *Ephémérides de l'humanité et des Annales de la monarchie*, rédigées dans un esprit opposé à la révolution. Mais l'armée de Dumouriez ayant pénétré dans la Belgique, il fit partie du club des jacobins à Bruxelles. Baret devint plus tard membre du comité de sûreté générale dans cette ville, puis accusateur public près le tribunal révolutionnaire d'Anvers, et passa bientôt, avec le même titre au tribunal criminel de la Lys. Député, en l'an 8, au conseil des Anciens, Baret se prononça pour les fêtes décadaires, et la prohibition des marchandises anglaises. Il venait d'être nommé tribun, après le 18 frimaire, et revenait à Paris, lorsqu'il mourut à Valenciennes en 1799.

* **BARETTI** (Joseph), litterateur et poète, né à Turin en 1716, quitta sa patrie, lorsque les armées combinées de France et d'Espagne vinrent mettre le siége devant cette ville; il se rendit à Londres, où il ouvrit une école italienne, et y mourut en 1789. On a de lui : | *Dissertation sur la Poésie italienne*, in-8°, 1753; | *Introduction à la langue italienne*, in-8°, 1755; | *Bibliothèque italienne*, in-8°, 1757; | *Dictionnaire anglais et italien*, 1760, 2 vol. in-4°; | *Exposition des mœurs et des coutumes d'Italie*; | *Voyage de Londres à Gênes par l'Angleterre, le Portugal, l'Espagne et la France*, 1770, 4 vol. in-8°; | *Choix de passages d'auteurs célèbres de France, d'Espagne, d'Italie et d'Angleterre*, 1772, in-8°; | *Phraséologie italienne et anglaise*, 1776, in-8°; | *Discours sur Shakespeare et Voltaire*, 1777, in-8°, etc. Le Voyage de Londres à Gênes, et les Mœurs et coutumes d'Italie ont été traduits en français, le premier de ces deux ouvrages, en 1778, par H. Rieu, et le second par Fréville, en 1773.

* **BARGETON**, célèbre avocat du parlement de Paris, né à Uzès vers 1675, fut impliqué dans la conspiration de Cellamare, et enfermé à la Bastille. Mais il parvint à se justifier et en sortit le 14 mai 1719. Le contrôleur général des finances Machault le chargea de dresser un mémoire sur le projet d'assujétir les biens du clergé à l'impôt du 20ᵉ. Bargeton écrivit à cette occasion les lettres connues sous le nom de *Ne repugnate*, parce qu'elles avaient pour épigraphe ce passage de Sénèque : *Ne repugnate vestro bono*. Le projet ayant échoué, un arrêt du conseil du 1ᵉʳ juin 1750 ordonna la suppression de ces lettres. Imprimées d'abord sous le nom supposé de Londres, elles le furent de nouveau à Amsterdam. M. de Caulet, évêque de Grenoble, et M. Duranthon, docteur de Sorbonne, y répondirent. Bargeton ne put leur répliquer; la mort l'avait frappé avant l'impression de son ouvrage, en 1750, à l'âge de 75 ans.

* **BARILLON** (Jean-Joseph-François-Alexandre) né vers 1756, à Serres, aujourd'hui dans le département des Hautes-Alpes, dans l'espoir de faire fortune, se rendit à Saint-Domingue, avec cinq mille livres en assignats, presque sans valeur, et revint de cette île avec des richesses immenses qu'il accrut encore en spéculant sur les biens nationaux. Il ouvrit ensuite une maison de banque. Lorsque le Directoire eut formé, en 1797, le projet d'une descente en Angleterre, Barillon fut chargé par le commerce de Paris, d'annoncer au gouvernement l'ouverture d'un emprunt pour subvenir aux frais de la guerre. Le luxe effréné qu'il déploya commença cependant à ébranler sa fortune que des spéculations vastes et malheureuses achevèrent de renverser, et Barillon se déclara en 1805 en état de faillite. Il rentra alors dans l'obscurité, et ne reparut qu'en 1815, époque à laquelle il commanda une compagnie de grenadiers dans la garde nationale parisienne. Barillon fit partie de la chambre des représentans de 1815 et mourut en 1819.

BARING (Daniel-Evrard), naquit, en 1690, à Oberg, dans l'Heldesheim. Il était fils d'un ecclésiastique, et étudia d'abord la théologie. Il entreprit ensuite l'étude de la médecine, qu'il quitta également pour se livrer à celle de l'histoire littéraire, où il fit des progrès rapides. Baring devint un des plus savans bibliographes de l'Allemagne, et ce talent lui mérita, en 1719, la place de sous-bibliothécaire royal à Hanovre. Il s'appliqua alors plus particulièrement à l'histoire de la diplomatie, sur laquelle il publia un ouvrage très-estimé, qui a pour titre :

Clavis diplomaticæ, specimina veterum scripturarum tradens, Hanovre, 1737, in-4°. La seconde édition, 1754, 2 vol. in-4°, est enrichie d'une bibliothèque des auteurs qui ont écrit sur la diplomatique. On cite également avec éloge son *Essai sur l'histoire ecclésiastique du Hanovre*, ibid., 1748. Il mourut en 1753.

BARISON, roi de Sardaigne, héritier de la célèbre maison Sardi de Pise, l'une de celles qui avaient concouru à enlever la Sardaigne sur les Sarrasins, était, en 1164, seigneur d'Arborea, lorsqu'il entreprit de reconquérir ses droits. Il offrit à Frédéric Barberousse un tribut de 4,000 marcs d'argent pour l'aider à reprendre ses états. Frédéric le seconda de tout son pouvoir; les Génois, espérant ainsi soustraire cette île aux Pisans, leurs rivaux, favorisèrent les projets de Barison, firent l'avance du tribut, et armèrent une flotte. Ils le promenèrent le long des côtes de Sardaigne, attendant toujours une révolution du peuple en sa faveur. Leur espérance fut vaine; ils ramenèrent avec eux le roi, qu'ils gardèrent en gage des sommes qu'ils avaient payées pour lui. Barison mourut en prison à Gênes, sans avoir pu entrer dans ses états.

* **BARJAUD** (J.-B.), né à Montluc vers 1784, fit ses études à Paris. Après avoir donné à l'Odéon quelques comédies qui eurent du succès, il se préparait à en lire une en cinq actes et en vers au théâtre-français, et se livrait avec ardeur à l'achèvement d'un poème de *Charlemagne*, commencé depuis plusieurs années, lorsqu'en 1812 il perdit l'emploi qui assurait son existence. Dès lors Barjaud résolut, avant de terminer et de revoir ce dernier ouvrage, de suivre la carrière des armes, et d'aller sur les champs de bataille, afin, disait-il, d'y trouver des idées, d'y contempler des tableaux, et de les peindre d'après nature. Il fut nommé sous-lieutenant dans le 37e régiment d'infanterie légère, faisant partie du corps d'armée destiné à rejoindre le prince Eugène, qui se repliait sur Magdebourg. Peu fait aux fatigues de la guerre, aux marches forcées et aux privations qui en sont la suite, Barjaud, épuisé de lassitude, faillit plusieurs fois rester en route; mais son courage ne l'abandonna pas, et le désir de se signaler lui donna de nouvelles forces. Il arriva enfin, et les jeunes soldats qu'il commandait se firent remarquer par leur intrépidité. A la bataille de Bautzen, en mai 1813, il continua de se distinguer. Après l'armistice de Neumark, l'armée prit des cantonnemens, et Barjaud profita de ce temps de repos pour composer plusieurs odes qu'il vint présenter au chef des armées françaises, lors d'une grande revue qui fut passée à Dresde. Ce chef, qui probablement avait entendu parler des ouvrages de Barjaud, dit au poète guerrier, qu'il lui accordait une décoration. « Laquelle? demanda Barjaud; est-ce celle de la légion-d'honneur ou celle de la réunion?—Celle que tu choisiras, répondit Bonaparte. » Barjaud choisit celle de la réunion. Pendant l'armistice, il vint à Dresde, et assista le 28 août aux combats de Hollendorf, de Kulm; il était le 16 octobre à la bataille de Wachau, et le 18 à celle de Leipsick. C'est là qu'après avoir fait des prodiges de valeur, il fut blessé mortellement. Outre le poème de *Charlemagne*, divisé en seize chants dont le dernier n'est point terminée, et dans lequel l'auteur, ainsi qu'il le disait lui-même, avait pris Homère et le Tasse pour modèles, et outre les comédies dont il a été parlé, ouvrages inédits, Barjaud a composé et fait imprimer : | *Homère ou l'origine de l'Iliade et de l'Odyssée*, poème d'environ mille vers, suivi de quelques fragmens de celui de *Charlemagne* et autres poésies, in-12, Paris, 1811; | deux recueils *d'Odes nationales*, à la suite desquelles on trouve des fragmens de traductions en vers français de Juvénal, de Claudien, etc. in-8°, Paris, 1812; | une *Ode* à M. Lemaire, sur la mort inopinée de son fils, in-8°. Ses ouvrages ont obtenu le plus grand succès.

* **BARKOK**, premier sultan de la dynastie des Mamelouks circassiens en Egypte, mort en 1399, s'éleva de l'état d'esclave aux premières dignités de la milice des Mamelouks, et chassa du trône le sultan Hadjy, de la dynastie des Mamelouks baharites. Il eut à combattre plusieurs insurrections suscitées par les principaux émirs égyptiens; mais il en triompha, et finit par régner avec quelque tranquillité. Il rétablit l'ordre dans l'état, et, quoiqu'il eût aboli beaucoup d'impôts, il laissa 400,000 pièces d'or dans son épargne. Son fils Farady lui succéda.

BAR-JESU, est le même qu'Elymas. *Voyez* ce nom.

BARLAAM (saint), né dans un village près d'Antioche, fut occupé dans son enfance aux travaux de la vie champêtre; mais il les sanctifiait par la pratique des

vertus les plus héroïques, et se préparait ainsi à recevoir la couronne du martyre. Il n'avait d'autres connaissances que celles des maximes de l'évangile, ce qui ne l'empêcha pas de confondre l'orgueil et la cruauté des maîtres du monde. Le zèle avec lequel il confessait le nom de Jésus-Christ, le fit arrêter par les païens. Il fut renfermé dans les prisons d'Antioche, où il resta long-temps. Ayant été conduit devant le juge, celui-ci le railla sur son extérieur et son langage rustique : mais il fut étonné de sa grandeur d'âme et de son inébranlable constance. Après divers tourmens, Barlaam fut tiré de la prison, et placé devant un autel, où étaient des charbons allumés pour brûler l'encens destiné au sacrifice. On lui étendit la main sur le feu, après l'avoir couverte d'encens et de charbons embrasés; on imaginait que la douleur lui ferait secouer la main, et que l'encens venant à tomber dans le feu qui était sur l'autel, on pourrait dire qu'il avait sacrifié. Le généreux chrétien, qui craignait de donner le moindre scandale, se laissa brûler la main sans vouloir la remuer. A la vue d'un tel courage, les railleries des païens se changèrent en admiration. Barlaam mourut peu de temps après cette victoire : on croit que ce fut sous Dioclétien. *Voyez* les panégyriques de saint Barlaam, par saint Basile, t. 2, p. 138, et par saint Chrysostôme, t. 2, p. 681; les Actes grecs du saint donnés par Lambécius, t. 8, p. 277, et dont le P. Baltus a publié une traduction latine à Dijon en 1720, in-12. *Voyez* aussi une homélie de Sévère, patriarche d'Antioche, qui se trouve dans un manuscrit chaldaïque, et qui est citée par M. Joseph Assémani, *Bibliothèque orientale*, tome 4, page 571.

BARLAAM, ermite indien, dont l'histoire, conjointement avec celle de Josaphat, fils d'un roi des Indes, a été écrite par saint Jean Damascène; au moins porte-t-elle son nom, quoique les manuscrits l'attribuent à différens auteurs. On ne croit pas que cette *histoire* soit vraie dans sa totalité, quoiqu'on ne puisse dire qu'elle soit absolument fausse. Voici le jugement qu'en porte M. Huet : « C'est » un roman, mais spirituel; il traite de » l'amour; mais c'est de l'amour divin : » l'on y voit beaucoup de sang répandu, » mais c'est du sang des martyrs.... Non » que je veuille soutenir que tout en soit » supposé : il y aurait de la témérité à dés» avouer qu'il y ait jamais eu de Bar» laam, ni de Josaphat. Le témoignage » du Martyrologe romain, qui les met au » nombre des saints, ne permet pas d'en » douter. Cet ouvrage, soit pour la ma» nière dont il est écrit, soit pour l'agré» ment de son invention, soit pour la » piété, a été si fort goûté des chrétiens » d'Egypte, qu'il a été traduit en langue » cophte, et qu'il est aujourd'hui assez » commun dans leurs bibliothèques. » *De l'origine des romans*, p. 87, Paris, 1685.

BARLAAM, moine grec de l'ordre de saint Basile, né à Seminara dans la Calabre, se distingua au 14e siècle par son savoir dans la théologie, la philosophie, les mathématiques et l'astronomie. Etant passé en Orient pour y apprendre la langue grecque, il s'acquit les bonnes grâces d'Andronic le Jeune, empereur de Constantinople, qui le fit abbé de Saint-Sauveur. Ce prince, en 1339, l'envoya en Occident pour proposer la réunion de l'église grecque avec la latine, et surtout pour implorer le secours des princes chrétiens contre les Mahométans. Ses *Lettres* à ce sujet sont imprimées à Ingolstadt, 1604, in-4°. Barlaam, de retour en Orient, eut de vives disputes avec Palamas, moine célèbre du mont Athos : c'était le chef d'une secte de quiétistes, qui en appuyant leur barbe sur la poitrine, et fixant leurs regards vers le nombril, croyaient voir la lumière éclatante qui parut aux apôtres sur le Thabor. Ces visionnaires soutenaient qu'elle était increéée. Barlaam s'éleva contre eux de vive voix et par écrit : mais ayant été condamné par les sectateurs de ces contemplatifs, il abandonna l'Orient pour repasser en Occident. Etant à Constantinople, il avait écrit contre les latins; mais il reconnut sa faute, et écrivit fortement contre le schisme : ce qui a donné lieu à quelques auteurs de distinguer deux Barlaam. On trouve, dans Canisius, les *Traités* de Barlaam pour prouver la procession du Saint-Esprit et la primauté de l'église de Rome. Il obtint l'évêché de Géraci, transféré aujourd'hui à Locri, par le crédit de Pétrarque, à qui, dans le temps de son ambassade à Avignon, il avait montré un peu de grec Barlaam mourut dans cet évêché, vers 1348.

BARLÆUS ou **BAERLE** (Gaspard), d'Anvers, d'abord ministre en Hollande, défendit Arminius et fut privé de ses emplois par les gomaristes. Il professa ensuite la philosophie à Amsterdam, où il mourut en 1648. « Par un effet de ses » études excessives, dit M. Tissot (*De la*

» *santé des gens de lettres*), son cerveau » s'affaiblit, et il avait le délire de se » croire de beurre, ce qui lui faisait fuir » le feu. Lassé de ces terreurs continuel- » les, il se précipita dans un puits. » On a de lui un volume de *harangues* estimées pour le style, mais où il n'y a rien à apprendre. Ses *Poésies* ont été imprimées à Leyde, en 1628 et 1631, in-8°. On y trouve plus de génie que d'art, et plus de feu que de correction. On a encore de lui des *Lettres*, Amsterdam, 1667, 2 vol. in-12; et une *Histoire du Brésil*, Amsterdam, 1647, in-folio.

BARLÆUS (Lambert), professeur de grec dans l'académie de Leyde, était frère du précédent. Il parlait, dit-on, le grec, comme l'idiome maternel; ce qui lui mérita de la part des états de Hollande, la commission de traduire en cette langue, avec Jacques Revius, la Confession des églises réformées. Il mourut en 1655. On a de lui le *Timon de Lucien*, avec des notes utiles, et un bon *Commentaire sur la Théogonie d'Hésiode*.

BARLAND (Adrien), né dans l'île de Sud-Beveland, en 1448, professa l'éloquence à Louvain, et mourut vers 1542, après avoir publié plusieurs ouvrages. Les principaux sont : | des *Notes* sur Térence, sur Virgile, sur Pline le Jeune, sur Ménandre; | un *Abrégé de l'histoire universelle*, depuis J.-C. jusqu'en 1532, in-8°, 1603; | la *Chronique des ducs de Brabant*, traduite en français, avec des figures, 1603, in-fol.; | *De litteratis urbis Romæ Principibus*, in-4°; *de Ducibus venetis*; | *de Comitibus Hollandiæ*; | *de Episcopis ultrajectinis*, etc.

BARLET ou **BARLETTA** (Gabriel), religieux dominicain du 15e siècle, se fit un si grand nom par ses sermons, qu'on disait, par manière de proverbe : *Nescit prædicare, qui nescit Barletare*. Cependant ses sermons, tels qu'ils ont été donnés au public, sont si ridicules et si burlesques, le sacré est si indignement mêlé avec le profane, la bigarrure enfin dans tous les sens est si révoltante, que les savans doutent avec raison si le prédicateur dominicain a pu débiter en chaire tant de sottises : et il est apparent, comme l'a écrit Léandre Alberti, qu'un mauvais harangueur aura publié ses sermons sous le nom de Barletta pour leur donner de la vogue. On en a fait plus de vingt éditions, avec des remarques par D. Nicolas Hugues Menard. Les protestans, qui, au défaut de bonnes raisons, croient bien défendre leur cause, en racontant quelques sottises des catholiques, n'ont pas manqué d'appeler à leur secours les sermons de Barlet. Henri-Etienne, surtout, a cru que cette découverte était un trésor pour son parti. Ce dominicain mourut vers l'an 1470. Les uns disent que le nom de *Barletta* lui est venu de Barletta, ville du royaume de Naples où il était né : d'autres disent que c'était le nom de sa famille, et qu'il est né à Aquino.

* **BARLETTI DE SAINT-PAUL** (François-Paul), originaire de Naples, naquit à Paris le 8 février 1734. Il eut pour maîtres, dans sa jeunesse, l'abbé Pluche, le père Vinot de l'Oratoire et Dumarsais. Sous de pareils professeurs, ses talens se développèrent de la manière la plus heureuse. A peine sorti de ses études, il médita sur l'enseignement une sorte d'*Encyclopédie, ou suite de traités sur les sciences, les arts et les langues mortes*. Il fut choisi en 1756, à l'âge de 22 ans, pour être sous-instituteur des enfans de France. M. de Sartine ayant nommé une commission pour examiner le livre de Barletti sur l'éducation, que celui-ci se promettait de mettre au jour, le rapport fut défavorable. L'auteur, piqué au vif, fit imprimer à Bruxelles une brochure où ce magistrat était maltraité. Le résultat de cette attaque, au moins imprudente, fut la suppression de la brochure et l'envoi de l'auteur à la Bastille. Il en sortit peu de temps après, par le crédit du cardinal de Rohan, et alla en 1770 à Madrid, puis à Ségovie, où il fut nommé professeur de belles-lettres au collége des Cadets, place dont il se démit 3 ans après. De retour en France, il communiqua une invention qui diminuait de beaucoup les frais d'impression, et obtint pour cela une gratification de 20,000 fr. Barletti remplit pendant la révolution quelques charges publiques, et mourut en 1809, à l'âge de 74 ans, sans avoir pu exécuter son vaste plan d'éducation, dont M. l'abbé Sicard avait rendu, en 1802, un compte favorable. Ses ouvrages sont : | les volumes contenant la collection de son *Traité des sciences et des arts*, etc., déjà au nombre de 24, qui sont restés inédits, à l'exception du volume, qui parait être celui cité ci-dessus; | *Essai sur une introduction générale et raisonnée à l'étude des langues, et particulièrement des langues française et italienne*, 1 vol. in-12, dédié à Mgr le Dauphin, fils de Louis XV; | *Nouveau système typographique, ou moyen de di-*

minuer le travail et les frais de composition, de correction et de distribution, découvert en 1774 par madame de... (par Barletti lui-même), Paris, 1774, in-4°; | quelques autres *Opuscules* sur l'éducation, qu'il serait trop long de détailler.

* **BARLOW** (THOMAS), théologien anglais, né à Langhill dans le Westmoreland en 1607, étudia à Oxford au collége de la Reine, où on l'agrégea en 1637, et dont il devint ensuite président. Il fut nommé en 1652 conservateur de la bibliothèque bodléienne, prit le bonnet de docteur en 1660, et obtint presque aussitôt une chaire de théologie; à ces places il joignit l'archidiaconat d'Oxford, et enfin fut pourvu de l'évêché de Lincoln. Il vivait dans un temps de révolution, et fit de son mieux pour la faire tourner à son profit. A cet effet il caressa successivement tous les partis, servit Cromwel quand il fut à la tête du gouvernement, s'attacha à Charles II à la restauration, fut bien avec Jacques II lorsque ce prince succéda à son frère, et reconnut Guillaume III lorsqu'il eut détrôné son beau-père. Il n'est pas trop aisé de concilier ces variations avec le calvinisme rigide dont Barlow faisait profession. C'était un grand défenseur de la doctrine d'Aristote. Il passait pour savant et casuiste très habile. Il mourut en 1691 à l'âge de 85 ans. On a de lui: | *De la tolérance en matière de religion*, 1660; | *Origine des sinécures*, 1676; | *Principes et doctrine de la cour de Rome sur l'excommunication et la déposition des rois;* ce traité fut traduit en français par de Rosemond, 1679, in-8°; | *Cas de conscience résolus par Barlow, et publiés après sa mort*, 1691, in-8°; | *Exercitationes aliquot metaphysicæ de Deo*, publiées à Oxford à la suite de la méthaphysique de Scheibler, et réimprimées en 1658. Il paraît que ce sont les leçons publiques que Barlow faisait à l'université.— BARLOW (EDOUARD), prêtre catholique anglais, dont le véritable nom était *Booth*, faisait dans sa patrie les fonctions de missionnaire au péril de sa vie. C'est ce qui l'avait engagé à changer de nom. On recherchait alors soigneusement les prêtres catholiques, et quand ils étaient découverts, on ne les épargnait pas. Il fut assez heureux pour échapper à la persécution. Il est connu par un *Traité de l'Eucharistie*, 3 vol. in-4°. Il mourut vers la fin de l'année 1716.

* **BARLOW** (JOEL), auteur américain et ministre presbytérien, né à Reading, petite ville de l'état de Connecticut, en 1756, et mort en 1812, traduisit en vers les *Psaumes* chantés dans les églises de la Nouvelle-Angleterre, avant de se faire déiste. Envoyé en 1811 comme ministre plénipotentiaire à la cour de Napoléon, alors en guerre avec la Russie, il fut forcé par des motifs de la plus haute importance, de suivre ce prince à Wilna. La mort le surprit à son retour, à Zarnovitz, près de Cracovie, à l'âge de 57 ans. On a de cet écrivain | la *Vision de Colomb*, poème qu'il augmenta dans la suite, et publia sous le titre de *Colombiade;* | *Avis aux ordres privilégiés;* | *Conspiration des rois;* | *Lettres à la Convention nationale;* | *Réminiscence royale;* | *Lettres aux Piémontais*. Il traduisit aussi en anglais les *Ruines des empires*, de Volney.

* **BARLOWE** (WILLIAM), religieux augustin, vivait sous Henri VIII, et était né dans le comté d'Essex. Le couvent auquel il appartenait était situé dans la ville de Saint-David. Ses supérieurs l'envoyèrent étudier dans l'université d'Oxford, où il se fit recevoir docteur en théologie. Il paraît qu'il jouissait d'une assez bonne réputation dans son ordre, puisqu'il fut nommé prieur d'une communauté; et qu'il était doué de talens distingués, puisqu'il fut chargé d'une ambassade en Ecosse. Tout ceci se passait avant que Henri VIII supprimât les monastères. Cette mesure ne déplut point à Barlowe: il fut même un des premiers à sortir du sien, et conseilla aux autres de suivre son exemple. Cette conduite lui valut la faveur de Henri VIII, qui, pour le récompenser, le nomma aux évêchés de Saint-Asaph, de Saint-David, de Bath et de Wells, unis. Il embrassa au même temps le protestantisme; mais, soit qu'il craignît d'avoir déplu au roi, qui, en se séparant de l'église romaine, en avait retenu les dogmes, soit qu'il éprouvât des remords, il existe de lui des lettres à Henri VIII, dans lesquelles il se déclare bon catholique. Le peu de durée de ce retour peut faire douter de sa sincerité. Barlowe redevint protestant sous Edouard VI. Il fut dépouillé de son évêché, et emprisonné sous la reine Marie. Ayant pu s'échapper, il se retira en Allemagne, et revint sous Elizabeth, qui le nomma à l'évêché de Chichester. Il s'était marié, et il mourut en 1568, dans son évêché, père de onze enfans, dont cinq filles, qui toutes épousèrent des évêques. Ses ouvra-

ges sont : | *Enterrement de la messe;* | *Homélies chrétiennes;* | *Traité de cosmographie;* | *Réponses à certaines questions concernant les abus de la messe :* elles ont été imprimées dans l'Histoire de la réformation, par l'évêque Burnet; | *Ascension des moines et religieux, représentée avec des figures.* Il a eu part à un livre intitulé *Divine et pieuse institution d'un chrétien*, connu en Angleterre sous le nom de *Livre de l'évêque*, Londres, 1537.

* **BARLOWE** (William), fils du précédent, né dans le comté de Pembroke, fit ses études à l'université d'Oxford. Lorsqu'il les eut achevées, il prit les ordres sacrés, obtint une prébende à Winchester en 1573, et fut archidiacre de Salisbury en 1614. Il s'occupa plus de physique que de théologie, ayant fait de l'aimant l'objet de ses recherches, car on lui doit sur cette substance de curieuses et utiles découvertes. Il est le premier auteur qui ait écrit sur ses propriétés. On a de lui : | l'*Aide du navigateur* (the Navigator's supply), Londres, 1597, in-4°; | *Avertissement magnétique, ou Observations et expériences concernant la nature et les propriétés de l'aimant*, Londres, 1616, in-4°; | *Court examen des frivoles critiques du docteur Ridley sur l'avertissement magnétique*, Londres, 1618, in-4°. Il est mort en 1625.

* **BARLOWE** (François), peintre anglais né en 1646, dans la province de Lincolnshire, et mort en 1702, s'appliqua particulièrement à peindre les oiseaux, les poissons et les autres animaux. Ses tableaux se font remarquer par la correction du dessin; mais ils manquent de coloris, Haller a beaucoup gravé d'après lui. — Un autre BARLOWE, horloger anglais, inventa en 1676 les pendules et les montres à répétition.

BARNABE (saint), de la tribu de Lévi, naquit dans l'île de Chypre. Ayant goûté la doctrine de Jésus-Christ, il vendit une terre, et en donna le prix aux apôtres. Il fut envoyé à Antioche, pour affermir les nouveaux disciples. Il alla ensuite à Tarse en Cilicie, pour amener saint Paul à Antioche, où ils furent déclarés tous deux *Apôtres des Gentils*. Ils annoncèrent l'évangile ensemble en divers lieux, jusqu'à ce qu'il alla en Chypre, avec saint Marc, où les Juifs de Salamine le lapidèrent, suivant la plus commune opinion. Nous avons une lettre sous le nom de cet apôtre, publiée en 1645, in-4°, par don Luc d'Achery. Tillemont ne croit pas que cette *Lettre* soit de saint Barnabé, mais ses raisons ne paraissent pas convaincantes. Le savant Lardner est d'un avis contraire, et soutient qu'elle est de lui. Saint Clément d'Alexandrie, Origène, Eusèbe, saint Jérôme l'ont citée sous le nom de saint Barnabé. M. Bergier (*Encyclop méthod.*) répond aux raisons qu'on oppose à son authenticité. Cette lettre se trouve encore, en grec et en latin, dans le *Recueil des Pères apostoliques de Cotelier*, réimprimé à Amsterdam, en 1724, par les soins de Le Clerc.

* **BARNAUD** (Nicolas), médecin protestant, naquit en Dauphiné dans la petite ville de Crest, dans le 16e siècle. Il s'occupa beaucoup, selon la manie du temps, d'alchimie, et, par suite, de la recherche de la pierre philosophale; il voyagea beaucoup, soit par goût, soit pour se soustraire aux persécutions que lui attirait de toute part sa hardiesse à manifester ses opinions religieuses. On a de lui un très grand nombre d'ouvrages, dont on trouve la liste dans le Dictionnaire de Prosper Marchand, et qui ont été réunis dans un seul volume, qui est le 3e du *Theatrum chimicum*, publié à Strasbourg en 1659. Barnaud était l'ami de Socin, et traduisit un de ses ouvrages intitulé : *De l'autorité de la sainte Ecriture*, 1592. Retiré à Genève après la Saint-Barthélemy, il mit au jour, sous le nom d'Eusèbe Philadelphe, le *Réveil-matin des Français et de leurs voisins*, Edimbourg, 1574, in-8°. Cet ouvrage incendiaire porte des caractères si marquans du fanatisme outré dont l'auteur était animé, que les protestans eux-mêmes le désapprouvèrent, et qu'un gentilhomme nommé *Lafin*, rencontrant Barnaud dans une rue de Bâle, lui donna un soufflet pour lui exprimer son mécontentement particulier, lui reprochant en même temps le tort qu'un pareil ouvrage ferait à la secte. Cet ouvrage était en deux dialogues : le premier avait paru en latin dès 1573; il était dirigé contre ceux auxquels il attribuait le massacre des protestans. Un autre ouvrage fort rare dont le titre est : *Le Miroir des Français*, in-8°, contenant l'état et maniement des affaires de France, tant de la justice que de la police, mis en dialogue et publié en 1582 sous le nom de Nicolas Montant, a été attribué à Barnaud par des autorités respectables, qui ne donnent point les raisons sur lesquelles elles fondent leur

opinion. Ce qui est certain, c'est que l'auteur, quel qu'il soit, s'est rencontré avec les révolutionnaires de 93. Parmi les moyens qu'il indique pour la réforme du royaume, on en remarque plusieurs qui ont été récemment mis en usage, tels que la vente des biens du clergé, la déportation des prêtres, leur mariage, la fonte des cloches, le *maximum*, etc. On attribue au même auteur, un autre ouvrage animé du même esprit, et intitulé : *Le Cabinet du roi de France dans lequel il y a trois perles d'inestimable valeur*, 1581, ou 1582, in-8°.

* BARNAVE (Antoine-Pierre-Joseph-Marie), fils d'un avocat consultant de Grenoble, qui professait le protestantisme, naquit dans cette ville en 1761. Il reçut une brillante éducation et débuta très jeune au barreau. En 1783, le jeune Barnave prononça au parlement de Grenoble un discours sur la nécessité de la division des pouvoirs dans le corps politique, qui fit une très grande sensation. Lorsque la révolution éclata, il en adopta les principes avec chaleur, et fut député aux états-généraux par l'assemblée des trois ordres de sa province. Déjà, en 1788, il avait publié une brochure intitulée : *L'esprit des édits enregistrés*, où les nouvelles idées étaient vivement soutenues; son éloquence ne tarda pas à lui acquérir une immense popularité. Cazalès et Maury trouvèrent en lui un vigoureux adversaire, et il sut tenir tête à Mirabeau. Dès les premières séances des états-généraux, il manifesta une vive opposition aux prétentions des deux ordres privilégiés, appuya la proposition de Mounier qui tendait à substituer le nom de *commune* à celui de *tiers-état*, et voulut, avec Sieyès que l'assemblée nationale se constituât définitivement. Dans les séances qui suivirent, Barnave se fit remarquer par l'emportement avec lequel il défendait la cause qu'il croyait celle de la liberté, appuya la déclaration des droits de l'homme dans la séance du 1er août, demanda la création des gardes nationales, s'éleva avec force (2 septembre 1789), contre le *veto absolu*, vota (13 octobre) la réunion des biens du clergé aux domaines nationaux, fit admettre les juifs aux droits de citoyens, et se prononça pour l'abolition des ordres religieux. Cet orateur voulut encore (janvier 1790) que le serment civique ne comprît pas la promesse de fidélité au roi, parce que la personne du monarque, disait-il, se trouvait comprise dans la constitution. Après le meurtre de Foulon et de Berthier, il s'oublia jusqu'à s'écrier : *Le sang qui coule est-il donc si pur....!* Cette exclamation lui fut plusieurs fois reprochée pendant tout le cours de l'assemblée constituante, et lui-même s'en repentit amèrement. On lui attribue encore ce mot qu'il aurait prononcé lorsqu'il était membre du comité des colonies : *Périssent les colonies plutôt qu'un principe!* Lorsqu'on mit en discussion la question de savoir à qui appartiendrait le droit de paix et de guerre, Barnave qui voulait le faire résider dans le corps législatif seul, lutta de toute la puissance de son talent contre Mirabeau qui voulut qu'il fût conféré au roi conjointement avec la législature. L'opinion de Barnave prévalut, et son célèbre adversaire dit de lui à cette occasion : *c'est un arbre qui montera haut si on le laisse croître*. En janvier 1791, Barnave plaida en faveur du club des jacobins, connu sous le nom de la *société des amis de la constitution*, contre le club monarchique, qu'il qualifia de *ramas de factieux*. Cependant à cette époque il commençait à s'effrayer de la marche que prenaient les événemens, et sa popularité diminua du jour qu'il revint à des principes plus modérés, comme il put s'en convaincre lorsqu'il demanda, dans la séance du 11 mai 1791, qu'on n'introduisît aucune innovation dans l'organisation des colonies, sans avoir pris préalablement l'avis des colons. Nommé avec Latour-Maubourg et Pétion pour assurer le retour du roi arrêté à Varennes, il témoigna les égards les plus respectueux à l'auguste captif. De retour à l'assemblée, il parla avec force en faveur de l'inviolabilité royale; les tribunes accueillirent son éloquent discours par des huées; mais ses conclusions furent admises. Barnave combattit avec la même énergie un projet du comité militaire qui avait pour objet de permettre aux soldats de dénoncer leurs chefs, défendit les prêtres réfractaires contre les violentes mesures qu'on voulait établir contre eux, exprima son indignation contre les libellistes qui rejetaient toute forme de gouvernement, et proposa l'ordre du jour sur la motion de conserver au corps législatif le droit de déclarer que les ministres avaient perdu la confiance de la nation. Dès lors Barnave fut regardé comme un déserteur de la cause du peuple. Les liaisons qu'il conserva avec la cour, où il donnait de généreux conseils, le rendant plus suspect encore, il se retira, après la ses-

sion, dans sa ville natale pour y vivre inconnu. Après la journée du 10 août 1792, il fut arrêté par suite de l'ouverture de l'armoire de fer, aux Tuileries, qui renfermait sa correspondance avec la cour. Après 15 mois de détention à Grenoble, il fut conduit à Paris, et enfermé à l'Abbaye, puis à la conciergerie, d'où on le traduisit bientôt devant le tribunal révolutionnaire. Ce fut en vain qu'il se défendit avec cette éloquence qui brilla tant de fois. Barnave, condamné à mort, entendit avec le plus grand courage la sentence prononcée contre lui. Monté sur l'échafaud, il s'écria en élevant ses yeux vers le ciel : « Voilà donc le prix de tout ce » que j'ai fait pour la liberté ! » Cet orateur livra sa tête au bourreau le 29 octobre 1793, à l'âge de 32 ans.

* **BARNES** (Robert), chapelain du roi d'Angleterre Henri VIII, fut envoyé en Allemagne par ce monarque, en 1535, pour conférer avec les théologiens protestans de Wittemberg, relativement à l'affaire de son divorce. Il parvint à entraîner en partie les opinions de ces théologiens, et prit sur lui de supprimer celles de leurs conclusions qui n'étaient pas favorables aux vues du roi. Cette conduite lui concilia la faveur de son maître, qui le chargea de négocier son mariage avec Anne de Clèves; mais le roi s'étant ensuite repenti de cette union, conserva un ressentiment profond contre celui qui en avait été l'instrument. En 1540, l'évêque Gardiner s'étant élevé en chaire contre les opinions de Luther, Barnes s'empressa de le réfuter dans un sermon composé sur le même texte, où il n'épargnait ni les personnalités, ni les invectives les plus triviales, jusqu'à plaisanter sur le nom de *Gardiner*, qui, en anglais, signifie *jardinier*. Il lui fut enjoint de se rétracter; il obéit, mais d'une manière si ambigüe que cela ne fit qu'aigrir davantage ses ennemis. Il fut conduit à la tour de Londres, par ordre du roi, et, bientôt après, condamné à périr dans les flammes. Il subit son supplice le 30 juillet 1540, argumentant, jusqu'au dernier soupir, en faveur de sa doctrine. On a de Robert Barnes deux ouvrages : | un *Traité* contenant sa profession de foi, en dix-neuf thèses, publié d'abord en latin, avec une préface de Poméranus, réimprimé en allemand, à Nuremberg, en 1531; | *Vitæ Romanorum pontificum*, | ouvrage publié, à Wittemberg, en 1536, avec une préface de Luther; réimprimé plusieurs fois.

BARNES (Jean), né en Angleterre, se fit bénédictin à Douai, se retira ensuite à Paris, vers l'an 1624, pour éviter les poursuites de l'inquisition : mais ayant écrit avec peu de ménagement sur des matières délicates, il fut mené à Rome en 1626, et mis dans la prison de ce tribunal. Il y mourut 30 ans après. On a de lui un *Traité contre les équivoques*, en latin, imprimé en 1625, in-8°, traduit la même année en français; et un autre intitulé *Catholico-Romanus pacificus*, qui fut cause de ses disgrâces : on le trouve dans le *Fasciculus rerum expetendarum et fugiendarum* d'Ortwinus Gratius; | *Examen tropæorum congregationis prætensæ anglicanæ, ordinis Sancti-Benedicti*, Reims, 1622, in-8°; | une *Traduction*, de l'espagnol, du *Combat spirituel*.

BARNES (Josué), professeur de grec à Cambridge, né à Londres en 1654, donna en 1710 une édition d'Homère. Il avait une connaissance parfaite de la langue grecque, qu'il écrivait et parlait avec facilité; mais il ne put faire passer dans sa traduction les beautés et le sublime du poète qu'il publiait. On a de lui : | l'*Histoire d'Esther*, en vers grecs, avec la version latine, Londres, 1679, in-8°; | *Anacreon christianus*, Cambridge 1705, in-12; | *La Création du monde et le Cantique des cantiques*, en vers anglais, in-8°. Barnes mourut en 1712.

BARNEVELDT (Jean d'Olden), avocat-général des états de Hollande, acquit l'estime de la république et des puissances étrangères, dans ses négociations et dans ses ambassades. On peut le compter parmi les fondateurs de la république. Henri IV et la reine Elizabeth faisaient beaucoup de cas de cet habile négociateur. Barneveldt, ayant voulu restreindre l'autorité de Maurice d'Orange, opposa les arminiens aux gomaristes, partisans de ce prince. Maurice, pour se venger, fit assembler un synode à Dordrecht, composé des députés de toutes les églises calvinistes de l'Europe, excepté de celle de France, en 1618 et 1619. Cette assemblée condamna les arminiens avec autant de sévérité que s'ils n'avaient pas été de la même communion, et comme si les réformés n'avaient point ôté à l'église le droit de décider les controverses. Barneveldt, jugé par 26 commissaires, eut la tête tranchée en 1619, sous prétexte d'avoir voulu livrer sa patrie à la monarchie espagnole, lui qui avait travaillé avec tant d'ardeur pour soustraire son pays à cette puissan-

ce. On prétend qu'il fut accusé d'avoir reçu 12,000 écus pour conclure la trève de 12 ans; mais cette trève était aussi avantageuse à la Hollande qu'à l'Espagne, et il n'a jamais été prouvé que Barneveldt eût reçu cet argent. On lui envoya le ministre Walacus, pour le préparer à la mort : Barneveldt s'entretint avec lui sur quelques matières de religion, et ne cessa de protester de son innocence. Il renouvela sa protestation sur l'échafaud, déclarant *qu'il ne mourait point pour avoir été traître, mais pour avoir défendu les droits et la liberté du pays.* La France avait inutilement sollicité d'abord pour sa liberté, ensuite pour sa vie. — Ses deux fils, René et Guillaume, ayant formé le dessein de venger la mort de leur père, entrèrent dans une conspiration qui fut découverte. Guillaume prit la fuite; René fut pris et condamné à mort. Son illustre mère demanda sa grâce au prince Maurice, qui lui répondit : *Il me paraît étrange que vous fassiez pour votre fils, ce que vous avez refusé de faire pour votre mari!* La dame, digne épouse et bonne mère, lui répartit avec indignation: *Je n'ai pas demandé grâce pour mon mari, parce qu'il était innocent; mais je la demande pour mon fils, parce qu'il est coupable.*

BARO (Balthazar), de l'académie française, né à Valence, mourut en 1649. Il acheva l'*Astrée de d'Urfé*. On a de lui quelques pièces de théâtre. Sa *Parthénie* est le moins faible de ses ouvrages.

BAROCCI ou **BAROZZI** (François), patricien de Venise et célèbre mathématicien, vivait dans le 16e siècle. On a de lui des ouvrages de mathématiques et des traductions d'ouvrages grecs sur ce même sujet. Tels sont : | *Heronis liber de machinis bellicis*, Venise, 1572, in-4°, avec des scolies et fig.; | *Procli in primum elementorum Euclidis libri quatuor*, Padoue, 1560, avec des scolies; | un Commentaire sur Platon *De numero geometrico*, Boulogne, 1556, in-4°; | une *Cosmographie*, Venise, 1585, in-4°.

BAROCHE ou **BAROCCI** (Frédéric), peintre, né à Urbin en 1528, mort dans la même ville en 1612, trouva dans sa famille les secours qu'il pouvait désirer pour son art. Son père, sculpteur, lui montra à modeler; et il apprit de son oncle, qui était architecte, la géométrie, l'architecture et la perspective. Il représentait sa sœur pour les têtes des Vierges, et son neveu pour les Jésus. Le cardinal de la Rovère prit sous sa protection ce célèbre artiste, qui n'avait pour lors que 20 ans, et l'occupa dans son palais. Ce peintre fut empoisonné dans un repas, par un de ses envieux. Les remèdes qu'il prit aussitôt lui sauvèrent la vie; mais il ne recouvra point entièrement sa santé qu'il traîna languissante jusqu'à l'âge de 84 ans. Il ne pouvait travailler que deux heures par jour. Ses infirmités lui firent refuser plusieurs places honorables que lui présentèrent le grand duc de Florence, l'empereur Rodolphe II, et Philippe II roi d'Espagne. On rapporte qu'à Florence, le duc François I, voulant savoir le jugement que Baroche porterait des tableaux qui ornaient son palais, le conduisit sous l'habillement de son concierge, l'interrogeant et jouissant du plaisir de pouvoir, par un dehors simple, mettre le peintre à son aise, et s'entretenir librement avec lui. Baroche a fait beaucoup de portraits et de tableaux d'histoire; mais il a surtout réussi dans les sujets de dévotion. Son usage était de modeler d'abord en cire les figures qu'il voulait peindre, ou bien il faisait mettre ses élèves dans les attitudes propres à son sujet. Il a beaucoup approché de la douceur et des grâces du Corrége; il l'a même surpassé pour la correction du dessin. Son coloris est frais; il a parfaitement entendu l'effet des lumières; ses airs de tête sont d'un goût riant et gracieux. Il montrait beaucoup de jugement dans ses compositions. Il serait à souhaiter qu'il n'eût pas outré les attitudes de ses figures, et qu'il n'eût point trop prononcé les parties du corps. On a des dessins de Baroche au pastel, à la plume, à la pierre noire et à la sanguine. L'on a gravé d'après ce grand maître, et lui-même a fait plusieurs morceaux à l'eau-forte. Ses tableaux les plus estimés sont *le Pardon, la Déposition de la croix, une Annonciation et l'Extase de sainte Micheline sur le mont Calvaire.*

BARON (Eguinard), né à Saint-Pol-de-Léon, professa le droit à Bourges avec François Duaren son émule. Il mourut en 1550, âgé de 55 ans, et laissa quelques ouvrages, Paris, 1562, in-fol.

BARON (Vincent), dominicain du diocèse de Rieux, est auteur d'une *Théologie Morale*, en latin, 5 vol. in-8°, à Paris, 1666. Il mourut en 1674, à l'âge de 70 ans, après avoir occupé la place de provincial, et celle de définiteur-général au chapitre de 1656. Sa Théologie n'a guère eu de cours que parmi ses confrères.

* **BARON** (François), né à Marseille en 1620, consul de France à Alep, rétablit le commerce du Levant, presque entièrement ruiné. Le grand Colbert, instruit des grands avantages qu'il avait procurés à Alep et dans toutes ses dépendances, voulant également favoriser le commerce des Indes orientales, l'envoya à Surate en 1671; et pendant 12 ans d'administration, il fit fleurir le commerce de France, et le fit respecter des étrangers. Il y mourut en 1683, dans de grands sentimens de religion, honoré comme un modèle de droiture et de bienfaisance, par les gentils même et les mahométans, qui prient sur son tombeau. C'est de lui que Nicole tenait toutes les pièces justificatives de la doctrine des églises syriennes sur l'eucharistie, dont il a enrichi la *Perpétuité de la Foi.*

BARON (Michel BOYRON, dit), né à Paris en 1653, fils d'un marchand d'Issoudun, qui se fit comédien, entra d'abord dans la troupe de la Raisin, et quelque temps après dans celle de Molière. Baron quitta le théâtre en 1691, par dégoût ou par religion, avec une pension de mille écus que le roi lui faisait. Il y remonta en 1720, âgé de 68 ans, et il fut aussi applaudi, malgré son grand âge, que dans sa première jeunesse. On l'appela, d'une commune voix, le Roscius de son siècle. Il disait lui-même dans un enthousiasme de vanité, digne d'un comédien, *que tous les cent ans on voyait un César; mais qu'il en fallait deux mille pour produire un Baron.* Il était si enivré de l'excellence de sa condition, qu'il ne craignait pas de dire qu'il fallait *qu'un acteur fût élevé sur les genoux des reines.* « Extravagance, dit » un auteur bien sensé, que ses confrères » ne répètent point, mais que la sottise » publique semble autoriser par la ma» nière dont elle les idolâtre. » (*Voyez* GARRICK, ROSCIUS.) Un jour son cocher et son laquais furent battus par ceux du marquis de Biran, avec lequel Baron vivait dans cette familiarité que de jeunes seigneurs permettent trop aisément aux comédiens. *M. le marquis*, lui dit-il, *vos gens ont maltraité les miens; je vous en demande justice.* Il revint plusieurs fois à la charge, se servant toujours du même terme *de vos gens et des miens.* M. de Biran, choqué du parallèle, lui répondit: *Mon pauvre Baron, que veux-tu que je te dise? pourquoi as-tu des gens...?* Preuve non équivoque du mépris qu'ont pour le comédiens et leur profession ceux même qui s'en amusent le plus. Il mourut en 1729, âgé de 77 ans. On a imprimé, en 1760, 3 vol. in-12 de pièces de théâtre, sous le nom de ce comédien; mais on ne croit pas qu'elles soient toutes de lui.

BARON (Hyacinthe-Théodore), ancien professeur et doyen de la faculté de médecine de Paris, sa patrie, mourut le 29 juillet 1758, âgé d'environ 72 ans. Il a eu beaucoup de part à la *Pharmacopée de Paris* de l'année 1732, in-4°; et a donné, en 1739, une dissertation académique en latin, sur le chocolat: *An senibus chocolata potus?* Elle a été imprimée plusieurs fois.

BARON (Théodore), fils du précédent, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, membre de l'académie des sciences, marcha sur les traces de son père. Il naquit à Paris le 27 juin 1715, et mourut le 10 mars 1768. On a de lui: | une édition du *Cours de Chimie* de Lémery, augmentée; | *Pharmacopea Thomæ Fulleri, editio castigatior.* Il connaissait la théorie et la pratique de la science qu'il professait.

* **BARON** ou **BARO** (Pierre), théologien protestant, était né à Étampes dans le courant du 16e siècle. Obligé de sortir de France, pour cause de religion, il passa en Angleterre, où il fut accueilli par lord Burleigh. L'université de Cambridge l'admit parmi ses membres, et le nomma à une chaire de théologie. On professait à la rigueur dans cette université les principes de Calvin sur la *justification.* Baron ayant paru s'en écarter, et tendre au pélagianisme, fut privé de sa chaire. Il était savant, d'un caractère sociable, et irrépréhensible dans sa conduite. Si on croit Bayle, il repassa en France. Selon Watkins, il mourut à Londres au commencement du 17e siècle, et fut enterré à Saint-Olave dans Hart-Street. On a de lui: | *Prælectiones 39 in Jonam*, Londres, 1579; | *Summa trium sententiarum de prædestinatione;* | *De præstantia et dignitate divinæ legis.*

* **BARON** (Bonaventure), franciscain irlandais, naquit à Cloumell, dans le comté de Tipperary, au commencement du 17e siècle; son vrai nom était *Fitz-Gerald.* Neveu du fameux P. Luc Wadding, annaliste et historien de son ordre, il reçut de lui sa première éducation. Ce savant religieux, lorsque Baron fut assez avancé dans ses études, l'envoya à Rome s'y perfectionner, et s'appliquer aux sciences divines et humaines. Baron y fit de ra-

pides progrès. A l'exemple de son oncle, il entra dans l'ordre de Saint-François, et contribua comme lui à son illustration. Il a publié divers ouvrages latins, en prose et en vers. Les principaux sont : | *Metra miscellanea*, Rome, 1645, in-24; | *Opuscula varia*, Wurtzbourg, 1666, 4 vol. in-fol. dont le 4e a paru à Lyon, 1688; | *Theologia*, 6 vol., Paris, 1676. Il mourut à Rome en 1696, dans un âge fort avancé. Il était devenu aveugle.

BARONIUS (César), naquit en 1538 à Sora, ville épiscopale du royaume de Naples. Les troubles de ce pays l'obligèrent de suivre son père à Rome, en 1557. Saint Philippe de Néri, fondateur de l'Oratoire d'Italie, l'agrégea à sa congrégation ; et s'étant démis de la charge de supérieur-général, il la lui fit donner. Il fut ensuite confesseur de Clément VIII, qui le fit cardinal en 1596, et bibliothécaire du Vatican. Dans le conclave où Léon XI fut élu, Baronius eut plus de trente voix pour lui. Son mérite aurait dû les réunir toutes, mais les Espagnols lui donnèrent l'exclusion. Il mourut en 1607. Ses *Annales Ecclesiastici*, depuis Jésus-Christ jusqu'en 1698, sont une grande preuve de sa capacité et de son amour pour le travail. Elles parurent en 12 vol. in-fol., 1593 et années suivantes. Son but dans cet ouvrage, commencé dès l'âge de 30 ans, fut d'opposer à la compilation indigeste des centuriateurs de Magdebourg, un livre de même nature, dans lequel l'Eglise catholique serait vengée des imputations dont la chargeaient ces hérétiques. L'exécution, quoique en général heureuse, ne répond pas toujours au zèle de l'auteur. Baronius ne savait qu'imparfaitement le grec, et sa critique n'était pas toujours assez sévère. De là ses méprises dans l'histoire des Grecs, et les faits apocryphes qu'il adopte. Il y a de la clarté et de l'ordre dans son style, mais ni pureté, ni élégance. Le P. Pagi, cordelier, Isaac Casaubon, le cardinal Noris, Tillemont, etc., ont relevé bien des fautes de cet annaliste. On a réuni la plupart des remarques de ces savans, dans une édition donnée à Lucques en 1733 et années suivantes, formant 28 vol. in-fol. On ne peut nier, en la parcourant, que Baronius ne se soit souvent trompé ; mais quand on entre le premier dans une carrière immense et très épineuse, il est pardonnable de faire des faux pas. On a encore de ce savant cardinal des *Notes sur le Martyrologe romain*, pleines d'érudition et d'une critique fort au-dessus de son temps. On joint ordinairement à ses *Annales*, la *Continuation*, par Rainaldi, Rome, 1646 et suiv. 10 vol. in-fol. ; l'abrégé du même Rome, 1667, in-fol. ; | la *Continuation* de Laderchis, Rome, 1728, 3 vol. in-folio; la *Critique* de Pagi, 4 vol. in-fol. 1705 ; et *Apparatus*, Lucques, 1740, in-fol. La *Continuation* de Sponde, 3 vol. in-fol. n'est pas estimée, ni celle de Bzovius en 9 vol. On a traduit en français l'*Abrégé* de Baronius qu'a donné Sponde, 2 vol. in-fol. et la *Continuation* de Sponde, en 3 vol. in-fol.

BARROZZI. *Voyez* BAROCCI.

BARROZZIO. *Voyez* VIGNOLE.

BARRADAS (Sébastien), jésuite de Lisbonne, né en 1542, prêcha avec tant de succès, qu'on lui donna le titre d'*Apôtre du Portugal*. Il mourut en odeur de sainteté, l'an 1615. Ses ouvrages, imprimés à Anvers, 1617, et à Cologne en 1628, sont en 4 vol. in-fol., parmi lesquels on distingue son *Itinerarium filiorum Israel ex Ægypto in Terram repromissionis*, imprimé séparément à Paris, 1620 in-fol. Sa *Concordance des Evangiles* est aussi très estimée; elle est méthodique, claire, solide, pleine d'onction et bien écrite en latin ; l'explication du sens littéral y est suivie d'excellentes réflexions morales.

* BARRAIRON (François-Marie-Louis), né en 1746 à Gourdon, (aujourd'hui dans le département du Lot.) était un des dix-sept directeurs de correspondance à l'administration des domaines, lorsque la révolution éclata, et fut nommé en décembre 1790, commissaire administrateur. Changeant de principes, comme la France changeait de gouvernement, il conserva son poste sous le Directoire et sous l'empire. En 1804, le département du Lot le nomma candidat au corps-législatif, et celui d'Indre-et-Loire, en 1812, candidat au sénat conservateur, mais on ne le vit à aucune de ces deux chambres. Napoléon lui donna le titre de baron. A la première rentrée du roi, Barrairon fut maintenu dans son poste, et après la seconde, il remplaça le comte Duchâtel dans la direction générale de l'enregistrement et des domaines. En 1816, le roi lui conféra le titre de conseiller d'état honoraire. Il fut député à la chambre la même année par le département du Lot. Elevé en 1820, au rang de comte, Barrairon fut désigné pour présider des élections dans son département et élu par l'arron-

dissement de Gourdon. Mais il mourut le 3 décembre 1820 à Château-Renault.

BARRAL (l'abbé Pierre), né à Grenoble, alla de bonne heure à Paris, où il se chargea de quelques éducations, et mourut le 21 juillet 1772. « Pour tenir à » quelque chose (dit dom Chaudon), il » s'était fait janséniste, et il était un de » ceux qui parlaient et qui écrivaient avec » le plus de violence contre les ennemis » de Port-Royal. Il développa ses senti- » mens dans son *Dictionnaire historique,* » *littéraire et critique des hommes célè-* » *bres*, 1759, 6 vol. in-8°. L'enthousiasme » et l'animosité, ces deux passions si ri- » dicules dans un homme de lettres, si » dangereuses dans un historien, ont di- » rigé l'auteur et l'ont égaré. Les éloges » les plus outrés et les injures les plus » atroces se présentent tour-à-tour sous » sa plume. Dans les articles des ennemis » de la bulle, il emploie toutes les hyper- » boles des oraisons funèbres. On a dit, » avec quelque raison, que ce livre était » le *Martyrologe du jansénisme fait par* » *un convulsionnaire.* » On peut voir une critique détaillée de ce Dictionnaire, dans l'avertissement du *Dictionnaire historique* de l'abbé Ladvocat, édition de Paris, 1764. A cette critique, où règne l'honnêteté et la modération, l'abbé Ladvocat a joint une liste des fautes ou bévues de toute espèce, dont fourmille le Dictionnaire de l'abbé Barral. Cette liste est suivie d'une autre qui indique les articles des hommes illustres omis dans cet ouvrage. On a encore de lui | *Sævigniana*, 1756, in-12. C'est un recueil de pensées tirées des Lettres de Mme de Sévigné, avec des lettres calomnieuses. | *Dictionnaire portatif de la Bible*, Paris, 1779, 2 vol. in-12; compilation superficielle, pleine de fautes de tous les genres, qui ne donnera certainement pas une idée juste des livres saints. On dirait que l'auteur s'est attaché de préférence aux traits qui, dans un état isolé, sans nuance et sans ensemble, peuvent alimenter l'esprit de dérision et de satire. Un théologien appelle ce Dictionnaire, *le Persifflage de l'histoire sainte*. « Gémissons, ajoute-t-il, » de ce que des ouvrages de cette nature, » dont l'objet présente tant d'attraits à la » piété et au zèle, sortent si souvent des » mains de gens de parti, qui ne peuvent » que disserter ou narrer d'une manière » froide et aride, pour lesquels l'onction, » le langage de conviction et de senti- » ment sont des choses étrangères et igno- » rées, et qui n'ont d'ardeur et d'industrie » que pour les marottes de secte. » | *Dictionnaire des Antiquités romaines*, 1766, 3 vol. in-8°. C'est un abrégé du Dictionnaire de Pitiscus, qui est estimé.

* **BARRAL** (Louis-Mathias, comte de), archevêque de Tours, docteur de la maison de Navarre, naquit à Grenoble, le 20 avril 1746, et se destina de bonne heure à l'état ecclésiastique. Il fit ses études de théologie à St.-Sulpice, et suivit les cours de la Sorbonne. Le cardinal de Luynes se l'attacha ensuite d'une manière particulière, l'emmena à Rome à l'époque du conclave qui s'ouvrit après la mort de Clément XIII, et à son retour en France le nomma grand archidiacre de son diocèse. En 1782, l'abbé Barral fut fait abbé du Mas-d'Asile, au diocèse de Rieux, et la province de Sens le créa, en 1785, agent général du clergé. Ce fut pour lui une occasion de déployer des connaissances étendues et un talent très rare. En 1789, son oncle, évêque de Troyes, le fit nommer son coadjuteur, et l'année suivante il se démit en sa faveur de son évêché. Le nouvel évêque, ayant refusé le serment en 1791 à la constitution civile du clergé, se retira en Suisse, auprès de M. de Belloy, depuis archevêque de Paris. De là il se rendit en Angleterre d'où il revint en France en 1801, et donna le serment qu'exigeait le premier consul, en recommandant aux prêtres de son diocèse la même docilité. Il se démit même de son évêché, pour rendre plus facile l'accomplissement du concordat, et acheva ainsi de se concilier la bienveillance du premier consul qui le chargea du soin de gagner à la nouvelle constitution les prêtres du diocèse de Poitiers. M. de Barral fut ensuite nommé à l'évêché de Meaux, et devint, à la création de l'empire, aumônier de la princesse Caroline, puis de l'impératrice Joséphine. Le cardinal de Boisgelin, archevêque de Tours, étant mort au mois d'août 1804, M. de Barral fut nommé pour le remplacer, et préconisé dans le consistoire tenu le 1er février 1805, durant le séjour du pape à Paris. Lorsque des divisions éclatèrent entre la cour de Rome et le gouvernement impérial, outre la lettre commune écrite au souverain-pontife par 19 évêques réunis à Paris pour lui exprimer leurs inquiétudes et lui adresser leurs vœux, quelques prélats lui en adressèrent de particulières, et M. de Barral lui en écrivit deux, sous les dates du 18 septembre 1808, et du 4 août 1809. Mais avant que

la dernière eût pu parvenir, les états romains furent envahis et le pape fut transféré à Savone, et de là à Fontainebleau. L'archevêque de Tours fut chargé de toutes les négociations de l'empereur avec le saint Père, et Napoléon, pour récompense de ses services, le nomma sénateur, puis comte de l'empire, et enfin, en 1813, grand'croix de l'ordre de la Réunion. Napoléon avait été renversé du trône, lorsque M. de Barral prononça le 2 juin 1814, l'oraison funèbre de l'impératrice Joséphine. Louis XVIII l'appela peu de jours après à la chambre des pairs. Durant les cent-jours l'archevêque fit encore partie de cette même chambre, et officia, le 2 juin 1815, à la messe qui fut célébrée au Champ-de-Mai. Il refusa néanmoins de signer l'acte additionnel. Après la seconde rentrée du roi, une ordonnance royale du 24 juillet 1815 le déclara démissionnaire. M. de Barral, après avoir publié un mémoire justificatif de sa conduite, s'occupait exclusivement de l'administration de son diocèse, lorsque le 7 juillet de l'année suivante, il fut emporté par une attaque d'apoplexie. On a de cet archevêque : | *Lettre à M. C. Butler*, dans laquelle il déclare qu'on peut prêter le serment de liberté et d'égalité ; | *Sentiment de M. l'évêque de Troyes, résidant à Londres, sur la légitimité et la fidélité, en réponse à un écrit intitulé : Véritable état de la question de la promesse de fidélité à la constitution demandée aux prêtres*, Paris, 1800; | *Fragmens relatifs à l'Histoire ecclésiastique du 19e siècle*, Paris, 1814, in-8°; cet ouvrage renferme des mémoires sur ses négociations avec le pape en 1810 et 1812, et quelques autres écrits du même genre; | *Discours prononcé par l'archevêque de Tours aux obsèques de sa majesté l'impératrice Joséphine*; | *Défense des libertés de l'église gallicane et de l'assemblée du clergé de France en* 1782, ou *Réfutation de plusieurs ouvrages publiés en Angleterre sur l'infaillibilité du pape*, 1 vol. in-4°.

* BARRALIER (Honoré-François), jeune littérateur et helléniste, né à Marseille, le 10 avril 1805 était fils d'un avocat distingué, et avait de si heureuses dispositions pour l'étude, qu'à l'âge de 15 ans il avait déjà fini son cours de philosophie, possédait le latin, savait le grec et plusieurs langues modernes. Barralier avait aussi beaucoup de talent pour les vers, et plusieurs de ses poésies furent couronnées par une société littéraire de sa ville natale, dont il était secrétaire. A seize ans, il composa le *Discours sur l'immortalité de l'âme*, que son père a publié en 1822, in-8°. Ayant voulu se baigner en sortant de table, il mourut en peu de jours, le 24 juillet 1821, n'étant âgé que de seize ans et quatre mois. Il a laissé en manuscrit diverses *poésies*, et un *Traité sur les mœurs des anciens, comparées à celles des modernes, sous le point de vue de la morale*.

* BARRAS (Paul-Jean-François-Nicolas, comte de), l'un des personnages les plus fameux de la révolution française, membre de la Convention et du Directoire, naquit le 30 juin 1755, à Fox en Provence (aujourd'hui dans le département du Var), d'une famille dont on dit proverbialement dans le pays : *Noble comme les Barras aussi anciens que nos rochers*. Il se dévoua de bonne heure à la carrière militaire, fut fait sous-lieutenant au régiment de Languedoc, et s'embarqua en 1775, pour l'île de France, dont le gouverneur lui était allié. Il passa dans l'Inde avec le grade de capitaine dans le régiment de Pondichéry, et arriva dans cette ville, après avoir fait naufrage sur les Maldives. Pondichéry fut attaqué, sans déclaration de guerre, par 20 mille Anglais, et le général Bellecombe, gouverneur de cette place, après une courageuse résistance fut obligé de capituler. Barras assista encore au combat de la Proya sur l'escadre de M. de Suffren, et retourna ensuite en France, où il eut bientôt dissipé un patrimoine médiocre. La révolution de 1789 lui ouvrit une nouvelle carrière. Il figura dans les assemblées du tiers-état, coopéra le 14 juillet, avec le général Lapoype, à la prise de la Bastille, se fit affilier un des premiers à la société des jacobins, paya de sa personne dans la journée du 10 août 1792, et favorisa constamment les progrès de la révolution. Successivement administrateur du département du Var, haut-juré à la cour d'Orléans, commissaire près de l'armée d'Italie, et administrateur général du comté de Nice, il fut député à la Convention, et vota la mort de Louis XVI sans sursis et sans appel. Au 31 mai 1793, il participa au mesures prises contre les girondins. Il se trouvait à l'armée d'Italie, lorsqu'on l'informa que les deux représentans Bayle et Beauvais qui lui avaient été adjoints dans sa mission, avaient été arrêtés à Toulon dont les Anglais s'étaient emparés, et que sa tête y était mise à prix. Il se hâta

de rassembler des troupes à Nice, et forma le blocus de Toulon. Le général Dugommier dirigeait les opérations du siége, Barras commandait la division de gauche, et l'artillerie avait à sa tête Bonaparte, alors simple capitaine. Les républicains ayant repris Toulon y exercèrent une vengeance terrible, et Barras écrivait à cette occasion à la Convention « que les » seuls honnêtes gens qu'ils eussent trou- » vés dans la ville étaient les galériens. » Malgré les actes de cruauté commis dans le midi par la commission des représentans dont Barras faisait partie, il s'acquit une popularité qui fit ombrage à Robespierre, et à son retour à Paris, il fut mal accueilli des comités. Le règne de la terreur avait alors son cours, et les ennemis de Barras voulaient le frapper, à coup sûr, en l'enveloppant dans une proscription générale. Celui-ci les prévint, en contribuant à la journée du 9 thermidor (27 juillet 1794) qui anéantit le pouvoir de Robespierre. Cet homme de sang ayant été délivré par la commune, et Henriot marchant sur la Convention à la tête de la garde nationale, l'assemblée chargea Barras de la défendre. Il dispersa les troupes d'Henriot, s'empara de Robespierre et l'envoya à l'échafaud. Barras se rendit aussi au Temple et fit donner quelques secours à Louis XVII, qu'il trouva malade, ainsi qu'à Madame. Le lendemain il se démit de son pouvoir et se vit assailli de dénonciations. Il accusa lui-même ses collègues envoyés, avec lui dans le midi, Moïse Bayle et Granet, d'être les auteurs des troubles et des massacres de cette contrée et de plus les *ennemis de Marat*. Accusé à son tour de dilapidation, un décret approuva sa conduite. Après avoir été secrétaire et président de la Convention, en novembre 1794, et membre du comité de sûreté générale, il se rangea parmi les réactionnaires contre les Montagnards. En 1795, il provoqua néanmoins la célébration de l'anniversaire de la mort de Louis XVI; mais l'énergie avec laquelle il poursuivit au 1er prairial (20 mars 1795), les restes du parti de la Montagne, lui rendit la confiance de la majorité de la Convention, et ranima les espérances de quelques royalistes, espérances qui ne furent point de longue durée. Dans la journée du 13 vendémiaire (5 octobre 1795), Barras fut chargé une seconde fois de défendre la Convention, et prit Bonaparte pour son aide-camp. Il le fit ensuite nommer général de l'armée de l'intérieur, et plus tard, par le Directoire, de l'armée d'Italie. Ce fut encore lui qui fit épouser à son protégé la veuve du général Beauharnais. Barras investi, pour la troisième fois, d'une sorte de dictature au 18 fructidor, sortit encore vainqueur de la lutte; il donna au Luxembourg les fêtes les plus brillantes, et l'on ne parlait que de *la cour de Barras*, qui pendant deux ans conserva sur ses collègues un ascendant marqué. Après les événemens du 30 prairial an 7, où le Directoire fut renversé, Barras resta, avec Sieyès, chef de l'autorité exécutive, et reçut alors des offres du ministre anglais Pitt; qui l'engageait à s'emparer de la souveraine puissance. Il noua aussi des relations avec Louis XVIII, et envoya en Allemagne David Mounier muni d'instructions secrètes pour traiter avec ce prince. Il s'engageait à rétablir la monarchie si le roi lui accordait *sûreté et oubli*, et de plus une indemnité de douze millions. Il avait pris ses mesures pour le rétablissement de la dynastie des Bourbons, lorsque Bonaparte qui avait été instruit par Lucien de l'état de la France revint d'Egypte. Barras lui confia ses projets; mais le jeune général, secondé par Sieyès, opéra la révolution du 18 brumaire, qui l'éleva au consulat, et fit rentrer Barras dans la vie privée. Dans sa retraite à Grosbois, ce dernier se vit accuser à la fois d'avoir voulu favoriser les jacobins, servir les Bourbons et usurper l'autorité suprême. Bonaparte lui fit proposer diverses fonctions élevées, mais il n'en voulut accepter aucune et irrita ainsi le premier consul, qui lui fit appliquer la loi qui obligeait les militaires destitués à se retirer à 40 lieues de la capitale. Barras se rendit à Bruxelles, d'où il obtint en 1805, pour cause de santé, l'autorisation de se retirer à Marseille. Désigné comme conspirateur, en 1813, par le préfet Thibaudeau, il fut exilé à Rome, et lorsque Murat y fut entré avec son armée, en 1814, il reçut l'ordre de gagner Montpellier. Revenu à Paris après le retour du roi, il y vécut tranquille et ignoré pendant les cent-jours. Depuis il se fixa à Chaillot, où il est mort le 29 janvier 1829. Barras était doué d'une âme énergique et ambitieuse; il écoutait difficilement les conseils, et l'on se souvient qu'en 1795 il fit cruellement fustiger dans les appartemens du Luxembourg M. Poncelin, rédacteur de la Gazette de France, qui l'avait attaqué avec l'arme du ridicule.

BARRE (Pierre la). *Voyez* BARRIÈRE (Pierre).

BARRE (François POULAIN de la), naquit à Paris en 1647. Il s'adonna à la philosophie, aux belles-lettres et à la théologie. Il joignit à ces études celle de l'Ecriture sainte et de la tradition; mais il n'en profita guère pour sa conduite, et perdit, par le déréglement de ses mœurs, l'esprit de son état, et même la vraie foi, qu'il abjura pour se marier à Genève, après avoir quitté la cure de la Flamingrie dans le diocèse de Laon, à laquelle il avait été nommé. Réduit à la misère, il enseigna la langue française aux jeunes étrangers, jusqu'à ce qu'il eût une classe dans le collége de Genève. Il y mourut en 1723. On a de lui | un traité *De l'égalité des deux sexes*, in-12, 1673. Il publia ensuite | un traité *De l'excellence des hommes, contre l'égalité des sexes*, in-12. Ce sont des espèces de plaidoyers où il y a quelquefois des réflexions qui dégénèrent en turlupinades, et d'ailleurs peu de choses solides à recueillir. Il a donné encore | un *Traité de l'éducation des dames*, 1679, et le *Rapport de la langue latine avec la française*, 1672, in-12.

BARRE (Louis-François-Joseph de la), de l'académie des inscriptions, naquit à Tournai en 1688, et mourut à Paris en 1738, après avoir publié plusieurs ouvrages : | *Imperium orientale*, en 2 vol. in-fol. conjointement avec don Banduri qu'il avait pris pour son second; | un *Recueil de médailles des empereurs*, depuis Dèce jusqu'au dernier Paléologue, autre ouvrage auquel don Banduri eut beaucoup de part; | une nouvelle édition du *Spicilége de dom d'Acheri*, 1723, 3 vol. in-fol. : le 1er renferme les traités dogmatiques, moraux et polémiques; le 2e les morceaux qui appartiennent à l'histoire ecclésiastique, et le 3e ceux qui regardent l'histoire profane. On doit cet ordre à l'éditeur, de même que la correction de bien des fautes et beaucoup de nouvelles pièces. | Une édition du *Dictionnaire de Moreri*, de 1725; | un volume in-4° de Mémoires pour servir à l'Histoire de France et à celle de Bourgogne, connu sous le nom de *Journal de Charles VI*, 1730. Ces Mémoires ont été recueillis par don des Salles, bénédictin, et publiés par de la Barre. | Une édition du *Secrétaire de la cour*, et du *Secrétaire du cabinet*, 2 vol. in-12, qui prouvent que la Barre avait plus d'érudition que de goût. Le discernement qu'il avait acquis pour les vieux manuscrits, ne lui servait pas pour les ouvrages modernes.

BARRE (Jean-François FÈVRE de la), jeune gentilhomme d'Abbeville, s'étant gâté l'esprit et le cœur par la lecture de divers ouvrages, écrits par des philosophes modernes, et lié avec quelques amis infectés des mêmes erreurs, se porta avec eux aux excès les plus révoltans contre la religion de Jésus-Christ. Il fut condamné par arrêt du parlement de Paris du 4 juin 1766, à avoir la tête tranchée, après avoir fait amende honorable, portant cet écriteau : *impie, blasphémateur, et sacrilége abominable et exécrable*. Le parlement ordonna que le *Dictionnaire Philosophique* de Voltaire, source principale de l'infortune de ce jeune homme, fût jeté dans le même bûcher qui consuma le corps de ce malheureux. En 1775, le philosophe entreprit de justifier son disciple dans un mémoire intitulé le *Cri du sang innocent;* mais les faits étaient trop récens et trop généralement connus, pour que le public n'aperçût pas les faussetés, et ne s'indignât pas contre les imputations odieuses dont cet écrit était rempli.

BARRE (Joseph), chanoine régulier de Sainte-Geneviève, et chancelier de l'université de Paris, mort dans cette ville, le 23 juin 1764, âgé de 72 ans. Il entra jeune dans la congrégation, et y fit de grands progrès dans la piété, ainsi que dans les sciences ecclésiastiques et profanes. Plusieurs ouvrages, sortis de sa plume, ont rempli le cours de sa vie laborieuse. Les principaux sont : | *Vindiciæ Librorum Deutero-Canonicorum veteris Testamenti*, 1730, in-12 : livre qui offre beaucoup d'érudition; | *Histoire générale d'Allemagne*, 1748, en 11 vol. in-4°. Cette histoire, pleine de recherches, est cependant très inexacte, rarement élégante, et de plus, d'une partialité qui doit la rendre odieuse aux étrangers, surtout aux peuples qui ont eu quelque démêlé avec la France : elle prouve plus d'effort de mémoire que de génie, et cet effort même n'est pas toujours heureux, c'est l'effort d'une mémoire infidèle. « Il ne suffit pas, » dit un critique, pour composer une bonne » histoire d'Allemagne, de compiler ce » qui se trouve dans les auteurs moder- » nes, et de le mettre bout à bout, en y » faisant quelques liaisons; il faut consul- » ter les auteurs originaux, que les Al- » lemands ont recueillis avec soin. Mais » cela est encore à faire. Aussi n'avons-

» nous pas de bonne histoire de ce pays : » car celle de Heiss ne mérite guère ce » nom; et celle de l'abbé Schmidt, traduite de l'allemand en français, est » moins l'histoire des Allemands, qu'un » cadre où l'auteur a cherché à placer ses » systèmes. » | *Vie du maréchal de Fabert*, 1752, 2 vol. in-12. Cette histoire est curieuse ; mais la diction n'en est pas assez pure, et les faits n'en sont pas toujours bien choisis. | *Histoire des lois et des tribunaux de justice*, 1755, in-4°; c'est son meilleur ouvrage. | Le P. Barre a orné de notes l'édition des *OEuvres de Bernard Van-Espen*, donnée en 1753, 4 vol. in-fol. et faite avec l'abbé de Bellegarde.

BARRE DE BEAUMARCHAIS. *Voyez* BEAUMARCHAIS.

BARRÉ (Nicolas), religieux minime, né à Amiens en 1621, entreprit de créer des espèces de séminaires pour former des maîtres et des maîtresses d'école. Un premier établissement eut lieu à Rouen en 1666, et un second à Paris, dans la paroisse de Saint-Jean-en-Grève, d'où il fut transporté sur la paroisse de Saint-Sulpice. Il fut le fondateur des écoles chrétiennes et charitables du saint Enfant Jésus, et c'est de lui que la congrégation des dames de Saint-Maur tire son origine. On a de lui des *Lettres spirituelles*, Rouen, 1697, in-12, à la tête desquelles on trouve un abrégé de sa vie.

BARREAUX (Jacques Vallée, seigneur des) naquit à Paris en 1602, d'une famille de robe. Les liaisons qu'il eut avec Théophile Viaud, le jetèrent dans l'irréligion et le libertinage. On trouva parmi les papiers de ce poète, des lettres latines de des Barreaux, dans lesquelles l'impiété se montrait sans masque. Sa jeunesse lui épargna un châtiment exemplaire. Les plaisirs sensuels étaient sa seule occupation. Il quitta une charge de conseiller au parlement de Paris, pour goûter plus aisément les délices d'une vie voluptueuse : on raconte qu'étant chargé de rapporter un procès, et les parties pressant le jugement, il donna la somme contestée, plutôt que de se gêner en remplissant son devoir. Ses vers, ses chansons le faisaient rechercher dans toutes les compagnies, dont la licence n'était point bannie. Il porta le raffinement du plaisir jusqu'à changer de climat, suivant les saisons. En hiver, il allait jouir du beau soleil de Provence; en été, il retournait à Paris. Il devint plus sage sur la fin de ses jours, et il mourut en chrétien à Châlons-sur-Saône, le meilleur air de la France, à ce qu'il disait, en 1673. On ne connaît de ce fameux épicurien, que le sonnet qu'il fit dans une maladie : *Grand Dieu, tes jugemens*, etc. Voltaire prétend que ce sonnet, qu'il trouve fort médiocre, n'est pas de des Barreaux, mais de l'abbé de Laveau. Il paraît incontestable que des Barreaux en est le véritable auteur, et les gens de lettres y ont toujours trouvé beaucoup d'élévation et d'énergie. C'est une expression vive et rapide de ce sentiment profond que l'idée de Dieu, de sa justice et de sa miséricorde, fait naître dans le cœur de l'homme, sentiment que toute la fougue des passions, toute l'ivresse du libertinage, toutes les illusions d'une fausse philosophie ne sauraient anéantir, et qui ne manque pas de renaître dans les momens d'une raison calme.

BARREIROS (Gaspard), né à Viseu en Portugal, était neveu de l'historien Barros; il vécut pendant quelques années à Rome, où il s'acquit l'estime des cardinaux Pierre Bembo et Jacques Sadolet. Il devint ensuite inquisiteur et chanoine d'Evora, où il mourut, en 1610, avec la réputation d'un savant judicieux. Il a donné en portugais des examens critiques sur les fragmens des *Origines* de Caton; sur les livres attribués à Manéthon, sur le livre de Q. Fabius Pictor : *De aureo sæculo et origine urbis Romæ*. Un traité en latin sur le pays d'Ophir dont il est parlé dans l'Ecriture, Anvers, 1600, in-8°, et au tom. 8 des grands critiques d'Angleterre. Il a donné ce traité sous le nom de *Varrerius*, de même que la critique des livres attribués à Bérose, qui se trouve dans l'édition de ces livres donnée à Anvers en 1599.

BARRELIER (Jacques), dominicain, botaniste estimé. Après avoir fait de bonnes études, et pris le degré de licencié en médecine, il entra dans l'ordre des frères prêcheurs en 1635. Ses talens et sa prudence le firent élire, en 1646, assistant du général, avec lequel il parcourut la France, l'Espagne et l'Italie. Au milieu des occupations de cet emploi, et sans négliger ses devoirs, il trouva le moyen de s'appliquer à la botanique, pour laquelle il avait un goût naturel. Il recueillit un grand nombre de coquillages et de plantes, et en dessina beaucoup qui n'étaient point connues, ou ne l'étaient qu'imparfaitement. Il avait entrepris une histoire générale

des plantes, qu'il devait intituler *Hortus mundi*, ou *Orbis Botanicus*. Il y travaillait fortement, lorsqu'il fut étouffé d'un asthme en 1673, à l'âge de 67 ans. Ce qu'on a pu recueillir de cet ouvrage, a été publié par Antoine de Jussieu, sous ce titre : *Plantæ per Galliam, Hispaniam et Italiam observatæ, et iconibus æneis exhibitæ*, Paris, 1714, in-folio.

BARRÊME (François), mort à Paris en 1703, s'est acquis quelque célébrité, par des livres d'un usage journalier. Tels sont son *Arithmétique*, in-12, ses *Comptes faits*, ses *Changes étrangers*, 2 volumes in-8°, etc. Son nom est devenu proverbial.

BARRÈRE (Pierre), médecin de Perpignan, mort en 1755, était bon pour la théorie et la pratique : il passait pour un observateur exact. On a de lui : | *Relation et essai sur l'histoire naturelle de la France équinoxiale*, 1748, in-12; | *Dissertation sur la couleur des Nègres*, 1741, in-4° (*Voyez* PECHLIN); | *Observations sur l'origine des pierres figurées*, 1746, in-8°.

* **BARRETT** (Guillaume), chirurgien anglais, natif du comté de Sommerset, mort en 1789, était membre de la société des antiquaires de Londres. Quoiqu'il eût beaucoup de talent comme chirurgien, il est plus particulièrement connu comme auteur d'un livre intitulé *Histoire et antiquités de la ville de Bristol*, etc. avec des planches, 1788, 1 vol. in-4°, ouvrage mal écrit, mais plein de recherches utiles et faites avec une grande exactitude. — Un peintre de paysage du même nom a acquis quelque célébrité à Londres, dans le 18ᵉ siécle, et a été membre de l'académie de peinture, dont il était un des fondateurs.

* **BARRETT** (Jean-Jacques de), né à Condom, le 12 novembre 1717, était fils de Jacques de Barrett, qui avait suivi le roi Jacques en France. Après avoir fini ses études, Jean-Jacques vint à Paris, se lia avec quelques littérateurs distingués, et se livra entièrement à l'étude de la littérature ancienne. En 1762, il fut nommé professeur de langue latine à l'école militaire, et, trois ans après, inspecteur-général des études dans cette école. Après plusieurs années d'exercice, il donna sa démission, et, dans la retraite, continua de traduire des auteurs latins : il est mort le 19 août 1792. Il a traduit | *Traité de l'Amitié*; *de la Vieillesse*, les *Paradoxes*, le *Songe de Scipion* et la *Lettre politique à Quintus*, 1760, in-12; 4ᵉ édition, 1776, in-12; | les *Offices de Cicéron*, 1759, in-12; 3ᵉ édition, 1776, in-12; | *Histoire des deux règnes de Nerva et de Trajan*; | les *Métamorphoses d'Ovide*, 1778, 1796, 2 vol. in-12; | *OEuvres de Virgile* (il n'a fait que revoir la traduction de Catrou), 1782, 1787, 2 vol. in-12; | *Histoire de Florence*, de Machiavel, 1784, 1789, 2 vol. in-12; | *Eloge de la Folie*, par Erasme, 1789, in-12; | *Histoires et Maximes morales*, etc. 1781, 1803, in-12 : c'est une traduction du *Selectæ è Profanis*; | la *Loi naturelle*, 1790, in-12; | *Nouvelle traduction de Tacite*, ouvrage posthume, Paris, A. Delalain, 1811, 3 vol. in-12.

BARRI ou **BARRY** (Paul de), provincial des jésuites de la province de Lyon, mort à Avignon en 1661, à l'âge de 74 ans, étant né en 1587, publia plusieurs ouvrages de piété, où il y a plus de bonne morale que de bon goût; mais c'était le goût de son temps. La plupart furent traduits en latin, en italien et en allemand; c'était l'usage alors de donner aux livres des titres singuliers, et le Père Barri l'a scrupuleusement suivi. Ses divers ouvrages sont intulés; *Les saints accords de Philagie avec le fils de Dieu... La riche alliance de Philagie avec les saints du paradis... La Pédagogie céleste... L'instruction de Philagie pour vivre à la mode des saints... Les cent illustres de la maison de Dieu... Les deux illustres amans de la mère de Dieu... L'heureux trépas des cent serviteurs de la mère de Dieu... Le paradis ouvert à Philagie par cent dévotions à la mère de Dieu, aisées à pratiquer aux jours de ses fêtes et octaves... Le Pensez-y bien ?* Ce dernier et quelques autres ont été réimprimés avec les corrections nécessaires faites au style suranné. Peut-être qu'on eût bien fait d'y changer aussi quelques expressions outrées, et quelques passages que des théologiens judicieux ont trouvés n'être pas trop d'accord avec une dévotion solide.

* **BARRIÈRE** (don Jean de la), né en 1544, à Saint-Céré, petite ville du Querci, fut pourvu en commande dès l'âge de 18 ans, de l'abbaye de Feuillant dans le diocèse de Rieux, dont il prit possession en 1565. Arnauld d'Ossat, depuis cardinal, l'ayant conduit à Paris pour y achever ses études, Barrière y forma le projet de s'attacher, par des vœux, à l'ordre dont il possédait un bénéfice, et les prononça en 1573. Voulant faire revivre dans son abbaye l'esprit de l'ordre de Cîteaux, il eut

à vaincre l'opposition de ses propres religieux, effrayés d'austérités auxquelles ils ne s'étaient pas engagés. Il parvint cependant à triompher des obstacles qu'on lui opposait, et plusieurs maisons embrassèrent sa réforme. Sixte V confirma son institut en 1585; Henri III l'appela à Paris et lui donna, près du palais des Tuileries un monastère qui a subsisté jusqu'à ces derniers temps. Cependant un grand nombre de religieux de Barrière se déclarèrent pour la ligue, et, se soulevant contre leur abbé, ils le firent suspendre par Sixte-Quint de l'administration de son abbaye; ce pape lui interdit même de dire la messe, et lui donna la ville de Rome pour prison. Mais son innocence fut bientôt reconnue, et Clément VIII, instruit par le cardinal Bellarmin du mérite de Barrière, s'empressa de l'absoudre. Ce pontife voulut le retenir à Rome où il mourut en odeur de sainteté, l'an 1600, entre les bras de son ami le cardinal d'Ossat.

BARRIÈRE (PIERRE), dit *la Barre*, natif d'Orléans, de matelot devenu soldat, conçut l'abominable dessein de tuer Henri IV. Barrière fut arrêté, tenaillé et rompu vif, le 26 août 1593 (*Voyez* BANCHI). Varade, recteur des jésuites de Paris, que l'on accusa ensuite d'avoir conseillé cet horrible attentat à Barrière, était à Paris lorsque le procès fut fait à ce scélérat; il y resta même après qu'Henri IV se fut rendu maître de la capitale; il en partit quelque temps après avec la permission du roi pour aller à Rome avec le légat. Ce ne fut qu'en 1595, deux ans après l'exécution de Barrière, que le parlement s'avisa de faire le procès à Varade. Pasquier est le premier qui ait fait Varade complice de Barrière, sans citer d'autres preuves que *je l'ai appris d'un mien ami qui est un autre moi-même.* Tous les historiens qui inculpent le Père Varade, n'apportent point d'autre garant que le Catéchisme de Pasquier (2[e] partie, pag. 52). Harlay, dans ses remontrances à Henri IV, rappela la même accusation. Mais Henri IV répondit qu'*il n'y avait eu aucune charge à l'encontre de Varade, et si aucune était,* ajouta ce monarque judicieux, *pourquoi l'auriez-vous épargné? Quant à Barrière, tant s'en faut qu'un jésuite l'ait confessé, comme vous dites, que je fus averti par un jésuite de son entreprise, et un autre lui dit qu'il serait damné s'il osait l'entreprendre.* Henri IV devait être certainement mieux instruit de ce qui le regardait personnellement, que Pasquier et Harlay, puisqu'il s'agissait de la vie même de ce monarque. On peut consulter le Mercure français de 1604, Matthieu, historiographe et confident de Henri IV, les Mémoires de Villeroi, ministre d'état, Dupleix, auteur contemporain et historiographe de France, le Plaidoyer de Montholon, l'Histoire de l'université de Paris, tom. 4, pag. 884

* BARRIN (JEAN), grand-chantre de la cathédrale de Nantes, et l'un des vicaires-généraux du diocèse, était de la famille des Barrin de la Gallissonnière, qui a fourni des officiers distingués à la marine française. Barrin a traduit en vers les *Epitres* et *Elégies* d'Ovide, Paris, 1676; la Haye, 1692 et 1701, in-12. Afin d'effacer auprès des gens d'église cette erreur de sa jeunesse, il composa la *Vie de la bienheureuse Françoise d'Amboise*, femme du duc de Bretagne, Pierre II; Rennes, 1704, in-12.

* BARRINGTON (JOHN-SHUTE), né à Londres en 1678, et mort à Berks en 1734, fils d'un marchand anglais, se fit connaître par divers écrits politiques et religieux, dont plusieurs en faveur des protestans séparés de l'église d'Angleterre, et fut chargé, par la reine Anne, de négociations dont le but était la réunion de l'Écosse à l'Angleterre. Un de ses parens l'ayant institué son héritier, il prit son nom et ses armes, et fut créé pair d'Irlande, en 1722. Ses principaux ouvrages sont: | *Miscellanea sacra*, réimpr. en 1770, 3 vol. in-8°; | *Les droits des protestans non conformistes*, 1705, in-4°; | *Essai sur l'intérêt de l'Angleterre relativement aux protestans non-conformistes*, 1705, in-4°; | *Essai sur les diverses dispensations de Dieu sur le genre humain.* Barrington eut neuf enfans dont un devint évêque de Durham.

* BARRINGTON (DAINES), 4[e] fils du précédent, s'appliqua à l'étude des lois, et occupa différentes places dans la judicature et dans le gouvernement. Il est aussi connu comme antiquaire et comme naturaliste. La société royale de Londres l'admit au nombre de ses membres, et celle des antiquaires le choisit pour son vice-président. Il résigna ses diverses places vers la fin de sa vie, et mourut dans la retraite le 14 mars 1800. On a de lui différens ouvrages, dont les principaux sont: | *Observations sur les statuts, spécialement les plus anciens*, etc., 1766,

in-4°, réimprimé la même année. Cet ouvrage, qui a eu depuis cinq éditions, notamment en 1769 et 1775, jouit encore d'une grande réputation, et il est très-souvent cité comme autorité par les meilleurs historiens et jurisconsultes anglais. | *Le Calendrier du Naturaliste*, 1767, in-4°, | une édition d'*Orosius* avec la traduction anglo-saxonne, d'Alfred le Grand, et une traduction anglaise accompagnée de notes, par Daines Barrington, 1773, in-8°; ces notes ont été vivement critiquées; | *Traité sur la probabilité d'atteindre au pôle septentrional*, 1775, in-4°; | *Expériences sur le chant des oiseaux et essai sur leur langage;* | *Voyage d'Othar, ou Eclaircissemens sur la géographie du IXe siècle;* | *Mélanges sur divers sujets*, 1780, in-4°; | enfin un grand nombre de dissertations insérées dans les *Mémoires de la société royale* de Londres, et dans ceux de la *société des antiquaires* de la même ville.

* **BARRINGTON** (SAMUEL), son frère, parvint, très jeune encore, au grade de contre-amiral, se signala à la prise de Sainte-Lucie, en 1800, contribua à ravitailler Gibraltar, en 1782, et mourut aussi en 1800.

BARROIS (JACQUES-MARIE), libraire de Paris, a poussé la connaissance des livres plus loin qu'aucun de ses confrères: il en connaissait non seulement les éditions et les prix, il s'appliquait encore à en saisir le mérite et à s'instruire dans les matières qui y étaient traitées. Il a rédigé habilement les *catalogues* de nombre de bibliothèques de son temps. Il est mort en 1769.

* **BARRIS** (le baron PIERRE-JOSEPH PAUL), né le 30 juin 1739, à Montesquiou, aujourd'hui dans le département du Gers, fit son droit à Toulouse. Il fut bientôt nommé commissaire du roi près le tribunal de Mirande. Envoyé par le département du Gers à l'assemblée législative, en 1791, il ne parut point à la tribune et se contenta de travailler dans les comités. M. Barris fut, après la session, nommé juge à la cour de cassation, puis baron, puis officier de la légion-d'honneur, et enfin président de la même cour. Il est mort le 31 juillet 1824, âgé de 65 ans.

BARROS (JEAN de), né à Viseu en 1496, fut élevé à la cour d'Emmanuel, roi de Portugal, auprès des infans. Il fit des progrès rapides dans les lettres grecques et latines. L'infant Jean, auquel il s'était attaché et dont il était précepteur, ayant succédé au roi son père en 1521, de Barros eut une charge dans la maison de ce prince. Il devint en 1522 gouverneur de Saint-Georges-de-la-Mine, sur les côtes de Guinée, en Afrique. Trois ans après, le roi l'ayant appelé à la cour, le fit trésorier des Indes: cette charge lui inspira la pensée d'en écrire l'*Histoire;* pour l'achever, il se retira à Pombal, où il mourut en 1570, avec la réputation d'un savant estimable et d'un bon citoyen. De Barros a divisé son *Histoire de l'Asie et des Indes* en 4 décades. Il publia la 1re en 1552, la 2e en 1553, la 3e en 1563; la 4e ne vit le jour qu'en 1615, par les ordres du roi Philippe III, qui fit acheter le manuscrit des héritiers de Jean de Barros. Cette *Histoire* est en portugais. Possevin et le président de Thou en font de grands éloges. La Boulaye-le-Goux, dont le suffrage est peu de chose en comparaison des deux autres, dit que c'est plutôt du papier barbouillé qu'un ouvrage digne d'être lu. Barros a ramassé bien des faits qu'on chercherait vainement ailleurs, et mérite une place parmi les bons historiens. Divers auteurs ont continué son ouvrage, et l'ont poussé jusqu'à la 13e décade. Il y en a une nouvelle édition à Lisbonne, 1736, 3 vol. in-fol., puis une autre en 1774, 11 vol. in-8°. Alphonse Ulloa l'a traduit en espagnol. Barros a encore composé plusieurs autres écrits, entr'autres | une *Grammaire de la langue portugaise;* | un traité *de la Mauvaise honte;* | un *Dialogue moral*, etc.

BARROW (ISAAC), naquit à Londres en 1630. Il fit plusieurs voyages en France, en Italie, à Constantinople. Il professa ensuite le grec à Cambridge, et quelques temps après la géométrie. Tillotson a donné une édition de ses œuvres en 4 vol. in-folio, 1683 et 1687. On y trouve des *sermons*, des ouvrages de *mathématiques* et des *traités de théologie*. Il mourut en 1677. Barrow avait beaucoup de génie pour les mathématiques; il fut le maître de Newton, et il ébaucha le calcul des infiniment petits. Il trouva en 1666 une méthode de mener les tangentes, qui donna bientôt lieu à ce calcul. Malgré ses succès, il quitta l'étude aride de la géométrie, pour s'attacher à celle de la religion; mais y ayant porté les préjugés de sa communion, il n'y trouva pas les ressources qu'elle promet à ceux qui cherchent sincèrement la pureté de la foi. Ses ouvrages en ce genre n'eurent que peu de succès, et ne font pas toujours

honneur au jugement du théologien. Il est encore auteur | de l'*Abrégé chronologique*, ou *Histoire des découvertes faites par les Européens dans les deux Indes*, traduit de l'anglais par R. Targe, 12 vol. in-12, Paris, 1766; | de l'*Histoire nouvelle et impartiale d'Angleterre*, traduite de l'anglais, Paris, 1771, 15 vol. in-12.

* BARRUEL (AUGUSTIN, l'abbé), né le 2 octobre 1741, à Villeneuve de Berg en Vivarais dans les Cévennes, d'une famille ancienne et considérée, fit ses études chez les jésuites, et entra dans leur société. Lorsqu'elle fut supprimée en France, il aima mieux s'expatrier que de renoncer à la carrière où il était entré, et il passa dans les états de la maison d'Autriche. Il habita successivement la Bohême, la Moravie et ensuite Vienne, où il fut appelé au collége Thérésien. Après la suppression de son ordre, il visita Rome et l'Italie avec un jeune seigneur dont l'éducation lui avait été confiée, et rentra en France vers l'année 1777. Content d'une fortune médiocre, mais qui suffisait à la modération de ses désirs, il ne rechercha ni les places ni les bénéfices, et se livra entièrement à l'étude. Le premier de ses ouvrages, qui commença sa réputation, est *les Helviennes*, ou *Lettres provinciales philosophiques*, 1784 et 88, 5 vol. in-12, plusieurs fois réimprimées, qu'il écrivit pour montrer la bizarrerie des systèmes des philosophes du jour, l'incohérence de leurs idées et les contradictions de leurs doctrines. Pour rendre son ouvrage plus piquant, l'auteur emploie l'arme de la plaisanterie, et il la manie assez bien. Il travailla au *Journal ecclésiastique* depuis 1788 jusqu'en 1792, et il paraît qu'il en fut presque le seul rédacteur. Il jugea bien la révolution dès l'origine, et il en signala l'esprit et la tendance dans des articles écrits avec chaleur et talent. Inaccessible à la crainte, il se riait des insultes et des menaces des écrivains révolutionnaires, et soutint avec fermeté les droits de l'Eglise. Désigné par la haine des factieux, il fut obligé de se cacher après les événemens du mois d'août et de changer plusieurs fois d'asile; enfin il trouva le moyen de s'échapper et de s'embarquer pour l'Angleterre. Il y publia son *Histoire du clergé pendant la révolution*, Londres, 1794, 2 vol. in-12, qu'il écrivit de mémoire; aussi on lui reproche des anecdotes hasardées, des méprises de noms et de dates, qui ont nui au succès de cet ouvrage. Il donna ensuite ses *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme*, Londres, 1796, 4 vol. in-8°, où il essaie de prouver qu'il avait existé une triple conspiration qui avait préparé la révolution; savoir : une conspiration des incrédules, qui avaient travaillé depuis le milieu du dernier siècle à renverser le christianisme; une conspiration de partisans de l'indépendance, du républicanisme et de la franc-maçonnerie, qui voulaient renverser les trônes; et enfin, une conspiration d'illuminés qui, s'appuyant sur les deux premières, avaient résolu le renversement de toute religion et de toute autorité. On reproche à son ouvrage un peu de diffusion; il le sentit et il crut devoir lui-même abréger son travail, qu'il publia sous le titre d'*Abrégé des mémoires sur le jacobinisme*, 2 vol. in-12. Il rentra en France en 1802, et reçut le titre de chanoine honoraire de Paris. Il publia divers écrits en réponse à ceux dans lesquels on l'attaquait, et notamment à un livre intitulé *Etat politique et religieux de la France*, par l'abbé Blanchard, Londres, 1806, in-8°. L'abbé Barruel fut arrêté en 1811 par ordre du gouvernement impérial, à l'occasion du bref adressé par le pape au cardinal Maury; mais il fut promptement rendu à la liberté. En 1815, il se retira dans le Vivarais, où il se réunit à quelques anciens confrères. Il est mort le 5 octobre 1825, dans sa 80e année, laissant à ses amis des souvenirs précieux. Prêtre attaché à ses devoirs, il n'a cessé de faire la guerre à l'esprit d'irréligion et de nouveauté, et plus d'une fois il contribua à ramener à la foi des hommes prévenus ou égarés. Outre les ouvrages que nous avons cités, il a publié | les *Eclipses*, poème en 6 chants, traduit du latin, 1779, in-4; | *la Physique réduite en tableaux raisonnés*, 1779, in-4°; | *Du pape et de ses droits religieux à l'occasion du concordat*, 1803, 2 vol. in-8°; | plusieurs écrits sur les affaires de l'Eglise, etc. Il a donné quelques articles ou lettres aux *Annales littéraires et morales*, qui se publiaient à Paris, au commencement de ce siècle, et à *l'Ami de la Religion et du Roi*. Les rédacteurs de ce recueil lui ont consacré une notice étendue (tom. XXV, pag. 401-411). On trouve encore dans le même journal divers articles sur les ouvrages de Barruel, parmi lesquels il faut distinguer une analyse très détaillée de son *Journal ecclésiastique* (tom. XXVI, pag. 81-88 et 129-137.) L'auteur de la notice déclare positivement

que c'est à tort qu'on l'a cru auteur de la *Collection ecclésiastique*, 1791 et 1792, 14 vol. in-8° : « *Il n'a fait que prêter son nom à cette collection qui était rédigée par un jeune ecclésiastique, M. l'abbé Guillon.* » On a encore de lui une *Ode sur le glorieux avénement de Louis-Auguste* (*Louis XVI*) *au trône*, 1774, in-8° ; | *le Patriote véridique, ou discours sur les vraies causes de la révolution*, 1789, in-8°.

* BARRUEL-BEAUVERT (ANTOINE-JOSEPH comte de), né en 1756, au château de Beauvert, près de Versailles, mort en 1817, commanda une compagnie du régiment de Belsunce, passa dans la milice de Bretagne, puis dans la garde nationale de Bagnols, en 1790. Après le voyage de Varennes, il s'offrit pour otage de Louis XVI, et reçut la croix de St-Louis pour sa conduite au 20 juin 1792. Il était, en 1795, rédacteur d'un journal intitulé : les *Actes des Apôtres*, et fut compris comme tel dans la déportation du 18 fructidor, à laquelle il échappa. Mis en surveillance sous le gouvernement consulaire, le comte de Barruel acquit plus tard la protection de l'impératrice Joséphine, qui le fit nommer inspecteur du système métrique du Jura et autres départemens voisins. Les plus connus de ses ouvrages sont : | *Vie de J.-J. Rousseau*, 1789; | *Caricatures politiques* : | *Histoire de la prétendue princesse de Bourbon-Conti*, Besançon, 1811; | *Lettres sur quelques particularités de l'histoire*, pendant l'interrègne des Bourbons, ib., 1815, 3 vol. in-8°, et autres écrits et adresses royalistes, publiés en 1816.

* BARRY (RÉNÉ), historiographe du roi, auteur d'une *Vie de Louis XIII*, en latin, traduite en français par Jean Nicolaï, qui se trouve dans l'ouvrage intitulé : *le Triomphe de Louis le Juste*, poème latin, de Charles Beys, Paris, 1649, in-fol. Il avait composé divers ouvrages sur l'art oratoire, entre autres une *Rhétorique française*, Paris, 1653, in-4°, qui eut plusieurs éditions; sur la *Logique*, la *Morale*, la *Physique* et la *Metaphysique*, où ceux qui sont venus après lui ont puisé de bonnes choses. On a encore de lui des *Conversations*, Paris, 1675, in-4°, 2 vol.

* BARRY (JACQUES), peintre d'histoire, naquit, en 1741, à Cork en Irlande, d'un père qui exerçait l'état de maçon. Il cultiva d'abord l'étude du grec et du latin; mais son attrait le portait vers la peinture, et il s'y livra tout entier. Un tableau qu'il composa à l'âge de 19 ans attira sur lui l'attention publique, et la faveur de plusieurs personnages distingués, entre autres, d'Edmont Burke son compatriote, qui lui fournit des secours pour aller perfectionner son talent d'abord à Londres, ensuite en France, et puis enfin en Italie. De retour en Angleterre, vers 1772, il composa un tableau de *Vénus*, dont Green a donné la gravure, et un autre de *Jupiter* et de *Junon*, dont la conception originale fut justement admirée, quoique le coloris en fût médiocre. Edmond Burke tenait à avoir son portrait dessiné par la main de son protégé, il le pria de le faire, mais Barry refusa, sous prétexte qu'un tel genre était au-dessous de lui. Tant d'orgueil et d'ingratitude révoltèrent Edmond, qui le traita depuis très froidement. En 1775, il composa un ouvrage intitulé : *Recherches sur les obstacles réels ou imaginaires qui s'opposent aux progrès des arts en Angleterre*, dans lequel il réfute les opinions de Montesquieu et de Dubos sur l'influence du climat. Ce qui lui a acquis en Angleterre le plus de réputation, ce sont six tableaux de 42 pieds de longueur chacun, où il a représenté les progrès de la société et de la civilisation. En 1786, il fut nommé membre de l'académie royale de peinture et professeur ; mais en 1799, le roi le raya lui-même de cette liste, à cause de ses procédés peu délicats envers ses confrères, de ses bizarreries, et de ses opinions trop prononcées en faveur de la révolution française. Cet artiste dévoré de l'orgueil le plus ridicule, des jalousies les plus extraordinaires, s'imaginait que rien n'était au-dessus de son talent, et croyait que les offices en musique, célébrés à Westminster, n'avaient été faits que pour empêcher le public de courir à l'exposition de ses tableaux. Brûlé par la soif de la gloire, il y courait par les voies les plus singulières; c'était pour être remarqué qu'il vivait dans une malpropreté telle qu'on ne l'appelait dans son quartier que le *sale Barry*. Il mourut à Londres en 1806, et fut enterré dans l'église de Saint-Paul. On a publié, en 1809, les *OEuvres* de J. Barry, peintre d'histoire, avec une notice sur sa vie et ses écrits, Londres, 2 vol. in-4°.

* BARRY (MARIE-JEANNE GOMART de Vaubernier, comtesse du) naquit à Vaucouleurs en 1744. Elle était fille d'un commis aux barrières. Douée de tous les agrémens qu'il faut pour plaire, environnée de tous ces charmes si funestes, lorsqu'ils ne sont point alliés à la religion et

à l'éducation, elle souilla sa première jeunesse par ces désordres honteux qui flétrissent à jamais la mémoire d'une femme, et par une de ces professions que n'excusent jamais ni le malheur ni la nécessité. Elle était connue chez la fameuse Gourgan sous le nom de mademoiselle *Lange*. Le comte Jean du Barry, *le roué*, en fit d'abord sa maîtresse; mais comme il nourrissait dans son cœur, avec les inclinations les plus dépravées, une ambition toujours active, il vit dans cette beauté de quoi captiver les regards du roi, et bâtit sur l'opprobre de son souverain et le scandale de la France, l'espoir de sa nouvelle fortune. Lebel, valet de chambre du roi, est chargé de la présenter. Louis XV, accoutumé à céder à l'attrait des plaisirs, se laissa fasciner les yeux. Trompé peut-être sur le premier état de sa nouvelle maîtresse, il ne put sentir combien il était indigne d'un souverain de placer si bas ses affections. Pour l'empêcher de faire des recherches dont le résultat lui aurait déplu certainement, on maria cette jeune fille : Guillaume du Barry, frère du comte Jean, s'offrit, et bientôt la comtesse du Barry parut publiquement à la cour. En 1769, elle fut présentée au roi par une femme de qualité, dont le nom sera sans doute inconnu de la postérité. Madame du Barry prit sur le cœur du roi un ascendant qu'elle dut autant aux instructions des auteurs de sa fortune qu'à sa beauté, et servit d'instrument à toutes les intrigues et à toutes les haines des courtisans qui purent capter ses faveurs. Le duc de Choiseul, ministre tout puissant alors, crut indigne de lui de s'humilier devant la favorite; il osa même tenter de faire rougir le roi de son choix honteux; mais sa disgrâce fut le fruit de sa généreuse hardiesse. Louis XV lui-même sentait quelque fois toute l'ignominie de sa passion : « *Je sais bien*, dit-il un jour au duc de » Noailles, que je succède à Sainte-Foy. » — Sire, répondit le duc, comme votre » majesté succède à Pharamond. » Madame du Barry contribua de tout son pouvoir à faire réussir les projets du chancelier Maupeou. Celui-ci lui fit présent d'un tableau de Charles I, par Van-Dyck, qui représentait ce prince fuyant ses persécuteurs dans une forêt; tableau que l'on voit aujourdhui au Muséum. Ce tableau fut placé dans le boudoir de la comtesse, vis-à-vis l'endroit où Louis XV avait coutume de s'asseoir, lorsqu'il venait s'oublier auprès d'elle; et quand le roi arrêtait ses regards sur ce tableau : « Eh bien ! » la France, disait-elle, tu vois ce tableau? » si tu laisses faire ton parlement, il te » fera couper la tête comme celui d'An» glerre l'a fait couper à Charles... » Elle abusait de la faiblesse et de l'aveuglement du monarque pour puiser à son gré dans le trésor public. On fit d'énormes dépenses pour elle; on bâtit et on meubla à grands frais le pavillon de Luciennes, pour lui servir de maison de plaisance. Après la mort du roi, elle fut reléguée dans l'abbaye de Pont-aux-Dames, où elle vécut, dit-on, avec beaucoup de décence, témoignant un grand respect pour la religion. Sa conduite adoucit bientôt pour elle cette espèce d'exil; le pavillon de Luciennes lui fut rendu avec une pension pour subsister. Elle ne parut plus à la cour, contente d'embellir sa retraite, où elle demeura jusqu'à ce que la révolution vint l'en arracher. L'attachement qu'elle avait conservé pour la cause royale, lui fit porter ses diamans à Londres, pour les vendre et en consacrer le prix à secourir les débris dispersés de la monarchie. Ce dévouement lui mérita la mort; elle fut accusée par le tribunal révolutionnaire comme conspiratrice, et comme ayant porté à Londres le deuil du tyran. Elle fut menée à l'échafaud, le 6 décembre 1793, et laissa éclater à cet instant suprême une faiblesse presque impardonnable à une femme, et peu digne de la cause pour laquelle elle mourait. Elle poussait des cris perçans, implorait la pitié du peuple, et s'écria à l'instant fatal : *Monsieur le bourreau, encore un moment*. Ce fut la seule des femmes exécutées alors qui montra tant de pusillanimité. On a publié sur la comtesse du Barry : | *Lettres de madame du Barry*, 1779, in-8°; | *Anecdotes de madame la comtesse du Barry*, 1777, 2 parties in-12.

* **BARRY** (Georges), né au Berwikshire, en 1747, fit ses études à l'université d'Edimbourg, et fut successivement instituteur chez un noble des Orcades, puis second prédicateur à la cathédrale de Kirkwall, et enfin ministre dans l'île de Shapinsay, où il mourut vers la fin de 1804. Le premier ouvrage de Barry, celui qui le fit d'abord connaître, fut une Description statistique des deux diocèses qu'il avait présidés. Cet ouvrage a été publié par John Sinclair, dans son recueil intitulé : *A statical account of Scotland drawn up from the communications of the ministers of the different parishes*,

Edimbourg, 1792, 1799, in-8°. Barry, envoyé dans les Orcades, se livra avec zèle aux fonctions de son état, et donna des soins assidus à l'instruction publique, qu'il organisa sur un meilleur pied. Ce service fut apprécié par la société établie en Ecosse pour hâter les progrès du christianisme; elle admit Barry au nombre de ses membres, et le nomma inspecteur-général des écoles dans les Orcades. Son goût pour la statistique prit une nouvelle force dans son séjour de Shapinshay; il examina les Orcades sous leurs rapports physique, moral et politique, et le résultat de ses travaux fut l'excellente Histoire de ces îles, qui parut à Edimbourg, en 1805, un vol. in-4°, cartes et fig., sous ce titre: *The history of the Orkney Islands*, etc. *Illustrated with map of the whole Islands and with plates of some of the most interesting objects they contain. By the rev. Georges Barry, minister of Shapinshay*, Edimbourg and London, 1805, in-4°. Cet ouvrage, comme toutes les topographies minutieuses, contient plusieurs choses qui n'ont d'intérêt que pour les habitans des Orcades; mais il en renferme aussi beaucoup d'autres d'un intérêt plus général. C'est la première description fidèle de cet archipel, sur lequel les Torfœus, les Wallace, les Buchanan n'avaient donné que des aperçus historiques.

BARSABAS, surnommé *le juste*, un des premiers disciples de Jésus-Christ, après l'ascension du Sauveur, fut présenté avec Mathias pour être mis à la place de Juda. On ne sait rien de particulier de sa vie ni de sa mort. — *Barsabas* est aussi le surnom de Jude, autre disciple dont il est parlé dans les Actes, qui fut envoyé avec quelques autres à Antioche, pour y porter la lettre où les apôtres rendaient compte de ce qui avait été décidé dans le concile de Jérusalem.

BARTAS (GUILLAUME de SALLUSTE du) naquit à Monfort, en 1544, d'un trésorier de France, et non pas dans la terre de Bartas en Armagnac. Henri IV, qu'il servit de son épée et qu'il chanta dans ses vers, l'envoya en Angleterre, en Danemarck et en Ecosse. Il eut le commandement d'une compagnie de cavalerie en Gascogne, sous le maréchal de Matignon. Il était calviniste, et mourut en 1590, à 46 ans. L'ouvrage qui a le plus contribué à rendre son nom célèbre est le poëme intitulé *Semaine de la création du monde*, en sept livres, qui a été suivi de la *Seconde Semaine*, ou *l'Enfance du monde*. Pierre de l'Ostal dit (dans un mauvais sonnet adressé à du Bartas, que ce seigneur a mis à la tête de son poëme) que ce livre *est plus grand que tout l'univers*. On prétendit aussi que Ronsard lui avait fait présent d'une plume d'or, en lui disant *qu'il avait plus fait en une semaine que lui, tout Ronsard qu'il est, en toute sa vie;* mais l'impérieux Ronsard réfuta ce bruit en s'adressant à Dorat son ami et son ancien maître:

Ils ont menti, Dorat, ceux qui le veulent dire,
Que Ronsard, dont la plume a contenté les rois,
Soit moins que du Bartas, et qu'il ait, par sa voix,
Rendu ce témoignage ennemi de sa lyre, etc.

Le style de du Bartas est bas, lâche, incorrect et impropre; il emploie des images grotesques et des dénominations ridicules, comme lorsqu'il appelle le soleil, *le duc des chandelles;* les vents, *les postillons d'Éole;* le tonnerre, *le tambour des dieux.* Quoiqu'on rie aujourd'hui de ces expressions, on en trouve dans plusieurs écrivains à prétentions qui leur ressemblent beaucoup; et si la dégénération de l'éloquence et la corruption du goût continuent d'aller en croissant, la *Semaine de la création du monde* pourra servir de modèle à nos jeunes poètes et même à nos orateurs. (*Voyez* le Journal historique et littéraire, 15 novembre 1785, pag. 499.) On a du seigneur du Bartas plusieurs autres ouvrages. Le plus singulier est un petit poëme dressé pour l'accueil de la reine de Navarre, faisant son entrée à Nérac. Ce sont trois nymphes qui se disputent l'honneur de saluer sa majesté. La première débite ses complimens en vers latins, la deuxième en vers français, et la troisième en vers gascons. Du Bartas, quoique assez mauvais poète, était homme de bien. Son livre de *la Semaine* eut la fortune des meilleurs ouvrages. On en fit, dans cinq ou six ans, plus de trente éditions. Il s'éleva de tous côtés des traducteurs, des commentateurs, des abréviateurs, des imitateurs et des adversaires. Il faut avouer que, malgré le style guindé de du Bartas, ses hyperboles et ses métaphores ridicules, il se trouve çà et là des tirades de vers naturels et coulans; tels sont les suivans, où il rejette le système du mouvement de la terre, qui alors n'avait pas la vogue qu'il a eue depuis

Il se trouve entre nous des esprits frénétiques,
Qui se perdent toujours dans des sentiers obliques,
Qui, sans cesse créant des systèmes nouveaux,
Prouvent que la raison gît loin de leurs cerveaux.

Tels sont, comme je crois, ces écrivains qui pensent
Que ce ne sont les cieux ni les astres qui dansent
A l'entour de la terre ; et que la terre fait
Chaque jour sur son axe un tour vraiment parfait ;
Que nous semblons ceux là qui, pour courir fortune,
Tentent le dos flottant de l'azuré Neptune,
Et nouveaux cuident voir, quand ils quittent le port,
La nef demeurer ferme, et reculer le bord.

Ses œuvres furent recueillies, en 1611, in-folio, à Paris, par Rigaud.

BARTENSTEIN (Laurent-Adam), né à Helsbourg, le 28 août 1717, devint professeur allemand et recteur au collége de Cobourg en 1743. Il est mort le 25 février 1796. Il fut chargé de diriger l'éducation des deux comtes d'Anesberg, et il a publié : | *Religionis christianæ excellentia ex insigniter commendato amoris studio adterenda*, Cobourg, 1757, in-4° ; | *Rudimens simplifiés de la langue grecque*, 1778, in-8° ; | *Cur Virgilius moriens Æneida comburi jusserit*, 1772. — Il y a un autre personnage du même nom (Jean-Christophe), mort en 1766, qui était vice-chancelier d'Autriche et de Bohême, et qui s'est fait connaître par plusieurs *Manifestes* pour la maison d'Autriche, et par un *Droit de la nature et des gens*, Vienne, 1790, in-8°, qu'il composa pour l'instruction du prince Joseph II, devenu depuis empereur.

BARTH (Jean), né à Dunkerque, d'un simple pêcheur, est plus connu que s'il avait dû le jour à un monarque. Dès 1675 il était célèbre par plusieurs actions aussi singulières que hardies. Il serait trop long de les détailler toutes. Sa bravoure ayant éclaté en différentes occasions, il eut le commandement en 1692 de sept frégates et d'un brûlot. Trente-deux vaisseaux de guerre, anglais et hollandais, bloquaient le port de Dunkerque. Il trouva le moyen de passer, et le lendemain il enleva quatre vaisseaux anglais richement chargés qui allaient en Moscovie. Il alla brûler quatre-vingt-six bâtimens, tant navires qu'autres vaisseaux marchands. Il fit ensuite une descente vers Newcastle, y brûla environ 200 maisons, et emmena à Dunkerque pour 500 mille écus de prises. Sur la fin de la même année 1692, ayant été croiser au nord avec trois vaisseaux du roi, il rencontra une flotte hollandaise, chargée de blé. Elle était escortée par trois navires de guerre. Barth les attaqua, en prit un, après avoir mis les autres en fuite, et se rendit maître de seize vaisseaux de cette flotte. En 1693 il eut le commandement du vaisseau *le Glorieux*, de 66 canons, pour servir dans l'armée navale, commandée par Tourville, qui surprit la flotte de Smyrne. Barth s'étant trouvé séparé de l'armée, rencontra proche de Faro six navires hollandais, tous richement chargés ; il les fit échouer et brûler. Le héros marin, actif, infatigable, partit quelques mois après avec six vaisseaux de guerre, pour amener en France, du port de Vlékeren, une flotte chargée de blé. Il la conduisit heureusement à Dunkerque, quoique les Anglais et les Hollandais eussent envoyé de grosses frégates pour l'empêcher. Au commencement de l'été de 1694, il se mit en mer avec les mêmes vaisseaux pour aller chercher une flotte chargée de blé pour le compte du roi, qui était restée dans différens ports du nord. Cette flotte était déjà partie au nombre de plus de cent voiles, sous l'escorte de deux vaisseaux danois et un suédois. Elle fut rencontrée entre le Texel et le Vlie par le contre-amiral de Frise, nommé Hides de Vries, qui commandait une escadre composée de huit vaisseaux de guerre, et n'eut point de peine à s'emparer de la flotte. Mais le lendemain, Barth le rencontra à la hauteur du Texel, et quoique inférieur en nombre et en artillerie, lui enleva sa conquête, prit le contre-amiral et deux autres vaisseaux. Cette grande action lui valut des lettres de noblesse. Deux ans après, en 1696, Jean Barth causa encore une perte considérable aux Hollandais, en se rendant maître d'une partie de leur flotte, qu'il rencontra à six lieues de Vlie ou Vlieland, île voisine du Texel. Son escadre était composée de huit vaisseaux de guerre et de quelques armateurs, et la flotte hollandaise de 106 vaisseaux marchands, escortée de quelques frégates : Barth l'attaqua avec vigueur, et aborda lui-même le commandant, prit 30 vaisseaux marchands, et 4 du convoi, sans avoir souffert que très peu de perte. Il ne put néanmoins profiter de sa conquête. Ayant rencontré presque aussitôt 12 vaisseaux de guerre hollandais, convoyant une flotte qui allait au Nord, il fut contraint de mettre le feu à sa prise, pour l'empêcher de retomber entre les mains des ennemis. Il ne se sauva lui-même qu'à force de voiles, de la poursuite de quelques autres vaisseaux. Ce célèbre marin mourut en 1702, à 51 ans, avec une grande réputation. Sans protecteurs et sans autre appui que lui-même, il devint chef d'escadre, après avoir passé par

tous les degrés de la marine. Il était de haute taille, robuste, bien fait de corps, quoique d'un air grossier. Il ne savait ni lire ni écrire, ayant seulement appris à mettre son nom. Il parlait peu et mal, ignorant les bienséances, s'exprimant et se conduisant partout en matelot. Le roi lui ayant dit : *Jean Barth, je viens de vous nommer chef d'escadre*, il lui répondit fièrement : *Vous avez bien fait, Sire.* Lorsque le chevalier de Forbin l'amena à la cour, en 1691, les plaisans de Versailles se disaient : *Allons voir le chevalier de Forbin qui mène l'ours.* Il se présenta, dit-on, avec une culotte de drap d'or, doublée de drap d'argent; et la gène que cette doublure produisait, lui donnait une attitude assez plaisante. Jean Barth n'était bon que sur son navire. Il était très propre pour une action hardie, mais incapable d'un projet un peu étendu. On a donné sa *Vie*, en 1782, in-12.

* **BARTHE** (NICOLAS-THOMAS), de l'académie de Marseille, né en cette ville en 1734, d'une famille honnête, et mort à Paris, le 17 juin 1785, victime de son amour pour les plaisirs. Il se fit connaître avantageusement par sa petite pièce des *Fausses infidélités.* On y trouve de la gaieté, de l'esprit dans les détails, de la facilité dans le dialogue, quelques scènes d'un bon comique de situation, et au jugement de La Harpe elle vaut mieux que toutes les pièces jouées depuis Dufresnoy. Cette pièce est restée au répertoire du Théâtre-Français. Barthe fut moins heureux dans *la Mère jalouse*, et *l'Homme personnel* ou *l'Egoïste.* Ces pièces, au-dessus de ses forces, furent l'écueil de son génie. La première manque de naturel; le rôle principal est froid et sans effet : la seconde, écrite avec élégance et pureté, pèche du côté des caractères, qui ne sont pas peints avec assez de force : l'intrigue en outre en est froide et embrouillée. Ses *Poésies fugitives* offrent des traits d'esprit, un langage assez correct; mais on y trouve rarement cette douceur, ce naturel, cet agrément qui doivent être le caractère de ces sortes de productions. Un choix en a été publié par M. Réné Perrin, 1810. Ses œuvres n'ont point été recueillies. M. Fayole a donné à Paris en 1811 ses *œuvres choisies*, in-12 et in-18.

BARTHE. *Voyez* THERMES.

* **BARTHEL** (JEAN-GASPARD), célèbre professeur de droit canon et supérieur du séminaire de Vurtzbourg, naquit en 1697, de parens obscurs, à Kitzingen. Ses grandes connaissances en droit lui méritèrent successivement les plus hautes dignités dont puisse être revêtu un ecclésiastique séculier. Il devint vice chancelier de l'université, et mourut en 1771. Il avait été élevé chez les jésuites, et montra, suivant les bibliographes modernes, toujours le plus profond respect pour le saint Siége, et une haine bien prononcée contre le protestantisme. Cependant les mémoires du temps l'accusent d'avoir enseigné les mêmes principes qu'Oberhausen et Zallwein, et d'avoir préludé aux réformes qu'on établit peu après en Allemagne. Ses principaux écrits sont : | *Historia pacificationum imperii circa religionem consistens*, Wurtzbourg, 1736, in-4°; | *De jure reformandi antiquo et novo*, Ibid. 1744, in-4°; | *De restituta canonicarum in Germania electionum politia*, in-4°. | *Tractatus de eo quod circa libertatem exercitii religionis ex lege divina, et ex lege imperii justum est*, in-4°.

BARTHÉLEMI di San-Marco. *Voyez* BACCIO.

BARTHÉLEMY (saint), un des douze apôtres, pénétra jusqu'à l'extrémité des Indes, au rapport d'Eusèbe et de plusieurs autres anciens écrivains. Par les Indes, ces auteurs entendent quelquefois, non seulement l'Arabie et la Perse, mais encore l'Inde proprement dite : en effet, ils parlent des Brachmanes de ces pays, fameux dans l'univers pour leur prétendue connaissance de la philosophie et pour leurs mystères superstitieux. On lit dans Eusèbe, que saint Pantène ayant été dans les Indes, au commencement du 3e siècle, pour réfuter les Brachmanes, y trouva des traces de christianisme, et qu'on lui montra une copie de l'Evangile de saint Matthieu en hébreu, qu'on lui assura avoir été apportée dans ce pays par saint Barthélemy, quand il y avait planté la foi. Le saint apôtre revint dans les pays situés au nord-ouest de l'Asie, et rencontra saint Philippe à Hiérapolis en Phrygie. De là il se rendit dans la Lycaonie, où saint Chrysostôme assure qu'il instruisit les peuples dans la religion chrétienne. Mais on ignore les noms de la plupart des contrées dans lesquelles il annonça la foi; et en général les détails de sa vie et de ses saintes conquêtes, ainsi que les circonstances de sa mort, ne sont pas connus d'une manière authentique (*Voyez* la réflexion qui se trouve à la fin de l'article saint JACQUES *le Majeur*). Les historiens grecs modernes disent qu'il fut

condamné à être crucifié par le gouverneur d'Albanopolis. D'autres prétendent qu'il fut écorché vif, ce qui n'exclut pas le crucifiement. La réunion de ce double supplice était en usage, non seulement en Egypte, mais encore chez les Perses; et les Arméniens pouvaient avoir emprunté de ces derniers peuples, leurs voisins, un tel genre de barbarie. Il n'a rien laissé par écrit. Le faux évangile que quelques hérétiques avaient forgé sous son nom, fut déclaré apocryphe par le pape Gélase. Théodore Lecteur rapporte que l'empereur Anastase ayant fait bâtir, en 508, la ville de Duras en Mésopotamie, il l'enrichit des reliques de saint Barthélemy. Saint Grégoire de Tours assure qu'on les porta dans l'île de Lipari près de Sicile, avant la fin du 10ᵉ siècle. On lit dans Anastase le Bibliothécaire, qu'en 809 elles furent transférées de Lipari à Bénévent, et elles le furent de Bénévent à Rome, en 983, selon le cardinal Baronius. Depuis ce temps-là elles sont restées dans un monument de porphyre, placé sous le grand autel de la célèbre église qui porte à Rome le nom du saint, et qui est dans l'île du Tibre. Un évêque de Bénévent envoya un bras du saint apôtre à saint Edouard le Confesseur, qui en fit présent à la cathédrale de Cantorbéry. Il est vraisemblable que saint Barthélemy est le même que NATHANAEL. *Voyez* ce nom.

BARTHÉLEMY DE PISE. *Voyez* ALBIZI ou DE ALBIZIS.

BARTHÉLEMY DES MARTYRS, dominicain, ainsi appelé de l'église de Notre-Dame-des-Martyrs, où il reçut le baptême en 1514. Il enseigna la théologie à don Antonio, neveu de Jean III, roi de Portugal, que l'on destinait à l'église. La reine Catherine lui donna l'archevêché de Brague, en 1559, par le conseil de Louis de Grenade, son confesseur. Il parut avec éclat au concile de Trente. Il combattit ceux qui, par un respect mal entendu, ne voulaient point qu'on fît des règlemens pour la réformation des cardinaux, et représenta fortement que plus une dignité ecclésiastique est éminente, plus il importe de mettre ceux qui en sont revêtus, dans une sainte nécessité de mener une vie régulière. C'est dans cette occasion qu'il dit les paroles si connues : *Illustrissimi cardinales egent illustrissima reformatione*. Il soutint avec la même force, que la résidence dans les pasteurs est de droit divin, et conséquemment indispensable. « Où en sommes-nous réduits, disait-il, si ceux auxquels Dieu a » confié le soin de son église mettent en » problème l'obligation qu'ils ont de de» meurer avec elle? Souffrirait-on un » serviteur, qui, étant chargé des enfans » de son maître, disputerait s'il est tenu » d'être auprès d'eux? Que dirions-nous » d'une mère qui abandonnerait l'enfant » qu'elle allaite, ou d'un berger qui lais» serait son troupeau dans les champs, à » la merci des loups? Quoi! nous doute» rons que nous soyons tenus personnel» lement de veiller sur ceux pour lesquels » nous sommes tenus de sacrifier nos vies » quand leur salut l'exige! Nous leur de» vons plus nos vies pour leurs besoins » spirituels, que nous ne nous les devons » à nous-mêmes pour quelque avantage » temporel que ce soit, etc. » Il y avait long-temps qu'il avait fait connaître ses sentimens sur les devoirs des pasteurs. Faisant la visite de son diocèse, il vit un jour dans les champs un jeune berger qui ne quittait point son troupeau au milieu d'un violent orage; il eût pu se mettre à l'abri dans une caverne voisine : mais il ne voulut point s'éloigner, de peur que le loup ou les autres bêtes ne profitassent de son absence. Barthélemy des Martyrs fut singulièrement touché de ce qu'il voyait. « Quelle leçon, dit-il, pour un » pasteur des âmes! Avec quel soin ne » doit-on pas veiller pour les garantir des » piéges du démon! » Saint Charles Borromée voyait dans ce prélat un second lui-même, et lia une amitié très étroite avec lui. L'Eglise perdit Barthélemy en 1590, dans le couvent du Viane, où il s'était retiré huit ans avant sa mort, après s'être démis de son archevêché. Il y fit beaucoup de bien, et dans tous les genres. Il disait que sa vie n'était pas à lui, mais à son troupeau. *Je suis*, ajoutait-il, *le premier médecin de* 1,400 *hôpitaux, qui sont les paroisses de mon diocèse*. On a de ce saint archevêque un livre intitulé : *Stimulus pastorum*, et plusieurs autres ouvrages de piété, recueillis à Rome, en 2 vol. in-fol. 1744, par D. Malachie d'Inguimberti, depuis évêque de Carpentras. On y trouve d'excellentes règles pour la vie des pasteurs et des simples fidèles. Dans la partie historique de ses ouvrages, on voit un auteur quelquefois plus pieux qu'éclairé; mais on en est dédommagé par la solidité des réflexions et une onction rare. La crédulité d'ailleurs est un défaut si peu considérable en comparaison

de ceux des écrivains de notre siècle, qu'on serait presque tenté de la regarder comme une vertu. Ajoutons que la critique était encore faible, et n'avait pas éclairci une infinité de choses mieux connues depuis. Louis de Grenade a donné une Relation abrégée de ses vertus et de ses principales actions. Sa vie a été écrite par trois auteurs graves qui étaient tous contemporains. C'est d'après leur récit, joint à quelques autres mémoires, qu'a été composée la Vie française du saint archevêque de Brague, qui a été imprimée in-8° et in-4°. Quelques auteurs ont attribué cet ouvrage aux dominicains : mais ils se sont trompés, et l'on ne doute point qu'il ne soit d'Isaac le Maistre, plus connu sous le nom de *Sacy*. Au reste cette Vie de D. Barthélemy des Martyrs est très estimée et mérite de l'être.

BARTHÉLEMY (NICOLAS), bénédictin du 15e siècle, né à Loches, a fait des poésies latines, difficiles à trouver: | *Epigrammata, Momiæ, Enneæ*, imprimées chez Badius, 1514, 3 vol, in-8°; les deux premiers sans date; le troisième, de 1531, contient des pièces qui roulent sur des sujets de dévotion: | *De vita activa et contemplativa*, 1523, in-8°, en prose; | *Christus xilonicus*, tragédie en quatre actes, 1531, in-8°.

* **BARTHÉLEMY** (JEAN-JACQUES), abbé, de l'académie française et de celle des inscriptions, était né à Cassis près Aubagne, le 20 janvier 1716. Après avoir fait ses premières études sous le père Reynaud de l'Oratoire, il les continua chez les jésuites, et il se livra entièrement à l'étude des langues savantes. En 1744 il se rendit à Paris. Gros de Boze, alors garde du cabinet des médailles, l'accueillit avec intérêt, et se chargea de le diriger dans la science numismatique, pour laquelle il montrait les plus heureuses dispositions. Il y fit de si grands progrès que Louis XV le désigna pour succéder à ce savant, mort en 1753. L'abbé Barthélemy se livra alors avec une nouvelle ardeur à ses recherches, et il entreprit à cet effet un voyage en Italie. Le cabinet des antiques renfermait 20,000 médailles; à force de constance et de soins, il parvint à doubler ce nombre, et à mettre dans cette collection un ordre que les savans venaient admirer de toutes les parties de l'Europe. Infatigable au travail, il entreprit son *Voyage d'Anacharsis*, recueil des plus intéressans sur l'histoire, la religion, le gouvernement, les mœurs et les arts des Grecs. Le style en est agréable et élégant; c'est une des meilleures productions du 18e siècle : elle n'est cependant pas exempte de diffusion, et renferme peut-être trop d'éloges et pas assez de critique. Il travailla à cet ouvrage pendant 30 ans. « Dans cette composition, » dit un bibliographe, on ne sait ce qu'on » doit admirer le plus ou de l'immense » étendue des connaissances qu'elle exi» geait et qu'elle renferme, ou de l'art » singulier des rapprochemens et des tran» sitions par lesquels l'auteur a su lier » imperceptiblement tant d'objets dispa» rates, et unir tant de contrastes; ou de » l'élégance continue et de l'agrément in» fini de toutes les narrations, de toutes » les discussions, qu'au premier coup » d'œil on serait tenté de prendre pour » les jeux d'une belle imagination.» Comme toutes les productions de ce siècle, celle-ci renferme encore quelques symptômes de la philosophie du jour; mais c'est un des ouvrages modernes où elle se montre avec le plus de retenue et de décence. Il y a même bien des réflexions dont les coryphées de la philosophie n'ont pas dû être contens. Barthélemy portait le titre et le costume d'abbé, mais il n'entra jamais dans les ordres. Quoiqu'il fût l'homme de lettres le plus riche de son temps, il vécut toujours dans la plus grande simplicité de mœurs, et employa une partie de sa fortune à avancer sa famille. Un de ses amis lui demandait un jour pourquoi il n'avait pas un équipage.« J'aurais pris, » répondit-il, une voiture, si je n'avais » pas craint de rougir en trouvant sur » mon chemin des gens de lettres à pied » qui valaient mieux que moi. » La grande considération dont il jouissait ne le mit point à l'abri des coups de la révolution : il y avait perdu une grande partie de sa fortune; sur une simple dénonciation *de suspect*, il fut arrêté et conduit à la prison des Madelonnettes. Mais son entrée fut pour lui un triomphe; les prisonniers, apprenant son arrivée, descendirent l'escalier et l'accueillirent avec les témoignages d'une vénération profonde et d'un attendrissement sincère. Les révolutionnaires eux-mêmes, sensibles pour la première fois à la vertu et au talent, lui rendirent la liberté le jour suivant, et le ministre de l'intérieur, comme pour le dédommager de l'affront qui lui avait été fait, vint lui offrir la place de bibliothécaire. L'abbé Barthélemy la refusa sous prétexte de son grand âge; mais le dégoût

de la vie fut, dit-on, le principal motif de ce refus En effet, depuis ce moment, il se fit en lui un changement remarquable. « Désenivré de la gloire, dit Sainte-Croix, » son amour pour elle s'affaiblit chaque » jour ; bientôt il ne s'embarrassa plus de » l'avenir pour lequel il avait tant vécu. » Il disait que la révolution était mal nommée, qu'il fallait l'appeler une révélation, faisant allusion à la terrible expérience qu'elle donnait aux hommes. Il mourut le 30 avril 1795. Outre son *Voyage d'Anacharsis*, ci-devant cité, dont il y a eu un très grand nombre d'éditions de tous les formats, et qui a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe, on a de lui un grand nombre d'ouvrages, principalement sur les antiquités et les médailles, plusieurs mémoires et dissertations savantes dans les Mémoires de l'académie des inscriptions. Ses *OEuvres diverses* ont été publiées par Sainte-Croix, en 2 vol. in-8°, Paris, 1798. L'*introduction* de son Voyage d'Anacharsis a été imprimée en 1 vol, in-12, sous le titre d'*Abrégé de l'histoire grecque*. Les meilleures éditions de ce voyage sont celles de 1789 et 1799, 7 vol. in-4°, ou in-8°, avec atlas. On doit encore distinguer l'édition stéréotype, Paris, 1809, 7 vol. in-18, où se trouvent comme dans celle de 1799, trois mémoires de l'abbé Barthélemy, sur sa vie, sur le cabinet des médailles, et sur les Voyages d'Anacharsis. Il y a plusieurs abrégés de cette excellente production, en 2 vol. in-12. M. Serieys a publié en 1802, sur les lettres originales de l'auteur, le *Voyage en Italie*, in-8° et in-18, traduit en allemand la même année.

* **BARTHÉLEMY** (François, marquis de), pair de France, neveu de l'auteur du *voyage d'Anacharsis*, mort à l'âge de 80 ans, le 3 avril 1830, entra de bonne heure dans la carrière de la diplomatie, et suivit le baron de Breteuil en Suisse et en Suède. Il devint à Stockholm et peu après à Londres secrétaire de légation, et étant resté dans cette dernière ville, en qualité de chargé d'affaires, pendant l'absence de l'ambassadeur qui fut rappelé en 1791, ce fut lui qui annonça au gouvernement anglais l'acceptation de la constitution par Louis XVI. Barthélemy fut envoyé à la fin de la même année ministre plénipotentiaire en Suisse, et sut éluder les ordres qu'il avait reçus du comité du salut public concernant les mesures à prendre contre les prêtres et les émigrés réfugiés dans les cantons. Il réussit dans ses négociations pour la paix avec la Prusse, avec l'Espagne, et ensuite avec l'électeur de Hesse; mais il fut moins heureux dans celles qu'il entreprit dans le même but avec l'Angleterre. Elu membre du Directoire le 7 prairial an 5 (1797), sous l'influence du parti royaliste, il fut enveloppé dans la proscription, et déporté après le 18 fructidor à la Guyane, d'où il s'évada avec quelques compagnons d'infortune. Il revint en France après la révolution du 18 brumaire an 8 (9 octobre 1799), en passant par les Etats-Unis et l'Angleterre, et devint successivement sénateur en 1800, commandant de la légion d'honneur, vice-président du sénat et comte de l'empire. Barthélemy présidait en 1814 les séances du sénat où les Bourbons furent rappelés. Louis XVIII le nomma pair et vice-président honoraire de la chambre, et après sa seconde rentrée, ministre d'état et marquis. En 1819, il proposa, contre le vœu du ministère, de modifier la loi d'élection ; cette proposition ayant été admise à une grande majorité, Louis XVIII fit une nombreuse promotion de pairs pour reformer la majorité. Barthélemy fut constamment sage et modéré; on l'a seulement accusé de transiger, suivant l'occurrence, avec ses principes politiques.

BARTHEZ DE MARMORIÈRES (Antoine), frère du célèbre médecin de ce nom, naquit à Saint-Gall en Suisse, et devint, en 1765, secrétaire d'ambassade de l'envoyé français en Suisse (M. de Beauteville). Il fut successivement colonel au régiment suisse de Bachman, secrétaire du comte d'Artois, et l'un de ses agens les plus actifs dans l'intérieur de la France. En 1800 il rentra dans la diplomatie, et fut envoyé à Berne dans le bureau des affaires étrangères; plus tard il écrivit une lettre à Bonaparte pour lui faire hommage de 4 vol. de l'*Homère* d'Hernesil, chargé de notes manuscrites par son frère, et demander la croix d'honneur. Barthez mourut à 74 ans, le 3 août 1811, dans le village de Condé-Saint-Libiaire, arrondissement de Meaux. Ses principaux ouvrages sont : | la *Mort de Louis XVI*, tragédie, Neuchâtel, 1793, in-8°; | *Elnathan*, ou *les Ages de l'homme*, traduction prétendue du chaldéen, Paris, 1801, 3 vol. in-8°, qui n'a pas eu de succès. Il a été l'éditeur de la *Théorie du beau dans la nature et les arts*, Paris, 1807, in-8°, ouvrage posthume du célèbre médecin Paul-Joseph Barthez, son frère.

* **BARTHEZ** (Paul-Joseph), médecin célèbre, membre de l'Institut, de la société royale de médecine et de plusieurs académies étrangères, né à Montpellier le 11 décembre 1734, obtint en 1759 au concours une chaire à l'université de cette ville, et y enseigna avec beaucoup de succès. Il contribua beaucoup à faire revivre la médecine d'Hippocrate. En 1780, il fut appelé à Paris comme médecin ordinaire du roi. Il mourut le 15 octobre 1806. Ses principaux ouvrages sont : | *Nouveaux élémens de la science de l'homme*, Montpellier, 1778, in-8°, et Paris, 1806, 2 vol. in-8°; | *Nouvelle mécanique des mouvemens de l'homme et des animaux ;* | *Traités des maladies goutteuses*, 2 vol. in-8°; | *Consultations de médecine*, 2 vol. in-8°, publiés en 1810 par M. Lordat, héritier des manuscrits de l'auteur. Il avait une très grande érudition, mais on peut lui reprocher d'avoir été trop peu sévère dans l'admission des faits. Ses ouvrages décèlent un esprit plus porté aux abstractions qu'à l'observation proprement dite; aussi nul écrivain n'exige plus d'efforts pour être compris. On lui reproche aussi d'avoir contribué à accréditer les désolantes opinions du matérialisme. Il est mort dans les plus cruelles souffrances et dans les angoisses du désespoir.

BARTHIUS (Gaspard), né à Custrin en 1587, mourut à Leipsick en 1658. Il mérite une place parmi les enfans précoces. A 12 ans il traduisit les *Psaumes de David* en vers latins; à 16, il fit imprimer une Dissertation sur la manière de lire les auteurs latins, depuis Ennius jusqu'aux critiques de son temps. On a encore de lui : | ses *Adversaria*, gros volume in-fol. divisé en 60 livres, imprimé à Francfort en 1624 et 1648. C'est un recueil de notes sur différens écrivains sacrés et profanes, avec des éclaircissemens sur les coutumes et les lois. | Un *Commentaire* in-4°, sur Stace, 1660; et un autre sur Claudien, Francfort, 1650, en un vol. in-4°. L'érudition n'y est pas dispensée avec discernement. Tous ces savans prématurés ont plus de mémoire que de jugement, et l'on ne doit pas être surpris de ce que leurs ouvrages ne leur survivent pas. On peut juger du goût de Barthius, par la peine qu'il a prise de traduire une partie des ouvrages de l'Arétin.

* **BARTHOLDY** (Jacob-Salomon), diplomate prussien, né à Berlin, de parens israélites, jouissant d'une grande fortune, se fit baptiser à Dresde par le célèbre Reinhard, et embrassa la religion protestante, non par persuasion, mais parce qu'il la regardait, disait-il, comme plus favorable aux progrès de la civilisation. Peu après, la guerre de 1807 éclata. Touché des malheurs de sa patrie, il parcourut l'Allemagne pour susciter des ennemis à Napoléon, et il s'arrêta à Vienne, où il prit du service comme officier dans un bataillon de la landwer viennoise. Il se distingua dans cette campagne, surtout à la bataille d'Egersberg. C'est alors qu'il publia un écrit intitulé : *Guerre du Tyrol*, où il cherchait à montrer aux Allemands que le chemin du salut était dans une guerre populaire. Au commencement de 1813 il fut attaché à la chancellerie du prince de Hardenberg, et il rédigea l'édit sur le Landsturm, qui produisit beaucoup d'effet, quoiqu'il ne pût pas être mis à exécution. En 1814 il accompagna les armées alliées à Paris; de là il se rendit à Londres, puis à Rome comme consul général prussien pour toute l'Italie. Après le congrès d'Aix-la-Chapelle il fut nommé chargé d'affaires à la cour de Toscane, et il essaya de combattre la révolution napolitaine dans un ouvrage sur la *Charbonnerie*. C'est à son intervention que le petit état de Saint-Marin dut le terme de ses longues discussions avec le saint Siége. A cette occasion, il fut nommé citoyen honoraire et patricien de cette petite république. Il est mort en 1826. Le sculpteur Wolf a moulé son masque immédiatement après sa mort pour exécuter son buste. Bartholdy était très versé dans les langues grecque et latine; il parlait et écrivait avec facilité l'allemand, le français, l'anglais, l'italien, et n'était point étranger aux langues orientales. Il aimait aussi les arts et il s'en occupait avec activité. Après avoir vendu au feld-maréchal de Koller une belle collection de verres colorés antiques, et une autre de terres cuites, il en entreprit de nouvelles, formées de vases étrusques, de bronzes, d'ivoires, etc. Outre les écrits dont nous avons parlé, il a publié : | une *Comédie* en vers qui a peu de mérite; | un *Voyage en Grèce* dans les années 1803 et 1804, production de sa jeunesse, et qu'il regardait lui-même comme peu mûrie. Il a cependant été traduit en français, Paris, 1807, 2 vol. in-8°, et mentionné favorablement par l'institut, surtout pour la géographie ancienne. | Une *Vie du cardinal Gonsalvi*, Cotta, 1824, in-8°. Il a aussi fourni

plusieurs articles à la *Gazette universelle* de Leipsick, dont il fut un des collaborateurs avant sa mission à Florence. Il a encore laissé un *Traité sur les verres colorés des anciens*, rédigé en français et accompagné de gravures.

BARTHOLE, jurisconsulte célèbre, né à Sasso-Ferrato, dans la Marche d'Ancône, en 1313, fut professeur de droit dans plusieurs universités d'Italie. Il mourut à Pérouse en 1356, et laissa plusieurs ouvrages, Lyon, 1545, 10 vol. in-fol., écrits du style de son temps, mais qui renferment des choses qu'on ne trouverait pas ailleurs. La santé de ce jurisconsulte était très délicate, sa taille petite; mais il avait été dédommagé des défauts du corps par les avantages de l'esprit et du caractère; le sien était plein de candeur. Il savait cependant dans l'occasion flatter les rois, et ajuster la jurisprudence à la puissance; comme lorsqu'il se décida si plaisamment pour la monarchie universelle des empereurs d'Allemagne. *Voyez* FRÉDÉRIC I.

BARTHOLIN (GASPARD), médecin et anatomiste, natif de Malmoë, mort à Sora, en 1629, à 45 ans, a donné : | une *Anatomie*, Leyde, 1673, in-8°; | *De lapide nephritico, de unicornu, de pygmæis, de studio medico*, Copenhague, 1663; | *Enchiridion physi um*, 1625; | *Manuductio ad veram physiologiam ex sacris litteris.*

BARTHOLIN (THOMAS), médecin, fils du précédent, non moins savant que lui, mourut en 1680, à 64 ans. Il avait des idées singulières, et croyait, par exemple, que les chrétiens devaient s'abstenir de la chair des animaux. Mais cela n'empêche pas qu'il n'ait été un très habile médecin et un très savant homme. Il a fait des découvertes intéressantes sur les veines lactées et sur les vaisseaux lymphatiques. On a de lui : | un ouvrage publié en 1661, *sur l'usage de la neige;* | *De morbis biblicis*, Francfort, 1672, in-8°; | *Paralytici N. Testamenti*, Copenhague, 1653, in-8°; | *Dissertatio de Passione Christi*, Amsterdam, 1670; | *Epistolæ medicinales*, et *De insolitis partûs viis*, La Haye, 1740, 3 vol. in-8°, et autres ouvrages.

BARTHOLIN (THOMAS), fils du précédent, étudia la jurisprudence dans plusieurs universités de l'Europe. De retour à Copenhague, sa patrie, il fut professeur en histoire et en droit, assesseur du consistoire, secrétaire, antiquaire et archiviste du roi. Il mourut en 1690. Nous avons de lui : | *De Holgero Dano*, 1677, in-8°; | *De Longobardis*, 1667, in-4°; | *De origine equestris ordinis Daneborgici*, in-folio; | *Antiquitates Danicæ*, 1689, in-4°.

BARTHOLIN (ERASME), oncle du précédent, et fils de Gaspard, natif de Roschild, après avoir professé la médecine et la géométrie à Copenhague, fut élevé à la dignité de conseiller d'état, et mourut en 1698, à 73 ans. On a de lui : | *Experimenta crystalli islandici*, Copenhague, 1670, in-4°, ouvrage recherché des physiciens, où l'on trouve des observations intéressantes sur les phénomènes que présentent la glace, le givre et la neige; | *De aere Hafniensi*, Francfort, 1679, in-8°; | *Principia matheseos universalis, seu introductio in geometriam Cartesii;* | *Heliodori Larissæi opticorum, lib. 2 gr. et latin.*, et d'autres ouvrages utiles et curieux. *

BARTHOLOMÉ. *Voyez* BRÉENBERG.

BARTHOLET. *Voyez* BERTHOLET FLÉMALE.

BARTIMÉE, c'est-à-dire fils de Timée, aveugle de la ville de Jéricho, étant assis sur le chemin qui conduit de là à Jérusalem, pour demander l'aumône, entendit que Jésus-Christ passait, suivi de ses disciples et d'une grande foule de peuple, et se mit à crier : *Jésus, fils de David, ayez pitié de moi.* Ceux qui étaient préséns lui imposaient silence; mais il redoubla ses cris. Alors Jésus s'arrêta et le fit venir. Bartimée accourut, et Jésus lui dit : *Que voulez-vous que je vous fasse ?* L'aveugle lui répondit : *Que je voie la lumière.* Jésus lui dit : *Allez, votre foi vous a sauvé:* et aussitôt il vit et se mit à la suite du Sauveur. *Marc.* 10. V. 46.

BARTOLI (DANIEL), savant et laborieux jésuite, né à Ferrare en 1608. Après avoir professé la rhétorique, et ensuite exercé long-temps avec applaudissement le ministère de la prédication, ses supérieurs le fixèrent à Rome en 1650. Depuis cette époque jusqu'à sa mort, il publia un grand nombre d'ouvrages, tant historiques que de divers genres, tous écrits en langue italienne. Le plus connu et le plus considérable est une histoire de sa compagnie, imprimée à Rome depuis 1650 jusqu'en 1673, en 6 vol. in-fol. traduite en latin par le P. Giannini, et imprimée à Lyon, en 1666 et années suivantes, et à Rome : « Mais, dit un critique, que l'on » ne soupçonnera pas d'être trop favora- » ble aux jésuites, quelque bonne que soit

» une traduction, elle n'approche jamais » d'un original aussi beau que l'ouvrage » du P. Bartoli. » Tous ses autres ouvrages, ceux d'histoire exceptés, ont été rassemblés et publiés à Venise, en 1717, 3 vol. in-4°. Les uns et les autres sont estimés, tant pour le fond que pour la pureté, la précision et l'élévation du style; et ce jésuite est regardé par ses compatriotes comme un des premiers écrivains de la langue italienne. Il mourut à Rome, en 1685, après s'être rendu aussi recommandable par ses vertus que par ses talens.

* BARTOLI (Cosme), célèbre poète italien du 16e siècle, naquit à Florence. Ses succès dans la poésie le firent nommer, en 1540, membre de l'académie *degli Umidi*, si célèbre depuis sous le nom d'académie florentine; c'est lui qui fut chargé, avec son frère Georges, d'en rédiger les règlemens. Le grand duc le nomma, en 1568, son résident à Venise. Trois ans après, Bartoli retourna dans sa patrie, où il fut fait prieur de la grande église de Saint-Jean-Baptiste. Ses principaux ouvrages sont : | *Marcilio Ficino sopra l'amore, owero Convito di Platone, traslatato da lui dalla greca lingua nella latina, e appresso volgarizzato nella toscana*, Florence, 1544, in-8°; | *l'Architettura di Leon Battista Alberti, tradotta in lingua fiorentina coll' ayiunta de disegni*, etc. Florence, 1550, in-fol. | *Manlio Severino Boezio, della consolazione della filosofia, tradotto in volgare*, Florence, 1551, in-8°; | *Vita di Frederigo Barbarossa, imperator romano*, Florence, 1556, in-8°; | *Discorsi istorici universali* (au nombre de 40), Venise, 1569, in-4°. On ignore l'époque de la mort de Bartoli.

* BARTOLI (Minerve), née à Urbin, en 1562, cultivait la poésie et faisait agréablement des vers. Riccinoli et Seajoli les ont insérés, le premier dans son *Recueil* d'églogues, le second dans son *Parnasse poétique*, Parme, 1611. On les trouve aussi dans les *Componimenti* ou *Poésies des dames-auteurs les plus renommées de tous les siècles*, recueillies par la comtesse Louise Bergalli.

* BARTOLI (Joseph), antiquaire du roi de Sardaigne, correspondant de l'académie des inscriptions de Paris, naquit à Padoue en février 1717. Il s'adonna d'abord à la poésie, ensuite à la philosophie et quoiqu'il se fût fait recevoir docteur-ès-lois, le dégoût que lui inspira le barreau le détermina à ouvrir une école de belles-lettres, qu'il abandonna bientôt pour remplir à Padoue une chaire de physique expérimentale. En 1745, il fut nommé professeur à l'université de Turin, puis antiquaire royal, et mourut, en 1789, dans cette dernière ville. On a de lui : | *Deux dissertations*, in-4°, *sur le musée de Vérone, et une inscription grecque conservée dans ce musée;* | *Lettere apologetiche sopra alcuni novellièri et giornalisti*, etc. in-4°; | *Il vero disegno delle due tavolete d'avorio chiamate dittico Quiriniano*, etc. in-4°; | *Eponine*, tragédie, Turin, 1768, in-8°; | *Réflexions sur les progrès des sciences et des arts au 18e siècle, en Europe*, 1780, in-8°, etc.

BARTOLOCCI (Jules), religieux de Cîteaux, né à Celano, dans le royaume de Naples, en 1613, professeur de langue hébraïque au collége des Néophytes et Transmarins à Rome, mourut en 1687. On a de lui une *Bibliothèque rabbinique*, en 4 vol. in-fol., 1675. Le feuillant Imbonati, son disciple, ajouta un 5e vol. à cet ouvrage aussi curieux que savant. En voici le titre : *Bartolocci de Celano (D. Julii) Congregatio Sancti Bernardi Ref. Ord. Cisterciensis, Bibliotheca magna rabbinica de scriptoribus et scriptis Hebraïcis, ordine alphabetico hebraice et latine digestis*, in-fol. 4 vol. Rome, 1675. Wolf en a profité pour sa *Bibliothèque hébraïque*.

* BARTOLOMMEI (Jérome), poète florentin né vers 1584, et mort en 1662, était membre de l'académie de la Crusca et de Florence. On a de lui : | l'*America*, poème héroïque à la gloire d'Améric Vespuce, dédié à Louis XIV, Rome, 1640, in-fol.; | *Drami musicali, e morali*, Florence, 1656; | *Dialoghi sacri*, etc. ibid. 1657; | *Didascalia*, 1658. — Son fils, Mathias-Marie, mort à Milan en 1675, est auteur de six *Comédies* publiées à Florence, Bologne et Venise, 1668-97.

* BARTOLOMMEO (André de), Sicilien, surnommé *Barbazza* à cause de sa longue barbe, mourut en 1476. Il reste de lui beaucoup d'ouvrages sur le droit canon, imprimés de 1517 à 1545, entre autres : | *Conciliorum vol.* IV, 1517 et 1518; | *de Cardinalium præstantia;* | *de Cardinalibus legatis a latere*, 1518.

* BARTOLOZZI (François), habile graveur au burin, né à Florence en 1725. Il quitta sa ville natale pour se rendre à Venise, et il s'y livra entièrement à la gravure. Il y fit en peu de temps d[e] rapides progrès, et il y produisit ainsi qu'à Milan

beaucoup d'estampes qui commencèrent sa réputation. En 1704, il passa en Angleterre et il se fixa à Brompton, près Londres, où il exécuta un grand nombre de gravures qui étendirent sa réputation dans toute l'Europe. Un dessin savant, un *faire* agréable et un goût fin, caractérisèrent ses productions. Les plus estimées sont le *Massacre des Innocens*, d'après le Guide; une *Sainte Famille*, d'après Ben. Lutti; *Camille délivrant Rome*, d'après Seb. Ricci; la *Mort de Chatam*, d'après Copley; la *Femme adultère*, un *Saint Jean*, le *Silence*, *Clytie changée en tournesol*, d'après les Carraches. Cette dernière estampe passe pour son chef-d'œuvre. Il a aussi gravé, tant d'après ses dessins que d'après ceux de Cipriani et autres, un grand nombre de vignettes et d'ouvrages de librairie qui sont fort recherchés des amateurs.

BARTON (ELIZABETH), fille tourmentée par des convulsions, devenue célèbre sous le règne de Henri VIII, roi d'Angleterre, est considérée par quelques-uns comme une visionnaire, et par d'autres comme une personne pieuse qui eut le don de prédire quelquefois l'avenir. Sanderus la représente sous ce dernier point de vue, et assure qu'entre autres choses elle prédit que Marie régnerait avant Elizabeth. D'autres prétendent qu'elle prédit à Henri VIII des malheurs qui ne lui arrivèrent pas. Ce qu'il y a de sûr, c'est que ce prince, irrité de ses discours contre son mariage avec Anne de Boulen, la fit mourir. Le célèbre Morus et le vertueux Fischer, évêque de Rochester, furent enveloppés dans son malheur; et le sort de ces grands hommes ne donne point une idée favorable du tribunal qui condamna Elizabeth Barton.

* BARTON (BENJAMIN-SMITH), né en 1766, était fils d'un ministre de l'église épiscopale de la ville de Lancastre, en Pensylvanie; sa mère était sœur du célèbre astronome Rittenhouse. Se destinant à la profession de médecin, il alla étudier à Edimbourg, où une dissertation qu'il publia *sur les propriétés de la Jusquiame noire (hyosciamus niger*, L.) lui valut un prix d'encouragement. Il crut avoir à se plaindre de la manière dont il fut reçu par deux des professeurs auxquels il avait été recommandé; et comme il était naturellement fier, il ne put se décider à solliciter un diplôme de cette université; mais il en prit un à celle de Gottingue, et retourna à Philadelphie, où il exerça sa profession. En 1789, il fut reçu membre de la société philosophique de Philadelphie, et nommé professeur d'histoire naturelle et de botanique au collége de cette ville, bien qu'il n'eût alors que 24 ans. Ce fut lui qui, le premier, enseigna publiquement cette partie des sciences. Six ans après, il fut appelé à professer la *matière médicale*, et attaché, en 1799, comme médecin à l'hôpital de Pensylvanie. Il succéda depuis au docteur Rush, en qualité de professeur des instituts de la médecine, et en 1809, la présidence de la société médicale de cette ville lui fut donnée. Ayant éprouvé, dans sa jeunesse, des attaques de goutte, et ses infirmités augmentant avec son âge, il crut qu'un voyage sur mer et le changement de climat seraient favorables à sa santé : il s'embarqua donc pour l'Europe, parcourut la France et l'Angleterre, mais sans en éprouver le moindre soulagement. Il mourut, en 1816, peu après son retour à Philadelphie, dans la 50e année de son âge. Outre un grand nombre de dissertations sur différens sujets d'histoire naturelle, il a publié les ouvrages suivans : | *Collections pour un essai sur la matière médicale des Etats-Unis*, in-8°, 1798, dont il parut une troisième édition en 1810; | des *Fragmens de l'histoire naturelle de la* Pensylvanie, in-fol. 1799; | *Nouveaux aperçus sur l'origine des tribus et des nations de l'Amérique*, in-8°, 1798; | *Elémens de botanique, ou esquisses de l'histoire naturelle des végétaux*, ornés de 30 fig., 2 vol. in-8°, 1803 : le premier volume de la deuxième édition a été publié en 1812, et le deuxième en 1814; | la première partie d'une *Flora virginica*. Le docteur Barton encouragea de tous ses efforts les recherches botaniques, dans un temps où cette étude était si peu considérée aux Etats-Unis, qu'il se voyait forcé de cacher ses plantes en revenant à la ville, de crainte de perdre ses cliens. Il eut la satisfaction de voir, avant sa mort, son cours suivi par plusieurs centaines d'élèves qui s'adonnaient à cette étude. Ce fut lui qui engagea les botanistes MM. Pursh et Nuttall à visiter les montagnes de la Virginie et de la Caroline, et les parties de la contrée située à l'ouest des monts Alleghany.

* BARTRAM (WILLIAM), savant botaniste et voyageur anglais. Il fit en 1773 un long voyage dans le nord du Canada; et après avoir pénétré dans la Floride, la Caroline, la Géorgie, il se fixa à Delaware.

où il cultivait les plantes les plus rares et les plus utiles de l'Amérique pour les répandre dans le commerce. Il a publié la relation de son voyage à Philadelphie, 1791, in-8°, traduite en français par P. V. Benoît, sous ce titre : *Voyage dans les parties du sud de l'Amérique septentrionale*, Paris, 1799, 2 vol. in-8°. Il est mort en 1800. — Son père, *Jean Bartram*, né en Pensylvanie en 1701, voyagea aussi long-temps dans l'Amérique septentrionale. Ses observations sur la botanique et l'histoire naturelle de cette partie du monde, ont été publiées à Londres en 1751, in-8°, sous le titre de *Voyage de la Pensylvanie à Onondago, au lac Ontario*, etc.

BARUCH, prophète, d'une famille noble des Juifs, suivit Jérémie, son maître, en Egypte. Après la mort de ce saint homme, il alla à Babylone faire part à ses frères captifs, des prophéties qu'il avait lui-même composées. On ne sait rien de bien certain sur le reste de la vie de Baruch. Son style a de la noblesse et de l'élévation, et ressemble assez à celui de Jérémie, dont il était le disciple et le secrétaire. Ses prophéties sont contenues en six chapitres; nous ne les avons plus en hébreu, mais on ne peut pas douter qu'il n'ait écrit en cette langue : les fréquens hébraïsmes que l'on y trouve le font assez connaître. On en a deux versions syriaques, mais le texte grec paraît plus ancien. Comme les Juifs n'ont voulu reconnaître pour livres sacrés que ceux qu'ils avaient en hébreu, ils n'ont point compris dans leur canon la prophétie de Baruch; par la même raison elle ne se trouve point dans les catalogues des livres sacrés donnés par Origène, par Méliton, par saint Hilaire, par saint Grégoire de Nazianze, par saint Jérôme, par Rufin; mais il est à présumer que la plupart l'ont comprise sous le nom de Jérémie, comme ont fait les Pères latins. Le concile de Laodicée, saint Cyrille de Jérusalem, saint Athanase et saint Epiphane nomment dans leurs catalogues *Jérémie* et *Baruch*. Saint Augustin et plusieurs autres Pères citent les prophéties de Baruch sous le nom de Jérémie : et dans l'église latine, ce qu'on lisait de Baruch dans l'office divin était lu sous le nom de Jérémie. C'est donc mal à propos que les protestans se prévalent de l'opinion des juifs et du silence de quelques Pères.

* BAS (Jacques-Philippe Le), célèbre graveur, né à Paris en 1707, y mourut le 14 avril 1783. Il grava d'après les plus grands maîtres, en conservant dans ses estampes le style et le caractère particulier de chacun, et exécuta dans le goût des Audrans.

* BASAN (Pierre-François), graveur, né à Paris le 23 octobre 1723. Il s'occupa plus particulièrement du commerce d'estampes, et on lui doit diverses collections, et un *Dictionnaire des graveurs anciens et modernes*, le meilleur qui ait paru jusqu'à ce jour, imprimé à Paris 1770-1809, 2 vol. in-8°, avec une *Notice historique sur l'Art de la gravure*. Basan mourut en 1797. Il publia avec Lemire la collection des gravures pour l'édition des *Métamorphoses* d'Ovide.

BASCHI (Matthieu), naquit dans le duché d'Urbin en Italie, et prit l'habit de frère mineur au couvent de Montefalconi. Une voix qu'il crut entendre, et qui l'avertit d'observer la règle de saint François à la lettre, l'engagea à se revêtir d'un habit semblable à celui du spectre qui lui était apparu. Il partit peu de temps après pour Rome, parut ainsi vêtu devant Clément VIII, et dit à ce pape : « Saint Père, » je suis un frère mineur, enfant de saint » François : je veux observer la règle de » mon séraphique père, comme il l'ob» servait lui-même. Ce saint ne portait » qu'un habit simple et grossier, tel que » celui que vous me voyez. » Le pontife, après quelques difficultés, approuva sa réforme. Matthieu Baschi se fit des compagnons et des ennemis. Les frères mineurs le firent mettre en prison; mais ayant eu sa liberté, il fut élu général du nouvel ordre. Il se démit de cette dignité deux mois après, et ne pouvant obéir après avoir commandé, il sortit de son couvent et continua de prêcher en divers endroits. Il mourut à Venise en 1552 (*Voy.* OCHIN). L'ordre des capucins, dont il est le fondateur, est un des plus nombreux et des plus laborieux de l'Eglise. Urbain VIII donna une bulle en 1627, par laquelle le titre de *vrais enfans de saint François* leur est assuré, titre qui leur était disputé par les cordeliers. Il y avait eu un semblable procès du temps de Paul V, qui décida, en 1608, que les capucins étaient véritablement frères mineurs, *quoiqu'ils n'aient point été établis du temps de Saint-François*. Ces dernières paroles rallumèrent la querelle. Les adversaires des capucins en concluaient qu'ils ne venaient pas en droite ligne de ce saint fondateur. Urbain VIII la termina en décidant « qu'il faut

» prendre le commencement de leur » institution de celui de la règle séraphi- » que, qu'ils ont observée sans disconti- » nuation. »

* **BASEDOW** (Jean-Bernard), professeur luthérien, né à Hambourg en 1723, de parens obscurs. Après avoir fait ses études avec succès, il entra d'abord, en qualité de précepteur, chez M. de Quaalen, conseiller intime de Holstein; il fut ensuite nommé professeur de morale et de belles-lettres à l'académie de Soroë en Danemarck, où il publia sa *Philosophie pratique pour toutes les conditions*, 2 vol. in-8°, 1758 et 1777. On y trouve de bonnes choses sur l'éducation en général, et particulièrement sur celle des filles; mais des propositions peu conformes à l'orthodoxie luthérienne lui firent perdre sa place, et il fut envoyé au gymnase d'Altona, où il continua de s'adonner à la théologie. Il travailla alors à sa *Philaléthée* ou *nouvelles considérations sur les vérités de la religion et de la raison*, qu'il publia en 1764, et qui lui attira de nouvelles persécutions : il fut privé de sa place, retranché de la communion; le peuple même voulait le lapider. Basedow écrivit pour se justifier, et se donna de nouveaux torts, en avançant de nouvelles propositions condamnables, dont il aurait été la victime, s'il n'eût été fortement protégé. Enfin il abandonna la théologie pour s'occuper de l'éducation, et il conçut le projet de la réformer entièrement. Il publia à cet égard plusieurs ouvrages qui eurent quelques succès, et l'engagèrent à former un nouvel établissement à Dessau, sous le nom de *Philanthropinon*. Il s'associa au célèbre Campe pour cette entreprise, et ne tarda pas à se brouiller avec lui. Son inconduite le força de renoncer à son entreprise. Il était sujet à s'enivrer, et n'avait nul ordre dans ses affaires. Enfin, après avoir erré dans différentes villes, il inventa une nouvelle méthode d'apprendre à lire, qu'il publia à Hambourg en 1785, et il ouvrit une école à Magdebourg, où il la mit en pratique. Il mourut dans cette ville en 1790. Outre les ouvrages que nous avons cités, il en a publié un grand nombre d'autres qui annoncent un talent réel et en même temps un esprit inquiet, turbulent, qui fit le malheur de sa vie et l'empêcha d'obtenir l'estime qui était due à son savoir et à ses travaux.

BASILE (saint), surnommé *le Grand*, naquit sur la fin de 329 à Césarée en Cappadoce, de Basile, homme généralement estimé pour ses vertus et pour son éloquence, et d'Emilie, appelée par Grégoire de Nazianze *la nourrice des pauvres*, laquelle eut dix enfans, dont trois furent élevés à l'épiscopat, savoir : saint Basile, saint Grégoire de Nisse et saint Pierre de Sébaste. Saint Basile ayant reçu de son père les premiers élémens de la grammaire, alla continuer ses études à Césarée et à Constantinople, et de là vint à Athènes où il se lia d'une étroite amitié avec saint Grégoire de Nazianze. Il revint ensuite à Césarée, et y plaida quelques causes avec succès. Dégoûté du barreau et du monde, il alla s'ensevelir dans un désert de la province du Pont, où sa sœur Macrine et sa mère Emilie s'étaient déjà retirées. Cette sainte société mettait sa gloire à être inconnue, ses plaisirs à souffrir, et ses richesses à mépriser tous les biens. Saint Grégoire de Nazianze et plusieurs autres vinrent se former à la vertu dans cette solitude. Basile leur écrivit en divers temps plusieurs avis que la plupart des moines ont pris pour leur règle, et où les fondateurs des monastères occidentaux ont puisé bien des points de leurs constitutions. Après la mort de l'évêque de Césarée, en 369, Basile fut choisi et élu contre sa volonté pour lui succéder. L'empereur Valens, partisan fanatique des ariens, voulut l'engager dans cette secte. Il lui envoya Modeste, préfet d'Orient, pour le gagner par des promesses ou par des menaces; mais rien ne put l'ébranler. Le préfet, surpris et irrité, lui dit qu'il devait craindre qu'on ne lui ravît ses biens, sa liberté, sa vie même. « Tout cela ne me regarde point, lui ré- » pondit Basile, car celui qui n'a rien est » à couvert de la confiscation; pour ce » qui est de l'exil, je n'en connais point » pour moi, toute la terre est un exil, et » le ciel seul est ma patrie; quant aux » tourmens, quel empire pourront-ils » avoir sur moi, puisque je n'ai point de » corps, pour ainsi dire, pour les souf- » frir? Il n'y aura que le premier coup » qui trouve prise; pour ce qui est de la » mort, je la regarde comme une grâce, » puisqu'elle me mènera plus tôt à Dieu, » pour qui seul je vis. » Modeste, encore plus étonné, s'écria que personne n'avait jamais osé lui parler si hardiment. *Peut-être aussi*, lui répliqua Basile, *n'avez-vous jamais rencontré d'évêque*. Réponse pleine d'énergie, digne du caractère épiscopal, que les pasteurs ne devraient ja-

mais perdre de vue, et qui, si elle leur avait toujours servi de règle dans des temps pénibles et difficiles, aurait préservé l'Eglise de tous les maux que la faiblesse, la pusillanimité, le respect humain, ont laissé accumuler sans résistance sur cette sainte épouse de Jésus-Christ. Les incrédules modernes lui ont fait un crime de cette résistance aux ordres de l'empereur; s'il y avait obéi, ces mêmes censeurs l'accuseraient de lâcheté. (*Voyez* saint AMBROISE.) La magnanimité de Basile désarma pour quelque temps Valens. Les ariens voulurent le faire exiler; ce prince faible y consentit. Quand il fallut signer l'ordre, la plume se rompit entre ses mains; il en prit une seconde avec laquelle il ne put former une lettre; il en essaya une troisième qui se rompit de même. Alors la main lui trembla, et saisi de frayeur il déchira le papier, révoqua l'ordre et laissa saint Basile en paix. Le saint évêque travailla ensuite à apaiser les différends qui divisaient les églises d'Orient et d'Occident, au sujet de Mélèce et de Paulin, tous deux évêques d'Antioche. Il mourut en 379. Il était fort grand et sec; et par ses jeûnes il avait réduit son corps, surtout dans les dernières années de sa vie, à l'état d'un squelette. Il avait un air pensif et parlait très lentement. Son zèle était conduit par la prudence. Quelques censeurs emportés le traitèrent quelquefois de faiblesse; mais les exemples que nous avons cités, ne sont pas des preuves équivoques de sa fermeté. Don Garnier et don Prudent ont donné une très belle édition de ses *OEuvres*, en 3 vol. in-fol., avec une traduction latine, 1721 et années suivantes. On y trouve des *homélies*, des *lettres*, traduites en français par l'abbé de Bellegarde, Paris, 1693, in-8°; des *commentaires*, des *traités de morale*. L'abbé Auger a publié en 1788 une traduction de l'*Hexameron*, des *homélies* et des *lettres choisies*. L'*Hexameron*, ou Recueil de discours sur l'ouvrage des six jours de la création, regardé comme le chef-d'œuvre de saint Basile, est plein d'érudition et de variété. Ses lettres, écrites avec noblesse et pureté, sont un des ouvrages les plus curieux et les plus savans de l'antiquité. Le style de tous ses ouvrages est élevé et majestueux; ses raisonnemens profonds, son érudition vaste. Ses écrits étaient lus de tout le monde, même des païens. On le comparait aux plus célèbres orateurs de l'antiquité, et on peut l'égaler aux Pères de l'église les plus éloquens. L'ordre de saint Basile, le plus ancien des ordres religieux, tire, selon la plus commune opinion, son nom de ce saint docteur. M. Hermant a écrit sa *Vie*, 2 vol. in-4°, 1674.

BASILE (saint), prêtre de l'église d'Ancyre, métropole de la Galatie, se signala par son attachement à la foi de Nicée. Les ariens, qui le regardaient comme le plus dangereux ennemi de leur secte, lui défendirent en 360 de tenir des assemblées; mais il n'eut aucun égard à cette injuste défense, et continua toujours à combattre l'erreur, même en présence de l'empereur Constance. Pendant que Julien l'Apostat travaillait à rétablir l'idolâtrie sur les ruines du christianisme, Basile courait par toute la ville, pour exhorter les fidèles à combattre courageusement pour la cause de Dieu, et à ne point se souiller par les cérémonies abominables des païens. Saturnin et Frumentin, officiers de Julien, lui firent souffrir des tourmens inouïs. L'Apostat ordonna lui-même *qu'on levât chaque jour sept morceaux de sa peau, jusqu'à ce qu'il n'en restât plus*. Telle était la doucereuse philosophie de ce prince si admiré par les apostats modernes. Basile ne perdit rien de sa fermeté : « Julien, » dit-il à Frumentin, a renversé les autels » sous lesquels il trouva la vie, lorsque » Constance le cherchait pour le mettre à » mort; mais Dieu m'a découvert que la » tyrannie sera bientôt éteinte avec son » auteur. » N'étant pas mort des incisions qu'on lui avait faites, on lui enfonça dans le dos des pointes de fer toutes rouges. Il consomma son martyre par ce supplice, le 29 juin l'an 362 (*Voyez* les Actes publiés par Henschenius et D. Ruinart).

BASILE, pieux et savant évêque de Séleucie en Isaurie, fut déposé, l'an 451, dans le concile général de Chalcédoine, pour avoir eu la faiblesse de souscrire le faux concile d'Ephèse, en faveur d'Eutychès; mais ayant bientôt reconnu sa faute, il fut rétabli et reçu à la communion des catholiques. On a de lui 40 homélies, imprimées avec les ouvrages de saint Grégoire Thaumaturge, en 1626, in-folio, et dans la Bibliothèque des Pères.

BASILE Ier, le *Macédonien*, empereur d'Orient, né à Andrinople de parens très pauvres, porta les armes en qualité de simple soldat, et fut fait prisonnier par les Bulgares. Echappé de sa prison, il

vint à l'âge de 25 ans à Constantinople, n'ayant qu'une besace et un bâton. L'empereur Michel le fit son écuyer, puis son grand chambellan; et l'associa à l'empire. Basile, de mendiant devenu empereur, voulut retirer Michel de ses désordres. Ce prince, ennuyé d'avoir un censeur dans un homme à qui il avait donné la pourpre, résolut de le faire mourir. Basile le prévint, et jouit tout seul de l'empire en 867. Il donna ses premiers soins à fermer les plaies de l'église et celles de l'état. Il remit sur le trône patriarcal Ignace, et en chassa Photius, génie inquiet et tortueux, qu'il rétablit un an après. Il se fit craindre des Sarrasins d'Orient, s'empara de Césarée, vainquit ceux qui osèrent lui résister, et força les autres à lui demander la paix. Il avait déjà réduit les manichéens. Il mourut en 886, d'une blessure qu'un cerf lui fit à la chasse. « Ce fut un » malheur pour ce prince, dit l'auteur de » l'*Histoire du Bas-Empire*, d'être né » dans ces temps d'atrocité et de barbarie. » Ses grandes qualités, propres à faire » un héros, furent altérées par la rouille » de son siècle. On peut cependant con» jecturer que, s'il eût eu des successeurs » semblables à lui, l'empire eût réparé » ses pertes. Il n'eut que la gloire d'en » avoir retardé la chute. Aussi laborieux » que vigilant, il fut toujours à la tête du » gouvernement ou de ses armées. Il ai» mait la vérité, et n'espérant guère la » trouver dans la bouche de ses courti» sans, il la cherchait dans l'histoire. Il » prenait conseil des exemples qu'elle lui » présentait. A ses yeux la haute vertu » tenait lieu de la plus éminente dignité; » il l'admettait dans sa familiarité, il ou» bliait même la majesté impériale, pour » aller visiter ceux qui portaient ce noble » caractère. Plein de tendresse pour ses » sujets, il apportait la plus grande pré» caution à ne leur donner que des gou» verneurs et des magistrats qui fussent » les défenseurs de ceux dont il était le » père. » Photius le séduisit en lui dressant une généalogie, par laquelle il le faisait descendre de parens illustres. C'est sous ce prince qu'on entendit les premières cloches à Constantinople; c'était un présent que les Vénitiens lui avaient fait en 872. Le christianisme a fait sous le même règne de grands progrès en Russie; Basile fit accepter à ce peuple un évêque ordonné par le patriarche Ignace. On a de lui quelques Lettres dans la *Bibliothèque des Pères;* et des Avis à son fils Léon, dans l'*Imperium orientale* du P. Banduri. M. l'abbé Cavoleau en a donné une traduction libre, Nantes, 1782, in-12. Il y a de très bonnes maximes, telles que la suivante : « Croyez sincèrement à la » religion, et qu'elle soit en tout temps la » règle de votre vie. La foi est le premier » de tous les biens; c'est elle qui épure » nos actions, et qui donne à la vertu le » dernier degré de perfection. »

BASILE II, successeur de Zimiscès, l'an 987, dans l'empire d'Orient, était fils de l'empereur Romain le Jeune. Il naquit en 956. Il avait de la valeur, de l'équité, de la vertu; mais il se livrait souvent aux attraits d'une gloire mal entendue, et lui sacrifiait des intérêts solides. Il défit les Sarrasins, repoussa les Bulgares, en tua 5,000 dans une bataille en 1014, et en fit 15,000 prisonniers, qu'il traita avec une inhumanité singulière. Les ayant partagés par bandes de cent, il fit crever les yeux à 99 de chacune, et n'en laissa qu'un au centième, pour conduire les autres à leur roi, qui ne survécut que 2 jours à ce cruel spectacle. Basile mourut en 1025, à 70 ans; il en avoit régné 50. Il révoqua la loi de Nicéphore qui, pour borner les acquisitions du clergé, défendait de bâtir de nouveaux monastères et de léguer des fonds aux églises.

BASILIDE, hérésiarque d'Alexandrie, mort sous Adrien vers l'an 130, eut pour maître Simon le Magicien. On croit que c'est lui qui apporta de Perse le manichéisme dans l'église chrétienne.

BASILISQUE, frère de Vérine, femme de Léon I, empereur d'Orient, devint général d'armée, consul et patrice. Il usurpa l'empire sous Zénon l'Isaurien, à la fin de 475, et fut bien accueilli par le peuple inconstant de Constantinople. Mais au lieu de répondre à l'idée qu'on avait de lui, il gouverna en tyran, favorisant les ariens, protégeant les eutychiens, et persécutant les orthodoxes. Zénon, qui avait été obligé de prendre la fuite, revint à Constantinople avec une armée, et donna bataille, en août 477, à Basilisque, qui fut vaincu, et n'eut d'autre asile qu'une église des catholiques qu'il avait persécutés. Zénon se fit livrer l'usurpateur, avec sa femme et ses enfans, et les fit renfermer dans une tour d'un château de Cappadoce, où la faim et le froid les firent périr l'hiver suivant; ils expirèrent en s'embrassant les uns les autres. Pendant sa courte administration, Basilisque ne fit usage de sa puissance, que pour

piller les peuples et les accabler d'impôts. Il avait pour principe cette maxime si propre à encourager la tyrannie et à effacer la honte des tyrans, qu'*un roi qui veut gouverner avec autorité, doit dévorer la haine que ses injustices inspirent.* Il fut assez infâme pour souffrir qu'Hermate, son neveu, entretînt un commerce criminel avec Zénonide, sa femme. De son temps une partie de Constantinople fut réduite en cendres, et l'on eut à regretter surtout la bibliothèque publique, qui renfermait, dit-on, plus de 120 mille volumes.

BASILOWITZ (Jean), affranchit sa nation de la domination des Tartares, et jeta les fondemens du puissant empire de Russie. Il fut le premier qui prit le titre de czar, et régna depuis 1450 jusqu'en 1505. Il eut pour successeur Basile Iwanowitz.

* BASIN (Thomas), originaire de Calais, né à Rouen, fut évêque de Lisieux, sous Charles VII. Accusé, sous le règne de Louis XI, de favoriser les Anglais et les Bourguignons, il reçut d'abord défense de paraître à la cour, puis fut exilé, et ensuite dépouillé de ses biens et de son évêché. Il se retira alors à Louvain, où il professa le droit, et alla depuis à Utrecht. Sixte IV le nomma vicaire de David le Bourguignon, évêque d'Utrecht, et lui donna le titre d'archevêque de Césarée. Il mourut à Utrecht, le 30 décembre 1491. Il a fait : | un *Traité contre Paul de Middelbourg*, imprimé dans le tome 4 du *Spicilége de d'Achéry;* | une *Histoire de son temps*, dont Mathæus a publié un extrait dans le tome 2 de ses *Analectes*. Moréri, après avoir parlé de ces deux ouvrages, cite de Thomas Basin un manuscrit *De puellâ Aurelianensi*. — BASIN (Nicolas) son frère, aussi retiré à Utrecht, y mourut au mois de juin 1495. — BASIN (Simon), né à Paris, le 12 mars 1608, après avoir fait ses études, entra chez les dominicains. Ses parens l'en firent sortir par autorité; mais, reconnaissant par la suite sa vocation, consentirent qu'il s'engageât dans l'état ecclésiastique. Simon Basin devint chapelain d'Anne d'Autriche, femme de Louis XIII; mais la cour ayant peu d'attraits pour lui, il rentra chez les dominicains en 1632, prit le nom de *Thomas*, s'adonna à la prédication, et mourut à Paris, le 18 juillet 1671. Il a fait, en français, des Sermons et des Odes. Moréri, qui rapporte les titres de plusieurs de ses ouvrages, dit que la plupart n'ont pas été imprimés. — BASIN (Bernard), espagnol, docteur de Paris et chanoine de Saragosse, sur la fin du 15e, siècle, a laissé, entr'autres ouvrages, un traité *De Artibus magicis et magorum maleficiis*, Paris, 1506, in-8°.

BASINE, femme de Basin, roi de Thuringe, quitta son mari pour venir en France épouser le roi Childéric I. *Si j'avais cru*, dit-elle à ce prince, *trouver au-delà des mers un héros plus brave et plus galant que vous, j'aurais été l'y chercher.* Cette histoire paraît avoir été fabriquée à plaisir, ainsi que presque toutes les aventures de Childéric. Le seul fait authentique, c'est que de cette union naquit Clovis I, l'an 465.

*BASIRE (Isaac), théologien anglican, né dans l'île de Jersey, en 1607. Après avoir été quelque temps maître d'école à Guernesey, il obtint plusieurs bénéfices, et fut nommé, vers l'année 1640, chapelain de Charles Ier. Les troubles qui agitèrent ce règne arrêtèrent son avancement. Vivement poursuivi par les rebelles, il se refugia à Oxford, où il prêcha avec succès devant le roi. Lorsque la garnison de cette ville se fut rendue au parlement, Basire forma le projet d'aller propager dans l'orient la doctrine de l'église anglicane. Il partit en 1646, parcourut la Morée, la Palestine, la Mésopotamie. Après un assez long séjour à Alep, il fit à pied le voyage de Constantinople avec une vingtaine de Turcs, auprès desquels il sut se rendre recommandable par ses connaissances en médecine. Il alla jusque dans la Transylvanie, où Georges Ragotzi II, prince de cette contrée, l'accueillit favorablement, et le nomma professeur en théologie de l'université de Weissembourg, nouvellement fondée. Après un séjour de sept ans dans ce pays, la nouvelle restauration le rappela en Angleterre. Il fut réintégré dans ses bénéfices, et nommé chapelain de Charles II. Il mourut en 1676, âgé de 69 ans. On a de lui, entre autres ouvrages : | *Deo et Ecclesiæ sacrum*, ou *le Sacrilége jugé et condamné par S. Paul* (*Epître aux Romains*, *II*, 22); | *Diatriba de antiquâ Ecclesiæ britannicæ libertate*, Bruges, 1656, in-8°; | *Lettre à sir Richard Brown*, contenant la relation de ses voyages, imprimée à la suite d'une traduction anglaise de l'ouvrage ci-dessus, Londres, 1661, in-8°; | *Histoire du presbytérianisme anglais et écossais*, Londres, 1659 et 1660, in-8°.

* **BASIRE** (Claude), né à Dijon, en 1764, d'une famille considérée dans le commerce, fit d'excellentes études chez les pères de l'Oratoire. Il entra ensuite, en qualité de commis, aux états de Bourgogne, fut nommé, en 1790, membre du directoire du district de Dijon, et en 1791, député à l'assemblée nationale. Enthousiaste de la révolution, il fit plusieurs dénonciations violentes contre la cour, proposa le licenciement de la garde du roi et des officiers de l'armée, et plus tard demanda la sécularisation des ordres religieux. Ce fut lui qui sauva les Suisses, faits prisonniers au 10 août, en faisant décréter qu'ils étaient sous la sauve-garde de la loi. Membre de la Convention, il vota l'abolissement de la royauté et la peine de mort contre quiconque provoquerait la création d'une puissance individuelle et héréditaire, et demanda une loi qui ordonnât le tutoiement. Il appuya le décret qui prohibait les clubs de femmes, et, s'écartant de plus en plus de la voie suivie par les démagogues, il dénonça, avec une généreuse hardiesse, le système de la terreur, dont il demanda la fin en ajoutant ces mots : « Quand donc finira » cette boucherie de députés ? ce que je » dis me vaudra sans doute des haines et » des vengeances, mais j'ai appris à bra- » ver la mort. » En effet, Basire fut bientôt traduit devant le tribunal révolutionnaire qui l'envoya à l'échafaud. Il fut exécuté le 15 avril 1794, à l'âge de 30 ans.

BASKERVILLE (Jean), célèbre imprimeur anglais, mort en 1775 à Birmingham, dans la province de Warwick. Personne avant lui n'avait porté si loin la perfection de son art. Les éditions sorties de ses presses sont d'une rare beauté, celle surtout de son Virgile in-4°, qui est un chef-d'œuvre de typographie. On dit que cet imprimeur gravait et fondait lui-même ses caractères. Il a été aussi l'inventeur d'une nouvelle manière de fabriquer le papier, dont il n'a jamais voulu communiquer le secret : on l'a fort vantée, et peut-être trop.

* **BASMADJY** (Ibrahim), Hongrois, embrassa le mahométisme, et travailla, de concert avec Séid-Effendi, à l'introduction de l'imprimerie en Turquie. Le sultan Achmet III en signa le privilége; seulement il fut défendu de jamais imprimer le Coran, les lois orales du prophète, leurs commentaires, les livres canoniques et ceux de jurisprudence. Tous les ouvrages qui traitent de la philosophie, de la médecine, de l'astronomie, de la géographie, de l'histoire, furent abandonnés aux presses naissantes. Basmadjy ne put mettre au jour que 16 ouvrages. Il mourut en 1746, comblé des bienfaits du sultan.

BASMAISON (Jean), avocat, de Vic-le-Comte, mort vers 1600, a composé une bonne *Paraphrase sur la coutume d'Auvergne* et un *Traité sur les fiefs et arrière-fiefs*.

BASNAGE (Benjamin), ministre protestant à Carentan, sa patrie, né en 1580, fut considéré et employé dans sa communion. On a de lui un *Traité de l'église*, estimé par ceux de son parti. Il mourut en 1652, âgé de 72 ans.

BASNAGE (Antoine), fils aîné du précédent, ministre à Bayeux, puis à Zutphen en Hollande, où il se retira après la révocation de l'édit de Nantes, mourut en 1691, âgé de 81 ans. — Son fils, Samuel BASNAGE de Flottemanville, fut également ministre à Bayeux et à Zutphen. Il a laissé des *Annales ecclésiastiques* en latin, 1706, 3 vol. in-fol., beaucoup moins estimées que l'*Histoire de l'église*, de son cousin, dont nous allons parler, et une *Critique des annales de Baronius*, in-4°, pour servir de supplément à celle de Casaubon. Ce savant, né à Bayeux, mourut en 1721.

BASNAGE du FRAQUENAI (Henri), fils puîné de Benjamin, naquit à Sainte-Mère-Eglise, au-dessus de Carentan, le 16 octobre 1615. Ayant embrassé le parti du barreau, il s'établit à Rouen, et y acquit la réputation d'un des meilleurs avocats de son siècle. Il n'en acquit pas moins par son intelligence dans les commissions importantes où il fut employé. Il mourut le 20 octobre 1695, à Rouen, âgé de 80 ans. Il est auteur d'un *Traité des hypothèques*, et d'un excellent *Commentaire sur la coutume de Normandie*, imprimés plusieurs fois.

BASNAGE de BEAUVAL (Henri), né à Rouen, l'an 1657, était fils du précédent. Il fut avocat au parlement de Normandie, comme son père. Réfugié en Hollande, après la révocation de l'édit de Nantes, il s'y était annoncé par un *Traité de la tolérance*, 1684, in-12. Il mourut à La Haye, en 1710, à 53 ans. Bayle ayant discontinué ses *Nouvelles de la république des lettres*, Basnage leur fit succéder l'*Histoire des ouvrages des savans*. Ce journal, en 24 vol. in-12, fut commencé en septembre 1687, et finit au mois de

juin 1709. Il y a de très bons extraits ; mais le style en est souvent recherché. On a encore de lui une édition de Furetière, en 3 vol. in-fol., 1701.

BASNAGE de BEAUVAL (Jacques), fils de Henri du Fraquenay, et frère du précédent, naquit en 1653. Il exerça le ministère à Rouen, sa patrie, et ensuite en Hollande, où il s'était retiré pour le même sujet que son frère. Basnage, quoique réfugié dans les pays étrangers, fut toujours attaché à sa patrie. Lorsque l'abbé Dubois, depuis cardinal, vint à La Haye, en 1716, le duc d'Orléans lui conseilla de se conduire en tout par les avis de Basnage. Les services qu'il rendit alors, lui valurent la restitution de tous les biens qu'il avait laissés en France. On a de lui divers ouvrages : | une *Histoire de l'église*, en français, 2 vol. in-folio, à Roterdam, 1699, qui est peut-être la meilleure de toutes celles qu'on a faites pour les protestans : elle est moins défigurée par les déclamations et les attributions odieuses, dont l'esprit de parti a coutume de remplir ces sortes d'ouvrages, quoiqu'on y reconnaisse toujours le ministre de secte. | L'*Histoire des églises réformées*, qui se trouve dans ce livre, a été donnée séparément, 1725, 2 vol. in-4°. | L'*Histoire des Juifs, depuis Jésus-Christ jusqu'à présent*, seconde édition, à La Haye, 1716, 15 vol. in-12. Ce livre, plein d'érudition, fut si applaudi dans sa naissance, que l'abbé Dupin ne fit pas difficulté de le faire imprimer à Paris, après y avoir fait quelques corrections. Les savans qui veulent s'instruire des dogmes, des cérémonies et de l'histoire de la nation juive, le lisent encore avec plaisir et avec fruit. | La *République des Hébreux*, à Amsterdam, 1705, 3 v. in-8° ; | les *Antiquités judaïques*, 1713, 2 vol. in-8° ; | *Dissertation sur les duels et la chevalerie*, 1720, in-8°, imprimée aussi dans *l'Histoire des ordres de chevalerie*, 1716, 4 vol. in-8° ; | les *Annales des Provinces-Unies, depuis la paix de Munster*, en 2 vol. in-fol., à La Haye, 1719 et 1726, assez bonnes, principalement pour la partie qui regarde les derniers temps de la république. C'est là apparemment l'ouvrage qui a donné occasion à cette antithèse d'un écrivain célèbre : *que Basnage était plus propre à être ministre d'état que d'une paroisse.* | Un *Traité de la conscience*, 2 vol. in-8°, | des *Sermons*, moins lus que ses ouvrages historiques. Il mourut en 1723. On a encore de lui l'*Histoire de l'ancien et du nouveau Testament*, avec des figures, par Romain de Hogues, à Amsterdam, 1705, in-folio. Son style manque de légèreté et d'élégance.

*BASS (Georges), chirurgien au port Jackson, mort vers la fin du 18e siècle. Il était ami du célèbre navigateur Flinden, et prit part à plusieurs de ses découvertes. En 1798, il partit avec six hommes sur une chaloupe, pour l'aider à continuer ses recherches. C'est lui qui a découvert un passage entre la terre de Van-Diémen et la Nouvelle-Hollande, qui depuis est connue sous le nom de détroit de Bass. On trouve le récit de ses découvertes et de ses travaux nautiques dans le *Tableau de la colonie anglaise de la nouvelle Galles méridionale*, par le colonel Colin, et dans une *Relation* du capitaine Baudin, publiée par le capitaine Freycinet.

* BASSAL (Jean), ancien membre de la congrégation de la mission, devint en 1790, curé constitutionnel de la paroisse Saint-Louis, à Versailles, puis vice-président du district de cette ville. Député par le département de Seine-et-Oise à l'Assemblée nationale, il y montra un républicanisme exagéré, et appuya, en mars 1792, la proposition d'une amnistie pour les meurtres commis à Avignon. Bassal vota aussi la mort de Louis XVI sans appel ni sursis. A son retour d'une mission dont il avait été chargé dans le Jura, les jacobins l'accusèrent de ne l'avoir pas remplie avec assez de rigueur. Il se justifia en rappelant qu'il avait donné asile à Marat poursuivi par Lafayette. Devenu président de la société des jacobins, il se rendit en Suisse pour faire les approvisionnemens de l'armée d'Italie, et surveiller l'ambassadeur Barthélemy, puis suivit comme secrétaire le général Championnet à la conquête de Naples. Traduit devant un conseil de guerre, comme prévenu de dilapidation, la chute des directeurs Merlin, Treilhard et Laréveillère-Lepeaux le sauva. Bassal rejoignit, de nouveau le général qu'il ne quitta plus jusqu'à sa mort. Alors il vint à Paris, où il mourut en 1802.

BASSAN (Jacques du PONT, ou le) naquit, en 1510, à Bassano, ville des états de Venise. Il peignit des paysages et des animaux, avec beaucoup de vérité. Il peignait également bien le portrait. Son pinceau n'est pas si vrai et si noble dans les sujets historiques, parce qu'il connaissait très peu les beautés de l'antiquité. On voit

plusieurs de ses tableaux dans le cabinet du roi de France, au Palais-Royal et à l'hôtel de Toulouse. Il mourut l'an 1592, laissant quatre fils tous peintres. François et Léandre furent ceux qui approchèrent le plus de leur père; mais ils héritèrent aussi de la folie dont leur mère était atteinte. Léandre s'imaginait toujours qu'on voulait l'empoisonner; il mourut à Venise, en 1623. François, s'étant persuadé qu'on ne cessait de le poursuivre, crut un jour qu'on enfonçait sa porte pour le saisir, se jeta par la fenêtre, et mourut en 1594. Les deux autres s'occupèrent presque uniquement à copier les tableaux de leur père, et parvinrent si bien à saisir sa manière aisée et naturelle, que leurs copies sont souvent prises pour les originaux.

* **BASSANI** (Jacques-Antoine), jésuite et prédicateur italien, né à Venise, l'an 1686. Il fut professeur de belles-lettres, et devint un des plus célèbres prédicateurs de son temps; il prêcha dans presque toutes les villes d'Italie. Son séjour habituel était à Padoue. Il y mourut le 21 mai 1747. Quelques-uns de ses *sermons* ont été imprimés à Venise, 1753, en un vol. in-4°. L'obscurité qui y règne généralement n'a pas permis de les publier tous. On a encore de lui des *Poésies* latines et italiennes, qui ont été recueillies après sa mort, en un vol. in-4°.

* **BASSARABA** (Constantin Brancovan), prince de Valachie, a été connu, en Europe, sous les noms de *Cantacuzène*, de *Brancovan* et de *Bassaraba;* il prétendait qu'ils appartenaient tous les trois à sa famille. La vérité est qu'ayant obtenu la main d'Hélène, fille de Constantin Cantacuzène, Brancovan parvint à la principauté de Valachie, par le crédit de ses beaux-frères, et il crut se parer d'un nouveau lustre, en prenant le nom de *Cantacuzène*. Il fut forcé de le quitter, et pour n'avoir pas la honte de reprendre celui de *Brancovan*, il s'avisa de se faire nommer *Bassaraba*, nom d'une très ancienne famille de Valachie, qui avait donné plusieurs souverains à cette province, et qui était éteinte depuis longtemps. En 1710, la guerre étant à la veille d'éclater entre les Russes et les Turcs, la Porte voulut s'assurer de la fidélité des hospodars de Moldavie et de Valachie, et elle jeta les yeux sur le célèbre Démétrius Cantemir, pour gouverner cette dernière province. Constantin Brancovan n'épargna rien pour échapper à la disgrâce qui le menaçait; il représenta son rival comme un ennemi secret des osmanlis, et il obtint du grand-visir le bannissement de Cantemir dans l'île de Chio. Démétrius, prévenu de ce qui se tramait contre lui, s'était réfugié à l'hôtel de France. Le visir l'envoya réclamer. « Je » n'ai point Cantemir chez moi, répondit » l'ambassadeur (M. de Ferriol); et, » quand il y serait, je ne le rendrais pas; » car je ne pourrais me résoudre à ternir » l'honneur de mon souverain, par une » lâcheté. » Tandis que Brancovan descendait aux moyens les plus odieux pour perdre Cantemir, lui-même était accusé par Mazeppa, cet hetman des Cosaques qui avait embrassé le parti de Charles XII, d'entretenir une correspondance secrète avec le czar. Il était difficile d'arrêter Brancovan, dont le pouvoir était considérable. La Porte résolut de lui faire dresser un piége par le prince de Moldavie. Nicolas Maurocordato, qui était alors pourvu de cette dignité, n'ayant pas été jugé propre à remplir une commission si délicate, on choisit pour le remplacer ce même Démétrius Cantemir, que Brancovan avait voulu perdre, et qui d'ailleurs avait donné, dans plusieurs circonstances, des preuves de son habileté. Démétrius fut nommé, en novembre 1710, prince de Moldavie, avec ordre de se saisir de la personne de Brancovan, sous quelque prétexte que ce fût, et de l'envoyer à Constantinople, mort ou vif; mais Cantemir avait résolu de s'attacher à la fortune du czar, et son traité avec ce prince fut bientôt conclu. De son côté, le prince de Valachie promit aux Russes des vivres et des renforts; mais, soit qu'il reconnût l'impossibilité de remplir ses promesses, soit plutôt que la considération dont jouissait Cantemir auprès de Pierre le Grand, excitât sa jalousie, il rentra dans les intérêts de la Porte, et feignant toujours d'être dans ceux du czar, il lui proposa la paix, afin d'arrêter sa marche, et de donner aux Turcs le temps de se réunir. Les détails de la fameuse campagne du Pruth sont connus de tout le monde. Pierre, forcé de consentir à une paix désavantageuse, reprit la route de ses états. Il fut suivi par Démétrius Cantemir, qu'il avait refusé de livrer, et qu'il combla de richesses et d'honneurs. La destinée de Brancovan fut bien différente. Quoique ce prince, dans la guerre de 1699, eût découvert aux Turcs un sentier par lequel ils pénétrèrent dans la Transilvanie, et

surprirent une division autrichienne, et qu'il eût dépensé de grosses sommes pour obtenir de la Porte une patente qui le déclarait exempt de punition capitale, il fut accusé d'avoir favorisé les Russes, et condamné à être étranglé, ainsi que ses quatre fils, Constantin, Etienne, Raducanut et Mathieu. Cette malheureuse famille fut exécutée dans l'intérieur des Sept-Tours, en 1714.

BASSELIN (Olivier), de Vire en Normandie, fit beaucoup de chansons à boire, modèles de celles qu'on a faites depuis, et auxquelles on a donné, par corruption, le nom de *Vaudevilles*. Comme le chansonnier normand chantait ses vers au pied d'un coteau appelé *les Vaux*, sur la rivière de Vire, on les nomma *Vaux-de-Vire*. Ces chansons, composées dans le 15e siècle, tenaient de la barbarie du style du temps, et de la grossièreté de l'auteur. Jean le Houx les corrigea le siècle d'après, et les mit dans l'état où nous les avons à présent. M. Dubois, en a donné une nouvelle édition sous le nom de *Vaux-de-Vire* d'Olivier Basselin. Caen, in-8°, 1821.

* **BASSEPORTE** (Madeleine-Françoise), née à Paris en 1701, avait un talent particulier pour peindre les plantes et les objets concernant l'histoire naturelle. En 1743, elle remplaça son maître Aubriet, peintre du jardin du roi, et enseigna à peindre les fleurs aux princesses, filles de Louis XV. Ce monarque se plaisait tellement à sa conversation, qu'il la dispensa de toute étiquette. Madeleine obtint du roi plusieurs grâces pour ses amis, et pour les malheureux, qui réclamaient sa médiation; mais elle ne demanda jamais rien pour elle-même. On compte parmi ses ouvrages les plus remarquables, la continuation de la superbe collection de plantes, peintes sur vélin, commencée par Gaston, duc d'Orléans, frère de Louis XIII, et qu'on voit au muséum d'histoire naturelle. Les dessins de mademoiselle Basseporte ont, en général, de l'élégance et de la grâce. Elle est morte au jardin du roi, au mois d'octobre 1780.

* **BASSET** (C. A.), avant la révolution, bénédictin de l'abbaye de Sorèze, en Languedoc, professait la littérature dans ce collége. A la suppression de cet établissement en 1791, il émigra et ne rentra en France qu'en 1801. Il fut longtemps sans emploi; mais en 1808, il fut nommé préfet des études de l'école normale, et en 1815, censeur au collége Charlemagne. Il est mort en 1828, laissant : | *Essai sur l'éducation et sur l'organisation de quelques parties de l'instruction publique*, ouvrage qui a eu deux éditions; | *Explication de Playfair sur la théorie de la terre, par Hutton, et examen comparatif des systèmes géologiques fondés sur le feu et sur l'eau, par M. Murray*, en réponse à l'explication de Playfair, traduits de l'anglais, et accompagnés de notes et de planches, in-8°, 1815. Basset s'occupa de l'instruction primaire, à l'amélioration de laquelle il a beaucoup contribué.

* **BASSEVILLE** (Nicolas-Jean-Hugon de), révolutionnaire exalté, vint à Paris vers l'an 1775. Il n'avait qu'une fortune très médiocre, et fut forcé, pour vivre, de faire plusieurs éducations particulières; il ne manquait pas d'instruction, et composa pour ses élèves ses *Elémens de Mythologie*, qui ont été adoptés par plusieurs maisons d'éducation. Lorsque la révolution éclata, il s'y attacha avec toute la chaleur d'un homme ambitieux, qui a tout à attendre d'un changement, et qui se sent des talens suffisans pour se faire remarquer au milieu du désordre universel. Il fut, avec Carra, Masclet et autres, un des rédacteurs du *Mercure national*, ou *Journal d'état et du citoyen*, qui parut depuis les 31 décembre 1789 jusqu'au 29 mai 1791. Ce fut par les écrits incendiaires qu'il inséra dans cette feuille démagogique, qu'il s'attira la connaissance et la protection d'un homme puissant, auprès duquel l'irréligion et la haine des rois étaient un titre de recommandation. En 1792, il fut envoyé à Naples en qualité de secrétaire d'ambassade, et passa de là à Rome, avec le titre d'envoyé de la république. Basseville se conduisit à Rome comme un véritable envoyé du gouvernement impie qui le députait; il chercha, par tous les moyens, à corrompre l'esprit des Romains, afin de rendre moins difficiles les projets affreux de la république contre le saint Siége. Dans une société de femmes suspectes, on le vit boire à la santé d'Ange Braschi, premier citoyen de Rome : ce propos annonçait aux Romains ce qu'ils avaient à espérer des projets et des intrigues de Basseville; il fut connu dans toute la ville, et le peuple, dès le lendemain, arrêta la voiture de l'ambassadeur qui sortait, poussa des cris de rage et de vengeance, et chercha à s'emparer de lui. Basseville se sauve, avec beaucoup de peine, dans son hôtel,

et en fait fermer les portes, qui sont bientôt enfoncées; on pénètre dans les appartemens, et on le trouve au moment où il se cachait sous son lit. Un Romain, perruquier de profession, tire un rasoir de sa poche, et lui fait, dans le bas ventre, une blessure dont il mourut trente-quatre heures après (1). Pie VI, apprenant le trouble, envoie des troupes au secours de l'ambassadeur français; mais il n'était plus temps. Tout leur zèle parvint seulement à sauver la vie à l'épouse et aux enfans, que le pape prit sous sa protection, et combla de toute sorte de bontés. Quelques personnes, aigries par cet événement, et jalouses de trouver un motif pour rendre Pie VI coupable, l'accusèrent d'avoir lui-même excité cette émeute. Cette calomnie a été même répétée dans un pamphlet de M. Dorat-Cubières, intitulé : *Mort de Basseville*, ou la *Conspiration de Pie VI dévoilée;* mais toutes ces accusations, dont tout le fond et les motifs se trouvent dans la haine envenimée des factieux de ce temps-là, sont sans aucun fondement : ce n'est point ainsi que se vengent les successeurs de saint Pierre, surtout celui qui a retracé si visiblement les vertus et la résignation du premier des pasteurs. M. Salvi a publié, à Milan, 1798, un poème dont Basseville est le héros. Le professeur Monti a établi la véritable réputation de l'ambassadeur républicain, en faisant paraître son *Basseviliana*, Milan, 1790, in-8°. Ce poème a été depuis peu traduit en français, sous le titre de *Il Dante ingentilito*, Paris, 1817, in-8°. Basseville a laissé, outre l'ouvrage déjà cité, les productions suivantes : | *Mémoires historiques, critiques et politiques sur la révolution de France*, 2 vol. in-8°; | *Précis historique sur la vie du Génevais Lefort, premier ministre de Pierre le Grand*, in-8°, 1785; | *Mémoires sur la cour de Berlin*, in-fol.

BASSI. *Voyez* POLITIEN.

* **BASSI** ou **BASSO** (SIMON) patricien et chanoine de Bénévent (ce sont les titres qu'il prend à la tête du recueil de ses poésies), était né à Bénévent, vers la fin du 16e siècle, et florissait, ou du moins écrivait au commencement du 17e. Il paraît qu'il fit quelque séjour en Espagne, où l'on va voir qu'il publia son Recueil, et c'est sans doute ce qui lui fit écrire en prose un ouvrage intitulé : *Apologia per la monarchia di Spagna contro Trajano Boccalini*. Il a laissé en vers : | *Rime Toscani di Simone Bassi, patrizio e canonico Beneventano*, Madrid, 1610, in-4° ; | *Frammenti dell' epica poesia di Simone Bassi*, Venise, 1615, in-4°.

BASSI (LAURE-MARIE-CATHERINE), naquit à Boulogne le 31 octobre 1711. Toutes les connaissances qui, d'après nos usages, semblent interdites au sexe, furent l'objet assidu des études de Laure A l'âge de 21 ans, elle soutint publiquement une thèse de philosophie, à laquelle assistèrent les célèbres cardinaux Lambertini et Grimaldi. Tous les assistans furent invités à argumenter; sept professeurs répondirent à l'invitation, mais ce ne fut que pour faire briller à tous les yeux les connaissances et la facilité de cette nouvelle répondante. Tout le monde admira l'élégance et la pureté avec lesquelles elle parlait latin. Les poètes du temps s'essayèrent à chanter cette nouvelle merveille; on publia à Bologne deux recueils in-4° de vers faits à cette occasion, le premier sous le titre de *Rime per la conclusione filosofica nello studio pubblico di Bologna, tenuta dall' illustrissima signora ed eccellentissima Laura-Maria-Caterina Bassi*, etc. : le second, *Rime per la famosa laureazione et acclamatissima aggregazione al collegio filosofico, della illustrissima ed eccellentissima signora*, etc. Le sénat de Bologne lui donna une chaire de philosophie avec la liberté de donner les leçons qui lui conviendraient le mieux. On frappa pour elle une médaille où l'on voyait d'un côté son portrait, et de l'autre une Minerve tenant à sa main une lampe pour se laisser voir à une jeune fille, avec cette légende : *Soli cui fas vidisse Minervam*. Plusieurs académies, entre autres celle *degli Arcadi* et l'institut de Bologne, s'empressèrent de lui ouvrir leurs portes. Jamais tant d'honneurs n'avaient été accordés à une femme, mais on n'en avait point vu depuis long-temps se distinguer ainsi, non seulement dans le latin et le grec, la logique et la métaphysique, mais encore dans la géométrie, l'algèbre, la physique, et la poésie italienne. En 1738, elle épousa Jean-Joseph Vératti, docteur en médecine, et eut de lui plusieurs enfans. Cette femme extraordinaire mourut le 20 février 1778. Elle avait composé, dit-on, un poème épique sur les dernières guerres d'Italie, mais il n'a point été imprimé.

(1) Basseville se rétracta et se convertit à la mort. (Voyez les *Martyrs de la foi*, art. PIE VI, pag. 289 et suivantes.)

* BASSINET (Alexandre-Joseph de), chanoine et grand-vicaire de Verdun, naquit en 1734. Il avait cultivé les lettres, et eut des succès dans la chaire. Il prêcha devant le roi, et à l'académie française, et travailla à la rédaction de plusieurs ouvrages périodiques où l'on trouve divers morceaux de littérature et de politique de sa main. Il eut quelques démêlés avec le gouvernement de Bonaparte, et fut soupçonné de correspondance avec l'Angleterre; comme on ne trouva point de preuves, on le laissa tranquille. Réduit à une condition malaisée, il se retira dans les derniers temps de sa vie, à Chaillot, dans la maison de Sainte-Perrine; il y était en surveillance, et y mourut le 16 novembre 1813, âgé de 79 ans. On a de lui : | Une édition des *Sermons et Panégyriques de Ciceri de l'académie française*, 1761, 6 vol. in-12. Il y a joint une courte *Notice* sur ce célèbre prédicateur. | *Histoire sacrée de l'ancien et nouveau Testament, représentée par figures accompagnées d'un texte historique*. Paris, Desray, 8 vol. grand in-8°, avec 600 estampes. Le 8e vol. contenant les *Actes des Apôtres* et l'*Apocalypse* est de M. L'Ecuy, ancien abbé de Prémontré. L'abbé Bassinet a donné l'édition complète des Œuvres de Luneau de Bois-jermain, et était un des rédacteurs du *Magasin encyclopédique*. Lorsqu'il mourut, il y avait 4 ou 5 ans qu'il s'occupait d'un ouvrage intitulé : *Considérations sur la Russie*.

BASSOMPIERRE (François de), colonel-général des Suisses et maréchal de France en 1622, naquit en Lorraine l'an 1579, d'une famille distinguée. Le cardinal de Richelieu, qui avait à se plaindre de lui, et qui craignait tous ceux qui pouvaient l'obscurcir, le fit mettre à la Bastille en 1631. Il passa le temps de sa prison à lire et à écrire. Il y fit ses Mémoires, imprimés à Cologne en 1665, 3 vol. Il y a, comme dans la plupart des livres de ce genre, quelques anecdotes singulières, et beaucoup de minuties. Ils commencent en 1598, et finissent en 1631. Sa détention fut de 12 ans. Il n'eut sa liberté qu'après la mort de Richelieu. On a encore de lui une *Relation de ses ambassades*, estimée, 1668, 2 vol. in-12, et des *Remarques sur l'histoire de Louis XIII*, par Dupleix, in-12; ouvrage un peu trop satirique, mais curieux. Bassompierre vécut jusqu'en 1646; on le trouva mort dans son lit. C'était un homme à bons mots, ou plutôt à mauvais mots. Le cardinal de Richelieu redoutait sa langue caustique. Quand il sortit de la Bastille, il était devenu extrêmement gros, faute d'exercice. La reine lui demanda : *Quand il accoucherait? — Quand j'aurai trouvé une sage-femme*, répondit-il. Quoiqu'il eût été employé pour des ambassades, la négociation n'était pas son principal talent; mais il avait d'autres qualités qui le rendaient très propre à la représentation. C'était un fort bel homme, d'un esprit présent, léger, vif et agréable, d'une politesse noble et d'une générosité rare. Il parlait toutes les langues de l'Europe aussi facilement que celle de son pays. Le jeu et les femmes étaient ses deux passions dominantes. Averti secrètement qu'il allait être arrêté, il se leva avant le jour, et brûla plus de 6,000 lettres qu'il avait reçues des dames de la ville et de la cour.

BASSUEL (Pierre), né à Paris en 1706, fut élevé dans les lettres. Il fréquenta de bonne heure les écoles de chirurgie. Les hôpitaux sont le champ de bataille du chirurgien; le jeune Bassuel s'y exerça avec succès. L'académie des sciences et celle de chirurgie eurent le plaisir d'entendre la lecture de plusieurs de ses *Mémoires*, et quelques-uns ont été insérés dans les leurs. Il mourut en 1757, à 51 ans. Il n'avait pas l'art de se prôner; son mérite faisait toute sa recommandation. Plein de franchise et de droiture, sa conversation était assez contentieuse, mais sans sortir des bornes de la politesse et de la modération.

BASSUS (Césius), poète latin sous Néron, dont on a des fragmens dans le *Corpus poetarum*. C'est le même auquel Perse adresse sa 6e satire.

BASSUS. *Voyez* VENTIDIUS.

* BAST (Martin-Jean de), né à Gand, en 1753, et mort le 11 avril 1825, chanoine de Saint-Bavon, membre des académies de Rome et de Bruxelles, de l'institut royal des Pays-Bas, etc. Littérateur et antiquaire, il s'est fait connaître avantageusement par plusieurs ouvrages où règne une vaste érudition, éclairée par une saine critique. On a de lui | *Recueil d'antiquités romaines et gauloises trouvées dans la Flandre proprement dite, avec désignation des lieux où on les a découvertes*, Gand, 1801, grand in-8°; | 36 *Méditatien op den lyvenden en stervenden Jesus*, c'est-à-dire, *Méditations sur la vie et la mort de Jésus-Christ*, 2 vol. grand in-8°, 1805. | *Recueil d'antiquités romaines*,

nouvelle édition, augmentée des deux tiers par l'auteur avec trois cents gravures, et enrichie de remarques historiques et critiques sur plusieurs points de la période romaine et du moyen âge, 1808, gros in-4°; | *Premier supplément au recueil d'antiquités romaines et gauloises*, en réponse à l'ouvrage intitulé : *la Topographie de l'ancienne ville de Gand*, par Ch. L. Diericx, 1809, grand in-4°. | *Second supplément au recueil d'antiquités romaines et gauloises, contenant la description de l'ancienne ville de Bavai, et de Famars*, suivi de remarques historiques et critiques sur les prétendus forestiers de Flandre, sur les *missi dominici*, sur nos premiers comtes, sur quelques nouvelles découvertes d'anciens monumens de la période romaine, faites dans la Flandre proprement dite, et sur plusieurs points intéressans du moyen âge, avec figures, 1813, grand in-4°; | *Recherches historiques et littéraires sur la langue celtique, gauloise et tudesque*, 2 vol. grand in-8°, 1815. | *Dilucidatio principiorum quibus præcipuè nititur resolutio capituli ecclesiæ cathedralis Gandavensis, S. Bavonis, 22 julii* 1813, 2 vol. in-8°; | *L'institution des communes dans la Belgique pendant les 12e et 13e siècles, suivie d'un traité sur l'existence chimérique de nos forestiers de Flandre*, Gand, 1819, in-4°. En 1816, il avait été décoré de l'ordre du Lion belgique. Bast avait réuni une fort belle collection de médailles et d'antiquités, que le roi des Pays-Bas a achetée, et dont il a fait présent au Muséum de l'université de Gand.

BASTA (Georges), originaire d'Epire, naquit à la Rocca, près de Tarente. Le duc de Parme, sous lequel il servit, fut très content du succès de toutes les affaires qu'il lui confia. En 1596, il fit entrer des vivres dans la Fère, dont Henri IV faisait le siége. Cette entreprise fut exécutée avec un secret et une célérité qui lui firent beaucoup d'honneur. L'empereur l'eut ensuite à son service. Il se signala en Hongrie et en Transilvanie, vainquit les rebelles et les réduisit. Il mourut vers 1607, et laissa deux Traités sur la discipline militaire, qui sont estimés; l'un intitulé : *Le maître de camp général*, Venise, 1606. L'autre roule *sur la manière de conduire la Cavalerie légère*, Bruxelles, 1624, in-4°. Ces deux ouvrages sont en italien.

* **BASTARD** (Thomas), ecclésiastique et poète anglais des 16e et 17e siècles, naquit à Blandford, dans le comté de Dorset. Après avoir étudié quelque temps au collége de Westminster, il entra à l'université d'Oxford, où il fut nommé, en 1588, membre perpétuel du collége Neuf; il prit le degré de maître-ès-arts deux ans après; mais quelques satires, qu'il composa contre plusieurs personnes éminentes, le firent expulser de l'université. Il entra ensuite dans les ordres, et obtint plusieurs bénéfices; il devint fou vers la fin de sa vie, et mourut, en 1618, dans une prison où il avait été renfermé comme débiteur insolvable. Il jouissait d'une grande réputation comme poète et comme prédicateur, et il était très recherché pour les agrémens de son esprit et de sa conversation. On a de lui des épigrammes ingénieuses, un poème latin, en trois chants, intitulé : *Magna Britannia*, Londres, 1605, in-4°, et deux vol. de *Sermons*, publiés à Londres, en 1615.

* **BASTIANI** (N.) occupe une place parmi les hommes dont la destinée présente des traits romanesques et singuliers. Sorti, on ne sait comment, de l'Italie sa patrie, il fut long-temps dans la plus grande misère, au point de prendre le parti d'essayer de manger de l'herbe. Après diverses aventures, et une conduite qui ne fut pas constamment sage, il s'engagea à Francfort-sur-Mein à des enrôlemens prussiens. On le mena à Breslaw; heureusement pour lui, le général qui devait examiner les nouvelles recrues, était à dîner chez l'évêque, lorsqu'elles arrivèrent. Le général sortit de table pour voir les recrues. Il ne savait ni l'italien, ni le français, et Bastiani ne savait pas l'allemand. Le général, croyant qu'il parlait latin, pria l'évêque de lui servir d'interprète. Celui-ci, ayant appris ses aventures, fut charmé de son esprit, pria le général de le lui céder pour deux hommes qu'il lui donnerait à sa place. Le général y consentit. Bastiani devint secrétaire de l'évêque. Un jour le roi reçut de l'évêque un mémoire mieux fait que ne les faisait ordinairement le prélat. Il s'informa de l'auteur, il lui parla souvent et pria l'évêque de l'avancer. Il fut fait chanoine de Breslaw. Quelque temps après, le roi ayant besoin d'envoyer quelqu'un au pape pour traiter quelques affaires, jeta les yeux sur Bastiani. Il s'acquitta de sa négociation en homme d'esprit, et revint comblé de la faveur et de la recommandation du saint Père. C'est ainsi qu'il est parvenu, par degrés, à être

du petit nombre de ceux que Frédéric voyait tous les jours, et avec lesquels il passait ordinairement les soirées. Il mourut à Postdam en 1787. Le vieux Frédéric lui fit faire des obsèques magnifiques dans l'église catholique de cette ville, et y assista en personne. L'abbé Bastiani avait autant d'esprit que de modestie. Il n'eut jamais d'ennemis dans une place si propre à en faire.

* **BASTIDE** (Ferdinand) entra chez les jésuites à Salamanque, l'an 1588, et défendit la cause de son ordre dans les congrégations *de auxiliis*. Il a même laissé sur ces matières quatre gros volumes manuscrits. Il quitta les jésuites, et se retira à Valladolid, où il fut professeur en théologie, chancelier de l'université et chanoine de la cathédrale. — BASTIDE (Louis), florissait à la fin du 17e siècle et au commencement du 18e. Flechier lui adressa quelques lettres qui sont imprimées; ce prélat faisait cas des *Panégyriques* de Bastide, qui a aussi publié plusieurs ouvrages estimés sur la religion. Le plus connu est sa réponse au livre de Jurieu, *De l'accomplissement des prophéties*. Cette réponse parut en 1706, en 2 vol.; le premier a pour titre, l'*Incrédulité des déistes confondue par J.-C.;* le second, l'*Accomplissement des prophéties que M. Jurieu ne croit pas encore accomplies, et l'apologie de l'Eglise romaine contre les écrits de cet hérétique*. — BASTIDE (Jean-Baptiste), fils de réfugiés français, ancien magistrat de Berlin, de l'académie de cette ville, est mort à Paris le 1er avril 1810, âgé d'environ 63 ans. Il s'était adonné à l'étude du vieux langage français et des étymologies, et avait travaillé pendant quarante ans à une édition de Montaigne; il a légué ses manuscrits et toute sa fortune à la Bibliothèque impériale.

* **BASTIDE** (don Philippe), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Saint-Benoît du Sault, diocèse de Bourges, vers 1620, fit ses vœux dans l'abbaye de la Sainte-Trinité de Vendôme, en 1643, à l'âge de 23 ans. Estimé dans sa congrégation pour sa science et son amour de la régularité, il fut appelé aux premières dignités de son ordre, et devint successivement prieur de Saint-Nicaise de Reims, de Corbie et d'autres grands monastères. Il renonça à toutes ces charges, et aima mieux aller finir ses jours dans la retraite, uniquement occupé de saintes études et de son salut. On lui permit de se retirer à l'abbaye de Saint-Denis, près Paris, où il mourut le 23 octobre 1690, âgé de 71 ans. Extrêmement attaché à son ordre, il ne souffrait pas qu'on lui enlevât quelques-uns des saints ou des personnages illustres portés dans ses catalogues. Il eut à ce sujet plusieurs disputes assez vives avec le père Le Cointe, de l'Oratoire, parce que celui-ci reculait jusqu'au 8e siècle l'époque où la règle de Saint-Benoît fut observée en France. Il n'épargna pas même son confrère, le savant don Mabillon. Il le dénonça au chapitre général de 1677, pour avoir mis au rang des *douteux* quelques saints personnages, regardés auparavant comme bénédictins. Les ouvrages de don Philippe Bastide sont : | trois *Dissertations* latines, dont la 1re est intitulée : *De antiqua ordinis Sancti Benedicti intra Gallias propagatione*, in-4°; la 2e a à peu près le même titre, et la 3e traite de la souscription des anciens priviléges et diplômes de l'ordre, de plusieurs desquels le père Le Cointe révoquait en doute l'authenticité; | *De decimis et earum origine apud Judæos, gentiles et christianos :* | *De organis e monachorum monasteriis eliminandis;* | *De laude perenni in monasteriis;* | *De jure et potestate monachorum in conferendis beneficiis;* | *De causa disciplinæ secularis inclinationis apud benedictinos*, | une *Défense de la congrégation de Saint-Maur*. A l'exception des trois dissertations, ces divers ouvrages sont restés manuscrits. — Il y eut un autre BASTIDE (Marc), aussi bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né, comme le précédent, à Saint-Benoît-du-Sault, en Berry, qui avait fait profession à Saint-Augustin de Limoges en 1616. Il passa par toutes les charges de son ordre. Il est auteur de plusieurs ouvrages, tous dans le genre de la spiritualité, comme des *Directions pour les novices*, des *Méditations; Traité de l'esprit de la congrégation de Saint-Maur; le Carême bénédictin*, etc. Il mourut à Saint-Denis le 7 mai 1668, dans de grands sentimens de piété.

* **BASTIEN** (Jean-François), homme de lettres et libraire, né à Paris le 14 juin 1747, mort en 1824. Il a publié plusieurs ouvrages sur l'agriculture, qui n'ont eu que très peu de succès : | *Année du jardinage, ouvrage extrait de tous les meilleurs auteurs tant anciens que modernes*, Paris, 1799, 2 vol. in-8°; | *Dictionnaire botanique, pharmaceutique*, Paris, 1802, 2 vol. in-8°; | *Nouveau Ma-*

nuel du jardinier, Paris, 1807, 2 vol. in-12; | *Calendrier du jardinier, ou Journal de son travail, distribué par chaque mois de l'année*, in-8°, réimprimé en 1812; | la *Nouvelle maison rustique*, dont les premières éditions étaient de Liger, augmentée depuis par la Bretonnerie, qui l'a entièrement refondue, Paris, 1798 et 1804, 3 vol. in-4°, fig.; | une nouvelle édition du *Dictionnaire géographique de Vosgien*, augmentée de plus de 3,000 noms de villes, bourgs ou villages omis dans les précédentes éditions, et de la division départementale de la France. Il a donné des éditions estimées pour la correction.

* **BASTIOU** (Yves), né à Pontrieux diocèse de Tréguier, le 19 mai 1751. Il occupa d'abord les places de principal du collége de cette ville, et de grand-vicaire du diocèse; il entra ensuite chez les chanoines de Ste-Geneviève où il fit ses vœux en 1788. Il en devint sous-prieur, puis maître des novices. Enfin on lui donna le prieuré de Dammartin, dont il ne jouit pas long-temps; la révolution vint l'en priver. Alors il se livra à l'exercice de son ministère, et il en remplit les fonctions avec beaucoup de zèle dans les temps les plus difficiles. Après le concordat de 1801 il fut nommé aumônier du collége de Louis le Grand, appelé alors *Prytanée*. Il est mort le 8 mai 1814, d'une maladie qu'il avait contractée dans les hôpitaux militaires. On lui doit: | *Association aux saints Anges, proposée à tous les fidèles zélés pour la gloire de Dieu*, Paris, 1780, in-12; | *Exposition des principes de la langue française*, Paris, 1798, in-12, publiée sous le nom du citoyen Yves; | *Elémens de logique pour servir d'introduction à l'étude de la grammaire et de l'éloquence*, Paris, 1804, in-12; | *Extrait des quatre évangélistes*, Paris, 1809, in-18, réimprimé depuis dans le *Manuel chrétien des jeunes demoiselles*; | *Grammaire de l'adolescence, augmentée de 220 questions grammaticales et de 65 questions faciles sur la logique*, 4e édition, 1810, in-12; | *Grammaire de l'enfance, par demandes et par réponses*, 4e édition, Paris, 1813, in-12; | *Manuel chrétien des jeunes demoiselles, contenant des règles de conduite, des prières, des exercices pendant la messe, pour la confession et la communion, les vêpres avec 103 extraits des quatre évangélistes*, en français, Paris, 1824, in-18; | *Manuel chrétien des étudians, livre d'office et de prières à l'usage de toutes les maisons d'éducation*, 5e édition augmentée par M. Guillon, professeur d'éloquence, Paris, 1825, in-18.

* **BASTON** (Robert), poète anglais du 14e siècle, issu d'une famille noble, naquit aux environs de Nottingham, dans le comté d'Yorck. Il fut prieur d'un couvent de Carmes à Scarborough, poète lauréat et orateur public à Oxford. Edouard Ier, en partant pour l'expédition d'Ecosse en 1304, l'emmena avec lui, et le chargea du soin de chanter ses exploits; mais le poète ayant été fait prisonnier par les troupes écossaises, fut contraint, à force de tourmens, de prendre Robert Bruce pour le sujet de ses chants; ce qu'il fait entendre dans les deux premiers vers du poème qu'il écrivit en l'honneur du prince: « Je composerai mon chant de rimes » lugubres, car ce n'est qu'en pleurant » que je m'exerce sur un tel sujet. » C'était un poète passable pour le temps où il écrivait. Il mourut vers l'année 1310.

* **BASTON** (Guillaume-André-Réné), né à Rouen le 29 novembre 1741, commença ses études à Pont-Audemer, et les termina à Rouen chez les jésuites. Il entra ensuite dans la communauté des *Robertins*, établissement presque gratuit, dirigé par MM. de Saint-Sulpice, qui, après qu'il eut terminé son *quinquennium*, l'envoyèrent professer la philosophie dans leur petit séminaire d'Angers. Il y fut ordonné prêtre le 24 mars 1766. Ses deux ans expirés, il revint à Paris, entra en licence avec l'abbé de La Luzerne, l'abbé Duvoisin, etc., et fut reçu licencié le 7 février 1770. Quelques jours après il fut choisi pour prononcer le discours dit des *paranymphes*, qui fit quelque bruit; et quoique approuvé, dit-on, par le docteur Rigallier et l'abbé Legrand, fut attaqué dans un autre discours latin par le Père Griffon, religieux augustin. L'abbé Baston ayant été appelé à Rouen pour y professer la théologie ne soutint point le dernier acte, la *vespérie*, qui était nécessaire pour arriver au doctorat. Aussi son nom ne se porta point dans la liste des docteurs reçus, et rigoureusement parlant il ne pouvait en prendre le titre. Une thèse qu'il fit soutenir dans le mois de juillet 1778, sur le traité de l'église, le fit accuser par les *Nouvelles ecclésiastiques*, d'être moliniste et ultramontain, et cette accusation fut renouvelée avec plus de force lorsqu'il fit paraître de 1779 à 1784 ses *Traités de théologie dogmatique*, avec d'autres rédigés par l'abbé Tuvas-

che, qui forment un cours de théologie, imprimé à Rouen sous le titre de *Lectiones theologicæ*, approuvé par le cardinal de La Rochefoucauld pour être enseigné dans son diocèse, et réimprimé en 1818 en 10 vol. in-12. Les traités de l'abbé Baston sont les suivans : *de Deo et divinis Attributis; de Ecclesiâ; de Gratiâ; de SS. Trinitate; de Incarnatione; de Matrimonio; de Angelis; de Sacramentis in genere*. En récompense de ses services il obtint le canonicat et la prébende de Bayolet, le 13 décembre 1780, et l'année suivante il fut nommé vice-promoteur de l'officialité. En même temps il se livrait au ministère, et il trouva néanmoins encore assez de loisir pour prendre part à plusieurs controverses. Lorsque la révolution éclata, il combattit par de nombreux écrits la constitution civile du clergé; et quoiqu'il n'y eût pas mis son nom, comme il était difficile de n'en pas reconnaître l'auteur, il se trouva désigné à l'animadversion des révolutionnaires. Ne remplissant aucune fonction publique, il ne pouvait pas être assujetti au serment; toutefois la municipalité de Rouen, pour le punir de son zèle, l'inscrivit un des premiers sur les listes de déportation, et peu s'en fallut que pendant le trajet il ne fût victime de la fureur d'une troupe qui s'était portée sur son passage pour le massacrer, ainsi que ses compagnons d'infortune. Il ne dut son salut qu'à la fermeté du capitaine de navire, homme humain qui prit tous les moyens afin de sauver les prêtres mis sur son bord pour être transportés à l'étranger. L'abbé Baston se rendit à Londres où il retrouva son protecteur et son ami l'abbé de Saint-Gervais. L'air de l'Angleterre ne convenant pas à ce dernier, ils s'embarquèrent en 1795 pour les Pays-Bas; mais l'arrivée des troupes républicaines les obligea de reculer jusqu'à Coesfeld, ville de l'évêché de Munster, où ils passèrent le temps de leur exil, et où les prêtres et les émigrés furent très favorablement accueillis. Malgré l'éloignement, l'abbé Baston continua de prendre part aux affaires du diocèse de Rouen, et entretint une correspondance avec le cardinal de la Rochefoucauld qui résidait à Munster, et qui lui avait donné tous ses pouvoirs. Après la mort de cet archevêque, arrivée le 23 septembre 1800, on ignore la part qu'il prit à l'administration pendant la vacance du siége. Il rentra en France après le concordat de 1801, et se rendit d'abord auprès de sa sœur qui demeurait près de Pont-Audemer. M. Cambacérès, alors archevêque de Rouen, le nomma chanoine, grand-vicaire, official, théologal, et enfin doyen du chapitre. L'abbé Baston, se partageait entre l'exercice du ministère et l'administration du diocèse. Il prêchait, dirigeait les consciences et donnait ses soins à plusieurs communautés. L'Académie de Rouen l'admit dans son sein, et il y lut plusieurs Mémoires ou Dissertations sur différens sujets de littérature, d'histoire ou de critique. Le cardinal Cambacérès, qui l'estimait beaucoup, et qui déjà l'avait amené à Paris à la cérémonie du sacre en 1804, voulut encore l'avoir auprès de lui, lorsqu'il vint dans cette ville, en 1811, pour assister au concile. Ce voyage devint une époque fâcheuse dans sa vie. Bonaparte le désigna pour l'évêché de Séez, et il alla prêter, en mai 1813, le serment d'usage entre les mains de l'impératrice régente, en l'absence de l'empereur alors en Allemagne. Le pape qui avait été arraché de son siége et se trouvait en butte à des persécutions, refusait des bulles aux évêques nommés. On avait cherché à y suppléer en faisant donner par les chapitres des pouvoirs d'administrateurs capitulaires,[1] et l'abbé Baston avait été adjoint aux deux vicaires-généraux déjà nommés. Le malheur qu'il eut d'accepter l'épiscopat dans un temps aussi critique le jeta dans une suite de démarches que rien ne peut justifier. Bientôt il voulut exercer tout seul la juridiction. En vain le chapitre voulut lui faire des représentations; il n'en tint nul compte, et suivit la même ligne de conduite. Alors un ecclésiastique du diocèse fut député à Fontainebleau pour consulter le pape, qui répondit que le chapitre n'avait pu donner des pouvoirs à l'abbé Baston, et que tous les actes de juridiction exercés par lui étaient nuls. Il accorda même de pouvoirs extraordinaires à l'abbé Levavasseur, grand-vicaire du diocèse, auquel on avait recours pour les actes de juridiction. Cette réponse propagée dans le diocèse, engagea beaucoup de prêtres qui balançaient encore à ne plus communiquer avec M. Baston qui continuait à vouloir administrer, et qui aliénait de plus en plus les esprits contre lui par toutes ses démarches. Enfin, instruit qu'il se faisait secrètement des prières pour la paix de l'Eglise et de l'état, il les défendit par un mandement. Il fit plusieurs autres actes arbitraires; et dans ses discours il

parlait fort librement du pape, assurant que l'Eglise de France était en droit de pourvoir elle-même à ses besoins, et donnant raison à Bonaparte dans les différends qu'il eut avec le saint pontife. Cependant le chapitre hésitait encore à s'opposer à ses prétentions, parce qu'il était appuyé par le préfet, dont il était l'ami; mais s'étant permis de faire fermer le séminaire qui lui était opposé, et qui était un sujet d'édification comme d'espérance pour le diocèse, ce coup d'autorité excita contre lui l'indignation; et le chapitre, après avoir encore balancé, révoqua à la majorité de cinq voix contre trois, les pouvoirs qui lui avaient été conférés par une délibération en date du 11 juin 1814, qui lui fut notifiée et envoyée à tous les curés du diocèse. Alors l'abbé Baston se retira dans sa famille, à St-Laurent, où il continua d'écrire, son esprit actif ayant besoin de s'exercer pour se dédommager de son inaction forcée. Il paraît qu'il s'était flatté long-temps de retourner à Séez; mais lorsque le roi eut nommé à tous les siéges, il quitta sa retraite, et vint reprendre son rang parmi les chanoines honoraires de Rouen. M. de Bernis qui avait succédé au cardinal Cambacérès, le nomma grand-vicaire, mais ce choix ne fut point agréé à la cour. Après la mort de ce prélat, il redevint étranger à l'administration du diocèse, et mourut avec résignation le 26 septembre 1825, chez son beau-frère, près Pont-Audemer. Il conserva jusqu'à la fin toutes ses facultés, et sa mémoire surtout qui avait quelque chose de prodigieux. On trouvera de plus amples détails sur l'abbé Baston dans *l'Ami de la religion et du roi*, n.° 1276, 1281 et 1283. Ses principaux ouvrages sont: | *Lettres de Philétès, curé catholique dans le diocèse de R... en Angleterre, à MM. les curés du diocèse de Lisieux en France, protestant contre les mandemens et instructions pastorales de leur évêque, etc.*, Londres, 1775, in-4°. Ces lettres, au nombre de dix-huit, offrent à la fois des raisons solides et de bonnes plaisanteries; | *les Confessions de M. l'abbé D***, auteur des Lettres de Philétès, pour servir de supplément, de rétractation et d'antidote à son ouvrage, à MM. les curés protestans du diocèse de Lisieux*, Louvain, 1776, in-8°; | *Les entrevues du pape Ganganelli servant de suite aux lettres du même auteur, ouvrage traduit de l'italien*, Anvers, 1777, in-12, qui essuya quelques critiques; | *Voltairimeros, ou première journée de M. de V.... dans l'autre monde*, Bruxelles, 1779, 2 part. in-12; | *Narrations d'Omaï, insulaire de la mer du Sud, ami et compagnon de voyage du capitaine Cook*, 4 vol. in-8°; il y a dans cet ouvrage beaucoup d'esprit et d'imagination. | *Réclamation pour l'église de France et pour la vérité*, en réponse à l'ouvrage de M. de Maistre, intitulé: *du Pape*. Paris, 1821-1824, 2 vol. in-8°. Cet écrit qui renferme quelquefois des reproches fondés, mais qui sont d'autres fois trop sévères, porterait à croire que M. Baston a pris trop à la rigueur certaines propositions de M. de Maistre, et qu'il leur a donné un sens bien éloigné des intentions de l'auteur. En lisant cet ouvrage, il est à propos de consulter la réponse qui y fut faite sous ce titre: *Quelques réflexions sur les réclamations de l'abbé Baston, contre l'ouvrage de M. de Maistre*, in-8°, Paris, 1822. | *Antidote contre les erreurs et la réputation de l'essai sur l'indifférence en matière de religion*, in-8°, 1825, 2e édition, Besançon, 1825; | *Jean Bockelson, ou Le Roi de Munster*, fragment historique, Besançon et Paris, 1824; | *Précis sur l'usure attribuée au prêt de commerce*, 1825, in-8°. | On lui attribue encore plusieurs articles de la *France catholique*, et il a laissé en manuscrit *des Sermons*, *Panégyriques et Conférences*; des Mémoires particuliers que l'on conserve dans sa famille, et qui forment 4 vol. in-4°; | *Le Banian*, ou défense des animaux contre l'homme, 2 vol. in-8°, et plusieurs autres ouvrages.

* **BASUEL** (François), né à Durnes, village de Franche-Comté, et curé de Grandvillers, dans la même province, a publié un recueil de sermons, intitulé: *Sermons familiers et très chrétiens sur les Évangiles des dimanches et fêtes, nouvellement imprimés en l'an 1561*: c'est un volume in-8°, divisé en deux parties. L'impression en fut retardée par l'ordre d'Antoine Lulle, vicaire-général du diocèse, qui exigea de l'auteur le retranchement de plusieurs passages suspects: elle ne fut terminée que le 4 décembre 1561. On apprend, par la souscription de la seconde partie, que l'auteur avait fait imprimer cet ouvrage à ses frais, et qu'il se vendait en la ville de Grandvillers, par Pierre Quessote. Duverdier dit qu'il a été imprimé à Besançon, et tous les bibliographes l'ont copié sans examen; mais nous observerons qu'il n'a point existé d'imprimerie en cette ville dans

le 16e siècle, avant 1588. On peut consulter la *Dissertation* rare et curieuse du P. Laire, *sur l'Histoire de l'imprimerie en Franche-Comté, dans le 15e siècle.* L'auteur de cet article a composé un supplément à cette *Dissertation.* Fr. Basuel était ami de Gilbert Cousin, et on trouve quelques vers latins de sa façon dans le recueil des œuvres de Cousin.

BATES (Guillaume), docteur en théologie et prédicateur célèbre parmi les presbytériens anglais, naquit en 1625. Il était pasteur à Dustans dans la partie méridionale d'Angleterre, lorsqu'il fut destitué de son emploi par l'acte de conformité en 1699. Il se retira à Hackney, où il mourut la même année. Son style est net et coulant. Quoique attaché aux sentimens de Calvin, il était modéré dans la dispute, et il l'est dans ses ouvrages. Les principaux sont : | *Réflexions sur l'existence de Dieu et sur l'immortalité de l'âme, avec un discours sur la divinité de Jésus-Christ;* | *L'Harmonie des attributs divins dans la rédemption des hommes par Jésus-Christ;* | *Le souverain bonheur,* etc., recueilli en un vol. in-fol., à Londres; | *Vitæ selectæ eruditorum virorum,* Londres, 1681, in-4°.

* **BATES** (John), compositeur et organiste anglais, mort à Londres en 1799. Il touchait l'orgue avec beaucoup de talent, et a publié un *Traité de l'harmonie,* qui a été traduit en plusieurs langues; un opéra de *Pharnace* qui a obtenu peu de succès, et des *Sonates* pour le clavecin assez estimées.

BATHECOMBE (Guillaume), anglais, vivait vers 1420, sous le règne de Henri V, et fut un des plus habiles mathématiciens de son siècle comme ses ouvrages l'attestent. | *De operatione astrolabi;* | *De sphæra concava; De sphæræ fabrica et usu,* etc.

BATHELIER. *Voyez* AVIRON.

BATHILDE (sainte), épouse de Clovis II, eut trois fils, qui portèrent successivement la couronne, Clotaire III, Childéric II, et Thierri III. La mort lui ayant enlevé le roi, son époux, en 655, elle demeura chargée de la régence du royaume et de la tutelle de ses fils, dont l'aîné n'avait encore que cinq ans. Elle soutint ce double poids avec une capacité qui donna de l'admiration aux plus expérimentés d'entre les ministres. Sa rare prudence lui fit trouver le moyen de maintenir la paix dans l'état. Elle abolit l'usage des esclaves, qui subsistait encore, travailla de concert avec saint Ouen, saint Eloi et plusieurs autres saints évêques, à bannir la simonie de l'église de France, multiplia les hôpitaux, releva plusieurs monastères, entre autres ceux de Saint-Martin, de Saint Denis et de Saint-Médard; fonda deux célèbres abbayes, l'une d'hommes à Corbie, et l'autre de femmes à Chelles. Elle mourut dans celle-ci en 680. *Voyez* sa Vie traduite par Arnauld d'Andilly dans les *Vies de plusieurs saints illustres de divers siècles,* 2 vol. in-8°.

BATHILLE, pantomime d'Alexandrie, qui parut à Rome sous Auguste, fut affranchi de Mécène. Il s'était associé avec un certain Pylade. Ils inventèrent une nouvelle manière de danse, où l'on représentait par des postures et par des gestes, le tragique et le comique. Pylade réussissait dans le premier genre, Bathille dans le second.

BATISTE, l'un des plus célèbres joueurs de violon qui aient paru en France, parcourut dans sa jeunesse l'Allemagne, la Pologne, l'Italie, et mourut vers l'an 1770.

* **BATONI** (Pompeo), peintre renommé, naquit à Lucques en 1708. Ayant appris les principes de son art dans sa patrie, il passa à Rome où, sans suivre aucune école, il se borna à étudier l'antique, et les chefs-d'œuvre de Raphaël. On peut dire qu'il se forma lui-même, et qu'il ne dut qu'à lui seul la réputation dont il jouit. Il traita, avec un égal talent, les sujets graves et les sujets champêtres. Dans les premiers on admire un pinceau vigoureux, et on remarque dans les seconds toutes les grâces de la nature. Plusieurs de ses tableaux existent dans différentes églises d'Italie. On voit dans celle des olivetains de Lucques, un *martyre de saint Barthélemy* et une *sainte Catherine de Sienne.* Les chartreux de Rome possèdent une *chute de Simon le magicien.* Parmi les ouvrages que Batoni a laissés à Rome, Mengs préférait un *saint Celso,* qui est dans l'église de ce nom. Ce peintre est mort dans cette dernière ville en 1787.

* **BATSCH** (Auguste-Jean-Georges-Charles), naturaliste, né à Iéna, le 29 octobre 1761, professeur de philosophie dans la même ville, où il fonda la *société pour l'avancement des sciences naturelles.* On a de lui plusieurs ouvrages, dont nous citerons les suivans : | *Essai d'une introduction à la connaissance et à l'histoire des plantes;* | *Essai d'une introduction à*

l'histoire des animaux et des minéraux ; | *Remarques sur la botanique*, 4 vol. in-4°. | *Botanique pour les dames et les amateurs des plantes*, Weimar, 1795, 1805, in-8° ; | *Mémoires pour l'histoire pragmatique des trois règnes de la nature*, Weimar, 1800, in-4°, avec trois belles planches coloriées. Batsch mourut le 29 septembre 1802.

BATTAGLINI (MARC), né en 1645, dans une petite ville du diocèse de Rimini, évêque de Nocera, et ensuite de Césane, mourut en 1717, à 71 ans. Il est auteur d'une *Histoire universelle des Conciles*, 1686, in-fol. ; et des *Annales du sacerdoce et de l'empire du 17e siècle*, 1701 à 1711, 4 vol. in-fol. On a encore de lui des *Instructions aux curés et des Exercices spirituels.*

* BATTARA (JEAN-ANTOINE), curé à Rimini, mort en 1789. Il avait de grandes connaissances en médecine et en botanique. On lui doit : | une *Histoire des champignons* en latin, sous ce titre : *De fungorum agri Ariminensis historia*, Faenza, 1759, avec 200 planches, estimée ; | *Practica agraria distributa in varios dialogos*, Rome, 1778, in-12 ; | *Epistola selecta de re naturali observationes complectens*, Rimini, 1774, in-4°.

BATTEUX (CHARLES le), natif du diocèse de Rheims, membre de l'académie française, et de celle des inscriptions et belles-lettres, est mort à Paris, le 14 septembre 1780, laissant plusieurs ouvrages estimés, tels que *les Beaux-Arts réduits à un même principe*, un vol. ; un *Cours de belles-lettres, ou Principes de littérature*, 5 vol. Le premier est sans contredit le meilleur qui soit sorti de la plume correcte, élégante, de l'abbé Batteux ; et l'on peut même dire que c'est ce que l'on a de mieux sur cette matière. Le second n'en est que le développement. L'un et l'autre peuvent infiniment servir à former le goût des jeunes gens, et à les mettre en garde contre les maximes modernes du faux bel-esprit. On lui doit encore : | *les quatre Poétiques*, d'Aristote, d'Horace, de Vida et de Boileau, avec la traduction des trois premières et des remarques très estimées ; | *l'Histoire des causes premières, ou Exposition sommaire des pensées des philosophes sur les principes des êtres*, 2 vol. in-8°, 1769 ; | une traduction d'*Horace*, un peu froide mais exacte, avec de courtes notes, 2 vol. ; | la *Morale d'Epicure tirée de ses propres écrits*, 1 vol. in-8°, 1758 ; | une *Dissertatio de gustu veterum in studiis litterarum retinendo ;* | les *Traductions* du grec en français d'*Ocellus Lucanus*, et de *Timée* de Locres, préférables à celles du marquis d'Argens ; | un *Discours sur la naissance de monseigneur le duc de Bourgogne ;* | *In civitatem Rhemensem*, ode traduite en vers français par M. de Saulx, 1739. Tous ces ouvrages respirent l'érudition, le bon goût et les bons principes. Cet académicien joignit à des mœurs graves, mais sans rudesse, à un caractère ferme, à une conversation solide et instructive, les lumières d'un homme vieilli dans la lecture des auteurs grecs et latins. Il donnait quelquefois, mais bien rarement, dans des idées singulières, comme lorsqu'il se déclara pour les inscriptions en langue française, sans songer qu'indépendamment du génie de la langue latine, son universalité et son immutabilité étaient des raisons qui la rendaient exclusivement propre à cet usage.

* BATTHIAN (le comte IGNACE de), évêque de Transilvanie, mort en 1799, s'est fait une réputation par la protection qu'il accorda aux sciences et aux arts. Il avait réuni à grands frais une collection d'instrumens astronomiques, qui était, ainsi que sa bibliothèque, à la disposition des savans. On a de lui quelques ouvrages peu importans, écrits en latin, sur les lois ecclésiastiques de Hongrie.

BATTORI (ETIENNE), d'une illustre famille de Transilvanie, fut élu, en 1575, prince de cet état. Il gouverna ses sujets avec autant de sagesse que de bonté. Lorsque Henri III quitta le trône de Pologne, la réputation d'Etienne lui fit donner le sceptre. Il soutint la guerre contre les Moscovites, sur lesquels il eut divers succès. Il aurait voulu donner une nouvelle face à la Pologne ; mais il se plaignit vainement du gouvernement de son royaume, où il trouvait un grand nombre de défauts. Il vécut trop peu pour les corriger, et mourut en 1586. La famille de Battori, qui a donné d'autres princes à la Transilvanie, s'éteignit en 1613, par la mort de Gabriel Battori ; et ses biens passèrent à la maison de Ragotzki. *Voyez* BETLEM-GABOR.

* BATZ (PIERRE-LOUIS, baron de), né en 1755 d'une famille distinguée du Béarn, dont l'histoire se trouve parmi celles des grands feudataires de la France, était grand sénéchal du pays d'Albret, lorsque la noblesse de ce duché le députa aux états-généraux. Il contribua à la rédaction des

cahiers de son ordre, et prononça dans cette circonstance, plusieurs discours qui ont été imprimés. M. de Batz se plaça au côté droit de l'Assemblée constituante et s'y occupa principalement de finances. Dans un rapport qu'il fit, en juillet 1790, sur la dette publique, il proposa de ne reconnaître comme dettes de l'état, que celles qui seraient admises par l'Assemblée, et vota au mois de septembre suivant contre l'émission des assignats. Il fit partie des comités, devint président de la section du comité de liquidation, chargé du contentieux, et s'associa aux protestations des 12 et 15 septembre 1791 contre les actes de l'Assemblée auxquels pourtant il avait pris une part assez active. Le baron de Batz quitta la France après la session, et ne tarda point à y rentrer pour servir la cause de la monarchie. Il sortit de nouveau de la France à la suite du 10 août. Il était encore à Paris en janvier 1793, et aidé du concours d'environ deux mille jeunes gens, il conçut le projet de délivrer l'infortuné monarque, pendant qu'il marcherait à l'échafaud. Mais le gouvernement de la Convention avait pris toutes les mesures propres à faire échouer les tentatives qui pourraient être faites dans ce but. Plus tard M. de Batz essaya de délivrer la famille royale du Temple. Il avait fait ses dispositions, et tout lui présageait un heureux dénouement, lorsque l'arrivée inattendue de Simon parmi les conjurés, qui étaient parvenus à se faire donner les postes de l'intérieur de la prison, la nuit où leur dessein devait s'accomplir, rendit leur dévouement inutile. Son projet de faire évader la reine de la conciergerie ne fut pas plus heureux. On ne connait pas bien les détails de cette entreprise. On sait seulement que le baron de Batz, ayant eu des relations aves les conventionnels Fabre d'Eglantine, Chabot, Basire, etc., qu'on accusait de spéculations illicites sur les fonds publics, opérations qui s'étaient faites dans sa maison de campagne près de Paris, fut impliqué avec eux dans la conspiration dite de l'*Etranger*, au sujet de laquelle Elie Lacoste s'exprimait ainsi à la Convention dans son rapport du 26 prairial an 2 (14 juin 1794); « Un vaste plan était tracé par les puissances coalisées et par les émigrés; les » conjurés étaient disséminés sur tous les » points de la France, et les objets principaux de ce plan étaient l'enlèvement » de la *Veuve Capet*, la dissolution de la » Convention et la restauration de la monarchie. Tous les leviers destinés à renverser la république étaient mus par un » seul homme, que faisaient agir tous les » tyrans coalisés. Le baron de Batz, ce » Catilina moderne, tenait, pour l'exécution de l'entreprise, ses conférences secrètes dans un lieu de plaisance, appelé » l'*Ermitage de Charonne*, aux portes de » Paris, etc. etc. » (Voy. le *Moniteur* du 27 prairial an 2). De tous ces royalistes ou révolutionnaires que le machiavélisme des tyrans de l'époque avait réunis, Batz seul parvint à se sauver, quoiqu'il soit constant que, durant le règne de la terreur, il ne s'éloigna point de Paris. Plus tard il fit paraître un écrit où les odieuses incriminations du rapporteur de la Convention étaient réduites à leur juste valeur. A la suite des événemens du 13 vendémiaire an 4 (5 octobre 1795), son nom fut encore mêlé à de nouvelles intrigues, et le baron de Batz fut enfermé dans la prison du Plessis. Tallien le dénonça au conseil des Cinq-cents comme un des chefs de la police, assertion que le ministre, placé à la tête de cette administration, démentit le lendemain, en déclarant que loin d'avoir jamais employé M. de Batz, il avait ordonné les recherches les plus actives pour le trouver et l'expulser de Paris. Le baron s'échappa de sa prison et se retira chez l'étranger. Rentré en France sous le gouvernement consulaire, il fut encore l'objet d'une surveillance sévère, ayant été signalé comme agent des royalistes. Il vécut soit à Paris, soit en Picardie, tantôt se cachant, tantôt se montrant entouré du faste de l'opulence. On dit que Fouché avec qui il avait eu une entrevue, lui avait promis de ne pas l'inquiéter. Après la restauration, M. de Batz fut nommé maréchal-de-camp et chevalier de St.-Louis, et plus tard commandant du département du Cantal. Il mourut dans sa terre de Chadieu, près de Clermont (Puy-de-Dôme), d'une attaque d'apoplexie, le 10 janvier 1822. C'était un homme extrêmement actif, ingénieux, souple, fécond en ressources. Mais son activité prenait habituellement le caractère de l'intrigue, et son influence ne s'est jamais exercée au-dessus d'une région assez médiocre. On a de lui : *La Conjuration de Batz, ou la Journée des Soixante*, 1795, in-8°, de cent pages, tirée à un très petit nombre d'exemplaires, sans nom de ville ni d'imprimeur. Mais nous croyons que M. Beuchot s'est trompé en attribuant ce livre à M. de Batz (Bibliographie de la France, 1822, page 63), d'a-

près des renseignemens dus à M. Eckard ; car ce dernier, dans les *Mémoires sur Louis XVII*, page 413, fait entendre qu'il existe deux écrits, l'un imprimé, et l'autre (celui de M. de Batz) inédit. Il parait que celui-ci avait pour titre : *De la Journée appelée des Sections de Paris, ou des 12 et 13 vendémiaire an 4* (1795). | *Histoire de la maison de France et de son origine; du royaume et de la principauté de Neustrie*, Paris, 1815, in-8° de 800 pages, y compris l'Epitre dédicatoire, tiré seulement à douze exemplaires en grand papier vélin. Ce n'est qu'une introduction, et l'auteur annonce que l'ouvrage entièrement composé a besoin d'être revu avant d'être livré au public. | *Cahiers de l'ordre de la noblesse des pays et duché d'Albret dans les sénéchaussées de Casteljaloux, Castelmoron, Nérac et Tartas*, en 1789, Paris, 1820, in-8° de 46 pages.

BAUD (PIERRE Le), aumônier de la reine Anne de Bretagne, et doyen de Saint-Tugal de Laval, travailla à l'*Histoire de Bretagne*, et la reine Anne lui fit expédier des lettres pour avoir communication des archives des chapitres et abbayes du pays. Cet ouvrage ne parut qu'en 1638, in-fol., à Paris, par les soins de Pierre d'Hozier; il s'étend jusqu'à l'an 1458. Le Père Lobinaux, qui a donné une bonne histoire de Bretagne, loue beaucoup celle de Le Baud; d'autres disent que cet auteur n'est qu'un copiste servile, qui a ramassé sans discernement toutes les fables qu'il a trouvées dans Geoffroy de Montmouth.

* BAUDEAU (NICOLAS), économiste du 18e siècle, chanoine régulier de Chancelade, et prieur de Saint-Lô, né à Amboise, le 25 avril 1730. Il publia un grand nombre d'ouvrages sur les finances, le commerce et l'agriculture. Il fut quelque temps attaché au dernier duc d'Orléans, et il mourut vers 1792 dans la démence la plus complète. Ses principaux ouvrages sont : | *Idées d'un citoyen sur l'administration des finances du roi*, 1763, 3 vol. in-8° ; | Les *Ephémerides du citoyen* ou *Chronique de l'esprit national et bibliothèque raisonnée des sciences, etc.*, depuis 1765 jusqu'en mai 1769, avec le marquis de Mirabeau, continuées depuis, jusques et compris le mois de mars 1772, par Dupont de Nemours, Paris, 1765 et années suivantes, environ 40 vol. in-12; | *Avis au peuple sur son premier besoin, ou petits Traités économiques*, Paris, 1768, in-12; 2e édition, 1774; | *Avis aux honnêtes gens qui veulent bien faire*, Paris, 1768, in-12, et Toulouse, 1769, in-8°; | *Première introduction à la philosophie économique*, 1771, in-8° ; | *Nouvelles Ephémérides économiques*, 1774-1776, 19 vol. in-12; | *Principes économiques de Louis XII et du cardinal d'Amboise*, 1785, in-8°. Il avait annoncé une nouvelle édition en 12 vol. in-8° des *Economies royales de Sully*, avec des notes et remarques de quelques économistes, mais il n'en a paru que deux volumes.

BAUDELE ou BAUDILE (saint), martyr célèbre, qu'on croit avoir souffert au 3e ou 4e siècle, mais dont on ne sait rien de précis. Son nom se trouve dans les plus anciens martyrologes, qui rendent témoignage à sa foi et à sa constance dans les tourmens. Grégoire de Tours dit que, de son temps, il s'opérait plusieurs miracles au tombeau de saint Baudèle, qui était à Nîmes. Son corps n'y est plus depuis long-temps, et plusieurs églises prétendent le posséder, sans qu'on puisse déterminer au juste le lieu où il se garde présentement. On croit qu'il y a une partie de son chef à Paris, dans l'abbaye de Sainte-Geneviève. Il y a en France et en Espagne un grand nombre d'églises dédiées sous l'invocation de ce saint martyr. *Voyez les* Acta sanctorum, *Tillemont et Baillet*.

* BAUDELOCQUE (JEAN-LOUIS), célèbre accoucheur, né en Picardie en 1746, et mort en 1810, s'appliqua de bonne heure à la chirurgie, à l'anatomie, et surtout à la partie des accouchemens, et devint chirurgien en chef de l'hospice de la Maternité, et professeur d'accouchemens de l'école de médecine. Ses écrits, devenus classiques dans cette partie, sont : | *Principes des accouchemens*, Paris, 1775, 1787 et 1806, in-8°. | *L'art des accouchemens* qui a eu plusieurs éditions, et un grand nombre de *Mémoires*, insérés dans le recueil de l'académie et les journaux de médecine.

BAUDELOT DE DAIRVAL (CHARLES-CÉSAR), né à Paris en 1648, fut reçu avocat au parlement. Il plaida quelque temps avec succès. Un procès l'ayant obligé d'aller à Dijon, il parcourut, dans ses momens de relâche, les bibliothèques et les cabinets des savans. Ce fut l'origine du Traité *de l'Utilité des voyages*, 1727, 2 vol. in-12, dans lequel il montre une grande connaissance des monumens de l'antiquité. Il fut nommé, en 1705, à une

place de l'académie des belles-lettres. On a de lui plusieurs *dissertations* dans les Mémoires de cette compagnie. Il mourut en 1722. C'était un homme doux, modeste, bienfaisant.

BAUDERON. *Voyez* SÉNEÇAI.

* **BAUDET** (ETIENNE), graveur né à Blois, en 1643, mort à Paris, en 1716, a gravé différentes estampes, d'après les Carraches, l'Albane, le Dominiquin, Bourdon, Pietre de Cortone, et autres; l'*Adoration du Veau d'or*, et le *Frappement du rocher*, d'après le Poussin, sont ses meilleurs ouvrages; en général, sa gravure est dure, et ses hachures, toujours carrées, ne présentent aucune variété.

BAUDIER (MICHEL), Languedocien, historiographe de France sous Louis XIII, était une des plus fécondes plumes de son siècle. Il laissa beaucoup d'ouvrages sans ordre et sans goût, mais dans lesquels on trouve des particularités qu'on chercherait vainement ailleurs. Les principaux sont : | *Histoire générale de la religion des Turcs, avec la vie de leur prophète Mahomet et des quatre premiers califes, le livre et la théologie de Mahomet*, 1636, in-8° : ouvrage traduit de l'arabe, copié par ceux qui l'ont suivi, quoiqu'ils n'aient pas daigné le citer; | *Histoire du cardinal d'Amboise*, Paris, 1651, in-8°. Sirmond, de l'académie française, un des flatteurs du cardinal de Richelieu, s'était proposé d'élever ce ministre aux dépens de ceux des siècles passés : il attaqua d'abord d'Amboise et ne manqua pas de le mettre au-dessous de Richelieu. Baudier, nullement courtisan, vengea sa mémoire, et obscurcit l'ouvrage de son détracteur. | *Histoire du maréchal de Thoiras*, 1644, in-fol., 1666, 2 vol. in-12, curieuse et nécessaire, quand on veut connaître à fond les règnes de Louis XIII et de Louis XIV. « Ceux qui aiment le style précis et agréable, dit un critique équitable et judicieux, doivent bien se garder de lire ses ouvrages; ceux qui savent démêler les traits d'érudition au milieu du verbiage et de l'ennui des dissertations, pourront y trouver de quoi étendre leurs connaissances. »

* **BAUDIN** (P.-CH.-LOUIS), né à Sedan, mort, dit-on, de joie en 1799, en apprenant le retour de Napoléon de la campagne d'Egypte, était maire de sa ville natale en 1790. Membre de l'Assemblée législative et de la Convention, il siégea comme président dans cette dernière assemblée, vota pour l'appel au peuple lors du procès de Louis XVI, et fit partie de la commission des onze qui prépara la constitution directoriale. On a de lui : | *Anecdotes et réflexions générales sur la constitution*, Paris, an 3 (1794); | *Eclaircissement sur l'article* 355 *de la constitution et la liberté de la presse*, 1795, in-8°. Il était membre de l'Institut, et un des collaborateurs du *Journal des Savans*.

* **BAUDIN** (NICOLAS), capitaine de vaisseau dans la marine française, né dans l'île de Rhé vers le milieu du 18ᵉ siècle, fut chargé en 1803, par le gouvernement directorial, de la reconnaissance des côtes de la Nouvelle-Hollande. Il avait déjà reconnu la plus grande partie des côtes nord-ouest, lorsqu'il fut attaqué d'une maladie qui l'obligea de relâcher à l'île de France, où il mourut en septembre de la même année.

BAUDIUS (DOMINIQUE), professeur d'éloquence à Leyde, mourut dans cette ville en 1613; il était né à Lille en 1561, et avait été reçu avocat à La Haye en 1587, après avoir fait quelque séjour à Genève, pour y professer avec plus de liberté le calvinisme, que ses parens avaient embrassé. Il se distingua comme jurisconsulte et comme littérateur. Parmi les ouvrages latins en vers et en prose qu'il laissa, on distingue ses poésies, et surtout ses vers iambes, 1608, in-8°. Il y a du feu et de la noblesse. Daniel Heinsius lui dit dans une épître :

Baudi, quem proprio genius donavit Iambo.

On a encore de lui des *Harangues* et des *Epîtres*, Leyde, 1650, in-12, où il montre beaucoup d'esprit et de vanité. L'amour du plaisir et du vin ternit sa réputation.

BAUDORI (JOSEPH du), né à Vannes en 1710, d'une famille distinguée, entra chez les jésuites en 1724, et mourut à Paris en 1749. Il fut nommé, à l'âge de 31 ans, pour occuper la place du père Porée, et il eut le mérite de la remplir. On a de lui des *œuvres diverses*, dont la dernière édition est de Paris, 1772, in-12. On trouve dans ce recueil quatre *discours latins* et quatre *plaidoyers français*. Les sujets des discours sont intéressans, les divisions nettes et simples. Sa latinité, quelquefois un peu dure, est en général très bonne. On peut lui reprocher quelques pointes, quelques jeux de mots, qui gâtent presque toujours notre latinité moderne et qui ont régné si long-temps dans le collége de Louis le Grand; mais l'on

doit avouer qu'il en a moins que ses prédécesseurs. Ses plaidoyers sont aussi ingénieux que bien choisis.

BAUDOT de **JUILLI** (Nicolas), né à Vendôme, en 1678, d'un receveur des tailles, s'établit à Sarlat, où il fut subdélégué de l'intendant. Les devoirs de son emploi et les charmes de la littérature remplirent le cours de sa vie. Il termina sa longue carrière en 1759, à 81 ans. On a de lui quelques ouvrages historiques, écrits avec art et méthode: | *Histoire de Catherine de France, reine d'Angleterre*, qu'il publia en 1696. L'auteur lui-même estimait peu cet ouvrage, qui dans le fond n'est qu'un roman, imaginé d'après quelques événemens vrais. Ces productions éphémères sont recherchées un jour ou deux, pour tomber ensuite dans un oubli d'où elles ne sortent plus; | *Germain de Foix*, nouvelle historique qui parut en 1701; | l'*Histoire secrète du connétable de Bourbon*, imprimée en 1706; | la *Relation historique et galante de l'invasion d'Espagne par les Maures*, imprimée en 1722, 4 vol. in-12. Ces trois ouvrages sont du même genre que le premier, et ne sont propres qu'à amuser des esprits frivoles. Mais il y en a d'autres de lui plus solides, comme: | l'*Histoire de la conquête d'Angleterre par Guillaume, duc de Normandie*, 1701, in-12; | l'*Histoire de Philippe-Auguste*, 1702, 2 vol. in-12, et celle de *Charles VII*, 1697, 2 vol. in-12. L'ordre en fait le principal mérite: l'auteur n'avait consulté que les livres imprimés. On a encore de lui: | l'*Histoire des hommes illustres*, tirée de Brantôme; | l'*Histoire de la vie et du règne de Charles VI*, en 9 vol. in-12, 1753; | l'*Histoire du règne de Louis XI*, 6 vol. in-12, 1756; | l'*Histoire des révolutions de Naples*, 4 vol. in-12, 1757. Ces trois ouvrages ont paru sous le nom de Mlle de Lussan. Le style en est un peu négligé, et il manque souvent de précision. *Voyez* LUSSAN (Marguerite).

BAUDOUIN Ier, comte de Flandres, s'étant croisé pour aller à la Terre-Sainte, fut élu empereur de Constantinople, après la prise de cette ville par les Français et les Vénitiens réunis, en 1204. On ne pouvait faire un meilleur choix. Baudouin était pieux, chaste, humain, prudent dans ses entreprises, courageux dans l'exécution, et possédait tous les talens militaires. Le nouvel empereur marcha vers Andrinople pour en faire le siége; mais l'ayant levé pour aller à la rencontre des Bulgares qui venaient la secourir, il fut vaincu et fait prisonnier; Joannice, roi de ces barbares, le fit mourir cruellement en 1206. On lui coupa les bras et les jambes, et on le jeta dans une fosse où il vécut encore trois jours. Son cadavre fut abandonné aux bêtes féroces et aux oiseaux de proie: une femme pieuse en recueillit les restes et leur donna la sépulture. Nous suivons ici le récit le plus probable, car les historiens ne sont pas d'accord sur toutes ces circonstances. Ils s'accordent plutôt à attribuer la défaite des Latins aux excès, et surtout aux sacriléges commis à la prise de Constantinople, où l'on n'épargna ni les monastères ni les églises. Le motif de sa cruelle mort, tel que l'auteur de l'histoire du Bas-Empire le rapporte, présente un grand et rare exemple de vertu. « Baudouin, dit-il, fut renfermé dans un cachot, mourant presque de faim, et » n'ayant d'autre consolation que les visites de la reine, plus importunes à ce » prince affligé, qu'une entière solitude » Cette princesse, tartare de nation, mais » adroite et artificieuse, avait obtenu » de son mari, dont elle était trop aimée, » la permission d'aller, sous prétexte de » charité, porter quelque consolation au » malheureux prince. Baudouin était » beau, et la reine portée à l'amour: elle » devint passionnée pour son prisonnier; » et s'entretenant avec lui, *Vous pouvez*, » lui dit-elle, *sans rançon, délivrer deux* » *captifs. Et qui sont-ils?* dit Baudouin: » *Vous*, répondit-elle, *et moi que vous* » *tirerez de la servitude où je gémis sous* » *la tyrannie d'un mari barbare. Si vous* » *me prenez pour épouse, nous serons* » *libres tous deux. Laissons à Joannice* » *ce misérable empire de Constantinople,* » *qui ne peut plus subsister, et retournez* » *avec moi dans vos états. Je vous en* » *procurerai les moyens.* Baudouin frémit » à cette déclaration tartare, et veut lui » faire entendre qu'un pareil mariage serait un adultère criminel. Elle sort furieuse, le menaçant de la mort; elle » revient le lendemain, et redouble ses » menaces. Baudouin ne lui rend que des » remontrances. Désespérée, elle va trouver Joannice; elle accuse Baudouin du » crime dont elle était coupable. Joannice, » naturellement cruel, devenu encore plus » féroce par la jalousie, invite ses courtisans à un festin; il y fait amener Baudouin et le livre à leurs insultes, etc. »

BAUDOUIN II, dernier empereur latin de Constantinople, de la maison de Courtenay, fut élu en 1228. Assiégé par l'em-

pereur Paléologue dans sa ville impériale, il l'abandonna à son concurrent, et s'enfuit en Occident. Il céda ses droits à Charles d'Anjou, et aux rois de Sicile, ses successeurs. Il mourut en 1273. Il avait de l'esprit et de la valeur, mais il manquait de la vigilance et de l'activité nécessaires dans les circonstances difficiles où il se trouvait.

BAUDOUIN I, roi de Jérusalem, suivit Godefroy de Bouillon, son frère, dans la Palestine, où il posséda la principauté d'Edesse. Il fut mis sur le trône après son frère, l'an 1100. Il prit la ville d'Acre, l'an 1104, après un siége de vingt mois; mais il fut lui-même assiégé peu après dans Rama, qui fut emportée, et il eut bien de la peine à s'échapper. Il mourut l'an 1118.

* **BAUDOUIN II**, cousin et successeur du précédent au comté d'Edesse, et ensuite au royaume de Jérusalem. Il avait partagé les travaux de la première croisade; au dernier assaut de Jérusalem, il fut un des premiers qui, avec Godefroi de Bouillon, se jetèrent dans la ville. Il s'était fait chérir de ses compagnons par son courage et sa piété désintéressée. Dès le commencement de son règne, il fut obligé d'aller au secours d'Antioche, menacée par les Turcs. Il les battit en plusieurs rencontres, et revint triomphant dans sa capitale, où il apprit que Josselin de Courtenai, comte d'Edesse, avait été fait prisonnier par les infidèles; aussitôt il assembla une armée et se remit en campagne. Après avoir passé le Jourdain, il rencontra les ennemis; ayant voulu reconnaître lui-même le camp des infidèles, il se trouva tout à coup enveloppé, et éprouva le même sort que le prince d'Edesse qu'il allait secourir. La captivité de Baudouin plongea le royaume de Jérusalem dans la consternation. Les chrétiens, privés de leurs chefs, eurent à la fois à combattre les Turcs de la Syrie et les Sarrasins d'Egypte. Cependant, aidés par les Vénitiens arrivés de l'Occident, ils s'emparèrent de Tyr, et repoussèrent leurs ennemis. D'un autre côté, Josselin de Courtenai parvint à s'échapper de sa prison, rassembla des troupes, battit les infidèles, et fit rendre la liberté à Baudouin. Revenu dans ses états, celui-ci eut bientôt de nouvelles guerres à soutenir avec les émirs de la Syrie, qu'il battit souvent sans pouvoir les détruire. Après un règne de douze ans, il laissa, en 1131, son royaume à Foulques, comte d'Anjou, qui avait épousé Mélissante, sa fille aînée : il fut vivement regretté des chrétiens. Ce fut sous le règne de Baudouin II que les ordres militaires de St.-Jean et du Temple furent approuvés par le pape, et commencèrent à jeter un grand éclat.

* **BAUDOUIN III** succéda, en 1142, à Foulques, roi de Jérusalem, son père. Sous le règne de ce prince, les chrétiens d'Orient perdirent la principauté d'Edesse, qui fut envahie par Zenghi, sultan d'Alep. La nouvelle de ce revers jeta la consternation parmi les chrétiens d'Occident, et réveilla en Europe l'ardeur des croisades. Louis VII, roi de France, Conrad III, empereur d'Allemagne, prirent la croix; les peuples obéirent à la voix de saint Bernard, et se précipitèrent une seconde fois sur l'Asie. L'armée des Allemands périt presque tout entière dans l'Asie mineure, où elle fut trahie, dit-on, par les Grecs, et surprise par les Turcs. L'armée des Français, après avoir éprouvé plusieurs échecs, et remporté plusieurs avantages sur les Sarrasins qui s'opposaient à sa marche, arriva à Jérusalem, où Louis VII et Conrad furent reçus avec de grandes démonstrations de joie et de respect. Baudouin accompagna les deux monarques au siége de Damas. Les croisés lassés, soit de la résistance opiniâtre des étrangers, soit des trahisons continuelles dont ils étaient les victimes, partirent pour l'Europe, et laissèrent Baudouin aux prises avec des ennemis formidables. Cependant il ne se laissa point abattre, et, après une guerre mêlée de succès et de revers, il s'empara d'Ascalon qui avait résisté aux efforts de ses prédécesseurs. Il mourut empoisonné, le 23 février 1163, à l'âge de trente-trois ans, après vingt ans de règne sans laisser d'enfans. Après de longs débats, Amaury fut reconnu pour successeur de Baudouin III.

* **BAUDOUIN IV**, fils d'Amaury, succéda à son père en 1174. Raymond III, comte de Tripoli, fut nommé régent du royaume de Jérusalem pendant la minorité du jeune Baudouin. La guerre civile se ralluma bientôt dans ses états, tandis que Saladin ayant quitté l'Egypte, s'avançait vers la Palestine, à la tête d'une armée formidable. Baudouin, devenu majeur, marcha à sa rencontre, le battit près d'Ascalon, et le força de se retirer sur les bords du Nil. Saladin recommença bientôt la guerre, et défit l'armée chrétienne, près du Jourdain, dans un lieu appelé *Gué de Jacob*. Mais, contraint par la fa-

mine qui assiégeait son armée, il accorda à Baudouin une trève qu'il lui fit payer au poids de l'or, et qu'il viola bientôt. Baudouin donna le commandement de ses troupes à Guy de Lusignan son beau-frère qui fut battu. Le prince chrétien obtint une nouvelle trève; mais elle lui fut inutile. Il mourut dans cette triste conjoncture, en 1186, laissant son royaume déchiré par les factions et menacé par les Sarrasins. Baudouin V, fils de Sibylle, sa sœur, et du marquis de Montferrat, qu'il avait désigné pour lui succéder, mourut au bout de sept mois. Un an après, Soliman se rendit maître de Jérusalem.

BAUDOUIN (Benoit), théologien d'Amiens où il était né, se fit un nom parmi les érudits par son traité *De la chaussure des anciens*, publié en 1615, in-8°, sous le titre de *calceus antiquus et mysticus*. Cet ouvrage fit faussement imaginer qu'il était fils d'un cordonnier, qu'il l'avait été lui-même, et qu'il voulait faire honneur à son premier métier. Il mourut à Troyes, en 1632.

BAUDOUIN (François), naquit à Arras, l'an 1520. Il fut professeur de droit à Bourges, à Angers, à Paris, à Strasbourg, à Heidelberg. Antoine de Bourbon, roi de Navarre, qui lui avait confié l'éducation d'un de ses fils naturels, l'envoya au concile de Trente, pour être son orateur. Henri III le fit conseiller d'état. Il mourut bon catholique, le 24 octobre 1573. Le P. Maldonat, jésuite, l'assista à la mort. Baudouin avait été assez lié avec Calvin, et quelques-uns de ses écrits se ressentent de cette liaison; mais la lecture de Georges Cassander le dégoûta de la nouvelle secte. Il était versé dans les belles-lettres, dans la jurisprudence, qu'il a, l'un des premiers, traitée avec noblesse, et dans l'histoire ecclésiastique; il est l'éditeur de deux excellens ouvrages : *S. Optati libri de schismate donatistarum*, etc.; *Victoris Uticensis de persecutione vandalica*, Paris, 1569. Il y démontre, dans une préface très estimée, la conformité du schisme des calvinistes avec celui des donatistes. Les notes de Baudouin sur saint Optat ont passé, avec celles du savant Gabriel de l'Aubespine, dans l'édition des œuvres de ce Père, publiée par Charles Paulin, jésuite, Paris, 1631, in-fol. Joseph de Buininek, conseiller de l'électeur palatin, a publié la préface de Baudouin, retouchée et augmentée, Dusseldorf, 1763.

BAUDOUIN ou **BAUDOIN** (Jean), naquit à Pradellé en Vivarais. Il fut lecteur de la reine Marguerite, et eut une place à l'académie française. On a de lui de mauvaises versions de Tacite, de Suétone, de Lucien, de Salluste, de Dion Cassius, du Tasse, de Bacon, de Davila, et de beaucoup d'autres auteurs. Ces versions ne lui coûtaient guère. Lorsqu'il était pressé, il ne faisait que retoucher celles qu'on avait faites avant lui, sans se donner la peine de recourir à l'original. Il écrivit aussi une *Histoire de Malte*, 1659, 2 vol. in-fol. et publia quelques romans. Tous ses ouvrages furent dictés par la faim, et sont par conséquent très peu estimables. Le seul qui ne soit pas entièrement dédaigné, est son *Recueil d'emblèmes, avec des discours moraux qui servent d'explication*, Paris, 1638, 3 vol. in-8°, ornés de figures gravées par Briot. On recherche aussi son *Iconologie*, Paris, 1636, in-fol., et 1643, in-4°. Il mourut à Paris en 1650, à 66 ans.

BAUDOUIN. *Voyez* **BALDUIN** (Martin).

BAUDRAND (Michel-Antoine), prieur de Rouvres et de Neuf-Marché, naquit à Paris, en 1633, et y mourut en 1700. Le P. Briet, professeur de rhétorique au collége de Clermont, sous lequel il étudia, lui ayant fait corriger les épreuves de sa *Géographie ancienne et nouvelle*, le disciple prit le goût du maître. On lui doit l'édition du *Dictionnaire géographique*, en 2 vol. in-fol. par le P. Philippe Ferrari, imprimé d'abord en latin, 1682, et en français, 1705. Guillaume Sanson, un des premiers géographes de France, reprocha bien des méprises à l'abbé Baudrand, dans une critique qu'il fit de la première édition. Ces fautes ne disparurent point à la seconde, et on n'estime guère ni l'une ni l'autre. Le *Dictionnaire géographique* de Maty, 1712, in-4°, a été puisé en partie dans celui de l'abbé Baudrand, mais il est beaucoup plus exact.

* **BAUDRAND** (Barthélemy), jésuite, né à Vienne en Dauphiné, mort le 3 juillet 1787. Après avoir vu la suppression de son ordre, dans lequel il était entré fort jeune, il se retira à Lyon, où il composa un grand nombre d'ouvrages estimés des ecclésiastiques et des personnes pieuses : on ne saurait trop en conseiller la lecture. L'auteur n'y mit point son nom. Ces ouvrages sont : | *Histoires édifiantes et curieuses, tirées des meilleurs auteurs*, in-12; | l'*Ame contemplant les grandeurs de Dieu*, avec l'*Ame se préparant à l'éternité*, in-12; | l'*Ame élevée à Dieu par les réflexions*

et les sentimens, pour chaque jour du mois, en 1 et 2 vol. in-12; | l'*Ame éclairée par les oracles de la sagesse dans les paraboles et béatitudes évangéliques*, in-12; | l'*Ame affermie dans la foi*, ou *Preuves abrégées de la religion, à la portée de tous les esprits et de tous les états*, in-12; | l'*Ame intérieure*, ou *Conduite spirituelle dans les voies de Dieu*, in-12; | l'*Ame sur le Calvaire, considérant les souffrances de Jésus-Christ et trouvant au pied de la croix la consolation dans ses peines*, in-12; | l'*Ame embrasée de l'amour de Dieu par son union aux sacrés cœurs de Jésus et de Marie*, suivie de la neuvaine, in-12; | l'*Ame fidèle animée de l'esprit de Jésus-Christ*, in-12; | l'*Ame sanctifiée*, ou *la Religion pratiquée par la perfection de toutes les actions de la vie*, in-12; | l'*Ame religieuse élevée à la perfection par les exercices de la vie intérieure*, in-12; | l'*Ame pénitente*, ou le *nouveau Pensez-y bien*, in-24; | *Gémissemens d'une âme pénitente*, in-12; | *Réflexions, sentimens et pratiques de piété, sur les sujets les plus intéressans de la morale chrétienne*, in-12. La première édition complète de cette collection, en caractères et format uniformes, 16 vol. in-12 et in-18, a paru à Besançon en 1829.

BAUDRI, chantre de l'église de Térouane dans le 11e siècle, né à Cambrai, vivait encore en 1095. Il avait été secrétaire sous plusieurs évêques de Cambrai, et passait pour un homme érudit : ce qui nous reste de ses écrits justifie cette réputation. On a de lui | une *Vie* de saint Gaucher ou saint Gery, évêque de Cambrai. On la trouve dans les *Acta Sanctorum* du mois d'août. | Une *Chronique* de l'église de Cambrai estimée. Elle a été publiée par Couvenier, docteur en théologie de Douai, 1615. On l'a souvent confondu avec BAUDRY, savant et pieux évêque de Noyon et de Tournai, deux évêchés long-temps unis, mais qui furent séparés après sa mort, à l'occasion de l'interdit qu'il avait jeté sur celui de Tournai. Le chapitre cathédral de cette ville envoya des députés à Rome pour obtenir un évêque particulier, ce que le pape Pascal II accorda; mais Baudry mourut avant le retour des députés. On a de ce prélat quatre Lettres dans le 5e tome des *Miscellanea* de Baluze, et plusieurs chartres en faveur des églises et des monastères dont il fut le bienfaiteur.

BAUDRY. *Voyez* BALDERIC.

BAUDRICOURT (JEAN de), maréchal de France, gouverneur de Bourgogne, se signala à la bataille de Saint-Aubin-de-Cormier, en 1488, et aida Charles VIII à conquérir le royaume de Naples, en 1495. Il mourut quelques années après. — Son père Robert de BAUDRICOURT avait servi avec distinction : c'est lui qui envoya la Pucelle d'Orléans à Charles VII.

* BAUDUER (ARNAUD-GILLES), né à Peyrusse-Massas, diocèse d'Auch, au mois de mars 1744. Après avoir fait ses études avec éclat, il fut directeur du séminaire d'Auch, où il occupa la chaire de théologie. On le nomma ensuite curé dans sa ville natale. Ce pieux ecclésiastique mourut au mois de mars 1787, à l'âge de 43 ans. On a de lui : | Une nouvelle version des *Psaumes de David*, en français, faite sur le texte hébreu; il y a joint celui de la Vulgate et la traduction de Sacy, Paris, 1785, 2 vol. in-12. | La *version de l'Ecclésiaste sur le même texte*, avec des réflexions morales et chrétiennes. | Un *traité* sur la question de savoir *si l'Eglise pourrait aujourd'hui, sans inconvénient, faire l'office divin en langue vulgaire;* | Un *plan raisonné d'une collection des monumens ecclésiastiques*, rédigé selon l'ordre du temps, où l'on se propose de montrer, 1° quel a été l'enseignement de l'Eglise depuis les temps apostoliques jusqu'au concile de Constance; 2° quelle a été la discipline ecclésiastique et quelles ont été les mœurs des temps jusqu'à cette époque.

* BAUDUIN (DOMINIQUE), prêtre de l'Oratoire, né à Liége le 14 novembre 1742, et mort en 1809, fut pendant long-temps professeur d'histoire à Maestricht. Il a publié : | des *Considérations sur les guerres de commerce*, in-8°; | *Essai sur l'immortalité de l'âme*, Dijon, 1781, in-12; réimprimé en 1805 sous ce titre *De l'immortalité de l'homme*, ou *Essai sur l'excellence de sa nature;* | *La religion chrétienne justifiée au tribunal de la raison et de la philosophie*, Liége, 1788 et 1797; | *Discours sur l'importance du ministère pastoral*, in-8°.

* BAUDUS (HUGUES-JOSEPH-GUILLAUME), l'une des victimes de la révolution, lieutenant particulier du sénéchal de Cahors, né dans cette ville en 1725, d'une famille distinguée autant par ses vertus que par sa naissance, soutint et continua la réputation de sa famille dans la charge de sénéchal qu'il remplit avec l'intégrité, la prudence et le désintéressement d'un magistrat éclairé. Il fut chargé

en outre de la surveillance des cinq prisons de Cahors, place qu'il remplit en homme éminemment chrétien. Dénoncé aux ennemis de l'autel et du trône, il fut traduit au tribunal révolutionnaire le 15 juin 1794. La principale accusation portée contre lui était d'avoir mis à la fin d'une lettre : *Priez pour le roi, attendu qu'il court un grand danger*. Un de ses parens qui siégeait dans la Convention, malgré la diversité d'opinion qui régnait entre eux, fit ses efforts pour le sauver; mais il aurait fallu que Baudus déclarât que la lettre n'était pas de lui; il ne voulut jamais y consentir, et il reconnut qu'elle était de son écriture. En vain ce parent voulut-il faire entendre que la frayeur avait dérangé sa tête. *Plût à Dieu*, répliqua-t-il vivement, *que vous l'eussiez aussi tranquille que moi !* Ainsi ce digne magistrat, martyr de la vérité, de la foi et de la royauté, fut condamné à mort, et exécuté le 4 juillet 1794.

* BAUER (Charles-Louis), recteur à Hirschberg, en Silésie, né à Leipsick, le 18 juillet 1730, se forma sous le célèbre Ernesti, dont il fut un des meilleurs élèves. Il commença, en 1753, à donner des leçons sur les classiques anciens, et fut appelé, en 1799, à Hirschberg, où il mourut en 1799. L'étude approfondie qu'il avait faite des langues anciennes, lui avait fait négliger sa propre langue; il écrivait mieux en latin qu'en allemand. Il a formé plusieurs des bons philologues de l'Allemagne. On a de lui : | *Glossarium Theodoreteum*, dans le 5e volume de l'édition de *Théodoret*, donnée par M. Schulze, Halle, 1769-74, in-8°; | *Excerpta Liviana*, éd. nouv., 1801, in-8°; | *Dictionnaire allemand-latin;* la 3e édition est de 1805, in-8°. C'est un ouvrage estimé. | *Magasin d'exercices pour apprendre à écrire en latin*, 1787-92, in-8°, et un grand nombre de Dissertations. Il a continué l'édition de Thucydide, commencée par Gotleber.

* BAUER (Jean-Godefroi), jurisconsulte, né à Leipsick, le 20 février 1695, mort le 2 mars 1763. On a de lui un grand nombre de Dissertations intéressantes sur des questions d'histoire et de droit; entre autres : *De indole et naturâ investituræ feudalis*, Leipsick, 1746, in-4°; | *De ducibus et comitibus Germaniæ sub Merovingis et Carlovingis*. ibid. 1747, in-4°; | *De plebeiis quâ ratione feuda equestria comparare possint*, ibid. 1748; in-4°, etc.

* BAUFFREMONT (de), nom d'une ancienne et illustre famille de Bourgogne dont les principaux membres sont : NICOLAS, baron de Senescey, fut fait grand prévôt de France sous Charles IX : il s'arma contre les protestans à la journée de la Saint-Barthélemy, et livra au peuple Laplace, premier président de la cour des aides, qu'il avait fait sortir de chez lui, sous prétexte que le roi l'appelait et l'avait excepté de la proscription. Il combattit à Jarnac et à Montcontour, fut blessé dans ces deux batailles, et assista aux états de Blois (1570,), où il harangua Henri III au nom de la noblesse; son discours fut remarquable par sa tolérance. Nicolas est connu aussi comme savant : de Thou vante sa science. On a de lui une traduction du *Traité de la Providence*, de Salvien, Lyon, 1573, in-8° ; *Harangue pour la noblesse*, 1561; *Proposition pour toute la noblesse de France*, 1577. Il mourut au château de Senescey, le 20 février 1582. — CLAUDE son fils, gouverneur d'Auxonne, fut député de la noblesse aux états de Blois, en 1588 : sa conduite et ses discours y furent conformes à la sagesse. Comme son père, il était partisan de la ligue. — HENRI, fils de *Claude*, présida la noblesse aux états généraux de 1614 : il demanda l'abolition de la vénalité des charges, s'opposa à la publication du concile de Trente; il fut aussi gouverneur d'Auxonne. Il avait été envoyé en ambassade en Espagne en 1617 et 1618. Il mourut à Lyon, le 22 octobre 1622. Son éloge a été fait par le Père Durosier, minime, sous le titre de *l'immortalité du Phénix, tirée de la glorieuse fin de messire Henri de Bauffremont*, Lyon, 1624, in-8°. — CLAUDE-CHARLES-ROGER, frère du précédent, fut évêque de Troyes pendant 21 ans : il succédait à Antoine Caraccioli, qui se fit protestant en 1562 : il mourut à l'âge de 64 ans, à Scey-sur-Saône en Franche-Comté. — CLAUDE-PAUL prit les armes, et fit plusieurs assemblées de noblesse et de gens de guerre dans la province, sous prétexte de vexation. La chambre de justice de Besançon le poursuivit, et il se retira en France, d'où il revint à l'époque de la seconde conquête de la Franche-Comté en 1674.

BAUGÉ (Etienne de), dit d'*Autun*, parce qu'il fut fait évêque de cette ville en 1113, renonça dans un âge avancé à son évêché, pour se faire religieux dans l'abbaye de Cluny, où il mourut saintement entre les bras de Pierre le *Vénérable*, abbé de ce monastère. Il s'est fait con-

naître bien avantageusement par un Traité sur les ordres ecclésiastiques, les cérémonies de la messe et la réalité du Saint-Sacrement, qui se trouve dans la *Bibliothèque des Pères*. Jean-Monteléon, chantre d'Autun, le publia l'an 1517, sous ce titre : *Tractatus de sacramento altaris, et iis quæ ad illud, variosque ecclesiæ ministros pertinent.*

* **BAUGIER** (Edme), seigneur de Breuvry, doyen du présidial de Châlons-sur-Marne, né vers l'an 1680, est connu par un ouvrage estimé, intitulé : *Mémoires historiques de la province de Champagne*, Châlons, 1721, 2 vol. in-8°. Ces mémoires, calqués sur ceux que M. Larcher, intendant de Champagne, avait dressés en 1698, sont intéressans et ce qu'il y a eu de mieux jusqu'ici sur l'ancienne province de Champagne. Baugier avait encore fait une Histoire particulière de la ville de Châlons, qu'il se proposait de donner au public. On ignore ce qu'elle est devenue, ainsi que l'époque de la mort de l'auteur. Peut-être était-il fils d'Edme Baugier, médecin et conseiller au présidial de Châlons, dont on a un mauvais *Traité sur les eaux minérales d'Attancourt*, etc. Châlons, 1696, in-8°.

BAUHIN (Jean), originaire d'Amiens, exerça la médecine à Bâle sa patrie, avec réputation. Le duc de Wirtemberg-Montbéliard le nomma, en 1570, son médecin. Il mourut à Montbéliard, en 1613, à 73 ans. On a de lui divers ouvrages de médecine et de botanique. Le plus connu est son *Historia plantarum universalis*, réimprimée en 1650, in-fol. à Embrun, avec différentes additions. Chabrée en a publié un abrégé sous le titre de *Sciagraphia* qui réunit toutes les figures en un seul volume recherché, parce qu'il donne tout ce qu'il y a d'important sur la nomenclature et le nombre des espèces qui sont dans l'ouvrage original. Son père Jean BAUHIN s'était retiré à Bâle, pour y professer plus librement le calvinisme.

BAUHIN (Gaspard), frère du précédent, né en 1560, fut premier médecin du duc de Wirtemberg. Il professa la médecine et la botanique à Bâle où il mourut, en 1624, âgé de 65 ans. C'était un homme savant, mais vain et présomptueux. On a de lui : | *Institutiones anatomicæ*, Bâle, 1604, in-8°; | *Theatrum botanicum*, Bâle, 1663, in-fol. | *Traité des hermaphrodites*, en latin, 1614, in-8°, peu commun; | *Pinax theatri botanici*, Francfort, 1671, in-4°; | et d'autres ouvrages en latin, justement estimés de leur temps et qui méritent encore de l'être aujourd'hui. On l'appelle dans son épitaphe, *le Phénix de son siècle*, pour l'anatomie et la botanique. Gaspard laissa un fils nommé Jean-Gaspard, qui marcha sur ses traces; il professa à Bâle, fut consulté d'une partie de l'Europe, et publia le premier volume du *Theatrum botanicum* de son père.

BAULDRI (Paul), professeur d'histoire sacrée à Utrecht, né à Rouen l'an 1639, était gendre de Henri Basnage, père du célèbre Jacques Basnage. Il a donné au public : | une édition du traité de Lactance : *De morte persecutorum*, avec des notes savantes, Utrecht, 1692. Il y justifie plus d'une fois Lactance contre les vaines critiques de Jacques Tollius; il admet l'arrivée de saint Pierre à Rome, attestée ici par Lactance, et contestée si peu judicieusement par la plupart des protestans. Tout ce que renferme l'édition de Bauldri a passé dans le 2e volume de celle que Langlet du Fresnoy a donnée à Paris en 1748, 2 vol. in-4°. | Une nouvelle édition d'un petit ouvrage de Furetière, intitulé : *Histoire des derniers troubles arrivés au royaume d'éloquence*, Utrecht, 1703, in-12; | *Syntagma kalendariorum*, etc., Utrecht, 1706, in-folio : tout ce qui concerne les différens calendriers est ici rédigé en tables, par lesquelles on trouve facilement à quels jours sont arrivés les événemens dont il est parlé dans l'histoire; | plusieurs *dissertations* répandues dans différens journaux. Il mourut en 1706.

* **BAULME** (Jean de la), ST.-AMOUR, seigneur de Martorey, né en Franche-Comté, en 1539, doit être mis au nombre des enfans célèbres. Il apprit le grec et le latin, de Gilbert Cousin, qui lui fit faire de grands progrès dans ces deux langues. Il s'appliqua aussi à la poésie latine, et, en 1551, il fit imprimer ses premiers essais en ce genre, sous le titre suivant : | *Primitiæ quædam generosissimi ac verè nobilitate præstantissimi adolesc. Joannis à Balmâ, ætatis suæ duodecimo*. En 1553, il publia un petit vol. in-8° intitulé : | *Miscellanées*; | un *Dialogue en vers français, sur le trépas de dame Antoine de Montmartin*, et quelques autres petites pièces. M. Grappin (*Histoire abrégée du comté de Bourg*.), lui attribue un autre ouvrage intitulé : *Epicedia*, imprimé en 1559. Suivant Duverdier, il avait traduit en français l'*Histoire naturelle* de Solin, et la *Vie de l'empereur Charles-Quint*.

écrite en italien, par Louis Dolce. Ces deux derniers ouvrages n'ont point été imprimés. On ignore l'époque de sa mort; mais il est certain qu'il mourut jeune, puisqu'il ne vivait plus en 1579.

BAULOT ou BAULIEU (JACQUES ou frère JACQUES), célèbre lithotomiste, naquit en 1651 à l'Etendonne, hameau de la paroisse de Beaufort, au bailliage de Lons-le-Saunier en Franche-Comté, de parens fort pauvres. Il les quitta de bonne heure, pour prendre parti dans un régiment de cavalerie. Il servit quelques années, et fit connaissance avec un certain Pauloni, chirurgien empirique, très connu pour tailler les malades attaqués de la pierre. Après avoir pris cinq ou six années des leçons sous ce charlatan, il se rendit en Provence. Ce fut là qu'il commença à porter une espèce d'habit monacal, qui ne ressemblait à aucun vêtement religieux; et il ne fut plus connu depuis, que sous le nom de frère Jacques. De Provence il passa en Languedoc, ensuite dans le Roussillon, et de là dans les différentes provinces de la France. Enfin il se rendit à Paris, qu'il quitta bientôt pour continuer ses courses. Il parut à Genève, à Aix-la-Chapelle, à Amsterdam, et opéra partout. Ses succès furent assez variés; non seulement sa méthode n'était pas uniforme, mais l'anatomie était inconnue à cet inciseur téméraire. Il ne voulait prendre aucun soin des malades après l'opération, disant : *J'ai tiré la pierre, Dieu guérira la plaie.* L'expérience lui ayant appris depuis que les pansemens et le régime étaient nécessaires, ses traitemens furent constamment plus heureux. A peine frère Jacques avait quitté la Hollande, que sa méthode passa en Angleterre, et fut adoptée par Cheselden, qui la porta à sa dernière perfection : de là vient qu'elle fut appelée l'*Opération anglaise*, quoiqu'elle appartienne incontestablement aux Français. En reconnaissance des cures nombreuses que cet opérateur avait faites à Amsterdam, les magistrats de la ville firent graver son portrait, et frapper une médaille, sur la face de laquelle était son buste. Enfin, après avoir paru à la cour de Vienne et à celle de Rome, il choisit une retraite auprès de Besançon, pour ne plus s'occuper que de la religion, et des vérités saintes dont il avait toujours été pénétré. Il y mourut le 7 décembre 1714, dans les sentimens d'un homme de bien, dont la vie avait été consacrée au soulagement de l'humanité. L'histoire de cet hermite a été écrite par M. Vacher, chirurgien-major des armées du roi, et imprimée à Besançon en 1756, in-12.

* BAUMCHEN, sculpteur allemand, qui vivant dans l'opulence chez l'étranger, préféra la pauvreté dans son pays. Né à Dusseldorf, il était allé en Russie, où ses talens furent employés par l'empereur Paul I, qui reconnut en lui un artiste distingué : Baumchen fit des statues qui embellissent encore les palais du czar; et amassa des richesses. Mais à la vue de son compatriote le P. Mayer, jésuite et astronome, l'amour de la patrie se réveilla dans l'âme de Baumchen, qui vint à Manheim, d'où sa famille était originaire : il y obtint une modique place, qui put à peine suffire à son existence : plus tard, il fut obligé de faire des cadres pour des tableaux; il mourut en juillet 1789.

BAUME (PIERRE de la), évêque de Genève en 1523, se vit chassé de son siége par les calvinistes en 1535. Cet évêché fut transféré à Annecy par Paul III, qui nomma la Baume cardinal et ensuite archevêque de Besançon : il mourut en 1544.

BAUME (CLAUDE de la), neveu et successeur du précédent dans l'archevêché de Besançon, préserva son troupeau des erreurs de Calvin. Grégoire XIII le fit cardinal en 1578. Il mourut à Arbois en 1584. Les gens de lettres perdirent en lui un zélé protecteur.

BAUME (NICOLAS-AUGUSTE de la), marquis de Montrevel, maréchal de France en 1703, était de la famille des deux précédens. Il fut envoyé contre les Camisards, qu'il battit en plusieurs occasions, sans pouvoir les réduire. Il mourut à Paris, en 1716. Cette maison, une des plus illustres du royaume, est originaire de Bresse. Elle a produit plusieurs hommes illustres.

BAUME (JACQUES-FRANÇOIS de la), chanoine de la collégiale de Saint-Agricole d'Avignon, naquit à Carpentras dans le Comtat-venaissin, en 1704. Son goût décidé pour les belles-lettres l'entraina à Paris. Après y avoir fait quelque séjour, il fit paraître une petite brochure intitulée : *Eloge de la paix*, dédié à l'académie française. C'est l'ouvrage d'un plat rhéteur. Il a la forme de sermon, d'ode et d'épopée, et n'a le mérite d'aucun de ces genres. Son peu de succès n'empêcha point cet écrivain de méditer un ouvrage de plus longue haleine. Il porta jusque dans sa province l'idée de son dessein, et c'est là

qu'il l'acheva. La *Christiade*, dont nous voulons parler, occasiona à son auteur un second voyage à Paris. Il y retourna, pour faire imprimer ce poème en prose, en 6 vol. in-12, 1753. L'ouvrage, bien exécuté quant à la partie typographique, est écrit d'un style pompeux et figuré, qui, loin d'échauffer le lecteur, le refroidit. Il y a d'ailleurs de très grandes indécences, et l'Ecriture sainte y est étrangement travestie : on y voit Jésus-Christ tenté par la Madeleine. Cette bizarre production fut flétrie par arrêt du parlement de Paris, et l'auteur condamné à une amende. Il mourut peu de temps après, en 1756, dans cette même ville. Il a fait quelques autres opuscules, comme les *Saturnales françaises*, 1736, 2 vol. in-12, et il a travaillé pendant plus de dix ans au *Courrier d'Avignon*.

BAUME. *Voyez* VALLIÈRE.

* BAUME (ANTOINE-GILBERT GRIFFET de la). *Voyez* GRIFFET.

* BAUMÉ (ANTOINE), célèbre pharmacien de Paris, et professeur de chimie, de l'académie des sciences, était fils d'un aubergiste et naquit à Senlis en 1728. Les arts lui doivent plusieurs découvertes utiles. Il a rédigé des mémoires très intéressans sur la cristallisation des sels, sur les phénomènes de la congélation, sur ceux de la fermentation, sur les combinaisons et les préparations du soufre, de l'opium, du mercure, de l'acide boracique, du platine et du quinquina; il a publié des recherches sur les oxides métalliques, les acétates alkalins, l'émétique, les fécules et les extraits. Baumé écrivit aussi dans le *Dictionnaire des arts et métiers* plus de 128 articles. Déjà on lui devait une méthode pour teindre les draps de deux couleurs, un moyen de dorer les pièces d'horlogerie, un autre pour éteindre les incendies et un autre pour conserver le blé, des observations sur la fabrication des savons, etc. Il avait fait avec Macquer plus de mille expériences pour rendre notre porcelaine égale à celle du Japon. Il éleva, le premier en France, une manufacture de sel ammoniac, et le premier, il blanchit, par un procédé de son invention, les soies jaunes sans les écruer, affranchissant, par ces deux arts, son pays des tributs qu'il payait à l'Egypte et à l'Inde. Baumé perfectionna encore la teinture écarlate des Gobelins, et donna un procédé économique pour la purification du salpêtre. La révolution détruisit l'aisance que ses nombreux travaux lui avaient acquise, et Baumé rentra alors dans la carrière commerciale. Il mourut le 15 octobre 1804 âgé de 76 ans. La plupart de ses travaux sont consignés dans les *Mémoires* de l'académie. Il a laissé : | *Dissertation sur l'éther*, Paris, 1757, in-12; | *Plan d'un cours de chimie expérimentale*, en société avec Macquer, Paris, 1757, in-12; | *Manuel de chimie*, Paris, 1766, in-12; | *Mémoire sur les Argiles*, Paris, 1770, in-8°; | *Mémoire sur la meilleure manière de construire les alambics pour la distillation des vins*, Paris, 1778, in-8°; | *Opuscules de chimie*, Paris, an VI (1798), in-8°; | *Elémens de pharmacie théorique et pratique*, 1 vol. in-8°, imprimé en 1762, et réimprimé plusieurs fois. La 8e édition a paru en l'an V (1797) en 2 vol. in-8°, avec un appendice. On en a fait des contrefaçons. | *Chimie expérimentale et raisonnée*, 3 vol. in-8°, Paris, 1773, ouvrage très utile à consulter pour la pratique des opérations, mais qui n'est pas à la hauteur de nos connaissances théoriques. Les élémens de pharmacie offrent encore un excellent dispensaire, écrit avec ordre, précision et simplicité.

BAUMELLE. *Voyez* BEAUMELLE.

* BAUMER (JEAN-GUILLAUME), d'abord ecclésiastique puis médecin, né à Rheweiler en Franconie, en 1719. Il professa long-temps son art à Erfurt puis à Giessen : il mourut en 1788. Ses principaux ouvrages sont : | Une *histoire naturelle du règne minéral, avec des observations particulières sur la Thuringe*, 2 vol. in-8°, en allemand, Gotha, 1763, avec 20 planches; | Une *histoire naturelle des pierres précieuses, ainsi que des terres et des pierres en usage dans la médecine*, Francfort, 1771, in-8°, en latin; | *Fundamenta geographiæ et hydrographiæ subterraneæ*, Giessen, 1779, in-8°, avec cinq planches; | Une *histoire naturelle du règne minéral*, aussi en latin, Francfort, 1780, in-8°, avec 3 planches; ouvrage savant, mais peu élémentaire.

* BAUMES (JEAN-BAPTISTE-THÉODORE), médecin et professeur à la faculté de médecine de Montpellier, mort en 1815. Il a publié un grand nombre d'ouvrages : | *Des convulsions des enfans, leurs causes et leur traitement*, 1789, in-8°; une nouvelle édition augmentée a paru en 1805, 2 vol. in-8°; | *Traité de la phthisie pulmonaire*, 2e édition, revue et augmentée, Paris, 1805, 2 vol. in-8°; | *Essai d'un système chimique de la science de l'homme*, 1798, in-8°; | *Fondemens de la science méthodique des maladies*, *pour servir de suite à l'essai*

d'un système chimique de la science de l'homme, Montpellier, 1801, 4 vol. in-8°, reproduit en 1816 sous le titre de *Traité élémentaire de pathologie*. L'auteur a voulu établir dans cet ouvrage une théorie pathologique, fondée sur la chimie, mais son système a trouvé peu de partisans. | *Topographie de la ville de Nîmes et de sa banlieue*, Nîmes, 1802, in-4° : *Traité sur le vice scrofuleux, et sur les maladies qui en proviennent*, 2e édition, 1805, in-8° : | des *Notices nécrologiques*, Montpellier, 1813, in-8°; | *Timoléon*, tragédie en cinq actes et en vers; | *Histoire et mémoires de la société de médecine-pratique de Montpellier*, année 1816, Montpellier, 1817, 4 vol. in-8°; | *Traité des fièvres rémittentes et des indications qu'elles fournissent pour l'usage du quinquina*, Montpellier, 1821, in-8°; | une *édition* des ouvrages de *Sidenham* à laquelle il a ajouté un grand nombre de notes. On a encore de lui des *éloges* parmi lesquels on distingue celui de Barthez, plusieurs *mémoires* qui ont été couronnés par la faculté de médecine de Paris, et quelques autres ouvrages. Il a aussi donné de nombreux articles au *Journal de la société de médecine de Montpellier*, dont il a été le fondateur et le *rédacteur principal*.

* **BAUMGARTEN** (Jacques-Sigismond), théologien luthérien, né près de Magdebourg en 1706, professa la théologie à Hall, et mourut dans cette ville en 1757; ses principaux ouvrages sont : | *Théologie morale*, in-8°; | *Abrégé de l'histoire ecclésiastique depuis J.-C.*, Hall, 1745, 3 vol. in-8°; | des traductions de *l'Histoire générale*, publiée en Angleterre par une société de gens de lettres, Hall, 1744 à 1756, 16 vol. in-8°; | de *l'Histoire d'Angleterre* de Rapin-Thoiras, 1757; de *l'Histoire d'Espagne*, de Ferreras, avec les additions de la traduction française, ibid., in-4°, etc. — Son frère Alexandre-Théophile, professeur de logique, de mathématiques et de droit naturel à Hall, né à Berlin en 1714, et mort en 1762, se montra partisan des principes de Wolf. Ses principales productions sont : *Disputationes de nonnullis ad poema pertinentibus*, Hall, 1735, in-4°; | *Metaphysica*, ibid. 1763; | *Ethica philos.*, ibid., 1762, etc.

BAUNE (Jacques de la), naquit à Paris en 1649. Il entra chez les jésuites, où il professa les humanités avec succès. Il mourut en 1725. On a de lui des *poésies* et des *harangues* en latin, un recueil des opuscules du Père Sirmond, 5 vol. in-fol., Paris, 1696, Venise, 1729, qu'il enrichit de la vie de l'auteur; *Panegyrici veteres ad usum Delphini*, Paris, 1676, in-4°, et d'autres écrits.

BAUR (Jean-Guillaume), peintre et graveur de Strasbourg, mourut à Vienne en 1640, âgé de 30 ans. Il a excellé dans les paysages et dans les tableaux d'architecture. Ses sujets sont des vues, des processions, des marchés, des places. On a de lui : | un recueil d'estampes sous le titre d'*Iconographie*, Augsbourg, 1632; | des *Batailles*, 1635; | des *Jardins*, 1636; | des *Métamorphoses*, Vienne, 1641, in-fol. On trouve dans ses ouvrages du feu, de la force, de la vérité; mais ses figures sont courtes.

* **BAUSSET** (Louis-François de), ancien évêque d'Alais, et cardinal, né le 14 décembre 1748, à Pondichéri, où son père, le marquis de Bausset, était placé à la tête de l'administration avec le titre de grand-voyer. On le fit passer en France à l'âge de 12 ans, et son oncle l'évêque de Béziers, auquel il était adressé, le plaça d'abord chez les jésuites du collége de la Flèche, ensuite au séminaire de Saint-Sulpice où il fit ses cours de philosophie et de théologie. A peine fut-il ordonné prêtre, que M. de Boisgelin, archevêque d'Aix, le nomma son grand-vicaire, et M. de Bausset conserva toujours pour lui la plus tendre reconnaissance. Il regardait comme un bonheur d'avoir passé plusieurs années à l'école de cet illustre prélat, et il a rendu compte lui-même, dans un écrit qu'il consacra à sa mémoire, des soins qu'il prit pour former sa jeunesse, lui inspirer le goût de l'étude et lui apprendre à écrire avec pureté et avec méthode. En 1778 il fut envoyé comme administrateur dans le diocèse de Digne sous le titre de vicaire-général, et il parvint à rétablir la paix dans ce diocèse qui était livré aux plus grands troubles; enfin il fut sacré évêque d'Alais le 12 juillet 1784. Il siégea en cette qualité aux états du Languedoc, et fut un des députés chargés de porter au pied du trône les cahiers des états. Il eut l'honneur de haranguer le roi et toute la famille royale. Ces discours étaient d'ordinaire aussitôt oubliés que prononcés : ceux de Bausset, au nombre de sept, furent remarqués, particulièrement celui qu'il adressa à Mme Elizabeth, sœur de Louis XVI, qui fut cité comme un modèle de goût et de délicatesse; on le trouve dans le *Conservateur* de 1787, tome 2, page 275. Il assista aux deux as-

semblées des notables de 1787 et 1788, mais il ne fut point appelé aux états généraux. Cette assemblée ayant décrété la suppression de l'évêché d'Alais, le prélat crut devoir déclarer par une lettre du 12 juillet 1790, que ce décret ne pouvait briser les liens qui l'attachaient à son église. La même année, il envoya son adhésion à *l'exposition des principes sur la constitution civile du clergé* par les évêques députés à l'Assemblée nationale et rédigée par M. de Boisgelin. Il publia même divers actes analogues dans lesquels il s'unissait aux principes et aux déterminations adoptés par la majorité de ses collègues. Vers la fin de 1791 il émigra en Suisse, mais il se détermina à revenir à Paris le mois de septembre suivant. Il y fut arrêté et renfermé au couvent de Port-Royal, transformé en prison; il eut cependant le bonheur d'échapper au tribunal révolutionnaire, et il recouvra sa liberté après le 9 thermidor. Alors il se retira dans une maison de campagne de Mme de Bassompierre située à Villemoisson, près de Longjumeau, où il passait la plus grande partie de l'année, ne faisant à Paris que quelques voyages rares et courts pour visiter ses amis, et particulièrement M. Emery qu'il avait choisi pour guide de sa conscience, et avec lequel il conserva toujours des rapports intimes. Lorsque Pie VII demanda aux évêques de France leur démission, l'évêque d'Alais s'empressa d'envoyer la sienne. Le 12 avril 1806 il fut nommé chanoine de Saint-Denis, puis conseiller titulaire de l'université. Après le retour du roi, deux commissions d'évêques furent formées successivement pour s'occuper des affaires de l'église, et de Bausset en fut membre. Il s'y distingua par sa sagesse et sa modération; mais ces deux commissions eurent peu de résultat. Le roi lui donna, le 17 février 1815, la présidence du conseil royal de l'instruction publique; par décret du 30 mars, Napoléon le nomma de nouveau conseiller titulaire de l'université; Bausset fut nommé pair de France au mois d'août 1815. En 1816 il fut admis à l'académie française. Enfin il obtint le chapeau de cardinal dans le consistoire du 28 juillet 1817, et le roi attacha le titre de duc à la pairie du prélat. Il fut encore nommé commandeur de l'ordre du Saint-Esprit et ministre d'état, après la mort du cardinal de la Luzerne. La mort l'enleva le 21 juin 1824, et ses obsèques furent célébrées avec beaucoup de pompe, quoiqu'il eût demandé qu'elles fussent modestes. Son corps a été porté dans l'église des Carmélites de la rue de Vaugirard, pour être placé à côté de celui du cardinal de la Luzerne et du vertueux abbé Legris-Duval. Son éloge, lu à la chambre des pairs, a été imprimé dans le *Moniteur* et par ordre de la chambre. Il y a aussi plusieurs notices sur sa personne, parmi lesquelles on distingue celle qui fut imprimée à Paris chez Ad. Leclerc, 1824, in-8°, qui avait déjà été insérée dans *L'Ami de la religion et du roi*, tome 40, page 273 et 369, et celle que l'on a imprimée à Marseille, in-8°, de 72 pages, que l'on peut trouver à la même adresse, intéressante particulièrement par les lettres du cardinal à l'auteur, qui s'y trouvent imprimées en grand nombre. On a de lui : | une *Lettre à M. le curé de...* 1790, in-8°, par laquelle il adoptait *l'instruction pastorale de* M. l'évêque de Boulogne, du 24 octobre, sur l'autorité de l'Eglise, où il ajoute quelques réflexions également solides et mesurées sur les nouveaux décrets, et dans laquelle il prend des mesures pour l'administration de son diocèse pendant le schisme; | *Réflexions sur la déclaration exigée des ministres du culte par la loi du 7 vendémiaire an IV*; | *Exposé des principes sur le serment de liberté et d'égalité, et sur la déclaration exigée des ministres du culte par la loi du 7 vendémiaire an IV*, publié avec un avertissement de M. Emery, Paris, 1796, in-8°; | *Notice historique sur Son Eminence monseigneur le cardinal Boisgelin, archevêque de Tours*, par un de ses anciens grands-vicaires, publiée par M. de Grouzeilles, évêque de Quimper, Paris, 1804, in-12. Cette notice a été placée en tête des œuvres du cardinal de Boisgelin. | *Histoire de Fénélon, composée sur les manuscrits originaux*, Versailles, 1808, 3 vol. in-8°; 3e édition, Paris, 1821, 4 vol. in-12; 4e édition, 1823, 4 vol. in-12, et Besançon, 1830, 4 vol. in-8° ou in-12. Cet ouvrage fut désigné en 1810 par l'institut comme méritant le second grand prix décennal de seconde classe, pour le meilleur livre de biographie. « L'ouvrage, disait le jury, est écrit » partout avec le ton de noblesse et de di» gnité qui est propre à l'histoire; on y » désirerait seulement un peu plus de cette » onction douce et pénétrante qui con» vient à l'histoire de Fénélon. Le style » en est en général pur, correct et élégant, » quoiqu'on y puisse remarquer quelques » taches. La narration manque quelque-

» fois de rapidité, mais jamais de clarté, » et rarement d'intérêt; attachante par le » ton de sincérité qui y règne, elle est se- » mée de réflexions toujours justes, ja- » mais ambitieuses, qui servent à relever » les détails et à jeter du jour sur les faits. » | *Histoire de J.-B. Bossuet, évêque de Meaux, composée sur les manuscrits originaux*, Paris, 1814, 4 vol. in-8°; 2e édition, revue et corrigée, 1819, 4 vol. in-8° ou in-12; Besançon, 1831, 4 vol. in-8° ou in-12. Ce second ouvrage eut peut-être un succès moins brillant que le premier. Peut-être aussi est-il un peu moins travaillé et offre-t-il plus de longueurs; mais il n'en est pas moins un beau monument élévé à la gloire d'un grand évêque, et il honore la sagesse et le talent de son auteur. | *Notice sur la vie de l'abbé Legris-Duval, prédicateur ordinaire du roi*, en tête de ses *sermons*, Paris, 1820, 2 vol. in-12; | *Notice historique sur Son Eminence monseigneur A. A. de Talleyrand, cardinal de Périgord, archevêque de Paris*, 1821, in-8°; | *Notice sur M. le duc de Richelieu*, qui fut lue par M. de Pastoret dans la séance de la chambre des pairs du 8 juin 1822, Paris, in-8°. Il se proposait de donner une *histoire du cardinal de Fleury*, et il avait à cet effet réuni beaucoup de matériaux; mais les accès de sa goutte devenant plus fréquens et le mettant souvent dans l'impossibilité de faire usage de ses mains, le forcèrent de renoncer à ce travail.

* **BAUSSET** (PIERRE-FRANÇOIS-GABRIEL-RAYMOND-IGNACE-FERDINAND de BAUSSET ROQUEFORT comte de), cousin du précédent, naquit à Béziers le 31 décembre 1757. Lorsque la révolution éclata, il était grand-vicaire d'Orléans. Il alla en Angleterre, d'où il se rendit bientôt en Italie, auprès de son oncle, M. de Bausset-Roquefort, évêque de Fréjus. Il revint en France après la terreur, et fut nommé chanoine à Aix. M. de Pancemont évêque de Vannes étant mort, M. de Bausset fut désigné en 1808, pour le remplacer. Il envoya sa démission à M. Amelot, évêque de Vannes, qui n'avait point donné sa démission après le concordat de 1801. Mais M. Amelot la refusa. M. de Bausset établit les jésuites à Sainte-Anne-d'Aurai, dans son diocèse, et, lorsqu'il eut pris possession en 1819 de l'archevêché d'Aix, il les appela dans son petit-séminaire. Ce prélat mourut à Aix le 29 janvier 1829. Il faisait partie de la chambre des pairs.

BAUTH. *Voyez* BOTH.

BAUTRU (GUILLAUME), comte de Serrant, bel esprit du 17e siècle, et l'un des premiers membres de l'académie française, naquit à Paris, l'an 1588, et y mourut en 1665. Il fut, dit-on, les délices des ministres, des favoris, et généralement de tous les grands du royaume, et jamais leur flatteur. A en juger néanmoins par les différens traits qu'on rapporte de lui, c'était une espèce de *Gorgibus*, un plaisant de profession. On cite plusieurs de ses bons mots, dont quelques-uns sont très mauvais. Bautru étant en Espagne, alla visiter la fameuse bibliothèque de l'Escurial, où il trouva un bibliothécaire fort ignorant. Le roi d'Espagne l'interrogea sur ce qu'il avait remarqué. *Votre bibliothèque est très belle*, lui dit Bautru; *mais Votre Majesté devrait donner à celui qui en a le soin, l'administration de ses finances. — Et pourquoi? — C'est*, repartit Bautru, *qu'il ne touche point au dépôt qui lui est confié*. Il disait d'un certain seigneur de la cour qui n'entretenait les gens que de contes bas, qu'il était le *Plutarque des laquais*.

BAUVES (JACQUES de), avocat au parlement de Paris, dans le 17e siècle, composa, avec le célèbre Antoine Despeisses, un *Traité des successions*. Ces deux amis se proposèrent d'écrire sur toutes les matières de droit; mais Bauves, mort sur ces entrefaites, laissa à son confrère le soin d'exécuter cet utile projet. *Voyez* DESPEISSES.

* **BAUYN** (BONAVENTURE), docteur de Sorbonne, chancelier de l'université de Paris, évêque d'Uzès, né à Dijon, le 25 novembre 1699, d'une famille considérée dans la magistrature, et qui avait donné à l'état des négociateurs habiles et des militaires distingués, jouit très jeune encore d'une sorte de célébrité, par ses progrès extraordinaires dans les études et par les dispositions précoces de son esprit. On citait particulièrement son poème en vers latins sur la paix, *Pax, carmen*, 1714, qui respire en effet le goût le plus pur, et fait regretter que l'auteur n'ait pas cru pouvoir, dans un âge plus mûr, concilier les devoirs de l'épiscopat avec la culture de la poésie. Il fit du moins toujours ses délices des ouvrages des anciens, et il avait la mémoire et l'esprit si remplis des beautés de Virgile, que, dans sa vieillesse même, il était encore en état de réciter de suite, et de commenter avec autant d'érudition que de goût, quelque

morceau que ce pût être de l'*Enéide* et des *Géorgiques*. Bauyn fut un évêque digne de la primitive Église par la pureté de ses mœurs, par la simplicité de son caractère et par son active charité. Il mourut dans son évêché, le 16 octobre 1779, à quatre-vingts ans.

* **BAVEREL** (Jean-Pierre), prêtre, mort à Besançon le 18 septembre 1822 à l'âge de 78 ans. On a de lui : | *Réflexions d'un vigneron de Besançon, sur un ouvrage qui a pour titre : Dissertation qui a remporté le prix de l'académie de Besançon, en 1777, sur les causes d'une maladie qui attaque plusieurs vignobles de la Franche-Comté;* par le Père Prudent, capucin, de l'imprimerie de Barbizier (Vesoul, Poirson), 1778, in-8°, de 32 pages. Les confrères du Père Prudent dénoncèrent cette brochure au parlement de Besançon, qui ne donna pas de suite à la dénonciation ; | *Observations sur l'ouvrage du Père Prudent, touchant les maladies des vignes de Franche-Comté*, Besançon, 1779, in-8°, de 39 pages; | (avec l'abbé Clerget, curé d'Oxans, député à l'Assemblée constituante) *Coup-d'œil philosophique et politique sur la main-morte*, avec cette épigraphe : *for the reason and freedom of peoples oppressed*, Londres, Besançon), 1785, in-8°; | (avec Malpé, capitaine d'artillerie, tué à l'armée en 1812) *Notices sur les graveurs qui nous ont laissé des estampes marquées de monogrammes, chiffres, rébus, lettres initiales*, etc. Besançon, 1820, 2 vol. in-8°. Il y a des exemplaires avec de nouveaux titres, Paris et Dijon, Dentu, 1817. J. P. Baverel a laissé des *Notices sur les graveurs français; des recherches sur les livres ornés d'estampes;* et *des dissertations sur l'histoire ancienne et moderne du comté de Bourgogne*, son parlement, ses familles nobles, ses chapitres, abbayes, prieurés, etc. La bibliothèque publique de Besançon a acquis ces manuscrits.

* **BAVIÈRE** (ARNOUL, dit *le Mauvais*, duc de), était fils de Luitpold, qui fut tué en 908, dans une bataille contre les Hongrois. Arnoul, élu par les Bavarois lui succéda en Bavière, précisément à l'époque où la race carlovingienne finissait en Allemagne, dans la personne de Louis IV, dit l'*Enfant*. Il eut d'abord l'espérance de se rendre indépendant de l'empire, et même de devenir empereur; mais le choix des électeurs étant tombé sur Conrad de Franconie, Arnoul en fut si irrité qu'il s'allia aussitôt avec Henri de Saxe, et Gilbert de Lorraine, pour faire la guerre à Conrad. Cette coalition réussit mal; Arnoul fut battu et forcé de s'enfuir en Hongrie, selon les uns; dans l'évêché de Salzbourg, selon les autres. Il ne reparut qu'après la mort de Conrad pour former de nouvelles prétentions sur la couronne impériale; elles échouèrent encore : Henri de Saxe fut élu. Arnoul devint son ennemi; comme ils allaient en venir à une action, Henri fit des propositions de paix à Arnoul qui les accepta, et se contenta du duché de Bavière, avec le droit de souveraineté sur le clergé. Il en usa si despotiquement, qu'on le surnomma *le Mauvais*. Il périt, en 937, dans une campagne qu'il avait entreprise en Italie, contre le roi Hugues; d'autres disent qu'il était déjà de retour en Bavière lorsqu'il mourut. Aucun de ses trois fils n'hérita du duché de Bavière; l'empereur Othon le donna à Berthold, frère d'Arnoul; l'aîné des enfans de celui-ci, Eberhard, après avoir inutilement tenté de conserver ses états, fut exilé en Souabe; le second, nommé aussi *Arnoul*, fait comte de Scheyren, et palatin du Rhin devint la tige d'une famille qui, en 1180, rentra en possession du duché de Bavière, dans la personne d'Othon de Wittelsbach. On ignore la destinée du troisième, nommé *Herman*.

* **BAVIÈRE** (HENRI Ier, duc de), frère de l'empereur Othon Ier, avait épousé Judith, fille d'Arnoul le Mauvais, et succéda en Bavière à Berthold : il dut son élévation aux sollicitations de sa mère Mathilde, qui avait pour lui une tendresse particulière, et à la générosité de son frère, qui lui pardonna une conspiration encore récente. Henri se montra reconnaissant; il servit Othon dans plusieurs rencontres, fit une campagne glorieuse en Italie, et fut, en revanche, protégé par l'empereur, contre son neveu Ludolphe, propre fils d'Othon, qui, après s'être ouvertement prononcé contre son père, s'était emparé de Ratisbonne, et dévastait la Bavière. Les Hongrois, de leur côté, firent une invasion dans les états de Henri, qui, aidé des troupes de l'empire, les battit et les repoussa. Il mourut vers le milieu du 10e siècle, laissant la Bavière à son fils Henri II.

* **BAVIÈRE** (HENRI II, dit le *Querelleur*, duc de), fils du précédent, était, dans sa jeunesse, en grande réputation de piété : il faisait dix milles tous les jours pour aller entendre matines dans l'abbaye

de St.-Emmeran, et l'on prétend que la pierre où il s'asseyait quelquefois, en attendant que le portier lui ouvrît, existe encore : on ajoute même que, lorsque le portier se faisait attendre, un ange venait ouvrir la porte à Henri. Ce prince, devenu duc, voulut conquérir la couronne impériale, après la mort d'Othon Ier; Othon II l'emporta, et Henri, chassé de la Bavière, n'y put rentrer qu'après la mort de ce prince. En y rentrant, il reprit ses projets ambitieux, et, feignant de la modération, il ne voulut d'abord être que le tuteur d'Othon III; son ambition se vit encore déjouée, et, revenant alors à son devoir, il retrouva son ancienne piété, et mourut à Gandersheim, laissant pour héritier son fils Henri le Saint, qui, devenu empereur, donna la Bavière à Henri de Luxembourg, frère de l'impératrice Cunégonde.

* BAVIÈRE (OTHON DE NORDTHEIM, duc de), issu d'une ancienne famille saxonne, fut créé duc de Bavière en 1061, par l'impératrice-régente Agnès, mère de l'empereur Henri IV. L'administration de cette princesse ayant déplu aux grands de l'empire, ils formèrent contre elle une conspiration à laquelle Othon prit part. Les conjurés réussirent, et ils s'emparèrent du jeune empereur; Agnès se retira dans un cloître, et Othon exerça quelque temps une grande influence. Henri IV, devenu majeur, n'oublia pas l'insulte qu'il avait partagée avec sa mère. En 1071, Othon fut accusé d'avoir voulu attenter à la vie de l'empereur, et condamné par la diète de Mayence à prouver son innocence dans un combat judiciaire. Il y consentit, mais demanda un sauf-conduit pour se rendre à Goslar : sur le refus de Henri, il ne comparut point; ses pairs, les grands de Saxe, le déclarèrent coupable de lèse-majesté, et l'empereur le dépouilla de son duché de Bavière pour le donner à Welf, ou Guelfe Ier, dit *le Grand*. Othon prit les armes pour défendre ses états; mais condamné de nouveau par la diète de Halberstadt à laquelle il s'était soumis, il fut mis aux arrêts, et en sortit au bout d'un an pour entrer dans la ligue qui se proposait de placer sur le trône impérial Rodolphe, duc de Souabe, au lieu de Henri. Cette coalition ne tarda pas à se dissoudre; Rodolphe lui-même passa du côté de l'empereur. Othon et les Saxons de son parti furent battus près de Langensalza en Thuringe. Une diète de pacification, tenue à Goslar, en 1075, suspendit ces démêlés; Othon se réconcilia avec Henri, qui le nomma son lieutenant-général dans la Saxe; mais bientôt Henri IV fut déposé dans une assemblée, tenue tumultuairement à Forchein, et Rodolphe de Souabe fut couronné à Mayence. Othon, qui avait été l'un des principaux moteurs de cette nouvelle rébellion, fit des prodiges de valeur à la bataille de Wolksheim, près de Géra en Thuringe; mais son parti fut encore défait; Rodolphe reçut dans l'action une blessure mortelle, et Othon mourut, en 1083, sans que sa mort terminât les discussions qu'il avait contribué à exciter.

* BAVIÈRE (GUELFE, ou WELF Ier, dit le *Grand*, duc de), était fils d'Azon d'Est et de Cunégonde, dernier rejeton de l'illustre maison des Guelfes, ou Welfs d'Altdorf, et fut la tige de la nouvelle maison des Guelfes, nom si célèbre dans l'histoire d'Allemagne et d'Italie. Après la disgrace d'Othon, en 1071, Henri IV donna le duché de Bavière à Guelfe, qui répudia la fille de son malheureux prédécesseur, qu'il avait épousée dans le temps de la haute fortune de son père. Lorsqu'Othon se fut réconcilié avec l'empereur, Guelfe, contraint de lui rendre une partie de son duché, entra dans la ligue formée pour mettre Rodolphe de Souabe à la place de ce prince. Othon de Saxe ne tarda pas à s'y joindre; en 1084, il entreprit de disputer à l'empereur, qui revenait d'Italie, le passage du Lech, et n'y renonça que lorsqu'il se vit abandonné par plusieurs de ses alliés. En 1086, il assiégea et prit Ratisbonne, Salzbourg et Wurtzbourg, battit Henri devant cette dernière place, fit soulever la Souabe, pilla Augsbourg, et s'unit ensuite avec l'empereur, en 1097, contre le pape Urbain II : la Souabe et la Franconie suivirent ses conseils, et rentrèrent sous la domination de Henri. Guelfe eût pu finir sa vie au sein du repos; mais les croisades commençaient; il partit, après avoir réuni ses troupes à celles de Guillaume de Poitiers, traversa l'empire grec, essuya une défaite dans l'Asie mineure, arriva, déguisé à Antioche, et de là à Jérusalem, où Baudouin venait de succéder à Godefroi de Bouillon. On ignore si Guelfe se trouva à la bataille que ce monarque perdit, en 1103, contre les infidèles. Quoi qu'il en soit, il quitta la Palestine pour retourner en Bavière, aborda à l'île de Chypre, où il mourut d'une

fièvre maligne. Il fut enterré à Paphos; son fils Guelfe II, qui lui succéda en Bavière, fit exhumer son corps, et on le transporta à Altdorf, où il fut enseveli avec honneur. Il est la souche de la maison de Brunswick, et par conséquent de celle d'Angleterre.

* BAVIÈRE (GUELFE II, duc de), fils du précédent, épousa la comtesse Mathilde, fille de Boniface d'Este, et veuve de Godefroi le Bossu, qui possédait de grands biens en Italie; mais il s'en sépara par un divorce, en 1097. Il avait servi sous son père, contre l'empereur Henri IV, et se réconcilia, comme lui, avec cet empereur, dont il abandonna de nouveau la cause, en 1105, pour embrasser celle d'Henri V. En 1106, il força le gouverneur de Trente à relâcher les députés que ce prince envoyait à Rome pour obtenir la ratification de ce qui s'était fait dans l'assemblée de Mayence, et se rendit lui-même à Rome, en qualité d'ambassadeur, après la mort de Henri IV, et l'avènement de Henri V à l'Empire. De retour en Allemagne, il mourut vers l'an 1120, laissant le duché de Bavière à son frère Henri le Noir, qui le transmit, en 1126, à son fils Henri le Superbe.

* BAVIÈRE (HENRI LE SUPERBE, duc de), devint un des princes les plus puissans de l'Allemagne, par la faveur de l'empereur Lothaire II, qui sut le gagner en lui donnant la main de Gertrude, sa fille unique, et le duché de Saxe, de sorte que Henri réunit deux duchés; ce qui ne s'était vu qu'une seule fois en Allemagne, dans la personne d'Othon, duc de Souabe, à qui son oncle, l'empereur Othon II, avait donné le duché de Bavière. Il servit fidèlement son protecteur, en l'aidant à abaisser la maison de Hohenstaufen, et en l'accompagnant dans toutes ses entreprises. Il ne fut occupé, pendant quelque temps, que des troubles de la Bavière et de ses démêlés avec Frédéric de Souabe; mais Robert, duc de Capoue, et le pape Innocent II, ayant imploré le secours de Lothaire contre Roger, roi de Sicile, et son protégé l'antipape Anaclet, l'empereur chargea Henri d'accompagner le pape avec trois mille hommes, et de lui soumettre la Campanie, tandis qu'il porterait lui-même ses armes à l'orient des Apennins. Le duc de Bavière exécuta habilement sa mission : Capoue et Bénévent se soumirent; la Campanie et la Pouille furent conquises. A la mort de l'empereur, survenue en 1137, le duc de Bavière se crut certain de lui succéder; n'ayant fait aucune démarche pour gagner les suffrages, il indisposa ainsi la plupart des électeurs, déjà irrités par son orgueil. Conrad de Hohenstaufen fut élu. Henri et les princes de Saxe ses alliés soutinrent que cette élection était illégale; mais la douceur de Conrad et la déclaration du pape, en sa faveur, lui gagnèrent les esprits : il convoqua une diète à Bamberg, et les Saxons s'y rendirent pour lui prêter serment de fidélité. Henri refusa de se soumettre, et la diète de Wurtzbourg le mit au ban de l'empire. Celle de Goslar le dépouilla de ses duchés; Conrad donna celui de Bavière à Léopold, margrave d'Autriche, et celui de Saxe, à Albert l'*Ours*, margrave de Brandebourg. La Bavière se soumit presque sans résistance, mais la Saxe embrassa avec chaleur le parti de Henri, qui en chassa bientôt Albert, dont les états héréditaires même eurent à souffrir des incursions de son rival. L'empereur marcha au secours de son protégé; Henri alla à sa rencontre, et l'arrêta près de Creutzbourg, dans la Thuringe; une trève fut signée, et elle amena la paix, qui rendit à Henri le duché de Saxe; mais il voulait reconquérir la Bavière, et, comme il s'y rendait à cette intention, il mourut à Quedlinbourg, en 1139, laissant un fils de quatre ans, nommé depuis *Henri le Lion*, sous la tutelle de son oncle Welfon, ou Guelfe.

* BAVIÈRE (WELFON, ou GUELFE de), frère de Henri le Superbe, et tuteur de Henri le Lion, s'efforça de reconquérir la Bavière que Conrad avait donnée à Léopold d'Autriche. Secouru par le roi de Sicile, Roger, qui cherchait à susciter en Allemagne des embarras à l'empereur, pour l'empêcher de faire valoir ses droits sur la Pouille, Guelfe eut d'abord des succès, et repoussa Léopold jusqu'en Autriche; mais la diète de Worms, tenue en 1140, le mit au ban de l'empire, et Conrad marcha en personne contre lui. Guelfe vola au secours de son château de Weinsberg, assiégé par l'empereur : la bataille qu'il perdit sous les murs de cette place donna naissance aux mots de *Guelfes* et de *Gibelins*, employés comme noms de deux partis. Guelfe avait donné son propre nom pour cri de guerre, et les Impériaux avaient adopté celui de *Waiblingen*, petite ville du duché de Wurtemberg, qui appartenait alors à Frédéric de Hohenstaufen, frère de l'empereur : le

nom de *Waiblingiens* devint, en Italie, celui de *Gibelins*. Guelfe, battu à Weinsberg, ne perdit point courage; il continua la guerre, refusa d'adhérer au traité conclu en 1142, entre les seigneurs saxons de son parti et l'empereur, et ne se réconcilia que plus tard avec ce monarque, qu'il accompagna en Palestine, lors de la seconde croisade. A son retour, Guelfe chercha encore à faire rendre la Bavière à son neveu, qui la reçut enfin de Frédéric Ier, dit *Barberousse*, qui avait succédé à Conrad. Guelfe satisfait, servit fidèlement le nouvel empereur, qu'il accompagna deux fois en Italie; il mourut vers 1145.

* BAVIÈRE (HENRI, dit le *Lion*, duc de), fils de Henri le Superbe, se trouva, à la mort de son père, dépouillé des duchés de Saxe et de Bavière, dont il devait hériter. Tandis que son oncle, Guelfe, faisait les plus grands efforts pour le rétablir en Bavière, et que les Saxons lui gardaient leur foi, l'empereur Conrad, dans une diète tenue à Francfort, en 1142, l'engagea à abandonner ses prétentions sur la Bavière, en lui donnant l'investiture du duché de Saxe. Gertrude, mère du jeune Henri, exhorta son fils à cette renonciation, et épousa Henri d'Autriche, à qui la Bavière fut ainsi cédée; mais Henri, devenu homme et puissant, refusa d'approuver une concession qu'il avait faite étant enfant et faible. Au moment où Conrad se disposait à partir pour la Terre-Sainte, il se présenta devant la diète de Francfort, et redemanda la Bavière. Conrad proposa à la diète de renvoyer cette affaire au retour de Palestine et l'obtint. Lorsqu'il fut de retour, Henri le Lion renouvela sa demande. Mais les Saxons au lieu de l'appuyer, conspirèrent contre lui, et appelèrent l'empereur en Saxe : Henri d'Autriche reçut l'ordre d'enfermer Henri le Lion en Souabe, afin de l'empêcher de revenir sur-le-champ en Saxe; mais celui-ci s'étant échappé reparut dans Brunswick, et força l'empereur à abandonner son projet. Conrad étant mort en 1152, Henri trouva dans Frédéric Ier, son successeur, un souverain plus favorable : Henri d'Autriche fut dépouillé de son duché, que l'on rendit à Henri le Lion, et obtint, en dédommagement, l'érection du margraviat d'Autriche en duché héréditaire. Le nouveau duc de Bavière fit bâtir des villes, surveiller les routes, soumit et convertit les Slaves ses voisins, réprima plusieurs séditions, qui s'élevèrent au sein de la Saxe, et se rendit dans la Terre-Sainte. De retour en Bavière, il fit bâtir la ville de Munich. Sur ces entrefaites, l'empereur Frédéric, pour rétablir les affaires en Italie, demanda du secours aux princes d'Allemagne, et en particulier à Henri le Lion, le plus puissant de tous. L'orgueilleux duc refusa son assistance à l'empereur qui fut battu à Legnano; l'année suivante Henri cité devant les diètes de Worms, de Magdebourg, de Goslar, de Wurtzbourg, et refusant d'y paraître, perdit ses états de Saxe et de Bavière. Il obtint ensuite à force de supplications de n'être condamné qu'à un exil de trois ans, après lequel il devait se contenter des seuls biens allodiaux de sa maison, qui consistaient dans les terres de Brunswick et de Lunebourg. Il se retira auprès du roi d'Angleterre son beau-père, et après la mort de Frédéric Ier, survenue en 1190, revint en Allemagne, espérant profiter de la jeunesse de Henri VI pour recouvrer ses états; mais les princes d'Allemagne lui déclarèrent la guerre. Il était vieux, il demanda la paix, et mourut à Brunswick en 1195.

* BAVIÈRE (OTHON DE WITTELSBACH, dit le *Grand*, duc de), né à Kelheim, descendait d'Arnoul le Mauvais, et appartenait ainsi à l'ancienne maison de Bavière, qu'en 948 Othon Ier avait dépouillée de ce duché pour le donner à Berthold : il en fut remis en possession en 1180, lorsque Frédéric Barberousse en dépouilla Henri le Lion, et c'est de lui que descendent la maison palatine et la maison de Bavière, aujourd'hui régnantes. Avant de rentrer dans ce duché, Othon était comte palatin de Bavière, et s'était déjà fort distingué par sa bravoure. Frédéric l'employa dans plusieurs négociations importantes; et quoiqu'en lui donnant le duché de Bavière, il en détachât Ratisbonne pour en faire une ville libre, et le Tyrol, Othon ne se montra pas dans la suite moins fidèle à son souverain. Il mourut le 11 juillet 1183, laissant deux filles et un fils en bas âge, nommé *Louis*, qui fut son héritier.

* BAVIÈRE (LOUIS, dit le *Sévère*, comte palatin, et duc de), né en 1229, était fils d'Othon-l'Illustre, succéda à son père en 1253, et remit à son frère Henri la Basse-Bavière. Dans l'interrègne agité qui s'écoula de la mort de Conrad II à

l'élection de Rodolphe de Habsbourg, les deux frères possédèrent en commun la dignité électorale, et donnèrent leur suffrage à Richard de Cornouailles; mais lors de l'élection de Rodolphe, comme ils se disposaient à voter tous deux, le roi de Bohème, Ottocare, s'y opposa, disant que le septemvirat des électeurs était ainsi violé; Louis fit observer que le partage de la Bavière ne pouvait les avoir frustrés ni l'un ni l'autre du droit d'électeur, quoique dans le collége électoral ils ne comptassent que pour un individu. Les électeurs se rendirent à ses raisons, et le chargèrent même d'élire pour eux cette fois: il élut Rodolphe, et conserva toujours à ce monarque une fidélité inviolable. Aussi en obtint-il de grandes faveurs: Rodolphe reconnut et confirma les droits des comtes palatins à avoir, pendant les vacances de la couronne impériale, la gardienneté de toutes les terres et principautés du St.-Empire. Il couronna Louis, son vicaire-général, et lieutenant de l'empire dans les duchés d'Autriche et de Styrie; enfin, il ne l'empêcha point de s'agrandir par l'héritage de l'infortuné Conradin de Souabe, de qui Louis avait acheté plusieurs villes, entre autres Donawerth, et qui, en mourant, lui légua une partie du reste de ses états héréditaires. A la mort de Rodolphe, Louis de Bavière ne vécut pas en si bonne intelligence avec Albert son fils: celui-ci voulait être tuteur du jeune Othon, neveu de Louis et duc de la Basse-Bavière, pour s'emparer ensuite de ses possessions. Louis s'y opposa avec force, et se rangea du parti d'Adolphe de Nassau, compétiteur d'Albert. Un accident fâcheux rompit pour un temps cette nouvelle alliance. Adolphe, traversant le Rhin en bateau, fut attaqué à coups de flèche, et des gens de sa suite furent atteints. On accusa Louis de cette perfidie; Adolphe déclara Louis coupable de lèse-majesté, et livra le Palatinat aux princes voisins: mais Louis parvint enfin à se justifier et à rentrer en faveur, il mourut à Heidelberg, en 1294, regretté de ses sujets, malgré son titre de *Sévère*, qu'il devait à un acte de violence et de barbarie commis par jalousie sur sa femme, dont l'innocence fut ensuite reconnue. Le pape Alexandre IV lui accorda l'absolution, en lui ordonnant de faire bâtir une maison pour douze religieux de saint Bruno. Comme il n'y avait point en Bavière de religieux de cet ordre, le bâtiment fut donné à des moines de Citeaux, et c'est aujourd'hui l'abbaye de Furstenfeld. Louis épousa en secondes noces Mathilde, fille de Rodolphe de Habsbourg; il partagea, en mourant, ses états entre ses deux fils: Rodolphe, dit le *Bègue*, eut le Palatinat, et fut la souche de la maison palatine, dite branche *Rodolphine*. Louis, depuis empereur, sous le nom de *Louis V*, fut duc de Bavière, et sa postérité y a régné jusqu'à l'électeur Maximilien-Joseph Ier.

BAVIÈRE (MAXIMILIEN, dit *le Grand*), (Maximilien-Emmanuel), (Maximilien Joseph). *Voyez* les articles MAXIMILIEN.

BAVIÈRE. *Voyez* ALBERT II, ISABELLE-MARIE, CHRISTINE ET ROBERT.

BAVON (saint), nommé aussi Allowin, issu d'une famille noble, dans cette partie du Brabant connue sous le nom de *Hasban* (aujourd'hui *Hasbaye*, partie du pays de Liége), mena dans ses premières années une vie fort déréglée; mais ayant perdu son épouse, il réfléchit profondément sur la conduite des choses humaines, et fut épris des sentimens de la plus vive pénitence. Il se retira dans le tronc d'un arbre creux. Il se fit ensuite une cellule dans la forêt de Malmedun près de Gand, et il ne s'y nourrissait que d'eau et d'herbes sauvages. Au bout de quelque temps, il revint dans le monastère de Saint-Pierre de Gand. Saint Floribert, qui en était abbé, lui permit de se construire une nouvelle cellule dans un bois du voisinage. Bavon y vécut en reclus, uniquement occupé des biens invisibles. Il mourut le 1er octobre, vers le milieu du 7e siècle. Saint Amand, saint Floribert accompagné de ses moines, et Domlin, prêtre de Turholt, assistèrent à sa mort. Soixante gentilshommes, touchés de son exemple, se consacrèrent aux austérités de la pénitence. Ils firent bâtir à Gand l'église de son nom, laquelle fut d'abord desservie par des chanoines, puis par des religieux de Saint-Benoît. Le pape Paul III sécularisa le monastère en 1537, à la prière de l'empereur Charles-Quint. Ce prince ayant fait construire une citadelle en cet endroit, transféra le chapitre, trois ans après, dans l'église de Saint-Jean, qui depuis ce temps-là possède les reliques et porte le nom de saint Bavon. Cette église devint cathédrale, lorsqu'en 1559, Paul IV érigea un évêché à Gand, sur la demande que lui en fit

Philippe II, roi d'Espagne. Saint Bavon est patron de cette ville. *Voyez* sa Vie, écrite dans le 8e siècle, *Ap. Mabil. sec.* 2. *Ben.* Surius a donné une autre Vie, qui n'a pas la même autorité. Elle est de Thierri, abbé de Saint-Trond, qui florissait dans le douzième siècle. Nous avons aussi une histoire en trois livres, des miracles opérés par l'intercession du saint. *Voyez* parmi les modernes, Le Cointe, *ad an.* 649; Pagi, *Crit. in Baron. ad an.* 631, *n.* 13; la *Batavia sacra*, *p.* 27; Sanderus, *Rer. Gandav. c.* 4, *p.* 241, *et l.* 3, *p.* 380, où l'on trouve l'histoire de l'église de Saint-Bavon, aujourd'hui cathédrale. *Voyez* aussi le P. Périer, l'un des continuateurs de Bollandus, *tom.* 1, *octob. à p.* 198 *ad p.* 303.

BAXTER (Richard), né en 1615, à Rowton, dans le comté de Shrop, théologien anglais, non conformiste, chapelain du roi Charles II, refusa l'évêché d'Héréfort que ce prince lui offrait. Il mourut en 1691. Il a laissé des *Sermons*, une *Paraphrase sur le nouveau Testament*, et d'autres livres pleins de chaleur. Burnet l'estimait beaucoup, mais l'on sait que l'enthousiasme de secte était un grand mérite près de ce savant, qui en avait lui-même beaucoup.

BAXTER (Guillaume), né en 1650 neveu du précédent, est auteur d'un *Glossaire d'antiquités britanniques*, en latin, Londres, 1733, in-8°; et d'un autre d'*Antiquités romaines*, 1726, in-8°. Il mourut en 1723.

* **BAYANNE** (Alphonse-Hubert de LATIER, comte de), cardinal diacre de l'église romaine, né à Valence en Dauphiné en 1739, mort à Paris le 26 juillet 1818. Nommé auditeur de Rote à Rome, pour la France, il exerça cette charge jusqu'en 1801, que le pape le nomma cardinal. En 1808 il avait été chargé par le pape d'une mission en France. Depuis il resta constamment à Paris, et vivait dans la retraite, étant affligé d'une surdité très forte. Il fut nommé sénateur en 1813 : il vota la création d'un gouvernement provisoire, ainsi que la déchéance de Bonaparte et de sa famille. Louis XVIII le fit pair de France en 1814. Le 1er juin 1815 il assista l'évêque Barral à la messe qui fut célébrée au champ de mai par ordre de Bonaparte. Il fut cependant conservé au retour des Bourbons sur la liste des pairs où il siégea jusqu'à sa mort. Lors du procès du maréchal Ney (novembre 1815), il se récusa comme pair ecclésiastique.

BAYARD (Pierre du TERRAIL de), né en Dauphiné, d'une famille noble, fut d'abord page du gouverneur de cette province. Le roi Charles VIII, appelé en Italie par Alexandre VI, mena le jeune guerrier en 1495 à la conquête du royaume de Naples. Il s'y distingua partout, mais principalement à la bataille de Fornoue. Charles VIII étant mort, Bayard ne fut pas moins utile à Louis XII. Il contribua beaucoup à la conquête de Milan. Dans une bataille qui se donna en 1501 dans le royaume de Naples, il soutint seul, comme Coclès, sur un pont étroit, l'effort de 200 chevaliers qui l'attaquaient. A la prise de la ville de Bresse, il reçut une blessure dangereuse, et fit un acte de vertu héroïque. Son hôte lui ayant fait remettre 2,000 pistoles, en reconnaissance de ce qu'il l'avait garanti du pillage, il donna cette somme à ses deux filles qui la lui apportaient. Le trait suivant est encore plus remarquable. La rare beauté d'une jeune personne du sexe ayant fait sur lui une vive impression, il fit des propositions à la mère qui était pauvre et qui les accepta. Conduite chez le chevalier, la fille se jette à ses pieds, les arrose de ses larmes et lui dit : *Monseigneur, vous ne déshonorerez pas une malheureuse victime de la misère, dont votre vertu devrait vous rendre le protecteur. — Levez-vous ma fille*, lui répond Bayard, touché jusqu'au fond du cœur; *vous sortirez de ma maison aussi sage et plus heureuse que vous n'y êtes entrée.* Il la dota et la maria. C'est ainsi, dit un historien, que le bon chevalier *changea de vice à vertu.* En 1514, il eut la lieutenance-générale du Dauphiné. A la bataille de Marignan contre les Suisses, il combattit à côté de François Ier. C'est à cette occasion que ce roi voulut être fait chevalier de la main du héros, suivant les usages de l'ancienne chevalérie. Bayard défendit ensuite pendant six semaines Mézières, place mal fortifiée, contre une armée de 40,000 hommes et de 4,000 chevaux. Le conseil du roi avait résolu de brûler cette place, qui ne paraissait pas être en état de soutenir un siége. Bayard s'y opposa en disant à François Ier. *Il n'y a point de places faibles, là où il y a des gens de cœur pour les défendre.* L'amiral de Bonivet s'étant rendu en Italie, le chevalier Bayard le suivit en 1523. L'année d'après il reçut, à la retraite de Rebec, un coup de mousquet qui lui cassa l'épine du dos. Ce héros blessé à mort dans cette

déroute, ordonna, après avoir fait quelques prières et recommandé son âme à Dieu, qu'on le mit sous un arbre, le visage tourné vers l'ennemi, *Parce que*, dit-il, *n'ayant jamais tourné le dos, il ne voulait pas commencer dans ses derniers momens.* Il pria ensuite d'Alègre d'aller dire au roi, *que le seul regret qu'il avait en quittant la vie, était de ne pouvoir pas le servir plus long-temps.* Le connétable Charles de Bourbon, qui l'estimait, l'ayant trouvé dans cet état, comme il poursuivait les Français, lui témoigna combien il le plaignait. Bayard lui répondit : *Ce n'est pas moi qu'il faut plaindre, mais vous, qui portez les armes contre votre roi, votre patrie et votre serment.* Il expira peu de temps après, âgé de 48 ans. Nous avons la Vie de cet homme illustre par Symphorien Champier, Paris, 1525, in-4°; par un de ses secrétaires, 1619, in-4°, avec des notes de Thomas Godefroy; par Lazare Bocquillot, prieur de Lonval, 1702, in-12; et par Guyart de Berville, 1760, in-12. Le style des deux premiers a vieilli, et celui des deux autres manque un peu d'élégance. Quoique Bayard n'eût jamais commandé en chef, les troupes le regrettèrent comme si elles avaient perdu le meilleur des généraux. Plusieurs officiers et plusieurs soldats allèrent se rendre aux ennemis, pour avoir la consolation de voir encore une fois le chevalier. L'ennemi, aussi généreux qu'eux, ne voulut pas qu'ils fussent prisonniers. On remit son corps, après l'avoir embaumé, pour être porté à Grenoble, sa patrie. Le duc de Savoie lui fit rendre les honneurs qu'on rend aux souverains, et le fit accompagner par la noblesse jusque sur la frontière. On avait donné à ce grand homme le nom de *Chevalier sans peur et sans reproche*, et il le méritait bien. Il avait cette vertu naïve, et cet héroïsme plein de franchise, dont un siècle raffiné ne fournit plus d'exemples. Il savait que la valeur sans religion n'était qu'une espèce de fureur, dénuée des lumières qui doivent la rendre humaine et utile ; il donnait en toute occasion des preuves publiques de son attachement à la foi chrétienne. Dès qu'il eut été blessé, son premier mouvement fut de baiser la croix de son épée, n'ayant pas d'autre figure propre à retracer le signe de notre rédemption.

* **BAYARD** (Jean-Baptiste-François), avocat et jurisconsulte, né à Paris en 1750, et mort en 1800, fut reçu avocat en 1776, et s'occupa avec Camus à rectifier la collection de *jurisprudence* de Denisart dont ils publièrent 9 vol. in-4°. (On en a depuis ajouté quatre autres.) Il remplit successivement pendant six ans les fonctions d'accusateur public, de juge et de commissaire du pouvoir exécutif près le tribunal de Cassation. Les cahiers de l'Hôtel-de-Ville de 1789 à 1791, intitulés *Annales de la Révolution* sont aussi de lui.

* **BAYEN** (Pierre), pharmacien et chimiste, né à Châlons-sur-Marne, en 1725, vint en 1749 à Paris, et fut successivement l'élève de Charas, de Rouelle et de Chamousset. Ses succès furent si grands, que le gouvernement le chargea d'analyser avec Venel toutes les eaux minérales de la France. Ce travail important fut suspendu par l'ordre qu'il reçut, en 1755, de suivre comme pharmacien en chef l'expédition de l'île de Minorque, pendant laquelle il trouva pour l'armée, qui buvait de l'eau saumâtre, une source abondante d'eau douce, et en un jour, retira de la poudre à canon assez de salpêtre pour faire des mèches de bombes, dont la privation allait contraindre d'interrompre le siége. Après la campagne, Bayen passa avec le même titre à l'armée d'Allemagne pendant la guerre de sept ans. A la paix, il reprit ses travaux sur les eaux minérales, et fit de nouvelles recherches qui le conduisirent à d'utiles découvertes. Il fut reçu à l'institut à l'époque de sa réformation et mourut en 1801. Ses principaux ouvrages sont : | *Analyse des eaux de Bagnères et de Luchon*, 1765; | *Moyen d'analyser les serpentines, porphyres, ophites, granits, jaspes, schistes, jades et félospathe*, 1778 ; | *Recherches chimiques sur l'étain*, 1781. Ce dernier ouvrage fut fait en commun avec Charlard. C'est Bayen qui découvrit la propriété fulminante du mercure dans certaines combinaisons.

BAYER (Théophile-Sigefroi), petit fils de Jean Bayer, habile mathématicien, naquit en 1694. Son goût pour l'étude des langues anciennes et modernes le porta à apprendre même le chinois. Il alla à Dantzick, à Berlin, à Halle, à Leipsick, et en plusieurs autres villes d'Allemagne, et fit partout des connaissances utiles. De retour à Kœnigsberg, en 1717, il en fut fait bibliothécaire. Il fut appelé en 1726 à Pétersbourg, où on le nomma professeur des antiquités grecques et romaines. Il était sur le point de retourner à Kœnigsberg lorsqu'il mourut à Saint-

Pétersbourg en 1738. On a de lui un grand nombre de Dissertations savantes; principalement sur des monnaies anciennes et des inscriptions curieuses. Son *Museum sinicum*, imprimé en 1730, 2 vol. in-8°, ouvrage d'une érudition singulière, montre dans son auteur beaucoup de sagacité. Son *Historia congregationis cardinalium de propaganda fide*, 1721, in-4°, décèle contre l'Eglise catholique une haine poussée si loin, que les protestans mêmes en furent indignés. — Jean BAYER, son aïeul, né à Augsbourg, était un astronome habile. En 1603, il publia, sous le titre d'*Uranometria*, une description des constellations, dans laquelle il indique chaque étoile par une lettre grecque ou latine; méthode qui a été suivie depuis. Ce catalogue des étoiles a été successivement perfectionné, sans qu'on ait pu cependant savoir encore le nombre précis de ces flambeaux célestes. *Voyez* FLAMSTÉED.

* **BAYER** (FRANÇOIS-PEREZ), antiquaire et érudit espagnol, né à Valence en 1711. Après avoir enseigné l'hébreu dans sa patrie, il fut nommé chanoine trésorier de la cathédrale de Barcelone, et ensuite de Tolède. Le roi Charles III le nomma précepteur des infans, et il s'acquitta de cette fonction à la satisfaction générale. Il mourut le 26 janvier 1794. Le roi, pour récompenser ses services, lui avait accordé le titre de conseiller de la chambre. Ses ouvrages imprimés sont peu nombreux. Le premier, qu'il publia en 1753, est une *Dissertation sur les rois de l'île de Tarse*. En 1756 il fit imprimer une dissertation intitulée : *Damasus et Laurentius Hispanis adserti et vindicati;* enfin il publia en 1781 une dissertation sous ce titre : *De nummis hebræo-samaritanis*, in-4°. Il avait employé une partie de sa vie à des recherches sur les antiquités, pour lesquelles il fit plusieurs voyages, et à la composition du *Catalogue des manuscrits de l'Escurial et de Tolède*, qui forme plusieurs vol. in-fol. Il a laissé plusieurs autres manuscrits, et enrichi de notes une nouvelle édition de la *Bibliothèque espagnole* d'Antonio.

BAYEUX (GEORGES), avocat, né à Caen vers 1752, se distingua dans plusieurs causes importantes, fut nommé premier commis des finances sous Necker, puis commissaire du roi et procureur-général-syndic du département du Calvados. Accusé d'entretenir une correspondance avec les ministres Montmorin et de Lessart, qui étaient détenus à Orléans, il fut mis en prison et massacré par le peuple, le 6 septembre 1792. Il a laissé plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue une traduction des *Fastes d'Ovide*, 1783-89, 4 vol. in-8°, écrite avec assez d'élégance, mais estimée particulièrement pour le discours préliminaire et les notes qui l'accompagnent, remplies de recherches, de critique, d'histoire et de philosophie; *Réflexions sur le règne de Trajan*, 1787; *Essais académiques*, 1785, etc.

BAYLE (PIERRE), naquit au Carlat, petite ville du comté de Foix en 1647. Son père lui servit de maître jusqu'à l'âge de 19 ans, et l'éleva dans le calvinisme. Il l'envoya ensuite à Puylaurens, où était une académie de sa secte. Le curé de cette ville, aidé de quelques livres de controverse que le jeune philosophe avait lus, lui fit abjurer le protestantisme. Dix-sept mois après il retourna à son ancienne communion. Un édit du roi, peu favorable aux relaps, l'obligea de sortir de sa patrie. Il se réfugia à Copet, petite ville de Suisse, près de Genève, où il se chargea d'une éducation, et d'où il sortit quelque temps après. La chaire de philosophie de Sedan s'étant trouvée vacante en 1675, Bayle alla la disputer, et l'emporta sur ses concurrens. Ses succès dans ce poste ne furent point équivoques; mais l'académie de Sedan ayant été supprimée en 1681, Bayle se vit obligé de se retirer à Roterdam. On érigea en sa faveur une chaire de professeur de philosophie et d'histoire. Il en fut destitué en 1696, par les efforts de Jurieu, ministre protestant assez connu par ses prophéties et son fanatisme. Cet enthousiaste avait quelques sujets de ressentiment contre le philosophe, et celui-ci avait eu l'imprudence de lui donner les moyens de se venger; car il n'était pas difficile de faire comprendre aux réformés que Bayle était un ennemi de toutes les communions; ses écrits en fournissaient des preuves multipliées. On prétend cependant que, sans un motif politique qui intéressait l'état, Jurieu n'aurait point réussi. Halwin, bourgmestre de Dordrecht, était entré dans une espèce de négociation avec Amelot, ambassadeur de France en Suisse, pour faire la paix avec cette couronne à l'insu de l'état. Il fut arrêté pour ce sujet par l'ordre du roi d'Angleterre, qui ne voulait que la guerre, et condamné à une prison perpétuelle et à la confiscation de tous ses biens. Bayle fut soupçonné d'avoir

par ses écrits, fait entrer bien des personnes dans les vues du bourgmestre, et les magistrats de Roterdam eurent ordre de lui ôter sa charge de professeur et sa pension : ils obéirent en cela au roi Guillaume, dont ils étaient les créatures. Il s'éleva contre Bayle une nouvelle tempête, lorsque son Dictionnaire parut en 1697. Jurieu dénonça au consistoire de l'église wallone ce qu'il y avait de répréhensible dans cet ouvrage; c'en était une partie très considérable. Bayle fut obligé de promettre qu'il corrigerait les fautes qu'on lui reprochait. Les preuves d'impiété que ce livre fournissait contre lui, lui causèrent beaucoup d'inquiétude. On dit qu'il devait passer en France avec une pension de 6,000 livres lorsqu'il mourut à Roterdam, d'une maladie de poitrine, âgé de 59 ans, en 1706; mais il n'y a pas d'apparence que Louis XIV fût disposé à récompenser un écrivain, dont l'irréligion était manifeste. Il en convenait lui-même sans détour; on sait la réponse qu'il fit à l'abbé de Polignac, depuis cardinal : *A laquelle des sectes qui règnent en Hollande êtes-vous le plus attaché*, lui demandait cet abbé? — *Je suis protestant*, répondit Bayle? — *Mais ce mot est bien vague*, répondit Polignac? — *Etes-vous luthérien, calviniste, anglican?* — *Non* répliqua Bayle : *je suis protestant, parce que je proteste contre tout ce qui se dit et ce qui se fait.* (Eloge du cardinal de Polignac, par M. de Boze.) Les ouvrages sortis de sa plume sont : | *Pensées diverses sur la comète qui parut en* 1680, 4 vol. in-12. Il avait commencé cet ouvrage à Sedan, et le finit en Hollande. Il y soutient, parmi d'autres paradoxes, qu'il est moins dangereux de n'avoir point de religion, que d'en avoir une mauvaise. On jugea dès lors que Bayle était un sophiste et un pyrrhonien. Après avoir sapé les fondemens de toutes les religions dans ce livre, il veut anéantir la religion chrétienne. Il ose avancer que de véritables chrétiens ne formeraient pas un état qui pût subsister. On a cru qu'en soutenant ce paradoxe, il méconnaissait l'esprit de la religion : il ne le méconnaissait pas, mais il feignait de le méconnaître. Bayle se formait des fantômes pour les combattre : on ne le voit que trop dans cet ouvrage, à travers les digressions, les hors-d'œuvre et les passages dont il est parsemé. Il dessille les yeux sur l'influence des comètes; mais il mêle à cette vérité une infinité d'erreurs. Un de ses artifices est d'attaquer les vérités les plus capitales en tout genre, par les erreurs que l'ignorance y a mêlées. En montrant qu'on les a mal soutenues, il croit les avoir renversées. Les chutes des savans font à ses yeux chanceler toutes les sciences : les méprises des uns sont des raisons d'où il conclut l'incertitude des autres. Sur ce vain sophisme, il appuie les fondemens pour établir l'édifice de son pyrrhonisme. Son style, qui plaît d'abord par sa clarté et par le naturel qui le caractérise, déplaît à la fin, par une langueur, une mollesse et une négligence poussées un peu trop loin : il en convenait lui-même. *Mon style*, disait-il, *est assez négligé, il n'est pas exempt de termes impropres et qui vieillissent, ni peut-être même de barbarismes. Je l'avoue : je suis là-dessus presque sans scrupule.* Il rendait une exacte justice à ses ouvrages. Il dit dans une de ses lettres : « On m'écrit que M. Despréaux goûte » mon Voyage. J'en suis surpris et flatté. » Mon Dictionnaire me paraît à son égard » un vrai ouvrage de caravane, où l'on » fait 20 ou 30 lieues sans trouver un » arbre fruitier ou une fontaine. » Bayle écrivait aussi au P. de Tournemine : *Je ne suis que Jupiter Assemble-Nues. Mon talent est de former des doutes; mais ce ne sont pour moi que des doutes...* Il s'est peint lui-même à l'article *Arcésilas*, où il fait le portrait de ce philosophe. A l'article *Euclide*, il se donne d'excellentes leçons dont il ne sait point faire usage. Subtilisant sans cesse, il condamne les auteurs qui subtilisent. Pouvait-il ignorer qu'Isocrate, dans le panégyrique d'Hélène, appelle ce talent, *un talent petit, médiocre, et qui suppose peu de génie?* | Les *Nouvelles de la république des lettres*, depuis le mois de mars 1684, jusqu'au même mois 1687. Ce journal eut un cours prodigieux. La critique en est saine dans bien des endroits, les réflexions justes, l'érudition variée. On est fâché d'y trouver quelquefois des plaisanteries déplacées, et des obscénités qui le sont encore plus. Ce philosophe tenait souvent des discours très libres, et dans des assemblées où le plus petit reste de décence eût dû le décontenancer ; il parlait des matières les plus cachées de l'anatomie dans un cercle de femmes, comme les chirurgiens dans leurs écoles; les femmes baissaient les yeux, ou détournaient la tête : il faisait semblant d'en être surpris, et demandait tranquillement *s'il était tombé dans quelque indécence...?* | *Commentaire philo-*

sophique sur ces paroles de l'Evangile CONTRAINS-LES D'ENTRER, 2 vol. in-12. C'est une espèce de traité de la tolérance, qui intéressa vivement tous ceux qui en avaient besoin. Il y a beaucoup de dialectique, mais de celle qui fait des efforts pour confondre le faux avec le vrai, et pour obscurcir un bon principe par des conséquences mal tirées. | *Réponses aux questions d'un provincial*, 5 vol. in-12. Ce sont des mélanges de littérature, d'histoire et de philosophie. | *Critique générale de l'histoire du calvinisme*, du P. Maimbourg. | Des *Lettres*, en 3 vol. | *Dictionnaire historique et critique*, en 4 vol. in-fol. Roterdam, 1720. Bayle l'aurait réduit, de son propre aveu, à un seul, s'il n'avait eu plus en vue son libraire que la postérité. Ce livre, d'un goût nouveau, est accompagné de grandes notes, dans lesquelles le compilateur a mélangé, avec plus de profusion que de choix, tout ce qu'il avait pu recueillir de bon et de mauvais. De là une foule d'anecdotes hasardées, de citations fausses, de jugemens peu justes, de sophismes évidens, d'ordures révoltantes. Bayle traite le *pour* et le *contre* de toutes les opinions. Il expose les raisons qui les soutiennent, et celles qui les détruisent; mais il appuie plus sur les raisonnemens qui peuvent accréditer une erreur, que sur ceux dont on étaie une vérité. Un écrivain fameux, grand admirateur de Bayle, a dit : *Qu'il était l'avocat-général des philosophes, mais qu'il ne donn point ses conclusions*. Il les donne quelquefois. Cet avocat-général est souvent juge et partie, et lorsqu'il conclut, c'est ordinairement pour la mauvaise cause. C'est presque toujours le doute qu'il s'efforce d'établir. Il est presque incroyable à quel point il avait porté le scepticisme, au moins apparent, car on ne peut croire que dans le fond de son âme il fût aussi peu affirmatif. Le Clerc nous apprend que dans ses vieux jours il voulait même *ergoter contre les démonstrations géométriques*. On sait qu'à La Haye, dans une compagnie nombreuse, il soutint que les Français n'avaient point perdu la célèbre bataille de Hochstet, quoique toutes les gazettes l'eussent annoncé, que les suites de cette bataille fussent visibles, et qu'il se trouvât là même présens deux officiers qui y avaient été faits prisonniers. Après cela faut-il s'étonner si les mystères de la religion lui ont paru des problèmes? M. Dubois de Launay, dans une excellente *Analyse de Bayle*, Paris, 1782, 2 vol. in-12, montre par les paroles mêmes de Bayle que si ce sceptique parle pour toutes les erreurs, il rend également hommage à toutes les vérités. Les meilleures éditions de son *Dictionnaire historique*, sont celles de 1720 et 1740. Ses *OEuvres diverses* ont été recueillies en 4 autres vol. in-fol. Des Maiseaux a publié sa vie en 2 vol. in-12, ouvrage qu'on aurait pu réduire à la moitié d'un, si l'historien s'était borné à l'utile. Ses principales erreurs ont été solidement réfutées par les auteurs de la *Religion vengée*, dans les six premiers volumes de cet ouvrage; et par le Père Le Fèvre dans son *Examen critique* de Bayle. Ceux qui veulent rassembler les portraits qu'on a faits de ce fameux pyrrhonien, peuvent consulter Ramsay, Le Clerc, Crusaz, Saurin, le Père Porée, etc.; nous nous contenterons de rapporter celui qu'en a tracé un célèbre orateur de nos jours. « D'où viennent, et comment » se sont formés parmi nous ces progrès » si rapides du libertinage et de l'athéisme? Il s'est trouvé un homme d'un génie » supérieur et dominant, à qui, de tous » les talens qui font les grands hommes, » il n'a manqué que le talent de n'en » pas abuser; esprit vaste et étendu, » qui n'ignora presque rien de ce qu'on » peut savoir, qui ne voulut apprendre » que pour rendre douteux et incertain » tout ce qu'on sait; esprit habile à tourner la vérité en problème, à étonner, » à confondre la raison par le raisonnement, à répandre du jour et des grâces » sur les matières les plus sombres et les » plus abstraites, à couvrir de nuages et » de ténèbres les principes les plus purs » et les plus simples; esprit uniquement » appliqué à se jouer de l'esprit humain; » tantôt occupé à tirer de l'oubli et à rajeunir les anciennes erreurs, comme » pour forcer le monde chrétien à reprendre les songes et les superstitions du » monde idolâtre; tantôt heureux à saper les fondemens des erreurs récentes, » par une égale facilité à soutenir et à » renverser, il ne laisse rien de vrai, parce » qu'il donne à tout les mêmes couleurs » de la vérité : toujours ennemi de la religion, soit qu'il l'attaque, soit qu'il » paraisse la défendre, il ne développe » que pour embrouiller, il ne réfute que » pour obscurcir, il ne vante la foi que » pour dégrader la raison, il ne vante la » raison que pour combattre la foi : ainsi » par des routes différentes, il nous mène

» imperceptiblement au même terme, à » ne rien croire et à ne rien savoir, à » mépriser l'autorité, et à méconnaître » la vérité, à ne consulter que la raison » et à ne point l'écouter. » Que reste-t-il dans l'esprit après qu'on a lu ses ouvrages, dit un célèbre critique? « des objec- » tions en réponse à des objections, des » doutes pour combattre d'autres dou- » tes; de l'incertitude, voilà le fruit de son » savoir, et l'unique présent qu'il fait à » son lecteur. Quelle gloire, ajoute-t-il, » pourrait donc tirer l'incrédulité d'un » coryphée qu'on nous prône sans cesse, » et qui s'est décrédité lui-même par des » incertitudes continuelles? Ce ne sont » pas des hommes de cette trempe que la » religion nous présente dans ses maîtres » et dans ses défenseurs. Les Chrysostô- » me, les Augustin, les Cyrille, les Atha- » nase, les Huet, les Abbadie, les Bos- » suet, les Fénélon, les Bourdaloue, les » Massillon, et un millier d'autres s'en » tenaient à quelque chose de fixe, et leur » manière de raisonner supposait la vérité » dans leur esprit, comme elle en com- » munique la conviction à leur lecteur. » A quoi en serait réduit l'esprit humain, » s'il n'avait pour se conduire que ces » lumières incertaines qui l'abusent et le » fatiguent sans le fixer? Les écrivains du » christianisme, en répandant la clarté » dans l'esprit, font sentir en même temps » une chaleur qui échauffe et remplit le » cœur; dans Bayle c'est une lueur froide » qui éblouit un instant les yeux, et vous » laisse ensuite dans l'obscurité. »

BAYLE (FRANÇOIS), né au diocèse d'Auch, professeur de médecine en l'université de Toulouse, mourut dans cette ville, en 1709, à 87 ans, avec la fermeté d'un philosophe chrétien. C'était un homme modeste, qui fermait les yeux sur son mérite, et qui n'en voyait que mieux celui des autres. Nous avons de lui des institutions de *Physique*, en latin, publiées en 1700, 3 vol. in-4°, et quelques traités de médecine.

* **BAYLE** (G. L.), médecin français était membre de plusieurs sociétés savantes. Après une longue suite d'observations et de soins assidus, Bayle publia ses *Recherches sur la phthisie pulmonaire*, et fixa l'opinion des gens de l'art sur cette terrible et lente maladie. On lui doit encore de bonnes descriptions des squirres, des indurations, des corps fibreux, des squirres accidentelles, toutes affections qui appartiennent à l'anatomie pathologique. Bayle coopéra au *Dictionnaire des sciences médicales*, et on lui attribue les articles : *Cancer*, avec M. Cayol; *Désorganisation*, *Corps fibreux de la matrice*, *OEdème de la glotte*. Depuis long-temps il travaillait à un plus grand ouvrage *sur les maladies cancéreuses*, lorsque la mort l'enleva en 1817.

* **BAYLEY** (ANSELME), théologien protestant, né en 1720 et mort en 1794, a publié un assez grand nombre d'ouvrages, la plupart oubliés aujourd'hui, et dont les principaux sont : | *Une grammaire anglaise*; | *l'union de la musique et de la poésie*; | *grammaire hébraïque* sans points et avec des points; | *l'Ancien Testament*, en anglais et en hébreu, avec des remarques, 4 vol. in-8°.

* **BAYLY** (LOUIS), prélat anglais, né à Caermarthen, fut chapelain de Jacques I, et évêque de Bangor, en 1616, et mourut en 1632. Il jouissait d'une grande réputation comme prédicateur, et a publié la *Pratique de piété*, in-8°, ouvrage qui a obtenu un succès prodigieux; on le réimprima pour la cinquante-neuvième fois en 1734 : il en existe une traduction française, 1633, in-8°. On a cru reconnaître quelques principes de puritanisme, ce qui serait assez singulier de la part d'un évêque, les puritains étant opposés aux épiscopaux.

BAZIN. *Voyez* BEZONS.

* **BAZIRE**. *Voyez* BASIRE.

* **BAZIUS** (JEAN), évêque de Weixiœ en Suède, né en 1581, mort en 1649, composa, par ordre du gouvernement, une Histoire ecclésiastique de Suède, sous le titre suivant : *Inventarium ecclesiæ Sueco-Gothicorum*, *continens integram Historiam ecclesiæ Suecorum*, *libris VIII descriptam usque ad annum* 1642, Lincopiæ, 1643, in-4°. L'évêque Bazius eut trois fils, Jean, Eric et Benoît, qui se distinguèrent par leur mérite et leurs talens. — JEAN devint archevêque d'Upsal, et publia quelques ouvrages théologiques. — ERIC courut la carrière militaire, et fut anobli sous le nom de *Leonhielm*.—BENOIT fut précepteur du prince Charles-Gustave, depuis roi de Suède, sous le nom de *Charles X*, composa des dissertations sur divers sujets de morale et d'histoire, et fut anobli sous le nom d'*Ekehielm*.

BAZMAN et **COBAD**. C'est le nom de deux hommes fameux par un combat singulier, qui décida du sort des Turcs et des Persans. Bazman était Turc et sujet

d'Afraciad, roi du Turquestan, qui avait passé le Gihon avec une armée terrible pour envahir la Perse. Cobad était Persan, et combattit pour Naudhar, un des derniers rois de la première dynastie de Perse. Il fut stipulé avant le combat que celui des deux qui vaincrait son ennemi donnerait la victoire à son prince et à sa nation. La foi fut gardée par les deux partis : Cobad ayant terrassé et tué Bazman, le roi du Turquestan repassa le Gihon, et laissa en paix celui de Perse.

BÉ (GUILLAUME Le), graveur et fondeur en caractères d'imprimerie, naquit à Troyes, en 1525, de Guillaume Le Bé, noble bourgeois, et de Madeleine de Saint-Aubin. Elevé à Paris dans la maison de Robert Etienne, que son père fournissait de papier, il avait eu part à la composition des caractères de sa célèbre imprimerie. En 1545 il passa à Venise, et y grava pour Marc-Antoine Justiniani, qui avait levé une imprimerie hébraïque, des assortimens de caractères hébraïques. De retour à Paris, il y exerça cet art jusqu'en 1598, époque de sa mort. Casaubon parle de lui avec éloge dans sa préface, à la tête des *Opuscules* de Scaliger. — HENRI Le BÉ, son fils, fut imprimeur à Paris, où il donna en 1581 une édition in-4° des *Institutiones Clenardi in linguam græcam*. Ce livre, qui a été très utile aux auteurs de la *Méthode grecque* de Port-Royal, est un chef-d'œuvre d'impression. Ses fils et ses petits-fils se signalèrent dans le même art. Le dernier mourut en 1685.

* **BÉATHIE** ou plutôt **BEATTIE** (JAMES), célèbre poète et littérateur écossais, né à Laurencekirk dans le comté de Kincardine, le 5 novembre 1735, d'un simple fermier qui cultivait la poésie. Il eut le malheur de perdre son père dans le bas âge; mais son frère aîné, reconnaissant en lui de grandes dispositions, le conduisit à Aberdéen, où il obtint une bourse, et il y fit toutes ses études. Après les avoir achevées, il fut nommé professeur de grammaire latine, et ensuite de philosophie au collége Mareschal. Il publia successivement plusieurs ouvrages. Les principaux sont : | un *Recueil de Poésies*, composé d'odes, d'élégies, de stances, et d'une traduction des églogues de Virgile; | *Essai sur la poésie et la musique*, ouvrage estimé et traduit en français; | *Essai sur la nature et l'immutabilité de la vérité*; | *Ménestrel*, ou les progrès du génie, poème qui lui fit une grande réputation; | un *Traité du langage*, un de ses meilleurs ouvrages; | un *Traité de l'évidence du christianisme*; | *Elémens de la science morale*, ouvrage très estimé, qui est un résumé de ses leçons à l'université d'Aberdéen. On remarque dans ses écrits une grande pénétration, et plus de subtilité que de profondeur. Son style plein de chaleur et de mouvement contribua beaucoup à les répandre. Il mourut en 1803, des suites de la douleur qu'il éprouva d'avoir perdu ses deux fils qui donnaient les plus belles espérances.

* **BEATILLO** (ANTOINE), jésuite, né à Naples en 1570, y mourut le 7 janvier 1642. On a de lui la *Storia della citta di Bari*, Naples, 1637, in-4°, et *di san Sabino vescovo canusino, protettore della citta di Bari*, in-8°, avec une liste des archevêques de Bari, utile pour l'histoire ecclésiastique de ce pays. Il avait écrit en italien plusieurs vies de saints qui sont restées en grande partie manuscrites.

BEATOUN, cardinal, archevêque de Saint-André en Ecosse, né en 1492, fut assassiné en 1546, par les satellites de la prétendue réformation, durant les troubles que les hérésies du 16e siècle causèrent en Ecosse. Le fanatique Knox ne rougit pas de rapporter cet assassinat sous le titre de *Joyeuse narration*. Voyez le *Dictionnaire universel* de John Watkins.

* **BEATOUN** (JACQUES), neveu du précédent, né en 1538, fut archevêque de Glascow à l'âge de 25 ans. Lorsque la réformation commença en 1560, il passa en France, emportant les vases sacrés et les archives de son église. Il mourut en 1604. Il est auteur d'une *Histoire d'Ecosse* manuscrite.

BÉATRIX (sainte) signala sa charité dans les temps des persécutions; elle retira du Tibre les corps de saint Simplice et de saint Faustin, ses frères, qui avaient été décapités à Rome en 303, et resta ensuite cachée pendant sept mois chez une femme vertueuse, nommé Lucile, avec laquelle elle employait la nuit et le jour à la prière et à la pratique de toutes sortes de bonnes œuvres. A la fin on la découvrit et on l'arrêta. Son accusateur fut un païen de ses parens, qui voulait s'approprier ses biens. Elle protesta généreusement devant le juge qu'elle n'adorerait jamais des dieux de bois et de pierre. Sa confession fut suivie d'une sentence de mort; on l'étrangla dans sa prison.

Lucile l'enterra auprès de ses frères, du côté du grand chemin de Porto, dans le cimetière appelé *ad ursum pileatum*. Le pape Léon transporta les reliques de ces saints dans une église qu'il avait fait bâtir à Rome sous leur invocation; elles sont aujourd'hui dans celle de Sainte-Marie-Majeure.

BÉATRIX, femme de Frédéric I, et fille de Renaud, comte de Bourgogne, fut mariée à cet empereur en 1156. Elle eut la curiosité d'aller à Milan, pour voir cette ville. A peine y fut-elle arrivée, que la douleur que le peuple avait de se voir privé de son ancienne liberté, éclata contre sa personne d'une manière indigne. On savait d'ailleurs que Frédéric l'avait épousée contre les règles, en répudiant son épouse légitime. Les mutins ayant pris cette princesse, la mirent sur une ânesse, le visage tourné du côté de la queue, qu'ils lui donnèrent en main au lieu de bride, et la promenèrent en cet état par toute la ville. Une action si insolente ne demeura pas long-temps impunie. L'empereur les ayant assiégés, en 1162, prit et rasa leur ville jusqu'aux fondemens, à la réserve des églises. Il la fit ensuite labourer comme un champ de terre, et, par indignation, il y fit semer du sel au lieu de blé. Il y a même des auteurs qui ont écrit que ceux qui furent pris ne purent sauver leur vie qu'à une condition honteuse : c'était de tirer avec les dents une figue placée sous la queue de l'ânesse, sur laquelle l'impératrice avait été menée. Il y en eut, dit-on, qui aimèrent mieux souffrir la mort qu'une telle ignominie. On croit que c'est de là qu'est venue cette sorte d'injure, qui est en usage encore aujourd'hui parmi les Italiens, lorsqu'en se mettant un doigt entre deux autres, ils disent par moquerie : *Voilà la figue*.

BEATTIE. *Voyez* BÉATHIE.

BEAU (JEAN-BAPTISTE Le), né dans le Comtat-Venaissin, en 1602, se fit jésuite, se distingua par son érudition, et mourut à Montpellier, le 26 juillet 1670. On a de lui : | plusieurs dissertations savantes, qui ont trouvé place dans les Antiquités romaines de Grævius ; | *De veterum et recentium Gallorum stratagematibus*, Francfort, 1661; | *Vie de François d'Estain, évêque de Rodez*, publiée en français et en latin; | *Vie de don Barthélemy des Martyrs*, en latin; | le *Modèle des évêques dans la vie d'Alfonse-Torribius, archevêque de Lima*, en latin.

BEAU (JEAN-LOUIS Le), professeur de rhétorique au collége des Grassins, de l'académie des inscriptions, naquit à Paris le 8 mars 1721, et mourut le 12 mars 1766. Il remplit avec distinction les fonctions d'académicien et de professeur. Il est auteur d'un discours dans lequel, après avoir fait voir combien la pauvreté est nuisible aux gens de lettres, et quels sont les dangers qu'ils ont à redouter des richesses, il conclut que l'état d'une heureuse médiocrité est à peu près celui qui leur convient. Il a donné une édition d'Homère, grecque et latine, en 2 vol., 1746; et les *Oraisons de Cicéron*, en 3 vol., 1750. Il les a enrichies de notes.

BEAU (CHARLES Le), frère du précédent, d'abord professeur de rhétorique au collége des Grassins, et ensuite professeur au collége royal, secrétaire perpétuel et pensionnaire de l'académie des inscriptions, mourut à Paris le 13 mars 1778, à 78 ans. Cet académicien, aussi honnête que laborieux, est auteur d'une *Histoire du Bas-Empire*, en 27 vol. in-12, qu'on peut regarder comme une suite de l'*Histoire ancienne* de Rollin. Il y règne une critique judicieuse et un style soigné. Le rhéteur s'y fait quelquefois un peu trop sentir; mais en général on la lit avec plaisir et avec fruit. La manière de M. Le Beau n'a pas à la vérité autant d'intérêt que celle du célèbre recteur de l'université; mais elle est en général plus correcte ; elle ne manque que d'un peu de chaleur et de précision. Cet important ouvrage a été terminé par M. Ameilhon, et forme 29 vol. in-12. Les Mémoires de l'académie des belles-lettres sont enrichis de plusieurs dissertations savantes de M. Le Beau, et de divers éloges historiques, où le caractère des académiciens est saisi avec justesse et peint avec vérité. La sagesse des principes, la douceur des mœurs et la sûreté du commerce de cet écrivain ont inspiré de vifs regrets à ses amis et à ses élèves. La science n'avait égaré ni son esprit ni son cœur. Il respectait la religion et en pratiquait les devoirs avec l'exactitude la plus scrupuleuse. On a donné quatre vol in-8° de pièces latines de M. Le Beau, Paris, 1782 et 1783. On n'y trouve point en général de grandes images, de pensées fortes, ni rien de ce qui annonce le sublime : mais l'auteur excelle dans le gracieux. Ses vers sont doux, faciles, élégans, harmonieux, et d'une latinité pure.

BEAUCAIRE de PEGUILLON (FRAN-

çois), né dans le Bourbonnais, en 1514, d'une famille ancienne, fut précepteur du cardinal Charles de Lorraine, qu'il accompagna à Rome, et qui lui céda l'évêché de Metz. Il le suivit encore au concile de Trente, et s'y distingua par son zèle et son éloquence. Peguillon se retira dans le château de Creste en Bourbonnais, après s'être démis de son évêché. C'est là qu'il composa ses *Rerum Gallicarum commentaria, ab anno 1561 ad annum 1562*, Lyon 1625, in-fol. On a encore de lui un *Traité des enfans morts dans le sein de leur mère*, 1567, in-8°. Il mourut en 1591, avec la réputation d'un prélat savant et vertueux. Son *Histoire de France* ne parut qu'après sa mort, comme il l'avait désiré. Elle est bien écrite, et elle renferme les événemens principaux. Il y défend avec chaleur les intérêts des Guise; mais d'ailleurs il est assez exact.

BEAUCHAMP (Richard), comte de Warwick, né en 1381, et mort à Rouen l'an 1439, assista au concile de Constance, et remporta plusieurs victoires sur les Français. Après sa mort, son corps fut transporté en Angleterre, et enterré dans la collégiale de Warwick, en 1767.

* **BEAUCHAMP** (Joseph), astronome, né à Vesoul le 20 juin 1752, entra dans l'ordre des bernardins, et se rendit, en 1781, à Bagdad, auprès de M. Miroudot, son oncle, évêque et consul de France, pour y remplir les fonctions de grand-vicaire. Pendant ce voyage, il fit plusieurs observations importantes en astronomie, qui ont été insérées dans le *Journal des savans*. Il fournit à Lalande des observations importantes; il lui envoya une carte du cours du Tigre et de l'Euphrate, pendant une longueur de 300 lieues. Il en traça une de la Babylonie, et donna à l'abbé Barthélemy des dessins de monumens, d'inscriptions et de médailles de l'ancienne Babylone, ainsi que des monumens arabes. Il revint en France en 1790. En 1795 il fut nommé consul à Mascate en Arabie. Il partit pour cette destination en 1796, s'arrêta quelque temps à Constantinople, et visita les côtes de la mer Noire. Appelé en Egypte par le général Bonaparte, Beauchamp fit dans cette contrée des remarques qui sont consignées dans les *Mémoires* de l'institut du Caire. En revenant à Constantinople, il fut pris par les Anglais et livré aux Turcs, qui le retinrent captif pendant 3 ans. Il mourut à Nice, le 19 novembre 1801. La plupart de ses ouvrages ont été imprimés dans le *Journal des savans*, et dans les *Mémoires de l'académie des sciences*. Les principaux sont: | *Voyage de Bagdad à Bassora le long de l'Euphrate*; | *Relation d'un voyage en Perse fait en 1787*; | *Mémoires sur les antiquités babyloniennes qui se trouvent aux environs de Bagdad*; | des *Réflexions sur les mœurs des Arabes*.

* **BEAUCHAMP** (Alphonse de), homme de lettres, né en 1767, à Monaco, place dont son père, chevalier de Saint-Louis, était major, entra à 17 ans au service de Sardaigne; mais à l'époque de la révolution française il se démit du grade qu'il occupait. Devenu suspect au gouvernement sarde, il fut arrêté et renfermé au fort de la Brunette, ensuite à celui de Céva. Après une longue détention, il rentra en France. Une place lui fut donnée dans les bureaux ministériels, notamment dans ceux de la police, où M. Fouché laissa à sa disposition des matériaux nombreux, dont il se servit pour composer son *Histoire de la Vendée et des chouans*, qui, malgré ses inexactitudes a eu quatre éditions. Le gouvernement impérial, mécontent de ce que Beauchamp avait rendu publics les documens qu'on lui avait confiés, le destitua. Cet auteur obtint, peu de temps après, une nouvelle place qu'il perdit en 1814. Alors il se livra entièrement à la littérature et à la politique. Il fut décoré de la légion d'honneur en 1814, et obtint une pension en 1820. Alphonse de Beauchamp a long-temps travaillé à la *Gazette*, à la *Biographie des hommes vivans* et à la *Biographie universelle*. C'est lui qui a conçu l'idée de la *Table alphabétique et analytique du Moniteur*, qu'il a exécutée en société. On lui doit: | *Biographie des jeunes gens*, 3e édition, toute refondue, 1823, 4 vol. in-12; | *Catastrophe de Murat*, ou *Récit de la dernière révolution de Naples*, 1815, in-8°; | *Critique historique, avec des observations littéraires sur l'ouvrage du comte de Ségur, intitulé: Histoire de Napoléon*, etc. accompagnée d'éclaircissemens et de notes, 1825, in-8°; | *La duchesse d'Angoulême à Bordeaux*, ou *Relation circonstanciée des événemens politiques en mars 1815*, 1815, in-8°; | *Le faux dauphin actuellement en France*, 1803, 2 vol. in-12; | *Histoire de la campagne de 1814*, 1815, 2 vol. in-8°; | *Histoire de la campagne du maréchal de Suwarow, prince Italiki, en Italie*, Pa-

ris, 1800, in-12 et in-8°; | *Histoire de la conquête et des révolutions du Pérou*, 1808, 2 vol. in-12; | *Histoire de la guerre de la Vendée, depuis 1792 jusqu'en 1815*, 4e édition, 1819, 4 vol. in-8°, avec cartes et portraits; cet ouvrage a donné lieu à plusieurs réclamations; | *Histoire de la révolution du Piémont, et de ses rapports avec les autres parties de l'Italie et de la France*, première partie, 1821, in-8°; 2e partie, 1823; | *Histoire des campagnes de 1814 et de 1815*, 1817, 4 vol. in-8°; | *Histoire des deux faux dauphins*, 1818, 2 vol. in-8°; | *Histoire des malheurs et de la captivité de Pie VII, sous Bonaparte*, 1818, in-12, ouvrage rédigé dans un assez bon esprit, mais où l'on trouve beaucoup d'erreurs; | *Histoire du Brésil, depuis sa découverte en 1500, jusqu'en* 1810, 1815, 3 vol. in-8°; | *Mémoire du comte Fortuné-Guyon de Rochecotte*, commandant en chef les royalistes du Maine, du Perche, et du pays Chartrain, en 1795, 96, 97 et 98, 1818, in-8°; | *Réfutation de l'écrit intitulé : Coup-d'œil sur l'état politique du Brésil, au 12 novembre* 1823, etc. publié à Londres en mars 1824, Paris, 1824, in-8°; | *De la révolution d'Espagne et de son 10 août*, 2e édition, 1822, in-8°; | *Vie d'Ali-Pacha, visir de Janina*, 2e édition, 1822, in-8°; | *Vie de Jules-César, suivie du tableau de ses campagnes, avec des observations critiques*, 1823, in-8°; | *Vie de Louis XVIII*, 3e édition, 1825, 2 vol. in-8°; | *Vie politique, militaire et privée du général Moreau*, 1824, in-8°. On lui attribue encore les mémoires de Fouché. Beauchamp est mort en 1832.

* **BEAUCHAMPS** (Pierre-François GODARD de), né à Paris, mort dans cette ville en 1761, à 72 ans. On a de lui : | les *Amours d'Ismène et Isménias*, 1743, in-8°. C'est un roman traduit, ou plutôt imité du grec d'Eustathe, auteur qu'il ne faut pas confondre avec l'évêque de Thessalonique du même nom, qui a laissé un commentaire estimé sur Homère; | les *Amours de Dorante et Dosiclès*, autre ouvrage grec de Théodore Prodrome, traduit en français, 1746, in-12; | *Recherches sur les théâtres de France*, 1735, in-4°. Il y a plusieurs anecdotes qui peuvent paraître importantes à ceux qui s'intéressent aux affaires des histrions, quoique dans le fond très indifférentes aux progrès des sciences utiles, et même étrangères à l'histoire dont la dignité ne comporte pas ces sortes de récits; | *Lettres d'Héloïse et d'Abeilard*, en vers français, un peu prosaïques, 1737, in-8°; | plusieurs pièces de théâtre.

* **BEAUCHÊNE** (Edme-Pierre CHANVOT de), né en 1748, aux Acharlis, près de Villeneuve-le-Roi, entra d'abord au service, qu'il abandonna bientôt pour étudier la médecine. Il fut reçu docteur à Montpellier, et se trouvait médecin de Monsieur, depuis Louis XVIII, lorsque la révolution éclata. Il en adopta les principes, et fut élu membre de la commune en 1789, et peu après député vers les princes français à Coblentz, pour les engager à rentrer en France. Il paraît que ce voyage changea un peu ses idées; car, dès 1792, il se retira dans une terre qu'il possédait près de Sens, et y passa les jours les plus orageux de la révolution. Il parut cependant à la société populaire, mais il eut le courage de s'opposer à un projet d'adresse au sujet de la mort de Louis XVI. Après la restauration, il fut nommé successivement médecin en chef de l'hôpital militaire du Gros-Caillou, du corps législatif, de l'école normale, et enfin médecin consultant du roi et membre de l'académie royale de médecine et de la légion d'honneur. Il est mort, avec beaucoup de résignation, le 24 décembre 1824, après avoir demandé et reçu les sacremens de l'église. On a de lui : | *De l'influence des affections de l'âme sur les maladies nerveuses des femmes, avec le traitement qui convient à ces maladies*, 1781, in-8°; troisième édition, 1798; | *Observations sur une maladie nerveuse, avec complication d'un sommeil tantôt léthargique, tantôt convulsif*, 1786, in-8°; | *Maximes, Réflexions, Pensées diverses*, 1817, in-18; quatrième édition, corrigée et augmentée, 1821, in-12. Il a aussi fourni des articles à plusieurs journaux, et principalement à la *Quotidienne*.

BEAUCHATEAU (François-Matthieu CHATELET de) naquit à Paris, d'un comédien, en 1645. Il fut mis, dès l'âge de 8 ans, au rang des poètes. La reine, mère de Louis XIV, le cardinal Mazarin, le chancelier Séguier, et les premières personnes de la cour, se faisaient un plaisir de converser avec cet enfant, et de mettre son esprit en exercice. Il n'avait que 12 ans lorsqu'il publia un recueil de ses poésies, in-4°, sous le titre de : *La lyre du jeune Apollon, ou la muse naissante du petit de Beauchâteau*, avec les portraits en taille douce des personnes qu'il y a célébrées. C'est très peu de chose; l'âge

de l'auteur peut seul lui donner une espèce de mérite. Environ 2 ans après, il passa en Angleterre avec un ecclésiastique apostat. Cromwel, et les personnes les plus distinguées de cette île admirèrent le jeune poète. On dit que l'apostat, son compagnon, le mena ensuite en Perse, et que depuis ce temps, on n'a pu découvrir ce qu'il était devenu.

* **BEAUCLAIR** (P. L. de), né à l'Ile-de-France devint conseiller du landgrave, à Darmstadt, et directeur d'un institut d'éducation. On a de lui : | *Anti-contrat social, ou Réfutation du contrat social*, in-8°; | *Histoire de mademoiselle de Grisoles, écrite par elle-même*, in-8°; | *Histoire de Pierre III, empereur de Russie, avec plusieurs anecdotes singulières*, in-8°; | *Cours de gallicismes*, Francfort, 1794, 3 vol. in-8°. Beauclair mourut le 11 mai 1804.

* **BEAUCOUSIN** (CHRISTOPHE-JEAN-FRANÇOIS), savant bibliographe, né à Noyon en 1731, devint avocat à Paris, et s'y occupa plus d'histoire littéraire que de procès. Cependant il n'a laissé aucun ouvrage important. On trouve le catalogue de ses manuscrits dans la nouvelle édition de la *Bibliothèque historique de la France*. Beaucousin allait publier la collection de ses ouvrages, lorsque la révolution survint. Il mourut en 1798, au moment où il allait être nommé bibliothécaire du Directoire exécutif. On a de lui les vies de plusieurs hommes remarquables du Noyonnais, que l'auteur destinait à faire entrer dans une *Histoire de Noyon et du Noyonnais*. Cet ouvrage n'a point été imprimé.

BEAUFILS (GUILLAUME), jésuite, né à Saint-Flour en Auvergne, en 1674, mort à Toulouse, le 30 décembre 1757, âgé de 83 ans. Il a publié | quelques *Oraisons funèbres*; | la *Vie de madame de l'Estonac, fondatrice de l'ordre des religieuses de Notre-Dame*; | celle *de madame de Chantal, première supérieure des religieuses de la Visitation*; | et des *Lettres sur la manière de gouverner les maisons religieuses*.

BEAUFORT (HENRI), frère de Henri IV, roi d'Angleterre, fut fait évêque de Lincoln, ensuite de Winchester, chancelier d'Angleterre, ambassadeur en France, cardinal en 1426, et légat en Allemagne. En 1431, le cardinal de Winchester couronna le jeune Henri VI, roi d'Angleterre, comme roi de France, dans l'église de Notre-Dame de Paris. Il mourut à Winchester, en 1447, après y avoir fondé un hôpital.

BEAUFORT (la duchesse de). *Voyez* ESTRÉES (GABRIELLE d').

* **BEAUFORT** (MARGUERITE), fille de Jean Beaufort, duc de Sommerset, naquit en 1441, à Bletshoe, dans le comté de Bedford. Recherchée en mariage par plusieurs personnages d'un rang illustre, elle épousa, à l'âge de quinze ans, Edmond, comte de Richemond, beau-frère du roi Henri VI. Elle eut de cette première union un fils qui monta ensuite sur le trône d'Angleterre, sous le nom de *Henri VII*, par la cession que lui fit sa mère de ses droits à la couronne. Marguerite mourut en 1509, trois mois après la mort de son fils Henri VII, et immédiatement après l'avénement au trône de son petit-fils Henri VIII. Sa vie et sa fortune furent consacrées à des œuvres de charité et à des fondations utiles. C'est à elle, principalement, que l'université de Cambridge doit ses colléges du Christ et de St.-Jean et une partie de l'éclat dont elle jouit. Non moins recommandable par son humanité, elle avait recueilli dans sa maison douze pauvres vieillards qu'elle nourrissait et qu'elle soignait dans leurs maladies. On lui attribue quelques ouvrages, entre autres le *Miroir de l'âme pécheresse*, traduit sur une traduction française du *Speculum aureum peccatorum*, publié par R. Pynson, en 1 vol. in-4°, et la traduction du 4e livre de l'*Imitation de la Vie de N. S. J.-C.*, imprimée à la suite de la traduction des trois premiers livres de cet ouvrage, par le docteur Atkinso.

BEAUFORT (FRANÇOIS de VENDOME, duc de), fils de César, duc de Vendôme, naquit à Paris au mois de janvier 1616. Il se distingua de bonne heure par son courage, et se trouva à la bataille d'Avein, en 1635; aux siéges de Corbie, en 1636, de Hesdin, en 1639, et d'Arras, en 1640. Il voulut jouer un rôle au commencement de la régence d'Anne d'Autriche. On l'accusa d'avoir attenté à la vie du cardinal Mazarin : il fut mis à Vincennes en 1643, et se sauva cinq ans après. C'était dans le temps de la Fronde; il en fut le héros et le jouet. Les frondeurs se servirent de lui pour soulever la populace dont il était adoré, et dont il parlait le langage; aussi fut-il appelé *le roi des halles*. Il était grand, bien fait, adroit aux exercices, infatigable, rempli d'audace. Il paraissait plein de franchise, parce qu'il affectait des manières grossières; mais il était arti-

ficieux, et aussi fin que le peut être un homme d'un esprit borné. Le duc de Beaufort servit beaucoup le prince durant cette guerre civile, et se signala en diverses occasions. Lorsque les mécontens firent leur paix, il fit la sienne, et obtint la survivance de la charge d'amiral de France, que son père avait. Il passa ensuite en Afrique, où l'entreprise de Gigeri ne lui réussit pas; mais l'année d'après, 1665, il défit les vaisseaux des Turcs, près de Tunis et d'Alger. Ces infidèles ayant assiégé Candie, en 1669, le duc de Beaufort, nommé généralissime des troupes envoyées pour la défense de cette place, en retarda la prise de plus de trois mois. Il périt dans une sortie, le 25 juin, et on ne put retrouver son corps, dont les Turcs avaient coupé la tête. La Grange-Chancel prétend, dans une lettre à l'auteur de l'*Année littéraire*, que le duc de Beaufort ne fut point tué au siége de Candie, qu'il fut transféré aux îles de Lérins, et que c'est ce prisonnier si illustre et si ignoré, connu sous le nom de l'*homme au masque de fer*. Ses preuves ne sont rien moins que démonstratives : il ne s'appuie que sur un ouï-dire de M. de la Motte-Guérin, commandant de Sainte-Marguerite. Il se peut que cet officier ait fait des conjectures, comme tous les autres; mais, de l'aveu de tous ceux qui l'ont connu, il n'a jamais rien assuré; et comment aurait-il pu affirmer quelque chose sur un fait qu'il ne savait ni ne pouvait savoir? La détention de cette victime de la politique était un secret d'état : pourquoi l'aurait-on découvert à un homme qui ne l'avait pas eu sous sa garde? Cet illustre infortuné fut conduit, on ne sait en quelle année, à Pignerol, où M. de Cinq-Mars était commandant. Lorsqu'il fut nommé à la lieutenance de roi de Sainte-Marguerite, il emmena avec lui son captif, qui y resta jusqu'au temps où il fut fait gouverneur de la Bastille. On disait alors que ce prisonnier inconnu était un homme d'environ 50 ans. C'est du moins ce que nous a assuré M. Audri, qui, de simple cadet était devenu commandant des îles de Lérins, et qui l'était encore en 1743. Il n'avait que 15 ans lorsque le *Masque de fer* fut conduit à Sainte-Marguerite, et il avait souvent fait sentinelle à sa porte. Ce prisonnier n'avait que 50 ans dans ce temps-là : ce ne pouvait donc pas être le duc de Beaufort qui en aurait eu plus de 80. (*Voyez* MASQUE DE FER.)

* **BEAUFORT DE THORIGNY** (Jean-Baptiste), lieutenant-général, né à Paris, le 18 octobre 1761, entra au service dès l'âge de 14 ans, dans le régiment de Languedoc, d'où il passa dans celui d'Orléans-Dragons. Sa valeur et sa bonne conduite lui avaient mérité, avant la révolution, le grade d'adjudant sous-officier. Depuis cette époque son avancement fut rapide. S'étant enrôlé dans la 31[e] division de gendarmerie à pied, il en devint adjudant-major, et fit, en cette qualité, sous le général Dumouriez, la première campagne de l'armée du Nord. Le 18 mars 1793, il fut nommé colonel après la bataille de Nerwinde, et général de division le 4 décembre de la même année. Il passa ensuite à l'armée des côtes de Cherbourg, qu'il commanda en chef par *interim*, et il contribua puissamment à la défaite des Vendéens sous Granville. Il combattit aussi avec succès les insurgés de la Bretagne; et, contre l'usage de ceux qui l'avaient précédé, il montra en plusieurs occasions de l'humanité : à Mortain, il délivra quatre Vendéens, parmi lesquels se trouvait l'intendant de l'armée royale : un féroce proconsul voulait faire incendier le château de Thorigny, où se trouvaient incarcérés six cents habitans de Saint-Lô, accusés de royalisme; il s'y opposa, et leur rendit la liberté : à Fougères, il chercha à sauver les jours du prince de Talmont, mais il ne put que les prolonger. C'est lui qui commença à organiser le système de cantonnement que Hoche a depuis employé avec tant de succès. Appelé à Paris, il s'y trouvait le 9 thermidor, et on lui confia le commandement des troupes chargées de mettre à exécution le décret d'arrestation de Robespierre, des membres de la commune et des comités. Au moment où on traînait le premier au supplice, un homme du peuple se précipite, le sabre à la main, sur le général Beaufort; mais celui-ci pare le coup, arrête ce furieux, et le fait mettre au corps-de garde : c'était un père de famille; il empêcha qu'il ne fût mis à mort. Envoyé à l'armée des Pyrénées-Orientales, il s'y signala en plusieurs occasions. Il pénétra l'un des premiers dans la redoute du fameux Laurent de la Mouge, et fit mettre bas les armes à 1,200 Espagnols, parmi lesquels se trouvait, le duc de Crillon-Mahon. Un décret de mort menaçait ces prisonniers; ils durent la conservation de leur vie aux prières du général Beaufort, qui sollicita leur grâce. Peu de temps après, il enleva la

formidable redoute, dite del Roure, surnommée le *Tombeau des Français*, et qui devint celui du comte de la Union. Lorsqu'il se vit obligé d'ordonner la retraite, il déploya, devant Figuières et sous les murs de Roses, les mêmes talens, et il battit en plusieurs occasions le général espagnol Uruttio qui s'opposait à son passage. De retour à Paris, le 13 vendémiaire, il reçut l'ordre d'attaquer les sections, et il fit tout ce qui dépendait de lui pour ne pas venir à des voies de rigueur; il parvint à rétablir l'ordre en épargnant le sang de ses concitoyens. Il partit ensuite pour l'armée du Nord, et il revint encore aux approches du 18 fructidor, par les ordres du Directoire, qu'il servit dans cette journée. Ayant obtenu le commandement d'une division de l'armée dirigée contre les Anglais, il les battit au port d'Ostende, et plus tard il déjoua les tentatives qu'ils firent pour s'emparer des îles d'Aix, d'Oléron et de Ré, et il les contraignit à une fuite honteuse. En cette occasion, il sauva la vie à quatre émigrés qui avaient été pris dans les rangs de l'ennemi. On dit qu'en traversant la Vendée les habitans lui offrirent, comme un gage de leur reconnaissance, douze métairies, et qu'il les refusa. Lorsque Bonaparte devint premier consul, il le mit à la retraite sans aucun égard pour ses anciens services Il le fit même descendre d'un grade, et l'excepta de la légion d'honneur, s'étant rappelé qu'il lui avait infligé une punition militaire à la suite de la journée du 13 vendémiaire. Le général Beaufort se retira alors dans une petite maison de campagne près de Versailles, et quelque temps après il se vit obligé, pour soutenir sa famille, d'accepter une place d'inspecteur des droits réunis, au fond du département du Cantal. Il perdit son emploi en 1814, et revint à Paris, où il se montra favorable à la restauration. En 1815, il entra dans les rangs des volontaires royaux, pour s'opposer au retour de Bonaparte. Toutefois il ne fut pas remis en activité de service, et il mourut à Corbeil le 1er février 1825. Il avait pris le nom de *Thorigny*, qui était celui du lieu où il avait sauvé la vie à 600 personnes, parce qu'il regardait cette action comme son plus beau titre de gloire; effectivement à cette époque il y avait du danger à paraître humain et à ne pas exécuter les ordres des proconsuls qui parcouraient les armées. On a publié une *Notice historique sur le lieutenant-général Beaufort de Thorigny*, Paris, 1809, in-8°, extraite des *Fastes de la gloire*, t. 2.

* **BEAUFORT** (Louis de), de la société royale de Londres, mort à Maestricht en 1795. Il fut pendant quelque temps gouverneur du prince de Hesse-Hombourg. On lui doit: | *Histoire de Germanicus*, 1741, in-4°; | *Dissertation sur l'incertitude des cinq premiers siècles de l'histoire romaine*, 1738 et 1750; | la *République romaine*, ou *Plan de l'ancien gouvernement de Rome*, 1766, 2 vol. in-4°, et 1767, 6 vol. in-12. On trouve dans cet ouvrage des recherches intéressantes, une critique sage, des rapprochemens judicieux; le style en est noble, soutenu, mais les citations que l'auteur a multipliées fatiguent. L'ouvrage d'Adrien Texier *Du gouvernement de la république romaine*, Hambourg, 1796, 3 vol. in-8°, n'a pas fait oublier celui de Beaufort.

* **BEAUFORT** (Henri-Ernest; chevalier **GROUT** de), voyageur, né le 25 février 1798, à Aubevoie, près du bourg de Gaillon, département de l'Eure, entra, en 1812, à l'école de la marine à Toulon, et fit, trois ans plus tard, la campagne de l'Archipel. Ce fut sur le sol de l'ancienne Grèce que se développèrent ses goûts pour la géologie et la géographie, et il acquit dans le premier voyage qu'il fit en 1819, au Sénégal, en qualité d'enseigne de vaisseau, l'habitude de fixer par des calculs astronomiques la position des lieux. Ses calculs relativement à la situation de Bakel, furent conformes à ceux qu'obtint de son côté M. Patarrine, habitant du Sénégal, et rapprochèrent de l'Atlantique ce poste qui avait été placé sur les cartes deux degrés trop à l'est. Après deux années de séjour en Afrique, il revint à Paris, et s'y livra, jusqu'en 1823, à l'étude de la physique, de la minéralogie, de la langue arabe, de la zoologie, etc. Il proposa aux ministres de cette époque un plan d'exploration dans l'intérieur de l'Afrique qui fut jugé trop vaste et trop dispendieux. Mais il reçut tous les encouragemens désirables pour un voyage dans cette contrée presque entièrement inconnue. Beaufort partit de Rochefort, le 4 novembre 1823, après s'être muni d'instrumens, de provisions et même de marchandises; après avoir reçu le meilleur accueil du gouverneur du Sénégal, il se dirigea vers la Gambie, à la fin de janvier 1824. Il s'avança jusqu'à Banankou, près de la Falémé qui se jette dans le Sénégal, et jusqu'à Koukongo, 120 lieues

au-dessus de l'embouchure de la Gambie, examinant partout la nature et le gisement des roches, prenant la hauteur barométrique des lieux, et décrivant toutes les curiosités naturelles qu'il rencontrait. De retour à Bakel le 26 mai suivant, il voulut dans un second voyage descendre jusqu'à Tomboctou, en prenant la route d'Elimané, capitale du pays de Kaarta, à Ségo sur le Djoli-ba. Mais il fut pillé sur cette route et forcé de rétrograder jusqu'à Bakel. Beaufort après une dernière excursion avait recueilli un très grand nombre de matériaux, et il s'occupait à les mettre en ordre à Bakel, durant la saison que les étrangers y redoutent le plus, lorsqu'il mourut le 3 septembre 1825, après cinq jours d'une fièvre ataxique cérébrale, survenue à la suite d'un rhume.

* **BEAUGENDRE** (ANTOINE), originaire de Caudebec, naquit à Paris, au mois de septembre 1628, et fit, à l'âge de dix-neuf ans, profession dans l'ordre de St.-Benoît. Après avoir prêché avec quelque succès, et avoir été prieur de plusieurs monastères de son ordre, il se retira dans l'abbaye de St.-Germain-des-Prés, dont il fut doyen et bibliothécaire. Il mourut le 16 août 1708. Il a fait imprimer : | *Vie de messire Benigne Joly, prêtre, chanoine et instituteur des religieuses hospitalières de Dijon*, 1700, in-8°; | *Venerabilis Hildeberti primò Cenomanensis episcopi, deinde Turonensis archiepiscopi opera... accesserunt Marbodi Rhedonensis episcopi; ipsius Hildeberti supparis opuscula*, 1708, in-fol. Beaugendre avait quatre-vingt-un ans quand il publia ce volume. Les notes ont été revues et retouchées par D. René Massuet. Beaugendre avait traduit en français les Lettres d'Hildebert ; mais sa mort a empêché la publication de ce travail.

* **BEAUHARNAIS** (FANNY, comtesse de), née à Paris en 1738, et morte dans la même ville le 2 juillet 1813, était fille d'un receveur-général des finances, qui lui donna une brillante éducation, et lui fit épouser le comte de Beauharnais, oncle de François et d'Alexandre. Mais la jeune comtesse fut bientôt obligée de se séparer de son mari, et se retira chez les religieuses de la Visitation. Son amour pour les arts la porta à faire un voyage en Italie en 1788. De retour à Paris, elle réunit chez elle les hommes de lettres et les savans les plus distingués, au nombre desquels était Buffon, qui ne l'appelait que sa chère fille. Mais on lui reproche d'avoir admis dans sa société les Dorat, les Retif de la Bretonne, etc. Elle a laissé plusieurs ouvrages pour la plupart oubliés, et dont les principaux sont : | *Poésies fugitives, et prose sans conséquence*, 1772, 2 vol. in-8°; | *L'Ile de la Félicité, ou Anaxis et Théone*, poème philosophique en trois chants; | *Epître aux femmes*, etc. Tout le monde connait l'épigramme faite contre elle par le poète Lebrun :

Eglé, belle et poète, a deux petits travers,
Elle fait son visage, et ne fait pas ses vers.

* **BEAUHARNAIS** (FRANÇOIS, marquis de), naquit à la Rochelle le 12 août 1756. Nommé, en 1789, député suppléant aux Etats-généraux, il n'y siégea que lorsqu'ils furent constitués en assemblée nationale, vota constamment avec le côté droit et combattit avec force la proposition que le vicomte de Beauharnais, son frère, qui siégeait au côté gauche, fit pour ôter le commandement des armées au roi. Quelques députés ayant voulu proposer des amendemens, il s'écria qu'il n'y avait point d'amendement avec l'honneur; ce qui le fit surnommer *le féal Beauharnais sans amendement*. A la fin de la session, il protesta contre toutes les innovations qui avaient été décrétées et publia un compte rendu à ses commettans. En 1792, M. de Beauharnais dirigea un nouveau projet d'évasion pour la famille royale avec MM. d'Hervilly, de Briges et de Vioménil. Cette tentative ayant échoué, il se rendit à l'armée de Condé, où il devint major-général. Lorsque la Convention eut décrété la mise en accusation de Louis XVI, il écrivit au président de cette assemblée une lettre devenue publique, dans laquelle il démontrait l'illégalité de la procédure qu'elle allait entreprendre, et demanda à être un des défenseurs du roi, en s'offrant même pour un de ses otages. Après le 18 brumaire an 8, il chargea sa belle-sœur Joséphine, que Bonaparte avait épousée, de remettre à ce dernier un écrit par lequel il l'engageait, « au nom de la seule gloire qu'il lui restât » à acquérir, de rendre le sceptre aux » Bourbons. » Cette lettre retarda longtemps sa rentrée en France, et il n'y fut rappelé qu'à l'époque du mariage de sa fille avec M. de Lavalette, sous l'empire. Bonaparte l'envoya, en 1805, comme ambassadeur en Etrurie et ensuite en Espagne. Mais le marquis de Beauharnais ayant pris les intérêts du prince des Asturies, contre le prince de la Paix don Manuel

Godoy, contrairement aux intentions de Napoléon, il fut rappelé et exilé dans la Sologne, où il possédait un domaine. Il revint à Paris après la restauration et fut nommé pair de France. Il est mort il y a quelques années.

* **BEAUHARNAIS** (ALEXANDRE, vicomte de), frère puiné du précédent, né à la Martinique, en 1760, fut d'abord major en second d'un régiment d'infanterie, et épousa Mlle de la Pagerie, d'une des premières familles de cette île. En 1789, il fut nommé député de la noblesse du bailliage de Blois aux états-généraux, et fit, au nom du comité militaire, plusieurs rapports. Lors de la fuite de Louis XVI, au 21 juin 1791, il était président de l'assemblée nationale. Il partit, après la session, pour l'armée du Nord, avec le grade d'adjudant-général. En mai 1792, il fut nommé général en chef de l'armée du Rhin; et peu de temps après il refusa le ministère de la guerre. Ayant donné sa démission, par suite des décrets qui écartaient les nobles des armées, il se retira à la Ferté-Beauharnais, département de Loir-et-Cher, château érigé en marquisat pour son père. Il y fut arrêté, comme suspect, conduit à Paris, et traduit au tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort, le 23 juillet 1794, à l'âge de trente-quatre ans. La veille de son jugement, il écrivit à sa femme, pour lui recommander ses enfans, et l'engager à faire réhabiliter sa mémoire.

* **BEAUHARNAIS** (JOSÉPHINE-ROSE TASCHER de la PAGERIE, vicomtesse de). *Voyez* JOSÉPHINE.

* **BEAUHARNAIS** (EUGÈNE), prince d'Eichstat, duc de Leuchtemberg, etc., fils d'Alexandre Beauharnais et de Joséphine, naquit en Bretagne en 1780, et fut élevé à Saint-Germain-en-Laye. Il suivit comme aide-de-camp en Italie et en Egypte Bonaparte devenu son beau-père. Il fut ensuite nommé chef d'escadron des chasseurs de la garde, et en 1804, il en obtint le commandement. Après son couronnement, Bonaparte lui donna le titre de prince français, le nomma, en 1805, archi-chancelier d'état, et peu après le créa vice-roi de l'Italie septentrionale, qu'il avait érigée en royaume, et divisée en quatorze départemens. Le 12 janvier 1806, Napoléon, qui avait antérieurement déclaré au sénat qu'il adoptait le prince Eugène, et qu'à défaut de descendant direct, il entendait placer la couronne d'Italie sur la tête de son fils adoptif, le maria avec la princesse Auguste-Amélie, fille du roi de Bavière. L'année suivante, Eugène fut créé prince de Venise, dont les provinces avaient été réunies au royaume d'Italie. Lors de la reprise des hostilités en 1809, il marcha contre les Autrichiens, les battit en plusieurs rencontres et les força de rétrograder. Macdonald, un de ses généraux, s'empara de Trieste, de Laybach et de Gratz; les ennemis furent encore défaits à la bataille de Raab, où Eugène commandait en personne. De là ce prince se dirigea sur Vienne, obtint de nouveaux succès à Saint-Daniel, à Malborghetto et à Léoben, où il détruisit un corps d'Autrichiens commandé par le général Jallachich, et opéra sa jonction avec la grande armée. A la bataille de Wagram, livrée le 6 juillet 1809, il déploya des talens et un courage qui ajoutèrent encore à sa réputation. Napoléon ayant résolu à cette époque de rompre son mariage avec Joséphine, Eugène vint à Paris, et fut chargé de notifier au sénat la déchéance de sa mère. Il s'acquitta de cette mission sans laisser apercevoir les sentimens pénibles qui devaient l'agiter intérieurement. Le 3 mars 1810, le prince Primat ayant été déclaré grand-duc de Francfort, Eugène fut désigné pour lui succéder, et reçut un mois après, la grand-croix de l'ordre de Saint-Etienne de Hongrie. La campagne de Russie fut pour lui une nouvelle source de gloire. Il prit le commandement du 14e corps de la grande-armée, et contribua aux succès d'Ostrowno, de Mohilow, ainsi qu'à la célèbre bataille de la Moskowa. Secondé par le général Compans, il battit le général Kutusow, et se signala encore pendant la retraite, aux combats de Viazma et de Krasnoë. Il prit à Posen, après le départ de Napoléon et de Murat, le commandement en chef de l'armée, qu'il ramena dans le meilleur ordre possible jusqu'à Magdebourg, et s'arrêta dans cette ville pour rassembler les débris des différens corps, avec lesquels il hasarda un combat où il fut défait. Il commanda l'aile gauche à la bataille de Lutzen. Napoléon pressentant la défection des Autrichiens, envoya Eugène en Italie, pour organiser des moyens de défense. Il y remporta encore quelques succès, mais la défection de Murat le contraignit de conclure un armistice avec le général ennemi, comte de Bellegarde. Eugène se retira alors à Munich, auprès du roi de Bavière son beau-père, qui lui donna le duché de Leuchtenberg et la

rang de prince de sa maison. Il se rendit de là à Paris pour revoir sa mère et sa sœur dont il était séparé depuis la campagne de Russie, et alla faire sa cour à Louis XVIII qui le reçut avec distinction. Après la mort de Joséphine, il retourna auprès du roi de Bavière et vécut dans une situation honorable et tranquille. Une attaque d'apoplexie l'enleva le 21 février 1824, dans sa 44e année. Le prince Eugène était parvenu à se rendre agréable au peuple dans les premières années de sa vice-royauté; mais plus tard sa popularité s'affaiblit, et lorsqu'il abandonna l'Italie en 1814, il s'était tout-à-fait aliéné les esprits par des conscriptions et des réquisitions forcées, et par le reproche de lâcheté qu'il ne craignit pas d'adresser aux soldats italiens. Sa vie toute militaire ne lui avait permis de donner que peu de soins à l'administration intérieure qu'il confia souvent à des ministres inhabiles, dont les actes n'étaient pas toujours dirigés par la justice. Il jugea prudent de quitter secrètement l'armée, et de revêtir l'uniforme autrichien pour traverser le Tyrol, parce qu'en ayant fait fusiller quelques habitans notables comme espions, il redoutait la vengeance des Tyroliens. On lui a reproché plusieurs abus de pouvoir. Il obligea, dit-on, plusieurs propriétaires de Monza de lui vendre un terrain pour agrandir le parc de sa maison de plaisance, et il contraignit par un décret les fabriciens d'une église de lui vendre un superbe tableau qu'il y avait remarqué. Quoiqu'il soit resté fidèle en apparence à son père adoptif, on a assuré qu'il avait entretenu des intelligences suivies avec des agens autrichiens et anglais, et qu'il s'était engagé à faire cause commune avec Murat contre Napoléon, si les puissances alliées consentaient à lui conserver son royaume d'Italie, dont les frontières se seraient étendues jusqu'aux Apennins. Des difficultés élevées à ce sujet, et surtout la marche rapide des événemens empêchèrent seules le prince Eugène de se prononcer ouvertement contre l'empereur. Il est positif qu'en 1813, Bonaparte lui donna ordre de franchir les Alpes avec toutes ses troupes, de laisser garnison dans les seules villes de Mantoue et d'Alexandrie, et de venir se joindre à l'armée commandée par le maréchal Augereau. Cependant Eugène retint ses troupes dans la Lombardie, se flattant, dit-on, d'être reconnu roi d'Italie, d'après des promesses que les circonstances firent éluder. On cite l'ordre du jour, dans lequel le vice-roi engageait les Italiens à se prononcer pour la défense de *leur propre cause*, et invitait les troupes françaises à retourner dans leur pays. Disons avant de terminer que l'Italie retira plusieurs avantages de son règne. La ville de Milan lui doit des promenades et des édifices; il favorisa l'établissement de plusieurs manufactures; le commerce intérieur fut vivifié par des canaux et des routes; des refuges furent ouverts à l'infirmité; la mendicité disparut dans les principales villes; les formes de la justice devinrent plus imposantes et plus solennelles, et un nouveau système judiciaire, établi dans le royaume offrit une égale garantie à tous les citoyens.

BEAUJEU. *Voyez* QUIQUERAN.

* **BEAUJEU** (HUMBERT IV, sire de), connétable de France et baron de Beaujolais, servit utilement les rois Philippe-Auguste et Louis VIII dans la guerre contre les albigeois, et se distingua dans plusieurs campagnes. La paix conclue, il accompagna l'empereur Baudouin II, qui était son cousin, à Constantinople, avec plusieurs grands seigneurs, et il assista à son couronnement, qui eut lieu à Sainte-Sophie. De retour en France, il partit avec saint Louis pour la Terre-Sainte, et il mourut dans cette expédition vers l'an 1248, après s'être illustré par sa sagesse et par sa valeur. Mais une ancienne chronique manuscrite place sa mort : « L'an » de grâce 1250, le 21 mai, après que la cité » d'Amvernerbat fut prise par les Fran» çais. » — Son fils Guichard V lui succéda dans la charge de connétable et mourut le 9 mai 1265.

BEAUJEU (PIERRE II de BOURBON, sire de), pendant la vie de son frère Jean, connétable en France, qui mourut en 1488, et auquel il succéda dans tous les biens de la branche aînée de Bourbon, qui finit en lui, fut régent sous Charles VIII; mais, dans le vrai, c'était son épouse Anne, fille de Louis XI, qui avait l'autorité. Pierre mourut en 1508, et Anne en 1522. Louis XII, n'étant que duc d'Orléans, eut beaucoup à souffrir d'elle, n'ayant pas voulu, dit-on, répondre à son amour.

* **BEAUJEU** (GUICHARD VI de), baron de Beaujolais, prince de Dombes, seigneur, chambellan et grand-gouverneur des rois Philippe le Bel, Louis Hutin, Philippe le Long, Charles le Bel et Philippe de Valois, succéda à son père Louis en 1290. Il se distingua dans les armées et

mérita le nom de *grand*. Il prit parti, en 1323, en faveur d'Edouard, comte de Savoie, contre Guignes VIII, dauphin du Viennois, et fut fait prisonnier. Le dauphin ne lui accorda sa liberté qu'à condition qu'il céderait une partie des terres de la principauté de Dombes, et de celles qu'il possédait dans le Val-Romei et en Dauphiné. Le sire de Beaujeu promit tout puis oublia ses promesses; ce qui entretint de longues divisions entre les deux familles. Il ne voulut pas recevoir en dédommagement du comte de Savoie des terres, avec la condition qu'il lui en ferait hommage, sa fierté l'empêchant de devenir le vassal d'un de ses égaux. En 1328, il commanda la 3e bataille française ou le 5e corps d'armée à la bataille de Cassel, gagnée par Philippe de Valois sur les Flamands révoltés. Guichard de Beaujeu mourut le 24 septembre 1331.

* **BEAUJEU** (Edouard, sire de), fils du précédent, maréchal de France, naquit en 1316. Lorsque les Anglais eurent passé la Somme en 1346, ayant à leur tête leur roi Edouard, Philippe de Valois envoya le sire de Beaujeu pour reconnaître leur armée. Après la bataille de Créci, qui fut si funeste aux Français, Beaujeu accompagna dans sa fuite le roi Philippe, et était à ses côtés lorsque ce prince, frappant de nuit aux portes du petit château de Broye, cria au châtelain: « Ouvrez, c'est la fortune de la France: » L'année suivante, Beaujeu fut fait maréchal de France après la démission du maréchal de Montmorency, son beau-frère. Après la mort de Philippe de Valois, le maréchal de Beaujeu servit Jean II avec la même fidélité, et battit les Anglais en 1351 au combat d'Ardres, où il fut tué.

* **BEAUJEU** (Christophe de), baron de Beaujeu et seigneur de Jeaulges, était de l'ancienne famille de ce nom, dans le Beaujolais. Il suivit d'abord le parti des armes, et se distingua dans les guerres de Henri III, contre l'Espagne. Ayant été disgracié, il se retira en Suisse, où il demeura pendant plusieurs années. Il chercha alors quelques consolations dans le commerce des Muses, et voyagea en Italie. Son exil dura dix ans. Au bout de ce temps, il revint à Paris, rentra en faveur, et fut même nommé commandant des troupes que les Suisses envoyèrent à Henri IV, en 1589. Il fit ensuite imprimer le recueil de ses œuvres, sous le titre des *Amours, ensemble le premier livre de la Suisse*, Paris, 1589, in-4°. On y trouve des odes, des sonnets, des élégies. Toutes ces pièces sont au-dessous du médiocre. Il avait composé un poème sur la Suisse, en douze chants, à l'imitation de la *Franciade*, de Ronsard, et il voulait essayer le goût du public en faisant imprimer le premier. Les suivans n'ont jamais paru, et on ne doit pas en avoir de regret.

* **BEAUJOLAIS** (le comte de), 3e fils de Louis-Philippe-Joseph, duc d'Orléans, naquit à Paris, le 7 octobre 1779, et avait à peine 13 ans lorsqu'on l'enferma avec sa famille à l'Abbaye, d'où il fut conduit avec son père au fort Saint-Jean de Marseille. Après trois ans et demi de détention, il fut embarqué pour les Etats-Unis par ordre du Directoire. Réuni à ses frères dans cette contrée, il voyagea plusieurs années avec eux, visita la Havane et vint enfin, comme les autres princes français, chercher un asile en Angleterre. Une maladie de poitrine lui rendant nécessaire un voyage dans la Méditerranée pour y chercher un climat plus doux, le comte de Beaujolais se rendit dans l'île de Malte et y mourut en 1808. On voit son tombeau dans l'église cathédrale de Saint-Jean de cette île.

* **BEAUJON** (Nicolas), né à Bordeaux, en 1718, d'une famille commerçante, et dont le frère était avocat-général de la cour des aidés de cette ville, fut successivement banquier de la cour, receveur-général des finances de la généralité de Rouen, trésorier et commandeur de l'ordre de Saint-Louis, et conseiller d'état à brevet. Beaujon joignait à une fortune déjà considérable, une grande intelligence dans les affaires. Il fut chargé, dans un moment de disette, de procurer du blé à la ville de Bordeaux. Cette opération, retardée par quelques obstacles, le rendit suspect au parlement. Il fut obligé de s'enfuir, et vint à Paris, où le gouvernement le chargea de diverses opérations financières, qui l'élevèrent à un degré d'opulence extraordinaire. L'hospice qui porte son nom, situé à Paris, dans le faubourg du Roule, fut établi et doté par lui avec magnificence en 1784. Cet établissement était destiné d'abord à l'éducation gratuite de vingt-quatre enfans de l'un et de l'autre sexe, nés dans la commune du Roule autrefois séparée de Paris. Le gouvernement en a fait depuis un hôpital pour les malades. Beaujon avait donné à son hospice les terrains, les bâtimens, la chapelle, les vases sacrés et 25,000 livres de rente pour l'entretien des

desservans et des instituteurs. Il mourut à Paris, le 26 décembre 1786.

BEAUJOYEUX. *Voyez* BALTHAZARINI.

* **BEAULATON**, né à Montargis, et mort en 1782, a publié une traduction en vers français du *Paradis perdu* de Milton, en 2 vol. in-8°, 1778, qui n'a obtenu aucun succès. « Cette traduction, » dit M. de La Harpe, a beaucoup de rap» port avec la Pharsale de Brébeuf; c'est» à-dire qu'on y trouve quelques mor» ceaux bien faits, noyés dans un déluge » de vers boursoufflés et baroques. »

BEAULIEU (LOUIS LE BLANC, seigneur de), professeur de théologie à Sedan, fit soutenir plusieurs thèses de théologie dans l'académie des protestans, qui furent publiées sous ce titre : *Theses sedanenses*, 1683, in-fol. Il examine dans ces thèses les points controversés entre les catholiques et les calvinistes, et il conclut toujours que les uns et les autres ne sont opposés que de nom. Si cela est, il faut que l'esprit de secte soit un fléau bien terrible, puisque sans aucun fondement réel de division, et précisément pour une opposition de mots, il a inondé de sang non seulement la France, mais tous les royaumes de l'Europe, si l'on en excepte le Portugal, l'Italie et l'Espagne, que l'inquisition, dont on dit tant de mal, a préservés de ses ravages. Beaulieu était né en 1611 au Plessis-Marli, et il mourut en 1675.

BEAULIEU (SÉBASTIEN PONTAULT de) ingénieur et maréchal-de-camp, mort en 1674, dessina et fit graver à grands frais les siéges, les batailles, et toutes les expéditions militaires du règne de Louis XIV, avec des discours très instructifs, en 2 vol. in-fol.

BEAULIEU (JEAN-BAPTISTE ALLAIS de) l'un des plus célèbres maîtres écrivains de Paris, fit d'excellens élèves. Il publia l'*Art d'écrire*, gravé par Senault, imprimé à Paris, en 1681 et 1688, in-fol.

* **BEAULIEU** (JEAN-CLAUDE LEBLANC de), évêque de Soissons, né à Paris le 29 mai 1753, entra jeune encore dans la congrégation des chanoines réguliers de Ste.-Geneviève, et parut d'abord adopter les principes de la révolution. Ayant prêté le serment prescrit, il fut nommé, en 1791, curé de Saint-Sévérin à Paris; sa conduite fut toujours pleine de modération, et lorsque Gobel, évêque constitutionnel de Paris, eut installé dans une cure un prêtre assermenté et marié, il rédigea une réclamation énergique, et protesta avec trois autres curés constitutionnels. Cette démarche lui valut une détention de plusieurs mois. Le 18 janvier 1800, Beaulieu fut sacré évêque constitutionnel de Rouen. Il tint dans cette ville, le 27 mai, un synode dont il fit imprimer les actes, ainsi que plusieurs écrits adressés à son clergé, dont la plus grande partie refusait de le reconnaître. Il se fit peu remarquer au concile de Paris qui eut lieu l'année suivante. Après la signature du concordat, il donna sa démission qui lui avait été demandée. En 1802, Beaulieu fut nommé évêque de Soissons et refusa, dit-on, la rétractation que le légat du pape demandait aux évêques constitutionnels. Mais des ecclésiastiques lui ayant fait connaître tous les brefs du pape dont il ignorait l'authenticité, n'ayant jamais lu que les écrits des constitutionnels, il écrivit à Pie VII, pour protester de sa soumission et témoigner ses regrets du passé, et ce pontife lui adressa un bref satisfaisant. Beaulieu composa un mémoire, pour faire part de sa démarche à ses amis, ainsi que des raisons qui l'y avaient décidé, et il eut la satisfaction de ramener un ecclésiastique qu'il affectionnait beaucoup. Invité, en 1815, à se rendre au Champ-de-Mai, il déclara dans une lettre au ministre de l'empereur qu'il ne reconnaissait d'autre souverain légitime que Louis XVIII. Il passa ensuite en Angleterre, et revint en France après le retour du roi. En 1817, il fut nommé à l'archevêché d'Arles. Mais l'érection de cet archevêché n'ayant pas eu lieu, Beaulieu continua de se livrer aux soins de son diocèse jusqu'en 1820, et donna à cette époque sa démission, à cause de ses infirmités. Le roi le nomma membre du chapitre de Saint-Denis. Il est mort le 13 juillet 1825, après une courte maladie, dans le séminaire des missions étrangères.

* **BEAULIEU** (CLAUDE-FRANÇOIS), né à Riom en 1754, se rendit à Paris vers 1782, et travailla à plusieurs journaux, notamment aux *Nouvelles de Versailles* et au *Postillon de la guerre*. Il fut arrêté après la journée du 10 août 1792, pour avoir embrassé la cause de Louis XVI, et enfermé pendant environ un an à la Conciergerie et au Luxembourg. Après le 9 thermidor, il fut le principal rédacteur du *Miroir*. Compris pour cette raison dans la proscription du 18 fructidor, il parvint cependant à se soustraire à la déportation. Il s'attacha ensuite au préfet de l'Oise

qui lui donna le soin des archives de sa préfecture et lui confia la rédaction du journal de son département. Après la restauration, Beaulieu vint à Paris et s'occupa exclusivement de travaux littéraires. Il est mort à Marly en 1827. On a de lui : | *Essais historiques sur les causes et les effets de la révolution en France*, Paris, 1801-1803, 6 vol. in-8°, où l'on trouve des renseignemens curieux sur la révolution française. L'auteur en préparait une nouvelle édition, lorsque la mort l'a enlevé. | *Réflexions sur les réflexions de M. Bergasse sur l'acte constitutionnel du sénat*, Paris, 1814, in-8°; | *le Temps présent*, Paris, 1816, in-8°; | *la Révolution française considérée dans ses effets sur la civilisation des peuples*, Paris, 1820, in-8°. | Il a fourni aussi quelques articles à la *Biographie universelle*.

* **BEAULIEU** (le baron de), général autrichien, né en 1725 dans le Brabant, après avoir servi avec distinction dans la guerre de sept ans, s'était retiré au sein de sa famille avec le grade de lieutenant-colonel : la révolte des Brabançons, en 1789, vint le rappeler au combat. Il accepta le commandement d'un corps de troupes, marcha contre eux et mit bientôt fin à cette guerre. Il combattit ensuite les Français dans les Pays-Bas, remporta quelques avantages contre le général Biron, gagna la bataille d'Arlon, et s'empara de plusieurs villes. Appelé au commandement général de l'armée autrichienne d'Italie en 1796, il fut moins heureux : battu à Montenotte, Millesimo, Mondovi, etc., il se vit obligé de se retirer jusque dans les montagnes du Tyrol, où le général Wurmser prit le commandement de son armée. Il mourut au mois de mars 1820, âgé de 94 ans, dans la ville de Lintz, où il s'était retiré. C'était un bon général, plein d'activité et d'intrépidité, mais plus propre à commander une petite armée qu'une grande.

BEAULIEU. *Voy*. BAULOT (JACQUES).

BEAUMANOIR (PHILIPPE de), écrivit vers 1283 les *Coutumes de Beauvoisis*, dont La Thaumassière a donné une bonne édition, Bourges, 1690, in-fol.

* **BEAUMANOIR** (le baron de), chevalier de Saint-Louis, ancien mousquetaire, a publié des *Mémoires de sa jeunesse*, ouvrage qui n'est pas dépourvu d'intérêt, et qui offre un but assez moral; deux *Tragédies*, des *Comédies* et un *Opéra*, une *Traduction de l'Iliade d'Homère*, en vers français, où il a fait des retranchemens peu judicieux. Il avait une traduction de *l'Odyssée* dans le même genre, qui n'a point été publiée. Beaumanoir a donné encore la *justification d'Enguerrand de Marigny;* c'est sa meilleure production. Une foule de recherches curieuses rendent cet ouvrage fort intéressant.

BEAUMANOIR (JEAN de), connu sous le nom de *Maréchal de Lavardin*, était d'une ancienne famille du Maine. Henri IV, auprès duquel il fut élevé, récompensa sa valeur et ses services par le gouvernement du Maine, en 1595, le collier de ses ordres et le bâton de maréchal de France. En 1602, Lavardin commanda l'armée en Bourgogne, et fut ambassadeur extraordinaire en Angleterre, l'an 1612. Il mourut à Paris, en 1614. — Il y a eu dans cette famille d'autres hommes célèbres, entre autres, Jean de BEAUMANOIR, ami et compagnon d'armes du célèbre Duguesclin, et qui se signala dans la guerre civile qui désola la Bretagne au 14e siècle.

* **BEAUMARCHAIS** (PIERRE-AUGUSTIN CARON de), né à Paris le 24 janvier 1732, était fils d'un horloger qui le destinait à sa profession, et ses premières études lui donnèrent en mécanique des connaissances assez étendues. L'horlogerie lui doit la découverte d'une nouvelle espèce d'échappement. Cette invention ayant été réclamée par un horloger célèbre, le différend fut porté devant l'académie des sciences qui donna gain de cause à Beaumarchais. Malgré ce succès, il quitta l'état de son père, et se livra passionnément à l'étude de la musique. Des compositions gracieuses, et un talent supérieur sur la harpe et la guitare le firent remarquer ; mesdemoiselles Adélaïde, Sophie et Victoire, filles de Louis XV, devinrent ses écolières. Il se lia avec Pâris-Duverney, banquier de la cour, prit une part dans ses intérêts de finances et acquit promptement une fortune considérable. Jaloux d'obtenir aussi des succès littéraires, il débuta, en 1767, dans la carrière théâtrale par le drame d'*Eugénie*; en 1770, il fit représenter *Les deux amis* qui n'eurent point de succès. Pâris-Duverney étant venu à mourir, le comte de la Blache, son légataire universel, refusa à Beaumarchais le paiement d'une somme assez considérable que ce dernier déclarait lui être due, et prétendit même qu'il redevait à la succession 50,000 écus. Il s'ensuivit

un procès que Beaumarchais perdit d'abord, mais qu'il gagna devant le parlement d'Aix, où les parties avaient été renvoyées après la cassation du premier arrêt. Il couvrit de ridicule ses premiers juges et son adversaire, dans des *Mémoires*, chefs-d'œuvre de plaisanterie, où la satire la plus amère s'unit à la dialectique la plus pressante, et qui valurent à l'auteur une grande popularité. Il ne fut pas aussi heureux dans l'affaire du banquier Kornmann; le ton plaisant des *Nouveaux Mémoires* de Beaumarchais parut déplacé. Au milieu de ces tracasseries, il n'avait point abandonné le théâtre. Le *Barbier de Séville* qui parut en 1775 et tomba à la première représentation, obtint ensuite un grand succès, et est resté au répertoire. Ensuite vint le *Mariage de Figaro* (1784), à la représentation duquel l'autorité s'opposa long-temps. Cette pièce, où se trouvent mêlés des mots spirituels et d'indécentes plaisanteries, obtint une vogue extraordinaire, qui prenait sa source dans des allusions continuelles et dans le cynisme effronté des situations. Le drame de *la Mère coupable*, dont le but avoué était de diffamer, sous le nom de Begearss, l'avocat Bergasse contre lequel il avait lutté dans le procès Kornmann, n'eut et ne méritait aucun succès. Enfin l'opéra de *Tarare*, composition immorale et de mauvais goût, donnée en 1792, termine la carrière dramatique de cet auteur. Beaumarchais fut employé dans quelques missions politiques par MM. de Maurepas et de Vergennes. Lorsque les Etats-Unis secouèrent le joug de l'Angleterre, il entreprit de les approvisionner, et quoique plusieurs de ses vaisseaux fussent tombés au pouvoir des Anglais, il fit cependant un gain immense. Il contribua ensuite à l'établissement d'une caisse d'escompte formée à l'instar de la banque d'Angleterre, fit construire la pompe à feu qui a tant fait d'honneur aux frères Perrier, et contribua à l'entreprise des eaux de Paris. Ayant voulu à la mort de Voltaire donner une édition des œuvres de cet écrivain, cette entreprise lui fit perdre près d'un million. Lorsque la révolution éclata, il en embrassa les intérêts et fut long-temps de la première commune provisoire de Paris. Cependant on l'accusa d'avoir voulu armer la contre-révolution, et il fut enfermé à l'Abbaye. Manuel le fit mettre en liberté, et Beaumarchais en profita pour se rendre en Angleterre. Pendant son séjour à Londres, il adressa au député Lecointre, qui l'avait fait décréter d'accusation, un mémoire explicatif de sa conduite pendant la révolution, intitulé : *Mes six Epoques*, production remarquable par l'intérêt qui s'attache au récit des dangers que l'auteur a courus. Il revint en France après le 9 thermidor, et après avoir rassemblé quelques débris de son ancienne fortune, que la révolution lui avait fait perdre, il mourut subitement le 19 mai 1799, laissant une fille unique. Il avait fait construire, à l'extrémité du faubourg Saint-Antoine, une belle maison qui a été démolie, il y a quelques années, pour l'exécution du canal de l'Ourcq. Cet écrivain eut de nombreux ennemis, et il s'en trouva qui lui reprochèrent son origine. Un jeune seigneur voulut un jour le mortifier en lui disant : « M. Caron, vous qui devez vous y » connaître, dites-moi pourquoi ma mon» tre s'est dérangée. » Il prit aussitôt le bijou, le considéra un instant, puis le le laissa tomber sur le parquet où il vola en éclats. « Votre seigneurie excusera ma » maladresse, répondit le malicieux Ca» ron; il y a si long-temps que je n'ai » touché de montre! » Cette vengeance ingénieuse fit sourire le roi, devant qui cette scène se passait. Ses *OEuvres complètes* ont été publiées en 1809, par M. Gudin de la Brunellerie, en 7 vol. in-8°. Une nouvelle édition en 6 vol. in-8°, en a paru en 1821. Un auteur moderne a apprécié en ces termes l'influence que Beaumarchais exerça sur son époque : « Com» bien ne frémit-on pas davantage lors» qu'on songe que ce grand débat du peuple » contre les rois, que cet éternel plaidoyer » en faveur de la démocratie, qui s'était » réfugié dans les conversations et dans » les livres, va se trouver transporté » tout à coup en plein théâtre, au milieu » d'une fable licencieuse et environnée » de tout l'esprit de Beaumarchais. Beau» marchais, homme de peu, comme di» sait le duc Saint-Simon, avait peut-être » autant d'esprit que Voltaire, non pas de » cet esprit fin et délicat que Voltaire avait » le plus souvent, mais de ce gros esprit » sans retenue, qui ne recule devant » aucune personnalité, qui ne se refuse à » aucune injure, et dont l'effet est d'au» tant plus certain sur l'esprit de la mul» titude, qu'elle le comprend plus faci» ment. Aussi dès qu'après tant de fameux » procès et d'excellens mémoires, Beau» marchais s'imagina d'envahir le théâtre » au profit de la philosophie moderne,

» Il plaça sur le même plan l'intérieur de » toute une famille, depuis la grande » dame jusqu'à son page, depuis son » excellence le comte Almaviva jusqu'à » la petite Suzanne, et il jeta dans le dra» me toutes les passions d'une société » corrompue, l'amour et l'ivrognerie, la » délation et l'adultère, la calomnie et la » séduction. Il représenta la justice sous » les traits d'un vieillard imbécile; le » pouvoir sous les habits d'un grand sei» gneur toujours dupe, quoi qu'il fasse, » toujours trompé, et assez raisonnable» ment méprisable et méprisé. Au con» traire, le peuple eut le beau côté, sous » la veste brillante et bigarrée de Figaro » on le vit arriver, vif, léger, piquant, » remplaçant une conjuration par une » autre, un bon mot par un autre bon » mot, inépuisable en expédiens, se » jouant de tout et de tous, sortant vain» queur et triomphant de mille épreuves » dont il ne s'est pas inquiété une fois : » du reste sentencieux, moraliste, prê» chant la vertu et le désintéressement, » le seul homme de la pièce qui eût quel» ques notions du juste et de l'injuste; » voilà le peuple comme on le faisait alors; » depuis il a bien prouvé ce qu'il était, » digne d'excuse sans doute, mais surtout » digne de pitié. Car, si l'on considère » combien il fut flatté, combien on ré» pétait chaque jour qu'à lui seul était » le pouvoir, à lui seul la justice, à lui » seul le bien-être, à lui seul la vertu, » qu'il était le commencement et la fin de » toute monarchie en Europe, on conce» vra facilement à quels excès il devait » se porter après un enseignement aussi » funeste, aussi acharné. »

* **BEAUMARCHAIS** (Antoine de la **BARRE** de), né à Cambrai, entra d'abord dans l'ordre régulier de la maison de Saint-Victor à Paris, qu'il abandonna ensuite pour se retirer en Hollande, où il se maria, et se mit aux gages des libraires pour subsister. Devenu veuf, il rentra, dit-on, dans le sein de l'Eglise, et mourut vers 1750 Ses principaux ouvrages sont: | *Histoire de Pologne sous le roi Auguste II*, 1733, 4 vol. in-12, publiée sous le nom de l'abbé de Parthenay; | la *Monarchie des Hébreux, trad. de l'espagnol du marquis de Saint-Philippe*, 1727, 4 vol. in-12; | le *Hollandais* ou *Lettres sur la Hollande ancienne et moderne*, 3 parties, in-8°; | *Lettres sérieuses et badines sur les ouvrages des savans*, 12 vol. in-8°.

BEAUMES. *Voyez* BAUME.

BEAUMELLE (Laurent **ANGLIVIEL** de la), né à Vallerauques, dans le diocèse d'Alais, en 1727, mort à Paris, en novembre 1773, fut de bonne heure au rang des écrivains distingués. Appelé en Danemarck pour être professeur de belles-lettres françaises, il ouvrit ce cours de littérature par un Discours qui fut imprimé en 1751, et bien accueilli. Mais son inconstance ne lui permit pas de s'attacher à cet emploi. Il quitta le Danemarck avec le titre de conseiller et une pension. S'étant arrêté à Berlin, il y vit Voltaire, et ayant osé toucher à ses lauriers, il se brouilla irréconciliablement avec lui. L'histoire de ce démêlé, qui occasiona tant de personnalités et d'injures, se trouve, malheureusement pour l'honneur des lettres, dans trop de livres. On sait qu'un passage dans une brochure de La Beaumelle, intitulée *Mes pensées*, en fut la première origine. Voici ce passage : « Qu'on » parcoure l'histoire ancienne et moderne, » on ne trouvera point d'exemple de prin» ce qui ait donné sept mille écus de pen» sion à un homme de lettres à titre » d'homme de lettres; il y a eu de plus » grands poètes que Voltaire, il n'y en » eut jamais de si bien récompensés, par» ce que le goût ne met jamais de bornes » à ses récompenses; le roi de Prusse » comble de bienfaits les hommes à talens, » précisément par les mêmes raisons qui » engagent un petit prince d'Allemagne à » combler de bienfaits un bouffon ou un » nain. » Cet ouvrage, fortement pensé, mais écrit avec trop de hardiesse, et rempli de choses répréhensibles, arma l'autorité contre lui; et en arrivant à Paris, en 1753, il fut enfermé à la Bastille. Il n'en sortit que pour publier ses *Mémoires de madame de Maintenon*, qui lui attirèrent une nouvelle détention dans cette prison royale. La Beaumelle ayant obtenu sa liberté, se retira en province, où il épousa la fille de M. Lavaysse, célèbre avocat de Toulouse. Une dame de la cour l'appela à Paris vers l'an 1772, et voulut l'y fixer en lui procurant une place à la bibliothèque du roi; mais il n'en jouit pas long-temps : une fluxion de poitrine l'enleva à sa famille et à la littérature. Il a laissé un fils et une fille. Ses ouvrages sont : | une *Défense de l'Esprit des Loix*, contre l'auteur des *Nouvelles ecclésiastiques*, qui ne vaut point celle que le président de Montesquieu publia lui-même; ni l'une ni l'autre ne peuvent satisfaire sur tous les points; | *mes Pensées, ou le Qu'en dira-*

t-on? in-12, livre dont la réputation ne s'est pas soutenue, quoiqu'il y ait beaucoup d'esprit; sans doute parce qu'elle était principalement fondée sur les maximes téméraires et pernicieuses qu'il renfermait, et que ces sortes de réputations n'ont qu'un temps; | Les *Mémoires de Madame de Maintenon*, 6 vol. in-12, qui furent suivis de 9 vol. de Lettres. (*Voyez* MAINTENON.) On y hasarde plusieurs faits : on en défigure d'autres; on attribue à cette dame des propos parfaitement contradictoires à la manière de penser qu'elle a le plus constamment manifestée; le style n'a ni la décence, ni la dignité qui conviennent à l'histoire. | *Lettres à M. de Voltaire*, in-12, pleines de sel et d'esprit. L'auteur avait publié le *Siècle de Louis XIV* avec des notes, en 3 vol. in-12. Voltaire avait combattu ces remarques dans une brochure intitulée : *Supplément au Siècle de Louis XIV*. La Beaumelle donna en 1754 une Réponse à ce Supplément, qu'il reproduisit en 1761, sous le titre de *Lettres.* | *Pensées de Sénèque*, en latin et en français, in-12, dans le goût des Pensées de Cicéron, de l'abbé d'Olivet, qu'il a plutôt imité qu'égalé. | *Commentaires sur la Henriade*, Paris, 1775, 2 vol. in-8°. Il y a de la justesse, du goût, mais trop de minuties. | Une traduction manuscrite des Odes d'Horace; | des *Mélanges* aussi manuscrits, parmi lesquels on trouve des choses piquantes. L'auteur était naturellement porté à la satire. Son caractère était franc, mais ardent et inquiet. Sa religion était si peu décidée que quelques-uns le font protestant, et d'autres, catholique. S'il fut un violent adversaire de Voltaire, ce n'est pas qu'il eût des principes fort différens de ceux de ce poète. On a entendu dire à La Beaumelle : *Personne n'écrit mieux que Voltaire... D'où vient donc*, lui dit quelqu'un, *que vous le déchirez...? C'est*, répondit-il, *que mes ouvrages s'en vendent mieux et qu'il ne m'épargne dans aucun des siens.* Réponse qui exprime admirablement les deux grands mobiles de toutes les démarches de nos bruyans écrivains, l'intérêt et l'orgueil.

* **BEAUMETZ** (Briois de), premier président au conseil d'Artois, fut nommé en 1789 député de la noblesse aux états-généraux, et se rangea du côté gauche, tenant néanmoins à la partie qui semblait la moins exagérée. Elu président au mois de mai 1790, il se déclara en faveur du *veto* suspensif. Il appuya ensuite l'établissement des jurés, et défendit le système des assignats. L'année suivante, il accusa les ministres, à l'exception de Montmorin, et prétendit que le corps législatif avait le droit de demander leur renvoi, et les citoyens celui de les accuser criminellement après leur sortie du ministère. Enfin, il prit part à toutes les questions importantes qui s'agitèrent dans l'Assemblée constituante. Lorsqu'elle fut dissoute, il fut nommé membre du conseil du département de la Seine, et en cette qualité il signa la pétition adressée à Louis XVI pour réclamer le traitement qu'on voulait refuser aux prêtres non assermentés. Il émigra en 1792, et ne rentra en France qu'en 1800. Il mourut en 1802. Il avait des talens, mais beaucoup d'ambition, et on prétend qu'il n'avait paru favorable à la révolution que par haine pour M. de Calonne qui lui avait toujours barré le chemin du ministère.

BEAUMONT des ADRETS. *Voyez* ADRETS.

BEAUMONT de PÉRÉFIXE. *Voyez* PÉRÉFIXE.

BEAUMONT (Geoffroi de), natif et chanoine de Bayeux, légat du saint Siége en Lombardie, suivit, en qualité de chancelier, Charles d'Anjou, frère de saint Louis, au royaume de Naples. Nommé à son retour évêque de Laon, il fit les fonctions de pair l'an 1272, au couronnement de Philippe le Hardi, et mourut l'année d'après. C'était un prélat vertueux et d'un grand mérite.

BEAUMONT (François), né dans le comté de Leicester en 1585, mourut à la fleur de son âge en 1615, et fit plusieurs tragédies et comédies pour le théâtre anglais; elles furent applaudies. Fletcher, son ami, l'aidait dans la composition de ses pièces. Ces deux hommes furent rivaux, sans être jaloux. On a réuni leurs ouvrages dans une belle édition publiée en 1711, en 7 volumes in-8°.

BEAUMONT (Guillaume-Robert-Philippe-Joseph-Jean de), curé de Saint-Nicolas de Rouen, sa patrie, mort au mois de septembre 1761, fut regretté de ses ouailles, qu'il édifiait et qu'il instruisait. On a de lui quelques ouvrages de piété, qui manquent quelquefois d'élévation, mais qui ne peuvent produire que des fruits de vertu. | *De l'imitation de la sainte Vierge*, in-18; | *Pratique de la dévotion au divin cœur de Jésus*, in-18; | *Exercice du parfait Chrétien*, 1757, in-24; | *Vie des Saints*, en 2 vol.; | *Mé-*

ditations pour tous les jours de l'année, etc.

BEAUMONT (Christophe de), né au château de la Roque, dans le diocèse de Sarlat, en 1703, d'une famille ancienne, contracta dès son enfance, par les soins de sa mère, l'amour de l'ordre, une grande sévérité de mœurs, et un respect profond pour tout ce qui tient à la religion. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il devint chanoine et comte de Lyon, évêque de Bayonne en 1741, et passa à l'archevêché de Vienne en 1745. Louis XIV l'ayant nommé en 1746 au siége de Paris, lui écrivit deux fois vainement pour le faire acquiescer à cette nomination, et le prélat n'obéit qu'à des ordres précis, qu'il regarda comme l'expression de la volonté de Dieu. Tout le monde sait de quelle manière il se conduisit dans ce poste délicat; par quel mélange de douceur et de fermeté son zèle s'opposa tantôt aux progrès alarmans de l'impiété, tantôt aux artifices d'une secte d'autant plus redoutable au repos de l'Eglise, qu'elle s'opiniâtre à rester en apparence dans son sein pour le déchirer d'une manière plus sûre. Les principes qui dirigèrent invariablement la conduite de Beaumont dans ces temps pénibles, lui conservèrent l'estime de ceux mêmes auxquels il croyait devoir opposer toute la résistance du ministère chrétien. Il acheva de la gagner par la tranquillité et l'égalité d'âme avec lesquelles il supporta les divers exils qui furent la suite de son zèle et de son courage. Louis XV eut constamment pour lui un attachement tendre et vif; les Anglais, malgré les préjugés du schisme et de l'hérésie, furent ses admirateurs; le roi de Prusse fit de sa fermeté les plus grands éloges. Après diverses tempêtes, rendu à son diocèse, il s'occupa à maintenir la discipline ecclésiastique, avec d'autant plus de vigueur que le relâchement devenait plus général; à veiller sans cesse sur ses ouailles chéries, à les instruire, à les défendre contre ceux qui se parent si mal à propos du nom de philosophes; à combattre sans ménagement l'erreur, et à la foudroyer par les instructions les plus lumineuses et les censures les plus vigoureuses. On vit à sa mort, arrivée le 12 décembre 1781, un spectacle bien touchant, celui de trois mille pauvres assiégeant les portes de l'archevêché, demandant un père, et dont les cris et les gémissemens annonçaient la grande perte que la capitale avait faite. On trouva plus de mille ecclésiastiques, et plus de 500 personnes qui ne subsistaient que des bienfaits de ce digne prélat. C'est surtout à l'égard des vierges qu'un souffle contagieux pouvait flétrir, qu'il prodiguait des soins charitables pour mettre leur vertu en sûreté; à l'égard des jeunes gens, pour leur procurer une éducation chrétienne. Sa charité était si riche en ressources, que des gens qui le connaissaient peu ont prétendu qu'il ne soulageait tant d'infortunés qu'aux dépens de son exactitude à satisfaire ses propres créanciers; et l'on a vu un citoyen riche et vertueux, offrir la plus grande partie de sa fortune, pour payer, disait-il, les dettes de son archevêque expirant, et pour préserver sa mémoire d'une tache qui aurait pu rejaillir sur la religion; mais il ne tarda pas à être détrompé. Le bon ordre qui régnait dans les affaires domestiques du prélat, son économie, sa frugalité, ses privations personnelles, tout cela empêcha que le trésor où il puisait sans cesse ne fût épuisé. M. d'Aguin de Château-Lion a tracé son portrait dans ces quatre vers :

Austère dans ses mœurs, vrai dans tous ses discours,
Plein de l'esprit de Dieu, qui l'anime et l'embrase,
Ou libre ou dans les fers, il sut joindre toujours
La fermeté d'Ambroise à la foi d'Athanase.

On a de lui un grand nombre d'*Instructions pastorales*, pleines d'onction et de force; on estime surtout celles où le prélat attaque les erreurs dominantes, et s'élève contre J. J. Rousseau (*voyez* ce mot), contre Voltaire, contre le *Bélisaire* de Marmontel, etc. On a donné le recueil de ses *Mandemens et instructions pastorales*, en un gros vol. in-4°; recueil précieux, très propre à maintenir les bons principes, l'autorité de l'Eglise, l'orthodoxie, et à démasquer les nouvelles erreurs. Il est malheureux qu'on ait retranché une des instructions les plus essentielles, où les droits de l'Eglise sont supérieurement établis. M. Ferlet a fait son *Eloge funèbre*, Paris, 1784.

* **BEAUMONT** (Jean-Baptiste-Jacques-Elie de), né à Carentan, en Normandie, en 1732, mort à Paris le 10 janvier 1786. Reçu avocat en 1752, il plaida d'abord quelques causes avec peu de succès. La nature, qui l'avait doué de presque toutes les qualités de l'orateur, lui avait refusé l'organe qui les fait valoir. Son défaut de voix le fit renoncer à l'audience pour se renfermer dans son cabinet Là, il parlait aux magistrats avec l'empire de la plus forte éloquence. Son *Mémoire* pour les Calas, Paris, 1762, in-4°, produisit la

plus grand effet, et contribua beaucoup à faire réhabiliter cette famille. Cet ouvrage fut suivi d'un grand nombre de *Mémoires*, où l'on connaît un homme profond et maître de son sujet. Son style, plein d'intérêt, de chaleur et de clarté, l'a fait placer au rang des premiers écrivains de son siècle. Cet homme, si ingénieux dans son cabinet, portait dans la société une bonhomie qui le rendait presque méconnaissable. De là les différens jugemens qu'on a portés sur son compte. Il était seigneur de Canon en Normandie; c'est là qu'il forma cette fête intéressante, connue sous le nom de *Fête des bonnes gens*. — Sa femme, Anne-Louise MORIN DUMÉNIL, née en 1729 à Caen, et morte en 1783, est auteur des *Lettres du marquis de Roselle*, 1704, 2 vol. in-12, et de la 3e partie des *Anecdotes de la cour et du règne d'Edouard II, roi d'Angleterre*, 1776, in-12, ouvrage dont les deux premières parties sont de madame de Tencin.

* BEAUMONT (ANTOINE-FRANÇOIS vicomte de), chef de division des armées navales, né au château de la Roque en Périgord, le 3 mai 1733, et neveu de M. Christophe de Beaumont, archevêque de Paris, servit de bonne heure dans la marine, et se rendit bientôt célèbre dans un combat long et opiniâtre qu'il soutint dans le sud-ouest d'Ouessant, le 11 septembre 1781, contre la frégate commandée par le capitaine Vindsor, et qui fut entièrement rasée. Le roi fit peindre ce combat pour perpétuer le souvenir des belles actions de la marine française, et il donna une copie du tableau au vicomte de Beaumont. Député par la noblesse aux états-généraux, il défendit avec énergie les intérêts de son ordre. « Pénétrez-vous, » Messieurs, disait-il dans cette assemblée, de cette terrible vérité; la *confusion des ordres doit en amener l'anéantissement, et par conséquent celui de la monarchie.* » Lorsque l'Assemblée constituante décréta l'abolition de la noblesse, il protesta contre ce décret au nom des gentilshommes de sa province. Cette protestation fut insérée dans plusieurs journaux, et il l'avoua hautement aux autorités constituées, qui lui écrivirent pour savoir si elle était réellement de lui. « On a ruiné ma fortune, écrivait-il, » et je n'ai fait entendre aucune plainte. » On veut me dépouiller du caractère de » chevalier français; mais qui peut m'empêcher de croire que la noblesse, une » fois acquise par les vertus, ne peut se » perdre que par le crime, etc. » M. de Beaumont émigra quelque temps après, et rentra en France vers 1800. Il est mort en 1805, à Toulouse.

BEAUMONT (madame LE PRINCE de), née à Rouen le 26 avril 1711, morte à Paris en 1780, est très avantageusement connue par un grand nombre d'ouvrages destinés à l'éducation et à l'instruction de la jeunesse, tels que | le *Magasin des enfans*, | le *Magasin des adolescentes*, | le *Magasin des jeunes dames*, | le *Magasin des pauvres*, | *Lettres de madame Dumontier*; | *Education complète ou Abrégé de l'histoire ancienne*; | le *Mentor moderne*; | les *Américaines, ou la Preuve de la religion chrétienne par les lumières naturelles*, etc. Ce dernier ouvrage (6 vol in-12), contient des vues plus relevées et des observations plus sérieuses que les précédens; l'auteur s'y laisse quelquefois aller à des spéculations de systèmes, et semble se déplacer : mais en général ses vues sont saines, sages et utiles. Il y a dans la *Dévotion éclairée, ou Magasin des dévotes*, certaines choses qui peuvent prêter à la critique, et qu'un peu plus de circonspection aurait fait éviter.

* BEAUMONT DE CARRIÈRE (le baron), général français, mort en 1813, fut d'abord aide-de-camp de Murat qu'il suivit en Italie et en Egypte. Nommé ensuite colonel du 10e régiment de chasseurs, il se distingua dans la campagne d'Autriche en 1805, notamment au combat de Wertingen où il fit prisonnier au milieu des rangs ennemis un capitaine de cuirassiers autrichiens. Après la bataille d'Austerlitz, il devint général de brigade et continua de servir avec distinction en Allemagne et en Espagne, où il se fit remarquer dans toutes les affaires par plusieurs actions brillantes, et particulièrement dans celle d'Alcaron. Il avait été nommé général de division à la grande armée peu de temps avant sa mort.

* BEAUMONT (JEAN-FRANÇOIS-ALBANIS), membre de la société royale de Londres, et des académies de Genève et de Turin, naquit à Chambéry vers 1750. Il étudia les mathématiques à l'école du génie de Mézières, et fut nommé, en 1775, ingénieur en second par Victor-Amédée III. Choisi par le duc de Glocester pour diriger l'éducation de ses enfans, il s'occupa, durant son séjour à Londres, à décrire l'immense chaîne granitique qui s'étend depuis les bouches du Var jusqu'en

Carinthie. Beaumont revint, en 1796, dans son pays, et y partagea son temps entre l'éducation d'un troupeau de mérinos, et l'étude des antiquités et de la statistique de la Savoie, jusqu'à sa mort arrivée en 1812. On a de lui : | *Voyage historique et pittoresque de la ville et du comté de Nice*, Genève, 1787 ; | *Description des glaciers de Framigny*, 1793 ; | *Description des Alpes grecques et cottiennes*, ou *tableau historique et statistique de la Savoie*, Paris, 1802, 2 vol. in-4°, avec fig., et un atlas in-folio ; | *Seconde partie* du même ouvrage, Paris, 1806, 2 vol. in-4° ; | des *Mémoires sur la manière de défendre les camps*, publiés à Turin ; | des *Mémoires sur l'histoire naturelle, sur l'art de fonder solidement dans la mer*, et *sur la possibilité d'établir une route du Chablais en Valais, par Millerie*, inséré au Moniteur de 1800, etc.

* **BEAUMONT-BRIVAZAC** (le comte de), né aux environs de Toulouse, était, avant la révolution, chef d'escadron du régiment de cavalerie de la reine, et chevalier de Saint-Louis. Il se retira à Londres, où il étudia à fond les affaires coloniales, sur lesquelles il a publié un ouvrage remarquable intitulé : l'*Europe et ses colonies, en décembre* 1819, Paris, 1820, 2 vol. in-8° ; 2e édition, 1822. On y trouve des détails précieux sur les états nouvellement indépendans de l'Amérique du sud. M. de Beaumont est mort à Paris, le 3 août 1821.

BEAUNE (JACQUES de), baron de Samblançai, surintendant des finances sous François Ier, les administra à la satisfaction de ce prince, jusqu'à ce que Lautrec eût laissé perdre le duché de Milan, faute d'avoir touché les sommes qui lui avaient été destinées. Le roi lui en faisant de vifs reproches, il s'excusa, en disant que le même jour que les fonds pour le Milanais avaient été préparés, la reine-mère avait été elle-même à l'épargne pour lui demander tout ce qui lui était dû de ses pensions, et des revenus du Valois, de la Touraine et de l'Anjou, dont elle était douairière, l'assurant qu'*elle avait assez de crédit pour le sauver, s'il la contentait ; et pour le perdre, s'il la désobligeait.* Le roi ayant fait appeler sa mère, elle avoua qu'elle avait reçu de l'argent ; mais elle nia qu'on lui eût dit que c'était celui qui devait passer à Milan. Samblançai fut la victime de son mensonge. La reine-mère poursuivit sa mort avec tant d'ardeur, qu'il fut pendu en 1527 au gibet de Montfaucon, pour crime de péculat. Il fut long-temps à l'échelle avant d'être exécuté, attendant toujours sa grâce ; mais il l'espéra en vain. Sa mémoire fut justifiée quelque temps après. L'abbé Gervaise, dans la *Vie de saint Martin de Tours*, remarque que ce fut Samblançai (qu'il appelle *Fournier* au lieu de *Beaune*) qui conseilla à François d'enlever le treillis qui fermait le tombeau de saint Martin, et ajoute : « Cinq ans après, le même » jour que le treillis avait été enlevé, sur » une fausse accusation, il fut condamné » à être pendu, et le fut en effet quel- » ques jours après à Montfaucon, dans » le fief du prieuré de saint Martin-des- » Champs. »

BEAUNE (RENAUD de), naquit à Tours en 1527. Il prit d'abord le parti de la robe ; mais étant entré ensuite dans l'état ecclésiastique, il fut nommé à l'évêché de Mende, à l'archevêché de Bourges, et ensuite à celui de Sens, en 1596. Clément VIII, irrité de ce que ce prélat avait absous Henri IV, sans la participation du chef de l'Eglise, et de ce qu'il avait proposé de faire un patriarche en France, lui refusa ses bulles, et les lui accorda ensuite six ans après. De Beaune se distingua aux assemblées du clergé, aux états de Blois, où il présida en 1588, et surtout à la conférence de Surennes. Il joignait à une mémoire prodigieuse, beaucoup de pénétration dans l'esprit, et de fermeté dans le caractère. Le marquis de Paulmy d'Argenson (*Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*, lettre T.) rapporte une singularité de la vie de ce prélat digne d'être recueillie. « Il avait, dit-il, l'appétit le » plus extraordinaire, était obligé de faire » six repas par jour, de quatre heures en » quatre heures, et avait été forcé de pren- » dre des dispenses pour dire la messe » moins à jeun que le commun des prê- » tres. Loin que cette quantité d'alimens » appesantît son esprit, il ne se trouvait » jamais la tête pesante que quand il avait » besoin de manger. Il craignait de faire » des exercices de corps, parce qu'ils aug- » mentaient son appétit, mais il se livrait » au travail de cabinet le plus assidu en » sortant de table. » Il mourut en 1606, grand aumônier de France, et commandeur des ordres du roi, à 79 ans. On a de lui le *Psautier traduit en français*, Paris, 1586, in-4°.

BEAUNE (FLORIMOND de), conseiller au présidial de Blois, de la même famille que les précédens, fut fort lié avec Des-

cartes. Il inventa les instrumens d'astronomie, et mourut en 1652.

* **BEAUNOIR** (Alexandre-Louis-Bertrand), quitta fort jeune la maison paternelle, et sous le nom de Beaunoir, anagramme de Robineau, se mit à faire des vers et des pièces de théâtre pour les petits spectacles. Cependant un de ses amis l'ayant fait entrer à la bibliothèque du roi, il prit le petit collet, qu'il quitta sur l'ordre de l'archevêque de Paris, lorsqu'il eut donné *l'Amour quêteur*. Beaunoir fut depuis directeur des spectacles à Bordeaux; mais ayant mal fait ses affaires, il sortit de France, le 15 juillet 1789. A cette époque, il était orateur de la loge du Contrat social, il s'arrêta d'abord en Belgique. Après l'expulsion des Autrichiens, la manifestation trop franche de ses opinions, en faveur de Joseph II, le rendit suspect au gouvernement aristo-théocratique qui régnait dans Bruxelles; il essuya des vexations dont il conserva un vif ressentiment. Il publia ensuite un journal intitulé le *Vengeur*, dirigé contre les principes de la révolution française : cet écrit périodique, rédigé avec quelque talent, n'eut qu'une courte existence. Beaunoir, en quittant Bruxelles, parcourut la Flandre, la Hollande, l'Allemagne, la Russie, et fut directeur à Saint-Pétersbourg, de trois spectacles de la cour. Obligé d'abandonner précipitamment ce pays en 1801, il revint à Paris, où il fut correspondant littéraire d'etrangers de distinction, entre autres de Jérôme Bonaparte, alors roi de Westphalie. Depuis la restauration, Beaunoir était employé à une division littéraire du ministère de la police. Ses principaux ouvrages sont : | *Voyage sur le Rhin, depuis Mayence jusqu'à Dusseldorf*, Neuwied, 1791; | *Annales de l'empire français* (*avec Dampmartin*), 1805, in-8°; | *L'arc-en-ciel*, scènes allégoriques à l'occasion de la naissance du duc de Bordeaux, Paris, 1820, in-8°; | *Diverses brochures politiques*. Beaunoir a donné quelques-uns de ses ouvrages sous le nom de sa femme (Louise-Céline Cheval, femme Beaunoir), morte le 19 janvier 1821, âgée de 55 ans.

* **BEAUPLAN** (Guillaume LE VASSEUR, sieur de), ingénieur géographe, né en Normandie, au commencement du 17e siècle, s'attacha au service de Sigismond III et de Ladislas IV, rois de Pologne, qui lui donnèrent le grade de capitaine d'artillerie. Il fit, en cette qualité, toutes les campagnes de l'Ukraine sous le général Koniespolski, et fut principalement employé à lever la carte de cette nouvelle province, où il fonda un grand nombre de villages. Privé, par la mort du roi Ladislas, de la récompense qu'il avait droit d'attendre, et négligé par son successeur, il se retira dans sa patrie, et publia, en 1750, sa *Description de l'Ukraine*, réimprimée en 1760, et qui fut traduite en anglais et en allemand. On y trouve des détails curieux et intéressans. Dubois en a donné un extrait fort étendu dans son *Histoire littéraire de Pologne*. On a encore de Beauplan une *Carte de l'Ukraine*, en 4 feuilles, devenue fort rare, et une *Carte de Normandie*, qui parut d'abord en 5 feuilles, et ensuite en 12. On en a donné une réduction en 2 feuilles. Il avait fait une *Carte générale de la Pologne*, avec les figures des hommes, animaux, plantes et autres choses rares que l'on voit en ces pays; mais son graveur étant mort, sa veuve en envoya toutes les planches au roi de Pologne qui les avait fait demander, et l'auteur n'en eut plus de nouvelles.

* **BEAUPUY** (Nicolas), membre de l'Assemblée législative, du conseil des Cinq-cents, et du sénat conservateur, naquit en 1750 à Mussidan (aujourd'hui dans le département de la Dordogne), d'une famille noble. Il entra au service militaire en 1767, comme sous-lieutenant, et servit 22 ans avant d'arriver au grade de major. A l'époque de la révolution, il fut nommé lieutenant-colonel dans le régiment de mestre-de-camp. Beaupuy adopta les nouvelles idées, et fut nommé par ses concitoyens commandant de la garde nationale, maire de sa commune, membre du directoire du département de la Dordogne. En 1791, il renonça à la carrière militaire, fut admis à l'Assemblée législative, et quelque temps après, nommé membre du comité militaire. Après le 10 août, on l'envoya en mission au camp de Châlons. Il retourna ensuite à Mussidan, et devint président du comité révolutionnaire de son département. La Convention le punit de l'humanité de sa conduite en le destituant. Il passa ensuite au corps législatif, fit partie de la commission des inspecteurs, et après le 18 brumaire, coopéra à la rédaction de l'acte constitutionnel. Beaupuy fut encore nommé au sénat conservateur; s'étant rendu vers cette époque dans sa ville natale, il y mourut quelques jours après son arrivée.

* **BEAUPUY** (Michel), général de di-

vision d s armées françaises, frère du précédent, naquit à Mussidan. Choisi au commencement de la révolution pour commandant d'un bataillon de volontaires de la Dordogne, il mérita par plusieurs actions d'éclat d'être nommé général de division avant la fin de la campagne. Il se signala particulièrement dans le bourg de Costhen, où se trouvant seul au milieu des Prussiens, il désarma leur commandant qui se disposait à le percer de son épée; sa troupe arriva fort à propos pour le dégager. Il n'était que colonel; cette action lui valut quelques jours après le grade de chef de brigade. Beaupuy fut ensuite envoyé dans la Vendée, où il se distingua également autant par sa bravoure que par son humanité. Il eut beaucoup de part à la première pacification, et passa à l'armée du Rhin où il se fit admirer par sa belle retraite de Franckenthal. Un boulet de canon l'enleva au combat d'Emandinghen, lorsqu'il donnait les plus belles espérances. Il joignait l'instruction à la plus haute valeur. Le général Desaix fit transporter sa dépouille mortelle à Brissac, et lui fit élever un monument. Peu de généraux ont été blessés aussi souvent que lui, parce qu'il payait toujours de sa personne, et qu'aucun obstacle ne pouvait ralentir son ardeur. Deux de ses frères (Louis-Gabriel et Pierre-Armand), ont servi avec distinction, et ont été tués également sur le champ de bataille.

BEAURAIN (Jean de), né le 17 janvier 1696, à Aix-en-Issart, dans le comté d'Artois, tirait son origine des anciens châtelains de Beaurain, qui n'en est éloigné que de trois quarts de lieue. Dès l'âge de 19 ans il vint à Paris, et s'appliqua à la géographie sous le célèbre Pierre Moulart Sanson, géographe du roi. Ses progrès furent si rapides, qu'à l'âge de 25 ans, il fut décoré du même titre. Un calendrier perpétuel qu'il inventa, et dont Louis XV s'est amusé pendant une vingtaine d'années, lui procura l'honneur d'être connu de sa Majesté, pour qui il fit nombre de plans et de cartes, dont l'énumération serait ici superflue. Mais ce qui mit le sceau à sa réputation, fut la *Description topographique et militaire des campagnes de Luxembourg, depuis 1690 jusqu'en* 1694, Paris, 1756, 3 vol. in-fol. L'honneur qu'il eut de contribuer à l'éducation de M. le dauphin, lui procura une pension en 1756. Indépendamment de ses talens dans la géographie, il en avait pour les négociations. Le cardinal de Fleury et Amelot eurent plus d'une fois lieu de s'applaudir de l'avoir choisi dans des occasions délicates. Attaqué d'une rétention d'urine, en 1761, à Versailles, il fut si heureusement secouru par les médecins et chirurgiens du roi, que ce monarque lui envoya, que cette première attaque ne lui fut pas funeste; mais la cause du mal n'était pas détruite. Il en mourut à Paris le 11 février 1771. C'est à son fils que l'on doit les *Cartes pour l'histoire de la campagne du grand Condé de* 1674, *et celles de l'histoire des quatre dernières campagnes de Turenne, de* 1672 *à* 1675, dont M. de Grimoard a fait le texte. Cet écrivain tâche vainement, dans ce dernier ouvrage, de faire regarder comme des fables les horreurs exercées dans le Palatinat. (*Voyez* le *Journal historique et littéraire*, 15 mars 1783, page 409.)

BEAUREGARD. *Voyez* **BERIGARD.**

* **BEAUREGARD** (l'abbé), prédicateur jésuite, né à Pont-à-Mousson en 1731, se fit une grande réputation dans les provinces et dans la capitale par son éloquence impétueuse, son ton apostolique et des traits de génie qui l'auraient fait placer au rang des premiers orateurs, s'ils n'eussent été trop souvent déparés par une diction peu soignée, quelquefois déclamatoire et souvent mêlée de trivialités choquantes. Sa haute vertu commandait le respect et ajoutait aux fruits de ses prédications : aussi éloigné de briguer les applaudissemens qu'il était audessus des atteintes de l'ambition, il ne songea qu'à obtenir la plus solide des récompenses, celle du bien qu'il faisait, et il en fit beaucoup; il ne prêchait jamais son sermon sur les mauvais livres, qu'il ne vît plusieurs de ses auditeurs venir déposer à ses pieds quelques-uns de ces instrumens de corruption. Appelé à la cour en 1789, pour y prêcher le carême, il y fit la plus grande sensation. On remarqua surtout ces paroles prophétiques qu'il prononça dans un moment d'inspiration. « Oui, vos temples, Seigneur, seront » dépouillés et détruits, vos fêtes abolies » votre nom blasphémé, votre culte pro» scrit. Mais, qu'entends-je? grand Dieu! » que vois-je? Aux saints cantiques qui » faisaient retentir les voûtes sacrées en » votre honneur, succèdent des chants » lubriques et profanes! et toi! divinité » infâme du paganisme, impudique Vé» nus! tu viens ici même prendre auda» cieusement la place du Dieu vivant, t'as» seoir sur le trône du saint des saints, et

» recevoir l'encens coupable de tes nou- » veaux adorateurs. » Dans ce discours improvisé avec chaleur, on eût dit qu'il voyait les malheurs qui menaçaient alors la France et qui ne tardèrent pas à éclater. La liberté avec laquelle il tonnait contre les vices, et quelques applications que se firent des hommes puissans, le firent dénoncer comme un séditieux et un fanatique. Il se retira à Londres, où son zèle ne fut pas mieux accueilli. Enfin il se rendit à Maestricht, puis à Cologne et de là en Souabe, auprès de la princesse Sophie de Hohenlohe, qui sut apprécier ses talens et son mérite. Il termina ses jours près d'elle, dans le château de Groning, en 1804, âgé de 73 ans. Ses sermons, qu'il légua aux jésuites de Russie, n'ont point été imprimés. On en a publié un *Abrégé* en 1 vol. in-12, Paris, 1820, qui donnera une idée de sa manière. Ceux qui n'ont pas eu l'avantage de l'entendre, verront dans ces discours, quoique mutilés et privés de la vie qu'il leur donnait, la hauteur et l'étendue de son génie, devineront ses pensées sublimes, et pourront s'en figurer les effets. Les jeunes ecclésiastiques qui se destinent à la chaire, trouveront dans cet ouvrage des modèles de discours, des règles de bon goût, et des leçons de sagesse et de vertu; ils y trouveront surtout beaucoup de pensées qui n'appartiennent qu'à lui, et qu'ils pourront employer avec succès.

* **BEAUREPAIRE**, chef vendéen. Il était seigneur de Beaurepaire, dans le district de Montaigu, et joignit les insurgés depuis le mois d'avril 1793. Depuis il forma une division qui se joignait tantôt à l'armée du centre, tantôt à celle de Lescure. Il se distingua en plusieurs combats et commandait l'infanterie vendéenne à la seconde bataille de Châtillon, où il fut blessé grièvement, et dut à l'attachement de ses soldats de ne pas être laissé parmi les morts. Lors du passage de la Loire, on le transporta à Fougères, où il mourut peu de temps après des suites de ses blessures.

* **BEAUREPAIRE** (de) commandait la place de Verdun lorsque l'armée prussienne vint en faire le siége en 1792. Le conseil de guerre ayant décidé qu'il fallait se rendre, Beaurepaire se brûla la cervelle. La Convention lui décerna les honneurs du Panthéon, et accorda une pension à sa veuve.

* **BEAURIEU** (Gaspard Guillard de), né à Saint-Pol, dans l'Artois, le 9 juillet 1728, après avoir fait de bonnes études, se livra à la culture des lettres, et devint admirateur de Locke, de J. J. Rousseau, de Mably. Sa conversation était agréable et spirituelle; mais une figure assez semblable à celle qu'on donne à Esope, et un costume grotesque, lui donnoient un air d'originalité que ne démentoient ni ses idées, ni sa manière de vivre, ni son caractère. Quand on lui reprochait son indifférence pour la fortune : « J'ai trop » aimé l'honneur et le bonheur, répondait- » il, pour avoir jamais pu aimer la ri- » chesse. » Il aimait beaucoup les enfans, et il s'occupa constamment de leur éducation. C'est ce qui le porta, à 67 ans, à se faire élève de l'école normale. Son projet favori était l'établissement d'une pépinière d'instituteurs, qui s'occuperaient du soin de propager les idées philosophiques jusque dans la classe la plus pauvre. Il a publié plusieurs ouvrages : | *l'Heureux citoyen*, 1759, in-12; | *Cours d'histoire sacrée et profane*, 1763, 2 vol. in-12, nouvelle édit., 1770; | *le Portefeuille amusant*, 1763, in-12; | *le faux Philosophe, Discours à J. J. Rousseau*, 1763, in-12; | *Abrégé de l'histoire des insectes, dédié aux jeunes personnes*, 1764, 2 vol. in-12; | *le Portefeuille français*, ou *Choix nouveau de différentes pièces de prose et de poésie*, Paris, 1765, in-12; | *l'Heureux vieillard*, drame pastoral, 1769, in-8°; | *Cours d'histoire naturelle*, 1770, 7 vol. in-12; | *Variétés littéraires, galantes et amusantes*, Amsterdam, 1773, in-12; | *de l'Allaitement et de la première éducation des enfans*, Genève, 1782, in-12; | *l'Elève de la nature*, dont il publia la première édition sous le nom de J. J. Rousseau, ce qui contribua beaucoup au succès du livre, qui depuis a été réimprimé souvent en 3 vol. in-12, et à Genève, 1790, 2 vol. in-8°. Cette édition diffère des autres en ce qu'on y a retranché le 3e vol. pour y substituer d'autres détails plus liés au corps de l'ouvrage; | l'*Accord parfait*, ou l'*Equilibre physique et moral*, 1793, in-18; | une *Lettre* anonyme *sur la littérature et le bonheur*.

BEAUSOBRE (Isaac de), né à Niort en 1659, d'une famille originaire de Provence, se réfugia en Hollande, pour éviter les poursuites qu'on faisait contre lui, en exécution d'une sentence qui le condamnait à faire amende honorable. Son crime était d'avoir brisé les sceaux du roi, apposés à la porte d'un temple, après la défense de professer publiquement la re-

ligion prétendue réformée. Il passa à Berlin en 1694. Il fut fait chapelain du roi de Prusse, et conseiller du consistoire royal. Il mourut en 1738, après avoir publié plusieurs ouvrages : | *Défense de la doctrine des réformés ;* | une traduction du *Nouveau Testament*, accompagnée de notes en français, faites avec Lenfant, à Amsterdam, 1718, et réimprimée en 1741, 2 vol. in-4° ; elle est estimée dans son parti; | *Dissertation sur les Adamites de Bohème.* Il y montre qu'il connaissait peu cette secte, et fait de vains efforts pour la justifier des abominations que des gens mieux instruits lui ont reprochées. (*Voy.* PICARD et ZINZENDORF.) | *Histoire critique de Manichée* (Manès) *et du manichéisme*, en 2 vol. in-4°, 1734 et 1739. Il y a des recherches et de l'érudition, mais en même temps des vues fausses, des réflexions déplacées qui dérogent autant à l'exactitude du jugement qu'à la sagesse des principes qui doivent diriger un historien, et enfin un esprit de système qui veut tout ramener à certaines idées. L'auteur trouve le manichéisme et les deux principes dans les écrits de ceux mêmes qui n'y ont jamais songé. Il y a des reproches encore plus graves à lui faire. « Beausobre, dit un critique cé» lèbre, marque un grand mépris pour » les Pères grecs, et paraît ne vouloir pas » recevoir leur témoignage. Il ne mé» nage pas plus saint Augustin. Mais com» ment persuadera-t-il qu'un docteur si » éclairé, qui a vécu huit ans parmi les » manichéens, n'a point entendu leur » doctrine, et qu'il leur attribue des er» reurs qui n'étaient qu'à lui? L'historien » du manichéisme ne peut assurément » manquer de plaire à ses lecteurs; mais » il faut le lire avec précaution, et les es» prits désintéressés conviendront qu'il se » serait fait plus d'honneur, s'il eût été » plus modéré dans sa critique, et s'il eût » traité les Pères avec plus de décence. » L'ardeur de son imagination lui a fait » commettre des fautes et adopter des ca» lomnies qu'on ne lui reprocherait pas, » si, comme il le pouvait et le devait, il » eût pris soin de se mieux instruire. » | Des *Sermons*, 4 vol. in-8°, où l'on trouve peu de profondeur, et une éloquence assez négligée. | Plusieurs *dissertations* dans la *Bibliothèque germanique*, à laquelle il a travaillé jusqu'à sa mort. Il a continué avec Roques les *Discours historiques et critiques sur les événemens les plus remarquables de l'Ancien et du Nouveau Testament*, 6 vol. in-fol. Beausobre écrivait avec chaleur, prêchait de même. Son cœur était généreux, humain, compatissant; mais par un défaut de prudence, il se livrait à des vivacités et des emportemens qui troublaient son repos et celui des autres. Les philosophes l'ont regardé comme agrégé à leur secte; mais quoiqu'il ait bien dit des choses qui semblent le prouver, il en a dit beaucoup d'autres qui peuvent être considérées comme une rétractation des premières. *L'Eloge funèbre du prince d'Anhalt-Dessau* est rempli de vues chrétiennes, et de maximes très opposées à l'incrédulité.

BEAUSOBRE (Louis de), conseiller intime du roi de Prusse, directeur de la maison de charité à Berlin, membre de l'académie royale des sciences de la même ville, mort le 3 décembre 1783, à la suite d'une attaque d'apoplexie, dans la cinquante-troisième année de son âge. Il était né à Berlin en 1730, et s'était fait un nom par divers ouvrages où il y a des vues bonnes et mauvaises, des maximes fausses et vraies, conformément au caractère d'inconstance que le génie du siècle a imprimé à presque tous les esprits. | Ses *Dissertations philosophiques sur la nature du feu*, 1753, in-12, présentent des observations justes, et des idées systématiques hasardées; | le *Pyrrhonisme du sage*, 1754, in-12; | *Dissertatio de nonnullis ad jus hierarchicum pertinentibus*, 1750. Il y a de l'érudition; mais il ne faut pas s'attendre à y trouver la justesse et l'exactitude d'une critique orthodoxe. | *Songes d'Epicure*, 1756, in-8°; | *Introduction générale à l'étude de la politique, des finances et du commerce*, Amsterdam, 1763, 2 vol. in-8°, Berlin, 1771, 3 vol. in-12, pleine de bonnes observations, de calculs assez exacts, de spéculations fausses et de préjugés.

BEAUSOLEIL (Jean du CHATELET, baron de), Allemand, astrologue et philosophe hermétique du 17e siècle, épousa Martine Berthereau, attaquée de la même folie que lui. Ils furent les premiers qui firent métier de trouver de l'eau avec des baguettes. Ils passèrent de Hongrie en France, cherchant des mines, et annonçant des instrumens merveilleux pour connaître tout ce qu'il y a dans la terre, le grand compas, la boussole à 7 angles, l'astrolabe minéral, le rateau métallique, les sept verges métalliques et hydrauliques, etc., etc. Martine Berthereau ne

gagna, avec tous ces beaux secrets, que l'accusation de sortilége. En Bretagne on fit ouvrir ses coffres, et enlever des grimoires et diverses baguettes préparées avec soin sous les constellations requises Le baron finit par être enfermé à la Bastille, et la baronne à Vincennes, vers 1641.

* **BEAUTEVILLE** (JEAN-LOUIS du BUISSON de), né à Beauteville, en 1708, d'une ancienne famille de Rouergue, fut chanoine et grand-vicaire de Mirepoix, et député du second ordre à l'assemblée du clergé de 1755, où il se rangea du côté du cardinal de la Rochefoucauld, devenu ministre de la feuille des bénéfices, ce qui lui valut, dit-on, l'évêché d'Alais. Le 16 avril 1764, il donna un mandement au sujet des *Extraits des assertions*, qui excita le plus grand mécontement parmi ses collègues. M. de Brancas, archevêque d'Aix, lui écrivit à ce sujet; mais il ne put en obtenir aucune satisfaction. Clément XIII lui adressa aussi un bref pour blâmer sa conduite, et ce bref fut condamné au feu par le parlement d'Aix; ce qui indisposa encore davantage les évêques contre lui. Enfin son mandement fut déféré à l'assemblée du clergé, dont il refusa de reconnoître la compétence, et il protesta. Il ne put cependant faire prévaloir son sentiment parmi son clergé. Plusieurs de ses prêtres se déclarèrent contre lui. Après sa mort, qui eut lieu le 25 mars 1776, la signature du formulaire fut rétablie par les grands-vicaires du chapitre, et quelques sujets de son conseil, que l'on regardait comme dangereux, furent éloignés. La *Biographie universelle* dit, on ne sait trop sur quel fondement, qu'il avait été en correspondance avec Clément XIV, sur les moyens de terminer les divisions qui déchiraient l'église de France. Elle fait aussi le plus grand éloge de ses vertus, que nous sommes loin de vouloir contredire; mais il nous semble que son peu de déférence pour les avis du souverain pontife, et sa dissidence d'avec la très grande majorité des évêques de France, méritent quelque blâme. On attribue à un abbé Lanot, ami de Gourlin, le mandement qu'il a donné sur les *Assertions*, ainsi que les écrits qu'il a publiés pour le défendre.

BEAUTRU *Voy*. BAUTRU.

* **BEAUVAIS** (frère REMI DE), capucin, vivant dans le 17[e] siècle. En entrant dans l'ordre des capucins, il prit le nom de *Beauvais*. Il est auteur d'un poème intitulé : *la Madeleine*, imprimé à Tournai, en 1617, in-8°, aux frais et par les soins de Marie de Longueval, l'une des pénitentes de l'auteur.

BEAUVAIS (GUILLAUME), membre de l'académie de Cortone, né à Dunkerque en 1698, mort à Orléans le 29 septembre 1773, s'appliqua toute sa vie à la science numismatique. On a de lui : | *Dissertation sur la marque et contre-marque des médailles des empereurs romains*, in-4°; | *Manière de discerner les médailles antiques*, 1739, in-4°; | *Histoire abrégée des empereurs romains, par les médailles*, 1767, 3 vol. in-12. On recherche cet ouvrage pour les détails que l'auteur donne sur les médailles de chaque empereur, dont il fait connaître la rareté et le prix. | Plusieurs *Dissertations* sur les médailles, dans les journaux.

BEAUVAIS (VINCENT de). *Voy*. VINCENT.

* **BEAUVAIS** (NICOLAS-DAUPHIN), né à Paris, en 1687, mort en 1763. Ses heureuses dispositions pour la gravure se développèrent dans l'école de Girard Audran. Il a gravé plusieurs morceaux pour le sacre de Louis XV, pour le recueil de Crozat et pour la galerie de Dresde. Son burin est harmonieux, correct, varié avec intelligence, et sa manière expressive rend toujours le caractère des ouvrages des grands peintres qu'il a copiés. On estime surtout ce qu'il a gravé d'après le Corrége, Benedetto Lutti, le Poussin, Lebrun, Van-Dick, etc. — Un de ses fils (PHILIPPE DE BEAUVAIS), mort à la fleur de l'âge, en 1781, s'est distingué dans la sculpture.

BEAUVAIS (JEAN-BAPTISTE-CHARLES-MARIE de), né à Cherbourg en 1731, déploya de bonne heure les fruits d'une éducation chrétienne, de solides études et de ses talens pour l'éloquence. Elevé à l'épiscopat et placé sur le siége de Senez, il fut le père de son peuple, et se distingua dans toutes les occasions où la cause de l'Eglise eut besoin de son intelligence et de sa fermeté. Les plus connus de ses discours sont le Panégyrique de saint Louis qu'il prononça devant l'académie française, celui de saint Augustin, des Eloges funèbres, parmi lesquels on distingue celui de l'infant don Philippe, duc de Parme, celui du maréchal du Muy, et celui de Louis XV. Ce dernier, objet de la censure des courtisans, eut l'approbation de tous les hommes qui désirent dans les ministres de l'Evangile le

langage de la franchise et de la fermeté. L'orateur y célèbre les vertus du monarque sans manquer à la vérité, et déplore ses malheurs sans manquer à sa mémoire. « Viens-je, dit-il, ne faire retentir » ici que des louanges ? Viens-je renouve- » ler dans ce temple du Dieu de la vérité, » ces anciennes apothéoses où Rome ido- » lâtre élevait sans distinction tous ses » princes au rang des dieux, sitôt qu'ils » avaient cessé d'être hommes ? Loin d'ici » une profane adulation ! N'est-ce donc » pas assez que la flatterie ait assiégé les » princes pendant la vie, sans qu'elle » vienne encore se traîner à la suite de » leurs funérailles et ramper autour de » leur tombeau ? Louons les hommes illus- » tres, célébrons la gloire des héros et » des rois ; mais osons déplorer aussi » leurs malheurs pour l'honneur de la » vérité et pour l'instruction des généra- » tions qui leur survivent. » Toute la pièce est conçue sur ce ton : composition simple et fière, tableaux vrais et touchans, diction noble et facile, qui dédaigne ce luxe de métaphores, et ces tours apprêtés qui ne séduisent que les esprits sans goût. (*Voyez* le *Journal historique et littéraire*, 1er octobre 1774, page 383 ; 15 octobre, page 445.) Nous citerons encore de ce discours ce passage remarquable par l'extrême ressemblance avec les événemens funestes dont nous avons été les témoins. « Siècle dix-huitième, s'é- » criait-il, siècle si fier de vos lumières, » et qui vous glorifiez entre tous les au- » tres du titre de siècle philosophe, quelle » époque fatale vous allez faire dans l'his- » toire de l'esprit et des mœurs des na- » tions ! Nous ne vous contesterons point » le progrès de vos connaissances ; mais » la faible et superbe raison des hommes » ne pouvait-elle donc s'arrêter à son » point de maturité ? Après avoir réformé » quelques anciennes erreurs, fallait-il » par un remède destructeur attaquer la » vérité même. Il n'y aura donc plus de » superstition, parce qu'il n'y aura plus » de religion ; plus de faux héroïsme, » parce qu'il n'y aura plus d'honneur ; » plus de préjugés, parce qu'il n'y aura » plus de principes ; plus d'hypocrisie, » parce qu'il n'y aura plus de vertus ? » Esprits téméraires, voyez, voyez les » ravages de vos systèmes, et frémissez » de vos succès. Révolution plus funeste » encore que les hérésies qui ont changé » autour de nous la face de plusieurs » états ! Elles y ont du moins laissé un » culte et des mœurs, et nos neveux mal- » heureux n'auraient plus un jour ni » culte, ni mœurs, ni Dieu ! O sainte » église gallicane ! ô royaume très chré- » tien ! Dieu de nos pères, ayez pitié de » la postérité ! » Les *Sermons* de M. de Beauvais, sans être de la même force que ses oraisons funèbres, n'en méritent pas moins de figurer avec distinction parmi ceux qui honorent la chaire française. Sa manière est plutôt d'attacher par les peintures que par le raisonnement, et l'on sent que l'élévation et le courage des pensées, la noblesse et l'énergie des expressions, la vigueur et la vérité des tableaux, sont très capables d'y suppléer. Il prêcha devant le roi l'Avent de 1768, et le Carême de 1773. Etant évêque de Senez, il fut chargé de prêcher à Versailles le sermon de la Cène, et il sut profiter de l'autorité que lui donnait sa dignité nouvelle pour faire contraster les scandales de la cour avec la misère des peuples. On remarqua surtout ce passage : « Sire, mon devoir de minis- » tre d'un Dieu de vérité m'ordonne de » vous dire que vos peuples sont malheu- » reux, que vous en êtes la cause, et » qu'on vous le laisse ignorer. » Il avait choisi pour texte de son sermon ces paroles de Jonas : « Dans quarante jours » Ninive sera détruite, » et, chose fort remarquable, Louis XV, qui jouissait d'une très bonne santé, mourut quarante jours après dans des sentimens très chrétiens. On lui a reproché de prodiguer l'apostrophe et l'exclamation ; mais le retour fréquent de ces figures est chez lui un effet de cette heureuse liberté qui conserve aux traits de l'imagination toute leur rapidité, et fait disparaître cette empreinte du travail, si contraire au pathétique. Cet illustre prélat se démit de son évêché en 1783 et s'attacha à M. de Juigné, alors archevêque de Paris. Elu aux états-généraux en 1789, il n'eut pas le temps d'y faire remarquer ses talens ; son âme peu faite pour supporter des agitations violentes, ne put résister aux orages qui en signalèrent le début. Il ne fit que languir depuis la scène que l'archevêque de Paris avait éprouvée à Versailles, et les autres symptômes qui annonçaient le prochain triomphe du philosophisme. Il mourut le 5 avril 1790. Ses *Sermons* ont été imprimés à Paris en 1806, en 4 vol. in-12, par les soins de M. l'abbé de Gallard. Ils sont précédés d'une notice intéressante sur sa personne et ses discours,

par M. l'abbé de Boulogne. On regrette de n'y point trouver le panégyrique de saint Augustin et le sermon sur la cène, qui avaient produit un si grand effet lorsqu'ils furent prononcés. M. de Beauvais a publié les *Oraisons funèbres* de M. Léger, curé de Saint-André-des-Arcs; de M. de Broglie, évêque de Noyon, et de Louis XV. Toutes ces pièces ont été imprimées à part.

* **BEAUVAIS** (GILLES-FRANÇOIS), jésuite, né en Bretagne, en 1693, mourut vers 1770. On lui doit : | une édition de la *Retraite pour les religieuses*, du P. Bélingam, 1746, in-12; | une édition des *Epitres et Evangiles, avec des réflexions* qui sont de lui, 1752, 2 volumes in-12; | *Considérations et élévations affectives de Notre-Seigneur Jésus-Christ au très saint Sacrement de l'autel*, Paris, 1753, in-12; | *Lettres de Mme*** à sa fille, sur les motifs et les moyens de mener une vie plus chrétienne*, Paris, 1755, in-12; réimprimés sous le voile de l'anonyme, sous le titre de *Lettres morales et chrétiennes d'une dame à sa fille, sur les moyens de se conduire avec sagesse dans le monde*, Paris, 1758, in-12; | *Education d'un grand roi*, poème latin, 1759, in-12: | *La France ecclésiastique*, ou *Etat présent, séculier et régulier des ordres religieux, militaires, et des universités de France*, Paris, 1764-68, 4 vol. in-12; | les *Vies du père Acevedo, du père de Brito et de M. de Bretigny*. Le plus important des ouvrages du P. Beauvais est *l'Art de bien parler et de bien écrire en français*, in-12, publié trois ans après la mort de l'auteur.

* **BEAUVAIS DE PREAU** (CHARLES-NICOLAS), médecin, né à Orléans, en 1745, mort à Montpellier, en 1794. Il fut d'abord juge-de-paix à Paris, puis député à l'Assemblée législative, et enfin à la Convention nationale, où il montra des idées exagérées et vota la mort du roi. Il était en mission à Toulon lorsque cette ville tomba au pouvoir des Anglais, qui le jetèrent dans un cachot où il resta jusqu'au moment où cette ville fut reprise par les troupes françaises. On a de lui : | *Description topographique du mont Olivet*, 1783, in-8°; | une *Dissertation sur la parole*, traduite du latin d'Amman, qui se trouve à la suite du *Cours d'éducation des sourds et muets*, par Deschamps, 1779, in-12; | une nouvelle édition des *Essais historiques sur Orléans*, 1778, in-8°; | *Quæstio medica an a recta pulsuum criticorum doctrina et observatione medicina certior*, Paris, 1774, in-4°; | *Mémoire sur les maladies épizootiques des bêtes à cornes des îles de France et de Bourbon*, 1783, in-8°; | des *Lettres pour servir de supplément au Dictionnaire des artistes*, de l'abbé Fontenay, insérées dans le *Journal encyclopédique*.

* **BEAUVAIS** (BERTRAND POIRIER), fit la première guerre de la Vendée, en qualité d'officier d'artillerie dans l'armée royale et catholique; il mérita par sa bravoure et ses talens les éloges de Bonchamp et de Charette, et se distingua surtout en 1794, au siége de Granville, tandis que son père périssait à Paris sur l'échafaud. Après les catastrophes du Mans et de Savenay, il se réfugia en Angleterre. Cet officier vendéen resta sans emploi après la restauration. Il mourut près de Chinon en 1826. On a de lui : *Aperçu sur la guerre de la Vendée*, Londres, 1798, in-12; | *Postscriptum à l'Histoire de la Vendée, suivi d'observations politiques*, etc. Londres, 1799, in-8°

BEAUVAU (JEAN), évêque d'Angers, administrateur de l'archevêché d'Arles, et chancelier de René, roi de Sicile, était de l'illustre maison de Beauvau. D'abord protonotaire apostolique, abbé commandataire de Monte-Majour, au diocèse d'Arles, et de Fontaine-Daniel en Anjou, il fut élevé sur le siége d'Angers en 1447. Ayant fait arrêter et mettre en prison un chapelain de sa cathédrale, le chapitre, qui prétendait n'être point soumis à sa juridiction, prit fait et cause pour le prisonnier, et traduisit l'évêque devant l'archevêque de Tours, son métropolitain, qui l'excommunia et le suspendit de ses fonctions. D'un autre côté, le cardinal Jean Balue, autrefois son grand vicaire et son obligé, le desservit dans l'esprit de Louis XI (*Voyez* BALUE); enfin on le calomnia près de Paul II, et en 1465 ce pape le déposa. Il fut cependant réhabilité en 1479, et rétabli sur son siége. Il mourut au château d'Evendigne, près d'Angers, le 23 avril 1479.

* **BEAUVAU** (GABRIEL), évêque de Nantes, de la même maison et de la branche de Rivarennes, fut nommé à cet évêché en 1636. Il établit des conférences dans son diocèse, donna à son séminaire un bon réglement, qui fut imprimé en 1658, et laissa divers statuts synodaux. Il mourut à Beaumont-lès-Tours, vers 1667.

* **BEAUVAU** (GILLES-JEAN-FRANÇOIS),

aussi évêque de Nantes, en 1677, fit des statuts tirés en grande partie de ceux de M. de la Baume, son prédécesseur, approuva un excellent catéchisme composé par M. de la Noé Ménard, directeur de son séminaire, et ordonna qu'on s'en servît dans tout son diocèse. Il tint deux synodes, dont le dernier en 1700. (*Voy.* MÉNARD (de LA NOÉ.)

* **BEAUVAU** (RENÉ, baron de), l'un des plus vaillans chevaliers du 13[e] siècle, descendait de Raoul, que les *Archives de St.-Aubin* d'Angers nous représentent à l'année 1025, rendant hommage pour son château de Beauvau au comte d'Anjou, « debout, l'épée au côté et la barrette en tête, à cause de la parenté, » tandis que les autres seigneurs s'acquittaient de ce devoir à genoux, désarmés et découverts. Charles d'Anjou, frère du roi S. Louis, voulut avoir René pour compagnon d'armes, lorsqu'il partit pour son expédition de Naples, en 1265. René s'y distingua par de nouveaux prodiges de bravoure, surtout à la bataille de Bénévent, où fut tué, en 1266, Mainfroi, l'usurpateur des Deux-Siciles. Pour récompense Beauvau en fut nommé connétable. Malheureusement il mourut, dans la même année, de suite de ses blessures.

* **BEAUVAU** (LOUIS, seigneur de), marcha sur les traces de son quadrisaïeul René. Formé par les leçons et les exemples de son père qui avait été à la fois gouverneur d'Anjou et du Maine, sénéchal de Provence et d'Anjou, exécuteur testamentaire de Louis II, et ambassadeur de Louis III, roi de Sicile, Louis de Beauvau réunit en lui les divers mérites du guerrier, du magistrat et du négociateur. On le vit aimer et protéger les lettres dans un siècle encore à demi barbare. Il fut gouverneur et capitaine de la Tour de Marseille, grand-sénéchal de Provence, premier chambellan de ce *bon roi René* qui l'emmena partout avec lui, à travers les vicissitudes de sa fortune. René, fondant l'ordre du Croissant en 1448, inscrivit, pour premier chevalier, *Louis de Beauvau;* et le fondateur, aussi modeste que bon et valeureux, n'écrivit *le roi René* qu'à la cinquième place. Louis de Beauvau mourut en 1472 à Rome, où il avait été chargé de plusieurs ambassades délicates, notamment auprès du pape Pie II. Il avait eu trois femmes, et en 1454, avait marié sa fille unique du premier lit, Isabeau de Beauvau, avec Jean de Bourbon, comte de Vendôme, et trisaïeul du roi Henri IV. Moréri a remarqué que, par cette alliance toutes les têtes couronnées de l'Europe, descendaient de la maison de Beauvau.

* **BEAUVAU** (HENRI, baron de), descendant au 5[e] degré du précédent, aima la guerre, les négociations, les cours, les voyages, les sciences. Il alla faire ses premières armes en Hongrie, sous l'empereur Rodolphe II. Voyant la Hongrie envahie par les Turcs, il leva un corps de mille chevaux et de deux mille hommes de pied, les conduisit à l'armée du prince de Mansfeld, et concourut à la victoire et à la reprise de Strigonie sur les infidèles, en 1595. Rappelé en Lorraine, il fut envoyé, en 1599, ambassadeur du duc Henri, à la cour de Rome, relativement au mariage de Catherine de Bourbon, sœur de Henri IV, dont il était cousin. Bientôt il suivit le duc de Mercœur à son expédition de Hongrie, lorsqu'en 1601 ce prince eut été prié par l'empereur Rodolphe de prendre le commandement de son armée. Les Turcs défaits, et les affaires de l'empereur rétablies, Henri de Beauvau parcourut l'Europe, l'Asie et l'Afrique. De retour en Lorraine, il écrivit une relation de ses campagnes et de ses voyages (dont l'édition la plus complète est de Nancy, 1619, in-4°, fig.), et cultiva les lettres et l'éducation de son fils unique.

* **BEAUVAU** (HENRI, marquis de), fils du précédent, est auteur des *Mémoires* imprimés sous son nom à Cologne, en 1690, et fut le gouverneur de Charles V, que la France réduisit plus tard à n'être que duc titulaire de Lorraine.

BEAUVAU (MARC), prince de Craon, petit-fils du marquis Henri, né en 1679, fut gouverneur du duc François de Lorraine (depuis empereur d'Allemagne), et administrateur général du duché de Toscane, sous le titre de ministre plénipotentiaire, chef et président du conseil de régence. L'empereur Charles VI le nomma prince de Craon, en 1722, et Philippe V le fit grand d'Espagne en 1727. Il mourut en 1754, en Toscane, à l'âge de 75 ans.

* **BEAUVAU** (CHARLES-JUST), maréchal de) fils du prince de Craon dont nous venons de parler, né à Lunéville le 10 septembre 1720, entra au service de France, et se distingua dès l'âge de 13 ans. Il en avait à peine 21 lorsqu'il obtint la croix de Saint-Louis, et de grade en grade il parvint bientôt à celui de lieutenant-général des armées. La loyauté et la bonté de son caractère ne le firent pas moins

distinguer. En 1777 il fut nommé commandant d'une des premières divisions militaires, gouverneur de la Provence en 1782, et maréchal de France en 1783. Dans ces diverses fonctions il donna des preuves non équivoques de son zèle pour l'honneur de l'armée, et de son intégrité dans l'administration civile. La Provence lui dut le rétablissement de ses états et la conservation de son académie, le perfectionnement de sa navigation, le bien-être de ses matelots et plusieurs monumens utiles. Le maréchal de Beauvau, non moins dévoué à son prince qu'à sa patrie, accompagna Louis XVI, en volontaire, dans sa marche pénible de Versailles à Paris le 16 juillet 1789, prêt à le couvrir de son corps au moindre danger. Le roi qui connaissait son zèle et ses lumières, l'appela dans son conseil. Il y siégea pendant cinq mois, et l'on a répété plusieurs fois que « si ses avis avaient été suivis, » beaucoup de malheurs auraient été évi» tés. » Il est mort le 21 mai 1793. Il était de l'académie de la Crusca et de l'académie française. On a de lui, outre son discours de réception, une *Lettre à l'abbé Desfontaines sur une phrase de* 180 *mots d'un discours de l'abbé Hardion, à la réception de Maïran à l'académie française.*

* BEAUVAU (René-François de), issu, en 1664, d'une branche cadette de la maison de ce nom, établie dans le Poitou, reçu docteur de Sorbonne à Paris en 1694, fut porté par son mérite, plutôt que par sa naissance, à l'évêché de Bayonne, et ensuite à celui de Tournay, où, à l'exemple de l'illustre archevêque de Cambrai, il fit de son palais un hôpital pour les blessés et les malades, pendant le siége que cette ville eut à soutenir contre le prince Eugène. Après avoir vendu toute sa vaisselle et autres objets précieux, il emprunta 800,000 francs pour faire subsister la garnison et nourrir les pauvres habitans. La ville ayant été obligée de capituler, il refusa au vainqueur de chanter le *Te Deum* et rejeta toutes les offres qui lui furent faites pour l'y engager. Le roi le nomma ensuite à l'archevêché de Toulouse, puis à celui de Narbonne. Il mourut le 4 août 1739. Président des états de Languedoc pendant 20 ans, il avait porté dans son administration politique la même sagesse et bienfaisance que dans son administration pastorale. C'est à ses encouragemens que l'on doit l'*Histoire du Languedoc*, 5 vol. in-fol. publiée par les religieux de Saint-Maur, et la *Description géographique* et l'*histoire nat.* de cette province par la société de Montpellier, dont il était membre honoraire.

BEAUVILLIERS (François de), duc de Saint-Agnan, de l'académie française, né en 1607, remporta le prix fondé à Caen pour l'immaculée Conception. On a de lui quelques pièces de poésies détachées. Il mourut en 1687.—Son fils aîné, Paul, duc de Beauvilliers, fut gouverneur de monseigneur le duc de Bourgogne, et mourut en 1714. Il inspira à son élève ses sentimens de probité et de justice, et un grand zèle pour le bien public. A la cour, il fut vrai; il parla toujours en faveur des peuples : ses vertus avaient leur principal fondement dans la religion, qui était chez lui solide et sincère.

* BEAUVILLIERS (François Honorat de), évêque de Beauvais, était fils de François de Beauvilliers, duc de Saint-Agnan, de l'académie française, et frère du duc de Beauvilliers, gouverneur du duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV. Après ses premières études, il entra au séminaire de Saint-Sulpice, et suivit les cours de Sorbonne. Il se distingua dans sa licence. Ayant été nommé à l'évêché de Beauvais, Clément XI refusa de lui accorder des bulles, parce que, dans une de ses thèses, il avait soutenu les *quatre articles du clergé*. Le roi, étonné de ce refus, en écrivit au cardinal de la Trémouille, chargé de ses affaires à Rome, et après quelques explications, les bulles furent accordées. Dans la suite, l'évêque de Beauvais se trouva dans des circonstances difficiles, qui le déterminèrent à se démettre de son évêché. Il se retira à l'abbaye de Prémontré, et passa le reste de sa vie entièrement livré à l'étude et aux exercices de piété; il y mourut en 1751, et fut enterré dans le chœur. Il est auteur d'un *Commentaire* sur la Bible, in-8°, et de quelques ouvrages de piété.

BEAUXALMIS (Thomas), carme de Paris, docteur de Sorbonne, mourut en 1589. On ne sait où Amelot de la Houssaye a pris que ce carme avait eu la cure de Saint-Paul, et qu'il l'avait perdue pour n'avoir pas voulu que les mignons de Henri III fussent inhumés dans son église. On a de lui des *Commentaires sur l'harmonie évangélique*, Paris, 1650, 3 vol. in-fol., et d'autres ouvrages.

BEAUZÉE (Nicolas), de l'académie française et de celle *della Crusca*, de

Rouen, de Metz et d'Arras, etc., secrétaire interprète de Mgr. le comte d'Artois, né à Verdun le 9 mai 1717, et mort à Paris en janvier 1789. Les ouvrages auxquels il a consacré ses longs et constans travaux, lui font autant d'honneur par le choix du sujet que par la manière dont ils sont exécutés. Sa *Grammaire générale*, ou *Exposition raisonnée des élémens nécessaires du langage*, est le fruit d'un esprit également profond et méthodique. Sa traduction des *Histoires* de Salluste aurait eu l'approbation de tous les gens de goût, sans des innovations en fait d'orthographe, qui en rendent la lecture extrêmement désagréable. Ce petit moyen de se faire remarquer était au-dessous de M. Beauzée, et l'on ne conçoit pas comment il a pu se résoudre à l'employer. La traduction de l'*Optique de Newton*, publiée en 1786, a réuni tous les suffrages. Quoiqu'il paroisse qu'il n'en soit que l'éditeur, on ne peut guère douter qu'il n'ait eu grande part à cette traduction : tout le monde convient qu'elle est fort au-dessus de l'original. Les libertés que le traducteur s'est données, étaient convenables et nécessaires. Il donna une *Histoire d'Alexandre le Grand*, trad. de Quinte-Curce, en 1782, 2 vol. in-12, plusieurs fois réimprimée. La juste indignation que Beauzée conçut contre un abbé Valart, qui avait défiguré et corrompu le précieux livre *De Imitatione Christi*, l'engageà à rétablir le texte primitif, et à en donner une très belle et correcte édition en 1787, à Paris, chez Barbou. Son dernier ouvrage fut une nouvelle édition du *Dictionnaire des synonymes français* du P. de Livoy. Il avait donné dès 1770 une édition des *Synonymes français*, de l'abbé Girard. On a encore de lui : *Exposition abrégée des preuves historiques de la religion chrétienne*, et plusieurs articles de grammaire dans l'Encyclopédie.

* BEAVER (JEAN), appelé aussi BEVER, et en latin *Fiber*, *Fiberius*, *Castor* et *Castorius*, moine bénédictin de l'abbaye de Westminster, vivait vers le commencement du 14e siècle. C'était un homme plein d'esprit et d'activité. Il est auteur d'une *Chronique des affaires d'Angleterre*, depuis l'invasion de Brutus jusqu'à son temps, et d'un livre intitulé : *De rebus cœnobii Westmonasteriensis*. Ces deux ouvrages, qui n'ont pas été imprimés, ont été cités avec éloge par différens écrivains anglais. — Un autre auteur du même nom, moine de St.-Alban, a composé quelques Traités peu estimés, et qui sont aussi demeurés manuscrits.

BEBEL ou BÉBÉLIUS (HENRI), naquit à Justingen en Souabe, d'un laboureur. Il fut fait professeur d'éloquence dans l'université de Tubingen, où il répandit le goût de la bonne latinité. L'empereur Maximilien Ier l'honora de la couronne de poète en 1501. Nous avons de lui des poésies sous le titre d'*Opuscula Bebeliana*, à Strasbourg, 1512, in-4°. Ses vers paraissent le fruit d'une imagination fleurie. On a encore de lui un traité *De animarum statu post solutionem à corpore*, dans le recueil latin sur cette matière, Francfort, 1692, 2 vol. ; et un autre *De magistratibus Romanorum*, où il y a de l'érudition et des recherches. — Il ne faut pas le confondre avec BALTHASAR BEBEL, qui a donné : | *Dissertationes IV de theologia gentili ex nummis illustrata*, Wittemberg, 1658, in-4° ; | *Ecclesia antediluviana vera et falsa, ex antiquitatibus mosaïcis eruta*. Strasbourg, 1706, in-4° ; | *Antiquitas IV sæculorum evangelicorum*, Strasbourg, 1669, 3 vol. in-4° ; | *Antiquitates Germaniæ primæ, et in hac Argentoratensis Ecclesiæ evangelicæ*, Strasbourg, 1669, in-4°.

BECAN (MARTIN), professeur de philosophie et de théologie chez les jésuites, confesseur de Ferdinand II, naquit en 1550, à Hahilwarenbeck, dans le Brabant, et mourut à Vienne en 1624. On a de lui une *Somme de théologie* in-fol. des *Traités de controverses ;* une solide réfutation de l'ouvrage du schismatique de Dominis, et plusieurs autres écrits. Celui qui est le plus généralement utile, est l'*Analogia veteris et novi Testamenti*, 1 vol. in-8°, ouvrage où l'on montre les rapports de l'Evangile avec l'ancienne loi, et cet enchaînement admirable, qui réunit toutes les vérités révélées dans un seul corps de doctrine, parfaitement d'accord et conséquent dans toutes ses parties. On a donné une collection de ses Opuscules à Paris, 1633, in-folio.

BECAN (JEAN). *Voyez* GOROPIUS.

BECAN (GUILLAUME), jésuite, né à Ypres en 1608, et mort à Louvain le 12 décembre 1683. On a de lui des poésies estimées, entre autres une *Description de l'entrée du prince Ferdinand, infant d'Espagne, en Flandre*, ornée d'estampes magnifiques, dessinées par Rubens et exécutées par Corneille Galle, Anvers, 1636 ; des *Idylles* où l'on trouve cette naïveté ingénieuse qui fait le vrai caractère

du poëme pastoral, Anvers, 1655 : on les a imprimées souvent avec les poésies de *Sidronius Hoschius*.

BECCADELLI (Louis) naquit à Bologne, en 1502, d'une famille noble. Après avoir fait ses études à Padoue, il se tourna du côté des affaires, sans cependant abandonner les lettres. Il s'attacha au cardinal Polus, qu'il suivit dans sa légation d'Espagne. Bientôt il fut envoyé lui-même en qualité de légat à Venise et à Augsbourg, après avoir assisté au concile de Trente. L'archevêché de Raguse fut la récompense de ses travaux. Cosme Ier, grand-duc de Toscane, l'ayant chargé en 1563 de l'éducation du prince Ferdinand son fils, il renonça à cet archevêché, sur l'espérance qui lui fut donnée d'obtenir celui de Pise; mais son attente ayant été trompée, il fut obligé de se contenter de la prévôté de la collégiale de Prato, où il finit ses jours en 1572. Ses principaux ouvrages sont : *la Vie*, en latin, *du Cardinal Polus*, que Maucroix a traduite en français (*Voyez* POLUS et PHILIPS) ; et celle de *Pétrarque*, en italien, plus exacte que toutes celles qui avaient paru jusqu'alors. Ce prélat était en relation avec presque tous les savans de son temps, Sadolet, Bembo, les Manuces, Varchi, etc.

BECCAFUMI (Dominique), nommé auparavant *Mecherino*, de Sienne, s'amusait, en gardant les moutons de son père, à tracer des figures sur le sable. Un bourgeois de Sienne, qui s'appelait Beccafumi le tira de la bergerie, pour lui faire apprendre le dessin. Ce peintre reconnaissant quitta son nom de famille pour prendre celui de son bienfaiteur, qu'il porta depuis. Il mourut en 1549 à Gênes, âgé de 65 ans. Son Saint-Sébastien est un des plus beaux tableaux qui se voient dans le palais Borghèse.

BECCARI (Augustin), né à Ferrare, est le premier poète d'Italie qui ait fait des pastorales. Baillet s'est trompé, en disant que le Tasse est l'inventeur de ce genre de poésie. L'*Amynte* du Tasse n'est que de 1573, et la pastorale de Beccari, *Il sacrificio, favola pastorale*, parut en 1555, in-12. Ce poète mourut en 1590.

BECCARIA (Jean-Baptiste), religieux des Ecoles-Pies, né à Mondovi en 1716, et mort à Turin le 22 mai 1781, professa d'abord à Palerme, puis à Rome, la philosophie et les mathématiques, et parvint par ses expériences et ses découvertes à jeter un grand jour sur la science naturelle, et surtout sur celle de l'électricité. Il fut ensuite appelé à Turin, pour y être professeur de physique expérimentale. Devenu l'instituteur des princes Benoît, duc de Chablais, et Victor-Amédée de Carignan, le séjour de la cour ni l'attrait des plaisirs ne le détournèrent point de l'étude, à laquelle il donnait tout son temps. Comblé d'honneurs et de bienfaits, il n'épargnait rien pour augmenter sa bibliothèque et se procurer les instrumens nécessaires à son travail. Il est auteur de plusieurs *Dissertations sur l'électricité*, qui auraient été plus utiles s'il se fût moins fortement attaché à quelques systèmes particuliers, et surtout à celui de M. Franklin. On a encore de lui un *Essai sur la cause des orages et des tempêtes*, où l'on ne voit rien de plus satisfaisant que ce qui a paru dans d'autres ouvrages sur cette matière; quelques *Ecrits sur le méridien de Turin*, et d'autres objets astronomiques et physiques. Le P. Beccaria était aussi recommandable par ses vertus que par ses connaissances. Dans les contestations qu'il eut avec messieurs Cassini, Nollet, Wilson et autres, on reconnait sans peine l'homme religieux et modeste, qu'une vaine science n'a point enflé, et qui est intimément persuadé que le dépit et la morgue, ces grands moyens des savans modernes, sont une ressource bien humiliante pour des gens de lettres.

* **BECCARIA** (César-Bonesana marquis de), né à Milan en 1735, et mort, en 1793, dans la même ville, d'une attaque d'apoplexie, entreprit avec quelques amis un ouvrage périodique, intitulé *Le Café*, dans lequel étaient traités divers sujets de philosophie, de morale et de politique. Ce recueil où l'on trouve beaucoup de principes peu favorables à la religion, fut publié pendant les années 1764 et 1765. Beccaria le fit suivre du *Traité des délits et des peines*, qui a été traduit dans toutes les langues et dont les éditions se succédèrent rapidement. A de hautes vérités se trouvent mêlées dans ce livre de graves erreurs. Non content de dénoncer les vices de la législation moderne et d'en indiquer les remèdes, Beccaria en a voulu découvrir les causes, et il s'est souvent égaré. Il avance que l'esprit de famille est nécessairement en contradiction avec l'esprit public, ce qui tendrait à dégrader les vertus de famille qui, chez différens peuples et dans différentes circonstances, ont contribué à sauver l'état. L'auguste puissance des pères et la religieuse sou-

mission des enfans prennent dans cet ouvrage la teinte d'une tyrannie injuste et d'une servitude craintive. En parlant du droit de propriété, l'auteur s'exprime ainsi; « Le droit de propriété, droit » terrible et qui n'est peut-être pas né- » cessaire. » Il émet encore plusieurs autres opinions favorables à la philosophie du jour. Elles lui attirèrent quelques désagrémens, que le comte Firminiani, un des chefs du gouvernement, fit cesser, en déclarant qu'il prenait sous sa protection et le livre et l'auteur. Il créa même pour lui en 1768 une chaire d'économie publique. Beccaria, qui aimait le repos, renonça à écrire, et se borna à professer. Ses *Leçons* ont été publiées en 1804, en 2 volumes in-8°, sous le titre d'*Elémens d'économie publique*, et font partie de la collection des *Economistes Italiens* publiés à Milan. Il donna, en 1770, la première partie de ses *Recherches sur la nature du style*, Milan, in-8°, traduites en français, 1772, in-12, par Morellet, qui traduisit aussi en 1766, *le Traité des délits et des peines*, en faisant dans l'ordre des matières quelques changemens qui furent adoptés par l'auteur.

BECCHER (Jean-Joachim), né en 1645, à Spire, fut d'abord professeur en médecine, ensuite premier médecin de l'électeur de Mayence, puis de celui de Bavière. Il passa à Londres, où sa réputation l'avait précédé, et y mourut en 1685. On a de lui beaucoup d'ouvrages, parmi lesquels on distingue les suivans : | *Physica subterranea*, Francfort, 1669, in-8°, réimprimée à Leipsick, 1705, et en 1759, in-8°; | *Experimentum chymicum novum*, Francfort, 1671, in-8°; | *Character pro notitia linguarum universali*. Il prétendait y fournir une langue universelle, par le moyen de laquelle toutes les nations s'entendraient facilement; | *Institutiones chymicæ, seu Manuductio ad philosophiam hermeticam*, Mayence, 1662, in-4°; | *Institutiones chymicæ prodromæ*, Francfort, 1664, et Amsterdam, 1665, in-12; | *Experimentum novum ac curiosum de minera arenia perpetua*, Francfort, 1680, in-8°; | *Epistolæ chymicæ*, Amsterdam, 1673, in-8°. Beccher était un homme d'un caractère vif, ardent et entêté, qui le jeta dans les rêveries de l'alchimie, et dans quelques autres spéculations creuses : ce qui ne l'empêcha pas d'être un excellent chimiste. Ses ouvrages sont recherchés et consultés par ceux qui s'adonnent à cette science.

BECCHETI (Philippe-Ange), évêque de Citta della Pieve, dans le Pérugin, né en 1743, mort en 1814, avait fait profession dans l'ordre de Saint-Dominique, et fut un des premiers évêques nommés par le pape, en 1800. Il a publié une *Continuation* de l'*Histoire ecclésiastique* d'Orsis, 29 vol. in-4°; elle va jusqu'à 1587.

* BÉCERRA (Gaspard), célèbre sculpteur espagnol élève de Michel-Ange, né vers 1520, à Baéza, dans l'Andalousie, et mort à Madrid en 1570. Son chef-d'œuvre est une *statue de la Vierge*, qui fut faite par ordre de la reine Isabelle de Valois, qui obtint en Espagne une grande célébrité. On la voit à Madrid, et on ne peut s'empêcher d'admirer la beauté, la douleur, la tendresse, la constance et la résignation exprimées dans cette figure.

BÉCHET (Antoine), chanoine d'Usez, est auteur de l'*Histoire du cardinal Martinusius*, publiée à Paris, in-12, 1715, ouvrage plein d'inexactitudes : souvent il ne fait que copier Fleury, qui lui-même a copié de Thou, et ce dernier a écrit sur de mauvais mémoires presque tout ce qu'il rapporte de ce cardinal. (*Voyez* MARTINUSIUS.) On a encore de Béchet une traduction des *Lettres du baron de Busbec*. Il mourut en 1722, à 75 ans. Il était de Clermont en Auvergne.

* BÉCHET (Jean-Baptiste), né à Cernans, près de Salins, en 1759, s'occupa de littérature et de sciences. En 1790, il fut nommé administrateur, puis secrétaire-général du département du Jura. Il exerça le ministère public près du tribunal de Poligny, sous le Directoire. Rappelé après le 18 brumaire à ses anciennes fonctions de secrétaire-général du Jura, Béchet s'en démit en 1816. Il passa ses dernières années à Besançon, où il est mort le 7 janvier 1830. On a de Béchet quelques *Poésies* insérées dans les journaux de la capitale; *Notions faciles et indispensables sur les nouveaux poids et mesures, sur le calcul décimal*, avec des tables de comparaison, Lons-le-Saunier, 1801, in-8°; un grand nombre d'articles d'*Archéologie*, d'*Histoire*, de *Biographie*, de *Littérature*, dans les Annuaires du Jura de 1803 à 1811 et dans le Journal de la préfecture du même département, 1811 et années suivantes; plusieurs *Mémoires*, dont un sur l'*Origine des Bourguignons*, et des *Eloges académiques* insérés dans les *Mémoires de l'académie de Besançon*. Il préparait un grand ouvrage intitulé : *Jura ancien, moyen et moderne, ou Choix*

de monumens les plus intéressans pour l'histoire générale de France. Mais il n'a publié que des *Recherches historiques sur la ville de Salins*, Besançon, 1828, 2 vol. in-12.

BECK (JEAN, baron de), gouverneur du duché de Luxembourg, lieutenant-général du roi d'Espagne, se distingua à la bataille de Thionville, où Piccolomini défit les Français en 1640; il prit ensuite la ville d'Aire, se trouva en 1642 à la bataille de Haunecourt, et en 1648 à celle de Lens; il mourut d'une blessure qu'il y reçut, et que par un dépit guerrier il ne voulut pas laisser panser. Beck, avant d'embrasser le parti des armes, avait été postillon; sa valeur et la sagesse de sa conduite l'élevèrent à une fortune qu'il méritait d'autant mieux qu'il n'en abusa point et ne se méconnut jamais. Son épitaphe, qu'on voit dans l'église des Récollets à Luxembourg, atteste que le fameux Walstein, ayant conjuré contre l'empereur Ferdinand II, fit tout au monde pour s'attacher le baron de Beck, mais que tous ses moyens échouèrent contre la vertu de ce général.

* **BECK** (DOMINIQUE), bénédictin du cloître d'Ochsenhausen, professeur de mathématiques et d'histoire naturelle à Salzbourg, et membre d'un grand nombre de sociétés savantes, naquit en 1732 dans un village près d'Ulm. La ville de Salzbourg doit beaucoup à ses lumières, à ses talens pour l'enseignement et à son zèle pour tous les établissemens utiles. Il était en correspondance avec les savans de tous les pays, et profitait de ses vacances annuelles pour étendre ses connaissances par des voyages. Il ne bornait pas ses leçons à des cours académiques; il instruisait aussi des artistes et de simples ouvriers. Sa place d'inspecteur du musée physico-mathématique de Salzbourg lui fournissait les moyens de joindre l'expérience à la théorie. Il contribua beaucoup à enrichir ce musée, en inspirant au prince du zèle pour les progrès de la science. Il mourut universellement regretté le 22 février 1791. Ses principaux écrits sont : | *Dilucidatio doctrinæ de æquationibus*, Salzbourg, 1768, in-8°.; | *Prælectiones mathematicæ*, partes II, ibid., 1768, 1770; | *Theoria sinuum, tangentium, et resolutiones triangulorum*, ibid., 1771; | *Institutiones physicæ*, pars I et II, ibid. 1776 et 1779; | *Institutiones mathematicæ*, in-8° ibid., 1781; | *Essai abrégé d'une théorie de l'électricité*, avec fig., Salzbourg, 1787, in-8°; | *Ephemerides physico-astronomicæ*, Salzbourg, in-4°.

BECKER (DANIEL), natif de Kœnigsberg, premier médecin de l'électeur de Brandebourg, mourut à Kœnigsberg, en 1670, à 45 ans. Il a publié | *Commentarius de theriaca*; | *Medicus microscomus*, Lond., 1660, in-8°; | *De cultrivoro Prussiaco*, Leyde, 1638, in-8°.

BECKER. *Voyez* BEKKER.

* **BECKMANN** (JEAN), célèbre professeur allemand, né en 1739, à Hoya, dans l'électorat de Hanovre, et mort à Gœttingue, le 3 février 1811. Son père qui était percepteur des contributions et maître de postes lui fit donner une éducation soignée. Jean Beckmann devint en 1762 professeur de physique et d'histoire naturelle au gymnase luthérien de Saint-Pétersbourg. S'étant démis de cette place, il se rendit en Suède, auprès de Linnée, qui était son ami. Il passa ensuite dans l'université de Gœttingue où ses leçons furent suivies par les personnages les plus distingués. Il enseigna dix ans dans cette ville. Les notices qu'il a publiées à différentes époques, et qui ont été recueillies en 3 vol. in-8°, sous le titre de *Fragmens d'une histoire des découvertes dans les arts et dans les sciences*, sont du plus grand intérêt pour celui qui veut étudier l'origine et les progrès des arts. Ses autres ouvrages principaux sont : | *De historiâ naturali veterum libellus primus*, 1766, in-8°; | *Elémens d'économie rurale*, 1790, in-8°, 4e édit. | *Bibliothèque physico-économique*, 20 vol. in-8°; | *Opuscules relatifs à l'économie publique et domestique*, 12 vol. in-8°. Tous ces ouvrages, à l'exception du premier, sont écrits en allemand. Beckmann avait été reçu de presque toutes les sociétés savantes de l'Allemagne et du Nord.

* **BÉCLARD** (PIERRE-AUGUSTIN), né à Angers le 12 octobre 1785, et mort à Paris d'une fièvre cérébrale, le 16 mars 1825. Après avoir fait ses humanités à l'école centrale de sa ville natale, il prit ses premières inscriptions à l'école secondaire de médecine du même lieu. Reçu bientôt interne à l'hôpital, il se livra spécialement à l'anatomie. En 1808, il se rendit à Paris, et fut nommé, au concours, élève de l'école-pratique et des hôpitaux. En 1809 et 1810, Béclard obtint successivement à l'école de médecine et à l'école-pratique les premiers prix. Déjà interne, il fut choisi par M. Roux, chirurgien en second de l'hôpital de la Charité, pour répéti-

teur de son cours. En 1811, il fut nommé au concours prosecteur à la faculté, et bientôt après chef des travaux anatomiques. En 1813 il présenta pour sa thèse une série de propositions sur la physiologie, la chirurgie et la thérapeutique, qui sont autant de découvertes. A trente ans il devint chirurgien en second de l'hôpital de la Pitié. En 1818 il obtint la chaire d'anatomie à la faculté de médecine, qu'il occupa jusqu'à sa mort, et il fut chargé en 1819, de présider les jurys de médecine dans les départemens. Dans ses leçons et ses écrits, Béclard savait allier l'élégance et la clarté à l'érudition la plus profonde. On a de lui : | *Traité des hernies de Lawrence*, qu'il a traduit avec Jules Cloquet, 1 vol. in-8°, Paris, 1818 ; | *Additions à l'anatomie générale de Xavier Bichat*, 1821, in-8°; | *Elémens d'anatomie générale, ou Description de tous les genres d'organes qui composent le corps humain*, 1823, in-8° ; | *Anatomie pathologique, dernier cours de X. Bichat*, d'après un *manuscrit autographe de P. A. Béclard*, 1825, in-8°. Il a encore donné | des *Mémoires sur l'embryologie*, sur les *Blessures des artères*, insérés dans le *Recueil de la société médicale d'émulation* (8e année); | sur l'*ostéose*, *Journal de médecine, chirurgie, pharmacie*, dont il était un des rédacteurs; travail important, qui a fait connaître avec exactitude le développement des os du squelette. Il a commencé, avec Jules Cloquet, la publication des *Fascicules et planches anatomiques* qui sont si exactes et si précieuses. Tous les articles d'*Anatomie du Dictionnaire de médecine*, jusqu'au 11e vol., sont de ce célèbre médecin.

BECQUET ou BECKET. *Voyez* THOMAS DE CANTORBÉRY (saint).

BECQUET (ANTOINE), célestin, bibliothécaire de la maison de Paris, mort en 1730 à 76 ans, publia l'*Histoire de la congrégation des célestins de France*, avec les éloges historiques des hommes illustres de son ordre, en latin, in-4°, 1721. Il savait beaucoup d'anecdotes littéraires, et il les communiquait avec plaisir.

BECTOZ (CLAUDINE de), fille d'un gentilhomme du Dauphiné, née vers 1480, devint abbesse de Saint-Honoré de Tarascon, et fit de grands progrès dans la langue latine et les sciences, sous Denis Faucher moine de Lérins et aumônier de son monastère. François Ier était si charmé des lettres de cette abbesse, qu'il les portait dit-on, avec lui, et les montrait aux dames de sa cour comme des modèles. Il passa d'Avignon à Tarascon avec la reine Marguerite de Navarre, pour converser avec cette savante. Elle mourut en 1547, après avoir publié plusieurs ouvrages, français et latins, en vers et en prose.

BEDA (NOEL), principal du collége de Montaigu et syndic de la faculté de théologie de Paris, naquit en Picardie. Il publia une critique des *Paraphrases d'Erasme*, 1526, in-fol. Ce savant lui fit une réponse aussi emportée que la critique, et lui reprocha d'avoir avancé 181 mensonges, 210 calomnies et 47 blasphèmes. Béda fit ensuite des extraits des ouvrages d'Erasme, les dénonça à la faculté, et vint à bout de les faire censurer. Ce fut lui qui empêcha la Sorbonne d'opiner en faveur du divorce de Henri VIII, roi d'Angleterre. Son opinion était la meilleure, mais il y mit trop de véhémence; et comme il lui échappa des expressions injurieuses au gouvernement, le parlement de Paris le condamna à faire amende honorable devant l'église de Notre-Dame, pour avoir parlé contre le roi et contre la vérité. Il fut ensuite exilé à l'abbaye du Mont-Saint-Michel, où il mourut en 1536. Béda a écrit | un traité, *De unica Magdalena*, Paris, 1519, in-4°, assez bon ouvrage, où il soutient l'opinion la plus vraisemblable sur ce point de critique, contre l'écrit de Le Fèvre d'Etaples, et de Josse Clicthoue (*Voyez* MADELEINE.) | Douze livres contre le Commentaire du premier, et plusieurs autres ouvrages, qui sont marqués au coin de la barbarie; on y remarque du zèle et de bonnes intentions, mais trop d'aigreur. Son latin n'est ni pur ni correct.

* BEDDOES (THOMAS), médecin anglais, né à Shifnal, dans le Shropshire, en 1754, d'un tanneur, fit ses études à l'université d'Oxford. En 1781, il voyagea en Ecosse, y suivit les cours des plus fameux professeurs de médecine, et se lia d'amitié avec le célèbre Brown. Beddoes étudia aussi la chimie, et fut premier professeur de cette science, en 1786, à l'université d'Oxford. En 1787, il vint en France, et forma à Paris la connaissance de Lavoisier, avec lequel il entretint un commerce de lettres à son retour en Angleterre. Il s'établit à Bristol en 1792, après avoir résigné sa chaire de chimie, et s'acquit la réputation d'un habile médecin. La politique occupa aussi quelques-uns de ses loisirs, et il fut, en 1796, à

Bristol, membre d'une assemblée de négocians qui projetaient de faire des représentations sur les bills de M. Pitt. Il mourut en 1808, d'une hydropisie. Ses principaux ouvrages, écrits en anglais, sont : | *Essai sur les talens de M. Pitt, comme homme d'état*, 1796; | *Essai sur les causes, les premiers signes et les préservatifs de la consomption*, 1799, in-8°, ouvrage destiné aux pères de famille et aux instituteurs ; | *Hygieia*, ou *Essais de morale et de médecine sur les causes qui influent sur l'état des personnes de la classe moyenne et de la classe des riches*, Bristol, 1802, 3 vol. in-8°; | *Histoire d'Isaac Jenkins;* | *Avis aux personnes de tout état sur leur santé et sur celle de leurs enfans;* | *Manuel de santé;* | *Recherches sur la Fièvre;* | *Vie de Jean Brown*, en tête de la traduction anglaise de ses *Elémens de médecine.*

BÈDE (le vénérable), naquit en 673 dans le territoire du monastère de Warmouth, aux confins de l'Ecosse, où il fut élevé dès l'âge de 7 ans. Il s'adonna aux sciences et aux belles-lettres. Il apprit le grec, la versification latine, l'arithmétique, etc. Il fut ordonné prêtre à l'âge de 30 ans, et ce fut depuis qu'il s'appliqua à écrire, principalement sur l'Ecriture sainte. Il mourut étendu sur le pavé de sa cellule, en 735, âgé de 63 ans. On a imprimé ses ouvrages à Bâle et à Cologne, en 8 vol. in-fol., qui se relient ordinairement en 4. Ils sont rédigés avec un choix et une netteté, qu'on doit regarder comme un prodige pour son temps. Le plus connu est l'*Histoire ecclésiastique des Anglais*, depuis l'entrée de Jules-César dans la Grande-Bretagne jusqu'à l'an 731, imprimée séparément à Cambridge, 1644, in-fol. Elle manque de critique et d'exactitude, et on ne peut guère la consulter que pour ce qui s'est passé sous ses yeux. Ses autres ouvrages sont des *Commentaires sur l'Ecriture sainte*, qui le plus souvent ne sont que des passages des Pères, mais recueillis avec goût et beaucoup de méthode; *Martyrologium heroico carmine*, dans le tome X du *Spicilége* de D. Dacheri, et avec les additions de Florus, dans le 2e tome du mois de mars des *Acta sanctorum*. Son livre des *Six âges du monde* lui suscita des tracasseries, parce qu'il avançait que Notre-Seigneur n'était pas venu au monde dans le 6e âge. Bède daigna faire son apologie, et soutint que l'opinion qui bornait la durée du monde au 6e millénaire, n'était pas fondée. Le P. Petau, dans ses *Notes sur saint Epiphane*, a relevé plusieurs fautes chronologiques de Bède, et le jésuite Purulich, dans une dissertation imprimée à Tyrnau en Hongrie, a réfuté solidement son opinion touchant le jour de la mort de Jésus-Christ qu'il plaçait au 15 de la lune, un vendredi selon lui, et le lendemain de la Pâque, au lieu que le vendredi tombait cette année au 14, jour de la Pâque. Le style de Bède est peu éloquent et sans élévation, mais il est très estimable pour le temps où il vécut. « On chercherait en » vain dans ses livres, dit un auteur, les » ornemens de la rhétorique; on y trouve » en récompense beaucoup de précision » et de clarté; il y règne une aimable » simplicité, avec un ton de franchise, de » piété et de zèle qui intéressent le lec- » teur. La candeur et l'amour de la vé- » rité caractérisent ses livres historiques ; » et si l'on dit qu'il a porté quelquefois la » crédulité trop loin, on doit au moins » convenir qu'aucune personne judicieuse » ne révoquera jamais en doute sa sin- » cérité. Dans ses Commentaires, il s'est » souvent contenté d'abréger ou de ran- » ger dans un ordre méthodique ceux de » saint Augustin, de saint Ambroise, de » saint Jérôme, de saint Basile, etc. Il » n'en a point agi de la sorte pour éviter » le travail, ni par défaut de génie, » comme l'ont prétendu quelques moder- » nes. Son but était de s'attacher plus » étroitement à la tradition, en interpré- » tant les livres saints. Dans ce que les » Pères avaient laissé à faire, il suit tou- » jours leurs principes, de peur de s'é- » carter de la tradition dans la moindre » chose. Les meilleurs juges avouent que » dans les morceaux qui sont entièrement » de lui, il ne le cède point en solidité et » en jugement aux plus habiles d'entre les » Pères. » Les *Commentaires* qu'il a faits sur les prophètes sont perdus. On lui attribue des ouvrages qui ne sont pas de lui; tels que *Collectanea, Flores*, les vies des saints Arnould, Colomban et Patrice. — Il ne faut pas le confondre avec un autre BÈDE plus ancien, qui était moine de Lindisfarne.

* BEDELL (GUILLAUME), théologien et savant évêque anglican, né en 1570 à Blacknotley dans la province d'Essex, suivit en 1604, en qualité de chapelain, sir Henri Volton, envoyé en ambassade près de la république de Venise. Il s'y lia d'amitié avec le célèbre Fra-Paolo qui lui fit présent de ses manuscrits de l'*Histoire*

du concile de Trente, de l'*Histoire de l'interdit* et de *celle de l'inquisition*. En 1629, il obtint les évêchés réunis de Kilmore et d'Ardagh, et réforma de nombreux abus qui s'étaient introduits dans ces deux diocèses. Il forma aussi le projet de rapprocher les luthériens des calvinistes, et réussit à réunir à la religion dominante plusieurs autres communions. Son nom était si vénéré en Irlande, que dans les troubles qui eurent lieu dans ces contrées, et où le peuple se porta à toutes sortes d'excès contre les Anglais, sa maison fut la seule respectée, et servit long-temps d'asile à une foule de malheureux. Invité à les éloigner de sa demeure, il s'y refusa en disant qu'il partagerait leur sort. On se saisit alors de sa personne; mais il fut échangé trois semaines après. Il ne put survivre au spectacle des malheurs qu'il avait sous les yeux, et qu'il ne pouvait plus adoucir. Il mourut le 7 février 1642. Les rebelles irlandais lui rendirent de grands honneurs. La plupart de ses manuscrits ont été perdus dans les troubles d'Irlande. On a publié à Cambridge, en 1626, sa traduction latine de l'*Histoire de l'interdit de Venise*. Ce prélat est surtout connu par un *Traité de l'inquisition*, en latin, traduit de l'italien de Fra-Paolo (Sarpi), et une *Traduction de la Bible* qu'il fit faire en irlandais, 1685, in-4°, pour l'ancien Testament, et 1690, pour toute la Bible.

* BEDERIC (HENRI), moine anglais, de l'ordre de Saint-Augustin, surnommé aussi *de Bury*, parce qu'il était né à Saint-Edmunds-Bury, dans le comté de Suffolk, vivait vers l'an 1380, et fut reçu docteur de Sorbonne dans l'université de Paris. De retour en Angleterre, il y fit admirer ses talens pour la prédication, et devint provincial-général de tous les couvens de son ordre. Il a laissé quelques ouvrages, entre autres des *Leçons sur le Maître des sentences* en 4 livres.

* BEDFORD (KILKIAH), fils d'un quaker établi à Londres, naquit dans cette ville en 1663. Il entra dans les ordres, et obtint, dans le comté de Lincoln, une cure qu'il perdit à l'époque de la révolution, pour n'avoir pas voulu se soumettre au serment. Cité en 1714 devant la cour du banc du roi, il fut condamné à une amende de mille marcs et à trois années d'emprisonnement, comme auteur d'un livre intitulé : | *le Droit héréditaire à la couronne d'Angleterre, maintenu et prouvé*, 1713, in-fol. Ce livre n'était cependant pas de lui. Bedford mourut en 1724. On a de lui | la traduction d'une *Réponse à l'histoire des Oracles* de Fontenelle, | et *la Vie du docteur Barwick*, traduite du latin en anglais. — Son fils, Thomas BEDFORD, ecclésiastique non-conformiste, a publié : | *Simeonis monachi Dunhelmensis libellus, de exordio atque procursu Dunhelmensis ecclesiæ*, 1732, in-8°; | *Catéchisme historique*, 1742. Il mourut à Compton, en 1773.

BEDFORD ou BETFORT (JEAN, duc de), 3e fils de Henri VI, commanda en 1422 l'armée des Anglais contre Charles VII. Il fut nommé régent de France, la même année pour son pupille, qu'il fit proclamer roi de France à Paris et à Londres. Il défit la flotte française près de Southampton, se rendit maître de Crotoy, entra dans Paris avec ses troupes, battit le duc d'Alençon, et jeta l'épouvante dans tout le royaume. Il mourut à Rouen, l'an 1435. On dit que quelques gentilshommes, de la suite de Charles VIII, lui ayant conseillé de démolir son tombeau, ce roi leur répondit : *Laissons en paix un mort qui pendant sa vie faisait trembler tous les Français*.

BEDFORT (lord RUSSELL, duc de). *Voyez* RUSSELL.

BEDMAR. *Voyez* CUEVA.

* BEDOS DE CELLES (don FRANÇOIS), bénédictin de Saint-Maur, correspondant de l'académie des sciences, né à Caux dans le diocèse de Béziers, en 1706, mort le 25 novembre 1779, a publié | une *Gnomonique*, ou *Art de tracer les cadrans solaires*, 1760, édition augmentée, 1774, in-8°. C'est le meilleur traité que nous ayons sur cette matière. On a encore de lui | l'*Art du relieur et l'Art du facteur d'orgues*, qui font partie de la collection *des arts et métiers*.

* BEDOUIN (SAMSON), était religieux de l'abbaye de la Couture, près du Mans, et il y mourut, en 1563 ou environ. Il composait des *Tragédies*, *Comédies*, *Moralités*, *Coqs-à-l'Ane*, et autres semblables satires, et il les faisait représenter par des jeunes gens, dans les rues et sur les places publiques de la ville du Mans Lacroix du Maine lui attribue des *Cantiques* et des *Noëls* imprimés plusieurs fois, des *Chansons*, et entre autres, la *Réplique à celles des Nuciens, ou Nutois, qui autrement sont ceux de Nuz, au bas pays du Maine*. Bedouin est encore auteur d'un petit livre intitulé : | *les Ordonnances et Statuts de M. de Laflac*,

et du *Jeu de Trois*, au Mans, Hier. Olivier; et d'un *Catalogue des Paroisses de la province du Maine*. Ce dernier ouvrage, quoique imprimé, n'est point cité dans la *Bibliothèque historique de France*.

* **BÉDOYÈRE** (Marguerite-Hugues-Charles-Marie **HUCHET** de la), avocat au parlement de Paris, né à Rennes, en 1709, et mort dans la même ville en 1786, épousa la fille d'un comédien du théâtre des Italiens, malgré sa famille qui le déshérita, et fit annuler son mariage. Il publia à ce sujet, en 1745, in-12, des *Mémoires* remplis de chaleur et d'intérêt, qui ont eu une grande publicité. Il a aussi travaillé pour le théâtre, et a donné aux Italiens l'*Indolente*, comédie en trois actes et en vers, 1745. Sa vie fut une suite de longues traverses; il ne parvint qu'à rentrer dans une faible portion de son héritage. Son fils, à son exemple, se maria sans son aveu, et il fit à son tour casser ce mariage, quoiqu'il eût combattu avec force, dans ses Mémoires, les abus de l'autorité paternelle.

* **BÉDOYÈRE** (Charles-Angélique-François **HUCHET**, comte de la) né à Paris en 1786, de la famille du précédent, entra comme simple soldat au service militaire, devint officier des gendarmes d'ordonnance créés par Napoléon, en 1806, et plus tard aide-de-camp du prince Eugène Beauharnais. Il était colonel d'un régiment d'infanterie au moment où les troupes étrangères pénétrèrent sur le territoire français, après la déroute de Moscou. Il adhéra comme tous les chefs de l'armée au rétablissement des princes de la maison de Bourbon, fut rétabli dans son grade par Louis XVIII, après être resté quelques mois sans emploi. Il se trouvait dans le Dauphiné, lorsque Bonaparte, débarqué à Cannes, pénétra jusqu'à Grenoble sans aucune résistance. Les autorités refusèrent d'ouvrir les portes; mais la Bédoyère, qui avait excité ses soldats à la révolte, les fit ouvrir de vive force, et donna le premier exemple de défection, qui fut bientôt suivi par tous les chefs de l'armée. Il avait préparé, dit-on, le retour de l'usurpateur, et il reçut pour récompense le grade de maréchal-de-camp et le titre de pair de France. Il l'accompagna à Fleurus et à Waterloo, et après sa défaite il revint à Paris, où il s'énonça avec beaucoup de véhémence dans la chambre des pairs pour faire reconnaître Napoléon II. Après la capitulation de Paris, le colonel la Bédoyère suivit l'armée au-delà de la Loire. Après le licenciement, il avait reçu des passeports pour se rendre en Amérique; ayant eu l'imprudence de venir à Paris, pour faire un dernier adieu à sa jeune femme et à son enfant, il fut arrêté presque aussitôt, traduit devant un conseil de guerre, et condamné, comme traître au roi et à la patrie, à être fusillé. Il subit sa peine, le 19 août 1815, avec courage et fermeté, après avoir reçu les consolations de la religion, à l'âge de 29 ans.

BEEK. *Voyez* BEK.

* **BEERBING** (Isaie), est le même que BING (Jean-Baptiste). *Voyez ce mot.* Cette différence des noms vient de ce que Bonaparte, lorsqu'il convoqua le Sanhédrin, obligea ceux qui devaient en faire partie de changer de nom.

* **BEETHOVEN** (Louis van), célèbre compositeur allemand, qui passait pour le fils naturel de Guillaume II, roi de Prusse, né à Bonn en 1772, et mort en 1827. On a de lui une foule de compositions gracieuses, parmi lesquelles les amateurs ont distingué ses quintetti. Il devint aveugle dans ses dernières années. Ses mœurs étaient loin d'être austères, et la vanité qui le possédait lui faisait dire à ses amis en mourant, ces paroles d'un célèbre empereur : « *Plaudite, amici, comœdia finita est.* »

* **BEFFROY DE BEAUVOIR** (Louis-Etienne), né à Laon, en 1754, fut élève du génie militaire, passa dans un régiment de cavalerie, et devint, à 22 ans, capitaine-aide-major de la Compagnie des cadets gentilshommes que Louis XV envoyait au roi de Pologne. Il revint en France avant la révolution et il était, en 1789, officier des grenadiers royaux de Champagne. Beffroy fut député par la ville de Laon à la première assemblée du bailliage de cette ville; il fut nommé successivement procureur de la commune, membre du directoire du département de l'Aisne, suppléant à l'assemblée législative, substitut du procureur-général syndic, puis envoyé à la Convention, où il vota la mort de Louis XVI avec sursis. Beffroy fut aussi membre du conseil des Cinq-cents, il y fit partie de divers comités d'agriculture et de finances, matières sur lesquelles il avait déjà écrit, et fut chargé de plusieurs rapports sur les subsistances, et de diverses missions aux armées. Envoyé à celle d'Italie en 1794, avec Poultier, il parut changer de système, fit rouvrir les églises à Nice et fer-

mer les clubs. On l'accusa d'avoir fait arrêter Bonaparte; et avant son retour à Paris, il fut encore dénoncé comme fanatique, aristocrate et ami du roi de Sardaigne. Il se justifia de ces inculpations, et continua de s'occuper d'économie politique. Accusé, en 1802, par ses ennemis d'avoir falsifié des pièces de liquidation, il fut acquitté, et devint administrateur de l'hôpital militaire de Bruxelles. Après la restauration, il habitait la ville de Laon; mais il fut contraint comme régicide de quitter la France, et il se retira à Liége où il exerça la profession d'avocat. Beffroy de Beauvoir est mort à Liége en 1824 dans des sentimens religieux. On a de lui | *Etrennes à mes compatriotes, par un Laonnais*, Paris, 1789, in-8°; | *Avantages du dessèchement des marais, et manière de profiter des terrains desséchés*, Paris, 1793, in-8°.

* **BEFFROY-DE-REIGNY** (Louis-Abel), frère du précédent, et connu sous le nom de *cousin Jacques*, né à Laon en 1757, se fit connaître par un grand nombre de productions légères et bizarres qui obtinrent des succès de circonstance. En voici les titres qui se font remarquer par leur singularité : | *Le Testament d'un électeur*, 1795, in-8°; | *les lunes du cousin Jacques*, 24 vol. petit in-12; | *Le Courrier des Planètes*, ou *correspondance du cousin Jacques avec le firmament*, 1788-92, 10 vol. in-12; | *La constitution de la Lune*, 1793, in-8°. En 1799, parut son | *Dictionnaire néologique des hommes et des choses*, 15 cahiers formant 3 vol. in-8°, ouvrage qui valut à l'auteur d'être surveillé de la police. Il fit aussi plusieurs vaudevilles parmi lesquels on remarque *Nicodème dans la lune*, joué en 1791, et le *Club des bonnes gens*, en 2 actes et en vers, pièce qui dut sa vogue aux allusions politiques dont elle est remplie. Beffroy de Reigny a encore laissé des chansons. Il est mort à Charenton le 19 décembre 1811.

* **BÉGA** (Corneille), peintre et graveur hollandais, né à Harlem en 1600, mort de la peste en 1664. Elève de Van-Ostade, il a travaillé d'après sa manière. Ses tableaux, qui ne représentent que des sujets bas et des tavernes, sont estimés des curieux. On y remarque de la facilité, de l'agrément et une touche moelleuse. Il a beaucoup gravé à l'eau forte; ses estampes forment un œuvre considérable.

* **BÉGARELLI** (Antoine), célèbre sculpteur, né à Modène vers 1498, mort dans la même ville en 1565. Il se fit un grand nom par ses ouvrages de sculpture en terre cuite. On dit que Michel-Ange en les voyant pour la première fois, s'écria : « Si cette terre devenait marbre, je » craindrais pour les statues antiques. »

BÉGAT (Jean), avocat, conseiller et ensuite président au parlement de Dijon, né dans cette ville en 1523, y mourut en 1572. Outre le droit, dans lequel il avait des connaissances étendues, il était versé dans les langues et la littérature. On a de lui des *Remontrances à Charles IX sur l'édit de* 1560, qui accordait aux protestans le libre exercice de leur religion; et des *Mémoires sur l'Histoire de Bourgogne*, fort inexacts, etc. Ils ont été imprimés au-devant de la coutume de Bourgogne, 1665, in-4°.

BÉGER (Laurent), naquit en 1655, d'un tanneur d'Heidelberg, et fut bibliothécaire de Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg. Il se fit estimer des savans de son pays par plusieurs ouvrages. Les principaux sont : | *Thesaurus ex Thesauro Palatino selectus, seu Gemmæ*, in-fol. 1685; | *Spicilegium antiquitatis*, in-fol., 1692; | *Thesaurus sive Gemmæ Numismata*, etc. 3 vol. in-fol., 1696 et 1701; | *Regum et imperatorum romanorum Numismata, à Rubenio edita*, 1700, in-fol.; | *De nummis Cretensium serpentiferis*, 1702, in-fol.; | *Lucernæ sepulchrales J. P. Bellorii*, 1702, in-fol.; | *Numismata pontificum romanorum*, 1703, in-fol.; | *Excidium Trojanum*, Berlin, 1699, in-4°, etc., etc. Il mourut à Berlin en 1705, membre de l'académie de cette ville. Béger avait fait un ouvrage pour autoriser la polygamie, à la prière de Charles-Louis, électeur palatin, qui voulait épouser sa maîtresse du vivant de sa première femme : mais il le réfuta après la mort de ce prince. Cette réfutation n'a pas paru. Le livre qui y avait donné occasion, était intitulé : *Considération sur le mariage*, par Daphnæus Arcuarius, en allemand, in-4°.

BEGON (Michel), naquit à Blois en 1638, d'une famille distinguée. Le marquis de Seignelai, son parent, l'ayant fait entrer dans la marine, il remplit successivement les intendances des îles françaises d'Amérique, des galères, du Hâvre, du Canada, et réunit celles de Rochefort et de la Rochelle, jusqu'en 1710, année de sa mort. Le peuple l'aimait comme un intendant des plus désintéressés, et les citoyens, comme un des plus zélés et des plus attentifs. Les savans ne lui donnèrent pas

moins d'éloges. Il les protégeait, les aimait, s'intéressait à leurs succès, leur ouvrait sa bibliothèque. Le goût avait présidé au choix de ses livres. Il avait un riche cabinet de médailles, d'antiques, d'estampes, de coquillages, et d'autres curiosités, rassemblés des quatre coins de l'univers. La plupart de ses livres portaient sur le frontispice, *Michaëlis Begon et amicorum.* Son bibliothécaire lui ayant représenté qu'en les communiquant à tout le monde, il s'en perdrait plusieurs : *J'aime beaucoup mieux*, répondit-il, *perdre mes livres, que de paraître me défier d'un honnête homme.* Il fit graver les portraits de plusieurs personnes célèbres du 17[e] siècle. Il rassembla des *Mémoires* sur leurs vies; et c'est sur ces matériaux que Perrault fit l'*Histoire des hommes illustres de France.*

BÈGUE. *Voyez* LAMBERT.

* BÈGUE (le) célèbre organiste de l'église Saint-Merri à Paris, et de la chapelle du roi, mort en 1700. Son jeu facile et noble attirait une foule d'amateurs. Il a laissé trois livres de *Pièces d'orgue* et des *Vêpres* à deux chœurs.

* BÈGUE DE PRESLE (ACHILLE-GUILLAUME le) né à Pithiviers, près Orléans en 1796, se fit recevoir docteur en médecine à la faculté de Paris, et mourut dans cette ville en 1807. Ses principaux ouvrages sont : | *Manuel du naturaliste pour Paris et ses environs*, 1766, in-8°; | *Médecine d'armée*, traduit de l'anglais de Monro, avec beaucoup d'augmentations, 1768, 2 vol. in-8°; | *Connaissance des médicamens*, trad. de l'anglais de Lewis, avec des additions, 1771, 2 vol. in-8°; | *Economie rurale et civile*, 1789, 2 vol. in-8°. Il a aussi coopéré à la bibliothèque physico-économique de 1786 à 1792, 14 vol. in-12. Sa *Notice* sur les derniers momens de J. J. Rousseau est en contradiction avec l'opinion généralement répandue sur la mort de ce philosophe.

* BEGUILLET (EDME), avocat au parlement de Dijon, mort en 1786, s'adonna particulièrement à l'étude de l'économie domestique et à l'agriculture. Ses ouvrages en ce genre ne sont pas sans mérite. Les principaux sont : | *Traité de la connaissance générale des grains*, 1775, 3 vol. in-8°, réimprimé en 1780 en 2 vol. | *Manuel du meûnier et du charpentier de moulins*, in-8°, 1775, réimprimé en 1785; | *Traité général des subsistances et des grains qui servent à la nourriture de l'homme*, 1782, 6 vol. in-8°. On y trouve des notions satisfaisantes sur la connaissance, la culture, les qualités, les usages des grains, leurs maladies, leur conservation, leur achat, leur commerce, ainsi que sur la construction des greniers et des moulins, sur la mouture par économie ; | une *Histoire des guerres des deux Bourgognes sous Louis XIII et Louis XIV*, 2 vol. in-12. Il a fourni plusieurs articles à l'*Encyclopédie* sur l'économie rurale, et travaillé avec M. Poncelin à l'*Histoire de Paris et de ses monumens*, Paris, 1780, 3 vol. in-8°.

BEHAIM (MARTIN), né d'une famille noble de Nuremberg, s'étant appliqué à la cosmographie et à la navigation, conçut la première idée de la découverte de l'Amérique. Il partit de Flandre vers l'an 1460, et son voyage répondit à son attente; il découvrit l'île de Fayal, le Brésil, et poussa jusqu'au détroit de Magellan. Le roi de Portugal Jean II le créa chevalier en 1485. Ce récit a été traité de fable par des historiens mal instruits. Les découvertes de Behaim furent négligées, et le peu d'usage qu'on en fit ne prouve pas plus leur fausseté que celle des premiers rapports de Colomb, auxquels bien des personnes refusèrent d'ajouter foi. En 1492, Behaim retourna dans sa patrie, et y construisit un globe de 20 pouces de diamètre, sur lequel il dessina ses nouvelles découvertes : on le conserve à Nuremberg, de même que plusieurs de ses manuscrits. Doppelmayer a réduit ce globe en une mappemonde, qui se trouve à la fin de sa *Relation historique des mathématiciens et des artistes de Nuremberg.* Le célèbre Riccioli assure que Christophe Colomb fit usage des cartes marines de Martin Behaim; Doppelmayer ajoute qu'elles ont servi à Magellan pour la découverte du détroit qui porte son nom. Enfin, plusieurs auteurs assurent qu'il est le premier qui ait fait usage de la boussole dans la navigation. Il mourut à Lisbonne le 29 juillet 1506. On peut consulter Riccioli, *Geogr. reform., lib.* 3; Freher, *Rerum germanicarum scriptores;* Cellarius, *Notitia orbis*, page 213, etc. Il est certain que ce fait est mieux appuyé que tout ce que raconte M. Mallet du Pan, dans une Dissertation insérée en 1785, dans le *Mercure de France* (voyez le *Journal historique et littéraire*, 1[er] mai 1788, pag. 20). — Le Père de Behaim s'appelait également *Martin*, était sénateur de Nuremberg, et mourut en 1474. Sa mère était Agnès Schopper.

BEHN (Aphara ou Astrea), dame anglaise, naquit à Cantorbéry sous Charles Ier. Son père Johnson, nommé lieutenant-général dans les Indes, mena avec lui sa famille, et mourut dans le trajet. Sa fille, de retour à Londres, après un séjour de quelque temps en Amérique, épousa M. Behn, riche marchand, originaire de Hollande. Charles II, qui connaissait l'esprit et le mérite de madame Behn, lui confia une négociation, au sujet de la guerre qu'il voulait faire aux Hollandais. Elle s'en acquitta à la satisfaction du roi. La jalousie qu'excitait son crédit auprès de ce monarque, l'obligea de préférer les douceurs de la vie privée, au tumulte et aux écueils de la cour. Elle mourut en 1689, et fut enterrée dans le cloître de Westminster, parmi les tombeaux des rois. Le temps qu'elle n'employa pas aux plaisirs de la société, fut consacré à la composition de plusieurs ouvrages écrits quelquefois avec plus de liberté qu'il ne convient à son sexe. On a d'elle 4 vol. in-8° de *pièces de théâtre*, des *Nouvelles historiques*, des *Poésies diverses*, une *traduction de la Pluralité des mondes*. Son ouvrage le plus connu est son *Oronoko*, qu'elle lut à Charles II, et qui a été traduit en français, par M. de la Place, in-12, 1756. Ce roman historique a fourni le sujet d'une tragédie à un poète anglais; Oronoko, le héros de cette production, était fils d'un roi africain, vendu aux Anglais de Surinam. Ce prince nègre, devenu captif, et ne pouvant supporter cette humiliation, fit révolter ses compagnons d'esclavage, et fut mis à mort. Madame Behn, témoin de ses infortunes, les écrivit, dès qu'elle fut de retour en Angleterre.

* **BEHR** (Georges-Henri), médecin distingué, né à Strasbourg le 16 octobre 1708, mort en la même ville le 9 mai 1761. On a de lui : | *Physiologia medica*, Strasbourg, 1736, in-4°; | *Lexicon physico-chymico-medicum reale*, 1738, in-4°; | *Fundamenta medicina anatomico-physiologica*, in-4°; | *Medicina consultatoria*, Augsbourg, 1751, in-4°; | un grand nombre de *Dissertations* en latin, imprimées à Strasbourg, dans le format in-4°, et plusieurs autres ouvrages tant de médecine, que d'histoire et de politique, écrits en allemand, dont on trouve la liste dans la *Biographie médicale*. Il a aussi donné beaucoup d'observations dans les *Actes de l'académie des curieux de la nature*, dont il était membre.

* **BEICH** (Joachim-François), peintre et graveur, né en Souabe en 1665, mort à Munich en 1748. Il a peint toutes les batailles de l'électeur Maximilien-Emmanuel, en Hongrie, avec la situation des lieux. Son coloris est un peu rembruni, mais ses paysages sont pittoresques et attaohans. Il a aussi gravé le paysage à l'eau forte, dans le genre de Salvator Rosa.

BEIER, plus connu sous le nom de *Hartmannus Beyerus*, né à Francfort-sur-le-Mein en 1506, étudia à Wirtemberg, où il fut élevé dans les sentimens de Luther qu'il connut particulièrement. On le choisit pour être ministre dans son pays, où il mourut le 11 août 1577. C'était un homme simple, mais qui ne manquait pas d'érudition. Il laissa, entre autres ouvrages, des *Commentaires* sur la Bible, et *Quæstiones Sphæricæ*.

* **BEIRACTAR** (Mustapha), grand visir en 1809, voulut faire participer la nation turque aux bienfaits de la civilisation européenne, et périt victime de sa généreuse entreprise. Jugeant qu'il devait commencer par établir un nouveau système militaire, il appela à son aide les sciences exactes, et chargea d'habiles officiers français et allemands d'enseigner les manœuvres à un corps de jeunes soldats musulmans. Une école d'artillerie fut fondée, et les mathématiques devinrent un objet d'étude chez les sectateurs du Coran. Le peuple s'irrita de ces innovations qu'il regardait comme un crime; des murmures s'élevèrent, et Mustapha, doué de la plus grande énergie, fit punir les mécontens. Ses rigueurs achevèrent d'exaspérer les esprits. Les janissaires indignés d'obéir à des infidèles se soulevèrent, et, secondés par la populace, attaquèrent le sérail. Les troupes nouvelles, les bostangis, et les autres corps chargés de la défense du palais soutinrent l'attaque avec vigueur, et ils auraient triomphé, si une flotte, qui se trouvait dans le canal, n'eût pris parti pour les insurgés, et n'eût foudroyé le sérail. Alors le grand-visir pour éviter de tomber vivant entre les mains de ses ennemis, se fit sauter avec la partie du palais qu'il habitait. Constantinople fut livrée pendant trois jours au pillage et à l'incendie, qui ne s'arrêtèrent que lorsqu'on supposa que tous les partisans du nouveau système avaient été massacrés ou avaient pris la fuite.

* **BEISSON** (Etienne), graveur, né à Aix en Provence en 1759, mort à Paris, le 28 février 1820. Il est particulièrement

connu par sa gravure des *jeunes Athéniens tirant au sort*, d'après Peyron, et par sa *Vierge au donataire* et sa *Sainte Cène* d'après Raphaël. Cette dernière gravure figure au cabinet des estampes de la Bibliothèque du roi.

BEK, ou plutôt BEEK (DAVID), de Delft, peintre du roi d'Angleterre, disciple du chevalier Antoine Van-Dyck, égala son maître. Plusieurs souverains l'appelèrent pour faire leurs portraits. Il peignait avec tant de célérité que Charles Ier lui dit un jour : *Je crois que vous peindriez un cheval qui courrait la poste.* Ce prince lui avait accordé ses bonnes grâces. Il mourut à La Haye en 1656, à l'âge de 35 ans.

BEKA (JEAN), chanoine de l'église d'Utrecht, mort l'an 1346, est auteur d'une Chronique de cette église, depuis saint Willibrod, son premier évêque, jusqu'à l'an 1345, continuée par Suffridus Pétri, jusqu'à l'an 1574, publiée par Bernard Furmer, Utrecht, 1612, in-4°; Francfort, 1620, in-fol., et ensuite par Arnold Buchelius. Utrecht, 1643, in-fol.

BEKKER (BALTHASAR), né à Warthuisen, dans la province de Groningue, en 1634, fut ministre dans différentes églises, et mourut à Amsterdam en 1698. Son *Monde enchanté*, traduit du flamand en français, 4 vol. in-12, 1694, le fit dépouiller de la place de ministre dans cette ville. Ce livre, diffus et ennuyeux, est fait pour prouver qu'il n'y a jamais eu ni possédé, ni sorcier, et que les diables ne se mêlent pas des affaires des hommes, et ne peuvent rien sur leurs personnes. Benjamin Binet réfuta solidement cet ouvrage dans son *Traité des dieux du paganisme*, in-12, que l'on joint souvent à l'ouvrage de Bekker. On a encore de lui : | des *Recherches sur les Comètes*, in-8°; | *la sainte Théologie*; | une *Explication de la prophétie de Daniel*, etc.

* BEKKER (ELISABETH WOLF, née), née à Flessingue le 25 juillet 1733, se livra de bonne heure à la poésie. Devenue veuve en 1776, elle alla demeurer avec madame Agathe Deken, femme également distinguée par les qualités du cœur et de l'esprit. Elisabeth publia, en 1769, | *Walcherin*, poème en 4 chants; en 1773, | *Jacobs klagt by het lyk van Rachel* (plainte de Jacob sur le tombeau de Rachel), et | *Brief van Jacoba van Beyeren, an Fans van Borselen* (héroïde de Jacqueline de Bavière, à Françoise van Borselen). Elle fit paraître, avec son amie, plusieurs ouvrages qui assurent la réputation de toutes deux : | un *Recueil de chansons populaires*, 1781, 3 vol. in-8°; | *Histoire de van Willelm Levend* (histoire de Guillaume Levend), 1785, 8 vol. in-8°; | *Brieven van Abraham Blankaarta, an Cornelia Wiloschut* (lettres d'Abraham Blankaart, à Cornélie Wiloschut), 1789, 3 vol. in-8°; | *Histoire de Sara Burgerhat*, 1790, 2 vol. in-8°; | le *Voyage en Bourgogne*. Madame Bekker et Agathe Deken traduisirent aussi quelques romans anglais, par exemple, le *don Quichotte ecclésiastique* de Smoltet, 1778, 3 vol. in-8°; *Henri*, 1800, 4 vol. in-8°. Madame Bekker mourut le 5 novembre 1804, ne devançant que de neuf jours son amie. La société des arts et des sciences d'Amsterdam fit célébrer leur mémoire par une fête funéraire : leur éloge y fut prononcé par le professeur Koninenburg, et l'avocat Van Hall y lut une pièce de vers en leur honneur.

BEL (JEAN-JACQUES), conseiller au parlement de Bordeaux, sa patrie, et membre de l'académie de cette ville, y naquit en 1693, et mourut à Paris en 1738, d'un excès de travail, à l'âge de 45 ans. Il avait une très belle bibliothèque, qu'il voulait rendre publique avec des fonds pour l'entretien de deux bibliothécaires. On a de lui le *Dictionnaire néologique*, considérablement augmenté depuis par l'abbé des Fontaines. On y reprend, avec raison, beaucoup d'expressions nouvelles, des phrases alambiquées, des tours précieux : mais on a tort, en condamnant les termes inusités, d'en proscrire d'autres, accrédités par l'usage, ou dont l'indigence de la langue française autorise l'admission. Une telle délicatesse est bien réfutée par la raisonnable et commode règle d'Horace :

> Ego, cur acquirere pauca
> Si possum, invideor? cum lingua Catonis et Enni
> Sermonem patrium ditaverit, et nova rerum
> Nomina protulerit? Licuit, semperque licebit
> Signatum præsente nota procudere nomen.

On a encore de Bel des *Lettres critiques* sur la *Mariamne* de Voltaire. Son *Apologie* de Houdart de la Motte, en quatre lettres, est une satire sous le masque de l'ironie.

BEL (Le), ministre de l'ordre de la Trinité, du couvent de Fontainebleau, publia une *Relation du meurtre de Monaldeschi*, poignardé par ordre de Christine, reine de Suède, princesse qui se disait philosophe. Cet écrit, imprimé avec plusieurs autres pièces curieuses, parut à Cologne en 1664, in-12. Le Bel assista ce malheureux dans ses derniers momens.

BELAIR. *Voyez* SAINT-HYACINTHE (THÉMISEUIL).

* **BELDERBUSCH** (CHARLES-LÉOPOLD, comte de), né en 1749, dans le duché de Limbourg, était président de régence de l'électorat de Cologne. Il fut envoyé comme chargé d'affaires à la cour de France, et il y passa plusieurs années comme simple particulier; ayant quitté Paris au commencement de la révolution, il fut porté sur la liste des émigrés, et dépouillé d'une grande partie de sa fortune. Après la réunion de la Belgique à la France, il fit partie de la députation des nouveaux départemens, et peu d'années après, il fut nommé préfet du département de l'Oise. Il se distingua dans cet emploi par des lumières très étendues, et se fit chérir de ses administrés. Belderbusch zélateur de l'éducation religieuse, il favorisa l'établissement des jésuites, sous le nom de *Pères de la Foi*. Le 5 février 1810, il fut admis au sénat conservateur. En 1814, il vota la déchéance de Bonaparte, et plus tard il obtint du gouvernement royal des lettres de grande naturalisation. Rentré dans ses biens, il fit un noble usage de sa fortune, et mourut le 22 janvier 1826. Il a publié quelques écrits politiques, | *Sur les affaires du temps*, Cologne, 1795, in-8°; | *Modification du statu quo*, 1795; | *Lettres sur la paix*, 1797; | *la Paix du continent comme acheminement à la paix générale*, 1797; | *le Cri public*, brochure sans date ni nom d'imprimeur, publiée quelques jours avant la dernière entrée des alliés à Paris.

BELELLI. *Voyez* BELLELLI.

BÉLÉSIS, chaldéen, le même, selon quelques auteurs, que Nabonassar et Baladan, fut le principal instrument de l'élévation d'Arbaces, roi des Mèdes, qui lui donna le gouvernement de Babylone, l'an 770 avant Jésus-Christ. Cet homme adroit, après que Sardanapale, roi d'Assyrie, se fut brûlé dans son palais avec son or et son argent, obtint la permission d'en emporter les cendres, et enleva par ce moyen les trésors de ce malheureux prince. Mais tous ces détails appartiennent peut-être avec plus de droit à la fable qu'à l'histoire.

* **BELESTAT-DE-GARDOUCH** (le marquis de), d'une ancienne famille du Languedoc, naquit à Toulouse, en 1725, et suivit avec distinction la carrière des armes que la faiblesse de sa vue le contraignit d'abandonner vers l'âge de 30 ans. Il s'occupa alors de littérature et composa un *Eloge de Clémence Isaure*. Lié avec plusieurs écrivains célèbres et principalement avec Voltaire, il se brouilla avec ce dernier, en publiant sous ses propres initiales l'*Examen critique de l'histoire de Henri IV*, par la Beaumelle, qui renferme une vive critique de l'auteur de la Henriade. L'ouvrage fut saisi par ordre du gouvernement. Mais Voltaire le fit réimprimer avec des notes dans l'*Evangile du jour*. Belestat était membre de l'académie des jeux floraux, et mourut aveugle en 1807.

* **BELGRADO** (JACQUES), savant jésuite italien, né à Udine en 1704, devint confesseur du duc et de la duchesse de Parme, fut nommé mathématicien de cette cour, et contribua à la fondation de la colonie arcadienne de Parme. Il était de la plupart des académies d'Italie, et fut reçu, en 1762, associé correspondant de l'académie des sciences de Paris. La destruction de son ordre lui ayant fait perdre ses emplois à la cour, il se retira dans le sein de sa famille, où il s'adonna entièrement aux sciences. On a de lui un grand nombre d'ouvrages et d'opuscules scientifiques, en latin et en italien dont les principaux sont: | *De phialis vitreis ex minimi silicis casu dissilientibus acroasis*, etc., Padoue, 1743, in-4°; | *De altitudine atmosphæræ æstimanda critica disquisitio*, Parme, 1743, in-4°; | *Fenomeni electrici, con i corollari da lor dedotti*, etc., ibid., 1749, in-4°; | plusieurs dissertations sur l'*Existence de Dieu*, | les *Vapeurs de la mer*, | les *Talens et leur usage*, | un *Monument de Ravenne*, etc. A l'âge de 81 ans, il fit paraître une dissertation remplie d'érudition et de vues nouvelles sur l'architecture égyptienne. Il mourut le 7 avril 1789.

BELHOMME (don HUMBERT), bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes et de Saint-Hidulphe, professeur de philosophie et de théologie, ensuite abbé de Moyen-Moûtier, naquit à Bar-le-Duc en 1653, et mourut en 1727. Il fit rebâtir son abbaye, l'orna d'une bibliothèque choisie avec goût, et en écrivit l'*Histoire* en latin, un vol. in-4°.

BÉLIDOR (BERNARD FOREST DE), des académies des sciences de Paris et de Berlin, se fit connaître de bonne heure par son talent pour les mathématiques. Nommé professeur royal aux écoles d'artillerie de La Fère, il forma des élèves dignes de lui. Son zèle lui valut la place de commissaire provincial d'artillerie; mais trop d'empressement pour s'avancer lui enleva à la fois ces deux postes. Il fit quelques expériences sur la charge des

canons, et découvrit, ou crut avoir découvert qu'au lieu de douze livres de poudre qu'on employait ordinairement pour chaque coup, on pouvait n'en mettre que huit, sans diminuer l'effet. Comme le roi gagnait à cette diminution, Bélidor voulut faire sa cour au cardinal de Fleury qui était premier ministre, en lui communiquant secrètement sa découverte. Le cardinal accueillait favorablement tous les projets d'économie; il reçut donc bien celui de Bélidor; il en parla même au prince de Dombes, grand-maître d'artillerie. Ce prince fut surpris d'apprendre qu'un mathématicien qui travaillait sous ses ordres, et qu'il comblait journellement de ses bienfaits, ne se fût point adressé à lui dans cette occasion. Il lui fit connaître dans l'instant son mécontentement, en le dépouillant de ses places, et l'obligea de quitter La Fère. M. de Vallière, lieutenant-général d'artillerie, justifia la conduite du prince de Dombes, par un mémoire qui fut imprimé à l'imprimerie royale, dans lequel il attaqua le procédé et les expériences de Bélidor. Ce professeur, né sans fortune, se trouva ainsi dépourvu de tout. Le prince de Conti, qui connaissait son mérite, l'emmena avec lui en Italie, et ce voyage lui valut la croix de Saint-Louis. Cette faveur lui procura quelque considération à la cour. Le maréchal de Belle-Isle se l'attacha, et lorsqu'il fut ministre de la guerre, il le nomma inspecteur de l'artillerie et lui donna un beau logement à l'arsenal de Paris, où il mourut en 1761, âgé de près de 70 ans. C'était un homme extrêmement laborieux, et qui a beaucoup écrit. On lui doit : | *Sommaire d'un cours d'architecture militaire, civile et hydraulique*, 1720, in-12; | *Nouveau cours de mathématiques, à l'usage de l'artillerie*, 1757, in-8°; | *la Science des ingénieurs*, 1749, in-4°; | *le Bombardier français*, 1734, in-4°; | *Architecture hydraulique*, 1737, 4 vol. in-4°; | *Dictionnaire portatif de l'ingénieur*, 1768, in-8°; | *Traité des fortifications*, 2 vol. in-4°. La plupart de ces ouvrages remplissent leur objet, quoique l'auteur ne fût pas un mathématicien du premier ordre. Son style est clair, mais diffus.

BELIN (François), né à Marseille, en 1672, vint de bonne heure à Paris, et devint bibliothécaire de la duchesse de Bouillon. Il a composé plusieurs tragédies, dont une seule mérite d'être citée, *Mustapha et Zéangir*, tragédie en 5 actes représentée et imprimée en 1705. « Cette » pièce, dit La Harpe, est faiblement » écrite; mais on y trouve des traits de » ce naturel heureux qu'alors on étudiait » dans Racine. » Champfort a depuis traité le même sujet. Belin mourut vers l'an 1732.

* BELIN (don Albert), religieux bénédictin, né à Besançon, vers 1640, d'une famille distinguée dans la robe. Il visita successivement les principales maisons de son ordre, et s'étant fait remarquer par son talent pour la prédication, ses supérieurs l'envoyèrent à Paris. Sa réputation lui donnant quelque influence sur l'esprit de ses frères, il s'en servit pour faire élire prieur de la Charité, un des fils de Colbert. Ce ministre par reconnaissance le fit nommer à l'évêché de Belley, qui vint à vaquer en 1666. Il mourut dans son diocèse en 1677. On lui doit plusieurs ouvrages: | *les Emblèmes eucharistiques*, Paris, 1647, in-8°; | *les Solides pensées de l'âme*, Paris, 1648, in-12; | *les Aventures du Philosophe inconnu en la recherche et invention de la pierre philosophale*, Paris, 1664 et 1674, in-12, ouvrage curieux, dirigé contre les alchimistes; | *Preuves convainquantes des vérités du christianisme*, Paris, 1666, in-4°. L'auteur s'attache à prouver que les principes de la foi s'accordent parfaitement avec les lumières de la raison; | *Traité des talismans ou figures astrales*, Paris, 1671, in-12.

* BELIN DE BALLU (Jacques-Nicolas), littérateur et helléniste distingué, né à Paris, le 28 février 1753. Il était membre associé de l'académie des Inscriptions et belles-lettres, et après avoir professé quelque temps la langue grecque, il fut placé à la tête du prytanée de Saint-Cyr : mais autant il avait montré d'aptitude pour l'enseignement, autant il montra d'incapacité pour l'administration; ce qui l'obligea de se démettre de son emploi. Alors il passa en Russie, où il obtint une place honorable dans l'instruction publique, et mourut à Moscou en 1815. On lui doit : | une *Traduction d'Hécube*, tragédie d'Euripide, avec des remarques curieuses, 1778, in-8°; | une *Traduction des OEuvres complètes de Lucien, avec des notes historiques et littéraires, et des remarques critiques sur le texte de cet auteur*, 1788, 6 vol. in-8° et in-4°; | *Les caractères de Théophraste et de Labruyère*, avec des notes sur la traduction de deux *nouveaux caractères de Théophraste*,

trouvés dans la bibliothèque du Vatican, et publiés pour la première fois à Parme, en 1786, Paris, 1790, 3 vol. in-8°; | *Oppiani poemata de venatione et piscatione*, en grec et en latin, avec une traduction française du *Poème de la chasse*, Strasbourg, 1787, in-8°, 1er vol. | *Hermès hellenicus, grammaire grecque et française, avec des tableaux synoptiques*, in-8°; | *Histoire véritable de Lucius*, traduite du grec, formant le 12e volume de la bibliothèque des romans grecs; | une *Traduction du tableau de Cébès*, imprimée à la suite du Manuel d'Epictète, par Dacier, 1790; | *Histoire de la dame invisible*, ou *mémoire pour servir à l'histoire du cœur humain*, Paris, 1803, 2 vol. in-12; | *Histoire critique de l'éloquence chez les Grecs*, Paris, 1813, 2 vol. in-8°. Il a donné encore : | *Mémoires et voyages d'un émigré*, publiés par J. N. Belin de Ballu, 3 vol. in-12, Paris, an 9, et a laissé | un *Dictionnaire grec-français*.

BÉLISAIRE, général des armées de l'empereur Justinien, termina heureusement la guerre contre Cabades, roi des Perses, par un traité de paix conclu en 531. L'année d'après il conduit l'armée navale destinée à conquérir l'Afrique, emporte Carthage, marche contre Gilimer, usurpateur du trône des Vandales, prend possession de son royaume de Carthage, et se fait servir par les officiers de ce prince. Les Maures le reconnurent; et peu de temps après, il défit le reste des Vandales, prit Gilimer, et l'emmena à Constantinople. Ce malheureux prince fut un des ornemens de son triomphe. C'est en lui que finit la monarchie des Vandales ariens. Bélisaire ayant détruit ce royaume en Afrique, fut envoyé par Justinien pour détruire celui des Goths en Italie. Arrivé sur les côtes de Sicile avec sa flotte, il s'empara de Catane, de Syracuse, de Palerme et de plusieurs autres villes, par force ou par composition. Il courut ensuite à Naples, et prit cette ville; de là il marcha vers Rome et en envoya les clés à l'empereur. Théodat, roi des Goths, ayant été assassiné, Vitigès son successeur, vint assiéger Rome. Bélisaire le vainquit, l'obligea de se renfermer dans Ravenne, le prit et le mena à Constantinople, après avoir refusé la couronne que les vaincus offraient à leur vainqueur. Tout le peuple de Constantinople avait son nom dans la bouche, et ses grandes actions dans la mémoire. On le regardait comme le libérateur de l'empire. Il fut bientôt obligé de quitter cette capitale, pour aller combattre Chosroès I, roi de Perse. Après l'avoir mis en fuite, il retourna en Italie contre Totila, élu roi des Goths, l'empêcha de détruire entièrement Rome, rentra dans la ville et la répara. Il reprit encore les armes dans sa vieillesse contre les Huns, qui avaient fait une irruption dans l'empire en 558. Il les chassa et les fit rentrer dans leur pays. Les grands, jaloux de sa gloire, l'accusèrent en 561 auprès de Justinien, d'avoir voulu s'emparer du trône. L'empereur, ombrageux comme tous les vieillards, lui ôta la dignité de patrice, lui retrancha ses gardes, et l'accabla de mauvais traitemens, qui le conduisirent peu après au tombeau. Cet homme digne d'un meilleur sort, après avoir été longtemps à la tête des affaires et des armées, et rendu des services signalés à sa patrie, fut obligé, suivant les historiens latins, de mendier son pain dans les rues de Constantinople. L'auteur de l'*Histoire mélangée* écrit que l'année suivante il fut rétabli dans ses dignités; et Cédrène affirme qu'il mourut en paix dans Constantinople. Alciat est de ce sentiment, contre Crinitus, Volaterran, Pontanus, et quelques autres. Quoi qu'il en soit, on montre encore à Constantinople une prison, que l'on appelle la *Tour de Bélisaire*. Cette prison est sur le bord de la mer, en allant du château des Sept-Tours au sérail de Constantinople. Les gens du pays disent qu'il pendait un petit sac attaché au bout d'une corde, comme font les prisonniers, pour demander sa vie aux passans, en leur criant : *Date obolum Belisario quem fortuna evexit, invidia oculis privavit.* « Donnez une obole à Bélisaire, que la » fortune éleva si haut, et que la ja» lousie a privé des yeux. » Ce triste sort fut, selon quelques auteurs, la juste punition de sa complaisance sacrilége pour l'impératrice Théodora qui l'engagea à chasser le pape saint Silvère, pour élever Vigile en sa place. On croit que Bélisaire mourut en 565. On voit encore des médailles de Justinien, recevant Bélisaire triomphant de la guerre contre les Goths : de l'autre côté de la médaille, se trouve l'image de Bélisaire, avec ces mots : *BELISARIUS, GLORIA ROMANORUM; Bélisaire, l'honneur du nom romain.* M. Marmontel a donné le nom de ce célèbre général à un très froid roman philosophique, digne de servir de pendant aux *Incas*, et dans lequel il y a d'ailleurs

des principes d'indifférentisme qui conduisent au mépris de toute religion. Cet ouvrage fut condamné par la Sorbonne.

BELIUS (MATHIAS), né à Otsova dans la haute Hongrie, en 1684, fit de bonnes études à Hall, et y apprit les langues savantes. De retour dans sa patrie il fit fleurir les belles-lettres dans plusieurs colléges des protestans, et s'appliqua avec succès à l'histoire de Hongrie. Nicolas Pelfi, vice-roi de ce pays, facilita ses recherches en lui faisant ouvrir diverses archives. Il employa la plus grande partie de sa vie à cette étude, et mourut l'an 1749. Ses principaux ouvrages sont : | *De vetere litteratura Hunno-Scythica Exercitatio*, Leipsick, 1718, in-4°, ouvrage savant; | *Hungariæ antiquæ et novæ Prodromus*, Nuremberg, 1723, in-fol. Il y donne le plan d'un grand ouvrage qu'il préméditait, et qu'il n'eut pas le loisir de publier. | *De peregrinatione linguæ Hungaricæ in Europam*; | *Apparatus ad Historiam Hungariæ, sive collectio miscella monumentorum ineditorum partim, partim editorum, sed fugientium*, Presbourg, en plusieurs vol. in-fol. 1735-1746. Cette collection d'histoire de Hongrie est ornée de préfaces savantes et bien écrites. | *Amplissimæ historico-criticæ præfationes in Scriptores rerum Hungaricarum veteres ac genuinos*, 3 vol. in-fol. | *Notitia Hungariæ Novæ Historico-geographica*, Vienne, 1745, et années suivantes, 4 vol. in-fol., avec des cartes géographiques; ouvrage vaste et d'une grande exactitude.

* BELKNAP (JÉRÉMIE), théologien et prédicateur américain, pasteur de l'église presbytérienne de Boston, né dans cette ville le 4 juin 1744, et mort en juin 1798, a laissé : | *Histoire de Newhampshire*, 3 vol. 1784 à 1792; | *Biographie américaine*, t. 1er, 1794; t. 2e, 1798, demeurée incomplète; | *le Garde-forêt*, conte, in-12; | plusieurs *Sermons* imprimés séparément; | des Essais sur le commerce des Américains et sur la liberté civile et religieuse.

* BELL (JOHN), médecin et auteur anglais, mort en 1780. Il accompagna en 1715, 16, 17 et 18, l'ambassade de Pierre le Grand en Perse et dans la Chine, et il en a publié la *Relation* en 2 vol. in-4°, Glascow, 1762, réimprimée depuis en 2 vol. in-12. Cette narration se fait remarquer par un caractère de naïveté et de simplicité qui inspire de la confiance. Aidous en a donné une traduction française dont le style est fort négligé.

* BELL (JOHN), chirurgien, né à Edimbourg, où il exerça long-temps sa profession avec succès. Il est mort à Rome, le 15 avril 1820, après avoir publié en anglais plusieurs ouvrages estimés : | *l'Anatomie du corps humain*, 1793-1802, 3 vol. in-8°, 3e édition, 1811, à laquelle il faut joindre *Système de dissection, pour servir à l'explication de l'Anatomie du corps humain* de John Bell, 1800, in-fol., par Charles Bell, autre chirurgien d'Edimbourg, qui a gravé et publié lui-même les planches. Ce dernier ouvrage a été traduit en français, Londres, 1809, in-12; | *Discours sur la nature et le traitement des plaies*, 3e édition, 1812, traduits en français, sous le titre de *Traité des plaies, ou Considérations théoriques et pratiques sur les maladies*, Paris et Montpellier, 1825, in-8°; | *Principes de chirurgie*, 1801-1808, 3 vol., in-4°; | *Lettre sur le caractère propre à la profession de chirurgien, ou l'éducation du chirurgien, et les devoirs et qualités du médecin*, 1811, in-8°.

* BELLA (JÉROME), né à Carru en Piémont, prieur de St.-André de Mondovi, archi-prêtre de Coni, docteur en théologie et en droit civil et canonique, vicaire-général de l'évêque de Saluces, vivait en 1660, et a laissé | *il Genio regale appagato, dramma pastorale*, etc. (pièce allégorique pour l'entrée de l'évêque de Mondovi), Mondovi et Coni, 1646; | *il Sole benefico, pastorale*, ibid. 1647; | l'*Aurora opportuna, dramma pastorale*, Coni, 1653; | *le Palme del Giacinto*, autre drame pastoral adressé à Hyacinthe Solari, évêque de Mondovi; | quelques *Panégyriques* en prose.

* BELLAMY (JACQUES) naquit à Flessingue le 12 novembre 1757, de parens obscurs qui lui firent embrasser l'état de boulanger. Mais bientôt il se sentit inspiré et fit des vers. Un homme de lettres démêla dans ces essais quelque talent poétique, et le recommanda à des personnes riches qui pourvurent aux frais de ses études. Les succès de Bellamy, alors âgé de 25 ans, furent rapides. Il publia sous le titre de *Vaderlandse Gezingen* des chants patriotiques qui le placent parmi les premiers poëtes hollandais. Cet auteur ne jouit pas long-temps de ses succès; il mourut avant sa vingt-neuvième année.

* BELLAMY (JACQUES), docteur en théologie, ministre né à New-Cheshire (*Connecticut*), en 1719, fut nommé pasteur de Bethléem en 1740, et publia, en

1750, une *Esquisse de la vraie religion.* Il mourut le 6 mars 1790, laissant un grand nombre de sermons.

BELLARMIN (ROBERT), né à Monte-Pulciano en 1542, se fit jésuite à l'âge de 18 ans. Sa société le chargea d'enseigner la théologie à Louvain. On dit qu'il prêchait aussi dans cette ville avec tant de succès, que les protestans venaient d'Angleterre et de Hollande pour l'entendre. Après sept ans de séjour dans les Pays-Bas, il retourna en Italie. Grégoire XIII le choisit pour faire des leçons de controverse dans le collége qu'il venait de fonder. Sixte V le donna ensuite, en qualité de théologien, au légat qu'il envoya en France l'an 1590. Clément VIII le fit cardinal neuf ans après, et archevêque de Capoue le 21 avril 1602. Paul V, ayant voulu le retenir auprès de lui, Bellarmin se démit de son archevêché, et se dévoua aux affaires de la cour de Rome jusqu'en 1621. Il mourut la même année, au noviciat des jésuites, où il s'était retiré dès le commencement de sa maladie. Grégoire XV alla visiter le cardinal mourant, qui lui adressa ces paroles : *Domine, non sum dignus ut intres*, etc., paroles qui marquent jusqu'à quel point le cardinal Bellarmin portait son respect pour le Vicaire de Jésus-Christ. Il n'y a point d'auteur qui ait défendu plus vivement la cause de l'Eglise, et les prérogatives de la cour de Rome. Cependant il n'avait pas sur le domaine temporel le sentiment ordinaire des ultramontains de son temps; il rejetait absolument le domaine direct, mais il soutenait l'indirect, avec un zèle qui lui faisait envisager comme hérétiques ceux qui ne l'admettaient pas. Ce savant cardinal a enrichi l'Eglise de plusieurs ouvrages. Le plus répandu est son *Corps de controverses*. C'est l'arsenal où les théologiens catholiques ont puisé leurs armes contre les hérétiques. De tous les controversistes, il n'en est point qui ait fait autant de peine aux protestans. La plupart des théologiens de cette communion lui ont répondu. Presque tous ont avoué qu'il proposait leurs difficultés dans leur force, et quelques-uns, qu'il les détruisait mieux qu'aucun autre écrivain catholique. Son style n'est ni pur ni élégant; mais il est serré, clair, précis, sans cette sécheresse barbare qui défigure la plupart des scolastiques. S'il était venu de notre temps, sa critique eût été plus sûre; il n'aurait point cité d'auteurs apocryphes, et aurait un peu mieux distingué ce qui est véritablement dogme, d'avec ce qui peut être rangé parmi les opinions. La meilleure édition de ses Controverses était celle de Paris, qu'on appelle *des Triadelphes*, en 4 vol. in-fol. avant qu'on eût celle de Prague, 1721, qui est aussi en 4 vol. in-folio. Ses autres ouvrages ont été publiés à Cologne, en 1619, en 3 vol. in-fol. On y trouve | son *Commentaire sur les Psaumes;* | ses *Sermons;* | un *Traité des écrivains ecclésiastiques*, imprimé séparément en 1663, in-4°; | un autre sur l'*Autorité temporelle du pape*, contre Barclay, à Rome, en 1610, in-8°; | trois livres *du Gémissement de la colombe*, pleins de l'onction d'une morale persuasive et attendrissante; | *De ascensu mentis in Deum*, fruit d'une philosophie solide et profonde : les écrivains les plus illustres de ce siècle, entre autres Buffon, en ont cité des passages intéressans; | un écrit sur les *Obligations des évêques*, dans lequel il les fait trembler pour leur salut, d'après des passages de saint Chrysostôme et de saint Augustin : | et une *Grammaire hébraïque*. Il est aussi auteur de quelques hymnes, parmi lesquelles on distingue celle que l'Eglise a adoptée pour la fête de sainte Madeleine, *Pater superni luminis*, etc. On a un recueil de ses Lettres, in-8°. Nous avons sa *Vie* traduite en français, de l'italien de Jacques Fuligati, 1625, in-8°, et une en français, Nancy, 1708, in-4°, par le Père Nicolas Frizon, jésuite, un peu diffuse, mais écrite d'une manière intéressante.

* **BELLART** (NICOLAS-FRANÇOIS), chevalier de la légion d'honneur, et procureur général près la cour royale, naquit à Paris le 20 septembre 1761. Il entra, vers 1786, dans la carrière du barreau et ses talens le rendirent célèbre dès son début. En 1792, Bellart défendit M. Lacoste, ministre de la marine, et parvint à faire absoudre son client. Sa haute sagesse et ses lumières le firent proposer par M. Tronchet, pour être un des défenseurs de Louis XVI. La jeunesse seule de M. Bellart lui fit préférer M. Desèze. Durant le règne de la terreur, il s'éloigna du barreau, et il n'y reparut qu'après la chute de Robespierre. Il se distingua de nouveau dans la cause de l'abbé Salomon, ancien conseiller au parlement, échappé aux massacres de septembre et prévenu de conspiration contre le Directoire; dans celle du tuteur de Mlle de Balainvilliers, et particulièrement dans celle de Mlle de

Cicé, accusée d'avoir recélé les auteurs de la machine infernale. Le plaidoyer qu'il prononça dans cette occasion est regardé comme le chef-d'œuvre de la défense en matière criminelle. On peut le lire dans le *Choix de plaidoyers, mémoires et discours de M. Bellart*, 1823, in-8°. Il écrivit aussi un mémoire en faveur du général Moreau, qui a été inséré dans l'ouvrage intitulé : *Proscription de Moreau*, Paris, 1814, in-8°. A cette époque, Bellart renonça à la plaidoierie et se renferma dans les travaux du cabinet à cause de la faiblesse de sa poitrine, qui ne lui permettait pas de parler long-temps en public. Le comte Frochot le fit bientôt nommer membre du conseil général du département de la Seine et ensuite président habituel. En 1814, Bellart employa toute son influence pour faire reconnaître les Bourbons, et rédigea le 1er avril une proclamation véhémente dirigée contre Bonaparte et qui entraîna les magistrats et le peuple de Paris. Louis XVIII lui envoya, ainsi qu'aux autres signataires de cette pièce, des lettres de noblesse et la croix de la légion d'honneur. Bonaparte après sa rentrée en France, en 1815, le fit mettre en jugement. Mais M. Bellart se réfugia en Angleterre. Il en revint après la seconde restauration et fut nommé procureur général à la cour royale de Paris. Porté à la chambre des députés, il en fut bientôt nommé premier vice-président. Il remplit les fonctions du ministère public dans le procès du maréchal Ney, devant la chambre des pairs, et il se signala encore dans le procès de Lavallette, et dans la conspiration dite *de la Rochelle*. Ses fameux réquisitoires du 21 août 1825 contre les journaux le *Courrier français* et le *Constitutionnel*, accusés de tendance irréligieuse, soulevèrent contre lui beaucoup de haines qui ne l'effrayèrent pas. Il montra la même inflexibilité contre les auteurs de mauvais livres. Quoique atteint depuis long-temps par une maladie grave, M. Bellart n'en continuait pas moins ses fonctions ; cependant les progrès du mal ne lui laissant aucun espoir de guérison, il alla porter lui-même sa démission au roi. Pour ne laisser aucune incertitude sur les sentimens qui l'avaient constamment animé durant sa vie, il voulut, avant de recevoir ses derniers sacremens, faire à haute voix sa profession de foi. Il mourut le 7 juin 1826. On a recueilli ses *Œuvres*, précédées d'une notice sur la vie de l'auteur par M. Billecoq, Paris, 1826, 6 vol. in-8°, avec un portrait. Outre les réquisitoires dont nous avons parlé, elles renferment un *Essai sur la légitimité*, que l'auteur écrivit à Londres, dans son exil durant les cent jours.

* BELLATI, (ANTOINE-FRANÇOIS), jésuite et célèbre prédicateur italien, né à Ferrare, en 1665, se livra à la prédication, et obtint les plus brillans succès dans les principales chaires d'Italie. La faiblesse de sa santé l'obligea d'y renoncer de bonne heure. Il se retira à Plaisance, où il fut élu, en 1712, recteur du collége. Il mourut le premier mars 1742. On a recueilli ses ouvrages en 4 vol. in-4°. On y trouve des *Sermons*, des *Traités de morale*, des *Exhortations domestiques*, des *Lettres*, etc. Le père Bellati est dans son genre un des meilleurs écrivains italiens du 18e siècle.

* BELLAVÈNE (JACQUES-NICOLAS), lieutenant-général, né à Verdun le 20 octobre 1770. Il entra en 1791 au service comme simple soldat, et parcourut rapidement tous les grades militaires jusqu'à celui de général de brigade. Chargé en 1796 de reconnaître les bords du Rhin aux environs de Strasbourg, afin de déterminer les points d'attaque pour le passage de ce fleuve, il s'acquitta de cette commission avec beaucoup d'habileté, et se distingua particulièrement à Kinslig, au passage de Kehl et à la bataille de Rastadt, où il eut une jambe emportée par un boulet; ce qui l'obligea de prendre sa retraite. Il fut chargé de présenter au gouvernement les drapeaux pris sur l'ennemi dans cette campagne, et obtint d'abord une place au bureau topographique. Il devint ensuite inspecteur aux revues, commandant extraordinaire de la 4e division militaire près le congrès de Lunéville, administrateur général des postes, et enfin directeur général des écoles militaires. Chargé spécialement du gouvernement de celle de Saint-Cyr, il montra beaucoup de fermeté et de présence d'esprit dans une occasion fort périlleuse. Dans les premiers jours de juillet 1815, un officier et six soldats prussiens qui se trouvaient isolés de l'armée avaient cherché à Saint-Cyr un asile que l'âme généreuse du général crut devoir leur accorder. Une troupe nombreuse de fédérés qui était dans le voisinage en fut instruite et se présenta devant l'école, en demandant à grands cris les malheureux Prussiens, et cherchant à engager les élèves à prendre les

armes et à sortir avec eux; mais Bellavène, au premier bruit, avait mis les Prussiens en lieu de sûreté et fait fermer plusieurs portes sur les élèves Il se présenta seul devant cette troupe de furieux, et leur déclara « qu'il devait compte des » armes au ministre, des élèves à leur » parens, de ses hôtes à lui-même et à » l'honneur. » Sa fermeté parvint avec peine à les calmer. Mais enfin, le voyant inébranlable, ils se retirèrent. Le général Bellavène devint général de division en 1807, chevalier de Saint-Louis en 1814, et fut mis à la réforme, par suite de la suppression de Saint-Cyr. Alors il se retira au sein de sa famille, où il consacra tous ses momens à l'éducation de ses enfans, et mourut en février, 1826, à Milly, petite ville du Gâtinais.

BELLAY (Guillaume du), seigneur de Langey, d'une famille très illustre, fut envoyé par François Ier, en Piémont, en qualité de gouverneur. Il avait déjà donné plusieurs preuves de son courage et de sa prudence. C'était le premier homme de son temps pour découvrir ce qui se passait dans les cours étrangères. Il mourut à Saint-Symphorien, entre Lyon et Roanne, en 1543. Il a écrit des *Mémoires* 1753, 7 vol. in-12, qui sont une apologie continuelle de François Ier, et une satire de l'empereur Charles-Quint. On a encore de du Bellay, un *Epitome de l'histoire des Gaules*, imprimé avec ses opuscules, 1556, in-4°. C'est un des premiers qui révoqua en doute le merveilleux de l'histoire de Jeanne d'Arc. On lui fit cette épitaphe :

Ci-gît Langey, qui, de plume et d'épée,
A surmonté Cicéron et Pompée.

Ses frères Jean et Martin du Bellay lui firent élever un beau mausolée dans l'église cathédrale de Saint-Julien du Mans.

BELLAY (Jean du), cardinal, frère du précédent, fut successivement évêque de plusieurs églises, ensuite de celle de Paris en 1532. L'année d'après, Henri VIII, roi d'Angleterre, faisant craindre un schisme, du Bellay, qui lui fut envoyé, obtint de lui qu'il ne romprait pas encore avec Rome, pourvu qu'on lui donnât le temps de se défendre par procureur. Du Bellay partit sur-le-champ, pour demander un délai au pape Clément VII. Il l'obtint sans peine, et envoya un courrier au roi d'Angleterre pour avoir sa procuration. Mais ce courrier ne revenant pas, Clément VII fulmina l'excommunication contre Henri VIII, et l'interdit sur ses états. Ceux qui ont accusé le pape de précipitation, ne sont guère instruits des circonstances de cette affaire (*Voyez* CLÉMENT VII). Du Bellay fut fait cardinal en 1535, par Paul III, successeur de Clément VII. Il remplit ensuite les siéges de Limoges, de Bordeaux et du Mans. Après la mort de François Ier, du Bellay, persécuté par les Guise, se retira à Rome, et y mourut évêque d'Ostie en 1560. Les lettres lui durent beaucoup. Il se joignit à Budé, son ami, pour engager François Ier à fonder le collége royal. Rabelais avait été son médecin. On a de lui quelques *Harangues*, une *Apologie pour François* Ier, des *Elégies*, des *Epigrammes*, des *Odes*, recueillies, in-8°, chez Robert Etienne, en 1546. Brantôme dit « que le » cardinal du Bellay fut un des plus savans, » éloquens, sages et avisés de son temps; » qu'il était pour tout, et un des plus » grands personnages en tout et de lettres » et d'armes qui fût. »

BELLAY (Martin du), frère de Guillaume et de Jean, fut comme ses frères, un bon négociateur, un grand capitaine et un protecteur des lettres. François Ier l'employa. Il nous reste de lui des *Mémoires historiques* (depuis 1513 jusqu'à l'an 1543), qui sont réunis à ceux de Guillaume son frère. Quelque plaisir que les curieux trouvent à la lecture de ces Mémoires, ils se plaignent de la longueur des descriptions que l'auteur fait des batailles et des siéges où il s'était trouvé. Cet homme aussi sage qu'habile, mourut au Perche en 1559. Il était prince d'Yvetot, par son mariage avec Elizabeth Chenu, propriétaire de cette principauté.

BELLAY (Joachim du), né vers 1524, à Liré, bourg à 8 lieues d'Angers, accompagna à Rome le cardinal du Bellay, son parent, qui voulait, dit-on, se démettre en sa faveur de l'archevêché de Bordeaux. De retour à Paris, du Bellay fut fait chanoine de la cathédrale. Il mourut en janvier 1559 ou 1560. Ses *poésies Françaises*, imprimées à Paris en 1561, in-4°, et 1597, in-12, lui firent une réputation. Elles sont ingénieuses et naturelles. Il aurait été à souhaiter que l'auteur eût eu plus d'égard à la décence et aux convenances de son état, et qu'il eût imité les anciens dans ce qu'ils ont de bon et de sensé, et non dans les libertés qu'ils ont prises. Ses *poésies latines*, publiées à Paris, 1569, en 2 parties in-4°, sont très inférieures à ses vers français. Il y célèbre

sa maîtresse Viole sous le nom d'Olive, qui est l'anagramme de Viole.

* **BELLAY** (François-Philippe), médecin, né le 26 août 1762, à Lent, petite ville près de Bourg en Bresse, d'une famille honnête, mais peu riche, étudia la médecine avec succès, et fut reçu docteur par acclamation, le 28 octobre 1790. Il s'établit d'abord à Chalamont auprès d'un oncle qui avait fait les frais de son éducation, et ensuite à Lyon, où il fut officier municipal pendant le siége. Obligé de fuir, il ne trouva un asile sûr qu'aux armées, et bientôt ses talens reconnus le firent admettre comme médecin militaire dans les armées des Alpes et d'Italie. Lorsque le retour de l'ordre lui permit de rentrer en France, il revint exercer la médecine à Lyon, et il mérita l'estime et l'affection de ses compatriotes. Il est mort à Mâcon le 28 septembre 1824, en revenant d'accompagner un de ses fils à Paris. Il avait été un des propagateurs les plus zélés de la vaccine. Son éloge a été prononcé à la société de médecine de Lyon, dont il fut successivement secrétaire-général et président. On le trouve dans les *Archives historiques et Statistiques du département du* Rhône, 1825, tome 1. Il a publié avec le docteur Brion un excellent journal intitulé *le Conservateur de la santé*, journal d'hygiène et de prophylactique, Lyon, 1799-1804, 5 vol. in-8°, et depuis la cessation de ce journal jusqu'en 1813, diverses observations sous le titre de | *Météorologie médicale*. On a encore de lui | la *Galatée des médecins*, traduite de l'italien de Pasta; | une *histoire raisonnée des maladies observées à Naples*, aussi traduite de l'italien de Sarconne, 1803-1805, 2 vol. in-8°; | et un *Tableau historique de la vaccine depuis le 3 avril* 1801 *jusqu'au* 31 *décembre* 1809, qu'il a publié de concert avec M. Brion en 1810.

BELLE (Etienne de la), dessinateur et graveur, naquit à Florence en 1610. Les estampes de Callot, sur lesquelles il se forma, firent connaître son talent. Sa gravure est moins fine, son dessin moins précis: mais sa pointe est légère et délicate. Il mourut à Florence, en 1064, comblé d'honneurs par le grand-duc.

* **BELLE** (Clément-Louis-Marie-Anne), peintre d'histoire, né à Paris en 1722, mort le 29 septembre 1806. En 1755 il fut nommé inspecteur de la manufacture des Gobelins pour la partie des arts, et en 1761 membre de l'académie de peinture dont il devint recteur; malgré ses grandes occupations il n'a pas laissé de produire plusieurs tableaux de mérite, entre autres: la *réparation des saintes hosties*; *Ulysse reconnu par sa nourrice*, et un *Christ* destiné à l'une des salles du parlement de Dijon, etc. Le *calque* exécuté sur papier transparent des *fresques de Raphaël*, que l'on voit au Vatican, est regardé par les artistes comme un chef-d'œuvre de fidélité et de pureté.

BELLEAU (Remi), naquit à Nogent-le-Rotrou, dans le Perche, en 1528. Le marquis d'Elbeuf, général des galères de France, le chargea de veiller à l'éducation de son fils. Il mourut à Paris en 1577. Ses pastorales furent estimées par ses contemporains. Ronsard l'appelait *le Peintre de la nature*. Il fut un des sept poètes de la *Pléiade Française*. Son poème *De la Nature et de la diversité des pierres précieuses*, qui passait alors pour un bon ouvrage, fit dire de lui, à quelqu'un qui aimait apparemment les mauvaises pointes: *Que ce poète s'était bâti un tombeau de pierres précieuses*. Sa traduction d'Anacréon est bien loin de l'original. Ses œuvres poétiques furent recueillies à Rouen, en 1604, 2 vol. in-12.

* **BELLECIZE** (Hugues-François-Régis de), évêque de Saint-Brieuc, refusa de prêter le serment à la *Constitution civile* du clergé. Enfermé dans la même prison que Laharpe, il eut la gloire de ramener cet écrivain à la religion. La révolution du 9 thermidor lui rendit la liberté. Bellecize mourut à Paris, le 20 septembre 1796, à 64 ans.

BELLEFOREST (François de), né au village de Sarzan, près de Samaten en Guienne, l'an 1530, mourut à Paris en 1583. Cet écrivain était si fécond, qu'on disait qu'il avait des moules à faire des livres; mais on ne disait pas qu'il en eût à en faire de bons. Sa plume lui donna du pain. On a de lui une multitude d'ouvrages, dont plusieurs sont in-fol. | *L'Histoire des neuf rois de France qui ont eu le nom de Charles*, in-fol.; | les *Histoires tragiques*, 1616 et suiv., en 7 vol. in-16; | les *Histoires prodigieuses*, à Lyon, 1598, 7 vol. in-16; | les *Annales* ou l'*Histoire générale de France*, Paris, 1600, 2 vol. in-fol. Il y a des choses curieuses: mais le style en est embrouillé, et il faut avoir beaucoup de courage pour chercher une paillette d'or dans ce tas de sable. Belleforest a poussé son Histoire jusqu'en 1574; et Gabriel Chapuis l'a continuée jus-

qu'en 1590. Cette suite se trouve dans l'édition que nous avons indiquée.

BELLEGARDE (ROGER de SAINT-LARY seigneur de), fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique. On l'envoya étudier à Avignon, où il tua un de ses compagnons d'étude. Le maréchal de Termes, son grand-oncle maternel, le reçut auprès de lui, et l'employa. Il se distingua dans plusieurs batailles. Henri III le fit maréchal de France en 1574, lui donna le marquisat de Saluces, et plus de 30 mille livres de rente, en biens d'églises ou en pensions, et l'éleva aux honneurs qui pouvaient flatter un courtisan. Brantôme dit qu'on ne l'appelait à la cour que le *Torrent de la faveur*. Ce fut par le conseil de ce maréchal, vendu au duc de Savoie, que Henri III lui restitua Pignerol, Savillan et la Pérouse. Bellegarde ayant perdu sa faveur, se retira en Piémont dans son gouvernement en 1579, avec le projet de s'y rendre indépendant : ce qu'il exécuta en effet, sans que le roi, occupé pour lors d'affaires plus essentielles, plongé d'ailleurs dans la mollesse et les plaisirs, essayât de l'en empêcher. Il était secrètement soutenu du roi d'Espagne et du duc de Savoie, qui lui fournissaient de l'argent. Il ne jouit pas long-temps de sa nouvelle souveraineté, étant mort à la fin de cette même année ; non sans qu'on soupçonnât Catherine de Médicis de l'avoir fait empoisonner. Bellegarde avait épousé la veuve du maréchal de Termes, son oncle.

* BELLEGARDE (GABRIEL du PAC de), ancien chanoine comte de Lyon, né le 17 octobre 1717, au château de Bellegarde, près de Narbonne, mort à Utrecht le 13 décembre 1789. Lié de bonne heure avec Boursier et d'Etémare, il en adopta les principes, et fit plusieurs voyages en Hollande pour travailler plus à son aise à la propagation de sa doctrine. Dans les mêmes vues il se démit, en 1763, de son canonicat de Lyon, dont il avait été pourvu en 1761. Son zèle et son activité étaient extrêmes. Il assista à l'assemblée d'Utrecht en 1763, et ce fut lui qui en publia les actes et décrets, que Clément XIII condamna. Il fit de fréquens voyages en France en 1774 et 1775, pour y soutenir le courage de ceux de son opinion, et parcourut l'Allemagne et l'Italie pour y faire de nouveaux prosélytes. Il avait aussi des relations en Espagne et en Portugal. Son zèle se déploya surtout en faveur de l'église d'Utrecht pour laquelle il avait une prédilection particulière. On a de lui ; | *Mémoires pour servir à l'histoire de la bulle dans les Pays-Bas*, 4 vol. in-12. | Une seconde édition du *Journal de Dorsanne* auquel il ajouta un sixième volume, écrit dans le même esprit. | L'*Histoire de l'église d'Utrecht*. | Un *Recueil de témoignages rendus à l'église d'Utrecht*. | Un *Supplément aux œuvres de Van-Espen*, qu'il fit précéder de la vie de l'auteur, et qui forma le tome 5 de l'édition imprimée à Lyon en 1778, 4 vol. in-folio. | Une traduction française des *Actes du synode de Pistoie*, 2 vol. in-folio. | Une édition des *OEuvres d'Antoine Arnaud*, qu'il fit imprimer à Lausanne en 45 vol. in-4°, y compris les 5 vol. de la Perpétuité de la foi. Les soins de cette édition furent confiés à l'abbé Hautesage, l'un des rédacteurs des nouvelles ecclésiastiques. L'abbé de Bellegarde fournit à Larrière les *Mémoires* avec lesquels celui-ci composa la vie d'Arnaud, qui accompagne cette édition.

* BELLEGARDE (OCTAVE de SAINT-LARY de), archevêque de Sens, fils posthume de César de Saint-Lary, naquit au mois de février 1587. Quoiqu'il n'existât qu'une promesse de mariage entre sa mère et César de Saint-Lary, il fut déclaré légitime, par arrêt du parlement de Bordeaux; mais Roger de Bellegarde, cousin de son père, recueillit sa succession et destina, dès l'enfance, son jeune parent à l'église. Il fit ses premières études à Bordeaux et à Brouage, et ses cours de philosophie et de théologie à Toulouse. Il n'était encore que jeune clerc, lorsque, par la faveur de Henri IV, il fut pourvu de plusieurs riches abbayes, notamment de celle de Saint-Germain d'Auxerre, et de la domerie d'Aubrac. Les bulles de la première ne lui ayant été accordées qu'avec la clause *cum voto profitendi*, il prit l'habit de bénédictin; mais ayant été nommé à l'évêché de Couserans, il fut dispensé de prononcer des vœux. Le siége archiépiscopal de Sens ayant vaqué en 1621, par la mort de Jean du Perron*, frère du cardinal, Bellegarde y fut nommé. Il en prit possession en 1623, après qu'on eut soustrait à la juridiction métropolitaine de Sens l'église de Paris, pour l'ériger en archevêché. Le diocèse de Couserans lui avait dû, pendant le peu de temps qu'il avait été évêque, la fondation d'un couvent de capucins; celui de Sens lui eut l'obligation d'un collége de jésuites, et de plusieurs communautés religieuses de l'un et de l'autre sexe, utiles à

l'instruction de la jeunesse, à la direction des âmes, et à l'édification publique. Il avait assisté, à Paris, à l'assemblée du clergé de 1625; il présida celle de 1627, à Fontenay le Comte, et celle de 1641 à Mantes. Il y soutint avec courage les immunités du clergé et les droits de l'épiscopat; un exil fut le prix de sa fermeté. Il avait, en 1639, souscrit avec plusieurs autres évêques la condamnation de deux ouvrages intitulés l'un, *Traité des droits et libertés de l'église gallicane*; et l'autre, *Preuve des mêmes libertés*; il partagea les sentimens du docteur Arnauld, et approuva son livre intitulé *De la fréquente Communion*; il en écrivit même à Urbain VIII. Il était versé dans la théologie, et savant dans les antiquités. Il fit imprimer un ouvrage dont le titre est *Sanctus Augustinus per se ipsum docens catholicos et vincens pelagianos*. Dans une lettre pastorale qu'il y joignit, il en recommanda la lecture aux fidèles de son diocèse, et principalement aux ecclésiastiques. On a cru, pendant quelque temps, qu'il en était l'auteur. Depuis, on a su que ce livre était du Père du Juannet, oratorien. Bellegarde mourut le 24 juillet 1646, au village de Montreuil près Paris. Son corps fut transporté à Sens, et inhumé dans la cathédrale. Il légua ses biens pour les trois quarts à l'église de Sens, et l'autre quart aux pauvres.

BELLEGARDE (Jean-Baptiste MORVAN de), né en 1648, à Piriac, arrondissement de Savenay, dans le diocèse de Nantes, se fit jésuite, et le fut pendant 16 ou 17 ans. On prétend que son attachement pour le cartésianisme, dans un temps où il n'était pas encore à la mode, l'obligea de sortir de la société. Depuis, il ne cessa d'enfanter volume sur volume. Il employait le produit de ses ouvrages à son entretien et à des aumônes. Il mourut dans la communauté des prêtres de Saint-François de Sales, en 1734. On a de lui plusieurs traductions de Pères, de saint Jean Chrysostôme, de saint Basile, de saint Grégoire de Nazianze, etc. Elles ne sont point en général assez fidèles. Ses *Versions* des auteurs profanes, d'Ovide et d'autres, sont peu estimées. On a de lui encore divers ouvrages de morale : | *Réflexions sur ce qui peut plaire et déplaire dans le monde*; | *Réflexions sur le ridicule*; | *Modèles de Conversations*, et d'autres écrits moraux, qui forment 14 petits volumes. Ils se sentent de la précipitation avec laquelle l'auteur les composait; cependant l'abbé de Bellegarde avait de la facilité dans le style, et quelquefois de l'élégance.

BELLE-ISLE. *Voyez* FOUCQUET.

*BELLELLI (Fulgence), pieux et savant théologien de l'ordre des Augustins, que son mérite éleva au généralat de son ordre, était né dans le diocèse de Conza, au royaume de Naples, et mourut à Rome en 1742. Il avait publié, en 1713, un ouvrage intitulé : *Mens Augustini de statu creaturæ rationalis ante peccatum*, in-4°, qui fut dénoncé l'année suivante à l'inquisition de Rome; mais on n'y trouva rien qui fût susceptible de censure. Il avait donné en même temps : *Mens Augustini de modo reparationis creaturæ post lapsum adversùs Baianam et Jansenianam hæresim*, etc., dont le but est de concilier la bulle *Unigenitus* avec la doctrine de saint Augustin.

BELLENGER (François), docteur de Sorbonne, naquit en 1688 dans le diocèse de Lisieux, et mourut à Paris, en 1749, à 61 ans. Il possédait plusieurs langues mortes et vivantes. On a de lui : | une traduction exacte de *Denys d'Halicarnasse*, 1723, 2 vol. in-4°, réimprimée en 6 vol. in-8°; | une traduction de la *Suite des Vies de Plutarque*, par Rowe; | un *Essai de critique* des ouvrages de Rollin, des traducteurs d'Hérodote, et du *Dictionnaire* de la Martinière, in-8°, avec une suite. Cet ouvrage, quoique écrit pesamment, est estimé. Il résulte de la première partie, que Rollin n'entendait que faiblement le grec, et qu'il s'appropriait souvent les auteurs français, sans les citer. Les deux autres parties sur les traducteurs d'Hérodote et sur la Martinière, ne sont ni moins justes, ni moins savantes. Il a laissé en manuscrit une *Version* française d'Hérodote, avec des notes pleines d'érudition.

* BELLEPIERRE DE NEUVE-EGLISE (Louis-Joseph), garde-du-corps du roi et lieutenant de cavalerie, né à Saint-Omer le 24 août 1727. On ignore l'époque de sa mort. Il a publié : | *le Patriote artésien*, ou *Projet de l'établissement d'une académie d'agriculture, de commerce et des arts en la province d'Artois*, Paris, 1761, in-8°; | *Les vues d'un patriote*, ou *la pratique de l'impôt*, Avignon, 1761, in-12; | *l'Agronomie*, ou *les principes de l'agriculture réduits en pratique*, 1761, in-8°; | *Cours complet d'agriculture, du commerce et des arts et métiers de France*, 3 vol. in-8°; | *Boussole agronomique*, ou *le guide des laboureurs*, Yvetot et Paris,

1762-1765, 4 parties in-8°; | *Catalogue hebdomadaire des livres nouveaux qui se publient en France et chez les étrangers*, 1763 et années suivantes, in-8°; | *Discours entre un seigneur et son fermier sur différentes cultures des plantes utiles aux manufactures*, traduit du danois, Paris, 1765, in-12; | *la Maladie des blés en herbe*, traduite de l'italien, 1766, in-12; | *l'Art de conserver les grains, par Intieri*, traduit de l'italien, 1766, in-12; | *la Fièvre de chaume, maladie périodique chez les Danois lors de la récolte*, Paris, 1766, in-12; | *l'Art de battre, écraser, piler, moudre et monder les grains avec de nouvelles machines*, ouvrage traduit en grande partie du danois et de l'italien, 1769, in-folio, avec trois planches. Cet art se joint ordinairement aux *Descriptions des arts et métiers*.

* BELLET (Charles), prêtre du diocèse de Cahors, bénéficier de la cathédrale de Montauban et membre de l'académie de cette ville, né dans le Querci en 1702, et mort à Paris en 1771, avait débuté par le ministère de la prédication, où il obtint des succès; mais ayant été interdit en 1734, à cause de certains principes relatifs aux affaires de ce temps, il se livra à la composition de divers ouvrages. Il a remporté plusieurs prix aux académies de Bordeaux, de Pau, de Rouen, de Marseille et de Soissons. Outre ses discours académiques, on a de lui: | l'*Adoration chrétienne dans la dévotion du rosaire*, in-12; | *Des droits de la religion chrétienne et catholique sur le cœur de l'homme*, 2 vol. in-12. On fait l'éloge de la modération et de la clarté qui règne dans ce dernier ouvrage. — On connaît deux autres BELLET; l'un chanoine de Cadillac et membre de l'académie de Bordeaux, a laissé des *Lettres sur les monnaies de Philippe Auguste et de saint Louis*, de bonnes *Observations sur l'histoire profane*, etc.; le second, BELLET-VERDIER, est auteur d'un *Mémoire* concernant la justice, la police et la puissance de la France, 1713 et 1714, in-8°.

* BELLETESTE (B.), savant orientaliste, né à Orléans, en 1778, fit partie de l'expédition d'Egypte en qualité d'interprète, et rendit de grands services par la correction des cartes géographiques de cette contrée, et par la composition de mémoires importans. De retour en France, il fut attaché au ministère des relations extérieures comme secrétaire interprète jusqu'à sa mort, arrivée le 17 mai 1808. On a de lui: *Bulletins de la grande armée*, 1805, 1806 et 1807, traduits en turc, avec M. Kieffe, imprimerie royale, 3 vol. in-4°, et les *quarante Visirs*, recueil de morale et de politique, traduit du turc en français, in-4°. Il n'en a paru que les premières feuilles sous le titre de *Contes turcs*. Sa mort prématurée l'ayant empêché de continuer cette traduction, il a laissé en manuscrit le traité des pierres précieuses traduit de l'arabe de Teïfachy.

* BELLEVAL (Pierre Richer de), médecin et célèbre botaniste, né à Châlons-sur-Marne en 1558, mort à Montpellier en 1623, doit être regardé comme un des fondateurs de la botanique en France. Il est le premier qui l'enseigna spécialement comme une science distincte de la médecine. L'édit de création de cette nouvelle chaire est de 1593; mais il ne fut installé comme professeur qu'en 1596. C'est lui qui fut chargé d'établir le jardin de Montpellier, et l'on peut regarder la forme qu'il lui donna et ses distributions comme un modèle en ce genre. On a de lui: | *Recherches des plantes du Languedoc*, 1603, in-4°, avec une suite sans indication d'année; | *Dessein touchant la recherche des plantes du Languedoc*, 1603, in-8°; | *Onomatologia*, in-8°, réimprimé par les soins de Broussonet, sous ce titre: *Opuscules de P. R. de Belleval*, Paris, 1785, in-8°.

* BELLEVAL (Charles-François du Maisniel de), né à Abbeville en 1733, et mort dans la même ville en 1790, se livra de bonne heure à l'étude de la nature, et fournit à l'Encyclopédie quelques articles sur l'histoire naturelle. On lui doit des observations intéressantes sur la botanique, sur les auteurs célèbres qui ont écrit dans cette partie, et enfin des notes sur les coquilles et sur les lithophytes.

* BELLEVILLE (le baron N. REDON de), né à Thouars (Deux-Sèvres), en 1748, fut envoyé à Paris pour étudier la médecine, qu'il abandonna pour le droit. Il devint un des secrétaires de Turgot étudia sous ce ministre habile la science des économistes, et obtint de Necker un emploi dans les domaines, qu'il conserva jusqu'en 1783. Il quitta la France à cette époque pour se soustraire à la vengeance d'un ennemi puissant, et fut accueilli par le grand-duc de Toscane, à qui il fit adopter ses projets de finance et d'agriculture. Pressé du désir de revoir sa patrie, Belleville s'embarqua en 1790, fit naufrage, et, ayant perdu tout ce qu'il possédait,

accepta à Gênes un emploi dans l'opulente maison des Cambiaso, qui ensuite lui confia l'administration des domaines qu'elle venait d'acquérir en Normandie. Il resta dans l'obscurité jusqu'en 1793, époque à laquelle il s'embarqua avec le contre-amiral Latouche, et se chargea de signifier au roi de Naples les volontés du gouvernement français. On le débarqua seul, sous le simple uniforme de grenadier de la garde nationale parisienne; parvenu au palais à travers la multitude qui se pressait sur ses pas, il refusa de communiquer avec les ministres, remit ses dépêches au monarque, et termina heureusement sa mission. Il en vint rendre compte lui-même à la Convention, et fut nommé, en 1797, ministre français près de la république de Gênes. On lui confia en même temps une mission, qui n'eut aucun succès, près du sénat de Venise et du saint siége. A son retour à Paris, il trouva la plupart de ses amis victimes des excès révolutionnaires. Pour s'y dérober lui-même il monta des ateliers d'armes dans le midi, et fit prospérer celui d'Avignon. Il y fut néanmoins arrêté comme suspect, et conduit dans les prisons de Valence. Rendu à la liberté sous le Directoire, il fut successivement consul à Livourne et à Gênes, concourut à l'expédition d'Egypte, et remplaça, comme chargé d'affaires, l'ambassadeur français aux états génois. Après le 18 brumaire, il revint en France, fit partie du corps-législatif, et fut envoyé à Livourne et à Madrid, avec le titre de commissaire-général des relations commerciales. En 1804, Redon de Belleville devint préfet de la Loire-Inférieure, et fut créé, peu temps après, commandant de la légion-d'honneur et baron. Nommé intendant-général du Hanovre, après la bataille d'Iéna (1807), il passa avec le même titre dans les provinces illyriennes, en 1810. Il demanda son rappel et devint inspecteur des dépôts de mendicité, puis administrateur des postes jusqu'en 1816. Il rentra alors dans la vie privée et mourut à Bailly, près de Versailles, le 10 août 1820, à l'âge de soixante-douze ans.

* **BELLEVUE** (Jacques), célèbre jurisconsulte du 14[e] siècle, professait le droit à Pérouse en 1314, et a laissé : | *De usu Feudorum*; | *In novellas Justin., aliasque legum partes, commentaria*; | *De excommunicatione*; | *Practica juris in sexto*; | *De foro competenti curiæ romanæ*; | *Praxis judiciaria in criminalibus*, Cologne, 1580.

BELLEVUE (Armand de), religieux dominicain, né dans la Provence, fut attaché au pape Jean XXII, qui lui donna l'emploi de lecteur du sacré palais. On a de Bellevue : | un *Dictionnaire des mots les plus difficiles de la philosophie et de la théologie*, plusieurs fois imprimé; | *Sermones per totum fere annum declamabiles*, Lyon, 1515, in-8°; | des *Conférences sur les psaumes*, Paris, 1519; | des *Prières et des méditations sur la vie de Jésus-Christ*, Mayence, 1503.

* **BELLEY** (l'abbé AUGUSTIN), né à Sainte-Foy-de-Montgommery le 19 décembre 1697, dans le diocèse de Lisieux, mort le 26 novembre 1771. Il n'a fait imprimer aucun ouvrage séparément, mais il a composé plus de cinquante *Dissertations*, *observations* et *Mémoires*, qui ont été insérés dans le *Recueil de l'académie des Inscriptions et belles-lettres*, dont il était membre. Il a aussi fourni des articles au *Journal des savans* de 1749 à 1755.

* **BELLI** (Chérubin), théologien canoniste et poète sicilien, a donné : | *le Lagrime di Maria Vergine nel Calvario* en langue sicilienne, Palerme, 1635; | des *Idylles*, des *Pastorales*, et des *Tragédies sacrées*.

* **BELLI**, religieux des frères hospitaliers de Sicile au 17[e] siècle, se distingua par son talent dans la chaire et ses écrits, dont il ne reste que deux volumes de *Panégyriques*, Rome, 1669 et 1672.

* **BELLI** (Paul), né à Messine, en 1588, entra, en 1605, chez les jésuites, remplit divers emplois dans cette compagnie, et fut en faveur auprès du pape Innocent X, dont il était parent. Il mourut à Messine, le 15 janvier 1658. Il a laissé en latin quelques ouvrages de piété, tels que l'*Histoire de la Passion, tirée des quatre évangélistes*, un recueil de mille éloges ou de mille traits à la louange de la Vierge Marie, en 2 vol. in-fol., etc., et en italien : *il Sacrifizio d'Abraamo, rappresentazione tragicomica*, Rome, 1648, sous le nom de *Lelio Palombo*. Si ce nom est anagrammatique, comme on l'a dit, c'est une raison de croire qu'il ne s'appelait pas *Paolo Belli*, mais *Ombelli*, comme l'ont voulu quelques auteurs.

* **BELLIARD** (Augustin-Daniel, comte), lieutenant-général, grand-cordon de l'ordre de la légion-d'honneur, né à Fontenai-le-Comte, le 25 mai, 1769, entra

comme capitaine dans le premier bataillon de la Vendée, fut employé, dans l'armée du Nord, par Dumouriez, en qualité d'officier d'état-major, et se distingua aux affaires de Grandpré, de Sainte-Menehould et de Jemmapes. Après les journées de Liége et de Nerwinde, il fut fait adjudant-général. Le ministre de la guerre, Bouchotte, l'ayant destitué après la défection de Dumouriez, Belliard entra comme soldat, plutôt que de quitter le service, dans le troisième régiment de chasseurs à cheval, et fut rendu peu de temps après, à ses fonctions d'adjudant-général sous les ordres du général Hoche. Il passa, en 1796, à l'armée d'Italie, se distingua à Castiglione, à Vérone et à Caldiero, eut deux chevaux tués sous lui à Arcole, fut blessé et nommé général de brigade sur le champ de bataille. Au passage du Lavis, il délogea les Autrichiens des cimes où ils s'étaient retranchés, ouvrit à Jaubert la vallée de l'Adige, battit le général Laudon, à qui il enleva deux mille prisonniers et quatre pièces de canon, et opéra sa jonction avec son chef à Neumarck. En 1798, Belliard après s'être emparé de Civita-Vecchia, fut chargé de comprimer une violente insurrection qui venait d'éclater parmi nos troupes à Rome, et il y réussit. Compris dans l'expédition d'Egypte, il contribua au débarquement des troupes dans l'île de Malte, se signala au combat d'Alexandrie, prit part à l'affaire de Chebreis, reçut la première charge de Mamelucks à la bataille des Pyramides et combattit à Sédiman et à Sienne. Il rejeta les beys au-delà des Cataractes, occupa Philé, et prit Cosseir, d'où il redescendit à Farehat. Apprenant alors qu'une nuée d'Arabes accourus de toutes les parties de l'Yémen, s'est emparée de notre flottille, il marche à eux, les bat, reprend les pièces avec lesquelles ils nous foudroient, et délivre le Saïd de ces bandes redoutables. Appelé à défendre la Basse-Egypte, il tint l'extrême droite à la bataille d'Héliopolis, et contribua au succès de la journée. Il reprit Damiette et le fort de Lesbé, fut blessé au siége de Boulak, et fut chargé plus tard du commandement du Caire. Après la capitulation de cette place, il revint en France et fut nommé en 1801 commandant de la vingt-quatrième division militaire. Belliard, devenu en 1805 chef d'etat-major-général de la cavalerie sous les ordres de Murat, contribua aux succès de Virtingen, de Néresheim et de Languenau. Quelques jours après la bataille d'Austerlitz, Napoléon le nomma grand-officier de la légion-d'honneur. En 1807 et 1808, il fit les campagnes de Prusse et de Pologne, sous Murat, assista à la bataille d'Iéna, au combat de Prentzlow, fit la sommation au général prussien pour qu'il se rendît avec ses seize mille hommes d'infanterie, six régimens de cavalerie, quarante-cinq drapeaux et soixante-quatre pièces d'artillerie, et parut à Stettin, à Lubeck, à Golymin, à Hoff, à Heilsberg, à Eylau, à Friedland, à Tilsit. Il se rendit en 1808 en Espagne, contribua à la reddition de Madrid, dont il fut nommé gouverneur, et reçut la croix de commandeur de la couronne de fer. Belliard se signala encore dans les différentes journées qui marquèrent la campagne de Russie, et surtout à la bataille de la Moskowa, où par l'établissement d'une batterie de vingt pièces de canon, il força à la retraite les masses énormes de la garde russe. Blessé dangereusement à Mojaïsk, après avoir eu encore deux chevaux tués, il suivit l'armée dans sa retraite, fut nommé colonel-général des cuirassiers à Smorgoni, et réorganisa toute la cavalerie française, après son entrée dans la Prusse. Il remplit à la bataille de Dresde, en 1813, les importantes fonctions d'aide-major-général de l'armée; un boulet de canon lui cassa le bras à la journée de Leipsick, où pour la troisième fois deux chevaux furent tués sous lui. Il succéda, en arrivant à Mayence, au major-général Berthier, qui suivait l'empereur à Paris. En 1814, Belliard fit la campagne de France, en qualité d'aide-major-général jusqu'à la bataille de Craonne. Après cette bataille, il prit le commandement en chef de la cavalerie de l'armée et de celle de la garde impériale, assista à plusieurs affaires, reçut le grand-cordon de la légion-d'honneur, et après l'abdication de Napoléon, la croix de Saint-Louis de la main du roi, qui le nomma pair de France et major-général sous les ordres du duc de Berri. Le 8 mars 1815, il suivit la famille royale jusqu'à Beauvais, et sur l'invitation qu'il reçut d'elle, revint de là à Paris. L'empereur le nomma ministre plénipotentiaire auprès de Joachim Murat, dont il vit les derniers revers. A son retour en France, il fut investi du commandement des troisième et quatrième divisions militaires, fut arrêté après la seconde abdication, et conduit à l'abbaye, puis à Chaillot. Remis en liberté, il fut réintégré,

le 3 juin 1816, sur la liste des pairs, et le 5 mars 1819, dans le cadre de l'état-major-général de l'armée. Après la révolution de juillet, lorsque la Belgique se fut séparée de la Hollande, le général Belliard fut envoyé comme ambassadeur à Bruxelles. Il est mort dans cette ville, en 1832, âgé de 63 ans.

* **BELLICARD** (JÉROME-CHARLES), architecte, né à Paris en 1726. Après avoir remporté le grand prix, il alla en Italie, et à son retour il fut nommé professeur de l'académie d'architecture et contrôleur des bâtimens du roi. Il avait de grandes connaissances dans son art, et il aurait pu acquérir une existence honorable, mais la passion du jeu détruisit sa fortune. Il mourut dans la misère vers l'an 1786. Il a publié avec Cochin fils : *Observations sur les antiquités de la ville d'Herculanum, avec quelques réflexions sur la peinture et la sculpture des anciens, et une courte description des environs de Naples*, 1754, in-12, avec trente-trois planches gravées par lui-même.

BELLIÈVRE, famille originaire de Lyon, a produit : 1° Un chancelier de France, sous Henri IV, qui avait servi sous cinq rois, et mort en 1607. 2° Un premier président au parlement de Paris, sous Louis XIV, mort en 1657, sans postérité. On lui doit l'établissement de l'hôpital-général de Paris. 3° Deux prélats qui aimaient les lettres et les cultivaient, et qui furent archevêques de Lyon.

BELLIN (GENTILE), peintre de Venise, fut demandé par Mahomet II à la république. Bellin fit plusieurs tableaux pour cet empereur. On a parlé surtout de celui de la Décollation de St. Jean-Baptiste. On a raconté à ce sujet une anecdote qu'on trouve dans presque toutes les histoires des peintres, mais qu'un auteur célèbre a mise, je ne sais sur quelle preuve, au rang des contes improbables, car certainement le fait ne sort pas du caractère de Mahomet. Ce sultan trouva, dit-on, son ouvrage fort beau; il lui parut seulement que les muscles et la peau du cou, séparés de la tête, n'étaient point suivant l'effet de la nature. Il appela tout de suite n esclave auquel il fit couper la tête, pour donner une leçon au peintre. D'autres disent que Bellin empêcha cette barbarie, et qu'il dit au sultan : *Seigneur, dispensez-moi d'imiter la nature en outrageant l'humanité*. On ajoute que Bellin demanda son congé, de peur que sa tête ne servît de leçon un jour à quelque meilleur peintre que lui. Mahomet, que la cruauté n'empêchait pas d'aimer les arts, lui fit présent d'une couronne d'or de 3000 ducats, et le renvoya avec des lettres de recommandation pour sa république, qui lui donna une pension, et le fit chevalier de St.-Marc. Il mourut à Venise en 1501, à 80 ans.

BELLIN (JEAN), frère du précédent, avait un pinceau plus doux et plus correct que Gentile. Ils travaillaient de concert à ces magnifiques tableaux qui sont dans la salle du conseil à Venise. Jean fut un des premiers qui peignit à l'huile. Il publia ce secret, qu'il avait surpris à Antoine de Messine, qui le tenait du célèbre Van-Dick. Il mourut en 1512, à 90 ans.

BELLIN (JACQUES-NICOLAS), ingénieur-géographe de la marine, membre de la société royale de Londres, né à Paris en 1703, et mort en 1772. Personne n'a mieux rempli les fonctions de son état. Il a fait un grand nombre de cartes marines qui forment plusieurs recueils : le premier sous le nom de *Neptune français*, comprend les côtes de France; le second, sous celui de *Hydrographie française* comprend toutes les côtes connues de notre globe. On a encore de lui : | *Essais géographiques sur les îles Britanniques*, in-4°; | *Description géographique des îles Antilles*, in-4° ; | *de la Guyane*, in-4° ; | *de Venise et de la Morée*, in-4° ; | *Le petit Atlas maritime*, 5 vol. in-4°. C'était un auteur très laborieux.

BELLING (RICHARD), Irlandais, fut pendant les troubles qui agitèrent sa patrie, sous le règne de Charles Ier, un des officiers les plus distingués des catholiques et se dévoua au service de son souverain. Il fut envoyé à Rome par le conseil des confédérés catholiques, établi à Kilkenni; il y obtint des secours d'argent et revint dans son pays, accompagnant le nonce Rinuccini, archevêque de Fermo. Mais la division s'étant mise parmi les confédérés, et voyant que Cromwel mettait tout à feu et à sang, Belling fut obligé de se retirer en France, où il vécut jusqu'au rétablissement de Charles II, qui le fit rentrer dans la possession de ses terres. Il mourut à Dublin en 1677. Durant son séjour en France il écrivit sous le nom supposé de *Philopator Irenæus, Vindiciarum Catholicorum Hiberniæ, lib.* 2. C'est l'histoire des affaires d'Irlande depuis 1641 jusqu'en 1649. Cet ouvrage ayant été critiqué, il en fit l'*Apologie*, Paris, 1654, in-8°.

* **BELLING** (Guillaume-Sébastien), lieutenant-général prussien. Né d'une famille noble, il entra cornette dans le régiment de hussards de Werner en Silésie, et servit avec distinction dans les armées de Fréderic II, qui le regardait comme un de ses meilleurs officiers. Son avancement fut rapide, et il se couvrit de gloire en plusieurs occasions, particulièrement contre l'armée suédoise. Avec quelques bataillons de recrues et dix escadrons de cavalerie, il sut la tenir en observation, empêcher ses mouvemens et la harceler avec succès. Comme il était de petite taille et qu'il montait toujours le même cheval, il était facile à reconnaître, et les ennemis tiraient toujours sur lui; mais on ne put jamais le déterminer à changer de cheval. Il mourut à Stolpen en 1799.

BELLINI (Laurent), né à Florence, en 1643, mourut dans cette ville en 1703, âgé de 60 ans. Il professa la médecine avec beaucoup de succès. Ses ouvrages ont été imprimés en 2 vol. in-4°, à Venise, 1732. On a encore de lui | *Exercitationes anatomicæ*, Leyde, 1726, in-4°; | *Opuscula de motu cordis*, etc., ibid. 1737, in-4°, figures.

* **BELLOC** (l'abbé), né dans le canton de Saint-Afrique, en 1757, embrassa l'état ecclésiastique et se fit aimer dès sa jeunesse par son heureux caractère et sa piété douce. N'étant encore que vicaire, il donna des preuves de cette charité industrieuse, qui devait signaler tous les instans de sa vie. Pendant les années de disette, occasionée par des menées bien coupables, il eut recours à un emprunt pour former un grenier public dans sa paroisse, et il rendit ensuite les fonds qu'on lui avait confiés, après avoir nourri gratuitement les pauvres. En 1790, il fut nommé curé à Brusque, paroisse dans une situation peu agréable, et où régnaient quelques troubles. Il parvint, en peu de temps, à y rétablir le calme, et y gagna tous les cœurs, au point d'être nommé président du canton et électeur. Obligé de se réfugier en Italie pendant la terreur, il y fut également estimé et apprécié; et lorsque des temps moins orageux lui permirent de rentrer en France, il voulut retourner dans sa petite cure, où il continua de faire le bien avec cette simplicité modeste qui craint le bruit et l'éclat. Peu de temps après cependant, il fut nommé à la cure de Saint-Afrique, une des plus importantes du diocèse; et il y gagna également l'affection des habitans; mais, au bout de quelques années, l'humble et pieux pasteur demanda à retourner dans sa première paroisse, qui se trouvait sans curé, et il prodigua à ses ouailles non-seulement les instructions et les aumônes, mais des soins de toute espèce et des conseils sur leurs intérêts personnels. Il leur ouvrit même une nouvelle branche de commerce, en découvrant quelques mines de charbon qu'il fit fouiller à ses frais, et pour faciliter le transport, il fit terminer une route nouvelle. Pour se rendre plus utile à ses paroissiens, il s'était étudié à acquérir des connaissances en médecine, et il avait établi dans sa maison une pharmacie pour les pauvres. L'archevêque d'Albi, informé de son mérite, lui proposa des lettres de grand-vicaire, mais il ne put le déterminer à quitter un lieu qui réunissait toutes ses affections. Il y mourut en 1827, et l'unanimité des regrets qu'il laissa dans sa paroisse et dans les lieux circonvoisins, prouva combien il était aimé et chéri. Les habitans prirent le deuil, et se plaisaient à raconter ses vertus et ses services. M. Belloc était réellement instruit. Il avait étudié les mathématiques, l'histoire naturelle, et il savait assez de droit pour concilier les différends de ses paroissiens; aussi plus d'une fois le tribunal de Saint-Afrique engagea les plaideurs à le choisir pour arbitre.

* **BELLOC** (Jean-Louis), né en 1730, à Saint-Martin, près d'Agen, mort dans cette ville en 1807, élève des écoles de Montpellier et de Paris, acquit dans sa province une assez grande réputation comme médecin. Ses ouvrages sont: | plusieurs mémoires, insérés dans la collection de l'académie royale de chirurgie; deux furent couronnés en 1762 et 1771; | un *Cours de médecine légale, suivi des lois d'exemption du service militaire*, 1819, in-8°, 3e édit.; | *La Topogpaphie physique, philosophique et médicale du département de Lot-et-Garonne*, couronnée en 1806 par la société de médecine de Paris; | enfin un *Mémoire* manuscrit *sur les hydropisies*.

* **BELLOCQ** (Pierre), né à Paris, valet-de-chambre de Louis XIV, plaisait par son esprit, par ses saillies, par sa physionomie. Il était ami de Molière et de Racine. Il écrivit contre la *Satire des femmes* de Despréaux, mais il se réconcilia ensuite avec lui. Ses *Satires des Petits-Maitres et les Nouvellistes* eurent quelque succès, de même que son *Poème*

sur l'Hôtel des Invalides. Il mourut en 1704 âgé de 59 ans.

BELLOI (Pierre), avocat-général au parlement de Toulouse, naquit à Montauban, d'une famille catholique. Son attachement au parti royaliste, dans le temps de la ligue, le fit accuser d'être un hérétique et un brouillon. Henri III, dont il soutenait la cause dans son *Apologie catholique contre les libelles publiés par les ligués*, le fit mettre en prison, l'an 1587. Henri IV, plus juste, le tira du présidial, où il n'était que conseiller, pour lui donner la charge d'avocat-général du parlement. Il laissa plusieurs ouvrages, peu connus aujourd'hui.

BELLOI. *Voyez* BELLOY.

BELLON. *Voy.* BELON.

* BELLONI (Jean), chanoine de Padoue, mort en 1623. On a de lui : *Dissertations sur l'antre des Naïades.*

* BELLONI (Jérome), banquier de Rome, jouissait d'un grand crédit sous le pontificat de Benoît XIV, qui l'anoblit en 1750, en reconnaissance du service qu'il rendit à sa patrie par sa *Dissertation* sur le commerce, dédiée au saint Père. Cet opuscule fut traduit en français, La Haye 1755, in-12.

BELLORI (Jean-Pierre), né à Rome, en 1615, et mort en 1696, à 80 ans, tourna ses études du côté des antiquités et de la peinture. Ses principaux ouvrages sont : | l'*Explication des médaillons les plus rares du cabinet du cardinal Carpegna*, auquel Bellori était attaché, Rome, 1697, in-4°, en italien; | les *Vies des peintres, architectes et sculpteurs modernes*, à Rome, 1672, in-4°, en italien. Cet ouvrage, que l'auteur n'acheva pas, est estimé, quoiqu'il ne soit pas toujours exact, et il est devenu rare. | *Description des tableaux peints par Raphaël au Vatican*, à Rome, 1695, in-fol, en italien : livre curieux et recherché des peintres. | *Antiche Lucerne sepolcrali*, avec figures, en italien, 1694, in-fol. | *Gli Antichi Sepolcri*, 1699, in-fol., ou Leyde, 1718, in-fol. Ducker a traduit ces deux ouvrages en latin, Leyde, 1702, in-fol. | *Veteres Arcus Augustorum*, Leyde, 1690, in-fol. | *Admiranda Romæ antiquæ vestigia*, Rome, 1693, in-fol.; | Seconde édition de l'*Historia Augusta d'Angeloni*, Rome, 1685, in-fol. | *Fragmenta vestigii veteris Romæ*, 1673, in-fol. | *La Colonna Antoniniana*, in-fol. | *Pitture del Sepolcro de Nasoni*, 1680, in-fol., traduit en latin, Rome, 1738, in-fol. Tous ces ouvrages sont recherchés des antiquaires. La reine Christine lui confia la garde de sa bibliothèque et de son cabinet.

* BELLOSTE (Augustin), célèbre chirurgien, né à Paris en 1654, mort à Turin le 15 juillet 1730. Il fut chirurgien de la duchesse douairière de Savoie. Il se consacra au service des armées, et pratiqua son art avec succès. On a de lui le *Chirurgien d'hôpital* ou *manière de guérir promptement les plaies*, in-8°, plusieurs fois réimprimé et traduit en diverses langues. Belloste est particulièrement connu par les pillules mercurielles qui portent son nom, quoiqu'il n'en soit pas l'inventeur. On en trouve la formule dans la *Pharmacopée* de Renou, dit *Renaudot;* mais c'est lui qui en répandit l'usage.

* BELLOVÈSE, premier chef gaulois qui franchit les Alpes par la gorge de Turin, vers l'an 590 avant J. C. Il défit les Toscans sur les bords du Tésin, remporta plusieurs victoires sur différens peuples, et alla fonder la ville de Milan (*Mediolanum*), dans un marais appelé le *Champ des Insubriens*, vers l'an 550 avant J.-C., sous le règne de Tarquin l'Ancien. Les nombreux soldats qui l'avaient suivi se répandirent dans le pays des Libuens, où sont maintenant les villes de Brescia et de Vérone. De nouvelles émigrations de Gaulois accourus au bruit des exploits de Bellovèse s'établirent successivement dans l'Etrurie, dans la Ligurie, et jusqu'au pied des Apennins. Bellovèse régna long-temps sur ces fertiles contrées, qui prirent le nom de *Gaule cisalpine.*

* BELLOY (Pierre-Laurent-Buyrette du), de l'académie française, né à Saint-Flour, en Auvergne, le 17 novembre 1727, mort en 1775, s'est distingué dans la carrière dramatique. Le *Siége de Calais*, tragédie qui offre un des événemens les plus frappans de l'histoire de France, produisit une sensation très vive sur les bons citoyens, et mérita des récompenses à l'auteur. Le roi lui fit donner une médaille d'or du poids de 25 louis, et une gratification considérable. Les magistrats de Calais lui envoyèrent des lettres de citoyen dans une boîte d'or; et son portrait fut placé à l'hôtel-de-ville parmi ceux de leurs bienfaiteurs. Sa versification est dure et incorrecte, et l'auteur de la *Décadence des lettres et des mœurs* en a porté un jugement sévère. « Les vers de » Chapelain et de Pradon, dit-il, ne sont

» rien auprès de ceux de du Belloy ; cependant le malin vieillard de Ferney lui écrivait au sujet de *Zelmire : Vous aimez le style de Racine, et vous avez vos raisons pour cela... vous joignez à la beauté des vers le mérite de l'action théâtrale.* La beauté des vers de du Belloy ! Oh ! comme il se moquait ! Je suis sûr que ce bon vieillard pouffait de rire, en écrivant sa lettre. Du Belloy la rapporte avec confiance, tant l'amour-propre est aveugle ! comme un titre qui l'égale à Racine. Pour moi je ne reviens point de *la beauté des vers* de du Belloy. » Ses autres tragédies, *Titus, Zelmire, Gabrielle de Vergy, Gaston et Bayard, Pierre le Cruel,* réussirent moins que le *Siége de Calais*, parce qu'avec les mêmes défauts, elles sont moins animées par l'enthousiasme patriotique qui fit valoir celle-ci. Elles ont d'ailleurs, *Gabrielle de Vergy* surtout (*V.* FAIEL), une teinte noire qui n'est pas du bon tragique, et qui a fait dire à l'auteur que nous venons de citer : « A quoi la scène française est-elle en effet réduite aujourd'hui ? *La terreur et la pitié* en sont bannies ; mais la sombre *horreur* y règne. Il semble que les poètes prennent à tâche de dénaturer le genre tragique. Comme ils ignorent l'art de remuer les passions, de toucher, d'attendrir et d'intéresser, ils se contentent de flétrir le cœur, de noircir l'imagination, de forcer les spectateurs à détourner les yeux des objets atroces qu'ils offrent à leurs regards. On dirait que les poëtes, à l'envi, se disputent entre eux à qui noircira le plus la scène. Incapables d'atteindre à la charmante et sublime simplicité de Racine, ils n'ont que la misérable ressource de franchir toutes les règles, de multiplier les coups de théâtre, d'augmenter la pompe du spectacle, de frapper les yeux, de laisser l'esprit vide et le cœur dans une angoisse insupportable. On n'a pas senti qu'en admettant ce genre barbare, on allait changer les mœurs de la nation. Comment les femmes, dont la douceur est le partage, qui tressaillent à toute émotion, dont les sensations sont si vives et les nerfs si délicats, ont-elles pu s'accoutumer à toutes ces horreurs tragiques qui ne sont rachetées ni par la beauté des vers, ni par le charme du style et la richesse de l'expression, ni par la noblesse et l'élévation des pensées ? Quelques froides sentences, des maximes audacieuses et hardies en font le seul mérite. » M. Gaillard, de l'académie française, a donné une édition des OEuvres de Du Belloy, en 6 vol. in-8°.

* BELLOY (Jean-Baptiste de), cardinal, archevêque de Paris, né en 1709 à Morangles dans le diocèse de Beauvais, d'une famille très ancienne, qui avait fourni à l'état des militaires d'un mérite distingué, embrassa jeune encore l'état ecclésiastique. Dès son début, le cardinal de Gesvres, son évêque, se l'attacha en le nommant official et archidiacre de son église. En 1751, il fut sacré évêque de Glandève. Belloy assista à la fameuse assemblée du clergé de 1755, et s'y rangea du côté des prélats modérés, désignés sous le nom de *Feuillans*, parce qu'ils avaient à leur tête le cardinal de la Rochefoucault, qui tenoit la feuille des bénéfices, et qui étaient opposés au parti des *Théatins*, ainsi nommés parce qu'ils suivaient les principes de l'ancien évêque de Mirepoix, qui avait été de cet ordre. A la mort de M. de Belsunce, évêque de Marseille, M. de Belloy fut désigné pour le remplacer, comme le prélat le plus propre par sa prudence et sa modération à ramener la paix qui avait été troublée dans ce diocèse par les querelles de la bulle *Unigenitus*. Il sut si bien en effet gagner la confiance des deux partis, sans rien abandonner de ce qui tenait aux principes, que tous les germes de discorde furent étouffés. Obligé de quitter son diocèse, pendant les orages de la révolution, ce prélat se retira à Chambly, petite ville voisine du lieu de sa naissance, et il y passa les momens les plus critiques sans éprouver aucun danger imminent. A l'époque du concordat, il se démit le premier de sa dignité d'évêque pour en faciliter la conclusion. En 1802, il fut nommé à l'archevêché de Paris, et reçut, l'année suivante, le chapeau de cardinal. Malgré son extrême vieillesse, il gouverna son nouveau diocèse avec la même sagesse qu'il avait montrée dans celui de Marseille. Un rhume catharral l'enleva le 10 juin 1808, à l'âge de 99 ans. Il fut enterré dans le caveau de ses prédécesseurs. Napoléon ordonna qu'il lui fût élevé un monument. Jean-Baptiste de Belloy avait deux frères dont l'un, Jacques-Tranquille, entra jeune encore dans l'ordre de Prémontré et fut nommé par le roi à l'abbaye régulière de Corneux, du même ordre, près de Gray. Il fit rebâtir son église qui tombait de vétusté,

construire un pont et ouvrir des chemins. Il mourut à Corneux en 1773. — L'autre, profès comme le précédent de l'abbaye de Bellozane, devint successivement prieur de cette maison, de l'abbaye d'Abbecourt dans le diocèse de Chartres, et prieur-curé de la cure d'Angirey, dépendante de Corneux. Il mourut avant la révolution. On a de lui un *Eloge funèbre du dauphin*, père de Louis XVI, Paris, 1740, in-4°.

* BELLUCCI (Antoine), célèbre peintre italien, né dans le Trévisan en 1654, et mort en 1726. Joseph Ier l'appela à Vienne, et l'y retint par de grandes récompenses. Il excellait surtout à peindre les petites figures dans les paysages, et il passe pour être l'auteur de celles des plus beaux tableaux du célèbre Tempesta. L'église du Saint-Esprit à Venise possède un tableau de cet artiste.

* BELLUCCI (Thomas), botaniste italien, né à Pistoie, était directeur du jardin de l'université de Pise, et professeur de botanique, vers le milieu du 17e siècle. Il a publié le catalogue des plantes qui y étaient cultivées à cette époque, sous ce titre : *Plantarum index horti Pisani, cum appendice Angeli Donninii Florentini*, Florence, 1662, in-16 de 64 pages.

* BELLUGA (Louis-Antoine de Moncade de), issu d'une famille ancienne du royaume de Grenade, en 1662, et sacré évêque de Carthagène en 1705, se fit remarquer par son assiduité à remplir les fonctions de son ministère, et par sa charité pour les pauvres. L'Espagne lui doit plusieurs maisons de refuge, des colléges, des séminaires, et la fondation de la congrégation de Saint-Philippe de Néri. Clément XI, instruit de son mérite et de son zèle pour les intérêts de l'Eglise, lui donna de son propre mouvement, en 1719, le chapeau de cardinal, qu'il n'accepta que sur des ordres réitérés. En 1724, il se démit de son évêché et se retira à Rome, où il ne fut pas moins considéré qu'en Espagne. Il y mourut le 2 février 1743. Il avait composé, sur les affaires ecclésiastiques, différens mémoires et opuscules qui sont restés manuscrits.

* BELLUTI (Bonaventure), né à Catane en Sicile, et de l'ordre des frères mineurs conventuels, naquit vers l'an 1599. Il se fit une grande réputation dans son temps, comme théologien et comme philosophe. Il passa une grande partie de sa vie en voyages, et occupa des chaires de philosophie et de théologie successivement en Italie, en Allemagne et en Pologne. De retour dans sa patrie, il y mourut le 18 mai 1676. Ses œuvres philosophiques, écrites en latin, d'abord publiées séparément, ont été réimprimées en deux vol. in-fol., sous ce titre : *Philosophiæ ad mentem Scoti cursus integer*, Venise, 1678, et ibid., 1727. Ce sont principalement une Logique (*Logica parva*) qui avait eu plusieurs éditions, et des Commentaires ou Argumentations (*Disputationes*) sur plusieurs traités d'Aristote, *in octo libros physicorum, in organum, in libros de generatione et corruptione, in libros de cœlo et mundo et meteoris, in libros de animâ*. C'est particulièrement dans ses *Disputationes in organum* qu'il se montre philosophe scotiste, comme l'annonce le titre du recueil; il y défend la logique de Scot contre tous les traits, tant anciens que nouveaux, dont elle avait été l'objet, *quibus ab adversantibus tum veterum tum recentiorum jaculis Scoti logica vindicatur*. Il laissa des opuscules de morale qui furent imprimés après sa mort : *Moralium opusculorum miscellanea apparatu digestorum atque resolutionum liber posthumus*, Catane, 1679, in-fol.

* BELMONTI (Pierre), chevalier de St.-Georges, né à Rimini, en 1537, est connu comme écrivain moraliste et comme poète. Il composa l'ouvrage de morale qu'on a de lui, à l'occasion du mariage de sa fille; il est intitulé : *Instituzione della sposa*, et ne fut publié que plusieurs années après, par son fils Trajan, Rome, 1587, in-4°. Ses poésies sont éparses dans différens recueils du temps.

BELON (Pierre), docteur en médecine de la faculté de Paris, naquit vers 1517, dans le Maine. Il voyagea en Judée, en Grèce, en Egypte, en Arabie, et publia, en 1555, in-4°, une relation de ce qu'il avait remarqué de plus considérable dans ces pays, que Charles l'Ecluse a traduite en bon latin, Anvers, 1589. C'est un itinéraire fort curieux : l'auteur n'y décrit rien qu'il n'ait observé de ses yeux. A la description des lieux, des monumens et des mœurs des peuples, il a ajouté la description des plantes et des animaux. Il composa plusieurs autres ouvrages peu communs, et qui furent recherchés, dans le temps, pour leur exactitude et pour l'érudition dont ils sont remplis. Les principaux en latin sont : | *De arboribus coniferis*, Paris,

1553, in-4°, figures. | *De admiranda veterum fabricarum structura;* | *De Medicato Funere;* en français; | *Histoire des oiseaux*, 1555, in-fol.; | *Portraits d'oiseaux*, 1557, in-4°; | *Histoire des poissons*, 1551, in-4°, figures. | *De la nature et diversité des poissons*, 1555, in-8°. Le même en latin, 1553, in-8°, etc. Il préparait de nouveaux livres, lorsqu'un de ses ennemis l'assassina près de Paris, en 1564. Henri II et Charles IX lui avaient accordé leur estime, et le cardinal de Tournon son amitié.

* **BELOSELSKI** (prince de), né à Pétersbourg en 1757, fut envoyé dans sa première jeunesse en qualité d'ambassadeur de Catherine II à la cour de Turin. On assure qu'il fut rappelé parce qu'il écrivait ses dépêches avec une élégance un peu recherchée, et qu'il s'occupait de composer divers ouvrages, entre autres les éloges historiques des grands hommes que la Russie a produits. Il se consola en consacrant une grande fortune et ses loisirs à l'avancement des sciences, et à secourir le malheur. Sa maison fut constamment ouverte dans un temps d'exil et d'orage à tous les Français qui étaient venus se réfugier à Pétersbourg. Il mourut vers la fin de 1809. Il a laissé quelques productions où l'on trouve de l'esprit, des connaissances variées et le talent de la poésie française, autant que les étrangers peuvent l'avoir. Marmontel a publié, en 1789, ses poésies sous ce titre | *Poésies françaises d'un prince étranger*, 1789, in-8°. On a encore de lui : | *Dianéologie, ou tableau de l'entendement*, in-8°, rare. | *De la musique en Italie*, 1778, in-8°.

* **BELOT** (Jean), curé de Mil-Monts, né à la fin du 16e siècle, s'adonna à l'étude des sciences occultes. La lecture des ouvrages de Raymond Lulle et de Corneille Agrippa lui remplirent la tête d'idées chimériques. Il les développa dans un livre intitulé : *l'OEuvre des OEuvres, ou le Plus Parfait des sciences stéganographiques, paulines, armadelles et lullistes*, Paris, 1623, Rouen, 1640, in-8°. Il dit sérieusement dans ce livre, qu'ayant atteint la *perfection* dans les sciences divines et humaines, il se croirait coupable de tenir cachés les secrets admirables qu'il avait découverts. Celui qu'il indique pour acquérir de la mémoire, ou pour la fortifier, a beaucoup de rapport avec la méthode enseignée publiquement à Paris, il y a quelques années, et qui trouva des admirateurs, même parmi des hommes justement célèbres. Belot publia encore, à la sollicitation, dit-il, de ses amis et de ses élèves, des *Instructions pour apprendre les sciences de chiromancie et physionomie.* Ses différens ouvrages furent recueillis en 1 vol. in-8°, à Rouen, 1647, 1669, et Lyon, 1654.

BELOT (Jean), de Blois, avocat au conseil privé de Louis XIV, composa une *Apologie de la langue latine*, Paris, 1637, in-8°, dans laquelle il voulait prouver qu'on ne devait pas se servir de la française dans les ouvrages savans. Cet écrit, de 80 pages, est dédié à M. Séguier, chancelier de France. Le sentiment de Belot n'est pas à beaucoup près aussi ridicule que Ménage l'a prétendu. L'universalité et l'immutabilité de la langue latine suffisent pour le justifier : d'ailleurs, les anciens ouvrages sur les sciences ne sont pas écrits en français, et il est évident que la multitude des modèles donne la facilité, la richesse, la variété et l'exactitude des expressions. Enfin, les ouvrages savans n'étant pas pour le peuple, il est déraisonnable de les écrire dans les langues populaires, surtout dans des langues mobiles et inconstantes, que le caprice change tous les jours, et qui d'un siècle à l'autre ne sont plus intelligibles.

* **BELOT** (Octavie, née GUICHARD), veuve d'un avocat au parlement, épousa ensuite le président Durey de Meynières, et mourut à Chaillot en 1805, dans un âge très avancé. Elle a traduit de l'anglais plusieurs romans, et *l'histoire de la maison de Tudor*, et celle de *Hume Plantagenet :* mais l'ouvrage qui fait le plus d'honneur à sa plume, est les *Réflexions d'une provinciale sur le discours de J. J. Rousseau touchant l'inégalité des conditions*, 1756, in-8°.

* **BELPUSI** (Thomas), gentilhomme napolitain, embrassa les principes de la révolution française, et joua un rôle dans celle de Naples en 1798. Chargé de la défense de cette ville contre les Calabrois, il fut excepté de la capitulation accordée aux Français qui s'y trouvaient, jeté dans un cachot, et condamné à mort la même année 1798.

BELSUNCE DE CASTEL - MORON (Henri-François-Xavier de), né au château de la Force, en Périgord, le 4 décembre 1671, d'abord jésuite, ensuite évêque de Marseille, en 1709, signala son zèle et sa charité durant la peste qui désola cette ville, en 1720 et 1721. Il courait de rue en rue, pour porter les secours

temporels et spirituels à ses ouailles. Ce nouveau Borromée sauva les tristes restes de ses diocésains par cette générosité héroïque. Il fit alors l'admiration de toute l'Europe : Pope l'a célébré dans son *Essai sur l'homme :*

Lorsqu'aux champs de Marseille un air contagieux
Portait l'affreuse mort sur ses rapides ailes,
Pourquoi, toujours en butte à ses flèches mortelles,
Un prélat, s'exposant pour sauver son troupeau,
Marche-t-il sur les morts sans descendre au tombeau?

Le roi l'ayant nommé, en 1723, à l'évêché de Laon (duché-pairie), il refusa une église si honorable, pour ne pas abandonner celle que le sacrifice de sa vie et de ses biens lui avait rendue chère. Il fut dédommagé de cette dignité par le privilége de porter en première instance à la grand-chambre du parlement de Paris, toutes les causes qui regardaient les bénéfices de son diocèse. Le pape l'honora du *pallium*. Il mourut saintement le 4 juin 1755, après avoir fondé à Marseille le collége qui porte son nom. On a de lui l'*Antiquité de l'église de Marseille, et la succession des évêques*, Marseille, 1747-1751, 3 vol. in-4° ; des *Instructions pastorales* et des ouvrages de piété. Mais rien ne le peint mieux que la lettre écrite à l'évêque de Toulouse, le 22 octobre 1720, au plus fort de la peste. Cette lettre contient d'ailleurs des détails curieux sur la morale, les rigoristes, les appelans, l'esprit de la foi et de la charité ; elle est surtout propre à démasquer une secte dont l'hypocrisie a fait tant de mal à l'Eglise. Voyez cette lettre dans le *Journal historique et littéraire*, 1er août 1789, page 501.

* **BELSUNCE** (le comte de), de la même famille que le précédent, était, en 1790, major en second au régiment de Bourbon, infanterie, en garnison à Caen, où il avait contribué à maintenir la tranquillité, lorsque des soldats de son corps ameutèrent le peuple contre lui. Son logement étant entouré, il se réfugia à l'hôtel-de-ville ; mais les magistrats ne lui accordèrent point le secours sur lequel il devait compter. La populace furieuse le massacra, et porta en triomphe son cœur sanglant. On a dit que Charlotte Corday était sa maîtresse, et qu'elle conçut alors contre Marat, dont les déclamations fougueuses avaient allumé la rage populaire, la haine qui dans la suite la porta à donner la mort à ce monstre ; mais cette assertion est sans fondement.

BELUS, roi d'Assyrie, chassa les Arabes de Babylone, et y fixa le siége de son empire, l'an 1322 avant Jésus-Christ. Ninus, son fils et son successeur, fit rendre à son père les honneurs divins. Saint Cyrille prétend que Bélus lui-même s'était fait bâtir des temples, dresser des autels, offrir des sacrifices. Quelques auteurs croient que c'est le Bel ou Baal, dont il est parlé dans l'Ecriture (*Voyez* BAAL). D'autres ont pris Bélus pour Nemrod, mais il paraît que celui-ci est fort antérieur.

* **BELZAIS-COURMENIL** (Nicolas-Bernard-Joachim-Jean), né à Ecouché (Orne), en 1747, embrassa la profession d'avocat, dont il étudia les devoirs auprès de Colas, son beau-frère, et Goupil de Préfeln, qui devint son beau-père, et qui se fit remarquer à l'Assemblée constituante. Le jeune Belzais fut d'abord procureur du roi, puis procureur-syndic du bureau intermédiaire d'Argentan, et fut élu député aux états-généraux en 1789. C'est lui qui proposa de diviser l'écu tournois en parties décimales, et qui fit depuis changer l'empreinte des monnaies. Après la session, il fut nommé maire de la commune d'Argentan, entra au conseil des Cinq-cents en l'an 6, y fit d'excellens rapports sur l'administration des hospices, présida le corps législatif après le 18 brumaire, et passa à la préfecture du département de l'Aisne, où il mourut le 8 fructidor, an 12 (1804), à l'âge de 55 ans.

* **BELZONI** (Jean-Baptiste), célèbre voyageur, né en 1778 à Padoue, d'un pauvre barbier, travailla d'abord dans la boutique de son père ; mais il s'en dégoûta promptement et céda à l'envie de courir le monde. Il alla d'abord à Rome où il étudia, dit-on, l'art hydraulique. A l'exemple de beaucoup d'autres, il se fit moine pour vivre, mais la révolution, et des goûts bien opposés à ceux de la retraite l'engagèrent à en quitter l'habit. Il se rendit d'abord à Paris, revint à Padoue, passa de là en Hollande, puis il s'embarqua pour l'Angleterre où il arriva en 1803. Il s'y maria, et pour trouver des moyens d'existence, il résolut de parcourir la Grande-Bretagne en faisant des tours d'hydraulique et des tours de force. Il était d'une taille colossale et très musculeux. On le vit attacher à son corps une vingtaine d'hommes qu'il portait ou traînait avec lui ; mais cette pauvre ressource ne pouvait le mener loin. Il imagina que des machines hydrauliques seraient d'un grand secours en Egypte, et il se décida à s'y rendre pour en construire. Il en exécuta

une avec succès dans le jardin du pacha, malgré tous les obstacles que la jalousie lui suscita; mais une crainte superstitieuse occasionée par un accident arrivé à une des personnes chargées de faire mouvoir la machine, détermina Méhémet-Ali à n'en pas faire usage. Trompé dans son espoir, Belzoni se livra à la recherche des antiquités, et sa première opération fut de faire transporter de Thèbes à Alexandrie, et de l'embarquer pour l'Angleterre le buste colossal connu sous le nom du *jeune Memnon*, entreprise que l'on avait crue inexécutable, et dont il vint à bout à force d'adresse et de patience. Ce premier succès lui ayant assuré la protection du consul anglais, il consacra dès ce moment à l'Angleterre tous les produits de ses excursions. Sa bravoure, son ardeur, et surtout sa persévérance étaient à toute épreuve. Sa sagacité était si rare, qu'il semblait qu'un instinct particulier lui révélât les lieux qui recélaient les monumens les plus curieux. C'est à lui que sont dues les découvertes du magnifique temple d'Ysamboul, du superbe tombeau en albâtre de Psammétique et de l'intérieur d'une des pyramides. Il avait entrepris un nouveau voyage dans l'intérieur de l'Afrique; mais à peine arrivé à Gasto, près de Benin, il fut attaqué d'une dyssenterie incurable qui mit fin à sa vie le 3 décembre 1823. Il a publié en anglais la relation de son voyage en Egypte, qui a été traduite en français par Depping sous ce titre: *Voyage en Egypte et en Nubie, suivi d'un voyage sur la côte de la mer Rouge et à l'Oasis de Jupiter-Ammon*, Paris 1821, 2 vol. in-8°. On y joint quelques fois l'atlas de l'édition originale de Londres, où l'on n'a fait qu'imprimer le frontispice en français. Mahul a donné une notice très étendue sur Belzoni dans la première partie de son annuaire de 1826.

BEMBO (PIERRE), noble Vénitien, naquit à Venise en 1470, de Bernard Bembo, gouverneur de Ravenne. Son père ayant été nommé ambassadeur à Florence, fit venir auprès de lui le jeune Bembo, qui y acquit ce style élégant et pur qui caractérise ses ouvrages. Il alla ensuite en Sicile étudier la langue grecque, sous Augustin Lascaris. Il fit son cours de philosophie à Ferrare, sous Nicolas Leoniceno. Ce fut alors que ses poésies commencèrent à se répandre. On admira la douceur de ses vers; mais on le blâma d'y avoir mis la licence qui déshonorait sa conduite. Il eut trois fils et une fille, d'une femme qui était alors sa maîtresse. Dès que Léon X fut pape, il le tira de son cabinet pour le faire son secrétaire. Honoré de cette dignité, on le vit bientôt se livrer au tumulte des affaires, qu'il avait fui jusqu'alors avec tant de soin, et ce genre d'occupation eut de bons effets sur ses mœurs. Après la mort de ce pontife, Bembo se retira à Venise, où il se partagea entre ses livres et les gens de lettres. Paul III l'éleva au cardinalat en 1538; Bembo qui ne s'attendait point à cet honneur, ne l'eût point accepté, si, lorsqu'étant entré dans l'église pour y faire ses dévotions et recommander cette affaire à Dieu, il n'eût pris garde qu'au moment où il s'approchait de l'autel, le prêtre y lisait ces paroles de Jésus-Christ : *Pierre, suivez-moi;* il crut que le Fils de Dieu lui parlait à lui-même, et ne s'opposa plus au dessein du pape. Il n'était pas encore lié aux ordres sacrés; car écrivant à un de ses parens, le 24 décembre 1539, *je serai sacré*, dit-il, *à ces fêtes de Noël, et prendrai l'ordre de prêtrise. Admirez le changement que Dieu a eu la bonté de faire en moi.* Le pape lui donna l'évêché d'Eugubio, puis celui de Bergame. Il se conduisit en digne pasteur. Il mourut à Rome en 1547, à 76 ans, et fut enterré à Sainte-Marie de la Minerve. Jérôme Quirini son ami, fils de Smerio (*Ismérius*) Quirini, lui fit élever un beau monument à Padoue, dans la célèbre église de Saint-Antoine sur lequel on lit ces paroles :

Petri cardinalis Bembo effigiem
Hieronymus Ismerii filius
In publico poni curavit,
Ut cujus ingenii monumenta
Æterna sunt,
Ejus quoque corporis memoria
Ne à posteritate desideretur.

Nous avons de lui un grand nombre d'ouvrages en italien et en latin, en prose et en vers. | Seize livres de *Lettres*, écrites pour Léon X. La manie qu'avait le secrétaire de ne parler qu'en phrases de Cicéron, lui fit mettre dans la bouche du père des chrétiens, des expressions qui n'auraient convenu que dans celle d'un prêtre de Rome idolâtre. Par un pédantisme puéril, il faisait dire au pape, annonçant sa promotion aux rois et aux princes : *Qu'il avait été créé pontife par les décrets des dieux immortels.* Il appelait Jésus-Christ un Héros, et la sainte Vierge une déesse (DEA LAURETANA). Ce défaut se fait sentir dans tous ses ouvrages; et c'est sans

doute ce singulier attachement aux locutions de l'ancienne Rome, qui a fait imaginer que Bembo n'avait que du mépris pour les Epitres de saint Paul (*Voyez* saint PAUL); imputation que Bayle lui-même a traitée de conte. | L'*Histoire de Venise*, en 12 livres, Venise, 1551, in-fol., écrite purement en latin. Bembo la commença où Sabellicus l'avait finie, et la termina à la mort du pape Jules II, c'est-à-dire, depuis l'an 1480 jusqu'à l'an 1513. Paruta la continua jusqu'en 1552. | *Un poëme sur la mort de Charles son frère*, plein de sentiment, de douceur et de délicatesse. | Des *Harangues*, où l'on trouve de l'élégance sans élévation. | *De Guidono Ubaldo Feretrio, deque Elizabetha Gonzaga, Urbini ducibus*, Rome 1548, in-4°. On a recueilli toutes ses œuvres, tant latines qu'italiennes, à Venise, 1729, en 4 vol. in-fol.

* BEMMELEN (ABRAHAM van), un des professeurs de l'établissement de Reuswoude, mourut à la Haye, le 16 août 1822, à l'âge de 59 ans. Il a écrit en Hollandais | les *Elémens de physique expérimentale*, 4 vol. in-8°; | une *Introduction à l'architecture hydraulique;* | des leçons d'Algèbre.

* BÉNABEN (L.-G.-J.-M.), né à Toulouse, fit ses études dans cette ville et devint professeur de rhétorique, de philosophie et de mathématiques à Foix, à Angers et à Pontivy. A l'époque de la restauration, il se rendit dans la capitale, et fut un des fondateurs de la Minerve. M. de Villèle, à son avénement au ministère, lui confia la direction de quelques journaux, avec des pensions sur le trésor et sur la cassette du roi. Bénaben fut un des premiers à signer le *Mémoire au roi*, qui parut en 1830. Il ne survécut pas longtemps à la révolution de juillet, et mourut d'apoplexie en 1831, à Paris; il ne s'était pas marié. Il laissa sa fortune à un fils adoptif qu'il avait élevé à Pontivy. On a de lui : | *Lettres de Phalaris, tyran d'Agrigente*, Angers, 1804; | *Satires Toulousaines*, 1804; | *Progrès de l'Oligarchie contre la monarchie*, 1817; | *Questions à l'ordre du jour*, brochure, 1827, etc. et quelques manuscrits. Bénaben était membre de la légion-d'honneur.

BENADAD Ier, roi de Syrie, appelé Adad par Josèphe, était fils de Tabremon et petit-fils d'Hésion. Il envoya du secours à Asa, roi de Juda, contre Baasa, roi d'Israel, au prix des richesses du temple, et contraignit ce dernier à se retirer dans son royaume, vers l'an 958 avant J.-C. 3 *Reg*. 15.

BENADAD II, roi de Syrie, fils du précédent, régnait l'an 945 avant J.-C. Il fut redouté par les princes voisins. Il tua Achab dans une bataille. Après quelques autres expéditions, le roi de Syrie étant tombé malade, et sachant qu'Elisée était à Damas, lui envoya demander par Hazaël, s'il relèverait de sa maladie? Le prophète prédit à ce dernier qu'il serait roi, et qu'il ferait de grands maux aux Israélites. Hazaël de retour, assura Benadad qu'il guérirait de sa maladie; mais le lendemain il l'étrangla, et se fit déclarer souverain.

BENADAD III succéda à Hazaël son père, l'an 836 avant J.-C. Il fut vaincu trois fois par Joas. Les Syriens de Damas rendirent des honneurs divins à ce roi et à Hazaël son père, parce qu'ils avaient orné leur ville de temples magnifiques.

* BENARD (don LAURENT), bénédictin, né à Nevers en 1573, devint prieur du collége de Cluny, et montra beaucoup de zèle pour la réforme de son ordre, qui fut arrêtée définitivement en 1618, dans le chapitre général de la congrégation tenu à Saint-Mansui-lès-Toul. Il fut du nombre des commissaires chargés de l'exécution de ce projet, et mourut au collége de Cluny le 21 avril 1620, après avoir eu la satisfaction de voir confirmer la réforme par lettres-patentes du roi Louis XIII. La première maison de cette nouvelle congrégation s'établit dans le monastère des Blancs-Manteaux, d'où elle s'étendit dans toutes les provinces du royaume, sous le nom de *saint Maur*, célèbre disciple de saint Benoît. Don Benard a publié : | *Pensées chrétiennes*, ou *sermons très utiles à toutes personnes, tant laïques, ecclésiastiques que régulières*, Paris 1616; | *De l'esprit des ordres religieux, et spécialement de l'esprit de l'ordre de saint Benoît*, Paris, 1616, in-8°; | *Police régulière tirée de la règle de saint Benoît*, 1619. On trouve dans ces ouvrages de bonnes choses; mais le style qui en a vieilli, en rend la lecture pénible.

* BEN-ASCHER et BEN-NEPHTALI, savans rabbins juifs de Tibériade, vécurent dans le 9e siècle, et inventèrent dans la langue hébraïque, privée de voyelles, les points qui en tiennent lieu. Ceux-ci, au nombre de treize, rendent la prononciation longue, brève ou très rapide. Ils servent à fixer la prononciation des consonnes, et souvent même à déterminer

la signification du mot. Buxtorf a prétendu que l'invention des points-voyelles était antérieure; mais il a été victorieusement réfuté par Louis Capel, Génébrard, Bellarmin, Scaliger et Villalpande.

* BENAT (François-Gérard de), littérateur, né dans le 18e siècle à Marseille. On a de lui : | *Fragmens choisis d'éloquence*, 1755, 2 vol. in-12, réimprimés sous ce titre : l'*Art oratoire réduit en exemples, ou Choix de morceaux d'éloquence tirés des plus célèbres orateurs du siècle de Louis XIV et de Louis XV*, 1760, 4 vol. in-12. On ignore la date de sa mort.

* BENAVEN (Jean-Michel), négociant de Lyon, a donné le *Caissier italien*, ou l'*art de connaître toutes les monnaies actuelles d'Italie, ainsi que celles de tous les états et princes de l'Europe qui y ont cours, avec le détail des productions de l'Italie, les usages pour les lettres de change, la manière de faire les payemens, les poids, mesures, et autres objets relatifs au commerce*, 1782, 2 vol. in-folio, fig.

* BENAVIDÈS (Vincent de), né en Afrique, de parens espagnols, en 1610, mort en 1706 à Madrid, où il était venu se fixer. Il peignait bien à la détrempe et à fresque, et réussissait particulièrement dans la perspective et l'architecture. Il a peint à fresque une chapelle de l'église de la Victoire à Madrid.

BENAVIDIO ou BENAVIDIUS (Marcus Mantua), professeur de jurisprudence à Padoue, sa patrie. Il fut fait trois fois chevalier en 1545 par l'empereur Charles V, en 1561 par Ferdinand I, et en 1564 par Pie IV. Ce jurisconsulte chevalier mourut le 28 mars 1582, à 93 ans. On a de lui : | *Collectanea super jus cæsareum*, Venise, 1584, in-folio. | *Vitæ Virorum illustrium*, Paris, 1565, in-4°, et d'autres ouvrages qui prouvent beaucoup d'érudition.

BENCE (Jean), un des premiers prêtres de la congrégation de l'Oratoire de France, de la maison et la société de Sorbonne, naquit à Rouen, et mourut à Lyon en 1642, à 74 ans. On a de lui : | Un *Manuel sur le Nouveau-Testament*, en latin, à Lyon, 1699, en 4 vol. in-12. | Un ouvrage semblable sur les *Epîtres de saint Paul*, et les *Epîtres canoniques*, en latin. L'auteur avait de la piété et du savoir.

BENCI (François), jésuite italien, disciple de Muret, orateur et poète, naquit à Acquapendente en 1542 et mourut à Rome en 1594, âgé de 52 ans. On a de lui beaucoup d'ouvrages en vers et en prose. Sa latinité est pure et riche.

* BENCIVENNI (Joseph), né en Toscane, fut directeur de l'académie de Florence, et mourut dans cette ville en 1808. On a de lui : | *Une Vie du Dante*, estimée ; | *Nouveaux dialogues des morts*; | *Eloges des hommes illustres de la Toscane*; | *Description de la galerie de Florence*; | *Epoques de l'histoire florentine jusqu'en* 1792 ; | *des Dissertations académiques*, et quelques autres ouvrages qui n'ont point paru sous son nom.

* BENDA (Georges), célèbre compositeur, né en 1721, à Altbenatka, dans la Bohème, et mort le 6 novembre 1795. Ancien maître de chapelle du roi de Prusse, et ensuite de celle du duc de Saxe-Gotha, il se rendit à Rome pour fortifier son talent, et donna à son retour l'opéra de *Ciro riconosciuto*, suivi en 1766, de l'intermède *il Buon Marito*. En 1774, parut son opéra d'*Ariane* à Naxos, qui obtint un grand succès. Le caractère indépendant de Benda lui avait fait quitter la direction de la chapelle du prince en 1780 ; et en 1791, il renonça même entièrement à son art. Il ne put, malgré ses talens distingués se procurer une existence heureuse, parce qu'il manquait de prévoyance et d'esprit de conduite. On a de lui six sonates pour le clavecin, | *Médée*, duo-drame, 1778 ; | *Roméo et Juliette*, opéra, 1778; | *der Holzbaner* (le Bûcheron), opéra, 1778; *Pygmalion*, monodrame, 1780; | *Lucas et Barbe*, opéra, 1786; | *Orphée*, opéra, 1787 ; | enfin les *Plaintes de Benda*, 1791, qui furent son dernier ouvrage. Benda s'est placé au rang des Haydn et des Mozart par ses concerts et ses symphonies.

* BENDER, (Blaise-Colombau, baron de) général autrichien, né en 1713 dans une petite ville du Brisgaw, où son père était artisan. Il entra fort jeune au service en qualité de cadet, et fit les campagnes de 1741 à 1756 contre les Prussiens. Sa bravoure lui mérita le grade de capitaine d'infanterie; mais ce qui contribua particulièrement à l'avancer est la connaissance qu'il fit d'une demoiselle de la maison souveraine d'Isembourg, qu'il épousa secrètement en 1763. Le comte d'Isembourg tenta inutilement de faire rompre ce mariage; Marie-Thérèse déclara qu'elle s'y intéressait, et pour rapprocher un peu les conditions, elle créa Bender baron du saint Empire, et lui envoya le brevet de

major. En 1789 il était parvenu au grade de général-major, et il exerçait les fonctions de commandant d'armes dans la forteresse de Luxembourg lorsqu'il en fut nommé gouverneur. La mésintelligence qui régnait entre les généraux de l'empire lui fit donner le commandement en chef de l'armée, et quoiqu'il ne se fût trouvé à aucune action, il reçut en 1790 le bâton de feld-maréchal et le grand cordon de l'ordre de Marie-Thérèse. Son âge et ses infirmités ne lui ayant pas permis de prendre une part active à la guerre contre la France, il retourna dans son gouvernement du Luxembourg où il fut attaqué en 1794, et obligé de capituler après un blocus de 13 mois. Il se retira à Vienne, où François II le nomma gouverneur général de la Bohème. Il mourut à Prague le 20 novembre 1798.

BENDLOWES (Edouard), gentilhomme anglais fort riche, né en 1615, se ruina tellement par ses libéralités indiscrètes envers des flatteurs et des poètes qui lui dédiaient leurs ouvrages, qu'il fut mis en prison pour dettes, d'où il sortit, et mourut le 18 décembre 1676, à 73 ans. On a de lui : | *Théophile, ou le sacrifice de l'amour*, en anglais, Londres, 1652, in-fol.; | *Sphinx theologica, seu Musica templi, ubi discordia concors*, Cambridge, 1626, in-8°; | beaucoup de pièces de poésie.

BENEDETTE (le) ou **BENOIT CASTIGLIONE**, peintre né à Gênes en 1616, et mort à Mantoue en 1670. Il passa successivement dans les écoles de Pagi, de Ferrari et de Van-Dyck. Le disciple égala ses maîtres. Rome, Naples, Florence, Parme et Venise possédèrent tour à tour cet artiste. Le duc de Mantoue le fixa auprès de lui par une forte pension, et lui entretenait un carrosse. Benedette réussissait également bien dans l'histoire, le portrait et les paysages; mais son talent particulier et son goût étaient de représenter des pastorales, des marchés, des animaux. Sa touche est délicate, son dessin élégant, son coloris pétillant. Peu de peintres ont mieux entendu que lui le clair-obscur. Gênes possède ses principaux tableaux. Le Benedette gravait aussi : on a de lui plusieurs pièces à l'eau forte, pleines d'esprit et de goût.

* **BENEDETTI** (Antoine), jésuite italien, né le 9 mars 1715, d'une famille noble de Fermo, entra dans l'ordre en 1733, et fit ses vœux en 1749. Il professa, pendant plusieurs années, la rhétorique dans le collége romain. Le désir de faire entrer les meilleures comédies de Plaute dans l'éducation de la jeunesse, l'engagea à en vouloir publier quatre, purgées de ce qui pouvait les rendre dangereuses pour les mœurs, et accompagnées de notes explicatives; la première des quatre parut sous ce titre : *Marci Plauti Aularia emendatiùs edita et commentariis illustrata*, etc., Rome, 1754, in-8°. Mais soit que cet essai n'eût point réussi, soit pour tout autre motif, il ne publia point les trois autres. Après la suppression des jésuites, Benedetti se retira dans sa patrie. Il possédait un cabinet très riche d'antiquités et de médailles; il choisit les plus belles médailles grecques encore inédites, y en ajouta plusieurs tirées des cabinets de quelques-uns de ses amis, les expliqua par de savantes notes, y joignit celles de l'abbé Oderic, noble génois qui avait, comme lui, été jésuite, et donna au public un volume estimé des antiquaires, intitulé : *Numismata græca non antè vulgata, quæ Antonius Benedictus è suo maximè et ex amicorum museis selegit*, etc., Rome, 1777. Il mourut à Fermo, en 1788, âgé de soixante-treize ans.

* **BENEDETTO**, musicien célèbre, né à Venise en 1686, mort à Brescia en 1739, a mis en musique les 89 premiers *Psaumes*, où l'on trouve une véritable idée de cette noble simplicité qui était le caractère de la musique ancienne. Dans le 50e psaume surtout, il semble avoir réuni toutes les ressources de son vaste génie; il y a prodigué les traits les plus grands, les plus beaux et les plus pathétiques : dans les cantates de Timothée et de Cassandre, il a rendu toutes les passions de l'âme, il a peint les sentimens les plus délicats du cœur, il est même venu à bout de représenter à l'imagination des êtres inanimés; enfin il a su réunir à la sévérité de la musique ancienne les beautés de la moderne; mais ce sont des beautés fières, majestueuses, imposantes, dignes seulement de charmer les âmes capables de les sentir.

* **BENEDICTIS** (Jean-Baptiste de), jésuite italien, né à Ostuni en 1622, se fit beaucoup d'ennemis en soutenant la philosophie péripatéticienne contre les partisans de la philosophie naissante de Descartes. Il enseigna quelque temps la philosophie et la théologie à Lupia, ensuite à Naples; mais des querelles très vives l'obligèrent de se retirer à Rome, où il continua de combattre pour défendre sa cause jusqu'au moment de sa mort.

arrivée subitement le 15 mai 1706. On a de lui : | *Analecta poetica*, Naples, 1686, 2 vol. in-12. | *Philosophia peripatetica*, 1687, 4 vol. in-8°, et Venise, 1723, in-12. | *Lettere apologetiche in difensa della theologia scolastica e della filosofia peripatetica di Benedetto Aletino*, Naples, 1694, in-12, qui ont fait beaucoup de bruit, et excitèrent contre lui de violens orages. | Une traduction italienne des *Entretiens de Cléanthe et d'Eudoxe*, par le Père Daniel, sur les *Lettres provinciales*, Naples, 1795. | Une autre traduction italienne du *Monde* de Descartes.

* **BENETON de MORANGE de PEYRINS** (Etienne-Claude), mort à Paris en 1752, après avoir été gendarme de la garde du roi, a laissé : | *Dissertations sur les tentes ou pavillons de guerre*, 1735, in-12 ; | *Commentaires sur les enseignes de guerre*, 1742, in-8° ; | *Traité des marques nationales*, 1739, in-12 ; | *Histoire de la guerre*, 1741, in-12 ; | *Eloge historique de la chasse*, 1738, in-12.

* **BÉNETTI** (Jean), avocat et poète italien, né à Naples vers 1798, a laissé un recueil de poésies, intitulé : *Mélodies Hébraïques ;* ce sont quelques paraphrases des psaumes, au milieu d'autres poésies dont les sujets ne répondent en aucune manière au titre de l'ouvrage. On en cite surtout celle qui est la traduction du magnifique psaume *Super flumina Babylonis*, tant de fois traduit et paraphrasé. On dit qu'il la récita à ses amis quelques jours avant sa mort, et que l'auditoire et le poète interrompirent souvent cette lecture par leurs larmes. Bénetti fut enlevé par une mort prématurée, le 23 janvier 1825.

* **BENEZECH** (Pierre), né à Montpellier en 1745, de parens aisés, était propriétaire des petites affiches de Paris au commencement de la révolution. Il fut d'abord administrateur du département de Seine-et-Oise, ensuite chef de la commission des armes, ministre de l'intérieur ; enfin il accompagna en 1797, en qualité de préfet-colonial, le général Leclerc à Saint-Domingue, où il mourut en 1802. Quoiqu'il eût occupé des places lucratives, il ne laissa qu'une fortune médiocre. Le gouvernement accorda une pension à ses deux filles.

BENEZET (saint), berger d'Avilat dans le Vivarais, né en 1165, se dit inspiré de Dieu à l'âge de 12 ans, pour bâtir le pont d'Avignon, dont l'usage devait être de la plus grande utilité à tout le pays qui est sur les deux rives du Rhône, et prévenir la mort d'une multitude de personnes qui périssaient en voulant le passer : ouvrage d'une difficulté presque surhumaine, vu la rapidité de ce grand fleuve, et qui parut si inexécutable aux Romains, qu'ils prirent le parti de passer le Rhône à Tarascon, par le moyen d'un souterrain creusé sous son lit. Le pont fut achevé dans onze années. Il mourut en 1184, et fut enseveli dans une chapelle pratiquée sur un des éperons du pont qu'il avait construit. Une grande partie de ce pont étant tombée en 1669, on l'en retira ; il fut trouvé sans aucune marque de corruption par le vicaire-général, qui en fit la visite l'année suivante, durant la vacance du siége. Les entrailles étaient parfaitement saines, et la prunelle des yeux avait encore sa couleur, quoique les barres de fer qui entouraient le cercueil, fussent rongées par l'humidité. En 1674, le corps du saint s'étant trouvé dans le même état, l'archevêque d'Avignon le transporta solennellement dans l'église des Célestins. Il fut accompagné dans cette cérémonie par l'évêque d'Orange, et par la plus grande partie de la noblesse du pays. (Voyez dans les Bollandistes l'histoire de la translation des reliques du saint ; et les remarques du Père Papebroch sur sa Vie). De dix-neuf arches qu'avait ce fameux pont, il n'en subsiste plus que quatre entières. Magnus Agricola a écrit sa *Vie*, Aix, 1768.

* **BENEZET** (Antoine), célèbre quaker, né en 1713 à St.-Quentin en Picardie, de parens protestans que la révocation de l'édit de Nantes chassa de leur patrie. Son père se retira à Londres en 1715, et se fixa ensuite à Philadelphie. Antoine Benezet y accompagna son père et adopta les principes des quakers, et leur enthousiasme pour l'affranchissement des Noirs. Il a publié à ce sujet plusieurs *Mémoires* adressés à la Grande-Bretagne, intitulés : *Avertissement à la Grande-Bretagne et à ses colonies, ou tableau abrégé de l'état misérable des Nègres esclaves dans les dominations anglaises*, 1767, in-8° ; | *Relation historique de la Guinée, avec des recherches sur l'origine et les progrès de la traite des Nègres*, etc., 4e édition, in-8°, 1788 ; la première édition est de 1762. Sa bienfaisance lui atttra une grande popularité. Il mourut en 1784, et laissa le reste de sa fortune à une école qu'il avait instituée à Philadelphie pour l'instruction des Noirs.

* **BENGEL** (Jean-Albert), théologien luthérien, né dans le Wurtemberg en 1687, fut pasteur et professeur à Denkendorf, et s'occupa particulièrement de l'étude des Pères de l'Eglise et du nouveau Testament. Il est le premier théologien de sa communion qui ait fait en totalité la critique des livres du nouveau Testament. On a de lui : | *Novum Testamentum græcum*, 1734, in-4°, réimprimé en 1790, in-8°. | *Harmonie exacte des quatre évangélistes*, in-8°. Son travail est assez bien fait, mais ses réflexions et ses explications ne sont pas exemptes d'erreurs. Son esprit naturellement porté à l'enthousiasme l'égare quelquefois. | *Explication des révélations de saint Jean*. On y trouve des idées singulières sur la fin du monde. | *Ordo temporum à principio per periodos œconomiæ divinæ*. | *Cyclus sive de anno magno solis*, etc. *ad incrementum doctrinæ propheticæ*, in-8°. Bengel mourut en 1752.

BENGORION. (*Voyez* JOSEPH BEN-GORION.)

BENI (Paul), né dans l'île de Candie vers 1552, et élevé à Gubio, dans le duché d'Urbin, fut choisi par la république de Venise, en 1599, pour professer les belles-lettres dans l'université de Padoue. Il mourut en 1625. Il était sorti des jésuites, parce que ses supérieurs lui refusèrent de faire imprimer un Commentaire licencieux sur le *Festin* de Platon. On a de lui : | Une *critique* du Dictionnaire de l'académie de la Crusca de Florence, sous le titre d'*Anti-Crusca*, pleine d'impertinences et de verbiage : c'est un vol. in-4°. | Des *Commentaires sur la Poétique d'Aristote*, sur sa *Rhétorique*, 1625, in-fol. | Des notes sur les six premiers livres de l'Enéide. | Sur Salluste. | Deux ouvrages critiques sur l'Arioste et le Tasse, contre l'académie de la Crusca. Il met le premier à côté d'Homère, et le second à côté de Virgile. | Une Théologie tirée des écrits de Platon et d'Aristote, Paris, 1624, in-fol. | *De Historiâ*, *lib.* 4, Venise, 1607 et 1611, in-4°, et dans la Collection de ses ouvrages, Venise, 1622, 5 vol. in-fol. Cet ouvrage n'est peut-être pas aussi méprisable que l'a prétendu Naudé. L'auteur, quoique bilieux et bizarre, est cependant quelquefois judicieux. Les deux premiers livres traitent de la manière d'écrire l'histoire ; le 3e de la manière de la lire, et il donne un détail des auteurs qu'il faut examiner pour l'histoire grecque et romaine ; le 4e traite de l'usage de l'histoire pour les autres sciences.

BÉNIGNE (saint), apôtre de Bourgogne, fut, dit-on, disciple de saint Polycarpe. Il vint en France sous le règne de Marc-Aurèle, et reçut la couronne du martyre à Dijon, par une mort des plus cruelles. Les Martyrologes portent qu'on lui scella les pieds avec du plomb fondu dans une pierre, qu'on voyait encore du temps de saint Grégoire de Tours, qu'en cet état on l'enferma avec des chiens furieux, qu'on le battit sur le cou avec des barres de fer ; et qu'enfin on le perça d'un coup de lance.

* **BENIOWSKI** ou plutôt **BENYOWSKI** (Maurice-Auguste comte de), né en Hongrie en 1741, entra de bonne heure au service de l'empire, qu'il quitta pour se rendre en Pologne, auprès de l'un de ses oncles, Staroste, en Lithuanie. Peu après il revint en Hongrie pour chasser ses beaux-frères, qui avaient envahi son patrimoine ; mais la chancellerie de Vienne l'ayant considéré comme un sujet rebelle, il fut obligé de se retirer, et parcourut successivement l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre, pour s'instruire dans l'art de la navigation. Enfin il revint en Pologne, et devint un des chefs de la confédération formée vers 1768, fut fait prisonnier par les Russes et exilé au Kamtschatka en 1770, pour y être employé avec les malfaiteurs à faire du charbon de terre. D'une audace peu commune, il forma une conjuration, et, avec cent cinquante exilés qu'il avait réunis, il escalada la forteresse russe, s'en empara, et fit prêter serment par les habitans à la confédération de Pologne. Malgré ce succès, voyant l'impossibilité de se maintenir dans une province russe, il s'embarqua sur une corvette avec sa troupe. Il aborda au Japon, à l'île Formose, à la Chine, et parvint aux établissemens français dans l'Inde, d'où il fut ramené en Europe sur un vaisseau français, et bien accueilli par le cabinet de Versailles, auquel il remit les archives du Kamtschatka, qu'il avait emportées. Le caractère entreprenant de Benyowski ne lui permettant pas de vivre paisible, il partit du port de Lorient avec quatre ou cinq cents aventuriers pour former un établissement à Madagascar. Il y débarqua, en 1774 ; mais il en fut chassé par les insulaires, revint en Europe, embrassa les intérêts de l'Angleterre, et revint une seconde fois à Madagascar pour s'emparer de l'établissement que la France avait dans cette île, et pour le livrer aux Anglais ; mais l'arrivée im-

prévue d'une frégate française l'empêcha de mettre ce projet à exécution. Attaqué lui-même l'année suivante par des troupes réglées, il fut tué le 23 mai 1786, dans une redoute où il s'était retranché, et qu'il défendit avec beaucoup de courage. Les *Voyages et mémoires du comte de Benyowski sur la Pologne* ont été rédigés par J. H. de Magellan, et publiés par Noël, Paris, 1791, 2 vol. in-8°.

BENIVIENI (Jérôme), gentilhomme, poète florentin, mort en 1542, à 89 ans, fut un des premiers à abandonner ce goût bas et trivial qui s'était emparé de la poésie italienne dans le 15e siècle, et qui caractérise entre autres le *Morgante* de Louis Pulci, et le *Ciriffo Calvaneo* de Luc Pulci son frère, pour se rapprocher du style et de la manière du Dante et de Pétrarque. La plupart de ses poésies traitent de l'amour divin. On fait beaucoup de cas de sa *Canzone dell' Amor celeste e divino*, où l'on trouve les idées les plus sublimes de la philosophie de Platon sur l'amour. Cet ouvrage fut imprimé à Florence, 1519, in-8°, avec d'autres poésies du même auteur. Il y avait déjà eu une édition de ses Œuvres, Florence, in-fol., 1500, qui est très rare. On a de lui un autre ouvrage intitulé *Commento di Hieronymo Benivieni, Cittadino Florentino, sopra a piu sue Canzone et Sonetti de lo Amore, et de la Belleza divina*, etc. imprimé à Florence en 1500, in-fol., édition recherchée des curieux. Benivieni, homme aussi estimable par la pureté de ses mœurs que par ses talens, fut intimement lié avec le célèbre Jean Pic de la Mirandole, et voulut être inhumé dans le même tombeau que ce savant.

BENIZZI. *Voyez* Saint PHILIPPE BENIZZI.

BENJAMIN, douzième et dernier fils de Jacob, naquit auprès de Bethléem, vers l'an 1738 avant J.-C. Lorsque Joseph devenu ministre de Pharaon, vit ses frères en Egypte, il leur ordonna de lui amener Benjamin. Il fut attendri en le voyant, et lui donna une portion 5 fois plus grande qu'à ses autres frères. Benjamin fut chef de la tribu de son nom, qui fut presque entièrement exterminée par les autres pour venger la violence faite à la femme d'un Lévite, dans la ville de Gabaa. Saint Paul était de cette tribu, et c'est à lui personnellement que saint Augustin applique ces paroles de la bénédiction et de la prophétie de Jacob mourant, en faisant allusion à la conversion de ce grand homme, et aux fruits de son apostolat : *Benjamin lupus rapax mane comedet prædam, et vespere dividet spolia* (Gen. 49).

BENJAMIN (saint), diacre, fut arrêté par les ordres de Vavarane, fils et successeur d'Isdegerde, roi de Perse, un des plus cruels persécuteurs des chrétiens. Un an après sa détention, l'ambassadeur des Romains qui vint en Perse, demanda son élargissement : il lui fut accordé, à condition que Benjamin n'instruirait aucun mage dans la religion chrétienne. L'ambassadeur promit au roi que sa volonté serait exécutée, dans la persuasion où il était que le diacre ne le dédirait pas. Il se trompa. Benjamin, qui se regardait comme un ministre de l'Evangile, déclara qu'il ne retiendrait jamais la vérité captive, et qu'il ne s'attirerait point la condamnation de ce lâche serviteur qui avait enfoui son talent. Il continua donc de répandre de toutes parts la lumière de la foi. Le roi en ayant été informé, le fit saisir, et entreprit de l'effrayer par des menaces; mais Benjamin fut inébranlable, et déconcerta le prince par une question dont l'application était sensible. « Quelle idée, dit-il, auriez vous d'un de » vos sujets, qui, renonçant à la fidélité » qu'il vous doit, se rangerait du côté de » vos ennemis? » Le tyran transporté de fureur, après lui avoir fait souffrir des tourmens atroces, le condamna ensuite à être empalé, l'an 424. Le Martyrologe romain le nomme le 31 mars.

BENJAMIN, rabbin, naquit à Tudela dans la Navarre, et mourut en 1173. Il parcourut toutes les synagogues du monde pour connaître les mœurs et les cérémonies de chacune. Il donna une *Relation* de ses voyages en hébreu, imprimée à Constantinople en 1543, in-8°. Renaudot regarde cette édition comme la moins fautive, et prétend que les relations de ce rabbin sont véritables : mais il se trompe grossièrement. La Relation de Benjamin est d'autant plus suspecte, qu'elle fourmille de fautes géographiques, de contes visiblement fabuleux, et de bévues absurdes sur les objets les mieux connus. Ces peuplades de juifs indépendans, qu'il place dans des contrées très éloignées pour en éviter la vérification, sont autant de fictions qui tendent à donner le démenti aux prophéties relatives au Messie et à l'état futur des juifs. Nous avons des *Voyages* de Benjamin les versions latines d'Arias-Montanus, Anvers, 1575; et de

Constantin l'Empereur, Leyde, 1633, in-24. Jean-Philippe Baratier en a publié en 1734 une traduction française, en 2 vol. in-8°.

BENJAMIN CONSTANT (*Voyez* CONSTANT DE REBECQUE).

* BENKENDORF (ERNEST-LOUIS de), général de cavalerie au service de Saxe, né à Anspach en 1711, entra sous-lieutenant dans les gardes du corps de l'électeur roi de Pologne, et ne cessa de combattre contre Frédéric II, roi de Prusse, jusqu'à la paix de Hubertsbourg. Il contribua par sa bravoure au gain de la plupart des batailles de cette guerre, et notamment à celle de Kollin. Il mourut le 5 mai 1801.

BENNET (HENRI), comte d'Arlinghton secrétaire d'état, chevalier, pair du royaume d'Angleterre, et grand-chambellan du roi Charles II, joignit la valeur à la connaissance des affaires. Il se distingua sous Charles I, Charles II et Jacques II. Ses *Lettres* à Guillaume Temple ont été traduites en français, Utrecht, 1701, in-12. Il mourut en 1685, âgé de 67 ans.

* BENNET (CHRISTOPHE), savant médecin anglais, né dans le comté de Sommerset, vers l'année 1617, étudia à Oxford, où il prit ses degrés; il exerça avec succès la médecine à Londres, et fut membre du collége des médecins de cette ville. Il y mourut, le 1er mai 1655, de consomption, maladie dont il s'était principalement occupé, et qui fait l'objet de son meilleur ouvrage. On a de lui: | *Theatri tabidorum vestibulum*, etc. Londres 1654, in-8°; | *Exercitationes diagnosticæ, cum historiis demonstrativis, quibus alimentorum et sanguinis vitia deteguntur in plerisque morbis*. Il a aussi corrigé et augmenté un Traité du docteur Moufet, intitulé : l'*Art d'améliorer la santé*, etc. Londres, 1655, in-4°.

BENNET (THOMAS), né à Salisbury en 1673, et mort à Londres en 1728, passe pour un bon théologien et un savant interprète de l'Ecriture sainte, dans la communion anglicane; mais les savans des autres pays n'en jugent pas de même. On a de lui beaucoup d'écrits de controverse contre les non-conformistes, les quakers et les catholiques. Les principaux sont | Un *Traité du Schisme*, 1702, in-8°, et les écrits faits pour la défense de ce traité; | *Réfutation du quakérisme*, 1705, in-8°; | *Histoire abrégée de l'usage public des Formulaires de prières*, 1708, in-8°; | *Discours sur les Prières publiques ou communes*, imprimé la même année; | *Les Droits du Clergé, de l'Eglise chrétienne*, Londres, 1711, in-8°; | *Essai sur les 39 Articles arrêtés en 1563, et revus en 1571*, Londres, 1715; | *Grammaire hébraïque*. 1726, in-8°. On lui attribue encore plusieurs autres ouvrages.

* BENNINGSEN (le comte BANTELN-LEVIN AUGUSTE-THÉOPHILE de), général en chef des armées russes, né en 1745 dans le pays de Hanovre, entra de bonne heure au service de Russie, et fut successivement brigadier des armées, commandant du régiment de cavalerie légère d'Isuni, général de cavalerie et gouverneur de la Lithuanie. Il se distingua dans plusieurs actions contre les Polonais pendant l'été de 1794, et reçut au mois d'octobre l'ordre de St.-Georges de troisième classe. Toutefois il fut congédié par Paul I, et il se disposait à quitter Saint-Pétersbourg lorsque la mort de ce souverain le décida à reprendre du service : il fut nommé gouverneur de la Lithuanie par l'empereur Alexandre. Dans la guerre de 1805 contre les Français, il commanda un corps d'armée; mais arrivé trop tard pour prendre part à la bataille d'Austerlitz, il retourna en Russie. Employé de nouveau en 1806, il fut obligé, après avoir fait d'inutiles efforts pour couvrir Varsovie, d'abandonner cette ville. Le général Kamenski ayant été rappelé, il commanda en chef l'armée : il se couvrit de gloire aux brillantes affaires de Pultusk et d'Eylau; alors il fut décoré de l'ordre de Saint-Georges de deuxième classe. Après la bataille de Friedland où il commanda également en chef, et la paix de Tilsitt, il se retira du service; mais il reparut sur le théâtre de la guerre à la fin de 1813, et commanda l'armée russe dite de Pologne. Enfin, dans la guerre des puissances alliées réunies contre la France, Benningsen fut chargé de diriger la droite de l'armée, destinée à manœuvrer vers les bouches de l'Elbe et du Weser : il forma le blocus de Hambourg dont il s'empara par capitulation, après la chute de Bonaparte en 1814. L'empereur Alexandre lui envoya à cette occasion l'ordre de Saint-Georges de première classe : cette faveur était d'autant plus flatteuse, que dans tout l'empire russe, il n'y a qu'un seul chevalier de cette classe. Il le nomma ensuite général en chef d'une armée de 120 mille hommes sur les frontières de la Turquie. En 1816 il reçut aussi du roi de France la grand' croix de la légion-d'honneur. Le général

Benningsen donna en 1818 la démission de tous ses emplois à cause de son grand âge, et se retira dans son pays natal. Il est mort en 1826. Il a publié en allemand des *Pensées sur quelques connaissances indispensables à un officier de cavalerie légère*, 2e édition, Wilna et Leipsick, 1805, in-8°, avec 8 planches.

* **BENNON**, écrivain allemand du 11e siècle, nommé cardinal par l'anti-pape Guibert, publia contre les papes Sylvestre II, Grégoire VI et Grégoire VII, des *Satires*, dictées par l'animosité, et qui lui valurent depuis les éloges des protestans.

* **BENNON** (saint), archevêque de Meissen, en Allemagne, mort en 1107, fut canonisé en 1523; ce qui donna lieu à Luther d'exercer sa bile dans un écrit intitulé : *la Nouvelle idole de Meissen*, réfuté par J. Emser.

BENNON, originaire de Souabe et parent de Raoul, roi de Bourgogne, était, suivant l'expression du continuateur de Réginon, du nombre des *ordinaires* de l'église de Strasbourg, c'est-à-dire, du nombre des chanoines de la cathédrale. Dégoûté du monde, il quitta son canonicat vers l'an 906, et se retira dans la solitude d'Ensiedlen en Suisse. Henri, roi de Germanie, l'en fit sortir, et le plaça sur le siége épiscopal de Metz, mais il n'y resta que deux ans. Des scélérats s'étant saisis de lui en 927, lui crevèrent les yeux et le mutilèrent cruellement. Le concile de Duisbourg excommunia les auteurs de l'attentat. Bennon se retira de nouveau à Ensiedlen, où il mourut le 3 août 940. Eberhard l'enterra près de l'oratoire de la Sainte-Vierge, construit par saint Meinrad. Bennon est honoré dans quelques églises avec le titre de *Bienheureux* : quelques auteurs lui donnent même la qualité de *Saint*; mais tous s'accordent à lui déférer le titre de *Vénérable*.

BENOIT ou **BENOIST** (saint), naquit en 480 au territoire de Nursie, dans le duché de Spolette. Il fut élevé à Rome dès sa plus tendre jeunesse, et s'y distingua par son esprit et sa vertu. A l'âge de 16 ans, il se retira du monde où sa naissance lui promettait de grands avantages. Une caverne affreuse dans le désert de Sublac, à 40 milles de Rome, fut sa première demeure : il y resta caché pendant trois ans. Ses austérités et ses vertus l'ayant rendu célèbre, une foule de gens de tout âge se rendit auprès de lui. Il bâtit jusqu'à 12 monastères. Ses succès excitèrent l'envie. Il quitta cette retraite et vint à Cassin, petite ville sur le penchant d'une haute montagne. Les paysans de ce lieu étaient idolâtres : à la voix de Benoit, ils devinrent chrétiens. Leur temple consacré à Apollon, fut changé en église. On y vit bientôt s'élever un monastère, devenu le berceau de l'ordre bénédictin. Son nom se répandit dans toute l'Europe. Totila, roi des Goths, passant dans la Campanie, voulut le voir; et pour éprouver s'il avait le don de prophétie, comme on le disait, il lui envoya un de ses officiers, nommé Riggon, qu'il avait fait revêtir de ses habits royaux, et auquel il avait donné pour l'accompagner trois des principaux seigneurs de sa cour avec un nombreux cortége. Le saint, qui était pour lors assis, ne l'eut pas plus tôt aperçu qu'il lui cria ; *Quittez, mon fils, l'habit que vous portez; il n'est pas à vous.* Riggon, saisi de crainte, et confus d'avoir voulu jouer ce grand homme, se jeta à ses pieds, avec tous ceux qui l'accompagnaient. Lorsqu'il fut de retour, il raconta au roi ce qui lui était arrivé. Totila vint alors visiter lui-même le serviteur de Dieu. Dès qu'il le vit, il se prosterna par terre et y resta jusqu'à ce que Benoit l'eût relevé. Il fut bien plus étonné quand le saint lui parla de la sorte : « Vous faites beaucoup de mal, et » je prévois que vous en ferez encore davantage. Vous prendrez Rome; vous » passerez la mer, et régnerez neuf ans : » mais vous mourrez dans la dixième » année, et serez cité au tribunal du juste » Juge, pour lui rendre compte de toutes » vos œuvres. » Toutes les parties de cette prédiction furent vérifiées par l'événement. Totila qui en avait été effrayé se recommanda aux prières du saint, et fut moins cruel. Ayant pris peu de temps après la ville de Naples, il traita les prisonniers avec une humanité qu'on ne devait pas attendre d'un barbare. Benoit mourut l'année suivante, en 543, suivant le père Mabillon, et quelques années plus tard, suivant d'autres. Sa règle a été adoptée presque par tous les cénobites d'Occident. Sa vie a été écrite par saint Grégoire le Grand dans le second livre de ses Dialogues. Paul Diacre, moine du Mont-Cassin en a parlé aussi fort amplement dans l'*Histoire des Lombards*. Son ordre a été, sans contredit, un des plus étendus, des plus illustres, des plus riches. Il fut long-temps, dit un écrivain célèbre, un asile ouvert à tous ceux qui voulaient fuir les oppressions du gouvernement goth et vandale. Le peu de con-

naissances qui restaient chez les barbares fut perpétué dans les cloîtres. Les bénédictins transcrivirent beaucoup d'auteurs sacrés et profanes. Nous leur devons en partie les plus précieux restes de l'antiquité, ainsi que beaucoup d'inventions modernes. On a reproché à cet ordre célèbre ses grandes richesses; mais on ne fait pas attention que c'est en défrichant avec beaucoup de peine des forêts incultes et des terres ingrates, qu'ils se les sont procurées. Telle ville qui est aujourd'hui florissante, n'était autrefois qu'un rocher nu, ou un terrain en friche devenu fertile sous des mains saintes et laborieuses. « De quoi, dit un critique judicieux et » équitable, auraient vécu des troupes de » solitaires, s'ils n'avaient pas été très la» borieux? On ne leur donnait ni des terres » cultivées ni des colons pour les faire » valoir, puisqu'ils se plaçaient tous dans » des déserts. Mais les censeurs de la vie » monastique demandent, pourquoi re» noncer aux affaires de la société, pour » aller passer sa vie dans la solitude...? » Pourquoi...? Pour se soustraire au bri» gandage des tyrans et des guerriers qui » ravageaient tout, qui cependant respec» taient encore les moines, dont la vie les » étonnait et dont les vertus leur en im» posaient. » Quant aux richesses qu'ils possédaient, et qui étaient le fruit de leur travail et de leur sage et judicieuse économie, quel usage en faisaient-ils? On peut bien dire qu'ils ne les avaient que pour les répandre; que sobres et économes pour ce qui les regardait, ils n'étaient magnifiques que lorsqu'il s'agissait d'orner la maison de Dieu, d'enrichir des bibliothèques, de concourir à des établissemens utiles, de porter des secours aux pauvres et aux affligés. Cette observation pouvait s'étendre à tous les religieux qui avaient conservé l'esprit de leur état. L'ordre de Saint-Benoît a produit une multitude de grands hommes dans tous les genres, sans que pour cela il soit vrai de dire qu'il a eu dans son sein 40 papes, 200 cardinaux, 50 patriarches, 1,600 archevêques, 4,600 évêques, 4 empereurs, 12 impératrices, 4 reines, et 3,600 saints canonisés. Ce détail, puisé dans la chronique de l'ordre de saint Benoît, ne peut partir que d'un zèle outré et maladroit. C'est ne savoir pas louer, que d'avoir recours à l'exagération. Dom Bastide, bénédictin de Saint-Maur, fâché de ce que Mabillon, son confrère, avait retranché quelques saints dans le grand Recueil des Actes des Saints de l'ordre de saint Benoît, présenta contre lui une requête au chapitre général de 1677; mais ceux qui composaient cette assemblée, n'y eurent aucun égard. *Voyez* CAJETAN (Constantin). Depuis l'an 900, l'ordre de saint Benoît s'est divisé en plusieurs branches. C'est de là que sont sortis les camaldules, les cisterciens, les gilbertins, les sylvestrins, les moines de Fontevrault. Toutes ces observances ne sont que des réformes de l'ordre de Saint-Benoît, qui ont ajouté quelques constitutions particulières à la règle primitive. On compte parmi les bénédictins plusieurs congrégations, telles que celles de Cluny, de Sainte-Justine, de Savigny, de Tiron, de Bursfeld, de Saint-Maur, etc. La règle de saint Benoît a été imprimée plusieurs fois, et notamment en 1734, en 2 vol. in-4°, avec les commentaires de don Calmet; don Mège a écrit sa vie en 1 vol. in-4°.

BENOIT (saint), abbé d'Aniane, dans le diocèse de Montpellier, était fils d'Aigulfe, comte de Maguelone. Après avoir servi avec distinction dans la maison et dans les armées de Pepin et de Charlemagne, il s'enferma dans un monastère, dont il devint abbé; il se retira ensuite dans une terre de son patrimoine, où il fonda l'abbaye d'Aniane. Ses réformes et son zèle lui firent un nom dans la France. Louis le Débonnaire l'établit chef et supérieur général de tous les monastères de son empire. Benoît mourut l'an 821. Il fut, en France et en Allemagne, ce que saint Benoît avait été en Italie : donnant des leçons et des exemples, labourant et moissonnant avec ses frères. On a de lui *Codex Regularum*, avec une Concorde des Règles, qui montre ce que la règle de saint Benoît a de commun avec celles des autres fondateurs. Sa *Vie*, écrite par Ardon Smaragdus, se trouve à la tête de la *Concorde des règles* du même saint Benoît, que don Hugues Menard fit imprimer avec des notes en 1638, in-4°.

BENOIT BISCOP (saint), né dans le Northumberland en Angleterre, l'an 628, d'une famille distinguée, après avoir porté les armes, entra dans l'ordre de Saint-Benoît, et fit son noviciat dans le célèbre monastère de Lérins en Provence. De retour dans sa patrie, il travailla avec zèle au progrès de la religion : il y établit le chant grégorien et toutes les cérémonies romaines, persuadé que la mère église devait servir de règle et de modèle à toutes les autres. Il mourut en 703, après

avoir fait quatre fois le voyage de Rome. Le vénérable Bède a écrit *sa vie* et une *homélie* pour le jour de sa fête.

BENOIT Ier, surnommé *Bonose*, successeur de Jean III dans la chaire de saint Pierre en 574, consola Rome, affligée par deux fléaux, la famine et les Lombards, qui venaient d'envahir l'Italie. Il mourut le 30 juillet 578, après avoir tenu le saint Siége pendant 4 ans et deux mois. Pélage II lui succéda.

BENOIT II (saint), prêtre de l'église de Rome, pape en 684, après Léon II. Constantin Pogonat respecta tant sa vertu, qu'il permit au clergé d'élire les papes, sans l'intervention de l'exarque ou de l'empereur. Il mourut en 685, n'ayant occupé la chaire pontificale que dix mois et 12 jours.

BENOIT III, Romain, pape malgré lui en 855, après Léon IV, endura sans murmurer les mauvais traitemens de l'antipape Anastase. Il mourut en 858. On a de lui deux Lettres, une à Hincmar, archevêque de Reims; et l'autre aux évêques du royaume de Charles le Chauve, contre Hubert, diacre, accusé de grands crimes. Tous les auteurs du temps en parlent comme d'un homme simple, humble et animé d'une véritable piété. Nicolas I lui succéda. C'est entre Léon IV et Benoît III que d'anciens chroniqueurs et quelques protestans modernes placent la prétendue papesse Jeanne, sous le nom de Jean VIII (*Voyez* ce dernier mot et LÉON IV). C'était, à les en croire, une fille déguisée en garçon, qui étant parvenue à la tiare, s'avisa d'accoucher en habits pontificaux, dans une procession au Colisée de Rome. Cette fable, racontée comme une vérité par 70 auteurs orthodoxes, entre lesquels il y a plusieurs religieux et des saints canonisés, n'est plus aujourd'hui adoptée de personne. Les calvinistes l'ont opposée long-temps aux catholiques; mais à présent ils rougissent de la citer. Bayle et Blondel leur ont ôté tous les moyens de la maintenir. Il est démontré que Benoît III succéda immédiatement à Léon IV, et que le siége ne fut vacant que quatre jours. Il est certain encore que du temps de Hugues de Fleury qui florissait sous le règne de Louis VI, surnommé *le Gros*, mort l'an 1137, la fable de la papesse n'était pas encore inventée; car voici ce qu'il dit des papes qui ont siégé immédiatement après la mort de Louis le Débonnaire, à laquelle finit sa Chronique, imprimée à Munster en 1638, in-4°: *in Romana verò Cathedra memorato papæ Gregorio IV, Sergius II successit, et Sergio Leo IV, et Leoni Benedictus III, et Benedicto Nicolaus I.* Il est vrai que quelques manuscrits des *Vies des Papes* d'Anastase le bibliothécaire, qui vivait avant et après cette époque, et par conséquent plus ancien d'environ 250 ans que Hugues, rapportent cette prétendue histoire; mais si l'on y fait attention, l'interpolation est manifeste: car Anastase, parlant de l'élection de Benoît III, dit expressément qu'elle se fit d'abord après la mort de Léon: *Leo quidem ubi hac luce subtractus Præsul occubuit; mox omnis clerus istius Romanæ protectæ sedis, universique proceres, cunctusque senatus ac populus congregati sunt... Divinitus igitur æthereo tunc lumine inflammati, uno consensu, unoque cum conamine Benedictum, pro tantis quibus pollebat sacris operibus, pontificem promulgaverunt eligere.* Et dans la Vie de Nicolas I: *Leone scilicet papa defuncto, Benedictus, miræ beatitudinis vir et sacratissimus pontifex, superno protectus auxilio, Romanæ præponitur sedi* (*Anast. Biblioth., Hist. de Vitis Rom. Pont.* édit. du Louvre 1649, in-folio, p. 200 et 208). Martin le Polonais, qui vivait plus de 4 siècles après lui, est regardé par la plupart des auteurs, comme le premier qui ait accrédité cette fable; mais on peut assurer qu'elle est encore plus récente que la Chronique de Martin. Nous avons sous les yeux un beau manuscrit en parchemin de cet auteur, écrit de son temps, dans lequel ce passage est ajouté en marge par une main beaucoup plus récente. Fabricius, quoique protestant, insinue (*Bibl. med. infim. latinit T. 5. p. 42*) qu'il manque dans les manuscrits les plus anciens.

BENOIT IV, Romain, élevé au pontificat après Jean IX, au mois de décembre 900, sage dans un temps de corruption, et père des pauvres, mourut au commencement d'octobre 903, après avoir siégé 3 ans et environ 2 mois. Il avait couronné empereur à Rome Louis III, dit *l'Aveugle*, que le cruel Bérenger traita si indignement dans la suite.

BENOIT V, souverain pontife après la mort de Jean XII, en 964, durant le schisme de Léon VIII. Les Romains qui l'avaient élu et qui avaient promis de le défendre contre l'antipape et l'empereur, furent contraints de l'abandonner à Othon qui le conduisit à Hambourg en Allema-

gne, où il mourut en 965. Son corps fut ramené à Rome. C'était un pontife savant et vertueux, d'une douceur et d'une patience égales à ses malheurs.

BENOIT VI, Romain, fut élevé sur la chaire de saint Pierre en 972, après Jean XIII. Boniface, surnommé *Francon*, cardinal-diacre, le fit étrangler l'an 974 dans la prison où il avait été enfermé par Crescentius, et se mit en sa place sur le siége pontifical.

BENOIT VII, successeur de Domnus II, en 975. Il mourut le 10 juillet 983, après avoir donné l'exemple de toutes les vertus pastorales, et gouverné sagement l'Eglise dans des temps malheureux.

BENOIT VIII, évêque de Porto, succéda à Sergius IV en 1012. La tyrannie de l'antipape Grégoire l'obligea d'aller en Allemagne, pour implorer le secours de l'empereur Henri II. Ce prince le fit rentrer à Rome, et vint s'y faire couronner avec Cunegonde son épouse. Le moine Glaber rapporte que Benoît donna à Henri une pomme d'or enrichie de deux cercles de pierreries croisés, et surmontés d'une croix d'or. La pomme représentait le monde; la croix, la religion; et les pierreries, les vertus. En 1016, les Sarrasins venus par mer en Italie, menacèrent les domaines du pape. Benoît, à la tête des troupes animées par sa présence et par le désir de défendre l'Eglise, les attaqua et les mit en fuite. Il battit aussi les Grecs qui étaient venus ravager la Pouille. Ce pontife politique et guerrier mourut en 1024, après avoir gouverné l'Eglise environ douze ans. Il tint un concile à Pavie, où il publia 8 décrets. Il a écrit diverses Epîtres qui nous sont presque toutes inconnues, si nous exceptons celles qu'il écrivit en faveur du monastère du Mont-Cassin.

BENOIT IX, successeur de Jean XIX, monta sur le trône pontifical, à l'âge de 12 ans, en 1033. Son père Albéric, comte de Tusculum, le lui avait procuré à prix d'or. Le peuple romain, lassé de ses infamies, le chassa de Rome. Il y rentra quelque temps après. Désespérant de s'y maintenir, il vendit le pontificat comme il l'avait acheté. Il reprit la tiare pour la 3e fois; mais au bout de quelques mois il y renonça pour toujours. Il mourut dans le monastère de la Grotte-Ferrée, en 1054, où il s'était retiré pour pleurer ses débauches et ses crimes. Durant ce pontificat scandaleux l'Eglise jouit de la paix, et le respect que l'univers chrétien portait au siége de Pierre ne souffrit aucune atteinte. « Il est remarquable, dit un » historien, que sous quelques pontifes » vicieux ou ineptes, il n'y ait eu ni trou» bles ni hérésies, et que l'Eglise ait joui » d'une tranquillité qu'elle n'eut point sous » les pontifes les plus sages. Dieu veillait » alors particulièrement sur son ouvrage, » et suppléait en quelque sorte aux soins » et aux qualités de celui auxquel il » était confié. » *Voyez* ALEXANDRE IV, JEAN XII.

BENOIT X, nommé *Jean*, fils de Gui Mincius, et évêque de Velitri, mis sur le siége de Rome, le 30 mars 1058, par une faction puissante, fut chassé quelques mois après par les Romains qui élurent Nicolas II. Il mourut le 18 janvier 1049. Quoique communément considéré comme antipape, son nom figure dans la liste des pontifes. Nicolas II resta après la mort de Benoît dans la paisible et légale possession du siége; rien n'empêche qu'on ne les regarde tous les deux pour vrais papes.

BENOIT XI (NICOLAS-BOCASIN), général de l'ordre des frères prêcheurs, fils d'un berger, ou selon d'autres, d'un greffier de Trévise, fut fait pape en 1303, après Boniface VIII. Il annula les bulles de son prédécesseur contre Philippe le Bel, et rétablit les Colonne. Il fut empoisonné en 1304 par quelques cardinaux mécontens, si l'on en croit les bruits qui coururent alors. Benoît XI était sage et modéré. On raconte que sa mère étant venue le voir avec des habits superbes, il ne voulut jamais la recevoir qu'elle n'eût repris les habits de son premier état. Il a commenté quelques livres de l'Ecriture sainte, et a été béatifié en 1733.

BENOIT XII, appelé *Jacques de Nouveau*, surnommé *Fournier*, peut-être parce que, dit-on, son père était boulanger (ce qui paraît néanmoins très incertain), naquit à Saverdun, au comté de Foix. Il était docteur de Paris, cardinal-prêtre du titre de Saint-Prisque. On l'appelait *le Cardinal Blanc*, parce qu'il avait été religieux de Citeaux, et qu'il en portait l'habit. Il fut élu unanimement l'an 1334, après Jean XXII. Comme sa naissance n'était pas bien illustre, les cardinaux furent tous surpris de ce choix unanime, et le nouveau pape lui-même autant que les autres: *Vous avez choisi un âne*, leur dit-il. Il était profond dans la théologie et la jurisprudence. Il laissa subsister les anathèmes de son prédécesseur contre Louis de Bavière, et excommunia les Fratricalli.

Il publia une bulle pour la réforme de l'ordre de Citeaux, voulant que les abbés ne fussent habillés que de brun et de blanc, et n'eussent point avec eux des *damoiseaux*, c'est-à-dire, de jeunes gentilshommes qu'ils avaient à leur suite comme les autres seigneurs. Il révoqua toutes les commandes données par ses prédécesseurs, excepté celles des cardinaux et des patriarches, et toutes les expectatives dont Jean XXII avait surchargé les collateurs des bénéfices. S'il remédia aux maux que l'avidité de Jean XXII avait causés dans l'Eglise, il ne négligea pas non plus de réparer le scandale qu'avait occasioné son opinion sur la vision béatifique. Il définit, que *les âmes des bienheureux sont dans le Paradis, avant la réunion à leurs corps et le jugement général*, et qu'*elles voient Dieu face à face*. Ce saint pape mourut en 1342 à Avignon, où il jeta les fondemens d'un palais qui subsiste encore. Il pensait que *les papes devaient être comme Melchisédech, sans connaître leurs parens*. On a de lui quelques ouvrages.

BENOIT XIII, né à Rome en 1649 de la famille illustre des Ursins, prit en 1667 l'habit de Saint-Dominique à Venise, fut cardinal en 1672, archevêque de Manfrédonia, puis de Césène, ensuite de Bénévent, enfin pape en 1724, le 29 mai. Il assembla un concile à Rome l'année d'après, pour confirmer la bulle *Unigenitus*. On lit dans le Dictionnaire de Ladvocat, qu'*il approuva la doctrine des thomistes sur la grâce et la prédestination*; mais le bref ne dit autre chose, sinon que l'école des thomistes se glorifie avec une ardeur louable (*laudabili studio gloriatur*), d'enseigner une doctrine transmise par saint Augustin et saint Thomas, conforme à la parole de Dieu, aux conciles, etc., (*se suam doctrinam ab Augustino et Thomâ accepisse, eam verbo Dei, summorum pontificum et conciliorum decretis et patrum dictis consonam esse*). Benoît mourut le 21 février 1730. Sa mémoire est en bénédiction à Rome, qu'il édifia par ses exemples, et qu'il soulagea par ses bienfaits. Sa bonté pour le peuple parut en toute occasion, et il ne perdit aucun moyen de diminuer le poids des subsides. Sortant un jour de Rome, il aperçut qu'un paysan payait avec chagrin un droit d'entrée; il voulut savoir quel était ce droit, et non content d'en exempter le paysan, il le supprima tout-à-fait, en avouant *qu'on n'avait pas tort de s'en plaindre*. Tous ses décrets ne respirent que la religion, la piété et le bon ordre. Sa *Vie* a été écrite par Alexandre Borgia, archevêque de Fermo, en latin, Rome, 1741, in-4°.

BENOIT, antipape, appelé *Pierre de Lune*, s'adonna d'abord à la jurisprudence civile et canonique. Il quitta cette étude pour porter les armes, la reprit ensuite, et enseigna le droit dans l'université de Montpellier. Grégoire XI le fit cardinal, et Clément VII, légat en Espagne, sa patrie. Après la mort de ce pontife les cardinaux d'Avignon élurent Pierre de Lune pour lui succéder, en 1394. Il prit le nom de Benoît XIII. Le cardinal avant son élection avait promis de se démettre, si on l'exigeait, pour mettre fin au schisme, mais le pape oublia sa promesse. Il amusa pendant quelque temps Charles VI, le clergé de France, l'université de Paris, et divers princes de l'Europe, et finit par déclarer qu'il n'en voulait rien faire. Les rois, dont il s'était joué, résolurent de l'obliger par force à céder la tiare. Charles VI le fit enfermer dans Avignon. Benoît trouva le moyen de s'échapper, et se retira à Château-Renard. Cet inflexible aragonais fut déclaré schismatique aux conciles de Pise et de Constance, et comme tel déposé de la papauté. C'est de lui que Gerson dit, dans le style de son temps, qu'*il n'y avait que l'éclipse de cette lune fatale qui pût donner la paix à l'Eglise....* Benoît, anathématisé par les Pères des deux conciles, les anathématisa à son tour. Il se retira dans une petite ville du royaume de Valence, nommée *Peniscola*, et de ce trou il lançait ses foudres sur toute la terre. Il mourut en 1424, dans son obstination, à l'âge de 90 ans. Il obligea deux cardinaux qui lui restaient, à élire Gilles Mugnos, aragonais, chanoine de Barcelone, qui se dit pape sous le nom de Clément VIII.

BENOIT XIV, naquit à Bologne en 1675, de l'illustre famille de Lambertini. Après s'être distingué dans ses études, il fut fait successivement chanoine de la basilique de Saint-Pierre, consulteur du saint Office, votant de la signature de grâce, promoteur de la foi, avocat consistorial, secrétaire de la congrégation du concile, canoniste de la sacrée pénitencerie, archevêque titulaire de Théodosie en 1724, enfin cardinal en 1728. Clément XII le nomma à l'archevêché de Bologne en 1731. Après la mort de ce pontife en 1740, Lambertini eut 44 voix pour lui, et

fut élu pape sous le nom de Benoît XIV. Chaque année de son pontificat a été marquée par quelque bulle pour réformer des abus, ou pour introduire des usages utiles. Il avait cultivé les lettres avant de monter sur le trône pontifical; il les protégea dès qu'il y fut monté. Il fonda des académies à Rome; il envoya des gratifications à celle de Bologne, orna Rome de plusieurs monumens; honora de ses lettres divers savans, les encouragea, les récompensa; abolit divers impôts, supprima le papier timbré, remit le tabac dans le commerce, et se distingua par un grand désintéressement. En 1748, il fit déterrer le fameux obélisque Horaire, dont parle Pline (*Hist. nat.*, ch. 9, 10 et 11), qui servait de méridienne pour marquer les ombres du soleil à midi, en divers temps de l'année, et par conséquent les différentes longueurs des jours qui dépendent de la longueur des ombres. Le mauvais état où se trouvait cet obélisque, ne permit pas de l'élever dans sa hauteur qui était de 67 pieds. Il était rompu en neuf endroits. Ces morceaux précieux furent placés dans une cour qui est derrière Saint-Lorenzo in Lucina; et sur le lieu où l'obélisque avait été découvert on mit une inscription qui consacre la mémoire de cette opération intéressante. On y lit entre autres choses : *Obeliscum hieroglyphicis notis eleganter inscriptum, ex strato lapide regulisque ex ære incisis ad deprehendendas solis umbras, dierumque ac noctium magnitudinem, in Campo Martio erectum, ac Soli dicatum, temporis et barbarorum injuriâ confractum jacentemque terrâ, ac ædificiis obrutum, magna impensa ac artificio eruit, publicoque rei litterariæ bono, propinquum in hortum transtulit.* Il mourut en 1758, et eut pour successeur Clement XIII. Les ouvrages de Benoît XIV sont en 16 vol. in-fol. Les 5 premiers ne traitent que de béatification et canonisation des saints. La matière y est épuisée, et on en a donné un abrégé en français l'an 1759, in-12. Le 6e contient les actes des saints qu'il a canonisés. Les deux tomes suivans renferment des supplémens et des remarques sur les volumes précédens. Le 9e est un traité du sacrifice de la messe. Le 10e traite des fêtes instituées en l'honneur de J. C. et de la sainte Vierge. Le 11e renferme les instructions et les mandemens qu'il avait donnés avant d'être pape. Le 12e est un traité sur le synode; c'est le plus répandu des ouvrages de ce pontife, et un des meilleurs livres qu'on ait sur la discipline de l'Église, et surtout une excellente réfutation des nouveautés entreprises dans ces derniers temps par quelques prélats inquiets ou courtisans. Les 4 derniers sont un recueil de ses brefs et de ses bulles. L'on remarque dans tous ses écrits une vaste érudition, et une profonde connaissance du droit civil et canonique, de l'histoire sacrée et profane. On a encore de lui une édition du *Martyrologe* de Grégoire XIII et quelques autres ouvrages. A son intronisation, il eut un projet qui ne réussit point : c'était de faire signer un corps de doctrine, où, sans parler de Baïus, de Jansénius et de Quesnel, telle vérité serait prescrite, et telle erreur condamnée. Il croyait que par ce moyen le jansénisme s'anéantirait sans résistance : mais il est plus qu'apparent que la secte, voyant ses erreurs réprouvées, n'aurait pas été plus docile pour voir épargner les noms de ses fondateurs. Benoît ne tarda pas à en être convaincu par les nouveaux troubles qu'elle excita en France; et dans un bref aux évêques de ce royaume, il décida qu'il fallait refuser les sacremens à quiconque serait reconnu opposant à la constitution *Unigenitus*. La modération, l'équité, l'esprit de paix ont été l'âme de son gouvernement. Son pontificat fut heureux et généralement respecté. On a cru néanmoins que son humeur accommodante avait quelquefois trop accordé à la complaisance ou à des considérations passagères, et que la facilité de son caractère l'avait empêché de se roidir contre des systèmes naissans, dont ses successeurs ont vu mûrir les fruits amers. M. de Caraccioli a donné sa *Vie*, Paris, 1783, 1 vol. in-12; elle est intéressante, mais mal digérée, et contient quelques faits hasardés.

BENOIT (Jean-Baptiste), célèbre mathématicien, natif de Florence, vivait vers 1490. C'est lui, selon de Thou, qui a rétabli la gnomonique en Europe.

BENOIT (Guillaume), professeur en droit à Cahors, conseiller au parlement de Bordeaux, ensuite à celui de Toulouse, a laissé un traité sur les *Testamens*, 1582, in-fol. Il mourut en 1520.

BENOIT (Jean), né à Verneuil en 1483, docteur en théologie de la maison de Navarre, mourut curé des Saints-Innocens en 1573; il a fait des notes marginales en latin sur la Bible, Paris, 1541,

in-fol. On appelle cette Bible *de Benedicti;* elle a été souvent réimprimée. Il a fini les *Scolies* de Jean de Gagny sur les Evangiles et les Actes des Apôtres, 1563, in-8°.

BENOIT (René), Angevin, doyen de la faculté de théologie de Paris, curé de Saint-Eustache, confesseur de Marie, reine d'Ecosse, et ensuite professeur de théologie au collége de Navarre, fut choisi pour confesseur de Henri le Grand, à la conversion duquel il avait beaucoup contribué. Il fut nommé à l'évêché de Troyes; mais sa traduction de la Bible, publiée en 1566, in-fol. et 1568, 2 vol. in-4°, lui fit refuser les bulles par le pape. Cette version fut supprimée par la Sorbonne en 1567, et condamnée par Grégoire XIII en 1575. Elle avait bien de la ressemblance avec celle de Genève, surtout dans les notes. Le docteur refusa quelque temps d'acquiescer à sa condamnation. Il y souscrivit enfin en 1598. Sa mort arriva 10 ans après, à Paris, le 10 mars 1608. On a de lui plusieurs autres ouvrages; des sermons, des catéchismes, des livres de piété, etc.

* **BENOIT** (Le P.), dominicain du 17e siècle, est auteur d'une *Histoire des Albigeois et des Vaudois*, Paris, 1691, in-12.

BENOIT (Elie), ministre réformé, né à Paris l'an 1640, et réfugié en Hollande après la révocation de l'édit de Nantes. Il fut pasteur de l'église de Delft, et mourut en 1728. On a de lui plusieurs écrits estimés des protestans : | *Histoire et Apologie de la retraite des Pasteurs*, 1688, in-12. | *Histoire de l'édit de Nantes*, en 5 vol. in-4°, Delft, 1693, pleine d'exagérations, de calomnies, et de ces fausses tournures que l'esprit de parti ne manque pas de donner aux relations qu'il inspire. | *Mélanges de remarques critiques, historiques, etc.*, sur deux Dissertations de Toland, 1712, in-8°. Benoit, obligé de quitter sa patrie, ne fut pas plus heureux en Hollande. Comme il accordait son amitié sans jugement et sans choix, il eut de prétendus amis qui abusèrent de sa facilité. Sa femme lui donna aussi beaucoup d'occupation, suivant ce qu'il en dit dans ses Mémoires manuscrits: *Vitiis omnibus, quæ conjugi pacem amanti gravia esse possunt, implicita : avara, procax, jurgiosa, inconstans et varia; indefessâ contradicendi libidine, per annos quadraginta septem miserum conjugem omnibus diris affecit.*

BENOIT (Pierre), savant maronite, naquit à Gusta, ville de Phénicie, en 1663, d'une famille noble. Dès l'âge de 9 ans il fut envoyé à Rome dans le collége des maronites, où, pendant 13 années consécutives, il s'appliqua avec les plus grands succès aux belles-lettres, aux langues orientales et à la théologie. Il retourna ensuite dans son pays, d'où il fut envoyé à Rome par les maronites d'Antioche, en qualité de député de leur église. Cosme III, grand duc de Toscane, l'appela à Florence, le combla de ses grâces, et lui donna la place de professeur d'hébreu à Pise. A l'âge de 44 ans, Benoît se fit jésuite. Au sortir du noviciat, Clément XI le mit au nombre de ceux à qui il avait confié le soin de corriger les livres sacrés écrits en grec. Il mourut en 1742, âgé de près de 80 ans, regretté par les savans, par ses confrères et par ses amis. On a de lui les 2 premiers vol. de l'édition de saint Ephrem, continuée et achevée par le savant Assemani. Le cardinal Quirini qui lui devait la connaissance des langues orientales, et une partie de son érudition, l'avait engagé à entreprendre cet ouvrage.

BENOIT GENTIEN, bénédictin de Saint-Denis, parut avec éclat au concile de Constance, et passe pour être l'auteur d'une *Histoire* anonyme de Charles VI, roi de France, dite *du moine de St. Denis*.

BENOIT DE TOUL. *Voyez* PICARD BENOIT.

BENOIT (Michel), jésuite français de la mission de Pékin, né à Autun le 8 octobre 1715, fit son cours de théologie au séminaire de Saint-Sulpice de Paris, et entra au noviciat des jésuites de Nancy le 18 mars 1737. Il montra d'heureuses dispositions pour les sciences, et elles furent cultivées avec soin. Après avoir étudié à fond les mathématiques, l'astronomie et quelques parties de la physique, il sollicita et obtint la permission d'entrer dans les missions de la Chine. Ses supérieurs l'envoyèrent à Paris perfectionner ses connaissances astronomiques, et il arriva à Macao en 1744. L'année suivante on l'appela à Pékin où il fut obligé d'établir sa résidence, quoiqu'il eût préféré l'emploi de missionnaire obscur dans les provinces. A peine fut-il arrivé, que l'empereur Keën-Long qui avait vu la représentation d'un jet-d'eau dans une peinture, en demanda l'explication, et voulut que les missionnaires résidant à

Pékin exécutassent une semblable pièce d'hydraulique. Nul d'entre eux n'en connaissait la mécanique; fort embarrassés ils jetèrent les yeux sur le père Benoît à qui les procédés de cet ouvrage n'étaient pas plus familiers; cependant il consentit à s'en charger, et son essai fut couronné du succès. L'eau jaillissante dont l'art n'était pas encore connu à la Chine excita les applaudissemens du monarque et de sa cour. Quelque temps après ce prince fit bâtir dans l'enceinte de ses jardins quelques palais à l'européenne, et désirant qu'on y prodiguât les constructions hydrauliques, il chargea le père Benoît de leur direction. Ces travaux l'occupèrent pendant plusieurs années, et il déploya dans l'exécution les plus rares talens. Malgré ses grandes occupations, il trouva encore le temps de s'occuper d'astronomie, de physique et de géographie, et il fit connaître à l'empereur Keën-Long les usages du télescope à réflexion, et ceux de la machine pneumatique. Pour satisfaire aux questions qu'il lui faisait souvent sur la géographie, il entreprit de lui dessiner une grande mappemonde, où il marqua tous les pays récemment découverts, et où il rétablit la véritable position de beaucoup de lieux d'après les nouvelles observations. Il accompagna ce dessin d'un mémoire dans lequel il donna les explications nécessaires sur les globes terrestre et céleste, et où il exposa les systèmes modernes sur le mouvement de la terre et sur ceux des planètes. L'empereur satisfait de son travail, voulut lui faire graver sur cuivre, quoique ce genre de gravure ne fût pas connu à la Chine, une nouvelle carte générale de l'empire qu'il venait de faire dresser. En vain le missionnaire lui représenta qu'il n'avait aucune connaissance de cet art, il fallut obéir, et il se vit réduit, comme il l'avoue lui-même, de recourir aux livres d'Europe pour y étudier la manière de graver au burin et à l'eau forte. Il lui fallut ensuite former des graveurs, et imaginer des presses propres à la taille-douce, et accoutumer les imprimeurs en bois à en faire usage. L'ouvrage était immense; cette carte se composait de 104 feuilles. Le travail fut suivi sans interruption, et terminé plus promptement que le missionnaire ne s'y était attendu. On parvint aussi à exécuter l'impression, et la carte fut présentée à l'empereur qui donna l'ordre d'en tirer 100 exemplaires. A peine cette tâche fut-elle achevée, que le père Benoît se vit chargé d'un autre tirage d'une bien plus difficile exécution; je veux parler des batailles de l'empereur Keën-Long qui avaient été gravées et tirées en France aux frais de Louis XV, et envoyées à la cour de Pékin en 1772. L'empereur, qui avait admiré la perfection de ces gravures, voulut que ses ouvriers en tirassent de nouveaux exemplaires, toujours sous la direction du père Benoît; mais le travail fini de ces planches exigeant bien d'autres précautions que le simple trait, il fallut inventer une nouvelle presse et combiner des procédés nouveaux pour perfectionner l'impression : mais les soins, l'activité, l'esprit fécond en ressources du père Benoît suffirent à tout. Ce tirage fut exécuté avec succès; et sans être aussi beau que celui de Paris, il mérita encore l'approbation de l'empereur. Ce premier essai de l'impression en taille-douce fut le dernier des travaux du missionnaire, un coup de sang l'enleva subitement le 23 octobre 1774. Nous n'avons parlé jusqu'ici que de ses travaux scientifiques; ils ne l'empêchèrent point de se livrer avec ardeur à tous les exercices de son ministère. Il fut pleuré par tous les chrétiens de la capitale et vivement regretté de l'empereur Keën-Long qui l'avait constamment honoré de la plus indulgente familiarité.

* **BENOIT** (FRANÇOISE-ALBINE, PUSIN DE LA MARTINIÈRE, femme), née à Lyon en 1724, morte selon les uns, à la fin du 18e siècle, et suivant d'autres, au commencement du 19e, a publié | *Journal en forme de lettres, mêlé de critiques et anecdotes*, 1757, in-12; | *Mes Principes, ou la vertu raisonnée*, 1759, in-12; | *Lettre du colonel Talbert*, 1766, 4 parties in-12; c'est celui de ses ouvrages qui a eu le plus de succès; | *Sophronie, ou leçons d'une mère à sa fille*, 1769, in-12, et plusieurs autres *Romans*, et *Comédies* non représentées.

BENOZZO GOZZOLI, célèbre peintre italien, né en 1400, mort vers l'an 1478. Il excellait particulièrement à représenter des édifices, des paysages et des animaux. Ses principaux ouvrages se trouvent à Florence, à Rome, et surtout à Pise, où il s'était fixé. On cite particulièrement son beau tableau de la *Dispute des docteurs*, et les immenses peintures à fresque qu'il exécuta au *Campo Santo*, dans l'espace de deux ans, et qui représentent la création du monde jour par jour. Ces peintures, admirées de son temps, ont

été depuis l'objet des études des plus célèbres artistes, même de Raphaël.

BENSERADE (Isaac de), naquit en 1612, à Lions-la-Forêt, petite ville de la haute Normandie. Il n'avait que 8 ans lorsque l'évêque qui lui donnait la confirmation, lui demanda s'il ne voulait pas changer son nom hébreu d'Isaac, pour un nom chrétien? — *De tout mon cœur*, répondit cet enfant, *pourvu que je ne perde rien au change*. Le prélat charmé de cette saillie, dit : *Il faut le lui laisser, il le rendra illustre*. Le cardinal de Richelieu, dont il se disait parent, lui donna une pension de 600 liv. au sortir de ses études, qu'il perdit après la mort du ministre, par un mauvais bon mot. Le cardinal Mazarin lui en fit une de 2000 livres, et lui donna ensuite plusieurs autres pensions sur des bénéfices. On croit qu'elles montaient à plus de 12,000 liv., revenu qui certainement ne fut jamais destiné à payer des vers galans. Benserade plaisait beaucoup à la cour par sa conversation, assaisonnée d'une plaisanterie fine, et qui flattait ceux mêmes sur lesquels il l'exerçait. Il excella surtout dans les vers des ballets qu'il fit pour la cour, avant que l'opéra fût à la mode. Il avait un talent particulier pour ces pièces galantes. Il faisait entrer dans le rôle des personnages de l'antiquité, ou de la fable, des peintures vives et piquantes du caractère, des inclinations et des aventures de ceux qui les représentaient. Toute la cour fut partagée, en 1651, sur le sonnet de Job, par Benserade, et sur celui d'Uranie, par Voiture. Il y eut deux partis, les *Jobelins* et les *Uraniens*. Le prince de Conti fut à la tête du premier; et sa sœur Mlle de Longueville, pour l'autre. Ces deux sonnets firent beaucoup de bruit alors, et sans cela on n'en parlerait pas à présent. Au commencement de l'inclination de Louis XIV pour la Vallière, cette demoiselle chargea Benserade d'écrire pour elle à son amant. Il mit aussi en rondeaux les Métamorphoses d'Ovide, travail qui ne lui fit honneur que parce qu'il fut entrepris par ordre du roi et pour l'usage de M. le Dauphin. Les ordres des princes peuvent inspirer du zèle, mais ne donnent pas les talens. Cet ouvrage en est la preuve. Rien ne fut négligé pour le décorer de tout le luxe typographique. Il fut imprimé au Louvre sur le plus beau papier, et orné de figures magnifiques. Tant de soins ne purent le garantir de l'épigramme. Chapelle répondit à l'auteur qui lui avait envoyé un exemplaire, par le rondeau suivant :

A la Fontaine où s'enivre Boileau,
Le grand Corneille et le sacré troupeau
De ces auteurs que l'on ne trouve guère,
Un bon rimeur doit boire à pleine aiguière
S'il veut donner un bon tour au rondeau.

Quoique j'en boive aussi peu qu'un moineau,
Cher Benserade, il faut te satisfaire,
T'en écrire un. Hé! c'est porter de l'eau
A la Fontaine.

De tes refrains un livre tout nouveau
A bien des gens n'a pas eu l'heur de plaire;
Mais quant à moi, j'en trouve tout fort beau
Papier, dorure, image, caractère,
Hormis les vers qu'il fallait laisser faire
A la Fontaine.

Benserade passa les dernières années de sa vie dans des exercices de piété : son seul amusement était d'orner et de cultiver son jardin. Il mourut d'une saignée, en 1691, âgé de 78 ans, parce que le chirurgien lui piqua l'artère. Il était de l'académie française depuis 1674. Boileau disait à ses amis, que son goût pour les pointes ne l'abandonna pas même dans ses derniers momens. Quelques heures avant sa mort, son médecin lui ayant ordonné une poule bouillie : *Pourquoi du bouilli*, répondit-il, *puisque je suis frit?* « Ce poète, dit un critique moderne, » pour avoir eu pendant sa vie une ré» putation au-dessus de son mérite, est » aujourd'hui beaucoup moins estimé » qu'il ne vaut. La postérité devient tou» jours sévère à l'égard des auteurs dont » les contemporains ont été trop légère» ment enthousiastes. On ne peut refuser » à Benserade une facilité singulière pour » composer des vers sur toutes sortes de » sujets. » Ses poésies ont été recueillies en 2 vol. in-12, 1697.

* **BENSI** (Bernard), jésuite, né à Venise en 1688, d'une famille originaire du Piémont, professa long-temps la théologie morale, et publia quelques ouvrages, où l'on remarque des principes extrêmement relâchés, que le père Concina, dominicain, attaqua vivement dans deux lettres qui ont été traduites en français. Ces ouvrages sont : | *Praxis tribunalis conscientiæ*, Bologne, 1742; | *Dissertatio de casibus reservatis*, Venise, 1743. Ils ont été mis à l'index à Rome le 16 avril 1744, et le 22 mai de l'année suivante. L'auteur fut obligé de se rétracter. Ses supérieurs l'envoyèrent à Padoue, où il mourut en 1760, après avoir composé d'autres ouvrages.

* **BENSI** (Jules), architecte et peintre,

né à Gênes, mort dans la même ville en 1668. Il fit des études profondes de la perspective, fabriqua divers instrumens pour réduire les tableaux, et fit des modèles d'édifices et de machines. Il s'appliqua également à la peinture avec succès, et composa beaucoup de tableaux pour l'Allemagne.

BENSON (GEORGES), docteur presbytérien, né à Great-Salkeld, dans la province de Cumberland, en 1699, mourut en 1763, après avoir beaucoup écrit contre les philosophistes. On a de lui en anglais: | Des *Commentaires sur les Epîtres de saint Paul;* | des *Sermons;* | la *Vie de Jésus-Christ;* | *la Religion chrétienne conforme à la raison*, 2 vol. in-8°; | l'*Etablissement du Christianisme*, 1735, 2 vol. in-4°.

* BENT (JEAN Van der), peintre, né à Amsterdam en 1650, excellait dans le paysage. Il avait été élève de Von Wermans et de Van den Velde. Bent était très laborieux, et mourut en 1690, de douleur, dit-on, de ce qu'on lui avait volé une somme considérable.

* BENTABOLLE (PIERRE), avocat, embrassa avec ardeur les principes de la révolution, et fut d'abord procureur-général du département du Bas-Rhin, ensuite député du même département à la Convention nationale. Il y vota pour toutes les mesures violentes, et fut un des antagonistes les plus ardens des Girondins. Il se déclara ensuite contre Robespierre au 9 thermidor (6 juillet 1794), et passa successivement dans tous les partis. Il paraît que son but principal était de se faire remarquer; mais ce désir ne l'empêcha pas de composer jusqu'à un certain point avec les circonstances. Bentabolle devint membre du conseil des Cinq-cents et s'opposa souvent aux actes du Directoire. Il mourut à Paris le 22 avril 1798.

* BENTHAM (JACQUES), théologien et antiquaire anglais, né à Ely en 1708, mort en 1794. On lui doit l'*Histoire et les antiquités de l'église cathédrale d'Ely*, depuis sa fondation en 673 jusqu'en 1751, Cambridge, avec des planches, 1771, in-4°, estimée des Anglais, précédée d'une introduction qui renferme des vues neuves et ingénieuses sur les architectures saxonne, normande et gothique. Son frère Edouard, professeur de théologie, a laissé des *Sermons* et quelques ouvrages de théologie.

* BENTHAM (JÉRÉMIE), jurisconsulte anglais, né à Londres vers 1735, et mort en 1832, se consacra à la jurisprudence, et publia plusieurs ouvrages qui lui acquirent une grande célébrité. Les travaux silencieux du cabinet l'occupèrent tout entier, et il ne parla jamais en public. Son premier ouvrage, publié en 1776 sans nom d'auteur, sous le titre de | *Fragmens sur le gouvernement*, était la critique du fameux Blackstone. En 1790, il donna: | *Une esquisse d'un plan nouveau pour l'organisation de la justice en France*, et écrivit en 1793 une *Lettre* à la Convention nationale sur la nécessité de reconnaître l'indépendance des colonies, lettre qui n'était qu'une pâle imitation et une réfutation embarrassée des *Réflexions* de Burke sur la révolution. On lui doit en outre: | *Théorie des peines et des récompenses*, que Dumont de Genève a publiée par extrait 2 vol. in-8°; | *Tactique des assemblées législatives*, suivie d'un *Traité des sophismes politiques*, 2 vol. Ce livre qui renferme une satire très amère des assemblées délibérantes, est un des meilleurs ouvrages de Bentham; | *Esquisse d'un ouvrage en faveur des pauvres*, traduit de l'anglais, par Ad. Duquesnoy, in-8°, 1802; | *Essai sur la nomenclature et la classification des principales branches d'arts et de sciences*, ouvrage extrait de la chrestomathie de Jérémie Bentham par G. Bentham, in-8°, 1823; | *Essai sur la situation physique de l'Espagne*, sur la constitution et le nouveau code espagnol, sur la constitution du Portugal, etc. trad. de l'anglais, précédé d'observations sur la révolution de la péninsule et sur l'histoire du gouvernement représentatif en Europe, et suivi d'une traduction nouvelle de la constitution des cortès, in-8°, 1823; | *Traité de la législation civile et pénale*, extrait des manuscrits de l'auteur, par Et. Dumont, 3 vol. in-8°; | *Traité des preuves judiciaires*, extrait des manuscrits de l'auteur, par Et. Dumont, 2 vol. in-8°. | Bentham a aussi traduit en anglais le *Taureau blanc* de Voltaire; mais ce n'est point là un de ses titres de gloire. Ce jurisconsulte fut un des hommes les plus remarquables de l'Angleterre et dans ces derniers temps nul législateur n'a exercé plus d'influence que lui dans ce pays. Tous ses ouvrages ont été traduits en français, et plusieurs l'ont été en espagnol.

BENTIVOGLIO (ANNIBAL), se rendit maître de Bologne, où il commanda jusque vers l'an 1445, qu'il fut assassiné dans l'église de Saint-Jean par les Canedoli et les Ghisilieri, qui l'avaient nommé

parrain d'une fille de leur maison, après une feinte réconciliation. — Jean BENTIVOGLIO son fils, lui succéda et se maintint par une cruelle politique. Il fit mourir plusieurs des Malvezzi, et chassa les Marescotti, parce que les uns et les autres tâchaient de lui ravir le gouvernement. A cela près, il fut un des plus grands hommes de son temps, bon soldat, sage capitaine, intrépide dans le péril, et l'ami du monde le plus fidèle. Il fit une ligue avec le pape Sixte IV, et avec Hercule, duc de Ferrare, contre les Vénitiens; battit Jérôme Riaro, et ensuite s'opposa généreusement à César Borgia, duc de Valentinois, fils du pape Alexandre VI. Vers l'année 1506, le pape Jules II étant venu à Bologne, en chassa Jean Bentivoglio, et toute sa famille. On y massacra quelques-uns de ses enfans, on pilla ses biens, sa maison même fut démolie par le peuple, et tout cela s'exécuta barbarement, contre la parole qu'on lui avait donnée. Il se retira à Milan, d'autres disent à Bussetto, dans le Parmesan, où il mourut en 1508, âgé de près de 70 ans.

BENTIVOGLIO (Hercule), né vers 1507 à Bologne, de la même famille que le précédent, et neveu par sa mère d'Alphonse I, duc de Ferrare, occupa non-seulement un des premiers rangs parmi les poètes italiens du 16ᵉ siècle, mais fut un des cavaliers les plus accomplis de son temps. Il excellait dans tous les exercices du corps, la musique et les instrumens. Le duc de Ferrare l'employa en plusieurs négociations importantes, dans lesquelles ses talens ne brillèrent pas moins que dans la poésie. Il mourut à Venise en 1573, âgé d'environ 66 ans. Ses poésies, imprimées plusieurs fois, furent recueillies à Paris, en 1719, in-12. On y trouve des satires, des sonnets, des comédies, etc. Deux de ses comédies, *il Geloso et il Fantasmi*, ont été traduites en français par Jean Fabre, Oxford, 1731, in-8°.

BENTIVOGLIO (Gui), né à Ferrare en 1579, de la même famille que le précédent, nonce en Flandre et en France, fut fait cardinal par Paul V en 1621. De retour à Rome, Louis XIII le chargea de veiller aux intérêts de sa couronne, sous le titre de protecteur des affaires de France auprès du saint Siége. Sa probité, sa douceur, sa vertu l'auraient fait nommer pape après Urbain VII, son ami, s'il n'était mort pendant la tenue du conclave, le 7 septembre 1644. On a de lui : | *Histoire des Guerres de Flandre*, en italien, 3 vol. in-12. Cologne, 1635-36-40, et à Paris, de l'imprimerie royale. Les protestans sont d'accord avec les catholiques, que cette histoire est une des meilleures qu'on ait écrites sur cet objet. M. l'abbé Loiseau, chanoine d'Orléans, en a donné une traduction avec des changemens et des notes, où l'esprit national le fait déroger quelquefois à l'impartialité de l'auteur italien, 4 vol. in-12, Paris, 1770. | Ses *Mémoires*, traduits par l'abbé de Vayrac, Paris, 1713 et 1722, 2 vol. in-12. Ils contiennent les principaux événemens arrivés pendant sa nonciature aux Pays-Bas et en France. | *Lettres* traduites par Véneroni, in-12, Paris, 1672 et 1751; elles sont estimées. | *Relatione de gli Ugonoti di Francia*, qui se trouve dans la collection de ses Œuvres, Paris, 1645, in-fol. Peu de modernes ont mieux mérité d'être comparés aux historiens de l'antiquité que Bentivoglio. Son style est aisé, naturel et pur. Ses réflexions marquent une connaissance profonde de la politique et du cœur humain. Il peint avec vérité et avec feu. « Bentivoglio, dit son traducteur, a fait » éclater les talens de l'homme de lettres » et de l'homme d'état. C'est à ces deux » titres qu'il a illustré son siècle. Ils sont » d'autant plus incontestables, que l'un et » l'autre sont évidemment consignés dans » ses écrits. On peut prendre une juste » idée de l'étude qu'il avait faite, et des » connaissances qu'il avait acquises des » règles de l'histoire et des meilleurs his» toriens de l'antiquité, sur les traces des» quels il a marché avec tant de gloire, par » le jugement qu'il porte de l'Histoire du » jésuite Srada, son contemporain et son » ami. » M. Biagoli a fait paraître en 1807 une nouvelle édition de ses *lettres* ou *recueil de lettres écrites pendant qu'il était nonce en France et en Flandre*, Didot aîné, in-12.

* **BENTIVOGLIO** (Cornelio), cardinal et poète, né à Ferrare en 1668, fut d'abord envoyé à Paris en qualité de nonce. Il y montra beaucoup de zèle dans l'affaire de la bulle *Unigenitus*, et fut nommé cardinal en 1719. Alors il retourna à Rome avec le titre de ministre d'Espagne et mourut dans cette ville le 30 décembre 1732. On a de lui quelques ouvrages en littérature, entre autres une traduction en vers *sciolti* de la *Thébaïde de Stace*, Rome, 1729, grand in-4°, réimprimée à Milan, 1731, 2 vol. in-4°. — Sa sœur Mathilde, morte à Rome en 1711, cultivait aussi la poésie, et fut de l'académie des

Arcadiens de Rome, où elle se fit souvent applaudir en récitant ses vers.

BENTLEY (RICHARD), né dans le comté d'Yorck en 1662, fut bibliothécaire du roi en 1693, après le savant Jutel, et en 1700, directeur du collége de la Trinité à Cambridge. Il mourut en 1742, après avoir publié plusieurs ouvrages. Les principaux sont : | des *Sermons* contre les incrédules, traduits en plusieurs langues. Bentley fut le premier qui eut les 50 liv. sterling, que Boyle légua par son testament au théologien qui, dans huit sermons prononcés dans le cours d'une année, défendrait la religion naturelle et révélée. | Une excellente Réfutation, sous le nom supposé de *Philéleuthère* de Leipsick, du trop fameux Discours de Collins sur la liberté de penser. On a traduit ce bon ouvrage sous le titre peu convenable de *Friponnerie laïque*, 1738, in-8°. | Plusieurs savantes éditions d'auteurs grecs et latins, qu'il a enrichies de notes.

BENTZERADT (CHARLES-HENRI), né à Echternacht, dans le Luxembourg, se fit cistercien à l'abbaye d'Orval, à l'âge de 21 ans. Il en fut abbé pendant 39 ans, et signala le temps de son gouvernement par le rétablissement de l'austère régularité que don Bernard de Montgaillard, appelé communément *le Petit Feuillant*, y avait introduite. Il mourut le 12 juin, en 1707.

* BENVENUTI (CHARLES), jésuite italien, physicien et mathématicien, né à Livourne le 8 février 1716. Il remplaça le Père Boscovich dans la chaire de mathématiques à Rome, mais après la suppression de son ordre il quitta cette ville pour se rendre en Pologne, où il fut bien accueilli par le roi Stanislas Poniatowski. On a de lui | une *Traduction* italienne de la *géométrie de Clairaut*, Rome, 1751, in-8°. | *Synopsis physicæ generalis*, 1754, in-4°, thèse soutenue d'après les principes de Newton. | *De lumine dissertatio physica*, 1754, autre thèse dans les mêmes principes. | *Irriflessioni sul Gesuitismo*, 1772. C'est cet ouvrage qu'il fit en réponse d'un écrit contre son ordre qui l'obligea de quitter Rome. Il mourut à Varsovie en septembre 1789.

BENYOWSKI. *Voyez* BENIOWSKI.

BENZELIUS (ERIC), docteur en théologie, archevêque luthérien d'Upsal, et sous-chancelier de l'université, mort en 1743 à 67 ans, né d'une famille fort obscure, dut sa fortune à ses talens et à son mérite. On a de lui plusieurs ouvrages sur l'Ecriture sainte, l'histoire ecclésiastique et la théologie : le plus considérable est une traduction suédoise de la Bible, 1703, in-fol. Trois de ses fils devinrent archevêques d'Upsal ; l'aîné, versé dans la théologie, les langues, les antiquités et l'histoire, a laissé plusieurs écrits sur ces divers objets qui prouvent autant d'érudition que de critique. On estime surtout ses *Monumenta sueco-gothica* et son *Ulphilas illustratus*. Il mourut en 1743. Jacob qui lui succéda est connu par un *Abrégé de théologie*, une *description de la Palestine*, et quelques autres ouvrages, tous écrits en latin.

* BENZELIUS (HENRI), archevêque d'Upsal, frère du précédent. Il était né à Strengnes en 1689, et fit ses études à Upsal. Les voyages qu'il entreprit le conduisirent à Bender, où était alors Charles XII. Ce prince, qui avait plus de goût pour les sciences et les arts qu'on ne croit d'ordinaire, s'occupait du projet de faire voyager des savans dans les contrées de l'Orient. Benzelius fut du nombre de ceux que le roi désigna, et il commença son voyage en 1714. Après avoir parcouru l'Archipel, la Syrie, la Palestine et l'Egypte, il retourna en Suède par l'Italie, l'Allemagne et la Hollande. Le journal qu'il avait rédigé est conservé à Upsal en manuscrit. Une grande partie des observations du voyageur se trouve cependant insérée dans un recueil de dissertations latines qu'il fit paraître sous le titre de *Syntagma dissertationum in academiâ Lundensi habitarum*, Leipsick, 1745, in-4°. Henri Benzelius, après son retour en Suède, devint successivement professeur en théologie, évêque de Lund et archevêque d'Upsal, où il mourut en 1758. Il avait remplacé, dans l'archevêché, son frère Jacob Benzelius, mort en 1747.

BEOLCO (ANGE), surnommé *Ruzzante* (le badin, le folâtre), naquit à Padoue, et mourut en 1542. Il étudia de bonne heure l'air, le geste, et le langage des villageois, et en prit tout ce qu'il y avait de naïf, de plaisant et de grotesque. C'était le Vadé des italiens. Ses *Farces rustiques*, quoiqu'écrites d'un style bas et populaire, plaisent aux gens d'esprit, par la vérité avec laquelle les campagnards y sont représentés, et par les bons mots piquans dont elles sont assaisonnées. Il aima mieux être le premier dans ce genre, que le second dans un genre plus élevé. Ses principales pièces sont la *Vaccaria*, l'*Anconitana*, la *Moschetta*, la *Piovana*, etc. Elles furent imprimées avec d'autres

poésies du même genre en 1584, in-12, sous le titre : *Tutte le Opere del famosissimo Ruzzante.*

* BÉRARD (Frédéric), professeur d'hygiène à la faculté de médecine de Montpellier, associé de l'académie royale de Paris, né à Montpellier en 1789, mort dans la même ville le 16 avril 1828. Il prit pour thèse inaugurale : *Plan d'une médecine naturelle*, ou *la nature considérée comme médecin, et le médecin considéré comme imitateur de la nature.* Il fut associé à la rédaction du *Dictionnaire des sciences médicales*, dans lequel il donna les articles *Cranioscopie*, où il critique vigoureusement le système de Gall; | *Elémens* où il donne le tableau de la doctrine analytique que Barthez et Dumas avaient fondée à Montpellier; | *Extase, fond musculaire*, etc. Il revint ensuite à Montpellier et s'y voua à l'enseignement particulier de la médecine. On a de lui | un ouvrage sur la *Différence de la variole et de la petite vérole*, 1 vol. in-8°. Bérard, de retour à Paris, publia avec le docteur Rouzet l'ouvrage de Dumas sur les *Maladies chroniques*, et fit paraître ensuite | la *Doctrine des rapports du physique et du moral*, et une *lettre inédite* de Cabanis sur *les causes premières.* Peu de temps avant sa mort Bérard fut nommé par l'université à la faculté de médecine de Montpellier. Il se montra constamment dans la *Revue médicale*, un des adversaires de Broussais.

* BÉRARDIER (Denis), prêtre, docteur et syndic de la faculté de théologie de Paris, né à Quimper, en 1718, était en même temps grand-maître du collége de Louis le Grand. Quelque soin qu'il prît pour y maintenir la discipline et les bons principes, les doctrines philosophiques du jour avaient pénétré dans cet asile. L'abbé Bérardier fut élu membre des états-généraux. Il y vota avec le côté droit, et il signa, dans l'assemblée de l'université, la protestation du 12 septembre 1791. Il dut être douloureux pour lui de voir, dès les premiers troubles, Camille Desmoulins, Saint-Just et Robespierre, ses élèves, y prendre la part la plus active. Camille Desmoulins avait célébré son ancien grand-maître dans une pièce de vers intitulée *Mes adieux au collége.* On prétend qu'ayant voulu se marier, il s'adressa à lui pour recevoir de sa main la bénédiction nuptiale (1), quoique déjà le serment eût été exigé des ecclésiastiques, et que Bérardier l'eût refusé. On doit dire à la louange du même Camille Desmoulins qu'il préserva Bérardier des massacres de septembre : assez d'autres traits accusent sa mémoire. Bérardier mourut en 1792, âgé de 74 ans. Il a publié | *Principes de la foi sur le gouvernement de l'Eglise en opposition avec le clergé*, ou *Réfutation du développement de l'opinion de M. Camus*, Paris, 1791, in-8° de 184 pages; | *Les vrais principes de la constitution du clergé, en réponse à l'ouvrage de M. Camus* intitulé *Justification de mes principes*, etc., 1791, in-8°. Suivant l'auteur de l'art. *Bérardier* dans la Biographie universelle, ce dernier ouvrage serait le même que le premier, réimprimé sous un autre titre, après avoir eu quatorze éditions. L'auteur du Dictionnaire des anonymes, après l'avoir annoncé, sous le n° 7655, comme *OEuvre* de Bérardier, ne le donne plus tome 4, page 97, que comme douteux, et renvoie à la table des pseudonymes, sous le titre de *Un docteur de Sorbonne.*

(1) M. Barbier conteste ce fait, *Examen crit.* t. 1, pag. 100.

* BERARDIER DE BATAUD (François-Joseph), professeur de l'université de Paris, au collége Duplessis, licencié en théologie et prieur commendataire de N.-D. de Serqueul. On a de lui | *Précis d'histoire universelle, avec des réflexions*, 1766, in-12, réimprimé en 1776 avec des augmentations, même format; livre estimé, également propre à initier dans l'histoire ceux qui commencent, et à en rappeler les principaux traits à ceux qui l'ont étudiée; | *Essai sur le récit, ou la manière de raconter*, 1774, in-12. Cet ouvrage est diffus, peu correct et moins estimé que le précédent, quoique pourtant il s'y trouve de très bonnes choses, notamment d'excellens préceptes sur *l'apologue*, le *conte*, le *poème épique;* | *Traduction* de l'Anti-Lucrèce en vers français, 1786, 2 vol. in-12, ouvrage très médiocre. Il était né à Paris en 1720, et mourut dans la même ville vers 1794.

BERAUD (Laurent), jésuite, né à Lyon le 5 mars 1703, mort dans la même ville le 26 juin 1777, professeur de mathématiques à Avignon, est auteur de diverses dissertations estimées, | *Dissertation sur la cause de l'augmentation des poids que certaines matières acquièrent dans leur calcination*, 1747, 1 vol. in-4°; | — *Sur le rapport qui se trouve entre la cause des effets de l'aimant et celles des phénomènes de l'électricité*, 1748, 1 vol.

in-4°. | Sur cette question : *Les animaux et les métaux ne deviennent-ils électriques que par communication?* pièce qui a remporté le prix à Angers, 1749. Le Père Beraud réunissait aux talens les plus variés, à la science la plus profonde, au mérite rare de développer et d'exprimer avec clarté les idées les plus abstraites, la simplicité du cœur et la modestie de l'esprit.

* BERAUDIÈRE (FRANÇOIS de la), évêque de Périgueux, né vers la fin du 16e siècle, à Poitiers, de l'ancienne famille de Rouet, fut, de 1587 à 1605, conseiller au parlement de Paris. Après la mort de sa femme, il embrassa l'état ecclésiastique; il devint, en 1612, grand doyen de Poitiers, abbé de Novaillé, où il introduisit la réforme de S. Maur, et évêque de Périgueux en 1614. Il gouverna ce diocèse avec autant de zèle que d'édification, rétablit plusieurs églises qui avaient été dégradées ou détruites dans les guerres civiles, ramena un grand nombre d'hérétiques à la foi, fit plusieurs fondations utiles, entre autres celle d'un séminaire, et mourut saintement dans son diocèse, en 1646. Quoique ses opuscules soient tous en français, il les intitula *Otium episcopale*, Périgueux, 1635, in-4°. Ce sont des pièces de vers qui n'annoncent guère en lui le talent de la poésie, des discours où l'on trouve le mauvais goût du temps, et des ouvrages de controverse. Il fut bon magistrat, excellent évêque, et médiocre écrivain.

BERAULD (NICOLAS), *Beraldus*, natif d'Orléans, se distingua dans les premières années du 16e siècle, en l'université de Paris, par sa connaissance des belles-lettres et des mathématiques. Il fut précepteur de l'amiral de Coligni et de ses deux frères. Il ne vécut pas beaucoup au-delà de 1559. Il ne pouvait donc être en 1571 principal du collége de Montargis, comme l'ont dit quelques lexicographes : cette place était alors occupée par François Bérauld son fils, qui se fit calviniste. On a de Nicolas Berauld une édition des *OEuvres de Guillaume, évêque de Paris*, 1516, in-fol.; une de l'*histoire naturelle de Pline*, et d'autres ouvrages. Sa vertu et ses talens lui concilièrent l'amitié et l'estime d'Erasme, et de plusieurs autres personnages illustres.

BERAULT (JOSIAS), avocat au parlement de Rouen, se distingua par son savoir, sous le règne de Henri III. On a de lui un *Commentaire* fort estimé sur la coutume de Normandie. La 5e édition en 1650, et la 6e donnée en 1660, in-fol., sont les meilleures. Les libraires de Rouen ont réuni, en 1684, les Commentaires de Berault, de Godefroi et d'Aviron, en 2 vol. in-fol.

* BERAULT-BERCASTEL (ANTOINE-HENRI), poète et historien né dans l'évêché de Metz au commencement du 18e siècle, fut d'abord jésuite, puis curé d'Omerville, au diocèse de Rouen, enfin chanoine de Noyon. Il est mort pendant la révolution, vers 1794, et a publié une *Histoire de l'Eglise* en 24 vol. in-12, 1778, et années suivantes, qui lui donne de justes droits à l'estime publique, par l'art avec lequel il a su réunir ce qu'il y a de plus intéressant et de plus instructif dans les annales chrétiennes, en évitant la fatigante prolixité de quelques-uns de ses prédécesseurs, et la sécheresse de quelques autres. Cette histoire, qui va jusqu'au commencement du 18e siècle, est écrite avec ordre, méthode et précision, à l'exception des derniers volumes qui sont infiniment moins soignés. On dirait que l'auteur était pressé de terminer son travail ou que ces volumes ne sont pas de la même main. Cependant cet ouvrage a eu du succès à cause des principes et du bon esprit dans lequel il est composé. Il a été réimprimé plusieurs fois. L'auteur en avait fait, dit-on, un abrégé en 5 vol. in-8°, qui n'a pas été publié. L'abbé Bérault avait donné auparavant un poëme en 12 chants sur *la Terre-Promise*, et quelques autres poésies très médiocres qui eurent peu de succès et qui sont aujourd'hui entièrement oubliées.

BERCHEM. *Voyez* BERGHEM.

BERCHOIRE ou BERCHEUR ou BERTHEUR (PIERRE), *Berchorius* ou *Berthorius*, bénédictin de Saint-Pierre-du-Chemin, village à 3 lieues de Poitiers, fut prieur de Saint-Eloi à Paris, et mourut en 1362. C'est lui qui fit, par ordre du roi Jean, la traduction française de Tite-live, Paris, 1486, in-fol., dont il y a un beau manuscrit en Sorbonne. Il est encore auteur du *Réductoire moral;* du *Répertoire*, ou Dictionnaire moral de la Bible, Deventer, 1477, in-fol. et Cologne, 1650 : ouvrages assez mal exécutés. Il a composé le *Répertoire* dans une tour où il avait été mis à cause de ses sentimens peu orthodoxes. On dit que cette rigueur le corrigea.

* **BERCHOUX** (JOSEPH), né à Saint-Symphorien-de-Lay en 1765, et mort en 1832, fit de bonnes études et devint juge-de-paix dans sa ville natale. Il s'était déjà fait remarquer par quelques poésies légères, lorsqu'il publia, en 1801, son poème de la *Gastronomie*, auquel il ne mit son nom qu'après la 3e édition. Ce poème a été traduit en anglais. Quelques années après, Berchoux fit paraître *les Dieux de l'opéra*, poème en six chants, fort au-dessous de celui de la Gastronomie. Son roman intitulé le *Philosophe de Charenton*, qui parut en 1804, offre des preuves trop nombreuses du mauvais goût de l'auteur. En 1814, il donna *Voltaire*, ou *le Triomphe de la philosophie moderne*, 1 vol. in-8°, qui n'est guère connu. En 1814 et en 1815, Berchoux fournit quelques articles à la *Gazette de France* et à *la Quotidienne* sous les noms de *l'habitant de Mâcon* et de *M. Musard*; il a laissé en outre : *L'enfant prodige* ou *les Lumières vivantes*, 1 vol. in-18, 1817, et *l'Art politique*, poème en 4 chants, suivi de pièces fugitives et œuvres diverses, 1 vol. in-18, Paris, 1819.

BÉRENGER I, fils d'Ebérard, duc de Frioul, et de Gisèle, fille de l'empereur Louis, dit le *Débonnaire*, qui vivait dans le 9e siècle, était un prince ambitieux, cruel et emporté. Vers l'an 893 il se fit déclarer roi d'Italie. Il eut pour concurrent Gui, duc de Spolette, qui le défit dans deux batailles rangées. Bérenger implora le secours de l'empereur Arnould qui passa en Italie, où il soumit plusieurs villes en 894 et 896. En 898, les Italiens se soulevèrent contre Bérenger, que son orgueil et sa cruauté rendaient insupportable. Ils rappelèrent Louis Bozon, roi d'Arles et de Bourgogne, qui s'étant engagé témérairement dans le pays ennemi, se vit surpris par Bérenger auquel il demanda par grâce de lui permettre de retourner en son pays. L'année suivante, Bozon repassa les Alpes, à la tête d'une puissante armée, à laquelle tout céda; il s'avança jusques à Rome, où il se fit couronner empereur, et régna quatre ou cinq ans avec assez de bonheur : mais Bérenger le surprit à Vérone, et lui fit crever les yeux l'an 904; après quoi Bérenger se fit couronner empereur par le pape Jean IX la même année, et par le pape Jean X en 915. L'année d'après, il joignit ses troupes à celles de ce pape et des autres princes, et défit les Sarrazins qui faisaient de grands ravages en Italie. Mais aveuglé par ses succès, il irrita contre lui les grands, qui appelèrent Rodolphe II, roi de la Bourgogne transjurane. Bérenger, quoique surpris, ne négligea pas le soin de sa défense, et fit venir à son secours les Hongrois qui désolaient alors l'Allemagne, et qui l'avaient remplie de carnage et d'incendies; ils ne commirent pas moins d'excès en Italie, et Bérenger qui les y avait attirés y devint plus odieux que ces barbares mêmes. Tout le monde s'y ligua contre lui; il perdit une bataille le 28 juin de l'an 922, près de Plaisance, contre Rodolphe. Il ne lui resta plus que Vérone où il s'enferma, et où il fut assassiné l'an 924, par la trahison de Flambert. Il ne laissa qu'une fille unique, Gisèle ou Gislette, mère de Bérenger II, dit *le Jeune*.

BÉRENGER II, dit *le Jeune*, fils d'Albert, marquis d'Ivrée, et de Gisèle, fille de Bérenger I, se souleva vers l'an 939 contre Hugues, roi d'Italie et d'Arles; mais il fut obligé de se sauver en Allemagne, vers l'empereur Othon, auquel il alla demander du secours. Depuis, étant revenu dans le temps que les Italiens avaient abandonné Hugues en 945, il se rendit maître d'une partie de l'Italie, et prit le titre de roi en 950, après la mort de Lothaire, fils du même Hugues. Le dessein de se maintenir lui avait fait envoyer l'historien Luitprand à Constantin VIII, empereur des Grecs; mais ce fut inutilement. Il exerça une tyrannie si violente sur ses sujets, qu'ils furent contraints d'appeler Othon à leur secours. Adélaïde, veuve de Lothaire, que Bérenger voulait obliger d'épouser son fils Adelberg, fut encore un motif du voyage de l'empereur Othon en Italie. Il y prit l'an 964 Bérenger, qu'il envoya en Allemagne; et ce prince y mourut deux ans après à Bamberg, ville de Franconie.

BÉRENGER, archidiacre d'Angers, trésorier et écolâtre de Saint-Martin de Tours, sa patrie, renouvela les erreurs de Jean Scot, surnommé Erigène, et soutenues ensuite, plusieurs siècles après, par les sacramentaires, quoiqu'avec moins d'égarement que plusieurs d'entre eux, et en s'éloignant moins de la doctrine de l'Eglise. « Il enseigna, dit l'abbé Pluquet (*Dict. des Hérésies*, art. *Bérenger*) que » le pain et le vin ne se changeaient » point au corps et au sang de Jésus-» Christ; mais il n'attaqua point la pré-» sence réelle. Il reconnaissait que l'Ecri-» ture et la Tradition ne permettaient pas

» de douter que l'Eucharistie ne contînt » vraiment et réellement le corps et le » sang de J.-C., et qu'elle ne fût même son » vrai corps. Mais il croyait que le Verbe » s'unissait au pain et au vin, et que c'é- » tait par cette union qu'ils devenaient » le corps et le sang de J.-C., sans chan- » ger leur nature ou leur essence physi- » que, et sans cesser d'être du pain et du » vin. » Cette hérésie avait déjà bien des fauteurs, parmi lesquels on comptait Brunon, évêque d'Angers. Henri I, roi de France, se joignit au pape, et fit condamner l'hérésiarque dans un concile, tenu à Paris en 1050, où ce prince assista lui-même, avec les plus considérables du clergé et de la noblesse. Le roi, en qualité d'abbé de Saint-Martin de Tours, donna ordre de ne point payer à Bérenger les revenus du canonicat qu'il possédait dans cette église. Bérenger se rétracta au concile de Tours en 1054; mais après le concile, il dogmatisa comme auparavant. Nicolas II assembla à Rome, en 1059, un concile de 113 évêques; Bérenger y souscrivit une nouvelle abjuration, et une profession de foi dressée par le cardinal Humbert, dans laquelle il reconnaissait *que le pain et le vin, après la consécration, étaient le vrai corps et le vrai sang de J.-C.* Il brûla ses écrits, et le livre de Jean Scot; mais à peine fut-il hors du concile, qu'il écrivit contre sa formule de foi, et accabla d'injures le cardinal qui l'avait rédigée. Il ne laissa pas de condamner encore ses erreurs au concile de Rouen, en 1063; et plus tard, à celui de Poitiers, où il manqua d'être tué. Grégoire VII le cita à Rome en 1078, à un concile qu'il célébrait alors : il y prononça encore sa rétractation. Deux ans après, il renonça de nouveau à ses erreurs dans un concile célébré à Bordeaux. Il mourut en 1088 repentant, suivant la plus commune opinion. Nous avons de lui plusieurs ouvrages relatifs à ces disputes. Tels sont une Lettre à Ascelin, une autre à Richard, trois professions de foi et une partie de son Traité contre la seconde profession de foi qu'on l'avait obligé de faire, dans le *Thesaurus anecdotorum* de Martenne, et dans les Œuvres de Lanfranc. Bérenger parlait avec peu de respect des Pères, parce qu'il les trouvait contraires à sa doctrine et qu'ils avaient établi clairement et unanimement ce qu'il lui prenait la fantaisie de nier. La manière dont Mosheim (*Histoire ecclésiastique du dixième siècle*) a parlé de Bérenger, montre à quel point un homme, d'ailleurs instruit, peut porter l'aveuglement systématique. Il dit que Bérenger était renommé pour son savoir et pour la sainteté exemplaire de ses mœurs; il n'a pas cru pouvoir se dispenser de donner quelques grains d'encens à un hérétique. Mais le savoir de Bérenger est fort mal prouvé par ce qui reste de ses écrits, et sa sainteté encore plus mal par trois parjures consécutifs.

BÉRENGER (Pierre), Poitevin, disciple d'Abailard, publia une Apologie violente pour son maître, contre saint Bernard qui l'avait fait condamner. Elle se trouve avec les Œuvres d'Abailard; l'on y remarque le zèle inconsidéré d'un disciple séduit, plutôt que le langage de la vérité et de la raison.

* BÉRENGER (Jacques), célèbre médecin et anatomiste, né à Carpi, dans le duché de Modène, ce qui lui a fait donner le nom de *Carpi* par plusieurs biographes, et mort à Ferrare en 1550. Il contribua beaucoup aux progrès que l'anatomie fit en ce siècle. On lui doit la découverte de l'appendice du *cæcum*, des *cartilages aryténoïdes du larinx*, des détails précieux sur la *structure des reins*, de la *moëlle-épinière*, etc. Il opérait aussi avec la plus grande dextérité, et a publié, sous ce rapport, *De cranii fracturâ tractatus*, in-4°, et autres ouvrages sur l'anatomie, qui, aujourd'hui ne peuvent avoir d'intérêt que pour l'histoire de l'art.

* BÉRENGER (Jean-Pierre), né à Genève en 1740, de parens étrangers à cette ville, qui l'avaient destiné à une profession mécanique, qu'il abandonna bientôt pour se livrer à l'étude des lettres. Ayant pris part aux troubles de Genève, il fut exilé en 1770, et se retira à Lausanne, où il publia plusieurs ouvrages: | *Histoire de Genève, depuis son origine jusqu'à nos jours* (1761), 6 vol. in-12. Il y donne les plus grands détails sur les dissensions politiques du 18e siècle, et n'y ménage pas le gouvernement de Genève; aussi son ouvrage fut-il brûlé publiquement dans cette ville. | *Géographie de Busching, abrégée dans les objets les moins intéressans, augmentée dans ceux qui ont paru l'être, retouchée partout et ornée d'un précis de l'histoire de chaque état*, 1776, 12 vol. in-8°; | *Collection de tous les voyages faits autour du monde*, 1788, 9 vol. in-8°, réimprimée en 1795; | *Histoire des trois voyages au-*

tour du monde par Cook, mise à la portée de tout le monde, 1795, 3 vol. in-8°. | Une édition des *OEuvres d'Abauzit* et autres ouvrages moins importans. Il est mort à Genève en juin 1807.

* BÉRENGER (LAURENT-PIERRE), né à Riez en Provence, le 28 novembre 1749, membre des académies de Lyon, Marseille et Rouen, était, avant la révolution, professeur de rhétorique au collége d'Orléans et censeur royal. Ayant fait paraître une satire intitulée : *Les Boulevards de province*, qui excita contre lui de vives réclamations, ainsi qu'une fable et le conte de la *Poule*, quelques personnes en crédit firent supprimer la feuille périodique où il avait inséré ces pièces, et contraignirent l'auteur de donner sa démission, en échange de laquelle il obtint une pension et le titre de professeur émérite. Il se démit de son titre de censeur royal, en 1789, et offrit un don patriotique à l'assemblée nationale. Sous l'empire, il fut nommé chef de l'instruction publique et inspecteur de l'académie de Lyon, place qu'il conserva jusqu'en 1816. On a de Bérenger un grand nombre d'ouvrages dont voici les principaux : | *Le nouveau règne*, 1774, in-8°; poëme présenté à Monsieur ; | *Le tribut de l'amitié*, ou *Epître à feu M. de la Sèvre*, 1778; | *L'hiver, épître à mes livres*, 1781; | *Portefeuille d'un troubadour*, 1782; | *Eloge de Reyrac*, 1783, in-8°; | *OEuvres*, 1785; | *Les soirées provençales*, 1786; | *Recueil amusant de voyages en vers et en prose*, 1783 à 1787, publié avec Louis Couret; | *Le peuple instruit par ses propres vertus*, (instructions et anecdotes) 1787, 2 volumes in-12, réimprimés en 1805; | *Ecole historique et morale du soldat et de l'officier*, 1788, 3 vol. in-12; | *Le Mentor vertueux, moraliste et bienfaisant*, 1788, in-12; | *Esprit de Mably*, 1789; | *Esprit de Condillac*, 1789; | *Anacharsis*, ou *Lettres* d'un troubadour sur cet ouvrage, 1789, in-8°; | *Nouvelles pièces intéressantes*, servant de supplément à tout ce qu'on a publié sur les états-généraux et sur l'éducation des princes destinés à régner, 1790, 2 vol. in-8°; | *La Morale en action*, in-12; | *La Morale en exemples*, 1801, 3 vol. in-12; | *Fablier de la jeunesse et de l'âge mûr*, 1801, 2 vol. in-12; | *Nouveau magasin des petits enfans*, 1802, 2 vol. in-12; | *Fablier en vers*, 1802, in-12; | *Recueil de prières faisant suite au Psautier* de La Harpe, et contenant toutes celles qui se trouvent dans la Bible, 1803, in-12; | *A l'abbé Delille*, épître en vers, pour l'engager à rentrer dans sa patrie, 1802; | *L'arrivée de Bonaparte à Lyon*, cantatille, 1802; | *Aux Anglais, vaticination* (stances), 1811; | *La terreur et les terroristes*, 1814. Bérenger a aussi publié des poésies fugitives dans divers almanachs, principalement dans celui des Muses. Il est mort à Lyon le 26 septembre 1822, à l'âge de 73 ans.

* BÉRENGÈRE, fille de Raymond IV, comte de Barcelone, fut célèbre par son esprit et par sa beauté. Recherchée par plusieurs souverains, et notamment par Alphonse VIII, roi de Castille, elle épousa ce prince à Saldana, en 1128, avec beaucoup de pompe, fit l'ornement de sa cour, et donna plusieurs fois des preuves d'un mérite rare et d'une fermeté au-dessus de son sexe. S'étant renfermée dans Tolède, en 1139, pour défendre cette ville contre les Maures, elle parut sur les remparts, et traita de lâches des hommes qui venaient ainsi assiéger une femme, tandis que la gloire les appelait sous les murs d'Oreja, dont le roi de Castille, en personne, faisait le siége. Les chevaliers maures, par un esprit de galanterie qui donne une idée des mœurs de ce temps-là, ordonnèrent la retraite, et l'armée musulmane défila devant la reine, en célébrant ses vertus et sa beauté. Les Castillans ayant ensuite décapité, par représailles, deux généraux mahométans, et placé leurs têtes sur le sommet du palais des rois à Tolède, la reine ne put souffrir ces odieux trophées; après les avoir fait enlever et déposer sur deux chars funèbres, elle les fit porter aux veuves des deux généraux maures. Cette princesse, aimée de ses sujets, estimée des ennemis même, mourut le 3 février 1149, laissant deux fils, Sanche et Ferdinand, et une fille qui épousa le roi de Navarre.

BÉRÉNICE. *Voyez* CALLIPATIRA, femme célèbre d'Athènes.

BÉRÉNICE, fille de Ptolémée *Philadelphe*, et d'Arsinoé, épousa son frère Ptolémée *Evergètes*, 246 ans avant Jésus-Christ. La même année, ce roi étant sur le point de faire la guerre à Séleucus roi de Syrie, Bérénice, pour obtenir que son mari retournât bientôt victorieux, voua sa chevelure à Vénus. A son retour, elle coupa ses cheveux, et les offrit dans un temple; mais comme on ne les y trouva pas le lendemain, un mathématicien, nommé *Conon*, assura qu'ils avaient été enlevés au ciel, et mis entre les astres.

Effectivement, ils occupent encore aujourd'hui une place dans le ciel astronomique, sous le nom de *Coma Berenices*. Catulle les a célébrés par un poème.

BÉRÉNICE, autre fille de Ptolémée *Philadelphe*, fut mariée par son père à Antiochus le Dieu, roi de Syrie, 257 ans avant J. C. Ce dernier avait alors une autre femme nommée *Laodice*, et il en avait eu Séleucus, dit *Callinicus*, et Antiochus qu'on surnomma l'*Epervier*. Sept ou huit ans après, l'an 246 avant J.-C., Antiochus rappela Laodice, laquelle craignant l'esprit volage de ce prince l'empoisonna, et fit assiéger Bérénice qui s'était retirée avec son fils, dans l'asile de Daphné, au faubourg d'Antioche. Ptolémée Evergètes, son frère, se mit en campagne pour la secourir : mais avant son arrivée, le fils de Bérénice tomba entre les mains de Cénée, émissaire de Laodice, et fut massacré. Sa mère monta sur un chariot, poursuivit l'assassin, le tua d'un coup de pierre, et se renferma dans Antioche, où elle fut prise et étranglée.

BÉRÉNICE, fille de Ptolémée Aulètes, fit étrangler son mari Séleucus, pour épouser Archélaüs, qui fut tué dans un combat. Ptolémée rétabli sur son trône, d'où ses sujets l'avaient chassé, la punit de mort l'an 55 avant Jésus-Christ.

BÉRÉNICE de Chio, l'une des femmes de Mithridate Eupator. Ce prince, vaincu par Lucullus, craignant que le vainqueur ne prît un château où ses femmes étaient retirées, et ne les violât, leur envoya un eunuque pour les faire mourir. Bérénice donna à sa mère une partie du poison que l'eunuque lui offrait, et en ayant pris trop peu pour mourir assez tôt, ce barbare l'étrangla l'an 71 avant J. C. « Cette horrible » action de Mithridate, dit un historien, » passerait encore aujourd'hui, chez les » Orientaux, pour un trait héroïque ; » chez nous, ce n'est qu'une abomina- » tion, le fruit horrible de trois passions » réunies, la lubricité, la jalousie et la » cruauté. »

BÉRÉNICE, fille de Costobare et de Salomé, sœur d'Hérode le Grand, épousa Aristobule, fils de ce prince. Elle vécut mal avec lui, et contribua à sa mort par ses plaintes et par ses intrigues. Elle se maria à Theudion, oncle d'Antipater, fils d'Hérode, après la mort duquel elle alla à Rome. Antonia, femme de Drusus, lui témoigna beaucoup d'amitié. Bérénice mourut quelque temps après. Son fils du premier lit, Agrippa, fit un voyage à Rome, l'an 36 de J. C., où il reçut de grands services d'Antonia.

BÉRÉNICE, fille d'Agrippa l'Ancien, et sœur aînée d'Agrippa le Jeune, roi des Juifs, fut mariée à Hérode son oncle, à qui Claude donna le royaume de Chalcide : c'est elle dont il est parlé au chapitre 25 des Actes des Apôtres, qui vit Paul dans les fers et entendit la défense de ce grand homme. Elle demeura quelque temps veuve après la mort d'Hérode ; mais pour étouffer le bruit très bien fondé qu'elle avait un commerce incestueux avec son frère, elle épousa Polémon, roi de Cilicie, après l'avoir engagé à se faire circoncire. Elle le quitta ensuite pour son ancien amant. C'est elle qui conseilla aux Juifs de se soumettre aux Romains ; mais n'ayant pu rien gagner sur ce peuple indocile, elle se rangea du côté de Titus, et s'en fit aimer. On assure que cet empereur qui, malgré tout le bien qu'on en dit, avait les passions très violentes, voulut l'épouser, et la faire déclarer impératrice ; mais que la crainte des murmures du peuple Romain l'obligea de la renvoyer, malgré lui et malgré elle, dès les premiers jours de son empire. Cette séparation de deux amans passionnés a été mise sur le théâtre français, par Corneille et Racine.

BERENICIUS, homme inconnu, qui parut en Hollande l'an 1670. On crut que c'était quelque religieux apostat. Il gagnait sa vie à ramoner des cheminées et à aiguiser des couteaux. Il mourut dans un marais, étouffé par un excès de vin. Ses talens, si l'on en croit quelques historiens, étaient extraordinaires. Il versifiait avec une telle facilité, qu'il récitait soudain en assez bons vers ce qu'on lui disait en prose. On l'a vu traduire du flamand, en vers grecs ou latins, les gazettes, en se tenant debout sur un pied. C'était une espèce d'improvisateur. Et d'après tout ce que l'on en raconte, on est porté à croire qu'il y a autant de charlatanisme d'un côté que d'exagération et de crédulité de l'autre. On lui attribue la satire ou poème héroïco-burlesque, intitulé *Georgarchomiomachia*.

BÉRÉTIN (Pierre), né à Cortona dans la Toscane, en 1596, montra d'abord peu de talent pour la peinture ; mais ses dispositions s'étant développées tout à coup, il étonna ceux de ses compagnons qui s'étaient moqués de lui. Rome, Florence le possédèrent successivement. Alexandre VII le créa chevalier de l'éperon d'or. Le grand duc Ferdinand II lui donna aussi

plusieurs marques de son estime. Un jour ce prince admirant un enfant qu'il avait peint pleurant, il ne fit que donner un coup de pinceau, et il parut rire ; puis avec une autre touche, il le remit dans son premier état : *Prince*, lui dit Bérétin, *vous voyez avec quelle facilité les enfans pleurent et rient.* Il mourut de la goutte en 1669. Son commerce était aimable, ses mœurs pures, son naturel doux, son cœur sensible à l'amitié. Son génie était vaste, et demandait de grands sujets à traiter. Il mettait une grâce singulière dans ses airs de tête, du brillant et de la fraîcheur dans son coloris, de la noblesse dans ses idées ; mais son dessin était peu correct, ses draperies peu régulières, et ses figures quelquefois lourdes. Bérétin, connu aussi sous le nom de *Pierre de Cortone*, ne réussit pas moins dans l'architecture.

* **BERG** (Jean-Pierre), philologue, théologien et orientaliste, professa la théologie dans l'université de Duisbourg, où il mourut en 1800. Son principal ouvrage est : *Specimen animadversionum philologicarum ad selecta Veteris Testamenti loca*, Leyde, 1761, in-8°. Il a eu beaucoup de part au *Symbola litteraria Duisburgs*, La Haye et Duisbourg, 1786.

* **BERGALLI** (Charles), mineur conventuel, mort en 1679, professa la théologie à Palerme, sa patrie, et se distingua dans la prédication. On a de lui des *Mélanges de poésies* et des *OEuvres de philosophie*, Pérouse, 1649.

* **BERGALLI** (Charles), moine italien de l'ordre des mineurs conventuels, était né à Palerme, et avait de la réputation comme prédicateur en 1650. Il prêcha cette année-là le carême à Bologne. Il fut professeur de philosophie et de théologie dans les couvens de son ordre, provincial en Sicile, et gardien du grand couvent à Palerme, où il mourut le 17 novembre 1679. Il publia un ouvrage de philosophie, sous ce titre : *De objecto philosophiæ;* Pérouse, 1649, in-4°. On assure qu'il avait écrit : | un poème épique italien intitulé *Davidiade ;* | des mélanges de poésie latine, *Poësis miscellanea ;* | un livre élémentaire de médecine, *Tyrocinium medicæ facultatis ;* mais ces ouvrages n'ont jamais été imprimés.

* **BERGALLI** (Louise), femme célèbre par ses talens dans la littérature et les arts, née à Venise le 15 avril 1703. Elle étudia le dessin et la peinture sous le célèbre Rosalba, et se sentant un goût décidé pour la poésie dramatique, elle prit des leçons d'Apostolo Zeno, poète alors attaché à la cour de Vienne. Ses principaux ouvrages sont *Agide rè di Sparta*, drame en musique, Venise, 1725 ; | l'*Elenia*, drame en musique, 1730 ; | *Le aventure del poeta*, comédie ; | *Elettra*, tragédie, 1743. | *La Bradamante*, drame en musique, 1747 ; | *La Theba*, tragédie, 1758 ; | *Le commedie di Terenzio tradotte in versi sciolti*, in-8° ; | Des traductions en prose italienne des tragédies de Racine, du *Jonathas* et de l'*Absalon* de Duché, des *Machabées* de la Mothe. On lui doit encore un recueil intéressant sous ce titre : | *Componimenti poetice delle più illustri rimatrici d'ogni secolo, raccolti da Luiza Bergalli*, etc. Venise, 1726, in-12, et beaucoup de *Canzoni*, et autres poésies insérées dans plusieurs recueils de son temps.

* **BERGAMASCO** (Jean-Baptiste), peintre, ainsi nommé de la ville de Bergame sa patrie. Il passa en Espagne sous le règne de Charles-Quint, et fut un de ceux qui contribuèrent le plus à naturaliser dans cette contrée le goût fier et mâle de Michel-Ange, dont il avait reçu des leçons en Italie. Il peignit pour Charles-Quint de grandes *compositions à fresque* dans le palais royal de Madrid que l'on construisait alors. Il mourut en 1570 à Madrid, dans un âge fort avancé. Ses deux fils Granelo et Fabrice excellèrent dans le genre grotesque.

BERGAME. *Voyez* FORESTI.

* **BERGASSE** (Nicolas), célèbre avocat né à Lyon, en 1750, d'une famille originaire de Tarascon (Arriège), et mort à Paris le 29 mai 1832, à 82 ans, fit d'excellentes études au collége de l'Oratoire de Lyon, et fut député en 1789, aux états-généraux par le tiers-état de cette ville. Il publia à cette époque une brochure intitulée : *Cahier du tiers-état à l'assemblée des états-généraux*. Bergasse sortit de cette assemblée, dès le mois d'octobre de la même année, et exposa les motifs qui l'avaient porté à cette démarche dans un écrit où il présentait le résultat de ses réflexions sur la constitution de 1791. Il écrivit contre les assignats, et prit part à la rédaction des *Actes des apôtres* que Peltier rédigea de 1789 à 1791. Arrêté à Tarbes, en 1793, comme suspect, il fut conduit à Paris, et il aurait été mis en jugement sans la révolution du 9 thermidor qui lui rendit la liberté. Depuis il vécut toujours dans la retraite. A l'époque de la seconde invasion des armées alliées en

France, il se trouvait à Paris, où l'empereur Alexandre, qui lui témoignait une considération particulière, l'honora d'une visite, et voulut même se l'attacher. Mais Bergasse se refusa aux offres les plus brillantes. On a de lui : | *Discours prononcé à l'hôtel-de-ville de Lyon sur cette question : Quelles sont les causes générales des progrès de l'industrie et du commerce, etc*, 1774, in-8° : | *Théorie du monde et des choses animées suivant les principes de Mesmer*, in-fol., 1784 ; tiré à cent exemplaires et réimprimé la même année à La Haye, sous le titre de *Considérations sur le magnétisme animal*, in-8° ; | *Lettres sur les états-généraux*, in-8°, 1784 ; | *Discours sur les crimes et les tribunaux de haute trahison*, 1789, in-8° ; | *De la liberté du commerce* ; | *Protestation contre les assignats monnaies*, 1789, in-8° ; | *Lettres à ses commettans au sujet de sa protestation*, 1790, in-8° ; | *Réflexions sur le projet de constitution*, 1791, in-8° ; | *Réponse au mémoire de Montesquiou sur les assignats*, 1791, in-8° ; | *Mémoire contre Beaumarchais dans l'affaire Kornmann*, etc. En 1821, M. Bergasse publia | l'*Essai sur la propriété*, ou *considérations morales et politiques sur la question de savoir s'il faut restituer aux émigrés les héritages dont ils ont été dépouillés durant le cours de la révolution* ; l'auteur fut poursuivi pour cette production devant le jury qui l'acquitta sur la proposition même du ministère public. Enfin on lui doit encore | *Essais de philosophie religieuse*. Dans ses dernières années, cet écrivain tourna toutes ses pensées vers la religion, et ne pensait qu'avec regret à quelques-uns de ses anciens écrits.

BERGASSE (Alexandre), frère du précédent, naquit à Lyon en 1747, et s'adonna d'abord au commerce, qu'il quitta bientôt pour s'occuper, avec plus de liberté, de l'œuvre des convulsions. Il était intimement lié avec Desfours de Genetière, et il le seconda de tout son zèle pour propager ses erreurs. Il fut du nombre de ceux qui ne voulurent point reconnaître le concordat de 1801. Il est mort à Lyon le 19 février 1820. Il a composé et fait imprimer un livre intitulé *Réfutation des faux principes et des calomnies avancées par les jacobins pour décrier l'administration de nos rois, et justifier les usurpateurs de l'autorité royale et du trône, par un vieux Français*, Lyon, 1816, in-8°. La vente de cet ouvrage, particulièrement dirigé contre la Charte, fut défendue ; et M. Bergasse consentit à sa suppression, pour éviter les poursuites des tribunaux, de sorte qu'il est très difficile d'en trouver des exemplaires.

* BERGEN (Thierry Van), célèbre peintre de paysages, né à Harlem, mort en 1689. Ses tableaux sont recherchés. Il en existe plusieurs au Musée. Ils sont bien composés, d'une assez bonne couleur, mais la touche en est un peu molle. — Il y a un autre peintre du même nom, né à Bréda vers 1670 ; qui donnait les plus grandes espérances, mais qui mourut fort jeune. On cite de lui une *sainte famille*, dans le genre de Rembrandt, qu'on ne distinguait des ouvrages de ce maître, que parce qu'elle était d'un meilleur goût de dessin.

* BERGEN (Charles-Auguste de), anatomiste et botaniste allemand, né le 11 août 1704, à Francfort-sur-l'Oder, mort en 1760, fut l'élève de Boerhaave : il fut reçu médecin dans sa patrie, et y professa ensuite avec succès l'anatomie et la botanique. On lui doit | *Flora franco-furtana*, in-8°, d'après la méthode de Tournefort, qu'il publia en 1750, estimée particulièrement pour les préceptes élémentaires qui la précèdent, et qui sont remarquables par leur précision et leur vérité ; | *Classes conchyliorum*, 1760, in-4°. | *Icon nova ventriculorum cerebri*, 1734, et plusieurs autres ouvrages d'anatomie : *Programma de pia matre ; programma de nervis ; methodus cranii ossa dissuendi*, etc. On a encore de lui un grand nombre de *dissertations* savantes, insérées dans la *collection des thèses anatomiques*, recueillies par Haller et dans les *Mémoires des Savans*.

* BERGER (Théodore), professeur de droit et d'histoire à Cobourg, né en 1683 à Unterlautern, mort en 1773, est connu par son *Histoire universelle synchronistique des principaux états de l'Europe, depuis la création du monde jusqu'à nos jours*, 1729, in-fol. (en allemand). Cette histoire, qui est estimée, a obtenu cinq éditions, et a été continuée par Wolfgany Jœger, professeur à Altdorf, Cobourg, 1781, in-fol.

BERGER (Jean-Godefroi-Emmanuel), théologien luthérien, né en Lusace en 1773, mort le 20 mai 1803. On a de lui : | *Histoire de la philosophie des religions, ou tableau historique des opinions et de la doctrine des philosophes les plus célèbres sur Dieu et la religion*, 1800,

Berlin, in-8°; | *Introduction pratique au nouveau Testament*, Leipsick, 1798, 2 vol. in-8°. | *Essai d'une introduction morale au nouveau Testament*, 1797, in-8°. Tous ces ouvrages sont écrits en allemand. Il paraît que Berger était libre dans ses opinions.

BERGERAC. *Voyez* CYRANO.

BERGERET (Jean-Pierre), médecin et botaniste distingué, né à Lasseube, près Oléron, le 25 novembre 1751, mort à Paris le 28 mars 1813, a publié *Phytonomotechnie universelle*, c'est-à-dire l'art de donner aux plantes des noms tirés de leurs caractères, Paris, Didot, 1783 et années suivantes, 27 livraisons, formant 5 vol. in-folio avec 328 planches. L'ouvrage n'est pas achevé, et la 21[e] liv. n'a jamais paru. — Il ne faut pas le confondre avec un autre médecin et professeur d'histoire naturelle du même nom, mort en 1814. Ce dernier était né à Morlaas, dans les Basses-Pyrénées, dont il a publié une Flore, Pau, 1803, 2 vol. in-8°, qui n'est pas terminée.

BERGHEM (Nicolas), peintre, excellent paysagiste, né à Amsterdam en 1624, montra dès son enfance les plus grandes dispositions pour la peinture. Le château de Benthem, où il demeura longtemps, lui offrait des vues agréables et variées, qu'il dessina d'après nature. Ses tableaux sont remarquables par la richesse et la variété de ses dessins, par un coloris plein de grâces et de vérité. Le roi de France en possède deux. Ce peintre mourut en 1683. La douceur et la timidité formaient son caractère, et l'avarice celui de sa femme. C'était à la fois une harpie et une mégère. Elle s'emparait de son argent, et le laissait à peine respirer : elle était dans une chambre au-dessous de son atelier, pour frapper au plancher toutes les fois qu'elle s'imaginait que son mari allait s'endormir. Le seul plaisir de Berghem était de peindre. Il disait en badinant que *l'argent est inutile à qui sait s'occuper*.

BERGIER (Nicolas), naquit à Rheims en 1557. Il fut professeur dans l'université de cette ville. Il s'adonna ensuite au barreau, et s'y fit un nom. Les habitans de Rheims l'envoyèrent souvent à Paris, en qualité de député, pour les affaires de leur ville. Le président de Bellièvre lui procura une pension de 200 écus, et un brevet d'historiographe. Il mourut en 1623. On a de lui | les *Antiquités de Rheims*, 1635, in-4°; | l'*Histoire des grands chemins de l'empire Romain*, traduite en plusieurs langues, et réimprimée à Bruxelles, en 2 vol. in-4°, 1729. Elle réunit tout ce qu'on pouvait dire de plus curieux sur cette matière. Les savans l'estiment beaucoup et avec raison. On trouve cet ouvrage en latin dans le 10[e] vol. des *Antiquités romaines* de Grævius.

BERGIER. *Voyez* GEOFFROI (Étienne-François).

BERGIER (Nicolas-Silvestre), docteur en théologie, curé de Flanchebouche, diocèse de Besançon, chanoine de la métropole de Paris, né à Darnay en Lorraine, le 31 décembre 1718, s'est fait connaître par un grand nombre d'écrits utiles et savans. Après avoir préludé dans la carrière des lettres par quelques ouvrages légers, et remporté deux fois le prix d'éloquence à l'académie de Besançon, il s'élança dans un champ plus vaste, et fit bientôt servir sa plume à un objet plus noble et plus glorieux, celui de défendre la religion chrétienne contre les attaques multipliées des incrédules, qui, plus acharnés que jamais à sa destruction, se flattaient déjà d'asseoir l'impiété sur ses ruines. | *Le déisme réfuté par lui-même*, imprimé en 1765, 2 vol. in-12, fut le premier ouvrage que Bergier publia en sa faveur. Il y attaque particulièrement J. J. Rousseau; il le combat avec ses propres armes et ne lui oppose pour l'ordinaire que ses propres sentimens établis dans quelques autres endroits de ses ouvrages. C'est là qu'il manie heureusement la comparaison de l'aveugle-né, pour expliquer le rapport de notre raison avec la nature et les ouvrages de Dieu; qu'il prouve la nécessité et l'existence de la révélation, la voie dont Dieu veut se servir pour nous la faire connaître; qu'il combat la tolérance, et justifie pleinement la religion des maux qu'on lui attribue; qu'il démontre l'inutilité et les faux principes du nouveau plan d'éducation tracé dans l'*Emile*, allie le christianisme avec la politique, réfute enfin d'une manière victorieuse l'Apologie de Rousseau contre le Mandement de l'archevêque de Paris, etc. Cet ouvrage fut bientôt suivi d'un autre. | La *Certitude des preuves du Christianisme* parut en 1767, in-12. L'auteur l'opposa à l'*Examen critique des apologistes de la Religion chrétienne*, ouvrage insidieux, longtemps connu en manuscrit, et qui avait fourni les matériaux à un grand nombre de livres impies, avant que Fréret le mît au jour. L'abbé Bergier dévoile la passion

et la mauvaise foi de cet incrédule, que le masque de la modération pouvait déguiser, et sans s'étonner de ce groupe énorme de raisonnemens spécieux, il les attaque en détail, fait voir l'illusion de chacun en particulier, et renverse ainsi l'édifice entier. Il donna en 1769 son | *Apologie de la Religion chrétienne*, ouvrage plus étendu que les deux précédens; mais où l'on trouve la même précision, la même clarté, la même modération. L'auteur y combat Boulanger, auteur du *Despotisme oriental*, de l'*Antiquité dévoilée*, et du *Christianisme dévoilé*. | La *Suite* de cette *Apologie* ou *Réfutation des principaux articles du Dictionnaire philosophique* présente une précision, une énergie, un laconisme admirables. L'abbé Bergier en revenant plusieurs fois aux mêmes objets où ses adversaires, qui se répètent sans cesse, le rappellent, paraît toujours armé de nouvelles raisons et de nouvelles autorités; et quoiqu'il satisfasse toujours, il ne s'épuise jamais, et oppose à la monotonie des philosophes une fécondité et une variété qui forment un contraste peu avantageux à la cause de ces messieurs. Le *Système de la Nature* faisait beaucoup de ravages. Bergier lui opposa en 1771 son | *Examen du Matérialisme*, 2 vol. in-12. C'est dans cet ouvrage que le célèbre apologiste de la religion fait l'anatomie de la monstrueuse production qu'il réfute, avec une exactitude qui tient du scrupule, mais qui le met à l'abri du reproche que quelques philosophes avaient osé faire à d'autres, d'avoir passé sous silence des objections essentielles. Dans le premier volume il détruit le matérialisme, et dans le second il justifie la religion, et traite de la Divinité, des preuves de son existence, de ses attributs, de la manière dont elle influe sur le bonheur des hommes, etc. Dans sa | *Réponse aux Conseils raisonnables* qu'il donna en 1772, il réfute les sophismes et les sarcasmes de Voltaire. En 1780 parut son | *Traité historique et dogmatique de la vraie religion, avec la réfutation des erreurs qui lui ont été opposées dans les différens siècles*, Paris, 1780, 12 vol. in-12 : ouvrage plein de choses, riche en observations de tous les genres; histoire, physique, géographie, politique, morale, philosophie, érudition sacrée, tout se réunit sous la plume du savant, éloquent et judicieux auteur, pour faire un tableau simple par son objet principal, quoique infiniment composé par la diversité de ses rapports et la multitude des parties qui concourent à former ce précieux ensemble. En 1788 et années suivantes, il publia son | *Dictionnaire théologique*, 3 vol. in-4°, faisant partie de *l'Encyclopédie méthodique*. On y retrouve en général la vaste érudition, la logique rigoureuse, le style coulant, rapide, aisé de ses autres productions; mais çà et là, ainsi que dans l'ouvrage précédent, un peu trop d'indulgence ou de complaisance envers les gens d'une secte qui ne dédaignait point ses talens, une espèce d'égards pour des erreurs accréditées, et de composition avec quelques préjugés dominans. « Je crois quelquefois, a dit un critique, entendre la » religion qu'il a si savamment défendue, » lui dire avec un ton de tendresse et de » plainte : *Tu quoque, Brute!* » Des hommes respectables ont témoigné leurs regrets sur son association à une tourbe d'écrivailleurs, que le chef lui-même appelait *une race détestable de travailleurs, qui ne sachant rien, et se piquant de savoir tout, cherchèrent à se distinguer par une universalité désespérante, se jetèrent sur tout, brouillèrent tout, gâtèrent tout, mettant leur énorme faucille dans la moisson des autres* (1). Il est certain que cette

(1) On voit que Feller adresse ici au pieux et savant auteur du *Dictionnaire théologique* deux reproches assez graves : le premier, d'y ménager dans quelques endroits des erreurs ou des préjugés accrédités; le second, de s'être associé aux encyclopédistes et d'avoir fait beaucoup de mal, en accollant une doctrine pure et sainte à leurs doctrines licencieuses et impies.

Sur le premier reproche qui ne précise rien, des théologiens très-orthodoxes, après avoir beaucoup lu M. Bergier, demandent quelles sont ces erreurs qu'il a ménagées, et dans quels articles de son Dictionnaire on peut les saisir. Sans doute, l'on n'a à reprocher à ce grand homme que d'avoir, dans des matières laissées à la discussion des scholastiques, embrassé des sentimens qu'on ne partage pas avec lui; mais cela n'est certainement pas ménager l'erreur et composer avec elle.

Quant à son association aux encyclopédistes, il est certain, disent ses censeurs, que l'aversion des hommes les plus sages pour l'*Encyclopédie* a cessé et qu'ils l'ont achetée sans aucune défiance, dès qu'ils l'ont vue décorée du nom de M. Bergier. Ainsi, à les entendre, parce qu'il avait fourni la partie théologique, les plus sages ont bonnement cru que les autres partie. étaient excellentes, quoique travaillées par des impies; que le cynisme révoltant de leurs précédentes productions ne se retrouvait pas dans celle-ci, et qu'ils y faisaient au contraire amende honorable de leurs blasphèmes; en un mot, que le nom et le concours de M. Bergier purifiant tout, ils pouvaient acheter ce pernicieux ouvrage. Ceci n'est pas une simple conjecture : *il est certain*, on l'a tranchément prononcé, que les plus sages, au nom seul de M. Bergier, ont été

association a infiniment contribué à répandre un ouvrage pernicieux, vaste magasin d'erreurs de tous les genres, dont les lecteurs chrétiens avaient la plus grande aversion, et qui depuis qu'il fut décoré du nom d'un auteur si sage et si religieux, trouva place dans les bibliothèques les plus scrupuleusement composées. Mais cette démarche imprudente où son zèle peut lui avoir fait illusion, n'empêchera pas qu'il ne soit considéré à juste titre, pour un des plus zélés apologistes modernes du christianisme. Ce qui distingue particulièrement l'abbé Bergier, ce qui fait le caractère exclusif de ses ouvrages parmi les apologies de la religion, c'est une logique d'une précision et d'une vigueur étonnantes, qui se montrant dans une seule et même matière sous des formes absolument différentes, attaque le sophisme en tant de manières à la fois, le frappe si rudement sur les endroits où sa résistance paraissait le mieux assurée, que la victoire se décide toujours par cette lumière pleine et brillante qui ne laisse subsister aucun nuage de l'erreur. Je ne sais s'il est possible d'avoir plus de connaissances en tant de genres divers, mais particulièrement dans l'histoire, la théologie, la critique, et surtout dans cette immensité de brochures et de compilations de toutes les espèces, que les Encelades de ce siècle ont entassées comme des monts, pour abattre, si ce triste exploit pouvait être l'ouvrage des mortels, le trône de l'Eternel. Personne ne connaît et ne confond mieux les ruses et les détours de ces esprits faux et tortueux, ces petits artifices que le mensonge emploie avec un art qui lui est honteusement propre, ces fruits odieux de la mauvaise foi, ces tours de malice noire, cette impiété maligne, comme parle l'Ecriture, qui dirige les attaques de l'ennemi contre le lieu saint (*Quanta malignatus est inimicus in Sancto!* Psal. 73). Tout cela s'évanouit comme une fumée devant les regards de l'éternelle et invincible vérité, présentée avec ses traits naturels par cet homme de zèle et de génie (*Ad nihilum deductus est in conspectu ejus malignus.* Ps. 14). C'est surtout dans ce genre d'argument qu'on appelle *rétorsion*, que Bergier excelle; c'est par lui ordinairement qu'il consomme son triomphe. A peine a-t-il repoussé les attaques des adversaires du christianisme, qu'il les attaque lui-même avec leurs propres armes, tournées contre eux avec une célérité et une adresse qui étonne le lecteur; et que mettant, pour ainsi dire, la religion hors de l'arène, il y place le philosophisme et l'accable de mille traits. Nous ne parlerons pas de son Traité sur l'*Origine des dieux du paganisme*, ouvrage où l'on ne trouve ni sa logique, ni la marche judicieuse de sa vaste érudition : il le répudia en quelque sorte lui-même par l'éloge qu'il a fait plusieurs fois de l'*Histoire des Temps fabuleux*, dont le résultat lui était tout-à-fait

fascinés jusqu'à juger et à agir ainsi, c'est-à-dire, jusqu'à juger sans ombre de sagesse ni de jugement. Si l'on réussit, au moyen de semblables assertions et en choquant toutes les vraisemblances, à flétrir un nom si glorieux, quelle réputation restera entière?

Au reste, l'on doit être loin de supposer aucune méchanceté à ceux qui sont si révoltés d'une association qui probablement révolta M. Bergier lui-même, et pour laquelle il eut à vaincre une forte répugnance. Elle n'a pas eu la funeste influence qu'on lui prête, et voici ce qui peut le persuader. D'abord, il était indubitable que l'*Encyclopédie* serait publiée, quelque parti qu'il prît; seulement la théologie, s'il avait refusé de la traiter, l'aurait été par d'autres et peut-être de la manière la plus perfide. Son association n'a donc rien fait pour la publication de l'ouvrage, et il serait injuste de la lui imputer. Mais n'est-il pas vrai au moins qu'elle lui a donné crédit et beaucoup contribué à le répandre? On peut répondre que l'*Encyclopédie* fut, au commencement comme aujourd'hui, achetée par des hommes sans principes et décidément impies, ensuite par ceux qui ne font profession ni d'impiété ni de christianisme. Les premiers voulaient cet ouvrage précisément parce qu'il était mauvais, et les seconds quoiqu'il le fût; tous par un goût de curiosité et de dépravation, sans aucun égard au travail de M. Bergier, et ne se proposant pas de le lire. Mais ses nombreux collaborateurs étaient trop connus; la plupart s'étaient fait, par de hideux écrits, une célébrité trop odieuse, pour ne pas inspirer la plus forte défiance aux hommes sages, et aucun d'entre eux n'a dû faire les frais de cette immense et coûteuse collection encyclopédique. L'association de M. Bergier n'a donc eu et ne devait avoir aucun mauvais effet.

On peut ajouter encore, qu'en surmontant sa répugnance pour cette association, il a probablement empêché que l'arche sainte de la nouvelle alliance ne fût profanée; que la science de Dieu, renfermée dans les écritures et les traditions saintes, ne fût indignement exposée; en un mot, qu'on ne fît servir au scandale et à la perte de plusieurs la religion que le ciel a donnée à la terre pour l'édification et le salut de tous. S'il n'a pu empêcher la publication de ce répertoire monstrueux où l'art le plus infernal a partout adroitement mêlé le mensonge, l'impiété et le vice, avec l'histoire, les sciences et les arts, il a du moins placé le remède à côté du poison; et la doctrine saine et lumineuse de son *Dictionnaire* en a peut-être guéri plusieurs que les mauvaises doctrines des autres parties de l'encyclopédie avaient déjà mortellement blessés. Ainsi, tout judicieusement pesé, son association aux encyclopédistes avait des motifs plausibles, et nous ne répugnons pas à croire (ce qui nous a été certifié) qu'il y avait été encouragé par les hommes les plus religieux, et en particulier par monseigneur l'archevêque de Paris.

contraire. « Il était, dit l'abbé Barruel, du » petit nombre de ceux qui pouvaient le » juger; mais je puis assurer que je n'ai » point vu d'admirateur plus sincère et » plus éclairé de cette estimable production de M. du Rocher, que l'abbé Bergier lui-même : il la louait, la préconisait partout, et disait hautement *que » le système de la fable expliquée par » l'histoire, était mieux prouvé que le » sien et méritait la préférence à tout » égard* (1). » Bergier mourut à Paris le 9 avril 1790.

* **BERGIUS** (Pierre-Jonas), médecin et professeur d'histoire naturelle à Stockholm, membre de l'académie des sciences de cette ville, mort en 1791, est connu par plusieurs bons écrits. Ayant reçu de Grubb, directeur de la compagnie des Indes de Suède, un herbier considérable de plantes du cap de Bonne-Espérance, il donna la description de ces plantes, sous le titre de : | *Descriptiones plantarum ex Capite Bonæ Spei*, Stockholm, 1767, in-8°. Cet ouvrage est plus souvent cité sous le titre de : *Flora Capensis*. Bergius fit connaître beaucoup de végétaux de cette colonie, qui avaient échappé jusqu'alors aux recherches des botanistes. Il publia un grand nombre de mémoires sur les plantes, insérés parmi ceux des différentes sociétés dont il était membre, telles que l'académie des sciences de Stockhlom, la société royale de Londres, etc. Sans sortir de Suède, il trouva le moyen de faire connaître un assez grand nombre de plantes exotiques, et mérita ainsi que Linnée lui consacrât un nouveau genre de plantes, sous le nom de *Bergia*. Il est aussi l'auteur d'une matière médicale du règne végétal, contenant les simples officinales, et celles qui sont alimentaires : | *Materia medica è regno vegetabili, sistens simplicia officinalia pariter atque culinaria*, Stockholm, 1778, in-8°; 1782, 2 vol. in-8°; | d'un traité en suédois, sur les arbres fruitiers, Stockholm, 1780; | et d'un ouvrage plein de recherches sur l'état de la ville de Stockholm, dans le 15e et le 16e siècle. — **BERGIUS** (Bengts ou Benoit), son frère, qui demeurait avec lui, prit part à ses travaux. Les deux frères Bergius avaient, aux portes de Stockholm, un grand jardin où ils élevaient des plantes rares, et qu'ils ont légué à l'académie de Stockholm, avec un capital considérable, pour établir une chaire de jardinage ou d'agriculture. Benoît était commissaire à la banque de Stockholm, et membre de l'académie; né en 1723, il est mort en 1784. Il est l'auteur de plusieurs mémoires sur divers sujets d'histoire naturelle et d'économie, qui sont insérés parmi ceux de l'académie.

* **BERGKLINT** (Olaus), ministre suédois du 18e siècle, cultivait l'histoire, la philosophie et la poésie. On a de lui quelques ouvrages de morale et de littérature à l'usage de la jeunesse, et des poésies entre lesquelles il faut distinguer l'*Ode sur le revers*, que la plupart des Suédois savent par cœur.

BERGLER (Etienne), savant du 18e siècle, mena une vie assez errante à Leipsick, à Amsterdam, à Hambourg, et fut presque toujours aux gages des libraires. Une traduction qu'il fit du Traité des Offices du célèbre Maurocordato, despote de Moldavie et de Valachie, lui concilia la bienveillance de ce prince. Il quitta Leipsick pour se rendre à sa cour; mais ayant trouvé le despote mort, il passa en Turquie, où il vécut et mourut misérablement, après avoir abjuré la religion chrétienne. C'était un homme versé dans les langues grecque et latine; mais d'un caractère dur, peu sociable et inquiet. Il fournit plusieurs articles aux journaux de Leipsick, mais il est principalement connu par des Versions et par des Commentaires, dont les uns ont été publiés sous son nom, et les autres sont anonymes. Nous ne possédons que ses Notes sur Aristophane, insérées dans l'*Aristophanis Comœdiæ undecim, græce et latine*, in-4°, à Leyde, 1760. C'est à M. Burmann qu'on doit cette édition.

BERGMAN (Torbern), chevalier de l'ordre royal de Vasa, professeur de chimie à Upsal, membre de l'académie des sciences de la même ville, associé à celles de Paris, de Londres, de Berlin, de Stockholm, etc., né en 1735 à Catharineberg en Westrogothie, se distingua d'abord comme physicien et naturaliste, et fut disciple de Linnée. La chaire de chimie et de minéralogie que remplissait Wallérius, se

(1) Quel témoignage et quelle nouvelle preuve en faveur de l'immortelle et unique *Histoire des temps fabuleux!* Cela n'empêcha pas que M Court de Gebelin ne fût enthousiasmé de l'ouvrage de Bergier, et ne regardât en toute pitié celui de M. Guérin du Rocher, parce que l'empirique docteur, mort au banquet de Mesmer, était aveuglé par un creux système de son invention, qu'il croyait pouvoir étayer de quelques idées de Bergier; tandis que Bergier, ne cherchant que la vérité, était aussi charmé de la trouver chez un autre que chez lui-même

trouvant vacante par sa retraite, Bergman se mit au nombre des concurrens, et sans avoir jusqu'alors annoncé aucun travail en chimie, il publia un *Mémoire sur la préparation de l'Alun*, qui fut vivement attaqué dans les journaux, et que Wallériuslui-même critiqua. Le prince Gustave, depuis roi de Suède, son protecteur, parvint à le faire approuver par un comité de l'université d'Upsal. Ce *Mémoire* fut suivi d'un grand nombre d'autres, où l'auteur traite souvent de matières utiles, mais où il s'abandonne aussi à des hypothèses et des plans de créations, dans lesquels il n'est pas plus heureux que les confians spéculateurs qui ont couru dans la même carrière. Le principal de ses ouvrages est sa *Sciagraphia mineralis*, qui a été traduite en français, in-8°. Il mourut à Upsal en 1776. L'université a rendu à sa mémoire les honneurs les plus distingués, et l'académie de Stockholm lui a consacré une médaille.

* BERGOING (FRANÇOIS), médecin, député de la Gironde à la Convention, vota dans le procès de Louis XVI, pour l'appel au peuple, la détention et le sursis. Nommé, en mars 1793, membre de la commission des douze, chargée de rechercher les auteurs de complots, et d'examiner les arrêtés de la commune de Paris, Bergoing et ses collègues déployèrent une fermeté qui attira sur eux la haine des anarchistes. Bergoing fut mis hors la loi par décret du 3 octobre, mais il parvint à se soustraire à la mort, et rentra après le 9 thermidor à la Convention, où il continua de lutter contre les montagnards, notamment dans la journée du 1er prairial an 3 (20 mai 1798). Il devint membre du comité de sûreté générale, entra ensuite au conseil des Cinq-cents, prit part à la journée du 18 fructidor an 5 (4 septembre 1797), donna sa démission après le 18 brumaire an 8 (9 novembre 1799), et ne reparut plus dans la carrière législative. Après la nomination de Joseph Bonaparte au trône de Naples, il fut employé dans ses états, et y resta jusqu'en 1815. Il est mort en France il y a quelques années. Bergoing avait été très lié avec Barras.

* BERGON (le comte), grand officier de la légion-d'honneur, membre du conseil d'état impérial, directeur-général des eaux et forêts, etc., fut élu, le 10 janvier 1812, président du collége électoral de l'Aveyron. Le 17 avril 1814, il adressa un discours à *Monsieur*, comte d'Artois, lieutenant-général du royaume, au nom du conseil d'état impérial; le roi le conserva dans son poste de directeur-général des eaux et forêts, ainsi que sur la liste des conseillers. Destitué par Napoléon, en 1815, il reprit ses fonctions, après la seconde rentrée de Louis XVIII. On lui doit quelques ouvrages parmi lesquels on remarque les *Eloges du maréchal d'Estrées, de Clairaut et de Rostout*. Le comte Bergon mourut d'une attaque d'apoplexie, aux Thermes, près Paris, le 6 octobre 1824, à l'âge de près de 84 ans.

BERIGARD (CLAUDE), né à Moulins en 1578, enseigna la philosophie avec réputation à Pise et à Padoue, où il mourut en 1663, à 85 ans. On a de lui | *Circulus Pisanus*, imprimé en 1641 à Florence, in-4° : ouvrage qui l'a fait accuser de pyrrhonisme et de matérialisme avec assez de fondement, | *Dubitationes in Dialogum Galilæi pro terræ immobilitate*, 1632, in-4°. Le vrai nom de ce philosophe est Claude Guillemet de Beauregard.

BERING (VITUS), professeur en poésie à Copenhague, et historiographe du roi de Danemarck, vers le milieu du 17e siècle, a laissé un grand nombre de poésies latines dans tous les genres. On a recueilli plusieurs de ses pièces dans le tome 2 des *Délices des poètes danois*, Leyde, 1693.

* BERING ou BEERING (VITUS), navigateur danois du 18e siècle, né dans le Jutland, acquit dans sa patrie la réputation d'excellent marin, ce qui le fit rechercher par Pierre le Grand qui venait de créer alors une marine. Il se distingua dans toutes les expéditions contre la Suède, et mérita l'honneur d'être choisi pour commander l'expédition de découvertes que la Russie envoya dans les mers du Kamtschatka. Dans ce voyage, terminé en 1628, il reconnut la plus grande partie des côtes septentrionales de cette grande presqu'île, et il s'assura de la séparation des deux continens d'Asie et d'Afrique; il restait à savoir si les terres, à l'opposé de la côte de Kamtschatka, faisaient partie de l'Amérique, ou si elles n'étaient que des îles intermédiaires entre les deux continens. Il fut chargé de décider cette question, et partit le 4 juin 1741 avec deux vaisseaux. Il parvint heureusement à la côte nord-ouest de l'Amérique; mais les tempêtes et le scorbut qui s'était mis dans son équipage, l'empêchèrent de poursuivre ses découvertes. Jeté dans une île dé-

sexte, il y périt misérablement le 8 décembre 1741. Cette île porte aujourd'hui son nom, ainsi que le détroit qui sépare les deux continens, et dont Cook a achevé la reconnaissance. On trouve dans le tome 3 de la collection historico-géographique de Muller, un extrait des *Voyages de Bering*. Cet ouvrage a été traduit en français sous le titre de *Voyages et découvertes faites par les Russes*, Amsterdam, 1766, 2 vol. in-12.

* BERINGTON (JOSEPH), prêtre catholique anglais, né dans le Shropshire, fut envoyé à l'âge de 11 ans à Saint-Omer, pour y faire ses études qu'il acheva à Douai. Il reçut les ordres dans cette dernière ville, et, après avoir rempli vingt ans les fonctions sacerdotales en France, il retourna dans sa patrie, et y remplit les fonctions de son ministère ecclésiastique. En 1814, il fut nommé curé à Buckland, près d'Oxford. Ses ouvrages, qui sont assez nombreux, renferment des opinions sur lesquelles ses supérieurs se sont prononcés, en déclarant qu'elles sont peu orthodoxes. En voici les principaux : | *De l'état et de la conduite des catholiques anglais depuis la réforme*, 1792; l'auteur démontre dans cet écrit que les catholiques anglais se sont toujours distingués par leur soumission aux lois et leur amour de la paix. On y trouve une statistique du catholicisme en Angleterre. | *Vie d'Abailard et d'Héloïse*, in-4°, 1784; l'auteur entreprend dans cet ouvrage de justifier la conduite et la doctrine d'Abailard, quoiqu'elles aient été condamnées par deux conciles, et y mêle d'odieuses insinuations contre saint Bernard; il blâme de plus la croyance aux miracles. | *Réflexions adressées au révérend Père Jean Harwkins*, 1785, ouvrage encore plus hardi que le précédent, où sont blâmés le culte des images, le célibat du clergé, etc., et qui se termine par une exposition des vrais principes catholiques que Berington prétend avoir découverts dans l'ancien traité des controverses. | *Histoire du règne de Henri II et de ses fils*, 1790, in-4°; l'auteur en y parlant de l'affaire de saint Thomas de Cantorbéry, se met en opposition avec toutes les traditions, et dirige encore sa critique sur le culte des images, sur les églises et les monastères, qui ne sont à ses yeux que le fruit de la superstition. En 1789, il y eut à Londres et dans toute l'Angleterre catholique de grands débats entre les vicaires apostoliques et un comité formé à Londres; Berington y prit part. Il fut censuré par les évêques dans leur synode du 24 août 1792. | *Mémoire de Grégoire Pauzani*, traduit de l'italien, 1793. Le père Ploden y répondit victorieusement. | *Examen des événemens appelés miraculeux tels qu'ils sont rapportés dans les lettres d'Italie*, 1706. Il y conteste les miracles dont il reproche à Pie VI d'être l'inventeur, et parle surtout avec dérision de ceux du B. Joseph Labre. Milner lui répondit. | *Histoire littéraire du moyen âge*, 1814, in-4°, traduite en français par M. Boulard. L'autorité ecclésiastique ne sévit point contre Berington, qui mourut le 1er décembre 1827, dans sa cure de Buckland. — Son frère Charles Berington, né en 1748, reçu docteur en 1776, à Paris, fut évêque d'Hiéro-Césarée, en 1786, puis coadjuteur de Thomas Talbot, vicaire apostolique du district du Milieu. Il prit part aux disputes de 1789, et mourut le 8 juin 1798.

BERKELEY ou BERKLEY (GEORGES), né à Londres en 1733, et mort en 1795, était fils du célèbre évêque de Cloyne, et devint chanoine de Cantorbéry. Il se fit un nom comme prédicateur, et l'on cite particulièrement le sermon qu'il prononça pour l'anniversaire de la mort de Charles Ier en 1785, dont le sujet était *Les dangers des innovations violentes dans l'état, quelque spécieux qu'en soit le prétexte, démontrés par l'exemple des règnes des deux premiers Stuarts*. Il fut imprimé pour la sixième fois en 1794.

BERKEN ou BERQUEM (LOUIS), natif de Bruges, était encore jeune lorsqu'il trouva l'art de tailler les diamans vers l'an 1476. S'étant aperçu que le diamant frotté contre un autre l'entamait, il trouva moyen d'en réduire en poudre, et avec cette poudre il parvint à polir les autres; mais cet art est bien perfectionné depuis.

BERKENHEAD (JEAN), anglais, est auteur du *Cabinet de la cour*, qui commença en janvier 1642, lorsque la cour était retirée à Oxford pendant les troubles. Ce journal, assaisonné de plaisanteries et de beaucoup d'esprit, occasiona des désagrémens à son auteur; quand le parti des parlemens l'eut emporté, il fut mis en prison, d'où il sortit lorsque la tranquillité fut rétablie, pour être député au parlement. Il mourut le 4 décembre 1679.

* BERKENHOUT (JOHN), médecin, savant et littérateur anglais, né en 1730 à Leeds, dans le Yorkshire, où il fit ses

premières études, fut d'abord destiné au commerce par son père qui était négociant lui-même. Dans ce but il se rendit en Allemagne pour y étudier les langues étrangères, parcourut ensuite une grande partie de l'Europe, et se fixa à Berlin, auprès de son parent le baron de Bielfedt, académicien. Renonçant bientôt au commerce pour prendre la carrière des armes, il devint capitaine d'infanterie prussienne, et passa avec le même titre au service de l'Angleterre, en 1756. Après la paix de 1773, Berkenhout alla étudier la médecine à Edimbourg. Il y publia l'ouvrage intitulé *Clavis anglica linguæ botanicæ Linnei*, qui est le premier vocabulaire botanique qui ait paru en Angleterre. Il séjourna ensuite plusieurs années à Leyde, où il fut reçu docteur en 1765. Revenu dans sa patrie, il se fixa à Isleworth dans le comté de Middlesex, et publia la *Pharmacopœa medici*, qui eut un grand succès. En 1778, il fut chargé d'une mission diplomatique auprès du congrès des Etats-Unis. Il y fut arrêté sur le soupçon d'intrigues politiques, mais bientôt il obtint sa liberté et revint à Londres où il reçut une pension du gouvernement. Outre les ouvrages que nous avons indiqués, il composa | *Esquisses de l'histoire naturelle de la Grande Bretagne et de l'Irlande*, 1769 ou 1770, 3 vol. in-12, plusieurs fois réimprimées; | *Essais sur la morsure des chiens enragés*, 1773; | *Symptomatologie* ou *Traité des Symptômes des maladies*; | *Biographie Littéraire*, *etc.* Berkenhout qui à tant de connaissances variées joignait encore le goût des beaux arts et de la poésie, mourut à l'âge de 61 ans en 1791.

* BERKEY ou BERCKHEY (Jean le FRANCQ van), savant naturaliste, né à Leyde le 23 janvier 1729. Il n'apprit la langue grecque et la latine qu'à 24 ans; cependant il fut reçu docteur en médecine en 1761. Son discours de réception qui a pour titre *Expositio de structura florum qui dicuntur compositi*, a été imprimé à Leyde, in-4°, 1761. En 1773 il fut nommé professeur d'histoire naturelle à l'université de Leyde. Il mourut dans cette ville, le 13 mars 1812, dans un tel dénûment que sa famille fut obligée de pourvoir à ses derniers besoins. Son cabinet d'anatomie comparée était le plus célèbre de la Hollande. Ses principaux ouvrages, écrits en hollandais, ont été recueillis en 6 vol. in-8°. On a encore de lui un grand nombre de *Mémoires*, insérés dans le recueil de l'académie de Flessingue et de Harlem.

BERKLEI ou BERKLAY (Georges), né à Kiberin, en Irlande, le 12 mars 1684, fut doyen de Derry, et ensuite évêque de Cloyne ou Méath en 1733. Il commença à être connu en France, par le livre intitulé *Alciphron*, ou *le petit Philosophe*, *en 7 Dialogues*, contenant une apologie de la religion chrétienne contre ceux qu'on nomme esprits-forts. Cet écrit parut en français l'an 1734, à Paris, 2 vol. in-12. On y trouve, comme dans tous les autres ouvrages de l'auteur, des opinions singulières. Les objections contre les vérités fondamentales de la religion y sont poussées avec une force capable de faire illusion; et l'on a besoin de méditer les réponses pour en sentir la solidité. La *Théorie de la vision*, qui termine l'ouvrage, est fort estimée. | Ses *Dialogues entre Hylas et Philonoüs*, traduits en français par l'abbé de Gua, 1751, in-12, firent du bruit. Il y soutint qu'il n'y a que des esprits et point de corps, et appuyait ce paradoxe particulièrement sur ce sophisme. « Le même objet vu par un » verre, me paraît quatre fois plus grand » qu'à l'œil, et quatre fois plus petit par » un autre verre. Or, un objet ne peut » avoir 16, 4 et un pied. Ma vue ne m'apprend donc rien de l'étendue de cet » objet, et je puis croire qu'il n'a pas » d'étendue. » Voltaire a entrepris la réfutation de ce sophisme d'une manière à faire triompher Berklei. M. Bergier a été plus heureux. (Voyez la *suite de l'Apol. de la Rel.* art. *Corps*). On a encore de lui | un *Traité sur l'eau de goudron*, qu'on lit avec plaisir, malgré la sécheresse du sujet, et qui vaut mieux que toutes ses spéculations métaphysiques. Cantwel en a donné une bonne traduction en français, in-12. Le style de Berklei est méthodique, élégant et clair. Cet écrivain est mort le 14 janvier 1753.

* BERLICHINGEN (Goetz ou Godefroi de), guerrier allemand, surnommé *Main-de-Fer*, se rendit redoutable par sa bravoure dans les guerres intestines de l'Allemagne, et mourut en 1562. Il a écrit sa *Vie*, imprimée pour la deuxième fois, avec des notes, à Nuremberg, 1775, in-8°. Le poète Goethe en a fait le sujet d'un drame qui a obtenu du succès.

BERLIN (Jean-Daniel), habile organiste, né à Memel en 1710, mort en 1775. Il fut l'inventeur du monochorde

moderne, et a publié | *Elémens de musique à l'usage des commençans*, 1744; | *Instruction pour la tonométrie avec des détails sur le monochorde inventé et exécuté en* 1752, Leipsick, 1767; | *Sonates pour le clavecin*, Augsbourg, 1751.

BERMUDE I, ou VÉRÉMOND, surnommé le *Diacre*, frère d'Aurélio, roi des Asturies, fut tiré du cloître et placé sur le trône après la mort de Mauregat qui avait usurpé la royauté sur Alphonse, fils de Froila. Son élection ne peut être soupçonnée d'intrigue, car à peine fut-il monté sur le trône qu'il invita Alphonse à venir auprès de lui, l'introduisit dans le conseil, et lui confia le commandement de l'armée, lorsqu'il s'aperçut que le peuple, qui d'abord avait paru le redouter, avait moins d'éloignement pour lui. L'ambition des Maures les ayant portés de nouveau à envahir le territoire des chrétiens, Bermude, accompagné d'Alphonse, marcha contre les Infidèles, et les battit complétement dans une action qui eut lieu à Burgos. Alphonse y fit des prodiges de valeur, et fut reçu aux acclamations de tout le peuple. Le généreux Bermude saisit ce moment d'enthousiasme pour abdiquer la couronne en sa faveur, l'an 791. Alphonse, autant par affection que par reconnaissance ne voulut pas souffrir que Bermude retournât dans sa retraite; il lui donna un appartement dans le palais, et lui témoigna jusqu'au moment de sa mort, arrivée vers l'an 800, les mêmes marques de respect que s'il eût encore été roi.

BERMUDE II, fils d'Ordogno III, roi de Léon et des Asturies, avait été proclamé par les grands, vers 982, au préjudice de Ramire III, qui avait succédé à don Sanche. Ce dernier marcha contre lui pour soutenir ses droits. On combattit de part et d'autre avec un acharnement incroyable; Ramire se retira, et mourut peu de temps après. Bermude alors reconnu unanimement, essaya de rétablir l'ordre dans ses états épuisés; mais l'invasion des Maures, commandés par Almanzor, le contraignit à ne plus songer qu'à la guerre. Ayant été défait il fut obligé de se retirer dans les Asturies, où, secouru par les rois de Navarre et de Castille, il remporta une victoire complète sur Almanzor, l'an 998, dans les plaines d'Osma. Sa constitution naturellement faible ne lui permit pas d'achever la délivrance de son pays; il mourut de maladie environ un an après, ayant régné dix-sept ans.

* BERMUDE III, fils d'Alphonse V, roi de Léon et des Asturies, succéda à son père, en 1027. Son règne est remarquable par une révolution qui se fit alors en Espagne, et qui dut son origine à l'ambition de Sanche III, surnommé *le Grand*, roi de Navarre. Il avait déjà réuni à ses états plusieurs provinces considérables, sous le prétexte de venger le meurtre de don Garcie, comte de Castille, qui avait été indignement assassiné; il entra dans cette contrée avec une armée nombreuse, fit saisir et exécuter les assassins et s'appropria les domaines de l'infortuné don Garcie. Bermude, qui voyait avec peine cet accroissement de puissance, se déclara ouvertement contre les prétentions de Sanche à la cité de Valence sur les frontières de l'Asturie. De là une guerre entre les monarques rivaux : tous deux pleins d'ardeur et d'ambition brûlaient de décider leur différend par la force des armes. Bermude avait déjà fait des pertes considérables, et il était parvenu à réunir une nouvelle armée pour s'opposer au vainqueur, lorsque les évêques de Navarre et de Léon, afin d'épargner le sang des chrétiens prêt à couler, engagèrent les deux princes à mettre fin à leur querelle, et y réussirent. Bermude qui n'avait point d'enfant consentit à céder ce qu'il avait déjà perdu de ses états (une partie des Asturies) à condition que sa sœur épouserait Ferdinand, fils de Sanche, en faveur duquel on érigeait la Castille en royaume. Cette réconciliation, opérée par la nécessité, ne dura que jusqu'à la mort de Sanche, qui partagea ses états entre ses enfans. Le roi de Léon jugeant le moment favorable de recouvrer ce que la nécessité l'avait forcé de céder, assembla des troupes; les jeunes princes instruits de ses projets s'avancèrent avec une armée considérable, et lui livrèrent bataille. Bermude emporté par une valeur téméraire poussa son cheval dans les rangs ennemis pour y découvrir ses rivaux, et fut tué d'un coup de lance en 1037. En lui finit la race masculine de Pélage et du rand Recarède, roi des Goths. Cette dynastie avait régné trois siècles. Les couronnes de Léon et de Castille furent réunies sur la tête de Ferdinand qui posséda ainsi toute l'Espagne chrétienne.

BERMUDEZ (Jean), patriarche d'Ethiopie, né en Portugal, passa en Abyssinie avec la qualité de médecin, et trouva moyen de s'insinuer dans la faveur d'Em-

manuel roi des Abyssins qui l'envoya en Portugal et à Rome pour y demander des secours contre les Maures. Pour y réussir plus facilement, il lui avait conféré les titres d'ambassadeur et de patriarche d'Ethiopie. Bermudez, qui n'était que séculier, se fit ordonner prêtre, et fut bien accueilli par le pape Paul III qui le sacra patriarche en 1538. Il fut également ment bien reçu par Jean III, roi de Portugal, qui ordonna au vice-roi des Indes d'envoyer des secours au roi d'Abyssinie. De retour dans cette contrée, le roi étant mort, et le parti des Maures ayant prévalu, il fut arrêté, et ne parvint qu'avec peine à s'échapper. De là il revint à Lisbonne, où il mourut vers 1575. Il a laissé sur l'Abyssinie une *Relation* écrite d'un style simple et digne de foi, qu'il dédia à Sébastien, roi de Portugal.

* **BERMUDEZ** (Jérôme), de l'ordre de Saint-Dominique, professeur de théologie en l'université de Salamanque, né vers l'an 1530, se distingua comme théologien et comme poète. On a de lui : | *La Esperodia*, poème dont le duc d'Albe est le héros, qu'il composa d'abord en vers latins, puis en vers blancs espagnols, à la suite duquel on trouve différentes pièces de poésies, dont on estime l'élégance et le naturel ; | Deux *Tragédies*, dont la touchante tragédie *d'Inès de Castro* lui a fourni le sujet, et qu'il publia sous le nom d'Antonia de Silva, se faisant un scrupule de les publier sous son nom. Ces deux pièces qui ont pris le titre de *premières Tragédies espagnoles*, ont été recueillies avec un examen critique dans la collection intitulée *Parnasse espagnol*.

* **BERNABEU** (don Antoine), archidiacre de Murviédro, dignité dépendante de l'église métropolitaine de Valence, avait été deux fois député aux cortès, et fut ensuite enfermé dans un couvent de capucins, pour s'être montré trop favorable à l'insurrection : il en sortit et se retira en Angleterre, et son archevêque, don Simon Lopez, le déclara excommunié dans une lettre qu'il écrivit au docteur Poynter, vicaire catholique de Londres. Bernabeu mourut dans cette ville, le 8 novembre 1825, après avoir reçu ses derniers sacremens avec une vive piété, et suivant son désir, il fut enterré avec une Bible sur la poitrine, dans le cimetière catholique de Saint-Pancrace. Bernabeu a traduit et publié en espagnol l'ouvrage de M. Lecoz, archevêque de Besançon, pour démontrer la divinité de Jésus-Christ; il a composé et imprimé un autre ouvrage sur la régénération de l'Espagne, pour la destruction de l'inquisition, etc.

BERNARD, roi d'Italie. *Voyez* LOUIS LE DÉBONNAIRE.

BERNARD DE MENTHON (saint), né dans un château de ce nom en Genevois près d'Annecy, au mois de juin 923, d'une des plus illustres maisons de Savoie, montra dès son enfance beaucoup de goût pour les lettres et la vertu. Il se consacra, malgré ses parens, à l'état ecclésiastique. Pour se dérober à leurs sollicitations, il se retira à Aoste en Piémont, et y reçut les ordres sacrés. Nommé archidiacre de cette église, il fit des missions dans les montages voisines. Les habitans de ces déserts sauvages, attachés à d'anciennes superstitions, conservaient encore des monumens du paganisme. Bernard, animé d'un saint zèle, les renversa. Son cœur, non moins compatissant que son esprit était éclairé, fut vivement touché des maux que les pèlerins allemands et français avaient à souffrir, en allant à Rome pour rendre leur pieux hommage aux tombeaux des saints Apôtres. Il fonda pour eux deux hôpitaux, tous deux dans les Alpes ; l'un sur le Mont-Joïen, nommé aussi Mont-Jou (*Mons-Jovis*), montagne ainsi appelée parce qu'il y avait un temple de Jupiter qu'il fit abattre ; l'autre sur la colonne Joïenne, ou *Columna Jovis*, ainsi nommée à cause d'une colonne de Jupiter qui fut pareillement renversée. Ces deux hôpitaux, dits de son nom *le grand* et *le petit saint Bernard*, furent desservis avec autant d'exactitude que de générosité par des chanoines réguliers de saint Augustin. Bernard fut leur premier prévôt, c'est le nom qu'ils donnaient à leur supérieur. Le saint fondateur ayant assuré des secours aux pèlerins, alla porter la lumière de la foi aux peuples de Lombardie qui sont au levant du Mont-Joïen. Il en convertit un grand nombre, et après les avoir arrachés aux ténèbres de l'idolâtrie, il passa à Rome, où il obtint la confirmation de son institut. Les priviléges que le pape lui accorda ont été renouvelés par Jean XXII, Martin V, Jean XXIII, Eugène IV, etc. Saint Bernard de retour en Lombardie, cultiva les fruits du christianisme qu'il y avait fait naître, et mourut à Novarre le 28 mai 1008, âgé de 85 ans. Ses vertus éminentes

et ses miracles le firent canoniser l'année suivante. Les sectaires et les philosophes du jour s'accordent à faire l'éloge de cet homme zélé et charitable, ainsi que de ses disciples, qui ont conservé l'esprit primitif de leur institut, et exercent encore envers les voyageurs une charité aussi constante que désintéressée. « Quelques-uns de ces sublimes solitaires, dit un voyageur témoin de leurs » travaux, gravissaient les pyramides » de granit qui bordent le chemin, pour » découvrir un convoi dans la détresse, » et pour répondre au cri de secours; » d'autres frayaient le sentier enseveli » sous la neige fraîchement tombée, au » risque de se perdre eux-mêmes dans » les précipices, tous bravant le froid, » les avalanches, le danger de s'égarer, » presqu'aveuglés par les tourbillons de » neige, et prêtant une oreille attentive » au moindre bruit qui leur rappelait la » voix humaine. Leur intrépidité égale » leur vigilance. Aucun malheureux ne » les appelle inutilement; ils le raniment » agonisant de froid et de terreur; ils le » transportent sur leurs bras, tandis que » leurs pieds glissent sur la glace ou s'en- » foncent dans les neiges : la nuit et le » jour voilà leur ministère; leur sollici- » tude veille sur l'humanité dans ces » lieux maudits de la nature, où ils pré- » sentent le spectacle habituel d'un hé- » roïsme qui ne sera jamais chanté par » nos flatteurs. De grands chiens sont » les compagnons intelligens des courses » de leurs maîtres; ces dogues bienfai- » sans vont à la piste des malheureux; » ils devancent les guides, et le sont eux- » mêmes : à la voix de ces auxiliaires, le » voyageur transi reprend de l'espérance; » il suit leurs vestiges toujours sûrs : » lorsque les chutes de neige aussi promp- » tes que l'éclair, engloutissent un pas- » sager, les dogues de saint Bernard le » découvrent sous l'abîme; ils y condui- » sent les religieux qui retirent le cada- » vre, ou portent, s'il en est encore temps, » des secours à ce malheureux. » Cet estimable institut avait autrefois plusieurs maisons, et des biens considérables en différentes provinces, et surtout en Savoie. En conséquence d'une difficulté survenue entre les Suisses et les ducs de Savoie, pour la nomination du prévôt, le pape Benoît XII donna en 1752 une bulle, qui accordait aux religieux la liberté de se choisir un prévôt; mais ils furent en même temps dépouillés de tous les biens qu'ils possedaient en Savoie, et qui furent transférés à l'ordre hospitalier de Saint-Maurice et de Saint-Lazare.

BERNARD de Thuringe, annonça vers la fin du dixième siècle que la fin du monde était prochaine. Il portait un habit d'ermite, et menait une vie austère. Il jeta l'alarme dans tous les esprits; et une éclipse du soleil étant arrivée dans ce temps-là, beaucoup de monde alla se cacher dans des creux de rocher, dans des antres et des cavernes. Le retour de la lumière ne calma pas les esprits. Il fallut que Gerberge, femme de Louis d'Outremer, engageât les théologiens à éclaircir cette matière. Ils décidèrent que rien ne prouvait la fin prochaine du monde, et que, selon toute apparence, le temps de l'antechrist était encore éloigné; le monde subsista, et les rêveries de l'ermite Bernard se dissipèrent.

BERNARD (saint), né en 1091, dans le village de Fontaine en Bourgogne, d'une famille noble, se fit moine à l'âge de 22 ans à Cîteaux, avec 30 de ses compagnons. Son éloquence énergique et touchante leur avait persuadé de renoncer au monde. Clairvaux ayant été fondé en 1115, Bernard, quoiqu'à peine sorti du noviciat, en fut nommé le premier abbé Cette maison si opulente à présent par une suite du travail de ses premiers religieux, était si pauvre alors, que les moines faisaient souvent leur potage de feuilles de hêtre, et mêlaient dans leur pain de l'orge, du millet et de la vesce. Le nom de Bernard se répandit bientôt partout. Il eut jusqu'à 700 novices. Le pape Eugène III, des cardinaux, une foule d'évêques, furent tirés de son monastère. On s'adressait à lui de toute l'Europe. En 1128, on le chargea de dresser une règle pour les templiers, comme le seul homme capable de la leur donner. En 1130, un concile assemblé à la réquisition de Louis le Gros, s'en rapporta à lui pour examiner lequel d'Innocent II ou d'Anaclet, élus tous les deux papes, était le pontife légitime. Bernard se déclara pour Innocent, et toute l'assemblée y souscrivit. Quelques temps après il fut envoyé à Milan avec deux cardinaux, pour réconcilier cette église qui s'était jetée dans le parti de l'antipape Anaclet. La foule fut si grande à sa porte tout le temps qu'il resta dans cette ville, que son tempérament délicat ne pouvant résister aux empressemens du peuple, il fut obligé de ne se montrer plus qu'aux fenêtres, et de don-

ner de là sa bénédiction aux Milanais. On voulut en vain l'engager à accepter cet archevêché; il aima mieux retourner en France. Il assista au concile de Sens en 1140, et y fit condamner plusieurs propositions d'Abailard, théologien bel-esprit, qui se flattait d'être son rival. Eugène III, son disciple, lui donna bientôt une commission plus importante. Il écrivit à son maître de prêcher la croisade. Cet homme zélé et éloquent persuada d'abord Louis le Jeune, roi de France. Il l'engagea d'aller combattre en Asie des barbares qui menaçaient l'Europe, de leur enlever les belles provinces qu'ils avaient envahies, et de secourir des chrétiens qui gémissaient sous un joug aussi cruel qu'injuste. Ce projet d'une sage politique, fruit naturel de la religion et de la charité, fut combattu un moment par l'abbé Suger, à raison des circonstances qui semblaient s'opposer au départ du roi; car ce ministre, qui a formé aussi le plan d'une croisade, ne désapprouvait point l'expédition en elle-même (*Voyez* SUGER). Le sentiment de saint Bernard prévalut. Ses conseils étaient des oracles pour les princes et pour le peuple. On dressa un échafaud en pleine campagne, à Vézelai en Bourgogne, sur lequel l'humble cénobite parut avec le roi. Il prêcha avec tant de succès que tout le monde voulut être croisé. Quoiqu'il eût fait une grande provision de croix, il fut obligé de mettre son habit en pièces, pour suppléer à l'étoffe qui manquait. L'enthousiasme que son éloquence inspira, fut si véhément, que Bernard écrivit au pape Eugène : *Vous avez ordonné, j'ai obéi : et votre autorité a rendu mon obéissance fructueuse. Les villes et les châteaux deviennent déserts, et l'on voit partout des veuves dont les maris sont vivans.* On voulut charger le prédicateur de la croisade d'en être le chef; mais soit humilité, soit horreur du tumulte des armes, il refusa une dignité dangereuse et pénible que l'ermite Pierre n'avait pas craint d'accepter. De France il passa en Allemagne, détermina l'empereur Conrad III à prendre la croix, et promit, de la part de Dieu, les plus grands succès. On marche de tous les côtés de l'Europe vers l'Asie, et on envoie une quenouille et un fuseau à tous les princes qui refusaient de s'engager dans cette entreprise. Saint Bernard resté en Occident, tandis que tant de guerriers allaient chercher la victoire ou la mort en Orient, s'occupa à réfuter les erreurs de Pierre de Bruys, du moine Raoul qui exhortaient les peuples, au nom de Dieu, d'aller massacrer tous les Juifs : à confondre Gilbert de la Porée, Eon de l'Etoile, et les sectateurs d'Arnauld de Brescia. Quelque temps avant sa mort, il publia son *Apologie pour la Croisade* qu'il avait prêchée; car il se trouva des esprits peu justes qui voulaient le rendre responsable du mauvais succès qu'elle avait eu. Saint Bernard rejeta ce malheur sur les déréglemens des soldats et des généraux qui la composaient. Fleury observe que la première croisade avait eu plus de succès, quoique les croisés eussent été aussi peu réglés; saint Bernard ne s'apercevait pas, ajoute-t-il, qu'une preuve qui n'est pas toujours concluante, ne l'est jamais. Mais cette réflexion est bien peu digne de ce judicieux historien. De ce que Dieu ne punit pas toujours, s'ensuit-il qu'il ne punit jamais? s'il punissait toujours, il aurait bientôt détruit le genre humain; s'il ne punissait jamais, la marche de sa providence s'obscurcirait trop à notre égard. Fleury ne pouvait ignorer que les Israélites avaient été quelquefois heureux, dans les temps où ils étaient plus coupables que lorsque Dieu les punissait. Son argument est d'ailleurs celui que Fabius Maximus appelait *eventus stultorum magister*. Quoi qu'il en soit, saint Bernard appuyait son Apologie de l'exemple de Moïse, qui après avoir tiré d'Egypte les Israélites, ne fit point entrer ces incrédules et ces rebelles dans la terre qu'il leur avait promise. Il parle ensuite avec beaucoup de modestie des miracles qui avaient autorisé ses prédications et ses promesses. On voit par les relations de ces voyages que les armées des croisés étaient non-seulement comme les autres armées, mais encore pires; et que toutes sortes de vices y régnaient, tant ceux qu'ils avaient apportés de leurs pays, que ceux qu'ils avaient pris dans les pays étrangers. Grand nombre d'ecclésiastiques et de moines se croisaient; quelques-uns poussés d'un véritable zèle, d'autres par l'amour de l'indépendance; tous se croyaient autorisés à porter les armes contre les infidèles. Ces grandes entreprises ne furent ni bien concertées, ni bien conduites L'indulgence plénière et les grands priviléges que l'on accordait aux croisés attiraient une infinité de personnes. Ils étaient sous la protection de l'Eglise à couvert des poursuites de leurs créanciers qui ne

pouvaient rien leur demander jusqu'à leur retour. Ils étaient déchargés des usures ou intérêts des sommes qu'ils devaient. Il y avait excommunication de plein droit, contre quiconque les attaquait en leurs personnes et en leurs biens. Mais comment faire observer une discipline exacte à tous ces croisés, rassemblés de différentes nations, et conduits par des chefs indépendans les uns des autres, sans qu'aucun eût le commandement général? Il est vrai que le pape y envoyait un légat. Mais un ecclésiastique était-il capable de contenir de telles troupes? Ce fut cependant ce défaut de discipline qui aliéna totalement les Grecs, et les rendit les plus dangereux ennemis des croisés. On était d'ailleurs si mal instruit de l'état des pays qu'on allait attaquer, que les croisés étaient obligés de prendre des guides sur les lieux, c'est-à-dire, de se mettre à la merci de leurs ennemis, qui souvent les égaraient exprès et les faisaient périr sans combat, comme il arriva à la seconde croisade. (*Voyez* GODEFROI DE BOUILLON, PIERRE l'ermite, et l'*Histoire littéraire de saint Bernard*, Paris, 1773, pages 37 et suiv.) Saint Bernard mourut en 1153, après avoir fondé ou agrégé à son ordre 72 monastères, en France, en Espagne, dans les Pays-Bas, en Angleterre, en Irlande, en Savoie, en Italie, en Allemagne, en Suède, en Hongrie, en Danemarck, etc.; et s'il faut y comprendre les fondations faites de son temps par les abbayes dépendantes de Clairvaux, on doit en compter 160 et plus. « Il avait été donné à cet homme » extraordinaire, dit un auteur célèbre, » de dominer les esprits. On le voyait, » d'un moment à l'autre, passer du fond » de son désert au milieu des cours, ja» mais déplacé, sans titre, sans caractère, » jouissant de cette considération person» nelle qui est au-dessus de l'autorité; » simple moine de Clairvaux, plus puis» sant que l'abbé Suger premier ministre » de France; et conservant sur le pape » Eugène III qui avait été son disciple, un » ascendant qui les honorait également » l'un et l'autre. » Le grand reproche que l'on fait à saint Bernard est de s'être exprimé trop durement au sujet d'Abailard, dans les lettres qu'il écrivit à Rome et aux évêques de France à ce sujet; mais ce ne fut qu'après le refus que fit Abailard de s'expliquer et de se rétracter. Cette conduite dut persuader au saint abbé que ce novateur était un hérétique obstiné. Mosheim et Brucker disent que saint Bernard n'entendait rien aux subtilités de la dialectique de son adversaire : mais celui-ci s'entendait-il lui-même? On voit par les ouvrages du premier, qu'il était meilleur théologien que son antagoniste, et qu'Abailard aurait pu le prendre pour maître ou pour juge, sans se dégrader. Toujours est-il vrai que les soi-disant philosophes qui reprochent à l'abbé de Clairvaux la haine, la jalousie, la violence, l'injustice contre l'innocence persécutée, se rendent eux-mêmes coupables de tous ces vices. Lorsque Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, eut donné à Abailard une retraite, et l'eut converti, saint Bernard se réconcilia de bonne foi avec lui, et ne chercha point à troubler son repos; il n'avait donc point de haine contre lui. Mais aux yeux des incrédules, les hérétiques ont toujours raison, les Pères de l'Eglise ont toujours eu tort. De toutes les éditions que nous avons des ouvrages de saint Bernard, la seule qui soit consultée par les savans, est celle de don Mabillon, 1690, en 2 vol. in-fol. réimprimée en 1719. Cette seconde édition est moins estimée que la première. L'une et l'autre sont enrichies de préfaces et de notes. Le 1er volume renferme tous les ouvrages qui appartiennent véritablement à saint Bernard. Il est divisé en 4 parties : la 1re pour les Lettres; la 2e pour les Traités; la 3e pour les Sermons sur différentes matières; la 4e pour les Sermons sur le Cantique des cantiques. Le 2e volume contient les ouvrages attribués à saint Bernard, et plusieurs pièces curieuses sur sa vie et ses miracles. Il y a une autre édition du Louvre en 1642, 6 vol. in fol. Don Ant. de St. Gabriel, feuillant, a traduit tout saint Bernard en français, Paris, 1678, 13 vol. in-8°. Ses *Lettres*, au nombre de plus de 400, ont été traduites depuis par Villefore, 1734, in-8°, 2 vol.; et ses *Sermons choisis*, par le même, 1737, in-8°. La vivacité, la noblesse, l'énergie et la douceur caractérisent le style de saint Bernard. Il est plein de force, d'onction et d'agrément. Son imagination féconde lui fournissait sans effort les allégories et les antithèses dont ses ouvrages sont semés. Quoique né dans le siècle des scolastiques, il n'en prit ni la méthode ni la sécheresse. Erasme, bon juge en matière de style, admirait l'éloquence et les agrémens de celui de saint Bernard, autant que sa vaste et modeste érudition. *Bernardus et christianè doctus, et sanctè*

facundus, et piè festivus. (Erasm. in cap. 1 Rom.) Très postérieur aux siècles des Pères, il est néanmoins considéré comme tenant une place parmi eux (*Voyez le Journal hist. et litt.* 1er août 1806, page 178). Les protestans, quoique opposés à sa doctrine, lui ont cependant rendu plus de justice que plusieurs des écrivains catholiques de notre siècle. Luther dit, par une espèce d'exagération, qu'il l'emporte sur tous les docteurs de l'Eglise; Bucer le nomme un homme de Dieu; Œcolampade le loue comme un théologien, dont le jugement était plus exact que celui de tous les écrivains de son temps; Calvin l'appelle un pieux et saint écrivain, par la bouche duquel la vérité elle-même semble parler. « Au milieu des ténèbres, » dit Morton, Bernard brille tout à la fois » par la lumière de ses exemples et de sa » science. » Plût à Dieu, dit Carleton, parmi beaucoup d'invectives contre le saint, « que nous en vissions aujourd'hui » plusieurs, et même un, tel qu'il est » certain qu'a été Bernard. » Le beau et touchant cantique *Ave, maris Stella*, est de sa composition. Nous avons sa *Vie* par le Maître, Paris, 1649, in-8°, et par Villefore, 1704, in-4°. Celle-ci est la meilleure. Elle est précédée de son portrait, gravé d'après un ancien tableau qui le représente, et qui fut fait un an avant sa mort.

BERNARD (PTOLOMÉE, saint), instituteur des olivétains, d'une des premières maisons de Sienne, naquit en 1272. Il remplit avec tout le zèle et l'intégrité possible les premières places de sa patrie; mais le danger des honneurs lui fit abandonner les dignités. Il vendit ses biens, en distribua le prix aux pauvres, se retira dans un désert à dix milles de Sienne, et y pratiqua des austérités incroyables. Quelques personnes s'étant jointes à lui, le pape lui conseilla de choisir le genre de vie de quelque ordre religieux approuvé dans l'Eglise. Il adopta la règle de saint Benoît et l'habit blanc. Gui, évêque d'Arezzo, dans le diocèse duquel il était, confirma son choix, ainsi que ses constitutions, en 1319; et son ordre connu sous le titre de *Congrégation de la Vierge Marie du Mont-Olivet*, fut successivement approuvé par plusieurs papes. Le saint fondateur avait l'esprit de piété dans un degré éminent. Il mourut le 20 août 1348. La congrégation des olivétains est nombreuse en Italie; leur principale maison est celle de Sainte-Françoise à Rome. Il y a aussi des religieuses du même ordre.

* **BERNARD** de la BARTHE, archevêque d'Auch et troubadour du 13e siècle, dont il existe une *Sirvente* sur les bienfaits d'une paix qu'il croyait prochaine. Il fut déposé durant la guerre des albigeois.

* **BERNARD**, abbé du Mont-Cassin vers 1340, est auteur de | *Speculum monachorum;* | *Règle de saint Benoît;* | *de Præceptis regularibus.*

BERNARD (le bienheureux), margrave de Bade, fils de Jacques de Bade, qu'Æneas Sylvius, depuis pape sous le nom de *Pie II*, assure avoir été un des plus sages princes de son temps, naquit vers 1438, et ne tarda pas à donner l'exemple de toutes les vertus chrétiennes. Il avait été fiancé, du vivant de son père, à Madelone, fille de Charles VII, roi de France; mais son amour pour la retraite et la chasteté lui fit refuser cette alliance honorable; il céda même à Charles son frère en 1455 la partie du margraviat qui lui était échue. Il parcourut ensuite les différentes cours des princes de l'Europe, pour les engager à entreprendre une nouvelle croisade contre les Turcs qui venaient de s'emparer de l'empire d'Orient. L'empereur Frédéric IV qui avait donné en mariage Catherine d'Autriche sa sœur à Charles de Bade, frère de Bernard, mit ce dernier à la tête de l'entreprise. Bernard se rendit d'abord à la cour de Charles VII, roi de France, puis à celle de Louis, duc de Savoie. Il fut très bien reçu par ces deux princes. Il partit de Turin au commencement de juillet de l'année 1458, pour aller à Rome trouver le pape Callixte II. Il tomba malade en route à Montiscalier, ville située sur le Pô, près de Turin. On le transporta dans le couvent des franciscains, où il mourut en odeur de sainteté le 25 de juillet, et il fut enterré dans la collégiale de Sainte-Marie de cette ville. Le pape Sixte IV nomma le 23 de décembre de la même année des commissaires pour informer sur la vie de Bernard et les choses merveilleuses qu'on en rapportait. Il choisit de nouveau, le 4 août 1479, les évêques de Turin et de Carpentras pour continuer la procédure. Enfin le même pape publia en 1481 le décret de la béatification du serviteur de Dieu, laquelle fut célébrée du vivant de la mère de Bernard et d'une partie de ses frères. Christophe, margrave de Bade, fils de Charles, fit frapper dans les années 1501, 1512, 1515 et 1519, différentes médailles d'or et d'argent, où le bienheu-

reux Bernard est représenté en casque et en cuirasse, la tête environnée d'une auréole, tenant d'une main l'étendard de Bade, et de l'autre l'écu de sa maison, avec cette inscription : *Beatus Bernardus Marchio*. Clément XIV confirma la bulle de béatification de Sixte IV, et déclara le bienheureux Bernard patron du margraviat.

* **BERNARD**, prêtre d'Utrecht, au 12[e] siècle; on lui attribue un *Commentaire sur le Theoduli Ecloga*, qui se trouve en manuscrit dans la bibliothèque du roi, dans celle de Leyde, etc.

* **BERNARD** (JACQUES), cordelier, prit une grande part à la réforme de Genève, où il fut pasteur en 1535.

* **BERNARD** (SALOMON), connu sous le nom de PETIT BERNARD, peintre et graveur sur bois du 16[e] siècle, fut élève de Jean Cousin; ses figures de la *Bible* et des *Métamorphoses* d'Ovide sont assez estimées.

BERNARD DE BRUXELLES est connu par ses *Chasses*, où il peignit d'après nature l'empereur Charles V, son protecteur, et les principaux seigneurs de sa cour. On a encore de lui, à Anvers, un tableau du Jugement dernier, dont il dora le champ avant d'y mettre les couleurs, afin que l'éclat de l'or rendit l'embrasement du ciel plus au naturel. On ne sait ni le temps de sa naissance, ni celui de sa mort.

BERNARD (don), de Montgaillard, *voyez* MONTGAILLARD.

BERNARD (ETIENNE), né à Dijon en 1553, avocat en 1574, fut député de sa province pour le tiers-état de Blois en 1588, et y brilla par son éloquence. Il fut fait conseiller au parlement de Dijon en 1594. Il suivit le parti de la Ligue, et fut très utile au duc de Mayenne; mais il s'attacha ensuite à Henri IV, qui le choisit pour négocier la réduction de Marseille à son obéissance. Le roi, satisfait de sa négociation, le fit en 1590 lieutenant-général du bailliage de Châlons-sur-Saône, où il mourut en 1609.

BERNARD (CLAUDE), appelé communément *le pauvre Prêtre* ou *le Père Bernard*, naquit à Dijon d'une famille noble, en 1588. Pierre le Camus, évêque de Bellai, voulut lui persuader d'entrer dans l'état ecclésiastique. Bernard lui répondit : « Je suis un cadet qui n'ai rien ; il » n'y a presque point de bénéfices en » cette province qui soient à la nomi» nation du roi ; pauvre pour pauvre, » j'aime mieux être pauvre gentilhomme, » que pauvre prêtre. » Il ne laissa pourtant pas de suivre le conseil de l'évêque de Bellai. Il vécut quelque temps en ecclésiastique mondain ; mais Dieu l'ayant touché, il renonça au monde, résigna le seul bénéfice qu'il eût, et se consacra à la pauvreté et au service des pauvres. Il se dépouilla pour eux d'un héritage de près de 400 mille livres qui lui échut sans qu'il s'y attendît. Le cardinal de Richelieu l'ayant nommé à une abbaye du diocèse de Soissons, il ne voulut pas l'accepter. *Quelle apparence*, écrivit-il à ce cardinal, *que j'ôte le pain de la bouche des pauvres de Soissons, pour le donner à ceux de Paris?* Le cardinal le pressant de lui demander une grâce quelconque : « Monseigneur, dit Bernard, je prie votre » Eminence d'ordonner que l'on mette de » meilleures planches au tombereau dans » lequel je conduis les criminels au lieu » du supplice, afin que la crainte de » tomber dans la rue ne les empêche pas » de se recommander à Dieu avec atten» tion. » Il prêchait souvent plusieurs fois la semaine ; et ses discours produisaient des fruits admirables, quoiqu'il parlât sans préparation. Il mourut en odeur de sainteté, le 23 mars 1641, et fut enterré dans l'église de l'hôpital de la Charité. La cour et le clergé de France ont souvent sollicité sa béatification. C'est le Père Bernard qui a établi le séminaire *des Trente-Trois* à Paris. Sa vie a été écrite par M. Gauffre, par le Père Giry, minime, et par le Père Lempereur, jésuite.

* **BERNARD** (CHARLES), conseiller du roi, historiographe de France sous Louis XIII, né à Paris en 1571, mort en 1640. Ses principaux ouvrages sont : | *Carte généalogique de la royale maison de Bourbon*, Paris, 1634, in-fol. | *Histoire de Louis XIII jusqu'à la guerre déclarée contre les Espagnols*, Paris, 1646, in-fol. Cette histoire renferme un sommaire de celle des hérétiques de France, appelés *calvinistes*, depuis François I[er] jusqu'à Louis XIV. On y trouve des détails curieux et des recherches précieuses ; mais on reproche à l'auteur de s'écarter souvent de son sujet, de ramasser avec trop de soin des bagatelles et de donner beaucoup trop de louanges. Voyez les Mémoires de Nicéron, tom. 28, où se trouve la liste de ses autres ouvrages.

BERNARD (JACQUES) naquit à Nions en Dauphiné, l'an 1 58, d'un ministre protestant. Il exerça successivement le

ministère en France, à Genève, à Lausanne, à Tergow et à Leyde, où il professa la philosophie. Il prêchait et parlait avec force, mais sans pureté de style, et se servait souvent des expressions les plus basses. Devenu journaliste en 1699, il continua *Les Nouvelles de la République des Lettres*, par Bayle, depuis 1693 jusqu'en 1710, et depuis 1716 jusqu'en 1718, année de sa mort. On a encore de lui | une partie du 20e et la suite jusqu'au 25e volume de la *Bibliothèque universelle* de le Clerc. | Un *Supplément au Moréri*, Amsterdam, 1716, 2 vol. in-fol. C'est une augmentation du supplément imprimé à Paris en 1714. Cet ouvrage de Bernard n'est qu'un recueil de bévues énormes ; et c'est avec raison qu'on a dit dans le tome 15e de l'*Histoire critique de la République des Lettres*, que « la littérature, l'antiquité, l'érudi» tion, la critique, étaient pour Bernard » un pays inconnu, et qu'il n'avait pas » même de goût pour les belles-lettres. » M. de Saas a prouvé ces assertions par des exemples multipliés, tirés de la seule lettre A. | L'*Excellence de la Religion chrétienne*, 2 vol. in-8°, 1714, remplie d'injures contre les catholiques, de même que son *Traité de la Tolérance*, Goude, 1689, où il exhorte les souverains de permettre à tous les sectaires, déistes, idolâtres, mahométans, sociniens, etc., de s'établir dans leurs états ; et les avertit en même temps de ne point accorder la même liberté à une société d'athées, ni à une église de papistes. | Le *Traité de la Repentance tardive*, 1712, in-8°. | Un *Recueil de Traités de Paix*, La Haye, 1700, 4 vol. in-fol., etc. Tout ce qu'a fait Bernard est mal écrit, son style ne vaut pas mieux que sa logique, et son jugement est aussi faible que son érudition est bornée.

BERNARD (Edouard), né à Towcester en Northampton-Shire, le 2 mai 1638, professeur d'astronomie à Oxford en 1673, était un homme profond dans les mathématiques, la chronologie et la littérature ancienne. Il publia quelques ouvrages sur les sciences qu'il enseignait et sur la critique : | *De Mensuris et Ponderibus*, à Oxford, 1688, in-8° ; | *Litteratura à charactere Samaritano deducta* ; | des Notes sur Josèphe, insérées dans l'édition qu'il a donnée en latin et en grec à Oxford, 1687 et 1700, in-fol. | Quelques livres d'astronomie, qui sont estimés. Il mourut le 12 janvier 1696, après 6 ans de mariage. Smith a écrit sa *Vie*, à la fin de laquelle on voit le catalogue de ses ouvrages.

BERNARD (Samuel), mort à Paris, sa patrie, en 1687, âgé de 72 ans, professeur de l'académie royale de peinture, à Paris, s'est distingué principalement par ses ouvrages en miniature, et dans la manière que les Italiens nomment *a guazze*. On a de son pinceau grand nombre de tableaux d'histoire et de paysages qu'il copiait avec goût et exactitude d'après ceux des grands maîtres. Il a gravé l'histoire d'Attila, peinte au Vatican par Raphaël, et quelques autres pièces qui ne lui font pas moins d'honneur que ses peintures. Cet artiste était père de Samuel BERNARD, comte de Coubert, qu'on pourrait appeler le *Lucullus de son siècle* pour ses richesses immenses : il brilla dans les finances sous Louis XIV, et mourut à 88 ans en 1739.

BERNARD (Pierre-Joseph), secrétaire-général des dragons, et bibliothécaire du cabinet du roi de France au château de Choisi, naquit l'an 1708 d'un sculpteur, à Grenoble en Dauphiné. On l'envoya au collége des jésuites à Lyon, et il y fit des progrès rapides. Attiré à Paris par l'envie de paraître, et de faire briller son talent pour la poésie, il fut obligé de tenir la plume pendant deux ans chez un notaire en qualité de clerc. Les poésies légères qu'il donna par intervalle, le dégoûtèrent de la pratique. Il assista en 1734 à la campagne d'Italie. Bernard se trouva aux batailles de Parme et de Guastalla, et quoique poète, il s'en tira mieux qu'Horace. Ce fut là l'époque de sa fortune. Présenté au maréchal de Coigni qui y commandait, il sut lui plaire par son esprit et son caractère agréable. Ce guerrier le prit pour son secrétaire, l'admit dans sa plus grande familiarité, et lui procura, quelque temps après, la place de secrétaire-général des dragons. La reconnaissance l'attacha à son Mécène, jusqu'en 1759, que la mort le lui ravit. En 1771, sa mémoire, en s'aliénant tout à coup, mit fin à son bonheur. Il traîna depuis, dans la démence, une ombre de vie pire que la mort, et mourut dans cet état en 1776. Bernard aima les femmes avec excès, et quoique volage et peu libéral, il s'en fit aimer par ce vernis voluptueux, cet épicurisme séduisant que respiraient ses vers et ses chansons, qui le fit appeler le *gentil Bernard*. Ses poésies ont été rassemblées en 1776, en 1 vol. in-8°. On y reconnaît un talent décidé

pour la poésie légère; mais il est fâcheux que l'usage qu'il en fit s'accorde si peu avec les mœurs et la décence.

BERNARD (CATHERINE), de l'académie des *Ricovrati* de Padoue, naquit à Rouen, et mourut à Paris en 1712. L'académie française et celle des jeux floraux la couronnèrent plusieurs fois. Le théâtre français représenta deux de ses tragédies, *Léodamie*, en 1689, et *Brutus*, en 1690, in-12. On croit qu'elle composa ces pièces conjointement avec Fontenelle, son ami et son compatriote. On a d'elle quelques autres ouvrages en vers, où il y a de la légèreté, et quelquefois de la délicatesse. On distingue son *Placet à Louis XIV*, pour demander les 200 écus dont ce prince la gratifiait annuellement; il se trouve dans le recueil de *Vers choisis* du Père Bouhours. Elle cessa de travailler pour le théâtre, à la sollicitation de madame la chancelière de Pont-Chartrain, qui lui faisait une pension. Elle supprima même plusieurs petites pièces qui auraient pu donner de mauvaises impressions sur ses mœurs et sur sa religion. On connaît encore de Catherine Bernard deux romans, *Le Comte d'Amboise*, in-12, et *Inès de Cordoue*, in-12. Quelques littérateurs ont attribué à mademoiselle Bernard la *Relation de l'île de Borneo;* mais on convient aujourd'hui qu'elle est de Fontenelle, et il paraît que c'est sans raison que l'abbé Trublet a voulu en douter. Cet écrit est d'ailleurs dans le genre de Fontenelle, et répond parfaitement à d'autres ouvrages de la même espèce, dont on ne trouve ni modèle ni pendant dans ceux de mademoiselle Bernard. On trouve son *Eloge* dans l'Histoire du théâtre français.

BERNARD, d'Arras, religieux capucin, a laissé les ouvrages suivans: | *Le grand Commandement de la loi* ou *le Devoir principal de l'homme envers le prochain;* 1734, in-12; | *L'ordre de l'Eglise*, ou *la primauté et la subordination ecclésiastique selon S. Thomas*, 1735, in-12, supprimé par arrêt du 28 juillet 1736, à cause des disputes alors agitées à ce sujet; | le *Ministère de l'absolution*, Paris, 1740, in-12; | le *Code des paroisses*, 1742, 2 vol. in-12; | les *Ecarts des théologiens d'Auxerre sur la Pénitence et l'Eucharistie*, 1748, in-4°; | le *Ministère primitif de la pénitence, enseigné dans toute l'Eglise gallicane*, 1752, in-12. Il paraît que, dans les dernières années de sa vie, Fontenelle voyait beaucoup ce religieux et se préparait dans son entretien à ses derniers momens

BERNARD (JEAN-FRÉDÉRIC), savant et laborieux libraire d'Amsterdam, mort vers 1752. Il est auteur ou éditeur de plusieurs ouvrages où l'on trouve plus de profondeur que d'élégance, et écrits en général dans un mauvais esprit. Les principaux sont | *Recueil de voyages au nord, contenant divers mémoires très utiles au commerce et à la navigation*, Amsterdam, 1715-38, 10 vol. in-12. Bernard est auteur du discours préliminaire, de deux dissertations sur les moyens de voyager utilement, et de la relation de la grande Tartarie. | *Mémoires du comte de Brienne, ministre d'état sous Louis XIV*, avec des notes, 1719, 30 vol. in-12; | *Cérémonies et coutumes religieuses de tous les peuples du monde*, avec figures par B. Picart, 11 vol. in-folio. Il a rédigé cet ouvrage avec un autre Bernard, ministre, et Bruzen de la Martinière. (*Voyez* Picart.) | *Dialogues critiques et philosophiques*, par don Charte Livy, Amsterdam, 1730, in-12; | *Réflexions morales, satiriques et comiques*, Liége, 1733, in-12. Quelques bibliographes l'ont attribué à don Durand, mais Desfontaines assure qu'il est de Bernard.

BERNARD (le P. J. B.), chanoine régulier de Sainte-Geneviève, né à Paris en 1710, mort le 23 avril 1772. On lui doit: | *Discours sur l'obligation de prier pour les rois*, Paris, 1779, in-8°; | les *Oraisons funèbres du duc d'Orléans*, de *Henri de Bourbon, prince de Condé;* | un *Panégyrique de Saint-Louis*, et quelques pièces de *poésies*.

* BERNARD (JEAN-ETIENNE) médecin et philologue distingué, naquit en 1718 à Berlin et mourut en 1793. Ses travaux consistaient principalement dans des éditions avec des notes ou des leçons nouvelles d'ouvrages grecs souvent inédits, sur la médecine. Ce sont: | Le *Traité* de Démétrius Pépagoménus *de Podagrâ*, Leyde, 1743; | la *Nomenclature des parties du corps* d'Hypatus, et l'*Introduction anatomique* d'un anonyme, 1749; | Palladius *de Febribus*, avec un Glossaire chimique et des Extraits inédits de différens poètes chimistes, 1745; | Psellus *de Lapidum virtutibus*, 1745; | Synésius *de Febribus*, 1749, traité jusqu'alors inédit; | les *Variantes* d'un manuscrit des lexiques d'Erotien et de Galien, insérées dans les *Miscellaneæ observationes novæ*, de Dorville, tom. 9; | Un fragment grec *de Hydrophobiâ*, Arnheim, 1791; | Theophrasti Nonnii *de Curatione Morborum;*

cette édition, à laquelle il avait long-temps travaillé, ne parut que quelques mois après sa mort. Bernard avait étudié la médecine en Hollande, et avait résidé successivement à Leyde, Amsterdam, et Arnheim. On a encore de cet écrivain des lettres et des fragmens critiques insérés dans les *Acta litteraria* de la société des *sciences* d'Utrecht, les *Mémoires de Reiske*, etc.

* **BERNARD** (Jean-Baptiste), né à Marseille en 1747, vint s'établir libraire à Paris et y mourut le 16 octobre 1808. Il est auteur de l'histoire de la Grèce, depuis son origine jusqu'à sa réduction en province romaine, avec tableaux et cartes géographiques, 1799, 2 vol. in-8°. Quelques-uns l'attribuent à Chazot. Il a été l'éditeur des œuvres posthumes de Montesquieu, Paris, 1798, in-12, avec des notes.

* **BERNARD**, correspondant de l'institut royal, section d'astronomie, naquit à Trans, en Provence, vers 1748, et mourut en 1816 à l'âge de 68 ans. Doué d'une grande facilité pour l'intelligence des sciences, il en puisa les premiers élémens dans l'Oratoire où il les professa ensuite avec succès. L'étendue de ses connaissances en astronomie lui valut la place d'adjoint à l'observatoire royal de Marseille; la survivance du directeur titulaire lui fut même assurée. Dans cette nouvelle carrière, Bernard ne borna pas ses travaux à observer le cours des astres. L'académie de Marseille, dans la vue d'améliorer la culture des arbres auxquels la Provence doit sa principale richesse, proposa pour sujet d'un prix l'histoire naturelle du figuier. Bernard, dans une dissertation écrite avec netteté et précision, exposa la méthode la plus avantageuse de le cultiver : il indiqua les causes de son dépérissement et le meilleur moyen d'y remédier : ce mémoire fut couronné par l'académie. Bernard publia quelque temps après un ouvrage beaucoup plus important et par l'étendue et les développemens qu'il lui donna, et par le grand intérêt dont il était pour l'agriculture de la Provence, (*Mémoire sur l'histoire naturelle de l'olivier*). On y trouve la description physique de l'olivier; la notice des principales variétés qu'on cultive dans la Provence; sa culture, et l'histoire des insectes qui se nourrissent de son fruit et en absorbent les sucs. Bernard entreprit ensuite de réunir sous le titre de *Memoires pour servir à l'histoire naturelle de la Provence*, des dissertations sur les principales productions qui lui sont propres, sur sa minéralogie, la description des volcans éteints, celle des mines de charbon; l'ouvrage devait être terminé par un essai sur les mœurs, le caractère et les usages des Provençaux : des collaborateurs instruits se joignirent à lui. Les trois premiers volumes ont paru chez Didot jeune, en 1787; ils renferment, indépendamment des deux écrits que l'on vient de citer, un mémoire sur l'éducation des abeilles, et un autre sur la culture du caprier, par Béraud, professeur de physique au collége de Marseille, et des recherches sur la folle avoine par Gerard, auteur de la Flore provençale et correspondant de l'institut. Mais cet ouvrage, fut interrompu à l'époque de la révolution. Bernard fut alors aggrégé à l'académie royale des sciences en qualité de correspondant. Le système ombrageux des niveleurs lui faisant sentir le danger d'être en évidence, il se retira dans ses foyers; mais ses loisirs ne furent pas perdus; voulant surtout s'aider de l'observation, il parcourut le département du Var à pied, il y étudia chaque qualité de sol, les minéraux qu'il renferme et leur application aux arts; il est à regretter qu'il n'ait pas continué l'ouvrage destiné à faire connaître le résultat de ses observations dans les diverses branches de l'histoire naturelle; il serait à désirer qu'une main habile entreprît d'achever le plan que cet ouvrage avait en vue. On attribue encore à Bernard : | *Principes (nouv.) hydrauliques, appliqués à tous les objets d'utilité, et particulièrement aux rivières, précédés d'un cours historique et critique sur les principaux ouvrages qui ont été publiés sur le même sujet*, Paris, 1787, in-4°. — *Mémoire sur les avantages de l'emploi de la houille*, Paris, 1797, in-8°. — Le tome second du journal des mines renferme des *détails sur les houillères de Marseille*, qui sont de lui.

* **BERNARD** (Thomas), avocat anglais, né à Lincoln en 1750. Il entra au barreau en 1780, et fut nommé en 1795, trésorier de l'hospice des enfans trouvés; il en augmenta beaucoup les revenus par une administration sage et éclairée, et l'année suivante il fonda une société pour le soulagement des pauvres. On lui est redevable de plusieurs autres établissemens de même nature. En 1809, il devint docteur en droit, chancelier de Burham, et mourut en 1818. Il a publié | *Observations sur la conduite des véritables amis de la li-*

berté de la presse; | *Moyens d'améliorer le sort des pauvres;* | *La nouvelle Ecole;* | *Spurina* ou *les Consolations de la vieillesse;* | *Les méditations du solitaire;* | Dialogue entre M., français, et John, anglais.

* **BERNARD** (Adrien-Antoine), président du tribunal de Saintes, fut nommé par le département de la Charente inférieure, député à l'Assemblée législative, où il ne parla point; il fit aussi partie de la Convention et vota la mort de Louis XVI, sans l'appel au peuple. Après avoir rempli une mission dans les départemens de la Côte-d'or et de la Charente-Inférieure, il fut choisi pour secrétaire à la Convention. Devenu président de cette assemblée, il répondit aux jacobins, qui se plaignaient qu'on incarcérât les patriotes, et qu'on élargît les aristocrates et les suspects : « La Convention, » qui a vaincu toutes les factions, ne sera » point arrêtée par les clameurs des aris» tocrates impudens; elle saura main» tenir le gouvernement révolutionnaire; » elle reçoit avec plaisir les réclamations » des patriotes opprimés. » Les événemens de prairial an 3 ayant entraîné la chute de son parti, il fut décrété d'arrestation avec plusieurs membres du comité, et n'obtint sa liberté que par l'amnistie du 4 brumaire an 4. Sous l'empire, il fut nommé juge, et, en 1815, le département de la Charente l'envoya à la chambre des représentans. Forcé ensuite de sortir de France, comme régicide, il se retira en Belgique, où il publia un journal intitulé *le Surveillant*, et un ouvrage sur l'instruction publique. Bernard reçut ordre de quitter le royaume, et s'embarqua pour les Etats-Unis. Il y arriva, après avoir fait naufrage sur les côtes de Madère, et ne survécut que deux ans à son exil.

* **BERNARDI** (Jean), graveur, né à Castel-Bolognèse, mourut à Faënza en 1555. Cet artiste travailla beaucoup à de grands sujets, sur des cristaux, qu'on enchâssait ensuite dans des ouvrages d'orfévrerie. On a comparé ses productions à ce que les anciens ont fait de mieux. Plusieurs princes, et en particulier le cardinal Alexandre Farnèse, le protégèrent. Il excella aussi dans l'architecture.

BERNARDI (Joseph-Elzear-Dominique), né à Montjeu en Provence, le 16 mars 1751, était avant la révolution lieutenant-général au siége du comté de Sault, et ne se montra pas favorable à la révolution. Il refusa les places importantes qu'on voulait lui confier dans les nouvelles administrations, et se borna à une place de juge dans un tribunal de district. Arrêté dans le mois de mars 1793, il aurait infailliblement péri sans l'insurrection des fédéralistes de Marseille qui le sauva. Il émigra aussitôt, et ne rentra en France qu'un an après le 9 thermidor. A cette époque, les royalistes ayant reconquis de l'influence en Provence, il fut élu député du département de Vaucluse au conseil des Cinq-cents. Dans cette assemblée, il prit la défense des émigrés de Toulon, et obtint l'abrogation des lois portées contre eux. Sa nomination fut annulée par suite de la révolution du 18 fructidor. A l'avénement de Napoléon, il obtint une place au ministère de la justice, et il y devint chef de division; mais il fut mis à la retraite en 1819, et il se retira dans un petit village de Provence. Il est mort le 25 octobre 1824, après avoir demandé et reçu tous les sacremens de l'Eglise. Il avait été admis à l'académie des Inscriptions en 1816 et avait reçu, après la restauration, en 1814, la croix de la légion-d'honneur. Ses principaux ouvrages sont | *Eloge de Cujas*, 1770; | *Discours sur la justice criminelle*, 1780, in-8°, couronné par l'académie de Châlons-sur-Marne avec celui de Brissot; | *Essai sur les révolutions du droit français, pour servir d'introduction à l'étude de ce droit*, 1782, in-8°; | *Principes des lois criminelles*, 1788, in-8°; | *De la république*, ou *du meilleur gouvernement*, traduit de Cicéron, 1798, in-8°, 2e édition, Paris, 1807, 2 vol. in-12. Dans le rapport fait par la classe de littérature ancienne de l'Institut, le jury mentionna honorablement cet ouvrage, et loua l'auteur d'avoir restitué le texte latin de Cicéron, et rempli les lacunes de cet excellent traité, avec autant de goût que de savoir; mais cette production a beaucoup perdu de son intérêt depuis la découverte du texte véritable de Cicéron par l'abbé Majo, bibliothécaire du Vatican, qui en a publié une édition avec un commentaire et une traduction française, accompagnée d'un discours préliminaire et de dissertations historiques, par M. Villemain, Paris, 1823, 2 vol. in-8°; | *Institution du droit français*, 2e édition, 1800, in-8°; | *De l'influence de la philosophie sur les forfaits de la révolution, par un officier de cavalerie*. Paris, 1800, in-8°; | *Nouvelle théorie des lois civiles*, 1802, in-8°; *Cours complet de droit civil*, 1803-1805,

4 vol. in-8°; | *Essai sur la vie et les écrits de Michel de l'Hôpital;* | *De l'origine et des progrès de la législation française, ou histoire du droit public et privé de la France depuis la fondation de la monarchie, jusques et compris la révolution*, Paris, 1816, in-8°; où l'on trouve des passages très répréhensibles, particulièrement contre l'autorité des papes; mais cela n'est pas étonnant, l'auteur avoit été nourri des maximes des parlemens. Bernardi a fourni des articles au *Dictionnaire de la Provence et du comtat Venaissin*, au *Magasin encyclopédique*, aux *Archives littéraires*, au *Bulletin de l'académie de législation* et à la *Biographie universelle*. Enfin il a donné une nouvelle édition des *OEuvres de Pothier*, mise en rapport avec le code civil.

BERNARDIN (saint), naquit en 1380 à Massa-Carrara, d'une famille distinguée. Après ses études de philosophie, il entra dans une confrérie de l'hôpital de la Scala, à Sienne. Son courage et sa charité éclatèrent pendant la contagion de 1400. Deux ans après il prit l'habit de Saint-François, réforma l'étroite observance, et fonda près de 300 monastères. Son humilité lui fit refuser les évêchés de Sienne, de Ferrare et d'Urbin. Il fut envoyé pour être gardien du couvent de Bethléem. Les besoins de l'Europe le rappelèrent bientôt. Les dissensions des Guelphes et des Gibelins ne trouvèrent pas de pacificateur plus ingénieux ni plus heureux. L'empereur Sigismond eut pour lui le plus grand respect, et voulut qu'il assistât à son sacre. Après une vie remplie de travaux et de vertus, il mourut à Aquila, en 1444. Nicolas V le mit au nombre des saints en 1450, c'est-à-dire, 6 ans après. Son corps, renfermé dans une double châsse, dont l'une est d'argent et l'autre de cristal, se garde chez les franciscains d'Aquila. Le Père Jean de la Haye donna en 1636 une édition de ses ouvrages en 2 vol. in-fol. On y trouve des Sermons (que quelques critiques prétendent n'être pas de lui), des Traités de spiritualité, des Commentaires sur l'Apocalypse, la Vie du saint et les divers éloges qu'il a mérités. On en a donné une nouvelle édition à Venise en 1745.

BERNARDIN (le bienheureux), de Feltri, de l'ordre des frères mineurs, persuada aux habitans de Padoue d'établir un mont-de-piété, pour s'affranchir des usures que les juifs exerçaient, en prêtant à vingt pour cent par année. Cet établissement est de l'année 1491. Les règlemens de ce mont-de-piété furent réformés et perfectionnés en 1520. Le fondateur était un homme également illustre par sa science et par sa piété. Une simplicité aimable lui gagnait les cœurs. Il prêchait avec applaudissement, et dirigeait de même. On a long-temps disputé si les monts-de-piété n'étaient pas sujets au reproche d'usure, à cause de l'espèce d'intérêt qu'on y paie : mais il est évident que ce n'est qu'une taxe légère, nécessaire au maintien de l'établissement, qui bien administré, ne peut être que de la plus grande utilité. Un des plus beaux d'Italie est celui de Ferrare, fondé en 1761, dont l'inscription exprime parfaitement la destination et le but charitable :

Pauperibus sublevandis,
Servandisque depositis.

BERNARDIN de PEQUIGNY (*Bernardinus a Piconio*) capucin, né à Péquigny en 1633, mort à Paris en 1709, a donné un bon *Commentaire sur les Evangiles*, in-fol. en latin, et une *Triple explication* aussi en latin, des *Epîtres de saint Paul*, qui mérita les éloges du pape Clément XI, Paris, 1703, in-folio. La traduction française, 1714, 4 vol. in-12, n'est pas recherchée.

BERNARDIN de CARPENTRAS (le Père) capucin, naquit dans cette ville d'une famille distinguée, sous le nom d'*André*. Sa piété et son érudition lui firent un nom dans son ordre. Il mourut à Orange en 1714. Nous avons de lui un ouvrage de philosophie, intitulé *Antiqua priscorum hominum philosophia*, imprimé à Lyon en 1694. L'auteur assure dans sa préface, qu'il a secoué le joug de l'école, pour ne jurer sur la parole d'aucun maître. Sa physique est assez bonne pour le temps et il y est, à certains égards, inventeur.

BERNARDIN de SAINT-PIERRE. *Voy.* SAINT-PIERRE.

BERNAZZANO, de Milan, excellent paysagiste, réussissait à peindre les animaux, mais comme il ne pouvait jamais venir à bout de dessiner la figure, il s'associa un dessinateur qui pût le seconder dans son travail. Ayant peint à fresque des fraises sur une muraille, des paons vinrent si souvent les becqueter, qu'ils en rompirent l'enduit. Il vivait dans le 16e siècle.

* **BERNDER** (Pierre-Bernhard), lieutenant de vaisseau dans la marine sué-

doise, savant chimiste, né en 1750 dans la province d'Uplande, en Suède, fit ses études à l'université d'Upsal, et s'engagea comme volontaire du génie, où il obtint des succès rapides. En 1783, il devint lieutenant à la marine, et fut chargé pendant la guerre qui éclata, en 1788, entre la Suède et la Russie, de la direction des munitions et de l'épreuve des canons pour la marine et l'artillerie de terre. Nommé lieutenant de vaisseau en 1790, il donna l'année suivante sa démission, à cause de l'affaiblissement de sa vue; mais bientôt il put reprendre ses travaux. En 1794, il fit un voyage en Angleterre pour prendre connaissance des machines à vapeur dont l'invention était toute récente, et qu'on devait appliquer à la construction des bassins à Carlscrona. Bernder avait été nommé en 1792 membre correspondant de la société du Nord à Londres, et il était de plusieurs autres académies, notamment de l'académie des sciences de Stockholm. Il mourut en 1826, âgé de 76 ans. On a de lui : | un mémoire sur la question suivante proposée par l'académie des sciences de Stockholm : *Lequel des deux systèmes serait le plus favorable au militaire et le plus économique pour le pays, ou d'une armée perpétuelle payée par les propriétaires, ou d'une armée renouvelée en partie annuellement par la conscription?* | Un *projet d'épreuves sur le salpêtre*, et des traités et mémoires insérés dans les recueils de sociétés savantes.

*BERNERON (François, chevalier de), entra comme officier dans l'ancienne gendarmerie appelée alors maréchaussée, et servit ensuite, avec le grade de capitaine, dans le régiment de l'Ile de France, qui passa aux Indes en 1784. Il s'acquitta avec zèle et intelligence de plusieurs missions dont il fut chargé auprès de Tippo-Saëb et du pacha des Marattes. A son retour en France, en 1770, Berneron fut nommé adjudant commandant, et fit la campagne de 1791 sous le marechal Luckner. En 1792 et 1793, il fut attaché à l'état major de Dumouriez, qu'il accompagna dans sa fuite. Il se réfugia à Bruxelles, où quelques propos le firent arrêter. Remis en liberté après dix-huit mois de prison, il alla rejoindre Dumouriez à Londres, et mourut dans cette ville quelque temps après.

BERNHOLD (Jean-Michel), médecin à Uffenheim, né en 1736, mort en 1797, avait la réputation d'un excellent praticien, et s'est fait connaître dans le monde savant par les éditions suivantes : | *Dionysii Catonis Distichorum de moribus ad filium lib. IV, recensuit, varias lectiones, alia opuscula, indicemque adjecit*, 1784, in-8°; | *Scribonii Largi compositiones medicamentorum*, 1786, in-8°; | une édition de l'ouvrage d'Apicius : *De arte coquinariâ* (*Voyez* APICIUS); | *Theodori Prisciani archiatri quæ extant*, tome I, Nuremberg, 1791, in-8°.

BERNI ou BERNIA (François), chanoine de Florence, né à Lamporecchio en Toscane, d'une famille noble, mais pauvre, originaire de Florence, mourut dans cette ville en 1543. Il a donné son nom à une espèce de burlesque, qu'on appelle *Berniesque* en Italie. Il excellait dans ce genre : c'était le Scarron des Italiens. Il avoit encore le dangereux talent de la satire. Quelques auteurs l'ont mis à la tête des poètes burlesques italiens. En 1548, on recueillit ses poésies italiennes, avec celles du Varchi, du Mauro, du Dolce, etc. in-8°, 2 vol. réimprimés à Londres, 1721 et 1724, sur l'édition de Venise. Ce recueil est recherché. Son *Orlando inamorato rifatto*, poème fort estimé des Italiens pour la pureté et la richesse de la langue, est l'ouvrage du Boïardo, refait ou travesti en vers burlesques. La meilleure édition est celle de Venise, 1545, in-4°. On en a une autre très jolie, Paris, 1768, 4 vol. in-12. On a recueilli ses poésies latines avec celles du Segni, du Varchi, etc. à Florence, 1562, in-8°.

BERNIER (François), natif d'Angers, médecin du grand Mogol pendant 12 ans, revint en France en 1670, passa en Angleterre en 1685, et mourut à Paris en 1688. Saint-Evremont disait qu'il n'avait point connu de plus joli philosophe. *Joli philosophe*, ajoutait-il, *ne se dit guère; mais sa figure, sa taille, sa conversation, l'ont rendu digne de cette épithète*. On a de lui | Ses *Voyages*, en 2 vol. in-12, Amsterdam, 1699, qui ont un rang distingué parmi les relations des voyageurs, par plusieurs particularités curieuses; mais il ne faut pas croire tout ce qu'il y raconte; il aime trop à parler de lui-même, pour qu'il puisse dire constamment la vérité. | Un *Abrégé de la philosophie de Gassendi*, son maître, en 7 vol. La prédilection qu'il avait pour le système des atomes, ne l'empêchait pas d'être bon métaphysicien, de raisonner juste sur l'âme, et de détruire les creuses spéculations des matérialistes. « Quelque » effort que nous puissions faire sur notre

» esprit, dit-il, en écrivant à son ami » Chapelle, nous ne saurions jamais concevoir comme quoi des corpuscules in» sensibles (*dénués de sensibilité*), il en » puisse jamais rien résulter de sensible » (*doué de sensibilité*), et qu'avec tous » leurs atomes, quelque petits et quelque » mobiles qu'ils les fassent, en quelque » mouvement et quelque ordre, mélange » et disposition qu'ils nous les puissent » faire voir, et même quelque industrieuse » main qui les conduise, ils ne sauraient » jamais nous faire imaginer comment il » en puisse résulter un composé, je ne » dis pas qui soit raisonnable comme » l'homme, mais qui soit seulement sen» sitif comme le pourrait être le plus vil » et le plus imparfait vermisseau de terre » qui se trouve. » | *Traité du libre et du volontaire*, Amsterdam, 1685, in-12. Il a eu aussi quelque part à l'*Arrêt* de Boileau, donné *pour le maintien de la doctrine d'Aristote*.

BERNIER (JEAN), médecin à Blois, sa patrie, et ensuite à Paris, eut le titre de médecin de Madame. Nous avons de lui | *Histoire de Blois*, Paris, 1682, in-4°. | *Essais de médecine*, 1689, in-12. | *Anti-menagiana*, in-12. | *Jugement sur les OEuvres de Rabelais*, Paris, 1697, in-12. Sa qualité de médecin de Madame ne le tira pas de la pauvreté. Sa mauvaise fortune lui inspira une humeur chagrine qui perce dans tous ses ouvrages. Son érudition était fort superficielle, et Ménage l'appelle *vir levis armaturæ*. Il mourut en 1678, dans un âge très avancé.

BERNIER (NICOLAS), maître de musique de la Sainte-Chapelle, et ensuite de la chapelle du roi, naquit à Mantes sur Seine en 1664. Le duc d'Orléans, régent du royaume, estimait ses ouvrages et protégeait l'auteur. Bernier mourut à Paris en 1734. Ses 5 livres de Cantates, à une et deux voix, dont les paroles sont en partie de Rousseau et de Fuselier lui acquirent une grande réputation. On a aussi de lui les *Nuits de Sceaux* et beaucoup de motets qu'on exécute encore.

* **BERNIER** (PIERRE-FRANÇOIS), né à la Rochelle, en 1779, annonça de bonne heure des dispositions pour les sciences, et vint en 1800 étudier l'astronomie à Paris. La même année il fut nommé, avec Bissy, astronome de l'expédition que commandait le capitaine Baudin. Bernier recueillit, pendant tout le cours du voyage d'importantes remarques nautiques, qui furent transmises à l'institut. Il mourut en 1803, à la fleur de l'âge, sur un bâtiment de l'expédition qui se trouvait alors près de Timor.

* **BERNIER** (ETIENNE-ALEXANDRE-JEAN-BAPTISTE-MARIE), évêque d'Orléans, né à Daon en Anjou le 31 décembre 1764, était curé de Saint-Laud d'Angers au commencement de la révolution, et refusa de prêter le serment exigé par la constitution civile du clergé. Il parvint néanmoins à éviter la déportation, et dès que la guerre de la Vendée eut éclaté au mois de mars 1793, il se rendit à l'armée d'Anjou, où il exerça les fonctions de son ministère et fut un des membres les plus marquans du conseil supérieur des armées catholiques et royales. Après les déroutes du Mans et de Savenay, il traversa la Loire, et après avoir erré quelque temps, passa dans l'armée d'Anjou que commandait Stoflet en 1794. Il contribua beaucoup à réorganiser le parti royaliste. Stoflet ne faisait rien, dit-on, sans le consulter; c'était lui qui rédigeait les proclamations, qui correspondait avec les émigrés et les puissances étrangères; ce fut lui aussi qui négocia la paix. Il conserva encore de l'influence sous d'Autichamp; mais en 1799, lorsque les Vendéens reprirent les armes, il ne joua pas un rôle aussi marquant; il contribua cependant à la pacification opérée par le général Hédouville, et eut de fréquentes conférences avec le premier consul, auprès duquel il était comme l'ambassadeur de la Vendée. Il fut encore du nombre des plénipotentiaires chargés de traiter du Concordat, et après sa signature il fut élevé au siége d'Orléans et sacré évêque par le cardinal Caprara, au commencement d'avril 1802. Il mourut dans son diocèse le 1er octobre 1806.

* **BERNIÈRES-LOUVIGNY** (JEAN de), trésorier de France à Caen, né dans cette ville en 1602, d'une famille ancienne, mort subitement le 3 mai 1659. Il avait établi et dirigeait une espèce de communauté composée d'ecclésiastiques et de laïques pieux qui vivaient ensemble, unis par les liens de la ferveur et de l'oraison; c'est ce qu'on appelait l'*Ermitage*. Il contribua aussi à l'établissement d'hôpitaux, de séminaires, de couvens, et à la fondation de l'église du Canada. On lui doit | *L'intérieur chrétien*, petit in-12; | le *Chrétien intérieur* ou *la conformité intérieure que doivent avoir tous les chrétiens avec Jésus-Christ*, 1660, 2 v. in-12; nouvelle édition, Pamiers, 1781, 2

vol. in-12; | *Œuvres spirituelles*, 1670, in-8°, en 2 parties, aussi réimprimées. Elles ont été mises à l'index avec le *Chrétien intérieur* pour quelques expressions qui semblaient favoriser le quiétisme. | *Pensées de M. Bernières Louvigny*, ou *Sentimens d'un chrétien intérieur sur les principaux mystères de la foi pour les plus grandes fêtes de l'année*, Paris, 1676.

* BERNINI (JOSEPH-MARIE), capucin missionnaire, né à Carignan, ville du Piémont, voyagea dans l'Indostan, et surtout dans la province de Neïpal, où il mourut, en 1753, sur la route de Patnâ. On a de lui : | une *Description de la province de Néipal*, traduite en anglais, et insérée dans le tom. II des *Asiatick researches*. Cette description existe beaucoup plus ample et plus correcte parmi les manuscrits de la Propagande, à Rome sous le titre de : *Notizie laconiche di alcuni usi, sacrifizi ed idoli nel regno di Nepal, raccolte nel anno* 1747; | Des *Dialogues*, en langue indienne, qui font partie des manuscrits de la Propagande. Enfin, le P. Bernini, selon quelques bibliographes, a traduit plusieurs ouvrages concernant la religion des Brahmes, entre autres, le livre intitulé : *Adhiâtma-Râmâyama*, qui contient une ample histoire de Râmâ, et le *Djanâ-Sagâra, mer de science*, où se trouvent les principes de *Cabir*, fameux tisserand, fondateur de la nouvelle secte, appelé *Cabir-prand*. Les *Mémoires historiques* de ce religieux ont été publiés à Vérone, en 1767, in-8°.

BERNINI ou BERNIN (JEAN-LAURENT), appelé vulgairement *le chevalier Bernin*, peintre, sculpteur et architecte, excella également dans ces trois genres. Il naquit à Naples en 1598. Ses premiers ouvrages parurent sous Paul V, qui prédit ce qu'il serait un jour. Grégoire XV l'honora du titre de chevalier. Urbain VIII, Alexandre VII et Clément IX, lui donnèrent des marques de leur estime. La reine Christine lui rendit quelques visites. Louis XIV l'appela de Rome à Paris en 1665, pour travailler au dessin du Louvre. Ce prince magnifique lui fit fournir des équipages pour son voyage, et lui donna outre cinq louis par jour pendant huit mois qu'il y resta, un présent de 50 mille écus, avec une pension de 2000 écus, et une de 500 pour son fils. Ses dessins ne furent pas exécutés. On préféra ceux de Claude Perrault, si injustement et si vainement ridiculisé par Despréaux. On assure que Bernin voyant les ouvrages de cet habile architecte, eut la modestie de dire, que *quand on avait de tels hommes chez soi, il n'en fallait pas aller chercher ailleurs*. L'auteur des *Essais historiques sur Paris* ne convient pas de cette anecdote. Selon lui, le chevalier Bernin, plus plein d'amour propre qu'un autre, loin d'admirer les dessins de Perrault, marqua le plus grand empressement pour faire exécuter le sien par préférence. Il ajoute qu'on lui promit 3000 louis par an, s'il voulait rester; ce qu'il refusa, aimant mieux aller mourir dans sa patrie : que la veille de son départ on lui apporta cette somme, avec un brevet de 12,000 livres de pension, et qu'il reçut le tout assez froidement. Quoi qu'il en soit de ces rapports, dont on croit pouvoir douter (comme de beaucoup d'autres choses rapportées par cet auteur), le roi voulut avoir son portrait de la main de ce célèbre artiste, et lui en fit présent d'un, enrichi de diamans. Il mourut à Rome en 1680. Ses mœurs étaient austères, et son caractère brusque. Rome compte parmi ses chefs-d'œuvre les ouvrages de ce grand maître. Les principaux sont : la Fontaine de la place Navonne; l'Extase de sainte Thérèse, ouvrage supérieur pour l'expression; la *Statue* équestre de Constantin; le Maître-Autel, le Tabernacle, la Chaire de saint Pierre, et la colonnade qui environne la place de cette église. On lui a reproché d'avoir affaibli la coupole, en pratiquant des escaliers dans les quatre gros massifs qui la soutiennent; mais l'abbé May l'a bien justifié, et M. Patte encore mieux (*Voyez* MADERNO). Versailles admirera toujours le buste de Louis XIV, où le caractère de ce grand prince est aussi bien marqué que les traits de son visage : et la statue équestre de Marcus Curtius, qui mérite d'être comparée aux plus beaux ouvrages de l'antiquité, etc., etc. Cette statue était destinée à représenter Louis XIV; mais comme elle était peu ressemblante, on lui donna le nom de *Marcus Curtius*. C'était un monument que la reconnaissance de Bernin destinait à ce prince; il y travailla pendant 15 ans.

* BERNIS (FRANÇOIS-JOACHIM de PIERRES de), comte de Lyon, cardinal et archevêque d'Albi, de l'académie française, né le 22 mai 1715 à Saint-Marcel-de-l'Ardèche, d'une famille noble et ancienne, mais peu douée des biens de la fortune. Il fut destiné dès son enfance à l'état ecclésiastique, et fut d'abord nom-

mé chanoine de Brioude : ensuite chanoine comte de Lyon. En 1735 il se rendit à Paris. Une figure heureuse, des manières pleines de grâce et de politesse, un caractère aimable et enjoué, le talent de faire des vers faciles et agréables, le firent rechercher des meilleures sociétés. Cependant il resta plusieurs années sans rien obtenir. Le cardinal de Fleury, auquel sa conduite dissipée avait déplu, lui déclara qu'il n'obtiendrait de son vivant aucun bénéfice. On prétend qu'il lui répondit en faisant une profonde révérence, *Monseigneur, j'attendrai;* d'autres disent que cette réponse fut faite à l'évêque de Mirepoix, Boyer, qui avait alors la feuille des bénéfices. Quoi qu'il en soit, il ne se présenta à la cour qu'après la mort du cardinal, et il obtint par la protection de Mme de Pampadour l'ambassade de Venise, où il se fit aimer et estimer. De retour à Versailles, il fut reçu à la cour avec les marques de la plus grande considération. Louis XV le nomma membre du conseil, et le chargea de l'importante négociation qui avait pour but de former une alliance entre la France et l'Autriche. Quoique ce ne fût point son avis, il entreprit cette négociation, et il eut la gloire de proposer et de faire admettre le seul plan qui pouvait convenir dans cette circonstance. Les plus grandes faveurs furent la récompense de cette opération : l'abbé de Bernis fut nommé au ministère des affaires étrangères, et le roi demanda pour lui le chapeau de cardinal. Cependant les suites funestes de l'alliance avec l'Autriche se firent bientôt sentir, et malgré la répugnance qu'il avait montrée à conclure ce traité, on lui en imputa tous les désastres, et il fut exilé à Soissons en 1758, parce que, dit-on, il voulait conclure la paix contre l'opinion de Mme de Pompadour qui voulait la continuation de la guerre. Sa disgrâce, qui prouve qu'il était plus attaché à son pays qu'à la faveur, dura jusqu'en 1764; il fut rappelé et nommé archevêque d'Albi. L'habileté qu'il déploya dans le conclave de 1769, le fit nommer ambassadeur de France auprès de la cour de Rome, pour travailler, contre son opinion particulière, à l'extinction des jésuites. Après le conclave, il joignit à son titre d'ambassadeur celui de protecteur des églises de France. En 1791, les tantes de Louis XVI ayant quitté la France, il les reçut chez lui avec tous les honneurs dûs à leur rang. Ayant refusé le serment, il fut dépouillé de son archevêché et de ses abbayes, et perdit 400,000 francs de rente. Se trouvant presque dans le dénûment, le chevalier d'Azara sollicita pour lui et obtint une pension de 60 mille livres de la cour d'Espagne. Trois ans après, il mourut à Rome le 2 novembre 1794, à l'âge de 79 ans, généralement chéri et regretté des Romains et des étrangers, qui admiraient sa douceur, sa générosité, et sa politesse noble et facile. Des poésies légères qu'il avait faites dans sa jeunesse avaient commencé sa réputation, et lui avaient mérité, on ne sait trop pourquoi, l'honneur d'être admis à l'académie française; car elles sont assez médiocres; lui-même n'aimait pas qu'on lui en parlât; elles flattaient peu son amour-propre comme poète, et ne lui paraissaient pas exemptes de reproche, comme évêque et prince de l'Eglise. Ces poésies consistent dans quelques *Epitres*, moitié sérieuses, moitié badines, mêlées d'affectation, de négligences et de quelques jolis vers. On vanta beaucoup autrefois l'*Epître aux dieux Pénates;* elle est cependant aussi incorrecte qu'inégale, et remplie de mauvais vers. La versification est un peu meilleure dans les *Quatre parties du jour*, qu'il ne fallait pas appeler un poème; ce sont quatre morceaux qui n'ont entre eux aucune liaison, et qui offrent des tableaux plus ou moins agréables pour le fond, mais plutôt enluminés que coloriés. Son petit poème, intitulé les *Quatre saisons*, est encore une suite de lieux communs de poésie descriptive, qui ne sont pas sans quelque mérite d'expression; mais il y a dans les images plus d'abondance que de choix, et plus de luxe que de richesse. Il prodigue trop les fleurs, et ne les varie pas assez; c'est pour cela que Voltaire l'appelait *Babet la bouquetière*. Après sa mort on a publié un poème plus analogue à son état, intitulé *La Religion vengée*, très belle édition, Parme, Bodoni, 1695, in-8°, in-4° et in-folio. Le style n'est pas sans noblesse; on y remarque quelques beaux vers, et de belles pensées; mais il est pauvre de poésie, monotome, négligé, et le raisonnement y est porté jusqu'à l'argumentation métaphysique. Il ne peut qu'édifier les amis de la religion: mais il n'alarmera jamais ses ennemis. Il est bien inférieur à celui de Racine le fils sur le même sujet. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées par Didot l'aîné, 1797, in-8°. On a imprimé en 1790 sa *Correspondance avec M. Pâris du Verney*, et en 1799 celle avec *Voltaire*,

depuis 1761 jusqu'en 1777. Cette correspondance fait honneur à son esprit; mais on est étonné qu'il ait conservé une liaison épistolaire aussi suivie avec un homme dont l'esprit était aussi opposé à son caractère.

BERNON, noble bourguignon, fut le premier abbé de Cluny, et le réformateur de plusieurs autres monastères. Saint-Hugues, moine de Saint-Martin d'Autun, maison alors très régulière, travailla avec lui à rétablir la discipline monastique. Bernon donna sa démission en 926, et partagea les abbayes qu'il gouvernait, entre Vidon son parent, et Odon son disciple. Ce dernier a été proprement le premier fondateur de l'ordre de Cluny. Il mourut en 927, après avoir fait un testament que nous avons encore.

* BERNOU (Le P.), missionnaire français, mort à Nîmes au commencement du 18e siècle, est auteur de | la *Conduite à l'Eternel;* | *Manuel de l'écolier chrétien;* | *Jeux historiques sur l'Ancien Testament;* | *Cantiques des familles chrétiennes;* | *Paraboles de l'Evangile* mises en vers français, avec un *Abrégé de la vie de Jésus-Christ.*

BERNOULLI (JACQUES), né à Bâle en 1654, fut d'abord destiné à être ministre; mais la nature l'avait fait mathématicien. Son père s'opposait fortement à son goût; mais ses progrès furent si rapides, quoique secrets, qu'il passa bientôt de la géométrie à l'astronomie. Pour célébrer cette espèce de triomphe, il fit un médaillon, dans lequel il représenta Phaéton conduisant le char du soleil, avec cette légende: *Je suis parmi les astres malgré mon père.* Le symbole n'était pas judicieusement choisi, puisqu'il annonçait une chute que Bernoulli eût été bien fâché de voir arriver. Mais on sait que chez les géomètres le jugement est souvent en raison inverse de la science des calculs. (*Voyez* WOLF.) Dès l'âge de dix-huit ans, il résolut un problème chronologique qui aurait embarrassé un vieux savant. A 22, étant à Genève, il apprit à écrire par un moyen nouveau, à une fille qui avait perdu la vue 2 mois après sa naissance. Il publia en 1682 | un nouveau *Système des Comètes,* | et une excellente *Dissertation sur la pesanteur de l'air.* Ce fut environ vers le même temps, que Leibnitz fit paraître, dans les Journaux de Leipsick, quelques essais du nouveau calcul différentiel, ou des infiniment petits, dont il cachait la méthode. Jacques Bernoulli et Jean son frère, aussi grand géomètre que lui, devinèrent son secret. Cette méthode fut tellement perfectionnée sous leurs mains, que l'inventeur, assez grand homme pour être modeste, avoua qu'elle leur appartenait autant qu'à lui. Sa patrie voulant s'attacher un citoyen qui l'illustrait, le nomma professeur de mathématiques. L'académie des sciences de Paris se l'agrégea en 1699, et celle de Berlin en 1701. Il mourut en 1705, à 51 ans. Son tempérament était bilieux et mélancolique; sa marche dans les sciences, lente, mais sûre. Il ne donna rien au public, qu'après l'avoir revu et examiné plusieurs fois. Son traité | *De Arte conjectandi,* ouvrage posthume, imprimé dans le recueil de ceux de son frère, et séparément en 1713, in-4°, et | celui *des infinis,* répandirent son nom dans toute l'Europe. Bernoulli voulut que l'on mît sur son tombeau une spirale logarithmique, avec ces mots *Eadem mutata resurgo,* et exprima ainsi dans le langage de sa science favorite, la foi de la résurrection. Bernoulli joignit l'amour de la poésie à celui des mathématiques; il s'exerça à faire des vers allemands, latins et français, mais il y réussit fort mal. Les mathématiques ne sont point, pour l'ordinaire, le champ d'où s'élancent les grands poètes (*Voy.* LEIBNITZ). Ses *OEuvres,* en y comprenant le *Traité de l'art de conjecturer,* forment 3 vol. in-4°.

BERNOULLI (JEAN), frère du précédent, professeur de mathématiques à Bâle, et membre des académies des sciences de Paris, de Londres, de Berlin et de Pétersbourg, naquit à Bâle l'an 1667, et y mourut en 1748. Il courut la même carrière que son frère et ne s'y distingua pas moins. On a publié, en 1742, à Lausanne, le recueil de tous les ouvrages de Bernoulli, en 4 volumes in-4°. M. d'Alembert avoue qu'il leur doit presqu'entièrement les progrès qu'il a faits dans la géométrie A l'âge de 18 ans, il imagina le calcul différentiel, ou des infiniment petits, d'après des idées vagues que Leibnitz avait données de ce calcul, et trouva les premiers principes du calcul intégral (*voyez* l'article précédent). Cette découverte le mit en état de résoudre les problèmes les plus difficiles, et de faire les plus grandes choses. En 1690, cet habile homme vint à Paris, pour y voir les savans. Il fit connaissance avec Mallebranche, Cassini, la Hire, Varignon, et le marquis de l'Hôpital. Ce seigneur fut si charmé de l'entendre

raisonner sur la géométrie, qu'il voulut le posséder tout seul. Il l'emmena dans sa terre, et résolut avec lui les problèmes les plus difficiles de la géométrie. C'est dans cette solitude, que Bernoulli inventa le calcul exponentiel. De retour, il proposa différens problèmes aux mathématiciens, et décerna les couronnes à Newton, à Leibnitz, et au marquis de l'Hôpital, c'est-à-dire, aux plus grands géomètres du siècle. Son frère concourut à ces prix, et lui demanda à son tour des solutions. C'était une espèce de défi, qui fit naître une querelle fort vive entre ces deux illustres savans. Elle ne fut terminée que par la mort de Jacques Bernoulli. Jean soutint aussi avec Hartsoeker, physicien célèbre, une guerre sur le baromètre, et vengea Leibnitz de l'espèce d'insulte que quelques Anglais, provoqués par Kheil, lui firent au sujet du calcul différentiel. Bernoulli écrivit sur la manœuvre des vaisseaux, et sur toutes les parties des mathématiques, et il les enrichit de grandes vues et de nouvelles découvertes. Son sentiment sur les forces vives, adopté aujourd'hui par une partie des géomètres, eut beaucoup de contradictions à essuyer. Ce mathématicien faisait quelquefois, comme son frère, des vers latins, peut-être aussi mal, dit un homme d'esprit, qu'un homme né à Pékin ferait des vers français. Il avait soutenu à l'âge de 18 ans une thèse en vers grecs sur cette question : *Que le prince est pour les sujets ;* matière plus intéressante pour les peuples, que toutes les spéculations de géométrie. Bernoulli laissa des enfans dignes d'un tel père. — NICOLAS BERNOULLI, appelé par le czar Pierre, pour remplir une chaire de professeur en mathématiques dans l'académie naissante de Pétersbourg, mourut 8 mois après d'une fièvre lente, en 1726 ; la czarine Catherine fit les frais de son enterrement. DANIEL et JEAN, deux autres de ses fils, n'ont pas moins honoré leur patrie. Daniel, mort en 1782, après avoir composé des dissertations savantes sur la construction des clepsydres, sur l'inclinaison mutuelle des orbites des planètes ; sur la construction des ancres, de la boussole, sur le flux et reflux de la mer, etc., s'est encore fait connaître par son *Hydrodynamique* ou *Commentaire sur la force et le mouvement des fluides*, Strasbourg, 1738. Il remporta plusieurs prix à l'académie des sciences de Paris. Jean, mort en 1790, concourut aussi pour les prix de l'académie. Ses mémoires sur le cabestan, sur la propagation de la lumière ont été couronnés.

BERNOULLI (JEAN), fils de Jean Bernoulli, né à Bâle en 1744, mort à Berlin en 1807, où il avait été appelé, en 1763, comme astronome. Quelques années après il obtint la permission de voyager, et visita successivement l'Allemagne, l'Angleterre, la France, l'Italie, la Suisse, la Russie et la Pologne. En 1779 il fut nommé directeur de la classe des mathématiques de l'académie de Berlin. Ses principaux ouvrages sont | *Recueil pour les astronomes*, 3 vol. in-8°. | *Lettres sur différens sujets écrites pendant le cours d'un voyage par l'Allemagne, la Suisse, la France et l'Italie*, en 1774 et 1775, 3 volumes in-8°. | *Description d'un voyage en Prusse, en Russie et en Pologne*, en 1777 et 1778, 6 vol. en allemand ; idem, trad. en français. | *Recueil de voyages*, 16 vol. en allemand. | *Archives pour l'histoire et la géographie*, 8 vol. en allemand. | *Elémens d'algèbre d'Euler*, trad. de l'allemand, Lyon, 1785, 2 vol. in-8°. — JACQUES, son frère, né en 1759, après avoir beaucoup voyagé, se fixa à Saint-Pétersbourg, et y périt d'un coup d'apoplexie en se baignant dans la Néva, le 3 juillet 1789. On trouve plusieurs *Mémoires* de lui dans les *Nova acta academ. Petropol.*, ainsi que son éloge, suivi de la liste de ses écrits.

BERNSTORF (JEAN HARTWIG-ERNEST, comte de), ministre d'état en Danemarck, né à Hanovre en 1712, se montra digne de cette place par l'étendue de ses vues et de son zèle pour le bonheur des Danois. Après avoir fixé l'attention du gouvernement danois, il fut employé dans diverses ambassades et fut mis par Frédéric V à la tête des affaires étrangères. Pendant la guerre de sept ans, il suivit un système de neutralité qui favorisa le commerce et la prospérité intérieure des états du Danemarck. Il fit aussi plusieurs traités ou échanges avantageux avec la Russie, et termina les longues discussions qui avaient eu lieu au sujet du droit de suzeraineté de la maison de Holstein sur la ville de Hambourg. Bernstorf encourageait en même temps les manufactures, le commerce, l'agriculture, les sciences et les arts ; enfin il fit affranchir les paysans de ses domaines qui étaient assujettis à la glèbe comme la plupart de ceux du Danemarck. Une colonne, élevée à son honneur près de Copenhague, atteste la reconnaissance publique. Il ter-

mina sa carrière en 1772. André Pierre Bernstorf, son neveu, parvenu au ministère, se distingua comme lui par les mesures sages qu'il proposa pour l'administration du pays; ce fut lui qui fit accéder le Danemarck, en 1778, à la neutralité armée. Il ne cessa de s'occuper des intérêts de l'état jusqu'à ses derniers momens, et mourut en 1797.

BÉROALD ou BÉROALDE (Matthieu), mort en 1584, se fit connaître par un ouvrage intitulé : *Chronicon Sacræ Scripturæ auctoritate constitutum*, Genève, 1575, in-fol. Il embrassa la réformation avec Jules Scaliger et d'autres savans, fut arrêté à Coutances, à cause de ses opinions, et condamné à être brûlé. Il fut assez heureux pour échapper au supplice. En 1574, il se retira à Genève, y fut ministre, et y occupa une chaire de philosophie.

BÉROALD DE VERVILLE (François), fils du précédent, de protestant devenu catholique, et chanoine de St.-Gratien de Tours, chercha la pierre philosophale, et déposa ses folies dans ses *Appréhensions spirituelles, Poèmes et autres OEuvres philosophiques, avec les Recherches de la pierre philosophale*, 1584, in-12. L'auteur y paraît aussi mauvais poète que mauvais philosophe. Il est plus connu par son *Moyen de parvenir*, dans lequel il s'efforce de tourner en ridicule tout le genre humain. C'est un recueil d'inutilités, de puérilités et d'ordures, mêlées de quelques traits naïfs. Un savant oisif et de mauvais goût a bien voulu prendre la peine de donner une édition de cet ouvrage pitoyable, en 1732, 2 volumes in-16, réimprimé en 1754 avec des tables alphabétiques et des notes marginales. Ce livre a été aussi imprimé avec ce titre *Le salmigondis*, Liége, 1698, in-12; *Le coupe-cu de la mélancolie*, Parme, 1698, in-12 : c'est la même édition sous deux titres. Il y en a une autre in-24 de 439 pages, sans date, que le Père Nicéron croit être d'Elzévir. Quelques-uns prétendent que cet ouvrage n'est pas de Béroald, et que celui-ci ayant fait un livre de morale, intitulé *De la sagesse et du moyen de parvenir*, un libertin en prit occasion de faire un recueil de contes libres et obscènes, sous ce titre *Moyen de parvenir*, qu'il mit sur le compte de Béroald; c'est le sentiment de M. le marquis de Paulmy dans ses *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*. Béroald né à Paris en 1558, mourut vers l'an 1612. C'était un vrai original. Il affectait d'être instruit des secrets les plus cachés de la nature, comme de la pierre philosophale, du mouvement perpétuel, de la quadrature du cercle, des effets de la sympathie, etc., etc.

BÉROALDE (Philippe), né à Bologne d'une famille noble en 1453, mort en 1505, professa les belles-lettres dans sa patrie, et fut un homme très érudit pour son temps, et l'un de ceux qui contribuèrent le plus à purger la langue latine de la rouille et de la barbarie des siècles d'ignorance, quoique sa latinité cependant ne soit pas un modèle. Il composa plusieurs ouvrages en prose, de divers genres, et quelques-uns en vers; mais il s'appliqua principalement à publier d'anciens auteurs grecs et latins avec des commentaires. On a de lui | Des *Commentaires sur Apulée*, Venise, 1501, in-fol. et sur d'autres écrivains. | *Le recueil de ses OEuvres*, 1507 et 1513, 2 vol. in-4°. Sa *Vie* a été donnée en latin par Jean Pins, Bologne, 1504, in-4°. Bianchini en a donné une autre à la tête du Suétone de Béroalde, à Lyon, 1548, in-fol.

BÉROALDE (Philippe), neveu du précédent, mort en 1518, fut bibliothécaire du Vatican, sous Léon X. Il publia plusieurs pièces de vers très estimées dans les *Deliciæ Poetarum Italorum*.

* BEROLDINGEN (François de), minéralogiste distingué, né à St.-Gall, en Suisse, le 11 octobre 1740, mort le 8 mars 1798, chanoine d'Hildesheim et d'Osnabruck, fut membre de plusieurs sociétés savantes, et parcourut diverses contrées pour observer la nature du sol, la structure des montagnes et leurs produits minéraux : il acquit ainsi une grande masse de connaissances, qui donnent beaucoup de prix à ses ouvrages, malgré la disposition aux hypothèses, et les préventions qui s'y font souvent remarquer. Les principaux sont : | *Observations, Doutes et Questions sur la minéralogie en général, et sur un système naturel des minéraux en particulier*. Le 1er volume parut, sans nom d'auteur, à Hanovre, 1778, in-8°, et fort augmenté, sous son nom, à Hanovre et à Osnabruck, 1792, in-8°; 2e vol., ibid., 1793. Il voulait parcourir ainsi tout le règne minéral, et indiquer les rapports qui lient entre eux les minéraux. | *Observations faites pendant un voyage dans les mines de vif-argent du Palatinat et du duché de Deux-Ponts*, avec une carte pétrographique, Berlin,

1788, in-8°; | *les Volcans des temps anciens et des temps modernes considérés physiquement et minéralogiquement*, Manheim, 1791, in-8°; | *Nouvelle Théorie sur le basalte*, dans les *Supplémens* de Crell aux *Annales de la chimie*, t. IV; | *Description de la fontaine de Dribourg*, Hildesheim, 1782, in-8°, etc. Tous ces ouvrages sont en allemand.

* **BÉRONIE** (Nicolas), jésuite et professeur au collége de Tulle, né dans cette ville en 1742, mort dans les derniers jours de 1820, a laissé un *Dictionnaire du patois du Bas-Limousin, et plus particulièrement des environs de Tulle*, qui a été mis en ordre, augmenté et publié après sa mort par M. Vialle, avocat; Tulle, in-4°, sans date. On trouve un article sur ce dictionnaire dans le *Journal des savans*, février 1824.

BÉROSE, prêtre du temple de Bélus à Babylone, auteur d'une *Histoire de Chaldée*, citée par les anciens, et dont on trouve quelques fragmens dans Josèphe. Annius de Viterbe a publié sous le nom de cet historien, un roman rempli de contes, auxquels Bérose n'a pas songé. On ne sait si la perte de l'histoire de Bérose est un grand malheur. En composant cet ouvrage, il n'avait pas oublié qu'il était babylonien. C'était alors la folie de tous les peuples, comme ce l'est encore aujourd'hui des Chinois et des Indous, de vouloir être regardés comme les plus anciens de la terre. Il fabriqua des Antiquités merveilleuses pour sa patrie, et étaya ses impostures comme il put. D'un autre côté, on trouve dans ce qui nous reste de son Histoire, des passages admirablement conformes à l'Ecriture sainte. C'est ainsi qu'il parle en termes exprès de l'arche qui s'arrêta vers la fin du déluge, sur une montagne de l'Arménie. Bérose était astrologue. Ses prédictions enchantèrent les Athéniens, au point qu'ils lui firent élever, dans leur gymnase, une statue avec une langue dorée. Sa fille, prophétesse comme lui, fut sibylle à Cumes. Il était contemporain d'Alexandre le Grand. On a imprimé sous son nom 5 livres d'Antiquités, à Anvers, 1545, in-8°. Bareiros, savant Portugais, en a fait une critique qui se trouve à la fin de l'édition qu'on en a donnée à Anvers en 1599.

BERQUEM. *Voyez* BERKEN.

BERQUIN (Louis), gentilhomme artésien du 16[e] siècle, fut accusé de donner dans les opinions de Luther, qui se répandaient alors, et dénoncé au parlement de Paris. Ce tribunal ordonna que diverses propositions extraites de ses écrits seraient communiquées à la faculté de théologie pour avoir son avis. Celle-ci les censura en 1523. On saisit sa bibliothèque: on y trouva le livre *De abroganda missa*, divers écrits de Luther et de Mélanchthon. Le parlement fit jeter au feu les ouvrages de Berquin, et le condamna à une abjuration publique; le coupable ne voulant point obéir, fut condamné à garder la prison de l'officialité. François I[er], qui aimait beaucoup Berquin, le fit sortir de sa prison; mais ce fanatique persistant toujours dans son erreur, ses juges le condamnèrent au feu. La sentence fut exécutée en place de Grève, le 12 avril 1529. Il avait traduit plusieurs ouvrages d'Erasme, dans lesquels il avait glissé ses erreurs.

BERQUIN (Arnauld), né à Bordeaux vers 1749, mort à Paris le 21 décembre 1791, s'est fait connaître par divers ouvrages, parmi lesquels on distingue | *Idylles*, Paris, 1774, 2 vol. in-8°. Elles sont au nombre de douze, dont six sont imitées de Gessner; une d'un autre poète allemand; une d'un auteur italien; quatre sont de son invention. Il y en a qu'on lit avec plaisir: c'est le vrai ton des pastorales; le simple, le naturel, le tendre, le délicat caractérisent la plume du Théocrite français; s'il avait été partout également sage, et qu'il n'eût pas mêlé aux plaisirs innocens de la vie champêtre des images alarmantes pour les mœurs, on aurait la satisfaction de pouvoir l'admirer sans réserve. Il a donné en 1775 un second recueil d'*Idylles*, dont on doit porter le même jugement. La plupart sont prises de Wieland, Gessner et Métastase: l'imitateur outre quelquefois les traits de ses modèles, et ce n'est pas en faveur de la vertu. | *Choix de tableaux, tirés de diverses galeries Anglaises*, Paris, 1775, 1 vol. in-8°. Ces tableaux n'existent que dans le cerveau de Berquin: s'il s'est persuadé qu'ils pouvaient paraître *tirés des galeries Anglaises*, c'est qu'il a cru l'imagination des Anglais plus déréglée que celle des autres peuples. Les contes qu'il lui a plu d'appeler *Tableaux*, sont froids, puérils, indécens et vraiment dignes de pitié. | *L'Ami des enfans*, Paris, 1782; ouvrage écrit avec un naturel et une naïveté qui en rendent la lecture agréable aux enfans. L'auteur leur présente toutes sortes de leçons sous

la forme de contes, et cette manière d'enseigner fait toujours sur le premier âge les impressions les plus sûres. Cependant parmi ces contes, il en est qui ne sont pas également bien choisis : il s'en trouve même quelques-uns dont la morale n'est pas exacte, d'autres où les leçons sont un peu verbiageuses et noyées dans des détails inutiles ; d'autres enfin qui semblent manquer de justesse et dont la conclusion ne se présente pas d'une manière assez sensible. | *Lectures pour les enfans, ou choix de petits contes et drames également propres à les amuser et leur inspirer le goût de la vertu*, 1784. | *L'Ami de l'adolescence*, suite de l'*Ami des enfans*, 1784. | *Sandfort et Merton*, 1786. | *Introducton familière à la connaissance de la nature*, 1787. | *Le petit Grandisson*, 1788. | *Le livre de famille*, ou *journal des enfans*, 1791. Tous ces ouvrages, qu'il composa pour l'éducation de la jeunesse, ont obtenu un grand nombre d'éditions, in-12 et in-8°, ornées de figures. Les meilleures sont celles de Paris, 1796, 28 vol. in-18; 1803, 20 vol. in-18, et 17 vol. in-12; 1802, 22 vol. in-18; 1807, 10 vol. in-12; le choix de tableaux anglais ne se trouve dans aucune de ces éditions.

* **BERR de TURRIQUE** (ISAAC), juif de Nancy, plaida au commencement de la révolution en faveur de ses coréligionnaires ; il parut à la barre de l'Assemblée constituante, pour y prononcer un discours à ce sujet, et publia plusieurs écrits sur l'organisation du culte israélite. Berr se retira ensuite dans sa propriété de Turrique, près de Nancy, dont une ordonnance de Louis XVIII lui permit d'ajouter le nom au sien; il y mourut en novembre 1828, à l'âge de 85 ans.

BERRETINI. *Voyez* BERETIN (PIERRE).

* **BERRI** (duc de). *Voyez* CHARLES-FERDINAND, duc de Berri.

* **BERRIER** (LOUIS), prieur de Perray en Bourgogne. Il était fils d'un conseiller d'état, et lui-même était déjà conseiller au parlement de Paris, lorsque, touché du désir d'une plus grande perfection, il renonça aux places et aux honneurs pour se retirer dans son prieuré, où il fonda la réforme. Il avait auparavant conféré de son projet avec l'abbé de Rancé, et il prit l'habit religieux en 1698. Sa communauté devint, en peu de temps, très nombreuse. *Voyez* le tome 6 de *l'histoire des ordres monastiques d'Hélyot*. On ignore l'époque de sa mort, mais il vivait encore en 1734.

BERROYER (CLAUDE), avocat au parlement de Paris, mort en 1735, a donné | les *Arrêts de Bardet*, Paris, 2 vol. in-fol. | La *Coutume de Paris*, de Duplessis, Paris, 1709, in-fol. | La *Bibliothèque des Coutumes* avec Laurière, Paris, 1699, in-4°. Ce recueil est curieux. On y trouve, entr'autres choses, un catalogue historique des Coutumiers généraux, et une liste alphabétique des textes et commentaires des Coutumes. Le rédacteur, homme savant, fut fort employé à la consultation, et obtint la confiance du public et l'estime des magistrats.

* **BERRUGUETE** (ALONZO), peintre, sculpteur et architecte espagnol né à Paredes de Nava, près Valladolid, mort à Madrid en 1545, fut un des premiers qui détruisit en Espagne le goût barbare qui régnait dans les beaux-arts. Il avait pris des leçons de Michel-Ange à Florence. Charles-Quint le nomma son peintre. On voit à Valladolid une statue qui passe pour son chef-d'œuvre.

BERRUYER (PHILIPPE), archevêque de Bourges, depuis l'an 1236 jusqu'à l'an 1260 qu'il mourut en odeur de sainteté. De Nangis lui attribue plusieurs miracles. On trouve le détail de ses éminentes vertus dans les auteurs du *Gallia Christiana nova*, tom. 2, p. 67. Don Martène a publié sa Vie, écrite par un auteur contemporain, *Anecd.* tome 3, page 1927

BERRUYER (JOSEPH-ISAAC), né en 1681, d'une famille noble de Rouen, prit l'habit de jésuite et l'honora par ses talens. Après avoir professé long-temps les humanités, il se retira à la maison professe de Paris, et y mourut en 1758. Il était connu depuis 1728 par son *Histoire du peuple de Dieu, tirée des seuls livres saints*, réimprimée avec des corrections en 1733, en 8 vol. in-4°, et en 10 vol. in-12. Cette Histoire fit beaucoup de bruit dès le moment de sa naissance. Le texte sacré y est revêtu de toutes les couleurs des romans modernes. Berruyer se promettait que son Histoire paraîtrait un ouvrage neuf. Elle le parut effectivement, par les fleurs d'une imagination qui veut briller partout, dans les endroits même où les livres saints ont le plus de simplicité. Le rhéteur fait parler Moïse aux Hébreux dans les déserts de l'Arabie, comme parleraient de raffinés politiques dans le 18e siècle. La prolixité du style fatigue autant que les vains ornemens dont il est chargé. Cependant son Histoire, mêlée de traits singuliers et

brillans, écrite avec chaleur et avec élégance, tissue avec art, semée de réflexions très judicieuses, est une preuve non équivoque qu'il était né avec beaucoup d'esprit, et un esprit facile. Rome le censura en 1734 et en 1757. La seconde partie parut long-temps après la première, en 1753, 4 v. in-4°, et 8 v. in-12. Elle lui ressemble pour le plan; mais elle lui est à quelques égards inférieure pour les grâces, l'élégance et la chaleur du style. Benoît XIV la condamna par un bref du 17 février 1758, et Clément XIII par un autre bref du 2 décembre suivant. Ce bref condamne en même temps la *Troisième partie de l'Histoire du Peuple de Dieu*, ou *Paraphrase littérale des Epîtres des Apôtres*, en 2 vol. in-4°, et 5 vol. in-12. Cette dernière partie est remplie, comme les autres, d'idées singulières et condamnables. L'auteur les avait puisées à l'école de son confrère Hardouin, homme très érudit, mais d'un jugement faible, écrivain paradoxal, s'il en fut jamais. « La principale de » ses erreurs, dit un théologien profond, » est d'avoir séparé l'humanité de J.-C. » de sa divinité; en considérant cette » humanité du Sauveur directement et » en elle-même, *in se directe, in recto;* » en prétendant qu'en elle-même et di» rectement elle devait être adorée: ce » qui est expressément contraire au con» cile d'Ephèse, anath. 8; contraire au » fameux discours par où Théodote, ar» chevêque d'Ancyre, prouva dans ce » même concile qu'on ne peut pas divi» ser, *même par la pensée*, l'humanité » du Christ de la divinité, pour en faire » un objet de notre adoration: contraire » au cinquième concile général, qui est » le second de Constantinople, *coll.* 8, » *can.* 9; contraire enfin aux paroles de » saint Jean, qui déclare que la division » de J.-C. est réservée à l'antechrist: *Et* » *omnis spiritus qui solvit Jesum ex* » *Deo non est, et hic est antichristus.* » 1 Joan. 4, 3. » Les jésuites désavouèrent publiquement le livre de leur confrère, et obtinrent de lui un acte de soumission, lu en Sorbonne en 1754. Le savant Père Tournemine, son confrère, est un de ceux qui combattirent ses paradoxes avec le plus de zèle (*Voyez* son article). Le parlement de Paris, 2 ans après, manda Berruyer pour être entendu sur plusieurs propositions de son histoire. Mais l'auteur s'étant trouvé malade, la cour envoya un commissaire, à qui l'historien remit une déclaration en forme de rétractation, qui fut déposée au greffe. Berruyer fit imprimer différentes Apologies, où sans cesser de respecter sa condamnation, il justifiait ses intentions, et défendait surtout son attachement à la doctrine de l'Eglise catholique; elles ont cependant été mises à l'*index*. L'abbé Janson, connu par plusieurs ouvrages où la piété et l'exacte orthodoxie sont unies à l'érudition, a proposé en 1789 une espèce de triage des ouvrages de Berruyer. « Quoiqu'à » beaucoup d'égards condamnable, dit-il, » et très justement condamné, l'ouvrage » n'est pas répréhensible dans tous ses » points. Aussi ce que nous y avons trouvé » en accord avec les sages règles, soit au » sujet de l'ordre et de la distribution des » parties dont il est composé, soit au regard » de l'explication du texte, soit par rap» port à la diction, nous nous sommes » fait un devoir de le conserver. Mais » aussi tout ce qui nous a paru opposé à » la tradition, à la doctrine des saints » Pères, au sentiment des interprètes les » plus suivis, à l'ordre des temps, à la » simplicité et à la décence des expres» sions, nous nous sommes appliqués, au» tant qu'il a été en nous, à le rectifier. » Voyez le *Journal histor. et littér.*, 15 juin 1789, pag. 259. — *L'ancien Testament* a été traduit en allemand par le Père Weimer, à Luxembourg, en 1753, avec une approbation du fameux Fébronius, où on lit ces paroles: *Pater Berruyer, S. J. sacerdos, acceptissima atque hactenus intentata methodo sacrarum litterarum textum non solum perpetua hacce paraphrasi, gallico idiomate concepta, intellectu facilem, lectu vero pergratum reddidit; alii etiam ejusdem societatis presbyteri utilissimum hoc opus pro plurium commoditate germanico idiomate donaverunt; hinc non possumus non egregiam utrorumque operam, ab aliis jam probatam, iterum laudare, et presbyteris hujus archidiœcesis sedulo legendam commendare.* — Une nouvelle édition de l'*Histoire du peuple de Dieu* a paru à Besançon chez Gauthier frères, 1828, 10 vol. in-8°. Elle est bien préférable aux précédentes, à cause des heureuses corrections qui y ont été faites par deux directeurs du séminaire de Besançon.

* BERRUYER (Jean-François), général français né à Lyon le 6 janvier 1737, entra dans la carrière militaire comme simple soldat, en 1753, et se trouva au siége de Mahon. Pendant la guerre de

sept ans, il obtint le grade d'officier, après avoir arrêté avec 60 hommes une colonne dans un défilé, et reçu plusieurs coups de sabre et un coup de feu. Une autre action d'éclat lui valut peu après le grade de capitaine. Il fit ensuite les campagnes de l'île de Corse, et après avoir passé successivement par tous les grades, il fut fait lieutenant-général, et commanda, en 1793, les troupes rassemblées auprès de Paris pour l'armée de l'Ouest. Envoyé dans la Vendée, il y éprouva quelques échecs, et fut suspendu de ses fonctions. Le Directoire le nomma gouverneur des Invalides en 1796. Il mourut le 27 avril 1804. Il avait fait dix-sept campagnes depuis 1756 jusqu'en 1793, et reçu trois blessures graves.

BERRYAT (JEAN), médecin ordinaire du roi, intendant des eaux minérales de France, correspondant de l'académie des sciences, et membre de l'académie d'Auxerre, mort en 1754, a publié | Les deux premiers volumes de la *Collection Académique*, Dijon, 1754, in-4° : compilation avantageusement connue; | des *Observations physiques et médicinales* sur les eaux minérales d'Epoigny, aux environs d'Auxerre, 1752, in-12.

BERSABÉE. *Voy.* BETHSABÉE.

BERSMAN (GEORGES), allemand, naquit en 1538 à Annaberg, petite ville de Misnie, près de la rivière de Schop, et du côté de la Bohême. On l'éleva avec soin et il fit de grands progrès dans les sciences. Il cultiva la médecine, la physique, les belles-lettres et les langues savantes. Il entendait très bien les langues latine et grecque. Il voyagea en France et en Italie, pour y connaître ceux qui avaient le plus de réputation parmi les gens de lettres. De retour dans son pays, il y enseigna en divers endroits jusqu'à sa mort, arrivée le 5 octobre de l'an 1611, qui était la 73e de son âge. Bersman mit les psaumes de David en vers, et il fit des notes sur Virgile, Ovide, Horace, Lucain, Cicéron, et sur d'autres auteurs anciens. Il eut 14 fils et 6 filles de son mariage avec une fille de Pierre Helleborn.

* BERT (PIERRE-CLAUDE-FRANÇOIS), né dans le département de la Nièvre, et mort à Paris, le 12 septembre 1824, âgé d'environ 56 ans. On a de lui : | *D'une alliance entre la France et l'Angleterre*, 1790, in-8°; | *Des prêtres salariés par la nation, considérés dans leurs rapports avec le gouvernement républicain*, 1793, in-8°, brochure où l'on proclame l'indépendance de l'église et de l'état, opinion que l'on a plusieurs fois soutenue depuis.

* BERTAIRE (saint), abbé du Mont-Cassin, né au commencement du 9e siècle, était issu des rois de France. Sa naissance pouvait lui procurer de grands avantages, mais il préféra travailler à sa sanctification. Il choisit pour sa retraite le Mont-Cassin et en fut nommé abbé l'an 856 après la mort de Basce. Il gouverna cette maison avec beaucoup de sagesse jusqu'au 22 octobre 884 qu'il fut assassiné par les Sarrasins qui désolaient alors l'Italie par leurs courses; ils brûlèrent le couvent et tuèrent saint Bertaire sur les marches de l'autel Saint-Martin où il faisait sa prière. Il a laissé des *Sermons*, des *Homélies* et quelques autres ouvrages.

*BERTAIRE, ou BERCAIRE, élevé dans l'école de l'église de Verdun, y fut ordonné prêtre. Témoin d'un incendie qui en consuma les archives, et réduisit en cendres les chartes, papiers, registres et autres monumens qui y étaient conservés, Bertaire qui les avait eus en sa garde, et en avait pris connaissance, résolut de réparer, autant qu'il était en lui, cette perte. Il rédigea une sorte d'*Histoire abrégée* des faits que lui rappelait sa mémoire, soit qu'ils fussent le fruit de ses lectures, ou qu'il les eût appris par tradition. Il y donna la suite de trente évêques de Verdun, jusqu'à Dadon exclusivement, prélat dont il était chapelain, et à qui il dédia son ouvrage. Il y rapporte les principaux événemens de leur vie. Don Senocq, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, qui découvrit le manuscrit de Bertaire, l'envoya à don Luc d'Achery, qui l'inséra dans son *Spicilége*. Bertaire mourut sous l'épiscopat de Dadon, qui lui-même, selon don Calmet, finit de vivre vers 923. On ne sait rien de plus précis sur la date de la mort de Bertaire.

* BERTALDO (JACOB), jurisconsulte vénitien, fut notaire et chancelier de la cour ducale et évêque de Veglia. On lui doit une *Compilation des coutumes de Venise*.

BERTANO (JEAN-BAPTISTE), architecte du duc de Mantoue Guillaume III, dans le 16e siècle, eut la direction des édifices publics sous ce prince. On admire encore la construction de l'église de Sainte-Barbe et de son haut clocher, décoré de 4 ordres d'architecture. Il a publié : *Gli oscuri e difficili passi dell'opera Ionica di Vitruvio alla chiara intelligenza tradotti*, Mantoue, 1558, in-fol.

BERTAUD (Jean) premier aumônier de la reine Catherine de Médicis, secrétaire de cabinet et lecteur de Henri III, conseiller d'état, abbé d'Aulnai, et enfin évêque de Séez, naquit, non à Condé-sur-Noireau, mais à Caen, suivant M. Huet, l'an 1522, et mourut en 1611. Il eut beaucoup de part à la conversion de Henri IV. Bertaud, ami et contemporain de Ronsard et de Desportes, cultiva comme eux la poésie, et sut éviter leurs défauts. Quelques-unes de ses stances ont de la facilité et de l'élégance. On a de lui des Poésies chrétiennes et profanes, des Cantiques, des Chansons, des Sonnets, des Psaumes. Elles offrent quelques réflexions heureuses, mais que gâte par fois trop de recherche : il avait pris le goût des pointes dans Sénèque. Ses mœurs parurent très réglées, dès qu'il fut élevé à l'épiscopat; et l'évêque rougit des productions du courtisan. Ses *OEuvres poétiques* ont été imprimées en 1620, in-8°. Il a laissé aussi une traduction de quelques livres de saint Ambroise, des traités imparfaits de controverse, des Sermons sur les principales fêtes de l'année, et une *Oraison funèbre de Henri IV*. C'était l'oncle de madame de Motteville. *Voyez* ce mot.

* **BERTAUX** (Duplessis), graveur, a orné beaucoup d'ouvrages célèbres des productions de son burin. Elles se font surtout remarquer dans les voyages de Grèce et d'Italie par M. de Choiseul, et dans celui d'Egypte. Il a composé un grand nombre de petits sujets à la manière de Calot. On assure qu'à l'âge de 12 ans, il imita si parfaitement à la plume, la tentation de S. Antoine de Calot, que les artistes mêmes pouvaient à peine distinguer l'original de la copie. Il est mort vers 1815.

* **BERTAZOLLI** (François), né le 1er mai 1754, à Lugo, dans la Romagne, fit ses études dans l'université de Bologne, et devint chanoine de la collégiale de Lugo. Il fut employé par Pie VII, alors évêque d'Ismola, dans le gouvernement de ce diocèse. Ce pape le nomma depuis archevêque d'Ephèse, chanoine de Sainte-Marie-Majeure et son aumônier secret. Après l'invasion de Rome en 1806 par les Français, ce prélat fut conduit en France où il partagea la captivité du souverain pontife. Il reçut la pourpre dans le consistoire du 10 mars 1823. Léon XII le chargea de plusieurs hautes fonctions. En 1828, Bertazolli fut fait évêque de Palestrine. Il est mort subitement le mercredi saint 7 avril 1832.

* **BERTÈLE** (Georges-Augustin), né à Ingolstadt, le 27 août 1767, mort à Landshut, le 19 juillet 1818. Il était professeur de chimie, minéralogie, botanique, matière médicale, diététique, toxicologie, pharmacologie, et art de formuler à l'université de Landshut. On a de lui : | *Oratio additialis de inflexu chimiæ in physicam et medicinam*, Ingolstadt, 1794, in-4°; | *Ueber salpeterplantagen*, Munich, 1794, in-8°; | *Versuch einer Lebenserhaltungskunde*, Landshut, 1803, in-8°; | *Handbuch der minerographie*, Landshut, 1804, in-8°, etc.

* **BERTELOT** (Pierre), premier pilote et cosmographe de Portugal aux Indes Orientales, né à Honfleur en 1600, entra dans l'ordre des Carmes, où il prit le nom de père Denis de la Nativité, sans discontinuer son service de cosmographe. Ayant été envoyé comme interprète de l'ambassade portugaise, près du roi d'Achem dans l'île de Sumatra, il y perdit la vie par la trahison de ce prince, qui voulut forcer les Portugais à se faire mahométans.

BERTELS (Jean), religieux bénédictin, né à Louvain en 1559, et mort en 1607, fut d'abord abbé de Munster, à Luxembourg, ensuite d'Echternach. Il eut le malheur de voir piller son abbaye d'Echternach par les Hollandais l'an 1596, et lui-même fut mené prisonnier en Hollande, d'où il ne retourna qu'après avoir payé 16,000 écus de rançon pour lui et ses religieux. Il est connu par sa petite *Histoire du duché du Luxembourg*. Le Père Bertholet dit que cette Histoire *n'est qu'un tissu de fables*, jugement outré et peu équitable. Le style de Bertels est diffus et incorrect.

BERTERA (Barthélemy), italien, établi à Paris où il avait le titre d'interprète du roi, mourut en 1782, après avoir publié | *Méthode pour apprendre la langue Italienne*, in-12; | *l'Espagnole*, in-12; | *la Française*, 1773.

BERTHAULT (Pierre), né vers 1600, à Sens, prêtre de l'Oratoire, et professeur de rhétorique dans sa congrégation, auteur du *Florus Gallicus*, in-12, et du *Florus Franciscus*, in-12, qui ne valent point le *Florus Romanus*, mourut en 1681, chanoine et archidiacre de Chartres. Son traité *de Ara*, imprimé à Nantes en 1681, est savant et recherché.

* **BERTHAULT** (Louis), architecte du roi, membre de la légion-d'honneur, né en 1783, se distingua comme architecte et

surtout comme dessinateur de jardins. Les jardins de Compiègne, de la Malmaison, de Pont-Chartrain, de Saint-Leu, de Baville, de Bondy, etc., tous tracés sur des plans différens, ont été créés par lui. Il a déployé autant de goût que de génie dans les restaurations qu'il a faites à divers hôtels de la capitale, et a embelli les environs de Paris d'un grand nombre d'habitations charmantes, telles que celles de Clichy, de la Jonchère, etc. Il conçut l'idée hardie de mettre en harmonie les constructions antiques et modernes de Rome, et il en a laissé le plan. Berthault se rendait aux eaux de Cauterets pour rétablir sa santé altérée par un travail opiniâtre, lorsqu'en passant à Tours, il y mourut âgé de 40 ans, en août 1823.

BERTHE. *Voyez* ETHELBERT.

* BERTHE ou BERTRADE, fille de Charibert, comte de Laon, fut surnommée *Berthe au grand pied*, parce qu'elle était née avec un pied plus grand que l'autre. Elle épousa Pepin le Bref, roi de France, qui, contre l'usage reçu jusque alors, la fit asseoir avec ses deux fils sur le trône, lorsqu'il fut couronné à Soissons, en 751, pour inspirer, dit-on, plus de respect pour la princesse et pour les enfans qu'il en avait eus avant d'être roi. Berthe, douée d'un caractère au-dessus de son sexe, accompagna le roi dans ses voyages et ses expéditions, et lui servit souvent de conseil. Elle savait en même temps attirer les grands à la cour et les attacher à ce gouvernement qui était nouveau. Cependant on reproche à Pepin d'avoir voulu la répudier, mais il fut détourné de ce projet par les remontrances du pape Etienne III. Après la mort de Pepin, en 769, Berthe conserva une grande influence sur ses deux fils, Carloman qui avait reçu en partage l'Austrasie, et Charles à qui était échue la Neustrie. Son adresse et l'attachement qu'ils lui portaient empêchèrent leur mésintelligence d'éclater; mais la reine n'employa pas toujours des moyens légitimes. Elle engagea Charles à répudier sa femme Hémiltrude pour lui faire épouser la fille de Didier, roi de Lombardie, pensant que cette union servirait à entretenir la paix entre ses enfans. Berthe mourut à Choisy dans un âge avancé, et fut enterrée à Saint-Denis auprès de son époux. — Il y a plusieurs autres princesses du même nom, entre autres une marquise de Toscane, fille de Lothaire, roi de Lorraine, qui fut célèbre par sa beauté, ses galanteries et son habileté dans les affaires. Cependant, quoique sa cour fût très brillante, elle vivait dans son intérieur, dans une grande simplicité, travaillant avec ses femmes comme une mère de famille. C'est en faisant allusion à cette manière de vivre qu'est venu le proverbe *Al tempo che Berta filava* (du temps que Berthe filait), pour exprimer la simplicité, la franchise et les bonnes mœurs de ces bons vieux temps. Cette princesse mourut à Lucques en 925.

* BERTHELEMI (JEAN-SIMON), peintre d'histoire, né à Laon en 1743, remporta le grand prix de peinture. Il se perfectionna à Rome et réussissait surtout dans les plafonds: il en a exécuté plusieurs à Fontainebleau, au muséum et au Luxembourg. Il avait été reçu à l'académie de peinture en 1780, et mourut à Paris, le 1er mars 1811, étant professeur de l'école spéciale de dessin.

BERTHELET (GRÉGOIRE), bénédictin, né à Berain dans le duché de Bar-le-Duc en 1680, mort l'an 1754, était versé dans les antiquités ecclésiastiques. Il a donné un *Traité historique et moral de l'abstinence*, 1731, in-4°, et plusieurs autres ouvrages sur les rits, etc. *Voyez* don Calmet, *Bibliothèque de Lorraine*.

BERTHELIN (PIERRE-CHARLES), né à Paris au commencement du 18e siècle, fut d'abord ecclésiastique, puis avocat au parlement, et ensuite professeur à l'école royale militaire et associé de l'académie d'Angers. On a de lui une *Ode* latine sur le siége de Berg-op-Zoom, Paris, 1747, in-4°; | *Recueil d'énigmes*, etc., ibid., in-12; | *Recueil de pensées ingénieuses* tirées des poètes latins, avec la traduction ou l'imitation en vers français, Paris, 1752, in-12; | *Supplément* au dictionnaire de Trévoux, ibid. in-fol., 1752; | *Abrégé* du même dictionnaire, 1763, 3 vol. in-4°. Berthelin a aussi donné une édition du dictionnaire des rimes du père Richelet, 1751.

* BERTHELOT (JEAN-FRANÇOIS), né à Paris en 1749, entra dans la carrière du barreau, et fut nommé professeur de droit en 1779. Lorsque les écoles de droit eurent été supprimées par l'Assemblée constituante, il se livra, pendant quelque temps, à la plaidoierie, en qualité de défenseur officieux près des tribunaux de Paris et de cassation. Après l'établissement des écoles centrales, Berthelot fut choisi, pour remplir à Nîmes, une chaire de législation, qu'il a occupée jusqu'à la réor-

ganisation de la nouvelle école de droit de Paris, où il fut nommé professeur du droit romain. Il remplit cette chaire jusqu'à sa mort arrivée le 13 février 1814. On a de lui : | un *Traité des évictions et de la garantie formelle*, 2 vol. in-12, 1781; | *Réponse à quelques propositions hasardées par M. Garat contre le droit romain, dans le Mercure de France*, 1785, in-12; | *Réflexions sur la loi* DE QUÆSTIONIBUS, relative à la question dans l'empire romain, à son origine en France, et à ses différens états jusqu'à nos jours, 1785, in-8°; | Les 6 derniers livres du *Digeste*, complétant la traduction de Hulot, 1803-1811; | *Elémens du droit civil romain selon l'ordre des initiales de Justinien*, arrangés suivant une méthode plus utile aux étudians, traduis en français, 4 vol. in-12. Il avait, dit-on, en portefeuille un grand ouvrage sur le droit; mais il s'est perdu.

BERTHEREAU (don GEORGES-FRANÇOIS), né à Belesme le 29 mai 1732, entra fort jeune (en 1748) dans la congrégation de St.-Maur, devint d'abord professeur de grec et d'hébreu à l'abbaye de St.-Lucien-de-Beauvais, puis à celle de St.-Denis. Il fut ensuite associé aux travaux des religieux de sa congrégation, et chargé de concourir au reçueil des historiens de France dans la partie des croisades. Pour y travailler avec plus de succès, il se livra avec ardeur à l'étude de l'arabe, s'attacha à un syrien pour mieux connaître cette langue, et dès qu'il en eut une connaissance suffisante, il se mit à feuilleter les manuscrits de la bibliothèque du roi et de celle de Saint-Germain-des-Prés, et il en fit de nombreux extraits, qu'il traduisit, les uns en latin, les autres en français. La révolution l'ayant empêché de terminer son travail, ses manuscrits qui formaient 2 vol. in-folio sont restés en la possession de sa famille. Le gouvernement refusa de les imprimer sous prétexte que la dépense serait trop considérable, et que d'ailleurs il n'y avait pas de caractères arabes; ce qui était faux. Obligé de renoncer à la vie paisible du cloître et aux travaux qu'il affectionnait, il se trouva sans ressources et dans un état voisin de l'indigence; enfin il succomba à ses peines le 26 mai 1794. M. Sylvestre de Sacy a donné, dans le tome 8 du *Magasin encyclopédique*, une notice curieuse et très étendue sur la vie et les écrits de ce savant religieux.

* BERTHEREAU (THOMAS), né en 1733, était de la famille du précédent. Il était procureur au Châtelet avant la révolution, et fut nommé député du tiers-état de la vicomté de Paris, aux états-généraux. A l'époque du 18 brumaire, il fut un des juges du tribunal criminel de Paris, et devint ensuite président du tribunal de première instance; il en exerça les fonctions pendant dix ans. En 1810, Berthereau les quitta avec le titre de président honoraire, et fut un des commissaires chargé de rédiger le code judiciaire.

BERTHET (JEAN), né à Tarascon en Provence, l'an 1622, mort en 1692, se rendit célèbre par la connaissance des langues anciennes et modernes. Il entra dans la compagnie de Jésus, où il professa quelque temps les humanités. Ensuite il enseigna les sciences abstraites, rassemblant, à l'aide d'une mémoire immense, et d'un génie souple et actif, plusieurs connaissances. On a de lui des Dissertation savantes sur différens sujets; des Odes, des Sonnets français, italiens, espagnols; des Chansons provençales; des Vers libres, des Epigrammes, Madrigaux, et autres petites pièces en plusieurs langues.

* BERTHIER (JEAN), sculpteur du 16e siècle, auquel on doit les plans en relief des fortifications des principales places de l'Europe; on les voit aujourd'hui aux Invalides.

BERTHIER (GUILLAUME-FRANÇOIS), né à Issoudun en Berry, le 7 avril 1704, entra dans la société des jésuites en 1722, et s'y distingua par ses vertus et sa science En 1745, on lui confia la rédaction du *Journal de Trévoux*, qu'il dirigea jusqu'à la dissolution de sa Compagnie en France, à la satisfaction du public et des véritables gens de lettres. « Jamais, dit l'auteur des » *Trois Siècles*, ce journal n'a été plus » intéressant et plus utile que quand le » Père Berthier y a travaillé. Sa pénétra» tion à démêler les piéges de l'incrédu» lité, son courage à les mettre au grand » jour, son habileté à en parer les coups, » lui ont attiré les sarcasmes de ces es» prits forts contre tout, excepté ce qui » blesse leur amour-propre; mais il a fait » voir par ses lumières, autant que par sa » modération, combien il est facile d'être » supérieur à leurs manéges, à leurs atta» ques et à leurs insultes. » Sur la fin de 1762, il fut nommé garde de la bibliothèque royale, et adjoint à l'éducation de Louis XVI et de Monsieur; deux ans après il se consacra à la retraite, et ne s'occupa

plus que de l'étude et des exercices de la religion. Il mourut à Bourges le 15 décembre 1782. Le chapitre de la métropole rendit un hommage public à ses vertus et à ses talens, en lui donnant une sépulture distinguée dans son église. Le clergé de France venait de le gratifier d'une pension à son insu ; sans doute pour le récompenser de sa Continuation de l'*Histoire de l'église gallicane*, commencée par le Père Longueval. On lui doit les six derniers volumes de cet ouvrage, écrits avec une critique, une modération, une netteté de style et une élégance peu communes. Tout y est déduit et discuté avec une noble aisance qui, en faisant disparaître la gêne du travail, annonce les connaissances les plus étendues et la plume la mieux exercée. L'abbé de Voisenon lui a rendu ce témoignage, lorsque la Société fut proscrite dans le ressort du parlement de Paris : « L'auteur était savant, modeste, » point intrigant, bon prêtre et honnête » homme. Le *Journal de Trévoux* perdit » en lui un bon littérateur, et Paris un » homme de bien. Il n'y a que les ency- » clopédistes qui gagnent à son expulsion » un puissant adversaire de moins. » Après sa mort on a publié les *Psaumes* et *Isaïe traduits en français avec des Réflexions et des notes* : le premier en 8 vol. in-12, Paris, 1785, réimprimé en 1788 en 5 vol. sans notes : le second, Paris, 1788, 5 vol. in-12 : les Réflexions regardent surtout la morale; elles sont pleines d'onction et pénètrent un cœur droit. Les Notes expliquent le sens littéral du texte : l'auteur y étale une érudition peu commune, et se montre l'égal des plus habiles commentateurs. Comme il possédait parfaitement l'hébreu, il entre dans de savantes discussions, et il aplanit beaucoup de difficultés, de manière qu'il fait très bien entendre le sens du texte. Le Père Berthier est clair et surtout précis, ce qui est la preuve d'un bon esprit. Le seul reproche qu'on puisse lui faire, c'est celui d'imiter un peu trop le père Houbigant, et d'avoir dans les idées de cet hébraïsant une confiance qu'elles ne méritent pas toujours. Peut-être jugera-t-on aussi qu'il s'arrête quelquefois trop à des discussions où le doute et l'ignorance valent mieux qu'une décision. On a encore de lui des *Réflexions Spirituelles* en 5 vol. in-12, 1790, réimprimées en 1811 avec de nombreuses corrections. M. Montjoie a publié en 1817, l'éloge du Père Berthier, in-8°.

BERTHIER (Alexandre), maréchal de l'empire, prince de Neuchâtel et de Wagram, né à Versailles le 20 novembre 1753, fut destiné dès l'enfance à l'état militaire par son père qui était adjoint du gouverneur de l'hôtel de la guerre. Il entra d'abord en qualité d'officier dans le corps royal du génie, devint capitaine de dragons dans le régiment de Lorraine, passa en Amérique sous les ordres de M. de Lafayette, et en revint avec le grade de colonel. S'étant montré partisan de la révolution, il fut nommé major-général de la garde de Versailles. En 1791 il se rendit à Metz avec le titre d'adjudant-général. Il servit dans l'armée de Luckner comme chef d'état-major, passa ensuite dans la Vendée, et fut envoyé en 1796 à l'armée d'Italie, où il contribua beaucoup au succès de cette campagne, et se lia de la manière la plus intime avec Bonaparte, qui le chargea d'apporter en 1797 le traité de Campo-Formio. Nommé pendant l'absence de ce dernier au commandement en chef de l'armée, il marcha contre Rome, et y entra le 14 janvier. Il y organisa un gouvernement consulaire, et se rendit en France pour passer en Egypte en qualité de chef d'état-major, emploi pour lequel il avait un véritable talent. Il se distingua en Egypte comme il avait fait en Italie, et revint avec Bonaparte en France, où il eut une part assez active à la révolution du 18 brumaire. Il fut bientôt après nommé au ministère de la guerre. On lui confia ensuite le commandement en chef de l'armée de réserve. Enfin il se rendit de nouveau en Italie en 1800, et il y organisa le gouvernement provisoire du Piémont. Deux ans après il passa en Espagne pour y préparer les voies à l'usurpation qui ne tarda pas à s'effectuer. A son retour à Paris, il reprit le portefeuille de la guerre, et lorsque Bonaparte eut été proclamé empereur, il fut élevé à la dignité de maréchal d'empire, et créé prince de Neuchâtel. Il suivit depuis l'empereur dans toutes ses campagnes, et il lui fut de la plus grande utilité. Il avait toute sa confiance, et c'est le seul général qui soit parvenu à le faire adhérer quelquefois à ses conseils. En 1814 il souscrivit, comme le plus grand nombre des généraux, aux décrets du sénat, qui rappelait en France la dynastie légitime, et il se rendit à Compiègne à la tête des maréchaux pour y prêter le serment de fidélité à Louis XVIII et l'assurer de son dévouement pour les Bourbons. Il fut créé pair le 4 juin, et ensuite capitaine d'une des compagnies des

gardes du corps. Lorsque Bonaparte revint en France en 1815 il suivit le roi à Gand; mais il le quitta bientôt pour se rendre dans la Bavière. Son départ précipité donna lieu à plusieurs conjectures, et l'on apprit quelques mois après qu'il avait péri en se jetant le premier juin 1815, à la suite, dit-on, d'une fièvre chaude, d'une fenêtre du palais de Bamberg, où il s'était retiré auprès de son beau-père, avec sa femme la princesse de Bavière et ses trois enfans. Il regardait, en ce moment funeste, défiler devant son château les troupes qui se disposaient à rentrer en France. On doit à Berthier la Relation des campagnes de Bonaparte en Egypte et en Syrie, in-8°, 1800.

* **BERTHIER** (César), lieutenant-général, fut long-temps employé près de son frère Alexandre. Il fut successivement nommé adjudant-commandant, le 16 novembre 1796, inspecteur aux revues, en 1799, général de brigade, le 4 septembre 1802, et plus tard employé comme chef d'état-major de la première division militaire. En 1805, il eut le commandement d'une armée d'observation formée sur les côtes de la Hollande, et fut promu, en 1811, au grade de général de division. Peu après, il devint comte de l'empire, et gouverneur de Tabago, puis de la Corse. Berthier reçut en 1814 la croix de Saint-Louis et mourut d'apoplexie à Grosbois le 17 août 1819.

* **BERTHIER** (Victor-Léopold), frère des précédens, général de division, commandant de la légion-d'honneur et grand'-croix de l'ordre de Bavière, né à Versailles en 1770, entra fort jeune dans les gardes de la Porte, et passa en 1785 en qualité de sous-lieutenant au régiment de la Fère. En 1794 il devint chef de bataillon, ensuite ingénieur géographe et adjudant-général en 1795. Il fit en 1796, 97 et 98, toutes les campagnes d'Italie contre les Autrichiens et les Russes. Il servit comme général de brigade et chef de l'état-major de l'armée de Naples en 1799, et se distingua à la bataille de la Trébia. Employé en 1804 à l'armée de Hanovre, il en fut le chef d'état-major avec le grade de général de division, fit en cette qualité les campagnes de 1805 et de 1806, et se signala par sa valeur à Austerlitz, à Hall et à la prise de Luzeck. Il mourut le 21 mars 1807.

* **BERTHIER DE SAUVIGNY** (N.), conseiller d'état et intendant de Paris, avant la révolution, perdit ces places sous le ministère de Necker, et y fut réintégré, lorsque Louis XVI remplaça le ministère de Necker par un autre ministère dont Foulon, beau-père de Berthier faisait partie. Durant la disette qui se fit sentir à Paris en 1789, le peuple accusa Berthier d'en être l'auteur, et celui-ci, après la prise de la Bastille, prévoyant le sort qui l'attendait, prit la fuite, et se dirigea vers la Flandre. Des gardes nationales l'ayant poursuivi, l'atteignirent à Compiègne et le ramenèrent à Paris. Une multitude en fureur, déjà souillée du sang de Foulon, se porta sur son passage; on présenta à Berthier la tête de son beau-père qu'il salua avec respect, et il fut amené à l'Hôtel-de-ville au milieu de cet effrayant cortége. Ses défenseurs crurent calmer l'effervescence populaire, en ordonnant de le conduire en prison, et en promettant à la multitude forcenée justice et vengeance; mais Berthier fut arraché des mains de son escorte; il s'empara du fusil d'un soldat, et voulut, mais inutilement se défendre. Il fut désarmé, saisi et entraîné sous un reverbère, auquel il fut bientôt suspendu. On promena ensuite sa tête dans Paris; un dragon lui arracha le cœur, et le porta d'un air triomphant dans l'assemblée des électeurs. Voilà les excès qui se commettaient alors dans la *capitale de la civilisation*.

* **BERTHOD** (Claude), bénédictin, membre des académies de Besançon, de Bruxelles, et de la société littéraire de Dunkerque, naquit à Rupt, village de Franche-Comté, le 21 février 1733. Chargé par le gouvernement français de faire le dépouillement des archives de Bruxelles, et d'en extraire les pièces qui pouvaient servir à répandre plus de jour sur les points contestés de l'histoire de France, il s'acquitta de cette commission avec beaucoup de zèle et de succès; mais il n'eut pas le loisir de donner au public le résultat de son travail. Après la suppression de l'ordre des jésuites dans les états autrichiens, une réunion de savants fut autorisée par l'empereur à continuer le recueil des *Acta sanctorum*, commencé par Bollandus. Don Berthod leur fut associé en 1784, et il eut part à la publication du 51[e] volume de cette importante collection. Il mourut à Bruxelles, le 19 mars 1788, âgé seulement de cinquante-cinq ans. D. Berthod avait remporté des prix à l'académie de Besançon, sur des questions concernant l'histoire de Franche-Comté, et il avait formé le projet de publier une Histoire générale de cette

province. Ces ouvrages, restés manuscrits, sont conservés dans les registres de l'académie de Besançon. On en trouve les titres dans l'éloge historique de ce savant religieux, par M. Grappin, son confrère, imprimé dans le 2e vol. des *Mémoires de la société littéraire de Vesoul.*

* **BERTHOIS** (N. de), colonel du génie, dirigeait en 1792, les fortifications de Lille. On avait aigri le peuple contre lui par des insinuations calomnieuses. La défaite des français entre Lille et Tournai lui fut attribuée, et on l'accusa d'avoir le premier crié : *Sauve qui peut!* Ses soldats irrités courent à sa maison, l'en arrachent et le pendent à un reverbère : l'Assemblée législative rétablit sa mémoire et accorda une pension de 1,500 francs à sa veuve.

BERTHOLDE le NOIR. *V.* SCHWARTS.

BERTHOLDE, BERNOLDE ou **BERNALD**, prêtre de Constance dans le 11e siècle, continua la *Chronique d'Hermanus Contractus*, moine de Reichenau, depuis l'an 1054 jusqu'en 1064. Il y ajouta l'histoire de son temps jusqu'à l'année 1066, qu'on croit être celle de sa mort. Cette chronique se trouve avec les additions, dans le premier tome des *Anciennes Leçons* de Canisius. Il nous reste encore de Bertholde des Opuscules en faveur de Grégoire VII, dont il était le grand partisan, et la vie d'*Hermannus Contractus* en manuscrit, dans l'abbaye de Muri en Suisse.

BERTHOLET-FLEMAEL (Barthélemy), né à Liége en 1614, peignit avec succès. On lui donna une place d'académicien et de professeur à Paris : les grands-augustins de cette ville ont de lui une Adoration des Mages; mais la plupart de ses tableaux sont à Liége : on admire surtout la Conversion de saint Paul qui est dans la collégiale de ce nom, dont Bertholet était chanoine : une Assomption de la Vierge dans l'église des dominicains; une Résurrection de Lazare à la cathédrale, etc. Il mourut à Liége en 1675. *Voyez* DAMERY.

BERTHOLET (Jean), jésuite, né à Salm dans le duché de Luxembourg, mort à Liége en 1755, est auteur d'une *Histoire de l'institution de la Fête-Dieu*, Liége, 1746, 1 vol. in-4°, où l'on désireroit un peu plus de critique; et d'une *Histoire ecclésiastique et civile du duché de Luxembourg et comté de Chiny*, en 8 vol. in-4°, ouvrage prolixe, écrit sans beaucoup de méthode; mais où l'on trouve de l'érudition et des choses intéressantes qu'on chercherait en vain ailleurs. Cette Histoire est aujourd'hui beaucoup plus recherchée qu'elle ne l'était au temps de l'impression, 1742.

* **BERTHOLIO** (Antoine-René-Constance, l'abbé), un des acteurs les plus ardens de la révolution. Il entretenait des relations très multipliées avec tous ceux qui partageaient ses principes, et notamment avec les membres du côté gauche de la garde nationale. En 1789 il présenta aux états-généraux un rameau d'olivier au nom des électeurs de Paris. Il rendit compte des efforts de ses collègues pour pacifier les premiers mouvemens insurrectionnels qui se manifestèrent avant le 14 juillet, à l'occasion de deux gardes françaises délivrés par le peuple. En 1790 il combattit les principes religieux et politiques de l'évêque de Nancy. Pendant le règne de la terreur, il fut étranger aux affaires publiques, mais à l'époque du congrès de Rastadt, il fut secrétaire de la légation française. Il alla à Rome en l'an 7, en qualité de commissaire du Directoire, et lors de la révolution du 18 brumaire, il devint grand juge de la Guadeloupe. Après avoir séjourné pendant quelque temps dans cette île, il revint en France occuper la place de juge à la cour d'appel d'Amiens, où il mourut le 2 juin 1812.

* **BERTHOLLET** (Claude-Louis, comte de), né à Talloire, près d'Annecy en Savoie, le 19 décembre 1748, docteur en médecine, membre de l'académie royale des sciences en 1780, fut nommé, en 1794, professeur de chimie à l'école normale, membre de l'institut national et de la société royale de Londres, et en 1795, membre de la commission chargée du choix et du transport d'objets d'arts conquis en Italie; il fit partie, en 1796, de l'expédition d'Egypte, d'où il revint en 1799. Après le 18 brumaire, il fut successivement sénateur, comte de l'empire et grand-officier de la légion-d'honneur, titulaire, en 1804, de la riche sénatorerie de Montpellier, président, en 1806, du collége électoral des Pyrénées orientales, et grand-cordon de la réunion en 1813. Il vota, en 1814, la déchéance de Napoléon, et fut appelé, le 4 juin de la même année, par Louis XVIII, à la chambre des pairs. Il mourut au village d'Arcueil, près Paris, le 6 novembre 1822, à 74 ans. Berthollet, à qui la chimie doit de nombreuses découvertes, après avoir

achevé ses études à Turin, s'était fait naturaliser français à Paris. Dans les dernières années de sa longue et laborieuse carrière, ce savant vivait retiré à sa maison de campagne d'Arcueil, où des hommes célèbres de la France et de l'étranger allaient le visiter. Là s'était formée cette réunion de chimistes et de physiciens célèbres qui prit le nom de *Société d'Arcueil* et qui publia trois volumes de mémoires fort estimés sur les recherches et les découvertes importantes faites sous les yeux et dans le laboratoire du vénérable vieillard. Berthollet a obtenu de ses travaux d'importans résultats, dont nous citerons quelques-uns; il fit connaître le muriate suroxigéné de potasse et la déflagration vive et forte de ce sel sur les charbons et par la percussion. Ses belles expériences sur le gaz hydrogène sulfuré lui firent conclure que ce corps jouissait des propriétés des acides. Le premier il démontra qu'on pouvait obtenir des acides sans oxigène; ainsi la brillante découverte des hydracides est encore due à son génie. Ce fut lui qui eut l'idée bien précieuse aux gens de mer, de la carbonisation des parois des tonneaux pour la conservation de l'eau douce. On lui doit d'immenses travaux sur la teinture, et l'heureuse application de l'acide muriatique oxigéné (chlore) au blanchiment des substances végétales. Outre un très grand nombre de mémoires insérés dans les recueils scientifiques, les ouvrages qu'il a publiés séparément sont : | *Observations sur l'air*, 1776; | *Précis d'une théorie sur la nature de l'acier, sur ses préparations, etc.*, 1787; | *Elémens de l'art de la teinture*, 1791, 1 vol. in-8°, et 1804, 2 vol.; | *Description du blanchiment des toiles*, 1795; | *Recherches sur les lois d'affinité*, 1801; | *Essai de statique chimique*, 1803, 2 vol. in-8°. Son *Cours de chimie des substances animales* a été imprimé dans le journal de l'école polytechnique. La traduction de l'essai sur le phlogistique de Kirvan parut accompagnée de notes, dans laquelle il combattit, de concert avec Lavoisier, Guyton de Morveau et autres, la plupart des principes du chimiste anglais. Enfin il enrichit de notes curieuses et d'un discours préliminaire la traduction française du système de chimie de Thompson.

* **BERTHOLON** (Nicolas), né à Lyon, où il mourut en 1799. Il entra jeune dans la maison de St.-Lazare, et en sortit pour remplir à Montpellier la chaire de professeur de physique, et ensuite celle de professeur d'histoire à Lyon. Ami de Franklin, il profita de ses découvertes pour garantir les bâtimens de la foudre, et fit construire à Paris et à Lyon un grand nombre de paratonnerres. Chaque année il remportait deux ou trois prix aux concours académiques. Ses principaux ouvrages sont | *Moyen de déterminer le moment où le vin en fermentation a acquis toute sa force*, 1781, in-4°; | *De l'électricité du corps humain dans l'état de santé et de maladie*, 1781, in-8°; | *De l'électricité des végétaux*, 1783, in-8°; | *Preuves de l'efficacité des paratonnerres*, 1783, in-4°; | *De l'électricité des météores*, 1787, 2 vol. in-8°. On estime sa *théorie des incendies et des moyens de les prévenir*, 1787, in-4°.

* **BERTHONIE** (Hyacinthe), dominicain, mort en 1774, a laissé | *Exposé de l'état, du régime, de la législation et des obligations des frères prêcheurs*, 1767, in-4° et in-12; | *Œuvres pour la défense de la religion chrétienne contre les incrédules et contre les Juifs*, 1777, 3 vol. in-12; | des *Sermons*.

* **BERTHOUD** (Ferdinand), célèbre horloger-mécanicien de la marine pour la construction et l'inspection des horloges à longitude, né en 1727 à Plancemont, dans le comté de Neuchâtel, mourut en sa maison de Groslay, près Paris, en 1807. Il fut membre de l'institut, de la société royale de Londres et de la légion d'honneur. Ses ouvrages sont | l'*Art de conduire et de régler les pendules et les montres*, 1760, in-12, souvent réimprimé; | *Essai sur l'horlogerie*, 1763 et 1786, 2 vol. in-4°; | *Traité des horloges marines*, 1773, in-4°; | *De la mesure du temps*, ou *supplément au traité des horloges marines*, 1787, in-4°; | *Les longitudes par la mesure du temps*, 1775, in-4°; *la mesure du temps appliquée à la navigation*, ou *principes des horloges à longitude*, 1782, in-4°; | *Histoire de la mesure du temps par les horloges*, 1802, 2 vol. in-4°, et quelques autres opuscules.

* **BERTHOUD** (Louis), neveu et digne élève du célèbre horloger-mécanicien Ferdinand Berthoud, a continué avec succès les travaux de son oncle, et remporté le prix proposé pour le perfectionnement des horloges marines. C'est lui qui a inventé les châssis de compensation, au moyen desquels on obtient l'heure vraie à une ou deux secondes près par

année, dans les voyages les plus longs et les plus orageux. On lui doit aussi un grand nombre de montres marines et plusieurs autres montres très compliquées qu'il exécuta dans sa retraite d'Argenteuil, où il mourut, jeune encore, le 17 septembre 1813.

BERTI (JEAN-LAURENT), né le 28 mai 1696 à Serravezza, village de la Toscane, dans le capitanat de Pietra Sancta, entra dans l'ordre des augustins. Il fut envoyé à Rome, et devint assistant général d'Italie. Il y fit imprimer son *Cours complet de Théologie* en 8 vol. in-4°, qu'il dédia au pape Benoît XIV. Comme il y soutint l'impossibilité de l'état de pure nature, quelques évêques de France, entre lesquels M. Languet, archevêque de Sens, condamnèrent sa doctrine; mais Benoît XIV l'absolva d'hérésie, et avec raison (*Voyez* BELELLI). Berti fit *l'Apologie* de sa doctrine en 2 vol. in-4°. L'empereur François Ier, grand-duc de Toscane, lui donna une chaire de professeur dans l'université de Pise, avec une pension considérable. Ce fut dans cette ville que le Père Berti mourut le 26 mai 1766, après avoir publié | *Histoire ecclésiastique*, 7 vol. in-4°; | un *Abrégé* de la même Histoire, deux tomes en un vol. in-8°. Pauvre compilation, sans ordre, sans choix, remplie de minuties, de faussetés, de partialité. Dans les premières éditions, entre autres dans celle de 1748, on trouve dans la *Préface* de la 2e partie, une espèce de rétractation de ce qu'il avait dit dans la 1re, touchant le jansénisme. L'auteur essaie de réparer ses prétendus torts par un verbiage indigne d'un esprit solide et conséquent. Il exalte jusqu'au ciel les chefs et les promoteurs du parti, et ravale dans la boue ceux qui l'ont combattu. Il a cru que par ce moyen il tirerait son livre de la foule, et qu'il serait préconisé par tous les adeptes de la secte, en quoi il ne s'est pas trompé. *Cherchez-vous de la réputation ? dit un orateur célèbre; attachez-vous à quelque faction, et après cela ne vous inquiétez de rien*; | *des Dissertations, des Dialogues, des Réponses, des Discours académiques*, etc. Tous ces ouvrages ont été recueillis dans une édition in-fol. à Venise.

BERTIER (JOSEPH-ETIENNE), né en 1710 à Aix en Provence, entra dans la congrégation de l'Oratoire, professa la philosophie avec distinction, et se retira accablé d'infirmités dans la maison de son ordre, rue Saint-Honoré à Paris, où il mourut le 15 novembre 1783. Grand partisan du système de Descartes, il se faisait une règle de ne pas s'en écarter. Ses ouvrages sont | *Dissertation, où l'on examine si l'air passe dans le sang*, 1739; | *Physique des Comètes*, 1760, in-12; | *Physique des Corps animés*, 1755, in-12.

BERTIN (saint), né dans le territoire de Constance sur le Haut-Rhin, était neveu de saint Omer, évêque de Térouane. Il aida son oncle à défricher les terres de cet évêché, qui étaient des déserts. Un gentilhomme de ce pays, nommé Adroalde, s'étant converti, donna sa terre de Sithieu pour y fonder un monastère. Bientôt il fut peuplé d'un nombre infini de religieux qui, sous la conduite de saint Bertin, menaient une vie angélique. Il fut leur abbé et leur modèle. Quelque temps avant sa mort, arrivée en 706, il se retira dans un petit ermitage, où il finit sa vie sainte dans de grands sentimens de piété, âgé de plus de cent ans. Si ceux qui envient aux monastères les terres qu'ils possèdent, avaient eu la charge de les défricher de leurs propres mains, comme les religieux de saint Bertin, nos plus belles campagnes seraient encore des bruyères. L'abbaye et l'église de l'île de Sithieu, qui sont un des beaux ornemens de la ville de Saint-Omer, ont porté pendant plus de 400 ans le nom du prince des apôtres; mais il y en a plus de 500 qu'elles portent celui de saint Bertin, à cause des reliques de ce saint, que l'on vient visiter de toutes parts. L'église est un des plus beaux édifices dans le goût gothique qu'il y ait en France. Le trésor qui est fort riche, est dû à la libéralité de Charlemagne, des autres empereurs, et d'un grand nombre de princes et de prélats célèbres.

BERTIN (NICOLAS), peintre et disciple de Jouvenet et de Boullogne l'aîné, naquit à Paris en 1667. Son père était sculpteur. L'académie de peinture lui adjugea le premier prix à l'âge de 18 ans, et se l'associa ensuite. Le séjour de Rome perfectionna ses talens. De retour en France, il fut nommé directeur de l'école romaine; mais une aventure galante, qui aurait eu des suites s'il fût retourné à Rome, l'empêcha d'accepter cette place. Louis XIV, l'électeur de Mayence, celui de Bavière, l'employèrent successivemens à divers ouvrages. Ce dernier voulut se l'attacher par de fortes pensions; mais Bertin ne put jamais consentir à

quitter sa patrie. Il mourut à Paris en 1736, dans de grands sentimens de religion. Sa manière était pleine de force et de grâce; il excellait dans les petits tableaux. On a de lui plusieurs ouvrages à Paris dans l'église de Saint-Leu, à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, et dans les salles de l'académie.

BERTIN (ANTOINE), chevalier de Saint-Louis, capitaine de cavalerie, né à l'Ile-Bourbon le 10 octobre 1752. Il avait été amené en France dès l'âge de 9 ans, et il avait fait de brillantes études. Lié de l'amitié la plus intime avec le chevalier de Parny, il s'adonna comme lui à la poésie érotique, talent bien funeste et bien frivole, qui corrompt ordinairement le goût, et pervertit presque toujours le cœur, en le séduisant par des images et des peintures dangereuses. On ne voit pas de poètes érotiques s'élever à un genre plus sérieux et plus noble; mais malheureusement on voit souvent des poètes distingués s'abaisser à ce genre, où presque tous ceux qui s'y sont livrés ont obtenu des succès qui prouvent ou la facilité de ces sortes de productions, ou la perversité du siècle où ils ont écrit. A la fin de 1789, il passa à l'île Saint-Domingue pour épouser une jeune créole qu'il avait connue à Paris; mais le jour même où la cérémonie nuptiale fut célébrée, il fut saisi d'une fièvre violente dont il mourut au bout de 17 jours. Ses œuvres ont été recueillies en 2 vol. in-18, et plusieurs fois réimprimées. Outre ses *poésies*, qui sont inférieures à celles de Parny, on y trouve un *voyage en Bourgogne* en prose et en vers, dans le genre de celui de Chapelle et Bachaumont. Laharpe, quoique son ami, n'a pas jugé convenable de parler de ce poète, dans son *Cours de littérature*.

BERTIN (CHARLES-JEAN), né à Périgueux en 1712, fut sacré évêque de Vannes en 1746. D'accord avec la presque totalité des évêques de France, sur les mesures à prendre pour faire respecter les décisions de l'Eglise par ceux qui étaient en opposition à la bulle *Unigenitus*, il eut dans l'affaire du refus des sacremens sa part des persécutions parlementaires. Il fut condamné en 1754 par la cour de Rennes à 6,000 fr. d'amende, et, quelque temps après, on saisit son temporel; mais rien ne put l'ébranler, et il continua de faire ce qu'il croyait être son devoir. Il assista en 1749 aux conférences sur l'instruction pastoral · d · l'archevêque de Tours, et à celles de 1753, au sujet du livre du Père Berruyer. Ce prélat mourut en 1774.

* **BERTIN** (EXUPÈRE-JOSEPH), médecin, né en 1712, à Tremblai, diocèse de Rennes, se distingua dans sa profession à Rennes et à Paris. Il fut appelé en Valachie, pour y être médecin de l'hospodar. Ce despote l'y força d'assister à un supplice sanglant, ce qui le fit déserter de cette cour; il revint en France; mais il en avait été tellement affecté, que ses facultés intellectuelles se dérangèrent. Il guérit, et se retira à Rennes, où il mourut en 1781. Il a composé un *Cours complet d'Anatomie*, dont il a publié l'*Ostéologie*, 1753, 4 vol. in-12.

* **BERTIN** (THÉODORE-PIERRE), concourut comme sténographe, pendant le cours de la révolution, à la rédaction de plusieurs journaux pour les séances du Corps législatif et des tribunaux, et publia, en 1800, la description d'une *Lampe docimastique* dont il est l'inventeur, et qui paraissait offrir plusieurs avantages. Il a voulu aussi établir une reliure en vernis sur carton, mais son entreprise n'a pas eu de succès. Il est mort en 1819, dans un âge assez avancé. Il s'était livré presque exclusivement à la traduction d'ouvrages anglais, ou du moins prétendus tels, dans le choix desquels il n'a pas toujours été heureux, et qu'il a traduits, dit un biographe, plus vite que bien. Les principaux sont: | *La vie de Bacon*, 1788, in-12; | *Des différentes formes de gouvernemens, et de leurs avantages et désavantages respectifs; de la constitution anglaise, et de la liberté civile*, trad sur la 4e édition, 1789, in-8°; | *Système universel et complet de sténographie, inventé par Taylor et adapté à la langue française*, 1792, in-8°; 4e édition, 1803; | *Guide des mères*, 1799, in-12; 2e édition, 1807, in-12; | *Le nouvel ami des enfans, ou le Berquin anglais*, 1802, 4 vol. in-18; | *Le passe-temps de la jeunesse*, 1803, 2 vol. in 18; | *Le Newton de la jeunesse*, 1804, 6 vol. in-18; 2e édition augmentée, 6 vol. in-18; | *Les matinées de l'enfance*, 1810, 4 vol. in-18; | *Les loisirs de l'enfance*, 1811, 4 vol. in-18; | *Les jeux de l'enfance*, 1811 et 1816, 2 vol. in-18; | *Les soirées de l'enfance*, 1811, 4 vol. in-18; | *Le miroir de l'enfance*, 1812, in-18; | *Les leçons de la sagesse*, 1812 et 1816, in-8°; | *L'Ecole de l'enfance*, 1812, 2 vol. in-12; | *Contes à mon fils*, 1813, 2 vol. in-12; | *Ecole des arts et métiers*, 1813,

2 vol. in-18; | *Les petits moralistes*, 1813, in-18; | *Conseils à mon fils*, 1813, 2 vol. in-12; | *Contes d'une marraine*, 1814, 2 vol. in-18; | *La lanterne magique*, 1815, 2 vol. in-18; | *Le présent maternel, ou la semaine amusante et instructive*, 1816, 2 vol. in-18; | et plusieurs *Romans* traduits de l'anglais. Il a eu part à la traduction des *Mémoires sur les établissemens d'humanité*, traduits de l'anglais et de l'allemand et publiés par ordre du ministre de l'intérieur, an 7, 18 parties in-8°. Il a aussi publié la 4e édition de la grammaire française et anglaise de Dufieff, qu'il a revue et corrigée, 1817, 2 vol. in-8°.

BERTIN (Antoine), curé de Saint-Remi à Reims, né en 1761, à Droupt-sur-Basle, en Champagne, fit ses études à Troyes, et fut envoyé en qualité de vicaire à Barbonne, diocèse de Meaux. Ayant prêté serment à la constitution civile du clergé, il fut nommé professeur de théologie dans le nouveau séminaire, ensuite supérieur de la maison, grand-vicaire de l'évêque constitutionnel, et enfin curé de la cathédrale de Reims. Un de ses premiers soins fut de restaurer cette antique église qui se trouvait dans l'état le plus déplorable. Elle avait été dépavée : le tombeau de saint Remi avait été renversé; il s'occupa d'abord de le rétablir sur un plan nouveau, et il fait aujourd'hui le principal ornement de l'église. Il parvint aussi à faire réparer en partie le pavé par le moyen de souscriptions volontaires. Il fit encore peindre treize tableaux pour le chemin de la Croix, et c'est à cette occasion qu'ayant écrit à Rome vers 1817, pour obtenir l'érection d'une confrérie, il déclara qu'il était pleinement soumis aux rescrits du saint Siége sur la constitution civile du clergé. Plus tard, le 8 octobre 1822, il fit la rétractation la plus ample, la plus précise et la plus forte. Son vicaire et un autre prêtre de sa paroissse l'imitèrent dans cette démarche, à laquelle il survécut peu. Il mourut le 30 juillet de l'année suivante. Ses paroissiens lui ont élevé un monument par souscription. Il a publié plusieurs ouvrages en faveur de la jeunesse : | *Le jeune Cosmographe, ou description de la terre et des eaux*, dédié aux jeunes gens des deux sexes, 1790, in-12; | *Esquisse d'un tableau du genre humain, ou Introduction à la géographie*, in-12; | *Elémens d'histoire naturelle extraits de Buffon, Valmont de Bomare, Pluche*, etc. dédiés à la jeunesse, 1801 et 1809, in-12; | *Elémens de géographie extraits de Lacroix, Vosgien, Mentelle, Gutherie, etc.* 1802, in-12, 2e édition; | *Discours prononcé le 3 juin 1814 au service solennel de Louis XVI, Louis XVII, Marie-Antoinette, etc.* | *Instruction sur les devoirs des sujets envers leurs souverains, prêchée le* 8 octobre 1815; | *Instruction sur la nécessité de craindre Dieu et d'honorer le roi, prêchée le* 6 *août* 1816; | *Mémoire sur le sacre*, 1819.

* **BERTIN D'ANTILLY** (N.), littérateur français, est auteur de plusieurs pièces de théâtre oubliées aujourd'hui. Il rédigeait, en 1797, le journal intitulé *Le Thé*, lorsqu'un mandat d'arrêt fut lancé contre lui. Il se retira ensuite à Hambourg, où il publia une autre feuille intitulée *le Censeur*, et un poème à la louange de l'empereur de Russie Paul Ier. Il se rendit de là à Saint-Pétersbourg, où il mourut en 1804.

BERTIUS (Pierre), né à Béveren, petit village de Flandre, en 1565, professeur de philosophie à Leyde, fut dépouillé de son emploi, pour avoir pris le parti des arminiens. Il se rendit à Paris, où il abjura le protestantisme en 1620, et fut revêtu de la charge de cosmographe du roi, de la place de professeur royal surnuméraire en mathématiques, et du titre d'historiographe de France. Il mourut en 1629, à 64 ans. Ses ouvrages de géographie sont plus estimés que tout ce qu'il a publié sur les gomaristes et les arminiens. On a de lui | *Commentariorum rerum germanicarum libri tres*, in-12, Amsterdam, 1535. Il y a dans cet abrégé une assez bonne description de l'Allemagne, et une carte de l'empire de Charlemagne. | *Theatrum Geographiæ veteris*, Amsterdam, 1618 — 1619, 2 vol. in-fol. Ce recueil qui renferme presque tous les anciens géographes, éclaircis par de savantes notes, est rare et recherché. Il en a donné un abrégé, Paris, 1630, in-4°. | *Orbis terrarum ex mente Pomponii Melæ delineatus*, Paris, in-fol. | *Tabularum geographicarum contractarum, lib.* 7, Amsterdam, 1618, in-4°. | *Veteris geographiæ tabulæ*, Paris, 1628, in-fol. | *Notitia Episcopatuum Galliæ*, Paris, 1625, in-fol. | *De Aggeribus et Pontibus*, Paris, 1629, in-8° : traité fait à l'occasion de la digue de la Rochelle. | *Introductio in universam Geographiam*, in-12. Tous ses ouvrages sont consultés par ceux qui cultivent la géographie, et qui écrivent

sur cette science. Il est auteur de la Préface qui se trouve à la tête de quelques éditions du livre de Boëce. *De consolatione philosophiæ*, Leyde, 1633, in-24.

* BERTOLA (l'abbé AURELIA de Giorgi), poète italien, naquit à Rimini en 1753 et mourut au mois de janvier 1792. Il voyagea en France, en Suisse, et à son passage à Zurich, il se lia avec le célèbre Gessner. Il a prononcé l'éloge de ce poète qui est estimé comme morceau d'éloquence. Le recueil des poésies de Bertola a obtenu plusieurs éditions. On remarque particulièrement ses fables qui sont supérieures à celles de Pignotti pour la grâce et la naïveté; mais celui-ci l'emporte pour l'harmonie des vers et le coloris. Bertola possédait au plus haut degré le talent de l'improvisation poétique. Ses principaux ouvrages écrits en italien, sont: | les *Nuits clémentines*, poème, Arezzo, in-8°; | *Choix d'idylles de Gessner*, traduit de l'allemand, Naples, 1777, in-8°; | *Les OEuvres d'Horace*, trad., Sienne, 1778, 2 vol. in-8°; | *Essai sur la poésie allemande*, Naples, 1779, in-8°; | *Essai sur la littérature allemande*, Lucques, 1784, in-8°; | *Cent Fables*, Bassano, 1785, in-8°; | *OEuvres diverses en prose et en vers*, Bassano, 1789, 3 vol. in-8°; | *Remarques sur Métastase*, ib. 1789, in-8°; | *Eloge de Gessner*, Pavie, 1789, in-8°; | *De la philosophie de l'Histoire*, Pavie, 1789, in-8°; | *Essai sur la Fable*, Pavie, 1788, in-8°; | *Voyage sur les bords du Rhin*, Rimini, 1795, etc.

BERTOD, premier général carme *Voyez* ALBERT.

* BERTOLI (J.-DOMINIQUE), antiquaire italien du 18e siècle, chanoine d'Aquilée, consacra ses revenus à recueillir les médailles, les inscriptions et les monumens des environs de cette ville, et publia *le Antichità di Aquileja profane e sacre*, Venise, 1739, in-fol.

* BERTON (JEAN-BAPTISTE), maréchal de-camp, né en 1774, à Francheval, près Sédan, d'une famille bourgeoise, entra à l'âge de 17 ans à l'école militaire de Brienne, et fut nommé en 1792 sous-lieutenant dans la légion des Ardennes. Il fit avec ce corps les campagnes des armées de Sambre-et-Meuse, et obtint le grade de capitaine. Il se signala en plusieurs occasions, notamment à la bataille de Friedland où il rendit d'importans services. Il passa ensuite en Espagne, et après la bataille de Spinosa, le maréchal Victor le présenta, à la revue de Burgos, à Bonaparte comme le premier chef d'escadron de l'armée pour la valeur et les talens. Peu après il fut nommé chef d'état-major, et enfin maréchal-de-camp. C'est en cette qualité qu'il commanda une brigade avec beaucoup de distinction à la bataille de Toulouse le 10 avril 1814. Après la restauration le général Berton fut mis en demi-solde, mais il reprit de l'activité pendant les cent jours, et il commanda une brigade à la bataille de Waterloo. S'étant rendu à Paris après le retour du roi, il fut arrêté et détenu cinq mois à l'Abbaye; cependant il fut mis en liberté sans avoir subi de jugement. On le vit alors se ranger dans le parti de l'opposition et publier successivement plusieurs écrits qui le firent rayer des contrôles de l'armée. Il ne tarda pas à s'engager dans un complot contre le gouvernement; et le 24 mars 1822 il leva à Thouars l'étendard de la révolte, proclama un gouvernement provisoire, et se mit en route pour Saumur avec une centaine d'hommes à pied et vingt-cinq cavaliers qui furent joints en route par quelques personnes des villages environnans. L'avis en fut donné aux autorités de Saumur qui firent aussitôt des préparatifs de défense. Berton n'espérant plus pouvoir s'emparer du château-fort qui la domine, se décida à la retraite, et voulut se replier sur Thouars, mais déjà on avait pris des mesures pour y empêcher son retour. Alors plusieurs des chefs prirent la fuite, et Berton erra plusieurs jours dans les départemens des Deux-Sèvres et de la Charente-Inférieure. Enfin il disparut; on crut qu'il était passé en Espagne, lorsqu'on apprit qu'il avait été arrêté à Laleu, commune de St-Florent, dans la maison de campagne de M. Delalande, notaire à St-Florent, par le sous-officier de carabiniers Wolfel qui avait feint d'entrer dans ses projets pour pouvoir mieux le surprendre. Berton fut conduit à Saumur, et de là à Poitiers où il fut condamné à mort par la cour d'assises avec cinq de ses coaccusés, dont deux contumaces; trente-deux furent condamnés à l'emprisonnement. Berton se pourvut en cassation, mais l'arrêt fut confirmé et exécuté le 5 octobre 1822. Outre les brochures qui ont amené sa disgrâce, il a travaillé à *la Minerve française*, aux *Annales des faits et sciences militaires*, et à l'ouvrage intitulé: *Victoires et Conquêtes des Français*.

BERTOUD (GUILLAUME), ancien jésuite, naquit à Arras le 14 novembre 1725

Il était entré jeune dans la société, et y avait enseigné les belles-lettres. Il y resta jusqu'à la suppression de son institut en France. Il s'attacha dès lors à M. de Roquelaure, évêque de Senlis, et premier aumônier du roi. Ce prélat sut apprécier le mérite de Bertoud, et lui donna toute sa confiance : il le fit chanoine de sa cathédrale, puis son grand-vicaire, et le pourvut du prieuré simple de Saint-Christophe, qui était à sa nomination. L'abbé Bertoud continua de plus en plus à mériter l'estime et même l'amitié de son généreux bienfaiteur. La révolution étant survenue, l'abbé Bertoud, qui avait des relations à Arras, sa patrie, crut que M. de Roquelaure serait en sûreté dans cette ville et il l'engagea à s'y retirer. Le choix n'était pas heureux : le trop fameux Lebon, qui y fut envoyé, abreuva cet évêque d'outrages, et le fit mettre en prison, *en attendant*, disait-il, *qu'il l'envoyât au supplice*. Il s'en tint néanmoins aux menaces. M. de Roquelaure ayant recouvré sa liberté se retira à Crespy en Valois, ville de son diocèse. L'abbé Bertoud l'y suivit ainsi qu'à Malines, quand M. de Roquelaure en fut nommé archevêque. Enfin ils revinrent ensemble à Paris. L'abbé Bertoud y étant tombé malade, crut que le changement d'air pouvait lui être favorable. Il avait été supérieur des religieuses établies à Clermont en Beauvoisis. Elles l'invitèrent à venir se rétablir chez elles. Il y mourut dans les derniers mois de 1810 (*Voyez* ROQUELAURE). L'abbé Bertoud, qui avait continué de cultiver la littérature, a laissé les ouvrages suivans : | *Histoire des poètes français*, 1787, in-12; elle a eu quatre éditions; | *Anecdotes françaises depuis l'établissement de la monarchie jusqu'au règne de Louis XV*, Paris, 1767, in-8°; elles sont curieuses et offrent des renseignemens pleins d'intérêt sur les mœurs, les usages des différentes époques, etc.; | *Anecdotes espagnoles et portugaises*, Paris, 1772, 2 vol. in-8°, traitées sur le même plan que l'ouvrage précédent.

BERTRADE, fille de Simon, comte de Montfort, épousa d'abord Foulques d'Anjou, vieillard avare, fantasque et cruel. Elle se fit enlever en 1092 par Philippe I, roi de France. Yves de Chartres se récria fortement contre ce désordre; mais il ne put arrêter ni l'ambition de cette femme, ni la passion du roi. Quelques prélats oublièrent leur devoir jusqu'à les marier, en 1093. Le pape Urbain II en fut si irrité, qu'il lança enfin l'excommunication qu'il avait suspendue jusques-là. Bertrade devint reine après la mort de Berthe, et finit par se retirer dans le couvent de Haute-Bruyère qu'elle fonda et où elle mourut vers l'an 1117. Sa tombe ornée d'inscriptions gothiques à demi effacées existait encore avant la révolution dans cette abbaye.

BERTRAM (CORNEILLE-BONAVENTURE), ministre et professeur d'hébreu à Genève et à Lausanne, naquit à Thouars en Poitou, l'an 1531, et mourut à Lausanne en 1594. Il avait fait une étude particulière des langues orientales, et y était très versé. Nous avons de lui, | *Respublica Hebræorum*, à Genève, 1580, puis à Leyde, 1621, in-12, avec des Commentaires de Constantin empereur, et dans les *Critici sacri* de Londres, tom. 8; | une *Révision de la Bible française* de Genève, faite sur le texte hébreu, Genève, 1588. Il corrigea cette version en bien des endroits, mais dans d'autres il a trop suivi l'autorité des rabbins, et pas assez celle des anciens interprètes; | Une nouvelle *édition* du Trésor de la langue sainte de Pagnin, etc.

BERTRAME. *Voyez* BATRAMNE.

BERTRAND (saint), fils d'Atton Raymond, comte de l'Ile, renonça aux espérances que le monde lui offrait, et se consacra à Dieu dans l'état ecclésiastique. Otger, évêque de Comminges, étant mort en 1073, il fut élu pour lui succéder. Son zèle fit bientôt changer de face à son diocèse; ses discours et ses exemples corrigèrent les abus, et ramenèrent la vertu et la piété. Non content d'avoir rétabli son église, il répara aussi la ville et l'agrandit, en sorte qu'il en fut regardé comme le second fondateur. Il fit faire un cloître pour les clercs, et les assujettit à la vie commune. Il mourut le 15 ou le 16 octobre, vers l'an 1123, après avoir passé cinquante ans dans l'épiscopat. Il fut canonisé surtout à la sollicitation de Guillaume, archevêque d'Auch, son neveu. Sa Vie, sur les instances du cardinal Hyacinthe, et de Guillaume, archevêque d'Auch, a été écrite par Vital, protonotaire d'Alexandre III, qui était du même pays, et qui vivait à peu près dans le même temps. On peut voir aussi Baillet, sous le 15 octobre, et le *Gallia christiana*, tom. 1, pag. 1094.

BERTRAND (PIERRE), né en Vivarais, professeur de jurisprudence à Avi-

gnon, à Montpellier, à Orléans et à Paris, ensuite évêque de Nevers, puis d'Autun, enfin cardinal en 1331, plaida si bien pour le clergé contre Pierre de Cugnières, que le roi Philippe de Valois prononça en sa faveur en 1329. Il était question d'établir jusqu'où devait s'étendre l'autorité du roi sur les choses spirituelles, et celle du clergé sur les choses temporelles. Son ouvrage fut imprimé à Paris en 1495, in-4°, et dans *les Libertés de l'église gallicane*, Lyon, 1770, 5 vol. in-4°. Il mourut à Avignon le 24 juin 1349. On trouve dans la Bibliothèque des Pères un traité de ce cardinal : *De origine et usu Jurisdictionum;* il a été imprimé séparément à Venise en 1584, in-fol. Il fonda à Paris le collége d'Autun.

BERTRAND (Jean), sieur de Catourze, premier président au parlement de Toulouse, s'est fait un nom par son livre *Bionomicon sive de vitis jurisperitorum*, que son fils François Bertrand donna au public en 1618, in-4°, avec la Vie du président son père. Il mourut le premier novembre 1594. — Il ne faut pas le confondre avec Nicolas BERTRAND, de la même famille, avocat au parlement de Toulouse, mort en 1527, qui a donné au public *De Tolosanorum gestis ab urbe conditâ*, Toulouse, 1515, in-folio, et ensuite en français sous le titre de *Gestes des Toulousains*, Toulouse, 1517, in-4°. Il y montre très peu de critique, et on s'aperçoit facilement qu'il a profité des recherches de Guillaume de Puy-Laurens, et de Bernard de la Guionie, évêque de Lodève.

* **BERTRAND** (Thomas-Bernard), né à Paris le 22 octobre 1682, et mort le 19 avril 1751, fut un médecin célèbre. Reçu docteur en 1710, il fut successivement professeur de chirurgie, de pharmacie et de matière médicale. Elu doyen en 1740, il le demeura jusqu'à sa mort. On a de lui plusieurs ouvrages intéressans publiés après sa mort, entre autres : | *Vies d'hommes illustres* et *Catalogue raisonné de tous les autres docteurs;* | *Vie de Celse*, en latin, et un *Index :* | *Vie de Gui Patin;* | *Remarques sur la pathologie de Lomnius;* | une *Pharmacie*, et une *Chimie* avec un *Index des maladies et remèdes;* | *Remarques fugitives sur l'anatomie, la chimie, la botanique;* | *Annales Facultatis*, ouvrage qui n'a pas été imprimé, et pour lequel il avait compulsé les 22 vol. in-fol. que six siècles avaient accumulés, et où reposent les Mémoires de la faculté; | une foule de *Thèses* intéressantes sur divers sujets de médecine. — BERTRAND (Bernard-Nicolas), son fils, né à Paris en 1715, a composé des *Elémens de physiologie et d'oryctologie*. Il est mort le 29 novembre 1780.

BERTRAND (Philippe), sculpteur, né à Paris en 1664, mourut dans cette même ville, en 1724. Ses principaux ouvrages sont : | la figure du *Christ* dans le bâtiment de la Samaritaine, autrefois sur le Pont-Neuf; | celles de la *Justice* et de la *Force*, au-dessus des arcades du chœur de Notre-Dame; | la statue de l'*Air* à Trianon; | celle de *saint Satyre*, aux Invalides; | les *Bas-reliefs* de l'arc de triomphe de Montpellier, érigé en l'honneur de Louis XIV. Cet artiste fut habile, mais il ne mérite point une place aux premiers rangs. On remarque dans ses ouvrages de l'ensemble et de l'expression.

BERTRAND (Jean-Baptiste), médecin et de l'académie de Marseille, né à Martigues le 12 juillet 1670, mourut le 10 septembre 1752. Il était bon praticien, et ne négligeait point la théorie. Sa *Relation historique de la peste de Marseille*, in-12, 1721, n'est pas le seul ouvrage de ce savant médecin. On a encore de lui des *Lettres à M. Deidier sur le mouvement des muscles*, 1732, in-12; et des *Dissertations sur l'air maritime*, 1724, in-4°, où l'on trouve de bonnes observations.

BERTRAND (François-Séraphique), avocat, né à Nantes en 1702, mourut dans cette ville en 1752. On a de lui des poésies diverses, imprimées à Nantes en 1749, sous le titre de Leyde. Il y a d'assez jolis vers dans ce recueil, l'auteur imite assez heureusement plusieurs Odes d'Horace. Il a rédigé aussi le *Ruris deliciæ*, 1756, in-12, collection de vers latins et français qui sont d'un mérite fort inégal.

BERTRAND (Elie), pasteur et théologien, né à Orbe, en Suisse, en 1712, mort en 1785, se distingua par ses prédications, et cultiva avec zèle et succès les sciences naturelles. Il fut conseiller privé du roi de Pologne, et membre des académies de Berlin, Florence, Lyon, etc. Il a publié un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont | *Mémoire sur la structure intérieure de la Terre*, 1752, in-8°. | *Essais sur les usages des montagnes, avec une lettre sur le Nil*, 1754, in-4°. | *Dictionnaire universel des fos-*

siles propres et des fossiles accidentels, 1763, 2 vol. in-8°. | *Morale de l'Evangile*, 1775, 7 vol. in-8°. *Voyez* le *Thérinon* ou *les journées de la montagne*, 1777, in-12, 1780, 2 vol. in-8°.

* **BERTRAND** (l'abbé), membre de l'académie de Dijon, professeur de physique et d'astronomie dans cette ville, est auteur de plusieurs mémoires et dissertations sur les sciences naturelles. Il demanda à faire partie de l'expédition envoyée à la recherche de La Peyrouse. Mais il mourut du scorbut, avant d'avoir pu rendre son voyage utile à la science. Il avait été lié avec Buffon, Daubenton et les plus célèbres naturalistes de son temps.

* **BERTRAND** (ANTOINE-MARIE), négociant de Lyon, fut porté à la place de maire en 1793, au moment des premiers troubles qui éclatèrent en cette ville, et déclara aux députés de sections qui s'étaient déclarés en permanence pour résister au parti de Châlier : « Qu'il ferait » sauter leur permanence à coups de ca- » non. » Un bataillon ayant refusé de marcher, il fit faire une décharge d'artillerie, qui blessa plusieurs personnes. Après l'exécution de Châlier, il se rendit à Paris, où il devint un des membres les plus ardens du parti des Cordeliers. Il fut compromis dans l'affaire de Babeuf, et figura dans l'attaque du camp de Grenelle. Arrêté après cet événement, il fut condamné à mort par une commission militaire, et exécuté le 9 octobre 1796.

* **BERTRAND** (EDME-VICTOR), maréchal-de-camp, officier de la légion d'honneur, né en 1769, à Gérédot, aujourd'hui dans le département de l'Aube, fut nommé capitaine au 3e bataillon de ce département et fit les campagnes de 1792 et 1793 aux armées du Nord. Après son retour de Saint-Domingue où il s'était rendu avec le grade de chef de bataillon, il assista au siége de Dantzick, où sa bravoure lui valut la croix de la légion d'honneur. En 1813, il fut nommé colonel, et il commandait le 139e aux batailles de Lutzen et de Bautzen. Il s'empara lui-même, à la première affaire, quoique blessé de quatre coups de feu, d'une aigle ennemie, et enleva trois fois à la tête de son régiment une position défendue par une formidable artillerie. Le 16 août 1813, Bertrand fut nommé officier de la légion-d'honneur, puis élevé le 30 du même mois au grade de général de brigade. A la bataille de Leipsick, il reçut une blessure, des suites de laquelle il mourut à Vermandovilliers, le 15 janvier 1814, au milieu de sa famille.

* **BERTRAND DE MOLLEVILLE** (ANTOINE-FRANÇOIS, marquis de), né à Toulouse, en 1744, fut d'abord maître des requêtes et intendant de la Bretagne; chargé, en 1778, comme commissaire du roi, de dissoudre le parlement de Rennes, il faillit perdre la vie dans une émeute où des jeunes gens s'armèrent pour défendre leurs magistrats. Bertrand fut appelé, le 4 octobre 1791, au ministère de la marine. Les députés du Finistère l'accusèrent d'avoir trompé le corps législatif dans les états de revue des officiers de la marine de Brest, et d'avoir employé des ennemis de la patrie dans l'expédition de Saint-Domingue. Cette dénonciation n'eut pas de suite; cependant les adversaires de Bertrand revinrent à la charge, et le mirent dans la nécessité d'offrir sa démission à Louis XVI, qui lui confia alors la direction d'une police secrète destinée à surveiller les jacobins. Peu après, il présenta au roi un plan, à la faveur duquel il espérait arrêter le cours de la révolution, mais qui n'eut aucun succès, non plus que les moyens qu'il soumit au monarque pour tenter une nouvelle évasion, le 20 juin 1792. Décrété d'arrestation le 15 août suivant, Bertrand se sauva en Angleterre, où il resta jusqu'en 1814, s'occupant exclusivement de travaux littéraires. On lui doit : | *Histoire de la révolution de France*, 10 vol. in-8°, 1801 et 1803; | *Costumes des états héréditaires de la maison d'Autriche*, consistant en 50 gravures coloriées, anglais-français, (traduction anglaise de M. Dallas), Londres, 1804; | *Histoire d'Angleterre, depuis l'invasion des Romains jusqu'à la paix de 1763, avec des tables généalogiques et politiques*, Paris, 1815, 6 vol. in-8°; | *Mémoires particuliers pour servir à la fin du règne de Louis XVI*, 2 vol. in-8°, 1816. Bertrand de Molleville mourut en 1817.

* **BERTRAND-DE-LA-HOSDINIÈRE** (CHARLES-AMBROISE), était procureur du roi, avant la révolution; nommé à la Convention, il vota la mort de Louis XVI, provoqua ensuite le décret qui ordonnait le partage des biens communaux, fit partie de la commission des douze qui prépara les événemens du 31 mai 1793, et donna sa démission avant cette journée. Membre du conseil des Cinq-cents, il fit créer une commission chargée de découvrir les émigrés cachés sous de faux noms, et contribua à la chute de Merlin, Treilhard

et Laréveillère-Lépeaux. Il voulut s'opposer à la révolution du 18 brumaire, et fut exclu du conseil après cette époque. Après la restauration, Bertrand se retira à Bruxelles où il mourut en 1819.

BERTRAND DU GUESCLIN. *Voyez* GUESCLIN (du).

* BERTRANDI (Jean-Ambroise-Marie), célèbre anatomiste, né à Turin, le 18 octobre 1723, d'un pauvre barbier qui le destinait à l'état ecclésiastique; mais un professeur de chirurgie l'en détourna en le nommant élève du collége dit des *Provinces*. Après trois années d'un travail assidu, on le fit répétiteur d'anatomie, et en 1747 il fut agrégé au collége de chirurgie. Le roi Charles-Emmanuel l'envoya à Paris fréquenter les hôpitaux, et il joignit bientôt aux connaissances qu'il avait déjà dans l'anatomie, la pratique la plus complète dans l'art de la chirurgie. De retour à Turin, le roi créa pour lui une chaire extraordinaire de chirurgie, et fit construire à sa sollicitation un amphithéâtre dans l'hôpital Saint-Jean. Peu de temps après il fut nommé premier chirurgien du roi, et professeur de chirurgie pratique à l'université. Il est mort à la fleur de l'âge, en 1765. Son principal ouvrage est *Trattato delle operazione di chirurgia*, Nice, 1763, 2 vol. in-8°. Tous les *Traités* qu'il dicta à l'université de Turin ont été recueillis et livrés à l'impression, après sa mort, sous le titre d'*OEuvres posthumes*, et forment 13 vol. in-8°. Quelques-uns de ces traités étaient restés incomplets; mais ils ont été complétés par des supplémens, et forment, avec son *Trattato delle operazione*, un cours presque complet de chirurgie.

* BERTUCCIO (François), minime sicilien du 16e siècle, dont on a un *Traité sur les Etres surnaturels* et sur *la Conception*.

* BERTUCH (Frédéric-Justin), géographe et compilateur saxon, né à Weimar le 29 septembre 1746. Il étudia d'abord la théologie; mais ne se sentant pas de goût pour l'état ecclésiastique, il entra chez le duc de Saxe-Weimar en qualité de secrétaire de cabinet, et il devint en 1785 conseiller de légation. Il se retira des affaires en 1796 pour se livrer exclusivement aux lettres, et il fut un des fondateurs d'un maison de librairie connue sous le nom de *comptoir d'industrie*, d'où sont sortis un grand nombre d'ouvrages périodiques estimés, et de bonnes cartes géographiques exécutées sans luxe pour un prix modique. Il est mort le 3 août 1822. Ses principaux ouvrages sont | une *traduction* en allemand du *don Quichotte* de Cervantès, Leipsick, 1780, 6 vol. in-8°; | Une *traduction* du *théâtre espagnol et portugais*, Leipsick, 1780, 3 vol. in-8°; | *La bibliothèque bleue*, recueil de contes traduits du français, Gotha, 1790-1797, 11 vol. in-12; | *Portefeuille des enfans, mélange intéressant d'animaux, plantes, fruits, minéraux, costumes, antiquités, avec des explications en français, en allemand, en anglais et en italien*, Weimar, 1790 à 1815, 160 cahiers, in-4°, fig. noires ou coloriées: il en existe une traduction latine sous ce titre: *Novus orbis pictus juventuti instituendæ et oblectandæ, complectens animalium, plantarum, florum, etc.*, Vienne, 1810-1815, 12 vol. in-4°, avec 600 planches coloriées; | *Essai sur les hiéroglyphes*, ou *nouvelles lettres à ce sujet*, Weimar, 1804, in-4°; | *Tables d'histoire naturelle*, Weimar, 1806, in-4°. Il a publié avec M. S. Vater, *Archives pour l'etnographie et la linguistique*, dont le premier numéro a paru en 1808, et continué avec A. C. Gaspari les *Ephémérides géographiques* commencées en 1798 par le major de Zach. Il a encore coopéré à plusieurs autres journaux littéraires.

BÉRULLE (Pierre), né en 1575, au château de Serilly, près de Troyes en Champagne, se distingua dans la fameuse conférence de Fontainebleau, où du Perron combattit du Plessis-Mornay, qu'on nommait *le pape des huguenots*. Il fut envoyé par Henri IV, dont il était aumônier, en Espagne, pour amener quelques carmélites à Paris. Ce fut par ses soins que cet ordre fleurit en France. Quelque temps après il fonda la congrégation de l'Oratoire de France, dont il fut le premier général. Cet institut, quoique semblable pour le fond à celui de saint Philippe de Néri, en est néanmoins distingué par des différences qui en font une congrégation particulière. Elle fut approuvée par une bulle de Paul V en 1613, et produisit un grand nombre d'hommes illustres par la science et la vertu. Durant les disputes qu'un parti puissant suscita dans le monde chrétien, plusieurs de ses membres ne surent pas assez se défendre contre la nouveauté; mais la généralité de la congrégation resta toujours attachée à la doctrine de l'Eglise, et aux décrets de ses pontifes. Urbain VIII récompensa le mérite de Bérulle d'un chapeau de car-

dinal. Henri IV et Louis XIII avaient voulu inutilement lui faire accepter des évêchés considérables. L'autorité qu'il avait dans l'Eglise et l'état ne lui fit point abandonner son premier plan de vie. La simplicité, la modestie, la pauvreté, la tempérance furent toujours ses vertus favorites. Il ne passait aucun jour sans offrir le saint sacrifice. Il mourut d'apoplexie à l'autel, justement avant la consécration, le 2 octobre 1629, à l'âge de 55 ans. Saint François de Sales, César de Bus, le cardinal Bentivoglio, etc., avaient été ses amis et les admirateurs de ses vertus. On a une édition de ses Œuvres, publiée en 1644, in-fol. réimprimée en 1657, par les Pères Bourgoing et Gibieuf. On y trouve le zèle et l'onction, l'esprit de renoncement et d'humilité, et une tendre dévotion. M. Habert de Cerisi a écrit sa *Vie*, Paris, 1646, in-4°. M. Tabaraud en a publié une plus récente, sous le titre d'*Histoire de Pierre de Bérulle*, 1818, 2 vol. in-8°. On y trouve un grand nombre de faits intéressans et des détails peu connus, mais elle se ressent malheureusement de l'esprit de parti qui domine l'auteur. Elle renferme en outre beaucoup trop de minuties et de détails, de querelles peu dignes de la dignité de l'histoire, et d'ailleurs déplacés dans une vie aussi édifiante.

BERVIC (CHARLES-CLÉMENT BALVAY), habile graveur, né à Paris en 1756. Il fut nommé membre de l'Institut lors de la création de la section de la gravure, et, quelques années après, il obtint la croix de l'ordre de la réunion. Il est mort le 23 mars 1822. La faiblesse de sa vue a privé les amateurs d'un plus grand nombre de ses productions, estimées pour la pureté et la délicatesse de son burin. *L'Enlèvement de Déjanire*, d'après le Guide, et le *groupe de Laocoon*, sont regardés comme ses chefs-d'œuvre.

BERVILLE. *Voyez* GUYARD de BERVILLE.

BÉRYLLE, évêque de Bostres en Arabie vers 240, après avoir gouverné quelque temps son église avec beaucoup de réputation, tomba dans l'erreur. Il crut que Jésus-Christ n'avait point existé avant l'incarnation, et qu'il n'avait été Dieu, que parce que le Père demeurait en lui, comme dans les prophètes. Plusieurs évêques zélés s'assemblèrent en concile, afin de prévenir les suites d'un pareil scandale. Ils disputèrent contre Bérylle, et ne purent le réduire. On appela Origène qui ne réfuta pas seulement les erreurs de l'évêque arabe, mais accompagna ses raisonnemens d'une douceur et d'une charité si admirable, qu'il lui fit reconnaître la vérité, et professer avec un éclat nouveau la foi pure qu'il avait abandonnée.

* BERZÉLIUS (J. JACOB), chimiste suédois, né vers 1784, et mort en 1832, s'est rendu célèbre par un grand nombre de travaux, qui tous prouvent de vastes connaissances en minéralogie, et une heureuse application du calcul à la chimie. Il vint en 1819 à Paris, où il se lia avec divers savans français. Outre un grand nombre de mémoires insérés dans les *Annales de chimie*, ou dans les journaux étrangers, on a de lui : | *Essai sur la théorie des proportions chimiques, et sur l'influence chimique de l'électricité*, 1 vol. in-8°; | *Nouveau système de minéralogie*, 1 vol. in-8°, ouvrage qui a été traduit du suédois, ainsi que le précédent, sous les yeux de l'auteur, et publié par lui-même, Paris, 1819; | *De l'emploi du chalumeau dans l'analyse chimique*, traduit par Fresnel, 1 vol. in-8°; | *Elémens de chimie*, 8 vol. in-8°, avec planches, aussi traduits et publiés à Paris.

BERZÉVICZI (GRÉGOIRE de), écrivain protestant hongrois, mort en février 1822. On a de lui : | *de Indole et conditione rusticorum, in Hungariâ*, in-8°, sans date; | *De commercio et industria Hungariæ*, Lutschau, 1797, in-8°; | une *notice*, en allemand, *sur l'état des Evangélistes* protestans, Leipsick, 1822; ouvrage posthume où il se plaint des vexations que le culte réformé éprouve de la part de l'administration et des états de ce royaume. On le dit aussi auteur de deux ouvrages écrits en allemand sur le commerce de l'Europe.

* BÉSARD (JEAN-BAPTISTE), né à Besançon, vers 1576, étudia la jurisprudence et la médecine avec un succès égal. Obligé de voyager dans presque toutes les parties de l'Europe, il se vit forcé d'abandonner l'étude du droit. Ses amis lui en firent des reproches, auxquels il répondit dans la préface de son ouvrage intitulé : *Antrum philosophicum, in quo pleraque physica quæ ad vulgariores humani corporis affectus attinent, sine multo verborum apparatu*, etc., Augsbourg, Francker, 1617, in-4°. Il prouve, dans sa préface, que les voyages ne lui ont pas fait perdre son temps, puisqu'il avait déjà publié un traité de musique intitulé : *Thesaurus harmonicus*, et un autre ouvrage, qu'il désigne aussi peu exactement par le

titre de *Epitome historiarum*. Il est probable que cet abrégé historique n'est autre chose que le *Mercurius Gallo-Belgicus*, dont Bésard avait effectivement publié quelques volumes. Le 5e porte son nom au frontispice, et est dédié à Antoine de la Baulme, abbé de Luxeuil : ce volume a été imprimé en 1604, in-8°, à Cologne, et il est probable que Bésard habitait cette ville, où il exerçait la médecine. C'est à Cologne aussi que le *Thesaurus harmonicus* a été imprimé, suivant quelques bibliographes, 1615, in-fol. On ignore l'époque de sa mort. — Un autre BÉSARD (Raimond), né à Vesoul, vers la fin du 16e siècle, est auteur d'un ouvrage qui a pour titre : *Discours de la peste, où sont montrés en bref les remèdes tant préservatifs que curatifs de cette maladie, et la manière d'aérer les maisons*, Dôle, 1630, in-8°.

BÉSÉLÉEL, fils d'Uri ou de Hur, et de Marie, sœur de Moïse, avait reçu de Dieu un talent extraordinaire pour travailler toutes sortes de métaux : il fut employé par le législateur hébreu aux travaux du tabernacle avec Ooliab.

* **BESENVAL** (PIERRE-VICTOR, baron de), lieutenant-général au service de France, grand'croix de l'ordre de Saint-Louis, inspecteur-général des Suisses et Grisons, né à Soleure en 1722, d'un lieutenant-général, colonel du régiment des gardes suisses, entra dans ce corps à l'âge de 9 ans, et fit à 15 sa première campagne. En 1748 il suivit le maréchal de Broglie en qualité d'aide-de-camp dans la campagne de Bohême. Il parvint rapidement aux premiers honneurs militaires que son nom, sa valeur, une taille imposante, sa belle figure et son esprit, lui valurent plus sûrement peut-être que des talens supérieurs, dont il ne donna jamais de fortes preuves. Il fut fait maréchal-de-camp en 1757, et se trouva aux combats d'Hasteinbech, de Filinghausen et de Clostercamp. Il se rendit après la paix de 1762 à la cour, où il joua avec succès le rôle d'un adroit courtisan. Si comme on l'assure, il avait la plus grande influence dans l'intérieur de la famille royale, on doit lui reprocher de n'avoir pas employé ses talens et son esprit à donner des avis salutaires. On le vit se mêler de toutes les affaires, diriger quelquefois l'opinion de la cour, s'occuper des opérations du cabinet, du renvoi des ministres, comme d'intrigues légères, fronder et censurer constamment sans rien proposer de mieux, et cependant paraître si nécessaire qu'on le crut capable de prendre des mesures propres à sauver l'état. On lui confia le commandement des troupes réunies autour de Paris ; et dès lors, cet homme auparavant si actif et si accoutumé à donner des conseils vigoureux, ne montra plus qu'une honteuse faiblesse, ne prit que des mesures timides et vagues, et finit par s'enfuir avec des passeports, lorsque peut-être un acte de vigueur eût pu sauver la France. Arrêté, conduit à la tour de Brie-Comte-Robert, et transféré ensuite devant le tribunal du Châtelet, il fut déclaré innocent, remis en liberté, et vécut ignoré dans Paris. Il paraît qu'il ne prit aucune part aux événemens de la révolution, puisqu'il n'en reçut aucune atteinte ; il mourut paisiblement le 27 juin 1794. L'homme qui, comblé des bienfaits et des faveurs de son roi, élevé par lui à des dignités éminentes, et investi de sa confiance, ne le paya que de pusillanimité, et finit par l'abandonner lorsqu'il fallait agir, ne dut sans doute pas être bien sensible aux maux de son pays qu'il avait causés en partie, ou qu'il n'avait pas su arrêter. Il n'est pas douteux que sa fuite contribua à enhardir les moteurs des désordres. Il a paru sous le nom du baron de Besenval des *Mémoires*, 1805-1807, 4 vol. in-8°, publiés par le vicomte de Ségur son héritier. Ces mémoires, désavoués par la famille du baron de Besenval, ne sont qu'un recueil d'anecdotes scandaleuses, vraies ou fausses.

* **BESIERS** (MICHEL), chanoine du St-Sépulcre à Caen, des académies de Caen et de Cherbourg, né à Saint-Malo, mort à Caen en décembre 1782, a publié les ouvrages suivans : | *Chronologie historique des baillis et des gouverneurs de Caen*, 1769, in-12 ; | *Histoire sommaire de la ville de Bayeux*, 1773, in-12 ; | *Mémoires historiques sur l'origine et le fondateur de la collégiale du Saint-Sépulcre à Caen, avec le catalogue de ses doyens* ; | plusieurs Dissertations dans les journaux, dans le *Dictionnaire de la France*, d'Expilly, dans celui de la noblesse, etc.

BESLER (BASILE), apothicaire de Nuremberg, né en 1561, a donné au public | *Hortus Eistettensis*, 1613, in-fol. avec figures : la réimpression de 1640 est moins belle ; celle de 1750 encore pire. Il y a 366 planches. | *Icones florum et herbarum* 1616, in-4° ; et la continuation, 1622, in-fol. Le *Gazophylacium rerum natura-*

Num, Nuremberg, 1642, in-fol., est de Michel-Rupert Besler, fils de Basile, mort docteur en médecine l'an 1661. Ce livre a été réimprimé en 1716; mais cette édition est moins estimée que la précédente. Lochner a donné la *Description du Cabinet de Basile et de M. R. Besler*, 1716, qui est recherchée.

BESLY (Jean), avocat du roi à Fontenay-le-Comte en Poitou, né à Coulonges-les-Royaux, mourut en 1644, à 72 ans. On a de lui | *Histoire du Poitou*, Paris, 1647, in-fol. estimée; | *Les évêques de Poitiers* 1647, in-4°; | *Ad Petri Theudebodi historiam Præfatio*. C'était un homme versé dans les antiquités de France; écrivain incorrect, mais historien exact et profond.

BESOGNE ou BESOIGNE (Jérôme), docteur de Sorbonne, mort en 1763, à 77 ans, se distingua par son savoir, et essuya plusieurs lettres de cachet pour son opposition à la bulle. Il était un des dépositaires des fonds assignés pour le soutien de son parti. On a de lui | *Histoire de Port-Royal*, 1752, 6 vol. in-12, remplie de détails très peu intéressans pour quiconque *n'a d'autre parti*, comme s'exprime M. de Rancé, *que celui de J.-C.* | *Vies des quatre évêques engagés dans la cause de Port-Royal*, 1756, 2 vol. in-12, faisant suite à l'histoire ci-dessus. | *Principes de la perfection chrétienne*, 1748, in-12, ouvrage fort sec comme tous ses livres de piété. Il a eu cependant plusieurs éditions. | *Principes de la pénitence et de la conversion*, ou *Vie des pénitens*, 1762, in-12. | *Principes de la justice chrétienne*, ou *Vies des Justes*, 1762, in-12. | *Concorde des Livres de la Sagesse*, 1737, in-12; bon livre, et qui se ressent peu des préventions sur lesquelles l'auteur réglait sa manière d'écrire. | Plusieurs ouvrages sur les affaires du temps, dans lesquelles il était entré avec ardeur.

BESOLD (Christophe), né à Tubingen en 1577, y fut professeur de droit. Il abjura la religion protestante en 1635, et mourut en 1638. Sa femme abjura aussi après sa mort. On a de lui | *Dissertationes philologicæ*, 1642, in-4°. | *Documenta Monasteriorum ducatûs Wirtembergæ*, 1636, in-4°. | *Virginum sacrarum monumenta*, Wirtemberg, 1636, in-4°. | *Synopsis rerum ab orbe condito gestarum*, Franeker, 1698, in-8°. | *Historia Constantinopolitano-Turcica, post avulsum à Carolo magno occidentem, ad hoc usque ævum deducta*, Strasbourg, 1634, 2 vol. in-8°. Quoique ces ouvrages soient savans, ils ne sont guère répandus au-delà de l'Allemagne.

BESOMBES DE SAINT-GENIÉS, (Pierre-Louis de) conseiller de la cour des aides de Mautauban, mort à Cahors en odeur de sainteté, le 20 octobre 1783, dans sa soixante-cinquième année, fut pendant quelque temps égaré par la philosophie anti-chrétienne; mais son cœur n'était pas fait pour en goûter la doctrine et la morale. Il ouvrit les yeux à la vérité, et consigna sa conversion dans un ouvrage plein d'onction et de lumières, intitulé: *Transitus animæ revertentis ad jugum sanctum Christi Jesu*, traduit en français par l'abbé de Cassagne Peyronenc, sous le titre de *Sentimens d'une âme pénitente, revenue des erreurs de la philosophie moderne au joug de la religion*, Paris, 1787, in-12. M. de Saint-Geniés se délassait des travaux de son état en étudiant la Bible; aussi chaque ligne de cette production annonce qu'il en était pénétré. Le traducteur compare cet ouvrage à celui de *l'Imitation de Jésus-Christ*, et essaie même de lui donner la préférence; mais certainement le pieux auteur en portait un jugement plus modeste et plus vrai. L'*Imitation* peut être toujours le premier livre de piété, sans que l'ouvrage de M. de Saint-Geniés en soit moins estimable. Outre que le second rang serait encore beau à occuper, les rangs ne sont rien en un pareil sujet. Il ne faut pas confondre ce livre avec un autre qui a pour titre *Sentimens d'une âme pénitente, sur le Psaume* Miserere meî, Deus; et *le retour d'une âme à Dieu, sur le Psaume* Benedic, anima mea. Ce dernier est l'ouvrage d'une dame illustre, connue par sa piété et sa longue pénitence. *Voyez* VALLIÈRE.

* BESPLAS (Joseph-Marie-Anne Gros de), grand-vicaire de Besançon, né le 13 octobre 1734, à Castelnaudary, d'une famille honorable de cette ville, mort à Paris le 26 août 1783, montra de très bonne heure un grand zèle pour les devoirs de son état. Dès qu'il fut ordonné prêtre, il s'attacha à la communauté de Saint-Sulpice. Son ministère le mettant souvent dans le cas d'assister au lit de la mort des gens peu soumis au joug de la foi, il composa un livre intitulé: | *Rituel des esprits forts*, pour prouver que les incrédules démentaient ordinairement dans ce dernier moment la hardiesse des sentimens irréligieux qu'ils avaient témoignés du-

tant leur vie. Ce premier ouvrage fut suivi, en 1763, | d'un *Discours sur l'utilité des voyages.* | Son *Traité des causes du bonheur public*, 1768, in-8°, réimprimé en 1774, 2 vol. in-12, a beaucoup de rapport avec celui *du bonheur public* de Muratori; mais il considère son sujet un peu différemment dans les détails : il y met plus de sensibilité, plus de chaleur, plus d'éclat, plus d'énergie, plus d'imagination. Il ne manque à cet ouvrage que d'être rédigé avec plus de méthode et écrit avec plus de simplicité. Chargé d'assister les criminels au lieu de leur supplice, il s'était dévoué à cette pénible fonction avec toute la sensibilité d'une âme belle et remplie de charité. Cette sensibilité, vivement affectée de l'horreur des cachots où les condamnés étaient détenus, ne put retenir ses élans dans un sermon de la Cène qu'il prêcha devant Louis XV; le tableau qu'il en fit émut toute la cour, et il en résulta un ordre de faire combler ces cachots, pour leur en substituer de plus sains et de moins incommodes : c'est de cette époque que date l'établissement de la maison de *la Force*. Besplas avait donné dans sa jeunesse | un *Essai sur l'éloquence de la chaire;* cette production, qui annonçait du talent, avait besoin d'être retouchée; c'est ce que l'auteur fit dans la seconde édition qui parut en 1778.

BESSARION (JEAN), patriarche titulaire de Constantinople, et archevêque de Nicée, naquit à Trébisonde, vers l'an 1395. Il souhaita, avec beaucoup d'ardeur, la réunion de l'église grecque avec la latine, et engagea l'empereur Jean Paléologue à travailler à la consommation de cet ouvrage. Il passa en Italie, parut au concile de Ferrare, depuis transféré à Florence, harangua les Pères, et s'en fit admirer autant par ses talens que par sa modestie. Les Grecs schismatiques conçurent une si grande aversion pour lui, qu'il fut obligé de rester en Italie, où Eugène IV l'honora de la pourpre en 1439. Il fixa son séjour à Rome. Son mérite l'aurait placé sur le siége pontifical, si le cardinal Alain, Breton, ne se fût opposé à l'élection de l'illustre Grec, comme injurieuse à l'Eglise latine. Il fut employé dans différentes légations; mais celle de France lui fut désagréable. On dit que le légat ayant écrit sur l'objet de sa légation au duc de Bourgogne, avant que de faire sa visite à Louis XI, ce roi ombrageux et violent l'accueillit très mal et lui dit, en lui mettant la main sur sa grande barbe : *Barbara græca genus retinent quod habere solebant.* Cet affront causa, dit-on, tant de chagrin à ce cardinal, qu'il en mourut à son retour, en passant par Ravenne en 1442, à 77 ans. Ce récit est de Pierre Matthieu; mais d'autres historiens croient que Bessarion avait déplu au roi, par la demande qu'il lui avait faite de la grâce du cardinal Balue. Il est difficile de croire que ce grand cardinal eut la faiblesse de mourir de chagrin, pour avoir essuyé l'humeur d'un prince tel que Louis XI. Son corps fut porté à Rome, et enterré dans une chapelle de l'église de Saint-Pierre, où il avait préparé son tombeau, sur lequel on voit cette épitaphe :

Bessarion episcopus Tusculanus,
S. R. Ecclesiæ cardinalis,
Patriarcha Constantinopolitanus,
Nobili Græcia ortus oriundusque
Sibi vivens posuit.

Bessarion aimait les gens de lettres, et les protégeait. Argyrophile, Théodore de Gaza, le Pogge, Laurent Valla, Platine, etc. formaient dans sa maison une espèce d'académie. Sa bibliothèque était nombreuse et choisie. Le sénat de Venise, auquel il en fit présent, la conserve encore aujourd'hui avec soin. Ce cardinal a laissé plusieurs ouvrages, qui tiennent un rang parmi ceux que produisit la renaissance des lettres. Les principaux sont | *Défense de la doctrine de Platon*, dont l'édition sans date, mais de 1470, in-fol est rare; | des *Lettres, imprimées en Sorbonne*, in-4°; | *Oratione contra il Turco*, 1471, in-4°, et d'autres ouvrages dans la bibliothèque des Pères.

* **BESSE** (PIERRE de), docteur de Sorbonne, principal du collége de Pompadour, à Paris, chanoine-chantre de Saint-Eustache, prédicateur du roi Louis XIII, naquit au bourg de Rosiers, en Limousin, au milieu du 16ᵉ siècle, et mourut à Paris en 1639. Ses sermons, très applaudis dans le temps, ne trouvent plus guères de lecteurs. Outre ses sermons, imprimés sous le titre de *Conceptions théologiques*, de *Carême*, d'*Avent*, etc. Besse a laissé divers autres ouvrages : | *Des qualités et des bonnes mœurs des prêtres;* | *Triomphe des saintes et dévotes confrairies;* | la *Royale prêtrise;* | le *Démocrite chrétien;* | le *Bon Pasteur;* | l'*Héraclite chrétien;* | *Concordantiæ Bibliorum*, Paris, 1611, in-fol.

* **BESSEL** (GODEFROI de), savant abbé du couvent des bénédictins de Gottwich

en Autriche, né le 5 septembre 1672 à Buchheim dans l'électorat de Mayence, mort le 20 janvier 1749. Il fut employé par l'électeur Lothaire-François, dans plusieurs ambassades, puis admis dans son conseil privé. En 1715 il était recteur de l'université de Vienne. On a de lui quelques écrits, où l'on remarque une critique sage et exercée. | Un *Traité adressé au prince Ulric de Brunswick*, qu'il engagea à rentrer dans la religion romaine, Mayence, 1 vol. in-8°. | Deux *Lettres* de saint Augustin, adressées à Optat de Milève : *De pœnis parvulorum qui sine baptismate decedunt*, qui jusqu'alors étaient inconnues et que l'abbé Bessel découvrit et publia avec une préface, Vienne, 1733, 1 vol. in-fol. | *Chronicon gottwicense, pars prima et secunda*, Tegernsée, 1732, in-fol. ouvrage que d'autres attribuent à François de Hahn, qui fut évêque de Bamberg.

BESSET (HENRI de), sieur de la Chapelle-Milon, inspecteur des beaux arts sous le marquis de Villacerf et contrôleur des bâtimens, lorsque le grand Colbert fut nommé en 1683 surintendant des bâtimens. Il joignit à cette place celle de secrétaire de l'académie des inscriptions et des médailles. On a de lui une *Relation des Campagnes de Rocroi et de Fribourg*, en 1644 et et 1645, in-12, écrite avec une simplicité élégante : c'est un modèle en ce genre. Il mourut en 1693.

* **BESSIÈRES** (JEAN-BAPTISTE), maréchal d'empire, duc d'Istrie, grand-aigle de la légion d'honneur, commandeur de la couronne de Fer, grand-croix des ordres du Christ de Portugal, de Saint-Henri de Saxe, de l'aigle d'or de Wurtemberg, etc., né, en 1769, à Preissac, dans le département du Lot, était, en 1792, capitaine d'infanterie, et fixa sur lui l'attention de Bonaparte qui lui confia, dans la campagne d'Italie, le commandement de ses guides, et le chargea ensuite de porter à Paris les drapeaux conquis sur les Autrichiens. Bessières fit aussi la campagne d'Egypte, y fut nommé général de brigade, revint en France avec Bonaparte, et après le 18 brumaire, reçut le grade de général de division. En 1804, Napoléon le créa maréchal de l'empire; il partit en 1805 pour l'armée d'Allemagne, et se distingua aux batailles d'Austerlitz, d'Iéna, d'Eylau, de Friedland. Après la campagne de Prusse, il fut fait duc d'Istrie, et envoyé en ambassade à la cour de Wurtemberg. Il contribua, en 1809, à la victoire de Wagram, et, dans cette affaire, il fut renversé de son cheval par un boulet. Les braves qu'il commandait, le croyant tué, versèrent des larmes, et l'empereur le complimenta à ce sujet. En 1811, il retourna en Espagne où il avait déjà combattu, et y devint gouverneur de la vieille Castille et du royaume de Léon. Bessières fit, en 1813, la campagne de Saxe à la tête de toute la cavalerie de l'armée; la veille de la bataille de Lutzen (1er mai), il dirigeait l'attaque du défilé de Rippach, et fut frappé à mort dans la poitrine par un boulet, au moment où ce passage était emporté. Sa perte fut vivement déplorée par toute l'armée, à qui l'on n'apprit ce triste événement que le lendemain. Le roi de Saxe a fait élever un monument à l'endroit même où le maréchal tomba. Ce guerrier unissait à la bravoure un noble désintéressement et une grande générosité. Une ordonnance de Louis XVIII, du 17 août 1815, appela son fils à la chambre des pairs.

* **BESSIÈRES** (GEORGES), né dans les environs de Montpellier, d'une famille obscure, quitta la France pour échapper à la conscription et passa en Espagne, où il ne tarda pas à se trouver dans la détresse. Il entra, en 1808, dans l'armée française, puis déserta à l'ennemi et s'enrôla dans la légion espagnole de Bourbon, où il parvint au grade de capitaine avec le rang de lieutenant-colonel; il quitta le service, à la paix de 1814; en 1820 il fut arrêté, comme ayant conspiré à l'établissement d'une république et condamné à la peine de mort que le gouvernement commua en un bannissement. Bessières se rendit à Perpignan. Peu de temps après, la régence d'Urgel l'admit au nombre de ses défenseurs, et le fit colonel. Ferdinand le combla d'honneurs et venait de l'élever au premier commandement militaire de son royaume, lorsque Bessières résolut de renverser ce monarque du trône, et d'y placer son frère l'infant don Carlos. Déjà il s'était fait des partisans, et il marchait ouvertement à l'exécution de ses projets, lorsque, le 25 août 1825, il fut arrêté avec sept des siens à une lieue de Molina d'Aragon, et fusillé dès le lendemain. Ferdinand fit une pension à sa veuve, et accorda sa protection à ses enfans.

BESSIN (don GUILLAUME), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, naquit à Glos-la-Ferté au diocèse d'Evreux en 1654, et mourut à Rouen en 1726. On a de lui une édition des *Conciles de Norman-*

die, 1717, in-fol. Il a eu part à la nouvelle édition des *Œuvres de saint Grégoire le Grand*, donnée par les Pères de Sainte-Marthe.

BESSON (Jacques), ingénieur et mathématicien, natif du Dauphiné dans le 16e siècle, est l'inventeur de plusieurs machines dont Bascalis a publié la description sous le titre de *Theatrum machinarum*, Lyon, 1582, in-fol. Besson avait publié lui-même | *De ratione extrahendi olea et aquas e medicamentis simplicibus*, Zurich, 1559, in-8°. | *Le Cosmolabe*, Paris, 1557, in-4°. | *Usage du compas d'Euclide*, Paris, 1571, in-4°.

* **BESSON** (Joseph), jésuite né à Carpentras en 1607, entra dans la société en 1623, et y professa les humanités et la philosophie. Il se livra ensuite à la prédication, et fut recteur du collége de Nîmes. Depuis plusieurs années il sollicitait la permission d'aller prêcher l'Evangile aux infidèles; il l'obtint enfin, et se rendit dans les missions de Syrie, où il résida plusieurs années et mourut à Alep le 17 mars 1691. Il est auteur de plusieurs écrits, dont le plus curieux est intitulé *la Syrie sainte*, ou *les Missions des pères de la compagnie de Jésus en Syrie*, Paris, 1690, in-8°.

* **BESTIA** (Lucius-Calpurnius), tribun du peuple, vers l'an 122 avant J.-C., signala sa magistrature par un acte de justice, en faisant rappeler P. Popilius, que Caïus Gracchus était parvenu à faire exiler, parce qu'il avait fait punir pendant son consulat les complices de Tibérius Gracchus. Déclaré consul, Bestia fut chargé de la guerre de Numidie, se laissa corrompre par Jugurtha, et conclut avec lui un traité honteux pour la république. C. Memmius se déclara son accusateur, et le fit condamner à un exil perpétuel.

* **BESTUCHEFF-RIUMIN** (Alexis, comte de), chancelier et sénateur de Russie, né à Moscou en 1693, d'un simple officier écossais, entra de bonne heure dans la carrière diplomatique et accompagna au congrès d'Utrecht les ambassadeurs de Pierre I. Il passa ensuite en Angleterre, où il fut employé par Georges I. De retour dans sa patrie en 1717, son activité et ses talens le firent charger de diverses négociations dont il s'acquitta avec succès. En 1740 il fut nommé conseiller-privé et ministre d'état. Après la mort de l'impératrice Anne, il contribua à faire donner la régence au féroce Biren, dont il partagea ensuite la disgrâce. Rappelé par Elizabeth, qui le combla d'honneurs, il obtint l'importante place de chancelier de l'empire. Son influence dans le système politique de son pays se manifesta dans la guerre d'Allemagne et les traités qui la suivirent. Il eut même l'ambition de vouloir changer l'ordre de succession, et pour parvenir à son but, il fit rétrograder l'armée russe qui venait de remporter de brillans succès sur les Prussiens. Cette retraite qui étonna d'abord, mais dont le vrai motif fut découvert, lui mérita une disgrâce complète; il fut exilé : mais Catherine II le rappela dans la suite, et lui rendit ses titres avec une pension de 20,000 roubles. Il mourut le 21 avril 1766. Bestucheff avait reçu de la nature une âme forte, un génie vaste et actif, mais trop peu de délicatesse dans le choix de ses moyens pour parvenir; un luxe excessif soutenu aux dépens de l'état, et une morale fort équivoque le firent toujours regarder comme un homme dangereux. Pendant son exil il avait fait un recueil de passages de la Bible et de prières qui firent sa consolation, et qu'il fit imprimer à son retour.

* **BESTUCHEFF-RIUMIN** (Michel, comte de), frère du précédent, se livra comme lui à la carrière diplomatique. Il était ambassadeur en Suède, peu de temps après la mort de Charles XII. Aidé de la faction *des bonnets*, opposée à celle *des chapeaux*, et portée dès son origine pour les intérêts de la Russie, il fit, en 1734, renouveler l'alliance peu favorable à la Suède, qui avait été conclue en 1725, et que le parti *des chapeaux* avait voulu remplacer par une étroite liaison avec la France. Ses principaux moyens pour réussir en politique étaient ceux de son frère, c'est-à-dire la ruse et la corruption. Tant qu'il habita la Suède, il connut tous les secrets du cabinet de Stockholm, et obtint des copies de tous ses mémoires et de toutes ses dépêches, ayant gagné à prix d'or un des premiers employés du ministère des affaires étrangères. De retour en Russie, en 1741, époque où la guerre éclata entre cette puissance et la Suède, il fut successivement envoyé en Pologne, en Prusse, en Autriche et en France, où il resta depuis 1756 jusqu'en 1760. Il mourut dans le cours de cette dernière année, âgé de soixante-quatorze ans. Il avait épousé la veuve d'un seigneur russe très riche et très puissant, pour qui l'intrigue avait aussi des attraits. Impliquée dans une conspiration contre l'impératrice Eliza-

beth, cette veuve, après avoir reçu le knout, et avoir eu la langue coupée, alla finir ses jours en Sibérie.

BETFORD. *Voyez* BEDFORT.

BETHENCOURT (Jean de), gentilhomme normand, découvrit le premier les îles Canaries, l'an 1402; il en conquit cinq avec le secours de Henri III, roi de Castille, qui lui en confirma la souveraineté avec le titre de roi, sous la condition d'hommage envers la couronne de Castille. Pierre de Bethencourt, un de ses descendans, mort l'an 1667, fonda dans les Indes occidentales une congrégation de religieux hospitaliers, sous le nom de *Béthléémites*.

* **BÉTHISY** (Henri-Benoit-Jules de), évêque d'Uzès, né au château de Mézières, diocèse d'Amiens, le 28 juillet 1744, embrassa l'état ecclésiastique; et aussitôt qu'il fut ordonné prêtre, M. de Talleyrand, archevêque de Reims, l'appela au nombre de ses vicaires-généraux. Louis XVI le nomma à l'évêché d'Uzès, et il fut sacré le 16 janvier 1780. Député par le clergé de sa province aux états-généraux en 1789, il s'opposa, avec beaucoup de force, aux innovations qu'on voulait introduire dans l'église gallicane. En 1792 il se retira à Bruxelles, et de là en Allemagne, et enfin en Angleterre, où il fut chargé, après la mort de l'évêque de Saint-Pol-de-Léon, de la distribution des secours aux ecclésiastiques français qui s'étaient réfugiés dans ce royaume. Il n'avait point accédé à la demande des démissions faite par le pape en 1801, et il signa les réclamations de 1803. Après la restauration il revint en France, mais il retourna peu après à Londres : il s'y trouvait encore au commencement de 1816, lorsque le roi lui fit écrire, ainsi qu'aux autres évêques qui se trouvaient en Angleterre, pour leur demander la démission de leurs siéges. Il la donna, dit-on, avec quelques restrictions, et il mourut en 1817.

* **BÉTHISY** (le comte de), lieutenant-général, gouverneur du château des Tuileries, né en janvier 1739, et mort le 14 juin 1823. Allié à tout ce qu'il y a de plus distingué en France, et aux maisons de Lorraine, et de Hohenzollern et de Savoie-Carignan, il descendait lui-même d'une très-ancienne famille de Valois. Le chef connu de cette maison était noble de nom et d'armes en 1060. Entré au service à l'âge de onze ans, le comte de Béthisy reçut sa première blessure à Minorque, en montant à l'assaut au fort de la reine; il en reçut depuis six autres. Il fit toutes les campagnes de la guerre de sept ans, se distingua dans toutes, et contribua puissamment au gain de la bataille de Gehanneberg. Commandant à Toulon lorsque la révolution éclata, il y comprima, par sa fermeté, l'esprit de révolte qui commençait à gagner les troupes, et fit rentrer dans le devoir deux régimens qu'on avait fait insurger. Mais bientôt il fallut céder au torrent. Le comte de Béthisy se rendit dans l'armée de Condé ; il n'est aucune action de cette armée où il ne se soit signalé. On le vit à Bodenthal à la tête de 500 hommes seulement, emporter à la baïonnette une montagne défendue par 3,000 hommes. Après la guerre, il se retira à Vienne, où l'empereur d'Autriche le combla de bonté. Bonaparte lui fit faire inutilement les offres les plus avantageuses; fidèle à ses sermens, il les refusa toutes, et ne rentra en France qu'avec le roi. Il y avait laissé une grande fortune, et il n'y retrouva pas un arpent de terre. Le comte de Béthisy était le cinquième lieutenant général de père en fils, et le plus ancien grand-croix de France. Il avait soixante-treize ans de service, et soixante-trois ans de croix de Saint-Louis. La religion, pour laquelle il avait toujours professé le plus profond respect, le consola dans ses derniers momens.

BETHLEN (Wolfgang, comte de), chancelier de Transilvanie, né en 1648, mort en 1679, est principalement connu par son *Historiarum Pannonico-Dacicarum libri X,* in-fol., depuis 1426 jusqu'à 1601, écrite en latin, qui fut réimprimée en 1796, avec une continuation et des notes. Cette histoire est précieuse en ce qu'elle renferme beaucoup de faits d'après des monumens authentiques qui ne sont cités que par cet auteur. Le comte de Bethlen faisait imprimer cet ouvrage, lorsque les Tartares vinrent fondre sur son château de Kreusk en Transilvanie, qu'ils détruisirent, et le firent lui-même prisonnier. Mais il avait eu la précaution de jeter son ouvrage dans un caveau qu'il avait fait murer. Plus tard, un de ses descendans ayant voulu faire rebâtir le château, en retrouva les fragmens épars, les recueillit, et en forma des exemplaires dont l'un fut déposé dans la bibliothèque du comte de Schaffgotsch, à Hermsdorff, et l'autre dans celle de Breslau.

BETHSABÉE, femme d'Urie, fut une occasion de péché pour David qui, après

avoir fait périr son mari, l'épousa, et en eut Salomon.

BÉTHUNE. *Voyez* SULLY.

BÉTHUNE (PHILIPPE de), comte de Selles, lieutenant-général de Bretagne et gouverneur de Rennes, mort en 1649 à 88 ans, acquit beaucoup de gloire et de réputation par ses ambassades dans les cours d'Ecosse, de Rome, de Savoie et d'Allemagne. Il était frère puîné du célèbre Maximilien de Béthune, duc de Sully. Son *Ambassade en Allemagne* a été imprimée à Paris, 1667, in-fol., par les soins de son petit-fils Henri, comte de Béthune.

BÉTIS, gouverneur de Gaza pour Darius, défendit cette place avec valeur contre Alexandre le Grand. Ce prince ayant été blessé au premier assaut, fit mourir cruellement Bétis après la prise de la ville, vers l'an 332 avant J.-C. Plus de dix mille hommes furent passés au fil de l'épée, et l'on punit lâchement un courage digne des plus grands éloges. Bétis fut attaché par les talons au char du héros Macédonien, et périt misérablement.

BETLEM-GABOR, c'est-à-dire, *Gabriel Betlem*, prince de Transilvanie, d'une maison aussi ancienne que pauvre, gagna les bonnes grâces de Gabriel Battori, prince de Transilvanie. Ayant quitté cette cour pour passer à celle de Constantinople, il profita du crédit qu'il s'acquit chez les Turcs, pour faire déclarer la guerre à son ancien bienfaiteur. Battori, abandonné de ses sujets et de l'empereur, fut vaincu en 1613. Betlem-Gabor prit plusieurs places en Hongrie, se fit investir de la Transilvanie par un pacha, et déclarer roi de Hongrie. L'empereur fit marcher des troupes contre lui en 1620. Le comte Bucquoi, un de ses généraux, fut tué. Gabor, vainqueur, demanda la paix, et l'obtint à condition qu'il renoncerait au titre de roi de Hongrie, et qu'il se bornerait à celui de prince de l'empire. Ferdinand assura cette paix, en le reconnaissant souverain de la Transilvanie, et en lui cédant sept comtés qui contenaient environ 50 lieues. Cet homme inquiet ayant voulu faire revivre ses droits sur la Hongrie, Walstein le vainquit, et cette guerre finit par un traité qui assurait la Transilvanie et les terreins adjacens à la maison d'Autriche, après la mort de Gabor : elle arriva en 1629. Il y a encore en Transilvanie plusieurs comtes de Betlem, qui se disent de cette famille.

BÉTON (DAVID), évêque de Mirepoix, puis archevêque de Saint-André en Ecosse, est nommé par les Ecossais BEATOUN (*Voy.* ce mot).

* **BETTA** (FRANÇOIS dal Toldo), célèbre jurisconsulte, né à Rovérédo en 1526, remplit les emplois les plus importans auprès du cardinal Christophe Madruzzi, et d'Octave Farnèse, duc de Parme, puis obtint en 1561 du pape Pie IV, le titre de comte palatin, et mourut en 1599 à Parme, où il avait été nommé président du sénat au conseil suprême de justice. Son pays lui est redevable de nombreuses réformes; on a de lui quatre volumes manuscrits de *Consultations*.

* **BETTINELLI** (XAVIER), célèbre littérateur italien, né à Mantoue le 17 juillet 1718, fit ses études chez les jésuites et entra dans leur société en 1736. Il vint à Brescia en 1739, et professa les belles-lettres dans cette ville pendant 5 ans, et s'y fit connaître avantageusement par quelques poésies composées pour les exercices scolastiques. Ce fut à Bologne qu'il établit sa réputation de poète. Envoyé dans cette ville pour y étudier la théologie, il cultiva en même temps son talent poétique, et se lia avec plusieurs savans distingués qui illustraient alors cette ville. Il dirigea ensuite le collége des nobles à Parme, et entreprit pour les affaires de sa compagnie, ou pour sa santé, plusieurs voyages à Venise, en Allemagne et en France. C'est dans ce dernier voyage qu'il écrivit les fameuses *Lettres de Virgile*, imprimées à Venise avec ses *Sciolti*, qui firent beaucoup de bruit et qu'il adressa à Voltaire. En passant à Genève il voulut visiter ce personnage fameux pour lequel il avait conçu une vive admiration, mais dont il était loin de partager les principes. Après la destruction de son ordre, il se retira dans sa patrie, où il mourut en philosophe chrétien le 12 septembre 1808. Parmi ses nombreux ouvrages on remarque | *Ragionamenti filosofici, con annotazioni*, dont il ne publia que deux volumes. Ce sont des discours sur divers sujets de morale. | *Del entusiasma delle belle arti*, 2 vol., ouvrage froid quoiqu'il traite de l'enthousiasme, mais qui se fait remarquer par la pureté du style, la finesse des aperçus et l'élégance des expressions. | *Dialoghi d'amore*, 2 volumes. L'auteur cherche dans ces dialogues l'influence que l'imagination, la vanité, l'amitié, l'honneur, etc., ont sur cette passion, et l'empire qu'il exerce sur les productions

des arts et de l'esprit. | *Risorgimento negli studi, nelle arti e ne' costumi dopo il mille*, 3 volumes, ouvrage superficiel. | *Lettere dieci di Virgilio agli Arcadi*, 1 vol. Ces lettres ont immortalisé Bettinelli; mais les défauts qu'il signala dans les grands poètes d'Italie lui suscitèrent un grand nombre d'ennemis parmi les partisans du Dante et de Pétrarque. Elles ont été trad. en franç. 1778, in-8°. | *Lettres italiennes d'une dame à son amie sur les beaux-arts*, 3 vol.; | *Poésies*, 4 volumes, précédées d'un discours estimé sur la poésie italienne. | *Tragédies*, 2 volumes, | *Lettere a Lisbia Cidonia sopra gli epigrammi*, 2 vol. En général on trouve dans ses ouvrages plus d'esprit et de talent, que de chaleur et de génie. Ses opinions littéraires ne sont pas toujours bien fondées; mais son style est pur, élégant et d'une rare précision.

* **BETTINI** (Mario), jésuite italien, né à Bologne en 1582, y mourut en 1657. Il se distingua dans son ordre par la variété et l'étendue de ses connaissances, et se fit particulièrement remarquer par ses poésies latines. Il a laissé | *Rubenus, hilarotragœdia satira pastoralis*, Parme, 1614, pièce singulière qui plut par sa nouveauté, et fut traduite en plusieurs langues. | *Clodoveus, sive Lodovicus, tragicum sylviludium*, Parme, 1622, in-16, et 1624, in-12. | *Lycæum morale, politicum et poeticum*, Venise, 1626, in-4°, deux parties, l'une en prose, l'autre en vers. | *Apiaria universæ philosophiæ, mathematicæ*, in-fol., 3 vol. A la fin de cet ouvrage, on trouve une explication d'Euclide. | *Ærarium philosophiæ mathematicæ*, in-8°.

* **BETTINI** (Antoine), évêque de Foligno, né à Sienne, en 1399, entra en 1439 chez les jésuites de saint Jérôme, et fut nommé, en 1461, à l'évêché de Foligno, dont il se démit lorsqu'il fut parvenu à un âge avancé, pour se retirer dans le couvent de Sienne où il mourut en 1487. La bibliothèque Ghisi possède un manuscrit contenant les écrits théologiques de ce prélat, dont plusieurs ont été imprimés, entre autres *l'Exposition de l'oraison dominicale* en italien, Brescia, 1586, Gènes, 1686; | *Il monte santo di Dio*, Florence, 1477, in-4°; 1491, in-folio. C'est le premier livre qui ait été orné de gravures en taille douce.

* **BETTINI** (Sébastien-Bastiani), peintre italien, né en 1707. On cite de lui un *saint François de Paule*, un plafond du palais Salviati à Florence, où il a peint *l'Aurore précédant le char du soleil*, et une *Vie du prophète Elie*, dans le cloître des carmes de Florence.

BÉTULÉE (Sixte), grammairien, poète et philosophe, naquit à Memmingen en 1500. Son vrai nom était Birck. Il enseigna les belles-lettres et la philosophie avec réputation, et devint principal du collége d'Augsbourg, où il mourut en 1554. On a de lui divers ouvrages en vers et en prose. Ses pièces dramatiques de *Susanne*, de *Judith* et de *Joseph* ont été assez estimées autrefois, quoiqu'elles soient bien éloignées de la perfection. On les trouve dans *Dramata sacra*, à Bâle, 1547, 2 vol. in-8°.

BEUCKELTS ou **BEUKELINS** (Guillaume), fameux pêcheur hollandais, trouva vers l'an 1416, la méthode de saler les harengs et de les encaquer pour les rendre transportables. Il est mort à Biervliet en 1447. Les Hollandais élevèrent un monument sur son tombeau, que Charles-Quint, étant venu à Biervliet, eut la curiosité d'aller voir. Quelques auteurs néanmoins prétendent que cette méthode était connue antérieurement, et que deux Dieppois la mirent en pratique dès le 14e siècle. Il est bien vrai que la manière de saler les harengs était connue avant Beuckelts, mais sa méthode l'emporta sur toutes les autres, et fut généralement adoptée. Voyez l'*histoire* du commerce par Anderson, traduite de l'anglais, tom. 2, p. 256-332-426-555.

BEUF. *Voyez* BŒUF.

* **BEURNONVILLE** (Pierre-Riel, comte de), pair et maréchal de France, né à Champignole en Bourgogne, le 10 mai 1752, fut d'abord destiné par ses parens à l'état ecclésiastique. Mais son goût l'entraînant vers la profession des armes, il se fit inscrire dans les grenadiers de la reine. Il s'engagea ensuite avec le grade de sergent dans l'expédition destinée à faire voile pour les Indes et dirigée par le célèbre Bailli de Suffren, qui, reconnaissant son mérite, le nomma major de la milice de l'île de Bourbon. Beurnonville y épousa une riche créole. Destitué par le commandant de l'île, il revint en France, et reçut en 1789, la croix de Saint-Louis. Il acheta une charge d'officier dans la garde suisse du comte de Provence, depuis Louis XVIII, et fut nommé maréchal-de-camp, en 1792, par Louis XVI, puis lieutenant-général. Dumouriez sous les ordres duquel il servit à

l'armée du Nord, dans la première guerre de la révolution, lui donna le surnom d'*Ajax français*. Il obtint à cette époque le commandement d'un corps d'armée, et eut avec les Autrichiens plusieurs engagemens dans lesquels il eut quelquefois le dessous. Dans le rapport qu'il fit du combat de Grew-Machern, on remarquait la phrase suivante : « Après trois heures » d'une action terrible, et dans laquelle » les ennemis ont éprouvé une perte de » dix mille hommes, celle des Français » s'est réduite au petit doigt d'un chas» seur. » Les mauvais plaisans s'amusèrent de cette assertion et firent observer que *le petit doigt ne disait pas tout*. En 1793, Beurnonville fut nommé ministre de la guerre, mais se croyant plus propre à servir la patrie de son épée que de sa plume, il donna bientôt sa démission qui fut acceptée avec peine. Rappelé au ministère peu de temps après par les Girondins, qui comptaient sur sa fermeté pour le rétablissement de l'ordre, il faillit devenir la victime de quelques assassins, qui pénétrèrent dans ses appartemens, et au fer desquels il ne se déroba qu'en escaladant les murs de son jardin. Dumouriez lui ayant fait part de ses projets contre la Convention, Beurnonville donna lecture de la lettre qu'il avait reçue, à ce sujet, au comité de défense générale, qui l'envoya à l'armée avec les commissaires Bancal, Quinette, Camus et Lamarque, pour s'emparer de ce général. Mais Dumouriez les fit arrêter eux-mêmes et les livra aux Autrichiens. Beurnonville renfermé d'abord dans la citadelle d'Egra, en Bohême, fut transféré de là dans les prisons d'Olmutz, en Moravie, et y resta jusqu'au 3 novembre 1795, époque à laquelle s'opéra l'échange des commissaires contre la fille de Louis XVI. Après son retour en France, on lui confia le commandement de l'armée de Sambre-et-Meuse; il dirigea avec succès plusieurs opérations sur le Rhin, et, après le 18 fructidor (4 septembre 1797), il fut chargé du commandement en chef de l'armée française en Hollande, fonctions dont il se démit au bout de deux mois, à cause de quelques contrariétés qu'on lui avait suscitées. Nommé inspecteur-général en 1798, il passa, après le 18 brumaire an 8, à l'ambassade de Berlin et à celle de Madrid. Il avait été créé grand-officier de la légion-d'honneur à la fondation de l'ordre, et fut appelé au sénat le cinq février 1805. A cette époque, il épousa en secondes nôces Mlle de Durfort. Il reçut, en 1808, le titre de comte de l'empire, fut nommé titulaire de la sénatorerie de Limoges, obtint, en 1809, celle de Florence, et en 1813, la grand'croix de la réunion. Envoyé, en qualité de commissaire de l'empereur à Mézières, il publia des proclamations analogues aux circonstances; mais les progrès de l'armée ennemie le forcèrent de revenir à Paris. Après avoir voté dans le sénat la déchéance de Bonaparte, Beurnonville fit partie des cinq membres du gouvernement provisoire, sous l'influence de M. de Talleyrand, et se déclara au 3 avril 1814, en faveur du rétablissement de la dynastie des Bourbons. Appelé au conseil d'état, le 26 du même mois, par le comte d'Artois, lieutenant-général du royaume, il fut fait ensuite par Louis XVIII, ministre d'état, pair de France et grand-cordon de la légion-d'honneur. Bonaparte, revenu de l'île d'Elbe, l'excepta de son amnistie. Beurnonville se rendit à Gand, et revint avec Louis XVIII, qui le nomma membre du conseil privé par ordonnance du 19 septembre 1815. Il fit partie de la commission chargée d'examiner les titres des anciens officiers, fut nommé président du collége électoral de la Moselle, en 1815, commandeur de l'ordre royal de Saint-Louis en mai 1816, maréchal de France le 3 juillet de la même année, et enfin décoré du cordon bleu, à la promotion qui eut lieu en octobre 1820, à l'occasion de la naissance du duc de Bordeaux. Le comte de Beurnonville mourut à Paris le 23 avril 1821, d'une violente attaque de goutte, sans laisser d'enfans. Une ordonnance royale transféra sa pairie, classée parmi les titres de marquis, à son neveu, le maréchal-de-camp Beurnonville, colonel du 6eme régiment de l'ancienne garde royale.

* BEURRIER (Vincent-Toussaint), prêtre d[e] la congrégation des eudistes, né à Vannes le 1er novembre 1715, mort à Blois le 2 septembre 1782. C'était un homme instruit, plein de zèle et de piété. Il demeura quelque temps à la tête du grand séminaire de Rennes, et fit ensuite avec succès des missions dans la Bretagne, la Normandie et dans les diocèses de Chartres, de Paris, etc. On lui doit | des *Remarques théologiques sur l'administration des sacremens*; | des *Conférences ecclésiastiques sur le sacerdoce, les fêtes et les mystères*, 1779, in-8°, qui furent bien accueillies et qui furent suivies de 17 autres dirigées contre les

ennemis de la religion, ouvrage utile à tous les curés. On a encore de lui | des *Sermons sur les dimanches et fêtes de l'année et sur plusieurs points de morale.*

BEURRIER (Louis), né à Chartres, entra chez les célestins de Paris en 1613, et mourut le 8 avril 1645, après avoir consacré ses loisirs aux études analogues à son état. On lui doit | une bonne *Histoire du monastère des célestins de Paris*, 1634, in-4°; | *Vies des fondateurs et réformateurs des ordres religieux*, Paris, 1635, in-4°, ouvrage médiocre, qui ne brille guères du côté de la critique; | Plusieurs livres de piété.

BEUVE. *Voyez* SAINTE-BEUVE.

BEUVELET (Matthieu), né à Marle, dans le diocèse de Laon, en 1620, prêtre du séminaire de St.-Nicolas-du-Chardonnet, y fit fleurir la science et la piété. Il est connu particulièrement | *Par des méditations*, in-4°, *sur les principales vérités chrétiennes et ecclesiastiques*, pour les dimanches, fêtes, et autres jours de l'année, et réimprimées en 1819, en 5 vol. in-12, avec des corrections, principalement pour en faire disparaître les expressions surannées qui en rendaient la lecture difficile; | par un *Manuel pour les ecclésiastiques*. Il laissa un autre ouvrage, donné au public après sa mort: c'est | le *Symbole des Apôtres, expliqué et divisé en Prônes*, Paris, Georges Josse, 1668, in-8°; il est écrit d'un style simple, familier, mais bas et incorrect.

* **BÉVER** (Thomas), savant jurisconsulte anglais, né à Mortimer, dans le comté de Berk, en 1725, et mort en 1791, étudia à Oxford et s'y fit recevoir docteur. Après avoir été docteur en droit des cinq communes, il fut juge des cinq ports puis chancelier de Lincoln et de Banger. On a de lui: | *Discours sur l'étude de la jurisprudence et des lois civiles*; | *Histoire de la police judiciaire de l'empire romain, et de l'origine, des progrès et de la situation des lois romaines.*

BÉVERIDGE (Guillaume), *Beveregius*, évêque de Saint-Asaph en Angleterre, mort en 1708, à 71 ans, mérite l'estime des savans de sa patrie et des pays étrangers. Bossuet était en commerce de lettres avec lui. Ses principaux ouvrages sont | *Pandectæ Canonum Apostolorum et Conciliorum*, 1672, 2 vol. in-fol. Ce livre qui n'est pas commun, est enrichi de remarques fort estimées. | *Codex canonum Ecclesiæ primitivæ vindicatus*, Londres, 1678, in-4°. | *Réflexions sur la Religion*, Amsterdam, 1731, in-12; | Des *Institutions chronologiques*, en latin, Londres, 1669 et 1705, in-4°. Ces ouvrages sont pleins d'érudition; le style en est noble, et l'auteur y fait paraître beaucoup de modestie. Il est à regretter qu'avec tant de lumières l'auteur n'ait pas eu celle de la vraie foi qui les affermit toutes; et que ce défaut l'ait entraîné dans des inconséquences et des préventions contre les catholiques.

* **BEVERINI** (Barthélemi), un des plus savans littérateurs du 17e siècle, naquit à Lucques, le 5 mai 1629 et mourut le 24 octobre 1686. Dès l'âge de 15 ans, il avait fait, sur les principaux poètes du siècle d'Auguste, des commentaires et des notes qui lui obtinrent les suffrages des savans. A seize ans, il se rendit à Rome, entra dans la congrégation des clercs réguliers, dite de la Mère de Dieu, et y fit ses vœux en 1647. Il y professa pendant quatre ans la théologie, puis la rhétorique à Lucques, et fit honorablement subsister de ses appointemens son vieux père et sa famille. Il était en correspondance avec différens personnages illustres, et Christine, reine de Suède, lui demandait souvent des vers de sa composition. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, tant en latin qu'en italien, dont les principaux sont: | *Sæculum niveum, Roma virginea et Dies niveus*, trois petits recueils latins sur le même sujet: | *De nivibus exquiliniis, sive de sacris nivibus*, publiés à Rome, 1650, 1651, et 1652, contenant chacun deux discours ou harangues, une idylle latine et une italienne; | *Rime* (poésies), Lucques, 1654, in-12, 2e édition augmentée et dédiée à la reine Christine, 1666, in-12; | *Discorsi sacri*, Lucques, 1658, in-12, 2e édition augmentée, Venise, 1682; | *Eneide di Virgilio, trasportata in ottava rima*, Lucques, 1680, in-12, plusieurs fois réimprimée. Cette traduction fut achevée en treize mois; mais l'auteur la retoucha depuis. | *Syntagma de ponderibus et mensuris*, etc., Lucques, 1711, in-8°, ouvrage rempli d'érudition, et suivi d'un *Traité des comices des Romains*; | Plusieurs manuscrits conservés à Lucques, entre autres les annales de cette ville, écrites en latin; *Annalium ab origine Lucensis urbis libri XV*, dont plusieurs auteurs ont parlé avec éloge.

BÉVERLAND (Adrien), disciple de Vossius, et docteur en droit, naquit à

Middelbourg en Zélande, et mourut dans un état de démence l'an 1712. Il s'annonça dans l'Europe littéraire par des infamies. Il fit paraître en 1680 son traité *De stolatæ Virginitatis jure*, à Leyde, in-8°. Il travaillait en même temps à un ouvrage encore plus licencieux, intitulé : *De prostibulis veterum*. Il aurait eu le front de le publier, sans les conseils de ses amis, qui l'empêchèrent de le faire. Vossius, son ami, en fit entrer une partie dans ses notes sur Catulle. Le traité de Béverland *De peccato originali philologicè elucubrato*, 1678, in-12, 1679, in-8°, traduit en français, 1714, in-12, dans lequel il renouvelait l'opinion d'Agrippa, lui mérita la prison (*Voyez* AGRIPPA, Corneille RYSSEN.) Ayant acheté chèrement sa liberté, il se déchaîna contre les magistrats et les professeurs de Leyde, dans un mauvais libelle, et passa ensuite en Angleterre, où il employait tout son argent à des peintures obscènes. On dit qu'il revint de ses égaremens; du moins son livre *De fornicatione cavenda*, à Londres, 1697, in-8°, dans lequel il y a pourtant encore bien des traits lubriques, l'a fait penser. Il mourut en enfance, après avoir vécu en fou et en libertin. Sa folie était de croire qu'il était poursuivi par deux cents hommes qui avaient conjuré sa perte.

BEVERWYCK (JEAN de), *Beverovicius*, né à Dordrecht le 17 septembre 1594 d'une famille noble. Elevé dès son enfance sous les yeux de Gerard Jean Vossius, il parcourut différentes universités pour se perfectionner dans l'étude de la médecine, et se fit recevoir docteur à Padoue. Il exerça cette profession dans sa patrie, où il remplit aussi plusieurs emplois avec distinction. Il mourut le 19 janvier 1647, dans la 53e année de son âge. Ses principaux ouvrages sont | *Epistolica quæstio de vitæ termino, fatali an mobili, cum doctorum responsis*, Dordrecht, 1634, in-8°, et Leyde, 1636, 1639, 1651, in-4°; | *De excellentia sexûs feminei*, Dordrecht, 1636, 1639, in-12; | *De calculo*, Leyde, 1638-1641, in-8°; | *Idea medicinæ veterum*, Leyde, 1637; in-8°; | *Traité du scorbut*, en flamand, Dordrecht, 1642, in-12.

BEXON (SCIPION ou mieux GABRIEL-LÉOPOLD-CHARLES-AMÉ), né à Remiremont en mars 1748, embrassa l'état ecclésiastique, et se fit connaître par deux ouvrages, l'un intitulé le *Système de la fermentation*, Nancy, 1773; l'autre, *Catéchisme d'agriculture*, Paris, 1777. M. de Buffon qui le regardait assez gratuitement pour un habile naturaliste, l'associa à ses travaux. Il est aussi auteur d'une *Histoire de Lorraine*, dont il n'a paru que le premier volume, Paris, 1777, in-8°. Il l'avait dédiée à la reine, qui en reconnaissance lui procura la place de grand-chantre à la Sainte-Chapelle à Paris, où il mourut le 15 février 1784. Si l'on en croit l'auteur d'une lettre insérée dans les *Aff. et Ann.* n° 20, 1784, M. l'abbé Bexon a bien fait de ne pas achever cet *Abrégé de l'histoire de Lorraine*. « Il affecte, dit » ce critique, de prendre partout un ton » tranchant, décidé, ridiculement triom» phant et pédantesque. Si l'on voulait le » croire, avant lui il n'avait encore paru » rien de bon sur l'histoire de Lorraine, » et il lui était réservé d'en donner une » qui renfermât tout ce qu'on peut dési» rer sur cet objet. On aurait été enchanté » qu'il eût tenu parole. Mais qu'est-il ar» rivé? que sa production est tombée dès » le moment qu'elle a paru, et qu'on a » proscrit son auteur pour avoir abusé » de la facilité de mal faire un ouvrage » qu'il est si difficile de bien faire. » Cette critique a paru un peu sévère; l'ouvrage est jugé avec plus d'indulgence dans le *Journal historique et littéraire*, 15 mai 1777, pag. 81. On a encore du même, *Oraison funèbre de la princesse Charlotte de Lorraine, abbesse de Remiremont*. Le nom de Scipion est celui sous lequel il a fait paraître son histoire de Lorraine, quoique ce ne fût pas le sien.

* **BEXON** (SCIPION-JÉROME), frère de l'abbé de ce nom, et un des collaborateurs de Buffon, naquit à Remiremont vers 1753, et se fit recevoir avocat. En 1787, il devint conseiller intime de la princesse Louise-Adélaïde de Bourbon, abbesse du chapitre royal de Remiremont. Au commencement de la révolution, il fut successivement procureur de la commune, accusateur militaire, accusateur public, président du comité de bienfaisance à Caen, et enfin électeur de Paris. De 1796 à 1799, il présida le tribunal criminel de la Seine, et, en 1800, il devint vice-président du tribunal de première instance. Son esprit d'indépendance et son amour pour la liberté, qui l'avait mis en opposition avec le gouvernement impérial, le firent révoquer en mars 1808, par suite d'un décret qui ordonnait l'épuration des tribunaux : alors il reprit sa profession d'avocat, et s'occupa

en même temps de la composition d'ouvrages de jurisprudence, où l'on trouve une connaissance approfondie de la théorie des lois, et où il règne beaucoup d'ordre et de méthode. Il est mort à Chaillot, près Paris, le 17 novembre 1825. Il a publié | *Journal de justice civile, criminelle, commerciale et militaire*, Paris, 1796, in-8°; | *Mémoire adressé au gouvernement français, sur la forme de la procédure par jurés, et sur l'utilité d'un tribunal de correction paternelle*, 1799, in-8°; | *Parallèle du code pénal d'Angleterre avec les lois pénales françaises, et Considérations sur les moyens de les rendre plus utiles*, 1800, in-8°; | *Développement de la théorie des lois criminelles par la comparaison de plusieurs législations anciennes et modernes*, Paris, 1802, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage, offert par l'auteur au corps législatif, lui mérita les suffrages les plus flatteurs, et lui valut la médaille d'or de l'académie de Berlin. | *Application de la théorie de la législation pénale*, ou *Code de la sûreté publique et particulière, fondée sur les règles de la morale universelle et sur le droit des gens*, 1807, in-folio. Le grand juge d'Italie lui écrivit, à l'occasion de cet ouvrage, une lettre très flatteuse, comme la Bavière venait de le faire pour réclamer la communication de ses idées et de ses plans pour la rédaction d'un code criminel. | *Du pouvoir judiciaire en France et de son inamovibilité*, 1814, in-8°; | *de la liberté de la presse et des moyens d'en prévenir et d'en réprimer les abus*, 1814. Il a aussi donné un *Cours de législation* dans les *Annales de jurisprudence*.

BEYERLINK (Laurent), archidiacre d'Anvers, sa patrie, et directeur du séminaire, mourut le 7 juin 1627, à 49 ans. Il publia une nouvelle édition du *Magnum Theatrum vitæ humanæ* de Zwidghez, avec des augmentations considérables, en 7 vol. in-fol. On a encore de lui *Biblia sacra variarum translationum*, 3 vol. in-fol., à Anvers, et d'autres ouvrages.

* **BEYER** (N.), mort en janvier 1819, n'est connue que par un ouvrage intitulé : *Aux amateurs de physique, sur l'utilité des paratonnerres*, 1806, in-8° avec une planche.

BEYERUS. *Voyez* BEIER.

BEYS (Gilles), imprimeur de Paris au 16e siècle, employa le premier les consonnes *j* et *v*, que Ramus avait distinguées, dans sa grammaire, de l'*i* et de l'*u* voyelles. Il mourut en 1595. Il avait épousé une fille du célèbre imprimeur Plantin.

BEYS (Charles de), poète français né à Paris vers 1610, était contemporain et ami de Scarron qui le comparait à Malherbe. Il y a aussi loin de l'un à l'autre que du *Virgile travesti* à *l'Enéide*. On a de lui plusieurs pièces de théâtre, dont aucune n'est restée sur la scène. Il mourut en 1659. Ses *OEuvres poétiques* parurent en 1651, in-4°.

* **BEZARD** (P.), curé dans le diocèse de Dijon, mort vers 1822, a traduit de l'allemand l'ouvrage intitulé : *Entretien d'un père avec ses enfans, sur la doctrine du bonheur*, ou *la religion de la raison*, Dijon, 1823, 1 vol. in-12.

* **BEZBORODKO** (Alexandre, prince), né en 1742, dans la petite Russie, après avoir achevé ses études à l'université de Kiew, fit ses premières armes dans la guerre contre les Turcs, sous les ordres du maréchal Romantzof, dont il devint secrétaire. Après la conclusion de la paix, en 1775, l'impératrice Catherine II le nomma colonel, secrétaire-d'état, et plus tard conseiller privé, maître de la cour, membre du collége des affaires étrangères, et enfin ministre de l'intérieur. Durant son administration, les beaux-arts, les sciences et les lettres furent protégés; en 1791, après la mort du prince de Potemkin, il dressa le nouveau traité de paix entre la Russie et la Turquie, et eut la gloire de le faire signer à Jassy, où il s'était rendu avec le titre de grand-plénipotentiaire : la croix de Saint-André lui fut conférée à son retour. Paul Ier, successeur de Catherine II, le nomma à son couronnement prince, avec le titre d'altesse, grand-chancelier, etc. Bezborodko avait formé une belle collection de tableaux, dont un grand nombre étaient l'ouvrage du peintre français Vernet dont il faisait le plus grand cas. Ses connaissances étaient très-étendues, et l'on cite encore comme modèles, ses dépêches et ses manifestes, à cause de l'élégance et de la pureté avec lesquelles il les écrivait. Sa facilité au travail était extrême. Appelé un jour devant Catherine pour lui lire un ukase qu'elle l'avait chargé de rédiger, et qu'il avait complétement oublié, il tira sans se déconcerter un papier blanc de sa poche, et lut à haute voix un édit de la rédaction duquel l'impératrice fut tellement satisfaite qu'elle voulut y

mettre sur-le-champ sa signature. Elle ne fut pas peu étonnée lorsqu'il lui avoua son stratagème qu'elle lui pardonna en faveur d'un talent si rare. Ce fut même peu de temps après qu'elle le créa ministre. Ce prince mourut célibataire, à Saint-Pétersbourg, en 1799, laissant toute sa fortune à son frère.

BÈZE (THÉODORE de), naquit à Vézelai en Bourgogne, le 24 juin 1519. Il fit ses premières études à Paris auprès d'un de ses oncles conseiller au parlement. On l'envoya ensuite à Orléans, puis à Bourges, où Melchior Wolmar lui donna des leçons de grec et de latin, et lui communiqua son goût pour les nouvelles erreurs. De retour à Paris, il s'y fit rechercher par les agrémens de sa figure et de son esprit, et par ses talens pour la poésie. Ses épigrammes et ses pièces latines lui firent un nom parmi les jeunes libertins. Il chanta la volupté avec la licence de Pétrone. Ses poésies étaient l'image de ses mœurs. S'étant défait de son prieuré de Long-Jumeau, qu'il posséda quelque temps malgré ses liaisons publiques avec une femme, il se retira à Genève et ensuite à Lausanne, pour y professer le grec. Neuf ans après, Calvin son maître le rappela à Genève, et l'employa dans le ministère. En 1561, il se trouva, à la tête de 13 ministres de la réforme, au colloque de Poissi. Ce fut lui qui porta la parole dans cette assemblée où Charles IX, la reine-mère et les princes du sang se trouvaient : mais ayant avancé « que » J.-C. était aussi éloigné de l'eucharistie, » que le ciel l'est de la terre, » ces paroles scandalisèrent l'auditoire et irritèrent la cour. Bèze eut honte de son peu de retenue, et adoucit ses expressions dans une lettre qu'il adressa à la reine. La guerre civile n'ayant pas été éteinte par ce colloque, Bèze s'arrêta auprès du prince de Condé, et se trouva avec lui à la bataille de Dreux en 1562. L'année d'après il se retira à Genève, et fut le chef de cette église, après la mort de Calvin, dont il avait été le coadjuteur le plus zélé et le disciple le plus fidèle. La qualité de chef de parti enfla son orgueil et aigrit son caractère. Il traita les rois, comme il traitait les controversistes : Antoine de Bourbon, roi de Navarre, était un *Julien;* Marie Stuart, une *Médée*, etc. Il fut la trompette de la discorde durant les guerres civiles. De Genève, il animait tous ses disciples répandus dans l'Europe. On l'accusa d'avoir suscité la Renaudie, pour former la conspiration d'Amboise, en 1560, d'avoir sollicité Poltrot à tuer le duc de Guise, en 1563, etc. Il tâcha de se défendre de ces accusations, mais ses raisons ne purent le justifier. En 1569, il vint en France pour pervertir une de ses sœurs qui était religieuse; mais elle lui reprocha ses impiétés, et refusa de l'écouter. Il avait travaillé aussi inutilement auprès de son père, auquel il avait envoyé sa confession de foi en français. Il fut appelé plusieurs fois, pour assister à des conférences, à Berne et ailleurs. En 1571, il présida un synode tenu à la Rochelle. Il mourut à Genève en 1605, à l'âge de 86 ans, regardé comme un poète licencieux et un théologien emporté. Il épousa dans sa vieillesse une jeune fille, et se trouva dans une telle pauvreté, qu'il ne subsistait que des libéralités qu'on lui faisait en secret. Il a achevé la traduction des *Psaumes*, que Marot avait entreprise; mais le continuateur est moins heureux dans le tour et dans l'expression. Ses poésies latines furent publiées sous le titre de *Juvenilia Besæ*, 1548, in-4°, dont Barbou a donné une nouvelle édition, in-12, 1757, avec les poésies de Muret et de Jean Second. Dans un âge plus avancé, il en supprima plusieurs endroits licencieux, et publia ses Poésies sous le titre de *Poemata varia*, dont la meilleure édition est de Henri Etienne, 1597, in-4°. Ce trait peut faire penser que ses mœurs ne furent pas toujours dépravées, ou du moins qu'il cessa de vouloir dépraver celles des autres. Ses principaux ouvrages en prose sont | Une traduction latine du *Nouveau Testament*, avec des notes; | Un *Traité du droit que les magistrats ont de punir les hérétiques*, traduit en français par Colladon, Genève, 1560, in-8°. Ce livre, fait au sujet du supplice de Servet, est plus rare en français qu'en latin; | *Confessio christianæ fidei*, 1560, in-8°; | La *Mappemonde papistique*, 1567, in-4°; | *Histoire des églises réformées*, 1580, 3 vol. in-8°; | Le *Réveil-matin des Français*, 1574, in-8°. | *Icones virorum illustrium*, 1580, in-4°; | *Vie de Calvin*, Genève, 1565, année de la mort de cet hérésiarque. On a de lui en vers français, très inférieurs à ses poésies latines, la comédie du *Pape malade*, la tragédie du *Sacrifice d'Abraham*, *Caton le Censeur*, etc.

BÈZE (le Père de,) jésuite français, employé dans les missions des Indes sur

la fin du 17ᵉ siècle, y fit de curieuses et utiles observations de physique et de mathématiques qui furent envoyées à l'académie des sciences, de 1666 à 1699. On a aussi de lui *Description de quelques arbres et de quelques plantes de Malaque*, avec des annotations du Père Gouge, jésuite. Un autre de BÈZE, chanoine de Saint-Opportune, a donné un poème intitulé *L'erreur confondue*, 1768, in-12.

BEZENVAL. *Voyez* BESENVAL.

* BEZIERS (MICHEL), chanoine du Saint-Sépulcre, et membre des académies de Cherbourg et de Caen, né à Saint-Malo, mort à Caen en 1782, a donné : | *Chronologie historique des baillis et des gouverneurs de Caen*, 1769, in-12; | *Histoire sommaire de la ville de Bayeux*, 1773, in-12; | des *Dissertations* dans les Journaux, et articles dans les Dictionnaires de Moréri, d'Expilly, de la Noblesse, etc.

BEZONS (JACQUES BAZIN, comte de), maréchal de France, fils d'un conseiller d'état, commença à servir en Portugal, sous le comte de Schomberg, en 1667. Il se signala ensuite dans grand nombre de siéges et de combats, jusqu'à l'an 1709, qu'il obtint le bâton de maréchal de France. Il prit Landau en 1713, et fut conseiller au conseil de régence, après la mort de Louis XIV. Le maréchal de Bezons mourut en 1733, à 88 ans, regardé comme un homme également propre à paraître à la cour et à la tête des armées.

BEZONS (ARMAND BAZIN de), frère du précédent, docteur de la maison et société de Sorbonne, s'éleva par son mérite, et surtout par le crédit de son frère à différentes places. Il fut agent-général du clergé de France, puis évêque d'Aire, ensuite archevêque de Bordeaux, de Rouen, membre du conseil de la régence, et chargé de la direction des économats après la mort de Louis XIV. Il mourut à Gaillon en 1721, à 66 ans.

* BEZOUT (ETIENNE), né à Nemours, le 31 mars 1730. Obligé, par son peu de fortune, de donner des leçons particulières de mathématiques, il en cultiva les parties élevées avec persévérance et succès. Il se fit connaître de bonne heure de l'académie des sciences par plusieurs mémoires; elle l'admit dans son sein en 1758, et il fut placé en 1763, par M. de Choiseul, à la tête de l'instruction de la marine royale, comme examinateur des gardes du pavillon et de la marine. Il composa pour ces jeunes officiers un cours complet de mathématiques qui fit époque dans ce genre d'ouvrage, soit par sa clarté, soit par le degré d'élévation où la science s'y trouvait portée. Dans un grand nombre de notes, distinguées du corps de l'ouvrage par un caractère plus petit, l'auteur aborde les questions les plus difficiles. On lui a reproché, avec raison, d'avoir commis quelques fautes contre l'exactitude, et et d'avoir souvent négligé la rigueur des démonstrations. En 1768, Bezout obtint la place d'examinateur de l'artillerie, vacante par la mort de Camus; et bientôt il prépara pour les élèves de ce corps une édition de son cours, dans laquelle il substitua des applications tirées du service de l'artillerie à celles qui concernaient la marine. Bezout mourut à Paris, le 27 septembre 1783. Ses ouvrages sont : | *Cours de mathématiques à l'usage des gardes du pavillon et de la marine*, Paris, 6 vol. in-8°, y compris un *Traité de navigation*. La première édition est de 1764-69; la dernière, faite du vivant de l'auteur, est de 1781 et 82. | *Cours de mathématiques à l'usage du corps royal de l'artillerie*, Paris, in-8°., 4 vol. La première édition fut faite à l'imprimerie royale dans les années 1770-1772. On a réimprimé ces cours un grand nombre de fois. Quelques parties ont été accompagnées de notes parmi lesquelles nous citerons celles de M. Garnier et celles de M. Reynaud. M. Peyrard a réuni, dans une même édition, les applications particulières au Cours à l'usage de l'artillerie, avec le Cours à l'usage de la marine. | *Théorie générale des équations algébriques*, Paris, 1779, in-4°, 1 vol.

* BIAGI (J.-MARIE de), savant grammairien et professeur d'éloquence à Roveredo, sa patrie, mort en 1777, composa : | la *Préface* d'une édition de saint Jean Chrysostôme, Roveredo, 1753; | quelques livres de piété; | et un petit traité *de Situ Austriæ subjectarumque regionum*, 1772.

* BIAGI (CLÉMENT), né à Crémone dans l'état de Venise. Son nom est la traduction de celui de *Blasius*, dont nous faisons *Blaise*, en français. Il entra dans l'ordre des bénédictins, et fut nommé professeur de théologie à l'école de la Propagande. L'ouvrage qui lui a concilié le plus d'estime dans le monde savant, est intitulé : *Tractatus de decretis Atheniensium*, Rome, 1785, in-4°. Ce volume, d'une

très belle exécution, fut tiré à deux cent cinquante exemplaires seulement. Craig avait essayé de tracer les premières lignes sur ce sujet difficile et trop peu connu; mais son ouvrage est d'une grande faiblesse Biagi, au contraire, a répandu la plus vive clarté sur cette matière. Il a fait preuve, dans son traité, d'une sagacité peu commune, et d'une grande connaissance de tout ce qui concerne la législation et l'administration dans les républiques de la Grèce, et particulièrement dans celle d'Athènes. Il entre mieux que Petit dans l'esprit de la législation de Solon, et il corrige ou complète en plusieurs endroits les *Fastes attiques* de Corsini. Quoiqu'érudit et archéologue, on peut reprocher à Biagi une grande négligence dans sa manière d'écrire le latin. On a encore du même auteur les deux ouvrages suivans : | *Ragionamento sopra un' antica statua singularissima, scoperta nell'agro romano*, Roma, 1772, in-8°; | *Monumenta græca et latina ex musæo Jac. Nanii, descripta à Cl. Biagi*. Roma, 1787, in-4°, fig. Biagi a traduit en italien le dictionnaire de théologie de l'abbé Bergier, et y a ajouté des notes. Il n'a pas été possible de constater l'époque de la mort de cet écrivain.

* **BIAMONTI** (Joseph-Louis), professeur d'éloquence, membre honoraire de l'institut impérial et royal de Milan, né vers 1730, à Vintimiglia, ville épiscopale du duché de Gênes, entra de bonne heure dans les ordres sacrés, et dirigea l'éducation de quelques jeunes gens de famille noble. Le prince de Kewen-Huller confia plus tard la direction de sa bibliothèque à l'abbé Biamonti, qui devint successivement professeur d'éloquence à l'université de Bologne, et de littérature italienne à celle de Turin. Outre quelques discours prononcés dans diverses occasions solennelles, on a de lui : | Une *Grammaire italienne;* | un *Traité sur l'art oratoire;* | quelques pièces de vers, | deux Tragédies : *Iphigénie en Tauride*, dont les hellénistes font beaucoup de cas, et *Sophonisbe;* | Des traductions en prose italienne de Sophocle, et de quelques morceaux d'Eschyle, de *l'Iliade*, *des Olympiques* de Pindare et de la *Poétique* d'Aristote. L'abbé Biamonti qui connaissait bien l'hébreu ainsi que ses dialectes syriaque et chaldaïque, a laissé inachevée une traduction du livre de Job. Il est mort à Milan, le 13 octobre 1824, dans un âge avancé.

* **BIANCANI** (Joseph), jésuite, mathématicien et astronome italien, mort à Parme en 1624, était en outre versé dans l'histoire, la philosophie et les belles-lettres. Ses ouvrages les plus importans sont : | *Aristotelis loca mathematica ex omnibus ejus operibus collecta*, Bologne, 1615; | *Brevis introductio ad Geographiam;* | *Sphæra mundi, seu Cosmographia demonstrativa*, ibid., 1620.

BIANCHI (Pierre), naquit à Rome en 1694. Ce peintre réussit également dans l'histoire, les paysages, les portraits, les marines et les animaux. Ses ouvrages sont à Rome où il mourut le 12 mars 1740. Il se distingua par la correction de son dessin, et par la vigueur de son coloris. Il perfectionna beaucoup les figures d'anatomie en cire coloriée.

* **BIANCHI** (Jean Antoine), religieux observantin, né à Lucques, le 2 octobre 1686, mort à Rome en 1758, professeur de théologie, examinateur du clergé romain et consulteur de l'inquisition. Son principal ouvrage est une réfutation de l'histoire de Naples des Giannone, intitulée *De la puissance et de la discipline de l'Eglise*, en deux traités, 5 vol. in-4°. Il l'écrivit, dit-on, par l'ordre du pape Clément XII. Il composa aussi diverses tragédies et un livre en faveur des théâtres, qui lui fit peu d'honneur.

* **BIANCHI** (Marc-Antoine), jurisconsulte italien, naquit à Padoue, en 1498. Il se distingua au bareau par son éloquence, et dans les consultations, par beaucoup de savoir, de justesse d'esprit et de probité. Il fut nommé, en 1525, dans l'université de Padoue, troisième professeur de droit impérial; en 1532, deuxième professeur des décrétales; et enfin, en 1544, professeur en chef du droit criminel, place qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée le 8 octobre 1548. Bianchi n'a laissé que des ouvrages de sa profession, qui sont tous écrits en latin : | *Tractatus de indiciis homicidii ex proposito commissi*, etc., Venise, 1545, in-fol.; 1549, in-8°; | *Practica criminalis aurea*, Venise, 1547, in-8°; | *Cautelæ singulares ad reorum defensam*, ordinairement imprimé à la suite de sa *Practica criminalis;* | *Tractatus de compromissis faciendis inter conjunctos, et de exceptionibus impedientibus litis ingressum*, Venise, 1547, in-8°, réimprimé plusieurs fois.

* **BIANCHI** (François FERRARI, dit IL FRARI), peintre et sculpteur modé-

nois, fut, suivant quelques écrivains, le maître du Corrège. On ne sait pas la date de sa naissance. Vedriani, dans ses *Vite de Pittori, Scultori, ed Architetti modenesi*, Modène, 1662, in-4°, ne donne pas de détails à cet égard, en nous apprenant que le Corrège étudia sous Bianchi. On connaît un de ses tableaux, qui est à St.-François à Modène. Bianchi mourut en 1510, sans avoir pu pressentir à quel haut rang se placerait son élève, qui ne commença à se faire connaître qu'en 1512.

BIANCHI (Jean-Baptiste), célèbre anatomiste italien né à Turin le 12 septembre 1681. Docteur à l'âge de 17 ans, il enseigna son art à Turin où le roi de Sardaigne fit bâtir pour lui en 1715 un amphithéâtre commode. En 1718 il professa aussi la pharmacie, la chimie et la pratique médicale; il fut nommé membre de l'académie des curieux de l'anatomie de la nature. Il mourut le 20 janvier 1761. Ses principaux ouvrages sont : | *Ductus lacrymales novi, eorum anatome, usus, morbi, curationes*, Turin, 1715, in-4°, Leyde, 1723. | *De lacteorum vasorum positionibus et fabrica*, Turin, 1743, in-4°; | *Storia delmortro di due corpi*, Turin, 1749, in-8°. | *Lettera sull' insensibilita*, Turin, 1755, in-8°. C'est une réfutation de Halley; | *Historia hepatica, seu de hepatis structura, usibus et morbis*, Turin, 1710, in-4°, 1716, in-4°; Genève, 1725, 2 vol. in-4°. Bianchi a écrit des dissertations curieuses dont quelques-unes sont insérées dans le *Théâtre anatomique* de Manget.

* BIANCHI (Antoine), vénitien, et simple garçon gondolier à Venise au milieu du 18e siècle, composa deux poèmes où il y a de l'imagination, de la verve, en un mot de la poésie; ce sont : | *Il Davide, re d'Israele, poema-eroico-sagro, di Antonio Bianchi, servitor di gondola Veneziano, canti XII*, Venise, 1751, in-fol., reimprimé la même année avec un oratorio dramatique intitulé : *Elia sul Carmelo*, ibid., in-8°. | *Il Tempio, owero il Salomone, canti X*, Venise, 1753, in-4°. Il publia aussi un ouvrage de critique, intitulé : | *Osservazioni contro-critiche di Antonio Bianchi, sovra un tratato della commedia italiana*, etc., Venise, 1752, in-8°. Joseph-Antoine Costantini, auteur de ce traité sur la comédie italienne, répondit aux Observations, et dans sa réponse, avança qu'elles n'étaient pas du gondolier Bianchi, et que le poème de *David* n'en était pas non plus Bianchi se fâcha, et déclara dans la préface de son second poème, qu'il était prêt à prouver, de la manière qu'on l'exigerait, que le *David* et les *Observations* étaient de lui.

BIANCHINI (François), né à Vérone le 13 décembre 1662, d'une famille distinguée, s'illustra dès sa jeunesse par l'établissement de l'académie des *Aletofili*, c'est-à-dire, des amateurs de la vérité. Cette compagnie, spécialement consacrée aux matières de mathématiques et de physique, recevait des lumières de son fondateur. Le cardinal Ottoboni, depuis pape sous le nom d'Alexandre VIII, le fit son bibliothécaire. Il eut ensuite un canonicat dans l'église de Ste-Marie de la Rotonde, et puis dans celle de Saint-Laurent *in Damaso*. Il fut secrétaire des conférences sur la réforme du calendrier. Clément XI, qui connaissait tout son mérite, le nomma à cette place. Innocent XIII et Benoît XIII lui donnèrent des marques publiques de leur estime. En 1705, le sénat l'agrégea à la noblesse romaine, honneur qu'il étendit à tous ceux de sa famille, et à leurs descendans. Ce savant mourut en 1729, membre de plusieurs académies. Il y avait 8 ans qu'il s'occupait à faire des observations qui pussent le conduire à tracer une méridienne pour l'Italie. Les citoyens de Vérone lui firent ériger après sa mort un buste dans la cathédrale, distinction qu'ils avaient déjà rendue à la mémoire du cardinal Noris. On a de Bianchini | *Palazzo di Cesari*, Vérone, 1738, in-fol. figures. | *Incrizioni Sepolcrali della casa di Augusto*, Rome, 1727, in-fol. Ces deux ouvrages prouvent qu'il connaissait bien les antiquités. | Une édition d'Anastase le Bibliothécaire *De vitis Romanorum Pontificum*, 1718-1723, en 4 volumes in-fol., avec des notes, des dissertations, des préfaces, des prolégomènes et des variantes. L'érudition y est répandue avec profusion, mais le livre est plein de fautes typographiques. | Des pièces de poésie et d'éloquence. | *Histoire universelle*, en italien, imprimée à Rome, in-4°, 1697, avec figures. Quoiqu'elle contienne quelques sentimens particuliers, elle est recherchée, parce que l'auteur s'appuie sur les monumens de l'antiquité. | *De Calendario et cyclo Cæsaris, ac de Paschali canone sancti Hippolyti martyris, dissertationes duæ*, Rome, 1703, in-fol., ouvrage savant et

généralement estimé. | *De tribus generibus instrumentorum musicæ veterum organicæ*, Rome, 1743. C'était un savant universel. — Il ne faut pas le confondre avec JOSEPH BIANCHINI, aussi véronois, son neveu, oratorien de Rome, qui a écrit contre le *Bellum Papale* de Thomas James (*voyez* ce mot et BUKENTOP). Sa réponse se trouve dans le recueil intitulé *Vindiciæ canonicarum Scripturarum Vulgatæ edit.* Rome, 1740, in-fol. Il a aussi publié un Recueil de *Discours* qui retracent ce que la maison de Médicis a fait en faveur des sciences et des arts. Venise, 1741, in-fol., en italien, orné de figures.

BIANCO ou BIANCHO (ANDRÉ), géographe de Venise, né vers l'an 1430, a laissé un recueil de cartes hydrographiques, restées long-temps en oubli dans la bibliothèque de Saint-Marc. Vincent Formaleoni, à qui l'abbé Morelli les fit connaître, en copia trois qui furent insérées dans l'ouvrage intitulé *Saggio sulla nautica antica de Veneziani*, Venise, 1783. Les cartes de Bianco nous font connaître l'étendue de la navigation des Vénitiens avant la découverte du Nouveau-Monde, et celle du cap de Bonne-Espérance, les côtes de la Méditerranée et de la mer Noire y sont représentées avec exactitude.

* BIANCOLINI (JEAN-BAPTISTE-JOSEPH), littérateur, né à Vérone, mort en 1780, travailla toute sa vie, malgré ses occupations commerciales, à l'étude de l'histoire et à la recherche des manuscrits de sa patrie. On lui doit : | une édition augmentée de la *Chronique de la ville de Vérone*, par Pierre Zagata, très estimée, Vérone, 1745-49, 2 vol. in-4°; | *Notice historique des églises, des évêques et des gouverneurs de Vérone*, 1757. Il travailla également à la Collection des traductions des historiens grecs.

* BIANCONI (JEAN-LOUIS), célèbre médecin et littérateur italien, né à Bologne le 30 septembre 1717, fut reçu docteur en 1742, et s'acquit en peu de temps une réputation due à son savoir et à la régularité de ses mœurs. Appelé à la cour du landgrave de Hesse, il y demeura six ans : en 1750 il se rendit à Dresde, muni d'une lettre de recommandation du pape Benoît XIV pour le roi de Pologne Auguste III. Ce monarque le nomma son conseiller aulique, l'admit dans son intimité et lui fit faire un brillant mariage. La cour lui confia plusieurs affaires importantes qu'il remplit avec habileté et bonheur. Enfin il fut nommé en 1764 ministre résident en cour de Rome. Bianconi mourut subitement à Pérouse le 1er janvier 1781. Il fut universellement regretté. On a de lui | Une bonne traduction de l'*Anatomie de Winslow*, Bologne, 1743, 6 vol. in-8°. | Une *Dissertation sur l'électricité*, écrite en français, adressée au comte Algarotti, et publiée en Hollande en 1748, in-8°; | *Lettere sopra alcune particolarita della Baviera e di altri paesi della Germania*, Lucques, 1763; | *Lettere sopra Cornelio Celso*, Rome, 1779, pleines d'érudition et de goût; | Une *Dissertation sur le cirque de Caracalla*, écrite en italien et en français, superbe édition, ornée de 19 belles gravures, Rome, 1790. Il fut un des créateurs des *Ephémérides littéraires de Rome*, auxquelles il fournit plusieurs morceaux intéressans, entre autres l'éloge du docteur Mengs, qui fut réimprimé séparément en 1780.

BIARD (PIERRE), célèbre sculpteur, né en 1559, mort à Paris, sa patrie, en 1609, âgé de 50 ans. Il avait fait le voyage de Rome, pour s'instruire dans son art d'après les grands modèles qu'offre cette ville fameuse; il revint à Paris avec de riches connaissances. Le chef-d'œuvre de cet artiste était la statue équestre de Henri IV, qu'on voyait en bas-relief sur la grande porte qui est au milieu de la façade de l'Hôtel-de-ville. En 1562 des séditieux l'endommagèrent. La figure de ce roi était si bien placée, son visage était si ressemblant et si majestueux, que, selon bien des connaisseurs, c'était le meilleur portrait que l'on en eût. Il fut détruit pendant la révolution.

BIARD (PAUL), jésuite, né à Grenoble, entra de fort bonne heure dans la société et fut un des premiers missionnaires envoyés au Canada. Il eut beaucoup à souffrir des peuples barbares auxquels il portait la lumière de l'Evangile, et il commençait à les adoucir, lorsqu'une expédition anglaise le renvoya en France, après l'avoir fort maltraité en haine du catholicisme et des jésuites. Il professa 9 ans la théologie à Lyon, et mourut à Avignon en 1622. On a de lui une *Relation de la nouvelle France, et du voyage que les jésuites y ont fait*, Lyon, 1606, in-12, insérée dans les lettres édifiantes; et quelques autres ouvrages sur lesquels on peut consulter la bibliothèque du Dauphiné.

BIAS, fils de Teutamus, natif de Priène, ville de Carie, l'un des *sept Sages* de la Grèce, et suivant quelques anciens, *le plus sage*, ce qui cependant n'est pas beaucoup dire, naquit vers l'an 570 avant J.-C. et florissait vers l'an 608. Il commença à se faire connaître par le rachat de quelques filles captives. On lui attribue plusieurs bons mots. Quelqu'un lui ayant demandé ce qu'il y avait de plus difficile à faire, il dit que *c'était de supporter un revers de fortune*... S'étant trouvé au milieu d'une tempête furieuse, il entendit des impies qui priaient les dieux : *Taisez-vous*, leur dit-il, *de peur qu'ils ne s'aperçoivent que vous êtes sur ce vaisseau*... Il avait coutume de dire qu'*un homme qui ne pouvait supporter l'infortune, était véritablement malheureux*... Une autre de ses sentences était celle-ci : *Puisque le monde est plein de méchanceté, il faut aimer les hommes comme si l'on devait les haïr un jour*... On rapporte que durant le siége de sa patrie, il répondit à quelqu'un qui lui demandait pourquoi il était le seul qui se retirait de la ville sans rien emporter, *Je porte tout avec moi*... Diogène Laërce assure qu'il composa plus de deux mille vers sur l'Ionie, et qu'il expira entre les bras d'un fils de sa fille, en plaidant pour un de ses amis. Ses concitoyens, que ses leçons n'avaient pas rendus sages, eurent l'extravagance de lui consacrer un temple.

* **BIBAUC** ou **BIBAUT** ou *Bibaucius*, (Guillaume), général des chartreux, né à Tielt en Flandre, était professeur à Gand, où son éloquence et son érudition le faisaient regarder comme un prodige. Un jour le tonnerre tomba au milieu de sa classe et blessa plusieurs de ses auditeurs. Cet accident le frappa tellement, qu'il fit le vœu de se faire chartreux, et il l'exécuta l'an 1500. Après avoir passé par les principaux emplois de son ordre, il en devint général en 1521 ; il gouverna avec sagesse, et mourut le 24 juillet 1535. On a de lui des discours prononcés dans les chapitres de l'ordre, intitulés *Orationes et conciones capitulares*, publiés par Josse Hess, prieur de la chartreuse d'Erfurt, et deux petits poèmes sur saint Joachim, imprimés à la fin de la vie de J. C. de Ludolphe. Paris, 1534, in-fol. (*Voyez* LUDOLPHE de SAXE). Levin Ammon, chartreux de Gand, a publié la vie de Bibauc.

BIBIANE (sainte), vierge romaine, illustre par sa foi et ses vertus, souffrit, à ce que l'on croit, sous Julien l'Apostat. Ammien-Marcellin nous apprend que cet empereur établit Apronien gouverneur de Rome, en 363, et qu'Apronien étant en route pour venir dans cette ville, eut le malheur de perdre un œil. Cet officier aussi superstitieux que son maître, attribua cet accident au pouvoir de la magie ; et dans cette folle persuasion, il résolut d'exterminer les magiciens, nom sous lequel on entendait les chrétiens (nouvelle preuve que les païens ne méconnaissaient pas les prodiges qu'ils opéraient) On compte sainte Bibiane parmi les martyrs qui souffrirent alors. Les chrétiens érigèrent une chapelle sur son tombeau, lorsqu'ils eurent la liberté de professer leur religion. En 465, le pape Simplice y fit construire une belle église, laquelle fut appelée *Olympina*, du nom d'une dame pieuse qui avait payé les frais de la construction. Honorius III la fit depuis réparer. Comme elle tombait en ruines, dans la suite des temps, on l'unit à Sainte-Marie-Majeure. Urbain VIII la fit rebâtir en 1628, et y plaça les reliques des saintes Bibiane, Démétrie et Dafrose. Elles avaient été découvertes dans le lieu qu'on a quelquefois appelé *Cimetière de sainte Bibiane*.

BIBIENA ou **BIBBIENA** (Bernard DOVIZI ou DOVISIO da), cardinal, mort à Rome en 1520, est compté parmi les restaurateurs du théâtre ; ce qui à tous égards fait très peu d'honneur à un homme de son état. Sa comédie, intitulée *Calandra*, imprimée à Rome en 1524, in-12, est la première qui ait été faite en prose italienne. L'auteur la composa pour amuser dans le carnaval Isabelle d'Est, marquise de Mantoue, dont la cour était le séjour des plaisirs, qu'un cardinal eût pu se dispenser de nourrir ou de partager.

BIBIENA ou **BIBBIENA** (Ferdinand GALLI) peintre, architecte, naquit à Bologne en 1657. Il étudia les principes de son art sous Cignani, artiste distingué. Le maître produisit son disciple dans le monde. Ses talens pour l'architecture, pour les décorations de théâtre et pour la perspective, l'y firent bien recevoir. Le duc de Parme et l'empereur lui donnèrent le titre de leur premier peintre, et le comblèrent de bienfaits. On éleva, sur ses dessins, plusieurs édifices magnifiques. Ses morceaux de perspective sont pleins de goût. Il mourut aveugle en 1743, laissant des fils dignes de lui. Il est auteur de 2 livres d'architecture.

BIBIENA ou **BIBBIENA** (François Galli), frère du précédent, né à Bologne en 1659, mort en 1739, fut comme lui peintre et architecte. Il dirigea, conjointement avec le marquis Maffei, la construction du théâtre de Vérone, qui est plus beau que celui qu'il construisit depuis à Rome. Il enseigna à Bologne les règles de l'architecture.

BIBLIANDER (Théodore), né à Bischops-Zell, professeur de théologie à Zurich, y mourut de la peste en 1564, âgé d'environ 68 ans, après avoir publié plusieurs ouvrages. Les principaux sont | *Apologia pro editione Alcorani, edita à J. Fabricio*, Rostoch, 1638, in-4°; | Un *Recueil d'anciens écrits sur le mahométisme*, in-fol. Ce recueil est curieux, et renferme beaucoup de pièces sur la doctrine de l'imposteur de la Mecque. Il est devenu rare. | Une édition de la *Bible de Léon de Juda*, Zurich, 1543, in-fol. | Des *Commentaires* sur plusieurs livres de l'Ecriture sainte, etc. | *De ratione communi linguarum et litterarum omnium*, Zurich, 1548, in-4°, où il fait des efforts pour montrer qu'il y a de l'analogie entre toutes les langues et toutes les lettres en usage dans le monde. Il était habile dans les langues orientales.

* **BIBULUS** (Marcus-Calpurnius), fut créé consul sous le premier triumvirat, l'an de Rome 693. Il avait dans Jules-César un redoutable collègue, et il passa tout le temps de sa magistrature à lutter contre lui. César proposa une loi agraire, dont l'effet était la distribution de terres de la Campanie à vingt mille pauvres citoyens. Bibulus et tout le sénat s'y opposèrent avec force comme à une mesure dangereuse. La querelle, à ce sujet, fut si vive, que Bibulus fut chassé de l'assemblée, ses faisceaux furent brisés, ses licteurs et trois tribuns blessés. La loi passa ensuite sans opposition. Le lendemain de cette scène, Bibulus en rendit compte au sénat; mais trouvant tout ce corps intimidé, et voyant que personne ne prenait la parole, il s'enferma dans sa maison, et y passa les huit mois qui restaient encore à expirer de son consulat sans agir autrement que par des édits. Cette inertie donnait de l'odieux à son collègue, mais lui laissait le champ libre: elle n'était cependant pas sans force. Bibulus, par des édits multipliés qui avaient la faveur du peuple, contraria César, au point que ce dernier ameuta la populace pour assiéger la maison de son collègue, et l'en tirer par la violence; ce fut sans succès. Bibulus n'était pas grand homme de guerre. Pendant qu'il était proconsul en Syrie, il eut à se défendre contre les Parthes, qui vinrent assiéger Antioche. Au lieu de les repousser par des sorties, et de troubler les travaux du siége, il se tint enfermé dans la place, avec toutes ses forces, sans agir, et sans demander des secours, ni à Cicéron, qui était en Cilicie, ni à d'autres commandans voisins. Il est vrai qu'il se tira lui-même d'embarras, en engageant un seigneur parthe, qui avait des sujets de mécontentement à exciter une révolte contre Orode, son roi; ce qui obligea celui-ci à rappeler l'armée qui faisait le siége d'Antioche. Bibulus, dans la guerre entre César et Pompée, eut le commandement général des flottes de ce dernier. Il mourut, sur mer, de maladie, dans le cours de cette guerre, l'an de Rome 704. Il avait épousé Porcie, fille de Caton.

* **BICHAT** (Marie-François-Xavier), célèbre médecin, né à Thoirette, dans le département du Jura, le 11 novembre 1771, fit ses humanités au collége de Nantua, et sa rhétorique et sa philosophie au séminaire de Lyon. Fils d'un médecin, il eut l'avantage de cette éducation d'exemples qui fait recueillir sans effort des connaissances de faits et de mots dont l'acquisition indispensable consume plus tard un temps précieux. Bichat commença ses études médicales à Lyon, et se livra d'abord à l'anatomie et à la chirurgie sous Marc-Antoine Petit, chirurgien de l'Hôtel-Dieu de cette ville, qui l'associa, quoique à peine âgé de 20 ans, à ses succès et à ses travaux. Après le siége de Lyon, en 1793, il vint à Paris et grossit la foule des élèves de Dessault. Ce professeur avait coutume de commencer chaque leçon par une répétition analytique des documens présentés la veille: un jour il avait disserté sur la rupture de la clavicule, maladie qui rappelle un de ses plus beaux triomphes en chirurgie; l'élève qui devait faire la récapitulation se trouva absent, et Bichat se chargea de le remplacer; par l'exactitude de son analyse, l'ordre qu'il y établit et la finesse et la solidité de certaines vues qui, présentées sous l'apparence modeste de doutes et de questions, tendaient à améliorer le procédé qui avait été proposé et démontraient que le plan en avait été entièrement saisi, il annonça à son maître tout ce qu'il pouvait attendre d'un tel élève. Dessault le fixa dès ce moment dans

sa maison, et s'en fit aider dans toutes ses recherches jusqu'en 1795, époque à laquelle une douloureuse maladie l'enleva à son protégé. Bichat devint à son tour l'appui de la veuve et du fils de celui qui l'avait traité en père, et termina le 4e volume du *Journal de chirurgie* dans lequel ce chirurgien répandait en Europe les fruits de son expérience; et il y ajouta une notice historique, où il payait à sa mémoire un juste tribut d'hommage. En 1797, il réunit les divers principes de chirurgie épars dans ce journal ainsi que dans plusieurs écrits périodiques, et en forma 2 vol. in-8°, qui parurent sous ce titre : *OEuvres chirurgicales de Dessault*, ou *Tableau de sa doctrine et de sa pratique dans le traitement des maladies externes*, Paris, 1797. Dans l'hiver de cette même année, Bichat fit son premier cours d'anatomie ; l'année suivante il en fit un second. Après son service à l'Hôtel-Dieu, il guidait dans les dissections plus de 80 élèves; il faisait sur les animaux un grand nombre d'expériences physiologiques, et proposait des mémoires pour la société médicale d'émulation, dont il était un des fondateurs. Il avait déjà fait paraître en 1796, dans le *Recueil* de cette société des mémoires concernant une correction heureuse qu'il avait apportée à l'instrument du trépan, un nouveau procédé pour la ligature des polypes, et la distinction des cas où la fracture de la clavicule reclame ou rejette comme inutiles les secours de l'art. En 1800, Bichat publia son *Traité des membranes*, qu'il refondit plus tard dans l'*Anatomie générale*, et dont il dut l'idée au professeur Pinel, qui, le premier en médecine, avait compris qu'une maladie ne peut être qu'une altération de tissus ou d'organes. La description et la distinction que ce dernier avait faites des membranes muqueuses et séreuses, et surtout sa classification de leurs maladies avait frappé Bichat qui s'empara de cette idée première et étendit ses recherches à toutes les membranes du corps. Les *Recherches physiologiques sur la vie et la mort* suivirent de près ses premiers travaux sur l'anatomie. On trouve dans cet ouvrage de belles expériences, des faits nouveaux, des traits hardis et profonds à côté de plusieurs écarts d'imagination qu'il aurait corrigés si la mort n'y eût mis obstacle. En 1801, parut son *Anatomie générale*, qui fut traduite dans presque toutes les langues de l'Europe. C'est là le grand titre de gloire de Bichat, ce qui en a fait un des plus grands physiologistes de notre âge, et où l'on pressent tout ce qu'il aurait fait pour les autres parties de l'art, si une mort prématurée ne l'eût pas enlevé. L'anatomie pathologique, la matière médicale, la médecine elle-même lui auraient dû de nouvelles lumières, à juger par les travaux qu'il avait entrepris. Quoiqu'à peine âgé de 28 ans, il avait été nommé, en 1800, médecin de l'Hôtel-Dieu. Ce fut moins dans les livres, comme il le dit lui-même, qu'auprès des malades, qu'il alla chercher l'historique des maladies ; dans un seul hiver, il ouvrit plus de six cents cadavres. Bichat s'occupait de réunir en un corps de doctrine les fragmens d'anatomie pathologique disséminés dans tous ses ouvrages, et il aurait élevé à la science un monument digne d'elle; mais il succomba pendant l'impression de son *Traité d'anatomie descriptive*, dont il publia en 1801 et 1802, les deux premiers volumes, et dont il laissa le troisième imparfait ; cet ouvrage fut achevé par ses amis, MM. Buisson et Roux. Ce fut dans ce moment où son zèle infatigable embrassait en même temps les cinq branches fondamentales de l'art de guérir, anatomie, physiologie, médecine, anatomie pathologique et matière médicale, qu'une chute faite sur l'escalier de l'Hôtel-Dieu lui causa une fièvre putride-maligne, dont il puisait d'ailleurs continuellement le germe dans les amphithéâtres d'anatomie, au milieu des recherches cadavériques, et à laquelle il succomba le 22 juillet 1802, entre les bras de la veuve de son ancien maître dont il ne s'était jamais séparé. Sur la demande de Corvisart, le gouvernement impérial fit élever un monument en l'honneur de Bichat et de Dessault à l'Hôtel-Dieu, où tous les deux avaient professé. Voici la liste des ouvrages de Bichat : | *Notice sur Dessault*, Paris, 1795, dans le 4e volume du Journal de chirurgie de Dessault. | *Description d'un nouveau trépan;* | *Mémoire sur la fracture de l'extrémité scapulaire de la clavicule ;* | *Description d'un procédé nouveau pour la ligature des polypes;* | *Mémoire sur la membrane synoviale des articulations;* | *Dissertation sur les membranes et sur leurs rapports généraux d'organisation;* | *Mémoires sur les rapports qui existent entre les organes à forme symétrique et sur ceux à forme régulière.* Tous ces mémoires ont été insérés dans les Mémoires de la société médicale d'é-

mulation. | *Traité des membranes en général, et des diverses membranes en particulier*, Paris, 1800, in-8°, réimprimé en 1806 et en 1816. | *Recherches physiologiques sur la vie et la mort*, Paris, 1800, in-8°, 3e édition en 1805; | *Anatomie générale appliquée à la physiologie et à la médecine*, Paris, 1801, 2 vol. in-8°; 1812, 4 vol. in-8°; 1819, 2 vol. in-8°; | *Anatomie descriptive;* (Voyez plus haut); | *Dissertation sur les émétiques*, etc. Paris, 1805, in-8°; | *Dissertation sur l'action des purgatifs*, Paris, 1803, in-8°.

BICLARE (JEAN). *Voyez* VICTOR de Tunones.

BIDAL D'ASFELD. *Voyez* ASFELD.

BIDELL ou BIDDLE (JEAN), fameux antitrinitaire anglais, né à Wotton en 1615, dans le comté de Glocester, maître d'école en cette ville, fut mis en prison à cause de ses écrits impies. Cromwell l'en tira : mais Charles II voyant qu'il continuait à répandre les mêmes erreurs, l'y fit remettre, et il mourut en 1662. Il niait la divinité de J.-C. et soutenait que le Saint-Esprit n'était que le premier des anges.

* BIDERMANN (J.-GODEFROI), curé du diocèse de Bamberg au 18e siècle, a donné : | *Généalogie des comtes de Franconie*, Erlangen, 1746; | *de la Noblesse du Voïgtland*, Culmbach, 1752, in-fol; | *Tables généalogiques*, etc.

* BIDERMANN (JACQUES), jésuite, auteur d'un recueil de poésies assez estimé, intitulé : *Heroum epistolæ et Sylvulæ hendecasyllabarum*, lib. 3, Lyon, 1636, in-12.

BIDLOO (GODEFROY), poète et médecin, professeur d'anatomie à La Haye, et médecin de Guillaume III, roi d'Angleterre, naquit à Amsterdam le 12 mars 1669, et mourut à Leyde en avril 1713. Il occupait dans cette ville la chaire d'anatomie et de chirurgie. Ses *Poésies hollandaises* ont été publiées à Leyde en 1719. Parmi ses ouvrages, le plus estimé est son *Anatomia humani corporis*, in-fol. avec de très belles figures de Lairesse, Amsterdam, 1635. Ce livre est d'une exécution admirable; mais il faut donner la préférence à la première édition : celles de 1739 et 1750 ne sont pas si belles, quoique plus complètes.

BIDOU (CHARLES-FRANÇOIS), instituteur, a publié le *Guide d'une mère pour l'éducation de ses enfans*, in-8°, 1803, réimprimé en 1805. Il est mort à Chaillot le 13 février 1824.

* BIE (ADRIEN de), peintre flamand, né en 1594, se perfectionna à Rome, et exécuta, sur des plaques d'or et d'argent et sur des pierres précieuses, un grand nombre de sujets en petit. Il fit pour l'église de Saint-Gomer à Lière, sa patrie, un *Saint Eloi*, qui passe pour le meilleur de ses tableaux.

BIEL (GABRIEL), un des grand scolastiques de son siècle, est né, selon les uns, en Suisse, selon les autres, à Spire ou à Tubingen. Il enseigna long-temps la philosophie et la théologie à Tubingen, où il mourut vers l'an 1495. On a de lui des *Commentaires sur les Livres des Sentences*, une *Exposition du Canon de la Messe*, etc. Haguenau, 1519. — Il ne faut pas le confondre avec LOUIS de BIEL, professeur de philosophie à Vienne, dont on a *Utilitates rei nummariæ.* Vienne, 1633, 1 vol. in-8°, avec fig.

BIELFELD (JACQUES-FRÉDÉRIC, baron de), né à Hambourg, le 31 mars 1717, accompagna en qualité de secrétaire de légation, le comte de Truchsès, ambassadeur du roi de Prusse à la cour de Londres. En 1745, le roi de Prusse le nomma précepteur de prince Auguste-Ferdinand son frère, curateur des universités en 1747, et l'année d'après baron et conseiller-privé. Il se retira ensuite dans une de ses terres dans le pays d'Altembourg, où il passa le reste de ses jours, partageant son temps entre l'étude et les soins de sa famille. Durant sa dernière maladie il se fit transporter à Altembourg, où il mourut le 5 avril 1770. Nous avons de lui plusieurs ouvrages. | *Institutions politiques*, Liége, 1759-62, 3 vol. in-4°, 1762, 4 vol. in-12, 1774, 3 vol. in-8°. etc. « S'il n'en est pas le » créateur (dit l'auteur de son éloge), il » n'en est pas aussi le simple compilateur. » On y trouve une description géographique de l'Europe, mêlée de réflexions politiques : il est facile de voir en lisant les articles qui concernent l'Espagne, le Portugal, l'Italie, etc. qu'il écrit en bon protestant. On y lit des choses d'une fausseté évidente, que la passion seule lui a dictées. Par exemple, tom. 3, p. 16, il dit que *les juifs de Portugal, que l'on y découvre, sont brûlés, et que leurs biens confisqués passent à Rome.* Sa haine contre le clergé catholique va jusqu'à exclure les évêques, ces pasteurs des peuples, des assemblées nationales : opinion solidement réfutée par M. Necker, dans son traité *de l'administration des Finances.* « Dans les nations européennes, dit ce

» ministre, le clergé que les donations » des souverains et des peuples ont rendu » propriétaire de grands biens, et qui » par-là forme un corps de citoyens opu- » lens et puissans, semble dès lors avoir » un droit acquis de parler ou de se faire » représenter dans les assemblées natio- » nales. D'ailleurs, la confiance des peu- » ples les met à portée de voir de près » leurs besoins et de reconnaître leurs » vœux. » Bielfeld convient cependant que Luther et surtout Calvin ont porté de trop fortes atteintes aux revenus et aux honneurs du clergé. On remarque aussi dans cet ouvrage des maximes qui flattent le despotisme, et qui ne peuvent que tendre à l'asservissement des nations. | *Progrès des Allemands dans les Belles-Lettres*, 1752, réimprimé en 1768, 12 vol. in-8° : mauvaise compilation, où le fanatisme protestant tient souvent lieu de critique. Si l'on devait juger des progrès des Allemands par la manière dont son livre est rédigé, il n'y aurait point de nation en Europe moins avancée. | *Amusemens dramatiques*, qui n'amusèrent que lui. | *Lettres familières* qui furent un enfant de son loisir, mais un enfant gâté et beaucoup trop familier. | *Erudition universelle;* ce ne sont que des traits, l'ensemble manque. | Une feuille périodique en allemand, intitulée l'*Ermite*, ouvrage qui s'est soutenu pendant 3 ans. C'est beaucoup pour ce genre d'ouvrage qui n'a pas la vie longue quand il est faible. Un de ses intimes amis a lu son éloge dans une assemblée publique de l'académie de Berlin, en 1770 : on comprend bien que l'auteur et ses ouvrages n'y sont pas sévèrement jugés.

* BIELKE (Nicolas, comte de), sénateur suédois, fut placé en 1782 à la tête du département des mines : il introduisit dans cette branche de l'industrie publique, des réformes utiles. Il donna naissance à une société qui exploita dès lors les riches et vastes carrières de porphyre, qui se trouvent dans le district d'Elfdal en Dalécarlie. Il se retira des affaires pendant la diète orageuse de 1789; il mourut à la fin du siècle dernier. On a de lui un *Discours sur Gustave I et sur son règne*, prononcé à l'académie de Stockholm, dont il était membre.

* BIELKE (le baron de), issu d'une des plus anciennes familles de la Suède, qui a donné des reines à ce pays, et allié à la maison royale de Wasa, s'est acquis par sa fin tragique une funeste célébrité. Le 17 mars 1792, ayant appris, dès le matin, l'issue de l'horrible attentat d'Ankarstroem (*voyez* ce nom), il prit une forte dose d'arsenic, qui lui fit éprouver durant toute la journée les douleurs les plus aiguës. Il expira à six heures du soir, entouré des agens de la police qui cherchaient, mais inutilement, à lui arracher des aveux. Un prêtre, son ami de collége, essaya de le réconcilier avec le ciel, et lui offrit les consolations de la religion; mais il les repoussa constamment. Bielke était plus que sexagénaire. Son cadavre fut traîné sur la claie jusqu'au lieu du supplice des criminels.

* BIELSKI (Martin), historien polonais du 16e siècle, a composé : *Chronicon rerum Polonicarum ab origine gentis ad annum* 1587, *cum iconibus regum*. — * Son fils, Joachim BIELSKI, a écrit les *Annales de Pologne*, en polonais, et des *Epigrammes*, en latin.

BIENNÉ (Jean), célèbre imprimeur de Paris, fut l'émule des Morel et des Turnèbe, qu'il égala par la beauté de ses caractères, la correction de ses livres et la bonté des ouvrages qui sont sortis de sa presse. Maittaire ne l'a point oublié dans ses *Vies des plus célèbres imprimeurs de Paris;* il prétend que ses impressions grecques et latines ne le cèdent point à celles d'aucun des meilleurs typographes. *Voyez* dans cet auteur le catalogue des impressions les plus renommées de Jean Bienné. Cet imprimeur mourut à Paris en 1588.

* BIERKANDER (Claude), pasteur à Grefback, en Westrogothie, né en 1735, mort en 1795, a publié dans les *Mémoires de l'Académie de Stockholm*, dont il était membre, un grand nombre d'observations sur les insectes, dont il avait fait une étude particulière; il en a donné aussi plusieurs sur les végétaux, écrites en suédois : | *Sur la transpiration des plantes*, année 1773, transpiration qu'il constata le premier; | *Sur l'ustilago* (ou *la brûlure des végétaux*), 1775; | *Sur les stations des plantes*, 1776; | *De l'action et de l'effet du froid sur les végétaux*, 1778; | *Sur la germination*, 1782; | *Sur l'horloge et sur l'hygromètre de Flore*, ibid., 1782.

BIET (René), chanoine régulier, abbé de Saint-Léger de Soissons, né vers 1700, mort le 29 octobre 1767, a publié un *Eloge du maréchal d'Estrées* in-8°, écrit faible et sans couleur, et une savante *Dissertation sur l'établissement des Francs*

dans les Gaules, 1736, in-12. L'auteur prétend, contre l'opinion du Père Daniel, que les Francs s'établirent dans les Gaules long-temps avant Clovis, et fixe l'époque de cet établissement à l'an 531 de J.-C. Cet ouvrage qui a remporté le prix de l'académie de Soissons est suivi de deux autres dissertations sur le même sujet.

*BIÈVRE (MARÉCHAL, marquis de), né en 1747, petit-fils de Georges Maréchal, premier chirurgien de Louis XIV, servit dans les mousquetaires et se fit un nom par ses réparties et ses calembourgs. En 1783, il donna le *Séducteur*, comédie en 5 actes et en vers, qui réussit et est restée au répertoire. Cette pièce a été aussi attribuée à Dorat. La tragédie des *Brames*, de La Harpe, représentée quelque temps après, échoua, sur quoi Bièvre disait : « quand le *Séducteur* réussit, les *Brames* » (bras me) tombent. » Le Séducteur est cependant fort loin d'être une bonne pièce. Les *Réputations*, autre comédie de Bièvre, en cinq actes et en vers, jouée le 23 janvier 1788, n'eurent qu'une représentation, et n'ont pas été imprimées. « Rien, dit La Harpe, n'est plus confus, » plus embrouillé, plus décousu, plus » vide que cette prétendue comédie, » qu'on avait annoncée avec beaucoup de » prétention, et qui a été outrageusement » sifflée d'un bout à l'autre. » Bièvre alla, en 1789, aux eaux de Spa, pour y rétablir sa santé. Il y mourut en conservant, à ce que l'on prétend, le goût des calembourgs jusqu'au dernier instant. « Mes » amis, disait-il, je m'en vais de ce pas » (de Spa). » On a encore de Bièvre : | *Lettre écrite à madame la comtesse Tation, par le S. de Bois flotté, étudiant en droit fil* (Paris), 1770, in-8°; ouvrage burlesque, où l'on peut compter deux ou trois calembourgs par phrase; | *Lettre sur cette question : Quel est le moment où Orosmane est le plus malheureux? Est-ce celui où il se croit trahi par sa maîtresse? Est-ce celui où, après l'avoir poignardée, il apprend qu'elle est innocente?* réimprimée dans le *Lycée* de Laharpe, à la suite de l'analyse de *Zaïre*; | *Vercingentorix*, tragédie en un acte, 1770, in-8°. En voici deux vers :

Il plut *à verse* aux dieux de m'enlever ces biens ;
Hélas ! sans eux *brouillés* que peuvent les humains !

Toute la pièce est sur ce ton. | *Les Amours de l'Ange Lure et de la Fée Lure*, 1772, in-32, très rare; | *Almanach des Calembourgs*, 1771, in-18. Le marquis de Bièvre ayant sollicité une place vacante à l'académie, on lui dit que l'abbé Maury l'avait prévenu; il s'en consola par ce calembourg :

Omnia vincit amor, et nos cedamus *amori*.

M. Deville a recueilli, en 1800, tous ses calembourgs, sous le titre de *Bievriana*, dans un petit volume in-18, qui a eu trois éditions.

BIEZ (OUDARD de), maréchal de France, d'une illustre maison, originaire d'Artois. Après avoir servi avec distinction en Italie et ailleurs, il obtint en 1542 le bâton de maréchal de France. Mais ayant en 1544 rendu la ville de Boulogne aux Anglais qui l'assiégeaient, on lui fit son procès, et il fut condamné avec son gendre Jacques de Coucy-Vervins à perdre la tête : ce qui fut exécuté à l'égard de son gendre; et quant à lui, le roi Henri II lui ayant fait grâce de la vie, il fut enfermé dans le château de Loches. Quelques années après il obtint sa liberté et revint à Paris, où il mourut accablé de chagrins en 1551. Sa mémoire, ainsi que celle de Jacques de Coucy, fut réhabilitée en 1575.

* BIFFI (JEAN), abbé, né au bourg de Mezago dans le Milanais en 1464, mort vers 1515, cultiva avec succès la poésie latine. Ses principaux ouvrages sont | *Miraculorum vulgarium beatissimæ Virginis Mariæ, in carmen heroïcum traductio*, Rome, 1484, in-4°; | *Carmina in laudem Annuntiationis beatæ Virginis Mariæ*, Milan, 1493, in-4°; — Un autre BIFFI, (JEAN-AMBROISE), né à Milan, florissait à la fin du 16e siècle, et a laissé : *Il dolore del peccatore penitento*, Milan, 1605, in-12; et *La risorgente Roma*, poème en 8 chants, Milan, 1610, in-12, réimprimé en 1611, avec 4 nouveaux chants. *Versi ibid.* 1616, in-12. Il mourut à Louvain en 1618.

*BIGEX (FRANÇOIS-MARIE), né le 24 septembre 1751 à Balme de Thuy, en Savoie, fit ses études aux colléges d'Evian et de Thonon, et passa ensuite au séminaire d'Annecy, puis à celui de Saint-Sulpice à Paris. En 1782, il fut reçu docteur de la maison de Navarre, et plusieurs évêques français essayèrent de le retenir; mais M. de Biord, évêque de Genève, ne voulant pas priver son diocèse d'un sujet si distingué, le fit membre de son chapitre, et à la mort de ce prélat il fut nommé un des vicaires capitulaires. Lorsque les Français pénétrèrent dans la

Savoie en 1792, il se retira à Lausanne, et il rendit des services importans, non-seulement à son propre diocèse, mais à celui de Chambéry et aux catholiques des pays voisins; enfin, le roi le nomma, en 1818, à l'évéché de Pignerol qu'on avait rétabli, et où tout restait à faire après les événemens qui avaient détruit ce siége comme plusieurs autres. Il y déploya tout son zèle, et adressa à son troupeau une lettre pastorale remplie d'instructions solides pour les catholiques, et contenant une invitation pressante aux Vaudois pour rentrer dans le sein de l'Eglise. Elle a été imprimée en France. M. Bigex passa à l'archevêché de Chambéry, lorsque M. Dessoles donna sa démission, et il mourut le 19 février 1827. On lui doit plusieurs ouvrages écrits d'un style simple et à la portée du peuple, qui furent très utiles dans un temps où la religion était proscrite et les prêtres errans et fugitifs. On estime surtout | ses *Etrennes catholiques* qu'il publia pendant 12 ans, qui servirent à consoler, à instruire les fidèles, et qui furent supprimées en 1810, Bonaparte ne voulant permettre aucun écrit qui pût être favorable au chef de l'Eglise qui était alors prisonnier. Son livre intitulé | le *Missionnaire catholique, ou Instructions familières sur la religion*, 1796, in-8°; 3e édition, 1800, traduit en italien à Venise 1801, obtint aussi un grand succès, et M. de Boulogne en fit l'éloge dans les *Annales catholiques*. On a encore de lui: | *Oraisons funèbres de M. de Biord, évêque de Genève*, Annecy 1785, in-8°; | *Instructions à l'usage des fidèles du diocèse de Genève*, Lausanne, 1793, in-8°; | *De la Sanctification des fêtes et dimanches*, 1799, in-8°.

BIGNE (Gace de la) et non de la Vigne comme l'appellent presque tous les bibliographes, né vers 1328 d'une famille noble du diocèse de Bayeux, fut chapelain de la chapelle de Philippe de Valois et du roi Jean, et suivit ce prince en Angleterre, après la malheureuse journée de Poitiers. Etant à Rochefort en 1359, il commença un poème de la chasse intitulé le *Romant des Oyseaulx*, qu'il finit à son retour en France. Le roi le fit faire pour l'instruction de Philippe son fils, duc de Bourgogne. L'abbé Goujet attribue ce poème à Phœbus Gaston de Foix, parce qu'il est imprimé à la fin du *Miroir de la chasse* par ce prince, mais bien différent des manuscrits. On croit que Gace vécut au moins jusqu'en 1374.

BIGNE (Marguerin de la), issu de la même famille que le précédent, docteur de Sorbonne, et grand-doyen de l'église du Mans, naquit en 1546 à Bayeux, ou selon d'autres à Bernières-le-Patri en Normandie, et vivait encore en 1591. Il publia, de 1575 à 1578 une *Bibliothèque des Pères*, en 8 vol., in-fol. qu'il fit réimprimer l'an 1589 en 9 vol. C'est le premier qui ait entrepris un ouvrage de ce genre. La plus ample édition que nous en ayons est en 27 vol. in-folio, à Lyon, 1677. Il y en a une en 16 vol. in-fol. de 1644, qui est estimée, parce qu'elle renferme les petits Pères grecs. On en mit au jour une autre à Cologne en 1694. Le père Philippe de Saint-Jacques a donné un abrégé de cette collection en 2 vol. in-folio, 1719. On joint ordinairement à la bibliothèque des Pères *Index locorum Scripturæ Sacræ*, Gènes, 1707, in-folio, et *l'Apparat* de Nourry, Paris, 1703 et 1715, 2 vol. in-fol. Telle est l'édition la plus complète. La Bigne se distingua aussi par ses Harangues et par ses Sermons. Il donna un *Recueil de statuts synodaux*, en 1578, in-8°, et une édition d'Isidore de Séville en 1580, in-folio.

* BIGNICOURT (Simon de), ancien conseiller au parlement de Reims, sa patrie, né en 1709, mort à Paris en 1775. On a de lui | un *Recueil de poésies latines et françaises*, 1754-1767, in-12, aujourd'hui oubliées, quoique les journalistes du temps aient comparé ses poésies latines à celles de Catulle; | *Nouvelles pensées détachées*, réimprimées sous le titre de *Pensées et réflexions philosophiques*, 1755, in-12. On y trouve des réflexions fines, justes, et quelquefois profondes. Il en a publié avant sa mort une 3e édition, considérablement augmentée, intitulée l'*Homme du monde et l'homme de lettres*, Orléans, 1774.

BIGNON (Jérome), naquit à Paris le 24 août 1589, d'une famille féconde en hommes illustres. Son père fut son maître. Ses progrès furent rapides; dès l'âge de dix ans, il était auprès du jeune prince de Condé, pour lui donner de l'émulation, et publia une assez bonne | Description ou *Chorographie de la Terre Sainte*, Paris, 1600, in-12. Trois ans après, c'est-à-dire, à 13 ans, il composa pour le jeune duc de Vendôme, auprès duquel Henri IV l'avait placé, | un *Traité des antiquités romaines*, 1604; et à 14, son livre | *De l'élection des Papes*, 1605, in-8° : matière neuve qu'il traita avec une érudition qui

surprit les savans de son temps. Scaliger, Casaubon, Grotius, Pithou, de Thou, du Perron, Sirmond, etc. témoignèrent de l'estime pour ce jeune auteur. Henri IV, qui avait goûté sa conversation, le plaça en qualité d'enfant d'honneur auprès du dauphin depuis Louis XIII. Il allia dans cette place les manières aisées d'un courtisan à l'étude des sciences nécessaires à un bon citoyen. Un auteur espagnol ayant établi, dans un gros in-fol., la préséance des rois d'Espagne sur les autres souverains, il le réfuta dans son traité | *de l'Excellence des rois et du royaume de France*, dédié à Henri IV, 1610, in-8°. Il n'était alors que dans sa 19e année. Après la mort funeste de ce prince, il quitta la cour, et entreprit ensuite le voyage d'Italie. Paul V lui donna les marques les plus distinguées de son estime. Le fameux Fra-Paolo, enchanté de sa conversation et de ses ouvrages, le retint quelque temps à Venise. Bignon, de retour en France, devint avocat-général du grand conseil en 1620, conseiller d'état et avocat-général du parlement de Paris en 1626, bibliothécaire du roi en 1642 : ses descendans ont occupé cette dernière place avec autant d'honneur que d'intelligence. Il avait cédé sa charge d'avocat-général, peu de temps auparavant, à Etienne Briquet son gendre; mais celuici étant mort en 1645, il la reprit, et l'exerça avec la même intégrité et le même zèle. La reine Anne d'Autriche l'appela pendant sa régence aux conseils les plus importans. Il mourut en 1656, dans de grands sentimens de religion. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, il a fait encore | *De la grandeur et de la souveraine puissance*, 1615, in-8°; il a donné | une édition des *Formules de Marculphe*, avec des notes pleines d'érudition, 1613, in-8°; 1655, in-4°, réimp. par les soins de son fils, 1666, in-4°. Il a aussi rédigé avec soin | les *Voyages de François Pyrard de Laval aux Indes orientales, aux Moluques*, Paris, 1619, 2 vol. in-8°. Nous avons une *Vie* de ce grand magistrat, in-12, en 1757, par l'abbé Pérau.

BIGNON (Jean-Paul), petit-fils du précédent, abbé de St.-Quentin, bibliothécaire du roi, l'un des 40 de l'académie française, et honoraire de celles des sciences, des inscriptions et belles-lettres, mort à l'Ile-Belle sous Meulan en 1743, à 81 ans, embrassa tous les genres de connaissances, et protégea tous les gens de lettres. On a de lui | *Vie du Père François Lévêque*, prêtre de l'Oratoire, Paris, 1684, in-12; | les *Aventures d'Abdala, fils d'Hanif*, roman qu'il n'acheva pas, et qui néanmoins fut publié en un volume.

BIGNON (Armand-Jérome), neveu de Jean-Paul Bignon, intendant de Soissons, né en 1711, et mort en 1772, fut bibliothécaire du roi, après la mort de son oncle ; il se démit de cette place en faveur de son fils Jean-Frédéric, qui mourut en 1782, membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres.

BIGOT (Guillaume), né à Laval en 1502, cultiva avec le même succès la poésie latine et la poésie française, et passait pour un des hommes les plus savans de son siècle. Il n'a publié qu'un seul poème français, imprimé à Lyon en 1540, avec les poésies de Charles de Ste.-Marthe. On a de lui deux poèmes latins, | *Catoptron*, ou *le Miroir*, qu'il fit imprimer à Bâle, en 1536, avec quelques autres pièces, dont il donna une seconde édition avec des corrections, sous ce titre *Guillelmi Bigottii, Lavallensis, christianæ philosophiæ præludium; opus tum aliorum, tum hominis substantiam luculentis expromens rationibus*, Tolosæ, 1539, in-4°. | *Somnium in quo imperat. Caroli describitur ab regno Galliæ expulsio; explanatrix somnii epistola*, Paris, 1537.

BIGOT (Emery), né à Rouen l'an 1626, d'une famille de robe, ne s'occupa que de recherches d'érudition. Il mourut en 1689 à 64 ans, avec la réputation d'un des plus savans hommes de son siècle, quoiqu'il n'ait publié que la *Vie de saint Chrysostôme*, par Pallade, 1680, in-4°, en grec et en latin. Ses mœurs étaient celles d'un homme entièrement consacré à l'étude. Il avait amassé une riche bibliothèque, vendue en 1706, et dont le Catalogue, imprimé cette même année, in-12, est recherché. L'abbé de Louvois en acheta les manuscrits pour la bibliothèque du roi.

*BIGOT de MOROGUES (Sébastien-François, vicomte), lieutenant-général des armées navales, correspondant de l'académie des sciences, et membre honoraire de celle de la marine, académie dont il fut le principal restaurateur, naquit à Brest en 1705, et mourut à Villefayer, près Orléans, en 1781. On a de lui : | *Essai de l'application des forces centrales aux effets de la poudre à canon*, Paris, 1737, in-4°; | *Tactique navale* ou *Traité des évolutions et des signaux*, Paris, 1763, in-4°, avec figures, ouvrage

qui est encore estimé des marins, quoique M. Bourdé de Villehuet en ait publié un excellent sur le même sujet. | Plusieurs Mémoires insérés dans le *Recueil des savans étrangers de l'académie des Sciences*, parmi lesquels on remarque le *Mémoire sur la corruption de l'air dans les vaisseaux*, qui se trouve dans le tome 1er. On doit encore à Bigot de Morogues plusieurs manuscrits relatifs à l'arrimage et à l'armement des navires.

BIGOT DE PRÉAMENEU (le comte FÉLIX-JULIEN-JEAN), né en Bretagne vers 1750, était avocat au parlement de Paris avant la révolution. Il en embrassa les principes avec modération, et fut élu, en 1790, juge au 4e arrondissement de cette ville. Dans le mois de septembre de l'année suivante, il fut député à la législature, et le 7 janvier 1792, il prononça, malgré les huées des tribunes, un discours pour prouver à l'assemblée qu'elle ne représentait pas seule le peuple, et que le roi avait aussi des droits à cette représentation. Le 22 mars il obtint que la loi qui ordonnait le séquestre des biens des émigrés accordât un mois de délai à ceux qui, entraînés par la crainte, ou égarés par le préjugé, voudraient rentrer dans leur patrie; et, le 25 avril suivant, il s'opposa à la loi proposée par Thuriot contre les prêtres insermentés. Le 10 août le fit disparaître de la scène politique, et il échappa, on ne sait trop comment, aux proscriptions de 1793 et 1794. Il ne reparut qu'après le 18 brumaire, et devint commissaire du gouvernement près le tribunal de cassation. A la fin d'avril 1800, Bigot de Préameneu passa au conseil-d'état, et, en cette qualité, il fit plusieurs rapports sur le code civil. La même année, il fut nommé membre de l'institut, et en mai 1804 il fut élu candidat au sénat conservateur; plus tard il reçut la croix de grand-officier de la Légion-d'Honneur et le titre de comte; enfin, il parvint au ministère des cultes après la mort de Portalis en janvier 1808, et il en exerça les fonctions jusqu'à la chute de Bonaparte. Quelques jours avant l'occupation de Paris par les troupes étrangères, il s'était retiré en Bretagne, et il resta sans emploi au retour du roi. Pendant les cent jours, sa place lui fut rendue sous le titre de *direction générale des cultes*. Il fut aussi appelé à la chambre des pairs. Après la seconde rentrée du roi, il fut définitivement écarté des affaires; mais il fut maintenu au nombre des académiciens par l'ordonnance royale qui réorganisa l'académie française en 1816. Bigot de Préameneu est mort le 31 juillet 1825, laissant : *Discours prononcé dans la séance publique, tenue par l'académie française pour la réception de l'évêque d'Hermopolis*, le 8 novembre 1822.

BILDERBEK (CHRISTOPHE-LAURENT), jurisconsulte hanovrien, et conseiller à Zell, traduisit en allemand l'excellent *Traité de la vérité de la religion chrétienne*, par Abbadie, avec des additions considérables. L'ouvrage d'Abbadie, justement estimé pour la force du raisonnement, a été accueilli en Allemagne comme dans le reste de l'Europe. Bilderbek mourut en 1749. On a aussi de lui des ouvrages de jurisprudence.

* BILDERDYK (GUILLAUME), un des poètes les plus féconds de l'Allemagne, né à Amsterdam, et mort en 1832 à Leyde, à l'âge de 82 ans, se fit recevoir docteur en droit dans cette dernière ville, et remporta à son début littéraire, en 1776, le prix de poésie que la société de Leyde avait proposé sous le titre de l'*Influence de la poésie sur l'art de gouverner un état*. En 1777, son poème intitulé : *Le véritable amour de la patrie*, et une *Ode* sur le même sujet furent encore couronnés. Bilderdyk fit paraître en 1779, une excellente traduction de l'Œdipe de Sophocle, et un recueil de pièces fugitives, intitulé : *Mes Loisirs*. La société de Leyde décerna, en 1780, le premier prix à son *Mémoire sur les rapports de la poésie et de l'éloquence avec la philosophie*, etc. On doit à cet auteur un grand nombre de productions qui ne sont pas toutes également estimées. Outre les traductions de quelques tragédies de Sophocle et le *Recueil de poésies diverses*, qu'il donna en 1799, nous citerons : | une *Traduction du Fingal d'Ossian*, 1803; | une *Imitation de l'homme des champs de Delille*, et quatre volumes de *Poésies fugitives*, 1804; | *Maladies des savans*, 1806, poème didactique; | *Les feuilles d'automne*, 2 vol., 1807; | trois volumes de *Tragédies*, 1807; | un *Poème sur le désastre de Leyde*; | une traduction des *Hymnes de Callimaque*; | *L'arrivée du roi au trône*, 1 vol. in-8°; | *Les fleurs d'hiver*, poésies parmi lesquelles on distingue *ses adieux*, 2 vol. 1811; | *Traité de géologie*; | *La délivrance de la Hollande*, poème fait en société, en 1814, avec son épouse Guillaume-Wilhelmine qui rivalisait de talent poétique avec lui. | Une ode au sujet du retour de Napoléon, intitulée : *Appel aux armes*,

mars 1815, qui trouva de l'écho dans les âmes hollandaises. | Un recueil *de poésies nationales*, 1815; | *Traité sur la botanique*, dont nous devons une traduction à M. Mirbel, membre de l'institut. Bilderdyk ne fut pas toujours à l'abri du malheur : lors des troubles politiques de la Hollande, en 1795, son attachement pour la maison d'Orange l'obligea de quitter sa patrie; il se retira en Allemagne, puis en Angleterre, où il donna des leçons de poésie en langue française, et revint dans sa patrie en 1799. Il ne fut guère plus heureux comme père, et la mort de onze enfans qu'il chérissait disposa son caractère à la mélancolie et tourna ses pensées vers la religion.

BILFINGER (GEORGES-BERNARD), théologien luthérien, né à Canstadt dans le Wurtemberg, en 1693, professa la philosophie à Pétersbourg et la théologie à Tubingen, où il mourut en 1750. On dit que toutes les personnes de sa famille naissaient avec 12 doigts et 12 orteils. Ce n'est pas ce qui distingua le plus Bilfinger. Ses écrits lui firent un nom en Allemagne. Le plus recherché est celui qui a pour titre : *Dilucidationes philosophicæ de Deo, anima humana, mundo et generalibus rerum affectionibus*. Il était partisan de Leibnitz et de Wolf. Les académies de Pétersbourg et de Berlin se l'associèrent.

* BILGUER (JEAN-ULRIC de), chirurgien suisse, né à Coire le 1er mai 1720, et mort le 6 avril 1796, termina à Paris ses études médicales qu'il avait commencées à Strasbourg, et alla se fixer en Prusse, où il fut nommé chirurgien en chef des armées. Il mérita l'estime de Frédéric II par son zèle, son humanité et les nouvelles lumières qu'il apporta dans cet emploi. Joseph II l'honora aussi de son amitié et lui envoya des lettres de noblesse, dont à la vérité il n'a pas fait usage. Il se fit une grande réputation par un écrit intitulé : | *Dissertatio inauguralis medico-chirurgica de membrorum amputatione rarissimè administrandâ aut quasi abrogandâ*, Berlin, 1761, in-4°, et qui a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe, notamment en français par Tissot et Goulin. On a encore de lui : | *Instructions sur les hôpitaux militaires*, en allemand, 1763, in-8°; | *Avis au public sur l'hypocondrie*, et plusieurs Mémoires sur les fièvres malignes, sur les blessures à la tête, etc., aussi en allemand. Bilguer était de plusieurs sociétés savantes.

* BILLARD (CLAUDE), sieur de Courgenay, né à Sauvigny, petite ville de la province de Bourbonnais, vers 1550, fut élevé dans la maison de la duchesse de Retz. Il prit d'abord le parti des armes, et, si on l'en croit, il se distingua dans plusieurs affaires; il obtint ensuite la place de conseiller et celle de secrétaire des commandemens de la reine Marguerite de Valois. Il a composé plusieurs tragédies, qui n'ont eu aucun succès, et qui n'en méritaient point. Il dédiait ses pièces aux seigneurs et aux dames de la cour les plus illustres; mais il n'eut pas à se louer de leur générosité. La retraite de la reine Marguerite lui fit perdre sa place, et son attachement pour cette princesse fut cause qu'il resta sans emploi. Il mourut vers 1618, âgé d'environ soixante-sept ans. On a de cet auteur les tragédies suivantes : | *Polyxène, Gaston de Foix, Mérovée, Panthée, Saül, Albouin et Genèvre;* elles ont été recueillies et imprimées à Paris, 1610, in-8°. | *Henri le Grand, tragédie avec des chœurs*, Paris, 1612, in-8°, réimprimée en 1808, in-8°, à l'occasion de la tragédie de M. Legouvé sur le même sujet. Billard est un des premiers poètes qui mirent sur la scène des événemens pris dans l'histoire nationale. Il dédia cette dernière pièce à Marie de Médicis; il a composé aussi : | *l'Eglise triomphante, poème héroïque en treize chants*, Lyon, 1618, in-8°. On lui attribue encore : *Carmina græca et latina in obitum ducis Joyosiæ* (le duc de Joyeuse), Paris, 1587, in-8°.

* BILLARD (PIERRE), né à Ernée dans le Maine en 1653, mort en 1726, à Charenton, chez son neveu qui en était seigneur, est auteur de la *Bête à sept têtes*, 1673, in-12, ouvrage dirigé contre les jésuites, et pour lequel l'auteur fut conduit à la Bastille, de là à Saint-Lazare, et ensuite à Saint-Victor. Il fut mis en liberté en 1699. Il avait aussi fait imprimer, avant sa détention, le *chrétien philosophe*, qui ne parut qu'en 1701. Billard était entré en 1671 dans la congrégation de l'Oratoire.

* BILLARD (JEAN-PIERRE), né en 1726, et mort à Vesoul, en 1790, membre de l'académie d'Arras et de la société royale de médecine, a publié en latin plusieurs ouvrages fort estimés : | *Histoire, analyse et propriétés des eaux minérales de Répes, près de Vesoul;* | *Plusieurs dissertations, principalement sur une fausse grossesse extraordinaire et sur un dégât aux ovaires;* | *Traité des différentes espèces de fièvre;* | *Sur les maladies du bas-*

ventre; | *Sur les maladies de la poitrine;* | *Sur les maladies des enfans et des vieillards, pratiques médicales;* | *Dissertations sur la nature, les propriétés et le choix des médicamens anti-septiques;* | *Commentaire sur le soixante-quatrième aphorisme d'Hippocrate* (3e section), *relatif aux propriétés du lait employé dans les différentes maladies.* La publication de la plupart de ses ouvrages est due aux soins de son fils, qui marche avec le plus grand succès sur les traces de son père.

* **BILLAUD-VARENNES** (François), né à La Rochelle, en 1762, et fils d'un avocat de cette ville, avait été destiné à l'état ecclésiastique. Il entra dans la congrégation de l'Oratoire, et professa quelque temps au collége de Juilly, mais son goût pour le théâtre lui fit perdre sa place. En 1785, il quitta l'habit d'oratorien et vint à Paris où il épousa une fille naturelle de M. de Verdun, fermier-général. Son caractère ardent, son esprit ambitieux lui firent embrasser avec ardeur en 1789 les nouvelles idées. Il débuta dans la carrière révolutionnaire par quelques brochures qui annonçaient déjà la férocité de son caractère, mais qui le laissèrent néanmoins dans l'obscurité jusqu'au 10 août 1792, où il fut du nombre de ceux qui envahirent de force la municipalité, et se déclarèrent de leur propre autorité magistrats du peuple. Il fut aussi un des principaux moteurs des massacres de septembre, et on le vit, revêtu de l'écharpe municipale, se mêler aux assassins, et leur adresser du haut d'un monceau de cadavres des harangues dont l'atrocité empêche d'apercevoir le ridicule. Nommé député de Paris à la Convention nationale, dès le mois de décembre il provoqua plusieurs fois le jugement de Louis XVI; enfin, trouvant que la discussion traînait trop en longueur, il fit une sortie virulente contre ceux qu'il appelait les *amis du tyran*, et proposa de briser la statue de Brutus placée dans la salle des séances, en disant : « Cet illustre Romain n'a pas balancé à détruire un tyran, et la Convention ajourne la justice du peuple contre un roi! » Il se prononça fortement contre l'appel au peuple, et vota la mort dans les vingt-quatre heures. A la nouvelle de la défection de Dumouriez en 1793, il soutint qu'on ne devait rien cacher au peuple. « C'est, dit-il, à la nouvelle de la prise de Verdun, qu'il s'est levé et qu'il a sauvé la patrie! » On se rappelle en effet que la nouvelle de la prise de Verdun était arrivée à Paris le 2 septembre. Billaud eut une grande part à l'insurrection du 10 mars 1793 et à la création du tribunal révolutionnaire. Envoyé en mission dans le département d'Ille-et-Vilaine, il écrivit à la Convention pour lui rendre compte de la position où se trouvait cette contrée, et lui demander de nouvelles troupes. Ces forces n'ayant pas été envoyées aussitôt, il accusa le conseil exécutif de pusillanimité et de trahison, et se hâta de retourner à la Convention pour lui rendre, disait-il, son énergie républicaine. A son arrivée dans l'assemblée, il tourna tous ses efforts contre les Girondins, et dénonça les généraux Custine, Houchard, etc., ainsi que la plupart des magistrats communaux avec lesquels il avait été en rapport dans sa mission. Ces accusations n'eurent point alors d'effet. Après la révolution du 31 mai, dirigée contre les Girondins, la commission des douze, organisée pour veiller sur les anarchistes, ayant fait arrêter Hébert, Billaud se joignit aux complices de ce scélérat pour obtenir sa liberté. Il se prononça avec fureur contre les députés que la commune de Paris voulait proscrire, et demanda que le décret d'accusation fût porté contre eux séance tenante. La Convention fut décimée, et depuis cette époque, Billaud-Varennes ne cessa plus de faire partie des comités, où presque tous ses rapports furent des actes d'accusation. Le 5 septembre, il appuya la demande faite par les sections de Paris d'une armée révolutionnaire, et le même jour il fit entendre ces paroles, contre les ex-ministres Clavières et Lebrun. « Il faut que le tribunal révolutionnaire s'occupe, toute affaire cessante, de les juger, et qu'ils périssent avant huit jours! » Ce fut sur sa motion que Marie-Antoinette fut envoyée à l'échafaud. Billaud fut chargé de faire adopter par la Convention le projet d'organisation du gouvernement révolutionnaire, et dès lors il ne songea plus qu'à accroître la puissance du redoutable comité dont il était un des meneurs. Il s'appliqua à détruire le pouvoir de la commune, en même temps qu'à renverser les factions d'Hébert, de Chabot, de Fabre d'Eglantine, qui disparurent tour-à-tour. Danton lui-même fut abattu; le comité triomphait, mais des élémens de discorde fermentaient déjà dans son sein. Robespierre s'irritait d'être obligé de partager la puissance, et la fête

de l'Etre suprême, votée sur sa demande, la loi du 22 prairial, présentée sans l'aveu du comité, annoncèrent cette direction nouvelle de l'ambition des tyrans. Il se forma dès lors deux partis dans le sein du comité de salut public; l'un, où figuraient Robespierre, Couthon et Saint-Just, commença l'attaque; et l'autre composé de Billaud-Varennes et de Collot-d'Herbois, appuyés par presque tous les membres du comité de sûreté générale, se tint sur la défensive. Bientôt arriva la journée du 9 thermidor (27 juillet) où Robespierre fut vaincu. Billaud, Collot-d'Herbois et Barrère qui s'était rallié à eux. avaient espéré conserver le pouvoir. Il n'en fut point ainsi; le cri *plus de Terreur* retentit dans toute la France, et les membres du comité de salut public ne furent point réélus dans les fonctions qu'ils occupaient depuis quatorze mois. Fouquier-Tinville, leur agent, porta sa tête sur l'échafaud, et les membres eux-mêmes, dénoncés de toutes parts, furent enfin mis en jugement devant la Convention, qui, sortie victorieuse d'une nouvelle attaque des anarchistes qui essayèrent de les délivrer, condamna les prévenus à la déportation. Billaud-Varennes et Collot-d'Herbois furent en conséquence envoyés à Cayenne, où on les sépara. Le premier, envoyé dans les déserts de Sinnamari, y retrouva, deux ans plus tard, les victimes du 18 fructidor qui lui témoignèrent une insurmontable horreur. Après un séjour de vingt ans dans les déserts de la Guyane, il parvint à s'enfuir en 1816, et se réfugia à New-Yorck, où il ne rencontra qu'horreur et mépris de sa personne. Il se rendit au bout de quelques mois à Saint-Domingue, où le président Péthion lui fit une pension dont il ne jouit que pendant un an, la mort l'ayant frappé au Port-au-Prince, vers la fin de 1819. Outre les rapports et les discours prononcés à la Convention, Billaud-Varennes a laissé quelques écrits dont les principaux sont : | *Plus de ministres ou point de grâce, avertissement donné aux patriotes français*, etc., 1790, in-8°; | *Despotisme des ministres de France*, 1790, 3 vol. in-8°; | *l'Acéphalocratie, ou le gouvernement fédératif démontré le meilleur de tous*, 1791, in-8°; | *Question du droit des gens : les Haïtiens possèdent-ils les conditions requises pour obtenir la ratification de leur indépendance*, in-4°, Port-au-Prince, 1818. On a publié sous son nom à Paris, en 2 vol. in-8°, 1821, des Mémoires qui ne sont pas de lui.

* **BILLAUDEL** (Jean-Baptiste), né le 25 janvier 1754, à Servon près de Sainte-Menehould, fut un des prêtres les plus actifs et les plus zélés pour les intérêts de la religion. Il reçut les ordres en 1779, fut employé dans diverses places avant la révolution, quitta alors la France et voyagea dans les Pays-Bas et la Westphalie : mais, animé d'une ardeur qui ne lui permettait pas de songer aux périls dont il allait être menacé, il revint en 1795 dans son pays, et exerça en secret son ministère dans les diocèses de Cambrai, d'Arras, de Noyon et de Laon. Il se livra ensuite au travail des missions; plusieurs fois il faillit être arrêté : la Providence veillait sur des jours aussi précieux. En 1797, il forma le séminaire de Menneville, qui fut dirigé par l'abbé Labrusse; il créa à Laon un pensionnat qu'il dirigea quelque temps lui-même; il s'occupa beaucoup de l'établissement des écoles ecclésiastiques. Devenu curé de Liesse, il ne discontinua point l'œuvre si difficile, mais si utile des missions : il établit encore des maisons de piété et d'éducation chrétienne; sa vie fut très active et entièrement consacrée au service de la religion. Il mourut le 22 novembre 1827. Ces détails sont extraits d'une notice qui a été faite à Soissons, et qui renferme l'histoire de quelques autres pieux ecclésiastiques.

BILLAUT (Adam), connu sous le nom de *Maître Adam*, menuisier de Nevers, sous la fin du règne de Louis XIII, et au commencement de celui de Louis XIV, fut appelé par les poètes de son temps *le Virgile au rabot*. Il versifia au milieu de ses outils et de ses bouteilles. Le cardinal de Richelieu et le duc d'Orléans lui firent des pensions. Ses *Chevilles*, in-4°, son *Villebrequin*, son *Rabot*, in-12, etc. eurent beaucoup de cours. On y trouve, parmi un grand nombre de platitudes, quelques vers heureux. Il mourut en 1662 à Nevers, qu'il n'avait pas voulu quitter pour le séjour de Versailles : il pensait sainement sur les grandeurs.

* **BILLECOCQ** (Jean-Baptiste-Louis-Joseph), né à Paris le 31 janvier 1765, et mort en 1829, était avocat au moment où la révolution éclata en France, et fit preuve plusieurs fois d'une grande sagesse et d'un talent distingué qui brilla surtout dans la défense du marquis de Rivière, accusé, lors du célèbre procès de Georges Cadoudal, d'avoir voulu atten-

ter aux jours du premier consul. Sous l'empire, Billecocq fut nommé suppléant au corps législatif; mais il n'y siégea jamais. Il composa un grand nombre d'ouvrages qui lui assignent dans la littérature un rang aussi distingué qu'au barreau. Les principaux sont : | *Voyage au Thibet par le père Andrada, et par Boyle, Turner et Poronguir*, traduit de l'anglais, 1796, in-8°. | *Voyages chez différentes nations sauvages de l'Amérique septentrionale par J. Lelong*, traduction avec des notes, 1794, in-8°; | *Voyage de la Chine à la côte nord-ouest d'Amérique par le capitaine Meares*, traduit de l'angl. 1795, 3 vol. in-8° et atlas in-4°; | *Conjuration de Catilina, par Salluste*, nouvelle traduction, 1795, in-16; | *Voyage du lieutenant H. chez les sauvages, habitans du nord de l'Amérique*, 1797, in-18; | *Voyage de Néarque des bouches de l'Indus jusquà l'Euphrate*, traduit de l'anglais; | *De la Religion chrétienne, relativement à l'état, aux familles et aux individus*, in-8°, 3e édit. 1824; cet ouvrage est rédigé dans un très bon esprit. | Enfin diverses brochures sur des sujets de circonstance, telles que celle sur la guerre d'Espagne de 1823, etc.

* BILLEREY (CLAUDE-NICOLAS), né vers 1667, à Besançon, professeur en médecine à l'université de cette ville, est auteur d'un *Traité sur la maladie pestilentielle qui dépeuplait la Franche-Comté en* 1707, Besançon, 1721, in-12; et d'un *Traité du Régime*, 1748, in-12. Il a laissé plusieurs autres ouvrages manuscrits : on en conserve un à la bibliothèque publique de Besançon, intitulé : *Tractatus medicamentorum simplicium ex regno animali, vegetabili, et minerali, depromptorum, quorum nomina, descriptiones, virtutes, præparationes et usus in medicina descripta sunt et picta, à Cl. Nic. Billerey*, 2 volumes in-4°. L'auteur de l'*Histoire abrégée du comté de Bourgogne* dit que Billerey était savant dans les mathématiques et l'astronomie, qu'il possédait plusieurs talens agréables, et qu'il parlait avec facilité le grec, le latin, l'italien, l'espagnol, l'allemand et l'anglais. Il est mort en 1759, âgé d'environ quatre-vingt-douze ans.

BILLI (JACQUES de), né à Guise en 1534, dont son père était gouverneur, mourut à Paris, chez Génébrard son ami en 1581, à 47 ans. Il possédait deux abbayes. On a de lui plusieurs écrits en vers et en prose, et surtout des traductions des Pères grecs en latin. Les plus estimées sont celles de saint Grégoire de Nazianze, de saint Isidore de Péluse et de saint Jean-Damascène. Peu de savans ont mieux possédé la langue grecque. Il se distingua dans d'autres genres. Il composa quelques poésies françaises, 1576, in-8°, et donna de savantes *Observationes sacræ*, 1585, in-fol. Sa vie a été écrite en latin par Chatard, Paris, 1582, in-4°. On la trouve aussi à la fin des Œuvres de saint Grégoire de Nazianze, de l'édition de 1583.

BILLI (JACQUES de), jésuite, né à Compiègne en 1602, mort à Dijon en 1679, à 77 ans, a publié un grand nombre d'ouvrages de mathématiques, dont l'*Opus astronomicum*, Paris, 1661, in-4°, est le plus connu.

BILLICK (EVERARD), né au village de ce nom, dans l'évêché de Munster, vers la fin du 15e siècle, entra dans l'ordre des carmes, fut professeur en théologie à Cologne, et provincial dans son ordre. Il résista avec courage aux efforts que fit l'archevêque Herman de Weyden, pour introduire le luthéranisme dans son diocèse. Il réfuta le livre *De la réformation* de Mélanchthon, etc. Il fut député à l'empereur au nom du clergé et de l'université de Cologne pour représenter les désordres qui régnaient dans cette ville; il parla avec tant de force, que l'empereur déclara l'archevêque apostat déchu de la dignité électorale. Ce même prince l'employa en différentes conférences tenues à Worms, à Augsbourg et à Ratisbonne. Le nouvel archevêque de Cologne, Adolphe de Schauwenburg, allant au concile de Trente en 1551, le prit pour son théologien; il y parut avec distinction. De retour dans son pays, il employa son crédit auprès de la régence de Cologne pour y faire admettre les jésuites, qui y vinrent à propos pour s'opposer aux progrès de l'hérésie. Le nouvel archevêque le fit son vicaire-général et son suffragant. Il mourut avant de prendre possession de cette dignité en 1557. On a de lui quelques ouvrages de controverse, et une oraison sur la circoncision de Notre-Seigneur, qu'il prononça au concile de Trente, et qui se trouve dans les conciles du Père Labbe, tome 14e. Il avait fait une *Histoire du concile de Trente*, qui est restée manuscrite chez les Pères carmes à Cologne. Ce sont des mémoires de ce qui s'était passé sous ses yeux au concile : ils méritent de voir le jour.

BILLON (FRANÇOIS de) vivait à Rome

dans le 17[e] siècle, avec la qualité de secrétaire du cardinal Jean du Bellay-Langey. On écrivait beaucoup de son temps pour et contre le beau sexe. Billon prit sa défense dans un ouvrage allégorique, intitulé : *La forteresse inexpugnable de l'honneur et vertu des Dames, divisée en quatre bastions*, Paris, 1555, in-4°, réimprimé en 1564 sous un nouveau titre. Il s'est fait plusieurs éditions de cette production originale, l'une des plus extravagantes qu'ait enfantées l'esprit humain, et qui, par cela même, a valu à son auteur une espèce de célébrité que personne sans doute ne sera jaloux de lui ravir.

BILLOT (Jean), prêtre du diocèse de Besançon, né à Dôle en Franche-Comté, l'an 1709, est connu par des *Prônes* qu'il composa *pour les dimanches et fêtes principales de l'année*, souvent réimprimés, et dont la meilleure édition est celle de Lyon, 1785, 5 vol. in-12 : ils ont été traduits en allemand, Augsbourg, 1774, 4 vol. in-8°. Il est mort à Macherans, diocèse de Besançon, en 1767.

BILLUART (Charles-René), théologien, né le 8 janvier 1685, à Revin, petite ville sur la Meuse, à trois lieues de Rocroi, entra dans l'ordre des dominicains où il enseigna avec réputation la théologie, et fut trois fois provincial. Il mourut à Revin le 20 janvier 1757. On a de lui un *Cours de Théologie*, Liége, 1746-1751, 19 vol. in-8°; il a été réimprimé à Venise et Wurtzbourg en 5 vol. in-fol. Le Père Billuart s'attache plus à la morale qu'à la théologie scolastique et à la théologie dogmatique; il y défend avec vivacité les différens sentimens de son ordre. Sa théologie aurait été plus généralement utile, s'il avait suivi le conseil d'un de ses plus savans confrères, de Melchior Canus (*De Locis Theol. lib.* 8. *cap.* 5). *Pro fide, etiam cum vitæ discrimine, pugna sit : pro his quæ fidei non sunt, sit pugna si ita placet, sed incruenta sit tamen.* Cette Théologie est devenue excessivement volumineuse par les thèses sur l'Ecriture sainte et l'histoire ecclésiastique, qu'il y a insérées, et qu'il a empruntées en grand nombre de son confrère le Père Alexandre. Ces thèses sont omises dans l'*Abrégé* qu'il a donné de son *Cours de théologie*, Liége, 1754, 6 vol. in-8°. Le Père Billuart a encore donné différentes dissertations, la plupart relatives aux opinions scolastiques.

* **BILLY** (Nicolas-Antoine de), abbé, né à Vesoul en 1753, mort à Besançon, en 1825, était grand-vicaire de l'évêché de Langres, lorsque la révolution le força d'émigrer. En 1808, il fut nommé professeur d'histoire de la faculté des lettres de l'académie de Besançon. Il a laissé une *Histoire de l'université du comté de Bourgogne*, Besançon, 1814, 2 vol. in-4°; et des *Sermons*.

* **BILON** (Hippolyte), médecin et professeur des hôpitaux civils et militaires, et de la faculté des sciences de Grenoble, né en 1780 dans cette ville, se fit recevoir docteur à Paris en 1803, et revint à Grenoble où il professa la physiologie, et ensuite la physique à la faculté des sciences, jusqu'à sa mort arrivée le 19 octobre 1824. On a de lui | sa thèse inaugurale sur *la douleur*, | celle qu'il soutint à Montpellier *sur l'ensemble de la médecine*, | plusieurs articles du *Dictionnaire des sciences médicales*; | *un éloge historique de Bichat*, et plusieurs ouvrages manuscrits.

* **BILOTTA** (Octave), a publié une | *Vie de Barthélemy Camérarius*; et | une *Dissertation historique sur la patrie de saint Janvier*, Naples, 1636, in-fol.

* **BILOTTA** (Vincent), secrétaire et camérier intime de Paul V, mort à Bénévent au 17[e] siècle, a laissé des *Odes* ou *Canzoni*, et une *Tragi-comédie*, Naples, 1638.

BILSON (Thomas), évêque de Worcester, l'un des écrivains les plus clairs, et les plus élégans de son temps, fut chargé conjointement avec Miles Smith de la révision de la *traduction de la Bible* en anglais faite sous le règne de Jacques I[er]. Il fut un des plus ardens champions de l'église anglicane, et mourut en 1616. Il a laissé quelques ouvrages. Le plus célèbre de tous est celui qu'il publia en 1604, *sur la descente de J.-C. aux enfers*, ou *Tableau des souffrances de J.-C. pour la rédemption du genre humain.*

BINER (Joseph), jésuite allemand, mort vers l'an 1778, a donné un ouvrage excellent, intitulé *Apparatus eruditionis ad jurisprudentiam præsertim ecclesiasticam, partes XIII*. La cinquième édition en a été faite à Augsbourg, 1766-1767, en 7 vol. in-4°. Ce sont des annales pleines de recherches, et de faits qu'on ne trouve pas ailleurs, au moins rassemblés comme dans cet ouvrage.

BINET (Etienne), jésuite, né à Dijon en 1569, mort à Paris en 1639, publia des *Vies des Saints*, et d'autres ouvrages écrits d'un style diffus et incorrect. Son *Essai sur les merveilles de la nature*,

in-4°, publié sous le nom de *René-François*, est le plus estimé.

BINET (François), disciple de saint François de Paule, mort à Rome en 1520, imita les vertus de son maître.

* BINET (Claude), né à Beauvais, dans le 16e siècle, fit ses études à Paris, où il fut reçu avocat au parlement. Admirateur de Ronsard, il devint son ami : la confiance la plus entière régnait entre eux, et ce fut Binet que Ronsard choisit pour donner une édition complète de ses œuvres; il en retrancha les satires que Ronsard avait composées contre les vices de la cour de Charles IX. Dès 1573, il avait publié diverses poésies à la suite des *Œuvres de Jean de la Péruse*, Paris, in-16. On trouve aussi quelques pièces de sa façon dans le *Recueil sur la Puce de Mlle. des Roches*, et dans celui *sur la Main de Pasquier*. On trouvera, dans les *Bibliothèques* de Lacroix-du-Maine et Duverdier, la liste des autres petites pièces qu'il avait composées en différentes circonstances. Son *Discours de la Vie de Pierre Ronsard*, Paris, 1586, in-4°, contient beaucoup de particularités curieuses. Binet a traduit en vers français, du latin de Jean Dorat, les *Oracles des douze Sibylles extraits d'un livre antique, avec les figures des Sibylles, portraicts au vif par Jean Rabel*, Paris, 1586, in-fol. — Jean BINET, son oncle, mort avant 1573, passait pour habile jurisconsulte, et faisait des vers latins et français.—Pierre BINET, son frère, cultivait aussi la poésie. On conjecture qu'il mourut vers 1584, dans un âge peu avancé. On a de celui-ci : | trois sonnets; | un poème de *la Truite*, adressé à Ronsard; | le *Vœu du Pêcheur à Neptune*, et quelques autres pièces françaises et latines, dans l'ouvrage de son frère, intitulé : *les Plaisirs de la vie rustique*, Paris, 1583.

* BINET (René), ancien recteur de l'université de Paris, né le 23 janvier 1732, à Notre-Dame du Thill, diocèse de Beauvais, fit ses études avec succès au collége de Sainte-Barbe, et fut nommé professeur, d'abord à l'Ecole militaire, ensuite au collége Duplessis, où il enseigna la rhétorique jusqu'en 1793, époque de la suppression des colléges. Il perdit en même temps la place de recteur de l'université. Dévoué à l'instruction publique, il accepta alors une modeste chaire de grammaire à l'école centrale du Panthéon; enfin il fut nommé proviseur du lycée Bourbon à Paris, où il est mort le 31 octobre 1812. On lui doit | une bonne *traduction* des *Œuvres d'Horace*, avec le texte en regard, 1783, 2 vol. in-12; 4e. édition revue par Jannet, Paris 1786, 2 vol. in-12; *Valère Maxime*, traduit du latin en français, 1796, 2 vol. in-8°; | une *traduction* des *Œuvres de Virgile*, avec le texte en regard, 1805, 4 v. in-12 : c'est la meilleure traduction que nous ayons de ce poète; | *Histoire de la décadence des mœurs chez les Romains*, traduite de l'allemand de Meiners, 1795, in-12.

* BING (Jean), amiral anglais, célèbre par ses malheurs, était fils de l'amiral Bing, mort en 1733, à 70 ans, dont on a imprimé l'*Expédition en Sicile*, dans les années 1718, 19 et 20, petit vol. in-12. Il se montra digne de son père dans plusieurs courses maritimes. Parvenu aux premiers grades de la marine militaire, il fut envoyé en 1756 contre l'escadre de France, commandée par la Galissonnière, pour empêcher la prise de Mahon. Il y eut un combat le 20 mai. Le chef de la flotte anglaise fut obligé de se retirer, et dès qu'il fut arrivé à Londres, on demanda sa tête au conseil de guerre, qui le condamna unanimement à être arquebusé. La sentence confirmée par le conseil du roi, fut exécutée le 14 mars 1757. On lui reprochait d'avoir relâché en Portugal pour vendre différentes marchandises d'Angleterre, dont ses vaisseaux étaient chargés; de n'avoir canonné que de loin, et de ne s'être pas assez approché du vaisseau amiral de France.

* BING (Jean-Baptiste), (1) israélite, naquit à Metz en 1759. Après avoir fait de bonnes études dans la langue hébraïque juive, il traduisit le *Phédon* qu'il publia à Berlin; sa traduction allemande fit une sensation assez grande. Les juifs de Metz ayant été attaqués par M. Aubert-Dubayet, Bing y répondit dans une *Lettre de Jean-Baptiste, juif de Metz, à l'auteur anonyme d'un écrit intitulé : le Cri d'un citoyen contre les Juifs*, Metz, 1788, in-8°; son livre a été cité par Mirabeau, dans sa *Monarchie Prussienne*, et par l'abbé Grégoire, dans son discours sur cette question proposée par l'académie de Metz : *Déterminer les moyens d'opérer la régénération sociale et politique des Juifs*, discours qui remporta le prix. Bing a aussi donné une traduction de l'hébreu en français d'une *Elégie* de Juda Levi *sur les ruines de Sion*. Il mourut en 1805.

(1) Est le même que Behr-Bing.

BINGHAM (Joseph), savant anglais, dont nous avons un ouvrage sous ce titre : *Origines ecclésiastiques*, en anglais, Londres, 1708-22, 8 vol. in-8° : ibid. 1726, 2 vol. in-fo. Il a été traduit en latin, Hall, 1724, et années suivantes, 11 tomes en 6 vol. in-4°. Cet ouvrage est plein de recherches, mais aussi plein de préjugés et de mauvaise critique contre les dogmes, la liturgie et la discipline de l'Eglise catholique. Comme on avait déjà répondu à la plupart de ses critiques, et qu'elles sont d'ailleurs de la plus mince considération, il est difficile de ne pas soupçonner l'auteur de quelque mauvaise foi. Il mourut le 17 août 1723. On a encore de lui quelques autres ouvrages en anglais. | *Apologie des Réformes de France*, in-8°; | *Pratique de l'Eglise dans le Sacrement de Baptême*, 1712; | *Sermons sur la miséricorde de Dieu envers les pénitens.*

* **BINGHAM** (Georges), théologien anglican, né d'une famille noble en 1715, à Melcomb-Bingham, dans le comté de Dorset, et mort en 1800, à Pimpern, dont il était recteur. Son fils, Peregrine Bingham, a publié, en 1804, en 2 vol. in-8° : *Dissertations, Essais et Sermons de G. Bingham*, etc. précédés d'une *Notice sur sa Vie.* Les principaux écrits dont se compose ce recueil, sont : | *Traité sur le Millenium*, ou *l'Opinion des millénaires*, 1772, sans nom d'auteur; | *Défense de la doctrine et de la liturgie d'Angleterre, à l'occasion de l'apologie de Théophile Lindsay*, 1774; | *Dissertationes apocalypticæ.* Bingham y prétend que ce livre est l'ouvrage de St. Jean l'Evangéliste; que ce n'est point le pape, mais Mahomet qui est l'Ante-Christ; que Constantinople, et non Rome, est la Babylone des prophéties; que le *Millenium* n'est pas encore commencé, mais qu'il doit s'accomplir. C'était un théologien aussi zélé que savant, et qui joignait à beaucoup de candeur quelque disposition à l'enthousiasme.

BINI (Séverin), *Binius*, chanoine de Cologne, mort le 14 février 1641, donna en 9 vol. une *édition des conciles* en 4 vol. in-folio; puis en 1618, une autre en 9 vol. et une 3e en 1638, 10 vol. Elle a été effacée entièrement par celles qui ont paru après. *Voyez* LABBE.

* **BINOS** (l'abbé de), né à Saint-Bertrand de Comminges, était avant la révolution, chanoine de Saint-Bertrand. Il mourut en 1803 âgé de 74 ans. On a de lui un *Voyage par l'Italie en Egypte, au mont Liban, en Palestine ou Terre-Sainte*, 1787, 2 vol. in-12, traduits en allemand, Breslau, 1788, in-8°.

BINSFELD (Pierre), chanoine, évêque titulaire d'Azot et suffragant de Trèves, après avoir édifié l'Eglise par la régularité de ses mœurs, par son zèle et ses travaux, mourut à Trèves en 1606. Il a composé | *Enchiridion Theologiæ pastoralis*, Douai, 1667; ouvrage peu recherché aujourd'hui, parce qu'il en a paru de meilleurs depuis sur cette matière. | *Commentarius de Simonia*, Trèves, 1605, in-12, estimé. | *Tractatus de confessionibus maleficorum et sagarum*, Cologne, 1623 : ouvrage entrepris dans un temps où l'on parlait beaucoup de sorciers; il n'y manque point de critique pour un siècle où l'on était trop crédule sur les maléfices; mais il n'en aurait pas assez aujourd'hui que l'on est peut-être trop incrédule sur cette matière. (*Voyez* BRUN (le), HAEN, SPE, etc.) | Un Traité *De Tentationibus*, plein d'avis sages, utiles et consolans, fruit de l'expérience et de l'étude des cœurs.

BIOERNSTAHL (Jacob-Jonas), né à Rotarbo en Sudermanie, en 1731, lutta contre l'indigence pour faire ses études, s'appliqua particulièrement aux langues orientales, et se fit connaître en 1763 par la première partie de son *Dialogus hebraïcus ex arabica dialecto illustratus.* Il entra ensuite en qualité de précepteur chez le baron de Rudbeck, maréchal de la cour de Suède, parcourut une partie de l'Europe avec ses élèves, et à son retour fut nommé professeur adjoint des langues orientales à Upsal, professeur de philosophie en 1776, et professeur des langues orientales et grecque en 1779, à Lunden. Ayant entrepris par ordre du roi un voyage en Turquie, il mourut à Salonique le 12 juillet 1779. On a de lui des *Lettres écrites durant le cours de ses voyages*, en suédois, traduites en allemand par M. Groskurd, Leipsick, 1779, 3 vol. in-8°; et *Suite* de ces *Lettres*, 1781, in-8°. Les premières présentent des choses intéressantes et des jugemens impartiaux. On y trouve des anecdotes curieuses touchant Voltaire, qu'il avait vu à Ferney : la *Suite*, publiée après sa mort, mérite peu d'être lue : soit que les éditeurs aient altéré ces écrits *Posthumes*, comme il n'arrive que trop souvent; soit que le voyageur se soit lassé d'être sage et équitable : ses dernières relations sont remplies de jugemens faux, satiriques, ca-

lomnieux, dictés surtout par l'esprit de secte, et de préventions aussi ridicules qu'injustes contre les catholiques. Rien n'égale la légèreté avec laquelle le rapide voyageur (car il ne fait qu'arriver, regarder tout et partir) prononce pour ou contre un livre, pour ou contre un ouvrage de l'art. On peut en juger par la surprise qu'il témoigna de voir *à Cologne, dans l'église de Saint-Pierre, le Christ peint la tête en bas, chef-d'œuvre de Rubens.* Il faut être bien superficiel ou bien étourdi pour ignorer que c'est saint Pierre qui est peint dans cette attitude, et que c'est ainsi que son martyre est toujours représenté.

BION, de Smyrne, poète bucolique grec, sous Ptolémée Philadelphe, florissait l'an 288 avant J.-C. Moschus, son disciple, dit qu'il mourut de poison. Ses *Idylles* offrent des images champêtres, rendues avec beaucoup de délicatesse, une poésie douce et facile, un style pur et élégant. Elles ont été traduites en vers, par Longepierre, en 1686, in-12, peu commun. La traduction est à peine lisible, mais elle contient d'excellentes remarques : l'édition de Commelin, 1604, in-4°, est estimée. Bion a aussi été traduit en vers par Poinsinet de Sivry, à la suite de son Anacréon, et en prose, par M. Monlonnet de Clairfons, avec sa traduction d'Anacréon, et par M. Gail, 1795, in-18.

BION, philosophe grec de Borysthène, disciple de Cratès, puis cynique, s'adonna à la poésie, à la musique, et prononça un grand nombre de sentences, les unes ingénieuses, les autres vides de sens, comme tous ces moralistes de fantaisie, qui prêchent sans sanction et sans principes bien affermis. Quelqu'un lui ayant demandé quel était de tous les hommes le plus inquiet, — *Celui qui veut être le plus heureux et le plus tranquille*... Il disait en parlant du mariage : Qu'*une femme laide était un supplice pour son mari*, et que *si une belle était un sujet de plaisir, c'était moins pour lui que pour ses voisins*... Un envieux lui paraissant avoir l'air triste et rêveur, il lui demanda *si sa tristesse venait de ses propres malheurs ou du bonheur des autres ?* « L'impiété était, selon lui, une mauvaise » compagne de la sécurité, parce qu'elle » la trahissait presque toujours. » C'est peut-être la plus sensée de ses maximes ; il la vérifia, dit-on, à sa mort. Etant sur mer avec des pirates qui disaient qu'ils étaient perdus si on les reconnaissait : — *Et moi aussi*, leur répondit-il, *si on ne me connaît pas.* Il n'y a presque pas une seule sentence de ces anciens sages où il n'y ait quelque trait de vanité et d'orgueil... Une maxime utile et pratique, mais que la philosophie profane ne réalisera jamais, était celle qu'il donnait à ses disciples : *Quand vous écouterez avec la même indifférence les injures et les complimens, vous pourrez croire que vous avez fait des progrès dans la vertu*... Il trouvait quelque chose de contradictoire dans les funérailles : *On brûle les gens*, disait-il, *comme s'ils étaient insensibles, et on les pleure comme s'ils étaient sensibles.* Sophisme ou calembourg peu digne d'un sage... Il quitta le manteau et la besace de cynique, pour suivre les leçons de Théodore, surnommé l'*Athée*, et enfin de Théophraste : métamorphoses qui n'ont rien d'étonnant pour qui connaît la capricieuse mobilité de ces prétendus sages. On dit qu'à la mort il reconnut ses impiétés, et en demanda pardon à Dieu. Il recherchait les applaudissemens par les plus puériles extravagances. On rapporte qu'étant à Rhodes, il fit habiller des matelots en écoliers, et se donna en spectacle avec cette brillante suite. Bion florissait l'an 276 avant J.-C. — Il ne faut pas le confondre avec un autre BION, de la secte de Démocrite, et mathématicien d'Abdère. Celui-ci est le premier qui conjectura qu'il existait certaines régions où les jours et les nuits duraient six mois.

BION (NICOLAS), mécanicien et ingénieur pour la construction des instrumens de mathématiques et des globes, mourut à Paris en 1731, à 81 ans. On a de lui | *De la construction et des usages des Instrumens de Mathématiques*, Paris, 1752, in-4°. | *De l'usage des globes et des sphères*, Paris, 1751, in-8° ; | deux bons traités publiés par son fils.

BIONDO. *Voyez* BLONDUS.

BIRAGUE (CLÉMENT), graveur en pierres fines, passe pour le premier qui ait trouvé le moyen de graver sur le diamant. Cet artiste était Milanais. Il vécut long-temps à la cour de Philippe II, roi d'Espagne.

BIRAGUE (RÉNÉ de), né à Milan d'une maison noble et ancienne, se retira en France, où François Ier le fit conseiller au parlement de Paris, puis surintendant de la justice. Charles IX lui donna la charge de garde-des-sceaux en 1570, et celle de chancelier de France en 1573.

Grégoire XIII honora Birague du chapeau de cardinal, à la prière de Henri III, qui le déchargea des sceaux. Il avait été marié avant son entrée dans l'état ecclésiastique. Il disait ordinairement qu'*il était cardinal sans titre, prêtre sans bénéfice, et chancelier sans sceaux;* mais en cela il n'y avait qu'un jeu de mots; car il n'était point prêtre sans bénéfice, puisqu'il était évêque de Lavaur, abbé de Flavigni, de St.-Pierre de Sens. Ce cardinal mourut en 1583.

BIRCH (Thomas), né à Londres le 23 novembre 1705, de parens quakers, docteur en théologie à Aberdéen en 1753, pasteur de Debden dans la province d'Essex, mourut le 9 janvier 1766. Il est particulièrement connu par son *Dictionnaire historique et critique*, en anglais, 10 vol. in-fol., 1734 à 1741, traduit en grande partie de Bayle. On peut dire de cette compilation, comme de tous les ouvrages de ce genre : *sunt bona, sunt quædam mediocria, sunt mala plura.* On a encore de lui | *Vie de Bayle*, 1744, in-8°; | *Portraits des personnes illustres de la Grande-Bretagne*, gravés par Houbraken, avec leurs *Vies*, 1747-1752, 2 vol. in-fol.; | *Mémoires sur le règne de la reine Elizabeth*, 1754, 2 vol. in-4°; | *Histoire de la Société royale de Londres*, dont il avait été secrétaire, 1756, 4 vol. in-4°.

BIRCK. *Voyez* BÉTULÉE.

* **BIREN** (Jean-Ernest de), duc de Courlande et de Semigalle, naquit en 1687, et était, dit-on, petit-fils d'un palfrenier du duc de Courlande, Jacques III, et fils d'un paysan de ce duché, nommé Buhren. Malgré la bassesse de son origine, il forma des projets extraordinaires d'élévation, et s'éleva en effet au comble des honneurs et de la puissance. Après quelques premières tentatives de fortune assez infructueuses, il s'insinua à la cour d'Anne Ivanowna, duchesse de Courlande. Son esprit et son extérieur agréable lui acquirent toutes les faveurs de cette princesse; il ne put néanmoins se faire admettre parmi la noblesse qui le rejeta avec dédain. Lorsqu'Anne monta sur le trône de Russie, en 1730, on lui imposa la condition de ne point appeler son favori auprès d'elle; mais malgré sa promesse, elle ne tarda point à mander Biren, qui parut triomphant à la cour et se promit bien de se venger des grands, auxquels il avait fait ombrage. Cependant pour ne pas trop aigrir les esprits, il feignit d'abord de ne se mêler de rien; mais peu à peu, il s'insinua dans les affaires, et au bout de deux ans il gouverna l'état et sa souveraine elle-même. Il obtint les titres et les places les plus honorables, et devint enfin duc de Courlande en 1737 : il fut reconnu en cette qualité par cette même noblesse qui l'avait dédaigné, et gouverna ce pays sans quitter la cour de l'impératrice. Si Biren eût voilé son origine par quelques vertus, on eût pu ne pas murmurer d'une si grande puissance : il avoit mis en vigueur toutes les parties de l'administration, et prouvé des talens; mais sa cruauté ternira toujours sa mémoire. Le nombre des victimes sacrifiées à sa vengeance est innombrable : la famille des Dolgoroucki, une des plus illustres de Russie, fut presque tout entière immolée à sa jalousie; les princes Vasili et Ivan, qui avoient eu le plus de crédit, furent roués vifs; deux autres furent écartelés; trois eurent la tête tranchée. Le nombre des infortunés qu'il fit exiler en Sibérie s'élève, dit-on, à plus de vingt mille. L'impératrice ellemême ne pouvoit calmer ses fureurs. Elle s'occupa cependant de sa fortune jusqu'au lit de la mort, et lui donna par son testament la tutelle du jeune Ivan, désigné pour lui succéder. Après la mort de la czarine, Biren fut solennellement déclaré régent par tous les ordres de l'état. Son ambition s'accrut avec sa puissance : il osa porter ses vues jusqu'au trône de Russie, et formait le projet d'y placer sa postérité, en faisant épouser à son fils aîné la princesse Elizabeth, fille de Pierre I, et à sa fille le duc de Holstein, depuis Pierre III. Une seule nuit renversa tous ses plans. Le maréchal de Munich, autre intrigant de cour, mécontent du régent, forma une conspiration pour faire passer la régence à la duchesse de Brunswick, mère du jeune czar. Biren fut arrêté dans son lit, enchaîné et conduit à la forteresse de Schlusselbourg. Une sentence le déclara criminel d'état. Il fut dépouillé de tous ses biens, et conduit avec sa famille à Pelim en Sibérie, où on l'enferma dans une prison dont Munich avoit donné le plan. Un an après, une nouvelle révolution plaça Elisabeth sur le trône, renversa Munich et adoucit le sort de Biren, à qui il fut permis d'aller s'établir à Jaroslaw. Par un de ces coups de la Providence, qui peut aussi punir l'oppresseur dont

elle a fait l'instrument de sa justice, Munich, exilé à son tour, alla occuper la prison qu'il avoit fait bâtir pour son ennemi. Lorsque Pierre III monta sur le trône, près de 30 ans après, il rappela ces deux rivaux, et Biren reparut à la cour. Ce caractère irascible n'était pas adouci par l'infortune. Irrité de ce que Pierre ne lui rendait pas son duché de Courlande, il se joignit au parti qui renversa ce prince et plaça Catherine II sur le trône. Cette princesse lui rendit la Courlande. Il gouverna ce pays avec assez de modération, et vécut loin des affaires jusqu'à l'époque de sa mort, arrivée à Mittau en 1772. Quatre ans après, Catherine enleva la Courlande à Pierre son fils qui lui avait succédé.

*BIRÉ (Pierre) était avocat du roi au présidial de Nantes, dans le 16e siècle. Il n'est connu dans la littérature que par deux ouvrages. Le dernier qu'il publia en 1593, est un catalogue des alliances généalogiques de la maison de Lorraine, qu'il fit imprimer à Nantes, en un vol. in-4°. Le premier qu'il avait publié dès 1580, en un vol. in-4°, aussi à Nantes, et qui eut une 2e édition en 1637, est curieux et rare; il porte pour titre: *Epimasie, ou gazette d'Aletin le martyr, contenant l'origine, l'antiquité, noblesse et sainteté de la Bretagne Armorique, et principalement de Nantes et de Rennes.*

* BIRGER de BIELBO, comte du palais et régent de Suède, né vers l'an 1210, de l'illustre famille des Folkungar, la plus puissante du royaume, avait épousé en 1236, Ingeborg, sœur du roi Eric le Bègue, et obtint en 1238 la charge de *jarl*, répondant à celle de comte ou maire du palais. Une expédition heureuse contre les Danois, qui assiégeaient Lubek, avait fait connaître ses talens comme guerrier, et le fit choisir par son souverain pour aller soumettre les Tavastiens, peuple de la Finlande, encore plongés dans l'idolâtrie, et dont les pirateries étaient un fléau pour la Suède. Birger fut victorieux, et acheva la conquête et la conversion au christianisme d'un pays où le roi saint Eric avait, le premier, fait connaître la foi. Le roi de Suède mourut pendant cette expédition, et les états nommèrent pour lui succéder Valdemar, fils de Birger, âgé de 13 ans. Le comte du palais, à son retour, mécontent d'être privé du titre de roi, fut obligé de dissimuler et de se contenter de la régence du royaume. Son administration fut sage et contribua beaucoup aux progrès de la civilisation suédoise. Il réforma le code des lois, fit de nouveaux règlemens pour toutes les villes, mit un frein aux vengeances particulières, protégea constamment la religion, et employa toutes sortes de moyens pour donner de la considération à la Suède, pour assurer le bonheur et la paix de ses compatriotes. Stockholm lui doit son origine; il fit bâtir les premiers édifices de cette capitale entre le lac Méler et la mer; et jeta les fondemens de la cathédrale d'Upsal. Au milieu de ses glorieux travaux, la tranquillité de Birger et de l'état fut quelque temps troublée par une faction formée dans sa famille pour détrôner Valdemar. Il en sortit vainqueur, mais on lui reprocha d'avoir, dans cette occasion, fait périr plusieurs des chefs, qui, sur la foi d'un traité, étoient venus dans son camp pour terminer la querelle à l'amiable; perfidie qui ne saurait être excusée et qui ternit la gloire de son gouvernement. Sur la fin de ses jours, il obtint du roi son fils des apanages considérables érigés en duchés souverains pour ses trois autres fils. Ce démembrement fut par la suite funeste à la Suède, par les troubles qu'il y excita. Birger mourut en 1266, chéri et respecté des peuples. Bottin a écrit sa vie, et Bunberg son éloge, en suédois. Ces deux ouvrages sont estimés.

* BIRGER, roi de Suède, petit-fils du précédent, et fils de Magnus Ladulas, naquit en 1280, et fut reconnu par les états pour successeur de son père, en 1284. Magnus mourut en 1290; et, peu après, Birger, âgé de dix ans, fut élevé sur le trône; on lui donna pour tuteur Thorkel Canutson, maréchal du royaume, connu par sa bravoure et ses talens militaires. Il entreprit diverses réformes auxquelles ne présida pas toujours un esprit judicieux, et qui firent beaucoup de mécontens. Ceux-ci profitèrent de la faiblesse de Birger, et de l'ambition des ducs Eric et Waldemar, frères de ce prince, pour le faire tomber. Les ducs s'étant mis à leur tête s'emparèrent de plusieurs provinces. Birger effrayé se réconcilia avec ses frères en leur sacrifiant Thorkel. Mais ayant refusé de souscrire à de nouvelles prétentions qu'ils élevaient, il fut arrêté, ainsi que la reine Marguerite de Danemarck, et l'un et l'autre furent mis en prison dans le château de Nykœping. Un domestique fidèle parvint

à sauver leur fils Magnus, qu'il conduisit en Danemarck. Le roi recouvra enfin la liberté en partageant ses états et le pouvoir suprême avec ses frères. Il respirait cependant la vengeance, et il eut recours à la ruse et à la trahison. Ayant invité ses frères à un festin, il les fit arrêter, charger de chaines, et jeter dans une prison, où ils moururent de faim. Cet acte de barbarie arma contre Birger un parti nombreux, et lui fit perdre l'estime de la nation. Réduit à fuir, il chercha un asile en Danemark. Il apprit bientôt après que la couronne avait été donnée à Magnus, fils du duc Eric. Son fils ayant reparu en Suède, fut saisi et condamné à mort. Traîné sur une place publique, le jeune prince protesta de son innocence et fit entendre des plaintes auxquelles le peuple demeura sourd. Sa tête tomba sous la hache du bourreau. La nouvelle de cette catastrophe fit la plus profonde impression sur Birger, et le chagrin qu'il en ressentit hâta sa mort. Il mourut en Danemarck en 1321, et fut enterré à Ringstedt dans l'île de Seeland.

BIRGITTE. *Voyez* BRIGITTE.

BIROAT (Jacques), né à Bordeaux, entra dans la compagnie de Jésus et passa ensuite dans l'ordre de Cluni. Son talent pour la chaire lui fit une réputation étendue. Il devint prieur de Beussan, conseiller et prédicateur du roi, et mourut vers l'an 1666. Nous avons de lui des *sermons* et des *panégyriques* en plusieurs volumes in-8°.

BIRON (Armand de GONTAULT, baron de), maréchal de France en 1577, avait mérité par sa valeur en divers siéges et combats la charge de grand-maître de l'artillerie en 1569. Après la mort funeste de Henri III, il fut un des premiers qui reconnut Henri IV. Il le servit utilement aux journées d'Arques, d'Ivri, etc., et lui soumit une partie de la Normandie. Il fut tué au siége d'Epernai en Champagne, d'un coup de canon, en 1592. Ce général avait composé des *commentaires* dont M. de Thou regrette la perte. Il était fort zélé pour la religion catholique. Ce fut lui qui dissuada Henri IV de se retirer en Angleterre ou à La Rochelle, et qui lui persuada de tenir tête au duc de Mayenne. Il fut le parrain du cardinal de Richelieu et lui donna son nom d'*Armand*. Il se glorifiait d'avoir passé par tous les grades, depuis celui de soldat jusqu'à celui de général; il disait « que » c'était ainsi qu'il fallait devenir maré» chal de France. » La sévérité est l'âme de la discipline. Le maréchal de Biron ne pardonnait jamais les fautes militaires, quoiqu'il dissimulât toutes les autres; mais ce genre de sévérité allait souvent trop loin. Durant les guerres de religion, Biron voulut faire brûler une maison; l'officier qu'il en chargeait craignant d'être un jour recherché, demanda qu'on lui donnât l'ordre par écrit. « Ah cor» bleu! dit Biron, êtes-vous de ces gens » qui craignent tant la justice? Je vous » casse; jamais vous ne me servirez, car » tout homme de guerre qui craint une » plume, craint bien une épée. » Fausse et mauvaise maxime: on peut craindre les suites d'une injustice ou d'une violence, sans craindre une épée.

BIRON (Charles de GONTAULT, duc de), fils du précédent, né en 1561, pair, amiral et maréchal de France, fut confident et favori de Henri IV. Ce monarque érigea en sa faveur la baronie de Biron en duché-pairie. Il se distingua dans toutes les occasions, à Ivri, aux siéges de Paris et de Rouen, et au combat d'Aumale en 1594. Il fut blessé la même année au combat de Fontaine-Française. Le roi le dégagea lui-même dans cette journée, du milieu des arquebusades, le trouvant tout percé de coups d'épée. Il se signala encore contre l'Espagne, aux siéges d'Amiens, de Bourg-en-Bresse. Il fut ambassadeur en Angleterre, à Bruxelles et en Suisse. Le roi le combla de bienfaits mais le maréchal eut la lâcheté de conspirer contre son maître. Il se ligua avec la Savoie et l'Espagne. Son dessein fut découvert par un gentilhomme nommé Lafin, qui le dénonça. Dès que le maréchal fut arrêté, il désavoua les projets qu'on lui prêtait; et s'en déclara coupable ensuite avec une faiblesse qui ne répondait guère au courage qu'il avait montré. Il fut condamné à avoir la tête tranchée, et cet arrêt fut exécuté le 31 juillet 1602 à la Bastille. Sa passion pour le jeu était extrême. Il y perdit, dans une année, plus de 500 mille écus. Jamais homme ne fut plus vain. Il ne cessait de dire du bien de lui-même et du mal des autres. Il n'hésitait pas de se préférer aux plus grands capitaines de l'antiquité. Henri IV disait des deux maréchaux de Biron, qu'*il avait eu beaucoup à souffrir de l'ivrognerie du père, et des incartades du fils.* Celui-ci parlait du roi sans aucun ménagement. Il disait devant tous les courtisans, « qu'il » était d'une avarice épouvantable pour

» les choses nécessaires, et d'une prodigalité sans exemple pour ses amours. » Au siége d'Amiens, Biron lui dit tout haut, « qu'il avait grand tort d'y avoir » amené sa maîtresse, et que ce scandale » faisait murmurer les soldats, et les rendait moins ardens à le servir. » Il est à regretter qu'un homme qui avait une franchise si rare et si respectable dans un homme de cour, n'eût pas dans un degré égal les autres vertus, dont l'ensemble fait les grands hommes.

BIRON (Louis-Antoine de GONTAULT, duc de), pair et premier maréchal de France, chevalier des ordres du roi, colonel-général du régiment des gardes françaises, gouverneur et lieutenant-général pour le roi de la province de Languedoc, etc., né à Paris le 2 février 1701, s'est distingué par ses vertus militaires, et plus encore par ses qualités morales et chrétiennes. Quand il fut nommé, en 1745, colonel des gardes françaises, ce régiment n'était composé que de soldats sans discipline et sans mœurs; les gardes françaises étaient la terreur de tout Paris; on ne craignait rien tant que leur rencontre dans la nuit. M. de Biron entreprit de porter la réforme dans ce corps; il y réussit tellement, qu'il en forma un des corps les plus disciplinés et les plus sages. Aussi, Frédéric II, roi de Prusse, disait qu'*il ne connaissait que deux corps bien rangés à Paris, celui des curés et celui des gardes françaises*. Il mourut le 29 octobre 1788, laissant de vifs regrets aux bons citoyens, et aux militaires un de ces derniers exemples, autrefois si fréquens, aujourd'hui si rares, où le courage guerrier brillait à côté de la religion et de la piété. L'auteur d'un excellent ouvrage en a parlé en ces termes: « Un homme qui, étant par sa » sagesse et par sa valeur le soutien du » trône, le conseil du prince, le protec» teur d'une des plus considérables pro» vinces du royaume qui se félicitera à » jamais de son sage gouvernement, met » sa gloire à honorer la religion, à la jus» tifier, à la consoler par l'éclat de ses » vertus; qui au milieu des grandeurs, » n'en connaît de véritable que celle de » craindre Dieu; qui, ne voyant dans son » élévation que la main que l'y a placé, et » les devoirs qu'elle y attache, partage » ses occupations entre ce qu'il doit à son » roi et ce qu'il doit au souverain Maître » des rois, n'est-il pas le triomphe de la » religion et l'encouragement de la piété » dans ce siècle vainement subtil, où les » fausses maximes cherchent à prévaloir » où l'on voudrait s'égarer avec méthode, » faillir avec raison, et trouver un calme » à la conscience par le naufrage de la foi » ou le dépérissement de la morale? » On doit à Biron un *Traité de la guerre* manuscrit.

BIRON (Armand-Louis de GONTAULT, duc de), né le 13 avril 1747, neveu et héritier de Louis-Antoine, fut connu, jusqu'en 1788, sous le nom de *duc de Lauzun*. Entouré de tous les prestiges de la naissance et de la fortune, il joignait à ces avantages une figure noble, un esprit orné par la lecture, et une ardeur extraordinaire pour le métier des armes. Il fut marié jeune et contre son gré; l'inquiétude de son esprit et la légèreté de ses affections le firent courir pendant plusieurs années en Angleterre, en Russie, en Pologne, et ce genre de vie qui exigeait une prodigieuse dépense, plongea ce jeune seigneur dans un abîme de dettes. Ses billets couraient sur la place sans y être reçus, et il en était venu jusqu'à offrir des titres de cent mille francs pour obtenir vingt-cinq louis qu'il ne trouvait pas. En 1777, n'ayant plus de ressources, il céda tous ses biens au prince de Guéménée, à la charge de payer ses dettes et de lui faire quatre-vingt mille livres de rentes viagères. Telle était la situation où l'inconduite et l'irréflexion avaient réduit le duc de Lauzun, lorsqu'il partit pour la guerre d'Amérique. Le duc de Lauzun s'y fit remarquer par sa valeur et sa conduite chevaleresques; il est sûr que sa tenue élégante, et celle de ses brillans compagnons d'armes, contrastaient avec la *simplicité* des Sullivan et des Gates, qui allaient au feu un bonnet de laine sur la tête, sous leur chapeau de général. La bravoure et l'intelligence du duc de Lauzun lui valurent l'estime et l'amour de l'armée, qui le désignait pour successeur de son oncle dans le beau poste de colonel du régiment des gardes; mais les mauvaises impressions que le dérangement de ses affaires avait données, l'emportèrent sur l'intérêt général que le duc de Lauzun inspirait. A la mort du maréchal de Biron, il prit le titre de *duc de Biron*; mais il resta colonel des hussards de Lauzun, et le régiment des Gardes avait été donné au duc du Châtelet, lorsque la révolution de 1789 commença. Par ressentiment de ce passe-droit, que méritait peut-être son attachement inconsidéré pour le trop fameux duc d'Orléans, le duc de Lauzun ternit son

premier nom en partageant les crimes et la honte de *Philippe Egalité*, et ne rougit pas d'être le confident et l'agent secret de ce prince, devenu chef de conjurés. Le duc d'Orléans l'envoya en 1789 engager Rivarol à publier un libelle contre la cour, et l'ambassade fut aussi honteuse qu'inutile. Les procédures du Châtelet l'accusèrent d'avoir paru à côté de ce prince, au milieu des assassins, dans les nuits des 5 et 6 octobre 1789. Il avait été nommé député de la noblesse de Quercy aux états-généraux, où il fut peu remarqué. En 1792, il publia un *Mémoire* sur la défense des frontières de la Sarre et du Rhin, qui eut quelque succès; et peu de temps après, il fut mis à la tête des armées républicaines. Il faillit être massacré à Lille, en 1792, avec Théobald Dillon, après une défaite dont les soldats révoltés les accusaient. Il fut éloigné de cette frontière, et, de commandement en commandement, il alla remplacer le général Anselme à l'armée de Nice. Tour à tour commandant de l'île de Corse, général en Savoie et dans la Vendée, il n'obtint sur ces différens théâtres ni succès ni revers décisifs. Au mois de mai 1793, il allait être rappelé, lorsqu'il donna sa démission. Enfermé à Sainte-Pélagie, il fut traduit au tribunal révolutionnaire et condamné à mort pour avoir favorisé les Vendéens, c'est-à-dire, pour ne les avoir pas vaincus. En allant au supplice, le 31 décembre 1793, il dit avec fermeté et repentir : « Je meurs puni d'avoir été infi» dèle à mon Dieu, à mon roi, à mon or» dre.» On a publié sous son nom en 1822, des *Mémoires*, qui se terminent en 1783, à l'époque de son retour des Etats-Unis.

* **BIROTEAU** (Jean-Baptiste), né à Perpignan, fut député du département des Pyrénées-Orientales à la Convention. Nommé, le 30 septembre 1792, membre d'une commission chargée d'examiner les papiers de la commune de Paris, il attaqua fortement cette commune, et demanda l'organisation d'une force départementale destinée à défendre la Convention. Dans le mois de novembre suivant, envoyé dans le département d'Eure-et-Loir, il y courut des dangers de la part du peuple, irrité du projet de loi qui tendait à supprimer le traitement des prêtres. Lors du procès de Louis XVI, après avoir déclaré « que, long-temps avant le 10 août, il » avait décidé dans son cœur la mort de » ce prince, » il vota pour l'appel au peuple, et pour que l'arrêt de mort ne fût exécuté qu'après la conclusion de la paix. Le 19 février, il demanda la poursuite des crimes du 2 septembre, et dénonça de nouveau la commune de Paris. Lorsque Carrier proposa l'établissement d'un tribunal révolutionnaire, Biroteau voulut, mais en vain, que cette proposition fût discutée. Il accusa plus tard Robespierre d'hypocrisie; mais le 31 mai ayant fait triompher les montagnards, Biroteau fut arrêté. Il parvint à échapper au gendarme qui le gardait, et se rendit d'abord à Lyon. Le 28 juillet, on le déclara traître à la patrie, comme chef d'un congrès départemental tenu dans cette ville. Pendant le siége qu'elle eut à soutenir, Biroteau se retira dans les environs de Bordeaux. Le décret qui prononçait la peine de mort contre ceux qui recélaient les proscrits le livra à la commission révolutionnaire, et il monta sur l'échafaud le 24 octobre 1793. La Convention accorda des secours à sa veuve.

* **BIRR** (Antoine), docteur en médecine, et professeur de grec à l'université de Bâle, naquit dans cette ville en 1693 On lui doit divers Traités de littérature ancienne, de philologie, d'histoire de la Suisse, etc. Il a soigné l'édition du *Thesaurus linguæ latinæ*, de Robert Etienne, qui parut à Bâle, en 1741, 4 vol. in-folio. Birr mourut en 1762.

* **BISACCIONI** (le comte Majolino), naquit à Ferrare en 1582, d'une famille noble et ancienne des états romains. Il se livra d'abord à l'étude du droit, et fut reçu docteur à Bologne; ayant embrassé peu de temps après la carrière militaire, il se distingua en 1603 dans la guerre de Hongrie, où il donna des preuves de son courage, et fut ensuite forcé de quitter les états de l'Eglise, à cause d'un duel qu'il eut avec Alexandre de Gonzague sous qui il servait. Obligé de changer d'état, il devint homme de loi à Modène. Bisaccioni fut nommé peu de temps après podestat de Baïso : une accusation très grave qu'on éleva contre lui faillit lui faire perdre sa place; mais il se justifia complétement et fut nommé presque aussitôt à une *podestaterie* supérieure. Le prince de Corrège le nomma régent de ses états et lui en confia l'administration civile et militaire. Il occupa successivement divers emplois et il devint tour à tour gouverneur de la ville de Trente, lieutenant-général, ambassadeur auprès du saint Siége, gouverneur de l'état du prince Avellino, employé pour des affaires im-

portantes à la cour de Savoie, servant dans l'armée piémontaise sous le nom de comte de Saint-Georges; Bisaccioni se retira enfin à Venise, pour y chercher une vie moins agitée, et s'y livra tout entier à la composition des ouvrages qui nous restent de sa main. Le roi de France, pour le récompenser sans doute de divers services qu'il en avait reçus, lui donna les titres de gentilhomme de la chambre et de marquis, et le décora du cordon de Saint-Michel. Malgré tous ces honneurs, et quoiqu'il fût membre de plusieurs académies, le comte Bisaccioni mourut pauvre, le 8 juin 1663. On a de lui | *Statuti e privilegi della sacra religione constantiniana*, Trente, 1624, in-4°; | plusieurs écrits historiques *sur les guerres d'Allemagne*, publiés depuis 1633 jusqu'en 1642; | *Istoria della guerra civili di questi tempi, cioè d'Inghilterra, Catalogna, Francia*, etc. Venise, 1653, in-4°; | *L'Art d'écrire en chiffres*, Gènes, 1635, in-8°; | *Sensi civili sopra il perfetto capitano, con le considerazioni sopra tattica di Leone imperatore*, Venise, 1642, in-4°; Messine, 1660, in-4°; | plusieurs drames en musique, savoir : *Ercole in Lidia; Smiramide in India, l'Orithia Vereconda, l'Amazone d'Aragona*, Venise, 1645, 1648, 1650 et 1651; | un ouvrage accompagné de gravures, sur les spectacles donnés au nouveau théâtre de Venise, qui a pour titre : | *Apparati scenici per il teatro novissimo di Venezia, l'anno 1644, descritti da Majolino Bisaccioni, intagliati da Marco Boschini*, Venise, 1644, in-fol.; | plusieurs romans et nouvelles, savoir : *L'Albergo; favola tratta del vero*, Venise, 1638 et 1640, 2 vol. in-12; *La Nave, overs novelle amorose politiche*, Venise, 1643, in-4°; *Demetrio, Moscovita, istoria tragica*, Rome, 1643, in-12; *il Porto, novelle più vere che finte*, Venise, 1644, in-12. Ce sont douze nouvelles que l'auteur feint d'être racontées par les passagers d'un vaisseau près d'entrer au port. | Des *Traductions italiennes* de plusieurs romans français.

* **BISCHOFSWERDER**, gentilhomme saxon, entré au service de Prusse vers la fin du règne de Frédéric II, puis ministre de Prusse, et tout-puissant à la cour de Berlin pendant plus de onze années. L'affection qu'il avait témoignée à Frédéric-Guillaume lorsque celui-ci, encore simple prince royal, n'avait ni crédit, ni pouvoir, lui valut une longue faveur que ne purent lui enlever ni les vicissitudes du sort, ni les intrigues des courtisans. Il fut ministre plénipotentiaire de Prusse au congrès de Systhove, et reçut de l'empereur d'honorables marques de considération, entre autres le don d'une boîte ornée de son portrait. Bischoffswerder accompagna le roi de Prusse dans la campagne de Champagne en 1792, et revint avec lui à Berlin. Envoyé à Francfort comme ambassadeur, il quitta cette place en 1794, et mourut dans sa terre de Marquats, près de Berlin, en 1803. Il fut un des chefs de la secte des illuminés.

* **BISCHOP** (Guillaume), évêque de Chalcédoine, *in partibus infidelium*, et vicaire apostolique en Angleterre, naquit en 1553 à Brayles, dans le comté de Warwick, et fit ses premières études à l'université d'Oxford, d'où il passa au séminaire anglais de Reims, puis à celui de Rome. Revenant en Angleterre pour y travailler aux missions, il fut, comme prêtre catholique, arrêté à Douvres et mis en prison. Ayant recouvré sa liberté, il se rendit à Paris, et profita de l'occasion pour faire sa licence et passer docteur en théologie. Retourné en Angleterre une seconde fois, il put y exercer les fonctions du ministère. Le serment d'allégeance ayant été exigé des catholiques après la conspiration des poudres, Bischop fut d'avis qu'on pouvait le prêter, et s'en abstint pourtant par respect pour le pape qui l'avait proscrit. Ce ne fut qu'en 1623, lorsqu'il avait atteint l'âge de 70 ans, qu'il fut revêtu de la dignité de vicaire apostolique. Le saint Siége y joignit le titre d'évêque de Chalcédoine, et il fut sacré à Paris le 4 juin de la même année. Il s'occupa aussitôt et avec beaucoup d'activité de l'organisation de l'église catholique anglicane. Il se créa un chapitre, nomma des grands-vicaires, des archidiacres, des doyens ruraux, qui se répandirent dans toutes les provinces de l'Angleterre. À peine eut-il le temps d'achever ce grand ouvrage. Attaqué d'une maladie grave, il mourut le 16 avril 1624. On a de lui : | *Défense de l'honneur du roi, et de son titre au royaume d'Angleterre;* | *Protestation de loyauté par treize ecclésiastiques, la dernière année du règne d'Elizabeth*. Cet écrit valut aux catholiques quelque liberté dans l'exercice de leur religion. | Une *édition* de l'ouvrage du docteur Pitts, *De illustribus Angliæ scriptoribus*; | divers *Ecrits de controverse*. (*Voyez* BLACKWELL.)

BISCHOP (Nicolas), en latin *Episco-*

pius, célèbre imprimeur de Bâle, naquit à Weissembourg en Alsace, vers la fin du 15e siècle. Très versé dans les langues grecque et latine, il cultiva la typographie avec le plus grand succès. Le fameux Jean Froben lui donna sa fille en mariage; et, à la mort de celui-ci, arrivée en 1527, Bischop s'associa avec Jérôme Froben, fils de Jean, et par conséquent son beau-frère. Ces deux imprimeurs entreprirent la collection des pères grecs; Erasme nous apprend qu'ils la commencèrent par les ouvrages de saint Basile le Grand. Les premières éditions où se trouve le nom de Bischop, datent, selon les *Annales* de Panzer, de 1529. Tous les auteurs qui ont traité de l'histoire de la typographie s'accordent à louer la probité et les talens de Bischop; il jouissait d'une grande considération parmi les savans; Conrad Gesner lui dédia le dernier livre de ses *Pandectes*.

* **BISHOP** (Samuel), théologien anglais, né à Londres en 1731, devint maître de l'école des marchands tailleurs, et mourut en 1795. On a de lui quelques pièces de vers qui ont été recueillies après sa mort, en 2 vol. in-4°, avec la vie de l'auteur.

* **BISSET** (Robert), écrivain écossais né vers l'année 1759, et élevé à l'université d'Edimbourg, consacra sa vie à l'instruction publique et à la culture des lettres, et fut assez long-temps maître d'école à Chelsea, près de Londres. On a de lui les ouvrages suivans : | *Essai sur la démocratie*, 1796, in-8°. L'auteur, après avoir passé en revue tous les états démocratiques de l'antiquité, finit par se déclarer contre cette forme de gouvernement. | *Vie d'Emond Burke, contenant le tableau impartial de ses travaux littéraires et politiques, et un aperçu de la conduite et du caractère des plus éminens d'entre ses associés, ses partisans et ses adversaires*, 1798, réimprimée à Londres en 1800, en 2 vol. in-8° : cet ouvrage est estimé. On doit aussi à R. Bisset quelques romans, entre autres *Douglas* ou *le Montagnard*, 4 vol. in-12, Londres, 1800, et une édition du *Spectateur*, à laquelle il a joint des remarques et des notices biographiques sur les auteurs qui y ont coopéré. Il mourut en 1805, âgé de quarante-six ans.

BISSON (Louis-Charles), évêque de Bayeux, né en 1742 d'un père laboureur, fut d'abord curé de Saint-Louet, arrondissement de Saint-Lo, et prêta le serment exigé par l'Assemblée constituante. Il devint ensuite grand-vicaire de l'évêque constitutionnel de Coutance, et fut enfermé dans une maison d'arrêt pour avoir refusé de remettre ses lettres de prêtrise. En 1799 il fut nommé évêque de Bayeux, et assista au concile national de 1801. La même année il donna sa démission d'après la demande du pape, et il fut nommé chanoine honoraire de Bayeux. Il est mort le 28 février 1820. On a de lui : | *Almanach historique ecclésiastique et politique du diocèse de Coutance, pour les années* 1770 *à* 1776, où l'on trouve des recherches curieuses sur les antiquités civiles et ecclésiastiques de ce diocèse; | *Instructions sur le jubilé*, Caen, 1802, in-8°; | *Annuaire du Calvados pour* 1803 *et* 1804, Caen, in-18; | *Méditations sur les vérités fondamentales de la religion*, Caen, 1807, in-12, sous le voile de l'anonyme; | *Mémoires sur les changemens que la mer a apportés sur le littoral du département du Calvados;* ouvrage qui a remporté le prix de l'académie de Caen, et qui se trouve dans le second volume des *Mémoires* de cette société, publiés en 1816. On a encore de lui quelques brochures en faveur des prêtres assermentés. Il a laissé en outre plusieurs manuscrits, entre autres un *Dictionnaire biographique des trois départemens de la Manche, du Calvados et de l'Orne;* fruit des recherches de sa vie entière, et renfermant les articles de plus de six cents auteurs normands, la plupart inédits.

* **BISSON**, général de division, comte de l'empire, né le 25 août 1767, s'acquit de bonne heure une grande réputation aux armées d'Allemagne et d'Italie; il s'illustra à la défense du Catelet sur la Sambre, où il tint tête avec 60 grenadiers et 50 dragons, à une colonne de 6000 hommes et 7 pièces de canons. A l'affaire de Messenheim, il soutint avec un bataillon de 417 hommes, les efforts de 3000 fantassins et de 1200 chevaux. Marengo, le passage du Mincio et les campagnes de Prusse et de Pologne furent encore pour lui des théâtres de gloire. Il fut successivement gouverneur-général de Brunswick, de la Navarre, du Frioul, et du comté de Goritia. Il mourut à Mantoue en 1811.

* **BISSON** (Henri), enseigne de vaisseau, a rendu surtout son nom célèbre dans la guerre que les Français ont soutenue contre les Turcs pour l'indépendance de la Grèce. Né à Guéménée (Morbihan) le 3 février 1796, il sortit vers 1815

de l'école de marine à Brest, comme élève de première classe, et fut promu, le 1er mars 1820, au grade d'enseigne de vaisseau. Il avait fait différens voyages en cette qualité dans les mers de l'Inde, et avait visité les côtes d'Afrique, d'Asie, et d'Amérique, lorsqu'il se rendit dans le Levant. Il était à bord de la frégate la *Magicienne* qui croisait dans l'Archipel, et venait de capturer un brick forban, le *Panaïoty*. Quinze matelots sous ses ordres furent chargés de le monter en suivant la frégate qui ralliait le pavillon de l'amiral Rigny. Un coup de vent sépara les deux bâtimens et le brick capturé fut dans la nécessité de chercher un abri dans le mouillage de l'île de Stampalie. Quelques-uns des matelots prisonniers étant parvenus à s'évader, annoncèrent aux pirates de l'île que l'équipage français était trop faible pour défendre le brick en cas d'attaque. Presque à l'instant le brick est environné par une multitude de ces brigands et Bisson déclare qu'il fera sauter le bâtiment plutôt que de se rendre. Deux grands misticks chargés de 60 à 70 hommes fondent sur les 15 Français et en tuent 9. Bisson est lui-même grièvement blessé. Il descend dans la chambre des poudres avec une mèche à la main, après avoir ordonné à son pilote Trémintin de se jeter à la mer avec ses compagnons. Quatre français gagnent la terre; le bâtiment saute, et Trémintin est jeté vivant sur le rivage. Cette scène terrible se passait dans la nuit du 5 au 6 novembre 1827. Sur la proposition de Charles X, les chambres votèrent une pension pour la sœur de Bisson. M. Revel de Lorient a donné la vie de ce marin, Nantes, in-8°, 1828.

BISTAC (François), habile grammairien, né à Langres le 7 février 1677. Il fut l'élève et le successeur d'Antoine Garnier, et il perfectionna et augmenta considérablement les *Rudimens* de son maître. Ce livre, adopté dans presque toutes les écoles avant la révolution pour les premiers élémens de la langue latine, a obtenu un très-grand nombre d'éditions. Il a encore été réimprimé en 1816, et traduit en italien par l'abbé François Pagès, Pérouse, 1813, in-8°. Bistac mourut en 1752.

* **BITAUBÉ** (Paul-Jérémie), de l'académie de Berlin, membre de l'institut et de la légion d'honneur, né à Kœnigsberg, d'une famille française que la révocation de l'édit de Nantes fit expatrier, se fit d'abord prédicateur par amour pour les lettres; mais bientôt entraîné par son goût pour la littérature grecque, il s'y livra exclusivement, et entreprit de traduire Homère. Son premier essai fut une *Traduction libre de l'Iliade*, Berlin, 1762, in-8°. Recommandé à Frédéric II par d'Alembert, dont il s'était concilié l'estime dans un premier voyage qu'il fit en France, il fut reçu à l'académie de Berlin, et obtint la permission de faire un second voyage pour perfectionner sa traduction. Il réussit assez bien pour éclipser tous ceux qui l'avaient devancé. Nous n'avions de traduction supportable que celle de la savante Mme Dacier, dont le style, un peu sec, laisse beaucoup à désirer; la sienne, qui réunit l'élégance à la fidélité, obtint beaucoup de succès. Il en publia la première édition en 1764, 2 vol. in-8°, la seconde en 1780, et la troisième en 1787. Il publia l'*Odyssée* en 1785, aussi en 2 vol. in-8°. Cette dernière traduction est inférieure à la première. Dans l'Iliade la force et la rapidité d'Homère soutiennent et entraînent nécessairement son interprète; mais l'Odyssée, qui ne présente que des peintures de mœurs et des scènes domestiques, laisse froid son traducteur, surtout lorsqu'il veut tout rendre jusqu'aux plus petits détails; et cet esclavage qu'il s'impose, l'entraîne dans des périphrases languissantes et dans des constructions étrangères au génie de la langue française; son style manque de précision et de naturel, mais ses notes sont instructives, et décèlent un écrivain nourri de la littérature ancienne. Les autres ouvrages de Bitaubé sont: | *Joseph*, poème, où règne un fonds de sentimens tendres et religieux qui touchent, parce qu'ils semblent sortir du cœur de l'écrivain. Il a obtenu un grand nombre d'éditions; on y trouve cependant des peintures dangereuses pour l'innocence. Le style en outre en est très incorrect; | *Guillaume de Nassau*, autre poème qui manque d'invention, et n'a pas eu le même succès; | *Herman et Dorothée*, petit poème, où parmi quelques détail pleins de charmes et de vérité, on trouve des scènes triviales comme sans originalité. Les œuvres de Bitaubé ont été recueillies en 1804 en 9 vol. in-8°. Son Iliade et son Odyssée ont été réimprimées depuis en 4 vol. in-8° et in-12, et 8 vol. in-18. Bitaubé fut incarcéré avec son épouse en 1793, et ne recouvra sa liberté qu'après le 9 thermidor. Il mourut le 22 novembre 1808.

BITON, mathématicien, qui vivait vers

335 avant J.-C., a composé un *Traité des machines de guerre*, que l'on trouve dans les *Mathematici Veteres*, Paris, 1593, in-fol.

* **BIVAR** (FRANÇOIS de), religieux de l'ordre de Cîteaux, né à Madrid au 16e siècle, enseigna dans son ordre la philosophie et la théologie, et fut envoyé à Rome en qualité de procureur-général. Il a composé | des *Vies de saints*; | un *Traité des hommes illustres de l'ordre de Cîteaux*; | un *Traité de l'incarnation*; | un *Commentaire sur la philosophie d'Aristote*; | un autre *Commentaire sur la Chronologie de Flavius Lucius Dexter*, de laquelle l'authenticité a été contestée, et qu'il essaie de défendre dans deux dissertations. Bivar mourut à Madrid en 1636.

* **BIZET** (CHARLES-JULES), ecclésiastique, né en 1747, entra dans la congrégation des chanoines réguliers de Sainte-Geneviève. A l'époque de la révolution, il échappa aux dangers qui menaçaient les prêtres insermentés, et sortit de France où il ne revint qu'après la dissolution du Directoire. Il s'attacha en 1801 à la paroisse de Saint-Etienne-du-Mont, et en devint curé après la mort de M. Leclerc du Bradin. Bizet laissa en mourant un legs de 10,000 francs aux pauvres de sa paroisse. Il succomba le 8 juillet 1821 à l'âge de 74 ans. On a de lui *Discussion épistolaire sur la religion, entre G. W., protestant de l'église anglicane et M. T. B. B. catholique romain*, traduite de l'anglais par M. T. B. B., Paris, 1801, in-12. Les lettres dont se compose cet ouvrage sont datées de 1797; l'on y examine tous les points de dissidence entre les deux églises.

BIZOT (PIERRE), chanoine de Saint-Sauveur d'Hérisson, dans le diocèse de Bourges, né en 1696, est auteur de l'*Histoire métallique de la république de Hollande*, imprimée in-folio, à Paris, en 1687, et réimprimée par Pierre Mortier, à Amsterdam, 1688, en 3 vol. in-8°. Cette édition est très belle. L'*Histoire de Bizot* la méritait; elle est curieuse et intéressante. Mais celle de Gérard Van Loon, 1732, 5 vol. in-fol. est beaucoup plus complète. Il mourut en 1696, âgé de 66 ans. — Un autre BIZOT (DENIS) traduisit *en vers latins* les 1er et 5e chants du *Lutrin* de Boileau, 1768, in-8°.

* **BLACHE** (ANTOINE), prêtre et docteur en théologie, né à Grenoble, en 1635, d'une ancienne famille, se voua d'abord à la carrière des armes; il l'abandonna ensuite pour embrasser l'état ecclésiastique, et après avoir fait partie de la communauté des prêtres de Saint-Sulpice, il devint curé de Ruel. On a de Blache plusieurs ouvrages qui firent beaucoup de bruit; entre autres | une *Réfutation de l'hérésie de Calvin par la seule doctrine de MM. de la Religion prétendue réformée*, in-12, Paris, 1687; | *Anecdotes ou histoire secrète découvrant les menées sourdes du cardinal de Retz et de ses adhérens pour ôter la vie au roi et au dauphin*, 1699; cette étrange production valut à l'auteur l'entrée à la Bastille, en 1709, et il y mourut en 1714. Blache était complétement oublié, lorsque le 27 février 1768, le président Rolland prononça un discours dans lequel il avait inséré plusieurs extraits du livre de Blache. Les jansénistes ont répété depuis cette époque les absurdités qu'une passion aveugle avait inspirées à Blache contre l'ordre des jésuites.

* **BLACK** (JOSEPH), chimiste célèbre, né en 1728, à Bordeaux, de parens écossais, vint très jeune en Ecosse, et entra à l'université de Glascow pour y étudier la médecine. Le docteur Cullen, son professeur, le prit en affection et lui inspira le goût des études chimiques. Il reçut, en 1754, le degré de docteur en médecine à l'université d'Edimbourg, et prononça à cette occasion une dissertation, *De humore acido à cibis orto, et magnesiâ albâ*. Il donna, quelque temps après, de nouveaux développemens à ce sujet dans un mémoire imprimé dans le 2e vol. des *Essais philosophiques et littéraires de la société d'Edimbourg*, 1756, sous le titre d'*Expériences sur la magnésie blanche, la chaux vive et quelques autres substances alcalines*. Il y démontre, de la manière la plus claire et la plus ingénieuse, l'existence d'un fluide aériforme qu'il désigne sous le nom d'*air fixe*, dont la présence adoucit la causticité des alcalis et des terres calcaires : on peut regarder cette découverte comme la mère de toutes celles qui ont immortalisé les noms des Cavendish, des Priestley, des Lavoisier, etc., et ont donné une face nouvelle à la chimie. En 1757, Black enrichit la science de sa belle doctrine de la chaleur latente, qui a produit de si importans résultats. Il avait été nommé, en 1756, professeur de médecine à l'université de Glascow, à la place du docteur Cullen, qui venait d'être fait professeur de chimie à l'université d'Edimbourg. Lorsqu'en

1765, le docteur Cullen quitta cette chaire, Black fut encore choisi pour le remplacer, et se montra digne de succéder à ce célèbre médecin. Jamais professeur ne sut inspirer autant d'enthousiasme à ses auditeurs : aussi, ses leçons contribuèrent-elles beaucoup à populariser dans la Grande-Bretagne le goût pour la chimie. Il mourut en 1799, âgé de soixante-onze ans. Il était membre des sociétés philosophiques de Londres et d'Edimbourg, et avait été nommé, à la sollicitation de Lavoisier, l'un des huit membres étrangers de l'académie des sciences de Paris. Ses mœurs étaient simples, son caractère froid et réservé. Comme médecin, sa réputation eut peu d'éclat; comme chimiste, il se fit quelque tort par l'opposition qu'il mit long-temps à l'introduction des nouvelles théories chimiques, et par son silence sur plusieurs célèbres chimistes français, auxquels il finit cependant par rendre justice. On trouve, dans le 65e vol. des *Transactions philosophiques de la société royale de Londres* (1774), un mémoire de Black *sur l'effet de l'ébullition en disposant l'eau à se congeler plus promptement;* et dans les *Transactions philosophiques de la société d'Edimbourg,* pour 1791, une *Analyse des eaux de quelques sources chaudes en Islande.* Deux de ses lettres sur des sujets de chimie ont été publiées par le professeur Crell et par Lavoisier. Ses *Leçons de chimie* ont paru en 1803, en 2 vol., précédées d'une Notice sur sa vie, par le docteur Robinson On doit à Black les premières connaissances que nous ayons eues sur les carbonates, surtout sur ceux de chaux, de potasse, de soude, de magnésie.

BLACKALL (OFFSPRING), théologien, né à Londres en 1654, fut évêque d'Excester, et se fit estimer par sa candeur et sa probité. Il mourut dans son évêché en 1716. Il passe pour un des bons prédicateurs d'Angleterre. Ses *Sermons* ont été imprimés en 2 vol. in-fol.

* BLACKBURNE (FRANÇOIS), théologien anglican, archidiacre de Cléveland, né à Richemond dans le comté d'Yorck en 1705, fut un des plus chauds partisans de la liberté civile et religieuse. Il se fit d'abord connaître par | une *Apologie* d'un livre intitulé *Recherches libres et sincères sur l'Eglise d'Angleterre.* Il s'engagea en 1756 dans la controverse concernant *l'état intermédiaire,* qui s'agitait entre les théologiens, et publia quelques écrits où il se prononça contre cette question. L'année suivante il donna le plus célèbre de ses ouvrages, | *le Confessionnal, ou libre et entier examen du droit, de l'utilité, de l'édification et de l'avantage de l'établissement de professions systématiques de foi et de doctrine dans les églises protestantes,* in-4°. L'auteur émettait des principes tellement opposés à ceux de l'église anglicane, qu'une congrégation de dissidens lui offrit de devenir leur pasteur, mais il s'y refusa. Il publia en 1768 | des *Considérations sur l'état actuel de la controverse entre les protestans et les catholiques de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, particulièrement sur la question de savoir jusqu'à quel point ces derniers ont droit à la tolérance, d'après les principes du protestantisme.* Sa haine pour le catholicisme le fit écarter dans cet ouvrage de cette libéralité d'idées dont il avait fait preuve dans ses autres écrits. On lui doit encore des pamphlets et des sermons. Il mourut en 1787, âgé de 83 ans.

* BLACKLOCK (THOMAS), poète écossais, naquit en 1721, au bourg d'Annan dans le comté de Dumfries. Devenu aveugle, à six mois, par suite de la petite-vérole, il dut à cet accident une éducation au-dessus de sa naissance. Son père, qui était maçon, lui lisait souvent pour le distraire, dans les meilleurs poètes anglais, et cet exercice forma le goût et l'intelligence du jeune infortuné. Quelques jeunes gens qui fréquentaient les écoles publiques venaient en outre lui répéter les leçons qu'ils avaient reçues. A l'âge de douze ans, Thomas s'essaya dans la poésie, et obtint quelque succès. Ayant perdu son père à 19 ans, il peignit sa douleur dans des vers pleins de charme. Un médecin distingué d'Edimbourg, M. Stephenson, touché de son sort, le plaça à l'université de cette ville, et le mit en relation avec plusieurs personnages célèbres, notamment avec David Hume. A l'âge de 23 ans, Thomas se faisait remarquer par son goût passionné pour la musique, et il soutint dans une dissertation imprimée, que la musique était le langage primitif des hommes. Vers cette époque il fit paraître un recueil de poésies. Il se voua en 1759 au ministère évangélique et fut un des bons prédicateurs de sa communion. Blacklock se maria en 1762 et ouvrit un pensionnat à Edimbourg, où il mourut en 1791. Le choix de ses poésies a eu plusieurs éditions. La dernière édition, qui a paru en 1796, a été enrichie d'une notice sur la

vie de l'auteur par Spence. Outre les œuvres choisies, on lui doit : | *Paraclesis, ou Consolations tirées de la religion naturelle et révélée*, 1767, in-8°; | deux *Discours sur l'esprit et les preuves du christianisme*, traduits du français de Jacques Armand, 1768; | *Remarques sur la nature et l'étendue de la liberté*, etc., en réponse au docteur Price, 1776, in-8°; | *De l'éducation des aveugles*, traduit du français de M. Haüy, et imprimé dans l'Encyclopédie britannique, 1783.

* BLACKMORE (Richard), médecin et littérateur anglais. Le roi Guillaume le nomma son médecin ordinaire et le créa chevalier. Il a publié plusieurs ouvrages en vers et en prose qui furent d'abord assez bien accueillis du public; mais ayant attaqué dans ses écrits des hommes qui lui étaient bien supérieurs sous le rapport des talens littéraires, il fut en butte à tous les traits satiriques, et regardé dès lors comme un mauvais poète. Le meilleur de ses ouvrages est son poème sur la *Création*, en 7 chants, loué par Addison, et par Johnson qui l'a fait insérer dans la collection des poètes anglais, qui porte son nom.

* BLACKSTONE (Guillaume), né à Londres en 1723, fut nommé professeur en droit à Oxford, où ses leçons lui attirèrent tant d'applaudissemens, qu'il fut invité à en faire la lecture au prince de Galles (depuis Georges III); mais comme son auditoire était très nombreux, il crut ne pas pouvoir déférer à cette demande, et se contenta d'envoyer des copies de plusieurs de ses leçons au prince qui, loin de se formaliser d'un refus dont le motif était si louable, fit remettre à Blackstone une récompense pour ses copies. Il mourut le 24 février 1780, laissant une veuve et une nombreuse famille qui se ressentirent de la générosité et des bienfaits du roi. La célébrité de ce jurisconsulte est particulièrement due à un grand *Commentaire sur les Lois anglaises*, 1765, et années suivantes, 4 vol. in-8°; traduit en français sur la 4e édition anglaise d'Oxford, Bruxelles, 1774, 6 vol. in-8°. Cette traduction est défigurée par beaucoup de contre-sens, et mutilée dans des choses essentielles; la partie qui concerne la justice criminelle a été traduite plus exactement par l'abbé Coyer, 1775, 2 vol. in-8°, et par M. Verninac de Saint-Maur, sous le titre de *Recherches sur les cours et les procédures criminelles d'Angleterre*, extraites des commentaires de Blackstone, 1790, in-8°. Les *Commentaires* ont été aussi traduits en 1823 par M. Chompré, 6 vol. in-8°. Quelques auteurs ont comparé cet ouvrage à l'*Esprit des Lois*, mais ils n'avaient pas le talent de saisir l'exactitude d'un parallèle; les deux objets sont trop disparates pour se réunir sous quelque point de vue. « Jamais ouvrage, dit un » avocat célèbre, ne se sont moins ressemblés que l'*Esprit des lois* et le *Commentaire sur les Lois anglaises*. Le premier est un amas d'idées incohérentes, » d'interprétations fausses, de traits d'imagination, d'erreurs, de méprises dans » les faits et dans les raisonnemens; un » recueil qui n'apprend rien, sinon que » l'auteur avait beaucoup d'esprit et lisait » fort légèrement *(jugement un peu sévère)*. La seconde est une compilation » toute positive, toute usuelle, qui comprend en effet, mais sous une forme » très massive, la véritable constitution » britannique. » On a encore de Blackstone *Rapports des Cas jugés en différentes cours de Westminster Hall, depuis* 1746 *jusqu'en* 1779, Londres, 1781, 2 vol. in-fol.

* BLACKWAL (Antoine), théologien anglais, et savant critique, né en 1674 dans le comté de Derby et mort en 1730, s'adonna à l'instruction publique pendant toute sa vie, et ouvrit d'abord une école dans son lieu natal, puis à Market-Bosworth, dans le comté de Leicester. Il se fit une grande réputation par le nombre d'excellens élèves qu'il forma. Il a traduit en latin les *Sentences morales de Théognis*, avec des notes et des corrections, 1706, in-8°. On lui doit encore | *Introduction à la lecture des classiques;* | une *Grammaire latine;* | *Les classiques sacrés, défendus et éclaircis*, ouvrage qui a eu deux éditions, et dont Wallius a publié une traduction latine, Leipsick, 1736.

BLACKWEL (Alexandre), savant médecin écossais d'Aberdéen, disciple de Boerhaave, exerça sa profession en Suède. Il y conçut le dessein de *saigner* des marais; par une espèce d'équivoque assez plaisante, son projet fut approuvé, et on lui en confia l'exécution; ce qu'il fit avec succès. Mais ayant été convaincu d'avoir trempé dans la conjuration du comte de Tessin, il fut décapité le 9 août 1748. On a de lui *Curious Herbal (Herbier curieux)*, orné de figures gravées d'après nature par Elizabeth Blackwel, son épouse, habile dessinatrice, 1739, 2 vol. in-fol., dont elle

a enluminé quelques exemplaires, qui sont fort recherchés. Le docteur Trew en fit faire une traduction allemande qu'il augmenta considérablement et qui est devenue un nouvel ouvrage, quoiqu'il porte le titre de *Herbarium Blactwelianum*. Cette édition dont le texte est en latin et en allemand parut à Nuremberg en 6 vol. in-fol.

BLACKWEL (THOMAS), savant écossais, principal de l'université d'Aberdéen, né dans cette ville en 1701, mort le 8 mars 1757, a donné | Les *Mémoires de la cour d'Auguste*, 1752-55-57, 3 vol. in-4°, dont le 1er vol. a été traduit par Palissot; tout l'ouvrage l'a été par Feutry, 3 vol. in-12, 1781. Cet ouvrage contient des réflexions profondes, de bonnes maximes, et en même temps quelques vues fausses sur la constitution du gouvernement de l'ancienne Rome. | *Recherches sur la vie et les ouvrages d'Homère*, 1737, in-8°, traduites en français par M. Quatremère de Roissy, 1799, in-8°. | *Lettres sur la Mythologie*, 1748, in-8°. On y trouve des vues nouvelles et souvent hasardées sur les fables de l'antiquité. Eidous les a traduites en français en 1771, in-12, et 1779, 2 vol. in-12.

* BLACKWOOD (ADAM), né à Dumferling, en Ecosse, en 1539, d'une noble et ancienne famille d'Ecosse, étudia à Paris sous Turnèbe et Dorat. Après la mort de Robert Reid, son grand-oncle, évêque des Orcades, chef du parlement d'Ecosse, et qui avait été successivement ambassadeur à Rome, en Angleterre et en France, il alla dans son pays recueillir les débris de sa fortune, d'où les troubles de religion l'obligèrent bientôt de repasser en France. Marie, reine d'Ecosse, et douairière du Poitou, qu'elle possédait par engagement, le fit conseiller au présidial de Poitiers. Il devint, dans la suite, conseiller secret de cette princesse, et passa souvent la mer pour lui rendre tous les services qui étaient en son pouvoir; il mourut à Poitiers en 1613. Ses œuvres latines et françaises furent publiées par les soins de Gabriel Naudé, chez Cramoisy, 1644, in-4°. On y trouve, | *Adversùs Georgii Buchanani dialogum de jure regni apud Scotos, pro regibus apologia*, ouvrage bien écrit, savant, où l'on voit que l'auteur était également habile dans la jurisprudence, la théologie, l'histoire et la politique. C'est ce qu'il a fait de mieux. | *De vinculo religionis et imperii*. Il y attaque vivement le fameux traité de Richer, *De ecclesiasticâ et politicâ potestate*; il soutient le pouvoir absolu et l'indépendance des rois. | Des *Poésies latines*, parmi lesquelles on distingue l'*Apothéose de Charles IX*, qui offre de l'imagination et de beaux vers. | La *Relation du martyre de Marie Stuart, reine d'Ecosse*, Anvers, 1588, in-8°, ouvrage écrit avec chaleur, et même avec l'amertume que lui devaient inspirer les traitemens cruels et injustes qu'on avait fait souffrir à sa souveraine. Il a encore fait quelques autres pièces de peu d'importance. — HENRI BLACKWOOD, son neveu, né à Paris, professeur en médecine et en chirurgie au collége royal, mort à Rouen le 17 octobre 1634, était un homme de beaucoup de talent, mais très insconstant, philosophe, orateur, médecin, soldat, courtisan, voyageur, et intrigant dans tous ces états. On a de lui quelques ouvrages, entre autres, les *Pronostics d'Hippocrate*, traduits en latin, Paris, 1625, in-24.

BLAEUW, que quelques-uns appellent aussi JANSSON (GUILLAUME), disciple et ami de Tycho-Brahé, s'est fait un nom par ses ouvrages géographiques et ses impressions. Il était né à Amsterdam en 1571. On a de lui un Atlas, ou *Théâtre du monde*, en 14 vol. in-fol., Amsterdam, 1638, y compris l'Atlas céleste, 1 vol., et l'Atlas de mer, 1 vol.; un *Traité des Globes*, etc. Cet excellent imprimeur mourut à Amsterdam sa patrie, en 1638, âgé de 67 ans. — Ses deux fils JEAN et CORNÉLIS ont donné une nouvelle édition de l'Atlas de leur père : l'Atlas espagnol est en 10 vol. in-fol., le flamand en 9; celui qui est en latin est en 11, et le français en 12. Cette collection se vend fort cher, surtout l'Atlas français, lorsqu'il est complet. Un incendie où Blaeuw perdit tout son fonds de librairie le 25 février 1672, a rendu ce livre extrêmement rare. Le 10e volume de l'Atlas espagnol ne se trouve presque plus. Jean Blaeuw est auteur des dessins du *Nouveau Théâtre d'Italie*, Amsterdam, 1704, 4 vol. in-fol. avec figures. Quelques bibliographes prétendent que Jean Blaeuw et Jean Jansson sont deux imprimeurs différens et rivaux. On peut consulter la *Bibliothèque curieuse* de David Clément, tome 3, p. 208.

BLAGRAVE (JEAN), célèbre mathématicien anglais, mort le 9 août 1611, à Reading, est auteur de divers ouvrages qui prouvent qu'il a excellé dans le genre d'étude auquel il s'était dévoué. Tels sont : | *Astrolabium uranicum generale*, 1596

in-4°; | *Bijou mathématique*, 1582, in-4°; | *Gnomonique*, 1609, 2 vol. in-4°.

* **BLAIR** (Jean), savant chronologiste écossais, membre de la société royale de Londres et de celle des antiquaires, fut chapelain de la princesse douairière de Galles et précepteur du duc d'Yorck pour les mathématiques. Il est mort à Londres vers 1782. On lui doit : | *La Chronologie et l'Histoire du monde, depuis la création jusqu'en 1753, exposées dans 56 tables*, Londres, 1754, réimprimées plusieurs fois. La dernière édition est de Londres 1790, in-fol. Ces tables qui sont très estimées, ont été traduites en français par Chantereau, qui les a continuées jusqu'en 1795. | *Leçons sur les canons de l'ancien Testament*, publiées après sa mort.

* **BLAIR** (Hugues), célèbre prédicateur et littérateur, né à Edimbourg le 7 avril 1718. Destiné dès son enfance à l'état ecclésiastique, il fut placé dans l'université de cette ville : il était encore en logique lorsqu'il composa un *Essai sur le beau*, qui obtint les suffrages de tous les professeurs, et qui fut désigné pour être publiquement à la fin de la session. Cette distinction fit une telle impression sur son esprit, qu'elle détermina son goût pour la belle littérature. En 1742, il entra dans les ordres sacrés, et fut aussitôt nommé ministre à Collésie, dans le comté de Fise, ensuite à Edimbourg; enfin, en 1758, il fut nommé ministre de l'église cathédrale, l'une des plus éminentes dignités de l'église anglicane. L'année auparavant, l'université de Saint-André lui avait conféré le titre de docteur, et l'emploi de professeur, qu'il quitta pour occuper la chaire de rhétorique et de belles-lettres que le roi venait de créer à Edimbourg. Ses leçons furent suivies avec un empressement toujours croissant. Il remplissait en même temps tous les devoirs d'un ecclésiastique, et continua à prêcher avec un prodigieux concours, jusqu'à sa mort arrivée le 27 décembre 1800. On lui doit : | une *Dissertation critique* sur les poèmes d'Ossian, qui parut en 1763, et eut un grand nombre d'éditions; | des *Sermons*, dont le premier volume parut en 1777 et les autres successivement. Ils eurent le plus grand succès et obtinrent plusieurs éditions. La dernière est de Londres 1801, 5 vol. in-8°. Ils ont été contrefaits en Irlande et en Amérique. Il y en a deux traductions françaises : l'une par M. Froissart, Lausanne 1791, in-12; l'autre par M. l'abbé de Tressan, Paris, 1807, 5 vol. in-8°. On les a traduits en hollandais, en allemand, en esclavon et en italien. Ce qui les distingue particulièrement est une éloquence douce et persuasive; son style, s'il n'est pas véhément, est toujours animé et rempli d'images heureuses; il paraît avoir pris pour modèle Massillon, celui de nos orateurs qu'il admirait le plus; | un *Cours de rhétorique et de belles-lettres*, Londres 1783, 3 vol. in-8°, réimprimé plusieurs fois en Angleterre, en Amérique et en Irlande, et traduit dans plusieurs langues de l'Europe. Nous en avons deux traductions françaises : la première est de M. Cantwel, 1797, 4 vol. in-8°; la seconde, de M. Prévôt, professeur de philosophie à Genève, 1808, 4 vol. in-8°. Cette dernière paraît la meilleure pour l'exactitude et le style. Il est vrai que le nouveau traducteur a de grandes obligations à l'ancien, dont il adopta souvent des phrases entières et quelquefois d'assez longs morceaux. Quant à l'ouvrage anglais, il est digne de la plus haute estime. L'auteur y traite successivement du goût et de la source de ses plaisirs; de l'origine, des progrès et de la structure du langage; de la théorie générale du style et de ses différens caractères; de l'éloquence considérée dans tous les genres; enfin des meilleures compositions en vers et en prose. Des principes judicieux présentés avec méthode et éclaircis par des applications heureuses, recommandent cet ouvrage, écrit d'ailleurs avec beaucoup d'ordre et de clarté. Il n'est cependant pas exempt de défauts. On y remarque quelques traces de partialité nationale, et des jugemens quelquefois faux sur nos principaux écrivains. Par exemple, il proclame Voltaire le chef des historiens du dernier siècle, et c'est le genre où ce philosophe a le moins réussi. Blair l'appelle aussi le plus religieux et le plus moral de tous les poètes tragiques.

BLAISE (saint), fut, à ce qu'on croit, évêque de Sébaste, où il souffrit le martyre vers 316. On ne sait rien de certain sur ce martyr. Il est patron titulaire de la république de Raguse.

BLAKE (Robert), né à Bridgewater, dans la province de Sommerset, en 1598, fut amiral d'Angleterre pour les parlementaires en 1649, après le comte de Warwick, et se signala plusieurs fois contre les Hollandais. Il battit ensuite Tunis à coups de canon en 1656, brûla 9 vaisseaux turcs qui y étaient en rade, et ayant

débarqué avec 1,200 hommes, il tailla en pièces 3,000 Tunisiens. Il s'avança ensuite vers Alger et Tripoli, et fit donner la liberté à tous les esclaves anglais. Il mourut en 1657, après avoir battu la flotte espagnole, sur qui il prit les seuls trésors avec lesquels les Espagnols espéraient de soutenir la guerre. Il était si désintéressé, que malgré les occasions qu'il eut de s'enrichir, il ne laissa pas en mourant 500 livres sterling de plus qu'il n'avait hérité de son père.

* **BLAKE** (Joachim), général espagnol, naquit à Vélez-Malaga, d'une famille originaire d'Irlande, et était capitaine au régiment d'Amérique, lorsque la guerre éclata en 1793 entre la France et l'Espagne. Après avoir passé par divers grades, Blake parvint à celui de colonel au régiment de la Couronne, et fut investi en 1808 du commandement des troupes levées en Galice, pour repousser l'invasion française. Ayant voulu porter du secours au général Cuesta, il fut battu avec lui par le général Bessières à Rio-Seco. Cependant il s'empara de Bilbao, et essaya ensuite d'opérer sa jonction avec Castanos, en se dirigeant vers les frontières de la France. Napoléon qui venait d'entrer en Espagne l'en empêcha, et Blake, repoussé jusqu'à Espinola, fit une retraite qui a été admirée. Nommé commandant des provinces d'Aragon, de Valence et de Catalogne, il obtint près de Saragosse de légers succès qui furent suivis de quelques revers. En 1810, il fit partie de la régence, et on dérogea, en sa faveur, au règlement des Cortès, qui défendait d'appeler à faire partie de la régence un commandant militaire. Blake, nommé capitaine-général, s'enferma, après une nouvelle défaite dans Valence, où il fut bientôt obligé de capituler. Il fut conduit en France et il y demeura prisonnier jusqu'en 1814. De retour en Espagne, Blake devint directeur-général du corps des ingénieurs militaires, et à l'époque de la révolution de 1820, il entra au conseil d'état. Après cette révolution il cessa d'être employé. Blake est mort à Valladolid en 1827.

* **BLAMPAIN** (Jean), chanoine régulier de la réforme des prémontrés, né au bourg de Vignot, près de Commerci, le 21 octobre 1704, entra au noviciat de l'abbaye de Sainte-Mai de Pont-à-Mousson le 25 octobre 1719, et fit profession le 6 juillet 1721. Il enseigna, à l'abbaye d'Estival, la rhétorique, la philosophie, la théologie, et prit en 1734, le bonnet de docteur dans l'université de Pont-à-Mousson; il fut ensuite curé d'Estival, et official du même lieu. Il aida l'abbé Hugo dans le travail des Annales de l'ordre des prémontrés, et parcourut un grand nombre d'abbayes pour en tirer des documens (*Voyez* HUGO). On a du Père Blampain de savantes *Notes sur la vie du bienheureux Louis, comte d'Arnstein, religieux prémontré*, publiées d'abord dans la *Bibliothèque de Prémontré* du père le Paige, et ensuite dans les *Sacræ antiquitatis monumenta* de l'abbé Hugo, tom. 3, p. 54. Il a aussi enrichi de *Notes* la Chronique de Baudouin de Ninove, et celle de Vicogne, insérées toutes deux dans le même recueil. Il est auteur d'un ouvrage intitulé: *Jugement sur les écrits de M. Hugo, évêque de Ptolémaïde, abbé d'Estival en Lorraine, historiographe de Prémontré, etc.*, Nancy, Cusson, 1736, in-8°. L'auteur de la table du *Dict. des anonymes* se trompe en lui attribuant, tome 4, pag. 104, les *Animadversiones in sanctum Augustinum;* qui sont de don Blampain et d'autres religieux de la congrégation de Saint-Maur. (*Voy.* le n° 11222 de ce Dict.)

BLAMPIN (Thomas), né l'an 1640 à Noyon en Picardie, bénédictin de Saint-Maur en 1665, visiteur de la province de Bourgogne en 1708, mourut à Saint-Benoît-sur-Loire en 1710. C'est à lui qu'on doit la belle édition des *OEuvres de saint Augustin*. Voyez l'article de ce Père.

* **BLAMPOIX** (Jean-Baptiste), naquit à Mâcon, le 16 octobre 1740. Après avoir été ordonné prêtre, il devint professeur de philosophie dans sa ville natale. Il s'acquittait de cet emploi avec talent, lorsqu'il fut nommé à la cure de Vandœuvre, près de Troyes. Un fait particulier, qui prouve la vénération qu'il s'était acquise, c'est que l'ancien seigneur de cette paroisse, qui lui avait donné, bien long-temps avant la révolution, une chapelle de 600 francs de revenu, a continué, jusqu'au dernier moment, de lui en faire toucher le montant, quoique, depuis 1791, cette chapelle et tous les titres de cette espèce fussent supprimés. Blampoix fut élu, en 1798, évêque de Troyes, et sacré à Paris, le 4 novembre de la même année. Il assista au second concile national, tenu à Paris en 1801, donna sa démission, et occupa pendant quelque temps la cure d'Arnay, dans le diocèse de Dijon; il se retira ensuite à Mâcon, au sein de sa famille. Le pape

Pie VII, lors de son passage par Mâcon en 1804, permit que Blampoix lui fût présenté, et lui fit un très bon accueil. Après un assez long entretien, le Saint Père lui tendit les bras et le pressa contre son sein, en lui disant : Appuyez! appuyez! Il offrit même à l'évêque de demander pour lui, au chef du gouvernement, ce qu'il pourrait désirer. M. Blampoix est mort à Mâcon, au mois de juin 1820. On a de lui plusieurs *Lettres pastorales* ou *Mandemens*. Quelques-unes de ces pièces ont été imprimées dans les *annales de la religion*, auxquelles M. Blampoix a donné aussi divers articles.

BLANC. *Voyez* BEAULIEU.

BLANC (Jean) ou BLANCHA (Juan), bourgeois noble de Perpignan, se trouva premier consul, lorsque les Français firent le siége de cette ville qui appartenait aux rois d'Aragon, en 1474. Son fils unique ayant été pris dans une sortie, les généraux ennemis lui firent dire, « que » s'il ne rendait la place, ils le feraient » massacrer à ses yeux. » Il leur fit répondre « que sa fidélité pour son maître » était supérieure à sa tendresse pour son » fils. » Jean Blanc perdit, par cette générosité, son fils unique. Le roi d'Aragon Jean II, lui ayant permis d'ouvrir les portes de la place, plutôt que de l'exposer aux dernières extrémités de la guerre, il ne se rendit pourtant que 8 mois après. On souffrit dans ce siége tout ce que la faim a de plus cruel : les chevaux, les chiens, les rats, les cuirs, etc., servirent de nourriture aux assiégés. Cette défense immortalisa Jean Blanc, et mérita à Perpignan le titre de *très fidèle*.

BLANC (Thomas le), pieux et savant jésuite de Vitri en Champagne, mort à Reims en 1666, après avoir été provincial. Nous avons de lui plusieurs ouvrages ascétiques, proportionnés à l'intelligence, et assortis aux devoirs de toutes les classes de citoyens, et par-là d'une utilité sûre et générale : le *Bon Valet;* la *Bonne Servante;* le *Bon Vigneron;* le *Bon Laboureur;* le *Bon Artisan;* le *Bon Riche;* le *Bon Pauvre;* le *Bon Ecolier;* le *Soldat généreux*, etc. Mais le livre qui lui a fait le plus de réputation, est un grand commentaire sur les Psaumes, sous ce titre *Analysis Psalmorum Davidicorum*, Lyon, 1665, 6 vol. in-fol. Cologne, 1681. L'auteur ne se borne pas au sens littéral; il discute aussi amplement le sens mystique.

BLANC (François le), gentilhomme du Dauphiné, plein de feu et d'esprit, mais d'un caractère très mélancolique, mort à Versailles en 1698, est connu par un *Traité des monnaies de France*, Paris, 1690, in-4°, fig., qui est recherché. On y joint ordinairement la *Dissertation sur les monnaies de Charlemagne et de ses successeurs, frappées dans Rome*, qu'il avait fait paraître l'année précédente. L'un et l'autre ont été réimprimés à Amsterdam, 1692, in-4°. Cette édition est moins estimée que celle de Paris. Les connaissances de Blanc l'avaient fait choisir pour enseigner l'histoire aux enfans de France; mais il mourut avant d'avoir rempli cet emploi.

BLANC (Jean-Bernard le), né à Dijon en 1707, historiographe des bâtimens du roi de France, membre de plusieurs académies, mort en 1781, est auteur | des *Lettres d'un Français sur les Anglais*, 1758, 3 vol. in-12; | *Dialogues sur les mœurs des Anglais*, 1765; | *Poème sur les Gens de Lettres de Bourgogne*, 1726, in-8°; | *Observations sur les ouvrages de Peinture et de Sculpture de l'Académie*, 1753, in-12. Tous ses ouvrages et plusieurs autres, tels que sa tragédie *Aben-Saïd*, qui ne lui ont point survécu, prouvent par le fait qu'il n'est qu'un auteur médiocre.

BLANC (mademoiselle Le), est le nom donné à une fille sauvage, trouvée près du village de Soigny, à quatre lieues de Châlons, au mois de septembre 1731, âgée d'environ dix ans, puisque le curé qui la baptisa, en 1732, marqua sur le registre avoir baptisé *une fille d'environ onze ans, dont le père et la mère nous sont inconnus comme à elle.* Cependant le *Mercure de France*, décembre 1731, lui donne 17 à 18 ans. Les physiologistes s'épuisèrent en conjectures sur l'origine de cette fille; mais il est indubitable que c'était une enfant abandonnée par quelque naufrage, sur les côtes de France, et qui de forêt en forêt sera arrivée à l'endroit où elle a été prise; ou bien une enfant du pays, que des parens désespérés auront exposée dans les forêts, et qui aura trouvé moyen d'y subsister. Car il est reconnu que jamais il n'y a eu d'hommes sauvages (c'est-à-dire, errans, isolés, à la manière des brutes); *la nature de l'homme ne comportant pas cet état* (*voyez* le Catéchisme philosophique, n° 153, édition de 1787). On a rapporté des choses étonnantes de la force et de l'agilité qu'elle avait acquises par une vie dure et une

lutte continuelle contre les élémens et la faim. « La manière, dit Racine le fils, » dont elle courait après les lièvres, est » surprenante ; elle nous a donné des » exemples de sa façon de courir. Il ne » paraissait presque point de mouvement » dans ses pieds, et aucun dans son corps, » ce n'était point courir, mais glisser ; sa » course renverse les raisonnemens de notre philosophie à paradoxes, qui veut » faire marcher les hommes à quatre pat- » tes. » Ce qu'il y eut de plus remarquable, ce fut la facilité qu'on trouva à l'instruire dans les matières du christianisme, facilité qui justifie la définition qu'un ancien philosophe a donnée de l'homme, en disant que c'était un *être religieux*. « Que » ceux, dit Racine, qui ont tant de mé- » pris pour l'homme, expliquent cette » différence entre l'homme et les autres » animaux. Voici une fille qui, élevée » parmi eux, et long-temps privée comme » eux de la parole, n'a eu d'autre objet » que de chercher la nourriture de son » corps ; sitôt qu'elle entend des hommes » se parler, elle a bientôt appris la ma- » nière d'exprimer comme eux ses pen- » sées ; sitôt qu'on lui parle des choses » spirituelles, elle les conçoit. — C'est » parce que nous sommes capables de les » entendre, *divinorum capaces*, dit Ju- » vénal, que notre raison vient du Ciel. » Ceux qui se chargèrent de l'instruction » de cette fille, n'eurent point affaire à » un enfant qui ne fait usage que de sa » mémoire pour répéter son catéchisme, » mais à une personne qui fait usage de » sa raison, pour opposer les difficultés » qu'elle lui suggère, à ce qu'on lui dit » qu'il faut croire.... Ce fut pendant qu'elle » était chez les nouvelles Catholiques, » que feu M. le duc d'Orléans l'alla voir, » l'interrogea sur la religion, et parut très content de ses réponses : elle lui » témoigna avoir dessein d'être religieuse, » ce qui fut cause qu'on la fit passer dans » un couvent à Chaillot ; son peu de santé » l'empêcha d'exécuter sa résolution..... » Elle-même se plaît à raconter son pre- » mier état, et ne le raconte jamais sans » rendre hommage à la miséricorde de » Dieu, qui l'en a fait sortir ; et lorsqu'à » la mort de M. le duc d'Orléans qui la com- » prenait parmi ses pensionnaires, on lui » demandait si elle ne craignait pas de » perdre sa pension, elle répondait avec » une confiance admirable : *Dieu qui » m'a tirée du milieu des bêtes farouches, » pour me faire chrétienne, m'abandon- » nera-t-il quand je le suis, et me lais- » sera-t-il mourir de faim? C'est mon » père, il aura soin de moi.* » Elle vivait encore en 1754.

* **BLANC DE GUILLET** (ANTOINE LE), né à Marseille en 1730, mourut à Paris en 1799. Il travailla d'abord pour le théâtre, et ses productions dramatiques essuyèrent des critiques amères, et souvent bien fondées. Sa tragédie de *Manco-Capac* obtint quelques succès, mais fut bientôt oubliée. Celle des *Druides* éprouva le même sort, malgré les additions, les suppressions, les corrections, les changemens de dénouement qu'on y a faits à chaque représentation pour la faire réussir : les applications malignes auxquelles elle peut donner lieu, et les maximes philosophiques qu'elle renferme, en firent défendre l'impression. Dégoûté du théâtre, il entreprit de traduire *Lucrèce*, et il ne fut guère plus heureux que dans ses tragédies. Cet ouvrage, d'une tournure pénible, d'une versification dure, où des transpositions de mots, des chevilles parasites détournent l'attention et obscurcissent les idées, n'a pas même le mérite de faire entendre Lucrèce ; et c'est un avantage : les charmes de son style ne contribueront pas à faire aimer le poison de cette doctrine si souvent impie et scandaleuse. Ses autres ouvrages sont encore plus insignifians.

***BLANCHARD** (FRANÇOIS), avocat de Paris, versé dans l'histoire et les généalogies, a donné au public les *Eloges des premiers présidens à mortier et des conseillers au parlement de Paris* 1645, in-fol. Il publia aussi les *Maîtres des requêtes*, en 1645, in-fol. Ce livre n'a pas été fini. L'auteur mourut l'an 1650.

BLANCHARD (GUILLAUME), fils du précédent, célèbre avocat au parlement de Paris, connu par deux volumes in-fol. intitulés *Compilation chronologique, contenant un recueil des ordonnances, édits, déclarations et lettres-patentes des rois de France, qui concernent la justice, la police et les finances, depuis l'an* 897 *jusqu'à présent*, Paris, 1745, 2 vol. in-fol. : édition défectueuse. Ce recueil utile lui coûta beaucoup de recherches. Il mourut en 1724, avec la réputation d'un homme savant et laborieux.

BLANCHARD (ELIE), né à Langres le 8 juillet 1672. Les Mémoires de l'académie des Inscriptions, dont il était membre, renferment plusieurs de ses *dissertations*, qui font honneur à son savoir. En 1714,

Dacier le prit pour son élève. Il devint associé en 1714, et en 1727 il succéda, dans la place de pensionnaire, à Boivin le cadet. Il mourut en 1755.

* BLANCHARD (Jean-Baptiste) jésuite français, professeur de rhétorique au collége de Metz, né, en 1731, à Tourteron dans les Ardennes, mort en 1797. On lui doit | *l'Ecole des mœurs*, 3 vol. in-12 : ce sont des réflexions morales et des traits historiques propres à développer les maximes de la sagesse, et à faire germer dans le cœur des jeunes gens les principes de religion et de saine morale. | *Le Temple des muses, ou Recueil des plus belles fables des fabulistes français;* | *Préceptes pour l'éducation des deux sexes, à l'usage des familles chrétiennes,* mis au jour par M. Bruyset, 1803, 2 vol. in-12; | *Education chrétienne*, 1806, 2 vol. in-12.

* BLANCHARD (Nicolas), célèbre aéronaute, fils d'un tourneur des Andelys, conçut l'idée d'agrandir le domaine de l'homme, en lui fournissant les moyens de voyager dans les airs. Ses essais n'avaient encore produit aucun résultat, lorsque le marquis de Causans fit l'expérience d'un appareil de son invention, à l'aide duquel il modéra la vitesse de sa chute en s'élançant du Pont-royal dans la Seine. Blanchard perfectionna cette invention, qui ne remplissait pas cependant le but qu'il s'était proposé. Enfin le moteur qu'il cherchait fut trouvé par Montgolfier, inventeur du ballon aérostatique, et Blanchard n'eut qu'à s'appliquer à le diriger. Il ajouta à l'appareil de Montgolfier, des ailes dont le mouvement ressemblait à peu près à celui des rames d'un bateau, et qu'il présumait devoir produire sur l'air l'effet que celles-ci produisent sur l'eau. Mais diverses ascensions lui démontrèrent que cette machine était encore insuffisante. La première expédition devait être faite en public, le 2 mars 1784, et elle allait être exécutée, lorsque le jeune Bonaparte, alors élève de l'école militaire, se précipita dans la nacelle et en fit rompre une des ailes. C'est à Blanchard qu'on doit l'invention du parachute, perfectionné depuis et si hardiment employé par l'intrépide Garnerin. Blanchard fit, dit-on, plus de 70 ascensions, dont l'une des plus célèbres est celle qui le transporta avec le docteur Jefferies de Douvres en France, en 1785, et qui lui valut le surnom de *Don Quichotte de la Manche*. Il est mort au commencement du 19e siècle. — Mme BLANCHARD, sa femme, aéronaute non moins célèbre que lui-même, naquit, le 25 mars 1778, dans la petite commune des Trois-Canons, près la Rochelle. Elle était d'une telle intrépidité qu'il lui est arrivé plusieurs fois de s'endormir dans les airs pendant la nuit, et d'attendre ainsi, dans sa frèle embarcation, le retour du jour pour descendre avec moins de péril. Elle avait fait heureusement un grand nombre de voyages aériens, lorsqu'elle périt misérablement, le 6 juillet 1819, dans sa 42e année, en faisant sa 67e ascension, dans un ballon à artifice parti du jardin de Tivoli. Un accident mit le feu au ballon, et cette infortunée, à demi brûlée, tomba fracassée sur une maison de la rue de Provence à Paris.

BLANCHARD (Jacques), peintre, né à Paris en 1600, mort dans cette ville en 1638, fut disciple de Nicolas Bolery, et peintre du roi. Il alla perfectionner ses talens à Rome et à Venise. L'étude assidue des chefs-d'œuvre du Titien, du Tintoret et de Paul Véronèse, formèrent son génie. De retour à Paris, il l'embellit de plusieurs de ses tableaux. Les *Bacchanales* du salon de M. Morin, et surtout le tableau de la *Descente du Saint-Esprit*, qu'on voit à Notre-Dame, l'ont mis à côté des plus grands peintres. L'ordonnance de ce dernier tableau est admirable. La lumière y est si vive et si bien répandue de tout côté, qu'on s'imagine être dans le moment où l'Esprit saint descendit sur les apôtres. Sa manière de colorier a un brillant et une fraîcheur qui l'ont fait nommer par quelques-uns le *Giorgion moderne* et le *Titien français*.

BLANCHE DE CASTILLE, née en 1185, d'Alfonse IX, roi de Castille, et d'Eléonore d'Angleterre, fut mariée en 1200, à Louis, fils aîné de Philippe-Auguste, roi de France; celui-ci étant mort le 14 juillet 1223, l'époux de Blanche monta sur le trône, sous le nom de Louis VIII, et fut couronné avec elle à Reims, au mois d'août de la même année. En 1226, Louis VIII mourut à son tour, et, suivant le témoignage de quelques évêques présens à sa mort, il donna à la reine la tutelle de son fils (depuis Louis IX, ou saint Louis) et la régence du royaume. En conséquence, Blanche prit en main les rênes de l'état, qu'elle sut gouverner avec autant de prudence que de fermeté. Elle déconcerta et dissipa les ligues formées

contre l'autorité royale, par les grands vassaux de la couronne, les maintint dans le respect, en usant selon les circonstances, tantôt des voies de la politique, tantôt de celles des armes. Elle continua la guerre contre les albigeois, commencée sous Louis VIII, et fit en 1228 un traité avec Raimond, comte de Toulouse, qui procura la réunion des terres de la maison de Toulouse à la couronne de France. En 1229, elle fit assiéger au plus fort d'un hiver très dur, Bellesme dans le Perche, se trouva au siége en personne à côté de son fils, pour animer les troupes, prit cette place, et contraignit le duc de Bretagne, ainsi que les autres rebelles, à rentrer dans le devoir. Tandis que cette grande reine établissait un si bon ordre dans les états de son fils, elle ne négligeait rien pour le rendre lui-même un grand roi; et pour imprimer profondément dans son âme les principes de la religion, elle lui disait souvent : *Mon fils, j'aimerais mieux vous voir mort que souillé d'un péché mortel.* Aussi ayant atteint sa majorité, conserva-t-il toujours pour sa mère le respect qui lui était dû, et ne fit rien sans son aveu. En 1248, lorsqu'il entreprit le voyage de la Terre-Sainte, Blanche fut nommée par lui régente du royaume, et elle s'acquitta des fonctions attachées à ce poste éminent avec le plus grand succès. Elle mourut l'an 1252, et fut enterrée à Maubuisson, abbaye qu'elle avait fondée en 1242. L'abbesse lui donna, avant sa mort, l'habit monastique. Les censeurs de la reine Blanche lui ont reproché des manières hautaines avec les grands, de l'humeur avec sa belle-fille, trop d'art pour conserver son ascendant sur son fils; mais ils lui ont accordé, avec ses admirateurs, beaucoup de courage et de dextérité. C'est, sans contredit, une des plus illustres reines; âme intrépide, esprit aussi solide que brillant, beauté parfaite. Quoiqu'elle eût plus de 40 ans, quand Thibaud, comte de Champagne, en devint amoureux, il l'aima jusqu'à la folie. La médisance attaqua sa réputation, parce qu'elle souffrit, par intérêt et pour des raisons d'état, les indiscrétions de ce prince, et les assiduités du cardinal Romain, homme poli et bien fait, et d'un si bon conseil, qu'elle avait une entière confiance en lui; mais les motifs de cette conduite la justifient pleinement, et l'idée de sa vertu ne fut point affaiblie dans l'esprit des gens équitables.

* BLANCHE DE BOURBON, reine de Castille, fille de Pierre de Bourbon, naquit en 1338, et fut mariée à l'âge de 15 ans au roi de Castille Pierre le Cruel. Cette union, dictée par la politique, n'offrit à cette princesse qu'une suite de malheurs, et entraina des guerres cruelles et de terribles révolutions. Blanche, quoique douée d'une grande beauté et de toutes les grâces de la jeunesse, se vit abandonnée par son époux le lendemain de ses noces. Pierre, enchaîné par un penchant coupable pour Maria de Padilla, et excité par des malveillans qui avaient cherché à lui donner des doutes sur la vertu de la princesse, n'avait consenti à la célébration de son mariage que pour ménager la cour de France, dont il craignait le ressentiment. La reine, méprisée et poussée par des conseils perfides, entra dans le parti des frères du roi, qui s'étaient révoltés. Dès-lors Pierre ne connut plus de bornes; il fit casser son mariage pour épouser Jeanne de Castro, qu'il ne tarda guère à quitter à son tour, et fit transférer Blanche à l'Alcazar, ou château de Tolède. En traversant la ville, elle parvint à échapper à ses gardes, se réfugia dans la cathédrale, déclara qu'elle n'en voulait plus sortir, et toucha tellement les habitans par ses larmes, qu'ils se soulevèrent en sa faveur. Pierre vint assiéger Tolède, et s'étant rendu maître de cette ville, il fit enfermer l'infortunée Blanche à Médina-Sidonia, où cette princesse fut empoisonnée par son ordre; d'autres disent que le chagrin seul hâta la fin de ses jours. Elle mourut âgée de 23 ans, en 1361. Les Français marchèrent en Espagne pour venger sa mort. Pierre périt par la main de Henri de Transtamare, son frère naturel, en 1368.

* BLANCHE, reine de Navarre, fille de Charles III, auquel elle succéda sur le trône, épousa en 1402, Martin, roi de Sicile, et, en secondes noces, Jean, fils de Ferdinand Ier, roi d'Aragon, qui lui fut redevable, en 1425, de la couronne de Navarre. Le roi et la reine prêtèrent les sermens ordinaires, et, suivant la coutume usitée depuis le temps des Goths, ils furent montrés l'un et l'autre au peuple sur un pavoi soutenu par les députés des principales villes du royaume. Blanche mourut le 3 avril 1441, après un règne de seize ans, laissant la couronne à don Carlos, son fils; mais cette princesse avait fait, deux ans auparavant, un testament par lequel elle recommandait à don Carlos de ne point prendre possession de la

royauté, sans l'agrément de Jean d'Aragon, son père : ce qui occasiona, dans la suite, de grands démêlés entre le père et le fils. (*Voy.* l'article suivant, et JEAN II, roi d'Aragon et de Navarre.)

* **BLANCHE DE NAVARRE**, fille aînée de Jean d'Aragon et de Blanche, reine de Navarre, naquit en 1424. Sa vertueuse mère la fit élever dans les meilleurs principes, et lui fit épouser, en 1440, don Henri, prince des Asturies, qui fut roi depuis sous le nom de Henri IV, et dont elle n'eut point d'enfans. Après douze ans de mariage, une séparation fut résolue d'un commun accord, entre les deux époux, et l'évêque de Ségovie, prononça la sentence de divorce. Blanche ainsi congédiée arriva en 1453 à la cour du roi son père, où l'attendaient de nouveaux malheurs. Jeanne Henriquez, sa belle-mère, parvint à aigrir contre ses propres enfans Jean d'Aragon, qui, non content de leur faire essuyer toutes sortes de vexations, conspira bientôt lui-même contre eux. Don Carlos, frère de Blanche, mourut, en lui laissant en héritage le royaume de Navarre. Jean d'Aragon la fit arrêter sur-le-champ et conduire sous l'escorte de Péralta, son confident, à la comtesse de Foix, sa sœur cadette, qui, malgré les liens du sang, était sa plus cruelle ennemie. Transférée au-delà des Pyrénées, elle trouva moyen, malgré l'exacte vigilance de ses gardes, de faire connaître au roi de Castille, autrefois son époux, l'état déplorable de sa situation, et lui envoya un écrit dans lequel elle l'instituait héritier de son royaume de Navarre. Elle espérait peut-être toucher le cœur de Henri, et l'engager à venir à son secours; mais deux années entières s'écoulèrent dans les larmes : enfermée dans le château d'Ortès, Blanche attendit en vain son libérateur, et mourut empoisonnée par les ordres de la comtesse de Foix. Quelques historiens ont dit que cet horrible forfait fut commis peu de temps après sa détention, et qu'on avait caché sa mort précipitée pour ne pas augmenter les soupçons que la conformité de sa destinée avec celle de don Carlos, son frère, avait déjà élevés contre la barbarie de sa famille.

BLANCHE, femme d'un citoyen de Padoue, nommé Porta, peut être mise au rang des victimes de la chasteté. Son mari ayant été tué à la prise de Bassano dont il était gouverneur, cette héroïne, après des efforts redoublés de courage pour défendre la place, tomba au pouvoir du tyran Acciolin qui l'assiégeait. Les grâces et l'air majestueux de la prisonnière firent une si vive impression sur le brutal vainqueur, qu'il voulut la forcer de satisfaire ses désirs. Elle ne s'en garantit qu'en se jetant par une fenêtre. Le temps qu'exigea la guérison de ses blessures causées par la chute, n'éteignit point les feux impurs du tyran. Ayant épuisé toutes les ressources de la séduction, il la fit lier sur un lit pour assouvir sa passion effrénée. Cette femme outragée dissimula son désespoir, et demanda la liberté de revoir le corps de son mari. A peine le sépulcre est-il ouvert qu'elle s'y précipite; et par un effort extraordinaire, elle attire sur elle la pierre qui couvrait le tombeau, dont elle fut écrasée. Ce tragique événement arriva l'an 1235. Qu'est-ce que la faible et inconséquente Lucrèce, en comparaison de cette trop fidèle épouse?

* **BLANCHELANDE** (PHILIBERT-FRANÇOIS ROUXEL de), naquit à Dijon en 1735. Son père, lieutenant-colonel d'un régiment d'infanterie, étant mort, en 1740, des suites de ses blessures, le laissa sans fortune et sans appui. Il entra au service à l'âge de douze ans, et, s'étant fait remarquer par son courage et par sa bonne conduite, il obtint un avancement assez rapide. En 1779, il fut envoyé en Amérique avec le régiment d'Auxerrois, dont il était major, et il en fut nommé lieutenant-colonel, peu de temps après son arrivée à la Martinique. Il défendit l'île St.-Vincent, avec sept cent cinquante hommes, contre quatre mille Anglais, qu'il força de se rembarquer : cette action lui valut le grade de brigadier, hors de rang. En 1781, il fut nommé gouverneur de l'île de Tabago, qu'il avait contribué à enlever aux Anglais; et ensuite de la Dominique, où il resta jusqu'à l'époque de la révolution. De retour en France, Blanchelande se retira avec sa famille à Chaussin, village de Franche-Comté. Peu de temps après, Louis XVI le nomma gouverneur de la partie française de St.-Domingue. Il fit tous ses efforts pour y maintenir la paix et le bon ordre; mais les troubles qui éclatèrent, à la suite de la publication des décrets qui admettaient les hommes de couleur à la jouissance des droits politiques, le forcèrent de quitter le Port-au-Prince, résidence ordinaire des gouverneurs, et de se réfugier au Cap. Il écrivit à l'assemblée nationale pour l'informer de la situation de l'île, et la prier de sus-

pendre l'exécution des décrets, cause de tous les troubles. Brissot et d'autres députés l'accusèrent alors d'être seul l'auteur des maux qui affligeaient Saint-Domingue, par sa résistance aux volontés de l'assemblée, et provoquèrent sa mise en jugement. Cette mesure n'eut pas lieu; mais, en 1792, il fut destitué, renvoyé en France, et mis en prison, d'où il ne fut retiré au bout de quatre mois que pour être traduit devant le tribunal révolutionnaire qui le condamna à mort, le 11 avril 1793. Son fils, jeune homme de la plus heureuse figure et de la plus grande espérance, arrêté comme complice de son père, dont il avait été l'aide-de-camp, fut condamné à mort par le même tribunal, le 20 juillet 1794; il était âgé de vingt ans.

* BLANCHEROSE (CLAUDE), né en Franche-Comté dans le 15e siècle, était médecin de la princesse d'Orange. Il est auteur d'un ouvrage intitulé : *Salutifère et utile conseil, avec un régime bien laconique ou bref, pour pourvoir aux très dangereuses maladies, ayant cours en l'an* 1531, Lyon, in-12. Il était en correspondance avec Corneille Agrippa; et l'on trouve, dans le recueil des lettres de ce savant, deux lettres de Blancherose, datées d'Anneci, 1523. A la fin de son ouvrage cité plus haut, il parle d'un « grand » astrologue de Lons-le-Saunier, qui, par » prudence, savoir et les moyens prédits » (ceux qu'il vient d'indiquer), véquit » sept vingt-sept ans, comme plusieurs » savent. »

* BLANCHET (PIERRE), né à Poitiers en 1452, suivit d'abord le barreau, puis embrassa l'état ecclésiastique à 40 ans. Il est auteur de la farce de *Pathelin*, 1490, in-4°, gothique, traduite en latin par Reuchlin, Paris, 1512, in-12, rajeunie par Brueys en 1715, et restée au théâtre.

* BLANCHET (l'abbé N...), censeur royal, interprète à la bibliothèque royale, et garde des livres du cabinet du roi, quitta cette place, pour aller vivre dans l'obscurité à Saint-Germain-en-Laye. C'est là qu'il mourut, en 1784, âgé d'environ 80 ans. Son caractère était aimable dans la société, où il paraissait peu; mais il était sombre et mélancolique dans la solitude, à laquelle il s'était condamné. Des infirmités prématurées avaient considérablement altéré son humeur. Il était accablé de vapeurs, dont il souffrait seul, et dont il craignait toujours de faire souffrir les autres. C'est ce qui lui faisait aimer la retraite. *Tel que je suis*, disait-il, *il faut que je me supporte; mais les autres sont-ils obligés de me supporter?* Naturellement désintéressé, il se refusa à toutes les grâces et à tous les bienfaits, et il fallut forcer sa répugnance, pour lui faire accepter quelque chose. L'avancement de ses amis ne lui était pas aussi indifférent que le sien; il paraissait enchanté, lorsqu'ils parvenaient à quelque place utile ou agréable. L'abbé *Blanchet* n'a guère été connu du public, qu'après sa mort. On a de lui des *Variétés morales et amusantes*, 1784; et des *Apologues* et *Contes Orientaux*, 1785, in-8°. Dans l'un et l'autre recueil, on voit un homme instruit, qui a le talent d'écrire avec beaucoup d'esprit, de philosophie et de goût. On a encore de lui plusieurs petits morceaux de poésie d'un genre délicat et agréable, dont la plupart furent attribués aux meilleurs poètes du temps, qui ne se défendaient pas trop d'en être les auteurs. L'abbé *Blanchet* disait à ce sujet : *Je suis charmé que les riches adoptent mes enfans.*

BLANCHET (THOMAS), peintre, né à Paris en 1617, disciple et ami du Poussin et de l'Albane, fut nommé professeur de peinture par l'académie de Paris, quoiqu'absent, ce qui était contre l'usage; mais Blanchet méritait qu'on s'écartât des règles établies. Le Brun présenta son tableau de réception, représentant Cadmus qui tue un dragon. Il passa une partie de sa vie à Lyon; et y mourut en 1689. Un plafond de l'hôtel de cette ville, dans lequel Blanchet avait déployé tous ses talens, fut consumé par un incendie. Ce peintre excella dans l'histoire et dans le portrait. Sa touche est hardie, agréable et facile, son dessin correct, son coloris excellent. On voit de ses tableaux à Paris et à Lyon.

BLANCHINI. *Voyez* BIANCHINI.

BLANDINIÈRE (J. P. COTELLE de la), naquit à Laval en 1709, et mourut en 1795 à Soulaines (Anjou), curé de cette paroisse. Il fut continuateur des *Conférences* d'Angers, commencées par l'abbé Babin.

* BLANQUET-DU-CHAYLA (ARMAND-SIMON-MARIE), né à Marvejols dans le Gévaudan, en 1769, entra, en 1775, dans le corps de la marine royale, et fit quinze campagnes de mer, pendant lesquelles il assista à treize combats, où il reçut plusieurs blessures. Il remplissait les fonctions de vice-amiral à la bataille d'Aboukir, et s'opposa, avec chaleur, dans le conseil qui précéda la bataille, à la funeste résolution prise par l'amiral, de combattre en

ligne d'embossage. N'ayant pu faire prévaloir son avis, il revint à bord saisi de douleur, mais déterminé à se battre jusqu'à la dernière extrémité. Il fut dangereusement blessé, et se vit forcé de se rendre aux Anglais. Blanquet-du-Chayla est mort subitement à Versailles en 1826.

BLARU (Pierre de), *Petrus de Blarrorivo*, né à Blaru en 1437, chanoine de Saint-Dié, savant canoniste et poète médiocre, mais bon latiniste, mourut en 1505. Nous avons de lui un poème sur la guerre de Nancy et la mort du duc de Bourgogne, en 6 livres, composé sur les Mémoires de Réné, duc de Lorraine. Il est intitulé *Nanceidos opus, in pago S. Nicolai de Portu*, 1518, in-fol., fig. en bois, rare.

BLASCO-NUNÈS-VÉLA, seigneur espagnol qui, ayant plusieurs fois reconnu les côtes des pays de Faria et d'Arien, dans l'Amérique méridionale, découvrit près le golfe d'Uraba, un isthme long de dix lieues qui sépare les deux grandes mers, qui réunit les deux Amériques et qu'on appelle l'Isthme de Panama. Pour profiter de la commodité de ce passage, il fit bâtir quatre forteresses, après avoir gagné par présens quelques-uns des princes de ce pays, et vaincu les autres par la force des armes. Ce succès augmenta son ambition. Il fut accusé et convaincu d'avoir voulu usurper la souveraineté dans les terres qu'il avait conquises. On lui fit son procès, et il eut la tête tranchée par ordre du roi d'Espagne. Sans cette perfidie, il eût mérité une gloire immortelle, pour avoir frayé le chemin du Pérou à François Pizarre et à Diego d'Almagro, qui y entrèrent en 1525.

BLASTARES (Matthieu), moine grec de l'ordre de Saint-Basile, au 14e siècle, est auteur d'un *Recueil de Constitutions ecclésiastiques*, qui peut servir pour connaître la discipline de son temps. Il a été imprimé à Oxford, en grec et en latin, in-fol.

* **BLAU** (Félix-Antoine), professeur de théologie à Mayence, né en 1754, est auteur d'un ouvrage extrêmement hardi sous le titre d'*Histoire critique de l'infaillibilité ecclésiastique*, Francfort, 1791, in-8°. Un tel homme avait des dispositions pour devenir révolutionnaire. Il le fut, et se fit enfermer pour ses opinions politiques. Depuis, il fut nommé juge au tribunal criminel de Mayence. On a encore de lui | un essai sur le *développement moral de l'homme*, 1795, in-8°; | et une *critique des ordonnances relatives à la religion, rendues en France depuis la révolution, fondée sur les principes du droit politique et ecclésiastique*, 1797. Il est mort le 23 décembre 1798.

BLAURER (Ambroise), né à Constance en 1492, embrassa les erreurs de Luther, et les prêcha dans sa ville natale. Il travailla ensuite, avec Œcolampade et Bucer, à introduire cette secte dans la ville d'Ulm : et enfin avec Brentius et deux autres protestans, pour l'introduire dans le duché de Wirtemberg. Il mourut en 1567. On a de lui des ouvrages de piété, peu lus, même par ceux de sa secte.

BLAVET (Michel), musicien, né à Besançon le 13 mars 1700. Son père le destinait à l'état de tourneur, mais une flûte étant tombée sous sa main, il acquit bientôt sans maître une grande supériorité sur cet instrument. Il se rendit à Paris en 1723, et y fut accueilli par tous les amateurs. Une place de musicien qu'il obtint à l'opéra lui donna les moyens de perfectionner son talent, auquel rendit hommage le roi de Prusse lui-même, Frédéric II, en l'engageant à rester dans ses états. Blavet résista à ses propositions, revint à Paris, accepta d'abord une pension et un logement du prince de Carignan, puis resta attaché au comte de Clermont qui le fit sur-intendant de sa musique. Il a souvent travaillé pour les fêtes que ce dernier donnait à Berni. Blavet est mort en 1768, emportant avec lui les regrets de tous ceux qui l'ont connu. — Son fils, l'abbé Jean-Louis, né à Besançon en 1719, et mort au commencement du 19e siècle, fut bibliothécaire du prince de Conti et censeur royal. Il a publié quelques ouvrages. Le plus important est sa traduction des *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, de Smith, 1781, 6 vol. in-12, réimprimée à Paris en 1800, 4 vol. in-8°. La traduction de M. Garnier l'a fait oublier. Les autres ouvrages qu'il a laissés sont : | *Essai sur l'agriculture moderne*, Paris, 1755, in-12, composé de concert avec Nolin, chanoine de Saint-Marcel de Paris. | *Mémoires historiques et politiques de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, sous les règnes de Charles II, Jacques II, Guillaume III et Marie, pour servir de suite et d'éclaircissement aux Histoires d'Angleterre de Hume, Smoleth et Barrow, traduits de l'anglais du chevalier Jean Dalrymple*, Londres (Genève), 1776, 2 vol. in-8°, Genève, 1782, 2 vol. in-8°, etc.

* **BLAYNEY** (Benjamin), théologien du 18e siècle, né à Oxford, fut professeur d'hébreu et plus tard recteur de Polshot (Wiltshire), où il mourut en 1801. Cet excellent critique a publié une *Dissertation sur les 70 semaines de Daniel*, une édition estimée de la *Bible d'Oxford*, des *Sermons* et des *Traductions de Jérémie et de Zacharie*.

BLEMUR (Marie-Jacqueline BOUETTE de), religieuse bénédictine du St.-Sacrement, naquit le 8 janvier 1618, de parens nobles et pieux. Remise à l'âge de cinq ans entre les mains d'une de ses parentes, religieuse dans l'abbaye de la Sainte-Trinité de Caen, et ployée dès cet âge tendre aux pratiques de la vie religieuse, elle sollicita à 11 ans la grâce de recevoir l'habit du monastère, et prononça ses vœux dès que les lois ecclésiastiques le lui permirent. La ferveur qu'elle montrait dans tous les exercices la fit choisir pour maîtresse des novices. Elle fut par la suite élue prieure. La duchesse de Mekelbourg ayant fondé un monastère de bénédictines à Châtillon, demanda à l'abbesse de la Trinité la mère Jacqueline de Blémur pour organiser la nouvelle communauté. Elle y passa avec joie, quoique la règle dût en être plus rigoureuse : elle y fut un modèle de piété et de pénitence. On a d'elle | *L'année bénédictine*, 7 vol. in-4°; | *Les grandeurs de Marie;* | *Les exercices de la mort;* | *L'éloge des personnes distinguées en vertus, qui ont vécu au dernier siècle, dans l'ordre de Saint-Benoît*, 2 vol. in-4°; | la *Vie* de plusieurs personnages pieux, telle que celle de *Pierre Fourrier de Matincourt*, celle de *don Philippe-François* et autres. Cette sainte fille mourut le 24 mars 1696.

* **BLENDE** (Barthélemi de), naquit à Bruges, le 24 août 1675, de parens distingués. Après avoir achevé ses études de théologie d'une manière brillante, dans la maison des jésuites de Malines, où il était entré fort jeune, il se consacra aux missions de l'Amérique ; et, destiné à prêcher la foi dans le Paraguay, il passa en Espagne, et s'embarqua à Cadix, avec l'archevêque de Lima. Le vaisseau qui le portait ayant été pris par les Hollandais, alors en guerre avec l'Espagne, le prélat ne voulut pas se séparer du missionnaire; il essaya même, lorsque la liberté leur eut été rendue, de le fixer auprès de lui par les offres les plus avantageuses; mais rien ne put détourner le Père de Blende de son ministère. Il s'embarqua pour la seconde fois en Espagne, et se rendit enfin à Buénos-Ayres. Son premier soin fut d'apprendre la langue des Guaraniens, que ses supérieurs le chargèrent ensuite de visiter. Il se fit dans cette mission une telle réputation de courage et de vertu, que le provincial du Paraguay jeta les yeux sur lui pour la direction d'une entreprise que l'on avait déjà tentée sans succès. Il s'agissait de remonter le Paraguay, et de découvrir un chemin plus court que la route du Pérou, pour parvenir aux missions des Chiquites. On associa au Père de Blende un missionnaire non moins distingué que lui par son intrépidité et par son zèle : c'était le Père de Arce, qui avait découvert la nation des Chiquites. Les deux religieux s'embarquèrent, le 24 janvier 1715, à la ville de l'Assomption. La route qu'ils devaient suivre était couverte de peuples barbares, parmi lesquels on signalait surtout les Guaycuréens et les Layaguas; les premiers, audacieux et féroces, battant sans cesse les rives du fleuve; les seconds, cruels et perfides, habitant le fleuve même, sur des troncs d'arbres creusés en canots; les uns et les autres ennemis déclarés des Espagnols et des chrétiens. Les deux missionnaires avaient déjà fait près de cent lieues sur le fleuve, sans trouver un seul de ces sauvages, lorsqu'ils aperçurent une barque remplie de Layaguas, qui venaient implorer leur protection contre d'autres peuplades. Les deux Pères accueillirent ces fugitifs avec bonté; ils les établirent dans une île assez vaste, où ils n'avaient plus rien à craindre de leurs ennemis, et le Père de Blende, s'étant mis avec ardeur à étudier leur langue, se vit bientôt en état de les instruire, et les Indiens semblaient l'écouter avec docilité; mais le Père de Arce ayant quitté son compagnon à la source du fleuve, pour s'ouvrir un chemin au travers des terres, les perfides Layaguas, qui avaient suivi le navire dans leurs canots, ne tardèrent pas à lever le masque; ils se prévalurent de la supériorité du nombre, ressaisirent le vaisseau, et massacrèrent tout l'équipage, à la réserve du Père de Blende, dont les manières avaient touché le chef des barbares. Cependant, sa mort ne fut que différée; ce zélé missionnaire, voulant mettre sa captivité à profit, pour éclairer ses maîtres féroces et les ramener à une vie moins dissolue, les Indiens résolurent de se débarrasser d'un censeur importun; ils saisirent le moment où leur

chef, qui protégeait le missionnaire, venait de partir pour une expédition lointaine, et, se précipitant vers la cabane du malheureux captif, ils tuèrent d'abord le néophyte qui lui servait d'interprète. Le père de Blendo passa toute la nuit en prières, et, le lendemain, entendant les cris des barbares qui venaient vers sa retraite, il mit son chapelet autour de son cou, fut au-devant des assassins, et, se jetant à genoux sur leur passage, attendit le coup mortel. Un de ces furieux lui déchargea sa massue sur la tête; les autres l'achevèrent à coups de lance, et jetèrent son corps dans le fleuve. Ce fut un Layagua converti qui raconta la mort du missionnaire et toutes ses circonstances, dont il avait lui-même été témoin. Il apprit en outre que le père de Arce, étant revenu après une absence de plus de trois mois, avait subi le même sort, vers la fin de 1715.

BLESSEBOIS. *Voyez* CORNEILLE BLESSEBOIS.

BLETTERIE (JEAN-PHILIPPE-RÉNÉ de la), né à Rennes le 26 février 1696, entra de bonne heure dans la congrégation de l'Oratoire, et y professa avec distinction. Le règlement contre les perruques fut l'occasion qu'il prit pour en sortir; mais il conserva l'amitié et l'estime de ses anciens confrères. Il vint à Paris, et ses talens lui procurèrent une chaire d'éloquence au collége royal et une place à l'académie des Belles-lettres. Il publia divers ouvrages bien accueillis du public. | *Histoire de Julien l'Apostat*, Paris, 1735, in-12, réimprimée en 1746, ouvrage curieux, bien écrit, et où règnent à la fois l'impartialité, la précision, l'élégance et le jugement... L'on ne doit tenir aucun compte de la critique qu'en ont faite Voltaire et M. Condorcet, « qui, dit un » écrivain judicieux, n'ont pu sans doute » lui pardonner de n'avoir pas fait grâce » aux bizarreries de cet empereur apostat, » en rendant d'ailleurs justice aux bonnes » qualités qu'il avait. Les auteurs auraient-» ils donc voulu qu'en faveur de la phi-» losophie, M. l'abbé de la Bletterie eût » érigé en héros accompli, un prince qui » poussa la pédanterie philosophique au » dernier degré du ridicule? Les philoso-» phes qui sont si habiles à rechercher, » et si impitoyables à condamner les » moindres fautes des empereurs chré-» tiens, prétendent-ils qu'on ferme les » yeux sur des extravagances choquantes, » parce qu'il leur plait de déclarer qu'un » tel prince est de leur secte et par con-» séquent absous de tout ce que la raison » et le bon sens peuvent lui reprocher? » Ont-ils oublié ce qu'ils ont dit tant de » fois, qu'un bon historien ne doit être » d'aucune secte, d'aucun parti, qu'il faut » qu'il soit exempt de tout préjugé, de » toute passion, et qu'il n'ait d'autre but » que la vérité? » | *Histoire de l'empereur Jovien*, et *Traduction de quelques ouvrages de l'empereur Julien*, 1748, Paris, in-12, livre non moins estimable que le précédent, par l'art qu'a eu l'auteur de choisir, d'arranger et de fondre les faits; par la tournure libre et variée du traducteur, et par la sagesse et l'équité avec lesquelles il justifie l'empereur Jovien calomnié par les philosophes modernes, à cause de son attachement au christianisme. | *Traduction de quelques ouvrages de Tacite*, Paris, 1755, 2 vol. in-12. Les *Mœurs des Germains*, et la *Vie d'Agricola*, sont les deux morceaux que comprend cette version, aussi élégante que fidèle. Ils sont précédés d'une Vie de Tacite, digne de cet écrivain, par la force des pensées et la fermeté du style. | *Tibère, ou les 6 premiers Livres des Annales de Tacite, traduits en français*, Paris, 1768, 3 vol. in-12. Cet ouvrage a essuyé des critiques méritées. Il est écrit d'un style bourgeois et maniéré, et l'on n'y reconnait que fort rarement l'élégant historien de Julien. Cette traduction est d'ailleurs assez exacte. | *Lettres au sujet de la relation du quiétisme de M. Phelippeaux*, 1733, in-12. Cette brochure, qui est rare et assez bien faite, renferme une justification des mœurs de madame Guyon. | Quelques Dissertations dans les Mémoires de l'académie des Belles-lettres, très-estimés... L'abbé de la Bletterie mourut en 1772, à l'âge de 76 ans. C'était un savant attaché à la religion, et dont les mœurs ne démentaient point les principes. Il avait des connaissances solides et variées, et c'est incontestablement un des meilleurs historiens des derniers temps: il excelle dans l'art de tracer les portraits: celui de saint Athanase dans la *Vie de Jovien* est un chef-d'œuvre.

BLEVILLE (JEAN-BAPTISTE), né à Abbeville en 1692, mort le 2 juillet 1783, s'est fait connaître par différens ouvrages; tels sont | *Traité du Toisé*, 1758, in-12. | Le *Banquier* ou *le Négociant universel*, 1760, 2 vol. in-4°. | *Traité des Changes en comptes faits*, 1754, in-8°.

* **BLIN DE SAINMORE** (ADRIEN-MICHEL-HYACINTHE), garde des archives et

historiographe, membre des ordres de Saint-Michel et du Saint-Esprit, né à Paris le 15 février 1733, d'une famille qui avait été ruinée par le système de Law, fit ses études au collége du cardinal Lemoine, et chercha dans la retraite et dans l'étude des consolations aux rigueurs de la fortune. On a de lui | plusieurs *héroïdes*, et autres poésies telles que la *Mort de l'amiral Bing*, *Sapho à Phaon*, *Biblis à Caunus*, *Gabrielle d'Estrées à Henri IV*, *Calas à sa femme et à ses enfans*, *la duchesse de la Vallière*, etc. Ses poésies et une *épître à Racine*, furent réunies en 1774 en 1 vol. En 1769, il donna un recueil intitulé | *l'Elite des poésies fugitives*, 3 vol. in-12, auxquels Luneau de Boisgermain en ajouta un 4e en 1773. Il composa une tragédie intitulée *Orphanis*, qui fut reçue favorablement, mais qui ne put rester au théâtre. Il fit encore plusieurs ouvrages, entre autres | une *Histoire de Russie* en 2 vol. avec figures, in-4°; et laissa plusieurs manuscrits. Il se préparait à donner une édition complète de ses ouvrages, lorsqu'il mourut le 26 septembre 1807. En 1776 il avait été nommé censeur royal, et en 1800 il fut conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal.

* BLOCH (Marc-Eliézer), naturaliste juif, né à Anspach, en 1723, de parens très pauvres. Il ne commença à étudier qu'à 19 ans; mais il travailla avec tant d'ardeur qu'il regagna bientôt le temps perdu, et il obtint en peu d'années le bonnet de docteur à Francfort-sur-l'Oder; il alla pratiquer la médecine à Berlin où le célèbre naturaliste Martini le fit admettre dans la société des *curieux de la nature*. Il mourut le 6 août 1799. Son principal ouvrage est une *Histoire naturelle des poissons*, particulièrement de ceux des états Prussiens, Berlin, 1781, grand in-4°. Il a écrit ensuite une *Histoire naturelle des poissons étrangers*, et quelques cahiers de l'*Histoire naturelle des poissons d'Allemagne*. Ces divers ouvrages, ont été refondus sous le titre d'*Ichthyologie* ou *Histoire naturelle générale et particulière des poissons*, Berlin, 1782 et 1795, 12 vol. grand in-4°, ouvrage magnifiquement exécuté; il a été traduit en français par Laveaux en 12 vol. grand in-fol. et réimprimé en 12 vol. in-8°, Berlin, 1796.

* BLOCK (Benjamin), peintre flamand du 17e siècle : il excellait dans le portrait. Sa femme peignait très bien les fleurs; ses ouvrages sont aussi recherchés que ceux de son mari.

* BLOCK (Jeanne), née à Amsterdam en 1650, morte dans la même ville en 1715, acquit de la célébrité par le fini de ses découpures. Tout ce que le graveur exprime avec le burin, elle l'a rendu avec ses ciseaux; elle exécutoit des paysages, des marines, des animaux et des fleurs; elle faisoit même des portraits d'une ressemblance parfaite. Elle peignait aussi à la gouache en unissant de la soie avec des couleurs qu'elle sut mêler si artistement qu'on ne les distinguait que très difficilement.

BLOEMAERT (Abraham), né à Gorcum en 1564, réussit dans tous les genres de peinture, mais surtout dans le paysage. Son génie était facile, sa touche libre, ses compositions riches; on lui reproche seulement de s'être éloigné quelquefois de la nature. Il mourut à Utrecht en 1647. Le musée royal possède de lui les *Noces de Thétis et de Pélée*. — Il était père de Corneille et Frédéric BLOEMAERT, l'un et l'autre graveurs célèbres.

BLOIS. *Voyez* BLOSIUS et PIERRE de BLOIS.

* BLOM (Charles-Magnus), docteur en médecine, savant naturaliste suédois, fils de Zacharie Blom, pasteur à Kafsoik en Smalandie, naquit le 1er mars 1737. Destiné d'abord à prendre les ordres, il céda ensuite à son goût pour l'histoire naturelle et embrassa la médecine. Le célèbre Linnée contribua beaucoup à cette détermination. Après un voyage qu'il entreprit, en 1760, dans les pays étrangers, pour augmenter la somme de ses connaissance, Blom, de retour à Upsal, soutint sa thèse *de ligno quassiæ*, et obtint le premier chapeau de docteur. Sa réputation littéraire s'établit si rapidement, qu'il était déjà auparavant membre de la société des sciences de Bâle. Il fut, en 1774, médecin de la Dalécarlie, et en 1782, nommé assesseur, emploi qu'il conserva 45 ans. Le docteur Blom fut un des premiers médecins qui introduisit la vaccine en Suède. Cet acte philantropique lui valut une gratification et une médaille en or que l'administration de santé fit frapper à ce sujet. Il mourut le 4 avril 1815, à Hedemora, laissant un grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont : | *Remède et préparations contre la dyssenterie*; | *Remède contre la fièvre de rhume et la fièvre putride*; | *Remède contre la fièvre bilieuse*; | *Avis pour connaître la qualité des médicamens*. Dans les *Mémoires de la société des sciences*, à Bâle, on a

inséré : | *Descriptiones quorumdam insectorum nondùm cognitorum, etc., anno 1761 detectorum;* et l'on trouve dans les Annales de l'académie des sciences de Stockholm : *Essai de médecine*, avec Aconitrem Napellus; *Rapport sur les plaies et taches gangréneuses survenues en mangeant la jusquiame*, et plusieurs autres traités savans. Blom était membre de l'académie des sciences de Stockholm, de la société médicale de Paris, etc.

BLOND (Jehan le), seigneur de Branville, natif d'Evreux, fit de la poésie son amusement. Il en publia un recueil sous ce titre : *Le Printemps de l'humble espérant*, Paris, 1536, in-16. Les règles de la décence et de l'honnêteté n'y sont pas rigoureusement observées. La célébrité de Marot dont il était contemporain, excita sa bile. Il se déclara un de ses adversaires, mais la postérité a su mettre une grande différence entre ces deux poëtes.

BLOND (Jean-Baptiste-Alexandre le), célèbre architecte, né à Paris en 1679, travailla long-temps en Russie avec un succès distingué, et mourut en 1719 de chagrin, pour avoir reçu un soufflet de Pierre le Grand, dans un de ces accès d'humeur brutale, qui n'étaient que trop fréquens chez ce prince. On a de lui : | *Dessins de la théorie et pratique du Jardinage, relativement à la décoration*, de d'Angerville, in-4°.

* **BLOND** (Jacques-Christophe le), graveur, né à Francfort-sur-le-Mein, en 1670, mort en 1741, passe pour avoir inventé la gravure en plusieurs couleurs; il a fait en ce genre plusieurs portraits, et a publié un *Traité* à la fin duquel il a ajouté quelques têtes imprimées en trois couleurs.

BLOND (Guillaume le), né à Paris en 1704, s'adonna à l'étude des mathématiques, et parvint par sa science en 1751 à être maître de mathématiques des enfans de France, après l'avoir été des pages de la cour. Il mourut le 24 mai 1781. On a un grand nombre d'ouvrages de lui : | L'*Arithmétique et la Géométrie de l'Officier*, 2 vol. in-8° ; | *Elémens de fortifications*, in-8°; | *Elémens de la Guerre, des siéges*, 3 vol.; | L'*Artillerie raisonnée ;* | L'*Attaque des places*, et plusieurs autres sur la géométrie militaire.

* **BLONDE**, avocat-canoniste, fameux par son association à Maultrot, Camus, Mey, Aubry, etc., les avocats-consultans de la petite église, florissait dans la dernière moitié du 18e siècle. Ils s'associèrent pour faire des Mémoires en faveur des pasteurs du 2me ordre, contre ceux du 1er. Laborieux, érudit, et plein de bonne foi, Blonde manquait d'impartialité et d'esprit. On lui doit une traduction du livre de Pestel sur le droit naturel. Lorsqu'il a voulu lutter contre le *Déisme réfuté par lui-même* de Bergier, il n'a pas même eu le triste honneur d'être lu par J.-J. Rousseau dont il s'était rendu l'avocat d'office.

BLONDEAU (Claude), chanoine de Besançon, dans le 17e siècle, a publié dans cette ville, en 1664, le *Triomphe de la charité*, ou l'*Abrégé des grandeurs de la confrérie de la très sainte Trinité*, etc.

BLONDEAU (Claude), avocat au parlement de Paris, commença en 1672, avec Gueret son confrère, le *Journal du Palais*, qui va jusqu'en 1700, 12 vol. in-4° ; et dont la dernière édition est de 1755, 2 vol. in-fol. Il avait donné en 1689 sous le nom de *Bibliothèque canonique*, la *Somme bénéficiale de Bouchel*, enrichie de beaucoup de notes et d'arrêts. Il mourut au commencement du 18e siècle. *Voyez* GUERET.

BLONDEL (David), né à Châlons-sur-Marne, l'an 1591, ministre protestant en 1614, était professeur d'histoire à Amsterdam en 1650. L'air de cette ville, joint à son application, lui fit perdre la vue. Il mourut en 1655. Peu de savans ont été plus profonds dans la connaissance des langues, de la théologie, de l'histoire civile et ecclésiastique. Sa mémoire était un prodige : aucun fait, aucune date ne lui échappait. Blondel était un excellent critique, mais un écrivain très plat et très lourd. On peut lui appliquer ce que Fontenelle dit de van Dale : « Qu'il ne fait » aucune difficulté d'interrompre le fil de » son discours, pour y faire entrer quel» que autre chose qui se présente; et dans » cette parenthèse-là, il y enchâsse une » autre parenthèse, qui même n'est peut» être pas la dernière. » Les principaux ouvrages de Blondel sont, | *Pseudo-Isidorus et Turrianus vapulantes*, Genève, in-4°. Il y prouve la fausseté, ou plutôt l'altération de plusieurs Décrétales recueillies par Isidorus Mercator; toutes les réflexions qu'il fait à ce sujet sont fausses et déplacées (*V.* ISIDORUS MERCATOR). | *Assertio Genealogiæ Franciæ*, 1655, in-fol., contre Chifflet, qui faisait descendre nos rois de la 2e et 3e race d'Ambert qui s'était marié selon lui à Blitilde, fille de

Clotaire I. On s'imaginait trouver dans cette fable le renversement de la *Loi Salique*, qui exclut les femmes de la couronne. | *Apologia pro sententia S. Hieronymi de Presbyteris et Episcopis*, in-4°; | *De la primauté de l'Eglise*, Genève, 1641, in-fol. On doit bien sentir comme cette primauté de l'Eglise (il aurait parlé plus exactement s'il avait dit *du chef de l'Eglise*) est traitée par un protestant; il parcourt tous les siècles pour trouver des faits contre l'autorité du souverain pontife. | Un *Traité sur les Sibylles*, Charenton, 1649, in-4°. | Un autre *contre la Fable de la papesse Jeanne*, Amsterdam, 1647, in-8°; ouvrage d'une critique lumineuse et impartiale, qui souleva contre lui les fanatiques de sa communion. | Des Ecrits de controverse.

BLONDEL (FRANÇOIS), professeur royal de mathématiques et d'architecture, membre de l'académie des Sciences, directeur de celle d'architecture, maréchal-de-camp et conseiller-d'état, né en 1617, mourut à Paris en 1686, à 68 ans. Il fut employé dans quelques négociations. On a de lui plusieurs ouvrages sur l'architecture et les mathématiques, qui ont été utiles. Les principaux sont | *Notes sur l'architecture de Savot*; | un *Cours d'architecture*, Paris, 1675, réimprimé en 1698, 2 vol. in-fol. | L'*Art de jeter les Bombes*, 1690, in-12. | *Résolution des 4 principaux Problèmes d'Architecture*, au Louvre, 1673, in-fol. | *Manière de fortifier les Places*, 1683, in-4°. | *Histoire du Calendrier Romain*, Paris, 1682, in-4°, où l'on trouve les principes de la chronologie assez bien expliqués. Les portes ou arcs de triomphe de Saint-Denis et de Saint-Antoine ont été élevées sur les dessins de ce célèbre architecte. Blondel était aussi bon littérateur que bon mathématicien. On connait sa *Comparaison de Pindare et d'Horace*.

BLONDEL (PIERRE-JACQUES), né à Paris, est auteur d'un livre qui a pour titre *les Vérités de la Religion chrétienne, enseignées par principes*, et d'un *Mémoire* in-fol. *contre les imprimeurs et leurs gains excessifs*. Il a publié la *Relation des séances de l'académie des Belles-lettres et des Sciences*, insérée dans les *Mémoires de Trévoux*. Il mourut en 1730.

BLONDEL (LAURENT), parent du précédent, naquit à Paris, et fut lié de bonne heure avec les solitaires de Port-Royal. Après avoir élevé quelques jeunes gens, il se chargea de la direction de l'imprimerie de M. Desprès, chez lequel il commença à demeurer en 1715. Il ne se contenta pas de revoir les manuscrits de cet imprimeur, il travailla à une nouvelle *Vie des Saints*, qui parut en 1722 à Paris, chez Desprès et Desessarts, in-fol. Il mourut à Evreux, en 1740, après avoir publié divers ouvrages de piété.

BLONDEL (JACQUES-FRANÇOIS), naquit à Rouen en 1705, d'une famille distinguée dans l'architecture. Il se disposa à courir la même carrière, par la connaissance des belles-lettres, des mathématiques et du dessin. Instruit dans la pratique de cet art par son oncle, il fut en état d'en donner des leçons dès l'âge de 35 ans; et il est le premier qui en ait ouvert une école publique à Paris. Associé l'an 1755 à l'académie d'architecture, il fut choisi ensuite pour professeur à Paris. Il mourut le 9 janvier 1774, dans la 69ᵉ année de son âge. On a de lui | *l'Architecture moderne, ou l'Art de bien bâtir*, Paris, 1728, 2 vol. in-4°, figures; | *De la distribution des maisons de plaisance*, Paris, 1737, 2 vol. in-4°, fig.; | *Architecture française, ou Recueil de plans, élévations, etc., des maisons royales, palais, etc., de Paris*, Paris, 1722, 4 vol. in-folio; | *Cours d'architecture, ou Traité de la décoration, distribution et construction des bâtimens*, 9 vol. in-8°, 1771-1773: c'est son meilleur ouvrage. Il ne mit au jour que les quatre premiers volumes de discours, avec deux de figures. M. Patte a donné en 1777 les 5ᵉ et 6ᵉ vol. de discours, avec un vol. de figures, d'après les manuscrits de Blondel. C'est lui qui a fourni tous les articles relatifs à l'architecture, qu'on trouve dans l'Encyclopédie.

BLONDET, médecin à Pithiviers et intendant des eaux minérales de Segrai, mourut en 1759, avec la réputation d'un homme habile dans son art. On a de lui deux dissertations, l'une *sur la nature et les qualités des eaux minérales* de son département, 1749, in-12, l'autre *sur la maladie épidémique des bestiaux*, 1748, in-12.

BLONDEVILLE. *V.* BRIGGS (HENRI).

BLONDIN (PIERRE), botaniste picard, né en 1682, mourut en 1713. Il avait été reçu de l'académie des Sciences un an auparavant. Tournefort, démonstrateur de botanique au jardin royal, connut les talens de Blondin. Il se reposait sur lui du soin de remplir sa place, lorsqu'il était malade. Le disciple travailla à égaler

son maître. Il fit beaucoup de découvertes sur la botanique, et laissa à ses héritiers des *herbiers* fort exacts et des *mémoires* curieux.

BLONDUS (Flavius), ou BIONDO, natif de Forli, secrétaire d'Eugène IV, et de quelques autres papes, mourut à Rome en 1463, à 75 ans. Quoiqu'il eût été à portée de faire une fortune considérable, il n'amassa pas de grands biens, et vécut toujours en philosophe. On a de lui | *Italia illustrata*, Rome, 1474, in-fol. | *Historiarum ab inclinatione Romani imperii ad annum* 1440, *Decades* III, à Venise 1484, in-fol. Ces deux ouvrages se trouvent aussi dans le recueil de ses Œuvres, Bâle, 1531, in-fol. « Il ne faut pas, dit le Père Nicéron, se fier trop à » ce Blondus. Il a souvent suivi des gui- » des trompeurs, et il avait plus en vue » de ramasser beaucoup de choses, que » d'examiner si elles étaient véritables. » Son nom de famille était *Biondo*.

* **BLOOMFIELD** (Robert), poète anglais, était le plus jeune des six enfans d'un tailleur de Konington, village du Suffolkshire, où il naquit le 3 décembre 1766. Il perdit son père à l'âge de six mois ; à peine parlait-il, que sa mère qui tenait une petite école lui apprit à lire. Le clerc d'un magistrat qui l'avait reçu à son service lui enseigna l'écriture, et il entra comme domestique, à l'âge de 11 ans, chez un fermier qu'il quitta bientôt pour aller retrouver son frère aîné, et apprendre de lui l'état de cordonnier qu'il exerçait à Londres. La lecture qu'il faisait de quelques journaux à son frère et à d'autres ouvriers réunis dans un grenier lui inspira le goût des lettres, et un recueil de poésies qui lui tomba dans les mains décida de la nature de son génie. Il composa d'abord une chanson, *la Fête du village*, et son frère, tout glorieux du talent de Robert, l'envoya à un journal qui l'inséra, ainsi qu'une seconde chanson intitulée : *le R tour du matelot*. Cependant le corps des cordonniers ayant décidé qu'aucun ouvrier ne serait admis parmi eux s'il n'avait fait un apprentissage régulier, Bloomfield retourna dans sa province, où, un maître ayant consenti à le prendre chez lui comme apprenti, il put ensuite exercer son industrie. Il se maria en 1790, et composa *le Garçon de ferme*, nouvelles géorgiques, où les travaux les plus ordinaires de la ferme sont décrits d'une manière aussi poétique que fidèle. Cet ouvrage, imprimé aux frais de M. Capel Lofft, obtint un succès immense, qu'on doit sans doute attribuer en partie à l'humble condition de l'auteur. Depuis le mois de mars 1800 jusqu'à la fin de 1803, il s'en vendit plus de 26,000 exemplaires, et des traductions en furent faites en français, en italien et en latin. Le duc de Grafton donna au poète une pension d'un schelling par jour avec un emploi dans la chancellerie, que sa santé ne lui permit pas de conserver long-temps. Bloomfield, en continuant d'exercer son état, fit paraître successivement | *les Harpes éoliennes ;* | *Contes de village, ballades et chansons*, 1802 ; | *Bonnes nouvelles*, ou *Nouvelles de la ferme, petits poèmes*, 1804 ; | *les Fleurs sauvages*, poésies ; | *les Rives de la Wye*, 1811 ; | *le Premier mai des Muses*, 1822 ; | enfin *le Manoir de Hazelwood*, petit drame villageois. Bloomfield est mort à Shefford (Bedfordshire), le 19 août 1823, laissant sa veuve et quatre enfans dans une position médiocre. On a publié, depuis sa mort, ses œuvres en deux volumes.

BLOSIUS ou de **BLOIS** (François-Louis), de la maison de Blois et de Châtillon, né en 1506, au château de don Etienne, dans la principauté de Liége, près de Beaumont en Hainaut, passa ses premières années à la cour de Charles-Quint, et fut page de ce prince. Agé de 14 ans, il entra chez les bénédictins de l'abbaye de Liesses, près d'Avesnes en Hainaut, et se fit admirer par sa sagesse. Devenu abbé en 1530, il établit la réforme dans sa maison, y fit fleurir les sciences et toutes les vertus, et mourut saintement en 1566, à 59 ans, après avoir refusé l'archevêché de Cambrai et l'abbaye de Tournay. Son disciple Jacques Frojus publia ses ouvrages de piété, en 1571, in-fol., avec sa Vie, qui fut un modèle de toutes les vertus. Le principal est son *Speculum Religiosorum*. Il a été traduit en français, par le Père de la Nauze, jésuite, sous le titre de *Directeur des âmes religieuses*, Paris, 1726, in-8°. On a donné, en 1741, une traduction de ses *Entretiens spirituels*, Valenciennes, in-12. Tous ces ouvrages sont écrits avec autant de jugement que de piété ; ils sont remplis de cette onction sainte qui agit sur le cœur en même temps que l'esprit s'ouvre à la conviction. Philippe II les choisit de préférence pour se préparer durant sa longue maladie à une mort chrétienne.

BLOTELING ou **BLOETELING** un des plus célèbres artistes de Hollande, grava avec succès au burin et en manière noire.

BLOUNT (THOMAS), habile jurisconsulte, mourut à Orleton en 1679, à 61 ans. On a de lui plusieurs ouvrages. Les principaux sont : | *Académie d'éloquence, contenant une Rhétorique anglaise complète.* | *Glossographia*, ou *Dictionnaire des mots difficiles*, hébreux, grecs, latins, italiens, etc., à présent en usage dans la langue anglaise. | *Dictionnaire juridique, où l'on explique les termes obscurs et difficiles, qu'on trouve dans nos lois anciennes et modernes*, dont la meilleure édition est de 1691, in-folio.

BLOUNT (sir HENRI), chevalier, né à Tittenhanger, dans le comté d'Hertford en Angleterre, l'an 1602, se distingua par sa vertu et par ses talens, et eut diverses commissions importantes. Il hérita d'un bien considérable par la mort de son frère aîné (Thomas-Pope Blount, écuyer), et fut grand-shérif du comté de Hertford. Il mourut le 9 octobre 1682, à 80 ans moins deux mois. On a de lui une *Relation de son voyage au Levant*, en anglais, 1636, in-4°, plusieurs fois réimprimée, et qui fut traduite en français. Elle est peu estimée sous le rapport de l'exactitude. Il a publié encore des *Comédies*, et autres ouvrages. Deux de ses fils sont connus dans la république des lettres. Nous en parlons dans les articles suivans.

BLOUNT (sir THOMAS POPE), fils aîné et héritier de Henri Blount, dont il est parlé dans l'article précédent, naquit à Upper-Halloway, dans la province de Midlessex en 1654. Il fut créé baronnet du vivant de son père, et fut plusieurs fois député au parlement. Pendant les trois dernières années de sa vie, la chambre des communes le nomma commissaire des comptes. Il mourut à Tittenhanger en 1697, laissant une nombreuse postérité. Ses ouvrages ne sont que des recueils de passages mal liés. Le principal est | *Censura celebriorum Auctorum, sive Tractatus, in quo varia virorum doctorum de clarissimis cujusque sæculi Scriptoribus judicia redduntur*, Londres, 1690, in-fol. Dans les éditions de Venise, on a traduit en latin les passages des auteurs que le chevalier Blount avait donnés dans les langues modernes, dans lesquelles ils étaient écrits. On a encore de Thomas-Pope Blount | une *Histoire naturelle*, Londres, 1692, in-4°, | et des *Essais sur différens sujets* in-8°.

BLOUNT (CHARLES), frère du précédent, fameux déiste, né à Upper-Halloway en 1654, s'annonça d'une manière peu favorable à sa réputation par la traduction des deux premiers livres de la *Vie d'Apollonius de Thyane, par Philostrate*, imprimée en 1680, in-fol. Les notes sont encore plus extravagantes que l'ouvrage traduit. Elles ne tendent qu'à défigurer la religion et tourner en ridicule les livres saints. Ce commentaire, déjà infamant par lui-même, devint une double source d'ignominie quand on sut que c'était un plagiat; car ces notes que Blount donnait comme le fruit de son profond savoir, sont presque toutes tirées des manuscrits du baron Herbert, qui avait la même religion que lui, c'est-à-dire, qui n'en avait aucune. Son livre, traduit depuis en français, Berlin, 1774, 4 vol. in-12, fut proscrit en Angleterre, même en 1693. Cette même année Blount étant devenu amoureux de la veuve de son frère, et n'espérant pas de pouvoir obtenir une dispense pour l'épouser, se tira d'embarras en se donnant la mort : fin naturelle d'un homme qui ne connaissait d'autre bien que la volupté, et qui se le voit enlever sans retour. On a encore de Blount les ouvrages suivans, où les égaremens de la raison et les basses ressources du mensonge sont poussés aussi loin que dans ses notes sur Philostrate. | *Anima mundi*, ou *Histoire des opinions des anciens, touchant l'état des âmes après la mort*, Londres, 1679, in-8°. | *La grande Diane des Ephésiens*, ou *l'Origine de l'idolâtrie, avec l'institution politique des sacrifices du paganisme*, 1680, in-8°. | *Janua scientiarum*, ou *Introduction abrégée à la géographie, la chronologie, la politique, l'histoire, la philosophie et toutes sortes de belles-lettres*, Londres, 1684, in-8°. | Il est le principal auteur du livre intitulé *Les oracles de la raison*, Londres, 1693, in-8°; réimprimé en 1695, avec plusieurs autres pièces, sous le titre d'*OEuvres diverses de Charles Blount, écuyer*. Charles Gildon, éditeur de ces différentes pièces, réfuta depuis les opinions pyrrhoniennes qu'elles renferment, par un livre qu'il publia à Londres en 1705, sous ce titre : *Manuel des déistes*, ou *Recherches raisonnables sur la religion chrétienne*. | *Religio Laici*, Londres, 1683, in-12.

* **BLUCHER**, prince de Wahlstadt, feld-maréchal prussien, né, en 1742, à Rostock, dans le duché de Mecklembourg-

Schwérin, était porte-enseigne d'un régiment suédois pendant la guerre de sept ans; il fut fait prisonnier par les Prussiens, et incorporé par le général Belling qui s'était pris d'amitié pour lui, dans les troupes de Frédéric. Il était devenu capitaine, lorsqu'à la suite d'une nouvelle promotion où il ne reçut point l'avancement qu'il se promettait, il donna sa démission, et reçut de Frédéric un congé conçu en ces termes: « Le capitaine Blucher » est autorisé à quitter son poste et il peut » aller au diable, si cela lui convient. » Frédéric-Guillaume le rappela dans la suite, et Blucher obtint bientôt le grade de général, avec lequel il combattit à Kirveiller, et à Kayserslautern. La guerre, suspendue par le traité de Bâle se ralluma en 1806; le roi de Prusse avait porté son armée dans la direction de Hambourg, et occupait les défilés de Kœsen. Tout à coup le duc de Brunswick, qui croyait surprendre les Français, rencontra nos avant-postes et reconnut qu'il était coupé; un épais brouillard lui dérobait nos mouvemens. Il proposa de se mettre en bataille et d'attendre que le temps s'éclaircit. Blucher voulait engager l'action sur-le-champ, et Frédéric applaudit. La cavalerie et l'infanterie prussienne furent extrêmement maltraitées dans cette journée et Blucher fut entraîné dans la déroute générale. Le prince de Hohenlohe, qui s'était rendu à Ruppin et qui ne pouvait gagner Stettin sans cavalerie, lui ordonna de le rejoindre; le général refusa, et Hohenlohe fut forcé d'accepter la capitulation de Preuslau. Cependant Blucher, chassé dans tous les sens, se jeta dans Lubeck, et livra ainsi une ville impériale et neutre à toutes les calamités de la guerre. Il se vit bientôt contraint d'en sortir, et de rendre les armes. Echangé contre le maréchal Victor, il fut pourvu d'un nouveau commandement, lorsque la paix de Tilsitt vint mettre un terme à la guerre. La Prusse étant rentrée de nouveau en 1813, dans la coalition contre la France, les opérations du centre de l'armée alliée furent confiées à Blucher qui, battu à Lutzen et à Bautzen, fut cependant nommé général en chef de l'armée Russo-Prussienne dite de Silésie, forte de cent vingt-mille hommes. Le 26 août suivant, il obtint un avantage près de la Katzbach sur le maréchal Macdonald. Il entra sur le territoire français, en 1814, avec les armées alliées, et Napoléon commença par l'attaquer et le battre. Trois jours après sa défaite de Brienne, Blucher opéra sa jonction avec le prince de Schwartzemberg qui commandait l'armée austro-russe. A la tête de 90,000 hommes, il résista, sans remporter toutefois de grands avantages, au choc de 36,000 hommes commandés par Napoléon. Ce fait d'armes eut lieu à la Rothière et il se renouvela sur les hauteurs de Laon. En 1815, à Waterloo, le mouvement opéré par la colonne prussienne et qui fut si fatal aux français, était commandé par le général Bulow; Blucher n'arriva qu'à la fin de la bataille, et il y fit des prises considérables en hommes, en artillerie, et en équipages. Parvenu aux environs de Paris, il se montra très difficile pour la capitulation de cette ville, et à peine y fut-il entré qu'il voulut faire sauter le pont d'Iéna, sous prétexte qu'il portait un nom injurieux à sa nation. Mais l'empereur Alexandre employa sa médiation pour empêcher l'exécution de ce dessein. Le général Blucher est mort en 1819 à la suite d'une longue maladie. Après la paix de 1814, il avait accompagné les souverains de Russie et de Prusse dans leur voyage en Angleterre. Sa vie a été écrite en 2 vol. in-8°. On a aussi publié à Londres, *La Vie et les campagnes du feld-maréchal, prince Blucher*, ouvrage traduit en partie de l'allemand du général comte de Gneisenau, son chef d'état-major.

* **BLUMAUER** (Aloys), poète distingué, né le 21 décembre 1755, à Steyer en Autriche, entra dans l'ordre des jésuites en 1772, gagna quelque temps sa vie en donnant des leçons après la suppression de cet ordre, fut ensuite censeur des livres et libraire, et mourut en 1798, âgé de quarante-quatre ans. Son esprit était tourné vers la satire et le comique burlesque. Ses *Poésies* parurent pour la première fois à Vienne, 1782, in-8°. Elles ont eu plusieurs éditions; on y trouve du sel, de la gaîté, une imagination originale; mais du mauvais goût, de la trivialité, et quelquefois de l'incorrection. Les pièces de ce recueil les plus estimées par ses compatriotes sont: l'*Imprimerie*; l'*Adresse au diable*, et l'*Eloge de l'âne*. Il a donné, comme Scarron, l'*Enéide travestie*, Vienne, 1784-88, in-8°. On y trouve beaucoup de choses contre la religion et la cour romaine. On a faussement attribué à Blumauer une épopée satirique intitulée *les Titans*, Francfort-sur-le-Mein, 1790, in-8°, qui est l'ouvrage de Max. F. X.

Stiehl. Le poème *Hercule travesti*, en six livres, Francfort et Leipsick, 1794, in-8°, porte également son nom, mais est d'une médiocrité qui ne permet guère de croire qu'il en soit l'auteur. Blumauer a composé aussi une tragédie, *Erwine de Sternheim*. Ses œuvres ont été réunies et publiées à Leipsick par K. L. M. Muller, 8 vol. in-8°, 1801.

* **BLUMBERG** (Chrétien-Gotthelf), théologien luthérien, né en 1664, à Ophausen, dans la principauté du Querfurt, fit ses études à Leipsick et à Iéna, fut aumônier, en 1689, du régiment flamand de l'armée du Rhin, et se trouva au siége de Mayence. A son retour, il fut appelé à exercer des fonctions ecclésiastiques dans différentes villes de l'électorat de Saxe, et mourut en 1735 à Zwickau. Le nombre de ses écrits est fort considérable : nous remarquerons seulement les suivans : | *Exercitium anti-bossentium de mysterio in coronâ papali;* | *Fundamenta linguæ copticæ*, 1716; | *Dictionarium linguæ copticæ*, resté manuscrit; | *Grammatica turcica;* | *Linguæ arabicæ institutiones;* | *Dictionarium hebraïcum integritati suæ redditum;* | *la Bible complète, avec des remarques.*

BLUTEAU (don Raphael), théatin, né à Londres, de parens français, en 1638, passa en France et se distingua à Paris comme savant et comme prédicateur. Il se rendit ensuite à Lisbonne, où il mourut en 1734, à 96 ans. On a de lui un *Dictionnaire portugais et latin*, en 8 vol. in-folio. Coïmbre, 1712 à 1721, avec un supplément à Lisbonne 1727 et 1728, 2 vol. in-folio. Deux docteurs de l'académie des Appliqués firent chacun un discours pour discuter ce problème : *S'il était plus glorieux à l'Angleterre d'avoir donné naissance à ce savant, ou au Portugal de l'avoir possédé?*

* **BO** (Jean-Baptiste), était médecin avant la révolution dont les théories nouvelles trouvèrent en lui un partisan exalté. Successivement membre de l'Assemblée législative et de la Convention, il vota la mort de Louis XVI sans appel et sans sursis. Ayant été envoyé en mission dans le midi par la Montagne, il fut retenu prisonnier par les Marseillais, puis délivré au bout de quelques jours par le général Cartaux. Après le 9 thermidor, on le dénonça comme ultra-révolutionnaire, mais la Convention passa à l'ordre du jour sur cette accusation. Il fut néanmoins décrété d'arrestation après les journées de prairial, et ne fut relâché qu'en vertu de l'amnistie du 4 brumaire an 4. Bo fut employé dans les bureaux de la police, jusqu'à la révolution du 18 brumaire, époque à laquelle il rentra dans la vie privée. Il mourut en 1812, dans un âge assez avancé, à Fontainebleau où il exerçait la médecine. On a de lui : *Topographie médicale de la ville de Fontainebleau*, 1811, in-8°. On attribue à Bo ce propos sanguinaire « qu'en révolution on ne doit » connaître ni parens ni amis, et que le » fils peut tuer son père, si celui-ci n'est » pas à la hauteur des circonstances. »

BOAISTUAU ou **BOISTUAU** (Pierre), natif de Nantes, mourut à Paris en 1566. Il est un des premiers écrivains qui se soient plaints de ce que les mères n'allaitaient pas leurs enfans. Outre une traduction de l'italien des *Contes de Blandello* avec Belleforêt, Lyon, 1616, 7 vol. in-16, il a composé quelques romans de peu de mérite, ainsi que l'*Histoire de Chelidonius*, mauvais ouvrage sur la politique. Mais on lui doit une autre production que la singularité des faits rend très intéressante, c'est *le Théâtre du monde, où il est fait ample discours des misères humaines*, Paris, 1584 et 1598, 6 vol. in-16. Il y rapporte, mais sans indiquer les procédés, que le fameux peintre Léonard de Vinci avait trouvé le secret de voler dans les airs.

BOATE, médecin et botaniste d'Irlande, publia, en 1656, l'*Histoire naturelle* de ce royaume, traduite de l'anglais en français, par P. Briot, Paris, 1666, 2 vol. in-12. Il y a des recherches et des observations vraies, quoiqu'il parle de son pays et des habitans en panégyriste.

BOCCACE (Jean), naquit à Certaldo en Toscane, l'an 1313, d'un marchand de Florence. Ce jeune homme, peu propre au négoce, passa à l'étude du droit, et de celui-ci à la poésie, pour laquelle il avait un goût particulier. Pétrarque fut son maître, et le disciple eut souvent besoin de recourir à sa générosité. La république de Florence lui donna le droit de bourgeoisie, et le députa vers Pétrarque pour l'engager à venir à Florence. Pétrarque, instruit des factions qui divisaient cette ville, persuada à Boccace de la quitter. Il se mit alors à parcourir l'Italie, s'arrêta à la cour de Naples, y fut bien accueilli du roi Robert, et devint amoureux d'une bâtarde de ce prince. Il se rendit de là en Sicile, où la reine Jeanne le goûta beaucoup. Boccace, de retour de ses courses,

alla s'enfermer à Certaldo, et y mourut en 1375 à 62 ans. Cet écrivain fut un des premiers qui donnèrent à la langue italienne les grâces, la douceur et l'élégance qui la distinguent de toutes les autres langues vivantes. Sa prose est le modèle que se proposent les auteurs de son pays. Ses vers valent beaucoup moins. Boccace ne put jamais égaler les poésies de Pétrarque ; et celui-ci à son tour ne put égaler sa prose, l'italienne du moins; car dans la prose latine, il l'a surpassé. On a beaucoup d'ouvrages de Boccace. | La *Généalogie des Dieux :* mythologie pleine d'érudition, et dans laquelle Boccace cite beaucoup de livres que nous n'avons plus. L'édition la plus rare de ce livre est celle de Venise, 1472, in-fol. | Un *Traité des Fleuves, des Montagnes et des Lacs,* Venise, 1473, in-fol. Il y a des choses curieuses, mais plusieurs aussi où l'auteur manque de discernement, et ne parle que sur la foi des contes populaires. | Un *Abrégé de l'Histoire de Rome* jusqu'à l'an 724 de sa fondation, in-8°. | *Le Philocope.* | *L'Amorosa Fiammette.* | *Le Labyrinthe d'amour.* | *Opera jucundissima cio è l'Urbano.* | *La Théséide.* Les plus anciennes éditions de ces romans sont les plus recherchées, uniquement pour leur ancienneté ; celles qui ont été données dans le 16e siècle, sont aussi amples. | La *Vie du Dante,* en italien, Rome, 1544, in-8°, réimprimée à Florence en 1576, in-8°. | *De claris hominibus,* Ulm, 1473, in-fol. | Son *Décaméron.* C'est un recueil de cent nouvelles galantes, pleines d'aventures romanesques et d'images obscènes qui contrastent avec la beauté et la pureté du langage, et qui rappellent ce mot, appliqué à Pétrone : *Auctor purissimæ impuritatis.* C'est dans ce bourbier revêtu d'élégans dehors, que la Fontaine a puisé plusieurs de ses contes. On avait commencé à Florence en 1723, une collection des *OEuvres de Boccace,* en 6 vol. in-4°, qui n'a pas été achevée. On voit à Certaldo son tombeau de marbre et son épitaphe.

* **BOCCAGE** (Marie-Anne le PAGE, épouse de Fiquet du), des académies de Lyon, Rouen et Cologne, née à Rouen le 22 octobre 1710 et morte le 8 août 1802, fut élevée à Paris, au couvent de l'Assomption, où elle se fit remarquer par sa facilité pour tous les genres d'études. Elle épousa un receveur des tailles de Dieppe, qui la laissa veuve de bonne heure ; elle se fixa ensuite à Paris, se livrant à son penchant pour la poésie, qu'elle avait réprimé pendant plusieurs années. Son début fut un poème qui remporta, en 1746, le prix de l'académie de Rouen, sous le titre de *Prix alternatif entre les belles-lettres et les sciences.* Cette pièce offre de beaux vers, un style noble et des expressions heureuses; Mme du Boccage réussit moins dans les productions plus vastes et plus élevés, dont les sujets et l'étendue n'étaient plus proportionnés à ses forces. Elle n'en jouit pas moins de la plus grande faveur tant qu'elle vécut, et fut célébrée par les poètes et les savans les plus distingués du dernier siècle. Benoît XIV l'accueillit à Rome d'une manière honorable ; la cour de Londres et les gens de lettres de cette ville ne lui rendirent pas moins d'hommages. Son caractère était doux, susceptible d'amitié et de constance; sa société sûre et attrayante. Ses ouvrages sont | le *Paradis perdu,* poème en 6 chants, imitation faible de Milton, même dans les tableaux qui semblaient le mieux convenir à son talent. | Le *Temple de la Renommée,* imité de Pope. | La *mort d'Abel,* poème en 5 chants, trad. de Gessner. | *Les Amazones,* tragédie, jouée pour la première fois en 1749, mais qui ne put rester au théâtre. | *La Colombiade* ou *la foi portée au Nouveau-Monde,* poème héroïque en 10 chants, où l'on trouve quelques tirades assez bien versifiées, mais où l'auteur est resté bien au-dessous du sujet. | L'*Opéra,* ode. | *Voyages en Angleterre, en Hollande et en Italie,* en lettres, c'est la meilleure production de Mad. du Boccage, mais elle est bien loin de mériter les éloges que lui a donnés Voltaire. Son style ne manque ni de grâces ni de mérite; mais ses lettres n'apprennent point à connaître les pays qu'elle a parcourus et les nations qu'elle a visitées. Les *OEuvres de Madame du Boccage* ont été recueillies à Lyon, en 3 vol. in-8°.

BOCCALINI (Trajan), Romain, singe de l'Arétin pour la satire. Les cardinaux Borghèse et Gaëtan le protégèrent. Boccalini, se fiant sur le crédit de ses protecteurs, publia ses *Ragguagli di Parnasso,* Amsterdam, 1659, 2 vol. in 12, et *la Secrataria di Apollo,* Amsterdam, 1653, in-12, ouvrage dans lequel l'auteur feint qu'Apollon, tenant sa cour sur le Parnasse, entend les plaintes de tout l'univers, et rend à chacun justice selon l'exigence des cas. Il fit imprimer ensuite sa *Pietra di Parrangone,* 1664,

contre l'Espagne. Le satirique craignant le ressentiment de cette cour, se retira à Venise, où il se crut plus en sûreté qu'ailleurs, et y mourut en 1613. La plupart des écrivains qui ont parlé de lui, prétendent que ce ne fut pas de mort naturelle, et que quatre hommes armés s'étant un jour introduits en sa maison dans un moment où il se trouvait seul, le firent périr à coup de sachets remplis de sable. Cependant le registre mortuaire de la paroisse de Sainte-Marie-Formose de Venise, où il habitait, atteste qu'il mourut le 16 novembre 1613, âgé d'environ 57 ans, de colique accompagnée de fièvre, *da dolori colici e da febre*. On a encore de lui *La Bilancia politica di tutte le Opere di Tacito*, Castellana, 1678, 2 vol. in-4°. Cet ouvrage est assez peu de chose; Amelot de la Houssaye qui l'avait lu en manuscrit, en parle de la sorte : « J'y trouvai si » peu ce que je cherchais, que je n'ai pu » me résoudre à le relire imprimé, de » peur de mettre ma lecture à fonds perdu. Je me souviens que le jugement » que j'en faisais était qu'il commenta » Tacite, en orateur plutôt qu'en politi- » que; et qu'au lieu que Tacite dit beau- » coup de choses en peu de mots, Bocca- » lini dit très peu de choses en beaucoup » de paroles. » Sur la réputation que sa *Pietra di Parrangone* lui avait faite, Paul V lui conféra la police d'une petite ville; Boccalini la gouverna si mal, qu'il fallut le rappeler au bout de trois mois d'administration.

* **BOCCANERA** (Simon), premier doge de Gênes, fut élevé à cette dignité, en 1339, par une assemblée populaire et sur la proposition d'un simple artisan, qui avait été peut-être gagné par Boccanera. Le peuple qui cherchait l'occasion de se soustraire à la domination des nobles, saisit celle-ci avec ardeur et donna une grande autorité au nouveau doge. C'étoit un homme artificieux, dur, hautain, et extrêmement jaloux de son autorité, qu'il étaya par la souplesse et qu'il exerça avec arrogance et sévérité. Il chercha à ménager également la noblesse et le peuple, et sut toujours rendre ce dernier la dupe de sa fausse modération et de son désintéressement affecté. Il faut convenir d'ailleurs que son gouvernement fut sage et même glorieux pour la république. Cependant, après cinq ans d'administration, il fut obligé de se démettre de sa dignité, ne se voyant pas assez fort pour lutter contre le parti des nobles qui cherchaient à le renverser; il aima mieux paraître quitter sa place de plein gré, et abdiqua solennellement en 1344. Il se retira à Pise pour y vivre en simple particulier et attendre un temps plus favorable. En effet, plusieurs années après il revint à Gênes, et profitant de la dissension qui régnait entre les nobles et le peuple, il disposa dans cette dernière classe les esprits en sa faveur, et fit tant par ses intrigues qu'il fut élu le 14 novembre 1356, pour la deuxième fois, doge de sa patrie, qu'il délivra en même temps du joug des Milanais, auxquels elle s'était soumise. Il ne chercha plus alors à ménager les nobles et les exclut de toutes les charges, bannit les principaux d'entre eux, et abaissa tellement la puissance des autres, qu'on ne put rien tenter contre lui. Il gouverna paisiblement pendant quelques années, et arrêta les dévastations des Milanais en se joignant au marquis de Montferrat qui les combattit avantageusement. Quelques conspirations éclatèrent encore contre lui vers la fin de ses jours; mais elles furent sans effet. Ses ennemis ne pouvant s'en défaire autrement, l'empoisonnèrent dans un repas qu'il donnait à Pierre de Lusignan, roi de Chypre, qui retournait en Orient, l'an 1363.

* **BOCCANERA** (Marin), de la même famille que le précédent, vivait dans le 14e siècle. C'est à lui que la ville de Gênes est redevable du commencement du grand môle; il en fit jeter les fondations formées de blocs énormes de pierres arrachées des montagnes voisines. Il acheva l'arsenal des galères et fit cette partie du bassin dans lequel les vaisseaux se mettent à couvert. En 1300 il augmenta considérablement le port; enfin il fit construire plusieurs aqueducs pour porter l'eau à la ville.

* **BOCCHERINI** (Louis), célèbre compositeur de musique, né à Lucques le 14 janvier 1740, mort à Madrid en 1806. Après avoir fait ses premières études musicales sous les yeux de son père, il alla se perfectionner à Rome, où, jeune encore, il étonna par l'originalité de ses premières compositions. De retour dans sa patrie, il exécuta, avec un virtuose qui se trouvait alors à Lucques, quelques-unes de ses productions, et bientôt sa réputation s'étendit dans toute l'Italie, et le devança à Madrid, où le roi l'accueillit avec beaucoup de distinction, ce qui l'engagea à se fixer en Espagne; il y fut attaché à

l'académie royale, avec la condition de composer annuellement neuf morceaux. Ce sont ces compositions et plusieurs autres qui ont été successivement publiées et gravées à Paris et ailleurs, et forment cinquante-huit œuvres de symphonies, sextuors, quintetti, etc. On n'a gravé de ce compositeur qu'un seul morceau d'église, un *Stabat mater;* cependant ses compositions ont un caractère éminemment religieux, ce qui a fait dire que, si Dieu voulait entendre de la musique, il se ferait jouer celle de Boccherini. Si ce compositeur, qui a eu la gloire de précéder Haydn, n'a pu l'atteindre dans les symphonies à grand orchestre, on peut dire qu'il l'égale dans les productions moins importantes : ses *adagio* sont surtout admirables.

* **BOCCHI** (François), né à Florence, en 1548, fut un des écrivains les plus féconds de cette illustre cité. Guidé dans la carrière des lettres par son oncle paternel, vicaire-général de l'évêque de Fiesole, il annonça, dès son enfance, les plus heureuses dispositions, et eut depuis le bonheur d'obtenir l'estime et l'appui de Laurent Salviati, le Mécène de son temps. Il mourut dans sa patrie, en 1618, et fut enterré dans l'église de St-Pierre-le-Majeur, auprès de ses ancêtres. Ses nombreux écrits sont en latin et en langue toscane. On distingue, entr'autres : | *Discorso a chi de' maggiori guerrieri, che insino a questo tempo sono stati, si dee la maggioranza attribuire*, Florence, Giorg. Marescotti, 1573, 1579, in-4° ; | *Discorso sopra la lite delle armi e delle lettere, e a cui si dee il primo luogo di nobiltà attribuire*, Florence, 1579, 1580, in-8°; | *Discorso sopra la Musica, non secondo l'arte di quella, ma secondo la ragione alla politica pertinente*, Florence, 1581, in-8° ; | *Eccellenza della statua di Giorg. Donatello, collocata sù la facciata della chiesa di S. Michele*, etc. Florence, Sermartelli, 1584, in-8° ; | *Discorso sopra il pregio dell' umano valore*, ib. 1587, in-8°; | *le Bellezze della città di Firenze, dove a pieno di pittura, di scultura, di sacri tempii, di palazzi, i più notabili artifizii e più preziosi si contengono*, ibid., 1592, in-8°; 2e édition, augmentée par Jean Cinelli, ibid. Guagliantini, 1677, in-8°; 3e édition, Pistoia, Doménic. Fortunati, 1678, in-8°; | *Opera di Fr. Bocchi sopra l'imagine miracolosa della santissima Nunziata di Firenze*, etc., Florence, 1592, in-8° ; | *Della cagione onde venne ne gli antichi secoli la smisurata potenza di Roma e dell' Italia*, ibid. Sermartelli, 1598, in-8° ; | *Ragionamento sopra l'uomo da bene*, Florence, Sermartelli, 1600, in-4° ; | *Epistola de horribili sonitu audito Florentiæ; de restauratione testitudinis sacræ ecclesiæ Majoris collapsæ*, Florence, 1604, in-4° ; deux Lettres composées au sujet des dégradations qu'éprouva cette église, qui fut frappée de la foudre en 1604; | Les *Eloges* (en latin) *de Raimond Muti*, Florence, 1606, in-4°, *de François de Médicis*, Florence, les Juntes, 1587, in-4°, *de Pierre Vettori*, 1585, in-4° : ce dernier, composé aussi en italien, ainsi que celui de *Laurent Salviati*; | deux livres d'*Eloges* (en latin) *des Hommes illustres de Florence*, Florence, 1607, in-4° ; | *Oratio de laudibus Joannæ Austriæ*, etc. Florence, in-4°, 1578; traduit par lui-même en italien; | *Discours civils et militaires ;* | *Histoire de Flandre;* | un volume de *Lettres :* ces trois derniers ouvrages en italien; | *De laudibus reginæ Margaritæ Austriæ*, etc. Florence, 1612, in-4° ; | une traduction italienne du *Discours de P. Vettori sur la Mort de Cosme de Médicis ;* | quelques autres ouvrages de peu d'importance.

BOCCHUS, roi de Mauritanie, ligué avec Jugurtha, son gendre, contre les Romains, fut vaincu deux fois par Marius. Il rechercha ensuite l'amitié de ses vainqueurs et livra le malheureux Jugurtha à Sylla. Le traître eut une partie du royaume de ce prince infortuné, vers l'an 100 avant J.-C.

BOCCONI ou **BOCCONE** (Paul-Sylvius), membre de l'académie des curieux de la nature, né à Palerme en 1633, d'une famille noble. Son goût décidé pour l'histoire naturelle le porta à parcourir pendant plusieurs années les principales parties de l'Europe, pour y observer par lui-même la scène variée de la nature. Il publia successivement divers ouvrages, particulièrement sur la botanique, qui lui acquirent beaucoup de réputation. Après avoir été quelque temps botaniste de Ferdinand II, grand duc de Toscane, il quitta le monde et prit à Florence en 1682 l'habit de l'ordre de Cîteaux, où son nom de baptême *Paul* fut changé en celui de *Silvio*, et c'est par cette raison qu'une partie de ses ouvrages se trouvent publiés sous le premier nom et d'autres sous celui de Silvio. Quelques écrivains

l'ont taxé de plagiat, et entre autres M. de Jussieu, mais cette accusation n'est pas prouvée. Outre plusieurs ouvrages imprimés devenus rares, il en a laissé quelques-uns en manuscrit, du nombre desquels est une *Histoire naturelle de l'île de Corse*. Ce savant naturaliste mourut à Florence sa patrie, en 1704. Ses livres imprimés sont | des *Observations naturelles*, traduites en français, Amsterdam, 1674, in-12; | *Museo di fisicæ*, Venise, 1697, in-4°, fig.; | *Icones plantarum*, Oxford, 1664, in-4°, fig.; | *Museo di Piante*, Venise, 1697, in-4°. On lui doit encore des *Recherches sur le corail, la pierre étoilée, l'embrasement du mont Etna*.

BOCCORIS, roi d'Egypte. Trogue Pompée et Tacite racontent que ce prince ayant consulté l'oracle d'Ammon sur la ladrerie qui infectait l'Egypte, il chassa par l'avis de cet oracle, les Juifs de son pays, comme une multitude inutile et odieuse à la Divinité. Moïse détruit cette fable. Il nous apprend d'une manière certaine, pourquoi et comment les Juifs sortirent de l'Egypte. Ce que l'on peut inférer des témoignages des historiens profanes, c'est que Boccoris est le Pharaon dont il est parlé dans le Pentateuque, et que les plaies multipliées dont l'Egypte fut frappée sous son règne, ont donné lieu au conte de la ladrerie. On sait d'ailleurs que l'ancienne histoire profane d'Egypte n'est qu'une corruption de l'histoire sainte. Voyez l'ouvrage intitulé *Hérodote, historien du peuple hébreu sans le savoir*, Liége, 1790, 1 vol. in-12.

BOCH ou **BOCHIUS** (JEAN), naquit à Bruxelles en 1555, et se distingua de bonne heure par ses poésies, imprimées à Cologne en 1615. Il parcourut l'Italie, la Pologne et la Russie. En allant à Moscou, il eut les pieds gelés de froid, et on délibérait si on lui ferait l'amputation. Le quartier des Livoniens, où demeurait Boch, ayant été surpris, la peur lui rendit les pieds. Il mourut à Bruxelles en 1609. On a de lui des ouvrages en prose et en vers. Ces derniers l'ont fait appeler, par Valère André, *le Virgile Belgique*. Il faut avouer que Boch était un des bons poètes de son siècle, et que ses vers approchent beaucoup des beautés poétiques grecques et romaines. Son fils, Jean-Ascagne, s'est distingué aussi dans la poésie. François Swert a rassemblé les *poésies* des Boch père et fils, et en a donné une édition à Cologne, 1615.

BOCHART (SAMUEL), ministre protestant, naquit à Rouen l'an 1599, d'une famille distinguée. Il fit paraître beaucoup de dispositions pour les langues : il apprit avec une égale facilité l'hébreu, le syriaque, le chaldéen, l'arabe, l'éthiopien, etc. Christine, reine de Suède, qui souhaitait de le voir, l'engagea en 1652 à faire le voyage de Stockholm; Bochart y reçut tous les témoignages d'estime que méritait son érudition. De retour à Caen, dont il était ministre, il y mourut subitement en disputant contre Huet dans l'académie de cette ville, en 1667, à l'âge de 68 ans, avec la réputation d'un savant consommé dans tous les genres d'érudition. Ses principaux ouvrages sont | son *Phaleg* et son *Canaan*, livre dans lequel il jette de grandes lumières sur la géographie sacrée; mais plein d'étymologies chimériques et d'origines imaginaires. On en a une édition de Caen sous le titre de *Geographia sacra*, 1646, in-fol.; une de Francfort, in-4°, 1694, et dans la collection de ses *OEuvres*, Amsterdam, 1792, 3 vol. in-folio, où cette géographie est augmentée de plusieurs dissertations curieuses et utiles. L'édition de Leyde, 1712, est réellement la même que celle d'Amsterdam, mais décorée d'un nouveau frontispice; | son *Hierozoïcon*, ou Histoire des animaux de l'Ecriture, est une collection de tout ce que les savans ont dit sur cette matière; | un *Traité des minéraux, des plantes, des pierreries dont la Bible fait mention* : on y trouve le même fonds d'érudition que dans les précédens; | un *Traité du Paradis terrestre, etc.* Ces deux derniers écrits sont perdus, à quelques fragmens près, dont on a enrichi l'édition de ses œuvres. On a encore de ce savant une *dissertation* à la tête de la traduction de l'Enéide de Segrais, dans laquelle il soutient qu'Enée ne vint jamais en Italie. Denis d'Halicarnasse cite plusieurs auteurs qui assurent la même chose.

* **BOCHART DE SARON** (JEAN-BAPTISTE-GASPARD), président au parlement de Paris et membre de l'académie des Sciences, né dans cette ville en 1730, d'une famille distinguée dans la magistrature, se livra dès sa jeunesse à l'étude des mathématiques et de l'astronomie où il fit de très grands progrès. Ce fut lui qui eut la gloire de reconnaître le premier que la marche du nouvel astre récemment découvert par Herschell était beaucoup mieux représentée par une orbite circulaire que

par une orbite parabolique; ce qui fit soupçonner que cet astre pourrait bien être une planète nouvelle, plutôt qu'une comète, comme on l'avait cru d'abord; idée qui depuis s'est complétement confirmée. Les instrumens dont il se servait pour ses observations étaient si exacts, qu'ils sont encore recherchés aujourd'hui. Son goût pour les sciences ne lui fit jamais oublier les fonctions de son ministère. On lui doit la publication de la *Théorie du mouvement elliptique et de la figure de la terre*, 1784, in-4°, ouvrage de M. Laplace, qu'il fit imprimer à ses frais pour les progrès des sciences. Il fut appelé à l'assemblée des Notables en 1787, et se retira dans sa famille après la suppression des parlemens. Saron y fut arrêté et périt sur l'échafaud le 20 avril 1794. Montjoie et Cassini ont composé son éloge.

BOCHEL ou **BOUCHEL** (LAURENT), avocat au parlement de Paris, mort dans un âge avancé en 1629, était de Crépi en Valois. On a de lui plusieurs ouvrages pleins d'érudition : | *Les décrets de l'église gallicane*, Paris, 1609, in-fol. | *Bibliothèque du droit français*, Paris, 1671, 3 vol. in-fol. | *Bibliothèque canonique*, Paris, 1689, 2 vol. in-folio. Ces ouvrages sont dirigés par les bons principes et bien éloignés des fausses maximes qui depuis se sont introduites dans le droit civil et canonique. | *Coutume de Senlis*, 1703, in-4°. | *Curiosités où sont contenues les résolutions de plusieurs belles questions, touchant la création du monde jusqu'au jugement*, in-12.

• * **BOCK** (JEAN-NICOLAS-ETIENNE de), lieutenant des maréchaux de France, et gouverneur à Sierck en Lorraine, mort à Arlon près de Luxembourg vers 1812, a laissé | *Mémoire sur Zoroastre et Confucius*, et *Essai sur l'histoire du sabéisme*, 1778, in-8°; | *Mémoire historique sur le peuple nomade appelé Bohémiens*, traduit de l'allemand, 1788, in-8°; | *la vie de Frédéric baron de Trenk*, traduite de l'allemand, Paris, 1788, 2 vol. in-12, 3e édition, 1789 ; | *Recherches philosophiques sur l'origine de la Pitié*, Paris, 1789, in-12; | *OEuvres diverses*, 2 vol. in-12; | *Histoire de la guerre de sept ans*, traduite de l'allemand, d'Archenholtz, 2 vol. in-12 ; | *Herman d'Unna*, traduit de l'allemand, 1791, 3 vol. in-8°; nouvelle édition, 1801, 2 volumes in-12; | *Histoire du Tribunal Secret, d'après les lois de l'empire germanique*, in-12; | *Ermina dans les ruines de Rome*, traduit de l'allemand, 1801; | *les Chevaliers* des *sept montagnes*, ou *Aventures du 13e siècle*, trad. de l'allemand, 1800, 3 vol. in-12, figures.

* **BOCK** (FRÉDÉRIC-SAMUEL), professeur de théologie et de grec à l'université de Kœnigsberg, né dans cette ville le 20 mai 1716, mort en 1786. Parmi ses nombreux ouvrages, relatifs à la théologie, à l'instruction et à l'histoire naturelle, il en est de fort estimés; les principaux sont : | *Specimen theologiæ naturalis*, Zullichau, 1743, in-4° ; | *Historia Socinianismi Prussici*, Kœnigsberg, 1753, in-4° ; | *Essai d'une Histoire naturelle abrégée de l'ambre de Prusse*, Kœnigsberg, 1767, in-8°, en allemand; | *Historia Anti-Trinitariorum maximè Socinianismi et Socinianorum*, tome 1er, part. 1re, Kœnigsberg et Leipsick, 1774 ; part. 2e, 1776; tome 2e, ibid., 1784, in-8°; | *Manuel d'éducation*, Kœnigsberg et Leipsick, 1780, in-8° ; | *Essai d'une Histoire naturelle de la Prusse orientale et occidentale*, Dessau, 1782 ; 2e et 3e vol. ibid., 1783; 4e et 5e vol. ibid. 1784, in-8°, avec des planches; | *Ornithologie prussienne*, dans les 8e, 9e, 12e, 13e et 17e numéros de l'*Observateur de la nature*, etc. Les oiseaux y sont décrits par familles naturelles; | *Essais sur l'Histoire naturelle et le commerce des harengs*, Kœnigsberg, 1769, in-8°, en allemand, ainsi que les précédens.

* **BOCK** ou le **BOUC** (dit JÉROME), plus connu sous le nom de *Tragus*, mot latin formé du grec τραγος, bouc, selon la coutume des savans du 16e siècle. Bock naquit en 1498 à Heidesbach et mourut de phthisie, en 1554, à Hombachen. Il était très versé dans la connaissance des lettres anciennes, et il fut, à l'époque de leur renaissance, un des principaux restaurateurs de la botanique. D'abord maître d'école à Deux-Ponts, il devint médecin, puis ayant embrassé la réforme de Luther, fut fait ministre de cette religion. Mais c'est comme botaniste que Bock s'est rendu célèbre en ouvrant à la science une route nouvelle. Il parcourut les plaines et les forêts d'Allemagne pour rassembler toutes les plantes d'usage, même les plus communes, afin de comparer celles qui se ressemblaient, et de pouvoir les distinguer par des notes caractéristiques tirées de leurs formes, de déterminer les noms qu'elles ont dans les écrits des anciens, et connaître tous ceux qu'elles ont dans les langues modernes et en particu-

lier dans chaque contrée. Il recueillit aussi toutes les traditions qui existaient alors sur leurs propriétés et leurs usages; il n'en rejeta aucune, pas même celles qui étaient absurdes, quoiqu'il ne les crût pas toutes, et que, par ses propres observations, il ait tâché de se désabuser sur un assez grand nombre. C'est ainsi qu'il raconte que, la veille de la St.-Jean, il passa la nuit dans les bois, pour découvrir les graines de la fougère : il y parvint, mais en reconnaissant l'erreur vulgaire et superstitieuse où l'on était sur l'époque de l'apparition prétendue subite des graines de cette plante. Quoique le titre de médecin et le caractère de ministre de la religion lui donnassent des facilités pour l'exécution de son projet, pour mieux y réussir, il se déguisait quelquefois en paysan, afin d'inspirer plus de confiance aux habitans des campagnes. Il ne se contentait pas d'observer les végétaux dans leur lieu natal; mais il les transportait dans son jardin pour les cultiver. Othon Brunfels le détermina à publier ses observations dans l'ouvrage que ce dernier fit paraître sur le même sujet, en 1530 et 1532, sous le titre d'*Herbarium*. Le hasard lui ayant fait rencontrer un jeune homme plein de talent pour le dessin, nommé *David Kander*, il lui fit dessiner correctement toutes celles qu'il avait rassemblées. Le premier ouvrage qu'il publia lui-même est en allemand, et intitulé : *New-Kræuter-Buch*, ou *Nouvel Herbier des plantes qui croissent en Allemagne*, in-fol. 1539, sans figures. Immédiatement après, il en donna une ou deux éditions avec des figures. Tragus est plus inventeur et auteur original que Fuchs. Ces deux botanistes ont été rivaux ; mais leur rivalité n'a servi qu'à l'avantage de la science. Fuchs, qui parla le premier de Bock, le fit en termes très honnêtes; cependant il lui reprocha de trop se tourmenter pour rapporter les plantes de l'Allemagne à celles de la Grèce, décrites par Théophraste et Dioscoride. On a fait depuis à Fuchs le même reproche. De son côté, Bock attaqua indirectement son rival, sans le nommer. Il résulta de ses travaux un livre très utile qui fut un des premiers en ce genre, et qui a eu un grand nombre d'éditions allemandes; les premières sont devenues très rares : celle de 1546, in-fol., donnée à Strasbourg est augmentée: Il y avait trois cent dix-neuf chapitres dans la première édition, et celle-ci en a quatre cent trente et 477 figures ; on recherche cette édition parce qu'on y trouve, fol. 31 b., la figure du rhapontic (*Rhapontic-Enulæ folio*) qui a été omise dans les éditions suivantes. Les autres sont de 1551, 1556, in-fol. ; 1560-63-72-80-95 et 1630. Celle de 1595 est la plus estimée, parce qu'elle a été corrigée et augmentée d'une 4e partie, traitant des élémens, animaux, etc. par Melchior Sebitz et Nicolas Agerius. Cet ouvrage fut traduit en latin par Kyber, sous ce titre : *Hieronymi Tragi, de Stirpium, maxime earum quæ in Germania nostra nascuntur*, etc. *libri tres*, *in latinam linguam conversi*, *interprete David Kyber Argentinensi*, Strasb., 1552, in-4°, de douze cents pages, avec 568 figures. On donna ensuite les figures seules et sans texte, avec ce titre : *Vivæ atque ad vivum expressæ imagines omnium herbarum in H. Bock herbario depictarum icones solæ*, in-4°; Strasbourg, 1553 et 54 : cette édition est moins complète que la précédente; il y manque la figure de l'acanthe. Le portrait de l'auteur est dans toutes deux. Le célèbre Conrad Gessner, qui était l'ami de Bock, mit dans la traduction latine une savante préface dans laquelle il fait l'histoire complète de la botanique jusqu'au temps où il écrivait. Bock y en ajouta une autre qui lui servit à exposer la méthode qu'il a suivie. Il dit n'avoir rejeté l'ordre alphabétique, alors généralement employé, que pour en adopter un autre qui lui paraissait plus conforme à la nature : il consistait à prendre en considération les affinités des plantes. C'est la première tentative qui ait été faite pour arriver à la méthode naturelle. Par une bizarrerie où il entrait un peu de malice, il commença par l'ortie, 1° pour se moquer des apothicaires, qui méprisaient les plantes communes; 2° parce que depuis long-temps sa famille portait pour armes une feuille d'orties. Il décrit environ huit cents espèces qu'il range en trois classes : la première renferme les herbes sauvages, ou fleurs odoriférantes ; la seconde les trèfles et les gramens; la troisième les arbres et les arbustes. On voit par là que ses classes sont loin d'être naturelles. On a profité depuis de son travail en le perfectionnant. Le nom de Bock ou Tragus doit être placé sur le même rang que ceux de Brunfels et de Fuchs, qui, à la gloire de l'Allemagne, ont fondé l'iconologie botanique. Plumier a consacré à sa mémoire un genre de plantes auquel il a donné le nom de *Tragia*; il

fait partie de la famille des euphorbes. Les espèces qui le composent ressemblent aux orties, et font ainsi allusion aux armes de Bock.

BOCQUILLOT (Lazare-André), né à Avalon en 1649 de parens obscurs, suivit en 1670 Nointel, ambassadeur à Constantinople. Revenu en France, il se fit recevoir avocat à Bourges, et se livra avec une égale ardeur au plaisir et à l'étude. Ayant pris goût pour l'état ecclésiastique, il fut curé de Châtelux, et ensuite chanoine d'Avalon. Il y mourut en 1728, âgé de 80 ans. Il avait vécu quelque temps à Port-Royal, où il s'était exercé dans la littérature et l'étude de la religion. On a de lui | Des *homélies*, ou *Instructions familières sur les Commandemens de Dieu et de l'Eglise, sur les Sacremens, sur le Symbole des Apôtres, sur l'Oraison Dominicale, sur les Fêtes de quelques saints, etc.*, Paris, 1688 et suiv. Bocquillot en fit présent aux imprimeurs, et il fixa lui-même le prix de chaque exemplaire, afin que les pauvres pussent se les procurer; | un *Traité sur la liturgie*, in-8°, imprimé à Paris en 1701 : livre savant, curieux et intéressant pour les amateurs des antiquités ecclésiatiques; | *Nouvelle histoire du chevalier Bayard*, in-12, qu'il publia sous le nom de *Prieur de Lonval;* | des *lettres*, in-12, et d'autres *dissertations*. Voyez sa *Vie* par M. Le Tors, lieutenant-civil et criminel d'Avalon, 1755, in-12.

* **BOCTHOR** (Ellious), né à Siout dans la Haute-Egypte en 1784, fut un des interprètes de l'armée française en Egypte, revint avec elle en France, et s'occupa de la langue et de la littérature française ; il succéda en 1819 à don Raphael dans la place de professeur d'arabe vulgaire à la bibliothèque du roi, où ses cours qui étaient très suivis furent malheureusement de courte durée. Il est mort le 26 septembre 1821 : on lui doit | un *alphabet arabe, accompagné d'exemples*, Paris, 1820, in-4°; | *Dictionnaire français et arabe vulgaire* laissé en manuscrit. Cet ouvrage revu par M. Caussin de Perceval qui en a été l'éditeur, a paru chez F. Didot en 1827, Paris, 1 vol. in-4°. La notice de ses livres et manuscrits turcs, persans, arabes, coptes, etc., a été publiée en 1821 avec sa vie.

* **BODE** (Christophe-Auguste), savant professeur de langues orientales à Helmstadt, né en 1722, mort le 7 mars 1796. On lui doit des *traductions* latines et des *versions* éthiopiennes, persanes et arabes *du Nouveau Testament*, et une *critique des travaux de Mill et de Bengel*, ouvrage indispensable à tous ceux qui s'occupent de la critique des livres saints

* **BODE** (Jean-Elert), astronome allemand naquit en 1747 à Hambourg où son père, Jean-Jacques Bode, dirigeait une école commerciale ; il lui dut sa première instruction, et dès l'âge de 17 ans, il le seconda dans l'enseignement des sciences utiles au commerce; mais son penchant naturel l'entraîna bientôt vers l'étude des mathématiques et vers les calculs astronomiques, et l'observation du firmament et de ses innombrables étoiles occupait toute son attention. Dépourvu de livres et d'instrumens convenables, il aurait fait cependant peu de progrès dans cette science s'il n'eût été encourage par le célèbre professeur Busch qui prit plaisir à l'instruire et à l'assister de ses conseils; il lui permit même le libre usage de sa bibliothèque et de ses instrumens d'astronomie. Cette circonstance décida sa vocation, et dès l'année suivante, en 1766, il se fit connaître par un court écrit sur l'éclipse de soleil qui eut lieu le 5 août de la même année. Il étudia ensuite avec soin les nouvelles planètes : Uranus, Junon, Pallas, Cérès, Vesta, etc., et il eut l'idée de former une constellation en l'honneur de Frédéric II, qu'il nomma *Friederichschre*, qui depuis a été généralement adoptée dans les cartes célestes, sur les globes planétaires et dans les ouvrages des astronomes. Il a aussi découvert plusieurs comètes et étoiles, et il s'occupait de l'éclipse de soleil qui devoit avoir lieu le 29 novembre 1826, lorsque la mort l'enleva le 23 du même mois. Il occupait la place d'astronome-pratique résidant à Berlin depuis juillet 1772. On a de lui un très grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : | *Introduction à la connaissance du ciel et des astres*, avec une préface rédigée par Busch, 1768, 7e édition, 1807; | *Introduction à la connaissance de la situation et du mouvement de la lune et des autres planètes*, feuilles mensuelles qu'il publia depuis 1770 jusqu'en 1777; | des *Ephémérides* ou *Annales astronomiques du cours des astres, depuis 1772 jusqu'à sa mort*, 54 vol.; | un *Atlas de cartes célestes*, 1801, formé de 31 planches, in-fol., qui seul suffirait pour transmettre à la postérité le nom de cet astronome allemand. Il était d'un grand

nombre de sociétés savantes, entre autres de l'académie de Berlin.

* **BODENSCHATZ** (Jean-Christophe-Georges), orientaliste distingué, né à Hof le 25 mars 1717, mort le 4 oct. 1797, avait étudié surtout les antiquités judaïques, et s'en est servi pour expliquer les livres sacrés. On a de lui, en allemand : | *Constitution ecclésiastique des Juifs modernes, et principalement des Juifs allemands*, avec 30 planches, Erlangen et Cobourg, 1448, 1749, 4 parties in-4° ; | *Explication des livres saints du Nouveau-Testament, d'après les antiquités judaïques*, Hanovre, 1756, in-8°. Il avait construit, à l'aide de ses connaissances, le *Tabernacle de Moïse* et le *Temple de Salomon;* ces deux morceaux sont déposés, l'un à Bayreuth, l'autre à Nuremberg.

BODENSTEIN (André-Rodolphe). *Voyez* CARLOSTADT.

BODESTEN (Adam), médecin né à Carlostadt et mort à Bâle en 1577, fut grand partisan de la doctrine de Paracelse, qu'il traduisit, et sur laquelle il fit des *commentaires*. Ils ont été estimés des médecins de sa secte; mais, comme cette secte est très peu nombreuse à présent, ils le sont beaucoup moins par les médecins de nos jours.

BODIN (Jean), Angevin, né l'an 1530, avocat au parlement de Paris, acquit les bonnes grâces du roi Henri III. Ce prince fit mettre en prison Michel de la Serre, pour un libelle qu'il avait fait contre Bodin, et lui fit défendre, sous peine de la vie, de le publier. Bodin ayant perdu son crédit auprès de Henri, suivit le duc d'Alençon en Angleterre en 1579 et en 1582. On enseignait alors publiquement dans l'université de Cambridge ses livres *De la République*, imprimés à Paris en 1576, in-fol., et mis en latin par lui-même, comme le porte le titre de l'édition de Cologne de 1603 : *Joan. Bodini de republica lib.* 6, *ab ipso in latinum conversi*, in-fol. Bodin, dans cet ouvrage, appuie ses principes par des exemples tirés des histoires de tous les peuples. L'érudition y est amenée avec moins d'art que dans l'*Esprit des Lois*, auquel on l'a comparé, et qui lui doit peut-être sa naissance. On y trouve beaucoup de choses dangereuses, fausses, et injurieuses au christianisme. Coret, Michel de la Serre, Augier, Ferrier, le Père Possevin et plusieurs autres l'ont réfuté. On a encore de lui d'autres ouvrages : | *Methodus ad facilem historiarum cognitionem*, Paris, 1566, in-4°. Cette méthode n'est rien moins que méthodique, suivant le savant La Monnoie. A travers l'érudition dont il l'a surchargée, érudition souvent empruntée d'ailleurs, on trouve des ignorances grossières. On y voit le germe des principes exposés dans sa République. Le système des climats, du président de Montesquieu, a été pris dans ce livre. | *Colloquium Heptaplomeron de abditis rerum sublimium arcanis*, nommé autrement le *Naturalisme de Bodin*, livre manuscrit, dans lequel il fait plaider la religion naturelle et la religion juive contre la chrétienne. Son aversion pour cette dernière, qui lui faisait rejeter les dogmes les mieux établis, ne l'empêchait pas d'adopter une foule d'erreurs superstitieuses : son *Naturalisme* en est rempli. M. Huet, dans sa *Démonstration Evangélique*, a donné des preuves incontestables de l'ignorance et de la mauvaise foi qui règnent dans ce traité de Bodin. | *La Démonomanie*, ou *Traité des sorciers*, Paris, 1581, in-4°. On y voit que cet homme, si incrédule à l'égard des vérités religieuses, ne doutait cependant pas de l'existence des démons, ni du commerce que des hommes aveuglés et corrompus pouvaient avoir avec eux; il cite même deux exemples pour prouver que le démon s'efforce de persuader qu'il n'y a ni sortiléges, ni sorciers, ni aucun effet magique, et ajoute que c'est un de ses plus spécieux moyens de propager son empire. *Voy.* BROWN (Thomas); | *Theatrum naturæ*, Lyon, 1556, in-8°, qui fut supprimé et qui n'est pas commun. Il a été traduit par de Fougerolles, Lyon, 1597, in-8°. Bodin mourut de la peste en 1596, à Laon, où il était procureur du roi, âgé de 66 ans. Il était vif, hardi, entreprenant, tantôt zélé défenseur de la monarchie, et tantôt républicain outré. Ses connaissances n'étaient ni profondes, ni solides. Il favorisa ouvertement les huguenots. Quelques écrivains ont soutenu qu'il était juif, parce que, dans un *Dialogue sur les religions*, qui n'a pas été imprimé, il donne l'avantage à la religion juive, et que, dans sa République, il n'a pas nommé une seule fois Jésus-Christ; dans le fond, il n'avait point de religion, et ce n'est pas sans sujet qu'on l'a accusé d'athéisme.

* **BODIN** (Pierre-Joseph-François), député à la Convention et au conseil des Cinq-cents, était chirurgien à Limeray

et maire de Gournay en 1789. Lors du procès de Louis XVI, il s'exprima en ces termes; « jamais un holocauste de sang » humain ne peut fonder la liberté; je » vote pour la réclusion de Louis et de sa fa- » mille, et pour leur déportation à la paix. » En 1794, il appuya la motion de Bourdon de l'Oise en faveur des suspects détenus. Il fut envoyé en mission à l'armée de l'ouest, fut nommé, en 1799, membre du conseil des Cinq-cents, et devint, en sortant de cette assemblée capitaine de gendarmerie du département de Loir-et-Cher. Bodin mourut à Blois en 1810; on a de lui un ouvrage peu remarquable, intitulé : *Essai sur les accouchemens*, publié en 1797.

* **BODLEY** (Laurence), chanoine d'Exéter, né dans cette ville en 1546, et mort en 1615, est auteur d'une *Elégie* sur l'évêque Gwel.

BODLEY (sir Thomas), gentilhomme anglais né dans le 16ᵉ siècle, fut chargé par la reine Elizabeth de plusieurs négociations importantes, auprès des princes d'Allemagne et des états de Hollande. Il se déroba ensuite au tumulte des affaires, pour s'adonner uniquement aux arts et aux sciences. Il mourut en 1612, après avoir légué à l'université d'Oxford la bibliothèque que l'on nomme encore *Bodleyenne*. Hydde en a publié le Catalogue en 1674, in-fol.

* **BODONI** (Jean-Baptiste), célèbre imprimeur italien, né à Saluces le 16 février 1740, mort à Parme le 30 novembre 1813, universellement regretté pour ses vertus, son amabilité et son savoir. Appelé à Parme pour y prendre la direction de l'imprimerie ducale, il a donné à cette imprimerie un nom à jamais célèbre. La ville de Parme lui avait décerné une médaille en l'inscrivant parmi les gentilshommes du pays: il était aussi chevalier de l'ordre de la Réunion et de celui des Deux-Siciles. Toutes les éditions qui sont sorties de ses presses sont recherchées; il en est plusieurs qui sont regardées comme des chefs-d'œuvre.

BODORI. *Voyez* BAUDORI.

BODREAU (Julien), avocat du Mans, donna, en 1645, un Commentaire sur la coutume de sa province, in-folio; en 1656, un *Sommaire des coutumes du pays du Maine*, in-12; et en 1658, des *Illustrations et des Remarques* sur la même coutume, 2 vol. in-12; c'est son meilleur ouvrage.

BOECE (*Anicius-Manlius-Torquatus-Severinus Boëtius*), philosophe, homme d'état et écrivain latin du 5ᵉ siècle, de la famille des Anices, une des plus illustres de Rome, naquit, suivant l'opinion la plus probable, en 455. Il fut consul 3 fois en 487, 510 et 511, et ministre de Théodoric, roi des Ostrogoths, dont il avait prononcé le *panégyrique* à son entrée dans Rome. Son zèle pour la félicité publique égala celui qu'il avait pour la religion, et l'état fut heureux tant que ses conseils furent écoutés. Trigille et Conigaste, favoris de Théodoric, irrités de ce que Boëce s'opposait à leurs concussions, résolurent sa ruine. Sur un frivole soupçon que le sénat de Rome entretenait des intelligences secrètes avec l'empereur Justin, le roi goth fit mettre en prison Boëce et Symmaque son beau-père, les plus distingués de ce corps. On le conduisit à Pavie, où après avoir enduré divers genres de supplices, il eut la tête tranchée le 23 octobre l'an 524. Les catholiques enlevèrent son corps et l'enterrèrent à Pavie. Deux cents ans après, il fut transporté dans l'église de Saint-Augustin de la même ville, par ordre de Luitprand, roi des Lombards, qui lui fit dresser un mausolée magnifique, que l'on voit encore aujourd'hui. L'empereur Othon III lui en fit élever un autre sur lequel on grava des inscriptions très honorables. C'est dans sa prison qu'il composa son beau livre *De la consolation de la philosophie*. Il y parle de la Providence, de la prescience de Dieu, d'une manière digne de l'Etre éternel : la philosophie de Boëce était religieuse, et bien différente du vain verbiage des stoïciens. On a encore de cet auteur un *Traité des deux natures en J.-C.* et un *de la Trinité*, dans lequel il emploie beaucoup de termes tirés de la philosophie d'Aristote. On prétend qu'il est le premier des Latins qui ait appliqué à la théologie la doctrine de ce philosophe grec. Ces traités au reste sont très orthodoxes, et des monumens précieux de la foi et du zèle de ce philosophe, grand homme et humble chrétien. Les vers de Boëce sont sentencieux et élégans, autant qu'ils pouvaient l'être dans un siècle où la barbarie commençait à se répandre sur tous les arts. Les éditions de Boëce les plus recherchées, sont : la première à Nuremberg, 1476, in-fol; celle de Bâle, 1570, in-fol; celle de Leyde, avec les notes *variorum*, 1671, in-8°; celle de Paris, *ad usum delphini*, 1680, in-4° : cette dernière est rare, et elle ne

contient que le *Traité de la consolation.* Il a été traduit en français par M. de Francheville, Paris, 1744, 2 vol. in-12; par Morabin, 1753, et par l'abbé Colesse en 1771, in-12. La traduction de Réné Cériziers est préférable pour la fidélité, mais elle est un peu surannée pour le langage. On prétend que c'est d'après lui et non d'après le texte de Boëce, que les trois traducteurs modernes ont travaillé. L'abbé Gervaise, prévôt de St.-Martin de Tours, et mort évêque d'Horen, donna à Paris en 1715, la *Vie* de Boëce, avec l'analyse de ses ouvrages, des notes et des dissertations qui sont d'une grande utilité pour l'intelligence du texte de cet auteur. *Voyez* encore la Bibliothèque latine de Fabricius, tom. 3; don Ceillier, tom. 15; et la *Vie* de Boëce par Richard Granam, vicomte Preston, à la tête de la traduction anglaise des livres de la *Consolation de la philosophie*, que ce seigneur a publiée avec de bonnes notes. —Le Père Papebroch donne à Boëce le titre de *Saint*, et joint sa *Vie* à celle du pape Jean. Il dit que son nom a été inséré dans le Calendrier de Ferrarius, et dans ceux de quelques églises particulières d'Italie, sous le 23 d'octobre, jour auquel on fait mémoire de lui à St.-Pierre de Pavie. *Voy.* les *Acta sanctorum*, 6 *maii*, p. 707.

BOECE. *Voyez* BOETIUS EPO.

BOECKH (Christian-Godefroi), né le 8 avril 1732 à Memmingen dans le royaume de Bavière, et mort le 31 janvier 1792, était diacre à Nordlingen et se voua à l'instruction publique. Ses principaux ouvrages sont | *des principales difficultés de la discipline des écoles*, Nordlingen, in-4°, 1766; | *Journal hebdomadaire, pour améliorer l'éducation de la jeunesse*, Stutgard, 1771 et 1772, 4 vol. in-8°; | *Gazette des enfans*, Nuremberg, 1780-83, 14 petits volumes. Il a été le principal rédacteur de la *Bibliothèque universelle pour l'éducation publique et particulière*, Nordlingen, 11 vol. in-8°, 1774-86.

BOECLER (Jean-Henri), conseiller de l'empereur et de l'électeur de Mayence, historiographe de Suède, et professeur d'histoire à Strasbourg, naquit à Cronheim dans la Franconie en 1611, et mourut l'an 1692. Plusieurs princes le pensionnèrent, entre autres, Louis XIV, et la reine Christine qui l'avait appelé en Suède. Ses principaux ouvrages sont, | *Commentationes Plinianæ.* | *Timur vulgo Tamerlanus*, 1657, in-4°; | *Notitia sancti Romani Imperii*, 1681, in-8°. C'est plutôt une table des matières et des auteurs, qu'un traité de droit public. | *Historia scholæ principum*, pleine de bonnes réflexions, mais trop abrégée. | *Bibliographia critica*, 1715, in-8°. | Des *Dissertations*, en 3 vol. in-4°, Rostoch, 1710. | *Commentatio in Grotii librum de Jure belli et pacis*, Strasbourg, 1712, in-4°. Il prodigue à son auteur des éloges excessifs; il y règne un enthousiasme pour Grotius qui va jusqu'au ridicule, et l'ouvrage ne donne pas meilleure idée du jugement du commentateur.

* BOEGERT (Jean-Baptiste), chanoine honoraire de la cathédrale et directeur de l'école spéciale de Molsheim, naquit le 12 mai 1793, à Kaisersberg, et montra de bonne heure des inclinations vertueuses. Il fit sa théologie à Strasbourg, et vint l'achever à Paris, où il fut ordonné prêtre. De retour dans son diocèse, on le fit professeur de rhétorique au petit séminaire de Strasbourg; plus tard, l'université le chargea de professer la philosophie au collége de cette ville, et ensuite elle le nomma principal du collége de Colmar. Enfin l'évêque de Strasbourg lui confia la direction de l'établissement ecclésiastique de Molsheim. Bœgert s'acquitta de ces divers emplois avec zèle et capacité. Peut-être ses travaux hâtèrent-ils sa fin. Il souffrait depuis longtemps de la poitrine, lorsqu'ayant été chargé par son évêque d'examiner les jeunes prêtres du diocèse, il tomba malade à Mulhausen pendant sa tournée. Il est mort au mois de septembre 1831. Bœgent est auteur des *Réflexions amicales sur une lettre adressée à M. de Maccarthy*, in-8°; qui sont une réponse à une critique des sermons de M. de Maccarthy, par un protestant de Strasbourg, du *Cri de la vérité et de la justice*, ou *Considérations sur les rapports entre la religion catholique et la charte, entre le clergé et la société*, Strasbourg, in-12 de 108 pages; et | des *Méditations philosophiques* qui contiennent la matière des exercices qu'il avait établis le dimanche pour les jeunes gens les plus avancés.

BOEHM (Jacob), a donné son nom à la secte des *boehmistes*, espèce d'*illuminés* d'Allemagne. Il naquit en 1575, en Lusace, d'un paysan qui le fit cordonnier. Il mourut en 1624, après avoir affecté d'avoir de fréquentes extases, genre d'imposture qui lui procurait des sectateurs parmi les imbéciles. On a de lui

plusieurs ouvrages, qu'on peut placer avec les rêves des autres enthousiastes, entre autres le livre intitulé l'*Aurore naissante*, qu'il composa en 1612; elle n'est rien moins que lumineuse.

BOEHMER (JUSTE-HENNING), né à Hanovre en 1674, fut chancelier de l'université de Halle et doyen de la faculté de droit. On a de lui | un corps de Droit avec des variantes, des notes, etc. Halle, 1747. Boehmer, protestant modéré, plus juste envers les catholiques que la plupart des auteurs de sa communion, dédia son ouvrage à Benoît XIV, qui le reçut avec bonté. | *Jus ecclesiasticum Protestantium*, 4 vol. 1736, où il donne plus d'essor aux préjugés de sa secte, et où l'on trouve ces petits artifices que l'esprit de parti ne manque jamais de mettre en usage, quand il en trouve l'occasion favorable. | *Jus parochiale*, in-4°. Le cardinal Gerdil a écrit contre lui et réfuté quelques-uns de ses principes. Boehmer est mort en 1748.

* **BOEHMER** (GEORGES LOUIS), fils du précédent, né à Halle le 18 février 1715, fit ses études dans cette ville, et se rendit en 1740 à Gottingue, où il fut professeur ordinaire, conseiller aulique, doyen de la faculté de jurisprudence, et où il mourut le 17 août 1797. Le droit canonique et le droit féodal occupèrent ses laborieuses veilles, et ses écrits ont beaucoup contribué à en faciliter l'étude; les principaux sont: | *Principia juris canonici*, Gottingue, 1762, in-8°, réimprimés quatre fois: la dernière édition est de 1785; | *Principia juris feudalis*, ibid. 1765, réimprimés cinq fois, la dernière en 1795, in-8°; *Observationes juris feudalis*, ibid. 1764 in-8°, 1784; | *Observationes juris canonici* ibid. 1767, in-8°; | *Electa juris civilis*, tom. 1, ib. 1767, in-8°; tom. 2, 1777; tom. 3, 1778; | *Electa juris feudalis*; 2 vol. Lemgo, 1795, in-4°. etc.

* **BOEHMER** (PHILIPPE-ADOLPHE), conseiller intime à la cour de Prusse, et professeur de médecine à Halle, né dans cette ville en 1717, frère du précédent, mort en 1789. C'était un médecin et un anatomiste distingué; il s'est beaucoup occupé de l'accouchement; la plupart de ses dissertations ont été insérées dans les *Disputat. anatom. selectæ* de Haller; les principales sont: | *Observationum anatomicarum rariorum fasciculus, notabilia circa uterum humanum continens, cum figuris ad vivum expressis*, Halle, 1752; *Fasciculus alter*; ibid. 1756, in-fol. | *Anatome ovi humani, trimestri abortu elisi, figuris illustrata*, Halle, 1763, in-4°; | *De uracho humano*, ibid. 1763, in-4°; | *De notione malignitatis morbis adscriptæ*, ibid. 1772, in-4°; | *Institutiones osteologiæ cum iconibus anatomicis*, ibid. 1751, in-8°, réimprimé deux fois; | *De cancro aperto et occulto*, ibid. 1761, in-4°, etc. Il a donné à Halle, 1746, in-4°, une nouvelle édition de *l'Abrégé de l'Art des accouchemens* par Manningham, et y a joint deux Dissertations l'une *De situ uteri gravidi ac fœtûs*, déjà imprimée séparément à Halle, 1736, in-4°, et l'autre sur l'usage du forceps, avec un examen critique des différens instrumens employés alors dans l'art des accouchemens. — Un autre **BOEHMER** (JEAN-BENJAMIN), professeur d'anatomie et de chirurgie à Leipsick, né à Liegnitz en Silésie, le 14 mars 1719, mort en 1753, pour avoir usé sans modération de remèdes violens, a donné une nouvelle édition de l'*Introduction à la chirurgie* de Platner, 2 vol. Leipsick, 1749, in-8°. On a de lui: | *Bibliotheca medico-philosophica*, ibid. 1755, in-8°; | *De ossium callo*, ibid. 1748, in-4°. | *De radicis Rubiæ tinctoriæ effectibus in corpore animali*, ibid. 1751, in-4°; | *De cortice cascarillæ*, Halle, 1638, in-4°, etc. Quelques-unes de ses dissertations ont été insérées dans le *Recueil* de Haller.

* **BOEHMER** (GEORGES-RODOLPHE), célèbre médecin et naturaliste allemand, né à Liégnitz, le 1er octobre 1723, était fils d'un pharmacien, et étudia la médecine à Leipsick, ainsi que la philosophie. Il eut pour maître Platner et Ludwig. Ce dernier lui inspira le goût de la botanique dans laquelle Boehmer se rendit bientôt très habile. Reçu docteur en 1760, il fut nommé, deux ans plus tard, à la chaire d'anatomie et de botanique à l'université de Wittemberg. Il entretint presque toujours à ses frais le jardin de botanique de cette ville, forma un cabinet d'anatomie, et rassembla une riche collections d'instrumens de chirurgie qu'il céda ensuite à la faculté pour une somme très modique. En 1766, il obtint le titre de médecin du cercle, et en 1792, celui de physicien de la ville de Kemberg, où il avait depuis 1783, la place de professeur de thérapeutique. Il mourut le 4 févriet 1803 doyen de la faculté de médecine et de l'université entière. Jacquin lui a consacré sous le nom de *Boehmaria*, un genre de plantes de la famille des urticées. On a de lui un très grand nombre

d'ouvrages, dont les principaux sont : | *Flora Lipsiæ indigena*. Leipsick, 1750, in-8°; les plantes y sont disposées d'après la méthode de Ludwig. Gleditsch lui avait communiqué ses nombreuses observations sur les champignons, les graminées, etc. | *Spermatologia vegetalis*, en sept parties in-4°, qui ont paru de 1777 à 1784. Ces sept dissertations et deux autres programmes sur la spermatologie végétale, offrent un traité complet de graines, envisagées sous le rapport de la physique, de la botanique et de l'économie rurale; | *Répertoire systématique de tous les ouvrages sur l'histoire naturelle, l'économie rurale et les arts ou les sciences qui y ont rapport*, en allemand, 9 volumes in-8°, Leipsick, 1785-89 : ouvrage fait avec beaucoup de soin et très complet à l'époque où il parut ; | *Histoire technique des plantes qu'on emploie dans les métiers, les arts et les manufactures, ou qui pourraient y être employées*, en allemand, Leipsick, 1794, 2 vol. in-8°; | *Lexicon rei herbariæ tripartitum*, Leipsick, in-8°, 1802; | *Commentatio botanico litteraria de plantis in memoriam cultorum nominatis, incœpta, anno 1770, nunc ad recentissima tempora continuata*, Leipsick, 1799, in-8°, ouvrage où l'on remarque une grande érudition.

BOERHAAVE (Herman), naquit en 1668, à Voorhout, près de Leyde. Son père, pasteur de cette ville, fut son premier maître. Il le perdit à l'âge de 15 ans. Destiné au ministère comme lui, il apprit l'hébreu et le chaldéen, pour l'intelligence des livres saints, lut plusieurs auteurs ecclésiastiques, et s'occupa en même temps de la médecine. Il fut reçu docteur dans cette science, en 1693, à l'âge de 25 ans, et eut bientôt trois places considérables dans l'université de Leyde; il fut à la fois professeur en médecine, en chimie et en botanique. Les étrangers vinrent en foule prendre ses leçons; toute l'Europe lui envoya des disciples. Il les instruisit, les encouragea, les consola dans leurs peines et les guérit de leurs maladies. L'académie des sciences de Paris et celle de Londres se l'associèrent. Il fit part à l'une et à l'autre de ses découvertes sur la chimie. L'Europe jouissait déjà de la plupart de ses ouvrages de médecine. Il réunit dans tous, et surtout dans ses *Aphorismes*, la théorie à la pratique. Les praticiens de cet art ne croient pas pouvoir se passer de ses livres. Les principaux sont | *Institutiones Medicæ*, Leyde, 1713, in-8°, traduites dans toutes les langues, en arabe même. | *Aphorismi de cognoscendis et curandis morbis*, in-12, Leyde, 1715. La Mettrie les a traduits en français avec des notes, en 10 vol. in-12. Wan Swieten les a commentés en 5 vol. in-4°; | *Praxis Medica, sive Commentarius in Aphorismos*, 5 vol. in-12. | *Methodus discendi medicinam*, Londres 1726, in-8°, | *Libellus de materia medica et remediorum formulis*, in-12 et in-8°, très souvent réimprimé, et traduit en français par la Mettrie. | *Elementa Chimiæ*, Paris, 1733, 2 vol. in-4°. | *De morbis nervorum*, Leyde, 1761, 2 vol. in-8°. | *De morbis oculorum*, Paris, 1748, in-12. | *De lue venerea*, Franeker, 1751, in-12. | *Historia plantarum horti Lugduni Batavorum*, in-12. Tous ces ouvrages ont été imprimés à La Haye, 1788, et à Venise, 1766, in-4°. Il mourut en 1738 et laissa à une fille unique quatre millions de notre monnaie, lui qui avait été longtemps obligé de donner des leçons de mathématiques pour subsister. On a élevé à Leyde, dans l'église de Saint-Pierre, un monument à la gloire de cet Hippocrate moderne. La noble simplicité qui distinguait ce grand homme, brille dans ce monument, au bas duquel on lit ces mots qui sentent un peu le paganisme : *Salutifero Boerhaavi genio sacrum*. Sa réputation était si étendue, qu'un mandarin de la Chine lui écrivit, avec cette seule adresse : *A l'illustre Boerhaave, médecin en Europe;* et la lettre lui fut rendue. Cependant, dans ses dernières années le mérite de Boerhaave a essuyé des critiques imposantes. Parmi ses adversaires, il s'est trouvé un homme distingué dans la médecine, et dont la manière de voir s'est trouvée juste à bien des égards; joignant à une grande connaissance de son art, un style pur, noble, éloquent et très propre à se concilier au moins l'attention. « Boerhaave, dit M. Roussel (*Système physique et moral de la femme, Paris*, 1775), » a jeté à la hâte les fondemens d'une réputation qui devait ressembler à ces » fortunes prodigieuses acquises par le » commerce, et qu'un événement contraire vient renverser un instant après. » Les Hollandais la secondaient et la soutenaient, comme un fonds qu'ils étaient » intéressés à faire valoir; et si des marchands qui portaient le nom de Boerhaave jusqu'aux extrémités du monde, » étaient les instrumens les plus propres » à étendre sa célébrité, on conviendra

» du moins qu'elle aurait pu avoir des » garans plus solides et moins suspects. » Maintenant il n'y a plus d'illusion; les » avantages d'un style précis et éloquent » ne peuvent plus racheter, dans les ou- » vrages de Boerhaave, les erreurs aux- » quelles ils ont pendant quelque temps » servi de voile. La raison, délivrée du » prestige qui lui en avait imposé, n'y » découvre aucun grand principe : tout » y porte sur de petits ressorts désunis ou » mal assemblés; c'est un édifice formé » de cailloutage, que la moindre secousse » ébranle. La faculté de médecine de Mont- » pellier, qui voit, depuis quelques an- » nées, combien ses fondemens sont rui- » neux, tâche d'en éloigner ses candidats » avec le soin charitable qu'on aurait pour » des passans en danger d'être écrasés par » une maison près de s'écrouler. »

* **BOESCHENSTEIN** (JEAN), savant hébreu, né en Autriche, en 1471, un des restaurateurs de la langue hébraïque en Allemagne, après Reuchlin, l'enseigna à Augsbourg et à Wittemberg. Ses meilleurs ouvrages sont | une *Grammaire hébraïque*, Augsbourg, 1514; | ses corrections et additions au *Rudiment hébreu* du rabbin Mosche Kimchi, ibid. 1520; | sa version allemande et latine des *Psaumes de la pénitence*, d'après le texte hébreu, ibid. 1526, in-4°.

BOETIE (ETIENNE de la), né à Sarlat en Périgord, le 1er novembre 1530, conseiller au parlement de Bordeaux, cultiva la poésie latine et française. Il fut auteur dès l'âge de 16 ans, et mourut à 32 ans, en 1563, à Germignan, à 2 lieues de Bordeaux. Montaigne, son ami, à qui il laissa sa bibliothèque, recueillit ses *OEuvres* in-8°, en 1571. On y trouve des traductions de divers *ouvrages de Xénophon* et de *Plutarque*, *des Discours politiques*, *des Poésies*, etc. C'est très peu de chose.

BOETIUS EPO, célèbre jurisconsulte des Pays-Bas, naquit à Roorda en Frise en 1529, et mourut à Douai en 1599, où il était professeur dans l'université nouvellement érigée par Philippe II. On a de lui plusieurs ouvrages sur le droit et sur d'autres matières.

BOETIUS (HECTOR), écossais, né à Dundée, d'une famille noble, au 16e siècle, se fit aimer et estimer des savans de son temps. Erasme en parle avec éloge. On a de lui des ouvrages historiques. Le principal est *Historia Scotorum*, Paris, 1575, in-folio.

BOEUF (JEAN le), né à Auxerre en 1687, fut associé à l'académie des inscriptions et belles-lettres de Paris en 1750, et mourut en 1760. On a de lui plusieurs ouvrages. Les plus connus sont | *Recueil de divers écrits servant à l'éclaircissement de l'histoire de France*, 2 vol. in-12, 1738. | *Dissertations sur l'histoire ecclésiastique et civile de Paris*, suivies de plusieurs éclaircissemens sur l'histoire de France, 3 vol. in-12. | *Traité historique et pratique sur le chant ecclésiastique*, 1741, in-8°. Il le dédia à Vintimille, archevêque de Paris, qui l'avait employé à la composition du chant du nouveau bréviaire et du nouveau missel de son église. | *Mémoires sur l'Histoire d'Auxerre*, 2 vol. in-4°, 1743; | *Histoire de la Ville et de tout le Diocèse de Paris*, en 15 vol. in-12. | Plusieurs *Dissertations* répandues dans les journaux, et dans les *Mémoires* de l'académie dont il était membre. On lui doit aussi beaucoup de pièces originales qu'il a déterrées, et qu'il a communiquées à différens savans. L'abbé le Bœuf était un prodige d'érudition. Elle éclate dans tous ses ouvrages, mais elle y est souvent mal digérée. Il ne cessa jusqu'au dernier de ses jours, de faire les recherches les plus laborieuses. Il entreprit plusieurs voyages pour aller examiner, dans diverses provinces de France, les monumens de l'antiquité.

BOFFRAND (GERMAIN), architecte, fils d'un sculpteur, et d'une sœur du célèbre Quinault, né à Nantes en Bretagne l'an 1667, mourut à Paris en 1755. Elève de Hardouin Mansard, qui lui confiait la conduite de ses plus grands ouvrages, il se montra digne de son maître. Ses talens le firent recevoir à l'académie d'architecture, en 1709. Plusieurs souverains d'Allemagne le choisirent pour leur architecte et firent élever beaucoup d'édifices considérables sur ses plans. Sa manière de bâtir approche de celle de Palladio. Il mettait beaucoup de noblesse dans ses productions. Ingénieur et inspecteur-général des ponts et chaussées, il fit construire un grand nombre de canaux, d'écluses, de ponts, et une infinité d'ouvrages mécaniques. On a de cet illustre architecte un ouvrage curieux et utile, intitulé *Livre d'Architecture*, Paris, 1755, in-fol. avec figures. L'auteur expose les principes de son art, et donne les plans, profils et élévations des principaux bâtimens civils, hydrauliques, et mécaniques qu'il a fait exécuter en France et dans

les pays étrangers. On peut citer avec éloge les palais de Nancy, de Lunéville, de la Malgrange en Lorraine; les Hôtels de Craon, de Montmorency, d'Argenson; les décorations intérieures de l'Hôtel de Soubise, à Paris; les Portes du petit Luxembourg et de l'Hôtel de Villars; le portail de la Mercy; le puits de Bicêtre; les ponts de Sens et de Montereau; le grand bâtiment des Enfans trouvés, rue neuve Notre-Dame, etc. On trouve dans le même livre un Mémoire estimé, qui contient la *Description de ce qui a été pratiqué pour fondre d'un seul jet la statue équestre de Louis XIV*. Cet écrit avait été imprimé séparément en 1743.

* **BOGDANOVITCH** (Hippolyte-Théodorovitch), poète russe, né le 23 décembre 1743, à Pérévolotchno, village de la petite Russie; il se rendit, encore enfant, à Moscou, et le célèbre Khéraskow l'ayant fait entrer à l'université dont il était directeur, Bogdanovitch acheva ses études et développa son talent pour la poésie. En 1765, il publia | la *Félicité parfaite*, poème en trois chants. Il fut nommé, l'année suivante, secrétaire de l'ambassade de Saxe, et composa à Dresde | sa *Douschenka* qui est une imitation de *Psyché* de la Fontaine. Bogdanovitch donna aussi | une traduction russe des *Révolutions romaines* de Vertot; on lui doit en outre: | *Tableau historique de la Russie*, (le 1er vol. seul a paru), Saint-Pétersbourg, 1777; | *Proverbes russes*, ibid., 1785, 3 vol.; | Un journal sous le titre de *Divertissement innocent*, 1763; | Un recueil périodique sous le titre de *Courrier de Saint-Pétersbourg*, 1778-79. Il quitta la diplomatie en 1796, et mourut à Kourski, en 1803.

BOGORIS, premier roi chrétien des Bulgares, déclara la guerre à Théodora par ses ambassadeurs. Cette princesse gouvernait alors l'empire grec, pour Michel son fils. Elle leur fit une réponse digne d'une éternelle mémoire: « Votre roi, » leur dit-elle, se trompe, s'il s'imagine » que l'enfance de l'empereur et la régence » d'une femme lui fournissent une occa- » sion favorable d'augmenter ses états et sa gloire. Je me mettrai moi-même à la » tête des troupes; et s'il est vainqueur, » quelle gloire retirera-t-il de son triom- » phe sur une femme? mais quelle honte » ne sera-ce pas pour lui, s'il est vaincu? » Bogoris sentit toute la force de cette réponse, et renouvela son traité de paix avec l'impératrice. Théodora lui renvoya sa sœur, faite prisonnière sur les frontières. Bogoris embrassa le christianisme en 841, et l'année d'après envoya son fils à Rome, demander des évêques et des prêtres au souverain pontife. Sa conversion est due, à ce que l'on assure, à un tableau du jugement dernier, que lui présenta un pieux solitaire, nommé *Méthodius*.

* **BOGUET** (Henri), grand-juge de la terre de Saint-Claude, né dans le 16e siècle à Pierre-Court, près de Gray en Franche-Comté, est auteur des ouvrages suivans, dont le premier était jadis très recherché: | *Discours des sorciers, tiré de quelques procès, avec une Instruction pour un juge en fait de sorcellerie*, Paris, Binet, 1603, in-8°; Lyon, Pillehote, 1602, in-8°; Lyon, Rigaud, 1607 ou 1608 et 1610, in-8°; Rouen, Osmond, 1606, in-12. Toutes les éditions de cet ouvrage sont rares, la famille de Boguet en ayant supprimé les exemplaires avec le plus grand soin. | *Les actions de la vie et de la mort de saint Claude*, Lyon, 1609, in-8°, et 1627, in-12. | *In consuetudines generales comitatûs Burgundiæ observationes*, Lyon, Pillehote, 1604, in-4°; Besançon, Bogillot, 1725, in-4°. C'est le premier ouvrage qui ait paru sur la coutume de Franche-Comté, et il est encore estimé des jurisconsultes. Boguet fut nommé, en 1618, conseiller au parlement de Dôle; mais son admission dans cette compagnie éprouva de grandes difficultés, et il fallut un ordre exprès du prince pour l'enregistrement de ses lettres de nomination. On croit que le chagrin qu'il en éprouva avança sa mort, arrivée le 23 février 1619.

* **BOGUPHALUS**, évêque de Posnanie, mort en 1253, est auteur d'une *Chronique de Pologne* qui s'arrête en 1252, et continuée jusqu'en 1271 par Godislas Basko, custode de l'église de Posnanie, Varsovie, 1752.

* **BOHADIN** ou **BOHA EDDYN**, historien arabe dont le nom propre est Youçouf, et le surnom Aboul-Mahacin, est plus connu parmi les écrivains orientaux sous le nom de d'IBN-CHADDAD, c'est-à-dire, fils de Chaddad. Il naquit à Massoul l'an 539 de l'hégire (1145) et devint Cadhylasker ou juge de l'armée sous Saladin, dont il fut le favori, et dont il a écrit la *Vie*. C'est plutôt un panégyrique qu'une histoire. L'auteur s'arrête avec trop de complaisance sur les détails qui font connaître la piété et les vertus morales et religieuses de son héros. Son histoire a servi de guide à M. Marin, auteur de l'*Histoire de Saladin, sultan d'Egypte et du Caire*.

* **BOHAN** (le baron François-Philibert LOUBAT de), lieutenant-général, naquit en 1751 à Bourg-en-Bresse (Ain), et devint successivement officier dans le régiment Royal-Pologne, capitaine dans les dragons de la Rochefoucault, colonel des dragons de Lorraine, et aide-major-général de la Gendarmerie. Il mourut en 1804 dans sa ville natale. On lui doit : | *Examen critique du militaire français*, Genève, 1781, 3 vol. in-8°; | *Mémoire sur les haras*, ouvrage posthume, revu et publié par J. de Lalande, avec une notice sur l'auteur, Paris, 1805, in-8°; | plusieurs *Mémoires* lus à l'académie de Bourg dont il était membre.

* **BOHEMER** (Georges-Rodolphe), professeur de botanique et d'anatomie à l'université de Wittemberg, naquit en 1703. Une érudition profonde et bien ordonnée, des vues sages et justes, un esprit observateur et judicieux, font le caractère principal de ce savant professeur. Ses principaux ouvrages sont : | *Flora Lipsiæ indigena*, Leipsick, 1750, in-8°. C'est la Flore des environs de Leipsick; l'auteur suit dans cet ouvrage la méthode de Ludwid, et donne sur les champignons, les graminées, etc., des observations inédites de Gleditch. | *Bibliotheca scriptorum historiæ naturalis, œconomiæ, aliarumque artium ac scientiarum ad illam pertinentium, realis, systematica*, Leipsick, 9 vol. in-8°; savoir, partie 1, *Scriptores generales*, 1er vol. 1785; 2e vol. 1786; part. 2, *Zoologi*, 2 vol., 1787; part. 3, *Philologi*, 2 vol., 1787; part. 4, *Mineralogi*, 1er vol. 1788; 2e vol. 1789; part. 5, *Hydrologi ac Index universalis*, 1 vol. Cet ouvrage est un répertoire bibliographique de tous les livres qui ont paru sur l'histoire naturelle, l'économie rurale, les arts et les sciences qui y ont rapport, en quelque langue que ce soit. Il est fait avec beaucoup de soin. | *Histoire technique des plantes qui sont employées dans les métiers, les arts et les manufactures, ou qui pourraient y être employées*, Leipsick, 1794, in-8°, en allemand. Cet ouvrage devrait être traduit et généralement répandu à cause de son utilité. Bohémer a composé d'autres ouvrages, entre autres un grand nombre de *Thèses*. Il est mort en 1803.

* **BOHÉMOND** (Marc), né vers l'an 1066, était fils de Robert Guiscard, aventurier normand, qui sut, par son adresse et sa valeur, s'élever au rang de duc de la Pouille et de la Calabre. Bohémond servit de bonne heure sous son père, et sut réunir dans l'âge le plus impétueux la prudence au courage. Il prit Corfou de concert avec son père, se signala dans un combat contre les Vénitiens, et après avoir vaincu les Grecs, près d'Arta, il entra dans la Thessalie, et y poursuivit ses conquêtes. Robert mourut en 1085, et laissa à Roger, son fils cadet, le duché de la Pouille et celui de Calabre. Bohémond, irrité de cette préférence, s'arma contre son frère, qui fut obligé de lui céder la principauté de Tarente. En 1096 il se croisa, et partit pour la Terre-Sainte à la tête de 10,000 cavaliers, de près de 30,000 fantassins et l'élite de la noblesse de Sicile, de Calabre et de la Pouille, ainsi que d'un grand nombre de seigneurs normands, parmi lesquels on distinguait le fameux Tancrède, son cousin-germain. Le prince de Tarente haïssait Alexis, empereur de Constantinople, et celui-ci ne pouvait voir d'un bon œil celui qui avait été son plus redoutable ennemi. Néanmoins il lui fit un honorable accueil qui fut reçu politiquement. Bohémond consentit même à prêter serment de fidélité à Alexis, qui fut si satisfait de pouvoir compter ce guerrier au nombre de ses vassaux qu'il lui fit offrir de plus riches présens qu'aux autres princes de l'expédition. Après des marches difficiles et des combats sanglans où Bohémond eut lieu de faire éclater sa valeur, les croisés vinrent mettre le siége devant Antioche, et Bohémond s'étant emparé par la ruse de cette ville, parvint de même à s'en faire donner la souveraineté. Nommé quelque temps après général de toute l'armée, il remporta une grande victoire contre les Sarrasins, et eut quelques difficultés avec Raimond, comte de Toulouse, au sujet de la reddition de la citadelle d'Antioche que tous deux réclamaient; elle resta au prince de Tarente. Il ne suivit point les chrétiens à Constantinople, et s'occupa à affermir sa domination sur Antioche. Pour rendre incontestable la légitimité de sa puissance, il vint à Jérusalem, recevoir des mains du patriarche Daimbert l'investiture de cette principauté. Quelque temps après ayant voulu secourir une ville de Mésopotamie, ses troupes furent accablées par le nombre, et il fut fait prisonnier. Il resta deux ans en captivité. Ce ne fut qu'avec peine, et moyennant une forte rançon, qu'il parvint à recouvrer sa liberté. En rentrant dans ses états, il les trouva augmentés de plusieurs villes par

la valeur de Tancrède. Sa détention n'avait point diminué son ambition ni sa haine contre les Grecs. Il marcha contre eux, mais la rapidité de ses progrès ne répondant point à son attente, il résolut de passer en Europe pour chercher de plus grands secours. La route n'étant point sûre, il imagina un stratagème singulier. Il fit courir le bruit qu'il était mort, et se fit enfermer dans un cercueil qu'on mit sur un vaisseau entouré de pleureurs, et il traversa ainsi la flotte des Grecs au bruit des réjouissances que sa mort excitait. Bohémond arriva ainsi en Italie, et suscita de tous côtés des ennemis à Alexis. Il vint en France, y fut reçu avec de grands témoignages d'estime par Philippe I[er], qui lui permit de lever des troupes, et lui donna en mariage Constance, sa fille. Bohémond, ayant obtenu des secours puissans de la France, de l'Italie et de l'Espagne, rassembla toutes ses forces au port de Bari, fit voile pour l'Illyrie, et alla mettre le siége devant Duras. Les Grecs furent défaits dans plusieurs actions; mais ayant été vaincu à son tour, et se voyant pressé par les murmures de ses troupes accablées par les maladies et par la famine, il fut obligé de traiter avec l'empereur et de renoncer à ses projets d'agrandissement. Antioche lui fut conservée, et devint la capitale d'une principauté qui subsista pendant 190 ans. Bohémond mourut dans la Pouille l'an 1111, lorsqu'il se préparait à de nouvelles tentatives contre les Grecs. Le caractère de ce prince guerrier tenait également de la férocité des Normands, ses ancêtres, et de l'astuce des Italiens, ses sujets. Politique aussi adroit que guerrier valeureux, il ne parut jamais se décourager d'un revers, et tirait souvent avantage de ce qui semblait lui devoir nuire. Son ambition le suivit jusqu'au tombeau. Tout lui semblait possible pour s'agrandir. Les lois même du serment et de la fidélité à sa parole n'étaient plus respectées dès qu'elles étaient contraires à ses intérêts. Il était d'une force prodigieuse, et sa stature, dit Anne Comnène, fille de l'empereur Alexis, surpassait d'une coudée celle des hommes les plus grands. Il laissa un fils du même nom que lui, âgé de onze ans.

* **BOHIER**, et non **BOYER** (Nicolas), en latin, *Boërius*, savant jurisconsulte, et magistrat intègre, naquit à Montpellier, vers 1470. Il fut successivement avocat à Bourges, où il enseigna le droit, conseiller au grand conseil, président à mortier au parlement de Bordeaux, et mourut dans cette ville. Il légua tous ses biens à l'hôpital de Bordeaux, où il est enterré. Ses ouvrages, écrits en latin, se ressentent de la barbarie des temps, et l'on y remarque plus d'érudition que de logique, mais on peut encore les consulter avec fruit. Ce sont : | *Tractatus de officio et potestate Legati à latere in regno Franciæ*, Lyon, 1509, in-8°; | *Tractatus de Seditiosis*, in-12; | *Commentaria in consuetudines Bituricenses*, Bourges, 1543, in-4°, réimprimé depuis; | *Boerii consilia*, Venise, 1574, in-8°; | *Decisiones in senatu Burdegalensium discussæ ac promulgatæ*. C'est le plus estimé des ouvrages de Bohier. La meilleure édition est celle de Lyon, Ant. Vincent, 1567, in-fol. On y a joint ses *Conseils*, son *Traité des Séditieux*, un autre, *De custodiâ clavium portarum civitatis*, et des additions de Bohier au Traité de Jean Montanus *De authoritate magni Consilii*. Ces décisions ont été traduites en français par Jacques Corbin.

BOHN ou **BOHNIUS** (Jean), naquit à Leipsick en 1640, fut fait professeur de médecine, anatomie et thérapeutique, dans cette ville, en 1679, et y mourut en 1718. Il est auteur de plusieurs ouvrages estimés, entre autres d'un excellent traité : *De Acido et Alkali*, Leipsick, 1675, in-8° : il est bien raisonné, et l'auteur jette beaucoup de lumière sur son sujet.

* **BOHUN** (Edmond), écrivain anglais, vivait du temps de la reine Anne. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : | une *Défense de la déclaration de Charles II*; | *Dictionnaire géographique*; | *Histoire de la Désertion*, ou *Récit de toutes les affaires publiques de l'Angleterre*, 1689; | *Grand Dictionnaire historique, géographique et poétique*; | *Caractère de la reine Elizabeth*.

BOIARDO (Matteo-Maria), comte de Scandiano, fief relevant du duché de Ferrare, gouverneur de la ville et citadelle de Reggio, s'appliqua à la poésie italienne et latine. Son ouvrage le plus connu, et qui lui a fait un grand nom parmi les poètes italiens, est le poème l'*Orlando inamorato*; le fonds est tiré de la Chronique fabuleuse de l'archevêque Turpin; il le composa à l'imitation de l'Iliade; mais il l'imite de fort loin, et son poème est une fort mauvaise copie. L'*Orlando furioso* de l'Arioste, n'est en quelque sorte que la continuation de l'*Orlando inamorato*, que son auteur laissa imparfait. Mêmes héros

dans les deux poèmes ; leurs aventures, commencées par le Boiardo, sont terminées par l'Arioste, en sorte que la lecture de l'un est absolument nécessaire pour la parfaite intelligence de l'autre. On ne peut refuser à Boiardo l'imagination la plus vive et la plus brillante : et à ce titre, il doit être regardé comme un des plus grands poètes que l'Italie ait produits. Si l'Arioste lui est supérieur du côté du style et du coloris, il ne le cède en rien à l'Arioste pour l'invention et la variété des épisodes. Dans l'un et dans l'autre on souhaiterait plus de sagesse et de décence. Boiardo est encore auteur d'*Eglogues* latines estimées, et imprimées à Reggio, 1500, in-4°, et de *Sonnets* qui ne le sont pas moins, Venise, 1501, in-4°; d'une comédie intitulée *Timon*, Venise, 1517, in-8°, très rare, et la première pièce de ce genre qui ait été, dit-on, composée en vers italiens; de quelques autres poésies italiennes, et de plusieurs traductions d'auteurs grecs et latins, tels qu'Hérodote et Apulée. Il mourut à Reggio, le 20 février 1494. La meilleure édition du texte original de l'*Orlando inamorato* est celle de Venise, par les frères Nicolini de Sabio, en 1544, in-4°; je dis le texte original, parce que ce poème a été ensuite refait par le Berni. *Voyez* BERNI.

BOIER. *Voyez* BOHIER ou BOYER.

*BOICHOT (JEAN), statuaire distingué, né en 1738 à Châlons-sur-Saône et mort à Paris en 1814, alla se perfectionner en Italie par l'étude des modèles antiques, puis revint en France où il fut nommé bientôt statuaire du roi et membre de l'académie de peinture et de sculpture et devint plus tard correspondant de l'Institut. Parmi ses ouvrages, on cite le groupe colossal de *saint Michel*, la statue également colossale de l'*Hercule assis*, autrefois placée sous le portique du Panthéon à Paris, la statue de *saint Roch*, le groupe de *saint Marcel*, les *bas-reliefs des Fleuves* qui décorent l'arc triomphal des Tuileries.

* BOIGNE (le général, comte de), dont le véritable nom est Benoît le Borgne, né à Chambéry en 1751, est connu par son immense fortune et par le noble usage qu'il en fit. Il était frère de Leborgne, député de Saint-Domingue au conseil des Cinq-cents en 1797. Il s'enrôla au service de France en 1768, puis à celui de Russie, et enfin à celui de la compagnie anglaise des Indes. Il s'attacha à la fortune de Mahadajey-Sindia, chef de Marattes, qui le nomma commandant de sa troupe. Les dons de Sindia furent immenses; Boigne voulut en jouir dans sa patrie. Il vint en Angleterre où il épousa Mlle d'Osmond qui lui donna un fils; il voyagea pendant quelque temps en Europe, puis se fixa près de Chambéry, où il est mort le 21 juin 1830. La liste des legs qu'il a faits à Chambéry est énorme : 1,200,000 fr. pour un hospice de vieillards; 500,000 fr. pour un hospice d'aliénés; 300,000 fr. pour un dépôt de mendicité; 300, 000 fr. pour le collége; 200,000 fr. pour établir de nouveaux lits dans les hospices; 100,000 fr. pour faire apprendre des métiers à de jeunes filles, etc. etc. Ses dons pour cette ville s'élèvent à 3,678,000 fr., sans compter ce dont il a fait présent aux jésuites et aux capucins. Son testament est empreint de la même générosité : il a légué à ses domestiques de 1,500 à 10,000 fr. de capital ; à son frère et à son neveu, des propriétés de la valeur de 300,000 fr. ; à des parens éloignés et à des amis environ 100,000 fr. en souvenirs ; à ses petits-enfans, 200,000 fr. à chacun, à l'époque de leur majorité ; à sa femme, une pension viagère de 600,000 fr. Son fils a hérité en outre de plusieurs millions.

BOILE. *Voyez* BOYLE.

BOILEAU (GILLES), frère aîné de Despréaux, et fils de Gilles Boileau, greffier de la grand'chambre du parlement de Paris, s'est fait un nom par ses poésies, mais ses vers sont faibles et négligés. Sa traduction du 4e livre de l'Enéide en vers, en offre quelques-uns d'assez bons. Ses meilleurs ouvrages sont en prose. Les principaux sont | *La Vie et la traduction* d'Epictète et de Cébès, 1657, in-12 ; | celle de Diogène-Laërce, 1668, 2 vol. in-12; | Deux dissertations contre Ménage, 1656, in-4°; | *OEuvres posthumes*, 1670, in-12, etc. Il était de l'académie française. Il mourut en 1669, âgé de 38 ans. Boileau avait de la littérature et de l'esprit; il écrivait facilement en vers et en prose, mais il ne se défiait pas assez de sa facilité. — Il y a encore un autre GILLES BOILEAU, dont les poésies, avec celles de Jacques de Boulogne, poète liégeois, furent imprimées à Anvers, 1555, et qui est auteur d'un *Traité des causes criminelles*, petit in-12, imprimé à Lyon, 1557. Cet ouvrage est dédié au mayeur et aux échevins de Liége, et cette dédicace nous apprend que ses ancêtres étaient liégeois.

BOILEAU (JACQUES), frère du précédent, docteur de Sorbonne, doyen et

grand-vicaire de Sens, pendant plus de 20 ans, ensuite chanoine de la Sainte-Chapelle en 1694, naquit à Paris en 1635 et y mourut en 1716, doyen de la faculté de théologie. Il avait, comme son frère, l'esprit porté à la satire et à la plaisanterie. Despréaux disait de lui, que « s'il » n'avait été docteur de Sorbonne, il au» rait été docteur de la comédie italienne. » Ses ouvrages roulent sur des matières singulières, qu'il rend encore plus piquantes par un style dur et mordant, et par mille traits curieux. Il les écrivait toujours en latin, *de crainte*, disait-il assez mal à propos, *que les évêques ne les censurassent*. Les principaux sont | *De antiquo jure presbyterorum in regimine ecclesiastico*, 1678, in-8°, sous le nom supposé de *Claude Fontéius*. | *De antiquis et majoribus Episcoporum causis*, 1678, in-4°; | Le traité de Ratramne *De corpore et sanguine Domini*, avec des notes, 1712, in-12. Il en avait donné une version française en 1686, in-12; | *De sanguine corporis Christi post resurrectionem*, 1681, in-8°, contre le ministre Alix; | *Historia confessionis auricularia*, 1683, in-8°; | *Marcelli Ancyrani disquisitiones de residentia canonicorum*, avec un traité, *De tactibus impudicis prohibendis*, Paris, 1665, in-8°. | *Historia Flagellantium*, contre l'usage des disciplines volontaires. Dans ce traité historique, imprimé à Paris, in-12, en 1700, traduit en français, 1701, in-12, il y a des détails qu'on eût soufferts à peine dans un livre de chirurgie. Du Cerceau et Thiers le critiquèrent avec raison. On en publia une traduction encore plus indécente que l'original; mais l'abbé Granet l'a réformée, en la réimprimant en 1732. | *Disquisitio historica de re vestiaria hominis sacri, vitam communem more civili traducentis*, 1704, in-12. Ce traité fut fait pour prouver qu'il n'est pas moins défendu aux ecclésiastiques de porter des habits trop longs que trop courts. On a vu cet abbé, dans ses derniers jours, aller dans Paris avec un habit qui tenait le milieu entre la soutane et l'habit court. | *De re beneficiaria*, 1710, in-8°; | *Traité des empêchemens du mariage*, à Sens, sous le titre de Cologne, 1691, in-12; l'auteur, pour de bonnes raisons, ayant déguisé le lieu d'impression. Il y a bien des choses fausses ou hasardées, qui sont réfutées à l'article LAUNOY. | *De librorum circa res theologicas approbatione*, 1708, in-16. On a recueilli ses bons mots et ses singularités. Dans le temps des disputes excitées au sujet des cérémonies chinoises, il prononça un discours en Sorbonne, dans lequel il dit, que *l'éloge des Chinois avait ébranlé son cerveau chrétien*. Il faut convenir que ce cerveau était souvent ébranlé, et qu'il ne fallait pas même des causes bien fortes pour produire cet effet. Jacques Boileau était partisan du richérisme (*voyez* RICHER), ce qui paraît sur tout dans le traité *de antiquo jure Presbyterorum*. Dans l'*Historia confessionis auricularia*, il établit des paradoxes révoltans, tels que cette proposition : *Maintenant que l'Eglise est sur son déclin, et qu'elle vieillit, il arrive rarement que les mauvaises pensées soient des péchés mortels*. Après de telles assertions, on ne doit pas être surpris de la morale qui se trouve dans son *Histoire des Flagellans* et le traité *De tactibus impudicis*. Qu'il sied bien à de tels docteurs d'afficher le rigorisme!

BOILEAU (NICOLAS), sieur Despréaux, naquit, selon Louis Racine, à Paris, selon le plus grand nombre des biographes, à Crosne, près de Paris, le 1er novembre 1636, de Gilles Boileau, père des précédens. Son enfance fut fort laborieuse; un coq d'inde le mutila, si l'on en croit l'auteur de *l'Année Littéraire*. A l'âge de 8 ans il fallut le tailler. Sa mère étant morte, et son père se trouvant absorbé dans ses affaires, il fut abandonné à une vieille servante qui le traitait avec dureté. On rapporte que son père, quelques jours avant de mourir, disait de ses enfans, en examinant leur caractère : « Gillot est un glo» rieux, Jacquot un débauché, Colin un » bon garçon; *il n'a point d'esprit, il ne* » *dira du mal de personne*. » L'humeur taciturne du petit Nicolas fit porter ce jugement. On ne tarda pas à le trouver mal fondé. Il n'était encore qu'en quatrième, lorsque son talent pour la poésie se développa. Une lecture assidue des grands poëtes de l'antiquité que le temps des repas interrompait à peine, annonçait qu'il était né pour quelque chose de plus que son père n'avait pensé. Il avait commencé ses études au collége d'Harcourt; il les continua à celui de Beauvais. Dès qu'il eut fini son cours de philosophie, il se fit recevoir avocat. Du droit, il passa à la théologie scolastique. Dégoûté de ces deux sciences, il se livra à son inclination. Ses premières satires parurent en 1666. Elles furent recherchées avec empressement par les gens de goût et par

les malins, et déchirées avec fureur par les auteurs que le jeune poète avait critiqués. Boileau répondit à tous leurs reproches, dans sa 9e *Satire à son esprit.* L'auteur emploie le masque de l'ironie, et enfonce ses dards en feignant de badiner. Cette pièce a été mise au-dessus de toutes celles qui l'avaient précédée. La plaisanterie y est plus fine, plus légère et plus soutenue, mais aussi souvent poussée trop loin. En attaquant les défauts des écrivains, Boileau le satirique n'épargna pas toujours leur personne. On est fâché d'y trouver que *Colletet, crotté jusqu'à l'échine, allait mendier son pain de cuisine en cuisine ;* que *Saint-Amand n'eut pour tout héritage que l'habit qu'il avait sur lui, etc. :* personnalités blâmables, et qui dérogent au mérite de la critique la mieux fondée. L'on peut même dire que, quant aux jugemens littéraires, ses Satires n'étaient pas exemptes de préjugés, de partialité et de malignité. Son *Art poétique* suivit de près ses *Satires.* Ce poème renferme les principes fondamentaux de la poésie et de tous les différens genres de poésie, resserrés dans des vers énergiques et pleins de choses. La poétique d'Horace a moins d'ordre et d'art, mais elle fait le fondement de l'autre, et en a fourni presque toutes les idées. *Le Lutrin* fut publié en 1674, à l'occasion d'un différend entre le trésorier et le chantre de la Sainte-Chapelle. Ce fut le premier-président de Lamoignon qui proposa à Despréaux de le mettre en vers. Un sujet si petit en apparence, acquit de la fécondité sous la plume du poète. Cependant les personnages ne sont pas nobles, l'action n'est pas importante, le sujet est frivole. Qu'y apprend-on? Quel fruit pourront tirer les jeunes gens qui liront ce poème? Ils apprendront à parler sans respect de ceux qu'ils devraient s'accoutumer à respecter. Un prélat devenu trésorier de la Sainte-Chapelle est peint comme un homme efféminé, assis mollement sur des coussins, ou couché sur un lit de plumes, et plus occupé du soin d'aller à table que d'aller à l'église. Des chanoines vermeils, pieux fainéans, et brillans de santé, s'engraissent dans une sainte oisiveté, couchés dans des lits enchanteurs, et n'ayant jamais vu, depuis trente ans, le lever de l'aurore. Les cordeliers, les augustins, les mineurs, ont chacun leur coup de pinceau. Cîteaux est le séjour de la volupté, de la mollesse et des plaisirs nonchalans. Tous les religieux en général sont accusés d'aimer la mollesse, les chanoines d'être indolens, les prélats de briguer d'amples revenus pour en abuser. On dira que Boileau a soin d'avertir dans la préface que les chanoines qu'il traite si mal, sont d'un caractère opposé à ce qu'il en dit dans ses vers. Mais pourquoi en parler mal, s'ils méritent qu'on en parle bien? Louis XIV choisit Boileau pour écrire son histoire conjointement avec Racine. L'académie française lui ouvrit ses portes en 1684. Il fut aussi un des membres de l'académie naissante des inscriptions et belles-lettres. Boileau, que son titre d'historiographe appelait souvent à la cour, y parut avec toute la franchise de son caractère; franchise qui tenait un peu de la brusquerie. Mais après la mort de son ami Racine, Boileau n'y parut plus qu'une seule fois pour prendre les ordres du roi sur son histoire. *Souvenez-vous,* lui dit ce prince en regardant sa montre, *que j'ai toujours une heure par semaine à vous donner, quand vous voudrez venir.* Il passa le reste de ses jours dans la retraite, tantôt à la ville, tantôt à la campagne. Dégoûté du monde, il ne faisait plus de visites, et n'en recevait que de ses amis. Il n'exigeait pas d'eux des flatteries; *il aimait mieux,* disait-il, *être lu qu'être loué.* Sa conversation était traînante, mais agréable par quelques saillies, et utile par des jugemens ordinairement exacts sur les écrivains. Lorsqu'il sentit approcher sa fin, il s'y prépara en chrétien qui connaissait ses devoirs. Il mourut en 1711, à l'âge de 75 ans, à la suite d'une hydropisie de poitrine. La religion, qui éclaira ses derniers momens, ne l'avait jamais quitté, et les écarts de sa conduite ou de ses écrits, n'avaient point affaibli son attachement au christianisme. Ayant joui pendant huit ou neuf ans d'un prieuré simple, il le remit au collateur pour y nommer un autre, et distribua aux pauvres tout ce qu'il en avait retiré. Son zèle pour ses amis égalait sa religion. Le célèbre Patru se voyant obligé de vendre sa bibliothèque, Despréaux la lui acheta un tiers de plus qu'on ne lui en offrait, et lui en laissa la jouissance jusqu'à sa mort... Parmi nombre d'éditions qu'on a publiées des ouvrages de Boileau, on distingue celle de Genève, en 2 vol. in-4°, 1716, avec des éclaircissemens historiques par Brossette son ami, de l'académie de Lyon; celle de La Haye, en 2 vol. in-fol. avec des notes, des figures de Picart,

1718 et 1722, 4 vol. in-12, avec des figures du même graveur; de la veuve Alix, en 2 vol. in-4°, 1740, avec des figures de Cochin, qui jointes à la beauté des caractères, lui font tenir un rang parmi les raretés typographiques; celle de Durand, 1747, 5 vol. in-8°, avec figures et des éclaircissemens par M. de Saint-Marc; l'édition pour l'éducation du Dauphin, Paris, Didot l'aîné, 1788, 3 vol. in-18, pap. vélin, et 1789, 2 vol. in-4°, 1819, 2 vol. in-fol: celle de M. Daunou, Paris, 1809, 3 vol. etc. Dans ces diverses éd. on trouve | douze *Satires*. Les meilleures sont la 2e, la 7e, la 8e, la 9e et la 10e, et la moins bonne est la 12e, sur l'*Equivoque*. | Douze *Epîtres*, pleines de vers bien frappés, de peintures vraies, de maximes de morale bien rendues; mais on voudrait qu'il n'eût pas mêlé les petites choses aux grandes, par exemple, le nom de Cotin avec celui de Louis XIV. On lui reproche encore des idées superficielles, des plaisanteries monotones, des vues courtes et de petits desseins. Chapelle, son ami, à qui il avait demandé ce qu'il pensait de son style, lui répondit : *Tu es un bœuf qui fait bien son sillon.* | L'*art poétique* en quatre chants. | *Le Lutrin* en six : | deux *Odes*, l'une contre les Anglais faite dans sa jeunesse; l'autre sur la prise de Namur, ouvrage d'un âge plus avancé, mais qui n'en vaut pas mieux; deux *Sonnets;* des *Stances* à Molière, un peu faibles; cinquante-six *Epigrammes*, fort inférieures à celles de Rousseau; un *Dialogue de la Poésie et de la Musique;* une *Parodie;* trois petites pièces latines; un *Dialogue sur les Héros de Romans;* | la traduction du *Traité du Sublime de Longin*, peu estimée : elle manque d'exactitude, de précision et d'élégance; des *Réflexions critiques* sur cet auteur, etc. etc. Le plus grand mérite de Despréaux est de rendre ses idées d'une manière serrée, vive et énergique, de donner à ses vers ce qu'on appelle l'harmonie imitative, de se servir presque toujours du mot propre. Il est grand versificateur, quelquefois poète et bon poète : par exemple, dans son épître sur le passage du Rhin, dans quelques descriptions de son Lutrin, et dans d'autres endroits de ses ouvrages; mais il ne l'a pas toujours été dans quelques-unes de ses Satires et de ses Epîtres, surtout dans les premières et dans les dernières. Il a paru créateur en copiant; mais on lui reproche (et il en convenait lui-même) de n'avoir point assez varié le tour de ses ouvrages en vers et en prose. On le blâme encore, non pas de s'être élevé contre la morale voluptueuse de Quinault, mais de n'avoir pas rendu justice aux talens de ce poète, auxquels il ne manquait que d'être mieux employés. On a mis à la tête de l'édition de ses Œuvres de 1740 un *Bolæana*, ou Entretiens de M. de Monchesnay avec l'auteur. Boileau y paraît souvent dur et tranchant. Fontenelle a relevé quelques articles, dans lesquels on trouve des décisions un peu hardies. Depuis que les petits poètes modernes se croient bien supérieurs à tout ce qu'a produit le siècle de Louis XIV, ils se sont ligués contre la réputation de Boileau, qui n'en sera pas moins le poète des gens de goût, des esprits mâles et solides. En 1786, l'académie de Nîmes proposa cette question : *Quelle a été l'influence de Boileau sur la Littérature française*, question diversement résolue par les différens concurrens, mais dont le résultat est naturellement en faveur de Boileau. MM. Daunou et Auger ont fait son éloge; le premier a été couronné par l'académie de Nîmes en 1787, le second, par l'Institut en 1805. Sa vie a été écrite par Desmaizeaux, Amsterdam, 1712, in-12.

BOILEAU (Charles), abbé de Beaulieu, de l'académie française, s'adonna de bonne heure à la chaire. Il prêcha devant Louis XIV, qui répandit sur lui ses bienfaits. Cet orateur né à Beauvais mourut en 1704. Il est connu par des *Homélies* et des *Sermons* sur les Evangiles du Carême, qui ont été donnés au public après sa mort par Richard, en 2 vol. in-12, à Paris, chez Louis Guérin, 1712. On a encore de lui des *Panégyriques*, in-4° et in-12, qu'on entendit avec plaisir dans le temps, mais qu'on ne lit plus guère.

BOILEAU (Jean-Jacques), chanoine de l'église Saint-Honoré à Paris, était né en 1649 au diocèse d'Agen, dans lequel il posséda une cure. La délicatesse de sa complexion l'ayant obligé de la quitter, il se rendit à Paris où il joua un rôle dans les disputes et les négociations relatives au jansénisme, auquel il se montra favorable. Le cardinal de Noailles lui donna des témoignages de son estime. Il mourut en 1735, à 86 ans. On a de lui | des *Lettres sur différens sujets de morale et de piété*, 2 vol. in-12. | La *Vie de madame la duchesse de Liancourt, et celle de madame Combé*, institutrice de la maison du Bon-Pasteur. Tous ces ouvrages, écrits

d'un style trop oratoire, annoncent un fonds d'esprit et de bonne morale, mais quelquefois un peu de prévention.

* BOILEAU (Jacques), né en 1752, était versé dans l'étude des lois et fut appelé aux fonctions de juge-de-paix, lors de l'organisation primitive de cette institution. Appelé, en 1792, par le département de l'Yonne à siéger à la Convention nationale, il vota la mort de Louis XVI sans appel et sans sursis. A son retour d'une mission à l'armée du Nord, il dénonça la commune de Paris et Marat, en exprimant le vœu que la tribune fût purifiée quand ce *monstre* y aurait paru. Depuis il se prononça contre la Montagne, qu'il invoqua vainement, lorsqu'à la suite du 31 mai 1793, il fut compris dans la liste de proscription dressée contre les Girondins. Boileau, traduit avec vingt de ses collègues devant le tribunal révolutionnaire, fut condamné à mort, et exécuté le 31 octobre suivant, à l'âge de 41 ans.

* BOILEAU (Marie-Louis-Joseph), né à Abbeville et mort à Paris vers 1818, a laissé différens écrits dont les principaux sont : | *Entretiens critiques, philosophiques et historiques sur les procès*, in-12, 1803, réimprimés en 1805 : on reproche à cet ouvrage d'être trop superficiel; | *Histoire du droit français*, in-12, 1806; | *Code des faillites*, in-12, 1806; | *Histoire ancienne et moderne des départemens de la Belgique*, 2 vol. in-12, 1807; | *l'Opinion*, poème, in-12, 1808; | *Epitre à Etienne et à Nicolas Boileau*, in-12, 1810; | *Epître à l'amitié*, in-8°, 1811; | *Contrainte par corps, abus à réformer, appel à S. M. Louis XVIII et au corps législatif*, in-8°, 1814.

* BOILEAU de MAULAVILLE (Edme-François-Marie) membre de la société des antiquaires de France, naquit à Auxerre, le 25 décembre 1759, d'une famille originaire de la Touraine et du Poitou, et se glorifiait de descendre d'Estienne Boilève, prévôt de Paris sous saint Louis. On a de lui dans le tome 5 des Mémoires de l'académie celtique, une *Notice sur un proverbe ou dicton populaire de Picardie :* Tout le monde, le vacher de Chauny; | *Sur le sobriquet des singes de Chauny, et sur quelques anciens usages singuliers;* et dans le tome 7 de la société royale des antiquaires, un | *Nouveau mémoire sur le monument antique, autrefois connu par le nom de marbre de Thorigny, actuellement transféré en la ville de Saint-Lô.* Ce mémoire est un rapport fait au nom d'une commission sur des calques des inscriptions de ce marbre que M. Clément, maire de Saint-Lô, avait envoyé à la société royale des antiquaires. Boileau de Maulaville est parvenu à déchiffrer ces inscriptions, malgré l'état actuel de dégradation de ce monument des Viducasses, presque aussi complétement qu'elles l'avaient été dans le siècle dernier par Maffei et l'abbé Lebeuf. A ce mémoire est jointe la meilleure gravure que nous ayons de ces inscriptions. Il s'occupait depuis long-temps d'un grand travail sur le *Livre des établissemens des Métiers de Paris*, par Estienne Boyleaux ou Boilève, d'après le texte manuscrit de la bibliohèque du roi, avec de nombreux éclaircissemens de tout genre, lorsqu'il mourut à Paris, le 25 septembre 1826.

* BOILLOT (Henri), jésuite, né en Franche-Comté, le 29 sept. 1698, professa la rhétorique, la philosophie et la théologie dans différentes maisons de son ordre, fut ensuite nommé recteur du collége de Grenoble, puis de celui de Dôle, et mourut en cette ville, le 3 juillet 1733. On a de lui : | *Explication latine et française du second livre des satires d'Horace*, Lyon, 1710, avec une *Dissertation en latin et en français sur la satire;* | le *Noyer, élégie d'Ovide expliquée en français*, Lyon, 1712, in-12; | *Maximes chrétiennes et spirituelles, extraites des œuvres du Père Nieremberg*, Lyon, 1714, 2 vol. in-12; | *Sermons nouveaux sur divers sujets*, Lyon, 1714, 2 vol. in-12. Dans un recueil d'*Odes*, imprimé à Vienne en Dauphiné, 1711, in-12, on en trouve deux du P. Boillot, l'une intitulée : *la Philosophie préférée à la poésie;* et l'autre : *la Philosophie victorieuse de la poésie.* Il avait commencé un ouvrage *de la Recherche de la vérité*, que la mort l'a empêché de terminer. — BOILLOT (Jean), minime, né à St.-Mémin en Auxois, en 1658, mort à Semur, le 16 mars 1728, a laissé : | *Lettres sur le secret de la confession*, Cologne (Dijon), 1703, in-12; | *la Vraie Pénitence*, Dijon, 1707, in-12. — Un autre BOILLOT (Philibert), prêtre de l'Oratoire, est auteur d'un poème latin intitulé : *Passeres*, et d'une autre pièce de vers français, insérés tous deux dans le 8e vol. de la continuation des *Mémoires de littérature.* Il était né à Beaune, et mourut à Dijon, le 25 décembre 1729, à soixante-neuf ans. — Joseph BOILLOT a

publié : *Modèles, artifices de feu, et divers instrumens de guerre*, Chaumont, 1598, in-4°, et Strasbourg, in-fol.; *Portraits et figures de termes pour user en l'architecture*, Langres, 1592, in-fol.

BOINDIN (NICOLAS), né à Paris en 1676, d'un procureur du roi au bureau des finances, entra dans les mousquetaires en 1696. La faiblesse de son tempérament ne pouvant résister à la fatigue du service, il quitta les armes pour goûter le repos du cabinet. Il fut reçu en 1706 de l'académie des Inscriptions et belles-lettres, et l'aurait été de l'académie française, si la profession publique qu'il faisait d'être athée, ne lui eût donné l'exclusion. Il fut incommodé sur la fin de ses jours d'une fistule, qui l'emporta le 30 novembre 1751. On lui refusa avec raison les honneurs de la sépulture. M. Parfait l'aîné, héritier des ouvrages de Boindin, les donna au public en 1753, en 2 vol. in-12. A la tête du premier, où l'on trouve 4 comédies en prose, est un mémoire sur sa vie et ses ouvrages, composé par lui-même. Cet homme, qui se piquait d'être philosophe, s'y donne, sans hésiter, tous les éloges qu'un fade panégyriste aurait eu quelque peine à lui accorder : moyen de célébrité devenu général parmi les philosophes modernes et tous nos sages à bruyantes prétentions. On a encore de lui un *Mémoire* dans lequel il accuse la Mothe, Saurin et Malaffaire, négociant, d'avoir comploté la manœuvre qui fit condamner le célèbre et malheureux Rousseau. Ce mémoire qui n'a été publié qu'après sa mort, et qui n'est pas faiblement écrit, n'a pas peu contribué à lui concilier les suffrages des philosophes, peu favorablement disposés en faveur de J. B. Rousseau. A une philosophie mordante et irréligieuse, Boindin joignait la présomption et l'opiniâtreté qui en est la suite, une humeur bizarre et un caractère insociable. Voici ce qu'un critique très connu a dit à son sujet : « Quoique tout ce qu'il a écrit ne » le distingue pas des auteurs médiocres, » il est cependant un des quatre génies » privilégiés du siècle de Louis XIV, qui, » selon M. Diderot, auraient été seuls » capables de fournir quelques articles à » l'Encyclopédie. *Credite Pisones.* »

BOIS. *Voyez* SYLVIUS (FRANÇOIS).

BOIS (JEAN du), *Joannes à Bosco*, né à Paris, fut d'abord célestin; mais ayant obtenu la permission de sortir du cloître, il prit le parti des armes, et s'y distingua tellement, que Henri III ne l'appelait que *l'empereur des moines*. Après l'extinction de la Ligue, il rentra dans son ordre, devint prédicateur ordinaire d'Henri IV, et mérita la bienveillance du cardinal Olivier, qui lui permit de porter son nom et ses armes, et lui procura l'abbaye de Beaulieu en Argonne. Après la mort d'Henri IV, il se déchaîna dans ses sermons contre les jésuites, qu'il accusa d'en être les auteurs; mais étant allé à Rome en 1612, il fut regardé comme une tête dérangée ou comme un homme dangereux, et renfermé dans le château St.-Ange, où il mourut en 1626. Il fit imprimer *Bibliotheca Floricensis*, Lyon, 1605, in-8°. Ce sont de petits traités d'anciens auteurs ecclésiastiques, tirés des manuscrits de la bibliothèque du monastère de Fleuri-sur-Loire. La 3e partie, seulement, contient quelques opuscules de l'auteur. *Le Portrait royal d'Henri IV* (c'est son Oraison funèbre), 1610, in-8°; celle du cardinal Olivier, son bienfaiteur, Rome, 1610, in-4°, et des *Lettres*.

BOIS (PHILIPPE GOIBAUD, sieur du), né à Poitiers, membre de l'académie française, maître à danser, ensuite gouverneur de Louis-Joseph de Lorraine, duc de Guise, a traduit beaucoup d'ouvrages de saint Augustin et de Cicéron, deux génies fort différens, auxquels il prête le même style. Il mourut à Paris en 1694, âgé de 68 ans. Ses traductions sont enrichies de notes savantes et curieuses. Celles qui accompagnent les *Lettres* de saint Augustin, lui furent fournies par Tillemont. La longue préface qu'il mit à la tête des *Sermons* du même saint est assez bien écrite, mais très mal pensée, suivant l'abbé Trublet. Le docteur Antoine Arnauld en fit une critique judicieuse.

BOIS (GÉRARD du), prêtre de l'Oratoire, natif d'Orléans, mort en 1696, composa, à la prière de Harlai, archevêque de Paris, l'*Histoire* de cette église, 1690, 2 vol. in-fol. Le 2e ne parut que 8 ans après sa mort, par les soins du Père de la Ripe et du Père Desmolets de l'Oratoire.

BOIS DENNEMETS (DANIEL du), gentilhomme normand, premier maréchal-des-logis de Gaston de France, fut tué en duel à Venise, par Juvigni, autre gentilhomme français, en 1627. On a de lui des *Mémoires d'un Favori du Duc d'Orléans*, in-12, où l'on trouve quelques particularités curieuses.

BOIS (PHILIPPE du), né au diocèse de Bayeux, docteur de Sorbonne, bibliothécaire de le Tellier, archevêque de Reims, mourut en 1793. On a de lui | un Catalogue de la bibliothèque confiée à ses soins, 1693, au Louvre, in-fol. | Une édition de Tibulle, Catulle et Properce, en 2 vol. in-4°, *ad usum Delphini*, 1685. | Une édition des œuvres théologiques de Maldonat, in-fol., Paris, 1677. L'épître dédicatoire et la préface, dans lesquelles il fait l'éloge des mœurs et de la doctrine de ce jésuite, ne se trouvent pas dans plusieurs exemplaires.

BOIS (NICOLAS du), né à Marche, dans le pays de Luxembourg, professeur d'Écriture sainte, et président du collége du roi, à Louvain, s'est distingué par divers ouvrages contre le jansénisme, et a mis autant d'habileté à démasquer l'hypocrisie de cette secte naissante, que de solidité dans la réfutation de ses erreurs, Il mourut en 1696.

BOIS (GUILLAUME du), ou plutôt DUBOIS, cardinal, archevêque de Cambrai, principal et premier ministre d'état, naquit à Brive-la-Gaillarde dans le Bas-Limousin, d'un apothicaire. Il fut d'abord lecteur, ensuite précepteur du duc de Chartres. Il obtint sa confiance en servant ses plaisirs. L'abbé du Bois eut l'abbaye de Saint-Just en 1693, pour récompense de ce qu'il avait persuadé à son élève d'épouser Mlle de Blois. L'auteur des *Mémoires de Mme de Maintenon* dit que Louis XIV l'ayant proposé au Père de la Chaise, ce jésuite lui représenta que du Bois était adonné aux femmes, au vin et au jeu : *Cela peut être*, répondit le roi : *mais il ne s'attache, il ne s'enivre et il ne perd jamais*. Ces paroles peuvent caractériser l'abbé du Bois; mais on n'y reconnait certainement pas Louis XIV; et c'est, sans doute, une de ces anecdotes factices dont l'infidèle auteur a rempli ses *Mémoires*. Le même auteur fait dire à du Bois : *Le jour où je serai prêtre, sera le jour de ma première communion*. Voici ce qui peut avoir donné lieu à ce bruit. Pendant l'absence que l'abbé du Bois avait faite pour son ordination en 1720, on demanda à un plaisant de la cour où il était allé ? Il répondit qu'*il était allé faire sa première communion à Chanteloup, proche Triel*. On a blâmé le célèbre Massillon de lui avoir donné un témoignage pour être prêtre, et plus encore de l'avoir consacré évêque (conjointement avec l'évêque de Nantes). Du Bois parvint aux postes les plus importans. Il fut conseiller d'état, ambassadeur ordinaire et plénipotentiaire du roi en Angleterre l'an 1715, archevêque de Cambrai en 1720, cardinal en 1721, et premier ministre d'état en 1722. La même année il fut reçu de l'académie française, honoraire de celle des sciences et de celle des belles-lettres. Il eut beaucoup de part à toutes les révolutions de la régence. Ce fut lui qui porta le duc d'Orléans à ne point se soumettre à un conseil de régence, à exiler le duc de Villeroi, etc. Il mourut le 10 avril 1723, des suites de ses débauches. « La fortune, dit le duc de » Saint-Simon dans ses *Mémoires*, s'était » bien jouée de lui, et s'était fait acheter » longuement et chèrement par toutes » sortes de peines, de soins, de projets, » de menées, d'inquiétudes, de travaux, » de tourmens d'esprit, et elle se déploya » enfin sur lui par des torrens précipités » de grandeur, de puissance, de richesses démesurées, pour ne l'en laisser » jouir que quatre ans, dont je mets l'époque à sa charge de secrétaire-d'état, » et deux seulement, si on la met à son » cardinalat ou à son premier ministère, » pour lui tout arracher au plus riant et » au plus complet de sa jouissance, à 66 » ans. » Si on en croit les *Mémoires* du même auteur, ce cardinal-archevêque était marié avant de recevoir les ordres, et sa femme lui survécut : mais sans s'arrêter à ce que cette anecdote a de romanesque, l'on convient généralement que le duc de Saint-Simon accueillait sans choix et quelquefois sans jugement, tous les contes populaires. Du reste, il ne faudrait plus que ce trait pour combler les horreurs dont la vie de ce ministre est souillée. On a publié en 1689 une *Vie privée du cardinal du Bois*, qui est à quelques égards une caricature romanesque, mais qui dans le fond n'est que trop conforme au scandale de ses mœurs.

BOIS DE LA PIERRE (LOUISE-MARIE du), née en 1663 au château de Courteilles en Normandie, mourut le 14 septembre 1730. Ses *poésies* aujourd'hui oubliées, eurent quelque vogue. Elle a ramassé des *Mémoires* pour servir à l'histoire de Normandie, et laissé en manuscrit une *Chronologie historique du prieuré de La Chaise-Dieu*.

BOISARD. *Voyez* BOIZARD.

* **BOISGELIN** (JEAN DE DIEU-RAYMOND de CUCÉ), d'une famille très ancienne de Bretagne, naquit à Rennes le

27 février 1732. Il fut destiné, dès son enfance, à l'état ecclésiastique, et fit ses études avec distinction. La mort d'un frère aîné, guidon des mousquetaires, qui fut tué au combat de Saint-Cast, l'ayant rendu, bien jeune encore, le chef de sa famille, il abandonna son droit d'aînesse a un autre frère, et suivit la carrière qu'il avait commencée. Nommé d'abord grand-vicaire de Pontoise, il passa, en 1765, à l'évêché de Lavaur, et, en 1770, à l'archevêché d'Aix. Il a laissé dans ce diocèse des souvenirs que la révolution n'a point effacés. La Provence lui dut la construction d'un canal qui porte son nom, une maison d'éducation pour les demoiselles pauvres, qui subsiste encore à Lambesc, et plusieurs autres établissemens utiles, sans parler d'un pont qu'il avait fait bâtir à Lavaur. « Ce fut par la sagesse » unie à la générosité, dit M. de Bausset » dans une notice historique, que M. de » Boisgelin sauva, au commencement de » la révolution, la ville d'Aix des plus » grands malheurs. Dans un moment de » disette, les greniers publics avaient » été pillés ; les excès auxquels le peuple » s'était livré allaient arrêter les appro- » visionnemens, lorsque l'archevêque se » présenta pour calmer le désordre, et » mit 100,000 fr. à la disposition des au- » torités locales pour l'achat des grains. » Il publia en même temps une instruction pastorale, adressée aux curés de son diocèse, et leur recommanda d'inviter le peuple à rapporter aux greniers publics ce qu'il y avait pillé. La voix de la religion et de la piété fit ce que n'avaient pu faire les lois humaines : le peuple obéit à l'invitation de ses pasteurs, et s'assembla en foule dans la métropole, où il exprima de la manière la plus touchante sa reconnaissance pour le prélat qui travaillait si efficacement à adoucir ses maux. M. de Boisgelin vint, en 1789, comme député du clergé, siéger aux états-généraux, où il eut plusieurs fois occasion de montrer la sagesse et la modération de son caractère. A la fin de l'Assemblée constituante, la persécution qui s'éleva contre le clergé, le força de se retirer en Angleterre ; il ne revint dans sa patrie qu'à l'époque où le saint Siége se réconcilia avec la France. Il fut nommé à l'archevêché de Tours, en 1802, et, peu de temps après, il obtint le chapeau de cardinal. Il mourut le 22 août 1804, âgé de soixante douze ans. Le cardinal de Boisgelin, qui avait montré dans le diocèse d'Aix le talent d'un administrateur, était doué d'un goût fin et délicat, d'un esprit brillant et facile ; il aima les lettres et les cultiva avec succès. Il prononça, en 1765, l'Oraison funèbre du dauphin, fils de Louis XV (non imprimée) ; en 1766, celle de Stanislas, roi de Pologne, in-8° ; en 1769, celle de Mme la dauphine, in-4°. Lorsque Louis XVI fut sacré à Reims, ce fut M. de Boisgelin qui prononça le discours du sacre : ceux qui l'ont entendu n'ont point oublié l'effet qu'il produisit ; sans égard pour le lieu et la circonstance, l'orateur fut interrompu deux fois par de nombreux applaudissements. On y trouva, comme dans ses oraisons funèbres, une éloquence simple, gracieuse et touchante. M. de Boisgelin fut nommé membre de l'académie française, en 1776, à la place de l'abbé de Voisenon ; il a été remplacé à la seconde classe de l'institut par Dureau de Lamalle. Il reste de M. de Boisgelin : | *Exposition des principes des évêques de l'assemblée sur la constitution civile du clergé*, ouvrage écrit avec beaucoup de réserve et de modération ; | *le Psalmiste, traduction des Psaumes en vers français, précédée d'un discours sur la poésie sacrée*, Londres, 1799 : l'auteur composa et publia cet ouvrage au profit de quelques familles d'émigrés. On lui attribue une *Traduction des Héroïdes d'Ovide en vers français*, sans nom d'auteur, Philadelphie (Paris), in-8°, 1786, tirée seulement à douze exemplaires, qu'il fit peut-être dans sa jeunesse, mais qu'il n'a pas avouée. | *Discours à la cérémonie de la prestation du serment des archevêques et évêques*, 1802, in-4°. Il reste encore en manuscrit de M. Boisgelin des observations sur Montesquieu. L'évêque de Versailles a prononcé l'oraison funèbre du cardinal de Boisgelin, au service de ce prélat, célébré le 12 septembre 1804 ; M. de Bausset, qui avait été son grand-vicaire, a donné une *Notice historique sur S. E. M. le cardinal de Boisgelin*.

* **BOISGELIN** (le marquis Bruno de), neveu du précédent, capitaine et maître de la garde-robe avant la révolution, émigra et servit dans l'armée des princes. Louis XVIII l'envoya, en 1814, à Toulon en qualité de commissaire extraordinaire dans la 8e division militaire, et le nomma, en 1815, pair de France. Le marquis de Boisgelin soutint constamment dans la chambre où il siégeait les intérêts de la monarchie, et mourut le cinq mai 1827, dans sa soixante-sixième année.

* **BOISGELIN** (l'abbé de), agent-général du clergé avant l'abbé de Montesquiou, avait mené une vie dissipée. Mais ayant été enfermé à l'abbaye après les événemens du 10 août 1792, il reconnut ses erreurs, et les exhortations du père l'Enfant augmentèrent encore son repentir. Il périt dans les massacres du 2 septembre de la même année.

* **BOISGELIN** (Louis de), chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, ancien commandant du régiment le Royal Louis, seul corps levé au nom de S. M. Louis XVII, naquit en 1758, et mourut le 10 septembre 1816. On lui doit entre autres ouvrages : | *le Voyage de deux français au nord de l'Europe*, en 5 vol. in-8°, qu'il a fait concurremment avec le comte de Fortia de Piles. On croit que ce dernier a rédigé seul ce voyage. Boisgelin n'avait d'autre mérite que de l'avoir accompagné; | un *Voyage le long de l'Elbe*; | *Malte ancienne et moderne* en 3 vol., ouvrage très estimé; | la *continuation de l'histoire de Portugal*. Il a laissé un grand nombre de manuscrits précieux. Son érudition était immense.

* **BOISGÉRARD** (Marie-Anne-François BARBUAT de), né le 8 juillet 1767, à Tonnerre, où son père, ancien officier dans le régiment de Champagne, s'était retiré avec le grade de général. Il sortit des écoles militaires, en 1791, avec le grade de capitaine du génie. En 1793, il fit partie de la garnison qui défendait Mayence, et la suivit dans la Vendée. Il fut ensuite employé aux siéges de Charleroi, de Landrecies et du Quesnoi, où il se distingua par son habileté. Il reçut une blessure à ce dernier. Au siége de Valenciennes le général Marescot lui confia le commandement de l'attaque dirigée sur la citadelle, et celui de l'attaque du fort Saint-Pierre, au siége de Maëstricht. Boisgérard fit des dispositions pour prendre ce fort, au moyen de globes de compression placés dans la caverne sur laquelle il est situé. La première explosion ne fut pas heureuse, et la prompte reddition de l'ennemi prévint la seconde, qui, comme on le reconnut, aurait été du plus grand effet. Ayant reçu ordre de rétablir Kehl et la tête du pont d'Huningue, il donna l'idée de former des ponts-radeaux, au moyen desquels on entretint constamment des communications entre tous les ouvrages des îles du Rhin. Peu de temps après, nommé général de brigade et commandant en chef du génie, il fut employé à l'armée l'Angleterre, et quitta bientôt cette armée pour se rendre en Italie, où il joignit l'armée du général Championnet sous les murs de Capoue en 1799. Il y reçut une blessure dont il mourut peu de temps après, âgé de trente-deux ans, au moment où la paix venait d'être conclue.

BOISGUILLEBERT. *Voyez* PESANT (Le).

* **BOISLÈVE** (Pierre), chanoine de Notre-Dame de Paris, né à Saumur, le 12 septembre 1745, et mort à Paris le 3 décembre 1830, reçut les ordres en 1769, dans sa ville natale. Il fut long-temps vicaire de Saint-Michel du Tertre à Angers, et devint ensuite chanoine de la collégiale de Saint-Martin dans la même ville. Il était docteur en droit, et les services qu'il rendit dans des procédures souvent renvoyées devant lui par le présidial d'Angers, le firent nommer vice-promoteur du diocèse dans les dernières années de son vicariat, puis promoteur. Il refusa le serment à la constitution civile du clergé, vint à Paris en 1791, et durant tout le règne de la terreur, il demeura le plus souvent à Passy, avec M. Maillé de la Tour-Landry, évêque de Saint-Papoul, son ancien condisciple. Boislève fut nommé chanoine honoraire à Paris, sous le consulat. Napoléon désirant faire casser son mariage avec Joséphine sans recourir au saint Père qu'il tenait captif, la cause fut portée devant l'officialité de Paris, rétablie à cet effet. Boislève, nommé official prononça en cette qualité, le 9 janvier 1810, la sentence du divorce, sentence qui ne fut point rendue publique. On croit qu'il intervint encore comme official, pour rompre le mariage de Jérôme Bonaparte avec M[elle] Paterson. Boislève devenu chanoine titulaire, puis vicaire-général, était en même temps supérieur des religieuses de l'Hôtel-Dieu et des deux maisons des Dames de la congrégation.

* **BOIS-MESLÉ** (Jean-Baptiste TORCHET de), avocat au parlement de Paris, a publié en 1749 ; *Histoire du chevalier du soleil*, Paris, 2 vol. in-12. Il est plus connu par son *Histoire générale de la marine*, Amsterdam (Paris), 1754-1758. Les deux premiers volumes sont de lui en société avec le père Théodore de Blois; le troisième est de M. de Richebourg.

BOISMONT (Nicolas THYREL de), abbé de Grestain, ancien prieur commendataire de Lihons en Santerre, ancien

vicaire-général du diocèse d'Amiens, chanoine honoraire de l'église métropolitaine de Rouen, prédicateur ordinaire du roi, docteur en théologie de la maison de Navarre, etc., est mort à Paris le 19 décembre 1786, âgé de 71 ans. On a de lui un *Panégyrique de saint Louis* et des *oraisons funèbres* de M. le dauphin, de la reine, de Louis XV, de l'impératrice Marie-Thérèse. Il a aussi laissé quelques *sermons*. On ne peut refuser à l'abbé de Boismont un ton qui décèle un homme d'esprit; mais on sait aussi que ce n'est pas là ce qui doit caractériser un orateur chrétien, ou plutôt ce qui doit se faire remarquer, préférablement à une marche grave et mâle, à une vigoureuse logique, à un langage d'onction et de cœur, qui exprimant la conviction de l'orateur, la fait passer dans l'âme des auditeurs. Il y a cependant dans ses sermons d'excellens passages et parfaitement assortis aux vérités chrétiennes, tel que celui qui regarde l'efficace de la religion dans le soulagement du prochain, et l'impuissance de la philosophie profane, qu'on lit dans son sermon *sur les assemblées de charité;* mais en général il avait plus d'aptitude pour l'éloquence académique que pour celle de la chaire. On s'en était aperçu dès son *discours* de réception à l'académie, dans lequel il vengea si bien l'imagination, cette brillante qualité de l'être spirituel, contre ces froids détracteurs qui voudraient tout réduire à des syllogismes et à d'ennuyans calculs. « C'est » l'imagination, disait-il, qui rend redou» table tout ce qu'il faut craindre, sen» sible tout ce qu'on doit aimer, pathé» tique tout ce qu'il faut sentir. Elle seule » met en action les maximes et les pré» ceptes, donne aux objets le ton des cir» constances, les peint des couleurs pro» pres à l'effet qu'ils doivent produire, » les décompose, les divise, les réunit, » et, par le mélange heureux des impres» sions douces ou terribles, forme ce pré» cieux intérêt qui pénètre et qui saisit, » passe à travers les sens, qu'elle en» traine, etc. » On reproche à l'abbé de Boismont d'avoir trop flatté l'orgueil des philosophes de son temps et d'en avoir adopté le jargon; ce qui fut un double malheur pour lui. En cédant au goût de son siècle, cet écrivain se priva de grandes ressources : la religion quand il la prit pour guide, lui inspira des morceaux brillans et des pages éloquentes. C'est le caractère de cette fille du Ciel de donner plus d'élévation à la pensée, comme plus d'autorité aux préceptes; elle agrandit l'esprit, comme elle dilate le cœur. On a recueilli les *Oraisons funèbres et Sermons de l'abbé de Boismont* en un vol. in-8°, 1805, précédés d'une Notice historique et littéraire par M. Auger. « C'était, dit-il, » un écrivain de beaucoup d'esprit; mais » il n'était pas d'un goût très sûr. On lui » a reproché, non sans fondement, de » mettre plus de jeu dans les mots, que » de mouvement dans les tours; d'avoir » quelquefois plus de recherche que de » justesse dans les idées, plus d'apprêt » que de véritable élégance dans le style; » enfin, de s'être fait une diction antithé» tique et maniérée, qui éblouissait l'es» prit sans échauffer le cœur. »

* **BOISMORAND** (CLAUDE-JOSEPH CHERON de), prêtre, né à Quimper vers 1680 d'un avocat, fut long-temps de la société des jésuites qu'il abandonna, plus tard, et professa la rhétorique à Rennes. Il avait beaucoup d'esprit, et une imagination féconde. On a de lui plusieurs Mémoires pour des affaires épineuses et célèbres. Il y en a trois ou quatre que l'on compare à ce que Démosthène a fait de plus éloquent. La traduction du Paradis perdu de Milton, attribuée à Dupré de Saint-Maur, est, dit-on, de lui. Il composa quelques *Romans*, dont la publication lui causa ensuite de vifs remords; il embrassa les austérités de la pénitence et mourut sous le cilice en 1740.

* **BOISOT** (JEAN-BAPTISTE), né à Besançon, en juillet 1638, fit paraître dès son enfance beaucoup d'amour et de disposition pour les sciences. Il avait achevé sa philosophie à l'âge de treize ans, et son cours de droit à dix-sept ans; il alla passer ensuite quelque temps à Paris, où il se lia avec Pélisson et d'autres beaux esprits de ce temps-là. De Paris, il se rendit à Rome, où son mérite lui valut la protection de plusieurs personnages distingués, entre autres du cardinal Azzolini et de la reine Christine de Suède. A la recommandation de cette princesse, il obtint du pape quelques bénéfices en Franche-Comté, où il revint après avoir parcouru l'Allemagne et les Pays-Bas, comme il avait parcouru l'Italie, c'est-à-dire, en savant observateur. Député par le clergé aux états de sa province, il fut chargé d'une négociation très délicate près du gouverneur de Milan, et s'en acquitta avec toute l'habileté d'un homme vieilli dans les affaires. Ne voulant prendre aucune

part aux troubles qui agitaient la Franche-Comté, il se retira en Espagne (d'autres disent à Chambéri et à Turin), et il y demeura jusqu'en 1678, où cette province fut cédée à la France par le traité de Nimègue. Il n'ignorait cependant pas que sa famille était en crédit auprès de Louis XIV; mais sa délicatesse ne lui permettait pas d'accepter les offres d'un ennemi de son souverain. De retour en Franche-Comté, il fut nommé à l'abbaye de Saint-Vincent de Besançon, et dès ce moment, il se livra entièrement à son goût pour les lettres. Il avait acquis dans ses voyages un grand nombre de tableaux, de médailles, de bronzes et d'autres raretés; il les céda aux religieux de son abbaye, avec la bibliothèque du cardinal de Granvelle, qu'il avait achetée du comte de Saint-Amour, et y joignit un fonds de deux mille écus pour son entretien, à condition qu'elle serait ouverte au public deux fois la semaine. Cette bibliothèque, qu'il avait beaucoup augmentée, était considérable, et riche surtout en manuscrits précieux, parmi lesquels on distinguait la fameuse collection en 80 vol. in-fol. connue sous le nom de *Mémoires du cardinal de Granvelle* (*Voyez* GRANVELLE). L'abbé Boisot l'avait formée lui-même, après avoir sauvé les papiers du cardinal des mains d'un épicier à qui ils venaient d'être vendus. Il passa dix ans à les déchiffrer et à les mettre en ordre. Il avait le projet d'écrire l'histoire du cardinal de Granvelle d'après ces mémoires, dont on ne pouvait contester l'authenticité. L'abbé Boisot avait appris l'hébreu et le grec, pour étudier l'histoire ecclésiastique dans ses sources. Il parlait presque toutes les langues de l'Europe, entre autres l'italien et l'espagnol, et il était en correspondance avec les savans les plus distingués de France, d'Italie et d'Allemagne. On ne doit donc pas être surpris qu'il n'ait pas eu le loisir de composer des ouvrages étendus. Le *Journal des Savans* contient quelques pièces de l'abbé Boisot assez curieuses, et qui ont été traduites en latin et réimprimées dans les *Acta eruditorum*. La charité de l'abbé Boisot surpassait encore son savoir. En 1694, la disette avait été générale; il fit faire aux pauvres des distributions avec si peu de ménagement, qu'il se vit contraint ensuite d'emprunter une somme modique pour ses besoins particuliers. Il mourut le 4 décembre de la même année, âgé de cinquante-six ans. Les magistrats de Besançon lui firent faire des obsèques magnifiques, auxquelles ils assistèrent en corps. L'abbé Bosquillon et Moreau ont fait son éloge.

BOISROBERT (FRANÇOIS LE METEL de), de l'académie française, abbé de Châtillon-sur-Seine, naquit à Caen l'an 1592, et mourut en 1662. Sa conversation était enjouée. Citois, premier médecin du cardinal de Richelieu, avait coutume de dire à ce ministre : « Monseigneur, toutes » nos drogues sont inutiles, si vous n'y » mêlez une dragme de Boisrobert. » Le cardinal ne pouvait se passer de ses plaisanteries : c'était son bel esprit et son bouffon. Boisrobert ayant été disgracié, eut recours à Citois, qui mit au bas du mémoire, comme par ordonnance de médecine : *Recipe Boisrobert :* cette turlupinade le fit rappeler. Dans sa dernière maladie, comme on le pressait de faire venir un confesseur; « Oui, je le veux » bien, dit-il : qu'on m'en aille quérir un; » mais surtout qu'on ne m'en amène point » de janséniste. » On a de Boisrobert : | diverses *poésies;* la 1re partie, 1647, in-4°, et la 2e 1659, in-8°; | des *lettres* dans le Recueil de Faret, in-8°; | des *tragédies*, des *comédies*, qui portent le nom de son frère Antoine Le Métel, sieur d'Ouville; | *Histoire indienne d'Anaxandre et d'Oracie*, 1629, in-8°; | *Nouvelles héroïques*, 1627, in-8°. Ses pièces de théâtre, applaudies par le cardinal de Richelieu et par quelques-uns de ses flatteurs, sont ensevelies dans une poudreuse obscurité. On lui attribue en outre une paraphrase en vers des Psaumes de la pénitence.

BOISSARD (JEAN-JACQUES), antiquaire et poète latin, né à Besançon en 1528, mourut à Metz en 1602. Il parcourut l'Italie, la Grèce, l'Allemagne, pour recueillir les anciens monumens épars dans ces différens pays. Ses principaux ouvrages sont | *Theatrum vitæ humanæ*, 1572-1598, 4 parties in-4° : il a rassemblé sous ce titre singulier les vies de 198 personnes illustres, ou qu'il croyait telles, avec leurs portraits en taille-douce; | *De divinatione et magicis præstigiis*, in-fol., Oppenheim, ouvrage posthume; | *Emblemata*, Francfort, 1595, in-4°, avec des figures par Théodore de Bry; | *Topographia urbis Romæ*, les 3 premières parties en 1597, la 4e en 1598, la 5e en 1600, et la 6e en 1602, in-fol., enrichie d'estampes gravées par Théodore de Bry et par ses deux fils : il y a dans tous ces écrits des choses rares et curieuses; | des *poésies latines*, in-8°, et d'autres ouvrages.

BOISSAT (Pierre de), savant jurisconsulte et helléniste de Vienne en Dauphiné, appelé dans son pays *Boissat-l'Esprit*, prit successivement le collet et l'épée, et quitta l'un et l'autre. Des coups de bâton, qu'il reçut pour avoir tenu des propos libres à la comtesse de Sault, lui causèrent des chagrins vifs, quoiqu'il en eût obtenu réparation. Boissat chercha des ressources contre les disgrâces humaines dans le sein de la religion, et il en trouva dans l'exercice d'une piété solide, dont on l'accusa néanmoins d'avoir quelquefois poussé à l'excès les signes extérieurs : il négligea ses cheveux, laissa croître sa barbe, s'habilla grossièrement, catéchisa dans les carrefours et fit des pèlerinages. S'étant présenté dans cet accoutrement à la reine Christine de Suède, lorsqu'elle passa à Vienne en 1656, et lui ayant fait un sermon sur le jugement de Dieu, Christine dit : « Ce n'est point là ce » Boissat que je connais ; c'est un prêcheur » qui emprunte son nom ; » et elle ne voulut plus le voir. Quelques auteurs ont voulu de là suspecter la sincérité de la conversion de Christine; mais il paraît qu'on peut être bon catholique sans se plaire aux singularités et au bizarre costume d'un harangueur inattendu. Boissat mourut en 1662, âgé de 68 ans. Il était de l'académie française. On a de lui l'*Histoire négrepontique, ou les Amours d'Alexandre Castriot*, 1631, in-8°, roman traduit de l'italien, que quelques littérateurs estiment pour les aventures, les situations et les sentimens, mais qu'on ne lit plus avec plaisir à raison du style suranné. On a encore de lui des pièces en prose et en vers, imprimées sur des feuilles volantes, dont on a réuni quelques exemplaires en 1 vol. in-fol. Leur rareté fait leur seul mérite. L'abbé d'Artigni vante beaucoup ses productions. L'auteur en avait fait tirer 1,200 exemplaires, qu'il ne voulut point faire paraître. Il les légua par son testament à l'Hôtel-Dieu de Vienne. Mlle de Boissat sa fille les fit mutiler. En 1720 on en vendit 150 exemplaires, et le reste fut livré aux épiciers, pour lesquels Boissat avait quelquefois travaillé. Il a donné l'*Histoire de Malte* faite par son père, dont la meilleure édition est de 1659, in-fol. Quelques défauts qu'elle ait, bien des gens la préfèrent à celle de l'abbé Vertot, et plus encore à la philosophique production qui a paru en 1789 sous le titre de *Fastes de l'ordre de Malte*.

* **BOISSET** (Joseph), né à Montélimart, dans le département de la Drôme, fut député par ce département à la Convention, et vota la mort de Louis XVI. Il fit à la société des Jacobins de Paris la proposition de chasser des sections à coups de bâton les muscadins et les riches. En 1793, il pressa de la manière la plus vive la mise en jugement des Girondins et de la reine Marie-Antoinette. Cependant, ayant été envoyé en mission à Nîmes en 1794, il destitua Courbis, maire de cette ville, qu'on surnommait le *Marat du midi;* il se justifia ensuite aux yeux des comités, en attribuant cette destitution à deux agens du pouvoir exécutif. Après la révolution du 9 thermidor, il se rendit en mission dans le département de l'Ain, où tout en rendant la liberté à quelques nobles, il donnait la chasse (ce sont ses termes) aux prêtres réfractaires. Au mois de pluviose an 3, Boisset, envoyé à Lyon, encouragea les excès auxquels la réaction donna lieu. Il entra au conseil des anciens, où il fut nommé secrétaire en l'an 6, et se prononça contre le parti clichien. Les événemens du 18 brumaire le rendirent à la vie privée, et il se retira à Montélimart où il est mort oublié. Son frère dit Ségur, servait dans le génie et défendit le fort de Lamalgue à Toulon contre Bonaparte. Il mourut à Lyon, en 1814.

* **BOISSIER** (Henri), de Genève, laissa une somme de 11,800 fr. pour être répartie entre diverses classes de pauvres, par les bureaux de bienfaisance du canton; 2,500 fr. au canton de Vaud, pour les écoles d'instruction primaire et pour les incurables; 12,000 fr. à la confédération suisse pour les travaux d'utilité publique; 3,000 fr. pour le quai du Rhône, et 245,000 fr. à un comité d'utilité cantonnale fondé par des dispositions jointes à son testament. Il mourut à Genève en 1827.

BOISSIÈRE (Joseph de la FONTAINE de la) prêtre de l'Oratoire, né à Dieppe, et mort à Paris en 1732, est connu par des Sermons, où l'on trouve une éloquence agréable, et quelquefois trop fleurie. Ils parurent à Paris, en 1730 et 1731, en 6 vol. in-12.

* **BOISSIÈRE** (Simon-Hervieu de la), ecclésiastique, né en 1707 à Bernay, et mort à Paris en 1777, à l'âge de 70 ans, a laissé différens ouvrages dont les principaux sont : | *Préservatifs contre les faux principes de Mongeron*, 1750; | *Traité des vrais miracles*, 2 volumes 1763;

| *Traité de l'esprit prophétique*, 1767; | *Défense du Traité des miracles*, 1 vol. in-12, 1769; | *Contradictions du livre intitulé :* De la philosophie de la nature par Delisle de Salles, 1776, in-12; | *De la vérité et des devoirs qu'elle nous impose*, 1777. Un ouvrage de la Boissière qui ne parut qu'après sa mort, en 1780, et qui a pour titre : *Double hommage que la vérité exige par rapport aux contestations présentes*, semble témoigner qu'il appartenait au parti appelant.

* **BOISSIEU** (DENIS de SALVAING de), premier président de la chambre des comptes de Dauphiné, orateur de Louis XIII, dans l'ambassade du maréchal de Créqui à Rome en 1633, naquit en 1600 à Vienne en Dauphiné et mourut en 1683. On a de lui un *Traité de l'usage des fiefs, et autres droits seigneuriaux dans le Dauphiné*, Grenoble, 1731, in-fol.; divers ouvrages en vers et en prose, recueillis à Lyon, 1662, in-8°, sous le titre de *Miscellanea*. Sa vie a été écrite en latin par Chorier, Grenoble, 1684, in-12.

* **BOISSIEU** (le Père ANTOINE), jésuite. Nous voyons dans la préface de ses Méditations qu'il avait l'emploi de Père spirituel dans le grand collége de Lyon, et qu'il excellait dans la direction des âmes. Il paraît aussi qu'il avait parfaitement saisi l'esprit de saint Ignace pour les retraites, et qu'il y obtenait de grands succès; cependant les Dictionnaires historiques même les plus répandus ne font aucune mention de lui, quoiqu'on lui doive des *Méditations sur les Evangiles*, très répandues et qui mériteraient de l'être encore davantage; elles ont eu un très grand nombre d'éditions. La plus ancienne que nous connaissions est de Lyon, 1684, 4 vol. in-12. La dernière a été publiée à Lyon chez Rusand, sous ce titre : *le saint Evangile de Jésus-Christ expliqué en méditations pour chaque jour de l'année, selon l'ordre de l'Eglise, augmenté des méditations pour les fêtes de Notre-Dame et pour la fête et neuvaine de saint François-Xavier, nouvelle édition, revue, corrigée et mise en meilleur ordre que les précédentes, par un Père de la même compagnie*, 1821, 4 volumes in-12. Les nouveaux éditeurs disent que les termes anciens et hors d'usage, les phrases trop longues et peu intelligibles, et les fautes sans nombre qui s'étaient glissées dans tant d'éditions différentes ont été corrigées. Ces méditations sont écrites d'un style simple, mais sublime pour les sentimens. On doit encore au P. Boissieu *Le Chrétien prédestiné par la dévotion à Marie, mère* de Dieu, Lyon, 1686, in-8°.

* **BOISSIEU** (BARTHÉLEMI-CAMILLE de), né à Lyon en 1734, mort dans la même ville en 1770. Il fut envoyé à Mâcon et dans le Forez, pour y arrêter les ravages d'une épidémie meurtrière, et il réussit. On a de lui : | *Dissertation sur les antiseptiques*, 1769, in-8°, qui obtint le prix de l'académie de Dijon. | *Mémoire sur la méthode rafraîchissante et la méthode échauffante en médecine*, couronné par la même académie. On remarque dans ces deux discours une grande pénétration réunie à un esprit juste, et à l'art de rendre avec précision et clarté les préceptes dont on a senti l'importance.

* **BOISSIEU** (JEAN-JACQUES de), frère du précédent, montra de bonne heure de si grandes dispositions et un goût si vif pour le dessin, que sa famille, qui le destinait à la magistrature, fut obligée de céder à ses désirs en le plaçant sous la direction de Frontier, peintre d'histoire en réputation. Il fit de rapides progrès, et alla perfectionner ses talens à Paris, où il se lia avec plusieurs artistes célèbres. Il passa ensuite en Italie avec le duc de la Rochefoucauld, qui l'avait connu et apprécié, et il y enrichit ses portefeuilles de tous les chefs-d'œuvre qui s'y rencontrent à chaque pas. De retour dans sa patrie, il peignit plusieurs tableaux; mais l'usage de l'huile et des couleurs devenant nuisible à sa santé délicate, il renonça à la peinture pour se livrer entièrement à la gravure à l'eau-forte, à laquelle il joignit par la suite un mélange de pointe sèche et de roulette qui lui réussit très bien. Plusieurs de ses estampes dans le genre de Rembrandt sont d'un effet très piquant. On estime surtout celle du *Charlatan*, d'après le tableau de Carle Dujardin. Ses dessins sont d'une composition très riche, très pittoresque, et d'une touche large et savante. Plusieurs souverains et les amateurs les plus distingués recherchèrent ses productions. Il mourut à Lyon le 1er mai 1810, regretté de ses amis et de tous ceux qu'il avait obligés. M. Dugas a publié le catalogue de ses œuvres contenant 107 pièces, à la suite de son éloge historique.

BOISSY (LOUIS de), naquit à Vic en Auvergne l'an 1694. Après avoir porté quelque temps le petit collet, il s'adonna au théâtre français et italien. L'académie

française se l'associa en 1751; il succéda à Destouches, et 4 ans après, il eut le privilége du *Mercure de France*. Il mourut en 1758. Son *théâtre* est en 9 vol. in-8°, Paris. Les plans de ses pièces sont agréables et variés; le style en est aisé et correct, mais elles manquent de cette force comique et de cette vivacité dans le dialogue, qui caractérisent Molière. On a encore de lui trois petits *romans* satiriques et obscènes, qui ne méritent pas d'être tirés de l'oubli. *Le Mercure de France* fut assez recherché, dans le temps qu'il en eut la direction. Il le mit dans un ordre nouveau; et quoique porté naturellement à la satire, il loua tout sans distinction, comme le font aujourd'hui presque tous les journalistes, à moins que l'esprit de parti ou quelque haine particulière ne leur fasse tenir un langage différent. Par-là ils assurent leur repos, et sont bien certains que l'amour-propre des auteurs ne les sommera point de justifier leurs jugemens.

*BOISSY (JEAN-BAPTISTE THIAUDIÈRE de), membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres, naquit à Paris, le 20 octobre 1666. Il venait de commencer ses études chez les jésuites, lorsqu'un de ses oncles, prieur d'une abbaye de bernardins en Artois, l'emmena dans son abbaye. Abandonné à lui-même, au lieu de passer ses loisirs, comme les jeunes gens de son âge, dans les plaisirs et la dissipation, il s'enferma dans la bibliothèque du couvent, et, sans autre guide que son désir d'apprendre, se livra sans réserve à l'étude de la théologie et des lettres sacrées. De retour à Paris, au bout de quelques années, il reprit le cours de ses études scholastiques avec une distinction marquée. Lorsqu'il les eut terminées, il fut chargé de l'éducation de deux princes de la maison de Soubise-Rohan, et il s'acquitta de ce pénible devoir avec un soin qui fut couronné du succès. Admis à l'académie des inscriptions, en 1710, ses occupations habituelles ne lui permirent pas d'en fréquenter assidûment les assemblées; il y lut cependant quelques mémoires, deux entre autres, l'un *sur les expiations en usage chez les anciens*, où le sujet n'est pas approfondi, et le second, *sur les sacrifices de victimes humaines dans l'antiquité*. Ces dissertations sont citées avec éloge dans l'*Histoire de l'Académie*, tom. I[er]. L'abbé Boissy empêcha la dispersion de la fameuse bibliothèque de de Thou, en déterminant le cardinal de Rohan, son protecteur, à en faire l'acquisition, et il la disposa ensuite d'une manière convenable. Pendant ses dernières années, il fut très souffrant des infirmités, suite de sa vie sédentaire et laborieuse. Il mourut le 27 juin 1729, dans sa 63[e] année.

*BOISSY (LOUIS-MICHEL), fils de Louis de Boissy, de l'académie des inscriptions, a fait plusieurs ouvrages estimés. On a de lui | *Histoire de la vie de Simonide, et du siècle où il a vécu*, 1755, in-12, réimprimée en 1788; | *Dissertations historiques et critiques sur la vie du grand-prêtre Aaron*, 1761, in-12; | *Dissertations critiques pour servir d'éclaircissement à l'histoire des Juifs, avant et depuis J. C., et de supplément à l'histoire de Basnage*, 1784, 2 vol. in-12. Ces dissertations, au nombre de douze, devaient faire partie d'un ouvrage considérable; mais l'auteur, découragé par son peu de succès, ne le fit point paraître. Boissy est mort vers 1788; il s'était jeté par la fenêtre.

*BOISSY-D'ANGLAS (FRANÇOIS-ANTOINE, comte de), pair de France, né à Saint-Jean-Chambre, près d'Annonay (Ardèche), le 8 novembre 1756, dans la religion protestante, se fit recevoir avocat au parlement de Paris long-temps avant la révolution, et acheta en même temps une charge de maître d'hôtel dans la maison de Monsieur, depuis Louis XVIII, charge dont il se démit vers la fin de la session de l'Assemblée constituante. Il s'occupait exclusivement de littérature, et il était membre des académies de Lyon, de Nîmes, de la Rochelle, et correspondant de celle des inscriptions et belles-lettres de Paris, lorsqu'il fut député par le tiers-état de la sénéchaussée d'Annonay aux états-généraux de 1789. Il soutint dès les premières séances, que le tiers-état seul constituait la véritable Assemblée nationale; cependant il ne joua dans cette première assemblée qu'un rôle secondaire, et se contenta de publier quelques brochures politiques. En 1790, il demanda que des mesures fussent prises contre le rassemblement du camp de Jalès. Après la session, il fut nommé procureur-syndic du département de l'Ardèche, et il s'efforça d'y maintenir la tranquillité. On cite même un trait de courage qui lui fait honneur. Des soldats suivis d'une multitude de furieux ayant voulu forcer la prison d'Annonay pour égorger des prêtres catholiques qui s'y trouvaient renfermés, il se plaça sur le seuil de la porte

avec quelques amis qu'il avait réunis, et il en défendit l'entrée pendant plusieurs heures au péril de sa vie. La nuit suivante, il rendit la liberté aux ecclésiastiques dont il avait sauvé les jours. Elu député à la Convention nationale, en septembre 1792, il vota dans le procès du roi, d'abord pour la détention jusqu'à ce que la déportation fût jugée convenable, puis pour l'appel au peuple, et enfin, lorsque la peine de mort eut été prononcée, le sursis à l'exécution. Boissy-d'Anglas ne parut point à la tribune pendant la lutte des Montagnards et des Girondins, mais il vota constamment avec ces derniers. Après la fatale journée du 31 mai 1793, il écrivit à son département une lettre où il peignait dans son vrai jour l'oppression de la représentation nationale, et où il engageait ses concitoyens à la résistance. Les ennemis de Boissy d'Anglas envoyèrent à plusieurs reprises, dans l'intention de le perdre, cette lettre imprimée au comité de sûreté générale; mais elle fut toujours écartée par son collègue Voulland, son ami, quoiqu'il professât des opinions différentes, et qui faisait partie de ce comité. Après la journée du 9 thermidor (27 juillet 1794), où tomba le trop fameux Robespierre, Boissy d'Anglas fut nommé secrétaire de la Convention; le mois suivant, il devint membre du comité de salut public, et fut chargé principalement de la partie des subsistances et de l'approvisionnement de Paris, commission d'autant plus périlleuse que le discrédit des assignats y apportait les plus grands obstacles. Il se vit donc l'objet de la haine populaire, et on le désigna dans plusieurs pamphlets sous le nom de Boissy-Famine. Diverses insurrections éclatèrent, et plusieurs fois ses rapports sur les subsistances furent interrompus par les cris du peuple : « Du » pain ! du pain et la constitution de 1793 ! » Le 1er prairial (20 mai 1795), il eut à braver de plus grands dangers. Le parti de la Montagne voulut ce jour-là tenter un dernier effort. Les faubourgs s'insurgent, les sections se mettent en mouvement et la salle des délibérations est envahie Boissy occupait le fauteuil, en l'absence de Vernier et d'André Dumond; on l'interpelle, on l'outrage, on le couche en joue; Ferraud s'élance à la tribune pour le défendre; mais il est atteint d'un coup de pistolet et traîné dans un couloir, où on le décapite. Cependant Boissy, conservant toute sa fermeté, refusait de mettre en délibération les propositions de la multitude, qui imagina alors un moyen atroce de mettre en défaut son impassibilité. On plaça la tête de Ferraud au bout d'une pique, on l'apporta au milieu des ténèbres qui voilaient cette scène affreuse, et on la présenta toute sanglante à Boissy-d'Anglas, qui s'inclina avec respect devant ces restes inanimés. Vainement il voulut différentes fois prendre la parole : sa voix fut toujours étouffée. Cependant, vers neuf heures du soir, plusieurs sections de gardes nationales, sous la conduite de quelques députés, parvinrent à faire évacuer la salle, et la délibération sur les subsistances qu'on avait commencée put alors continuer. Le lendemain lorsque Boissy-d'Anglas parut à la tribune, la Convention et les spectateurs le couvrirent d'unanimes applaudissemens, et Louvet fut chargé de lui offrir l'expression de la reconnaissance publique. Sa conduite ne mérita pas toujours les mêmes éloges. Chargé de faire de nombreux rapports dans le comité de salut public, il présenta, dans celui qu'il écrivit sur la liberté des cultes, toutes les religions comme autant d'impostures, et faisait des vœux pour que la religion de Socrate, de Marc-Aurèle et de Cicéron devint la religion universelle. On assure que ce rapport renfermait des passages pleins d'athéisme et de matérialisme qu'on fit supprimer à l'auteur. Il s'éleva contre les partisans de la monarchie, en déclarant que le système républicain était le seul qui convint à la France; mais en même temps il retraça les malheurs de la patrie sous la tyrannie de Robespierre, et il proposa d'annuler les jugemens rendus par les tribunaux révolutionnaires, et de restituer les biens des condamnés. A cette époque, son nom s'étant trouvé mêlé dans la correspondance interceptée de Lemaître, agent de la maison de Bourbon, cette circonstance diminua son crédit auprès des conventionnels. Il passa au conseil des Cinq-cents qui le choisit pour un de ses secrétaires, et le 19 juillet 1796, pour son président. Il se déclara contre l'amnistie des délits révolutionnaires, quoiqu'il eût appuyé la demande que les épouses de Collot-d'Herbois et de Billaud-Varennes avaient adressée à l'assemblée pour obtenir la mise en liberté de leurs maris. Il combattit la loi du 3 brumaire qui excluait des fonctions publiques les parens des émigrés, défendit les émigrés rentrés, demanda l'abolition de la loterie, et parla en faveur des prêtres déportés et de la

liberté des cultes. Ayant vivement attaqué les actes du Directoire dans un grand nombre de discours, de rapports et de motions, il fut compris, quoiqu'il eût été réélu au conseil des Cinq-cents, dans la loi de déportation du 18 fructidor, an 5 (4 septembre 1797), aux effets de laquelle il parvint à se soustraire en demeurant caché. Bonaparte devenu premier consul le nomma tribun, puis président du tribunat en décembre 1802. L'année suivante il fit partie du nouveau consistoire de l'église réformée de Paris, et fut créé sénateur et commandant de la légion-d'honneur en 1805. A l'époque de la première invasion, en février 1814, Boissy-d'Anglas fut chargé d'une mission extraordinaire dans la 12e division militaire dont la Rochelle est le chef-lieu, et il s'y fit remarquer par une conduite pleine de modération et de prudence. Dès les premiers jours d'avril, il envoya son acte d'adhésion au rétablissement du gouvernement des Bourbons, et fut appelé le 4 juin 1814, par Louis XVIII, à siéger parmi les pairs. Napoléon, à son retour de l'île d'Elbe, le chargea de réorganiser, au nom du gouvernement impérial, les administrations des départemens du midi, et le comprit dans la promotion des pairs de France. Après le désastre de Waterloo, il combattit la proposition du colonel Labédoyère et de Lucien Bonaparte, qui demandaient qu'on proclamât Napoléon II, et conclut à la formation d'un gouvernement provisoire. Après la seconde restauration, il fut éliminé de la chambre des pairs, comme ayant siégé sous Bonaparte, puis rétabli sur la liste du 17 août, et compris dans celle des membres de l'académie des inscriptions et belles-lettres formée le 21 mars 1816. Le comte Boissy-d'Anglas vota avec l'opposition à la chambre haute. Il est mort le 21 octobre 1826, âgé de près de 70 ans. Outre son *Discours sur l'état politique de l'Europe*, prononcé à la Convention et traduit en plusieurs langues, on a de lui : | *A mes concitoyens*, 1790, in-8°; | *Boissy-d'Anglas à Raynal*, 1792, in-8°; | *Deux mots sur une question jugée*, ou *Lettres à M. de la Galissonnière*, 1791, in-8°; | *Discours sur la liberté individuelle et la liberté de la presse*, 1820, in-8°; | *Essai sur la vie, les écrits et les opinions de M. de Malesherbes, suivi de notes, de lettres et de pièces inédites*, 1818, 2 vol. in-8°; 3e partie et supplément, 1821, in-8°; | *Essai sur les fêtes nationales*, suivi de quelques idées sur les arts, 1793, in-8°; | *Mémoire sur les limites futures de la république française, présenté au comité de salut public*, 1795, in-8°; | *Observations sur l'ouvrage de M. de Calonne, intitulé : De l'état de la France présent et à venir*, 1791, in-8°; | *Quelques idées sur la liberté, la révolution et le gouvernement républicain*, 1791, in-8°; | *Recueil de discours sur la liberté de la presse, prononcés dans diverses assemblées législatives, et à diverses époques*, 1817, in-8°; | *Réclamation contre l'existence des maisons de jeu de hasard, adressée à la chambre des pairs*, 1822, in-8°; | Un fragment d'un poème sur la Bienfaisance, 1825, in-8°.

* **BOISTE** (PIERRE-CLAUDE-VICTOIRE), ancien avocat, né à Paris en 1765, mort à Ivry-sur-Seine au mois d'avril 1824. On a de lui : | *Dictionnaire universel de la langue française, avec le latin et les étymologies; extrait comparatif, concordance, critique et supplément de tous les dictionnaires, manuel encyclopédique et de grammaire, d'orthographe, de vieux langage, de néologie, etc.*, 1800, in-8° oblong; 6e édition, revue, corrigée et considérablement augmentée, Paris, 1823, 2 vol. in-8°, où 1 vol. in-4°. Boiste eut pour collaborateur de la première édition F. J. Bastien, son beau-père ; | *l'Univers délivré, narration épique*, en 25 livres, 3e édition, 1805, 2 volumes in-8°. L'*Univers* de Boiste, dit un critique, ressemble beaucoup au chaos. Cet écrivain n'avait ni les connaissances positives nécessaires pour parler convenablement d'un tel sujet, ni surtout l'étendue d'esprit et la haute portée d'intelligence indispensable pour embrasser un horizon si vaste. Son style d'ailleurs est commun, et même quelquefois trivial. | *Dictionnaire de géographie universelle*, 1806, in-8°, avec un atlas, in-4°; | *Nouveaux principes de grammaire, suivis de notions grammaticales élémentaires, de solutions de questions et difficultés grammaticales, etc.* Paris, 1820, in-8°; | *Dictionnaire des belles-lettres, contenant les élémens de la littérature théorique et pratique*, Paris, 1811-24, 5 vol. in-8°. L'ouvrage n'est pas achevé; il devait former 9 ou 10 volumes. Son Dictionnaire de la langue française est le lexique le plus complet que nous ayons. Boiste a eu soin de placer à côté de chaque mot le nom de l'écrivain qui l'a créé ou qui lui a donné une nouvelle acception. Cette circonstance a donné lieu à une singulière anec-

dote : dans l'édition de 1803, à côté du mot *Spoliateur* se trouvait le nom de Bonaparte, qui l'avait employé en parlant d'une loi. La police de l'époque y vit une épigramme, et obligea l'auteur de faire un carton, et de substituer le nom de Frédéric le Grand à celui de Bonaparte. Dans la dernière édition le nom de Bonaparte a été rétabli.

BOISTEAU ou **BOISTUAU.** *Voyez* BOAISTUAU.

* **BOITEL** (Pierre), sieur de Gaubertin, vivait au commencement du 17e siècle; il a laissé un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on remarque: | *Les tragiques accidens des hommes illustres, depuis le premier siècle jusqu'à présent*, 1616, in-12. Son premier personnage est Abel, et le duc de Guise est le dernier; | *Le Théâtre du malheur*, 1621, in-12; ouvrage rare et dans le même genre que le précédent; | *Le Tableau des merveilles du monde*, Paris, 1617, in-8°; | *Histoire des choses les plus mémorables qui se sont passées en France depuis la mort de Henri le Grand jusqu'à l'assemblée des notables, en* 1617 *et* 1618. Cet ouvrage ne va cependant que jusqu'au 29 décembre 1617; il a été continué jusqu'en 1642, et imprimé à Rouen, 1647, 3 vol. in-8°. On attribue à Boitel *La cinquième et la sixième partie de l'Astrée*, Paris, 1620, 2 vol. in-8, publiées sous le nom de Borstel. Lenglet du Fresnoy dit que cette continuation est médiocre et bien inférieure à celle donnée par Baro.

BOIVIN (François de), baron du Villars, fut secrétaire du maréchal de Brissac, et l'accompagna dans le Piémont sous Henri II. Nous avons de lui l'*Histoire des guerres de Piémont, depuis* 1550 *jusqu'en* 1561, Paris, 2 vol. in-8°. Cet historien n'est ni poli, ni exact; mais il est bon à consulter sur les exploits dont il a été témoin. Il mourut en 1618, fort âgé. La continuation de son *Histoire* par Claude Malingre, parut en 1630. Boivin a encore donné une *Instruction sur les affaires d'état, de la guerre, et des parties morales;* Lyon, 1610, in-8°.

BOIVIN (Jean, DE VILLENEUVE), professeur de grec au collége royal, naquit à Montreuil-l'Argile, en 1663. Son frère aîné, Louis Boivin, membre de l'académie des belles-lettres, l'appela à Paris. Le cadet fit bientôt de grands progrès dans la littérature, dans les langues, et surtout dans la connaissance de la langue grecque. Il mourut en 1726, membre de l'académie française, de celle des belles-lettres, et garde de la bibliothèque du roi. Il profita de ce trésor littéraire, et y puisa des connaissances fort étendues. Il avait toutes les qualités qu'on désire dans un savant, des mœurs douces, et une simplicité qu'on aime dans les gens d'esprit, encore plus que dans les autres, mais qu'ils ne possèdent pas toujours. On a de lui | l'*Apologie d'Homère, et le Bouclier d'Achille*, in-12. | La traduction de la *Batrachomyomachie d'Homère*, ou *le Combat des rats et des grenouilles*, en vers français, sous son nom latinisé en *Biberimero*. | *L'OEdipe de Sophocle* et les *Oiseaux d'Aristophane*, traduits en français, in-12. | Des poésies grecques dont on a admiré la délicatesse, la douceur et les grâces. | L'édition des *Mathematici Veteres*, 1693, in-fol. | Une traduction de l'*Histoire Byzantine* de Nicéphore Grégoras, exacte, élégante, et enrichie d'une préface curieuse et de notes pleines d'érudition.

BOIZARD (Jean), conseiller en la cour des monnaies de Paris, fut chargé en 1663 et en 1664 de juger les monnaies. Il composa un bon traité sur cette matière, en 2 vol. in-12, dont la réimpression a été défendue, parce qu'il contient un traité *de l'alliage*, dont on a voulu soustraire la connaissance au public. Ce livre, imprimé à Paris en 1711, sous le titre de *Traité des monnaies, de leurs circonstances et dépendances*, n'est pas commun. Il y a des exemplaires avec la date de 1714; mais c'est la même édition. L'auteur mourut au commencement du dix-huitième siècle.

* **BOIZOT** (Louis-Simon), sculpteur, naquit en 1743. Sa figure de Méléagre lui ouvrit en 1778, les portes de l'académie. Ses principaux ouvrages sont une figure de *Racine* que l'on voit à l'Institut, plusieurs *groupes* pour l'ornement des tours de Saint-Sulpice, qui ont été détruits par la révolution, les *Statues allégoriques* dont la fontaine de la place du Châtelet est ornée, qui sont son meilleur ouvrage. On distingue surtout la *Victoire dorée* qui couronne ce monument. Il contribua à l'exécution du beau monument de la place Vendôme, en composant vingt-cinq modèles des panneaux en bronze qui la décorent. Boizot mourut le 10 mars 1809, âgé de 66 ans. On reproche à ce sculpteur de n'avoir pas assez étudié la nature et l'antique, ce qui laisse trop d'uniformité dans ses figures.

BOL ou BOLL (Jean ou Hans), peintre flamand, natif de Malines en 1534, mort en 1583, à 60 ans, fut élève de Rembrandt et réussit particulièrement en détrempe, en miniature et aux paysages.

* BOLDETTI (Marc-Antoine), né à Rome le 19 novembre 1663, d'une famille originaire de Lorraine, étudia de bonne heure la poésie, la philosophie et les mathématiques; plein de goût surtout pour la philosophie morale, il lisait sans cesse Plutarque, ce qui le fit nommer *le Plutarque*, par ses condisciples. Clément XI le nomma gardien des cimetières de Rome; il fut pendant plus de 40 années chanoine de Sainte-Marie d'au-delà du Tibre, et mourut à 86 ans, le 4 décembre 1749. Il était très versé dans la langue hébraïque. Outre plusieurs ouvrages non imprimés, qui ont été consumés par un incendie, on a de lui : *Observations sur les cimetières des saints martyrs et des anciens chrétiens de Rome*, Rome, 1720, in-fol.

* BOLDUC (Jacques), capucin, né à Paris vers 1580, s'appliqua à la prédication, et y acquit une sorte de célébrité, qui s'augmenta encore par la singularité de quelques ouvrages sortis de sa plume, et par les idées paradoxales auxquelles il se livrait. Il est auteur, | d'une *traduction* du livre de Job, *avec* un *Commentaire* ou *Paraphrase*, Paris, 1629, in-4°, et 1637, 2 vol. in-fol. Il y a ajouté la version latine du texte hébreu, et les différentes additions et versions comparées à la Vulgate. | Un *Commentaire sur l'Epître de saint Jude*, 1620, in-4°; | *De Ecclesia ante legem*, 1626, in-8°. Il y traite des géans. Thomas Bange, luthérien de Finlande, composa contre lui un traité intitulé *De Nephilinis gigantibus vulgò dictis*, dans lequel il prétend en démontrer l'existence contre Bolduc. | *De Ecclesia post legem, liber unus anagogicus*, Paris, 163[illegible], in-4°; | *De orgio christiano, libri tres, in quibus declarantur antiquissima Eucharistiæ typica mysteria*. Lyon, 1640 L'auteur y prétend faire remonter l'institution de l'eucharistie à Adam et à Noé : au premier, parce qu'à lui remonte la culture du froment; au second, parce qu'on lui doit la plantation de la vigne et l'invention du vin, deux substances qui forment la matière du saint sacrement de l'autel. Quelques-uns de ses ouvrages sont recherchés, moins à cause de leur valeur réelle et de leur utilité, que pour leur rareté et leur originalité.

BOLESLAS le GRAND, premier roi de Pologne, succéda en 999 à son père Micislas. L'empereur Othon III lui donna le titre de roi, et affranchit en 1001, son pays de la dépendance de l'empire. Boleslas avait de grandes qualités. Il n'avait en vue que la religion et le bien de ses états. La Providence récompensa ses vertus par des succès éclatans. Il se fit payer un tribut par les Prussiens, les Russes et les Moraves; châtia la révolte de ces derniers et rétablit Stopocus, duc de Russie, que son frère Jaroslaüs avait détrôné. Son père lui avait fait épouser Judith, fille de Geiza, duc de Hongrie, de laquelle il eut Nicolas II, qui lui succéda, et qu'il maria à Rixa, fille de Rainfroi, palatin du Rhin. Il mourut en 1025, avec le surnom de Grand. Il y a eu plusieurs autres princes de ce nom. *Voyez* STANISLAS, évêque de Cracovie, DRAHOMIRE, WENCESLAS (saint).

* BOLGENI (Jean-Vincent), jésuite, né à Bergame le 22 janvier 1733, enseigna pendant plusieurs années la philosophie et la théologie à Macérata, et fit imprimer plusieurs écrits dirigés contre les novateurs qui commençaient à s'accréditer en Italie. Pie VI, instruit de son mérite, l'appela à Rome, et le nomma théologien de la Pénitencerie. Cependant lors de la révolution de Rome, en 1798, il fut d'avis qu'on pouvait prêter le serment de haine à la royauté, et écrivit pour le justifier. Son écrit intitulé : *Sentimens sur le serment civique prescrit*, Rome, 1799, in-8°, fut condamné, et il fut obligé de se rétracter. Il mourut le 3 mai 1811. Ses principaux ouvrages sont : | *Examen de la véritable idée du saint Siége*, Macérata, 1785, in-8°, en réponse au livre de Tamburini, intitulé *De la véritable idée du saint Siége*, dont le but est d'affaiblir l'autorité du pape; | *Observations théologico-critiques* sur deux livres imprimés à Plaisance en 1784 sous ce titre *Qu'est-ce qu'un appelant?* Ces deux livres étaient favorables à l'appel, et Bolgeni entreprit de les réfuter; | *De l'état des enfans morts sans baptême*, Macérata, 1787, in-8°; | *Traité des faits dogmatiques*, ou *de l'infaillibilité de l'Eglise, pour décider sur la bonne ou la mauvaise doctrine des livres*, trad. du flamand, Brescia, 1788, 2 vol. in-8°; | *Dissertation sur la charité ou l'amour de Dieu*, Rome, 1788, 2 vol.; | *Eclaircissemens pour la défense de la Dissertation*, Foligno, 1790, in-8°; | *Apologie de l'amour de Dieu, dit de concupiscence*, 1792;

| *De l'épiscopat* ou *de la puissance de gouverner l'Eglise*, 1789, in-4°; | *Dissertation sur la juridiction ecclésiastique*, Rome, 1789, in-8°; | *Traité de la possession, principe fondamental pour décider les cas moraux*, Brescia, 1796, in-8°; il y donna une suite qui n'a paru qu'après sa mort, sous le titre de *Seconde dissertation sur les actes humains*, Crémone, 1816, in-8°.

BOLINGBROKE. *V* BOLYNGBROKE.

* **BOLIVAR** (Grégoire de), religieux espagnol de l'ordre de Saint-François de l'Observance, vivait au milieu du 17e siècle, et se dévoua avec zèle aux travaux des missions. Il alla évangéliser les peuples du Mexique et du Pérou; son courage et sa foi lui firent supporter pendant 25 ans les fatigues et les dangers sans nombre de ce pénible apostolat. Il passa ensuite dans les îles Moluques, où il exerça son ministère avec la même ardeur. C'est tout ce qu'on sait de sa vie et de ses travaux. Il paraît qu'il avait des connaissances en médecine et que cet art lui fut utile pour approcher sans danger des peuplades sauvages qu'il entreprit de convertir. Avant ses voyages, le père Bolivar avait composé un ouvrage intitulé : *Memorial de Arbitrios para la reparacion de Espana*, Madrid, 1626, in-folio.

* **BOLIVAR** (Simon), né à Caraccas, d'une famille distinguée le 25 juillet 1785, fut envoyé de bonne heure à Madrid où il fit ses études. Il parcourut ensuite la France, l'Angleterre, l'Italie, la Suisse, une partie de l'Allemagne, et revint à Madrid où il épousa la fille du marquis d'Ustoriz, qui mourut peu d'années avant la révolution de Caraccas. Bolivar était de retour en Amérique à l'époque de la première insurrection de son pays contre l'Espagne, en 1810. Il ne voulut prendre aucune part à cette révolution, jusqu'au moment où il vit que ses compatriotes, dans l'impuissance de résister aux troupes de l'Espagne, allaient rentrer sous la domination de la métropole. Après avoir été chargé, auprès de la cour de Londres, d'une mission importante qu'il remplit à ses frais, il fut investi par le général Miranda du commandement de Puerto-Cabello. En 1812, au moment du funeste tremblement de terre qui désola Caraccas, il laissa surprendre la citadelle par les prisonniers espagnols qui y étaient renfermés, et fut obligé de se retirer à la Guayra. Chargé d'un nouveau commandement, il traversa les Andes à la tête d'un corps de six mille hommes, battit les Espagnols, et se vit bientôt à la tête d'une troupe assez nombreuse pour marcher sur Caraccas. Monteverde vint à sa rencontre et fut défait. Bolivar, après sa victoire, fit son entrée publique à Caraccas, le 4 août 1813, traita avec modération ceux qui étaient attachés à la métropole, et eut la satisfaction de voir le territoire entier de Venezuela soumis à la république. Il fit proposer à Monteverde, qui s'était réfugié à Puerto-Cabello, l'échange des prisonniers que ce général refusa, quoique cette transaction eût fait rentrer dans ses rangs beaucoup plus d'hommes qu'il n'en eût rendu. Une nouvelle affaire eut lieu à Agua-Caliente, où Bolivar fut encore vainqueur. Il mit ensuite le siége devant Puerto-Cabello, mais la constance des Espagnols rendit ses efforts inutiles. Bolivar, qui s'était créé dictateur, reçut tout à coup du congrès de la Nouvelle-Grenade l'ordre de rétablir le gouvernement civil dans la province de Caraccas : il parut hésiter d'abord; mais des murmures, qui se faisaient entendre jusque sous sa tente, l'ayant éclairé sur la véritable disposition des esprits, il convoqua, pour le 2 janvier 1814, une assemblée générale à laquelle il rendit compte de ses actes, de ses vues, et il lui remit ses pouvoirs. Ses explications dissipèrent les défiances, et on lui déféra la puissance dictatoriale, jusqu'à l'époque de la réunion de la Venezuela à la Nouvelle-Grenade. Le parti espagnol ayant soulevé les nègres, et en ayant formé des bandes irrégulières qui commirent des excès, la guerre devint terrible et les prisonniers furent impitoyablement massacrés. Bolivar lui-même, malgré son esprit de modération, fit mettre à mort, par représailles, huit cents prisonniers espagnols. Il battit plusieurs chefs royalistes. Mais, devenu trop confiant, il divisa ses forces et éprouva, dans les plaines de Cura, un échec à la suite duquel Cumana, La Guayra, et Caraccas se déclarèrent pour la métropole. Défait de nouveau à la journée d'Aragulta, Bolivar s'embarqua pour Carthagène avec quelques officiers. Rivaz et Bermudez essayèrent de relever la cause de l'indépendance, et obtinrent d'abord quelques succès. Mais ils furent bientôt vaincus, et le premier, tombé entre les mains des royalistes, eut la tête tranchée. Le second se retira à Margarita et s'y soutint jusqu'au moment où une expédition, partie de Cadix, sous les

ordres de Morillo, vint mettre le siége devant Carthagène. Bolivar, qui en était sorti et qui avait soumis Santa-Fé de Bogata, accourut au secours de Carthagène, et joignit ses troupes à celles qui la défendaient. Il se rendit ensuite à la Jamaïque pour y chercher des renforts; mais le manque de fonds ayant amené des retards, les secours n'arrivèrent qu'après la reddition de la place qui s'était défendue pendant quatre mois. Les Espagnols, devenus arrogans par ce succès, indisposèrent contre eux jusqu'aux indigènes qui combattaient dans leurs rangs, et qui se réunirent aux indépendans. Des bandes de guérillas couvrirent toutes les provinces et harcelèrent les Espagnols, dont ils interceptaient les convois et les communications. Bolivar prit terre alors avec les troupes qu'il avait organisées avec tant de peine et de constance, rallia près de Cumana quelques corps de guérillas, remit à la voile et alla mouiller près de Choroni, où il débarqua son avant-garde que commandait l'écossais Mac-Grégor. Tandis que son lieutenant s'emparait de la Maraçay et de la Cabrera, il descendit à Ocumare et y publia une proclamation dans laquelle il reconnaissait le principe de l'affranchissement des nègres. Les colons de Venezuela virent dans cette reconnaissance leur ruine, et abandonnèrent Bolivar qui livré à ses propres forces, fut encore battu. Il rejoignit ses lieutenans Mac-Grégor et Arismendi qui s'étaient réfugiés à Barcelone. Après avoir failli périr aux Cayes sous le poignard d'un assassin, il convoqua dans l'île de Margarita le congrès général de la province, et remporta une victoire sur Morillo, qui vint l'assiéger. Les indépendans reprirent bientôt la supériorité sur tous les points. Nommé chef suprême de Venezuela, Bolivar établit son quartier-général à Angostura, et y dirigea les affaires de la république. Le 31 décembre 1817, il remonte l'Orénoque, se trouve, après quarante-deux jours de marche, au pied des remparts de Calabozo, à trois cents lieues d'Angostura, et force Morillo d'abandonner cette ville, et de se retirer à Valencia. Celui-ci tenta de surprendre son adversaire, au moment où il venait d'envoyer une partie de ses troupes pour s'emparer de quelques villes voisines et le combat dura cinq jours, à la Cabrera, à Maraçay, à la Puerta. Mais Morillo blessé se retira avec perte. Le 17 avril 1818, Bolivar se vit sur le point d'être livré aux Espagnols par le colonel Lopez, qui pénétra avec 12 hommes dans sa tente, pendant qu'il dormait. Il n'eut que le temps de s'échapper presque nu. La campagne finit par la lassitude des deux partis, et Bolivar ouvrit le congrès de Venezuela le 15 février 1819. Il y proposa une constitution républicaine qui fut adoptée, et se démit aussitôt du pouvoir suprême. Mais l'assemblée le pria de conserver encore une autorité qui pouvait être plus utile que jamais à la patrie. Il accepta cette prolongation de dictature et recommença la campagne avec une nouvelle armée. Les Espagnols récemment défaits par le général républicain Santander, s'étaient retirés au-delà des Cordillères; Bolivar traverse ces montagnes et remporte sur les ennemis deux victoires qui lui ouvrent les portes de Tunja, de Santa-Fé, et lui livrent la Nouvelle-Grenade qui demande à se réunir à la province de Venezuela en choisissant Bolivar pour son chef suprême. Après avoir laissé Santander pour vice-président, il revient à Angostura à la tête d'une *forte armée*, et le congrès général réunit les deux provinces sous le nom de république de COLOMBIE en ordonnant la construction d'une nouvelle capitale qui porterait le nom de *Bolivia*. Dès les premiers jours de janvier 1820, les hostilités recommencèrent, et Bolivar, vainqueur à Calabozo, poursuivit ses avantages jusqu'au jour où la nouvelle de la révolution espagnole parvint en Amérique. Des négociations s'ouvrirent alors à Truxillo, entre le dictateur Colombien et le général espagnol Morillo, et ces deux chefs conclurent un traité par lequel l'Espagne devait reconnaitre Bolivar en qualité de *président de la république de Colombie*, qui était composée 1° de la province de Caracas; 2° de la Nouvelle-Grenade ou vice-royauté de Santa-Fé; 3° de la province de Quito. Ce traité ne fut point ratifié. Tandis qu'un congrès s'occupait de fixer les bases du nouvel état, Bolivar assurait définitivement contre les généraux Moralès et la Torre l'indépendance de son pays. Le Pérou restait encore sous la domination de l'Espagne. Bolivar se rendit dans cette contrée pour diriger le soulèvement qui y éclata contre la métropole. Les Péruviens lui déférèrent aussi la dictature; il la déposa après la cessation de la guerre, et se contenta des titres de *Libérateur* et de *Protecteur* que lui décernèrent les peuples en faveur desquels il avait combattu. Le 14 mai 1826, il fut encore nommé

président de la Colombie par 583 suffrages sur 608 votans, et Santander fut nommé vice-président à une moins forte majorité. La division ne tarda pas à se mettre entre ces deux hommes. La conduite du général Paëz, commandant militaire de la province de Vénézuela, l'ayant fait destituer par le congrès, un soulèvement eut lieu, à cette occasion, à Valencia, et en attendant l'arrivée de Bolivar qui se trouvait alors dans le Haut-Pérou, Paëz fut investi de tous les pouvoirs par les révoltés. En peu de jours l'insurrection s'étendit dans toutes les villes de la côte; Bolivar fut partout proclamé dictateur et Paëz son lieutenant. Cependant le Libérateur qui s'était prononcé en 1822 pour l'unité de la république et non pour un état fédératif, venait de fonder la république du Haut-Pérou qui devait prendre le nom de *Bolivia*, dont la présidence lui fut décernée. Les Espagnols avaient été chassés par son aide de ce pays : mais bientôt les Péruviens parurent craindre de voir s'appesantir sur eux la domination de leur libérateur. Bolivar, offensé de ces dispositions, menaça de se retirer avec son armée. Le congrès péruvien, effrayé de cette résolution, le pria de conserver le pouvoir suprême. Il modifia alors une partie de la constitution qu'il avait donnée au Pérou, proposa un nouveau système électoral, et établit les trois chambres législatives des tribuns, des sénateurs, et des censeurs. Il retourna ensuite dans la Colombie, et rentra en triomphe, après cinq ans d'absence, à Bogota, le 19 novembre 1826. Il s'investit lui-même de la dictature, en vertu d'un article mal interprété de la constitution, rétablit Paëz dans le gouvernement de Vénézuela en approuvant ses actes, et par sa conduite dans ces conjonctures alarma un instant les amis de la liberté. La guerre civile qui menaçait la Colombie fut étouffée, mais par des mesures que n'autorisait point la constitution. Santander indigné offrit sa démission, et Bolivar informé qu'on le soupçonnait de tendre au despotisme, offrit aussi la sienne. Ces deux démissions furent refusées. Alors on apprit qu'une nouvelle insurrection avait éclaté dans le Pérou et que la constitution Bolivienne y avait été détruite. Le congrès colombien se réunit et Bolivar demanda que les affaires politiques du pays fussent terminées par une Convention; Santander s'y opposa mais inutilement. Le congrès adopta la proposition du Libérateur qui voulait, comme nous l'avons déjà dit, l'unité de la république, tandis que Santander désirait un état fédératif, pareil à celui des Etats-Unis du Nord de l'Amérique. Des élections eurent lieu, et la Convention fut convoquée pour le 2 mars 1828. Constituée le 9 avril suivant, elle ne fit rien et Bolivar en renvoya les membres. Les assemblées municipales qui se tinrent ensuite en divers lieux, déférèrent le pouvoir suprême à Bolivar, et Santander fut obligé de se retirer. Bolivar, irrité de ce que les Colombiens étaient chassés du Pérou, déclara la guerre à cette république; mais il apprit en même temps qu'une armée Espagnole se réunissait à la Havane, et paraissait destinée contre la Colombie. Dans ces circonstances, il publia, en qualité de président libérateur, un *décret organique*, donné à Bogota le 27 août 1828, qui était une nouvelle constitution provisoire de la république, et qu'on devait exécuter jusqu'en 1830. Tout à coup éclata contre lui une conspiration, parmi des hommes qui lui semblaient dévoués; les conjurés entrèrent dans la chambre du président qui ne leur échappa qu'en sautant par une fenêtre. Le peuple ne prit aucune part à cette insurrection, et la bonne contenance des soldats l'eut bientôt réprimée. Le danger que Bolivar avait couru, lui fit prendre l'autorité dictatoriale. Plusieurs conjurés furent fusillés, et Santander fut condamné à la peine de mort, commuée ensuite en une déportation perpétuelle. Le dictateur s'occupa alors exclusivement de la guerre contre le Pérou qui cessa en 1829, et depuis cette époque il consacra tous ses soins aux intérêts de la Colombie; il mourut à San-Pédro, près de Santa-Martha, à la fin de 1830, après avoir reçu avec piété les derniers sacremens. Il avait sacrifié sa fortune à la cause qu'il défendait, et avait payé de ses fonds l'affranchissement d'un nombre considérable d'esclaves. Aussi cet homme extraordinaire est-il mort dans un état voisin de la pauvreté.

* **BOLLANDUS** ou de **BOLLANDT** (Sébastien), récollet, né à Maëstricht dans le 17e siècle, mort à Anvers en 1645 fut éditeur des ouvrages suivans : | *Historica, theologica et moralis terræ sanctæ elucidatio, auctore Francisco Quaresmio*, Anvers, 1639, 2 vol. in-fol.; | *Sermones aurei fratris Petri ad Boves, in dominicas et festa per annum*, Anvers, 1645, in-folio.

BOLLANDUS (Jean) jésuite, naquit à

Tirlemont dans le pays de Limbourg, en 1596. La compagnie de Jésus, dans laquelle il avait pris l'habit, le choisit pour exécuter le dessein que le P. Rosweide avait eu de recueillir les monumens qui pouvaient constater les vies des saints, sous le titre d'*Acta Sanctorum*. Bollandus avait la sagacité, l'érudition et le zèle qu'il fallait pour cette entreprise. En 1643, on vit paraître les saints du mois de janvier, en 2 vol. in-folio; en 1658, ceux de février en 3 vol. Il avait commencé le mois de mars, lorsqu'il mourut le 12 septembre 1665. Le Père Henschenius, son associé, fut son continuateur. On lui donna pour second le Père Papebrock, un des plus dignes successeurs de Bollandus. Cet ouvrage immense a été comparé à un *filet qui prend toutes sortes de poissons* (sagenæ ex omni genere piscium congreganti. Matth. 13). On y trouve toutes les légendes, vraies, douteuses et fausses. Les savans collecteurs discutent la plupart des faits, et dégagent l'histoire des saints des fables dont l'ignorance ou une piété malentendue, l'avaient chargée. On y trouve, outre l'objet direct de leurs travaux, un grand nombre de traits qui intéressent non-seulement l'histoire ecclésiastique, mais encore l'histoire civile, la chronologie, la géographie, les droits et les prétentions des souverains et des peuples; tous les volumes sont accompagnés de tables exactes et très commodes. Bollandus, le père de cette compilation, était moins bon critique que ses continuateurs. On les appelle, de son nom, *Bollandistes*. Ce grand ouvrage, interrompu après la suppression de la société, a été repris en 1779 par ordre de l'impératrice-reine, à la grande satisfaction des savans chrétiens. Depuis qu'il est reconnu d'après les vaines tentatives des philosophes, qu'on ne peut former des hommes de bien, de bons citoyens, des sujets fidèles, sans les grandes maximes de la religion, l'histoire des saints, si riche en exemples, si propre à donner des leçons pratiques à tous les ordres de la société, doit nous être plus précieuse que jamais. Le philosophisme faisant toujours de plus grands progrès sur l'esprit des gouvernemens, celui de Bruxelles supprima l'ouvrage et détruisit la société des Bollandistes en 1788, le jour de la Toussaint (époque que choisit par dérision la morgue philosophique). « Cet érudit et édifiant ouvrage, a dit » quelqu'un à cette occasion, leur a paru » *inutile*. Effectivement, cet ouvrage est » la vie des saints (*Acta Sanctorum*) : » or, conformément à ce qui est dit au » livre de la Sagesse, chap. 2 : *Dissimilis » est aliis vita illius....* INUTILIS *est no- » bis et contrarius operibus nostris.* » Lors de la révolution de Brabant, en 1789, cette association célèbre se rétablit par les soins de l'abbé de Tongerloo, ordre de Prémontré. L'ouvrage a été de nouveau interrompu en 1794, à l'entrée des troupes françaises dans la Belgique. Cette précieuse collection forme aujourd'hui 53 volumes in-folio : janvier, 2 volumes; février, 3; mars, 3; avril, 3; mai, 8; juin, 7; juillet, 7; août, 6; septembre, 8; octobre, 6. On joint ordinairement à cet ouvrage *Martyrologium Usuardi*, 1 vol. in-folio, et *Acta Sanctorum Bollandiana apologeticis libris vindicata*. Les Vénitiens ont réimprimé successivement les 42 premiers volumes de cet ouvrage jusqu'au 15 septembre; mais cette édition est très inférieure à celle des Pays-Bas.

BOLEYN. *Voyez* BOULEN.

* BOLLIOUD-MERMET (LOUIS), né à Lyon, le 13 février 1709, fut long-temps secrétaire de l'académie de cette ville, et mourut en 1793. Sa famille était distinguée dans la magistrature. On a de lui : | *De la corruption du goût dans la musique française*, 1743, in-12; | *De la bibliomanie*, 1761, in-8°; | *Discours sur l'Emulation*, 1763, in-8°; | *Essai sur la Lecture*, 1765, in-8° : ces ouvrages sont anonymes; | *Rénovation des vœux littéraires*, discours prononcé pour la cinquantaine de sa réception à l'académie de Lyon. Il a laissé en manuscrit une histoire de cette société littéraire.

* BOLOGNA (ANTOINE), né à Palerme, et mort en 1633, fut vicaire-général de Sicile : on a de lui un *Traité des immunités ecclésiastiques*, et un autre sur *la Division du royaume de Sicile*.

BOLOGNE (JEAN de), né à Douai vers 1524, disciple de Michel-Ange, orna la place de Florence d'un beau groupe, représentant l'enlèvement d'une Sabine. On avait de lui en France le *Cheval de Henri le Grand*, qu'on voyait sur le Pont-Neuf à Paris, et qui a été détruit pendant la révolution. Ce monument a été rétabli en 1819 par Bozio. Bologne mourut à Florence, âgé de 84 ans.

* BOLOGNE (PIERRE de), secrétaire du roi, né à la Martinique en 1706, mort à Paris en 1799. Il a laissé : | des *Odes sacrées*, qui manquent de force et d'enthousiasme, qualités cependant nécessaires au

genre lyrique, mais elles sont remplacées autant qu'elles peuvent l'être par la pureté, l'élégance, l'harmonie, le naturel et l'aisance de la versification. | *Amusemens d'un septuagénaire*, ou contes, anecdotes, bons mots, naïvetés mises en vers, 1786, in-8°.

BOLOGNÈSE (Le). *Voyez* GRIMALDI et JEAN de CASTEL.

* BOLOGNINI (Louis), jurisconsulte, né à Bologne en 1447, remplit plusieurs charges importantes auprès d'Innocent VIII, son parent, et fut successivement conseiller de Charles VIII, roi de France, et de Louis Sforce, duc de Milan, juge et podestat à Florence, sénateur de Rome et avocat consistorial nommé par Alexandre VI. Ce pape l'envoya en ambassade auprès du roi Louis XII. Il fut après Politien, un des premiers jurisconsultes qui entreprirent de corriger le texte des *Pandectes*. Ses principaux ouvrages sont | *Epistolæ decretales Gregorii IX suæ integritati restitutæ, cum notis*, etc., Francfort, 1590. | *Collectio florum in jus canonicum*, Bologne, 1496, in-fol. | *Consilia*, Bologne, 1499. | *De quatuor singularitatibus in Gallia repertis*, mélange de prose et de vers qu'il adressa à Symphorien Champier, qui l'a inséré dans son livre *De triplici disciplina*, Lyon, 1508, in-8°. Les quatre merveilles que Bolognini avait admirées en France pendant son ambassade, sont la bibliothèque royale de Blois, l'heureux état du royaume, la ville de Lyon et celle de Blois. Il mourut le 19 juillet 1508.

BOLSEC (Jérome-Hermès), de Paris, aumônier de la duchesse de Ferrare et médecin à Lyon, fut d'abord carme; mais ayant laissé entrevoir un penchant pour les nouvelles erreurs, il essuya quelques reproches, qui bien loin de lui ouvrir les yeux, furent le prétexte de son apostasie. Il suivit ensuite Calvin à Genève; mais s'étant brouillé avec lui, il rentra dans le sein de l'Eglise. Nous avons de lui *Vie de Calvin*, Paris, 1577, et *de Bèze*, Paris, 1582; l'une et l'autre in-8°. Il y a bien des choses intéressantes, mais dont les prétendus réformés ont été fort mécontens. Bolsec prenait les titres de théologien et de médecin; il n'était ni l'un ni l'autre dans un degré supérieur. Il vivait encore en 1580.

BOLSWERD (Scheldt ou SCHELTE), né à Bolswerd en Frise, a beaucoup gravé au burin, d'après les ouvrages de Rubens, Van-Dyck et Jordans, et a parfaitement rendu la touche de ces grands maîtres. — Boëce BOLSWERD, son frère, excellent graveur, n'a pourtant pas égalé Scheldt. — Leur père était Adam Bolswerd, qu'on place mal à propos parmi les graveurs.

* BOLTINE (Jean-Nikititsch), général-major, membre de l'académie russe, né en 1735 à Saint-Pétersbourg, mort dans la même ville le 6 octobre 1792, a donné | *Chorographie des eaux minérales de Sarepta*, 1782; | *Remarques sur la grande histoire de Russie de Leclerc* (1787), Saint-Pétersbourg, 1788, 2 vol. in-4°, traduites en français. Il publia *Remarques sur le tableau historique de la vie de Rurick*, composées par Catherine II, Pétersbourg, 1792, et laissa en manuscrit, | *une traduction de l'Encyclopédie* jusqu'à la lettre K; | la lettre A d'un *dictionnaire raisonné Slavo-Russe*; et des *Notes* explicatives des anciennes chroniques.

* BOLTON (Edmond), antiquaire anglais du 17e siècle, dont on a : | *Néron César* ou *la Monarchie corrompue*, Londres, 1624, ouvrage curieux pour l'histoire du commerce à cette époque; | *Vie de Henri II*; | et un ouvrage sur les antiquités de Londres, intitulé *Vindiciæ Britannicæ*, resté manuscrit.

* BOLTON (Robert), théologien anglais de la secte des puritains, et professeur d'histoire naturelle à Oxford, né en 1571, mort en 1631, se rendit célèbre par son érudition et son talent pour parler en public. Il a laissé plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue un *Traité du bonheur*, souvent réimprimé; et un *Traité sur les quatre dernières fins de l'homme*, qui eut aussi plusieurs éditions. — Il ne faut pas le confondre avec un autre théologien anglican du même nom et prénom, mort en 1763, qui a publié un bon *Traité de l'emploi du temps*, 1750, et autres ouvrages.

* BOLTS (Guillaume), né en Hollande vers 1740, passa en Angleterre à l'âge de quinze ans, et partit pour Lisbonne, où il se trouva lors du tremblement de terre de 1755. Peu de temps après, il se rendit dans les établissemens du Bengale de la compagnie anglaise des Indes orientales, et fut nommé, en 1765, membre du conseil des revenus de la province de Benarès, qui venait d'être cédée à la compagnie. Son activité lui fit découvrir plusieurs articles de commerce qui jusqu'alors avaient été négligés. La province fut

rendue au rajah; il quitta le service de la compagnie, et se livra avec le plus grand succès à ses propres affaires. Etabli à Calcutta, il fut nommé un des *alderman* du seul tribunal anglais existant alors dans le Bengale. Ses succès lui firent des ennemis; l'autorité, excitée, dit-on, par des marchands, l'accusa d'avoir l'intention de soustraire l'Inde à la domination britannique. Conduit prisonnier en Angleterre, il intenta aux membres du gouvernement du Bengale une action pour emprisonnement illégal, et publia pour sa défense son livre intitulé : *Considerations on India affairs*, 2 vol. in-4°. Cette lutte inégale, qui dura sept ans, absorba sa fortune, évaluée à 94,000 livres sterl.; mais ce fut alors que l'impératrice d'Autriche le nomma colonel, et lui donna des pouvoirs sur tous ses établissements projetés dans les Indes orientales. Il en forma en effet six sur les côtes de Malabar et de Coromandel, à Car-Nicobar et Rio de la Goa, sur la côte sud-est de l'Afrique (Makintosh, tom. 1, lettre 37). La mort de Marie-Thérèse renversa encore ses espérances, et il fut, sous l'empereur Joseph, dépouillé de tous ses pouvoirs. Doué d'un esprit pénétrant et capable de la plus opiniâtre application, il avait fait une étude particulière des langues orientales, et parlait les principales langues anciennes et modernes. Deux fois possesseur de grandes richesses, il tenta de nouveau la fortune en créant un établissement près de Paris. La guerre avec l'Angleterre vint encore détruire ses espérances. Il mourut pauvre à Paris, le 28 avril 1808. Son *Etat civil, politique et commerçant du Bengale*, a été traduit en français par Demeunier, la Haye (Paris), 1775, 2 vol. in-8°, fig.

BOLYNGBROKE (Henri Saint-Jean, lord vicomte de), secrétaire d'état sous la reine Anne, eut beaucoup de part aux affaires et aux révolutions arrivées dans les dernières années du règne de cette princesse. Il était né en 1672 à Battersea, dans le comté de Surry. Membre de la chambre des Communes, il frappa tous les esprits par son éloquence et par la profondeur de ses vues, et devint, en 1704, secrétaire de la guerre et de la marine. Renversé du ministère par le parti des *Whigs* en 1708, il passa deux années dans la retraite et l'étude; en 1710, il fut nommé secrétaire-d'état, et eut le département des affaires étrangères. La paix d'Utrecht signée en 1713 est le plus glorieux de ses travaux. Il avait été envoyé à Paris, pour consommer la négociation de la paix entre l'Angleterre et la France. Après la mort de la reine Anne, Bolyngbroke se retira de la cour, partageant son temps entre l'étude et les plaisirs. Cependant comme il craignait de succomber aux poursuites de ses ennemis qui l'avaient fait exclure du parlement, il passa en France, où il se choisit une habitation charmante à une lieue d'Orléans. Dans l'espoir de mettre un frein aux écarts de sa jeunesse, on lui avait fait épouser en 1700, une riche héritière, dont il ne tarda pas à se séparer. Il se remaria avec mademoiselle de Villette, nièce de madame de Maintenon, ce qui ne l'empêcha pas de repasser en Angleterre, où il fut bien accueilli. Son caractère était emporté; mais sa conversation était intéressante et assaisonnée de bons mots. Sa conduite politique changea plus d'une fois, et M. de Lally-Tolendal l'a peint sous des traits peu honorables. Il mourut sans enfans à Battersea, patrimoine de ses ancêtres, le 25 novembre 1751, âgé de 79 ans. On a de lui un grand nombre d'*ouvrages de politique*, *des Mémoires*, *des Lettres*, etc. On y découvre des connaissances historiques, une éloquence mâle et républicaine; mais on lui reproche de l'obscurité, du verbiage, des jugemens faux et des pensées mal rendues. La passion l'entraîne quelquefois trop loin, comme quand il dit dans ses lettres sur l'histoire, que *le gouvernement de son pays est composé d'un roi sans éclat, de nobles sans indépendance, et de communes sans liberté*. Son ambition était de dire des choses extraordinaires et paradoxales, et de se distinguer par la singularité de ses opinions, en quoi il a non-seulement nui au succès de ses écrits, mais ébranlé encore les maximes qui devaient diriger sa conduite personnelle. « De tels novateurs, dit un sage critique, » retardent plus qu'ils ne hâtent les progrès des sciences. La nouveauté de leurs » maximes et leur singularité peuvent » être plus agréables à certain ordre de » lecteurs, que les maximes anciennes » qui pour être connues et triviales, n'en » sont pas moins les seules qui soient » vraies. On convient que les novateurs » ont d'abord un très grand succès; mais » à la longue on vient à reconnaître et à » mépriser leurs erreurs. Ils voient eux-» mêmes, mais trop tard, qu'ils se sont » livrés à des recherches purement spé-» culatives, et souvent chimériques; ils

» sentent, mais sans qu'ils aient la liberté » de se corriger, que pendant qu'ils se » sont abandonnés à l'art perfide de dou» ter, ils ont perdu tout principe assuré » qui eût pu contribuer à établir la cer» titude et la solidité de leur conduite pri» vée. » M. Mallet donna en 1754, une édition des différens ouvrages de Bolyngbroke en 5 vol. in-4°, et en 9 vol. in-8°. Ses *Lettres sur l'histoire*, 3 vol. in-12, et ses *Mémoires*, 3 volumes in-8°, ont été traduits en français. Maurice, prince d'Isenbourg, a traduit son traité *sur l'exil*, où il y a de bonnes choses que l'auteur n'a pas eu le courage de réaliser, ayant presque toujours substitué aux leçons qu'il y donne l'humeur que lui inspirait sa situation. On a publié sous son nom un *Examen important de la religion chrétienne*, in-8°, écrit violent contre le christianisme. Quoique milord Bolyngbroke fût incrédule, c'est à tort qu'on a voulu déshonorer sa mémoire en lui attribuant un pareil livre; on sait aujourd'hui qu'il doit son existence à Voltaire.

BOLZANI. *Voyez* PIERIUS VALERIANUS.

BOMARE. *Voyez* VALMONT.

* BOMBARDINI (ANTOINE), noble padouan, né en 1666, obtint dès l'âge de vingt-cinq ans, la chaire de droit canonique dans l'université de sa patrie, puis celle de droit criminel. Il fut nommé à celle de droit civil, en 1725, et mourut subitement l'année suivante. Il a laissé la première partie d'un ouvrage qui devait en avoir deux, et qui a paru sous ce titre : *De carcere et antiquo ejus usu ad hæc usquè tempora deducto tractatus in duas partes distributus, quarum altera historiam carceris, altera praxim complectitur, pars prima*, Padoue, 1713, in-8°.

* BOMBART (l'abbé de), mort à Paris en 1777 a publié un *éloge* de Stanislas, roi de Pologne, et un autre de Marca, archevêque de Paris.

BOMBELLES. *Voyez* BONBELLES.

*BOMBELLES (MARC-MARIE, marquis de), maréchal-de-camp, puis évêque d'Amiens et premier aumônier de Mme la duchesse de Berry, naquit à Bitche en Lorraine, le 8 octobre 1744, d'une noble et ancienne famille. Entré jeune au service, il devint capitaine dans le régiment de hussards de Bercheny, et fut ensuite ambassadeur en Portugal et à Venise. Il était décoré des ordres de Saint-Louis et de Saint-Lazare. Lors de la révolution, il refusa le serment exigé de tous les fonctionnaires publics, par l'Assemblée nationale et passa à l'étranger. Il fut chargé de plusieurs négociations pour les intérêts du roi, et fit avec distinction toutes les campagnes de l'armée de Condé. Après le licenciement de ce corps, il vécut paisiblement en Allemagne, prit l'habit ecclésiastique vers 1804, après la mort de son épouse, Mlle de Mackau, fille de la baronne de Mackau, sous-gouvernante des enfans de France. Le roi de Prusse lui donna un canonicat de Breslau, puis une prévôté qui lui donnait le titre de prélat. Il ne rentra en France qu'en 1814, fut nommé premier aumônier de Mme la duchesse de Berry en 1816, et l'année suivante évêque d'Amiens. Pendant le peu de temps qu'il a gouverné ce diocèse, il a rempli avec zèle tous les devoirs de l'épiscopat. Il est mort en 1821, après une longue maladie. Bon, bienveillant, affable, il joignait les qualités d'un digne ministre de l'Eglise, aux nobles sentimens d'un serviteur du roi. Il publia en 1799 un bon ouvrage intitulé *la France avant et depuis la révolution*.

BOMBERG (DANIEL), célèbre imprimeur en caractères hébreux, né à Anvers et établi à Venise, mort en 1649, se fit un nom par ses éditions hébraïques de la Bible et des rabbins. Il ruina son fonds, qui était considérable, pour ces grands ouvrages. Il entretenait près d'une centaine de Juifs, pour les corriger ou les traduire. Quelques-unes de ces Bibles sont également estimées par les Juifs et par les chrétiens. La première parut en 1517; elle porte le nom de son éditeur, *Félix Præenni* : c'est la moins exacte. La seconde fut publiée en 1526. On y joignit les points des Masorètes, les Commentaires de divers rabbins et une préface du R. Jacob Ben-Chajim. En 1548, le même Bomberg imprima la Bible in-fol. de ce dernier rabbin; c'est la meilleure et la plus parfaite de toutes. Elle est distinguée de la première Bible du même éditeur, en ce qu'elle contient le Commentaire de David Kimchi sur les Chroniques ou Paralipomènes, qui n'est pas dans l'autre. C'est à lui qu'on doit l'édition du *Talmud*, en 11 vol. in-fol. Il l'imprima trois fois : chaque édition lui coûtait 100,000 écus. On assure qu'il imprima des livres pour quatre millions d'or.

* BOMBINO (PIERRE-PAUL), né vers 1575, d'abord jésuite et professeur de philosophie au collége de Rome, entra ensuite dans la congrégation des Somasques,

et mourut en 1648. On a de lui : | des *Oraisons funèbres* de Philippe III et de Marguerite d'Autriche, roi et reine d'Espagne, de Cosme II, grand-duc de Toscane, etc.; | *Vie de saint Ignace de Loyola*, Rome, 1622, en italien; | *Vie de saint Edmond*, Mantoue, 1620, etc.

BOMILCAR, général des Carthaginois et premier magistrat de la république, croyant avoir trouvé l'occasion favorable de s'emparer de la souveraine autorité, entra dans la ville et massacra tous ceux qu'il trouva sur son passage. La jeunesse de Carthage ayant marché contre les révoltés, ils se rendirent, et leur chef fut attaché à une croix, vers l'an 508 avant Jésus-Christ.

* **BOMMEL** (Henri), né dans la Gueldre, entra dans l'ordre de St.-Jérôme, fut directeur du convent des Sachettes ou Filles de Ste.-Madeleine, à Utrecht, et mourut en 1542. Il a laissé *Bellum Ultrajectinum inter Geldriæ ducem Carolum, et Henricum Bavarum episcopum Ultrajectinum*, Marbourg, 1542, in-8°. La *Bibliotheca tigurina*, citée par Foppens, ajoute qu'il est auteur des *Lamentations de Pierre*, ou *le Nouvel Esdras;* mais Foppens croit que ce dernier ouvrage est d'un autre Bommel.

* **BOMPART** (Jean), a donné une ample description de la Provence : *Provinciæ regionis Galliæ vera descriptio*, Anvers, 1694, in-fol. Cet ouvrage eut, dans le temps, un grand succès.

* **BOMPIANO** (Ignace), jésuite, né à Frosinone en 1612, enseigna, dans le collége Romain, les belles-lettres et l'hébreu, et mourut en 1675, après avoir composé un grand nombre d'ouvrages. | *Elogia sacra et moralia*, Rome, 1651, in-12. | *Historia Pontificatûs Gregorii XIII*, Rome, 1655. | *Seneca Christianus*, Rome 1658. | *Prolusiones rhetoricæ et orationes*, Rome, 1662. | *Modi varii et elegantes loquendi latine*, Rome, 1662. | *Historia rerum christianarum ab ortu Christi*, Rome, 1665. | Les *Oraisons funèbres de Philippe IV*, roi d'Espagne, et d'*Anne d'Autriche*, reine de France, en latin, Rome, 1666. | *Orationes de principibus*, Rome, 1669, in-24.

BON DE SAINT-HILAIRE (François-Xavier), premier président honoraire de la chambre-des-comptes de Montpellier, joignit aux connaissances d'un magistrat celles d'un homme de lettres. L'académie des inscriptions, et les sociétés royales de Londres et de Montpellier, instruites de son mérite, lui accordèrent une place dans leur corps. Ce savant, né en 1678, mourut en 1761, après avoir publié quelques ouvrages. | *Mémoires sur les Marrons-d'Inde*, in-12; | *Dissertation sur l'utilité de la soie des araignées*, ouvrage qui a été traduit en italien, en latin, et en chinois.

* **BON** (Florent), jésuite au collége de Reims, a publié, en gardant l'anonyme, un recueil des vers qu'il avait composés à l'occasion de la prise de la Rochelle par Louis XIII, intitulé *les Triomphes de Louis le Juste en la réduction des Rochelois et des autres rebelles de son royaume*, Reims, 1629, in-4°. Suivant Goujet, « il y a du feu et du génie dans quelques-unes des pièces qui composent ce volume; mais le poète ne se soutient pas toujours, et il est quelquefois languissant. »

* **BON** (L.—A.) général de division, naquit à Romans le 25 octobre 1758, et entra, en 1775, dans le régiment de Bourbon, infanterie, avec lequel il passa aux colonies. De retour en France, après huit ans de service, il se retira dans ses foyers. Lorsque la formation des bataillons de volontaires eut lieu, Bon fut choisi par un d'eux pour le commander et le conduisit aux Pyrénées orientales où il fit les campagnes de 1792, 1793 et 1794. Employé comme adjudant-général chef de brigade, dans le corps que commandait le général Lemoine, il mérita par sa belle conduite au siége de Bellegarde le grade de général de brigade; il passa à l'armée d'Italie, combattit à Saint-Georges, à la Favorite, à la Tenca, et se couvrit de gloire au pont d'Arcole où il fut blessé. Le 16 mars suivant, il assura le passage du *Tagliamento*, et contribua, le 22, à la défaite de l'avant-garde ennemie. Il fut ensuite nommé commandant de la huitième division militaire, puis général de division. Bon se distingua encore dans la campagne d'Egypte, obtint divers succès sur les Mamelucks, et entra dans la ville du Caire à la tête de sa division. Il contribua à la prise d'El-Arich, enleva Gaza, força Jaffa, et trouva la mort le 10 mai 1799, devant Saint-Jean-d'Acre. Quatorze ans après, l'empereur visitant l'école militaire de Saint-Germain, demanda le nom d'un des élèves qu'il passait en revue. C'était le fils du général Bon. « Où est votre mère? » dit Napoléon. — Elle est à Paris à un » quatrième étage, où elle meurt de faim, » répondit le jeune homme. » Cet oubli fut réparé à l'instant même; la veuve du

général Bon reçut une dotation, et le fils fut créé baron de l'empire avec une autre dotation.

BONA (Jean), né à Mondovi en Piémont l'an 1609, général des feuillans en 1651, fut honoré de la pourpre, en 1669, par Clément IX. Après la mort de ce pontife, bien des gens le désignèrent pour son successeur, ce qui donna lieu à cette mauvaise pasquinade : *Papa Bona sarebbe un solecismo.* Le Père Daugières répondit à Pasquin par l'épigramme suivante :

Grammaticæ leges plerumque Ecclesia spernit :
Fors erit ut liceat dicere Papa Bona.
Vana solæcismi ne te conturbet imago,
Esset Papa bonus, si Bona Papa foret.

Bona, digne de la tiare, ne l'eut pourtant pas. Il mourut à Rome en 1674, dans sa 65e année. Il joignit à une profonde érudition, à une connaissance vaste de l'antiquité sacrée et ecclésiastique, une piété tendre et éclairée. On a de lui plusieurs écrits, recueillis à Turin en 1747-1753, 4 vol. in-fol. Les principaux sont, | *De rebus liturgicis*, plein de recherches curieuses et intéressantes sur les rites, les prières et les cérémonies de la messe. | *Manuductio ad cœlum*, traduit en français en 1771. | *Horologium asceticum;* | *De principiis vitæ Christianæ*, traduit en français par le président Cousin et par l'abbé Goujet. | *Psallentis Ecclesiæ harmonia.* | *De sacra Psalmodia*, et plusieurs autres bons ouvrages de piété, qui vont également à l'esprit et au cœur. Ses Œuvres complètes (*Opera omnia*) ont été publiées à Turin, avec des notes de Robert Sala. Le cardinal Bona était en commerce de lettres avec la plupart des savans de l'Europe. Ses *Lettres*, et celles qui lui ont été adressées, ont été imprimées à Lucques, 1759, in-4°. Quelques-unes de ses liaisons peuvent n'avoir pas répondu à la pureté de ses vues : quelques partisans des nouveautés théologiques ont paru avoir dans quelques occasions surpris sa confiance. Le P. Bertole a écrit sa vie en latin, et l'abbé Dufuet en a donné une traduction française, 1682, in-12.

* **BONA** (Jean de), médecin du 18e siècle, né à Vérone, fut docteur en philosophie et professeur à l'université de Padoue, et se fit connaître par les ouvrages suivants : | *Historiæ aliquot curationum, mercurio sublimato corrodente perfectarum*, Vérone, 1758, in-4° ; | *Tractatus de scorbuto*, Vérone, 1761, in-4° ; | *Dell' uso e dell' abuso del caffè, dissertazione storico physico-medica*, Venise, 1761 ; | *Observationes medicæ ad praxim in noscomio ostendendam anno 1765*, Pavie, 1766.

BONACINA (Martin), canoniste de Milan, mort en 1631, est auteur d'une *Théologie morale*, (dont Goffart, docteur en théologie à Louvain, a donné un *Compendium* par ordre alphabétique), d'un *Traité de l'élection des papes*, et d'un autre *des Bénéfices*. Ces différens ouvrages ont été imprimés à Venise en 1754, 3 vol. in-folio.

BONAERT (Nicolas), né à Bruxelles en 1563, entra chez les jésuites, enseigna la philosophie à Douai, et la théologie à Louvain. Ayant passé en Espagne, il mourut à Valladolid le 9 mars 1610. C'était un homme d'un grand génie et d'un grand savoir. Il avait conçu le dessein de plusieurs ouvrages, et en a laissé quelques-uns, parmi lesquels on distingue un traité contre le *Mare liberum* de Grotius ; il l'avait intitulé *Mare non liberum, sive demonstratio juris Lusitanici ad Oceanum et commercium Indicum.* Cet ouvrage est resté en manuscrit, l'auteur n'ayant pas eu le temps de l'achever.

* **BONAIR** (Henri STUARD, sieur de), historiographe du roi et un des vingt-cinq gentilshommes de la garde écossaise, publia, dans le 17e siècle, plusieurs ouvrages historiques. | *Sommaire royal de l'histoire de France*, Paris, 1676, in-12, réimprimé en 1678 et 1682, trad. du *Florus franciscus* du Père Berthault. | *Un Panégyrique par M. le duc de Beaufort*, Paris, 1649, in-4°. | *Les trophées et les disgrâces des princes de la maison de Vendôme*, manuscrit dont il existe plusieurs copies.

* **BONAL** (François de), né en 1734, au château de Bonal, dans le diocèse d'Agen, devint successivement chanoine et grand-vicaire à Châlons-sur-Saône, directeur-général des carmélites, et fut nommé en 1776 au siége épiscopal de Clermont. Parmi les mandemens célèbres émanés de lui, on distingua le dernier qui parut en janvier 1789, dans lequel ce digne prélat s'élevait contre la licence de la presse et annonçait les malheurs qui étaient sur le point de fondre sur le pays. Il déploya un grand caractère à l'assemblée des états-généraux, dont il était membre, notamment dans la journée du 13 avril 1790, où il fut déclaré qu'on ne reconnaîtrait plus de religion dominante. Le 9 juillet de la même année, Bonal fit

entendre ces paroles à l'occasion du serment à la constitution civile du clergé : « Ici, Messieurs, en me rappelant tout ce » que je dois rendre à César, je ne puis » me dissimuler tout ce que je dois rendre à Dieu ! Oui ; dans tout ce qui concerne les objets civils, politiques et temporels, je me croirai fondé à jurer de » maintenir la constitution. Mais une loi, » supérieure à toutes les lois humaines me » dit de professer hautement que je ne » puis comprendre, dans le serment civique, les objets qui dépendent essentiellement de la puissance spirituelle ; que » toute feinte à cet égard serait un crime, » que toute apparence qui pourrait la faire » présumer serait un scandale de ma part. » On se souvient encore de la réponse que fit Bonal à Target, envoyé par Mirabeau dans la chambre du clergé pour en déterminer les membres à se réunir au tiers-état, *au nom du Dieu de paix*. « Le Dieu » de paix est aussi le Dieu de l'ordre et de » la justice. « Louis XVI lui ayant écrit de sa prison du Temple une lettre qui a été insérée au Moniteur du 6 décembre 1792, pour connaître s'il lui était permis de faire sa communion pascale, l'évêque de Clermont, après avoir consulté plusieurs prélats distingués par leurs lumières, l'engagea à la différer. Il souffrit beaucoup pour la cause de la religion, et s'étant vu contraint de s'expatrier, il se rendit en Angleterre, où il mourut vers 1800. On trouve d'intéressans détails sur la vie de ce vertueux évêque dans les *Mémoires pour servir à l'histoire de la persécution française,* recueillis par l'abbé d'Hesmivy d'Auribeau, d'après les ordres de Pie VI.

BONAMICI. *Voyez* BUONAMICI.

BONAMY (Pierre-Nicolas), né à Louvre en Parisis, sous-bibliothécaire de Saint-Victor, puis historiographe et bibliothécaire de la ville de Paris, mourut en cette capitale en 1770, à 76 ans. C'était un homme plein de candeur et de probité, sincèrement attaché à la religion, parce que son cœur ne lui fournissait aucun motif de ne la pas aimer. L'académie des inscriptions le comptait au nombre de ses membres. Il a enrichi les Mémoires de cette compagnie de plusieurs Dissertations, parmi lesquelles on distingue surtout celles qui sont relatives à l'introduction de la langue latine dans les Gaules, à la langue tudesque et aux plus anciens monumens de la langue française. Une érudition variée et choisie, une diction simple, mais correcte, une critique solide et judicieuse, caractérisent les morceaux sortis de sa plume. Chargé depuis 1749 de la rédaction du *journal de Verdun*, depuis 1749 à 1770, il en écarta tout ce qui pouvait porter atteinte aux mœurs et à la religion ; mais le désir de ménager l'amour-propre des auteurs a souvent dérogé à la justesse et à la sage sévérité de sa critique.

* BONAMY (François), médecin distingué et botaniste, né à Nantes en 1710, fut un des fondateurs de la société d'agriculture de Bretagne, la première qui ait existé en France, et mourut en 1786. Il a publié deux ouvrages qui lui font le plus grand honneur et qu'on consulte encore aujourd'hui avec fruit. Ces ouvrages sont : *Floræ Nannetensis prodromus ; Addenda ad Floræ Nannetensis prodromum.* L'auteur y donne un catalogue assez exact et méthodique des plantes qui se trouvent dans les environs de Nantes, et y décrit près de soixante espèces de plantes qui n'avaient pas encore été trouvées. C'est le premier ouvrage de ce genre fait en Bretagne. Bonamy fut aidé dans ses recherches par le frère Louis, capucin de Nantes, qui était très-instruit en botanique.

BONANNI ou BUONANI (Jacques), noble de Syracuse en Sicile, et duc de Mont-Albano, mort en 1636, publia en 1624, in-4°, les Antiquités de sa patrie, sous le titre de *Syracusa illustrata,* que don François Bonanni, duc de Mont-Albano, fit réimprimer magnifiquement à Palerme en 1717, en 2 vol. in-fol. Cet ouvrage est recherché par les amateurs d'antiquités.

BONANNI (Philippe), savant jésuite, mort à Rome en 1725, à 87 ans, après avoir rempli avec distinction différens emplois dans son ordre. Il a laissé plusieurs ouvrages de divers genres, dont la plupart sont sur l'*histoire naturelle,* pour laquelle il avait un goût dominant. Il fut chargé en 1698, de mettre en ordre le célèbre cabinet du Père Kircher, dépendant du collége Romain, et il continua d'y donner ses soins jusqu'à sa mort, uniquement occupé à l'embellir et à l'augmenter. Ses principaux ouvrages sont | *Recreatio mentis et oculi in observatione animalium testaceorum,* Rome, 1684, in-4°, avec près de 500 fig. Bonanni avait d'abord composé ce livre en italien, et il fut imprimé en cette langue en 1681, in-4°. L'auteur le traduisit en latin, en faveur des étrangers. | *Histoire de l'église du Vatican, avec les plans anciens et nouveaux*, Rome, 1696, in-fol.

en latin, | *Recueil des Médailles des papes depuis Martin V jusqu'à Innocent XII*, Rome, 1699, 2 vol. in-fol. en latin. | *Catalogue des Ordres tant religieux que militaires et de chevalerie, avec des figures qui représentent leurs habillemens*, en latin et en italien, Rome, 1706, 1707, 1710 et 1711, 4 vol. in-4°. Les figures surtout rendent ce dernier ouvrage très intéressant, et le font rechercher. | *Observationes circa viventia*, Rome, 1691, in-4°. | *Musæum Collegii Romani*, Rome, 1709, in-fol. | Un *Traité des Vernis*, traduit de l'italien, Paris, 1723, in-12. | *Gabinetto armonico*, 1723, in-4°. « C'était, dit un » homme particulièrement instruit de son » mérite, un de ces savans modestes et » laborieux qui n'attachent à leurs tra» vaux d'autre prix que celui de l'utilité » et de la vérité. Le plaisir d'avoir fait une » découverte, d'avoir débrouillé quelque » obscurité historique ou physique le dé» dommageait amplement de ses peines. » Il avait des rapports marqués avec le » célèbre Kircher, dont les ouvrages lui » avaient été fort utiles : venu plus » tard que lui, il a pu se garantir de quel» ques erreurs qui, dans le siècle de Kir» cher, n'ont pu être évitées par les sa» vans même les plus distingués. »

* **BONAPARTE** ou **BUONAPARTE** (NAPOLÉON), empereur des Français, naquit le 15 août 1769, à Ajaccio, dans la Corse, de Charles Bonaparte et de Letizia Ramolino, issus l'un et l'autre de famille patricienne. Son père, dont les ancêtres étaient originaires de San-Miniato en Toscane, était assesseur au tribunal d'Ajaccio, et il fut choisi en 1776, pour représenter la noblesse de la Corse, dans la députation que cette île envoya au roi de France. Sa mère remarquable par sa beauté, donna le jour à huit enfans dont Napoléon était le second, et qui presque tous ont porté le sceptre. Des goûts sérieux, une maturité précoce et une grande activité distinguèrent l'enfance du jeune Bonaparte, et firent pressentir en lui de bonne heure l'homme appelé aux grandes choses. Ses parens voyant que ses dispositions et ses habitudes le portaient vers les sciences exactes, employèrent le crédit du comte de Marbeuf, gouverneur de la Corse, pour lui obtenir une place à l'école militaire de Brienne, où il fut admis en 1777. Là se développèrent ses goûts d'étude et de réflexion. Indifférent aux connaissances purement littéraires et aux arts d'agrément, il porta toute l'activité de son intelligence sur les mathématiques, la géographie et l'histoire. La lecture de Plutarque devint un de ses délassemens favoris. Isolé de ses camarades dont il dédaignait les amusemens, et seul avec l'historien de Chéronée, il se plaisait à entretenir son imagination de ces expéditions gigantesques de l'antiquité que lui seul a eu le pouvoir de reproduire dans les temps modernes. Ses maîtres comme ses condisciples remarquaient ses goûts solitaires et ses rêveuses préoccupations, et tandis que les uns y voyaient peut-être la preuve d'un caractère bizarre et sauvage, d'autres y reconnaissaient l'indice d'un puissant génie et d'une intelligence supérieure à tout ce qui l'entourait. Léguile, un de ses professeurs, rendant compte de la conduite du jeune Napoléon, traçait sur une note ces lignes prophétiques : « Corse de nation et de caractère, il ira » loin, si les circonstances le favorisent. » Quelques mots qui lui échappèrent à différentes époques de sa jeunesse révélaient en lui cette trempe énergique de l'âme qui produit les grandes actions et les grands crimes. Entendant un jour une dame dire en parlant de Turenne : « Oui » c'était un grand homme, mais je l'ai» merais mieux, s'il n'eût pas brûlé le Pa» latinat. » Qu'importe, répondit vivement Napoléon, si cet incendie était nécessaire à ses desseins? Bonaparte ayant passé en 1784, de l'école militaire de Brienne à celle de Paris, y soutint des examens brillans qui le firent nommer en 1785, lieutenant en second au régiment d'artillerie de la Fère (4me régiment). Lorsque la révolution éclata, il évita d'abord de se prononcer, et attendit que la marche des événemens lui eût fait connaître de quel côté se trouvaient les chances les plus favorables à sa fortune. « Il » faudra voir, dit-il un jour au capitaine » de sa compagnie ; d'ailleurs les révolu» tions sont un bon temps pour les mili» taires qui ont de l'esprit et du courage. » Les rapides succès des réformateurs eurent bientôt fixé ses doutes. Sous-lieutenant et sans fortune, son ambition le jeta dans le parti qui devait triompher, et il se déclara pour la révolution. Un congé lui ayant été accordé vers 1790, il se rendit dans son pays natal qui à cette époque était déchiré par des factions. Paoli fut chargé par le gouvernement de pacifier cette île, dont il avait défendu l'indépendance, et reçut le commandement de la 23me division militaire, avec le titre de

lieutenant-général au service de France. Bonaparte dont la famille était liée à Paoli par d'anciennes relations d'amitié, fut nommé commandant provisoire d'un bataillon de gardes nationales soldées, qu'on avait levées en Corse pour le maintien de la tranquillité publique. Ayant été obligé d'employer la force contre les habitans d'Ajaccio, soulevés par Péraldi, chef du parti anti-français, sa conduite fut présentée sous un jour défavorable au gouvernement, et le jeune commandant vint se justifier à Paris, où il fut surpris par la terrible journée du 10 août. Les horreurs dont il fut témoin, et qu'il jugea sans doute d'après le principe machiavélique que nous avons rapporté plus haut, ne le détachèrent point du parti révolutionnaire. Bonaparte, de retour en Corse, rompit d'une manière éclatante avec Paoli, qui à la suite d'intrigues nouées avec l'Angleterre, leva l'étendard de la révolte. La guerre s'alluma; une expédition dirigée par les représentans du peuple Salicetti, et Lacombe Saint-Michel, fut repoussée; les insurgés d'abord triomphans proscrivirent les partisans de la France; la famille Bonaparte forcée de s'expatrier, vint se fixer dans les environs de Toulon, et Napoléon rejoignit à Nice son régiment avec le grade de capitaine. C'est en cette qualité, qu'il fut bientôt employé dans l'armée de Kellermann qui faisait le siége de Lyon, d'où il fut envoyé à Toulon, qu'assiégeait une armée républicaine chargée par le comité de salut public d'enlever aux Anglais cette ville que la trahison leur avait livrée. C'est devant cette place qu'il fut nommé par Albitte, Salicetti et Barras, chef de bataillon commandant l'artillerie de siége, en remplacement du général Dutheil, retenu au lit, par une maladie grave. Bonaparte avait promis de forcer la ville à se rendre, et l'événement justifia sa confiance. Le 19 décembre 1793, Toulon redevint français, et ce jour là même, Bonaparte reçut en récompense du service signalé qu'il venait de rendre à la république, le titre de général de brigade commandant l'artillerie de l'armée d'Italie. Dès lors ses talens en se développant sur un plus brillant théâtre commencèrent à fixer l'attention publique, et par ses brillantes qualités il exerça sur toutes les personnes qui l'entouraient un irrésistible ascendant. Cependant chargé d'une expédition contre la Corse, il y échoua complètement. La révolution du 9 thermidor faillit arrêter l'essor de sa fortune; ses liaisons avec Robespierre jeune le firent arrêter à Nice, comme terroriste. Mais on s'aperçut bientôt du vide que son absence laissait dans l'armée d'Italie et Bonaparte après quinze jours de détention fut rendu à la liberté. La prise d'Oneille, celle du col de Tende, et le combat del Caïro, qui suivirent son retour au milieu de ses compagnons d'armes prouvèrent que l'estime qu'on accordait à ses talens n'était pas exagérée. Les contrariétés que lui suscita la jalousie du député Aubry président du comité militaire, l'empêchèrent de poursuivre le cours de ses succès. Pour faire échouer sa réputation naissante, on voulut l'envoyer combattre dans l'ouest : mais Bonaparte refusa cette mission; il repoussa également l'offre qu'on lui fit du commandement d'une brigade dans la ligne, et parut préférer à un déplacement humiliant, l'obscurité de la vie solitaire. On dit même qu'il conçut le projet d'aller offrir ses services au sultan. Les événemens de vendémiaire qui survinrent réveillèrent toutes ses espérances de fortune. A cette époque les sections de Paris s'étaient révoltées contre la Convention, et l'insurrection que l'incapacité du général Menou n'avait pu réprimer devenait à chaque instant plus menaçante. Quelques représentans proposèrent d'adjoindre Bonaparte à Barras dans le commandement des troupes de la Convention. Le vainqueur de Toulon accepta ce poste, et mit en déroute l'armée des sectionnaires. Cette journée lui fit donner par ses ennemis le titre de *mitrailleur*, et lui valut quelque temps après, celui de général en chef de l'armée de l'intérieur. A peu près dans le même temps Bonaparte épousa madame de Beauharnais, dont la grâce et les manières attrayantes l'avaient séduit. Le Directoire venait d'être installé; Carnot qui en faisait partie, appela l'attention de ses collègues sur le jeune général, et le proposa pour remplacer Schérer, qui dans le commandement de l'armée d'Italie était loin de répondre aux espérances du gouvernement. Bonaparte accepta avec joie ce poste qui lui offrait un nouveau moyen de se signaler, et il partit de Paris le 21 mars 1796, avec la ferme confiance qu'il ne tarderait pas à ramener sous les drapeaux français la victoire qui paraissait s'en être éloignée. Agé de 26 ans il allait commander à d'anciens généraux, et pour faire oublier sa jeunesse, il fallait tout le prestige du succès. En rejoignant l'armée qu'il trouva

dans un état complet de dénûment, il promit à ses soldats de leur livrer les riches contrées qu'ils avaient sous leurs yeux; et l'événement justifia son assurance. L'armée combinée des Autrichiens et des Sardes, battue en cinq rencontres différentes, depuis le 11 jusqu'au 22 avril 1796, dans les combats de Montenotte, de Millesimo, de Dégo, de Vico, et de Mondovi, laissa occuper par les Français les forteresses de Coni, de Tortone, d'Alexandrie, et de la Ceva. Provera le général en chef fut pris, et le roi de Sardaigne fut obligé de signer une capitulation dans sa capitale. Maître du Piémont, Bonaparte s'avança vers la haute Italie, à la poursuite des Impériaux. L'armée française força le passage du Pô à Plaisance, et par la brillante affaire de Lodi s'assura la conquête de la Lombardie. Le général victorieux fit son entrée solennelle à Milan le 15 mai 1796. Dans le cours si rapide de ses succès, Bonaparte ne s'était pas borné à la direction des troupes sur le champ de bataille, il avait conclu des armistices, signé des traités, organisé des gouvernemens, et s'était pour ainsi dire constitué l'arbitre unique des destins de l'Italie. Ses vues politiques, et peut-être aussi quelques symptômes de ses projets ambitieux que l'on crut apercevoir dans ses actes et sa correspondance, alarmèrent le Directoire, qui résolut de lui associer Kellermann dans le commandement de l'armée d'Italie. Mais les vives réclamations de Bonaparte, appuyées par Carnot, firent abandonner ce projet. Pour assurer la conquête de la haute Italie, Napoléon songea à s'emparer de Mantoue. Au moment où il allait faire investir cette place, la Lombardie se souleva contre les Français. Irrité de voir ainsi compromis le résultat de ses premières victoires, il n'hésita pas à déployer contre les insurgés la plus grande rigueur, et des exécutions militaires frappèrent de terreur tout le Milanais. Bientôt il passe le Mincio, et chasse de l'Italie Beaulieu, qui est parvenu à jeter treize mille hommes dans Mantoue dont le général Serrurier a commencé le siége, avec cent cinquante pièces de canon enlevées à Milan. Le cabinet de Vienne regardant avec raison cette place comme la clef de l'Allemagne, envoie Wurmser la défendre à la tête de soixante mille hommes. Le général autrichien divise cette armée, dont il conduit une partie à Mantoue, tandis que vingt-cinq mille hommes commandés par Quosnadovich se dirigent sur Brescia. Bonaparte profitant de cette faute de son adversaire, abandonne le siége de Mantoue et se porte précipitamment avec toutes ses forces à la rencontre de Quosnadovich, qu'il rejette dans les gorges du Tyrol, après l'avoir complétement battu à Salo et à Lonato; puis tombant à l'improviste sur Wurmser qui le croyait occupé contre son collègue, il gagne sur lui la fameuse bataille de Castiglione où Augereau conquiert son titre de noblesse. Cette campagne, dite *des cinq jours*, coûta aux Autrichiens plus de vingt mille hommes et cinquante pièces de canon. L'armée française poursuivant Quasnadovich, obtient de nouveaux succès à Serravalle, à San-Marco, à Roveredo, et dans les gorges de Caliano. Cependant Wurmser, malgré la diligence de son adversaire, parvient à faire pénétrer du secours dans Mantoue. Bonaparte, tout en pressant le siége de cette ville, préside à la fondation des républiques cispadane et transpadane, et fait chasser les Anglais de la Corse. Bientôt il a à combattre une nouvelle armée impériale, forte de quarante-cinq mille hommes et commandée par Alvinzi. Ce général, comme son prédécesseur, divise son armée en deux corps: en quelques jours ils sont écrasés par le général français qui obtient, à Arcole, après une bataille de trois jours, un de ses plus mémorables triomphes. Wurmser poursuivi par les Français est obligé de se réfugier dans Mantoue. Alvinzi et Provera qui reparaissent avec de nouvelles forces sont mis en déroute, le premier à Rivoli, le second aux combats de Saint-Georges et de la Favorite, après lesquels il est obligé de poser les armes; et quelques jours après Wurmser lui-même se voit forcé de livrer aux Français Mantoue, le boulevard de la puissance autrichienne en Italie. — Malgré tant d'échecs essuyés en une année, la cour de Vienne voulut tenter encore une fois la fortune des armes. Jusqu'alors elle avait envoyé en Italie des forces nombreuses commandées par des chefs inhabiles; cette fois elle y envoya une faible armée dirigée par un général dont la capacité égalait le courage. Mais l'archiduc Charles, ayant à lutter contre une armée supérieure en nombre, exaltée par ses triomphes récents, et dirigée par Bonaparte, semblait n'arriver en Italie que pour compléter par un dernier échec l'humiliation de la maison d'Autriche. Bonaparte après avoir remporté sur les bords du Tagliamento, une victoire qui lui ou-

vre le Tyrol et le rend maître des états de Venise, fait reculer devant lui le prince Charles, et s'avançant jusqu'à trente lieues de Vienne, il force le cabinet autrichien à accepter la paix qui fut assurée par le traité de Campo-Formio le 17 octobre 1797. Après avoir ainsi terminé la guerre, Bonaparte songea à châtier Venise qui avait favorisé les Autrichiens et où un grand nombre de Français avaient été massacrés pendant les fêtes de Pâques, au son de la cloche qui appelait les fidèles à la prière. Les nobles prirent la fuite à son approche, le doge abdiqua, et un gouvernement démocratique fut établi sur les ruines de l'ancienne aristocratie ; révolution importante qui fut imitée à Gênes. Ainsi deux républiques s'établirent en Italie sous les auspices du guerrier, qui sans doute méditait déjà le renversement du gouvernement républicain dans son propre pays. C'était le temps où les divers partis s'agitaient en France pour s'emparer du pouvoir que le Directoire paraissait au moment de laisser échapper. Bonaparte, de l'armée d'Italie, avait encouragé au coup d'état de fructidor, dans l'espoir de le faire tourner à son profit. Mais la majorité directoriale était alors disposée à lui disputer l'autorité, et Bonaparte reconnaissant qu'il devait ajourner ses espérances, attendit patiemment un moment plus favorable. Après avoir signé à Rastadt une convention militaire relative à l'évacuation des deux armées, Napoléon revint à Paris, où sa présence excita un enthousiasme général. Le Directoire lui fit une réception solennelle et triomphante ; mais jaloux et alarmé de sa popularité, il songea aussitôt à éloigner un homme qui paraisssait avoir pour lui la nation et l'armée. On lui offrit le commandement d'une expédition destinée à agir contre l'Angleterre, et bientôt après on résolut celle d'Egypte dont le but était, dit-on, d'ouvrir au commerce européen un passage aux Indes par la mer Rouge. Bonaparte associant dans sa pensée ces deux grandes entreprises, disait dans la proclamation qu'il adressa à son armée, le 10 mai 1798 : « Soldats, vous êtes une des ailes de l'armée d'Angleterre ; vous avez fait la guerre des montagnes, des plaines, des siéges ; il vous reste à faire la guerre maritime. Le génie de la liberté qui a rendu, dès sa naissance, la république l'arbitre de l'Europe, veut qu'elle le soit des mers et des contrées les plus lointaines. » L'imagination du vainqueur de l'Italie était exaltée par cette expédition qui lui apparaissait avec une teinte de merveilleux. Il allait visiter les lieux qui avaient vu les grands conquérans de l'antiquité, et il espérait y acquérir une renommée égale à la leur. Bonaparte partit de Toulon le 19 mai 1798, entouré de l'élite des guerriers et des savans que possédait la France. L'armée se composait au moment ou la flotte mit à la voile, de 19 mille soldats, que la réunion de diverses divisions françaises porta avant le débarquement à 36 mille hommes, sans compter les marins. Le 9 juin les Français parurent devant Malte qui se rendit à eux, et le 1er juillet, ils aperçurent les minarets d'Alexandrie, qui fut emportée d'assaut le lendemain. Bonaparte après avoir laissé à Kléber le commandement de cette ville, se mit en marche vers le Caire. En quatre jours il atteignit les Mamelucks, et les battit à Ramanieh, et bientôt il remporta, à la vue des pyramides, une victoire plus brillante encore, qui lui ouvrit les portes du Caire Il chargea Desaix de suivre Mourad-Bey qui avait pris la route de la Haute-Egypte, et lui-même il rejeta Ibrahim dans les sables de la Syrie, après l'avoir battu à Salahieh. C'est au milieu de ces succès, qu'il apprit que la flotte française venait d'être entièrement détruite par Nelson, dans la rade d'Aboukir. « Eh bien ! s'écria-t-il, il faut rester ici, ou en sortir grands comme les anciens. » On prétend que l'idée de la fondation d'un nouvel empire en Orient se présenta alors à son esprit. Essayant de faire revivre la civilisation dans ces lieux qui lui servirent autrefois de berceau, il créa un institut sur le modèle de celui de Paris, et nomma des commissions pour s'occuper d'un vocabulaire arabe, et d'un triple calendrier, égyptien, cophte, et européen. Dans le même temps deux journaux, l'un littéraire, et l'autre politique parurent au Caire, sous les titres de *Décade égyptienne*, et de *Courrier de l'Egypte*. Bonaparte fit célébrer avec la plus grande pompe la fête de la liberté, et lui-même revêtu d'un costume oriental il assista à la fête annuelle qui se célébrait en mémoire de la naissance de Mahomet. Mais cette condescendance ne suffisait pas pour gagner un peuple irrité des charges que lui imposait l'invasion étrangère. Bientôt une insurrection éclata au Caire en l'absence du général en chef. En un instant les mosquées sont changées en forteresses ; le général Dupuis et Salkowsky, aide-de-cam,

de Bonaparte, sont massacrés avec une foule de Français. Napoléon qui était alors au vieux Caire trouve les portes fermées à son retour, il en force l'entrée et offre le pardon aux rebelles; ses propositions sont rejetées. Il fait ouvrir alors un feu terrible sur la grande mosquée, où les insurgés s'étaient réfugiés. Dans le même temps un orage vient obscurcir le ciel toujours serein dans ces contrées. Les musulmans effrayés, croient y voir un indice de la colère divine, et implorent le vainqueur. « L'heure de la clémence est passée, dit » Bonaparte; vous avez commencé; c'est » à moi de finir. » Il fait alors abattre à coups de hache les portes de la mosquée, et venge par un massacre général l'assassinat des soldats français. Profitant du calme apparent que cette terrible exécution avait rétabli en Egypte, Bonaparte alla visiter, accompagné de Monge, Berthollet et Costaz, les traces de l'ancien canal qui devait joindre la Méditerranée au golfe arabique; il se trouvait à Suez, lorsqu'il apprit l'occupation du fort d'El-Arisch par Djezzar pacha. Dès lors il se décide à tenter la conquête de la Syrie; et après être retourné au Caire, il s'avance vers ce pays à la tête de dix mille hommes. Cette armée s'empare du fort d'El-Arisch; Gaza est occupé sans résistance, Jaffa est emporté d'assaut, et ses habitans avec sa garnison sont passés au fil de l'épée. Le massacre dure deux jours entiers, et quand cette extermination est consommée, Bonaparte va assiéger Saint-Jean d'Acre, que malgré la victoire du Mont-Thabor il est obligé d'abandonner pour rentrer en Egypte, avec une armée affaiblie par les batailles et par la contagion née du massacre de Jaffa. A peine rentré au Caire, Bonaparte apprend qu'une flotte turque était devant Aboukir, et pouvait surprendre Alexandrie. Il se dirige aussitôt vers ce lieu, où les Français remportent une victoire complète sur Mustapha-Pacha chef de l'expédition; et la seconde journée d'Aboukir devient aussi glorieuse pour nos armes que la première leur avait été funeste. Malgré ces triomphes partiels, la campagne d'Egypte était loin d'avoir répondu aux espérances de Bonaparte, et il soupirait secrètement après la France où il entrevoyait une place propre à satisfaire toute son ambition. Des journaux qui lui tombèrent sous la main, ou peut-être de secrets avis donnés par son frère Lucien, lui firent juger que le moment de saisir l'autorité suprême était arrivé, et que la France se verrait avec joie délivrée d'un gouvernement usé qui pesait sur tous les partis par ses violences et sa faiblesse. Bonaparte ayant résolu son retour, prétexta un voyage dans le Delta, et partit du Caire, accompagné des généraux Berthier, Murat, Lannes et Marmont, et des savans Monge, Berthollet et Denon. Après avoir laissé à Kléber le fardeau du commandement, il s'embarqua à Alexandrie où deux frégates avaient été préparées pour son voyage; et échappant comme par miracle aux vaisseaux anglais qui couvraient la Méditerranée, il débarqua à Fréjus le 9 octobre 1799. Son impatience ne lui permit pas d'observer les lois sanitaires, et il partit sur-le-champ pour Paris. Ce voyage fut un triomphe continuel, et Bonaparte interpréta en faveur de son ambition, l'empressement des populations qui se précipitaient sur son passage pour le saluer. La France était alors dans une situation critique. Depuis le départ de l'expédition d'Egypte, la fortune semblait avoir abandonné les drapeaux de la république; la guerre civile s'était rallumée dans l'ouest; le gouvernement avait attiré sur lui l'animadversion publique, et tout le monde sentait qu'il ne suffisait plus à la France. Le Directoire lui-même reconnaissait que le moment de sa dissolution était arrivé. Barras songeait à rappeler les Bourbons. Sieyès cherchait un général qui pût donner au gouvernement l'appui de l'armée. Bonaparte, malgré l'éloignement que ce dernier lui inspirait, consent à se rapprocher de lui, désespérant de trouver ailleurs plus d'habileté pour faire réussir le complot qui doit lui livrer le pouvoir, et dont l'exécution est fixée entre Sieyès et lui, au 18 brumaire. Fouché, Talleyrand, Lucien président du conseil des Cinq-cents, secondaient les projets du général. Un décret du conseil des Anciens convoque à Saint-Cloud la représentation nationale, et toutes les troupes de la division militaire sont mises sous les ordres de Bonaparte. Sieyès et Roger-Ducos donnent leur démission ainsi qu'ils én sont convenus, et Barras se retire à sa terre de Grosbois. Bonaparte escorté des généraux qui lui sont dévoués se rend à Saint-Cloud, et se présentant d'abord au conseil des Anciens, il demande au nom du salut de l'état le changement d'une constitution plusieurs fois violée. De là il se rend au conseil des Cinq-cents, où se voyant accueilli par des cris d'indignation, il appelle à son secours

les bayonnettes de ses soldats. Des grenadiers marchant au pas de charge dispersent les représentans. Le même jour, une trentaine de membres du conseil des Cinq-cents, réunis à neuf heures du soir sous la présidence de Lucien, prononcent la dissolution du Directoire et la création d'une commission consulaire qui fut d'abord composée de Sieyès, Roger-Ducos et Bonaparte (1). Cette révolution du 18 brumaire fut accueillie par une satisfaction universelle. On pensa que tous les maux passés allaient être enfin réparés. Bonaparte adopta un système de modération propre à lui concilier les esprits. La liste des émigrés fut fermée; la persécution cessa contre le sacerdoce, les proscrits de fructidor furent rappelés, et la Vendée pacifiée jouit enfin du calme dont elle était privée depuis si long-temps. Bonaparte avait dit le 19 brumaire au conseil des Anciens, qu'*aussitôt que les dangers qui lui avaient fait confier des pouvoirs extraordinaires seraient passés, il abdiquerait ces pouvoirs* : mais cette déclaration du général ne parut point obligatoire au consul. Loin de se démettre de son autorité, il songea à l'affermir en publiant la constitution de l'an 8. Nommé premier consul pour dix ans, il se fit adjoindre Cambacérès et Le Brun, moins incommodes pour lui que Sieyès, à qui il fit décerner une récompense nationale pour le consoler d'avoir été pris pour dupe. Trois autres pouvoirs furent institués par la constitution nouvelle; le *tribunat* qui discutait les lois présentées par les consuls, le *corps législatif* qui les votait sans discussion, et le *sénat conservateur* qui en gardait le dépôt. Ce qui montre combien on se moquait du peuple, c'est qu'avec un gouvernement ainsi organisé on conservait encore le mot de *république*. Après avoir rendu l'ordre intérieur à la France, en s'établissant au-dessus de tous les partis, Bonaparte voulut aussi lui rendre la considération dont elle jouissait avant la paix de Campo-Formio. Six mois s'étaient à peine écoulés depuis qu'il était consul, qu'il passe inopinément le mont Saint-Bernard, bat les Autrichiens à Romano et à Montebello, et se rend de nouveau l'arbitre de la péninsule italique, en remportant la célèbre victoire de Marengo, où Desaix trouve une mort glorieuse en assurant le triomphe de l'armée française. L'Autriche contrainte encore une fois à la paix évacua le Piémont et céda la Lombardie. Bonaparte profita de l'armistice conclu avec cette puissance, pour revenir à Paris où l'avait précédé le bruit de ses nouvelles victoires. Peu de temps après son retour, le ministre de la police, Fouché, prétendit avoir découvert un complot contre la vie du premier consul, tramé par des hommes dont l'exaltation républicaine était connue, et bientôt l'explosion de la machine infernale vint effrayer Paris. Ces tentatives fournirent à Bonaparte un prétexte pour concentrer de plus en plus le pouvoir entre ses mains, et pour porter alternativement la terreur dans les partis opposés qui pouvaient contrarier ses desseins. Parmi les républicains, Cérachi, Diana, Demerville, Topino-Le-Brun et Arena, furent envoyés à la mort, comme ayant trempé dans la première conspiration; et parmi les anciens chouans, Carbon et Saint-Régent expièrent par le dernier supplice *l'attentat* de la machine infernale. Un arrêté des consuls prononça en outre la déportation contre cent trente personnes, qu'on envoya mourir dans les sables brûlans de la Guyane. La bataille de Marengo avait été suivie des batailles d'Hochstedt et de Hohenlinden, gagnées par le général Moreau sur l'Autriche. Cette puissance, épuisée par tant de revers, consentit, le 9 février 1801, à signer le traité de Lunéville, qui confirmait les clauses stipulées à Campo-Formio. Bonaparte au moment de fonder un empire sentit la nécessité de se rapprocher du saint Siége; le 15 juillet 1801, un concordat fut conclu à *Paris* entre le pape Pie VII et le premier *consul*. La Bavière, le Portugal, la Russie, la Porte Ottomane signèrent successivement la paix. L'Angleterre elle-même se sentant trop faible dans son isolement consentit à poser les armes, et le traité d'Amiens conclu le 24 mars 1802, assura pour quelque temps la tranquillité de l'Europe. La possession de l'Egypte avait échappé à la France, et l'aventureuse campagne faite aux lieux illustrés par les croisades, n'avait eu, comme ces guerres religieuses, d'autre résultat que la destruction d'une brillante armée, dont une faible partie revint en Europe. Cependant Bonaparte conçut une nouvelle expédition maritime dont l'issue ne fut pas moins funeste. Une flotte immense destinée à reconquérir Saint-Domingue partit de Brest et de Rochefort

(1) Voyez le *Précis de l'histoire de la révolution française*, au premier volume.

sous les ordres de son beau-frère Leclerc. Cette entreprise échoua. L'armée presqu'entière fut consumée par la maladie, le climat et la guerre, et le seul fruit de cette tentative de conquête fut l'enlèvement de Toussaint-Louverture, que l'on envoya mourir en France dans le fort de Joux, où il fut enfermé. Cependant Bonaparte, dont l'ambition n'était pas entièrement satisfaite par la première place dans une république, songeait à préparer les voies qui devaient le conduire à l'empire. Il commença par éliminer du sénat les membres qui avaient le courage de s'opposer à ses volontés despotiques; Daunou, Chénier, Benjamin Constant furent de ce nombre; par la réorganisation du culte catholique, le rappel des émigrés, et l'institution de la légion d'honneur, il s'efforça de gagner les partisans de la monarchie. Tout à coup il fit proposer par ses collègues la question du consulat à vie; le résultat de cette question soumise en apparence au vote populaire fut conforme à ses vues; et la constitution fut de nouveau modifiée dans l'intérêt du pouvoir. A peu près dans le même temps le premier consul fit demander la cession de ses droits au frère de Louis XVI, qui repoussa énergiquement cette proposition. Bientôt la guerre se rallume avec l'Angleterre, à qui l'occupation de Parme et l'envahissement de la Suisse avaient fourni le prétexte d'une rupture. Le Hanovre fut occupé par les Français, qui surprirent l'armée anglaise et la firent prisonnière. Le cabinet de Londres s'efforça de susciter des ennemis intérieurs à Bonaparte. Les chefs royalistes, désabusés des espérances qu'ils avaient fondées sur lui, formèrent le projet de prévenir en le renversant, l'exécution de ses desseins ambitieux. Leur complot fut découvert. Georges Cadoudal, fut condamné à mort et exécuté. Pichegru, impliqué dans la même conspiration, fut trouvé étranglé dans sa prison. Moreau accusé de complicité, malgré ses principes républicains, subit la peine du bannissement. On osa frapper une victime plus illustre. Le duc d'Enghien, enlevé au mépris du droit des gens sur un territoire étranger, fut amené à Vincennes, jugé et fusillé dans les 24 heures, comme coupable d'avoir connu le complot de Georges. Cet assassinat, que Bonaparte a vainement essayé de justifier, fut une sorte de garantie donnée à ces hommes de sang, qui n'attendaient qu'une occasion pour échanger le masque d'indépendance dont ils s'étaient couverts contre une servilité réelle. Peu de temps après cette exécution, le citoyen Curée, membre du tribunat, fit la motion d'établir un gouvernement impérial héréditaire en faveur de Bonaparte et de sa famille. Ce vœu adopté par les tribuns fut accueilli avec empressement par les autres corps de l'état, et le 18 mai 1804, un sénatus-consulte réforma la constitution de l'an VIII, et revêtit Napoléon Bonaparte du titre d'empereur. On eut soin de consacrer encore cette transformation du gouvernement par une apparence d'assentiment populaire. Ainsi la monarchie venait de ressusciter en France, et avec elle reparut la pompe des titres. Dix-huit généraux furent créés maréchaux de l'empire. Bonaparte voulut encore dès son avénement exercer une des plus belles prérogatives de la souveraine puissance, le droit de grâce. Armand de Polignac et plusieurs complices de Georges qui avaient été condamnés à mort obtinrent leur pardon. Le nouvel empereur fut reconnu par les principales puissances de l'Europe; le souverain pontife lui-même, espérant par cette démarche être utile à la religion, vint sacrer Bonaparte dans l'église métropolitaine de Paris. L'Angleterre seule paraissait braver sa puissance. Napoléon se décida à y tenter une descente, et fit construire un grand nombre de bâtimens de transports, qui devaient être protégés par 64 vaisseaux de ligne. Mais au milieu des ces préparatifs militaires, jaloux d'imposer aux nations par la majesté des titres, il prit la couronne de fer des anciens rois lombards, et fut couronné roi d'Italie à Milan, le 26 mai 1805. Cependant le cabinet de Saint-James pour détourner l'attaque dont il était menacé, souleva contre la France, l'Autriche et la Russie. L'empereur transporte soudain ses troupes sur les bords du Rhin. Il ouvre la glorieuse campagne de 1805, qui devient une suite de triomphes. Grâce à la rapidité de ses manœuvres et à la valeur de nos armées, il prend en peu de jours Augsbourg, Ulm, et Vienne. Masséna le seconde en Italie, et le 2 décembre, la célèbre bataille d'Austerlitz, où les deux empereurs Alexandre et François sont vaincus, porte les derniers coups à la coalition qui se trouve trop heureuse de signer la paix de Presbourg. Enhardi par ses succès, Napoléon conçoit l'idée de renverser en Europe les au-

ciennes dynasties, et de distribuer des trônes à toute sa famille. Immédiatement après le traité de Presbourg, Bonaparte s'était rendu à Munich, où il avait fait célébrer le mariage d'Eugène de Beauharnais, son fils adoptif, avec la princesse Amélie de Bavière. Bientôt le roi de Naples, accusé d'avoir violé les traités, est renversé, et Joseph Bonaparte est mis à sa place. Louis monte sur le trône de Hollande. Murat devient grand-duc de Berg, et Berthier prince de Neuchâtel. L'empereur d'Allemagne est dépouillé de cette dignité, et réduit au seul titre d'empereur héréditaire d'Autriche par Napoléon, qui réunit sous le nom de *Confédération du Rhin*, dont il se fait le protecteur, les princes secondaires de l'Allemagne. Napoléon avait abaissé l'Autriche; mais la Prusse pleine des souvenirs du grand Frédéric et excitée par l'Angleterre avait formé le dessein d'affranchir l'Allemagne de la domination française. Une nouvelle campagne s'ouvrit non moins brillante que la précédente. La monarchie prussienne fut écrasée sur le champ de bataille d'Iéna. L'armée française après avoir renversé l'orgueilleuse colonne qui perpétuait le souvenir de la défaite de Rosbach, occupa Berlin. Cependant le roi de Prusse avait imploré l'appui de la Russie. Celle-ci brûlait de réparer l'échec d'Austerlitz, et Napoléon fut contraint de prolonger la campagne. La sanglante bataille d'Eylau, dont le succès demeura indécis, fut suivie de celle de Friedland, où l'armée russe fut entièrement défaite. Cette nouvelle victoire de Bonaparte amena l'entrevue de Tilsitt, qui eut lieu sur un radeau au milieu du Niémen. L'empereur de Russie et le roi de Prusse s'y présentèrent devant le soldat couronné qui les avait vaincus, et qui deux ans auparavant, avait reçu l'empereur d'Allemagne dans une circonstance pareille, à son bivouac d'Austerlitz. Le traité de Tilsitt signé le 7 juillet 1807, créa deux nouveaux rois; un démembrement de la Prusse forma le royaume de Westphalie, et donna une couronne à Jérôme Bonaparte. Le plus fidèle allié des Français, l'électeur de Saxe, devint roi de Saxe, et gouverna une partie de la Pologne sous le titre de *grand duc de Varsovie*. Enivré de gloire, Napoléon reparut dans sa capitale et fut surnommé *le Grand*. Tous les partis semblaient évanouis. Le prestige de la puissance impériale paraissait avoir effacé le souvenir de quinze ans de combats et de luttes politiques; et l'amour de la liberté semblait remplacé par celui de la gloire. De triomphe en triomphe Napoléon était arrivé à ce degré de confiance en soi-même qui rend inaccessible à tous les conseils, et qui ne permet pas d'apercevoir l'écueil fatal où l'on doit se briser. Nous touchons au moment où son ambition va le précipiter dans les guerres injustes qui amèneront sa chute. Pour ruiner l'Angleterre qui avait achevé d'écraser notre marine au cap Finistère et à Trafalgar (1805), Bonaparte avait imaginé le blocus continental, système gigantesque qui consistait à fermer aux marchandises anglaises tous les ports du continent. Ce projet qui portait atteinte à la prospérité d'un grand nombre d'états, était par là même d'une exécution impossible. Le traité de Tilsitt avait fermé les ports d'Allemagne et de Russie à l'Angleterre, mais celle-ci continuait son commerce avec le Portugal qu'elle regardait comme une de ses colonies. Napoléon somme cette puissance de suspendre ses relations, et ne pouvant l'obtenir, il donne ordre au général Junot de marcher sur Lisbonne à la tête de vingt-cinq mille hommes. Mais il pensa que le succès de son entreprise ne pouvait être complétement assuré que par la conquête de la péninsule, et il songea à enlever le trône d'Espagne à la dynastie des Bourbons. Les circonstances étaient favorables à cette inique spoliation. La famille royale était divisée. Un favori de Charles IV, le prince de la Paix, avait aliéné l'opinion publique, et ce monarque lui-même, à la suite d'une émeute populaire, s'était vu forcé d'abdiquer en faveur de son fils, le prince des Asturies, depuis Ferdinand VII. Mais bientôt le vieux roi, rougissant de sa faiblesse, protesta contre cette abdication. Bonaparte s'établit juge de ce différend, et les deux princes furent appelés à Bayonne. L'empereur, feignant de protéger le père contre le fils, parvint à faire abdiquer Charles IV en sa faveur, et donna le trône vacant à son frère aîné Joseph, qui fut remplacé par Murat dans le royaume des Deux-Siciles. Les princes de la famille royale d'Espagne, après avoir paru consentir à cet accord, allèrent expier dans les prisons leurs scandaleuses divisions. Le peuple espagnol fut indigné en recevant un étranger pour monarque. La population se souleva d'un bout du royaume à l'autre. L'Angleterre seconda l'Espagne; et la France se vit engagée avec

douleur dans une guerre désastreuse qui consuma ses armées et avança le terme de ses jours de victoire. L'Autriche voyant une grande partie des forces françaises occupées en Espagne, crut le moment favorable pour sortir de l'état d'abaissement où l'avait placée le traité de Presbourg, et rompit la paix. Napoléon quitta l'Espagne où il avait obtenu de brillans succès et revint à Paris le 3 janvier 1809, pour aller prendre le commandement de l'armée du Nord. Bientôt il ouvrit une nouvelle campagne plus sanglante, plus acharnée qu'aucune des précédentes. Trois victoires successives, celle d'Eckmulh, celle d'Essling, et celle de Wagram, le rendirent de nouveau l'arbitre de la paix qui fut signée à Vienne le 14 octobre. Quelques mois auparavant, les états romains avaient été envahis, et le souverain pontife enlevé de son palais, s'était vu conduire en France où on le retint captif pendant que ses possessions étaient réunies à l'empire français. Pie VII lança une bulle d'excommunication contre les auteurs et exécuteurs des violences exercées contre lui, et il déploya dans cette circonstance une dignité calme et une inébranlable fermeté. La vénération publique dont il fut partout entouré sur son passage lui prouva que la nation française n'était pas complice de l'attentat par lequel on punissait sa résistance à une injuste usurpation. L'agrandissement de l'empire ne se borna pas à Rome et à l'Italie, Bonaparte réunit encore à la France la Hollande, qui ruinée par le blocus, témoignait hautement son mécontentement. En même temps qu'il reculait ainsi les limites de la France, l'empereur songeait à rompre les nœuds d'un premier mariage qui ne lui permettait plus l'espoir d'avoir un héritier de son rang et de sa puissance. L'idée de posséder une fille des Césars souriait d'ailleurs à son orgueil. L'impératrice Joséphine qui s'était fait chérir sur le trône par sa bonté et sa modestie fut répudiée, et l'archiduchesse Marie-Louise, vint partager les destinées d'un homme qui ne s'était élevé que par les coups qu'il avait portés à la puissance autrichienne. Le sénat n'avait pas hésité à autoriser le divorce de Bonaparte, et la dissolution du mariage, contre laquelle le pape protesta en vain, fut prononcée par l'officialité de Paris. Le mariage, auquel plusieurs rois assistèrent, fut célébré le 2 avril 1810. Les fêtes qui le suivirent furent troublées par un événement affreux qui donna les plus tristes pressentimens pour l'avenir. Cependant Napoléon, encore gâté par la fortune, eut un an après, un fils qu'il décora dès le berceau du titre de roi de Rome; dès lors il crut sa dynastie à jamais assurée. Des réjouissances publiques célébrèrent ce grand événement qui devait être le terme des prospérités de l'empire. La Russie qui avait subi jusqu'en 1812 les inconvéniens du blocus continental, parut à cette époque déterminée à y renoncer. Elle écouta de nouveau l'Angleterre, et l'empereur moins patient que jamais résolut de lui faire la guerre. Au commencement de mai 1812, le *Moniteur* annonça que l'empereur allait faire l'inspection de la grande armée réunie sur les bords de la Vistule, et que l'impératrice l'accompagnerait jusqu'à Dresde pour y voir son auguste famille. Napoléon s'arrêta quinze jours dans la capitale de la Saxe, entouré d'une cour formée de souverains. Le Niémen fut franchi par son armée dans les journées des 23, 24 et 25 juin. L'empereur s'écria en passant ce fleuve : *La fatalité entraîne les Russes, que les destins s'accomplissent !* Les troupes qui marchaient alors sous ses ordres pour accabler l'empire moscovite, comprenaient environ quatre cent-cinquante mille combattans de diverses nations. Le 28 juin Napoléon entra à Wilna et y établit un gouvernement provisoire, pendant qu'une diète réunie à Varsovie s'occupait de reconstituer la Pologne à laquelle Bonaparte avait fait des promesses qui ne se réalisèrent pas. L'empereur était impatient d'atteindre les Russes. Mais Alexandre avait donné ordre à ses généraux de se retirer à l'approche de l'ennemi, et de détruire dans leur fuite apparente toutes les ressources des lieux qu'ils abandonneraient à l'armée conquérante. Il fit pourtant porter à Bonaparte des propositions pacifiques qui ne furent pas trouvées acceptables. L'empereur, après avoir occupé Smolensk, marcha sur Moscou, dans l'espoir d'atteindre les Russes et de leur livrer une bataille décisive. La victoire de la Moskowa remportée le 7 septembre, lui ouvrit les portes de cette ancienne capitale, où l'armée française entra le 14. La population avait pris la fuite, et le gouverneur Rostopchin n'y avait laissé que quelques misérables incendiaires chargés de réduire en cendres cette antique cité. Napoléon au lieu de suivre l'avis de ses généraux qui lui conseillaient d'abandon-

ner un sol dévasté, se laissa bercer par des espérances de paix, et attendit trente-cinq jours sur les débris fumans de Moscou des propositions qui n'arrivèrent pas. Enfin après avoir fait sauter le Kremlin, il ordonna la retraite qui commença le 22 octobre, dans le temps même où sa puissance était menacée à Paris par une conspiration tramée dans les prisons. Bientôt survint un froid excessif qui fit périr les chevaux et les hommes. Une traînée de cadavres signalait le passage de l'armée française, qui harcelée par les Russes et décimée par la rigueur du climat, combattit le 28 novembre à la Bérezina, avec sa valeur ordinaire. Napoléon la quitta peu de temps après, et prit sur un traîneau la route de la capitale où il arriva le 18 décembre. Son premier soin fut de préparer une nouvelle campagne. Le sénat vota une levée considérable, et l'empereur partit de Paris le 15 avril 1813, pour aller porter la guerre sur l'Elbe où l'attendaient les débris de sa vieille armée. Des victoires parurent d'abord relever nos armes. A Lutzen, à Bautzen, nos conscrits battirent des ennemis accoutumés à combattre. Néanmoins Napoléon ne put résister à la défection de l'Europe entière, des rois même qu'il avait faits. La Prusse, l'Autriche et la Bavière désertèrent les rangs de l'armée française. Murat, roi de Naples, et Bernadotte, prince royal de Suède, se laissèrent entraîner par l'exemple. Plus lâches qu'eux tous, les Wurtembergeois et les Saxons abandonnèrent les Français sur le champ même de bataille. Cependant les négociations de paix avaient été entamées. Mais l'orgueil de Napoléon ne voulut rien céder; il perdit tout : la bataille de Leipsick, et la retraite dont elle fut suivie anéantirent tous les avantages de cette campagne. Les débris de l'armée vinrent se rallier en France. Dans le même temps l'Espagne appuyée par l'Angleterre, forçait nos soldats d'évacuer la Péninsule; et l'armée britannique pénétrant sur notre frontière, liait ses opérations avec les puissances coalisées. La France avait été envahie par la Belgique, la Lorraine et la Suisse. Dans ces graves conjonctures, Bonaparte demanda des conseils au corps législatif. Cette assemblée, muette aux jours de sa pospérité, recouvra tout à coup la parole et fit des remontrances au pouvoir qui tombait. Elle fut brusquement dissoute; bientôt s'ouvrit la campagne de France. Bonaparte luttant avec une faible armée contre des forces immenses, y déploya toutes les ressources d'une vaste capacité militaire. Victorieux à Champaubert, à Mont-Mirail, à Vauchamp, à Nangis, à Montereau, à Méry-sur-Seine, il força le généralissime Swartzenberg à demander une armistice. Mais ses succès ne purent arrêter la marche des alliés qui bientôt pénètrent jusqu'à Paris. Bonaparte se hâte d'accourir. Mais il n'était plus temps; par suite d'une capitulation les étrangers étaient entrés le 31 mars 1814 dans la capitale, et le sénat avait prononcé la déchéance de l'empereur. Abandonné de toutes parts, Napoléon déposa le sceptre à Fontainebleau, et remplacé par Louis XVIII, sur le trône de France, il alla prendre possession de l'île d'Elbe, dont la souveraineté lui avait été accordée avec deux millions de revenu. Accueilli par des hommages à Lyon et à Valence, il fut insulté et menacé dans les départemens méridionaux. Napoléon parut résigné, et sembla d'abord ne s'occuper que de *ses nouveaux* sujets. Il fit exploiter des mines, ouvrir des routes, planter des arbres, et par ses soins l'administration de son île devint aussi active que florissante. Sa mère et sa sœur vinrent le visiter au milieu de ces travaux et adoucir son exil. Cependant le regret de la belle couronne qu'il avait perdue, et l'espoir de la ressaisir encore, l'agitaient dans sa retraite. Sollicité par les mécontens, il prépara secrètement son retour en France. Apprenant qu'on avait mis en question sa translation à Sainte-Hélène, il se décida à hâter son départ, et profita de l'absence du commodore Campbell, retenu à Livourne par les plaisirs d'une fête, pour mettre à la voile dans la nuit du 26 au 27 février 1815, avec environ 900 hommes. Il entra dans le golfe de Juan le 1er mars et débarqua le même jour à Cannes. Poursuivant rapidement sa route sur Paris, il entraîna avec lui par l'ascendant de la gloire, Ney et Labédoyère qui étaient chargés de le combattre. Le 20 mars, il entrait dans la capitale que Louis XVIII venait d'abandonner pour se retirer à Gand. En peu de temps le gouvernement impérial fut reconnu presque sur tous les points du royaume. Mais Bonaparte s'aperçut bientôt que l'esprit public était changé et qu'on attendait de lui des garanties pour les libertés publiques. Ne voyant qu'un danger là où sa puissance pouvait trouver un appui, il se refusa à

toute concession libérale, et publia l'acte additionnel aux constitutions de l'empire, espèce de charte nouvelle qui consacrait le régime impérial de 1812, avec tous ses abus. Cet acte aliéna l'opinion publique et Napoléon réduit au seul appui de l'armée partit avec elle le 12 juin pour aller combattre la coalition sur les frontières du nord. Après quelques avantages remportés sur les alliés, il vit s'évanouir toutes ses espérances par la perte de la bataille de Waterloo. Napoléon ne pouvant rallier son armée sur la frontière, prit la route de Paris après avoir indiqué Laon, pour point de réunion à ses lieutenans. Une menaçante opposition s'était déclarée dans la chambre des représentans. Le mot de *déchéance* prononcé par des partis différens arrivait aux oreilles de l'empereur, qui se décida une seconde fois à abdiquer. Carnot lui conseilla de se réfugier en Amérique, et de partir sans délai pour Rochefort où l'attendaient deux frégates. Quelques jours perdus en hésitations donnèrent aux Anglais le temps de venir établir leur croisière devant ce port. Napoléon craignant de tomber entre les mains des puissances continentales, se décida à demander l'hospitalité à la nation britannique. Il fut reçu à bord du *Bellérophon*, et le gouvernement anglais le constituant prisonnier, le fit transporter, de concert avec les puissances alliées, à l'île Sainte-Hélène, rocher situé au milieu de l'océan Indien, pour y être gardé à vue le reste de sa vie. Bonaparte en apprenant *cette décision* exprima vivement la surprise et l'indignation que lui causait la conduite du cabinet de Saint-James. Le vaisseau le *Nortumberland*, fut chargé de le conduire à sa destination. Arrivé en face du cap de la Hogue, Napoléon s'écria d'une voix émue, en tendant les bras vers la France : « Adieu, terre des braves! quel» ques traîtres de moins, et tu serais en» core la maîtresse du monde! » Il débarqua à Sainte-Hélène le 18 octobre. Les généraux Bertrand et Gourgaud, les comtes de Lascases et de Montholon l'avaient suivi dans son exil, où il vécut six années sous la garde des troupes anglaises, s'occupant de ses mémoires et donnant à ses compagnons d'infortune des renseignemens précieux sur les diverses circonstances de sa vie. Cependant le climat de Sainte-Hélène ruina sa santé depuis long-temps altérée, et les contrariétés souvent barbares que son géolier Hudson Lowe lui fit endurer, hâtèrent les progrès du mal qui le minait. Le 5 mai 1821, à six heures du soir, se termina la vie de cet homme extraordinaire qui avait enchaîné la révolution, vaincu l'Europe, remué le monde entier; génie puissant et désastreux, fait pour gouverner et conquérir, qui après avoir rendu l'ordre et le calme à la France, avait attiré deux fois sur elle les fléaux de l'invasion étrangère. Bonaparte demanda à ses derniers momens les secours de la religion, et la veille de sa mort il reçut le viatique de la main d'un des aumôniers qu'il avait fait venir de Corse. Par son testament qui a été rendu public, il distribua à ses plus dévoués serviteurs, les sommes qu'il avait confiées à un banquier de Paris. Il fut enterré avec les honneurs de général, seul titre que les Anglais lui reconnussent, dans une petite vallée, arrosée par un ruisseau, où ses restes reposent encore. Sa statue replacée depuis peu sur la colonne de la place Vendôme atteste assez que l'enthousiasme que firent naître les victoires du grand général, est loin d'être éteint chez une nation légère qui oublie tout hors la gloire. « L'avenir, dit M. de Château» briand, dans son ouvrage *De Buona» parte et des Bourbons*, doutera si cet » homme a été plus coupable par le mal » qu'il a fait que par le bien qu'il eût pu » faire et qu'il n'a pas fait. Jamais usur» pateur n'eut un rôle plus facile et plus » brillant à remplir. Avec un peu de mo» dération, il pouvait établir lui et sa race » sur le premier trône de l'univers. Per» sonne ne lui disputait ce trône. Les gé» nérations nées depuis la révolution ne » connaissaient point nos anciens maîtres, » et n'avaient vu que des troubles et des » malheurs. La France et l'Europe étaient » lassées; on ne soupirait qu'après le re» pos; on l'eût acheté à tout prix. Mais » Dieu ne voulut pas qu'un si dangereux » exemple fût donné au monde, qu'un » aventurier pût troubler l'ordre des suc» cessions royales, se faire l'héritier des » héros, et profiter dans un seul jour de » la dépouille du génie, de la gloire et du » temps. Pour le perdre, il a suffi à la » Providence de l'abandonner et de le li» vrer à sa propre folie. » Bonaparte a laissé quelques ouvrages : | *Lettre de M. Buonaparte à M. Matteo Buttafuoco, député de Corse à l'Assemblée nationale*, 1790, in-8°, réimprimée dans le n° 5. | *Le Souper de Beaucaire*, Avignon, 1793, in-8° (anonyme), réimprimé dans le n° 7 ci-après. | *Collection générale et com-*

plète de lettres, proclamations, discours, messages, etc., classés suivant l'ordre des temps, avec des notes, par Charles-Auguste Fischer, Leipsick, 1808 et 1813, 2 vol. in-8°; | *Correspondance inédite officielle et confidentielle*, (publiée d'après les copies authentiques recueillies et rassemblées par Napoléon lui-même), Paris, Panckoucke, 1819 et 1820, 7 vol. in-8°; ce recueil mérite toute confiance. | *OEuvres de Napoléon Bonaparte*, Paris, Panckoucke, 1821 et 1822, 5 vol, in-8°; quelques volumes de la précédente collection font partie de celle-ci. | *Mémoires pour servir à l'histoire de France en 1815, avec le plan de la bataille de Mont-St.-Jean*, Paris, Barrois l'aîné, 1820, in-8°. | *Manuscrit de l'Ile-d'Elbe. — Des Bourbons* en 1815, publié par le comte*** (écrit par le comte de Montholon, publié par M. O'méara), Londres, 1818, in-8°. |L'édition de Bruxelles porte à tort sur le frontispice le nom de M. le comte Bertrand. On sait aujourd'hui que M. Bertrand, officier et parent de M. le comte Siméon, est auteur du *Manuscrit venu de Sainte-Hélène* d'une manière inconnue, Londres et Bruxelles, 1817, in-8°. | *Mémoires pour servir à l'histoire de France sous Napoléon, écrits à Sainte-Hélène par les généraux qui ont partagé sa captivité, et publiés sur les manuscrits entièrement corrigés de la main de Napoléon, publiés par le général Gourgaud et le comte de Montholon*, Paris, Bossange frères, 1822-1823, 8 vol. in-8°. Les ouvrages sur Bonaparte sont : | *Quelques notices sur les premières années de Bonaparte, recueillies en anglais par un de ses condisciples, mises en français par le citoyen B...* (Bourgoing), Paris, 1797, in-8°. | *Mémoires pour servir à l'histoire de France sous le gouvernement de Napoléon Bonaparte, etc.*, par M. Salgues, Paris, 1814-1823, 4 vol. in-8°. | *Mémoires pour servir à l'histoire de la vie privée, du retour et du règne de Napoléon* en 1815, par M. Fleury de Chaboulon, Londres et Paris, 1820, 2 vol. in-8°. | *Recueil de pièces authentiques sur le captif de Sainte-Hélène, avec des notes de M. Regnault-Warin*, Paris, Corréard, 1822, 10 vol. in-8°. | *Napoléon en exil, ou l'écho de Sainte-Hélène, ouvrage contenant les opinions et les réflexions de Napoléon sur les événemens les plus importans de sa vie, recueillis par Barry L. O'méara, traduit de l'anglais*, Paris, 1822, 2 vol. in-8°. Les éditions anglaises sont plus complètes. | *Mémorial de Sainte-Hélène, par le comte Las-Cases*, Paris, 1823, 8 vol. in-8°, et in-12, réimprimé en 1825. | *Mémoires du docteur E. Antomarchi, ou les derniers momens de Napoléon*, Paris, Barrois l'aîné, 1825, 2 vol. in-8°. | *Vie politique et militaire de Napoléon par M. Arnault*, Paris, Babeuf, 1822, in-fol. 1825. | *Histoire de Napoléon Bonaparte, offrant le tableau complet des premières opérations militaires, politiques, etc.*, par S. F. H. (Henry). | *Galerie militaire de Napoléon Bonaparte gravée au trait par Normand père et fils*, Paris, Panckoucke, in-fol. 40 livraisons. | *Victoires et conquêtes, désastres, revers et guerres civiles des Français de* 1792 à 1815, par M. le général Beauvais et autres, Paris, Panckoucke, 1817-1824, 28 volumes in-8°. | *Mémoires sur la guerre de* 1809 *en Allemagne, par le général Pelet*, Paris, Borel, 1824 in-8°. | *Histoire de Napoléon et de la grande armée pendant l'année* 1812, *par le comte de Ségur*, 2 vol. in-8°. | *Napoléon et la grande armée en Russie*, ou *Examen critique de l'ouvrage de M. le comte Ph. de Ségur*, par le général Gourgaud, Paris, Bossange frères, 1825, in-8°. | *Histoire métallique de Napoléon*, Londres et Paris, Treuttel, 1819, in-4°. | *Les quatre concordats, suivis de considérations sur le gouvernement de l'Eglise en général et sur l'église de France en particulier*, par M. de Pradt, Paris, 1818-1820, 4 vol. in-8°. | *Précis des contestations qui ont eu lieu entre le saint Siége et Napoléon Bonaparte*, par Schoelb, Paris, 1819, 2 vol. in-8°. | *Histoire de Napoléon* par M. de Norwins.

* **BONAPARTE** (NAPOLÉON-FRANÇOIS-CHARLES-JOSEPH), duc de Reichstadt, fils du précédent, naquit à Paris le 11 mars 1811, et reçut à sa naissance le titre de roi de Rome que son père crut pouvoir lui donner par suite de la spoliation du chef de l'Eglise. Le 29 mars 1814, ce jeune prince sortit du château des Tuileries avec sa mère nommée régente, pour aller chercher à Blois une retraite contre l'invasion étrangère. La déchéance de l'empereur Napoléon lui enleva le magnifique héritage de la monarchie française qui lui semblait destinée par sa naissance, et son titre de roi de Rome fut changé par le traité de Fontainebleau en celui de prince de Parme de Plaisance et de Guastalla. Le 2 mai, le jeune duc quitta la France pour ne plus la revoir, et alla habiter avec sa mère le palais de Schœnbrünn près de

Vienne. L'empereur d'Autriche l'accueillit avec affection et l'entoura des maîtres les plus capables de former son cœur et d'éclairer son esprit. Le retour de Bonaparte, et son abdication en faveur de son fils ne changèrent rien à la position du prince. Cependant quelque temps après, le congrès de Vienne enleva au fils de Napoléon le titre de duc de Parme, qui fut remplacé par celui de duc de Reichstadt. Son nom même de Napoléon fut supprimé dans les actes publics. Le jeune duc se faisait remarquer par des qualités aimables, une figure intéressante, et une vive intelligence. En peu de temps il acquit des connaissances assez étendues dans l'histoire et dans les langues. Mais sa constitution était faible; le développement rapide et excessif de sa taille altéra sa santé. La révolution de 1830 émut fortement l'imagination du duc de Reichstadt, et fit naître dans son esprit une fermentation de pensées qu'il lui était difficile de maîtriser. Il devint triste et préoccupé. Suivant l'usage établi pour tous les membres de la famille royale qui se vouent à l'état militaire, il avait passé par tous les grades inférieurs, et en avait successivement rempli les fonctions. Le 15 juin 1831, il fut nommé lieutenant-colonel, et prit le commandement d'un bataillon du régiment d'infanterie hongroise de Giulay, en garnison à Vienne. Les exercices militaires auxquels il se livra avec passion achevèrent d'épuiser ses forces; et bientôt on désespéra de sa vie. L'archiduchesse Marie-Louise, apprenant la triste situation de son fils, partit aussitôt de Parme pour venir le joindre, et arriva à Vienne le soir du 24 juin. L'entrevue de la princesse et de son fils fut extrêmement déchirante. Le duc de Reichstadt, mourut à Schœnbrünn, le 22 juillet 1832, anniversaire du jour où il avait appris la mort de son père. Il était âgé de 21 ans et 4 mois.

* **BONAPARTE** (Marie-Anne-Elisa), sœur de l'empereur Napoléon, naquit à Ajaccio en Corse, le 8 janvier 1777. Elle fut élevée à la maison royale de Saint-Cyr, et vint ensuite demeurer à Marseille avec sa mère et avec la plus grande partie de sa famille, qui fut obligée de quitter la Corse quand cette île passa sous la domination anglaise. C'est à Marseille qu'elle épousa, le 5 mai 1797, Félix Bacciochi, officier d'infanterie, comme elle issu d'une famille noble de l'île de Corse. Elisa vint à Paris vers le milieu de l'an 6, époque où son frère Lucien fut nommé membre du conseil des Cinq-cents. Elle y montra un goût éclairé pour la littérature et les arts; sa maison devint le rendez-vous de ce qu'il y avait de plus distingué à Paris par l'esprit et les talens. La révolution du 18 brumaire, dont les suites élevèrent si haut sa famille, augmenta encore cette espèce de cour. Boufflers et La Harpe, MM. de Châteaubriand et de Fontanes en furent les principaux ornemens. Nommée grande duchesse, ayant le gouvernement général des départemens de la Toscane, elle continua, dans cette dignité, à se montrer l'amie et la protectrice des arts. Avec de la supériorité d'esprit et de la fermeté de caractère, elle a gouverné la Toscane de manière à y laisser d'honorables souvenirs. Jalouse de son autorité, elle n'y associa jamais son époux; l'effigie de Bacciochi se voyait aussi sur les monnaies de la principauté de Lucques et de Piombino, mais seulement en seconde ligne et cachée à moitié derrière celle de sa femme. On a fait à Elisa le reproche de s'être trop laissé subjuguer par ses passions, et de n'avoir pas toujours évité le scandale dans ses liaisons. Lorsque la révolution de 1814 vint renverser la fortune de sa famille, Elisa songea un moment à se fixer à Naples; mais des motifs politiques ne permirent pas à Murat de la recevoir dans ses états. Elle établit alors sa résidence à Bologne, où elle fut bien accueillie. En 1815, après le retour de Bonaparte en France, elle quitta l'Italie pour venir à Trieste dans les états autrichiens. Plus tard elle se réunit avec sa famille à sa sœur Caroline, veuve de Murat, au château de Brunn. En dernier lieu elle habitait la maison de campagne de santo Andrea, près de Trieste, sous le nom de comtesse de Compignano. Elle y mourut, des suites d'une fièvre nerveuse, au commencement du mois d'août 1820. On dit que, dans ce pays, sa bienfaisance lui a mérité des regrets. Elle a laissé, de son mariage avec Bacciochi, une fille née le 3 juin 1806, et baptisée sous le nom d'Elisa Napoléon.

* **BONAPARTE** (Marie-Pauline), princesse de Borghèse, deuxième sœur de Napoléon, naquit à Ajaccio en Corse, le 20 octobre 1780, et fut célèbre par sa beauté avant d'être connue comme sœur d'un souverain. Elle épousa d'abord le général Leclerc dont elle eut un fils, et s'embarqua avec lui pour Saint-Domingue, quand son mari fut appelé à prendre le commandement de l'expédition desti-

née à soumettre cette île. Au milieu des périlleuses vicissitudes de cette guerre lointaine, Pauline déploya un grand courage, et voulut partager les dangers de son mari. Après la mort du général Leclerc qui périt avec la plus grande partie de son armée, enlevé par l'insalubrité du climat, Pauline désespérée revint en France, et fut mariée par Napoléon à Camille Borghèse, un des princes les plus riches de l'Italie. Mais ce qui arrive souvent dans ces unions formées par la politique, les époux ne purent se convenir. Ce fut quelque temps après ce mariage que Pauline eut la douleur de perdre son fils qui mourut à Rome. Revenue plus tard en France, elle témoigna une sorte d'antipathie pour l'impératrice Marie-Louise, devant laquelle sa fierté refusa de se courber, et elle fut exilée de la cour, malgré la tendre affection que Bonaparte lui portait. Cette disgrâce, qui ne l'affligea pas beaucoup, lui permit de se livrer avec plus de liberté à son goût pour la dissipation, et elle oublia facilement au milieu des plaisirs de son palais de Neuilly les grandeurs dont elle aurait pu jouir à Paris. Elle était encore dans la disgrâce de l'empereur, lorsqu'il fut contraint d'abdiquer en 1814. Pauline accourut pour consoler son frère, et elle alla même partager quelque temps son exil de l'île d'Elbe. Après le débarquement de Napoléon à Cannes, elle lui envoya de Rome où elle était retournée, ses plus belles parures de diamant, qui tombèrent après la bataille de Waterloo, au pouvoir des alliés. Fixée à Rome où le prince de Borghèse lui laissait la jouissance de tous ses palais, elle réunissait autour d'elle une brillante société dont elle faisait les délices. Cependant des chagrins, et le souvenir d'un frère que, malgré ses instances elle n'avait pu revoir, minèrent sa santé et elle se vit forcée de quitter le séjour de Rome pour aller respirer à Pise un air plus pur. Son mari la fit prier de venir le joindre à Florence, et elle accourut dans cette ville où elle mourut de consomption le 9 juin 1825.

BONARDI (Jean-Baptiste), savant docteur de Sorbonne, né à Aix en Provence, et mort à Paris en 1756, se distingua par son érudition bibliographique. On a de lui en manuscrit : | L'*Histoire des écrivains de la Faculté de Théologie de Paris*. | La *Bibliothèque des Ecrivains de Provence*. | Un *Dictionnaire des Ecrivains anonymes et pseudonymes*, savant et curieux. L'auteur promettait de publier ce dernier ouvrage, qui aurait été bien accueilli des littérateurs. L'abbé Bonardi était lié avec beaucoup de savans et de gens d'esprit, et possédait leur amitié et leur estime.

BONARELLI, DELLA ROVERE (Gui-Ubaldo, ou Guidubalde), comte italien, naquit à Urbin en 1565. Il perfectionna ses talens en Italie et en France. Le duc de Ferrare le chargea de plusieurs négociations, dans lesquelles il fit éclater son génie pour la politique. Ses dispositions pour la poésie ne se déclarèrent que tard. Mais son premier essai, sa *Filli di Sciro* (Philis de Scyros) *favola pastorale* (dont la plus jolie édition est celle d'Elzévir, 1678, in-24, figures de le Clerc, ou celle de Glascow, 1763, in-8°), fut comparée au *Pastor Fido* et à l'*Aminta*. Il y a peu de pastorales écrites avec plus de finesse et de délicatesse ; mais cette délicatesse l'éloigne du naturel, et la finesse le fait tomber dans le raffinement. Ses bergers sont des courtisans, ses bergères quelquefois des précieuses, et leurs entretiens des discours de ruelle. Bonarelli mourut à Fano en 1608. On a encore de lui des Discours académiques.

BONAROTA ou BUONAROTI, surnommé *Michel-Ange*, vit le jour en 1474, à Chiusi en Toscane, d'une famille ancienne. Sa nourrice fut la femme d'un sculpteur. Il naquit peintre. Ses parens furent obligés par le grand-duc Laurent de Médicis, de lui donner un maître, ou plutôt de lui laisser celui qu'il s'était donné, et qui ne tarda pas à être surpassé par son disciple. A l'âge de 16 ans, il faisait des ouvrages que l'on comparait à ceux de l'antiquité. Jules II, Léon X, Clément VII, Paul III, Jules III, Paul IV, François Ier, Charles V, Côme de Médicis, la république de Venise, Soliman même, empereur des Turcs, l'employèrent et l'admirèrent. Il réforma le dessin de l'église de Saint-Pierre, tracé par Bramante, et exécuté en partie. Il mourut à Rome en 1564. Côme de Médicis fit enlever son corps la nuit pour le porter à Florence. Les beaux-esprits, les savans et les artistes de cette ville travaillèrent à l'envi à lui faire des obsèques magnifiques. Ses plus beaux ouvrages sont le Jugement universel, peint à fresque avec tant de force et d'énergie, qu'on croit ressentir la terreur qui animera ce jour terrible : mais on lui reproche avec raison d'y avoir mêlé les imaginations du paganisme. | Un

Cupidon en marbre, grand comme nature, différent de celui à qui il cassa un bras et qu'il enterra dans une vigne pour faire illusion aux amateurs de l'antiquité, (anecdote qui a été rejetée par le dernier historien de sa Vie). | Sa statue de Bacchus, qui par son extrême beauté trompa Raphaël, qui la donna sans hésiter à Phidias ou à Praxitèle. | Une excellente Statue de la Vierge de Pitié. Cette Vierge est assise sur une pierre au pied de la croix, et tient son fils mort entre ses bras. Elle est d'une beauté si touchante, qu'on ne peut la contempler sans être attendri. Un critique lui ayant reproché d'avoir peint cette Vierge trop jeune, il se justifia d'une manière bien sensée et de plus très propre à renforcer le prix d'une vertu dont la corruption du siècle a presque effacé les traces. *Ne sais-tu pas*, lui dit-il, *que les femmes chastes se conservent bien plus fraîches et bien plus belles que celles qui ont goûté le plaisir?* Son pinceau était fier, terrible et sublime. Il rend la nature dans tout son éclat. Quelques critiques ont trouvé trop de fierté dans ses airs de tête, trop de tristesse dans son coloris, et quelquefois trop de bizarrerie dans ses compositions; il n'y a que le dernier reproche qui soit fondé. On ne réfute plus le conte qu'*il avait attaché un homme en croix*, pour mieux représenter les traits du Christ mourant; comme si la tête d'un homme qui meurt désespéré, pouvait bien exprimer un Dieu s'immolant volontairement pour les hommes! Michel-Ange n'avait pas besoin de cette ressource; elle est d'ailleurs entièrement opposée à ce qu'on rapporte de son caractère et de ses mœurs. La plus grande partie de ses chefs-d'œuvre de sculpture et de peinture est à Rome; le reste est répandu à Florence, à Bologne, à Venise et ailleurs. Le roi de France possède quelques-uns de ses tableaux; on en trouve aussi plusieurs au Palais-Royal. Ascanio Condivi son élève a donné sa *Vie* en italien, dont la dernière édition est de Florence, 1746, in-fol. figures; M. Hauchecorne en a donné une autre en français, Paris, 1783, 1 vol. in-12; à quelques endroits près, elle est bien et sagement écrite. Ce qu'on a gravé d'après Michel-Ange est fort recherché. — Il y a eu deux autres BUONAROTI, de la même famille, qui se sont fait un nom : l'un (MICHEL-ANGE) par ses poésies, et l'autre (PHILIPPE) par ses ouvrages sur les antiquités. Comme ils sont fort estimés et rares, même en Italie, nous avons cru devoir en donner les titres. | *Osservazioni istoriche sopra alcuni Medaglioni*, sans nom d'auteur, Rome, 1698, in-4°. | *Osservazioni sopra alcuni frammenti di Vasi antichi di vetro*, etc. Florence, 1746, in-4°.

* **BONATI** (GUI), astronome ou plutôt astrologue florentin du 13[e] siècle, fort en réputation dans son temps, et en faveur auprès du duc de Montferrat, se retira sur la fin de sa vie chez les franciscains, et mourut vers 1300. Ses ouvrages d'astrologie ont été publiés à Augsbourg, 1491, in-4°, sous le titre de *Liber astronomicus*.

BONAVENTURE (saint), dont le nom véritable est Jean FIDENZA, né l'an 1221 à Bagnarea en Toscane, entra dans l'ordre des frères mineurs, et en fut un des plus grands ornemens. « Sa vocation, dit l'abbé Bérault, quoique dans un autre goût » que celle de saint Thomas, n'est pas » moins remarquable. Etant tombé dan» gereusement malade dès l'âge de 4 ans, » sa mère le recommanda aux prières de » saint François qui vivait encore; et » elle promit, s'il guérissait, de le mettre » sous sa conduite. Le saint pria pour » l'enfant, et le voyant aussitôt guéri, il » s'écria : O bonne aventure ! nom qui » lui demeura, au lieu de celui de Jean, » qu'il avait reçu au baptême. » En 1243, Bonaventure, âgé de 22 ans, accomplit le vœu de sa mère, en prenant l'habit de son bienfaiteur. On l'envoya étudier à Paris, ainsi que saint Thomas; et comme lui, il eut encore un maître célèbre, dans la personne d'Alexandre de Halès, qui, touché de la beauté du naturel de son disciple et de l'innocence de ses mœurs, disait de lui, qu'il semblait n'avoir point participé au péché de notre premier père. Son ordre le fit successivement professeur de philosophie, de théologie, et enfin général en 1256. L'archevêché d'Yorck étant vacant, Clément IV l'offrit à Bonaventure, et le saint le refusa; mais le pape voulant maintenir sa nomination, lui enjoignit, en vertu de la sainte obéissance, d'acquiescer à la volonté divine en acceptant cet archevêché. Tels sont les termes de la bulle qui fut donnée à ce sujet le 24 novembre 1265, et qui n'eut point d'exécution. L'humilité de Bonaventure fut si ingénieuse, et il prit si bien le saint Père, que, tout inébranlable que paraissait sa résolution, celui-ci ne le contraignit pas d'accepter cette dignité. Après la mort de ce pontife, les cardinaux s'enga-

gèrent d'élire celui que Bonaventure nommerait; ce fut Thibaut, archidiacre de Liége, qui prit le nom de Grégoire X, sur lequel il jeta les yeux. Ce pape l'honora de la pourpre romaine, et lui donna l'évêché d'Albano. Le nouveau cardinal suivit Grégoire au concile de Lyon en 1274, et y mourut des fatigues qu'il s'était données pour préparer les matières qu'on devait y traiter. « Ce saint, dit un historien, emporta les regrets de tout le monde, non-seulement pour sa doctrine, sa tendre éloquence et sa haute vertu, mais pour la douceur de son caractère et de ses manières, qui lui tenaient, pour ainsi dire, enchaînés les cœurs de tous ceux qui l'avaient connu. » La cour pontificale et tout le concile assistèrent à ses funérailles, les plus brillantes tout ensemble et les plus attendrissantes qu'on ait jamais faites, même à aucun souverain. Pierre de Tarentaise qui, d'archevêque de Lyon venait d'être fait cardinal-évêque d'Ostie, et qui succéda au pape Grégoire sous le nom d'Innocent V, fit l'oraison funèbre, où il exprima sa douleur d'une manière si touchante, qu'il tira des torrens de larmes de l'assemblée, toute pénétrée de la perte que l'église venait de faire. On a recueilli les ouvrages de saint Bonaventure à Rome en 1588, 7 tom. en 6 vol. in-fol. et réimprimés à Venise, 1751 à 1756, 14 vol. in-4°. Les 2 premiers renferment des *Commentaires sur l'Ecriture*. Le 3e ses *Sermons*. Le 4e et le 5e ses *Commentaires sur le Maître des Sentences*. Le 6e et le 7e des *Opuscules moraux*. Le 8e les Opuscules qui regardent les religieux. *Ses Méditations sur la Vie de J.-C.* sont pleines de circonstances qu'on ne trouve point dans l'évangile, et qui ne sont pas toujours propres à nourrir une piété solide et éclairée. Si le *Psautier de la Vierge*, qu'on lui attribue peut-être faussement, est réellement de lui, on ne peut disconvenir que le saint docteur n'ait perdu beaucoup de temps à dégrader les beautés simples et majestueuses des Psaumes. L'idée d'attribuer à une pure créature ce qui a été dit de Dieu, a été depuis formellement proscrite dans le Catéchisme du concile de Trente, comme elle doit l'être, à raison de l'absurdité manifeste de toute espèce de parallèle entre le Créateur et les êtres qui tiennent de lui seul le mouvement et la vie. Du reste, les ouvrages ascétiques de saint Bonaventure portent l'empreinte d'une piété affectueuse, qui saisit encore plus le cœur que l'esprit, et ont fait passer justement l'auteur pour un des plus grands maîtres de la vie spirituelle. Quant à ses ouvrages théologiques, on y remarque outre la solidité et la plus exacte orthodoxie, une préférence marquée pour les sentimens modérés, encourageans, propres à produire la paix et la consolation des âmes. On lui a donné le surnom de *Docteur séraphique*. On a encore une de ses Lettres, écrite 30 ans seulement après la mort de saint François, où l'on trouve des plaintes amères contre le relâchement des frères mineurs; mais on aurait tort de se prévaloir de ces plaintes pour déroger à la dignité de l'état religieux. Des fautes qui paraissent capitales dans les hommes dévoués au service de Dieu, seraient à peine aperçues dans les hommes du monde. « Il est certain, dit Voltaire, que la vie séculière a toujours été plus vicieuse, et que les plus grands crimes n'ont pas été commis dans les monastères; mais les désordres ont été plus remarqués par leur contraste avec la règle. » *Saint Bonaventure* est au rang des docteurs de l'Eglise, quoiqu'il ne soit pas au rang des *Pères*, ce nom n'étant donné qu'aux docteurs des 6 premiers siècles, et par une exception particulière, à saint Bernard. (*Voyez* ce mot). Le Père Boule a écrit sa *Vie*.

* **BONAVENTURE** de **SAINT-AMABLE** (le Père), carme déchaussé d'Aquitaine, publia, vers la fin du 17e siècle, trois volumes in-folio sur l'Histoire ecclésiastique et civile du Limousin. Ce grand ouvrage manque de méthode, et n'est pas toujours exact; mais c'est le plus grand corps d'histoire que nous ayons sur une des provinces de l'ancienne France; il a pour titre : *la Vie de S. Martial* ou *Défense de l'apostolat de saint Martial et autres, contre les critiques de ce temps*. Le premier volume parut à Clermont en 1676; le second et le troisième furent imprimés à Limoges, en 1683 et 1685. On trouve dans le premier l'*Histoire des saints du Limousin;* et dans le troisième, l'*Histoire du Limousin* et les *Annales de Limoges*, avec les antiquités de la province, et une *Introduction concernant l'état des Gaules et du Limousin depuis Jules César*. — Un autre **BONAVENTURE** de Sisteron, prédicateur capucin, a composé une *Histoire de la ville et principauté d'Orange*, Avignon, 1741, in-4°. Le premier volume, contenant cinq dissertations, est le seul qui ait paru de cet ou-

vrage, qui devait comprendre dix dissertations historiques, chronologiques et critiques sur l'état ancien et moderne de la ville et principauté d'Orange.

* **BONAVENTURE** de Padoue ou de Péragia, dix-huitième général des augustins et cardinal, né à Padoue le 22 juin 1332, embrassa l'institut des ermites de Saint-Augustin, et fit profession à Padoue. Il reçut le bonnet de docteur à Paris, après y avoir fait ses cours de philosophie et de théologie, et fut élu général de son ordre dans le chapitre tenu à Vérone le 27 mai 1377. Urbain VI et Clément VII se disputaient alors la papauté, et Bonaventure prit parti pour Urbain, qui le créa cardinal en janvier 1384, selon les uns, en septembre 1378, suivant les autres. François Carrario, qui s'était emparé de l'autorité à Padoue, le fit assassiner en 1385 (d'autres veulent que ce soit plusieurs années plus tard), lorsqu'il passait le pont Saint-Ange pour se rendre au Vatican, voulant ainsi se venger du cardinal avec qui il avait eu quelques démêlés au sujet des immunités ecclésiastiques. On a de Bonaventure : | *des Commentaires sur les épîtres canoniques de saint Jean et de saint Jacques, et sur le maître des Sentences;* | des *Sermons;* | des *Vies des Saints;* | *Speculum Mariæ, breviloquium, ternarium de regimine conscientiæ;* | une *Oraison funèbre de Pétrarque,* qu'il prononça en 1369. Il avait été lié avec ce poète célèbre.

* **BONAVIDIUS** ou **BONAVITI** (Marc-Mantua), professeur de jurisprudence à Padoue, sa patrie, mourut vers 1589. On a de lui : | *Illustrium jurisconsultorum imagines,* Rome, 1566. Ces portraits, gravés en cuivre, sont au nombre de vingt-quatre. | *Collectanea super jus Cæsareum,* Venise, 1584.

BONBELLES (Henri-François, comte de), d'abord garde de marine, puis commissaire des guerres, et colonel du régiment de Boufflers, ensuite lieutenant-général des armées du roi de France, commandant sur la frontière de la Lorraine allemande, mourut en 1760, à 80 ans. Il était regardé comme un officier plein de courage, et un homme intelligent. On a de lui deux ouvrages estimés de son temps, mais de peu d'usage aujourd'hui : | *Mémoires pour le service journalier de l'Infanterie,* 1719, 2 vol. in-12; | et *Traité des évolutions militaires,* in-8°.

* **BONCERF** (Pierre-François), né en 1745, à Chasaulx en Franche-Comté, fut reçu avocat en 1770, au parlement de Besançon, et admis ensuite dans les bureaux du ministre Turgot. Une brochure qu'il fit paraître en 1776, sous le nom de *Francaleu,* intitulée *Les inconvéniens des droits féodaux,* fit beaucoup de bruit et fut condamnée par le parlement à être brûlée. Les éloges que Voltaire donne à cette production attestent suffisamment son mauvais esprit. Sans la clémence de Louis XVI, qui arrêta cette affaire, elle eût eu des suites fâcheuses pour Boncerf. Il perdit seulement sa place, et se retira dans la vallée d'Auge, où il s'occupa au dessèchement des marais qui rendaient ce pays inhabitable. De retour à Paris, il fut membre de la société d'Agriculture et secrétaire du duc d'Orléans, dont il avait acquis la protection par la conformité de ses principes avec ceux de ce prince. Il accepta avec empressement, au commencement de la révolution, la charge d'officier-municipal, et ne vit dans les événemens que les objets de ses vœux et la suite naturelle de ses doctrines. Il fut cependant arrêté après la mort du duc d'Orléans par le parti qui lui était opposé, et ne dut son salut qu'à la majorité d'une seule voix. La frayeur que lui avait causée cet événement altéra sa santé; il mourut au commencement de 1794. On a de lui plusieurs brochures, entre autres un *Mémoire* faisant suite à celui que nous avons cité, intitulé *Moyens pour éteindre et méthode pour liquider les droits féodaux.*

* **BONCHAMP** (Charles-Melchior-Arthus comte de), célèbre général vendéen, né dans l'Anjou en 17?9, d'une famille noble et considérée, servit avec distinction dans la guerre d'Amérique. En 1791 il était capitaine au régiment d'Aquitaine; mais il quitta bientôt le service et il vivait retiré dans son château de la Baronnière, près de Saint-Florent, lorsque les royalistes l'appelèrent pour se mettre à leur tête. De tous les chefs de la Vendée Bonchamp était le plus propre au commandement comme étant le plus expérimenté. Doué de talens réels et de qualités précieuses, sa modestie et sa douceur rehaussaient son mérite et le rendaient l'idole de ses soldats. Aussi ses premières actions furent-elles brillantes. Il commença avec succès cette guerre fameuse où l'on vit des paysans mal vêtus et mal armés, mais pleins d'enthousiasme, tenir en échec des armées aguerries et triompher des mêmes soldats qui triomphaient

de l'Europe..... Il opéra la jonction de ses troupes avec celles de La Roche-Jaquelein, et leurs forces réunies acquirent une supériorité marquée sur les armées républicaines. Ils prirent Bressuire, Thouars et Fontenay. Bonchamp contribua beaucoup à ces divers avantages; mais ayant été blessé grièvement, il ne put reparaître à l'armée qu'après la prise de Saumur et d'Angers. Il eut encore le coude fracassé à l'attaque de Nantes, où les Vendéens furent repoussés. Quelques jours après, d'Elbée trouva moyen de se faire élire généralissime malgré tous les bons esprits de l'armée, qui désiraient appeler Bonchamp au commandement. Bonchamp n'en témoigna aucun ressentiment; mais il fut étonné qu'on eût choisi le moins habile de tous les chefs. Vers le mois de septembre 1793, le gouvernement républicain, qui avait tant de fois échoué dans ses entreprises contre l'armée royaliste qui faisait tous les jours de nouveaux progrès, voulant faire de plus grands efforts, leur opposa des troupes nombreuses et aguerries. Charette fut battu, et vint se réunir aux autres chefs qui, sentant bien qu'il s'agissait du salut de leur cause, se décidèrent à une action générale et combattirent avec plus d'ardeur que jamais contre la garnison de Mayence, composée des meilleurs soldats de la république. Bonchamp, quoique souffrant encore de sa blessure, arriva avec sa division et décida la victoire; elle fut complète. Ce succès fut suivi de plusieurs autres, et peut-être la Vendée eût-elle décidé du sort de la France, si la désunion ne se fût mise parmi les chefs, et si Charette n'eût détaché sa cause de celle de la grande armée. Les Vendéens ne comptèrent plus depuis que des revers. Bonchamp proposa de passer la Loire pour se réunir aux Bretons; on se rendit à son avis, et l'on plaça quelques troupes pour faciliter ce passage; mais il fallut auparavant en venir aux mains à Chollet, et cette bataille qui se livra le 17 octobre 1793, acheva la ruine de l'armée royale qui avait combattu avec un courage et un acharnement incroyable. D'Elbée étant blessé à mort et Bonchamp ayant été atteint d'une balle dans la poitrine, leurs soldats sans chef et sans ordre, se virent forcés de céder le champ de bataille. Les républicains avaient acheté trop cher la victoire pour pouvoir s'opposer au passage des Vendéens au-delà de la Loire. Bonchamp ne put voir cette triste retraite; il passa vingt-quatre heures sans connaissance, et il expira comme on le descendait de la barque dans laquelle on lui avait fait traverser le fleuve. Jamais il n'avait été aussi nécessaire à l'armée. On avait compté sur lui pour la diriger dans un pays qu'il connaissait; il n'avait expliqué à personne les projets qu'il avait conçus. On a rapporté que cinq mille prisonniers républicains amenés jusqu'à la Loire, au moment où l'on allait la traverser, avaient dû la vie aux instances de Bonchamp, qui empêcha de les massacrer. Bonchamp expirait à cet instant, et c'est aux sentimens d'humanité de presque tous les autres généraux vendéens que ces prisonniers durent leur salut. Quelques mois après, plusieurs d'entre eux, pour sauver Mme de Bonchamp, qui était renfermée dans les prisons de Nantes, attestèrent qu'elle avait engagé son mari à user de son pouvoir pour sauver les prisonniers. Cette circonstance a donné lieu au récit où un historien a attribué à Bonchamp cette action généreuse, dont il était, au reste, bien capable.

* **BONCIARIO** (Marc-Antoine), littérateur, né en 1555 fut élève du savant Marc-Antoine Muret, directeur et professeur de belles-lettres au séminaire de Pérouse. Malgré ses infirmités et la cécité qui l'atteignit de bonne heure, on lui doit un grand nombre d'ouvrages latins, estimés pour la composition et pour le style. Les principaux sont : | *Grammatica*, Pérouse, 1603, in-8°; | *Epistolæ*, ib., 1604; | *Pia poemata*, ibid. 1606; | *Idyllia*, ibid. 1607; | *Opuscula decem*, ibid. 1607, in-12, etc.

* **BONCORE** (Thomas), docteur en philosophie, en médecine et en droit, du 17e siècle, aggrégé à l'université de Naples, est auteur d'un ouvrage sur une maladie épidémique : *De populari, horribili ac pestilenti gutturis, annexarumque partium affectione, nobilissimam urbem Neapolim ac totum fere regnum vexante, consilium*, Naples, 1622, in-4°.

* **BONCORTESE**, plus connu sous le nom de BONA GRATIA, franciscain de Bergame, fut un des religieux de cet ordre dont le pape Jean XXII condamna l'opinion en faveur de la non-possession des biens en commun par J.-C. et les apôtres.

BOND (Jean), critique et commentateur, naquit dans le comté de Sommerset en 1550, fut maître d'école pendant plusieurs années, et exerça la médecine

à la fin de sa vie. Il mourut en 1612. Son ouvrage le plus connu est un *Commentaire* estimé sur Horace. La plus belle édition est celle d'Elzevir, 1677; on en a donné une autre depuis à Orléans, qui a son mérite. Il a fait aussi un commentaire sur Perse.

* **BONDAM** (Pierre), écrivain allemand, né en 1727, et mort en 1800, fut successivement professeur dans les écoles de Campen, Zutphen, et aux universités d'Harderwick et d'Utrecht. On a de lui : | *Specimen animadversionum criticarum, ad loca quædam juris civilis depravata*, 1746, Franeker; | *Variæ lectiones;* Bondam y corrige, soit par conjecture, soit par le secours des manuscrits, un grand nombre de passages dans les jurisconsultes et les littérateurs anciens. | *Les Chartres des ducs de Gueldre*, écrites en vieux hollandais, rassemblées en un énorme volume in-folio, Utrecht, 1783 à 1793; | *De linguæ græcæ cognitione*, 1755; et *pro græci juris interpretibus*, 1763, augmenté de quatre harangues académiques.

BONDELMONT, chevalier florentin, promit d'épouser une demoiselle de la famille des Amidées. Une dame de la maison des Donati, l'ayant dissuadé, lui donna sa fille en mariage. Les Amidées le poignardèrent le jour de Pâques, comme il allait à l'église. Cet assassinat divisa la ville et la noblesse de Florence en deux factions, l'an 1215 : l'une attachée aux Bondelmont, s'appela les *Guelfes*, et l'autre, les *Gibelins;* ceux-ci tenaient pour les Amidées. Mais il ne paraît pas que ce soit là l'origine de ces noms, quoiqu'ils puissent avoir été ceux des deux factions. *Voyez* CONRAD III.

* **BONDI** (l'abbé Clément), poète italien, né à Mezzano, dans le Parmesan, en 1742, entra dans la société de Jésus, et à l'époque de la suppression de cet ordre, se rendit dans le Tyrol. L'archiduc Ferdinand, gouverneur de Milan, le nomma, après la prise de cette ville par les Français en 1796, son bibliothécaire à Brunn en Moravie, où Bondi l'avait suivi, et lui confia l'éducation de ses enfans, dont l'un est aujourd'hui le duc régnant de Modène. L'impératrice d'Autriche, morte en 1816, avait pris aussi des leçons de littérature et d'histoire de l'abbé Bondi qui s'était fixé à Vienne. Il est mort dans cette capitale en octobre 1821, à l'âge de 79 ans, et a été enterré dans la même église que son compatriote Métastase. La réputation poétique de Bondi est fondée principalement sur sa traduction de l'*Enéide* en *versi sciolti* (Parma, Bodoni, 1793, 2 vol. in-8°), que des italiens élèvent, sous quelques rapports, au-dessus de celle d'Annibal Carò, faite dans la même langue, près de trois siècles auparavant, et que personne n'avait encore essayé de faire oublier. Il a donné de plus | une traduction italienne, des *Géorgiques*, Vienne, 1800, in-4°; | une autre des *Métamorphoses d'Ovide;* | La *Conversazione*, 1802; le champ qu'a parcouru Bondi dans ce dernier poème est plus vaste que celui dans lequel Delille, qui publia en 1812 un poème sur le même sujet, s'est renfermé; | La *Giornata villerecia* (la Journée champêtre), poème en trois chants; | la *Felicità* (le Bonheur), poème en deux chants; | l'*Asinata* (l'Anerie), poème burlesque; | la *Moda*, des *Sonnets*, des *Canzoni*, et autres poésies de Bondi ont été recueillis à Pise, dans les 11e et 12e volumes de la collection intitulée : *Parnasso degli Italiani viventi.* Son talent se faisait particulièrement remarquer dans les sujets tendres et mélancoliques. Il joignait à des connaissances très variées le sentiment de l'harmonie, possédait le grec et le latin et s'était rendu familières plusieurs langues vivantes.

* **BONELLO** (Michel), dominicain italien, né en 1541, et mort évêque d'Albe, en 1598, devint cardinal légat sous Pie IV, son oncle, et parcourut l'Espagne, le Portugal, la France, pour engager les princes chrétiens à une nouvelle croisade.

* **BONER**, fabuliste allemand des 13e et 14e siècles, dont on a un *Recueil de fables rimées*, tirées des auteurs satiriques, Bamberg, 1461, et Strasbourg, 1782. C'est peut-être ce qui nous reste de plus précieux des minnesinger (troubadours allemands).

* **BONET**, ou BONT (S.), en latin *Bonus, Bonitus*, naquit en France, d'une famille distinguée, et fut référendaire ou chancelier de S. Sigebert III, roi d'Austrasie. Il jouit de l'estime publique sous quatre rois, pour avoir fait fleurir la religion et la justice. Après la mort de Dagobert II, Thierri III réunit l'Austrasie à la monarchie française, et nomma S. Bonet gouverneur de la province de Marseille, en 680. S. Avit, son frère aîné, évêque de Clermont, l'ayant demandé pour successeur, il prit, en 689, le gouvernement de cette église; mais après dix ans d'épisco-

pat, ayant eu quelques scrupules sur son élection, il consulta S. Théau, qui vivait alors en ermite à Solignac. S. Bonet se démit de son évêché, et se retira à l'abbaye de Marlieu, où il vécut quatre ans dans les pratiques d'une austère pénitence. Il revenait de Rome, où il avait fait un pèlerinage, lorsqu'il mourut de la goutte, à Lyon, le 15 janvier 710, à l'âge de quatre-vingt-six ans. On trouve dans le *Recueil des Bollandistes*, sa vie écrite par un moine de Sommon, en Auvergne, son contemporain. Il y avait à Paris, près de St.-Merry, une chapelle sous l'invocation de S. Bont.

* **BONET** (Guillaume), 41e évêque de Bayeux, né dans le diocèse du Mans, et mort à Angers vers 1312, fut élevé dans celui de Bayeux; il était un des dignitaires de cette dernière église, lorsque Clément V le fit évêque en 1306. Ce pape le nomma parmi les commissaires dans l'affaire des templiers. Il fonda, en 1309, le collége de Bayeux dans l'université de Paris, pour des boursiers du diocèse de Bayeux et de celui du Mans.

* **BONET de LATES**, médecin et astrologue provençal du seizième siècle, est connu comme inventeur d'un *anneau astronomique* pour mesurer la hauteur du soleil et des étoiles, et servant encore à d'autres usages qu'il détaille dans un traité dédié au pape Alexandre VI, Paris, 1534.

* **BONET** (Nicolas), religieux franciscain du 14e siècle, surnommé *le Docteur profitable*. On ne s'accorde pas sur le lieu de sa naissance. Quelques-uns le croient espagnol, d'autres italien ou sicilien, et enfin d'autres français. Cet auteur fit du bruit pendant quelque temps, par une opinion extrêmement singulière; il avança, dans un de ses ouvrages, que ces paroles de Jésus-Christ sur la croix : *Femme, voilà votre fils*, avaient produit l'effet d'une transsubstantiation réelle, en sorte qu'au moment même saint Jean était devenu le fils de la Vierge. On ne se persuadera pas que Bonet ait pu trouver des sectateurs; le fait est pourtant vrai, et leur nombre devint même considérable. Mais on réussit à les rappeler à leur devoir. On a de Bonet : | *Postilla in Genesim;* | *Comment. super quatuor libros sententiarum;* | *Interpretationes in præcipuos libros Aristotelis, præsertim metaphysicam*. Ce dernier ouvrage a été imprimé, Venise, 1505, in-fol.

* **BONET** (Jean-Paul), né dans le royaume d'Aragon, adjoint au général d'artillerie, et attaché au service secret du roi Charles II, fut le premier qui enseigna par préceptes l'art précieux de faire parler les sourds et muets, dans un ouvrage intitulé : *reduccion de las letras, y artes para ensenar a hablar a los mudos*, Madrid, 1620, in-4°. Grégoire Majans, savant espagnol, lui donne la gloire de cette invention; il paraît cependant qu'elle est due à Pierre Ponce, bénédictin (voyez ce nom), et qu'il n'eut que le mérite de la soumettre à des règles.

BONET (Théophile), médecin de Genève, né en 1620, et mort en 1689. Il fit part au public des réflexions qu'il avait faites sur son art, pendant plus de 40 années de pratique. Ses principaux ouvrages sont | *Polyanthes, sive Thesaurus medico-practicus ex quibuslibet rei medicæ scriptoribus collectus*, Genève, 3 vol. in-folio, 1690, 1691, 1693; c'est une bibliothèque complète de médecine. | *Medicina septentrionalis*, 1684 et 1686, 2 vol. in-fol. Collection de raisonnemens et d'expériences faites dans les parties septentrionales de l'Europe; | *Mercurius compitalitius*, Genève, 1682, in-fol. | *Sepulchretum*, ou *Anatomia practica*, Genève, 1679, en 2 vol. in-fol. et Lyon, 1700, 3 vol. in-folio, avec des additions par Manget. Quoique le titre de ces livres soit bizarre, et que le format ne promette pas beaucoup de précision, ils ont été recherchés avant que Boerhaave eût trouvé l'art de réduire la médecine en aphorismes. On les consulte encore.

BONFADIO (Jacques), né à Gazano, près de Salo, dans le diocèse de Brescia, au commencement du 16e siècle, secrétaire de quelques cardinaux, donna des leçons de politique et de rhétorique à Gênes avec succès. La république le nomma pour écrire son histoire. L'historien offensa plusieurs familles, qui furent mécontentes de ce qu'il disait vrai et indignées de ce qu'il le disait d'une manière satirique. On chercha à s'en venger, on l'accusa d'un crime qui méritait la peine du feu. Il allait être brûlé vif, lorsque ses amis obtinrent qu'on se contenterait de lui couper la tête, ce qui fut exécuté en 1560. On a de Bonfadio, | son *Histoire de Gênes*, dont nous avons parlé, et dans laquelle il raconte l'état de cette république fort exactement depuis 1528 jusqu'en 1550, en un vol. in-4°, Pavie, 1586; elle est en latin, mais Barthélemi Paschéti la traduisit en italien : cette version imprimée

à Genève en 1586, in-4°, n'est pas commune ; | des *lettres* et des *poésies italiennes*, publiées, les premières en 1746 à Brescia, avec sa vie, les autres en 1747 in-8°.

BONFINIUS ou **BONFINI** (ANTOINE), historien latin natif d'Ascoli, fut gouverneur et maître de Béatrix d'Aragon, épouse de Mathias Corvin roi de Hongrie. Il écrivit l'*Histoire* de ce royaume, et la poussa jusqu'en 1445, en 45 livres. Sambuc, qui l'a continuée, en publia une édition exacte en 1568. Il y en a une autre de 1606, in-fol. ; elle est très estimée, et mérite de l'être, tant pour le style que pour la sagesse et l'exactitude de l'auteur. On a encore de lui : | *Hermogenis libri de arte rhetoricâ, et Aphthonii sophistæ progymnastica*, Lyon, 1538 ; | *In Horatium Flaccum Commentarii*, Rome, in-4° ; | *Symphosion-Beatricis, sive Dialogi tres de pudicitiâ conjugali et virginitate*, Bâle, in-8°, etc.

* **BONFLERS.** (N.) médecin distingué, chevalier de la légion d'honneur, composa, dès son début, trois mémoires qui furent couronnés dans trois différentes académies. Plus tard, il publia un *Traité sur les fièvres intermittentes* et un autre sur *l'influence de l'air dans les maladies*, ouvrages auxquels on accorde beaucoup de mérite. Bonflers fut nommé, en 1800, sous-préfet d'Argentan, et, en 1808, membre du corps législatif, dont il a fait partie jusqu'après la session de 1814. Il a couronné une vie consacrée à d'utiles travaux, par une mort chrétienne, arrivée au mois de juin 1820.

* **BONFOS** (MANAHEM,) juif de Perpignan, est connu par son *Michal-Jofi*, ou *Perfection de beauté* qui est une espèce de Manuel lexique ; il est cité quelquefois sous le titre de *Liber definitionum*. Le texte hébreu a paru à Salonique, 1567, in-4°.

BONFRÉRIUS ou **BONFRÈRE** (JACQUES), jésuite, naquit en 1573 à Dinant, ville de la principauté de Liége, et se fit jésuite, en 1592. Il enseigna la philosophie et la théologie à Douai, fut professeur de l'Ecriture et de langue hébraïque dans la même ville, emploi qu'il remplit avec distinction pendant un grand nombre d'années. Il mourut à Tournai le 9 mai 1643. On voit par ses écrits qu'il était très versé dans la chronologie et dans la critique, et consommé dans la géographie sacrée. Swertius le peint en ces termes : *Non vulgari doctrina instructus, et raris virtutum ornamentis insignitus, industria mirabili, incredibili in rebus agendis prudentia, acerrimi ingenii, solidissimi judicii*. Valère André le qualifie de *Multiplicis vir eruditionis, ingenii sagacitate, judicii maturitate, styli facilitate ac nitore, memoriæ denique tenacitate inprimis excellens*. A ces témoignages on peut ajouter celui de M. Dupin, qui ne doit point être suspect : « De tous les » commentateurs jésuites de l'Ecriture » sainte, il n'y en a point à mon avis qui » ait suivi une meilleure méthode et qui » ait plus de science et de justesse dans » ses explications, que Jacques Bonfré- » rius. Ses *prolégomènes* sur l'Ecriture » sont d'une utilité et d'une netteté mer- » veilleuses. Il en a retranché la plupart » des questions de controverse que Séra- » rius avait traitées dans ses prolégomè- » nes, pour se renfermer dans ce qui » regarde l'Ecriture sainte, et rapporte » en abrégé tout ce qu'il est nécessaire de » savoir sur cette matière. Ses *Commen-* » *taires* sont excellens. Il y explique les » termes et le sens de son texte avec une » étendue raisonnable, et évitant la trop » grande brièveté de quelques-uns et la » longueur démesurée des autres, ne fait » aucune digression qui ne vienne à son » sujet. » On a de ce commentateur, | *Præloquia in totam Scripturam sacram*, Anvers, 1625, in-fol. ; | *Onomasticon urbium et locorum sacræ Scripturæ*, Paris, 1631, in-fol. Le Clerc en a donné une belle édition à Amsterdam en 1707, in-fol. : ces deux ouvrages ont été insérés dans l'édition de Ménochius par le Père Tournemine ; | *Pentateuchus Moysis commentario illustratus*, Anvers, 1625, in-fol. ; | *Josue, Judices et Ruth commentario illustrati*, Paris, 1631, in-fol. Bonfrérius a encore fait des *commentaires* sur les livres des Rois et les Paralipomènes, sur les livres d'Esdras, de Tobie, de Judith, d'Esther et des Machabées, sur les quatre Evangiles, les Actes des apôtres, et sur les Epîtres de saint Paul. Il avait entrepris de commenter le Psautier, et il en était au psaume 59, lorsque la mort l'enleva ; mais ces commentaires n'ont pas été imprimés.

BONGARS (JACQUES), calviniste, né à Orléans, conseiller de Henri IV, s'acquitta avec ardeur des négociations que ce prince lui confia dans les cours d'Allemagne. Sixte V ayant fulminé, en 1585, une bulle contre le roi de Navarre et le prince de Condé, Bongars, qui était alors

à Rome, y fit une réponse et l'afficha lui-même au champ de Flore. Il mourut à Paris en 1612, à 58 ans. Ses ouvrages sont, | une *édition* de *Justin* avec de savantes *notes;* | un recueil de *lettres latines*, qui apprennent peu de choses : MM. de Port-Royal en publièrent une traduction sous le nom de *Brianville*, en 1695, 2 vol. in-12; | le recueil des historiens des croisades sous le titre de *Gesta Dei per Francos*, 2 vol. in-fol., Hanau, 1611; | les *variantes* des Mélanges historiques de Paul Diacre; | *Collectio Hungaricarum rerum Scriptorum*, Francfort, 1600, in-fol. : c'est une collection curieuse des historiens originaux de Hongrie.

* **BONHOMME-DUPIN** (PIERRE-JEAN-BAPTISTE), né à Toulouse en 1737, était conseiller au parlement de cette ville, lorsque la révolution éclata. Partisan du nouvel ordre de choses, il périt néanmoins sur l'échafaud, en 1793, avec les autres membres du parlement de Toulouse, ses collègues, qui avaient protesté en 1790, contre les décrets de l'Assemblée constituante, quoiqu'il eût refusé de signer leur protestation.

* **BONGO** (PIERRE), chanoine et chantre de la cathédrale de Bergame, sa patrie, mort en 1601, possédait les langues latine, grecque, hébraïque, les belles-lettres, la théologie, les mathématiques, l'histoire, etc. Il est auteur d'un traité curieux intitulé : *Numerorum Mysteria ex abditis plurimarum disciplinarum fontibus hausta*, Paris, 1618, in-4°.

BONHOMO (JEAN-FRANÇOIS), né à Verceil, se distingua par ses lumières et son zèle pour la foi catholique. Etroitement lié par l'identité des principes et des vues avec saint Charles Borromée, il fut un des plus intimes amis de ce saint prélat, qui l'envoya à Rome en 1569, pour obtenir du pape la confirmation des canons du second concile provincial de Milan, et le consacra évêque de Verceil, en 1572. Le pape Grégoire XIII l'envoya en Suisse où il fut le premier nonce permanent, et il y produisit par ses travaux et sa vigilance pastorale, des fruits précieux dans des temps difficiles et critiques où les nouveaux sectaires faisaient dans la vigne du Seigneur d'étranges ravages. Quelque temps après il fut envoyé vers l'empereur, qu'il engagea à faire publier dans ses états les décrets du concile de Trente. Nommé à la nonciature de Cologne, il fut l'âme de tout ce qui se fit dans ce temps très critique, tant dans cet électorat que dans les provinces voisines, pour le maintien de l'ancienne religion, pour la réforme du clergé, pour la suppression des abus et tout ce qui intéresse l'Eglise catholique. La nonciature, dont il fut en quelque sorte le fondateur, a depuis continué sans interruption, avec le meilleur effet pour la religion et le clergé catholique d'Allemagne. Son successeur fut Barthélemi Pacca, dont les travaux pour le maintien des nonciatures et de l'autorité pontificale contre les innovations des métropolitains, sont assez connus. Bonhomo mourut à Liége, dans l'abbaye de Saint-Jacques (alors l'asile de la piété et de la science, aujourd'hui sécularisée), le 25 février 1587. On a de lui | *Reformationis ecclesiasticæ decreta generalia*, Cologne, 1585, in-8°. Le pape Benoît XIV cite souvent avec éloge cet ouvrage dans son traité *de Synodo diœcesana*. | *Vita et obitus Caroli Borromæi*, Cologne, 1587.

BONIÇHON (FRANÇOIS), *prêtre de l'Oratoire*, ensuite curé de Saint-Michel d'Angers, mort en 1662, est auteur d'un ouvrage intitulé *Pompa episcopalis*, Angers, 1650, in-fol. Ce livre fut composé lorsque Henri Arnauld fut fait évêque d'Angers. On a encore de lui un gros in-4° intitulé *l'Autorité épiscopale défendue contre les nouvelles entreprises de quelques réguliers-mendians*, Angers, 1658. Cet ouvrage est estimé.

BONIFACE, comte de l'empire, plus connu par son amitié pour saint Augustin que par ses actions, fut chassé d'Afrique par les Vandales, et mourut en 432 d'une blessure qu'il reçut dans un combat contre Aétius.

BONIFACE (saint), nommé d'abord Winfrid, apôtre de l'Allemagne, naquit en Angleterre vers l'an 680. Il embrassa l'état monastique, fut fait prêtre en 710, et envoyé par Grégoire II, en 719, pour travailler à la conversion des infidèles du Nord. Il remplit sa mission dans la Thuringe, le pays de Hesse, la Frise et la Saxe, et y convertit un grand nombre d'idolâtres. Le pape ayant appris ses succès, l'appela à Rome, le sacra évêque le jour de saint André en 723, et le renvoya en Allemagne. Les progrès de la foi furent encore plus rapides à son retour. Il convertit les peuples de Bavière, et remplit le Nord du bruit de son nom et de ses travaux apostoliques. Grégoire III lui accorda le *pallium* et le titre d'archevê-

que, avec permission d'ériger des évêchés dans les pays nouvellement conquis à la religion. Jusqu'alors Boniface n'avait été fixé à aucune église particulière; vers l'an 747 le pape Zacharie le plaça sur le siége de Mayence, qui vaquait par la déposition de Gervode. Tous ces faits confondent d'une manière évidente et sensible les prétentions que les métropolitains d'Allemagne ont formées contre le siége de Rome, dont ils tenaient tout, et l'on peut dire que l'existence même de l'église d'Allemagne est l'effet non-seulement du zèle, mais du pouvoir et de l'autorité hiérarchique de l'Eglise romaine. « Ignorez-vous, ingrats (dit un » auteur connu à cette occasion), que » sans elle la Germanie ne serait encore » que le repaire de quelques hordes bar» bares; que les ours et les aurocks habi» teraient encore les lieux où sont au» jourd'hui vos florissantes cités; que le » sang humain coulerait encore sur les » autels dressés à des monstres, là où le » paisible agneau est immolé avec une » pompe sainte dans de magnifiques tem» ples? Et depuis cette heureuse révolu» tion, due précisément au christianisme, » dont Rome vous a fait le don inesti» mable, que ne doit pas la Germanie et » son clergé surtout à tant de pontifes, » dont les soins affectueux et paternels » ont constamment employé l'impression » de l'autorité sainte, pour en assurer la » liberté contre l'oppression et la vio» lence, pour maintenir dans cette grande » région la pureté de la foi contre des sec» taires nombreux et puissans? » Boniface termina sa vie par le martyre : un jour qu'il était en chemin pour donner la confirmation à quelques chrétiens, il fut percé d'une épée par les païens de la Frise, dans la plaine de Dockum, près de la rivière de Bordne, le 5 juin 755. Cinquante-deux de ses compagnons, soit missionnaires, soit chrétiens, furent massacrés avec lui; leur sang fut une semence qui produisit d'autres apôtres. Il s'était démis de l'archevêché de Mayence en faveur de Lulle son disciple. On a de cet apôtre des *Lettres*, recueillies par Serarius, 1629, in-4°, et des *Sermons* dans la collection de don Martenne. On y voit son zèle, sa sincérité et ses autres vertus, mais point de pureté ni de délicatesse dans le style. Quant au différend qu'il eut avec Virgile de Saltzbourg, dont les protestans et les philosophes ont fait tant de faux rapports, *voyez* VIRGILE.

BONIFACE I (saint), successeur du pape Zozime en 418, fut maintenu dans la chaire pontificale par l'empereur Honorius, contre l'archidiacre Eulalius qui s'était emparé de l'église de Latran. C'est à ce pontife que saint Augustin dédia ses quatre livres contre les erreurs des pélagiens. Il mourut en septembre 422.

BONIFACE II, pape, succéda à Félix IV en 530. Il était romain, mais son père était goth. Il avait forcé les évêques assemblés en concile dans la basilique de Saint-Pierre, à l'autoriser dans le choix d'un successeur. Il désigna le diacre Vigile; mais ces prélats cassèrent peu de temps après, dans un autre concile, ce qui s'était fait dans le premier contre les canons et les usages. On a de lui une *Lettre* à saint Césaire d'Arles dans les *Epistolæ Romanorum Pontificum* de don Constant. Il mourut en 532.

BONIFACE III, romain, monta sur le saint Siége en 606, après la mort du pape Sabinien. Il convoqua un concile de 72 évêques, dans lequel on anathématisa ceux qui parleraient de désigner des successeurs aux papes et aux évêques pendant leur vie. Il mourut le 12 novembre de la même année. Il avait obtenu de l'empereur Phocas, que le patriarche de Constantinople ne prendrait plus le titre d'*évêque universel*.

BONIFACE IV, fils d'un médecin de Valéria au pays des Marses, succéda au précédent en 607. L'empereur Phocas lui céda le Panthéon, temple bâti par Marcus Agrippa à l'honneur de Jupiter Vengeur et des autres divinités du paganisme. Le pontife le changea en une église dédiée au vrai Dieu, en l'honneur de la sainte Vierge et de tous les saints. C'est là l'époque de la fête de la Toussaint, le 1er jour de novembre. Cette église subsiste encore et fait l'admiration des voyageurs, sous le nom de *Notre-Dame de la Rotonde*. Il mourut en 614. On lui attribue quelques ouvrages qui ne sont pas de lui.

BONIFACE V, napolitain, successeur de Dieu-donné en 617, mourut en 625. Il défendit aux juges de poursuivre ceux qui auraient recours aux asiles des églises.

BONIFACE VI, romain, pape après Formose en 896, ne tint le saint Siége que 15 jours. Comme il fut élu par une faction populaire, et qu'il avait été déposé de la prêtrise avant d'avoir la tiare, il fut regardé comme antipape.

BONIFACE VII, surnommé *Francon*, antipape, meurtrier de Benoît VI et de

Jean XIV, se fit reconnaître pontife en 974, le 20 août, et mourut subitement au mois de décembre suivant. Cet objet de l'exécration publique et de celle de la postérité, fut ignominieusement traité. On perça son cadavre à coups de lance, on le traina par les pieds, et on le laissa nu dans la place, devant la statue de Constantin.

BONIFACE VIII (Benoit-Caietan), né à Anagni, d'abord avocat consistorial, protonotaire apostolique, chanoine de Lyon et de Paris, ensuite créé cardinal par Martin IV en 1281, fut élevé sur le trône pontifical, après l'abdication de saint Célestin, en 1294. On a dit sans fondement, qu'il le menaça de l'enfer, s'il ne se démettait de la papauté, pour en laisser revêtir un homme plus actif et plus ferme que lui; mais il est certain que Célestin n'abdiqua qu'à raison de son âge, de la connaissance de son inexpérience et de son goût pour la solitude et la retraite. Boniface craignant qu'il ne changeât de résolution et ne causât un schisme, le fit garder dans une espèce de prison honnête, commode et respéctée, jusqu'à sa mort. Les Colonne, une des plus puissantes maisons de Rome, troublèrent les commencemens de son pontificat; ils étaient du parti des Gibelins, attachés aux empereurs et ennemis des papes, et eurent la hardiesse d'afficher un écrit, dans lequel ils protestaient contre l'élection de Boniface et en appelaient au concile général des procédures qu'on pourrait faire contre eux. Boniface les excommunia, leva des troupes pour soutenir son excommunication, et prêcha la croisade contre eux, ce qui produisit un accommodement. Mais le zèle trop ardent de Boniface pour rétablir la paix entre les princes chrétiens, le jeta dans de nouveaux embarras. Il réussit à la faire conclure entre la France et l'Aragon, mais il ne put l'établir entre la France et l'Angleterre : le guerrier et violent Philippe le Bel s'y refusa hautement, et le pape se crut en droit de lui défendre la guerre : ce qui joint à d'autres sujets d'un mécontentement réciproque, alluma entre eux une querelle longue et opiniâtre. Boniface donna plusieurs bulles où il soumettait la puissance temporelle à la spirituelle, prétention aujourd'hui universellement rejetée, mais qui, comme nous aurons lieu de le remarquer plus d'une fois, était alors reconnue par les princes mêmes, qui se bornaient, à en restreindre les conséquences ou à en éviter l'application. C'était la jurisprudence générale du temps. Boniface finit par mettre le royaume en interdit. Philippe fait arrêter, dans l'assemblée des trois états du royaume, qu'on en appellera au futur concile. Nogaret passe en Italie, sous le prétexte de signifier l'appel; mais réellement pour enlever le pape. On le surprit dans Anagni, ville de son domaine, où il était né. Nogaret s'était joint à Sciarra Colonne, qui eut la brutalité de donner un soufflet au pape avec son gantelet. Nogaret lui donna des gardes, voulant l'emmener à Lyon où devait se tenir le concile. Boniface mourut un mois après de chagrin, en 1303, à Rome où il était allé, après que les habitans d'Anagni l'eurent délivré des mains des Français. Trois cents ans après, sous Paul V, le onze octobre, jour même de sa mort, on ouvrit son tombeau, placé dans la chapelle qu'il avait construite à l'entrée de l'église de St.-*Pierre*; on trouva ses habits pontificaux en entier, et son corps sans corruption, à la réserve du nez et des lèvres. M. Sponde en parle comme témoin oculaire, s'étant trouvé à Rome dans ce temps-là. C'était en 1605. « On lit pourtant » (ajoute un des judicieux auteurs de l'*Histoire de l'église gallicane*, d'où nous transcrivons ces détails) » que Boniface mourut en fu» rieux, se rongeant les mains et les bras, » ce qui fait voir combien la partialité » altère quelquefois l'histoire dans les » points les plus importans. » Ce fut lui qui canonisa saint Louis, qui institua, en 1300, le Jubilé pour chaque centième année : qui ceignit la tiare d'une seconde couronne, et qui recueillit en 1298, le 6e livre des Décrétales, appelé le *Sexte*, dont l'édition la plus rare est celle de Mayence, 1465, in-fol. On a encore de lui quelques ouvrages. Il était savant pour son temps. Il ne faut pas juger de son caractère par ce que les auteurs français en ont écrit. Plusieurs de ses démarches sont blâmables sans doute; mais celles de Philippe le Bel ne le sont pas moins; elles sont même beaucoup plus injustes et plus violentes, et font en quelque sorte disparaître les torts de Boniface. On regarde assez communément ce pape comme auteur de la fameuse bulle *in Cœnâ*, quoiqu'elle n'ait guères été connue de son temps, et qu'on y trouve plusieurs additions d'une date postérieure. Elle renferme des vues vastes et la plu-

part utiles au bonheur des états et au soulagement des peuples ; mais comme le pontife y prenait un ton de commandement et employait l'excommunication dans les matières temporelles, elle a paru déroger au pouvoir des rois et à leur indépendance dans l'administration de leurs états. C'est pourquoi les papes Clément XIV et Pie VI en ont interrompu la publication qui se faisait tous les ans le jour du jeudi-saint, et depuis cette époque elle est regardée comme non avenue. Cependant un philosophe moderne, un politique sage, modéré et ami des hommes, a paru la regretter : « Pourquoi, » dit-il, disputer au souverain pontife un » droit qui seul rendrait la religion utile » et respectable aux sociétés ; celui de » reprendre les pécheurs scandaleux, les » infracteurs publics du droit naturel, les » scélérats qui se jouent de toutes les lois? » La religion n'est-elle pas faite pour les » puissans encore plus que pour les fai- » bles ? Saint Ambroise eut-il donc si » grand tort de chasser hors de l'église » le meurtrier de Thessalonique ? Est-ce » un si grand mal que l'Eglise ose répri- » mer des tyrans qui se font encenser » comme des dieux, qui se croient les » maîtres du genre humain, et qui pour » sujets n'ont plus que des satellites gagés » ou des esclaves timides ? Un prince qui, » pour nourrir des chevaux, pour entre- » tenir des Messalines et enrichir des fa- » voris, pour donner des fêtes et élever » des palais, pour nourrir dix mille valets » et soudoyer quatre cent mille bouchers, » ne cesse d'établir des impôts, des droits » de toute espèce, jusqu'à ce qu'il ait sou- » tiré à son peuple la dernière goutte de » sang; un tel prince n'est-il pas infini- » ment plus impie, plus odieux, plus » criminel, que tous ceux que l'Eglise a » coutume d'excommunier ? Pourquoi, » donc ne serait-il pas soumis à l'ana- » thème ? Faut-il avoir plus d'égards, » plus de condescendance pour lui, à » proportion de ce que ses forfaits sont » plus noirs, plus affreux, plus abomi- » nables ? Est-ce un abus qu'il y ait une » église qui parle au nom du grand Dieu, » au nom de ce Dieu, *qui dicit regi,* » *apostata ; qui vocat duces impios ; qui* » *non accipit personas principum, nec* » *cognovit tyrannum cum disceptaret con-* » *tra pauperem ?* Job 34. » *Voyez* PIE V. Jean Rubens a écrit sa *Vie* en latin, Rome, 1651, in-4°.

BONIFACE IX, napolitain, d'une famille noble, mais réduite à la dernière misère, fut fait cardinal en 1381, et pape en 1389, après la mort d'Urbain VI, pendant le schisme d'Occident. Ses historiens louent sa chasteté, et lui reprochent le népotisme. Il est certain qu'il avait des vertus, et Thierri de Niem a chargé le tableau de ses défauts. Il mourut en 1404. Ce pontife institua les *Annates perpétuelles*.

BONIFACE (Hyacinthe), célèbre avocat au parlement d'Aix, né à Forcalquier en Provence l'an 1612, mort en 1695, est connu par une compilation recherchée des jurisconsultes. Elle est intitulée *Arrêts notables du Parlement de Provence*, Lyon, 1708, 8 vol. in-fol.

* **BONIFACE.** *Voyez* MONTFERRAT (Boniface, marquis de).

* **BONIFACIO** (Jean), littérateur, historien et jurisconsulte italien des 16[e] et 17[e] siècles, naquit à Rovigo, d'une famille noble de cette ville, le 6 septembre 1547. Après avoir terminé ses humanités à Padoue, il y étudia le droit, et fut reçu docteur, sans cesser de cultiver les belles-lettres et surtout la poésie. De retour dans sa patrie, il y suivit le barreau, et fit admirer son éloquence. Il se maria à Trévise, avec une riche héritière, et s'y établit dans la maison de son beau-père, Marc-Antoine Martignaco ou Martignago. Comme les Trévisans l'entouraient d'une haute considération, il ne crut pouvoir leur mieux témoigner sa reconnaissance qu'en écrivant l'histoire de leur ville qui parut sous ce titre : *Storia Trivigiana divisa in libri XII*, Trévise, 1591, in-4°, réimprimée à Venise, en 1748, avec des additions et corrections considérables que l'auteur avait laissées en manuscrit. Cette 2[e] édition contient en outre la continuation depuis 1591 jusqu'en 1623, par l'auteur, et sa vie, écrite par Stellio Mastracca (1). Bonifacio remplit ensuite les fonctions d'assesseur dans les tribunaux de plusieurs villes de l'état Vénitien, et se retira, en 1624, dans sa patrie. Ayant été rappelé à

(1) L'abbé Feller, en attribuant cette histoire à Balthasar Bonifacio, paraît avoir confondu l'oncle avec le neveu dont il est parlé dans l'article suivant. — Nous saisissons cette occasion d'avertir nos lecteurs que de nombreuses corrections ont été ainsi faites dans le cours de l'ouvrage. Au lieu de multiplier les notes, nous avons cru préférable de rectifier ou de refondre dans l'occasion les articles de Feller. En comparant cette édition du Dictionnaire historique à toute autre du même ouvrage, on pourra se convaincre que nous avons fait à la plupart des additions ou des rectifications importantes.

Padoue, pour y suivre un ancien procès, il mourut dans cette ville le 23 juin 1635. Outre l'ouvrage que nous avons cité, on en a de lui plusieurs autres, dont les principaux sont : | *L'Arte de' Cenni, con la quale formandosi favella visibile si tratta della muta eloquenza*, etc., Vicence, 1616, in-4° Ce traité de l'art de parler par signes a été mis par le marquis Maffei, au nombre des bons livres italiens. | *De epitaphiis componendis*, Rovigo, 1629, in-4°; | *Componimenti poëtici*, Rovigo, 1625, in-4°; | Plusieurs ouvrages de jurisprudence, tels qu'un traité *De furtis*, des commentaires et autres écrits sur les lois de Venise; | Des Discours académiques, etc. Jean Bonifacio était membre de plusieurs académies, entre autres de celles de Trévise, de Padoue, de Vérone et de Venise.

* BONIFACIO (Balthazar), savant distingué, neveu du précédent, naquit à Crema vers 1584. Il fit ses études à Padoue et fut reçu docteur en droit à 18 ans. Il alla, très jeune encore, en Allemagne, en qualité de secrétaire du comte de Porzia, nonce apostolique. A son retour en Italie, il entra dans la carrière ecclésiastique, et obtint d'abord l'archiprébende du chapitre de Rovigo, puis l'archidiaconat de Trévise sous Urbain VIII qui le destinait à un évêché dans l'île de Candie, que Bonifacio refusa, sa santé ne lui permettant point un voyage sur mer; enfin il fut nommé évêque de Capo-d'Istria. Il gouverna cette église pendant six ans et mourut en 1659, âgé de 75 ans. Bonifacio possédait des connaissances solides autant que variées. En 1620, il fut appelé à professer les institutes de droit civil au collége des nobles de Venise que le sénat venait de fonder. Il fut ensuite chargé de la direction d'un nouveau collége de nobles vénitiens que le même sénat fit ouvrir en 1637, à Padoue, et il en fut le premier recteur. Bonifacio en exerça les fonctions jusqu'en 1653, époque à laquelle il fut appelé à l'évêché de Capo-d'Istria. On a de lui un grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont : | *Castore e Polluce, rime di Baldassare Bonifacio e di Gio Maria Vandi*, etc. Venise, 1618, in-12. Vanti était ami intime de Bonifacio; | des *Poésies latines* sous le titre de *Stichidicon*, Venise, 1619, in-16; un second recueil parut à Venise, 1646, in-8°; les livres en lesquels sont divisés ces deux recueils, portent des titres singuliers tels que ceux de *Propylon*, *Erotarion*, *Dularicomes*, *Callicacon*, etc., *Peplus*, *Selemmus*, etc.; | *Discorso dell' immortalità dell' anima*, Venise, 1621, in-4°; | *Elogia contarena*, Venise, 1623, in-4°. Ce livre renferme les éloges de trente illustres personnages de la famille Contarini; | *Historia ludicra, opus ex omni disciplinarum genere selectum et jucundâ eruditione refertum*, Venise, 1652, in-4°; Bruxelles, 1656; | *Prælectiones et civilium institutionum epitome*, Venise, 1632, in-4°, avec son traité *De archivis*; | *Panegyrici sacri*, Venise, 1657, in-4°. Bonifacio a laissé de plus beaucoup de manuscrits latins et italiens.

* BONINGTON (Richard-Parkes), né le 25 octobre 1801, au village d'Arnold, près de Nottingham, d'un peintre paysagiste habile, faisait dès l'âge de 7 ans, des dessins qui surprenaient autant par l'exactitude de l'imitation que par la délicatesse de l'exécution. Son père l'amena à Paris en 1816; Bonington, admis au Louvre, étudia avec ardeur les écoles italienne et flamande et fit des progrès rapides sous M. Gros. De retour en Angleterre, il se fit connaître à l'exposition de 1826, dans la galerie britannique, par deux vues prises sur les côtes de la mer, qui annonçaient une grande connaissance de l'art de grouper, du coloris, de la perspective, et surtout des effets de la lumière du soleil. Bonington se rendit en Italie, et exécuta, dans cette terre classique des arts, plusieurs tableaux qu'on a vus exposés au Louvre en 1828, et qui le furent ensuite à l'académie royale de Londres. On remarquait surtout sa Vue du grand canal de Venise avec l'église de la Vierge du salut. Sa réputation croissait de jour en jour, et les demandes qu'on lui adressait devenaient de plus en plus nombreuses. Ce succès même devint fatal à Bonington, qui se livra avec excès au travail, et se mit ainsi dans un état tel qu'il ne put jamais s'en relever. Il mourut le 23 septembre 1828.

* BONIZONE fut successivement évêque de Futri et de Plaisance, et périt assassiné pour avoir défendu les intérêts du saint Siége. Il est auteur d'un *Extrait abrégé de l'histoire des papes*.

BONJOUR (Guillaume), augustin, né à Toulouse en 1670, fut appelé à Rome par son confrère le cardinal Noris, en 1695. Clément XI l'honora de son estime, et l'employa dans plusieurs occasions. Ce pape avait formé une congrégation, pour soumettre à un examen sévère le calendrier grégorien. Le Père Bonjour four-

nit d'excellens *Mémoires* à cette société. Ce savant religieux mourut en 1714, dans la province de l'Yun-Nan à la Chine, où son zèle pour la propagation de la foi l'avait conduit. Il était profondément versé dans les langues orientales, et surtout dans celle des Cophtes. On a de lui | des *Dissertations sur l'Ecriture sainte.* | *sur les Monumens cophtes de la Bibliothèque du Vatican*, etc. | *Calendarium Romanum, cum gemino Epactarum dispositu, ad novilunia civilia invenienda*, Rome, 1701, in-fol. | *Traité des cérémonies chinoises.* Il traça avec les Pères Bouvet, Jartoux et Fridéli les cartes de l'empire de la Chine, déjà commencées depuis quelque temps, et que le père Régis, qui remplaça le père Bonjour, termina dans le cours de l'année 1715.

* BONN (André), chirurgien, né en 1738 à Amsterdam, étudia et fut reçu docteur à l'université de Leyde. Sa dissertation très-estimée *De continuationibus membranarum*, paraît avoir été utile à Bichat. Bonn séjourna quelque temps à Paris, et fut nommé, à son retour en Hollande, professeur de chirurgie et d'anatomie. Il s'était lié avec le célèbre Jacques Hovius, qui fit don au collége de chirurgie de sa collection d'os malades. Bonn se chargea de publier à ses frais l'ouvrage qui a pour titre: *Thesaurus ossium morbosorum Hovianus*, dont il n'a paru malheureusement que trois cahiers. Il est mort en 1818.

* BONNAC (Jean-Louis d'USSON de), évêque d'Agen, né à Paris en 1734, et mort dans la même ville le 11 mars 1821, embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique et fut d'abord grand-vicaire de Bourges puis évêque d'Agen en 1768. Il fut député par la sénéchaussée de cette dernière ville aux états-généraux, et fit encore partie de l'Assemblée constituante où il s'opposa avec une fermeté inébranlable au serment du clergé à la constitution. « Messieurs, dit » à cette occasion ce prélat qui fut appelé » le premier, les sacrifices de la fortune me » coûtent peu : mais il en est un que je ne » saurais faire, celui de votre estime et de » ma foi. Je serais trop sûr de les perdre » l'un et l'autre, si je prêtais le serment » qu'on exige de moi. » Forcé d'émigrer, il séjourna successivement en Suisse et en Bavière. Il rentra en France après la première restauration, et Louis XVIII le nomma en 1817, son premier aumônier. On connait de Bonnac une *Lettre pastorale* du 20 mai 1791, destinée à rendre compte à ses diocésains de sa conduite, et une *ordonnance* du 25 du même mois contre la nouvelle hiérarchie ecclésiastique, qui s'établissait en vertu des décrets de l'Assemblée constituante.

* BONNAIRE (Jean-Gerard), maréchal-de-camp, né en 1771, à Provins (Aisne), entra dans la carrière militaire en 1792, comme simple volontaire, et parvint de grade en grade à celui de général de brigade qu'il obtint en 1813, dans la campagne d'Espagne. Il se trouva ensuite au siége de Bayonne où il reçut une blessure grave. La croix de Saint-Louis lui fut accordée à la restauration, mais il ne fut point employé. Nommé commandant de Condé durant les cent jours, Bonnaire refusa d'en ouvrir les portes aux Anglais, après la bataille de Waterloo, et le colonel Gordon, hollandais d'origine, s'étant présenté pour le sommer de se rendre, les habitans exaspérés et excités, dit-on, par le lieutenant Miéton, aide-de-camp du général, firent feu sur le parlementaire. Traduits tous les deux devant un conseil de guerre, Miéton fut condamné à mort et fusillé le 30 juin 1816. Le général qu'on accusait d'avoir donné ordre de tirer sur Gordon, fut condamné à la déportation. Il fut dégradé sur la place Vendôme à Paris, et mourut peu de temps après à l'abbaye.

BONNAL (François de), évêque de Clermont. *Voyez* BONAT.

* BONNATERRE (l'abbé P. J.), naturaliste distingué, né à Saint-Geniez (Aveyron) vers l'an 1752, a publié dans l'*Encyclopédie méthodique* de 1788 à 1792, le *Tableau encyclopédique et méthodique des trois règnes de la nature*, en plusieurs vol. intitulés *Ornithologie*, *Cétologie*, *Erpetologie*, *Insectologie*, etc. travail estimé qui sert de complément à celui du célèbre Daubenton, mais présenté d'une manière plus claire et plus méthodique. L'abbé Bonnaterre l'orna de planches, grand in-4°, qui représentent avec exactitude les plantes qu'il décrit. Il se réfugia pendant l'époque de la terreur à Saint-Geniez où il mourut en 1804. Il a encore laissé une *Notice historique sur le Sauvage de l'Aveyron*, publiée en l'an 9, plusieurs *mémoires* inédits sur l'*Agriculture*, sur la *Botanique* et l'*Histoire naturelle*; enfin une *Flore de l'Aveyron*.

* BONNAUD (don Jean-Baptiste), né à Marseille en 1684, entra dans la congrégation de l'Oratoire, et, après y avoir enseigné la rhétorique quelque temps,

entra, en 1713, dans la congrégation de Saint-Maur. Après avoir été supérieur en deux monastères, il se consacra dans la retraite aux travaux historiques, partage ordinaire de ces laborieux cénobites. Il avait entrepris une édition de *Pallade;* il a laissé une *Vie de saint Victrice*, évêque de Rouen, et d'autres écrits restés en manuscrit. Son dernier travail a été de continuer l'*Histoire du diocèse de Rouen*, commencée par don Duplessis, qui n'en avait publié que l'introduction, sous le titre de *Description géographique et historique de la Haute-Normandie*, Paris, 1740, 2 vol. in-4°. Don Bonnaud s'occupa de cette histoire jusqu'à sa mort, arrivée à Saint-Germain-des-Prés, le 13 mai 1758. Son travail a été remis à don Lenoir, qui préparait une Histoire générale de la Normandie.

BONNAUD (Jean-Baptiste), après avoir fait de bonnes études, entra dans la société des jésuites, où il resta jusqu'à leur destruction. Après la mort de M. de Montazet, archevêque de Lyon, il devint grand-vicaire de ce diocèse sous M. de Marbœuf, son successeur, dont il eut toute la confiance. Il se distingua avant et durant la révolution par plusieurs bons ouvrages, dont un *Discours sur l'état civil des Protestans*, 1788, in-8°, qui aurait sauvé l'état, s'il avait été suivi. C'est particulièrement cet écrit qui anima contre lui ceux qui lui décernèrent la palme du martyre dans l'église des carmes, le 2 septembre 1792. Son érudition vaste et variée égalait son éloquence et sa vigoureuse logique. C'est lui qui mit au grand jour la fourberie des *Lettres*, que Caraccioli fabriqua sous le nom de Clément XIV, dans son *Tartufe épistolaire*, où il dévoile les petites vues d'une philosophie hypocrite, que le faussaire y avait déployées, tâche que le Père Richard, dans son *Préservatif contre les Lettres*, etc., et d'autres écrivains avaient déjà remplie, mais avec moins de développement et d'étendue. On lui doit aussi *Réclamation pour l'église gallicane* contre l'invasion des biens ecclésiastiques, et l'abolition de la dîme, décrétées par l'Assemblée prétendue nationale, Paris, 1792, in-8°, ouvrage savant; et *Hérodote, historien du peuple Hébreu sans le savoir*, Liége, 1790, in-12, espèce de supplément à l'ouvrage de M. Guérin du Rocher, et rédigé sur quelques papiers de celui-ci. Il y a des points de vue parfaitement dignes de l'*Histoire des temps fabuleux*. Voyez le *Journ. hist et litt.* 1er déc. 1790, pag. 538, et l'art. GUERIN.

* **BONNAY** (Charles-François, marquis de), pair de France, d'une ancienne famille du Nivernais, né le 22 juin 1750, était lieutenant des gardes du corps du roi en 1789, et fut nommé député suppléant de la noblesse aux états-généraux où il remplaça M. de Damas, démissionnaire. Il en fut élu deux fois président et défendit les ministres, particulièrement M. de Montmorin, accusés d'avoir autorisé le passage des troupes autrichiennes sur le territoire français. Le 14 juillet 1790, il prêta le premier, comme président, le serment civique, à la cérémonie de la fédération du Champ-de-Mars. Le marquis de Bonnay défendit avec chaleur les gardes du corps ses camarades accusés par de Chabroud d'avoir provoqué les malheurs des 5 et 6 octobre 1789, et les défendit de nouveau le 23 juin 1791, après le départ du roi; ce qui le fit accuser par le comité des recherches d'avoir eu connaissance de cette fuite. Il parvint à se *justifier* et termina son discours par ces paroles pleines de noblesse. « Si le roi m'avait demandé mon avis, je ne lui aurais pas conseillé ce départ; mais s'il m'avait choisi » pour le suivre, je répète que je serais mort » à ses côtés, et que je me glorifierais d'une » telle mort. » Lorsque le pouvoir exécutif se trouva suspendu entre les mains du roi, M. de Bonnay écrivit que ses principes lui faisaient une loi de s'abstenir de prendre part aux délibérations de l'assemblée, et il n'y reparut plus. Il alla rejoindre les princes frères du roi, et fit sous leurs ordres la campagne de 1792. A cette époque le ministre Roland écrivit au comité de sûreté générale que les commissaires chargés de *se transporter chez Bonnay, émigré, pour examiner ses papiers*, lui avaient adressé des paquets sur lesquels étaient écrits ces mots: « Pour » être brûlés après sa mort, sans qu'il en » reste de vestiges, je le demande par le » respect dû aux morts. » Merlin de Douai sollicita inutilement pour que l'intention de M. de Bonnay fût respectée; les papiers furent envoyés au comité, et Manuel vint assurer qu'il ne s'y trouvait que des choses entièrement opposées à la politique. Quand Monsieur prit le titre de roi, M. de Bonnay fut appelé auprès de lui, et il l'accompagna à Varsovie, où il fut le ministre intime de sa majesté. Au moment de la restauration il fut nommé plénipotentiaire de France à Copenhague

et il fut élevé à la pairie le 19 août 1815. L'année suivante il fut accrédité auprès de la cour de Berlin; sa santé l'obligea bientôt de revenir à Paris où il fut revêtu du titre de ministre d'état et de membre du conseil privé; enfin en 1821 on lui donna le gouvernement du château royal de Fontainebleau. Il est mort le 25 mars 1825 après avoir reçu les sacremens de l'Eglise, dont il avait toujours honoré la croyance. On a de lui *la Prise des Annonciades*, petit poëme burlesque qui eut du succès, dans lequel il tournait en ridicule Charles Lameth et Pétion. Ce poëme, rempli d'une plaisanterie spirituelle, fut composé à l'occasion des recherches ordonnées dans le couvent des Annonciades pour s'assurer que l'ex-chancelier Barentin n'était pas caché chez sa sœur, abbesse de ce couvent.

BONNE, paysanne de la Valteline, paissait ses brebis, lorsqu'elle fut rencontrée par Pierre Brunoro, illustre guerrier parmésan. Cet officier ayant remarqué de la vivacité et de la fierté dans cette jeune fille, la prit, l'emmena avec lui, la fit habiller en homme, pour monter à cheval et l'accompagner à la chasse; et Bonne s'acquitta admirablement de cet exercice. Elle était avec Brunoro, lorsqu'il prit le parti du comte François Sforce, contre Alfonse, roi de Naples; et elle le suivit, quand il rentra au service du roi Alfonse, son premier maître. Elle sut aussi lui ménager auprès du sénat de Venise, la conduite des troupes de cette république, avec 20,000 ducats d'appointemens. Brunoro, touché de tant de services, épousa sa bienfaitrice. Bonne, après son mariage fit de plus en plus paraître la grandeur de son courage. Cette héroïne se signala surtout dans la guerre des Vénitiens, contre François Sforce duc de Milan. Elle força les ennemis de rendre le château de Pav[illegible], près de Bresse, après y avoir fait donner un assaut, dans lequel elle parut en tête, les armes à la main. Le sénat de Venise, plein de confiance pour les qualités guerrières des deux époux, les envoya à la défense de Négrepont contre les Turcs. Ils défendirent si vigoureusement cette île, que pendant tout le temps qu'ils y demeurèrent, les Turcs ne purent la subjuguer. Brunoro mourut à Négrepont, où il fut enterré fort honorablement. Bonne s'en revenant à Venise mourut en chemin l'an 1466, dans une ville de la Morée, laissant deux enfans de son mariage.

* **BONNE** (Rigobert), mathématicien, ingénieur-hydrographe de la marine, né en 1727, près de Sedan, mort à Paris le 2 décembre 1794, a publié un grand nombre d'atlas et de cartes géographiques. Ses principaux ouvrages sont: | *Atlas encyclopédique*, 2 vol. in-4°, pour l'Encyclopédie méthodique; | *Atlas pour la Géographie de l'abbé Grenet;* | *Neptune Américo-septentrional;* en 18 cartes, son meilleur ouvrage.

* **BONNEAU** (Jean-Yves-Alexandre), né à Montpellier en 1739, était consul-général de France en Pologne, au moment des troubles qui amenèrent la perte de ce royaume. L'ambassadeur français en quittant Varsovie, confia les papiers de la légation à Bonneau. Quand les Russes entrèrent dans cette capitale, ils l'arrêtèrent par ordre de Catherine II, qui l'accusait d'avoir encouragé la résistance des Polonais, et qui le fit jeter dans une étroite prison à Saint-Pétersbourg, dans laquelle il languit pendant quatre ans, jusqu'à l'avénement au trône de Paul Ier, qui brisa ses fers. Durant sa longue détention sa femme et sa fille étaient mortes de chagrin: il les suivit dans la tombe peu de temps après son retour à Paris, dans le mois de mars 1805, à l'âge de 66 ans.

BONNEAU. *Voyez* MIRAMION.

BONNECORSE (Balthasar de) poète français et latin, de Marseille, consul de la nation française au Grand-Caire et à Seïde en Phénicie, mourut en 1706. On a de lui des poésies, Leyde, 1716, in-12. Boileau plaça un de ses ouvrages, mêlé de prose et de vers (*la Montre d'Amour*), dans son *Lutrin*, parmi les livres méprisables. Bonnecorse s'en vengea par un poëme en dix chants, intitulé *Le Lutrigot*, parodie plate du Lutrin.

* **BONNEFOI** (Jean-Baptiste), chirurgien de Lyon, né en 1756 et mort en 1790, composa une thèse sur *l'influence des passions de l'âme dans les maladies chirurgicales*. L'académie de Lyon couronna son mémoire intitulé: *De l'application de l'électricité à l'art de guérir*. Ces deux ouvrages, furent suivis d'une *Analyse raisonnée du rapport des commissaires sur le magnétisme animal*, 1784, in-8°.

BONNEFONS (Jean), poète latin, naquit en 1554 à Clermont, en Auvergne, et exerça la charge de lieutenant-général de Bar-sur-Seine. Sa *Pancharis* et ses vers phaleuques, dans le goût de Catulle, sont peut-être de tous les ouvrages modernes

ceux qui approchent le plus du pinceau facile de cet ancien. La Bergerie et Durant ont traduit la *Pancharis* en vers français, fort inférieurs aux vers latins. Les Poésies de Bonnefons sont à la suite de celle de Bèze, dans l'édition de cet auteur donnée à Paris par Barbou, 1757, in-12. On en a aussi une édition de Londres, 1720 et 1727, in-12. Bonnefons mourut en 1614, laissant un fils qui cultiva aussi avec succès la poésie latine.

BONNEFONS (AMABLE), jésuite, natif de Riom, est auteur de plusieurs livres de piété, qui eurent cours dans leur temps; les principaux sont: | *l'Année chrétienne*, 2 vol. in-12. | *La vie des saints*, 2 vol. in-8°. Son style est lâche et incorrect. Il mourut à Paris en 1653.

* BONNEFONS (dom ELIE-BENOIT), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né en 1622, mort à Saint-Vandrille en 1702, a laissé deux ouvrages estimés: | *Histoire civile et ecclésiastique de la ville de Corbie*, 2 gros volumes in-fol., | *Vies des saints religieux de l'abbaye de Fontenelle*, 3 vol. in-4°.

* BONNEFOUS (l'abbé PIERRE), ancien supérieur-général de la congrégation des prêtres de la doctrine chrétienne, et administrateur des établissemens de bienfaisance de la ville de Paris. Il se distingua par de rares talens pour l'instruction publique et par la fondation de beaucoup de nouveaux établissemens de son ordre. Obligé de se cacher dans les momens les plus orageux de notre révolution, il fut sur le point de manquer du nécessaire; mais l'abbé Sicard le reçut dans son institution des sourds-muets, et l'associa à ses travaux. Il est mort en 1803.

* BONNEFOY (FRANÇOIS-LAMBERT de), ancien grand-vicaire et official d'Angoulême, naquit dans le diocèse de Vaison, en 1749, et se fit connaître d'abord par son *Eloge historique du Dauphin*, Paris, 1780. En 1784, il publia un ouvrage intitulé: *De l'Etat religieux, son esprit, son établissement et ses progrès*; *services qu'il a rendus à l'Eglise*, in-12, fait en société avec Bernard. Bonnefoy refusa de prêter serment à la constitution civile du clergé et se retira en Allemagne. A son retour en France, il n'accepta aucune place, et il se disposait à publier un ouvrage sur la révolution, lorsque la mort l'enleva le 14 janvier 1830.

* BONNEFOY de BONYON (l'abbé de), chanoine député aux états généraux, périt dans la journée du 10 août avec Suleau qui faisait partie comme lui d'une patrouille de royalistes. Il était âgé d'environ trente ans, et avait publié avant la révolution des *pamphlets* et des *pièces de théâtre satiriques*, aujourd'hui complétement oubliés. S'il en faut croire quelques biographes, sa conduite était loin d'être en rapport avec son état.

* BONNEGARDE (l'abbé), mort au commencement du 19ᵉ siècle, a laissé: *Dictionnaire historique et critique*, ou *Recherches sur la vie, les mœurs et les opinions de plusieurs hommes célèbres*, tirées en partie de Bayle et de Chaufepié, Lyon, 1771; 4 vol. in-8°. Les articles sont souvent fort étendus, les 4 volumes ne contiennent guère que 550 personnages. L'auteur y a fait entrer des anecdotes et quelquefois des réflexions sur les actions, les ouvrages des auteurs, mais il y a mis peu de renseignemens bibliographiques. Il a aussi corrigé le style pour le rendre plus pur ou plus orthodoxe; cependant l'ouvrage n'a pas été goûté, et il a eu peu de succès, vraisemblablement parce que dans un dictionnaire historique on aime à trouver tous les personnages qui ont quelque réputation, et celui-ci n'en renferme qu'un très-petit nombre; en sorte qu'il ne peut servir que de supplément aux différens dictionnaires historiques, comme l'auteur l'annonce lui-même.

* BONNET (JACQUES), payeur des gages du parlement, né à Paris vers 1644, y mourut en 1724. Il a laissé: | une *Histoire de la musique et de ses effets*, 2 vol. in-12, livre superficiel, éclipsé depuis par celui de Blainville et de Kalkbrenner. | Une *Histoire générale de la danse sacrée et profane*, surpassée aussi par les ouvrages de Cahusac et de l'abbé Dubos.

* BONNET (CHARLES), naturaliste célèbre, né à Genève, le 13 mars 1720, d'une famille française qui vint s'y établir en 1572, et distinguée par les places qu'elle avait remplies dans cette république, fut d'abord destiné par ses parens à la jurisprudence. Mais la lecture du *Spectacle de la nature* de Pluche, et celle des ouvrages de Réaumur, lui révélèrent sa véritable vocation et lui inspirèrent une ardeur invincible pour l'histoire naturelle. A peine âgé de vingt ans, il avait fait avec une patience et une sagacité admirables, de curieuses découvertes sur les pucerons. Il les communiqua à Réaumur, et des relations s'établirent dès cette époque entre l'illustre académicien et le jeune Bonnet. Abraham Trembley, son compa-

triote, ayant fait à peu près vers le même temps (en 1741,) l'étonnante découverte de la reproduction à l'infini du polype par incision, Bonnet entreprit à ce sujet une série d'expériences sur un très-grand nombre de vers et d'insectes, et reconnut que plusieurs de ces animaux partagent avec le polype cette propriété merveilleuse. Toutes ces expériences furent consignées dans son *Traité d'insectologie*, ou *Observations sur les pucerons et sur quelques espèces de vers d'eau douce, qui, coupés par morceaux, redeviennent autant d'animaux complets*, 2 parties in-8°, Paris, 1745. Bonnet ayant eu connaissance en 1746 des ingénieuses expériences sur la végétation, faites par Gleditsch à Berlin, passa plusieurs années à en faire de nouvelles, étudia avec soin l'action de la lumière, de l'air, de l'eau sur les plantes, et démontra que dans une foule de circonstances, celles-ci paraissaient agir pour leur conservation avec sensibilité et discernement. Il publia le résultat de ses observations dans un ouvrage ayant pour titre: *Recherches sur l'usage des Feuilles dans les plantes, et sur quelques autres objets relatifs à la végétation*, Gottingue et Leyde, 1754, in-4°. L'excès du travail et l'usage du microscope ayant affaibli sa vue, Bonnet changea alors la direction de ses études et entra dans le champ de la philosophie générale. Son ouvrage intitulé: *Considérations sur les corps organisés*, qui parut à Amsterdam, 1762 et 1768, en 2 volumes in-8°, fut consacré à défendre le système de la préexistence des germes, qu'appuyaient fortement les observations de Haller et de Spallanzani. Il donna ensuite sa *Contemplation de la Nature*, Amsterdam, 1764 et 1765, 2 vol. in-8°, où il développe ce principe de Leibnitz que la nature ne fait rien par saut, non-seulement en l'appliquant, comme l'avait fait ce philosophe, à l'enchaînement des causes et des effets, mais en l'étendant à l'universalité des êtres dont il cherche à former une échelle immense où l'on remonterait de l'être le plus simple jusqu'au plus parfait. Son *Essai de Psychologie* ou *Considérations sur les opérations de l'âme, et sur l'éducation, auxquelles on a joint des principes physiques sur la Cause première et sur son effet*, fut publié à Londres, 1754, in-12. L'auteur fit ensuite paraître l'*Essai analytique sur les facultés de l'âme*, Copenhague, 1760, in-4°, et 1769, in-8°. On trouve dans ces deux ouvrages des opinions qui touchent au matérialisme et au fatalisme, et dont on pourrait extraire des conséquences que Bonnet, qui se montra toujours très religieux, n'aurait pas voulu admettre. Après avoir appelé l'histoire naturelle au secours de la métaphysique, Bonnet donna sa *Palingénésie philosophique*, ou *Idées sur l'état passé et sur l'état futur des êtres vivans*, Genève, 1769 et 1770, in-8°, dont le but est de prouver que les maux de ce monde et l'irrégularité de leur distribution rendent nécessaire un complément qu'on ne peut espérer que dans une vie meilleure, à laquelle il fait participer tous les êtres sans exception qui souffrent dans celle-ci. Chacun d'eux montera dans l'échelle de l'intelligence, et pour l'homme, le bonheur sera de connaître. Il conclut aussi à la nécessité d'une révélation, comme motif dernier et péremptoire, et il détermine ensuite sans peine dans laquelle des révélations existantes se trouve la vérité. Cette production fut suivie des *Recherches philosophiques sur les preuves du Christianisme*, Genève, 1770 et 1771, in-8°. La plupart des écrits que nous avons cités ont été traduits en anglais, en hollandais, et dans d'autres langues. Les idées de Bonnet étaient liées à un vaste système, dont tous ses ouvrages ne sont que les différentes parties. Ce philosophe savant et religieux passa paisiblement sa vie dans l'aisance; et ce qui est assez remarquable chez un naturaliste, il ne sortit jamais de sa patrie. Il allait quelquefois à Genève assister aux assemblées du grand conseil dont il avait été élu membre en 1752. Le plus long voyage qu'il eût entrepris, fut d'aller de sa solitude de Genthod, située sur les bords du lac de Genève, à Roche dans le canton de Berne, pour rendre une visite à Haller, son ami. Il était marié, mais il ne laissa point d'enfans. Il mourut le 20 mai 1793, à l'âge de 73 ans. Horace Bénédict de Saussure prononça son éloge sur son cercueil; de Pouilly publia son éloge historique, et Jean Trembley un *Mémoire pour servir à l'histoire de sa vie et de ses ouvrages*, Berne, 1794, in-8°. Le botaniste Walh lui a consacré un genre de plantes sous le nom de *Bonnetia*. Les œuvres de Ch. Bonnet ont été rassemblées et imprimées à Neuchâtel sous ce titre: *Œuvres d'Histoire naturelle et de Philosophie*, 1779, 8 volumes in-4°, et 18 vol. in-8°, avec figures.

* **BONNET** (Augustin), né en 1780 et mort à Rouen le 19 avril 1825, a laissé:

Manuel du capitaliste, ou *Tableaux en forme de comptes faits pour le calcul des intérêts de l'argent à tous les taux*, 1815, in-8° ; | *Manuel monétaire et d'orfèvrerie*, 1817, in-4°.

BONNET. *Voyez* BONET.

BONNEVAL (CLAUDE-ALEXANDRE, comte de), né en 1675 d'une ancienne famille de Limousin, porta les armes de bonne heure, se distingua d'abord aux combats de Dieppe, de la Hogue, de Cadix, sous Tourville, et servit avec distinction en Italie sous Catinat et Vendôme. Il serait parvenu aux premiers grades militaires, si quelques mécontentemens ne l'avaient engagé à quitter sa patrie en 1706, pour se mettre au service de l'empereur. Le ministre Chamillard le fit condamner à avoir la tête tranchée le 24 janvier 1707. L'empereur ayant déclaré en 1716 la guerre au Grand-Seigneur, le comte de Bonneval partagea les succès qu'eut le prince Eugène contre les Turcs. Il donna des preuves de valeur à la bataille de Péterwaradin. Il était alors major-général de l'armée. N'ayant autour de lui qu'environ 200 hommes de son régiment, il se trouva enveloppé par un corps nombreux de janissaires, contre lesquels il se battit avec la plus étonnante intrépidité. Enfin, renversé de son cheval et blessé d'un coup de lance, il est foulé aux pieds des chevaux. Ses soldats à l'instant lui font un rempart de leurs corps, écartent les plus audacieux, et font fuir les autres. Presque tous y périssent. Dix seulement, échappés à la mort, enlèvent leur général et le portent en triomphe à l'armée victorieuse. Il fut fait lieutenant-feld-maréchal. En 1720, ayant tenu des discours peu mesurés sur le prince Eugène et sur la marquise de Prie, épouse du commandant-général des Pays-Bas, il perdit tous ses emplois, et fut condamné à un an de prison. Dès qu'il eut été mis en liberté, il passa en Turquie, dans l'espérance de se venger un jour de la maison d'Autriche, 1720. Il se fit musulman, et fut créé bacha à trois queues de Romélie, général d'artillerie, et enfin topigi-bachi. Il mourut en 1747, à 75 ans, haï et méprisé, malgré ses dignités, des partisans de la secte qu'il avait embrassée. Dans la guerre de 1737, il ne put jamais parvenir à avoir un commandement; la défiance ottomane le tint toujours à des grades subalternes; il s'en plaint amèrement dans les *Mémoires* qu'on lui attribue. Il laissa un fils d'une de ses femmes turques, appelé d'abord le comte de la Tour, et depuis Soliman, qui lui succéda dans la place de topigi-bachi. Le comte de Bonneval avait du génie, de l'intelligence et du courage; mais il était satirique dans ses propos, bizarre dans sa conduite et singulier dans ses goûts. Sa vie fut un enchaînement de circonstances extraordinaires. Proscrit en France, il ne laissa pas de venir se marier publiquement à Paris. Quoiqu'il se fût fait musulman, il ne tenait pas plus au mahométisme qu'au christianisme. Il disait qu'*il n'avait fait que changer son bonnet de nuit pour un turban*. Sa femme, de la maison de Biron, est morte en France en 1741, sans enfans. On a publié de prétendus *Mémoires du comte de Bonneval*, Londres (Lausanne), 1740-1755, 5 vol. in-12.

BONNEVAL (RÉNÉ de), né au Mans, mort au mois de janvier 1660, est dans la liste des écrivains subalternes et des poètes médiocres. On a de lui plusieurs ouvrages en vers et en prose : | *Momus au cercle des dieux*; | *Réponse aux paradoxes de l'abbé des Fontaines*; | *Critique du poème de la Henriade*; | *Critique des Lettres philosophiques*; | *Elémens d'éducation*; | *Progrès de l'éducation*, etc.

* BONNEVAL (SIXTE-LOUIS-CONSTANCE RUFFO de), né à Aix en Provence, en 1742, d'une famille noble, originaire de Calabre, fut nommé dès l'âge de dix-sept ans chanoine de Notre-Dame à Paris, et devint, après avoir terminé ses études, grand-vicaire de Mâcon. Il fut député aux assemblées du clergé en 1765 et 1775. M. de Beauvais ayant donné, en 1784, sa démission de l'évêché de Sénez, on l'offrit à Bonneval, qui le refusa à cause du délabrement de sa santé ou plutôt par modestie. En 1788, Bonneval fut nommé à l'abbaye d'Honnecourt, dans le diocèse de Cambrai, et, l'année suivante, il fut député aux états généraux par le clergé de Paris; il siégea au côté droit de l'assemblée. Le 14 décembre 1789, il demanda le rappel à l'ordre de Robespierre qui accusait des officiers détenus à la suite des troubles qui avaient eu lieu à Toulon. Il signa les différentes protestations du clergé ainsi que celles du côté droit, et fut chargé par le chapitre de Paris, le 12 avril 1790, de présenter ses réclamations particulières. Il publia quelques écrits contre les mesures prises par l'assemblée : une *Opinion*, du 22 février 1790, pour le rétablissement de l'ordre public; une autre, du 14 avril suivant, contre le décret sur les dîmes proposé par un comité, etc. Le

27 septembre de la même année, il fit imprimer une *Protestation* par laquelle il déclarait ne pouvoir plus siéger dans l'assemblée, parce qu'elle usurpait une autorité injuste sur les matières religieuses et politiques; il rendit en même temps compte de sa conduite dans trois lettres à ses commettans. Le 1er mai 1791, il fit paraître un nouvel écrit intitulé : | *Remontrances au roi par les bons Français, à l'occasion de la lettre de M. de Montmorin aux ambassadeurs français près les cours étrangères*. Bonneval donna ensuite successivement : | *Doléances au roi;* | *Avis aux puissances de l'Europe*, 1792; | *Réflexions d'un ami des gouvernemens et de l'obéissance*, 1793; | *Le cri de l'évidence et de la douleur*, 1794; | *Lettre à Mallet Dupan*. Ces différentes productions l'exposèrent aux persécutions qui avaient été déjà dirigées contre sa famille. Il passa en Allemagne, où il présenta une *Requête* à l'empereur d'Autriche, puis à Naples et à Rome. Bonneval se trouvait à Rome à l'époque de la mort du cardinal de Bernis (1794), et traça un Précis historique de la vie de ce prélat, qu'il présenta au souverain pontife. Il revint ensuite se fixer à Vienne, où il fut nommé, en 1808, chanoine de la métropole de Saint-Etienne. Il est mort dans cette ville, le 1er mars 1820, laissant la réputation d'un homme intègre et courageux. Plusieurs des écrits de Bonneval ont été insérés dans les *Mémoires pour servir à l'histoire de la persécution*, recueillis par l'abbé d'Auribeau.

* **BONNIER D'ARCO** (Ange-Elizabeth-Louis-Antoine), né à Montpellier en 1750, était président à la chambre des comptes de Montpellier, lors de la révolution, et fut nommé successivement député du département de l'Hérault, à l'Assemblée législative et à la Convention. Employé par le Directoire, dans la diplomatie, il assista, en septembre 1797, aux conférences tenues sans succès à Lille, avec lord Malmesbury. Au mois de novembre suivant, il passa au congrès de Rastadt, d'abord avec Roberjot et Treilhard, mais ce dernier ayant été élu directeur au mois de mai suivant, M. Jean de Bry lui succéda, et Bonnier se trouva à la tête de l'ambassade. Lorsque le ministre autrichien à Rastadt reçut ordre de rompre les négociations, Bonnier déclara qu'il ne quitterait point cette ville à moins qu'on ne l'y forçât, ou que son gouvernement ne le rappelât. Cependant, lorsqu'il vit que les troupes ennemies occupaient Rastadt et les environs, il partit avec ses collègues pour Strasbourg. Sur la route, des hommes armés, portant l'uniforme de hussards autrichiens de Szeckler, attaquèrent les voitures, le 9 floréal an 7 (28 avril 1799). Bonnier et Roberjot furent tués. M. Jean de Bry ne reçut que quelques blessures, et parvint à s'échapper. Les papiers de la légation furent pillés. Le gouvernement français institua une fête funéraire pour la commémoration de ce tragique événement; Garat prononça l'oraison funèbre des ministres assassinés, et on décréta que, pendant deux années, la place de Bonnier, au conseil des anciens, resterait vacante, et couverte d'un crêpe noir. Outre un grand nombre d'écrits peu importans, relatifs à la révolution, Bonnier est auteur de *Recherches historiques et politiques sur Malte*, 1798, in-8°. — Son père (Antoine-Samuel), président de la cour des Aides de Montpellier, avait publié un *Discours sur la manière de lever les tailles en Languedoc*, 1746, in-8°.

* **BONNIÈRES** (Alexandre-Jules-Benoit), avocat au parlement de Paris, intendant de la maison de M. le comte d'Artois, né à Grancey en Berry, en 1750, étudia le droit sous le célèbre Pothier, et se fit recevoir avocat à Orléans. Il se distingua dans cette carrière, autant par son désintéressement que par ses talens. L'avocat-général Séguier, sage appréciateur du mérite, le chargea, à titre d'ami, d'instruire son fils aîné dans le droit français. Bonnières devint successivement avocat consultant du comte d'Artois, maître des requêtes en son conseil, intendant de sa maison, et fut décoré du cordon de Saint-Michel. Il faillit être victime des massacres de septembre 1792, et fut appelé au conseil des Cinq-cents en 1796. Sa fermeté et ses principes le firent comprendre dans la proscription du 18 fructidor. Il mourut à Paris en décembre 1801.

BONNIVET. *Voyez* GOUFFIER.

* **BONNOR** (Honoré), prieur de Salon au 14e siècle, composa par l'ordre de Charles V, pour le dauphin, un ouvrage intitulé : l'*Arbre des batailles*, Lyon, 1481; Paris, 1493, in-fol.

BONNYCASTLE (John), mathématicien, né à Witchurck, dans le comté de Buckingham, reçut une éducation soignée de ses parens quoiqu'ils fussent peu aisés. Il devint professeur de mathématiques à l'établissement royal de Wolwich où il

enseigna pendant quarante ans jusqu'à sa mort arrivée en 1821. Il a fait des ouvrages élémentaires qui sont devenus classiques en Angleterre. Les principaux sont | *le Guide de l'écolier en arithmétique*, 1780, in-8°, la 13e édition est de 1811; | *Introduction à l'art du mesurage et à la géométrie pratique, à l'algèbre, à l'astronomie*, in-12; | *Elémens de géométrie d'Euclide*, 1789, in-8°; | *Histoire générale des mathématiques, traduite de Bossut*, 1803, in-8°; | *Traité de trigonométrie plane et sphérique*, 1806, in-8°; | *Introduction à l'arithmétique*, 1810, in-8°; | *Traité d'algèbre*, 1813, in-8°.

BONOMO. *Voyez* BONHOMO.

BONOSE ou **BONOSIUS** (QUINTUS), fils d'un rhéteur, naquit en Espagne. Ayant perdu son père, il s'enrôla et parvint à la place de lieutenant de l'empereur Probus dans les Gaules. Il se fit proclamer césar dans son département, en 280, tandis que Procule prenait le même titre en Germanie. Bonose fut pris et pendu en 281. Probus, qui disait de cet usurpateur adonné au vin « qu'il était » né pour boire plutôt que pour vivre, » dit en voyant son cadavre : « Ce n'est point » un homme pendu, mais c'est une bou» teille. » Procule essuya la même peine. Il était aussi passionné pour les femmes que Bonose pour le vin (1).

BONOSE (saint), capitaine romain, fut condamné à être décapité par ordre de l'empereur Julien, sous prétexte de rébellion, mais en effet pour n'avoir pas voulu ôter du *Labarum* la croix que Constantin y avait fait peindre. La politique cruelle de ce prince dissimulé lui faisait toujours substituer des raisons imaginaires dans les supplices ordonnés contre les chrétiens.

BONOSE, évêque de Naïsse en Mysie, attaquait comme Jovinien la virginité perpétuelle de la sainte Vierge. Il prétendait qu'elle avait eu d'autres enfans après Jésus-Christ, dont il niait même la divinité, comme Photin; en sorte que les photiniens furent nommés depuis *bonosiaques*. Il fut condamné dans le concile de Capoue, assemblé en 391 pour éteindre le schisme d'Antioche.

BONOSE. *Voy.* BENOIT I, pape.

(1) Il n'existe pas de médailles bien authentiques de l'empereur Bonose. Goltzius en a cité qui sont suspectes. Celle du musée Theupolo, avec la légende M. P. BONSVOSI, où se trouve une transposition de lettres, assez ordinaire dans ces temps là, lui est attribuée avec quelque vraisemblance.

BONRECUEIL (JOSEPH DURANTI de), prêtre de l'Oratoire, fils d'un conseiller au parlement d'Aix, sa patrie, mort à Paris en 1756, à 93 ans, a traduit les Lettres de saint Ambroise, 3 vol. in-12, avec les Psaumes expliqués par Théodoret, saint Basile et saint Jean Chrysostôme, en 7 vol. in-12, 1741. Ses versions sont exactes et son style assez pur.

* **BONSI** (LELIO), noble florentin, était littérateur et jurisconsulte. Il naquit vers 1532 et devint chancelier de l'ordre de Saint-Etienne, et membre de l'académie Florentine. On a de Bonsi cinq *leçons académiques*, un *Traité de la comète*, et un *Sermon* pour le vendredi-saint, recueillis à Florence, 1560, en un volume in-8°.

* **BONSI** (JEAN-BAPTISTE), cardinal, naquit à Florence, en 1554, d'une famille noble et fut reçu docteur à Padoue. Henri IV le nomma au siége de Béziers. Bonsi traita du mariage de ce prince avec Marie de Médicis, devint aumônier du roi et cardinal en 1611, et mourut à Rome en 1621.

* **BONSTETTEN** (ALBERT, baron de), né à Zurich, doyen de l'abbaye d'Einsidlein dans le quinzième siècle, a laissé plusieurs manuscrits dont les titres sont : | *Relation de la guerre du duc de Bourgogne contre les Suisses*; | *Description de la Suisse*; | *Vie de l'ermite Nic. d'Underwald*; | *Histoire de l'abbaye d'Ensidlein.*

* **BONSTETTEN** (CHARLES-VICTOR de), savant distingué, né à Berne en Suisse, en 1752, et mort à Genève en 1832, devint successivement membre du grand-conseil de Berne et bailli de Nyons, et fut l'ami de l'historien Muller et du naturaliste Bonnet. On lui doit les ouvrages suivans | *L'homme du midi et l'homme du nord*; | *Sur l'éducation des familles patriciennes de Berne*, Zurich, 1786, 2 parties in-8°, en allemand; | *Lettres sur un canton pastoral de la Suisse*, 1787, in-8°, en allemand; | *Voyage sur la scène des derniers livres de l'Enéide*, Genève, 1804, in-8°; | *Voyage dans le Latium*, in-8°; | *Recherches sur la nature et les lois de l'imagination*, 1807, 2 vol. in-8°; | *La Scandinavie et les Alpes*, in-8°, Genève, 1826; | *La philosophie de l'expérience*, 1827. Tous ces derniers ouvrages sont écrits en français. A l'époque de la révolution helvétique, Bonstetten s'était réfugié dans le Holstein. Il retourna en 1801 dans sa patrie.

BONTEKOE (Corneille), Hollandais, médecin de l'électeur de Brandebourg, et professeur à Francfort-sur-l'Oder, mort en 1685, à l'âge de 35 ans, laissa un *Traité sur le thé*, et un autre *sur l'année climatérique*. Devaux les a traduits en français en 1699, 2 volumes in-12, sous le titre de *Nouveaux Elémens de médecine*, avec la vie de l'auteur. Ses *œuvres* furent publiées à Amsterdam 1689, in-4°.

BONTEMS (M. J. de CHATILLON, épouse de Pierre-Henri, trésorier des troupes), née à Paris en 1718, morte dans la même ville en 1768, avait reçu de la nature un esprit plein de grâces; une excellente éducation en développa le germe. Elle possédait les langues étrangères, et connaissait toutes les finesses de la sienne. C'est à elle que nous devons la traduction anonyme du poème anglais des *Saisons* de Thompson, 1759, in-12 : cette version est aussi exacte qu'élégante. On doit aussi à son fils un *choix* des *poésies de Milton et de Gay*, 1805, in-18.

BONTIUS (Gérard), professeur en médecine dans l'université de Leyde, sur la fin du 16e siècle, était un homme d'une profonde érudition et très versé dans la langue grecque. Il vit le jour à Rywick, petit village dans le pays de Gueldre. Il mourut à Leyde le 15 septembre 1599, âgé de 63 ans. Bontius est auteur d'une composition de pilules, qui de son nom sont appelées *pilulæ tartaræ Bontii* ou *pilules hydragogues* de Bontius. Les Hollandais nous en ont long-temps caché la description; ils s'étaient même fait une loi de ne pas la rendre publique, si l'industrie de quelques médecins ne leur avait arraché ce qu'un intérêt mal entendu leur avait fait recéler jusqu'alors. — * Bontius a laissé trois fils qui se sont distingués dans son art. Le plus illustre est Jacques BONTIUS, qui a laissé plusieurs ouvrages manuscrits, importans pour l'histoire naturelle et la médecine des pays situés entre les tropiques. On en a publié une partie sous ces titres : *De medicina Indorum*, Leyde, 1642, in-12, et Paris, 1646, in-4°; *De Indiæ utriusque re naturali et medica*, Amsterdam, 1658, Elzevir, in-fol. Son style est correct et élégant.

* **BONTOUX** (Paul-Benoit-François), né le 15 novembre 1763, à Gap (Hautes-Alpes), d'une famille considérée dans le pays, se montra partisan modéré de la révolution, et fut nommé juré de la haute cour nationale en 1791. Il devint administrateur du département des Hautes-Alpes et maire de Gap. Poursuivi pendant la terreur, il contribua à chasser de cette ville les agens de Robespierre. Bontoux ayant été élu au conseil des Cinq-cents, fit rapporter plusieurs lois révolutionnaires, et provoqua le 25 mars 1796, un message au Directoire pour se plaindre de la non exécution des lois rendues contre les émigrés. Le 18 prairial an 8, (7 juin 1800), il fit prononcer le rappel des fugitifs du Haut et Bas-Rhin qui avaient quitté la France, pour se dérober aux fureurs de Saint-Just et Lebas. A l'époque de l'organisation des tribunaux, Bontoux fut nommé président du tribunal de Gap. En 1812, le mauvais état de sa santé l'obligea de demander sa retraite. Il mourut en 1814.

BOODT (Anselme Boëce de), médecin à Bruges, mort vers l'an 1634, s'est fait un nom par un traité peu commun, intitulé *De gemmis et lapidibus*, Leyde, 1636 et 1647, in-8°, traduit en français sous ce titre *le parfait Joaillier, ou Histoire des pierreries, composée en latin par Boodt, avec des figures d'André Toll, et traduite en français par Bachou*, Lyon, 1644, in-8°. Boodt est aussi l'auteur d'un traité sur les plantes, intitulé : *Florum, herbarum ac fructuum selectiorum icones et vires, pleræque hactenus ignotæ ex bibliotheca Olivarii Vredi J. C. Brugensis*, Francfort, 1609, et Bruges, 1640, in-4°, avec le lexique de L. Vossius.

* **BOON** (Daniel), américain originaire de la Caroline septentrionale, où il cultivait une ferme, quitta cette province en 1769, et se dirigea avec cinq autres personnes vers une rivière qui se jette dans l'Ohio, dans l'intention d'y fonder un établissement. Il y choisit un terrain en friche et inhabité, et il y éleva une maison qu'il entoura de palissades et où il construisit d'ingénieuses fortifications pour se mettre à l'abri des attaques des Indiens. C'est ainsi que se forma, en 1775, le premier établissement de l'état de Kentuchy qui renferme aujourd'hui une population d'environ 364,000 âmes. Aussitôt que Boon fut établi, il prit possession des terres environnantes dont il se fit assurer la propriété, et il transporta de la Caroline sa femme et ses filles. Quatre ou cinq familles et environ quarante hommes se réunirent à lui. Plusieurs fois il fut attaqué par des partis d'Indiens, même avant ce nouveau renfort, et toujours il se défendit avec succès. Cependant il fut surpris et fait prisonnier par

une centaine d'Indiens dans un moment où il était occupé avec vingt-sept de ses compagnons à recueillir du sel. Il obtint d'abord, en promettant une rançon, qu'on ne massacrerait personne; mais pendant la route il plut tellement à ses conducteurs, qu'ils ne voulurent plus s'en séparer, et ils consentirent à rendre la liberté à ses compagnons. Boon fut adopté par un des chefs, et traité comme membre de la tribu. Un jour qu'il était allé avec un détachement d'Indiens faire une grande chasse, il rencontra une troupe de guerriers, peints et armés, se dirigeant vers le petit fort qu'il avait construit, appelé par les émigrés Boonsboroug. Tremblant pour le sort de sa petite colonie, il se décida aussitôt à s'échapper au risque de la vie, et au bout de quatre jours il arriva à son habitation, n'ayant fait qu'un seul repas. Aussitôt il s'occupe de préparatifs de défense, et peu de temps après il est attaqué par une troupe de farouches Indiens qui, après d'inutiles efforts, furent obligés de se retirer, et le laissèrent depuis paisible possesseur du lieu qui portait son nom. Boon s'occupa alors de nouvelles améliorations, et sa colonie s'agrandissait chaque jour, lorsque des aventuriers jaloux de sa prospérité demandèrent qu'on examinât à quels titres il possédait les terres qu'il avait défrichées. Comme il s'y trouvait quelques défauts de forme, sans aucun égard pour les peines qu'il s'était données, soit pour créer son habitation, soit pour la défendre, il fut impitoyablement dépossédé. Blessé jusqu'au fond de l'âme d'une pareille injustice, il se retira avec un chien et son fusil dans les plaines immenses et à peine connues, où coule le Missouri, et il se bâtit une hutte sur le bord de ce fleuve pour n'avoir plus aucun commerce avec les hommes. Au commencement de 1823 on le trouva mort à genoux, son fusil ajusté et posé sur un tronc d'arbre. Il avait alors plus de 80 ans. Ainsi cet homme qui, par son industrie et des prodiges de valeur, était venu à bout de fonder Boonsborough, aujourd'hui ville florissante, mourut délaissé au milieu des forêts sans un ami pour le consoler et pour adoucir ses derniers instans.

BOONAERT. *Voyez* BONAERT.

BOONAERTS ou **BONARTIUS** (Olivier), jésuite, né à Ypres en 1570, mort dans la même ville le 23 octobre 1655. Nous avons de lui : | *De l'institution des Heures canoniques*, Douai, 1623 et 1634, in-8° : il s'y trouve une proposition condamnée par Alexandre VII; | *Accord de la science et de la foi*, La Haye, 1665, in-4°; | *Commentaire sur l'Ecclésiastique*, Anvers, 1634, in-fol.; | *Commentaire sur Esther*, Cologne, 1647, in-fol. Ces livres sont estimés. Ils sont écrits en latin, d'un style assez pur.

BOOT (Arnold), calviniste né en Hollande vers 1606, s'appliqua à l'étude des langues savantes et à la médecine, qu'il exerça en Angleterre et en Irlande. En 1644 il se retira à Paris, où il s'adonna entièrement aux travaux littéraires et mourut en 1653. Il fit plusieurs ouvrages pour défendre l'intégrité du texte hébreu moderne, attaqué par le P. Morin et Jean Cappel; mais ils lui firent peu de tort. Le P. Le Long a relevé, dans sa Bibliothèque Sacrée (p. 290), plusieurs bévues échappées à Boot dans ses *Animadversiones ad textum hebraïcum*, Londres, 1644. Nous avons encore de lui *Observationes medicæ*, Helmstaedt, 1664, in-4°. Il a eu part à la *Philosophie naturelle réformée*, Dublin, 1641, in-4°, publiée par son frère Gérard BOOT, mort à Dublin l'an 1650. C'est une critique de la philosophie d'Aristote.

BOOZ, fils de Salmon et de Raab, épousa Ruth vers l'an 1175 avant J.-C. Il en eut Obed, aïeul de David.

* **BORASTUS** (Grégoire-Laurent), docteur en droit et en théologie, naquit à Norkœping, en Suède, vers l'année 1584. Il quitta jeune sa patrie, embrassa le catholicisme, s'engagea au service de la Pologne, alors en guerre avec la Suède, et publia plusieurs ouvrages en latin, pour appuyer les prétentions des rois de Pologne. On cite surtout, comme important et rare, celui qui a pour titre : *Causæ ob quas Carolus Gustavus Johannem Casimirum bello adoriri coactum se profiteatur, breviter limatæ et eliminatæ*, Lublin, sans date, et Dantzig, 1656. Borastus était très savant, et possédait surtout à fond la littérature latine. Les vers qu'il mit à la tête d'une édition du *Vitis aquilonaria* de Vastorius passent pour un chef-d'œuvre de bonne latinité. On ignore les autres circonstances de sa vie, ainsi que l'année de sa mort. On doit le distinguer d'un autre suédois, nommé Etienne BORASTUS qui abandonna également sa religion et sa patrie, et qui, selon une tradition populaire de la province où il était né, joua un rôle remarquable à Rome, et devint, sinon pape, au moins cardinal.

* **BORBETZY** (Narsès), religieux arménien, évêque de Bitlis, mort en 1517, a laissé : | une *Logique;* | l'*Explication des livres de Moïse;* | cinquante *Sermons* ou *Homélies*, en manuscrit dans la bibliothèque du roi.

BORCHOLTEN (Jean), né à Lunebourg en 1535, d'une famille noble, professa le droit romain à Rostock, à Helmstaedt. On estime encore son *Commentaire des Institutes de Justinien*, Paris, 1646, in-4°. Ses autres ouvrages sont plusieurs traités sur divers points de droit, entre autres sur les *matières féodales*. Il mourut en 1594, âgé de 57 ans.

* **BORDA** (Jean-Charles), membre de l'académie des sciences, capitaine de vaisseau et chef de division au ministère de la marine, naquit à Dax (Landes), le 4 mai 1733, et suivit d'abord la carrière du barreau, qu'il abandonna pour se livrer à l'étude des mathématiques. Il entra dans le génie militaire; ses progrès furent assez rapides pour lui faire redouter de les interrompre. Il renonça donc pour quelque temps à la carrière du génie qui l'aurait éloigné de Paris, et entra dans les chevau-légers. En 1756, il lut à l'académie des sciences un *mémoire sur le mouvement des projectiles*, qui le fit associer à cette assemblée dans laquelle il fut admis en 1764. Choisi pour aide-de-camp par le maréchal de Maillebois, il fit la campagne de 1757, et se distingua à la bataille d'Hastembeck, rentra ensuite dans le génie, et fut employé dans les ports. Il s'occupa particulièrement de tout ce qui avait rapport à l'art nautique, et publia plusieurs Mémoires sur la résistance des fluides, et un *Mémoire sur la théorie des projectiles, en ayant égard à la résistance de l'air*. Il en donna encore un d'analyse pure, où il met dans le plus grand jour les principes du calcul des variations découvert par Lagrange, et qui se trouve ainsi que les précédens dans les Mémoires de l'académie des sciences. En 1767, il fut appelé au service de mer, et fit sa première campagne en 1768. Il s'embarqua en 1771 avec Pingré sur la frégate la *Flore*, en qualité de commissaire de l'académie pour l'examen des montres marines. Nommé lieutenant de vaisseau en 1775, il fut chargé de déterminer, avec plus de précision qu'on ne l'avait fait jusqu'alors, la position des îles Canaries. Dans la guerre d'Amérique, il servit sous le comte d'Estaing, et obtint, en 1781, le commandement du vaisseau le *Guerrier*, et en 1782 le commandement d'un vaisseau de 74 canons. Il conduisit heureusement un corps de troupes à la Martinique; mais pendant qu'il était en croisière devant cette île, il fut attaqué par une escadre anglaise. Contraint de se rendre à des forces trop supérieures, il fut traité avec considération et renvoyé en France sur sa parole. Ce fut au milieu de ses courses, en 1777, qu'il fit exécuter son *cercle à réflexion*, et qu'il fit un grand nombre d'expériences utiles. Il inventa plusieurs instrumens géométriques, et donna l'idée du nouveau système des poids et mesures qui a été adopté depuis. Les écoles navales lui doivent leur fondation, et il en fut inspecteur. Ce savant doit être regardé comme un des hommes qui ont le plus contribué aux progrès de l'art nautique, tant par les instrumens exacts qu'il a donnés aux marins, que par l'adresse avec laquelle il a su rapprocher d'eux les méthodes géométriques, sans rien ôter à celles-ci de leur exactitude. C'est à lui que la marine française doit l'égalité de marche de ses vaisseaux et les plans de construction uniformes, avantage immense d'où résulte un grand accord et une grande force dans les manœuvres, et le seul que l'Angleterre ait à nous envier dans cette partie. Borda mourut le 20 février 1799. Il conserva toute sa vie beaucoup d'influence sur les savans qui l'environnaient, et jamais il n'en abusa. Dans ses dernières années, il avait fait un travail considérable sur les réfractions, et par une théorie savante, appuyée sur des expériences délicates et nombreuses, il avait composé une formule de réfraction qu'il croyait exacte et complète. Borda avait écrit à ce sujet un mémoire considérable qu'on n'a pas retrouvé après sa mort. Les ouvrages de Borda qui ont été imprimés séparément, sont : | *Voyage fait par ordre du roi, en 1771 et 1772, en diverses parties de l'Europe et de l'Amérique, pour vérifier l'utilité de plusieurs méthodes et instrumens servant à déterminer la latitude et la longitude, tant du vaisseau que des côtes, îles et écueils qu'on reconnaît, suivi de recherches pour rectifier les cartes hydrographiques*, par MM. Verdun de la Crenne, Borda et Pingré, 1778, 2 vol. in-4°; | *Description et usage du cercle de réflexion*, 1787, in-4°; | *Tables trigonométriques décimales, etc.*, ou *Tables des logarithmes, des sinus, sécantes et tangentes, suivant la division*

du quart du cercle en cent degrés, revues, augmentées et publiées par M. Delambre, 1804, in-4°. MM. Lefevre-Gineau et Rœderer ont fait l'éloge de Borda.

* BORDAGES (N.), curé du village de Stancarbon dans l'ancien diocèse de Comminges, département de la Haute-Garonne, naquit à Saint-Gaudens. Porté par l'ennui à chercher une occupation qui pût remplir tous les instans qu'il ne donnait pas aux devoirs de la religion, il fit des vers et envoya quelques pièces à l'académie des jeux floraux. Il n'obtint aucune distinction dans les concours; mais plusieurs gens de lettres lui accordèrent leur estime. En 1762, il adressa au duc de Richelieu une églogue intitulée : *Les bergers de Cayire*. Il dédia une idylle sur la *solitude champêtre aux yeux d'un chrétien philosophe*, à M. de Noé, évêque de Lescar, et présenta à la comtesse de Brionne, un poëme sur Bagnères-de-Luchon. En 1772, les états firent imprimer son *Ode sur le débordement de la Garonne*. En 1786, il publia ses œuvres sous ce titre : *Mes ennuis, ou recueil de quelques pièces de poésies faites pour dissiper les ennuis d'une solitude champêtre*, un vol. in-8°, Amsterdam et Toulouse. Bordages parvint à un âge très avancé. Il était chéri de ses paroissiens, et ils le regrettèrent sincèrement lorsqu'il fut enlevé à leurs vœux. Ses ouvrages sont accompagnés de notes très curieuses, et plusieurs archéologues les ont cités avec éloge.

* BORDE (ANDRÉ), d'abord chartreux, abandonna son ordre pour embrasser la médecine, et devint médecin d'Henri VIII, et membre du collége de Londres. Arrêté pour dettes, il mourut dans les prisons de cette ville en 1549. On a de lui *Mannuel de santé*, 1547, et plusieurs autres ouvrages de médecine en anglais.

BORDE (VIVIEN la), prêtre de l'Oratoire, né à Toulouse en 1680, supérieur de la maison de St-Magloire à Paris, mourut dans cette ville en 1748. Il avait été envoyé à Rome avec l'abbé Chevalier par le cardinal de Noailles, pour les affaires de la constitution. On a de lui plusieurs écrits fort estimés par les anti-constitutionnaires : | *Témoignage de la vérité dans l'Eglise*, 1714, in-12. L'auteur fit, dit-on, en trois jours, cet ouvrage, où il y a beaucoup d'imagination. Il le désavoua depuis, en adhérant à la constitution. | *Principes sur la distinction des deux puissances*, 1753, in-12. Cet ouvrage, condamné par le clergé de France, renferme des principes pernicieux et destructifs de la juridiction ecclésiastique; | *Retraite de dix jours*, 1753, in-12; | *Conférence sur la pénitence*, in-12, petit format, ouvrage d'une morale rigide et sévère; | *Mémoires sur l'assemblée prochaine de la Congrégation de l'Oratoire*, 1733, in-4°.

* BORDE (JEAN-BENJAMIN de la) premier valet-de-chambre de Louis XV, né à Paris en 1734. A la mort de ce prince il obtint une place de fermier-général, et sut partager son temps entre les devoirs de sa place, les sciences et les beaux-arts, qu'il cultiva avec succès. Engagé plusieurs fois dans des entreprises ruineuses, la fécondité de son imagination et la hardiesse de son génie lui faisaient trouver, comme il le dit lui-même, des ressources dans les cas les plus embarrassans. Aussi son crédit se soutint constamment, et il jouit toujours de la faveur de son maître. A l'époque de la révolution, dont il ne partagea pas les principes, il s'était retiré en Normandie espérant y vivre paisible; mais il fut arrêté, conduit à Paris, et périt sur l'échafaud le 22 juillet 1794. Il a laissé plusieurs ouvrages : | *Choix de chansons mises en musique*, 1773, 4 vol. grand in-8°; | *Essai sur la musique ancienne et moderne*, 1780, 4 vol. in-4°, qu'il composa avec l'abbé Roussier, son ami. La partie qui traite des antiquités, présente beaucoup d'assertions hasardées et de faits controuvés; celle qui regarde la théorie musicale des Grecs est pleine de l'érudition la plus profonde, | *Tableaux topographiques et pittoresques de la Suisse*, Paris, 1780-88, 4 vol. grand in-fol. fig., ouvrage très bien exécuté et qui commence à devenir rare. Il a été réimprimé en 13 vol. in-4°. La partie historique et politique est presque toute du baron de Zurlauben; | *Voyage pittoresque, ou description de la France*, in-fol., Paris, 1781 et années suiv. Cet ouvrage, qui a eu plusieurs continuateurs, a aujourd'hui 12 vol. in-folio. Il est moins estimé que le précédent; | *Mémoires historiques sur Raoul de Coucy*, Paris, 1781, in-8°; | *Mélanges de poésie* dédiés à sa femme, in-18, rare; | *Lettres sur la Suisse*, par un voyageur français, en 1781, Paris, 1783, 2 vol. in-8°. Elles sont remplies d'erreurs et de faussetés; | *Essai sur l'histoire chronologique de plus de 80 peuples de l'antiquité*, Paris, 1788, 2 vol. grand in-4°; | *Histoire abrégée de la mer du Sud*, Paris, 1791, 3 vol. grand in-8° et atlas; | *Voyage dans les*

Deux-Siciles, traduit de l'anglais; de Swinburne, 1785, 5 vol. in-8°; | *Recueil de pensées et maximes*, 1791, in-18, réimprimé en 1802, avec une notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur.

BORDE (Charles). *Voyez* **BORDES**.

BORDE (Jean-Joseph de la), Espagnol, né à Jaca en Aragon, a été souvent confondu avec le précédent, quoiqu'il ne fût pas même son parent. Ayant eu quelques désagrémens dans son pays, il vint en France, où il acquit une fortune considérable et devint banquier de la cour. Il protégea les arts, et montra dans toutes les occasions un caractère généreux et bienfaisant. Sa bourse était ouverte à tout le monde. Un seigneur de la cour vint un jour le trouver, et lui dit : « Vous serez bien étonné que, ne vous » connaissant pas, je vienne vous emprunter cent louis. Et vous, répliqua la » Borde, vous le serez bien davantage » qu'en vous connaissant je vous les prête. » Il périt victime de la révolution, le 18 avril 1794, à 70 ans.

* **BORDE** (Jean-Baptiste), jésuite et depuis la suppression de son ordre, curé de la Collancelle en Nivernais, où il est mort en 1777, a publié le *Clavecin électrique, avec une nouvelle théorie du magnétisme et des phénomènes de l'électricité*, 1761, in-12.

BORDELON (Laurent), né à Bourges en 1653, mourut à Paris en 1730, chez le président de Lubert dont il avait été précepteur. Il était docteur en théologie à Bourges; il n'en travailla pas moins pour le théâtre de Paris. On a de lui plusieurs pièces, entièrement oubliées : *Misogyne, ou la comédie sans femmes*, scènes du *Clam* et du *Coram*. *M. de Mort-en-Trousse*, etc., etc., etc., etc. Le théâtre convenant peu à son état, il se jeta dans la morale, et la traita comme il avait fait la comédie, écrivant d'un style plat et bizarre des choses extraordinaires. De tous ses ouvrages, on ne connait plus ni son *Mital*, ni son *Voyage forcé de Bécafort hypocondriaque*, ni son *Gomgam, ou l'Homme prodigieux transporté en l'air, sur la terre et sur les eaux*; ni son *Titetutefnosy*; ni le *Supplément de Tasse-Roussi Friou-Titave*, etc. Il ne reste plus que son *Histoire des imaginations de M. Oufle, servant de préservatif contre la lecture des livres qui traitent de la magie, des démoniaques, des sorciers*, etc. On l'a réimprimée en 1784. Cet *Oufle* est un homme à qui la lecture des démonographes a fait perdre la tête. Bordelon ne raconte pas ses extravagances avec le même esprit que Cervantes a mis dans le récit de celles de don Quichotte; son style est si diffus et si assommant, que les compilateurs les plus lourds trouveraient de quoi s'y ennuyer. A des imaginations vraiment ridicules, il associe des faits dont l'existence, ou du moins la possibilité, paraît être bien constatée. Bordelon disait qu'*il écrivait pour son plaisir;* mais il ne travaillait guère pour celui de ses lecteurs. Ayant dit un jour, *que ses ouvrages étaient ses péchés mortels*, un plaisant lui répliqua *que le public en faisait pénitence*. Ses *Dialogues des Vivans*, Paris, 1717, sont recherchés par quelques curieux, tout insipides qu'ils sont, parce qu'ils furent supprimés dans le temps sur les plaintes de quelques personnes qu'on y faisait parler.

* **BORDENAVE** (Toussaint), professeur royal et directeur de l'académie de chirurgie, associé de l'académie des sciences, naquit à Paris le 10 avril 1728. Son père, maître en chirurgie, le destina à sa profession, et l'y prépara par des connaissances accessoires. Il fut reçu maître-ès-arts en chirurgie à l'âge de 22 ans, et nommé bientôt après professeur de physiologie, à l'académie de chirurgie, et ensuite directeur de cette compagnie. Il fut aussi censeur royal. Bordenave est le premier de sa profession qui soit parvenu à la dignité d'échevin de Paris. La circonstance de la naissance du Dauphin, qui eut lieu pendant son exercice, lui valut l'honneur d'être fait chevalier des ordres du roi. Il mourut d'apoplexie le 12 mars 1782. Ses principaux ouvrages sont | *Essai sur la physiologie*, 4e édit. Paris, 1787, 2 vol. in-12. | *Elémens de physiologie de M. Albert de Haller*, traduction nouvelle, 1768, 2 vol. in-12. | *Dissertation sur les anti-septiques*, 1769, in-8°. | *Mémoires sur le danger des caustiques pour la cure radicale des hernies*, 1774, in-12.

* **BORDERIES** (Etienne-Jean-François), évêque de Versailles, naquit en 1764, à Montauban (Tarn-et-Garonne). Son père qui exerçait la profession de pharmacien, lui fit donner une excellente éducation. Le jeune Borderies fit ses études au collége de Sainte-Barbe, où il fut l'ami de l'abbé Nicole. Il devint professeur dans ce collége, et entra ensuite dans les ordres sacrés. Pendant la révolution, il se retira en Belgique, où il

fit une éducation particulière, passa de là en Allemagne, et en revint en France vers 1795. Il desservit la Sainte-Chapelle à Paris, avec l'abbé Lalande jusqu'au 18 fructidor, époque à laquelle il se vit forcé d'interrompre ses fonctions. Après le 18 brumaire, il devint vicaire à Saint-Thomas d'Aquin. Ses sermons attiraient toujours un immense concours de peuple, et il égala souvent nos grands orateurs chrétiens. L'abbé Borderies fut nommé, en 1819, grand-vicaire de Paris, et sacré évêque de Versailles, le 24 juillet 1827. Il composa pour son église un *Catéchisme*, un *Missel* et un *Bréviaire* où l'on trouve des hymnes latines composées par lui. Après avoir donné à son diocèse l'exemple de toutes les vertus et surtout celui d'une charité inépuisable, il mourut à Versailles le 4 août 1832.

* **BORDES** (Charles), prêtre de l'Oratoire, né à Orléans. On lui doit la publication d'un ouvrage du P. Thomassin, qu'il mit en ordre et qui est intitulé : *Traité historique et dogmatique des édits et des autres moyens spirituels et temporels, dont on s'est servi dans tous les temps, pour établir et maintenir l'unité de l'église catholique*, Paris, 1703, 2 vol. in-4°; le Père Bordes y ajouta un volume supplémentaire, et composa une *Vie* du Père Thomassin, qui se trouve en tête du *Glossarium Hebraïcum* de ce dernier. Il fut en outre éditeur, en 1704, du *Recueil des oraisons funèbres* de Mascaron. Il mourut en 1706.

* **BORDES** (Charles), né à Lyon, en 1731, et mort dans la même ville en 1781, membre de l'académie de Lyon, s'est fait connaître par un *Discours sur les avantages des sciences et des arts*, 1752, in-8°; par des tragédies, des comédies, des odes, et plusieurs ouvrages contre la religion et les mœurs, tels que le *Catéchumène*, ouvrage impie; | *La papesse Jeanne*, poème; *Parapilla*, poème licencieux; | *Tableau philosophique du genre humain*, etc. Ses œuvres diverses ont été publiées à Paris, 1783, 4 vol. in-8°.

BORDEU (Théophile de), naquit le 22 février 1722 à Iseste en Béarn, d'Antoine de Bordeu, médecin du roi à Barége, homme distingué dans son art. Le fils fut digne du père. A l'âge de 20 ans, pour parvenir au grade de bachelier dans l'université de Montpellier où il étudiait alors, il soutint une thèse *De sensu genericè considerato*, qui renferme le germe de tous les ouvrages qu'il publia depuis. Des connaissances si précoces déterminèrent ses professeurs à le dispenser de plusieurs actes par lesquels on parvient à la licence. En 1746, le jeune médecin se rendit à Paris, où il s'acquit la plus grande réputation, et gagna particulièrement la confiance des dames, dont il sut captiver les bonnes grâces. Ayant pris ses licences dans cette ville en 1755, il fut nommé médecin de l'hôpital de la Charité. Il mourut subitement la nuit du 23 au 24 novembre 1776. Une mélancolie profonde, produite, à ce que l'on prétend, par une goutte vague, précéda ses derniers jours; on le trouva mort dans son lit. La facilité avec laquelle il exerçait sa profession, son éloignement pour les remèdes, et sa confiance dans la nature, lui ont quelquefois attiré le reproche de ne pas croire beaucoup à la médecine. Mais ces doutes étaient d'autant moins blâmables, qu'il s'occupa sans cesse à rendre les ressources de son art plus certaines. Il rattachait tous les actes de l'économie vivante à une force spéciale, la *sensibilité*. Ses ouvrages sont : | *Lettres sur les eaux minérales de Béarn*, 1746 et 1748, in-12. | *Recherches anatomiques sur la position des glandes*, 1751, in-12. | *Dissertation sur les écrouelles*, 1751, in-12. | *Dissertation sur les crises*, 1753, in-12. | *Recherches sur le pouls par rapport aux crises*, 1772, 4 vol. in-12 : cet ouvrage qui montre beaucoup de sagacité, a été traduit en anglais. | *Recherches sur quelques points de l'Histoire de la médecine*, 1768, 2 vol. in-12. | *Recherches sur le tissu muqueux ou l'organe cellulaire, et sur quelques maladies de poitrine*, 1766, in-12. | *Traité des maladies chroniques*, tome premier, in-8°, 1776. *Voyez* son *Eloge*, par M. Gardanne, docteur en médecine de Paris, 1777, et par M. Roussel, 1778.

BORDINGIUS (André), fameux poète danois. Ses poésies ont été imprimées à Copenhague en 1736; et elles sont d'autant plus estimées en Danemarck, que les versificateurs y sont fort rares : ce qui prévient beaucoup en faveur du génie national.

BORDONE (Paris), peintre, né vers 1500 à Trévise en Italie, d'une famille noble, disciple du Titien, vint en France en 1538. Il y peignit François Ier et plusieurs dames de sa cour. Les récompenses furent proportionnées à ses talens. Il se retira à Venise, et s'y procura une vie heureuse par ses richesses et son goût pour tous les beaux-arts. Il y a au Palais-

Royal de Paris une *Sainte-Famille* de Bordone. Son tableau le plus estimé est celui de l'*Aventure du Pêcheur* (l'anneau de saint Marc), qu'il peignit pour les confrères de l'école de Saint-Marc. Il revint à Paris, où il mourut vers l'an 1570.

* **BORDONIO** (JOSEPH-ANTOINE), jésuite né à Turin, en 1682, entra dans la compagnie, en 1696. Ses dispositions étaient si heureuses, qu'après deux ans de noviciat, on le trouva capable d'enseigner les belles-lettres. On l'envoya d'abord à Pignerol, ensuite à Gènes, et de là à Turin pour y enseigner la rhétorique. Ayant prononcé ses vœux, il fut choisi par le marquis de St-Trivié, ambassadeur en Angleterre, pour chapelain de l'ambassade. A son retour à Turin il professa la théologie pendant plusieurs années, et dirigea un exercice *de la bonne mort*, qui venait d'être institué, jusqu'à la fin de sa vie, en 1742. On a de lui les ouvrages suivans : | *Beatus Aloysius Gonzaga, de morte triumphator*, Pignerol, 1700, drame en vers latins, œuvre de la jeunesse de Bordonio ; | *la Liguria in pace scherzo pastorale*, Gènes, 1702, in-4° ; | *l'Eduino*, pastorale, 1703, in-4°, pour un exercice du collége ; | *Discorsi per l'esercizio della buona morte*, Venise, 3 vol. in-4°, 1749-1751, 2e édition, ouvrage distingué parmi les livres ascétiques italiens.

BORE (CATHERINE de), fille d'un simple gentilhomme, était religieuse du couvent de Nimptschen en Allemagne, à 2 lieues de Wittemberg, lorsqu'elle quitta le voile avec huit autres religieuses pendant les troubles suscités dans l'Eglise par Luther. On prétend que ce fut Léonard Cope, sénateur de Torgaw, qui les porta à prendre cette résolution. Elles exécutèrent ce projet un jour de vendredi saint. Luther prit la défense de ces religieuses et de Léonard Cope, et publia une Apologie pour justifier leur apostasie. Catherine de Bore, retirée à Wittemberg, y vécut, dit-on, assez librement avec des étudians de cette université. Luther l'épousa deux ans après, en 1526, fort brusquement, soit pour faire dépit aux catholiques, soit plutôt pour satisfaire sa passion et pour étouffer les cris du public. Catherine n'avait alors que 26 ans. Elle joignait aux agrémens de la figure une coquetterie amusante. Le réformateur, beaucoup plus vieux qu'elle, en fut aimé, comme s'il eût été dans son printemps. Son caractère était cependant peu propre à faire des heureux. Hautaine, ambitieuse, magnifique au dehors, avare dans son domestique, elle avait l'orgueil de la noblesse allemande, et les petitesses de son sexe. Elle mourut en 1552, âgée d'environ 53 ans. Frédéric Meyer a donné sa *Vie* en 1 vol. in-4°, dans laquelle, malgré les efforts de l'auteur panégyriste, on démêle sans peine les vices de cette moniale, et de l'hérésiarque son prétendu époux.

BOREL. *Voyez* BORREL.

BOREL (PIERRE), né à Castres en 1620, médecin ordinaire du roi, associé de l'académie des Sciences pour la chimie, mourut en 1689, et selon d'autres en 1678. On a de lui | *De vero Telescopii inventore*, à La Haye, 1651, in-4° ; | *Les Antiquités de Castres*, imprimées dans cette ville en 1649, in-8° ; ce livre est rare. | *Trésor des recherches et des antiquités gauloises*, Paris, 1655, in-4°. Ce répertoire des vieux mots et des vieilles phrases de la langue française, est estimé et consulté. On le trouve à la fin de la dernière édition du *Dictionnaire étymologique* de Ménage. | *Historiarum et observationum Medico-Physicarum Centuriæ quinque*, Paris, 1676, in-8° ; | *Bibliotheca Chimica*, Paris, 1654, in-12.

BORELLI (JEAN-ALFONSE), napolitain, né en 1608, professeur de philosophie et de mathématiques à Florence et à Pise, mort à Rome en 1679, auteur d'un traité estimé *De motu animalium*, Rome, 1680 et 1681, 2 vol. in-4°, plusieurs fois réimprimé, et d'un autre, *De vi percussionis*, Leyde 1686, in-4°, où l'on trouve des observations curieuses et des vues neuves. C'est dans cet ouvrage qu'il tenta, mais avec très peu de succès, de réduire à une démonstration exacte, les théorèmes de la physiologie, sur laquelle est fondée la médecine. Du reste, il y a dans ces deux ouvrages d'excellentes observations, dont les physiciens de ce siècle ont profité très souvent sans citer la source : genre d'ingratitude qui accommode si bien la vanité, et qui honore si peu la science. Quoiqu'il eût part aux bienfaits de la reine Christine qui l'avait appelé à Rome, il mourut assez pauvre, et augmenta la longue liste des savans auxquels la fortune a manqué, ou qui n'ont pas eu le talent de bien user de ses dons.

* **BORGHÈS**, ou BOURGEOIS (JEAN), docteur en médecine, et professeur de mathématiques à Groningue, né à Wester-Witwert, village du territoire des Ommelandes, près de Groningue, le 13

juin 1618; reçu docteur en médecine à Angers, en 1645; mort à Groningue le 22 novembre 1652, dans sa 35e année. Il s'était rendu si habile dans les mathématiques que, devenu aveugle en 1642, il ne cessa pas pour cela de les enseigner en public avec la même facilité et la même assiduité. On a de lui : | *Disputatio de catarrho*, Angers, 1645, in-4°; | *Oratio de Mercurio*, Groningue, 1646, in-4°. — Un autre BORGHÈS (JEAN), ou *Bourgesius*, né à Houplines, dans la Flandre française, le 8 novembre 1562, a donné : | une traduction latine, avec des notes du livre de Laurent Joubert, *De vulgi erroribus*, Anvers, 1600, in-8°; | une traduction du Traité de Démétrius Pépagomène, *De podagrâ*, St.-Omer, 1619, in-8°; cette version latine fut faite sur la version française de Frédéric Jamot; | *Præcepta et sententiæ insigniores de imperandi ratione ex operibus Francisci Guicciardini collecta*, Anvers, 1587, in-12. — Un 3e BORGHÈS (JEAN), ou *Bourgesius*, né vers 1592, mort à Maubeuge le 29 mars 1653, a laissé quelques ouvrages de piété, dont on trouve la liste dans les *Mémoires* de Paquot; deux sont remarquables par leurs titres : | *Cato major, christianus, sive de senectute christianâ libellus*, Douai, 1633, in-12; | *Lælius emendatus, sive de amicitiâ christianâ*, Douai, 1637, in-12.

BORGHÈSE (MARIE-PAULINE BONAPARTE, princesse) *Voyez* BONAPARTE.

BORGHESI (PAUL GUIDOTTO), peintre et poète italien, né à Lucques, avait 14 talens ou métiers. Il n'en mourut pas moins dans une extrême misère, en 1626, à 60 ans. L'envie le tourmentait autant que l'indigence. Jaloux du Tasse, il crut faire tomber sa *Jérusalem délivrée*, en composant un autre poème, où il prenait le genre, la mesure, le nombre des vers, enfin les rimes même de son rival. Il ne lui manquait plus que le génie. Il intitula son ouvrage, qui est, dit-on, resté manuscrit : *La Jérusalem ruinée*. Il n'eut pas plus de succès que le *Lutrigot*, parodie du *Lutrin* de Boileau, par Bonnecorse. *Voyez* BONNECORSE.

BORGHINI (VINCENT-MARIE), né à Florence en 1515, d'une famille noble, se fit bénédictin en 1532 (1). Il fut un des réviseurs choisis pour la correction du *Décameron* de Boccace, ordonnée par la congrégation de l'*Index*, et exécutée dans l'édition de Florence, 1573, in-8°. Mais son ouvrage le plus connu, et qui lui a fait le plus d'honneur, est celui qui a pour titre : *Discorsi istorici di M. Vincenzo Borghini*, imprimé à Florence, 1584 et 1585, en 2 vol. in-4°, et réimprimé dans la même ville en 1755, avec des remarques. Il y traite de l'origine de Florence, et de plusieurs points intéressans de son histoire, de ses familles, de ses monnaies, etc. Borghini mourut en 1580, après avoir refusé par humilité l'archevêché de Pise, qui lui fut offert quelque temps avant sa mort. Il fut pendant 30 ans directeur de l'hôpital de Sainte-Marie des Innocens qu'il administra avec beaucoup de zèle et de désintéressement. —Il ne faut pas le confondre avec un autre écrivain, de même nom, et probablement de la même famille (*Rafaello* BORGHINI), auteur de plusieurs Comédies, et d'un traité sur la peinture et la sculpture, assez estimé, sous le titre de *Riposo della Pittura, e della Scultura*, publié à Florence en 1584, in-8°, et 1730, in-4°.

BORGIA (CÉSAR), duc de Valentinois, second fils naturel d'Alexandre VI et de Vannozza, fut élevé par son père à la dignité d'archevêque de Valence, et à celle de cardinal. Il se montra digne de lui, par sa passion pour Lucrèce sa sœur, et par le meurtre de son aîné Jean Borgia, devenu son rival, qu'on trouva percé de 9 coups d'épée en 1497. César passa, après ces forfaits, de l'état ecclésiastique au séculier. Louis XII, qui s'était ligué avec ce scélérat pour la conquête du Milanais, le fit duc de Valentinois, et lui donna en mariage Charlotte d'Albret, qu'il épousa malgré sa qualité de diacre, sur la dispense que lui en donna son père. Borgia soutenu par les troupes du roi de France, se rendit maître des meilleures places de la Romandiole, prit Imola, Forli, Faënza, Pezaro et Rimini, s'empara du duché d'Urbin et de la principauté de Camérino. Les principaux seigneurs italiens s'unirent contre cet usurpateur. César ne pouvant les réduire par la force, employa la perfidie. Il feint de faire la paix avec eux, les attire à Sinigaglia, les enferme dans cette place et se saisit de leurs personnes. Vitelli Oliverotto da Fermo, Jean des Ursins et le duc de Gravina, furent étranglés. Le cardinal des Ursins, partisan de ces infortunés,

(1) Borghini était un des plus savans florentins de son temps. Le grand-duc Cosme le choisit pour son vice-président dans la célèbre académie *del Disegno*, et le Tasse le consultait sur ses ouvrages.

est conduit au château Saint-Ange. On l'y oblige de signer un ordre, pour faire livrer au duc de Valentinois toutes les places de la maison des Ursins; il n'en mourut pas moins par le poison. Un autre cardinal qu'Alexandre avait fait passer par toutes les charges les plus lucratives de la cour de Rome, fut trouvé mort dans son lit; et Borgia recueillit sa succession qui montait à plus de 80 mille écus d'or. Après la mort de son père, César perdit la plupart des places qu'il avait conquises par sa valeur et par sa perfidie. Ses ennemis manquèrent de le massacrer sous Pie III; la protection du roi de France lui sauva la vie. Le duc de Valentinois l'en remercia en quittant son parti. Jules II, successeur de Pie, le fit mettre en prison à Ostie, jusqu'à ce qu'il eût rendu les places qui lui restaient encore. Il lui permit ensuite de se rendre auprès de Gonsalve de Cordoue, qui l'envoya en Espagne, où on l'enferma. César s'étant évadé de sa prison, se réfugia vers Jean d'Albret, roi de Navarre, son beau-frère. Il se mit à la tête de son armée, contre le connétable de Castille. Il alla mettre le siége devant le château de Viane, et y fut tué le 12 mars 1507 (*Voyez* ALEXANDRE VI). Ce scélérat avait de la bravoure, de la souplesse et de l'intrigue; mais un seul de ses attentats suffirait pour flétrir la mémoire du plus grand homme. Il avait pris pour devise : *Aut Cæsar, aut nihil*. Ce qui donna lieu à un poète de faire ce distique :

Borgia Cæsar erat factis et nomine Cæsar ;
Aut nihil aut Cæsar, dixit ; utrumque fuit.

* BORGIA (Jérome), neveu du précédent, né à Naples, fut fait évêque de Massa en 1544, et mourut en 1549; il cultiva avec succès la poésie latine. Le *Recueil* de ses Poésies a été publié à Rome en 1525.

BORGIA ou BORJA (François), prince de Squillace dans le royaume de Naples, fils de Jean Borgia, comte de Ficalho, descendait par sa mère des rois d'Aragon. Il fut gentilhomme de la chambre de Philippe III, qui le nomma vice-roi du Pérou, en 1614. Le prince Borgia contribua, par ses talens et son aménité, à la civilisation de cette belle province du Nouveau Monde; et après la mort de Philippe III, il revint en Espagne et se délassa des travaux d'un longue administration, par la culture des lettres et de la poésie. Il n'excella dans aucun genre; mais il dut à ses liaisons avec les frères Argensola, le goût de la bonne littérature et l'éloignement de l'affectation et de la boursoufflure qui commençaient à dominer chez ses compatriotes. On trouve dans les ouvrages du prince Borgia une simplicité gracieuse, autant que peut le comporter le génie espagnol; et sans lui donner le titre de *Prince des poètes*, que lui décernèrent les flatteurs, on ne saurait lui refuser une place honorable parmi les bons littérateurs de son temps. On distingue ses *Eloges*, ses *Elégies* et surtout ses *Romances lyriques*. Il a laissé encore, | *Napoles recuperanda por el rey don Alonso*, poème historique, Saragosse, 1651, in-4°. | *Orasiones y meditationes de la vida de Jesu Christo*, Bruxelles, 1661, in-4°. Le prince Borgia mourut dans un âge avancé et dans de grands sentimens de piété le 26 septembre 1658. Il avait toute sa vie montré un sincère attachement pour la religion. — Alexandre BORGIA, archevêque de Fermo, et de la même famille, est mort le 14 février 1764, après avoir publié *Vita di San Geraldo*, in-8°. *Istoria della chiesa e citta di Velletri*, in-8°, et une *Vie du pape Benoît XIII*, en latin.

* BORGIA (Alexandre), de la même famille que le précédent, né à Velletri, en 1682, fut d'abord évêque de Nocera, puis archevêque de Fermo, où il mourut le 14 février 1764. On lui doit : | *Vita di san Geraldo*, Velletri, 1698, in-8°; | *Istoria della chiesa e citta di Velletri, in quattro libri*. Nocéra, 1723, in-4°; | *Concilium provinciale Firmanum, ann.* 1726, Fermo, 1727, in-4°; | *Vie du pape Benoît XIII*, Rome 1741, en latin; | des *Lettres* recueillies par Muratori, des *Homélies*, et autres ouvrages dont on peut voir le détail dans Catalani, *De ecclesia Fermanâ*, Fermo, 1782.

* BORGIA (Etienne), cardinal, neveu d'Alexandre Borgia, archevêque de Fermo, naquit à Velletri le 3 décembre 1731, et fut élevé auprès de son oncle qui, découvrant en lui les plus heureuses dispositions s'appliqua à les cultiver. Le jeune Borgia manifesta de bonne heure un goût très vif pour l'étude des antiquités et y fit de si rapides progrès, qu'il fut reçu à 19 ans membre de l'académie Etrusque de Cortone. Il acquit en peu de temps une collection très riche d'objets précieux en médailles, manuscrits et monumens antiques, dont il forma dans son palais de Velletri, le musée le plus précieux peut-

être que jamais particulier ait possédé. S'étant fixé à Rome, il fut distingué par Benoit XIV, qui le nomma gouverneur de Bénévent. Il montra dans le cours de son administration une sagesse supérieure, et sut préserver ce duché de la disette qui, en 1764, affligea le royaume de Naples. En 1770, il fut nommé par le pape Clément XIV, secrétaire de la propagande, et il s'acquitta de cette place avec un zèle toujours actif. Son penchant autant que son devoir lui fit consacrer tous ses soins à étendre les missions et à les faire fleurir. La nécessité de correspondre avec les missionnaires répandus dans les climats les plus éloignés lui fournit l'occasion d'enrichir son musée des manuscrits, médailles, statues, idoles et monumens de tout genre de ces divers pays; chaque missionnaire qui revenait à Rome, ou qui y donnait des nouvelles de l'état de sa mission, ne manquant pas d'apporter avec lui ou d'envoyer tout ce qu'il avait pu recueillir de plus curieux. Les vertus et le mérite de Borgia étaient dignes de la pourpre. Elle lui fut accordée par Pie VI, qui le promut au cardinalat en 1789. L'inspection des enfans trouvés lui fut confiée, et ces établissemens si utiles par eux-mêmes le devinrent davantage par la sage réforme, et les maisons de travail qui furent établies. En 1797, le torrent révolutionnaire commençait à gagner jusque dans Rome; le souverain pontife ne crut pouvoir confier le gouvernement de cette ville en de meilleures mains qu'en celles du cardinal Borgia. Il lui remit la dictature de sa capitale en lui adjoignant deux autres cardinaux. En effet il parvint par sa fermeté, sa sagesse et sa prudence, à prendre un tel ascendant sur les esprits, que Rome conserva sa tranquillité et ne fut souillée d'aucun crime jusqu'au 15 février 1798, époque où l'arrivée de l'armée française exalta le parti populaire qui se constitua en république. Le cardinal arrêté d'abord, ne fut remis en liberté qu'avec ordre de sortir des états romains. Il se retira à Libourne, et ensuite à Venise et à Padoue, où il employa ses loisirs à réunir les gens de lettres, et s'occupa avec zèle des missions dont il espéroit le plus grand bien. Il organisa par l'autorisation de Pie VI une nouvelle propagande, et parvint à envoyer en peu de mois 13 nouveaux apôtres de la foi aux extrémités du monde. En 1800, il rentra à Rome à l'exaltation de Pie VII, et succéda au cardinal Zelada dans la charge de recteur du collége romain. Lorsque le pape vint en France en 1804, il le suivit malgré son grand âge et la rigueur de la saison. Son projet était d'y rétablir des missions; mais une maladie grave l'arrêta à Lyon et il y mourut le 23 novembre 1804, laissant après lui des regrets que méritaient son zèle pour la religion, ses vertus, ses talens et l'affabilité de son caractère. Son museé était constamment ouvert à tous les savans, et le cardinal s'empressait d'indiquer à celui qui y recourait les objets dont il avait besoin pour son travail. Il se chargeait souvent des frais d'impression, et toujours des frais de gravure de planches. On l'a vu vendre de la vaisselle d'argent, et jusqu'aux boucles de ses souliers, pour faire l'acquisition de quelque morceau curieux, ou pour faire imprimer une dissertation. Nous avons déjà parlé de ses connaissances comme antiquaire; il est en outre auteur de plusieurs ouvrages de critique et d'érudition peu connus hors de l'Italie. Les titres sont: | *Monumento di papa Giovanni XVI*, Rome, 1750; | *Breve istoria dell' antica città di Todino nell' Umbria, ed esatta relazione delle ricerche fatte sulle sue rovine*, Rome, 1751, in-8°; | *Breve istoria delle città di Benevento*, 1763, 1764, 1769, 3 vol. in-4°; | *Vaticana confessio B. Petri, chronologicis testimoniis illustrata*, ibid. 1776, in-4°; | *Breve istoria del dominio temporale della sede apostolica nelle due Sicilie*, ibid. 1788; | *Histoire maritime des états du saint Siége*, non achevée. Le P. Paulin de Saint-Barthélemi a écrit sa vie sous le titre de *Synopsis vitæ Stephani Borgiæ*, Rome, 1805, in-4°. On en trouve un extrait dans le Magasin encyclopédique.

* **BORGIA** (saint François de). *Voyez* FRANÇOIS.

* **BORIE-CAMBORD** (Jean), député à la Convention nationale, était avocat au commencement de la révolution: il devint administrateur du département de la Corrèze, qui le députa, en 1791, à l'Assemblée législative, où il se fit peu remarquer. Il passa ensuite à la Convention et y fut chargé de l'examen des comptes. En 1792, il commença à montrer un républicanisme ardent: il appuya de tout son pouvoir les premières dénonciations portées contre le général Custines. Dans le procès du roi il vota pour la mort sans sursis et sans appel au peuple: il se montra partisan des mesures les plus violentes, notamment contre les proscrits

du 31 mai et les prêtres insermentés. Borie se rendit à l'armée du Rhin, en qualité de commissaire de la Convention dans le mois de juillet 1793. Envoyé en mission dans les départemens du Gard et de la Lozère, il se montra le digne émule des Carrier, des Lebon et des Maignet, et fit répandre à grands flots le sang des catholiques et des protestans. Il contraignit même les parens de ceux qu'il faisait assassiner, de danser avec lui et ses sicaires, autour de l'instrument du supplice. Poursuivi par la clameur publique, il fut mis en accusation comme fauteur des troubles du 1er prairial an 3 (20 mai 1795) qui coûtèrent la vie au député Ferraud; mais il fut compris dans l'amnistie du 4 brumaire an 4 (20 octobre 1796). Nommé juge au tribunal civil de Coignac, il en exerça les fonctions pendant plusieurs années. Il est mort en 1805, à Sarlat (Dordogne) où il s'était retiré.

BORIS-GUDENOF ou GODOUNOT, grand-écuyer de Moscovie, et beau-frère du grand-duc, fut régent de l'état pendant le règne de Fœdor. Voulant s'emparer de la couronne, il fit tuer Démétrius, frère de Fœdor, à Uglitz, où on l'élevait. Pour cacher son meurtre, il fit perdre la vie au gentilhomme à qui il avait confié le soin de l'exécuter; il envoya des soldats pour raser le château d'Uglitz, et chasser les habitans, comme s'ils eussent favorisé l'assassinat. On croit qu'ensuite il empoisonna le jeune Fœdor, pour se rendre maître absolu de l'empire. Il feignit de refuser la dignité suprême; mais il employa secrètement toutes sortes de moyens pour l'obtenir par l'élection des grands. Il obtint ce qu'il souhaitait: mais son bonheur fut traversé par l'imposture de Griska, qui parut sous le nom de Démétrius et qui obtint la protection du vaivode de Sandomir. Il persuada à celui-ci que l'assassin envoyé par Boris avait tué un jeune garçon qui lui ressemblait, et que ses amis l'avaient fait évader. Ce vaivode leva une armée, entra en Moscovie, et déclara la guerre au grand-duc. Il prit d'abord plusieurs villes, et attira à son parti plusieurs officiers de Boris, qui en mourut de chagrin en 1605. Les Boyards couronnèrent Fœdor-Boritowitch, fils de Boris, qui était fort jeune; mais la prospérité des armes du faux Démétrius les engagea ensuite à le reconnaître pour leur prince. Le peuple, gagné par eux, courut promptement au château, et arrêta prisonnier le jeune grand-duc avec sa mère. En même temps on envoya supplier Démétrius de venir prendre possession de son royaume. Le nouveau roi fit tuer la mère et le fils le 10 juin 1605, et c'est ainsi que finit cette tragédie.

* **BORKHAUSEN** (MAURICE-BALTHASAR), naturaliste allemand, né dans le pays de Darmstadt en 1752, et mort vers 1807. Il fut professeur d'histoire naturelle et on lui doit plusieurs ouvrages écrits pour la plupart en allemand; on y trouve des vues neuves et qui annoncent un bon observateur. | *Histoire naturelle des papillons d'Europe, dans un ordre systématique*, en cinq parties avec deux planches coloriées, Francfort, 1788-94, in-8°; | *Essai d'une description des différentes espèces d'arbres fruitiers qui croissent en pleine terre dans le pays de Hesse-Darmstadt*, 1790, in-8°; | *Explication des termes qui sont en usage dans la zoologie*, 1790, in-8°; | *Tentamen dispositionis plantarum Germaniæ seminiferarum secundum novam methodum a staminum situ et proportione, cum characteribus generum essentialibus*, Darmstadt, 1792, in-8°; réimprimé après sa mort sous ce titre, *Tentamen Floræ Germanicæ*, avec un supplément de 172 pages, Francfort, 1811, in-8°; | *Précis de l'histoire naturelle des animaux de l'Allemagne*, 1797, in-8°; | Un grand nombre d'*observations* et de *mémoires* sur les sciences naturelles, insérés dans les ouvrages périodiques allemands.

BORLACE (EDMOND), docteur en médecine, anglais, exerça avec succès sa profession à Chester, et s'adonna à l'étude de l'histoire dans ses momens de loisir. Il mourut en 1682, après avoir publié: | *Histoire de la réunion de l'Irlande à l'Angleterre*, Londres, 1675, in-8°; | *Histoire de la rébellion d'Irlande en 1641*, Londres, 1680, in-fol., en anglais; | *les Eaux de Spa et les cures les plus remarquables qu'elles ont opérées*, 1670, in-8°.

BORLASE (GUILLAUME), né à Pendeen en Cornouailles l'an 1696, fut successivement ministre à Ludgvan et à Saint-Just. Sa science le fit admettre dans la société royale de Londres, et il mourut le 31 août 1772, après avoir donné au public | *Observations sur l'état ancien et présent des îles de Scilly*, Oxford, 1756, in-4°; | *Histoire naturelle de Cornouailles*, Oxford, 1758, in-fol.; | *Antiquités de Cornouailles*, Londres, 1769, in-fol.

* **BORN** (Bertrand de), vicomte d'Hautefort, dans le diocèse de Périgueux, troubadour et guerrier vivait dans le 12ᵉ siècle. Son courage et son activité ne furent égalés que par son ambition. Son frère Constantin partageait avec lui la seigneurie d'Hautefort. Bertrand voulut en avoir l'entière propriété, et après de longues disputes, il finit par chasser Constantin. Celui-ci eut recours à des seigneurs voisins qui forcèrent Bertrand à prendre la fuite. Des amis communs négocièrent un accommodement entre les deux frères. Mais de Born revint bientôt à ses premières prétentions; ce qui attira une seconde fois sur ses domaines le fléau de la guerre. Bertrand se distingua surtout par sa haine contre Richard, comte de Poitou, fils de Henri II roi d'Angleterre, et frère de Henri, duc de Guyenne. Il parvint à former contre lui une ligue redoutable, et il excita par un *sirvente* les confédérés à la vengeance. Mais au moment où la ligue à la tête de laquelle était Henri lui-même allait se mettre en mouvement, les deux frères conclurent un traité. Henri se retira en Normandie, laissant ses alliés à la merci de Richard, qui s'en vengea en ravageant leurs terres. Bertrand osa presque seul braver Richard qui assiégea son château. Le troubadour fut réduit à se rendre. Richard accepta ses soumissions, l'embrassa et lui pardonna. Bertrand inspiré par la reconnaissance composa un nouveau sirvente en l'honneur de son généreux ennemi, qui lui rendit son château d'Hautefort, après avoir reçu sa foi. Les fils de Henri II s'étant de nouveau révoltés, Bertrand, pour qui l'intrigue et la discorde étaient un besoin, renoua ses liaisons avec le prince Henri, qui songeait à soulever les Gascons. La mort prématurée de ce prince le pénétra de la plus vive douleur et lui donna occasion de célébrer ses vertus dans deux complaintes qui nous sont restées. Le roi d'Angleterre, attribuant au troubadour les démarches séditieuses de son fils, vint l'assiéger dans Hautefort, et de Born fut pris avec toute sa garnison. Henri II respirant la vengeance fit venir devant lui Bertrand, qui le désarma adroitement, en lui parlant du fils qu'il avait perdu. Au nom de Henri, le roi d'Angleterre fut attendri et versa des larmes. De Born tombant à ses pieds, lui jura un attachement éternel. Mais il ne renonça pas à ses habitudes turbulentes. Les guerres de Richard et de Philippe Auguste lui offrirent une nouvelle occasion d'exercer son esprit satirique et ses inclinations martiales. Affligé de la paix que conclurent ces deux rivaux après quelques hostilités, il décocha sur Richard comme sur Philippe, les traits les plus acérés de la satire. La guerre s'étant rallumée entre les deux rois, le troubadour ne manqua pas d'aiguillonner le fougueux Richard par ses éloges. Bertrand fatigué du monde sur la fin de sa vie se retira dans un cloître, et mourut sous l'habit de moine de Citeaux; ce qui n'a pas empêché le Dante de le mettre dans les enfers, où le poète suppose qu'il est condamné à porter, en guise de lanterne, sa propre tête séparée de son corps.

* **BORN** (Ignace, baron de), célèbre minéralogiste, membre des principales académies de l'Europe, né à Carlsbourg en Transilvanie, en 1742. Après avoir fait ses études chez les jésuites, il alla étudier le droit à Prague, et voyagea ensuite en Allemagne, en Hollande, dans les Pays-Bas et en France. Il ne *tarda pas* à étudier l'histoire naturelle. Les connaissances étendues qu'il acquit dans cette science, lui méritèrent une place de conseiller aulique au département des mines et monnaies de l'empereur. Il fit un voyage minéralogique en haute et basse Hongrie, dont la relation fut publiée en Allemagne par son ami Ferber en 1774, in-8°, et traduit en français en 1780, par M. Monnet. En 1776, Marie-Thérèse le chargea de mettre en ordre et de décrire le cabinet impérial d'histoire naturelle. Il publia en 1778 la première partie de cette description contenant les testacées. On doit au baron de Born le perfectionnement du procédé de *l'amalgamation* des métaux en Allemagne. Cette importante découverte trouva en Autriche des contradicteurs, et ne fut adoptée qu'après bien des difficultés: elle a été améliorée par d'autres savans, comme Born l'avait prévu. Ce savant minéralogiste mourut à Vienne le 28 août 1791. Il avait occupé plusieurs places, dont il consacra le revenu à des expériences utiles et à des actes de bienfaisance. M. Pezzil a donné, en allemand, une *Vie du baron de Born*, Vienne, 1792, in-8°. Ses principaux ouvrages sont: | *Lithophylacium Bornianum*, Prague, 1772, 2 vol. in-8°; | *Effigies virorum eruditorum atque artificum Bohemiæ et Moraviæ*, Prague, 1773, 2 vol. in-8°. Ces notices, accompagnées de portraits, sont imprimées dans

un encadrement. | *Mémoires d'une société de savans établie à Prague pour les progrès des mathématiques, de l'histoire naturelle et de l'histoire du pays*, en allemand, Prague, 1775, 6 vol. in-8°, continués par d'autres savans; | un ouvrage sur l'*amalgamation*, en allemand, traduit en français sous ce titre : *Méthode d'extraire les métaux parfaits des minérais et autres substances métalliques par le mercure;* | *Catalogue méthodique et raisonné de la collection des fossiles de mademoiselle Eléonore de Raab*, 2 vol. in-8°.

BORNIER (Philippe de), lieutenant-particulier au présidial de Montpellier, naquit dans cette ville en 1634, et y mourut en 1711. On l'employa dans différentes affaires importantes. On a de lui : | *Conférences des nouvelles ordonnances du roi Louis XIV avec celles de ses prédécesseurs*, 1755, 2 vol. in-4°, ouvrage autrefois très consulté par les jurisconsultes français; | *Commentaires sur les conclusions de Ranchin*, en latin, Genève 1711. Ces deux ouvrages sont estimés des jurisconsultes.

* **BORRÉE** (Martin), ou **Cellarius**, théologien, né en Suède, et mort de la peste à Bâle, en 1564, à l'âge de 65 ans, possédoit une grande érudition. Il avait d'abord adopté les erreurs des anabaptistes, mais il les abjura et professa ensuite la théologie à Bâle. Il a laissé : | des *Commentaires* sur Aristote et sur l'Ecriture sainte; | *Liber de operibus Dei;* | *De veteris et novi hominis ortu et naturâ;* | *De ortu, naturâ, usu, atque discrimine Jubilæorum, quos Deus instituit;* | *Cosmographiæ, Astronomiæ et Geographiæ Elementa; etc.*

BORREL (Jean), connu sous le nom de *Buteo*, chanoine régulier de Saint-Antoine, se distingua de son temps dans les sciences abstraites. Il naquit à Charpey en Dauphiné, l'an 1492, et mourut à Cénar, bourg voisin de Romans, en 1572. Il donna en 1554 à Lyon, in-4°, le *Recueil de ses ouvrages géométriques*. On y trouve d'excellentes *Dissertations*, où l'auteur unit la solidité du jugement à l'exactitude de la géométrie, entre autres une *Dissertation sur l'arche de Noé*, très estimée des savans. Il y démontre que la capacité de ce vaisseau était parfaitement proportionnelle à son objet. Jean Pelletier a trouvé quelques difficultés dans son plan d'architecture, qu'il a fait disparaitre par le moyen des changemens qu'il propose. Kircher, Lami, Cumberland, Budée, Wilkins se sont exercés sur le même sujet. Quelques incrédules qui n'ont pu opposer rien de solide à leur géométrie, se sont bornés à la tourner en ridicule. C'est leur dernière ressource. Mais quoique les divers systèmes sur la structure de l'arche ne soient que des conjectures, elles démontrent cependant que les commentateurs qui ont travaillé à éclaircir la narration des Livres saints, ont eu en général plus de capacité, de lumières, d'érudition, de jugement que ceux qui font profession de mépriser les enciens monumens, sans pouvoir en donner aucune raison.

* **BORRI** (Christophe), jésuite milanais, se consacra aux pénibles travaux des missions orientales, et fut un des premiers qui pénétra dans la Cochinchine, où il séjourna cinq ans. La relation qu'il en publia en italien, Rome, 1631, in-8°, fut traduite, la même année, en français par le Père Antoine de la Croix, Rennes, petit in-8°; en latin, Vienne en Autriche, 1633; et en anglais, par Robert Atsley, Londres, 1633, in-4°. Churchill inséra cette traduction dans le 2e volume de sa collection de voyages; mais il ajouta une deuxième partie. La relation de Borri n'est recherchée que parce qu'elle est la première que l'on ait de ce pays lointain : l'auteur y traite d'abord du climat et de la fertilité du pays, des animaux singuliers qui s'y trouvent, des éléphans, des *Abadas* (c'est le nom portugais du rhinocéros), des mœurs et coutumes des habitants, et de leur état politique; la deuxième partie est entièrement consacrée à la relation des succès de la prédication de l'Evangile. De retour en Europe, le P. Borri enseigna les mathématiques dans les colléges de Coimbre et de Lisbonne, et crut avoir trouvé un procédé utile à la navigation, par le moyen de l'aiguille aimantée : il s'agissait probablement de la recherche des longitudes. Ayant été mandé à la cour de Madrid pour y exposer sa découverte, ses supérieurs le soupçonnèrent de tramer quelque projet au préjudice de son ordre, et le firent venir à Rome, où il ne put se justifier; il fut, en conséquence, exclu de la compagnie, et mourut le 24 mai 1632.

BORRI (Joseph-François), né à Milan le 4 mai 1627, enthousiaste, chimiste, hérésiarque et prophète, s'attacha d'abord à la cour de Rome; mais ayant ensuite déclamé contre elle, et rempli la

ville du bruit de ses révélations, il fut obligé de la quitter. Retiré à Milan, sa patrie, il contrefit l'inspiré, dans la vue, dit-on, de s'en rendre le maître par les mains de ceux auxquels il communiquait son enthousiasme. Il commençait par exiger d'eux le vœu de pauvreté, et pour le leur faire mieux exécuter, il leur enlevait leur argent; il leur faisait jurer ensuite de contribuer, autant qu'il serait en eux, à la propagation du règne de Dieu, qui devait bientôt s'étendre par tout le monde réduit à une seule bergerie, par les armes d'une milice dont il devait être le général et l'apôtre. Ses desseins ayant été découverts, il prit la fuite; l'inquisition lui fit son procès, et l'abandonna à la justice séculière, qui le condamna, comme hérétique, à perdre la vie, ce qu'il méritait d'ailleurs comme séditieux et perturbateur du repos public : son effigie fut brûlée avec ses écrits à Rome en 1660. Borri se réfugia à Strasbourg, et de là à Amsterdam, où il prit le titre modeste de *Médecin universel.* Une banqueroute l'ayant chassé de la Hollande, il passa à Hambourg, où la reine Christine perdit beaucoup d'argent à lui faire chercher la pierre philosophale. Le roi de Danemarck imita Christine, et ne réussit pas mieux. Borri se sauva en Hongrie. Le nonce du pape, qui était alors à la cour de Vienne, le réclama. L'empereur le rendit, mais avec parole du pape de ne point le faire mourir. Conduit à Rome, il y fut condamné à faire amende honorable et à une prison perpétuelle. Il mourut en 1695, à 68 ans, au château Saint-Ange, dans lequel il avait été transféré à la prière du duc d'Estrées, qu'il avait guéri d'une maladie désespérée. On a de lui de mauvais ouvrages sur l'alchimie. Son livre intitulé *La Chiave del Gabinetto*, Cologne, 1681, in-12, est rare et se vend cher (1).

BORRICHIUS (Olaus), professeur de médecine à Copenhague, naquit en 1626, et mourut de la pierre en 1690. Il laissa une somme considérable pour l'entretien des pauvres étudians. Il ne voulut jamais se marier, ne croyant pas que ses études et sa philosophie pussent se concilier avec les embarras du mariage, et persuadé que le génie perd toujours quelque chose de son élévation et de sa force dans la société de la femme. On a de lui beaucoup d'ouvrages. | *De Poetis Græcis et Latinis.* | *Antiquæ Romæ imago.* | *De somno et somniferis*, 1680, in-4°. | *De usu plantarum indigenarum*, 1688, in-8°, etc.

BORROMÉE (saint Charles) naquit le 2 octobre 1538 dans le château d'Arone sur les bords du lac Majeur, dans le Milanais, du comte Gibert Borromée et de Marguerite de Médicis. Charles s'adonna de bonne heure à la retraite et aux lettres. Son oncle maternel, Pie IV, l'appela auprès de lui, le fit cardinal et archevêque de Milan. Charles n'avait alors que 22 ans. Il conduisit les affaires de l'Eglise comme un homme qui l'aurait gouvernée pendant long-temps; il forma une académie composée d'ecclésiastiques et de séculiers, que son exemple et ses libéralités animaient à l'étude et à la vertu. Le jeune cardinal, au milieu d'une cour fastueuse, se laissa entraîner au torrent, se donna des appartemens, des meubles et des équipages magnifiques. Sa table était servie somptueusement, sa maison ne désemplissait point de gentilshommes et de gens de lettres. Son oncle, charmé de cette magnificence, lui donna de quoi la soutenir. On le vit dans peu de temps grand-pénitencier de Rome, archiprêtre de Sainte-Marie-Majeure; professeur de plusieurs couronnes, et de divers ordres religieux et militaires; légat de Bologne, de la Romagne et de la Marche d'Ancône. C'était dans ce temps-là que se tenait le concile de Trente. On parlait beaucoup de la réformation du clergé. Charles, après l'avoir conseillée aux autres, l'exécuta sur lui-même. Il réforma tout d'un coup jusqu'à 80 domestiques de marque, quitta la soie dans ses habits, s'imposa chaque semaine un jeûne au pain et à l'eau. Il se prescrivit bientôt des choses bien plus importantes. Il tint des conciles, pour confirmer les décrets de celui de Trente, terminé en partie par ses soins. Il fit de sa maison un séminaire d'évêques; il établit des colléges, des communautés, renouvela son clergé et les monastères; forma des asiles pour les pauvres et les orphelins, pour les filles exposées à se perdre, ou qui voulaient revenir à Dieu après s'être égarées. Mais de tous ces établissemens, celui qui produisit les fruits les plus précieux et les

(1) Ce livre n'est autre chose qu'un recueil de dix lettres, qu'on suppose avoir été écrites par Borri à divers princes de l'Europe. L'épître injurieuse qui les précède et qui est adressée à l'auteur, prouve qu'elles furent publiées sans sa participation. Ses *Instructions politiques au roi du Danemarck* se trouvent à la fin du même volume. Elles avaient été d'abord imprimées séparément.

plus étendus, ce furent les séminaires épiscopaux, dont les règlemens servirent de modèle à tous ceux qui furent fondés dans la suite, et dont l'Eglise tira de si grands avantages, que, lorsque l'empereur Joseph II entreprit de détruire dans ses états la religion catholique, il ne crut pouvoir employer à ce dessein un moyen plus sûr que de les abolir, en les remplaçant par une école profane et hétérodoxe, sous le nom de *séminaire-général*, que les catholiques appelèrent *nouvelle Babylone*. Le zèle de Charles enchanta les gens de bien, et irrita les méchans. L'ordre des humiliés, qu'il voulut réformer, excita contre lui un frère Farina, membre détestable de cette congrégation. « Ce malheureux (dit un au» teur qui a écrit la Vie de saint Charles » avec autant d'exactitude que d'intérêt) » se posta à l'entrée de la chapelle du » palais archiépiscopal, le 26 octobre 1569, » dans le temps où le saint faisait la prière » du soir avec sa maison. On chantait » alors une antienne, et on était à ces » mots : *Non turbetur cor vestrum, ne» que formidet*. Le prélat était alors à ge» noux devant l'autel. L'assassin, éloigné » seulement de cinq à six pas, tire sur » lui un coup d'arquebuse chargé à balle. » Au bruit de l'instrument meurtrier, le » chant cesse, et la consternation devient » générale. Charles, sans changer de » place, fait signe à tous de se remettre à » genoux, et finit sa prière avec autant » de tranquillité que s'il ne fût rien ar» rivé. Le saint qui se croit blessé mor» tellement, lève les mains et les yeux au » ciel, pour offrir à Dieu le sacrifice de » sa vie; mais s'étant levé après la » prière, il trouva que la balle qu'on lui » avait tirée dans le dos, était tombée à » ses pieds, après avoir noirci son ro» chet. » Charles demanda la grâce de son meurtrier, qui fut puni de mort, ainsi que trois autres religieux ses complices, sans qu'il eût pu les soustraire à un supplice si justement mérité. Le pape prononça la dissolution de l'ordre entier dont les biens furent employés par le saint archevêque à fonder des colléges, des hôpitaux, à réparer des églises, des couvens et à décorer sa cathédrale avec une magnificence digne de son zèle et de sa piété. Ces contradictions n'affaiblirent point l'ardeur du saint archevêque. Il visita les extrémités abandonnées de son diocèse, abolit les excès du carnaval, distribua le pain de la parole à son peuple, et s'en montra le pasteur et le père. Dans les ravages que fit une peste cruelle, il assista les pauvres par ses ecclésiastiques et par lui-même; vendit ses meubles pour soulager les malades, et désarma la Divinité par des processions, auxquelles il assista pieds nus et la corde au cou. Il finit saintement sa carrière en 1584, à 47 ans. On a de lui un très grand nombre d'ouvrages sur des matières dogmatiques et morales. On les a imprimés en 5 vol. in-fol. en 1747, à Milan. La bibliothèque du saint-Sépulcre de cette ville conserve précieusement 31 vol. manuscrits de *Lettres* du saint prélat. Le clergé de France a fait réimprimer, à ses dépens, les instructions qu'il avait dressées pour les confesseurs. Ses *Acta Ecclesiæ Mediolanensis*, Milan, 1599, in-folio, sont recherchés. Paul V le canonisa en 1610. Le Père Touron a écrit sa *Vie* en 3 vol. in-12, Paris, 1761 : ouvrage écrit d'un style lâche et diffus, mais exact et édifiant. Celle donnée par M. Godeau, Paris, 1748, 2 vol. in-12, est préférable. Il y en a une plus ancienne traduite de l'italien, et imprimée à Lyon en 1675, in-4°, mise en latin et publiée avec beaucoup de notes, à Milan et à Augsbourg, 1758, in-folio. On peut consulter encore *De Vita et rebus gestis Caroli S. R. E. Cardinalis, libri septem*, Milan, 1592, et Brescia, 1602, in-4°, et son *Panégyrique* écrit par l'abbé Gérard. *Voyez* l'article SAXI.

BORROMÉE (FRÉDÉRIC), cardinal et archevêque de Milan, héritier de la science et de la piété de Charles, son cousin-germain, naquit à Milan le 18 août 1564, et mourut le 21 décembre 1631, âgé de 68 ans. Il professa les humanités à Pavie, et fut toujours depuis le protecteur des gens de lettres; c'est lui qui a fondé la célèbre bibliothèque ambrosienne. Antoine Olgiati auquel elle fut confiée y rassembla 9 à 10 mille manuscrits, dont un grand nombre d'orientaux qu'il était allé rechercher lui-même en Grèce et ailleurs. Le cardinal Borromée avait aussi fondé à Milan deux académies; l'une pour les ecclésiastiques, l'autre pour les nobles. On a de lui | *Sacra colloquia*, 1632, 10 vol. in-12; | *Sermones synodales;* | *Meditamenta litteraria;* | *Ragionamenti synodali*, Milan, 1632, 3 vol in-4°; | *De episcopo concionante, libri III*, Milan, 1632, in-fol.

BORROMINI (FRANÇOIS), architecte né à Bissone au diocèse de Côme, en 1599, mort en 1647, se fit une grande réputa-

tion à Rome, où il fut plus employé qu'aucun architecte de son temps. On voit en cette ville un grand nombre de ses ouvrages, dont la plupart ne sont pas un modèle pour les jeunes artistes. On y trouve beaucoup d'écarts et de singularités ; mais en même temps, on ne peut s'empêcher d'y reconnaître un talent supérieur et l'empreinte du génie. Cet architecte en avait beaucoup. Ce fut en s'efforçant de surpasser le Bernin, dont il enviait la gloire, qu'il s'éloigna de la simplicité, qui est la vraie base du beau, pour donner dans ce goût d'ornemens extravagans, qui ont fait comparer son style en architecture, au style littéraire de Sénèque et de Lucain. Il était l'élève de Maderno auquel il succéda. On estime encore la façade de l'église Sainte-Agnès sur la place Navona à Rome, ce qu'il a fait au collége de la Propagande, etc. Le pape Urbain VIII le créa chevalier de l'ordre de l'Eperon, et le roi d'Espagne Philippe III, lui donna le collier de l'ordre de Saint-Jacques. L'extrême application qu'il mit à former un recueil des gravures propres à faire connaître la fécondité de son génie, le fit tomber dans des accès d'hypocondrie si violens qu'il se perça d'une épée en 1697. Son œuvre a été publié à Rome, sous ce titre : *Francisci Borromini opus architectonicum, operâ Seb. Giannini*, Rome, 1727, in-fol.

* BORRONI (Paul-Michel-Benoît), peintre célèbre né à Voghera dans le Piémont, en 1749, étudia les principes de son art dans les écoles de Milan, de Parme et de Rome. Il y prit la manière du Corrége et la touche de Michel-Ange. Borroni retourna dans sa patrie en 1776. Pie VI le créa chevalier de l'Eperon-d'Or, et le roi de Sardaigne lui fit une pension qui lui fut continuée par le gouvernement français. Plusieurs de ses tableaux lui ont mérité des médailles d'or. On estime particulièrement : | Le *Mariage de la Vierge ;* | sa *Fuite en Egypte ;* | son *Assomption ;* | *La mort de saint Joseph ;* | la *Mort du Juste ;* | un *Saint-Germain ;* | une *Sainte-Famille ;* | *Annibal sur les Alpes ;* | la *Mort de Lucrèce ;* | les *Saisons ;* | la *Clémence de Titus*, | et plusieurs portraits. Ce peintre est mort à la fin du mois d'août 1819.

BORTOLI ou BARTOLI, né à Venise en 1695, théologien, canoniste et évêque de Nazianze, est auteur d'un *Ecrit* sur l'abolition de l'ordre des jésuites, Florence, 1799. Mazzuchelli en fait mention dans ses *Scrittori italiani*.

* BORY (Gabriel de), membre de l'institut, né à Paris le 13 mars 1720, était avant la révolution chef d'escadre et gouverneur des Iles-sous-le-vent. « Déjà » depuis vingt ans, dit le savant Delambre » dans son éloge de Bory, Hadley avait » publié la description de deux instru» mens à réflexion, dont la première idée » était due à Newton, et qui devaient opé» rer une révolution dans l'état des obser» vations nautiques. Les nouveaux instru» mens, peu répandus encore dans la ma» rine anglaise, étaient absolument in» connus dans la nôtre. Bory fut le pre» mier, parmi les Français à sentir tous » les avantages de la découverte de Hadley. » Il s'empressa de faire connaître un in» strument si utile, et le traité qu'il en » publia, en 1751, par la clarté et la sim» plicité de sa rédaction, par le soin que » prit l'auteur de l'approprier aux lecteurs » auxquels il le destinait principalement, » fut un véritable service rendu aux ma» rins. » Bory, réuni à plusieurs officiers distingués, avait entrepris à la même époque un *Dictionnaire de marine*, et il avait rédigé les articles d'astronomie, d'hydrographie et de pilotage. Les matériaux de cet ouvrage furent confiés à l'académie de marine, que des circonstances imprévues empêchèrent de l'achever. Le gouvernement l'ayant chargé de déterminer astronomiquement la position des caps Finistère et d'Ortégal, qui ne se trouvaient encore tracés avec exactitude sur aucune carte, Bory, malgré les nombreux obstacles qu'il eut à surmonter, remplit sa mission avec succès. De retour à Brest, en 1753, il observa le passage de Mercure sur le soleil, et écrivit à ce sujet un Mémoire qui fut inséré parmi ceux des savans étrangers. Bory fit voile pour le Portugal, à l'occasion de l'éclipse solaire du 26 octobre de la même année, dans le dessein de rectifier les cartes des côtes occidentales de la péninsule, d'après la nouvelle fixation qu'il avait faite du cap Finistère. Mais l'éclipse n'ayant été que partielle, Bory ne put atteindre son but, et se contenta de déterminer la longitude d'Aveiro. Il entreprit aussi un voyage à Madère qui fut signalé par des opérations qu'on trouve consignées dans les Mémoires de l'académie des sciences, années 1768 et 1770. En 1761, il devint gouverneur de Saint-Domingue, mais il en fut bientôt rappelé. Bory fut nommé, le 3 août 1765, associé libre de l'académie des sciences. La révolution, en lui enlevant ou en rédui-

sant la pension dont il jouissait, le mit avec sa famille dans un état si voisin de l'indigence, qu'il se vit obligé de vendre sa bibliothèque. Il ne fit point partie de l'institut lors de sa formation; mais en 1796, il y remplaça le célèbre Pingré. Bory est mort le 8 octobre 1801. On a de lui : | *Mémoire sur un moyen de purifier l'air des vaisseaux*, 1780; | *Mémoire sur la possibilité d'agrandir Paris, sans en reculer les limites*, Paris, 1787, in-8°; | *Mémoire sur les établissemens d'un conseil de marine*; | *Essai sur la population des colonies à sucre*, 1776 et 1780; | *Mémoire sur le système à suivre dans une guerre purement maritime avec l'Angleterre*, 1780. Ces trois derniers ouvrages ont été réunis sous le titre de *Mémoires sur l'administration de la marine et des colonies, par un officier-général de la marine*, Paris, 1789, 2 vol. in-8°; | une nouvelle édition augmentée de la *Description et de l'usage d'un nouvel instrument pour observer la latitude sur mer*, etc. par Après de Mannevillette.

BORZONI (Luciano), peintre, naquit à Gènes en 1590. Il réussit dans le portrait et dans l'histoire. Son génie était vif et fécond, son dessin précis, son pinceau moëlleux. Il mourut à Milan en 1645. Ses trois fils Jean-Baptiste, Carlo, et François-Marie, se distinguèrent dans l'art que leur père avait cultivé. Les deux premiers moururent fort jeunes, vers 1657. Le dernier excella dans les paysages, les marines et les tempêtes. On dit qu'il s'exposait aux injures du temps et à la fureur des flots, pour représenter avec plus de vérité les accidens de la nature. Il mourut en 1679 à Gènes sa patrie.

* BOS (Jérôme), peintre, né à Bois-le-Duc, vivait dans le 15e siècle. Il a été un des premiers peintres à l'huile, et l'on remarque que sa manière est moins dure et ses draperies de meilleur goût que celles de ses contemporains. Le génie de cet artiste était bizarre. Il se plaisait à peindre de fantaisie, et se livrait à toutes les singularités de son imagination. Aussi la plupart de ses sujets sont gâtés par quelques idées extravagantes. Telle est la *Tentation de saint Antoine*, où l'on voit des monstres, des animaux, des chimères, des dragons et des oiseaux de caprice, qui épouvantent et causent tout à la fois de l'horreur et de l'admiration. Il aimait surtout à peindre l'enfer. Les tableaux de cet artiste se vendaient très cher : on en conserve plusieurs à l'Escurial en Espagne. — Il y a eu un célèbre peintre de fleurs du même nom (Louis Jaussen), mort en 1507.

BOS (Lambert), professeur en grec dans l'université de Franeker, né à Workum dans les Pays-Bas en 1670, est connu par une édition de la version grecque des Septante, à Franeker, 1709, en 2 vol. in-4°, avec des variantes et des prolégomènes. Il mourut en 1717. Il a composé d'autres ouvrages parmi lesquels on distingue *Antiquitatum græcarum, præcipue atticarum descriptio brevis*, Leipsick, 1749, in-8°, traduites en français par Lagrange, Paris, 1769, in-12. *Observationes in novum Testamentum*, 1707, in-8°, *in quosdam Auctores Græcos*, 1715, in-8°, et sa nouvelle édition de la *Grammaire grecque de Vellerus*, avec des additions.

BOS. *Voyez* DUBOS.

* BOSC (Jean du), président de la cour des aides de Rouen, décapité en 1562, comme un des principaux auteurs de la révolte des protestans, a publié : *Traité de la vertu et des propriétés du nombre septenaire*.

BOSC (Jacques du), normand, auteur de l'*Honnête femme*, 1632, in-8°, et de la *Femme héroïque*, était cordelier. D'Ablancourt, ami de du Bosc, honora l'*Honnête Femme* d'une préface. Le second ouvrage qui parut en 1645, in-4°, n'eut pas la même vogue. Du Bosc, après avoir exercé sa plume sur les femmes, se mêla de controverse. Il écrivit contre les solitaires de Port-Royal; mais après quelques escarmouches, il se retira du combat. On ne sait quand il mourut.

BOSC (Pierre-Thomines du), né à Bayeux en 1623, devint ministre de l'église de Caen, puis de celle de Roterdam, après la révocation de l'édit de Nantes. On a de lui 7 vol. de *sermons*, qui tiraient leur principal mérite de son action et de sa bonne mine. Il eut de la réputation dans son parti. (*Voyez* sa Vie par Le Gendre, 1716, in-8°.)

BOSC (Claude), né vers 1642, et mort en 1715, procureur-général de la cour des aides, prévôt des marchands et conseiller d'état, traduisit du latin en français plusieurs ouvrages d'Erasme : | *Manuel du soldat chrétien*, 1711, in-12; | *Aspirations à Dieu*, 1712, in-12; | *Traité de l'infinie miséricorde de Dieu*, 1712, in-12; | *Du mépris du monde*, 1713, in-12; | *Le mariage chrétien*, 1715, in-12. La lecture de cet écrivain doit se faire avec précaution.

* BOSC D'ANTIC (Paul), médecin,

né en Languedoc en 1726, d'une ancienne famille, mourut en juin 1784. Il abandonna la médecine pour se livrer entièrement aux arts chimiques. Il devint physicien avec l'abbé Nollet, naturaliste avec Réaumur, et s'en fit des protecteurs et des amis. Il perfectionna la manufacture des glaces de St.-Gobin, et la fixa sur des principes invariables. On lui doit plusieurs *mémoires* sur la verrerie, qui ont contribué à la porter au degré de perfection où elle est parvenue depuis. Ses *œuvres*, contenant plusieurs mémoires sur l'art de la verrerie, sur la faïencerie, la poterie, l'art des forges, la minéralogie, l'électricité et la médecine, ont été publiées de son vivant en 2 vol. in-12.

* **BOSC** (Louis-Augustin-Guillaume), naturaliste célèbre, né à Paris en janvier 1759, mort le 11 juillet 1828, puisa dès son enfance, dans la maison de son père qui était médecin du roi, le goût de l'histoire naturelle et se livra de bonne heure à l'étude de la botanique. A l'âge de vingt-cinq ans, il devint secrétaire de l'intendance des postes, et publia, vers la même époque, dans le *Journal de Physique*, ses premiers écrits sur l'histoire naturelle. Lorsque Roland dont il avait gagné l'amitié, parvint au ministère de l'intérieur, Bosc fut nommé administrateur-général des postes. Après la révolution du 31 mai 1793, qui renversa les Girondins, Bosc donna à madame Roland des preuves d'un attachement au-dessus de tous les périls, en l'accompagnant jusqu'à l'échafaud. Cette femme célèbre lui remit une copie de ses *Mémoires*, qui parurent plus tard. Bosc se retira ensuite dans la forêt de Montmorency, où il resta long-temps caché. Il recueillit dans son asile Lareveillère-Lepaux, alors proscrit comme lui. Ce dernier, étant devenu membre du Directoire en 1796, fit envoyer Bosc en qualité de consul aux Etats-Unis. Le congrès n'ayant point reconnu ses pouvoirs, il fit tourner ses loisirs dans le Nouveau-Monde au profit de la botanique, de la zoologie et de l'agriculture. De retour en France, il fut nommé administrateur des hospices civils de Paris, emploi qu'il conserva jusqu'à la révolution du 18 brumaire. On lui donna ensuite les fonctions d'inspecteur de la pépinière de Versailles, puis d'inspecteur des pépinières du gouvernement. Membre de la société d'agriculture de Paris, et d'encouragement de l'institut, il fit dans ces sociétés un grand nombre de rapports. De 1789 à 1798, Bosc publia beaucoup d'articles dans le *Journal d'histoire naturelle*, dans le *Journal des Mines*, dans les *Mémoires de la société d'Agriculture de Paris*, et dans ceux de la *société Linnéenne*. Il a été un des principaux rédacteurs du *Nouveau Dictionnaire d'Histoire naturelle* en 24 vol. in-8°, réimprimé en 30 vol. in-8°; et du *Dictionnaire d'Agriculture*, 13 vol. in-8°, 1803-1809, publiés chez Déterville; il a donné l'*Histoire naturelle des coquilles, des vers et des crustacés*, 1802, 10 vol. in-8°. Bosc a aussi fourni de nombreux articles aux vingt derniers volumes des *Annales d'Agriculture*, ainsi qu'aux trois derniers volumes du *Dictionnaire d'Economie rurale*, dans l'Encyclopédie méthodique, 1812-1813, in-4°.

* **BOSCAWEN** (Guillaume), écrivain et jurisconsulte anglais, neveu d'un amiral du même nom, naquit en 1752, et fit son droit au collége de Midle-Temple. Il obtint la place de commissaire pour les banqueroutes et l'avitaillement des vaisseaux de l'état. Il est mort en 1811. On a de lui: | *Traité des Convictions relativement aux lois pénales*, in-8°; | une *Traduction d'Horace*, en anglais, 2 vol. in-8°; | des *Progrès de la Satire, essai contenant des observations sur les révolutions survenues dans la littérature*, in-8°.

* **BOSCH** (Jérome de), naquit à Amsterdam, le 23 mars 1740, d'un pharmacien, qui voulait lui faire embrasser son état. Envoyé aux écoles latines, il se distingua par son application et son esprit. Il publia, en 1770, les poésies de Gérard Hooft, son ami, et, comme lui, disciple de Burmann. Le père de Gerard Hooft était bourgmestre d'Amsterdam, et, par reconnaissance, il fit avoir à Bosch l'emploi de premier commis au greffe de la maison de ville. Les devoirs de cette place n'empêchèrent pas le jeune Bosch de cultiver les lettres savantes; il leur consacra tous ses loisirs et donna successivement: | *Genethliacon D. J. van Lennep*, 1774; | *In funere Egberti de Vry Temmink, Amstelodamensium consulis*, 1785, in-4°; | *De æqualitate hominum*, Amsterdam, 1793, in-4°; | *Laudes Buonapartii*, et *Elegia* (*ad Galliam*) *cùm Primi Consulis vita ferro atque insidiis appeteretur* (ces deux petits poèmes ont été réimprimés en hollandais, en français et en allemand, à Utrecht, 1801, in-8°); | *Epicedion in funere acerbo sororis Judithæ de Bosch*, 1793, in-8°; | *Ad manes dilectæ sororis*, 1794, in-8°; | *Consolatio ad Jan. Bondt cùm suavissimam*

et optimam uxorem amisisset, 1807, in-8°, etc., etc. Bosch a publié le recueil de ses poésies, *Poemata*, Utrecht, 1803, in-4°, et il a donné depuis *Appendix poëmatum*, 1808, in-4° : quelques exemplaires sont in-folio. La passion qu'il eut toujours pour les langues anciennes ne lui avait point fait oublier qu'il était hollandais; et entre autres pièces qu'il composa dans sa langue maternelle, on doit citer les *Eloges de H. G. Oosterdyk et J. R. Deiman*. Nommé en 1800, curateur de l'université de Leyde, il prit à tâche de redresser plusieurs injustices qui avaient eu lieu à la suite de la révolution de 1795. Il a publié l'*Anthologia græca, cum versione latinâ H. Grotii*, Utrecht, 1795-1810, 4 vol. in-4°; il en a fait tirer quelques exemplaires in-fol. Bosch y avait joint des observations qui lui donnent un rang distingué parmi les hellénistes. Il avait disposé pour l'impression les matériaux du cinquième volume lorsque la mort l'enleva le 1er juin 1811. Il possédait une magnifique bibliothèque, riche surtout en éditions *princeps*, et remarquable par le choix des livres et leur belle condition, et en avait donné le catalogue abrégé sous ce titre : *Brevis descriptio bibliothecæ Hier. de Bosch, quatenus in eâ græci et latini scriptores asservantur*, Utrecht, 1809, in-8°. Non-seulement il voulait que les livres fussent d'une conservation parfaite, il recherchait encore le luxe des grands papiers et des marges entières, et celui des reliures, dont il confiait l'exécution aux meilleurs ouvriers connus, Baumgarten, chez les Anglais, Weber, Beck, Hesselmann, etc. chez les Hollandais.

BOSCH (Matthieu van HEYNINGEN), né à Groningue en 1772, mort dans cette ville au commencement de 1823, a composé pour la jeunesse un grand nombre d'ouvrages élémentaires de morale et de religion, souvent réimprimés. Il a aussi donné quelques ouvrages de poésie. L'année qui précéda sa mort, il a publié un *Aperçu sur l'enseignement des sourds-muets*, accompagné de leur alphabet manuel, et de l'état de situation de l'institut national des sourds-muets créé à Groningue, et dirigé par Guyot, élève de M. l'abbé de l'Epée.

BOSCAGER (Jean), jurisconsulte de Beziers, mort en 1687, à 87 ans, enseigna le droit à Paris, avec succès. Il laissa une *Institution au droit françaîs et au droit romain* avec des notes de Delaunay, 1686, in-4°. Dans un voyage qu'il fit à Padoue, l'université de cette ville applaudit à son mérite. La devise qu'il fit sur le nom qu'elle portait d'*Academia del Bove*, en faisant allusion à Isis, *Ex bove facta dea est*, fut trouvée si belle, qu'on la fit graver sur la porte en lettres d'or. Il y prononça sur ce sujet un discours, partie moral, partie mythologique, où après avoir prouvé la nécessité du travail, dont le bœuf est le symbole, il montre que le travail élevait l'homme au-dessus de sa condition et le rendait égal aux Immortels, ce qui étoit figuré par le changement d'Isis en déesse. La mort de Boscager fut bien triste; un soir qu'il se promenait seul, dans une campagne à 6 lieues de Paris, il tomba dans un fossé, et n'en fut retiré que le lendemain, presque sans sentiment et sans vie.

BOSCAN ALMOGAVER (Jean ou Juan), de Barcelone, fut amené à Venise par André Navagéro, ambassadeur de la république auprès de Charles V. C'est dans cette ville qu'il apprit à transporter la rime de la poésie italienne à la poésie espagnole. Il introduisit dans cette dernière le vers endécasyllabique. Garcilaso et lui sont regardés comme les premiers qui aient tiré du chaos cette poésie. Son style est majestueux, ses expressions élégantes, ses pensées nobles, ses vers faciles, ses sujets variés. Les principales pièces sont *Medina*, 1544, in-4°; *Salamanca*, 1547, in-8°. Boscan réussissait mieux dans les sonnets que dans les autres genres. Il mourut vers 1543. Il était né en 1500.

* **BOSCH** (André) né à Perpignan, se fit recevoir docteur en droit dans l'université de cette ville, le 9 mai 1609, et écrivit, en catalan, un ouvrage intitulé : *Sommaire des titres d'honneur de Catalogne, Roussillon, et Cerdagne*, Barcelone, 1628, in-folio. Cet ouvrage, appuyé sur les chartes et les anciens monumens, est le plus complet que nous ayons sur l'histoire du Roussillon.

BOSCH (Balthasar van den), peintre flamand, né à Anvers en 1675, mort en 1615. Ses portraits sont très estimés. On fait cas surtout de celui du *duc de Marlborough à cheval*, et du tableau qu'il fit pour la confrérie des *jeunes arbalétriers* d'Anvers. — Un autre peintre du même nom (Jacob), né à Amsterdam en 1636, excellait à peindre des fruits.

* **BOSCH** (Bernard), ministre protestant et poëte, né le 4 septembre 1746, et mort près de La Haye, le 1er décembre

1803, exerçait son ministère à Diemen près d'Amsterdam, lorsqu'il fit paraître sans nom d'auteur un poème allégorique intitulé : L'*Egoïsme*. Les principes politiques contenus dans cet ouvrage fixèrent l'attention d'une société patriotique qui promit à l'auteur une médaille d'or de vingt-cinq ducats, s'il voulait se nommer. Bosch se fit connaître, mais refusa la récompense. Son opposition au parti du Stathouder lui attira plusieurs désagrémens, et lorsque les troupes prussiennes entrèrent en Hollande, pour soutenir la cause du prince d'Orange, Bosch fut forcé d'en sortir et de renoncer à ses fonctions. Lorsque la révolution de 1796 eût éclaté, il fut nommé représentant du peuple, et il contribua à faire éliminer de l'assemblée les partisans de l'ancien ordre de choses. Une réaction s'opéra la même année, et Bosch fut détenu pendant quelques mois dans la *Maison-du-Bois*. Après qu'il eut été rendu à la liberté, il prit part à la rédaction des journaux le *James* et l'*Eclair politique*. Il mourut sans laisser même de quoi faire les frais de ses funérailles, que la *loge maçonique des vrais Bataves* se chargea de payer. Bosch avait publié, l'année même de sa mort, ses Poésies, 3 vol. in-8°.

* **BOSCHA** (PIERRE-PAUL), savant ecclésiastique, né à Milan en 1632, conservateur de la bibliothèque ambrosienne, et protonotaire apostolique, a laissé plusieurs ouvrages, entre autres : *De origine et statu bibliothecæ Ambrosianæ*, Milan, 1672, in-4°. Boscha mourut en 1699.

BOSCHAERTS, plutôt BOSSCHAERT, *Voyez* ce dernier mot.

BOSCHIUS (JEAN), savant médecin du 16e siècle, né dans le pays de Liége, fut appelé en 1558 à l'université d'Ingolstadt, où il fit un beau *discours* sur les qualités d'un bon médecin et sur différens auteurs qui ont écrit en ce genre, inséré dans le 1er tome des Discours de cette université. On a de cet auteur différens autres ouvrages en latin : | une traduction de l'*Achille* d'Ocellus Lucanus, avec des notes, Louvain, 1554; | *Tractatus de peste*, Ingolstadt, 1562 : | *Concordia medicorum et philosophorum de humano conceptu, fœtûs corporatura animatione :* | *De centauris, satyris, etc.*, ibid. 1575 et 1583, in-4°. Desingius, Stengélius, Cornélius Gemma ont traité la même matière avec plus ou moins d'étendue d'une manière également sage. — Il ne faut pas le confondre avec PIERRE BOSCHIUS, jésuite et hagiographe, connu par son érudition et ses travaux dans la grande collection des *Acta Sanctorum*, né à Bruxelles, et mort à Anvers le 14 novembre 1736, à l'âge de 50 ans.

BOSCO, *Joannes de Bosco*. *Voyez* BOIS (JEAN du). *Voyez aussi* SACRO-BOSCO.

BOSCOWICH (ROGER-JOSEPH), directeur de l'observatoire de Milan, membre de la société royale de Londres, etc., né Raguse le 18 mai 1711, d'une famille distinguée, entra chez les jésuites à Rome, le 1er octobre 1725. Etant en rhétorique, à l'âge de 14 ans, il se fit remarquer par un génie vif, pénétrant, capable de méditations arides et profondes. Lisant un jour les élégantes poésies du Père Nocéti, il s'arrêta à ces vers :

> Quare agite, ô juvenes, magnarum semina rerum
> In vobis fortasse latent.....

Il se persuada avec raison que ce germe existait chez lui, et s'appliqua avec une ardeur toute particulière à la philosophie et aux mathématiques. Devenu professeur de philosophie et de mathématiques au collége Romain, il embrassa avec feu les systèmes de Newton, approfondit ses calculs et ses combinaisons, modifia et réforma ses idées pour les affranchir des objections et des embarras qui en rendaient la défense difficile; et c'est dans cet état de réforme que la philosophie de cet Anglais parut à Vienne sous le titre de *Traité de l'attraction, considérée comme loi universelle*, en 1768, et à Venise en 1763. Cet ouvrage a servi de modèle et de règle à la plupart des newtoniens modernes. Charles Benvenuti à Rome, Paul Mako et Charles Scherffer à Vienne, Léopold Biwald à Gratz, J. Baptiste Horwath à Tirnau, en ont fait la base de leurs *Institutions* imprimées dans ces différentes villes. En 1763, il fut demandé par l'université de Pavie que l'on venait de rétablir, et à laquelle on voulait donner de l'éclat. Il y professa pendant six ans. On le plaça ensuite à Milan, où il fut pendant trois ans professeur d'astronomie et d'optique aux écoles palatines. Il fut employé par différens papes pour fournir des moyens de soutenir le dôme de St-Pierre, qui menaçait de crouler, et fit partie de la commission chargée d'examiner le moyen de dessécher les marais Pontins. En 1773, lors de la suppression des jésuites en Italie, M. de La Borde, Mme de Sivrac, M. de Durfort, M. de Boynes, M. de Vergennes, qui avaient eu occasion de le connaître, l'engagèrent à

venir à Paris et lui procurèrent le titre de directeur de l'optique de la marine, avec une pension de 8000 liv. Des désagrémens qu'il essuya dans ce poste l'engagèrent à se retirer à Milan, où il mourut le 12 février 1787, âgé de 76 ans. Outre sa *Philosophie newtonienne*, le Père Boscowich a donné un grand nombre d'ouvrages sur la géométrie, la physique, l'optique, etc. | *Elementa universæ matheseos*, Rome, 1754, 3 vol. in-8°, avec fig. | *Philosophiæ naturalis theoria, reducta ad unicam legem virium in natura existentium*, Vienne, 1759, in-4°, fig. | *Traité sur les télescopes dioptriques perfectionnés*, Vienne, 1765, in-8°, en allemand. | *Dissertatio physica de lumine*, Vienne, 1766, in-8°, avec fig. | *De lunæ atmosphæra*, Vienne, 1766, in-4°, fig. | *Dissertationes ad dioptricam*, Vienne, 1767, in-4°. *Item*, des *notes* sur le Poème philosophique de Benoit Stay. | *Voyage astronomique dans l'Etat de l'Eglise* traduit en français par le Père Hugon jésuite, Paris, 1770, in-4° : c'est le résultat de la mesure de deux degrés du méridien en Italie, qu'il fit par ordre du cardinal Valentini en 1750. | Un *Journal d'un voyage de Constantinople en Pologne*, etc. Mais ce qui lui assure un nom distingué parmi les gens de lettres autant que parmi les savans, c'est son beau poème | *De solis ac lunæ defectibus*, Venise, 1761, traduit en français par l'abbé de Barruel, Paris, 1779 et 1784, in-4°, ouvrage où les ornemens de la poésie marchent à côté des sciences exactes, et qui peut encore servir d'exception à la stérilité que l'opiniâtre étude des mathématiques répand pour l'ordinaire sur l'imagination. Parmi des poésies moins considérables, mais pleines de grâces tendres et ingénues, on distingue son *Desiderium patriæ*, composé à Rome, et dont voici le début :

Illyrici colles, altæque antiqua Ragusæ
Mœnia, vagitus conscia terra mei!
Quando erit ut vestras redeam, vetus exul, ad oras?

Il n'avait pas l'air abstrait, aimait la société, conversait volontiers et agréablement ; il se citait souvent, et dans l'enthousiasme poétique qui le saisissait quelquefois, il récitait de longues tirades de ses vers ; mais cela ne formalisait personne, parce qu'on savait que cette espèce d'originalité ne tenait rien de la vanité et de l'esprit de prétention. Il jouissait de la considération, non-seulement de tous les savans de l'Europe, mais encore de celle de plusieurs souverains ; il a fait une multitude de voyages relatifs à des observations utiles ou brillantes, et a laissé des titres multipliés à une réputation que peu d'hommes de ce siècle sont à même d'égaler.

* **BOSE.** Il y a eu plusieurs hommes distingués de ce nom. — Gaspard, sénateur de Leipsick et professeur de botanique, a publié *Dissertatio de motu plantarum sensus æmulo*, 1724, in-4°.— Jean André, professeur d'histoire à Iéna, né à Leipsick, en 1626, mort en 1674, a laissé *Petronii satiricon puritate donatum e manuscript. Joan. And. Bosii*, 1701, in-8°. — Georges, professeur de physique à Wittemberg, mort en 1761, composa plusieurs ouvrages sur l'électricité, parmi lesquels un poème, qu'il traduisit en vers français, sous un nom supposé et sous ce titre : *De l'électricité, de son origine et de ses progrès, traduit de l'allemand par l'abbé J. A. de C.....* Leipsick, 1754, in-12. On a aussi du même auteur et en français *Recherches sur la cause et sur la véritable théorie de l'électricité*, Wittemberg, 1745.

BOSELLINI (Charles), avocat, né à Modène en 1755, a publié en italien *Nouvel examen des sources de la richesse publique et privée*, ouvrage dans lequel il examine et compare les principes de Smith, de Lauderdale, et de quelques autres économistes : il fait consister la richesse publique et privée non-seulement dans l'agriculture, les arts et le commerce, mais encore dans le travail, l'industrie et l'épargne, qu'il regarde comme les élémens primitifs de toutes sortes de richesses. Il a publié en outre *Système de succession adopté en Angleterre; Observations sur quelques opinions du comte Babacov*, relativement à la pluralité des voix, la réforme des codes civils, etc., et plusieurs articles remarquables sur l'économie politique insérés dans le *Journal académique de Rome*, et dans l'*Anthologie de Florence*. Cet économiste distingué est mort le 1er juillet 1827.

BOSIO (Jacques) *Bosius*, natif de Milan, et frère servant de l'ordre de Malte. Ce religieux étant retenu à Rome auprès du cardinal Pétrochini, son patron, pour les affaires de son ordre, dont il était agent, profita de ce séjour pour y composer l'histoire qui porte son nom, sous le titre | *Dell' Istoria della sacra Ro-*

ligione, dell' illustrissima milizia di santo Giovanni Gierosolimitano. Cet ouvrage, qui contient 40 livres, est partagé en 3 vol. in-fol. imprimés à Rome en 1621, 1629 et 1684. Quelques bibliographes ont écrit que Bosio avait remis ses Mémoires à deux cordeliers de la Grand'Manche appelés en Italie les *Grands-Frères*, et que ces deux religieux ont mis son livre dans la forme qu'il a aujourd'hui. Cet ouvrage est moins recherché pour le style, que pour la multitude et la rareté des faits dont il est rempli. Cette histoire va jusqu'à l'an 1571 : elle a été continuée par Barthélemi Pozzo en italien, jusqu'à l'an 1688, Venise, 1740, 2 vol. in-4°. On a encore de Bosio | *la Corona del cavalier Gierosolimitano*, Rome, 1588, in-4°; et | *le Imagini de Beati è Santi della sacra religione di santo Giovanni Gierosolimitano*, Palerme, 1633, in-4°, et Naples, 1653, in-8°. La plupart des historiens nationaux, qui depuis Bosio ont voulu donner l'Histoire de Malte en leur langue, n'ont été que ses copistes ou ses abréviateurs.

BOSIO (Antoine), de Milan, agent de l'ordre de Malte, était neveu du précédent et mourut en 1629. Son recueil intitulé *Roma Sotterranea*, Rome, 1632, in-fol. renferme la description des tombeaux et épitaphes des premiers chrétiens qu'on trouve dans les catacombes de cette capitale de la catholicité. Il passait dans les souterrains quelquefois cinq ou six jours de suite. Un prêtre de l'Oratoire de Rome (le Père Paul Aringhi) traduisit son livre d'italien en latin, en 2 vol. in-fol. 1651. Les amateurs des antiquités ecclésiastiques font grand cas de cette version, plus ample que l'ouvrage. L'un et l'autre manquent quelquefois de critique; mais ils sont très propres à faire connaître les cérémonies des premiers chrétiens de Rome, et l'histoire de cette capitale. L'ouvrage de Bosio a été depuis augmenté par Bottari et publié en 3 vol. in-fol. 1737-1753, ce qui fait que l'ouvrage primitif est peu recherché aujourd'hui.

* **BOSIO** (Jean), peintre d'histoire, frère aîné du fameux sculpteur de ce nom, fut élève de David, et devint professeur de dessin à l'école polytechnique. Il est mort en juillet 1827. Il avait publié un *Traité élémentaire des règles du dessin*, ouvrage estimé, Paris, 1801, in-12, réimprimé en 1802.

BOSON. *Voyez* ENGELBERGE.

BOSQUET (François de), évêque de Lodève, puis de Montpellier, naquit à Narbonne en 1605, et mourut en 1676, avec la réputation d'un des plus savans hommes de son siècle. Il avait été d'abord juge-royal de sa patrie, ensuite de Guienne, et puis du Languedoc. On a de lui | Les *Epitres d'Innocent III*, avec des remarques curieuses, | Les *Vies des papes d'Avignon*, in-8°, 1632, dont Baluze a donné une nouvelle édition, 1693, 2 vol. in-4°; | *Historia Ecclesiæ Gallicanæ, à J.C. Evangelio in Galliis usque ad datam à Constantino Imp. Ecclesiæ pacem*, in-4°, 1636. Elle est recherchée. On lit dans son épitaphe : *Gregem verbo et exemplo sedulo pavit, largus erga pauperes, sibi parcissimus, omnibus benignus*, etc.

BOSQUIER (Philippe), religieux récollet, né à Mons en 1561, s'appliqua beaucoup à la prédication. Il traduisit aussi quelques ouvrages en latin, et les enrichit de notes. La plupart de ses ouvrages, d'abord imprimés séparément, ont été réunis en 3 volumes in-fol. à Cologne, 1621. On trouve dans ses Sermons, comme dans presque tous ceux de son temps, des passages de l'Ecriture sainte, des Pères, des rabbins, des controversistes, des poètes, et de presque tous les auteurs grecs et latins. Il mourut l'an 1636.

* **BOSQUILLON** (Edouard-François-Marie), médecin et helléniste célèbre, né en 1744 à Montdidier, apprit de son père les élémens des langues anciennes, et à l'âge de onze ans, fut envoyé à Paris chez les jésuites pour y continuer ses études. Il se livra ensuite à l'étude de la médecine et fut reçu docteur-régent de la faculté. En 1774, il fut nommé professeur de langue et de philosophie grecques au collége de France, et devint successivement censeur royal, médecin de l'Hotel-Dieu de Paris, et membre de diverses sociétés savantes. Bosquillon soutenait que la peur seule rendait mortelles les morsures des animaux attaqués de la rage On dit même que pour appuyer ses paroles de l'autorité du fait, il se faisait mordre par des chiens enragés. On lui a reproché son goût systématique pour la saignée. Atteint d'une maladie lente, il prévit de loin sa mort qui arriva en novembre 1816. Il avait fait préparer sa tombe au cimetière du père Lachaise, et avait eu soin de l'essayer. Médecin bienfaisant, Bosquillon ouvrait sa bourse aux malades indigens, en même temps qu'il

leur écrivait des ordonnances. On a de lui | *Traduction des Aphorismes et des Prognostics d'Hippocrate*, 2 vol. in-8°, Paris, 1785; | *Traduction des élémens de médecine pratique de Cullen*, Paris, 1785, in-8°; | *Traduction du Traité théorique et pratique des ulcères*, de Benjamin Bell, Paris, 1788-1803, in-8°; | *Traduction du Cours complet de chirurgie*, du même auteur, 1796, 6 vol. in-8°.

* **BOSSCHAERT** (Willebrord), abbé de Tongerloo, a publié : *De primis veteris Frisiæ apostolis*, Malines, 1650, in-8°.

BOSSCHAERT (Thomas Willebrord), peintre flamand, naquit à Berg en 1613, et mourut à Anvers en 1656. Le crayon et le pinceau furent les amusemens de son enfance. A 12 ans, il fit son portrait. Le prince d'Orange, admirateur de ses tableaux, les enleva tous, et appela l'artiste à La Haye, où il l'occupa à embellir son palais. Ce peintre se distinguait dans l'allégorie et par le coloris.

BOSSE (Abraham), graveur, natif de Tours, donna ses premières leçons de perspective dans l'académie de peinture de Paris. Il connaissait très bien cette partie, ainsi que l'architecture. Le genre de graver au vernis dur qu'il avait adopté, le mit à portée de faire des planches assez finies et d'un bon ton de couleur, sans le secours du burin. On a de lui : | trois bons *Traités sur la manière de dessiner les ordres d'architecture*, in-folio; *sur la Gravure*, 1645, in-8°; *sur la Perspective*, 1653, in-8°; | *Représentation de diverses figures humaines, avec leurs mesures, prises sur divers antiques*, Paris, 1656, petit format. Ses estampes, gravées à l'eau-forte, mais d'une manière particulière, sont agréables. L'ouvrage de Bosse sur la gravure qui est estimé, a été publié de nouveau à Paris en 1758, avec les remarques et les augmentations de M. Cochin fils. Bosse mourut dans sa patrie en 1678.

* **BOSSI** (Charles-Aurèle, baron de), poète italien et homme d'état, né à Turin le 15 novembre 1751. Il s'appliqua à l'étude du droit sous le célèbre professeur Denina, et devint son ami. En même temps il s'occupait de littérature, et dès l'âge de 18 ans il publia deux tragédies, les *Circassiens* et *Rhea-Sylvia*, qui furent bien accueillies. Il donna ensuite des *Odes* sur les réformes de Joseph II, sur la mort du jeune prince de Brunswick, sur l'indépendance américaine, la pacification de la Hollande, qui accrurent sa réputation comme poète; mais les sentimens philosophiques qui y sont contenus déplurent à la cour de Turin, et nuisirent d'abord à son avancement. Cependant il fut nommé sécrétaire de légation à Gènes, puis sous-secrétaire d'état aux affaires étrangères, et ensuite chargé d'affaires auprès de la cour de Russie, où il demeura jusqu'au traité de paix entre la Sardaigne et la France, époque à laquelle Paul Ier lui intima l'ordre de quitter l'empire russe. Les Français ayant envahi l'Italie en 1796, il se montra disposé à les servir, et le général Joubert le nomma, en 1799, membre du gouvernement provisoire de Piémont. Après la bataille de Marengo il passa en Hollande pour y remplir les fonctions de résident. Lorsqu'il apprit la cession qui venait d'être faite à la république française des états du Piémont, il se rendit à Turin, et détermina les chefs du parti italien en faveur de la réunion. Les Austro-Russes ayant pénétré en Italie, il se retira dans le pays de Vaud, où il reçut l'hospitalité la plus généreuse. Ce fut pour reconnaître cet accueil que Bossi signala sa rentrée dans le gouvernement par un acte qui rendit aux Vaudois l'entière liberté de leur culte. Il contribua aussi beaucoup à la réunion définitive du Piémont à la France, et le premier consul lui en témoigna sa satisfaction par une lettre flatteuse; néanmoins il se borna à le nommer son résident en Valachie et en Moldavie. Bossi qui s'attendait à être employé dans l'administration, refusa et fut oublié pendant 18 mois. Au bout de ce temps il fut appelé à la préfecture du département de l'Ain, ensuite à celle de la Manche. En 1811, Napoléon le créa baron de l'empire. Louis XVIII le maintint dans ses fonctions, et lui accorda des lettres de naturalisation; mais s'étant empressé de faire reconnaître Bonaparte au retour de l'île d'Elbe, il fut destitué; et après avoir voyagé quelque temps dans le nord de l'Europe, il se fixa à Paris où il est mort vers la fin de janvier 1823. Ses poésies ont été recueillies et imprimées à Turin, en 1801, en 3 petits volumes, et réimprimées à Londres en 1814 à 50 exemplaires seulement, avec un poème qu'il composa pendant son administration de la préfecture de l'Ain, intitulé *Oromasia*, et dont le sujet est la révolution française; malgré les idées d'indépendance de l'auteur il est tout en faveur de Bo-

naparte qui voulut les détruire. On y trouve quelquefois de la force dans les idées, mais la versification en est peu brillante, et l'effet général monotone. Ces deux éditions ont été publiées sous les noms anagrammatiques d'*Albo Crisso*.

* **BOSSO** (Donat), avocat et historien milanais du quinzième siècle, a laissé une *Chronique* des évêques et archevêques de Milan, Milan, 1492, in-folio.

* **BOSSO** (Jérome) né à Paris en 1588, jurisconsulte, historien, et poète, fut professeur de belles lettres dans sa ville natale. Il étudia surtout les antiquités romaines, et devint membre de diverses académies savantes d'Italie. On a de lui : | *de Togâ romanâ commentarius*, Pavie, 1612, in-4°; | *Epistolæ*, en trois recueils, publiés à Pavie et à Milan, 1613-1623, et autres *Dissertations* sur les antiquités romaines.

BOSSU (Réné le), religieux génovéfain, naquit à Paris en 1631, d'un avocat général à la cour des aides. Il mourut sous-prieur de l'abbaye de Saint-Jean de Chartres, en 1680. Il contribua beaucoup à former la bibliothèque de Sainte-Geneviève de Paris. On a de lui | Un *Parallèle de la philosophie de Descartes et d'Aristote*, Paris, 1674, in-12, qu'il voulait concilier. *Il ne savait pas*, dit un bel-esprit, *qu'il fallait les abandonner l'un et l'autre.* Bossu était plus capable de raisonner sur les chimères anciennes et modernes que de les détruire. | Un *Traité du poème épique*, La Haye, 1714, in-12, dans lequel on trouve des règles utiles et que Boileau regarde comme un des meilleurs livres de poétique qui aient été faits dans notre langue. Les règles que l'auteur y donne sont sages, bien développées, et toujours prises dans la nature. Le Père le Bossu se distinguait autant par les qualités du cœur, que par celles de l'esprit.

* **BOSSU** (Pierre-Louis) chanoine de Paris, fut d'abord vicaire, puis curé de Saint-Paul, et prêcha la Cène à la cour en 1785. Après avoir refusé le serment à la constitution civile du clergé, il se rendit à Blankenbourg, puis à Mittau, et servit d'aumônier à Louis XVIII dans cette dernière ville. Bossu fut nommé curé de Saint-Eustache à Paris à l'époque du concordat. Devenu chanoine il se retira à Chaillot et y mourut en 1830, à l'âge de 83 ans. On a de lui : un *Discours* prononcé le 15 mars 1803, à Saint-Roch, dans un service célébré pour tous les curés de Paris morts depuis la révolution; | *L'indigence brillante par la charité*, Paris, 1814, un vol. in-12, où l'auteur traite de tout ce que la religion opère par la charité.

* **BOSSU** (J. A.) capitaine de marine, né à Baigneux-les-Juifs vers l'an 1720, fut envoyé dans la Louisiane en 1750 et en 1757. Plusieurs voyages qu'il fit dans l'intérieur du pays, le mirent à même de connaître les mœurs et les habitudes des Illinois, des Akansas, des Allimabous, etc., et il en donne des détails très circonstanciés dans une suite de Lettres qui ont été adressées au marquis de l'Estrade, et recueillies et publiées sous le titre de *Nouveaux voyages aux Indes occidentales*, etc., Paris, 1768, 2 parties formant un vol. in-12. La Louisiane ayant été cédée à l'Espagne, Bossu y fit un troisième voyage pour retirer ses effets, et à son retour, il publia la relation de ce troisième voyage sous le titre de *Nouveaux voyages dans l'Amérique septentrionale contenant une collection de lettres écrites par l'auteur à son ami Douin*, etc. Amsterdam (Paris), 1777, in-8°. Ces derniers voyages sont les plus rares, parce qu'ils n'ont pas été réimprimés comme les premiers. Bossu est un de ceux qui ont le mieux fait connaître la Louisiane et les peuples sauvages qui l'habitent.

BOSSUET (Jacques-Bénigne), vit le jour à Dijon en 1627, d'une famille de robe, noble et ancienne. Il laissa voir dès son enfance tout ce qui devait lui attirer dans la suite l'admiration publique. Il fut, dit-on, d'abord destiné au barreau et au mariage. Ceux qui tirent vanité de savoir les secrets des familles assurent qu'il y eut un contrat entre lui et Mlle. Desvieux, fille d'esprit et de mérite, et son amie dans tous les temps; mais ce contrat n'a jamais existé. Bossuet après ses premières études vint à Paris en 1642, à l'âge de 15 ans, et reçut le bonnet de docteur de Sorbonne en 1652. De retour à Metz où il était chanoine, il s'attacha à former son esprit et son cœur. Il s'appliqua à l'instruction des protestans, et en ramena plusieurs à la religion catholique. Ses succès eurent de l'éclat. On l'appela à Paris, pour remplir les chaires les plus brillantes. La reine-mère, Anne d'Autriche, son admiratrice, lui fit donner, à l'âge de 34 ans, l'Avent de la cour en 1661, et le Carême en 1662. Le roi fut si enchanté du jeune prédicateur, qu'il fit écrire en son nom à son père, intendant de Soissons, pour le féliciter d'avoir un

fils qui l'immortaliserait. Son Carême de 1666, son Avent de 1668, prêchés pour confirmer les nouveaux convertis, et particulièrement le maréchal de Turenne, lui valurent l'évêché de Condom. Ses sermons ne sont cependant pas ce qui l'a le plus illustré. Le roi lui confia bientôt l'éducation de Mgr. le Dauphin; il prêta le serment accoutumé le 23 septembre 1670. Un an après il se démit de l'évêché de Condom, ne croyant point pouvoir garder une épouse avec laquelle il ne vivait pas. Ce fut vers ce temps qu'il prononça l'Oraison funèbre de madame Henriette d'Angleterre, morte subitement, au milieu d'une cour brillante, dont elle était les délices. C'est dans ce genre d'éloquence que l'illustre orateur, profitant de l'autorité de son ministère, a fait servir les tristes trophées de la mort à l'utile instruction des vivans. Son éloquence étonne l'esprit, ravit d'admiration, arrache les larmes du sentiment; on le voit, on l'entend déployer toute la force, toute la hauteur de son âme et de son génie; sa parole captive, maîtrise tous les esprits; elle confond par des accens terribles la vanité des grandeurs humaines. Quel tableau de la mort dans l'éloge de la princesse dont nous venons de parler! Après avoir rapporté le passage de l'Ecriture, *Omnes morimur et quasi aquæ dilabimur in terram* (2 Reg. 14), il continue: « En effet, nous ressemblons tous à des » eaux courantes. De quelque superbe » distinction que se flattent les hommes, » ils ont tous une même origine, et cette » origine est petite. Leurs années se pous» sent successivement comme des flots: » ils ne cessent de s'écouler, tant qu'enfin » après avoir fait un peu plus de bruit et » traversé un peu plus de pays les uns » que les autres, ils vont tous ensemble » se confondre dans un abime où l'on ne » reconnait plus ni princes, ni rois, ni » toutes ces autres qualités superbes qui » distinguent les hommes; de même que » ces fleuves tant vantés demeurent sans » nom et sans gloire, mêlés dans l'Océan » avec les rivières les plus inconnues. » Il ajoute ensuite: « La voilà, malgré ce » grand cœur, cette princesse si admirée » et si chérie; la voilà telle que la mort » nous l'a faite! encore ce reste tel quel » va-t-il disparaître, cette ombre de gloire » va s'évanouir, et nous l'allons voir dé» pouillée même de cette triste décoration; » elle va descendre à ces sombres lieux, » à ces demeures souterraines, pour y » dormir dans la poussière avec les plus » grands de la terre, comme parle Job, » avec ces rois et ces princes anéantis, » parmi lesquels à peine peut-on la pla» cer, tant les rangs y sont pressés, tant » la mort est prompte à remplir ces pla» ces! mais ici, notre imagination nous » abuse encore: la mort ne nous laisse » pas assez de corps pour occuper quel» que place, et on ne voit là que des tom» beaux qui fassent quelque figure. Notre » chair change bientôt de nature; notre » corps prend un autre nom; même celui » de cadavre, dit Tertullien, parce qu'il » nous montre encore quelque forme hu» maine, ne lui demeure pas long-temps; » il devient un je ne sais quoi, qui n'a plus » de nom dans aucune langue, tant il est » vrai que tout meurt en lui, jusqu'à ces » termes funèbres par lesquels on expri» mait ses malheureux restes. C'est ainsi » que la puissance divine, justement irritée » contre notre orgueil, le pousse jusqu'au » néant, et que, pour égaler à jamais les » conditions, elle ne fait de nous tous » qu'une même cendre. Peut-on bâtir sur » ces ruines? peut-on appuyer quelque » grand dessein sur ces débris inévitables » des choses humaines? » Dans la dernière qu'il prononça, qui fut celle du grand Condé, comme il intéresse personnellement en parlant de son âge et de ses devoirs sans petitesse et sans égoïsme! « La véritable victoire, celle qui met » sous ses pieds le monde entier, c'est » notre foi (*Hæc est victoria quæ vincit* » *mundum, fides nostra*). Jouissez, prince, » de cette victoire, jouissez-en éternelle» ment par l'immortelle vertu de ce sa» crifice. Agréez ces derniers efforts d'une » voix qui vous fut connue: vous met» trez fin à tous ces discours. Au lieu de » déplorer la mort des autres, grand » prince, dorénavant je veux apprendre » de vous à rendre la mienne sainte. » Heureux, si averti par ces cheveux » blancs du compte que je dois rendre de » mon administration, je réserve au trou» peau que je dois nourrir de la parole de » vie, les restes d'une voix qui tombe et » d'une ardeur qui s'éteint. » Cette mâle vigueur de ses Oraisons funèbres qui l'ont placé à la tête des orateurs français, il la transporta dans son *Discours sur l'Histoire universelle*, composé pour son élève. On ne peut se lasser d'admirer la rapidité avec laquelle il décrit l'élévation et la chute des empires, les causes de leurs progrès et celles de leur décadence,

les desseins secrets de la Providence sur les hommes, les ressorts cachés qu'elle fait jouer dans le cours des choses humaines. C'est un spectacle des plus grands, des plus magnifiques et des plus variés, que l'éloquence ait donnés à la religion et à la philosophie. Cet ouvrage est composé de trois parties : la première, qui est chronologique, renferme le système d'Ussérius; la seconde contient des réflexions sur l'état et la vérité de la religion; la troisième, qui est historique, comprend des remarques très solides sur les vicissitudes des monarchies anciennes et modernes. L'édition in-4°, de 1681, à Paris, est la plus belle. On y a joint une continuation par M. de la Barre, qui n'a rien de ce qui a fait estimer l'ouvrage de Bossuet. Emmanuel de Parthenay, aumônier de la duchesse de Berry, en a donné une Traduction latine en 1718, in-12, sous ce titre : *Commentarii universam complectentes Historiam ab orbe condito ad Carolum magnum; quibus accedunt series Religionis et imperiorum vices*. On trouve la même profondeur de vues dans la *Politique tirée des paroles de l'Ecriture sainte*. Le but de l'auteur est de renfermer dans cet ouvrage les principes d'une politique qui eût toute la majesté et toute la grandeur que doit avoir la morale de ceux qui gouvernent le monde, sans avoir rien de sa corruption ordinaire. Il cherche sans sortir de l'Evangile de quoi former un grand prince; et on peut, selon les principes de ce prélat, être un excellent politique et un véritable chrétien. Les soins que Bossuet s'était donnés pour l'éducation du Dauphin furent récompensés par la charge de premier aumônier de madame la Dauphine en 1680, et par l'évêché de Meaux en 1681, il fut honoré, en 1697, d'une charge de conseiller d'état; et l'année d'après, de celle de premier aumônier de madame la duchesse de Bourgogne. Une affaire d'éclat, à laquelle il eut beaucoup de part, fixait alors les yeux du public sur lui. Fénélon, archevêque de Cambrai, venait de publier son livre de l'*Explication des maximes des saints sur la vie intérieure*. Bossuet, qui crut voir dans cet ouvrage des restes du molinosisme, s'éleva contre lui dans des écrits réitérés. Ses ennemis attribuèrent ces productions à la jalousie que lui inspirait Fénelon; et ses amis, à son zèle contre les nouveautés. Quelques motifs qu'il eût, il fut vainqueur; mais si sa victoire sur l'archevêque de Cambrai lui fut glorieuse, celle que Fénélon remporta sur lui-même le fut davantage. On peut juger de la vivacité avec laquelle Bossuet se montra dans cette querelle, par ce trait : *Qu'auriez-vous fait, si j'avais protégé M. de Cambrai?* lui demanda un jour Louis XIV? — *Sire*, répondit Bossuet, *j'aurais crié vingt fois plus haut : quand on défend la vérité, on est assuré de triompher tôt ou tard...* Il répondit au même prince, qui lui demandait son sentiment sur les spectacles. *Il y a de grands exemples pour, et des raisonnemens invincibles contre...* Il fut aussi zélé pour l'exactitude de la morale que pour la pureté de la foi. Le docteur Arnauld ayant fait l'apologie de la Satire sur les femmes de Despréaux, son ami et son panégyriste, l'évêque de Meaux décida, sans hésiter, que le docteur n'avait pas poussé la sévérité assez loin. Il condamna la satire en général, comme incompatible avec la religion chrétienne, et celle des femmes en particulier. Il déclara nettement que celle-ci était contraire aux bonnes mœurs, et tendait à détourner du mariage, par les peintures qu'on y fait de la corruption de cet état... Ses mœurs étaient aussi sévères que sa morale. Tout son temps était absorbé par l'étude, ou par les travaux de son ministère, prêchant, catéchisant, confessant. Il ne se permettait que des délassemens fort courts. Il ne se promenait que rarement, même dans son jardin. Son jardinier lui dit un jour : *Si je plantais des saint Augustin et des saint Chrysostôme, vous les viendriez voir; mais pour vos arbres, vous ne vous en souciez guère...* On l'a accusé de n'avoir point eu assez d'art dans les controverses, pour cacher sa supériorité aux autres. Il était impétueux dans la dispute, mais il n'était point blessé qu'on y mît la même chaleur que lui. Ce grand homme fut enlevé à son diocèse, à la France et à l'Eglise, en 1704, à l'âge de 77 ans... On commença à donner en 1743 une *Collection des ouvrages de Bossuet*, en 12 vol. in-4°. Les bénédictins de Saint-Maur en ont donné une autre, dont 13 volumes avaient déjà paru en 1780, infectés de cet esprit de secte et de parti qui dénature tout ce qu'il touche. Le clergé de France, dans son assemblée de la même année, blâma et rejeta cette édition. (*Voyez* les Actes de l'assemblée, séances 107 et 109; ou le *Journ. hist. et litt.* 1er juin 1785, pag. 196.) Voici ce qu'on trouve dans l'édition de 1743. Les 2 premiers volumes

sont consacrés à ce que Bossuet a écrit sur l'Ecriture sainte; on y trouve aussi le Catéchisme de son diocèse, des Prières, etc. Le 3e renferme l'*Exposition de la Doctrine Catholique*, avec l'avertissement et les approbations données à ce livre, très souvent réimprimé et qui opéra la conversion de MM. de Turenne et de Dangeau; l'*Histoire des Variations des églises protestantes*, un des écrits de controverse, auquel les luthériens et les calvinistes ont eu le plus de peine à répondre, et auquel il était impossible de rien opposer de satisfaisant. Le 4e contient la *Défense de l'Histoire des Variations*, et six *Avertissemens aux Protestans*, la *Conférence avec le ministre Claude*, etc. Le 5e offre le *Traité de la Communion sous les deux espèces*, la *Réfutation du Catéchisme de Paul Ferri*, les *Statuts et Ordonnances synodales*, les *Instructions pastorales*, etc. Le 6e et le 7e sont presqu'entièrement remplis par les *Ecrits sur le Quiétisme*. Le 8e par le *Discours sur l'Histoire universelle* et les *Oraisons funèbres*. Le 9e et le 10e présentent différens ouvrages de piété. On trouve dans le 11e des écrits dans le même genre, et le commencement de son *Abrégé de l'Histoire de France*, dont la suite est renfermée dans le tome 12. On a donné une suite à cette édition, en 5 vol. in-4°, renfermant la *Défense de la déclaration du clergé de France, sur la puissance ecclésiastique*, en latin avec une traduction en français, par l'abbé le Roy, ci-devant de l'Oratoire. Soardi (*voyez* ce mot) prouve assez bien que cette *Défense*, telle que nous l'avons, n'est pas de Bossuet, quoiqu'il soit vrai qu'il a fait un ouvrage sur ce sujet, revu et beaucoup changé quelque temps avant sa mort. Il y avait, comme l'assure M. d'Aguesseau, une péroraison où le livre était dédié à Louis XIV, et qui ne se trouve pas dans ce que le neveu du célèbre prélat nous a donné comme l'ouvrage de son oncle (*voyez* le QUEUX, SOARDI). En général, on ne peut regarder comme étant réellement et totalement de Bossuet que les ouvrages imprimés de son vivant, parce que les papiers de ce grand homme ont passé par les mains des bénédictins jansénistes des Blancs-Manteaux, qui les tenaient de l'évêque de Troyes, dévoué à la secte. L'abbé le Roy, ex-oratorien, a publié, en 1753, 5 vol. d'ŒUVRES posthumes. Le 1er renferme le *Projet de réunion des églises luthériennes de la confession d'Augsbourg, avec l'Eglise catholique*; projet traversé par le philosophe Leibnitz, qui se mêla de cette controverse. Bossuet, inébranlable sur le dogme, promettait de la part de l'Eglise, que sur les articles de discipline, elle userait envers les protestans réunis de toutes les condescendances que des enfans infirmes, mais soumis, peuvent espérer d'une mère tendre. On trouve dans le 2e les *Traités contre Simon, du Pin* et autres; et dans le 3e, divers écrits de controverse, de morale et de théologie mystique. Plusieurs savans doutent que ces ouvrages soient sortis de la plume de Bossuet, absolument tels qu'on les présente dans ce recueil. On a rassemblé différens *Opuscules* de Bossuet en 5 vol. in-12, 1561. On a aussi publié à Nîmes en 1785, une édition de ses *Œuvres choisies* en 8 vol. in-8°; mais on fait peu de cas de cette édition. On a réuni en 6 vol. in-12, sous le titre de *Chefs-d'œuvre oratoires de Bossuet*, ses *Sermons*, *Panégyriques* et *Oraisons funèbres*, et l'on a publié à Versailles une belle édition de ses *Œuvres*, en 43 vol. in-8°, avec une table générale des matières, faite avec beaucoup de soin, qui comprend les noms et les choses dont il est parlé dans la collection entière, 1815 et années suiv. Cette table, qui est un modèle de précision et d'exactitude, est d'un grand secours à ceux qui ont besoin de parcourir cette édition et d'y faire quelques recherches. On a ajouté à ce volume quelques pièces intéressantes, le *Discours de Bossuet* à l'académie française pour sa réception, l'*Eloge* que fit de lui l'abbé de Polignac, son successeur dans le même corps, celui que fit également l'abbé de Clérambault, directeur de l'académie, dans sa réponse à l'abbé de Polignac, et enfin l'*Oraison funèbre* prononcée par le Père Larue, jésuite, dans le service qui eut lieu à Meaux le 23 juillet 1706. Le style de Bossuet, sans être toujours châtié et poli, est plein de force et d'énergie. Il ne marche point sur des fleurs, mais il va rapidement au sublime dans les sujets qui l'exigent. Les ouvrages latins de cet auteur sont écrits d'un style assez dur: mais les français ne le cèdent à aucun de nos meilleurs écrivains. L'académie française le compte parmi ses membres qui l'ont le plus illustrée. M. de Burigny, de l'académie des Belles-lettres, a publié en 1761 la *Vie* de Bossuet, in-12; mais on ne peut guère la regarder que comme un croquis; elle

ne fait point assez connaître la vie de l'évêque de Meaux. M. le cardinal de Bausset, déjà connu par son élégante histoire de Fénélon, nous a donné celle de son illustre émule, 4 vol. in-8°, ouvrage rédigé avec autant de goût que de sagacité, rempli de détails ignorés et de faits du plus haut intérêt, qui rendent son livre extrêmement précieux. Massillon, dans l'*Eloge de Mgr. le Dauphin*, a fait de Bossuet le portrait suivant : « L'homme d'un génie vaste et heureux, » d'une candeur qui caractérise toujours » les grandes âmes et les esprits du pre- » mier ordre, l'ornement de l'épiscopat, » et dont le clergé de France se fera hon- » neur dans tous les siècles; un évêque » au milieu de la cour; l'homme de tous » les talens et de toutes les sciences; le » docteur de toutes les églises; la terreur » de toutes les sectes; le Père du dix- » septième siècle, et à qui il n'a manqué » que d'être né dans les premiers temps, » pour avoir été la lumière des conciles, » l'âme des Pères assemblés, dicté des » canons, et présidé à Nicée et à Ephèse. » L'auteur de la *Vie de Mme de Maintenon* en parle en ces termes : « Conduit jusque » dans le sanctuaire par sa science et par » sa vertu, il en fut l'ornement et l'ora- » cle. On le vit tout à la fois controver- » siste, orateur, historien, précepteur » du grand dauphin, déployer toute la » profondeur et l'élévation du génie » dont l'homme le plus sublime est capa- » ble. Tantôt parcourant la terre entière, » il en rassemble l'or et les fleurs dont il » pare ses écrits; tantôt se répandant jus- » que dans l'immensité des cieux, il pa- » raît s'associer aux suprêmes intelligen- » ces; trop grand pour avoir de l'ambi- » tion, il ne recherche que la vérité, et » le bonheur de servir les gens à talens : » trop riche de sa propre gloire, il n'a » besoin, pour s'illustrer, ni des hon- » neurs du ministère ni de la pourpre » romaine. Il anéantit les hétérodoxes » qu'il combat, il rend la vie aux morts » qu'il célèbre; et donnant encore plus d'extension à son génie lorsqu'il le » resserre que lorsqu'il l'étend, il ren- » ferme l'histoire de l'univers dans un » discours de quelques pages, où la ma- » jesté du style répond à toute la gran- » deur du sujet. » On sent bien que la calomnie n'a pas plus épargné cet illustre prélat que tant d'autres hommes distingués par leur religion, leurs vertus, et surtout par leur zèle contre les vices et les erreurs. *Voyez* SAINT-HYACINTHE, et *les grands hommes vengés*.

* **BOSSUET** (Jacques-Bénigne), évêque de Troyes, né en 1664, neveu de l'illustre évêque de Meaux, entra dans l'état ecclésiastique, et se trouvait à Rome avec l'abbé Phelipeaux qui l'avait dirigé dans ses études, lorsque le grand Bossuet les chargea de poursuivre la condamnation du livre *des Maximes* de Fénélon. L'abbé Bossuet montra peu de délicatesse dans cette affaire, et mit plus que du zèle à la faire réussir. Il oublia que s'il est glorieux de faire triompher la justice, il est plus beau encore de n'employer, pour y parvenir, que de la modération et des moyens dignes de la cause pour laquelle on agit. Sa volumineuse correspondance sur cet objet, publiée par Deforis, fit peu d'honneur à sa sagesse et à son caractère. A son retour, en 1699, il fut ordonné prêtre, et pourvu de l'abbaye de Saint-Lucien de Beauvais. Il devint grand-vicaire de son oncle, qui désira l'avoir pour coadjuteur, et en fit la demande à Louis XIV, en parlant de lui avec éloge, ce qui prouverait sans doute que l'abbé Bossuet avait su se contraindre devant un juge si éclairé. Le roi n'accéda point à cette demande, et le tint toujours éloigné de l'épiscopat. Ce ne fut que sous la régence, et par le crédit du cardinal de Noailles, qu'il eut l'évêché de Troyes en 1716. Signalé parmi ceux dont la doctrine était suspecte, il n'obtint ses bulles que deux ans après, sur une attestation d'orthodoxie que le cardinal de la Trémouille donna en sa faveur. Le nouvel évêque adhéra à l'accommodement de 1720. En 1725, il se déclara pour l'évêque de Montpellier, et maintint son opposition à la bulle. L'année suivante, il donna un mandement contre l'office de Grégoire XIII, et défendit, contre un abbé Fichant, l'authenticité de quelques-uns des ouvrages posthumes de son oncle qu'il avait publiés, tels que les *Elévations sur les Mystères*, les *Méditations sur l'Evangile*, le *Traité de l'amour de Dieu*, celui du *Libre arbitre et de la concupiscence* et celui *de la Connaissance de Dieu et de soi-même*. Le parlement de Paris décida en sa faveur. Il eut ensuite, avec M. Languet, archevêque de Sens, son métropolitain, de longues disputes, d'abord sur quelques-unes de ses instructions pastorales, ensuite sur un nouveau missel qu'il donna, et dans lequel on trouva des innovations. Il se défendit avec peu de modération, et

finit cependant par retrancher quelques-unes des dispositions blâmées. Le 30 mars 1742, il se démit de son évêché, et mourut le 12 juillet de l'année suivante.

BOSSUS ou **BOSSIO** (MARTIN), chanoine régulier de Saint-Jean-de-Latran, et abbé de Fiésoli en Toscane, né à Vérone, s'acquit une grande réputation par sa science et par sa vertu. Le pape Sixte IV, et Laurent de Médicis le chargèrent de plusieurs commissions dont il s'acquitta avec honneur. Il mourut à Padoue en 1502, à 75 ans. Il publia plusieurs ouvrages qui roulent tous sur des points de morale. | *Recuperationes Fesulanæ*, Bologne, 1493, in-fol. | *Epistolæ*, Mantoue, 1498, in-fol. | *Epistolæ*, différentes des précédentes, avec six discours, Venise, 1502, in-4°. | *OEuvres diverses*, Strasbourg, 1509, in-4°, Bologne, 1627, in-fol. etc.

* **BOSSUT** (l'abbé CHARLES), professeur de mathématiques à Mézières, examinateur des élèves de l'artillerie et du génie, et de l'académie des Sciences, né à Tartaras, département de la Loire, le 11 août 1730, mort à Paris le 14 janvier 1813. Il perdit son père au berceau, et fut élevé par un oncle paternel qui commença son éducation et le fit entrer à 14 ans au collége des jésuites à Lyon. La révolution l'ayant privé de ses places, il s'enfonça dans la retraite dont son âge et l'état de sa fortune lui faisaient une loi : mais quelques consolations vinrent enfin l'y chercher : l'Institut l'admit au nombre de ses membres, et il fut nommé l'un des examinateurs de l'école polytechnique. Il exerça cette place jusqu'à ce que la vieillesse et les infirmités le forcèrent de demander sa retraite. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages estimés. Les principaux sont, | *Traité élémentaire de mécanique et de dynamique*, 1763, in-8°; | *Recherches sur la construction la plus avantageuse des digues ;* ouvrage couronné en 1762, par l'académie de Toulouse avec celui de Violet ; Paris, 1764, in-4°; | *Recherches sur les altérations que la résistance de l'éther peut produire dans le mouvement moyen des planètes*, 1766, in-4°; | *Traité élémentaire de mécanique statique*, 1771, in-8°, | *Traité élémentaire d'hydrodynamique*, 1771, 2 vol. in-8°, plusieurs fois réimprimé. | *Cours de mathématiques*, 3 vol. in-8°. | La *Mécanique en général*, 1782, in-8°; | *Essais sur l'histoire générale des mathématiques jusqu'en* 1782, 1802, 2 vol. in-8°; | *Calcul différentiel et intégral*, 1798, 2 vol. in-8°; | *Histoire des mathématiques*, 1802, 2 vol. in-8°; | enfin divers Mémoires dans les collections des académies dont il faisait partie.

* **BOSTIUS** (ARNAULD), religieux de l'ordre des carmes, né à Gand, vivait dans le 15e siècle, cultivait les lettres et était lié avec les hommes célèbres de son temps qui suivaient la même carrière. Il était en même temps philosophe, orateur, historien, poète. Il avait pour amis Trithème, Hermolaüs-Barbarus, et Gaguin. Parmi les lettres de ce dernier, on en trouve plusieurs qui sont adressées à Bostius, notamment la 61e, la 67e, la 69e, la 74e, la 82e, etc. Hermolaüs lui avait aussi dédié quelques-uns de ses écrits. Il a laissé plusieurs ouvrages, dont les principaux sont | *De illustribus viris Carthusiensium;* | *De illustribus viris carmelitarum;* | *De patronatu beatæ Mariæ;* | *De immaculata conceptione Virginis Deiparæ.* On trouve aussi parmi ses ouvrages quelques poésies. Ce savant religieux, mourut à Gand le 31 mars 1499, ou selon d'autres, en 1501.

* **BOSWEL** (JACQUES), fils aîné d'Alexandre Boswel, lord Auchinleck, un des juges des cours suprêmes de session, et justicier d'Ecosse, naquit en 1740 à Edimbourg, et étudia dans les universités d'Edimbourg et de Glascow. Il se rendit en 1760 à Londres, d'où il revint en Ecosse pour étudier le droit. Il retourna en 1762 à Londres, alla ensuite perfectionner ses études à Utrecht, et y fit, en 1763, la connaissance du célèbre docteur Johnson. Après un séjour de quelques mois à Utrecht, il parcourut l'Allemagne, la Suisse, l'Italie et l'île de Corse, où il se lia d'amitié avec le fameux Pascal Paoli. Il revint en Ecosse en 1766, en passant par Paris, et commença à se faire connaître au barreau dans l'affaire de Douglas, à l'occasion de laquelle, il écrivit un pamphlet intitulé : | *Essence de la cause de Douglas*. En 1768, parut | sa *Relation de la Corse avec les mémoires du général Paoli*. Ce dernier ouvrage a été traduit en français par J. P. S. Dubois, la Haye, 1769, in-8° : il l'a été également en plusieurs autres langues. Boswel fit paraître, en 1785, | son *Journal d'un voyage aux îles Hébrides* voyage qu'il fit conjointement avec le docteur Johnson. Cette même année, il quitta le barreau d'Ecosse, et vint s'établir avocat à Londres. Mais la mort de son ami Johnson, dont il forma le projet

d'écrire la vie, vint interrompre les travaux de sa profession. Cette | *Vie de Samuel Johnson*, parut en effet en 1791, 2 vol. in-4°, et obtint un grand succès. Boswel composa encore quelques écrits moins importans, entre autres des articles insérés dans le *London Magazine*, et signés l'*Hypocondriaque*. Il mourut à Londres, en 1795, âgé de 55 ans.

BOTAL (LÉONARD), né à Asti, fut médecin de Henri III. Il introduisit à Paris la méthode de la fréquente saignée, pratique qui fut condamnée par la faculté de médecine. On a une assez bonne édition de ses Œuvres, Leyde, 1660, in-8°.

BOTEREIUS. *Voyez* BOUTRAIS.

BOTERO (JEAN), surnommé *Benisius* parce qu'il était né à Bène en Piémont, fut secrétaire de saint Charles Borromée, et précepteur des enfans de Charles-Emmanuel, duc de Savoie. Il mourut l'an 1617. Il a publié un recueil de Lettres qu'il avait écrites au nom de saint Charles, Paris, 1586, in-12. On a encore de lui quelques écrits de politique. | *Della ragione di Stato*, in-8°; | *Principi*, in-8°; | *Relationi universali*, Vicence, 1595, in-4°; Venise, 1640, in-4°. Ce livre traite de la géographie, des forces que chaque état avait de son temps.

BOTH (JEAN et ANDRÉ), peintres flamands, tous deux morts en 1650, eurent pour maître Bloëmaert. L'union de ces deux frères fut si étroite, qu'ils firent non-seulement leurs études et leurs voyages ensemble, mais même leurs tableaux. Jean saisit la manière du Lorrain, et André celle du Bamboche. Le premier faisait le paysage, et le second, les figures et les animaux; mais leurs ouvrages, quoique faits par des mains différentes, paraissaient sortis de la même. Ils étaient fort recherchés, et on les payait chèrement. Ces artistes se distinguaient principalement par une touche facile, un pinceau moëlleux, et un coloris plein de fraîcheur.

* BOTHEREL (R. J., comte de), procureur-syndic des états de Bretagne, protesta en 1788 contre les mesures de la cour plénière. Il parut d'abord adopter les nouvelles idées; mais il protesta en 1791 contre les décisions législatives de l'Assemblée constituante qui lui paraissait outrepasser son mandat. En 1792, il se rendit à Jersey et, réuni à MM. de Calonne et de la Rouairie, il contribua à l'insurrection de la Bretagne. Le mauvais succès entraîna la division de ces trois chefs. Botherel revint en France après le 18 brumaire. Peu de temps après, il se rendit en Angleterre où il mourut. L'aîné de ses fils, connu sous le nom de Félicité, commandait une division de l'armée de Fougères.

* BOTHWIDI (JEAN), évêque de Linkœping en Suède. Il naquit, en 1575, à Norkœping, et parcourut la plupart des pays de l'Europe, pour étendre les connaissances qu'il avait acquises dans les écoles savantes de sa patrie. A son retour il fut nommé aumônier de Gustave-Adolphe, et il accompagna ce prince dans toutes ses expéditions. Il fut nommé, en 1630, évêque de Linkœping, et mourut en 1635, laissant plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous remarquerons l'*Oraison funèbre de Gustave Adolphe*, en suédois, Stockholm, 1634, et la Dissertation latine qu'il publia pendant la guerre avec les Russes, et qui a pour titre: *Utrum Moscovitæ sint Christiani*, Stockholm, 1620.

BOTHWEL. *Voyez* HESBURN.

BOTICELLI (ALEXANDRE), *peintre et graveur*, né à Florence en 1437, fut employé et récompensé libéralement par le pape Sixte IV : ce qui ne l'empêcha pas de mourir de misère en 1515. Il a gravé une partie des figures de l'*Enfer* du Dante, qui se trouvent dans l'édition de Florence, 1481, in-folio. Elles sont estimées.

* BOTIN (ANDRÉ de), historien suédois, né en 1724, mort en 1790. Il publia de 1754 à 1764, une *Histoire de la nation suédoise*, depuis l'origine de la monarchie jusqu'au règne de Gustave 1er. Cet ouvrage fit époque en Suède. Son style est cependant trop recherché, et on peut surtout lui reprocher l'abus de l'*antithèse*. On y trouve aussi cette teinte de philosophie qui était dans le 18e siècle une condition de succès. Une nouvelle édition, publiée de 1789 à 1792, mais qui ne s'étend que jusqu'au 13e siècle, contient plusieurs augmentations. Botin a fait de plus une *Description historique des domaines territoriaux de Suède*, *la Vie de Birger* et des *Observations sur la langue suédoise*. Il était membre de l'académie des sciences de Stockholm, conseiller du roi, chevalier de l'étoile polaire, etc.

BOTT (JEAN de), architecte, né en France l'an 1670, de parens réformés, quitta sa patrie de bonne heure, et passa au service de Guillaume d'Orange, depuis roi d'Angleterre. Après la mort de ce prince, il s'attacha à l'électeur de Bran-

debourg, qui lui donna une place de capitaine dans ses gardes. Il ne cessa pas pourtant de faire les fonctions d'architecte. Son premier édifice fut l'arsenal de Berlin. Il se signala ensuite par divers monumens de son art. Frédéric I[er] étant mort, Bott se concilia la bienveillance de Frédéric-Guillaume, qui l'éleva au rang de major-général. Les fortifications de Wésel dont il était commandant sont un de ses ouvrages. En 1728, il passa au service du roi de Pologne, électeur de Saxe, en qualité de lieutenant-général et de chef des ingénieurs. Il y a divers édifices de lui à Dresde, où il mourut en 1745, avec une grande réputation de probité, d'intelligence et de valeur.

* **BOTTALLA** (Jean-Marie), peintre, né à Savone, en 1613, entra dans l'école de Pierre de Cortone, dont il imita la manière ainsi que celle des Carraches et de Raphaël, mais plus particulièrement de ce dernier, ce qui lui fit donner le surnom de *il Rafaellino*. Ses compositions se distinguent par la vérité du dessin et par un charme de couleur qui fait regretter que ce peintre ait été sitôt enlevé aux arts. Il mourut en 1644, d'une fièvre lente. Ses principaux tableaux sont une *Réconciliation de Jacob avec Esaü*, placée au Capitole; un *saint Sébastien* conservé dans la ville de Gènes; et la *Fable de Deucalion et Pyrrha*.

* **BOTTARI** (Jean-Gaetan), savant prélat romain, consulteur de l'Index, garde de la bibliothèque du Vatican, né à Florence en 1689, jouit de la considération de plusieurs papes et fut particulièrement estimé de Benoit XIV, qui voulut l'avoir dans son palais. Bottari né sans ambition, ne profita point de cette faveur pour s'élever. Son habileté dans les sciences le fit admettre dans presque toutes les sociétés savantes de l'Italie. L'académie de la Crusca le choisit pour diriger la nouvelle édition de son grand vocabulaire qui parut en 6 vol. in-folio, 1738, et suiv. Il s'associa pour cette entreprise difficile Andrea Alamanni et Bosso Martini. Le grand duc de Toscane mit ensuite Bottani à la tête de l'imprimerie grand'-ducale, et l'on en vit bientôt sortir plusieurs ouvrages dont il dirigeait les éditions avec le plus grand soin. Il entra au conclave avec le cardinal Corsini, à la mort de Clément XII, et termina dans cet état de réclusion, seul et sans livres, l'édition du beau Virgile du Vatican, par la composition de la préface et des notes pour les variantes, ce qui peut donner une idée de sa mémoire et de son érudition. Bottari parvint à une extrême vieillesse, et mourut à Rome le 3 juin 1775. La pureté de ses mœurs et son savoir lui avaient acquis beaucoup de considération : mais on est fâché de voir ces qualités ternies par sa haine contre les jésuites, et l'animosité avec laquelle il écrivit contre eux. Ses principaux ouvrages sont : | *Delle ragioni e de rimedj dell' inondazioni del Tevere*, Rome, 1746, publiée sous le nom de Manfredi; | *Lezioni tre sopra il Terremoto*, Rome, 1733, in-8°; | *del Museo capitolino, tom. 1, contenent imagini degli nomini illustri*, Rome, chalcographie de la chambre apostolique, 1741, in-fol. Le 2[e] tome parut en latin, Rome, 1750, même format; | *Sculture e pitture sacre estratte da' cimiterj di Roma*, tome 1[er], Rome, 1737, grand in-fol; tom. 2, 1747; tom. 3, 1755; | *Lezioni sopra il Boccaccio*. Il y justifie Boccace de l'imputation d'être un écrivain irréligieux; | *Lezioni due sopra Tito Livio*, imprimées dans les *Memorie di varia erudizione della societa colombaria florentina*, Florence, 1747, in-4°, sans nom d'auteur; il y écarte le reproche fait à Tite-Live d'admettre trop facilement des prodiges; | *Dissertazione sopra la Commedia del Dante*; | *Dialoghi sopra le tre arti Disegno*, Lucques, 1754, in-8°.

* **BOTTEX**, curé de Neuville-sur-Ain, élu en 1789 député aux états par le clergé du bailliage de Bourg-en-Bresse, prêta le serment en 1790 à la constitution civile du clergé; mais en 1791, il protesta avec la minorité contre les décrets de l'Assemblée. Mis en arrestation et emprisonné à la Force, par suite des événemens du 10 août 1792, il périt victime des assassins de septembre.

* **BOTTINI** (Prosper), était patrice de Lucques, et chanoine de la basilique du Vatican, au 17[e] siècle. Clément X le fit son auditeur, avocat du fisc et promoteur de la foi. Il remplit encore d'autres charges dans l'état ecclésiastique sous les pontificats d'Innocent XI et de Clément XI, et mourut en 1712.

* **BOTTON DE CASTELLAMONTE** (le comte), jurisconsulte, était fils d'un ancien ministre des finances du roi de Sardaigne, et naquit à Castellamonte, près d'Ivrée. Il se livra de bonne heure à l'étude de la jurisprudence et à celle de l'administration, et publia, dès l'âge de vingt ans, un *Traité d'économie politique*

qui eut du succès. Nommé membre du sénat de Chambéry, en 1785, il fut chargé, peu de temps après, de l'intendance générale de la Sardaigne. Il exerçait le même emploi, en 1792, dans la Savoie, lorsque ce pays fut incorporé à la France. Botton retourna à Turin, où il fut nommé *Contador*, et plus tard il fit partie du gouvernement provisoire du Piémont. Après la réunion de ce royaume à la France, il se fit naturaliser français, et fut successivement nommé premier président de la cour d'appel de Paris, conseiller à la cour de cassation, comte de l'empire et commandant de la légion-d'honneur. Botton est mort à Paris en 1828.

* BOTZARIS (MARCOS), guerrier grec, descendait d'une des plus illustres familles de Souli. Son père Kitsos Botzaris, après avoir plusieurs fois porté la terreur dans le palais d'Ali, pacha de Janina, fut contraint par des forces supérieures d'abandonner l'Epire, prit alors du service avec son fils dans l'armée française, et bientôt après tomba au pouvoir du pacha qui le fit égorger. Marcos Botzaris, dans l'espoir de le venger, offrit ses services au commandant de l'armée du grand-seigneur qui marchait sur Janina, demandant pour toute récompense l'autorisation de reconquérir en son nom les rochers de Souli, ce que le chef musulman promit. Mais il refusa ensuite d'exécuter le traité, et Botzaris se décida à l'abandonner. La Grèce s'insurgea la même année (1819), et Botzaris se voua tout entier à l'affranchissement de sa patrie; oubliant son ressentiment contre le meurtrier de son père, il consentit à entrer en accommodement avec Ali, et obtint divers succès contre les Turcs. Cependant Alexandre Ypsilanty avait arboré l'étendard de la croix sur les bords du Pruth; le Péloponèse, la Béotie, la Livadie, l'Elide, les îles de l'Archipel se soulèvent, Botzaris prend Regniasa, fait poser peu de temps après, les armes à treize cents Turcs, se transporte au-delà des monts Olichiniens, et bat avec six cents hommes une armée de près de quatre mille Turcs. Atteint dans une nouvelle affaire d'une balle à la jambe, Botzaris se vit forcé de suspendre le cours de ses victoires. Son ennemi Khourschild envoya six mille hommes pour le détruire; mais ils furent défaits. Le général ottoman après avoir vaincu Ali, tourna, sans être plus heureux, toutes ses forces contre Botzaris. Ce dernier parvint à tirer d'entre les mains des Turcs son épouse et ses enfans qui étaient tombés en leur pouvoir. Mais il ne put prévenir la capitulation des Souliotes au secours desquels il avait été appelé, et qui évacuèrent leurs montagnes. Après la désastreuse bataille de Peta, Botzaris qui n'avait pu arriver à temps pour l'affaire, fut chargé de protéger la retraite, et reçut ensuite avec le titre de Stratarque de la Grèce occidentale, la mission de défendre Missolonghi qu'il fit fortifier en janvier 1822. Les Turcs portèrent à vingt mille hommes l'armée destinée à faire le siége de cette ville dont ils connaissaient l'importance. Botzaris, pour sauver la place, eut recours à une entreprise audacieuse. A la nuit tombante, il s'avance suivi d'environ trois cents de ses plus braves soldats, vers le camp des Musulmans endormis. Les Grecs en massacrent cinq cents, avant qu'ils aient eu le temps de se reconnaître. Les infidèles, s'accusant mutuellement de trahison, tournent leurs armes contre eux-mêmes et s'entr'égorgent au lieu de songer à se défendre. Deux mille d'entre eux succombent, et parmi eux un selikar et sept beys. Botzaris poignarde le lieutenant-général du séraskier dans la tente duquel il a pénétré. Blessé légèrement dans la mêlée, il se retira à l'écart pour panser sa blessure, au moment où il donne le signal d'une nouvelle charge, il tombe atteint d'une balle à la tête. La lutte devint terrible aux premières lueurs du jour. Mais les Grecs parvinrent à l'enlever du champ de bataille et le transportèrent à Missolonghi; où il expira le jour même 23 août 1823, à 43 ans.

BOUCHARD (DAVID), vicomte d'Aubeterre, d'une illustre famille de France, naquit à Genève, où son père et sa mère s'étaient retirés après avoir embrassé la religion réformée. Leurs fonds de terre furent confisqués, et on en fit présent au maréchal Saint-André. Mais la mère de David d'Aubeterre en obtint la restitution. Son fils étant revenu en France fit profession de la religion catholique, et obtint du roi Henri IV le gouvernement du Périgord. En 1598, il fut inquiété dans son gouvernement par Montpesat, un des généraux de la Ligue qui avait quelques troupes dans le Quercy et dans l'Agénois. D'Aubeterre l'attaqua dans un bourg nommé Cournil, le défit entièrement, et ne fit pas moins éclater sa générosité envers les prisonniers qu'il avait fait paraître sa valeur dans le combat. Peu de temps après (au mois de juillet de la même année), il

fut blessé d'un coup de mousquet, en assiégeant une petite place du Périgord, nommée Lisle. Il en mourut le 9e jour, avec la réputation d'un habile capitaine.

BOUCHARD (Alain), avocat au parlement de Paris, dans le 16e siècle, renonça à sa profession pour rédiger les *Chroniques annales des pays d'Angleterre et de Bretagne, depuis Brutus jusqu'à l'an* 1531, Paris, 1531, in-folio; ouvrage farci de fables tirées de Geoffroy de Montmouth, et de l'Histoire du roi Artus. Mais c'était la première fois qu'on voyait paraître une histoire complète de la Bretagne.

* **BOUCHARD** (Alexis-Daniel), prêtre, docteur en théologie et en droit, et pronotaire apostolique, né à Besançon, vers 1680, mort en cette ville en 1758, a composé un très grand nombre d'ouvrages, dont la plupart n'ont point été imprimés. On voit par leurs titres qu'il avait des connaissances très variées : | *Juris Cæsarei, seu civilis, institutiones breves, admodùm faciles et accuratæ; ad jus antiquum ac novissimum, ipsasque potissimùm Justinianeas institutiones accomodatæ*, Paris, 1713, 2 vol. in-12; | *Summula conciliorum generalium S. romanæ cath. Ecclesiæ*, Paris, 1717, in-12. On trouve, à la suite du premier ouvrage, le catalogue de ceux que promettait l'auteur parmi lesquels on remarque une Grammaire hébraïque; mais il est probable que ses manuscrits se sont perdus. — François BOUCHARD, son père, professeur en médecine à l'université de Besançon, et membre de l'académie des *Curieux de la nature*, est auteur d'une dissertation sur les eaux minérales découvertes à Besançon, en 1677, imprimée sous le titre suivant : *Judicium de metallicis aquis Vesuntione inventis per mediam æstatem anni* 1677, Besançon, 1677, in-4°.

* **BOUCHARD** (Henri), né en 1760, à Vitteaux (Côte-d'or), et mort à Poitiers sous la restauration, se fit recevoir avocat à Dijon, où il fut successivement membre du conseil municipal, procureur de la commune, et conseiller de préfecture. Il devint ensuite procureur impérial près la cour de Poitiers, puis au corps législatif, et adhéra en 1814 à la déchéance de Napoléon.

BOUCHARDON (Edme), sculpteur du roi de France, naquit en 1698 à Chaumont en Bassigni, d'un père qui professait la sculpture et l'architecture dans sa patrie. Il fut entraîné par un penchant invincible vers ces deux arts; mais il se borna dans la suite au premier. Après avoir passé quelque temps à Paris sous Coustou le cadet, et remporté un prix à l'académie en 1722, il fut envoyé à Rome comme élève payé par le roi. A son retour d'Italie, où ses talens avaient acquis un nouveau degré de perfection, il orna Paris de ses ouvrages. Une place à l'académie en 1744, et une autre de professeur en 1746, furent le prix de ses travaux. La mort les termina en 1792, et ce fut une véritable perte pour les arts et pour l'humanité. Modeste dans ses habits et dans son domestique, Bouchardon conserva toujours des mœurs simples, et l'esprit, non de ce siècle frivole, mais celui des siècles passés. Il ne connut jamais l'intrigue. Les grands ouvrages vinrent, pour ainsi dire, le chercher. Son jugement était excellent, et il avait le sens juste, ainsi que le coup-d'œil. Il s'énonçait avec clarté, et s'exprimait avec chaleur. La musique était sa récréation; elle aurait été son talent, s'il n'avait eu des dons supérieurs à celui-là. On peut voir la liste de ses nombreuses productions dans l'*Abrégé de sa Vie*, publié à Paris en 1762, in-12, par M. le comte de Caylus. Une partie des figures qui décorent la fontaine de Neptune à Versailles, les statues qui ornent le chœur de l'église de Saint-Sulpice, la fontaine du faubourg Saint-Germain, rue de Grenelle, sont de lui. Chargé de faire la statue équestre de Louis XV, il mourut en 1762 avant d'avoir pu l'achever.

* **BOUCHAUD** (Matthieu-Antoine), né à Paris le 16 avril 1719, d'une famille noble, originaire de Provence et alliée à celle du célèbre Gassendi, perdit, à l'âge de seize ans, son père avocat au conseil, et fut déterminé par deux oncles maternels à se livrer à l'étude de la jurisprudence. Il fut reçu aggrégé de la faculté de droit en 1747. D'Alembert, son ami de collége, l'associa à l'entreprise de l'Encyclopédie, et Bouchaud y donna les articles *Concile*, *Décret de Gratien*, *Décrétales* ou *Fausses décrétales*, dans lesquels il émit des principes qui lui firent tort dans l'esprit des hommes religieux, et en particulier de ses confrères. Aussi s'efforça-t-il inutilement d'obtenir une chaire de professeur en droit. Vers cette époque éclatèrent les querelles violentes excitées à Paris par l'apparition de la musique italienne, en faveur de laquelle Bouchaud se déclara; au lieu de prendre part à la

guerre des épigrammes et des pamphlets, il épousa, en 1752, une cantatrice du théâtre italien. Etant devenu veuf, il fit, vingt ans après, un mariage plus convenable en épousant Mlle du Fer, qui sut adoucir pour lui les ennuis et les infirmités de la vieillesse Bouchaud se consola par la culture des lettres, des obstacles qui s'opposaient à son avancement, et en 1758, il traduisit plusieurs drames de l'italien d'Apostolo Zéno, qu'il publia en 2 vol. in-12. Il donna ensuite un | *Essai sur la poésie rhythmique*, 1763, in-8°, réimprimé avec d'autres pièces, sous le titre d'*Antiquités poétiques*, et | un *Essai historique sur l'impôt du vingtième sur les successions, et de l'impôt sur les marchandises chez les Romains*, 1766, in-8°. Il dédia ces deux ouvrages à l'académie des inscriptions qui l'admit dans son sein, en 1766, après la mort de M. Hardion. Il obtint ensuite, après quinze ans d'attente, une chaire de droit, et fut nommé par le roi, en 1774, à la chaire du droit de la nature et des gens qui fut créée à cette époque au collége royal de France. Malgré les occupations que lui donnaient ses deux chaires, il était un des membres les plus laborieux de l'académie des inscriptions. Outre les ouvrages que nous avons cités, on a encore de lui : | *Mémoires sur les sociétés que formèrent les publicains pour la levée des impôts chez les Romains*, 1766, in-12; 1772, in-8°; | *Essais historiques sur les lois*, traduits de l'anglais, Paris, 1766, in-12; | *Théorie des traités de commerce entre les nations*, 1773, in-12, le seul de ses ouvrages qui ait quelque rapport au droit des gens qu'il avait été chargé d'enseigner; | *Recherches historiques sur la police des Romains, concernant les grands chemins, les rues et les marchés*, 1784, réimprimées en l'an 8 (1800), in-8°; | *Commentaire sur la loi des douze tables*, 1787, in-4°, réimprimé en 1803, avec additions considérables, aux frais du gouvernement, 2 vol. in-4°. C'est celui des ouvrages de l'auteur qui lui a fait le plus d'honneur. Bouchaud reçut du roi, en 1785, un brevet de conseiller d'état; il mourut le 1er février 1804, à l'âge de 85 ans.

BOUCHE (Honoré), docteur en théologie, prévôt de Saint-Jacques-lès-Barême, puis prieur de Charvadon au diocèse de Sénez, naquit à Aix en 1598, et mourut en 1671. On a de lui *La Chorographie ou Description de la Provence*, et l'*Histoire chronologique* du même pays, 2 vol. in-fol. 1664. Cette histoire finit à l'an 1664. Bouche était un homme de bon sens, et il était fort assidu au travail. Il avait presque achevé son Histoire en latin, lorsqu'on lui conseilla de la donner en français. Cet ouvrage a été imprimé aux dépens de la Provence. La Chorographie est la partie la mieux soignée. Il n'avait épargné ni travail, ni dépense, pour voir sur les lieux tous les restes d'antiquités dont il donne la description. L'Histoire est une compilation mal digérée de l'histoire romaine et de celle des rois de France, surchargée d'érudition. En fait de chronologie, il lui est échappé des fautes, qu'il n'a pas eu la patience de corriger sur les avis que lui en avait donnés le Père Pagi. Cependant l'Histoire composée par Bouche est pleine de bonnes choses, et peut encore être utile même après celle que nous a donnée l'abbé Papon; elle vaut infiniment mieux que ce qu'un autre BOUCHE, philosophiste moderne, a publié sur la Provence. (*Voy.* l'article qui suit.) On a encore de lui *La défense de la foi et de la piété de Provence, pour les SS. Lazare et Maximin, Marthe et Madeleine, contre Launoy*, Aix, 1663, in-4°. C'est la traduction un peu amplifiée du livre latin du même auteur intitulé *Vindiciæ fidei et pietatis, etc., adv. Launoy*, Aix, 1644, in-4°.

* **BOUCHE** (Charles-François), avocat au parlement d'Aix, s'étant fait connaître par quelques écrits, fut, en 1789, député aux états-généraux; il s'y distingua par ses motions contre le clergé. Après avoir jeté en avant, dès le 27 juin 1790, des idées sur la liberté des nègres, il fut chargé des affaires relatives à Avignon, et demanda souvent la réunion de ce pays à la France. Lors des discussions relatives aux crimes commis dans ces contrées, Jourdan, surnommé *Coupe-tête*, déclara n'avoir agi que par les ordres de Bouche et de quelques autres députés, dont il montra les lettres. En 1791, Bouche passa, de l'assemblée des jacobins, dont il était alors président, à l'assemblée des feuillans. Après la session, il fut nommé membre du tribunal de cassation. Il mourut vers 1794. On a de lui : | *Essai sur l'histoire de Provence, suivi d'une Notice des Provençaux célèbres*, Marseille, 1785, 2 vol. in-4° : la notice a aussi été tirée séparément; | *Droit public de la Provence sur la contribution aux impositions*, réimprimé en 1788, in-8°. Il a fourni

quelques articles pour les tomes III et IV du *Dictionnaire de la Provence et du Comté Venaissin*, in-4°, et a laissé en manuscrit une *Histoire de Marseille*.

BOUCHEL. *Voyez* BOCHEL.

BOUCHER (JEAN), parisien, naquit vers l'an 1550. Successivement recteur de l'université de Paris, prieur de Sorbonne, docteur et curé de Saint-Benoît, il fut un des plus ardens promoteurs de la ligue. Ce fut dans sa chambre que se tint la première assemblée de cette association en 1585. Son traité *De justa Henrici III abdicatione*, 1589, in-8°, est plein d'imputations atroces. Il va jusqu'à dire « que » la haine de Henri III pour le cardinal » Guise venait des refus qu'il en avait » essuyés dans sa jeunesse. » Il ne pouvait se persuader que la conversion de Henri IV fût sincère. Ses *sermons* prêchés contre ce prince dans l'église de Saint-Méri sont intitulés : *Sermons de la simulée conversion et nullité de la prétendue absolution de Henri de Bourbon, prince de Béarn*, 1594, in-8° ; ils furent brûlés, quand Henri IV se fut rendu maître de Paris. Boucher s'évada le même jour, se retira en Flandre, et mourut en 1644, chanoine et doyen de Tournay, où il regretta, dit-on, sa patrie, et se repentit des excès qui l'avaient obligé de la quitter. Il devait d'ailleurs avoir reconnu alors qu'il s'était trompé à l'égard de Henri IV, et que ce prince était bien sincèrement catholique. On a encore de lui, sous le nom de François de Vérone, l'*Apologie de Jean Châtel*, in-8°, en 1595 et 1620, et quelques autres ouvrages condamnables. Une réflexion cependant que la justice suggère à tout lecteur raisonnable, c'est qu'il ne faut pas sévèrement juger les personnes qui ont vécu dans les temps de fermentation, de querelles et de désordres, où l'on croyait en danger des intérêts chers et respectables, pour lesquels on se passionne aisément. Dans des temps calmes où les idées et les sentimens n'éprouvent aucune commotion insolite, on conçoit quelquefois une indignation excessive contre des personnes placées dans des circonstances différentes, où peut-être l'on ne se serait pas conduit avec plus de sagesse. Il ne faut pas mettre au nombre de ses ouvrages répréhensibles, la sage *critique* qu'il a faite de l'ouvrage *De potestate ecclesiastica* de Richer.

BOUCHER (FRANÇOIS), premier peintre du roi et directeur de l'académie de peinture, naquit à Paris en 1704. Elève de l'illustre Lemoine, il remporta, à l'âge de 19 ans, le premier prix de l'académie. Après avoir étudié à Rome les grands modèles, il vint à Paris, et fut appelé par le public *le Peintre des Grâces*. Il fut l'Albane de la France. Il eut comme lui la facilité du travail, la correction, la légèreté d'une touche spirituelle et fine, une composition brillante et riche, des airs de tête d'un goût et d'une expression supérieurs. Dans les derniers temps de sa vie, ses couleurs tiraient trop vers le pourpre, et ses carnations paraissaient comme si elles eussent éprouvé le reflet d'un rideau rouge. Après la mort du célèbre Carle Vanloo, Boucher obtint la place de premier peintre du roi ; mais faible depuis long-temps, tourmenté d'un asthme dangereux, il mourut en 1770, âgé de 64 ans. Ses tableaux sont si nombreux qu'il serait trop long d'en donner la liste. Il encourageait les jeunes artistes ; il abandonnait à ses amis ceux de ses ouvrages qu'ils paraissaient désirer. Lorsqu'il s'agissait d'éclairer un élève, il aimait mieux l'instruire par l'exemple que par l'étalage des règles. « Je ne sais conseiller, disait-il, que le pinceau à la » main, » et alors prenant le tableau soumis à sa critique, il le corrigeait en quatre coups, et y ajoutait ces agrémens qui n'appartiennent qu'à lui.

BOUCHER D'ARGIS (ANTOINE-GASPARD), né à Paris en 1708, fut reçu avocat en 1727, et conseiller au conseil-souverain de Dombes en 1753. Il a fait des *notes* sur tous les ouvrages de jurisprudence dont il a été l'éditeur. Il a donné | un *Traité des gains nuptiaux*, Lyon, 1738, in-4° ; | *Traité de la criée des meubles*, 1741, in-12 ; | *Règles pour former un avocat*, 1753, in-12 ; et composa plusieurs articles de jurisprudence pour cette compilation indigeste qu'on appelle *Encyclopédie*. *Voyez* BACON (FRANÇOIS).

* BOUCHER D'ARGIS (A. J.), fils du précédent, né à Paris en 1750, embrassa la profession de son père, et devint en 1772 conseiller au Châtelet. Il montra dans ce tribunal un courage sublime, dans un temps où le devoir semblait un acte d'héroïsme ; et malgré la difficulté des circonstances, il ne perdit rien de son intégrité et de son zèle à faire entendre la vérité. Il refusa cependant la place de lieutenant-civil, à laquelle le roi l'avait nommé après la démission de Talon, à cause des dangers qui l'accompagnaient.

Il fut chargé de faire à l'Assemblée Constituante le rapport des procédures relatives aux troubles des 5 et 6 octobre, et ne balança point à déclarer que le duc d'Orléans et Mirabeau étaient fortement impliqués dans cette affaire. Il dénonça aussi les feuilles incendiaires de Marat. Cette conduite eut la récompense qu'on pouvait attendre dans ces temps désastreux : il fut déclaré suspect et condamné à mort par le tribunal révolutionnaire. Il la subit avec le calme d'une conscience pure, le 23 juillet 1794. On a de lui | *Lettres d'un magistrat de Paris à un magistrat de province sur le droit romain et la manière dont on l'enseigne en France*, Paris, 1782, in-12 ; | *Observations sur les lois criminelles de France*, 1781, in-8°; | *De l'éducation des souverains ou des princes destinés à l'être*, 1783, in-8° ; | *La bienfaisance de l'ordre judiciaire*, 1788, in-8° ; | un *Recueil d'ordonnances*, en 18 vol. in-32.

* BOUCHER (Nicolas), évêque de Verdun, né le 14 novembre 1528, à Cernai, en Dormois, diocèse de Reims, était fils d'un laboureur, qui le soutint de ses épargnes à l'université de Paris. Il y prit le grade de maître-ès-arts, et fut ensuite appelé à Reims par le cardinal de Lorraine, pour enseigner la philosophie dans la nouvelle université, emploi dont il s'acquitta à la satisfaction de tous. Il devint recteur de l'Université, supérieur du séminaire, chanoine de la cathédrale. Le cardinal, son protecteur, le chargea de l'éducation de ses neveux, et lui procura, en 1588, l'évêché de Verdun. Le chapitre de cette ville avait élu d'après la forme du concordat germanique, l'abbé Jean de Rembervilliers, un de ses membres. Boucher soutint son droit dans une savante apologie intitulée : *Virdunensis episcopatus N. Bocherii*, Verdun, 1592, in-4°, dans laquelle il prouva que l'église de Verdun n'était point comprise dans le concordat germanique. Clément VIII jugea en sa faveur. Ce prélat, en donnant l'exemple des plus hautes vertus, combattit les nouvelles erreurs par ses écrits et par ses sermons, et mourut le 19 avril 1593. On connait de lui : | Une *Apologie de la morale d'Aristote*, contre Omer Talon, Reims, 1562; | l'*Oraison funèbre du cardinal Charles de Lorraine*, Paris, 1577, in-8°, qu'il amplifia la même année sous ce titre : *Caroli Lotharingii cardinalis et Francisci ducis Guisii litteræ et arma*, in-4°; Jacques Tigeon la traduisit en français, sous le titre de : *Conjonction des lettres et armes des deux frères, princes | Lorrains*, etc. Reims, 1579, in-4°. Le P. Abram, jésuite, dans son *Histoire de l'université de Pont-à-Mousson*, attribue encore à l'évêque de Verdun l'*Histoire de la guerre du duc Antoine de Lorraine, contre les luthériens*.

* BOUCHER (Jean), cordelier de l'observance, né à Besançon au 16e siècle, n'est connu que par un voyage qu'il fit en Palestine. Il le publia, à son retour, sous le titre de *Bouquet sacré, composé des roses du Calvaire, des lis de Bethléem et des jacintes d'Olivet*. Cet ouvrage parut pour la première fois à Paris, en 1616, in-8°. Il en fut fait d'autres éditions à Caen, 1626, à Rouen, 1679, 1698, 1738, in-12. Cette relation est divisée en quatre parties. La première contient la description de la Grèce, de l'Egypte et de l'Arabie, la deuxième décrit les lieux saints. La troisième est consacrée aux différens lieux de la Judée, fameux dans l'histoire du nouveau Testament, *comme* Emmaüs, Bethléem, les montagnes de Juda, le désert, le Jourdain, le lac de Génézareth, etc. Cette partie contient, en outre, le retour du Père Boucher en Europe par la Galilée, la Phénicie, la Syrie et le mont Liban. Dans la quatrième, enfin, il parle des mœurs, des usages, de la religion des peuples qu'il a visités. Le nombre des éditions de cet ouvrage semblait lui supposer un certain mérite ; cependant, si l'on en croit la Boullaye-le-Goux, autre voyageur, il fourmille de fautes grossières, qui ne donnent pas une haute idée des connaissances et de la critique de l'auteur.

* BOUCHER (Gilles), jésuite, *né en* Artois, en 1576, entra dans la société en 1598, et s'y rendit célèbre par ses connaissances en théologie, et ses succès dans la prédication. Après avoir prononcé ses vœux en 1616, on l'employa dans l'administration de l'ordre. Il fut recteur du collége de Béthune et de celui de Liége. Il avait lu presque tous les grands ouvrages d'histoire et de chronologie, et possédait à un haut degré la *science des dates*. Il n'était pas moins distingué par sa piété et son exactitude à remplir tous les devoirs de la vie religieuse. Dans l'âge le plus avancé, rien ne pouvait le déterminer à se permettre aucun adoucissement : il mourut à Tournai le 8 mars 1665, âgé de 89 ans. On a de lui : | *Disputatio historica de primis Tungorum seu Leodien-*

sium episcopis, cum chronologia posteriorum, Liége, 1612, in-4°. Il prétend qu'il n'y a jamais eu d'évêque à Maëstricht. | *Annotatio chronologica regum Francorum Merowædeorum*. Cet ouvrage et le précédent se trouvent dans le Recueil des évêques de Liége, par Chapeauville. | *Chronographia historiæ leodiensis posteriorum episcoporum, additis romanorum pontificum et regum Franciæ tabulis*, Liége, avec les écrivains liégeois, publiés par Chapeauville; | *Gregorius turonensis, amplissimis notis illustratus;* | *Commentarium in Victorii aquitani canonem paschalem, quo cycli paschales veterum exponuntur, verus Christi passionis dies eruitur, et doctrina temporum traditur*, Anvers, presses de Plantin, 1633; | *Belgium ecclesiasticum romanorum et civile, in quo historia occidentalis universa continetur, à fine commentariorum Cæsaris, ad annum Christi vulgarem*, 511, c'est-à-dire jusqu'au temps de Clovis. Liége, 1665, in-fol. Il devait être suivi du *Belgium gallicum*, qui se serait étendu jusqu'à Charles le Chauve. Cette partie est restée manuscrite dans la bibliothèque des jésuites de Tournai.

* **BOUCHER** (PHILIPPE), né à Paris en 1691, mort en 1768, fit ses études au collége de Beauvais, et se destina à l'état ecclésiastique; mais il ne fut jamais que diacre. Il est connu comme un des auteurs des *Nouvelles ecclésiastiques*, ou *Mémoires sur la constitution Unigenitus*, 1727. Il est aussi connu par ses *Lettres* en faveur du diacre Paris, 1731, par une *Analyse* de l'*Epître aux Hébreux*, 1732, et par plusieurs ouvrages manuscrits sur l'Ecriture sainte.

* **BOUCHER** (l'abbé JEAN-BAPTISTE-ANTOINE), né à Paris le 7 octobre 1747, embrassa l'état ecclésiastique, et fut d'abord nommé vicaire de la paroisse des Innocens, et ensuite directeur des dames carmélites. Pendant la terreur, il échappa à toutes les poursuites, et ne cessa de se rendre utile dans l'exercice de son ministère. Il resta ensuite long-temps sans occuper aucune place; enfin, ses ouvrages et sa réputation de piété ayant attiré sur lui l'attention, il fut nommé curé des missions étrangères, et le 5 janvier 1813 à la cure de St.-Mery, où sa mauvaise santé ne lui permit pas d'exercer tout son zèle. On lui doit: | *Retraite d'après les exercices spirituels de S. Ignace*, Paris, 1807, in-12; | *Vie de Marie de l'Incarnation, avec des notes et des pièces justificatives*, Paris, 1800, in-8°; | *Vie de sainte Thérèse, avec des notes historiques, critiques et morales*, Paris 1810, 2 volumes in-8°. Il a laissé en manuscrit des Prônes, des Panégyriques et des Sermons, et il a été l'éditeur des *Sermons de l'abbé Marolles*, 1786, 2 vol. in-8°. Il préparait une édition des *Lettres de sainte Thérèse*, mises dans un meilleur ordre, et augmentées de Lettres non encore publiées en français, lorsque la mort l'enleva le 17 octobre 1827.

* **BOUCHER-BEAUVAIS** (JEAN), a publié un *Abrégé historique et chronologique de la ville de la Rochelle*, 1673, in-8°.

BOUCHERAT (LOUIS), chancelier de France et garde-des-sceaux en 1685, succéda dans ces deux places au chancelier le Tellier. Il mourut comblé d'honneurs en 1699, à 83 ans. Il était fils de Jean Boucherat, maître des comptes, d'une famille originaire de Troyes. Ils se distinguèrent l'un et l'autre dans leurs emplois. Il avait été du nombre des maîtres des requêtes que le roi avait appelés au conseil établi pour la réformation de la justice: conseil d'où sont sorties des ordonnances pleines de discernement et de sagesse.

BOUCHET (GUILLAUME), sieur de Brocourt, fut créé juge-consul à Poitiers en 1584, ce qui lui donna occasion de dédier aux marchands de cette ville son 1er tome des *Sérées*, discours remplis de plaisanteries et de quolibets, qu'il suppose tenus par des personnes qui passaient le soir ensemble. Quand le 3e tome de ses *Sérées* parut en 1607, il était mort. Elles ont été réimprimées à Paris, en 1608, 3 vol. in-12. Il mourut vers 1606.

BOUCHET (JEAN), procureur de Poitiers, sa patrie, né en 1476, mort en 1550, s'est fait connaître par les *Annales d'Aquitaine*, qui finissent à l'an 1535, Paris, 1537, in-fol., continuées par Abraham Mounin, Poitiers, 1644, in-fol. Cette histoire doit être plutôt considérée comme une histoire de France que comme une histoire particulière d'Aquitaine; elle renferme quelques pièces rares. Il est connu aussi par quelques pièces de poésies morales; la plus singulière est intitulée *Le chapelet des Princes*, dans ses Opuscules, 1525, in-4°. Il est formé de 5 dixaines de rondeaux et d'une ballade à la fin de chaque dixaine. L'auteur y marque les vertus dont les princes doivent être ornés, et les défauts qu'ils ont à éviter. Ce Chapelet est dédié à Charles de la

Trimouille. Les 19 premiers vers commencent par une des lettres du nom de ce seigneur. On a encore de lui : | *Les Regnards traversant les voies périlleuses*, Paris, in-fol. sans date. | *Histoire chronique de Clotaire I et de sainte Radegonde, son épouse*, Poitiers, 1527, in-4°. | *Epitres familières du Traverseur, sous Louis XII et François I*, Poitiers, 1545, in-fol. Ces lettres en vers sont peu communes, et sont cependant curieuses. | *Histoire de Louis de la Trimouille, dit le Chevalier Sans Peur*, Paris, 1527, in-4°. | *Les anciennes et modernes généalogies des rois de France, leurs épitaphes et effigies, avec les sommaires de leurs gestes*, Paris, 1541, in-fol. | *Les triomphes de la noble et amoureuse Dame*, 1537, in-8°, etc.

BOUCHET (Jean du), chevalier, conseiller, maître-d'hôtel du roi de France, historien et généalogiste, mort en 1684, âgé de 85 ans, a laissé quelques ouvrages pleins de recherches. Tels sont : | *La véritable origine de la seconde et troisième lignées de la maison de France*, Paris, 1646, in-fol. Cet ouvrage est divisé en deux parties. La 1re traite de la postérité de Ferréolus et du mariage d'Ansbert et de Blitilde. Elle a été combattue par Louis Chantereau Le Fèvre. La 2e traite de la postérité de Childebrand, duc et comte, fils de Pepin I, duc d'Austrasie, frère de Charles-Martel, jusqu'au roi Louis XIV. | *Histoire généalogique de la maison de Courtenay*, Paris, 1660, in-fol. | *Table généalogique des comtes d'Auvergne*, Paris, 1665, in-fol. | *Table généalogique des comtes de la Marche*, Paris, 1682, in-fol. Il publia l'*Histoire de Louis de Bourbon Ier duc de Montpensier*, par Coustureau, et y joignit des additions plus amples que la vie même.

BOUCHEUL (Jean-Joseph), avocat au Dorat dans la Basse-Marche, mort vers 1706, est auteur d'un bon *Commentaire sur la coutume de Poitou*, 1727, 2 vol. in-fol.; et d'un *Traité des successions contractuelles*, Poitiers, 1727, in-4°.

* **BOUCHIER** (Thomas), archevêque de Cantorbéry, mort en 1486, introduisit l'imprimerie en Angleterre en 1464. Il envoya pour cet effet deux hommes à Harlem, et fit venir à ses dépens un compositeur. Il sacra les rois Edouard IV, Richard IV et Henri VII.

* **BOUCHOT**, né à Nanci, chanoine de Pont-à-Mousson, est connu comme auteur | de l'A B C *royal;* | du *Rudiment français;* | du *Traité des deux imperfections de la langue française;* | de la *Différence entre la grammaire et la grammaire générale raisonnée;* | d'un *Mémoire et réflexions sur la nécessité de changer l'institution actuelle des colléges*, etc.

* **BOUCHOTTE** était, avant la révolution, procureur du roi à Bar-sur-Seine, et fut élu député aux états généraux par ce bailliage en 1789. Mais son existence politique n'acquit jamais une grande importance. Il s'opposa à la création d'un papier-monnaie, en émettant le vœu qu'il y fût suppléé en frappant des pièces de trois à six sous pour trente millions, avec le métal qui proviendrait de la fonte des cloches. En 1790, il s'éleva contre la reconnaissance de la religion catholique comme religion de l'état. En mai 1791, il prit la défense des nègres, proposa en juin de réclamer du roi une déclaration sur son voyage de Varennes, et le 9 juillet de la même année, il appuya un projet de loi contre les émigrés. Bouchotte fit aussi paraître, en 1791, ses *Observations sur l'accord de la raison et de la religion pour le rétablissement du divorce, l'anéantissement des séparations entre époux, et la réformation des lois relatives à l'adultère*, in-8°, ouvrage qui renferme des doctrines tant de fois victorieusement réfutées par des écrivains du plus grand talent. Bouchotte est mort dans l'obscurité.

* **BOUCHOTTE** (Jean-Baptiste-Noel), ministre de la guerre sous le gouvernement républicain, naquit à Metz le 25 décembre 1754 et y est mort depuis peu de temps. Il embrassa la carrière des armes, et il était en 1792 capitaine, grade avec lequel il fit la campagne de cette année, qui lui valut celui de lieutenant-colonel et le commandement de Cambrai. En 1793, il fut fait colonel, et la Convention nationale le nomma à l'unanimité ministre de la guerre, en remplacement du général Beurnonville. Les armées étrangères avaient envahi les frontières du Nord et du Rhin, la Vendée était soulevée, nos troupes peu nombreuses et disséminées étaient sans magasins, sans artillerie. Partout aux murmures se joignaient les dénonciations. Le premier soin de Bouchotte fut de faire opérer la levée de trois cent mille hommes, d'envoyer des canons et des armes à nos soldats et d'organiser des magasins d'habillemens et de vivres; enfin de refaire à la fois le personnel et le matériel, non

sans rencontrer de grands obstacles. Aux armées les représentans voulant agir concurremment avec les généraux, entravaient et souvent faisaient manquer par leurs fausses mesures les opérations. De plus les ennemis faisaient des progrès, et plusieurs places du Nord étaient tombées en leur pouvoir. Bouchotte se vit l'objet de dénonciations nombreuses; il n'en poursuivit pas moins ses travaux, et avant la fin de 1793, onze armées étaient créées, ayant pour chefs Masséna, Kléber, Moreau, Dugommier, Augereau, Lefèvre, etc. etc., et pourvues d'un immense matériel. Mais fatigué d'être en butte à la calomnie, il insista plusieurs fois pour que sa démission fût acceptée. La Convention ayant supprimé les six ministères qui composaient le conseil exécutif, pour concentrer le gouvernement dans les Comités, elle les remplaça par des commissions exécutives dont les comités avaient la direction, et le général Pille fut mis à la tête de la commission chargée du mouvement des armées de terre. Bouchotte, rendu à la vie privée par cette organisation nouvelle, fut arrêté par mesure de sûreté générale peu de temps avant le 9 thermidor. Dénoncé dans la séance du 20 frimaire an 3 *pour avoir fait périr ou incarcérer tant de patriotes*, les comités furent chargés de prendre des mesures à son égard, c'est-à-dire de presser sa mise en jugement. Cet arrêté, n'étant pas plus motivé que tous les arrêtés précédemment rendus contre lui, resta sans exécution. Les ennemis de l'ex-ministre ne se lassaient pas. Pémartin le signala, dans la séance du 29 mars 1795, comme un des auteurs du 31 mai, et demanda sa punition. Bourdon de l'Oise, qui l'avait accusé déjà en 1793, le dénonça encore dans la même séance, et fut appuyé par plusieurs de ses collègues. Enfin le 24 mai suivant, la Convention rendit un décret qui traduisait Bouchotte devant le tribunal d'Eure-et-Loire, renouvelé à cet effet, et jugeant d'après les lois révolutionnaires, avec un juri spécial et sans recours en cassation. Mais l'accusateur public écrivit à la Convention une lettre qui fut lue dans la séance du 4 vendémiaire an 4, et dans laquelle il déclarait qu'il ne lui était parvenu aucune pièce à charge, et qu'il ne pouvait mettre en jugement un citoyen contre lequel il était impossible de baser un acte d'accusation. Bouchotte, remis en liberté, après plus d'une année de prison, se fixa à Metz et resta depuis ce temps entièrement étranger aux affaires publiques.

BOUCICAUT (JEAN le MEINGRE de), surnommé *le Brave*, maréchal de France, comte de Beaufort et vicomte de Turenne, par son mariage avec Antoinette, fille unique et héritière de Raimond de Beaufort, vicomte de Turenne, naquit à Tours en 1364, prit le parti des armes à l'âge de 10 ans et fit sa première campagne sous le connétable Duguesclin et les ducs de Bourbon et de Bourgogne. Il combattit à côté de Charles VI, dont il était enfant d'honneur, à la bataille de Rosbec, en 1382. Ce prince le fit chevalier la veille de cette journée. Les Génois ayant voulu se soustraire au joug de Jean Galéas Visconti, seigneur de Milan, le roi Charles VI, dont ils implorèrent le secours, leur envoya Boucicaut, qui ne les traita pas mieux. Ce général outra la sévérité envers les partisans de Visconti, et fit bâtir deux citadelles pour contenir une ville qu'il regardait comme une conquête. Gènes se souleva contre ses prétendus libérateurs, et le marquis de Montferrat ayant été mis à la tête de la république, Boucicaut fut obligé de repasser en France. Il se signala ensuite contre les Turcs, les Vénitiens et les Anglais. Il fut fait prisonnier à la bataille d'Azincourt l'an 1415; mené en Angleterre, il y mourut en 1421. Il aima les poètes, et cultiva la poésie.

* **BOUCQ** (GUI le), professeur de rhétorique à Chartres, sa patrie, né en 1732, mort vers 1800, a composé pour ses élèves plusieurs ouvrages qui peuvent être lus avec plaisir et avec fruit, par les hommes de tout âge. | Exercice en forme de plaidoyer sur cette question : *De ces quatre biens, les talens, les richesses, la santé, un ami, quel est le plus désirable*, Paris, 1767 et 1769, in-8°; | Discours sur cette question : *Lequel de ces quatre sujets, le commerçant, le cultivateur, le militaire et le savant, sert plus essentiellement l'état?* Chartres, 1770, in-12; | *Panégyrique de sainte Jeanne de Chantal, fondatrice de la Visitation*, Chartres, 1773, in-8°; | *Nouveaux plaidoyers à l'usage des collèges*, Chartres, 1775, in-12; | *Oraison funèbre de M. de Fleury, évêque de Chartres*, 1781, in-8°; | *Plaidoyers littéraires, panégyriques et oraisons funèbres*, 1788, 2 vol. in-12.

* **BOUCQUET** (PIERRE), avocat, mort en 1781. Il a publié plusieurs ouvrages remplis d'érudition. Le plus important

est le *Droit public de la France éclairci par les monumens de l'antiquité.*

BOUDART (Jacques), né en 1622, à Binche en Hainaut, chanoine-théologal de St.-Pierre à Lille, a donné une *Théologie* imprimée à Louvain, 1706, 6 vol. in-8°, et à Lille, 1710, 2 vol. in-4°, aujourd'hui peu estimée. Il y a quelques propositions qui semblent approcher des erreurs condamnées. Il mourut à Lille le 4 novembre 1702.

* BOUDET (Claude), chanoine de St.-Antoine à Lyon, mort en 1774, a publié : | *Mémoire où l'on établit le droit des abbés de St.-Antoine, de présider aux états du Dauphiné*, in-4°, sans date. | Une traduction de la *Sagesse* du jésuite Ségneri, 1744, in-18. | *Vie de M. de Rossillion de Bernex, évêque de Genève*, 1751, 2 vol. in-12. Son frère, imprimeur-libraire à Paris, né à Lyon et mort en 1799, fut un des collaborateurs du *Journal économique*, et a publié un *Recueil des sceaux du moyen âge, avec des éclaircissemens*, 1779, in-4°.

* BOUDET (Jean), comte de l'empire, général de divison, etc. né à Bordeaux le 19 février 1769, servit d'abord comme sous-lieutenant dans la légion hollandaise de Maillebois, passa de ce corps dans celui de Penthièvre-dragons et prit son congé en 1788. A l'époque de la formation des volontaires nationaux, il fut nommé lieutenant, puis capitaine, et, après une affaire contre les Espagnols où il s'était distingué, chef de bataillon. Envoyé à la Guadeloupe, Boudet se signala d'une manière brillante dans divers combats contre les Anglais, auxquels il fit éprouver des pertes considérables et reçut le grade de général de brigade pour récompense de ses exploits. Rappelé en Europe en 1798, avec le grade de général de division, il joignit presque aussitôt l'armée qui combattait en Hollande. Après le 18 brumaire, Boudet fit partie de l'armée de réserve; à la journée de Marengo, il était de la division Desaix qui fixa le sort de cette journée ; il remplaça ce dernier, lorsqu'il eut été frappé mortellement, et fit payer cher aux ennemis la perte que les Français venaient de faire dans ce général. Il reçut lui-même une blessure; mais il n'en poursuivit pas moins les Autrichiens, qu'il battit encore en plusieurs rencontres. L'expédition de Saint-Domingue ayant été résolue, Boudet fut désigné pour accompagner le général Leclerc. Arrivé le 3 février 1802 devant le Port-au-Prince, il se mit en relation avec les officiers des noirs. Mais bientôt des tourbillons de flamme et de fumée annoncèrent que la colonie était livrée à la dévastation. Boudet s'empara de la ville de Port-au-Prince, tandis que Leclerc marchait sur les Gonaïves. Il fut ensuite chargé d'aller pacifier la Guadeloupe. Mais l'insurrection était à son comble, et les revers que nous éprouvions à Saint-Domingue n'était guères propres à l'apaiser. Obligé de repasser en Europe, le général Boudet fut employé à l'armée de Hollande, d'où il passa à celle d'Allemagne, et continua de faire paraître, dans les différentes guerres auxquelles il prit part, sa bravoure accoutumée. La goutte et les fatigues mirent fin à sa carrière. Il mourut à Budwitz le 14 septembre 1809.

* BOUDET (dom Joseph-Marie), savant bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Rochefort en Aunis au commencement du 18e siècle, prit jeune encore la résolution d'embrasser la vie monastique, et choisit pour l'exécution de ce dessein l'abbaye de Vendôme; il y prononça ses vœux le 19 février 1726. Envoyé après ses études, dans l'abbaye de Notre-Dame de Saintes, il forma le projet d'écrire l'histoire du Poitou. Les archives de cette abbaye lui offraient pour cela de nombreux matériaux ; il se mit à ce travail, rassembla les pièces, les mit en ordre, et les traduisit en français. La mort, qui le surprit à la fleur de l'âge, ne lui permit pas de finir cette entreprise. Il expira le 1er janvier 1743, dans l'abbaye de Saint-Cyprien de Poitiers, où il s'était rendu pour continuer ses recherches.

* BOUDEWINS (Michel), docteur en médecine, natif d'Anvers, s'acquit beaucoup de réputation dans sa patrie. Il fut médecin pensionnaire de la ville et de l'hôpital de Ste.-Elizabeth, et président du collége des médecins. Il est auteur du *Ventilabrum medico-theologicum*, Anvers, 1666, in-4°. Il est divisé en deux parties. La première regarde les devoirs des médecins; la seconde concerne les malades. Les matières y sont traitées suivant les principes de la théologie et de la médecine. Entre autres questions assez singulières, on y examine sérieusement si les médecins peuvent demander à Dieu qu'il y ait beaucoup de malades? Cet ouvrage est chargé de beaucoup d'érudition, mais souvent étrangère à la

matière dont il est question. Boudewins a eu part à la *Pharmacia Antuerpiensis*, 1660, in-4°. Il a laissé en outre : | *Oblectamentum fugatorium temporis pro infirmis;* | un discours *de sancto Luca Indicorum patrono*. Il mourut à Anvers le 29 octobre 1681.

BOUDEWYNS (Antoine-François), peintre de paysages né à Bruxelles, vers la fin du 17e siècle. Descamps parle avantageusement de ses ouvrages, dont il loue la couleur et le beau fini. Ses tableaux sont recherchés; le musée royal de Paris n'en possède qu'un seul, représentant un *Marché aux poissons, dans une ville de Flandres, près d'un canal.*

BOUDIER (Réné, de la JOUSSELINIÈRE), naquit à Treilly près de Coutances, où est située la terre de la Jousselinière. Il y vécut en libertin et ne voulut jamais se marier, par une suite de son penchant pour le désordre. Il mourut à Mantes-sur-Seine, en novembre 1723. Ce fut un de ces génies prématurés, qui d'abord paraissent tout savoir, et qui ne savent jamais rien à fond. A l'âge de 15 ans, il savait du latin, du grec, de l'espagnol, et faisait des vers français. Il acquit peu à peu toutes sortes de connaissances, mais elle n'étaient qu'ébauchées. Il touchait du luth, dessinait, peignait, cultivait l'histoire, la grammaire, la géographie, et écrivaitsur les médailles. On a de lui | une *Histoire romaine;* | un *Traité sur les médailles;* | un *Abrégé de l'histoire de France;* | une *Traduction de l'Ecclésiaste*, et des *Satires d'Horace et de Juvénal*, etc. Il n'y a que son *Histoire Romaine* qui soit imprimée. On peut juger de ses vers par son épitaphe, faite par lui-même la dernière année de sa vie, et dont la fin exprime parfaitement le matérialisme grossier dans lequel il avait vécu :

J'étais gentilhomme normand,
D'une antique et pauvre noblesse,
Vivant de peu tranquillement,
Dans une honorable paresse.
Sans cesse le livre à la main,
J'étais plus sérieux que triste,
Moins Français que Grec et Romain;
Antiquaire, archimédailliste;
J'étais poète, historien.....
Et maintenant je ne suis rien.

BOUDIER (don Pierre-François), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, en fut l'un des derniers supérieurs généraux. Il était né à Coutances, et issu d'une famille noble. Ami zélé de la règle, il jouissait d'une grande considération dans sa congrégation, et y avait passé par toutes les charges. Il était abbé régulier de Saint-Martin de Séez, l'un des monastères qui, jusqu'à lui, n'avaient pas encore subi la commande. Quoique don Boudier n'ait rien fait imprimer, il doit être compté parmi les écrivains de la congrégation. Il est auteur d'une *Histoire de l'abbaye de Saint-Vigor de Bayeux*, et de quelques autres ouvrages restés manuscrits. Il avait fait profession à l'abbaye de Jumiéges en 1732, et avait été élu supérieur-général en 1770. On ne dit pas en quelle année il est mort.

* **BOUDIER DE VILLEMERT** (Pierre-Joseph) avocat au parlement, et neveu du précédent, né à Paris en 1716, mort vers l'an 1807, a publié un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont | *Apologie de la frivolité*, 1740, in-12, écrit avec assez de correction et de facilité; | *Réflexions sur quelques vérités importantes attaquées dans plusieurs écrits de ce temps*, 1752, in-12; | *Examen de la question proposée sur l'utilité des arts et des sciences*, 1753, in-12; | l'*Ami des femmes, ou la Morale du sexe*, 1758, in-12, plusieurs fois réimprimé, et son meilleur ouvrage. Il a été traduit en espagnol, en allemand et en italien; | l'*Irréligion dévoilée*, ou *la Philosophie de l'honnête homme*, 1774 à 1779, in-12, ouvrage qui annonce un écrivain zélé pour les vrais principes, mais dont les raisonnemens ne sont pas toujours aussi forts qu'on pourrait le désirer; | *Le nouvel ami des femmes*, in-8°.

BOUDON (Henri-Marie), grand-archidiacre d'Evreux, docteur de Bourges, naquit en 1624 à la Fère, et mourut en 1702. Il se fit un nom par plusieurs ouvrages de piété. Les principaux sont; | *Dieu présent partout*, in-24; | *De la profanation et du respect qu'on doit avoir aux églises*, in-24; | *La sainteté de l'état ecclésiastique*, in-12; | *La dévotion à la très sainte Trinité*, in-24; | *La gloire de Dieu dans les Ames du Purgatoire*, in-24; | *Dieu seul, ou le saint esclavage de la Mère de Dieu*, in-12; | *Le Chrétien inconnu*, ou *Idée de la grandeur du Chrétien*, in-12; | *La vie cachée avec Jésus en Dieu*, in-12; | *Dieu seul, ou l'Association pour l'intérêt de Dieu seul*, in-24; | *La conduite de la divine Providence*, etc. | *Les grands secours de la divine Providence;* | *Vie de Marie-Elizabeth de la Croix fondatrice des religieuses de Notre-Dame du Refuge;* | *Vie de Marie Angéli-*

que de la Providence; | *Vie de saint Taurin, évêque d'Evreux*. M. Collet a publié sa *Vie* en 1754, et en 1762, in-12. Cet auteur lui fait faire des miracles; mais sans examiner l'authenticité de ceux qu'il rapporte, on peut dire que Boudon eut une vertu qui ne se démentit jamais; et c'est assurément une espèce de miracle. On lui reproche quelques propositions qui sentent le quiétisme. Il avait écrit avant la condamnation de Molinos; et l'on sait d'ailleurs que dans les ouvrages mystiques, il est en général difficile de saisir toujours le vrai sens d'un auteur, parce que son objet étant purement spirituel, échappe aisément à ceux qui n'ont pas exactement les mêmes principes ou la même expérience. *Voyez* TAULÈRE, RUSBROCK, etc.

BOUDOT (JEAN), libraire célèbre, imprimeur du roi de France, de l'académie des Sciences, mort en 1706, s'est fait un nom dans la république des lettres par son petit *Dictionnaire latin-français*, dont la première édition parut en 1701. C'était, avant celui de Noël, le plus usité dans les colléges. Il est tiré d'un grand *dictionnaire* en 14 vol. in-4°, dont il est aussi l'auteur, et qui est resté manuscrit. —Son fils, JEAN BOUDOT, également libraire célèbre et imprimeur éclairé, né à Paris en 1685, mourut dans la même ville en 1754. Ses connaissances bibliographiques le firent rechercher par les savans, qui s'appliquaient à cette utile partie de la littérature. Il a dressé des catalogues raisonnés de livres, qui lui font honneur, surtout celui de M. de Boze, Paris, 1745, in-fol.—PIERRE JEAN BOUDOT, son second fils, mort en 1771, embrassa l'état ecclésiastique, fut censeur royal, secrétaire interprète du régiment d'infanterie irlandaise de Lally, et attaché à la bibliothèque du roi dont il rédigea les catalogues, ainsi que ceux de la bibliothèque du grand conseil, de concert avec l'abbé Sallier. Il a laissé *Essai sur l'histoire d'Aquitaine*, in-12, et *Examen de quelques objections faites à l'auteur du nouvel abrégé de l'histoire de France par le président Hénault*, 1764, in-12; il fit une traduction complète des œuvres d'Horace et des lettres sur Bayle qui sont restées inédites. Il fut aussi le rédacteur des *Mélanges d'une grande bibliothèque*, publiés par le marquis de Palmy en 70 vol.

BOUDOT (PAUL), évêque d'Arras, né à Morteau, en Franche-Comté, vers 1571, fut reçu docteur en Sorbonne en 1604; il prêcha à Paris avec beaucoup de succès pendant quelques années, et fut choisi par l'archiduc Albert, gouverneur des Pays-Bas et de la Franche-Comté, pour son prédicateur. Celui-ci le nomma ensuite évêque de Saint-Omer, et enfin d'Arras. Il était savant dans les langues, et il a laissé | *Summa theologica divi Thomæ Aquinatis recensita*, Arras, un vol. in-fol.; | *Pythagorica Marci-Antonii de Dominis nova metempsychosis*, Anvers, in-4°; | *Traité du sacrement de pénitence*, Paris, 1601, un vol. in-8°; | *Formula visitationis per totam suam diœcesim faciendæ*, Douai, 1627, in-8°; | *Catechismus, sive Forma doctrinæ christianæ pro diœcesi Atrebatensi;* le même *Catéchisme*, en français, Douai, 1628; Arras, 1633. Ce prélat mourut à Arras le 11 novembre 1635.

BOUETTE DE BLÉMUR (JACQUELINE), née en 1618 d'une famille noble, prit l'habit de bénédictine à l'âge de 11 ans, dans l'abbaye de la Sainte-Trinité de Caen. La duchesse de Mecklembourg, ayant projeté de faire à Châtillon un établissement de bénédictines du Saint-Sacrement, demanda la mère Bouette. Cette sainte religieuse, de prieure qu'elle était à la Trinité, se réduisit à être novice à Châtillon. Elle était alors âgée de 60 ans. Les abbayes qu'on lui offrit ne purent lui faire quitter sa nouvelle demeure. Elle y mourut saintement en 1696. On a d'elle : | l'*Année bénédictine, ou les vies des saints de l'ordre de Saint-Benoît pour tous les jours de l'année*, 1666-73, 7 vol. in-4°; | *Eloges de plusieurs personnes illustres en piété des derniers siècles*, 2 vol. in-4°; | *Exercice de la mort*, in-12; | *Les grandeurs de la mère de Dieu*, 2 vol. in-8°; | *Vie de la mère de Saint-Jean de Montmartre*, in-12. Il y a quelques exagérations, pardonnables à une femme et à une religieuse; mais ses ouvrages sont écrits d'ailleurs avec plus de pureté et d'élégance qu'on n'aurait dû en attendre d'une fille qui avait passé toute sa vie dans des exercices de piété.

* BOUELLES, BOUILLE, ou BOUVELLES, en latin, *Bovillus*, (CHARLES de), né à Sancourt, village de Picardie, vers 1470, s'appliqua d'abord à l'étude des mathématiques, et en particulier de la géométrie, sous la direction de Jacques Lefèvre d'Estaples. Le désir d'acquérir des connaissances, et de se lier avec les savans les plus célèbres, lui fit entreprendre le voyage d'Allemagne. Il

parcourut ensuite l'Italie, l'Espagne, visita les principales villes de France, et, de retour dans sa famille, embrassa l'état ecclésiastique, fut pourvu d'un canonicat à St.-Quentin, et d'un second à Noyon; professa la théologie dans cette dernière ville, mérita l'estime de Charles de Hangest, alors évêque, et dut à sa bienveillance un loisir qu'il employa à la rédaction de plusieurs ouvrages. Bouelles mourut vers 1553. Ses principaux écrits sont: | *Liber de intellectu; De sensu; De nihilo; Ars oppositorum; De generatione; De sapiente; De duodecim numeris; Epistolæ complures super mathematicum opus quadripartitum; De numeris perfectis; De mathematicis rosis; De geometricis corporibus; De geometricis supplementis*, Paris, Henri Etienne, 1510, in-fol., recueil très rare et très curieux. Dans son traité *De sensu*, l'auteur établit que le monde est un animal, opinion ancienne, et renouvelée depuis; ce qui prouve qu'il est peu d'idées extravagantes qui aient même le mérite d'être neuves; | *Commentarius in primordiale Evangelium Joannis*; | *Vita Remundi eremitæ* (Raymond Lulle); | *Philosophicæ et historicæ aliquot epistolæ*, Paris, Badius, 1511; 2e édition, 1514, in-4°. | *Proverbiorum vulgarium, libri tres*, Paris, 1531, in-8°. Dans cette édition, les proverbes sont en français, et le commentaire en latin; mais il en existe une traduction, sous ce titre: *Proverbes et dits sententieux, avec l'interprétation d'iceux*, Paris, 1557, in-8°, rare; | *Liber de differentiâ vulgarium linguarum et gallici sermonis varietate*, Paris, Rob. Etienne, 1533, in-4°, ouvrage curieux; | *Dialogi tres de animæ immortalitate, de resurrectione, de mundi excidio et illius instauratione*, Lyon, Seb. Gryphe, 1552, in-8°, rare.

BOUFLERS (Louis-François, duc de), pair et maréchal de France, d'une famille illustre de Picardie, naquit en 1644. Ses dispositions pour l'art de la guerre s'étant développées de bonne heure, il fut choisi en 1669 pour être colonel d'un régiment de dragons. Il se distingua à la tête de ce corps, sous le maréchal de Créqui et sous Turenne. Il reçut une blessure dangereuse au combat de Voërden, il en reçut une seconde à la bataille d'Ensheim, au gain de laquelle il contribua beaucoup, de l'aveu de Turenne. Après plusieurs belles actions, il s'immortalisa par la défense de Lille en 1708. Le siége dura pendant plus de trois mois. Le roi le récompensa, comme s'il eût gagné une bataille. Il fut fait pair de France; il eut les grandes entrées de premier gentilhomme, et la survivance du gouvernement de Flandre pour son fils aîné. A la bataille de Malplaquet, en 1709, il fit la retraite en si bon ordre, qu'il ne laissa ni canon ni prisonnier. Le maréchal de Bouflers joignait à l'activité d'un général l'âme d'un bon citoyen; servant son maître comme les anciens Romains servaient leur république, ne comptant sa vie pour rien, dès qu'il était question du salut de sa patrie. Le roi lui ayant ordonné d'aller secourir Lille, et l'ayant laissé maître du choix de ses lieutenans, il partit à l'instant, sans régler ses affaires, sans dire adieu à sa famille, et choisit pour ses officiers un disgracié et un prisonnier de la Bastille. Sa magnificence égalait son amour pour son pays et pour son prince. Lorsque Louis XIV forma le camp de Compiègne, pour servir de leçon à son petit-fils le duc de Bourgogne, et de spectacle à toute la cour, Bouflers y vécut si splendidement, que le roi dit à Livri, son maître-d'hôtel: « Il ne faut pas que le duc » de Bourgogne tienne de table, nous ne » saurions mieux faire que le maréchal; » le duc de Bourgogne ira dîner avec lui, » quand il ira au camp. » Ce général mourut à Fontainebleau en 1711, âgé de 68 ans. « En lui (écrivait madame de Maintenon) le cœur est mort le dernier. » On lit dans la continuation de l'Histoire d'Angleterre par Rapin de Thoiras, un trait trop honorable à la mémoire de ce grand homme, pour l'oublier. Le roi Guillaume, ayant pris Namur en 1695, arrêta Bouflers prisonnier, contre la foi des conventions qu'on venait de faire. Surpris de ce procédé, le maréchal en demanda la cause. On lui répondit qu'on en agissait ainsi par représailles pour les garnisons de Dixmude et de Deynse, que les Français avaient retenues malgré les capitulations, ce qui était vrai. « Si cela est, » dit Bouflers, on doit arrêter ma garni» son, et non moi. — Monsieur, lui ré» pondit-on, l'on vous estime plus que » dix mille hommes. » — Son fils, Joseph-Marie, duc de BOUFLERS, héritier de sa valeur et de ses vertus, mourut à Gênes, maréchal de France, en 1747, le 2 juillet, jour où les Autrichiens levèrent le siége de cette ville. Il y avait été envoyé pour la protéger contre les Impériaux et le roi de Sardaigne. L'activité qu'il avait mise à défendre cette place al-

luma son sang, et il fut emporté par la petite vérole en cinq jours. Les Génois et les Français le regrettèrent également. La république, pour lui témoigner sa reconnaissance, inscrivit son nom et celui de sa famille parmi les nobles de l'état, et lui fit ériger un mausolée de marbre dans l'église où il a été inhumé.

* **BOUFLERS** (Stanislas, marquis de), membre de l'académie française, né en 1737 à Lunéville, où la marquise de ce nom, sa mère, embellit long-temps la cour du vertueux Stanislas, roi de Lorraine, est plus généralement connu sous le titre de *Chevalier de Boufiers*. On lui donna pour instituteur l'abbé Porquet. Sa famille qui comptait parmi ses membres le célèbre maréchal de Bouflers devait le porter aux places les plus distinguées. Le jeune marquis fut d'abord chevalier de Malte, et ce titre lui valut un bénéfice, quoiqu'il n'eût point voulu entrer dans les ordres, à cause du peu de vocation qu'il se sentait pour cet état auquel il avait été d'abord destiné. Il devint ensuite grand-bailly de Nanci et membre de l'académie française, et se fit connaître dans le monde littéraire par quelques poésies légères, où l'on remarquait de la grâce et de la facilité. Quelques amis complaisans le comparèrent même à Anacréon, dont il a imité le ton libre et souvent licencieux qui n'ajoute rien au mérite de ses vers. Bouflers, ayant choisi la carrière des armes, fit, à la tête d'une compagnie de hussards la campagne de Hanovre, dans la guerre de sept ans et dut au maréchal de Castries d'être nommé, peu de temps après, gouverneur du Sénégal et de Gorée. Son administration qui fut signalée par des institutions utiles lui mérita des éloges. De retour en France, il se livra de nouveau à son goût pour la poésie, et publia plusieurs pièces lyriques, Paris, 1782, in-8°, et Londres, 1782, in-18. Il entretenait une correspondance avec Voltaire; cette liaison n'est guère propre à le justifier aux yeux de ceux qui le regardent comme ayant adopté les principes philosophiques du dix-huitième siècle, ce que cette correspondance elle-même datée de Genève et de Ferney, semble prouver, et encore plus ses mœurs, Bouflers passant sa jeunesse au milieu des femmes et des plaisirs. Député aux états généraux en 1789, s'il ne se fit point remarquer par ses talens oratoires, du moins se montra-t-il constamment modéré Dès le commencement de la révolution, il sauva la vie à deux hussards poursuivis par le peuple, parce qu'ils étaient royalistes. Il parla, en 1790, sur le traitement des évêques, et fonda conjointement avec Malouet, de Virieu et Larochefoucault, le club dit des *Impartiaux*. En 1791, il fit décréter la propriété des découvertes et inventions en faveur de leurs auteurs et proposa d'encourager les sciences et les arts. Il sortit de France après la journée du 10 août 1792, et se rendit à Berlin auprès du prince Henri de Prusse qui l'avait déjà fait entrer dans l'académie de cette ville. Ce prince lui ayant témoigné ensuite de la froideur, Bouflers quitta la Prusse, et trouva un nouveau protecteur dans le roi Frédéric-Guillaume, qui lui fit des concessions importantes en Pologne, pour y établir une colonie en faveur des émigrés. Mais les événemens, qui se succédaient à cette époque avec tant de rapidité, empêchèrent de donner suite à ce projet. Bouflers revint dans sa patrie en 1800, après avoir épousé madame de Sabran, femme distinguée par son esprit. Il ne tarda pas à faire paraître son ouvrage sur le *Libre arbitre*, où sont exprimées des doctrines conformes à l'esprit de l'école philosophique du siècle qui finissait, et où l'on trouve toutefois quelques bonnes réflexions et quelques pages éloquentes. Mais un pareil sujet ne pouvait convenir à l'imagination légère et sans profondeur de l'auteur. En 1804, l'Institut de France l'admit dans son sein, comme faisant partie de l'ancienne académie, et Bouflers y prononça, en 1805, l'*Eloge* du maréchal de Beauveau qui fut bien accueilli. Celui qu'il prononça pour l'abbé Barthélemi en 1806, n'eut pas le même succès. Ces deux Eloges furent imprimés à Paris, in-8°. Il vivait en courtisan auprès de la famille de Bonaparte, et s'occupait paisiblement à grossir son recueil poétique, lorsque son beau-fils, M. le comte de Sabran, fut enfermé à Vincennes par ordre de l'empereur. Ce coup inattendu le frappa tellement qu'il dépérit depuis de jour en jour. Il mourut au mois de janvier 1815, à l'âge de 78 ans. Le marquis de Bouflers avait un caractère aimable et insouciant, et s'était fait de nombreux amis. Son corps fut inhumé à côté des restes de Delille. On a dit de Bouflers qu'il avait été abbé libertin, militaire philosophe, diplomate chansonnier, émigré patriote, républicain courtisan.

* **BOUG** (de), était premier président

du conseil souverain d'Alsace, et mourut à Colmar en 1775. On a de lui un Recueil des édits, déclarations, lettres-patentes, etc., du conseil d'état et du conseil souverain de l'Alsace, ainsi que des ordonnances et règlemens concernant cette province, en 2 vol. in-folio, 1777.

BOUGAINVILLE (Jean-Pierre de), né à Paris, en 1722, était fils d'un notaire, et fut élevé avec beaucoup de soin. Ses talens perfectionnés par l'éducation, lui firent de bonne heure un nom célèbre, et lui procurèrent les places qui flattent le plus les gens de lettres de Paris. Il devint pensionnaire et secrétaire de l'académie royale des inscriptions, membre de l'académie française, et de quelques autres compagnies étrangères, censeur royal, garde de la salle des antiques du Louvre, et l'un des secrétaires ordinaires du duc d'Orléans. Le travail altéra sa santé, et il fut vieux avant le temps. Il mourut au château de Loches en 1763, dans la 41e année de son âge. Les qualités de son âme lui avaient fait des protecteurs ardens et des amis tendres. Dans ses écrits, comme dans ses mœurs, tout fut louable, et rien n'annonçait le vain désir d'être loué. Avec les talens qui rendent célèbre, il n'aspira qu'à l'honneur d'être utile. L'art détestable de la satire, de l'intrigue, de la tracasserie (aujourd'hui si commun parmi les gens de lettres) lui était inconnu. On a de lui | une traduction de l'*Anti-Lucrèce* du cardinal de Polignac, en 2 vol. in-8°, et en un vol. in-12, précédé d'un discours préliminaire, plein d'esprit et de raison. Sa version respire partout l'élégance et la force, quoiqu'elle paraisse manquer quelquefois de ce ton poétique qui doit caractériser les traductions de poëmes ; | *Parallèle de l'expédition de Thamas-Koulikan dans les Indes, avec celle d'Alexandre*, 1752, in-8°, rempli de savoir, d'idées, d'imagination et d'éloquence, mais quelquefois boursoufflé, | *Droit des Métropoles grecques sur les Colonies, et les devoirs des colonies envers leurs métropoles*, Paris, 1745, in-16. Bougainville a publié les Mémoires de l'académie des inscriptions, depuis le tome 17e jusqu'au tome 24e. Ils contiennent un grand nombre de dissertations savantes dont il est auteur.

* **BOUGAINVILLE** (Louis-Antoine de), frère du précédent, sénateur et comte de l'empire, naquit à Paris, le 11 novembre 1729. Il fit ses études avec succès, et en sortant du collége à l'âge de 22 ans, il se faisait également remarquer par ses connaissances dans les langues anciennes, et par ses progrès dans les sciences exactes. Sa famille l'ayant destiné au barreau, il entreprit l'étude des lois et fut reçu avocat au parlement de Paris. Tout en se livrant à ce genre d'étude, et sans interrompre ses travaux sur les mathématiques, pour lesquelles il avoit marqué des dispositions peu communes, il voulut entrer dans la carrière militaire et se fit inscrire aux mousquetaires noirs. Quinze jours après sa réception dans ce corps, il publia la première partie de son *Traité du calcul intégral pour servir de suite à l'Analyse des infiniment petits*, du marquis de l'Hôpital. En 1753, il entra comme aide-major, dans le bataillon provincial de Picardie. L'année suivante, il devint aide-de-camp de Chevert, qui commandait, en 1754, le camp de Sarrelouis. Il se rendit à Londres dans l'hiver de la même année, avec le titre de secrétaire d'ambassade, et fut reçu membre de la *Société royale* de cette ville. En septembre 1755, Bougainville rejoignit Chevert au camp de Richemont. Nommé en 1756, aide-de-camp du marquis de Montcalm, chargé de la défense du Canada, il partit de Brest le 27 mars de la même année, avec le brevet de capitaine de dragons, et reçut bientôt le commandement d'un détachement d'élite. Pendant la saison la plus rigoureuse, et par une marche forcée de près de soixante lieues, tantôt à travers des bois impénétrables et sur un terrain couvert de neige, tantôt sur les glaces de la rivière de Richelieu, il s'avança jusqu'au fond du lac du Saint-Sacrement, où il brûla une flotille anglaise sous le fort qui la protégeait. La charge de maréchal-des-logis du plus grand corps d'armée fut la récompense de ce service important. Le 6 juin 1756, un corps de cinq mille Français se trouvant harcelé par une armée anglaise de vingt-quatre mille hommes, Bougainville ouvrit l'avis courageux de les attendre de pied ferme. On n'eut que vingt-quatre heures pour fortifier un camp retranché. La troupe française s'y arrêta, et repoussa l'ennemi qui, au bout de six heures, se retira avec une perte de six mille hommes. Bougainville y fut blessé à la tête. En novembre suivant, le gouverneur du Canada, qui ne se croyait pas en état de défendre la colonie, l'envoya demander des renforts à la cour de France. Il revint au Canada, en janvier 1759, après avoir reçu du roi

le grade de colonel à la suite du régiment de Rouergue, et le titre de chevalier de Saint-Louis. Le marquis de Montcalm le nomma commandant des grenadiers et des volontaires, et lui ordonna de couvrir, avec ces deux corps, la retraite de l'armée française lorsqu'elle se replia sur Québec. La bataille du 10 septembre 1759, où Montcalm fut tué, ayant fait tomber la colonie au pouvoir des Anglais, Bougainville revint en France, et fut employé, en 1761, à l'armée d'Allemagne, comme aide-de-camp de M. de Choiseul-Stainville. Il s'y distingua tellement que le roi voulut le récompenser d'une manière particulière et lui fit don de deux canons de quatre livres de balle qu'il plaça dans sa terre de Normandie. La paix sur terre et sur mer qui survint en 1762, décida Bougainville à changer de carrière; nous allons le voir s'illustrer comme navigateur. On sait que les commerçans de Saint-Malo ont eu de tout temps des bâtimens armés en course pour protéger leurs spéculations. Bougainville, qui avait eu des relations avec eux dans ses voyages au Canada, n'eut pas de peine, après la perte de cette colonie, à les convaincre des avantages qu'ils pourraient retirer d'un établissement aux îles Malouines, situées à l'autre extrémité du continent de l'Amérique. Ils consentirent à équiper des navires, et le roi lui accorda le rang de capitaine de vaisseau, avec la permission de fonder à ses dépens un établissement dans ces îles. Il partit de Saint-Malo, en 1763, avec sa petite flotte. Mais les Espagnols, jaloux de cette colonie naissante qui se formait près de leurs grands établissemens, firent valoir, auprès du gouvernement français leurs droits sur les îles Malouines, et en réclamèrent la possession. Bougainville fut chargé de les leur remettre, à condition que la cour d'Espagne l'indemniserait de ses frais. Louis XV lui donna, pour remplir cette nouvelle mission, le commandement de la frégate la *Boudeuse*, et il partit de Saint-Malo, le 15 novembre 1766, accompagné de la flûte l'*Etoile*, chargée de vivres. Dès qu'il eut rendu les îles Malouines aux Espagnols, il entreprit un voyage autour du monde dont le récit publié par lui-même est devenu son plus beau titre de gloire. Il alla relâcher à Montevideo, dans la rivière de la Plata, et s'y trouvait à l'époque où l'on expulsa les jésuites des missions du Paraguay. On trouve dans sa relation des détails sur cet événement, qui n'en sont pas la partie la moins intéressante. Il fit ensuite route au sud, et pénétra dans le grand Océan ou mer du sud, par le détroit de Magellan. Ce ne fut qu'à force d'intrépidité et d'habileté qu'il parvint à surmonter les dangers de toute espèce qui le menacèrent dans ce passage périlleux. Il rencontra sur sa route, à près de mille lieues des côtes occidentales d'Amérique, un groupe d'îles, qu'il nomma *Archipel dangereux*, situé entre le 17e degré et le 19e et demi de latitude sud, et dont l'étendue en longitude est d'environ sept degrés. Il reconnut ensuite les îles de la Société, et relâcha à O-Taïti, la plus importante de ces îles, et que les Espagnols avoient nommée *Sagittaria*. Delà il fit route à l'ouest, découvrit l'archipel des Navigateurs, puis traversa la partie septentrionale d'un autre archipel, qu'il appela les *Grandes-Cyclades*, dans la persuasion où il était qu'il l'avait découvert le premier. Mais dès 1606, Quiros avait navigué dans ces parages, et donné aux îles qui s'y trouvent le nom de *Terres du Saint-Esprit*. Ce sont les mêmes îles que Cook visita en entier en 1774, et qu'il nomma *Nouvelles-Hébrides*. La Nouvelle-Hollande n'était pas encore bien connue, et Bougainville se flattoit de pouvoir sortir du grand Océan, en suivant le parallèle de 15 ou 16 degrés de latitude sud. Il rencontra sur cette route un écueil à fleur d'eau à environ cent vingt lieues de la côte orientale de cette grande île; parvint à l'éviter, continua sa route à l'ouest et eut connaissance, à quarante-cinq lieues plus loin, d'un autre récif très étendu. Le manque de vivres l'empêcha heureusement de s'engager dans un parage qui pouvait être funeste; il se dirigea vers le nord, contourna la partie septentrionale de la nouvelle Guinée, et fut arrêté dans cette nouvelle route par une terre inconnue qu'il nomma la *Louisiade*. Il évita néanmoins de faire route à l'ouest, où il aurait trouvé la chaîne continue de récifs qui barrent le détroit situé entre la Nouvelle-Guinée et la Nouvelle-Hollande, et qui cernent cette dernière île presque en entier. Plusieurs frégates anglaises s'y sont perdues depuis, et Cook s'y est vu en danger de périr. Bougainville fut obligé de lutter contre les vents de sud-est, qui sont constans dans cette partie du globe, et de louvoyer pour passer à l'est des terres de la Louisiade. Enfin il arriva, après une navigation de quinze jours, au cap le plus

oriental, qu'il appela le *Cap de la Délivrance*. Il passa ensuite le détroit de Bougainville, qui sépare les îles Salomon de la grande île qui porte aussi son nom, vint relâcher au port Pralin, près de l'extrémité de la Nouvelle-Irlande, découvrit un grand nombre d'îles en poursuivant sa route, relâcha encore au port de Cajeli dans l'île Bourou, près d'Amboine, et de là se rendit à Batavia, d'où il fit voile pour la France. Il arriva à Saint-Malo le 16 mars 1769. Bougainville avoit déjà donné, | un *Traité du calcul intégral*, Paris, 1754—1756, 2 vol. in-4°. | La relation de son *Voyage autour du monde par la frégate du roi la Boudeuse*, etc., fut publiée à Paris, en 1771, in-4°; 1772, 2 vol. in-8°, avec figures; elle obtint un succès prodigieux et fut traduite en anglais par J. R. Forster, Londres 1772, in-4°. L'abrégé en a été traduit en allemand, Leipsick, 1772, petit in-8°. Cette relation ne fait pas moins d'honneur à l'humanité qu'à l'habileté de Bougainville, qui se plaça par cette campagne au rang des plus illustres navigateurs. Il est le premier français qui ait fait le tour du monde. Les soins qu'il prit de ses équipages prévinrent les maladies contagieuses, et à son retour en France, il n'avait perdu que sept hommes sur les deux bâtimens qui étaient sous ses ordres. Il sut aussi par sa douceur se concilier l'amitié des sauvages. Trente ans après son départ de l'île Bourou, les Français de l'expédition du contre-amiral d'Entrecasteaux y virent deux vieillards qui l'avaient connu, et qui versèrent des larmes d'attendrissement, en entendant prononcer son nom. Bougainville commanda avec la plus grande distinction des vaisseaux de ligne, pendant la guerre d'Amérique. Il fut promu, en 1779, au grade de chef d'escadre, et, l'année suivante, à celui de maréchal-de-camp dans les armées de terre. Il avait projeté un voyage au pôle, que l'arrivée du comte de Brienne au ministère l'empêcha d'exécuter. En 1790, il fut envoyé pour calmer les troubles qui s'étaient manifestés dans l'armée navale de Brest, commandée par M. d'Albert de Rions, qu'il remplaça dans son grade. Mais dans ces temps de délire, tout effort pour rétablir l'ordre était inutile, et Bougainville se retira, après plus de quarante ans d'éclatans services. Il fut élu à l'institut dans la section de géographie, en 1796, puis nommé membre du bureau des longitudes, et accepta le titre de sénateur, lors de la création du sénat. Il est mort le 31 août 1811, dans sa 82e année, laissant trois enfans. Commerson, qui l'avait accompagné, comme botaniste, dans son voyage autour du monde, lui a dédié un des nombreux genres qu'il eut occasion de créer; il appartient à la famille des nyctagynées ou *belles-de-nuit*, et a reçu de ce botaniste le nom de *Buginvillæa*. On a faussement attribué à Bougainville un *Essai sur l'île d'O-Taïti*, 1779, in-8° Cet ouvrage est de Taitbout.

BOUGEANT (Guillaume-Hyacinthe), né à Quimper en 1690, jésuite en 1706, mourut à Paris en 1743. Après avoir professé les humanités à Caen et à Nevers, il vint au collége de Louis le Grand à Paris, et n'en sortit que dans son court exil à la Flèche, occasioné par son *Amusement philosophique sur le langage des bêtes*. Ce livre adressé à une dame, est plein de grâces et de saillies. Ce que le jésuite n'a présenté que comme un badinage (que les démons animent les brutes), a été adopté comme un système vrai par Ramsay dans ses *Phylosophical principes*, imprimés à Glascow en 1749; un savant professeur allemand lui donne la préférence sur celui de Descartes (*Philos. eccl. a rel. monast. divi Ettonis, procurante P. Gallo Cartier, Aug. Vindel.* 1756). Le Père Bougeant connaissait aussi le langage du pays de *Romancie*, dont il publia le voyage sous le nom de *Fanférédin*. Il connaissait mieux encore celui de la société et de l'amitié, et il fut autant recherché pour l'enjouement de son caractère que pour ses lumières. Les travaux et les chagrins qu'il essuya hâtèrent sa mort. On a de lui plusieurs ouvrages qui ont rendu sa mémoire illustre: | *Histoire des guerres et des négociations qui précédèrent le traité de Westphalie, sous les ministères de Richelieu et de Mazarin*, 2 vol. in-12. Cet ouvrage rempli de faits curieux, est écrit avec élégance et avec noblesse. Il paraît que l'auteur était né avec des talens pour la politique, du discernement, de la pénétration et du goût; | *Histoire du traité de Westphalie*, 2 vol. in-4°, ou 4 vol. in-12, 1744: la sagesse des réflexions, les recherches curieuses et intéressantes, le développement des caractères et des ruses des négociateurs, l'élégante précision du style, pur sans affectation et agréable sans antithèses, lui ont fait donner un rang distingué parmi les meilleures histoires. Le prince Eugène ne pouvait comprendre qu'un religieux, qui n'avait jamais été

employé dans aucune affaire publique, et qui devait ignorer ce que c'était que la guerre, eût pu parler si bien de cet art et de la politique. Cet ouvrage et le précédent ont été réunis et réimprimés en 6 vol. in-12, 1751. | *Exposition de la doctrine chrétienne par demandes et par réponses, divisée en 3 catéchismes, l'historique, le dogmatique et le pratique*, in-4°, et en 4 vol. in-12 : un des meilleurs catéchismes raisonnés que nous ayons en français, et peut-être le meilleur en ce genre, si on excepte celui de Bourges et celui de Montpellier. Il y a cependant des endroits négligés, l'auteur n'ayant pu y mettre la dernière main. Les Allemands en ont donné une bonne traduction en 1780. | *Amusement philosophique sur le langage des bêtes*, 1 vol. in-12, dont nous avons parlé ci-dessus. C'est une débauche d'imagination, qui lui causa bien des chagrins. L'auteur se rétracta dans une *lettre* à l'abbé Savalette, conseiller au grand conseil; elle se trouve dans l'édition de Paris, 1783, avec une critique des Amusemens, où il y a de bonnes réflexions et un peu trop de satire personnelle. | *Recueil d'observations physiques, tirées des meilleurs écrivains*, 5 vol. in-12; le 2e et le 3e sont du Père Grozellier prêtre de l'Oratoire; le 4e, d'une autre main, n'a paru qu'en 1771. | Trois comédies en prose : *la Femme docteur, ou la Théologie en quenouille; le Saint déniché; les Quakers français, ou les nouveaux Trembleurs* : il y a du sel dans plusieurs scènes, mais on éprouve quelque ennui dans d'autres. | *Traité sur la forme de l'Eucharistie*, 2 vol. in-12. | *Anacréon et Sapho*, dialogue en vers grecs, Caen, 1712, in-8°, etc.

BOUGEREL (JOSEPH), prêtre de l'Oratoire d'Aix, mort à Paris en 1753, s'est fait connaître par | sa *Vie de Gassendi*, Paris, 1737, in-12; curieuse, mais trop prolixe. On a encore de lui | des *Mémoires pour servir à l'histoire des Hommes illustres de Provence*, où l'on trouve une érudition recherchée, et un style plat et lourd. Il n'a publié qu'un vol. in-12 (Paris 1752) de cet ouvrage, qui devait former 4 vol. in-4°. | *Idée géographique de la France* 1747, 2 vol. in-12; ouvrage peu recherché.

* BOUGES (le père THOMAS), religieux augustin de la province de Toulouse, né en 1667, enseigna long-temps la théologie, s'adonna ensuite à l'histoire, et mourut à Paris le 17 décembre 1741. On a de lui : | *Dissertation sur les soixante-dix semaines de Daniel*, Toulouse, 1702, in-12; | *Histoire du saint suaire de N. S. Jésus-Christ, gardé dans l'église des augustins de Carcassonne*, 1732, in-12, où l'on trouve quelques faits curieux; | une édition du *Journal de Henri IV* par l'Estoile, 1741, 4 vol. in-8°, qu'il a enrichie de notes curieuses et de plusieurs pièces historiques du temps, faussement attribuée à Lenglet-Dufresnoy; | *Histoire ecclésiastique et civile de la ville et diocèse de Carcassonne*, Paris, 1741, in-4°, estimée pour son exactitude.

* BOUGIS (don SIMON), savant et pieux bénédictin, né à Séez en 1630, d'une famille distinguée, entra dans l'abbaye de Vendôme en 1651, devint sous-prieur de Marmoûtier en 1660, secrétaire du général de l'ordre don Vincent Marsolle, en 1662, puis prieur de Saint-Denis. En 1669, voyant qu'on voulait le nommer général, il s'enfuit; mais il ne fit que retarder de quelques années l'époque de son élection, qui eut lieu l'an 1675. Il gouverna la congrégation avec sagesse, jusqu'à l'âge de 82 ans et se fit alors décharger de ses fonctions; il mourut deux ans après, le 1er juillet 1714, et fut inhumé auprès du Père Mabillon. On lui doit | *Méditations pour les novices*, 1714, in-4°; | *Méditations pour tous les jours de l'année* 2 vol. in-4°; | *Méditations sur les principaux devoirs de la vie religieuse*. 2 vol. in-4°.

BOUGON (N.), remplissait en 1793 les fonctions de procureur-général du département du Calvados; ayant embrassé le parti des Girondins, il travailla à l'insurrection de ce département. Mais l'armée qui s'avançait sur Paris, ayant été mise en déroute, et la Convention l'ayant mis hors la loi, Bougon rejoignit Puisaye dans la Bretagne, et le suivit derrière la Loire. Fait prisonnier avec le prince de Talmont à la bataille du Mans, il fut conduit à Laval, et fusillé par ordre du représentant du peuple Esnu-Lavallée.

BOUGOUINC (SIMON), poète français, valet-de-chambre de Louis XII, est auteur de la moralité de *l'Homme juste* et de *l'Homme mondain*, avec le *Jugement de l'âme dévote* (rare), Paris, 1508, in-4°, et de *l'Epinette du jeune prince*, Paris, 1508 et 1514, in-fol. Il traduisit aussi les *Vies de Caton d'Utique, de Scipion, d'Annibal, de Romulus* et de *Pompée*. Ces traductions qu'il fit sur des versions latines sont restées manuscrites.

BOUGUER (PIERRE), naquit au Croisic en 1698, d'un professeur royal d'hydrographie, qui perfectionna ses dispositions naissantes pour les hautes sciences. L'académie des sciences de Paris couronna en 1727 son *Mémoire sur la mâture des vaisseaux*, et se l'associa en 1731. Il eut part aux observations faites par ordre de l'académie, conjointement avec Pingré, Camus et Cassini, pour la mesure d'un degré du méridien. Il fut choisi en 1736, avec MM. Godin et de la Condamine, pour aller au Pérou, mesurer à l'équateur un degré de latitude, opération qui servit à déterminer la figure de la terre; ce voyage ne répondit point aux espérances que l'on en avait conçues. Il travailla pendant trois ans au *Journal des Savans*. On a de lui un grand nombre d'ouvrages recherchés par les géomètres. La *Relation de son voyage au Pérou* se trouve dans les *Mémoires de l'académie des Sciences*, de l'année 1744. Elle est écrite avec moins d'élégance que celle de M. de la Condamine, mais elle peut paraître à quelques égards plus exacte. Bouguer travaillait beaucoup et avec peine: aussi ses ouvrages lui étaient si chers, que leur réputation formait presque son existence. Cette sensibilité extrême de son amour-propre lui causa une foule de maux, auxquels il succomba, à l'âge de 63 ans, en 1758. Cet académicien ayant passé une partie de sa vie en province, avait contracté dans la solitude une inflexibilité, une rudesse de caractère que la société ne put adoucir. Le peu de connaissance qu'il avait des hommes, le rendait inquiet et défiant. Il était porté à regarder ceux qui s'occupaient des mêmes objets que lui, comme des ennemis qui voulaient lui enlever une partie de sa gloire. Il eut avec M. de la Condamine des disputes qui répandirent de l'amertume sur sa vie; parce que cet académicien, plus insinuant que lui, sut mettre un certain public de son côté. Bouguer est l'inventeur de l'héliomètre ou lunette à deux objectifs, pour mesurer les diamètres apparens du soleil, et des planètes : il a fait un grand nombre d'expériences sur la longueur du pendule simple à différentes latitudes; elles sont rapportées dans son livre de la *Figure de la terre*. Il a fait des recherches sur la dilatation des métaux, les densités de l'air, les réfractions atmosphériques; enfin sur une infinité d'objets de physique, de géométrie et d'astronomie. Egaré dans les sentiers d'une fausse philosophie, Bouguer eut le bonheur d'en être ramené par un savant et zélé religieux, et d'avoir une fin très chrétienne. (*Voyez* la Relation de la conversion et de la mort de M. Bouguer, par le Père Laberthonie, dominicain, Paris, 1784, in-12.) Nous avons de Bouguer plusieurs ouvrages; les principaux sont | *La Construction du navire*, 1746, in-4°; | *la Figure de la terre*, 1749, in-4°; | *Traité d'optique*, 1760, in-4°; | *la Manœuvre des vaisseaux*, 1757, in-4°; | *Traité de la navigation*, 1753, in-4°, donné, depuis par M. de la Caille, 1761, in-8°, etc.

**BOUHÉREAU* (ELIE), ministre protestant, et savant médecin, demeurait à la Rochelle en 1679. C'est à lui que Lefèvre de Saumur a écrit tant de lettres. Il est probable qu'il sortit de France à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes. Il fut ensuite attaché, en qualité de secrétaire, à milord Galloway, auquel il dédia sa traduction française du *Traité d'Origène contre Celse*, Amsterdam, 1700, in-4°. Cette traduction avait été revue et corrigée par Conrard, de l'académie française, ami de Bouhéreau, qui lui envoyait successivement les cahiers. Elle est suivie de notes et de corrections faites sur le texte grec d'Origène de l'édition de Cambridge, 1677, in-4°, et de remarques grammaticales et critiques sur cette même traduction.

BOUHIER (JEAN), président à mortier au parlement de Dijon, naquit dans cette ville le 17 mars 1673. Ses talens pour les lettres, les langues et la jurisprudence se développèrent de bonne heure. L'académie française lui ouvrit ses portes en 1727. Il mourut à Dijon en 1746, entre les bras du Père Oudin, jésuite, son ami, dans les sentimens de religion qu'il avait eus toute sa vie. Le président Bouhier s'adonna à la poésie dès sa jeunesse. Ce fut d'abord pour égayer les occupations de son état, ensuite pour avoir un soulagement contre les douleurs de la goutte. On a de lui | La *traduction en vers du poème de Pétrone sur la guerre civile*, *et de quelques morceaux d'Ovide* et de *Virgile* Ses vers ne manquent pas d'une certaine élégance, mais ils sont quelquefois négligés. Les remarques dont il a accompagné ses versions, sont du savant le plus profond. | La traduction des *Tusculanes de Cicéron*, avec l'abbé d'Olivet. Les morceaux du président Bouhier sont fidèles; mais on y désirerait quelquefois

plus de précision. | Des *Lettres* sur les Thérapeutes, 1712, in-12. | Des *Dissertations* sur Hérodote, avec des mémoires sur la vie de l'auteur, et un catalogue de ses ouvrages imprimés par le Père Oudin, jésuite, Dijon, 1746, in-4°. D'habiles critiques trouvent que ces recherches, fruit des premières études de l'auteur, ne sont qu'un recueil des remarques que l'on avait faites avant lui. | *Dissertation sur le grand Pontificat des empereurs romains*, Paris, 1742, in-12; | *Explications de quelques marbres antiques*, Paris, 1733, in-4°; | Des ouvrages de jurisprudence, etc. etc. Sa *Coutume de Bourgogne*, Dijon, 1747, 2 vol. in-fol. est le plus recherché. On fait cas aussi de sa *Dissolution du mariage, pour cause d'impuissance*, in-8°. Tous ces écrits respirent l'érudition. M. Joly de Bévy a donné une édition complète de ses *OEuvres de jurisprudence*, Paris, 1787, in-fol. Le Père Oudin a fait son *Eloge* en latin, sous le titre de *Commentarius de vitâ et scriptis Joannis Bueri*.

BOUHOURS (Dominique), né à Paris en 1628, jésuite à l'âge de 16 ans, fut chargé, après avoir professé les humanités, de veiller à l'éducation des deux jeunes princes de Longueville, et ensuite à celle du marquis de Seignelay, fils du grand Colbert. Il mourut en 1702, après avoir été toute sa vie sujet à de violens maux de tête. C'était un homme poli, dit l'abbé de Longuerue, ne condamnant personne, et cherchant à excuser tout le monde. On a de lui: | Les *Entretiens d'Ariste et d'Eugène*, in-12, 1671. Cet ouvrage eut beaucoup de cours dans sa naissance, malgré le style affecté qui s'y montre à chaque page. On y voit un bel esprit, mais qui veut trop le paraître. La nation allemande fut fort choquée de ce qu'il avait osé mettre en question dans ce livre *Si un allemand peut être un bel esprit?* Il est sûr que cette question dut paraître au premier coup-d'œil une injure. Mais si l'on fait attention que les Allemands ne s'occupaient guère alors que d'ouvrages laborieux et pénibles, qui ne permettaient pas qu'on y semât les fleurs du bel esprit, on ne doit pas trouver mauvais que l'écrivain jésuite ait fait entendre, d'après le cardinal du Perron, que les Allemands ne prétendaient pas à l'esprit. Barbier d'Aucour en publia dans le temps une critique, dans laquelle il répandit également les plaisanteries et les réflexions. | *La vérité de la religion chrétienne*, trad. de l'italien du marquis de Pianèse, in-12. | *Remarques et doutes sur la langue française*, 3 vol. in-12. Il y en a quelques-unes de justes, et d'autres puériles. On a placé l'auteur, dans le *Temple du goût*, derrière les grands hommes, marquant sur des tablettes toutes les négligences qui échappent au génie. | *La manière de bien penser dans les ouvrages d'esprit*, in-12. On publia contre ce livre, *les Sentimens de Cléarque*, fort inférieurs à ceux *de Cléanthe*, par Barbier d'Aucour. Cette critique n'empêcha point que l'ouvrage ne fût estimé, comme un des meilleurs guides pour conduire les jeunes gens dans la littérature. Il pèse ordinairement avec équité les écrivains anciens et modernes. Les *Concetti* du Tasse, et quelques auteurs italiens, sont jugés sévèrement à ce tribunal. Le style en est aussi élégant que celui des *Entretiens d'Ariste*, mais moins recherché et plus pur. | *Pensées ingénieuses des anciens et des modernes*, in-12. Ce sont les débris des matériaux qu'il avait amassés pour l'ouvrage précédent. | *Pensées ingénieuses des Pères de l'Eglise*, in-12. L'auteur l'entreprit pour faire tomber ce que disaient ses adversaires. Ils l'accusaient de ne lire que Voiture, Sarasin, Molière, etc. et de rechercher les dames, pour recueillir les pointes qui leur échappaient, et en orner ses livres. Le peu de succès qu'eurent les *Pensées des Pères de l'Eglise*, contribua à confirmer ces idées, au lieu de les détruire. On pensa que l'auteur ne devait pas les avoir beaucoup lus, puisqu'il avait trouvé chez eux si peu de pensées ingénieuses. | *L'Histoire du grand-maître d'Aubusson*, in-4°, 1776, écrite purement; | Les *Vies de saint Ignace*, in-12, et de *saint François-Xavier*, in-4°, et 2 vol. in-12, écrites d'une manière intéressante, propre à nourrir les sentimens de piété et le zèle pour la religion. | *Relation de la mort de Henri II, duc de Longueville*, Paris, 1663, in-4°; ce fut son premier ouvrage. | Une traduction française du *Nouveau Testament*, qui a le mérite de la fidélité et d'un langage pur, 2 vol. in-12, 1697-1703. Le Père Lallemant a adopté cette version dans ses *Réflexions sur le Nouveau Testament*.

BOUILLART (don Jacques), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né en 1669 à Meulan au diocèse de Chartres, mort à Saint-Germain-des-Prés en 1726, était aussi connu par la solidité de

son esprit, que par la pureté de ses mœurs. On a de cet auteur une savante édition du *Martyrologe d'Usuard*, copiée sur l'original même de l'auteur, Paris, 1718, in-4°. On a encore de lui l'*Histoire de l'abbaye de St.-Germain-des-Prés*, Paris, 1724, in-fol., ouvrage plein de recherches. Bouillart s'occupait d'une *histoire de la congrégation de Saint-Maur*, lorsque la mort l'interrompit dans son travail.

BOUILLAUD ou **BOULLIAU** (Ismael), naquit à Loudun en 1605, de parens protestans. Il quitta cette religion à l'âge de 25 ans, et entra aussitôt dans l'état ecclésiastique. Les belles-lettres, l'histoire, les mathématiques, le droit et la théologie l'occupèrent tour à tour. Il se retira dans ses derniers jours à l'abbaye de St.-Victor à Paris, et y mourut en 1694, à l'âge de 89 ans, emportant les regrets de tous les savans. Il était en commerce de lettres avec ceux d'Italie, d'Allemagne, de Pologne et du Levant, qu'il avait connus dans les voyages qu'il avait faits en ces différens pays. On a de lui : | *Opus novum ad arithmeticam infinitorum*, en 6 livres, 1682, un vol. in-fol.; | *Astronomia philolaica*, où le mouvement des planètes est bien expliqué; | *Discours sur la réformation des quatre ordres religieux mendians, et la réduction de leurs couvens à un nombre déterminé*, ouvrage composé par ordre de M. de Lionne; | une édition de l'*Histoire de Ducas*, en grec, avec une version latine et des notes, etc.

BOUILLE (Pierre), jésuite, professeur de grec et d'humanités, recteur des colléges de Liége et de Dinant, né à Dinant-sur-Meuse, vers 1572, mourut à Valenciennes en 1641. On a de lui : | une *Ode* en vers grecs, insérée dans le traité de Lessius. | *De justitiâ et jure*, Louvain, 1605, in-fol.; | *Histoire de l'origine de la dévotion de N.-D. de Foy*, Douai, 1620, in-12; | *Histoire de N.-D. de Bonne-Espérance*, près de Valenciennes, 1630, in-12; | *Histoire de N.-D. de Miséricorde*, honorée chez les carmélites de Marchiennes-au-Pont, 1641, in-12.

BOUILLÉ (Théodose), carme-chaussé, bachelier de la faculté de Sorbonne, mort à Liége en 1743, est connu par une *Histoire de la ville et pays de Liége*, 3 vol. in-fol., Liége, 1725-1732. Cette Histoire, écrite d'un style fort négligé, manque de critique; il y a de grandes lacunes, et les faits sont peu développés. Ce sont plutôt des *Mémoires pour servir à l'Histoire de Liége*. On les lit cependant avec plaisir, à raison de la candeur et de la bonhomie qui y règnent, et qui concilient tout autrement l'attention et la confiance, que les pantalonades, le style amphigourique et les petits artifices des historiens modernes.

* **BOUILLÉ** (François-Claude-Amour, marquis de), lieutenant-général, né le 19 novembre 1739, d'une des plus nobles et des plus anciennes familles d'Auvergne, entra de fort bonne heure dans la carrière des armes et servit d'abord dans un régiment de dragons. Il devint ensuite colonel du régiment du Vexin, et fut nommé, dans la guerre d'Amérique, gouverneur général des îles du Vent. Bouillé se signala dans ce poste important par de brillantes conquêtes. Après avoir enlevé aux Anglais, par un coup de main des plus audacieux, l'île de la Dominique, il leur prit successivement St-Eustache, Tabago, St-Christophe réputé imprenable, Nièves et Montserrat. La France lui dut encore la conservation de ses possessions dans les Antilles, toujours menacées par les Anglais, et qu'il défendit contre des forces bien supérieures avec un succès éclatant. La paix de 1783 l'ayant rappelé dans sa patrie, il fut récompensé de ses glorieux travaux par le grade de lieutenant-général et reçut le collier des ordres du roi. Aussi désintéressé que vaillant, il refusa l'offre que lui fit le monarque d'acquitter les dettes qu'il avoit contractées pendant la guerre. En 1787 et 1788, il fut membre des assemblées des notables du royaume, et y soutint avec force les intérêts et les lois fondamentales de la monarchie. Au commencement de la révolution, il avait le commandement des Trois-Evêchés, auquel on joignait celui des provinces d'Alsace, de Lorraine et de Franche-Comté, il y maintint l'ordre et la discipline, autant que les circonstances le permettaient. La garnison de Metz entra en insurrection, il la calma par sa fermeté, et sauva la vie à l'intendant de la province. Il marcha sur celle de Nancy qui s'était soulevée contre ses chefs, et la fit rentrer dans le devoir, préservant ainsi l'armée d'une désorganisation complète. Le roi lui offrit le bâton de maréchal de France, qu'il refusa, ne voulant point être récompensé pour un avantage remporté sur les Français. Louis XVI le choisit en 1791 pour protéger son évasion de Paris: mais un

funeste malentendu l'empêcha d'arriver à temps à Varennes pour dégager le roi, et il se vit forcé de s'enfuir lui-même à l'étranger. Il écrivit de Luxembourg à l'assemblée une lettre énergique et menaçante qui produisit un effet tout contraire à celui qu'il en attendait. Il se rendit alors à Coblentz, auprès des princes, auxquels il remit une somme que le roi lui avait fait passer pour son voyage de Montmédi. Ils l'admirent dans leur conseil et le chargèrent de plusieurs missions importantes. Bouillé sollicita plusieurs fois les puissances étrangères de marcher au secours de Louis XVI. Le roi de Suède et l'impératrice de Russie entrèrent dans ses vues; mais la mort tragique du premier fit évanouir ses espérances. Il se rendit alors auprès de M. de Condé qui l'honorait d'une estime particulière; et après la campagne de 1792, il se retira en Angleterre, où il est mort le 14 novembre 1800, âgé de 61 ans. On a de lui des *mémoires* curieux sur la révolution française, imprimés en anglais, Londres 1797, in-8°, traduits en allemand, Luxembourg 1798, et enfin publiés en français sous ce titre : *Mémoires sur la révolution française, depuis son origine jusqu'à la retraite du duc de Brunswick*, imprimés sur le manuscrit original, revus et corrigés peu de temps avant sa mort, et augmentés de notes et de pièces essentielles qui ne se trouvent pas dans l'édition anglaise, Paris, 1801, 2 vol. in-12.

BOUILLET (Jean), savant médecin, né à Servian en 1690, exerça sa profession à Béziers, où il mourut en 1777, après avoir publié différentes *dissertations*, qui font honneur à ses lumières et à son application, | *sur la cause de la pesanteur et de la multiplication des ferremens*, | *sur le traitement de la petite vérole*, | *sur l'huile de pétrole*; | des *Elémens de médecine pratique*, 1744 et 1746, 2 vol. in-4°; | *Observations relatives à l'anasarque*, 1765, in-8°.

BOUILLON. *Voyez* MARCK, GODEFROI, et TOUR (Frédéric-Maurice de la).

BOUILLON (Emmanuel-Théodose, de la TOUR, cardinal de), naquit en 1644, de Frédéric-Maurice de la Tour, Ier du nom, duc de Bouillon et prince de Sédan. Sa naissance et ses talens lui frayèrent la route des dignités. Le maréchal de Turenne, son oncle, demanda pour lui au roi le chapeau de cardinal, et il lui fut accordé. Il s'appelait alors l'abbé, duc d'Albret, et avait à peine 25 ans, ce qui lui fit donner le surnom d'*enfant rouge*. Il obtint ensuite les abbayes de Cheni, de St.-Ouen de Rouen, de St.-Vaast d'Arras, et la place de grand-aumônier de France. Il avait mérité ces bienfaits du roi par des services. Il était ambassadeur de France à Rome en 1698; et ce poste fut la première cause d'une longue disgrâce. Louis XIV crut qu'il n'avait pas agi avec assez de chaleur dans l'affaire de la condamnation du livre des *Maximes des Saints*, et dans la sollicitation d'un bref d'éligibilité à l'évêché de Strasbourg pour l'abbé de Soubise. A son retour en France, en 1700, il fut exilé à son abbaye de Tournus. Ayant sollicité vainement son rappel, il se retira en 1706 dans les Pays-Bas, et de là à Rome où il vécut content, quoique privé, par arrêt du parlement, de tous les revenus qu'il avait en France. Il mourut dans cette capitale du monde chrétien, le 2 mars 1715, à 72 ans.

* BOUIS (Jean-Baptiste), prêtre d'Arles au 17e siècle, composa *la Royale couronne d'Arles* ou *Histoire de l'ancien royaume d'Arles*, etc., Avignon, 1644, in-4°.

* BOUJU (Jacques), né à Châteauneuf, en Anjou, en 1515, mort à Angers en 1578. Il fut président du parlement de Bretagne. Ses connaissances dans les langues le firent estimer de François Ier, et de Marguerite de Navarre qui lui donna un emploi dans sa maison. Le plus intéressant de ses ouvrages a pour titre *Royal discours des choses mémorables faites par les rois de France jusqu'à Henri III*, dont il est fait mention dans la bibliothèque historique de France. Il fit aussi le poème latin de *Turnella (La Tournelle*, chambre du parlement qui jugeait les affaires criminelles), Angers, 1578, in 4°.

* BOUJU de BEAULIEU (Théophraste), fils du précédent, était aumônier du roi, et a laissé quelques ouvrages sur des matières ecclésiastiques.

* BOULAGE (Thomas-Pascal), avocat distingué, et professeur à l'école de droit, naquit à Orléans vers 1760. Après avoir exercé sa profession dans cette ville, il vint à Paris au moment de la révolution, pendant laquelle il se montra toujours attaché à la monarchie et à la religion. Lors de la captivité de Louis XVI, en 1792, Boulage fut un des premiers qui s'offrirent en otage pour rendre à la liberté ce roi malheureux. En 1810 on le nomma professeur à la faculté de droit

de Paris, où il mourut le 6 mai 1820, âgé de près de 62 ans. Il a laissé | *Conclusion sur les lois des XII tables*, Troyes, 1804, in-8°. Il entreprit cet ouvrage, dans lequel il combat l'opinion de Terrasson, par ordre de l'académie de Troyes, dont il était secrétaire perpétuel. | *Épîtres en vers* (dans les *OEuvres* inédites de Grosley), 1813; | *Liste complète des otages de Louis XVI et de sa famille*, 1816, in-8°; | *Principes de jurisprudence française pour servir à l'intelligence du Code civil*, 1819-1820, 2 vol. in-8°, ouvrage très estimé; | *Des Mystères d'Isis* (posthume), 1820, 1 vol. in-8°. Boulage a été, en outre, éditeur de l'ouvrage intitulé *De la Religion révélée*, par Heruson, Paris, 1815. Il a encore laissé : *La Rose de la Vallée, ou la maçonnerie rendue à son but primitif*, etc. Paris, 1808, in-18. On trouve dans la *Thémis*, ou *Bibliothèque du jurisconsulte*, et dans la *Revue encyclopédique*, une *notice* sur Boulage.

BOULAINVILLIERS (Henri de), comte de Saint-Saire, etc., naquit à Saint-Saire en 1658, d'une famille très ancienne. Après avoir fait ses études dans l'académie de Juilli, confiée aux Pères de l'Oratoire, où son goût pour l'histoire commença à se développer, il prit le parti des armes. Il le quitta ensuite pour régler les affaires de sa famille, fort dérangées. Il se livra alors entièrement à l'histoire de France; mais il n'en voyait les événemens qu'à travers le prisme de son imagination. Il ne l'étudiait, disait-il, que pour l'apprendre à ses enfans : en ce cas, il devait encore plus se défier de ses idées. Quelques-uns de ses écrits sur des matières plus délicates montrèrent qu'il poussait trop loin la liberté de penser. En même temps qu'il faisait l'esprit fort sur des matières graves, il avait le faible de l'astrologie judiciaire. Le cardinal de Fleury disait de lui, qu'*il ne connaissait ni l'avenir, ni le passé, ni le présent*. Il est sûr que ses systèmes l'égaraient quelquefois dans la connaissance du passé, et son imagination dans celle du présent. Il mourut en 1722, entre les bras du Père la Borde, de l'Oratoire, qui rendit un compte édifiant de ses dernières dispositions. On a de lui | une *Histoire de France*, jusqu'à Charles VIII, 3 vol. in-12; | *Mémoires historiques sur l'ancien Gouvernement de France*, jusqu'à Hugues Capet, 3 vol. in-12. Il y appelle le gouvernement féodal *le chef-d'œuvre de l'esprit humain* : l'expression est forte, et n'est pas juste; mais il n'en est pas moins vrai que le gouvernement féodal ne mérite pas tous les reproches qu'on lui a faits dans ce siècle acéphale et anarchique, mécontent de toute espèce de gouvernement. Il est certain que la féodalité était bien plus loyale et plus favorable au peuple que le despotisme qui en a pris la place; et dès que l'on commença à se plaindre des abus du pouvoir monarchique, on regretta les lois de la féodalité (voyez le *Journ. hist. et littéraire 15 juin 1790, p. 287*). | *Histoire de la Pairie de France*, in-12; | *Dissertations sur la Noblesse de France*, in-12; | *État de la France*, 6 vol. in-12. Il y a de bonnes choses, et quelques inexactitudes. | *Histoire des Arabes et de Mahomet*, Amsterdam, 1731, in-12 : ouvrage que la mort l'empêcha de finir. Cette histoire est écrite dans le style oriental, et avec très peu d'exactitude. L'auteur n'est qu'un copiste servile des écrivains arabes dont il n'entendait pas la langue, et dont il n'a pas aperçu les bévues. Il essaie en vain de faire passer Mahomet pour un grand homme, suscité par la Providence pour punir les chrétiens, et pour changer la face du monde. Un critique plus zélé que poli lui a donné les titres de *Mahométan français*, et de *Déserteur du christianisme*. M. Bergier s'étonne *que par zèle pour le déisme, il ne soit pas allé se faire circoncire, et prendre le turban*. | *Mémoire sur l'administration des Finances*, 2 vol. in-12 : bonnes vues, la plupart impraticables. On a attribué à cet historien systématique beaucoup d'autres ouvrages, et particulièrement des satires contre la religion, qui ne sont pas de lui. Après s'être égaré sur les principes de l'histoire, il a bien pu avoir des idées fausses sur le christianisme; mais il est avéré qu'il n'a jamais poussé le délire jusqu'au point d'enfanter des horreurs, telles que celles qu'on lit dans le *Dîner* qui porte son nom. Tous les écrits du comte de Boulainvilliers sur l'histoire de France ont été recueillis en 3 vol. in-fol.

BOULANGER ou BOULENGER, plus connu sous le nom de *Petit-Père André*, augustin réformé, né à Paris et mort dans cette ville en 1657, à 80 ans, se fit un nom par sa manière de prêcher. Il mêlait ordinairement la plaisanterie à la morale, et les comparaisons les plus basses aux plus grandes vérités du christianisme. Il compara, dit-on, dans un de ses sermons, les quatre docteurs de l'Eglise latine, aux quatre rois du jeu de cartes. « Saint-Au-

» gustin étoit, selon lui, le roi de cœur, » par sa grande charité; saint Ambroise, » le roi de trèfle, par les fleurs de son » éloquence; saint Jérôme, le roi de » pique, par son style mordant; et saint » Grégoire, le roi de carreau, par son » peu d'élévation. » Mais il ne faut pas adopter légèrement tous les contes populaires qu'on a débités sur cet orateur. C'est une espèce de caricature plus propre à nourrir la conversation des oisifs, qu'à donner une idée juste des discours du *Petit-Père André.*

BOULANGER (Jean), né à Amiens en 1607, a gravé beaucoup d'estampes d'après plusieurs grands maîtres, tels que Léonard de Vinci, le Guide, Noël Coypel, etc. Il passe pour être, avec Morin, un des inventeurs du pointillé, genre bâtard adopté depuis par les Anglais et qui produit dans ses estampes un assez mauvais effet, parce qu'il ne l'employait que pour les objets nus, ce qui ôte toute espèce d'accord entre le style des chairs et celui des draperies, répand une sécheresse désagréable et détruit l'harmonie. Quoique ce genre ait été perfectionné depuis, il n'en est pas meilleur et n'a été adopté par plusieurs graveurs que par paresse ou par incapacité.

BOULANGER ou BOULLANGER (Nicolas-Antoine), né à Paris d'un marchand en 1722, mort dans la même ville en 1759, sortit du collége de Beauvais, à peu près aussi ignorant qu'il y était entré. Cependant, ayant lutté opiniâtrément contre son peu d'aptitude, il le vainquit. A 17 ans, il commença à étudier les mathématiques et l'architecture. Trois ou quatre ans d'étude dans ces deux sciences lui suffirent pour devenir utile au baron de Thiers, qu'il accompagna à l'armée en qualité de son ingénieur. Il entra ensuite dans les ponts et chaussées, et exécuta dans la Champagne, la Bourgogne, la Lorraine, différens ouvrages publics. Ce fut, pour ainsi dire, sur les grands chemins confiés à ses soins que se développa le germe d'un funeste talent qu'il ne se soupçonnait pas, et qu'il portait en lui. Il y apprit par malheur à *penser philosophiquement.* En coupant des montagnes, en conduisant des rivières, creusant et retournant des terrains, il vit une multitude de substances diverses que la terre recèle, qu'il regarda comme une preuve de son extrême ancienneté, et des révolutions multipliées qu'elle avait essuyées dans des siècles imaginaires. Tandis que d'autres philosophes ont de la peine à reconnaître un *déluge*, Boulanger en reconnaît *une multitude innombrable*, qui sont autant de *crises* que la nature emploie *pour renouveler le genre humain, et pour se renouveler elle-même*. Des bouleversemens du globe, il passa aux changemens arrivés dans les mœurs, les sociétés, les gouvernemens et la religion. Il forma à cet égard différentes conjectures. Pour s'assurer de leur solidité, il voulut savoir ce qu'on avait dit là-dessus. Il apprit le latin et ensuite le grec, quelque chose aussi des langues hébraïque, syriaque et arabe; et se crut par-là bien fourni d'argumens pour établir ses extravagantes hypothèses. L'aspect d'une mort prochaine lui dessilla les yeux; il détesta ses égaremens, et déclara qu'ils étaient le fruit de la vanité bien plus que du raisonnement; que *les pompeux éloges donnés à ses productions manuscrites dans les sociétés philosophiques, l'avaient plus enivré, plus séduit que tout le reste.* La conséquence la plus légitime d'un pareil aveu était que tous ces manuscrits, sources de ses remords, de ses rétractations, devaient être livrés aux flammes; mais les sociétés sophistiques s'en étaient emparées. Ils étaient bien impies, ils démentaient bien hautement nos livres saints, ils tendaient bien directement à l'athéisme; c'en était assez pour les rendre précieux aux yeux de nos faux sages. Ils furent imprimés, et toutes les passions se réservèrent le soin de les faire accueillir avec avidité. Tout chamarrés qu'ils sont de grec, de latin et d'étymologies, nos femmes philosophes, qui ne pourraient souffrir un mot de vieux langage dans un ouvrage écrit pour la religion, et surtout pour les mœurs, dévorèrent ceux-ci, les trouvèrent bien forts de choses, bien raisonnés, bien convaincans et sans réplique. Les suffrages de d'Alembert, de Diderot, d'Helvétius, avaient fortifié cette opinion. On vit donc paraître : | *Traité du Despotisme oriental*, in-12, ouvrage romanesque et pernicieux, mais moins mauvais encore que celui qui suit, dont il n'a fait que le dernier chapitre : | *L'Antiquité dévoilée*, ouvrage posthume, Amsterdam, 1766, in-4° et 3 vol. in-12; | *Le Christianisme dévoilé*, 2 vol. in-12, aussi posthume : diatribe remplie d'imprécations et de raisonnemens aussi absurdes que rebutans contre la religion de J.-C. On y prêche la tolérance, d'un ton d'intolérance que le fanatisme n'a jamais porté

si loin (1). M. Bergier, dans son *Apologie de la Religion Chrétienne*, l'a victorieusement réfuté. | *Dissertation sur Elie et Enoch*, in-12. | Quelques articles mauvais et informes, fournis à la compilation encyclopédique. | Une *Histoire d'Alexandre le Grand*, qui n'a ni mérite ni intérêt. Il a laissé un Dictionnaire en manuscrit, qu'on peut regarder comme une concordance mal combinée des langues anciennes et modernes. On a encore de lui *Les Anecdotes de la Nature*, en manuscrit. M. Buffon en a tiré beaucoup de choses pour les *Epoques de la Nature;* le célèbre naturaliste s'est presque entièrement approprié les spéculations de *l'Ingénieur des chaussées*, comme on l'apprend dans l'*Examen impartial des Epoques*, p. 178 : ouvrage qui présente une réfutation détaillée de ces délires géographiques et physiques. On remarque dans les écrits de Boulanger une imagination sombre et malheureuse. Il en a paru une *Analyse, par un Solitaire*, Paris, 1788, 1 vol. in-8. Cette *Analyse*, très bien faite, réfute solidement les absurdités du jeune philosophiste, en les présentant isolées et sans cet entourage qui en impose aux lecteurs ignorans ou crédules.

BOULANGER ou plutôt **BOULLANGER** (Claude-François-Félix), seigneur de Rivery, membre de l'académie d'Amiens, sa patrie, et lieutenant-civil au bailliage de cette ville, naquit en 1724. Il exerça pendant quelque temps la profession d'avocat à Paris ; mais sa passion dominante était l'étude des belles-lettres et de la philosophie. Il ne put les cultiver long-temps : la mort l'enleva en 1758, à 34 ans. Son âme était noble, son cœur sensible, son caractère enjoué, sa conduite décente. Réservé vis-à-vis les personnes qu'il connaissait peu, il s'ouvrait volontiers à ses amis. Il avait la figure agréable, l'usage du monde, l'esprit vif et pénétrant, une mémoire prodigieuse, et une ambition ardente d'acquérir toutes les connaissances humaines, comme d'occuper les premières places. Ses principaux ouvrages sont : | *Traité de la cause et des phénomènes de l'électricité*, en 2 parties in-8° ; | *Recherches historiques et critiques sur quelques anciens spectacles, et particulièrement sur les mimes et pantomimes*, brochure in-12, curieuse ; | *Fables et Contes en vers français*, in-12. Quelques-uns de ces contes et de ces fables sont de son invention, et les autres sont empruntés de Phèdre, de Gay et de Gellert, production faible, où les lettres et les mœurs n'ont rien à gagner.

(1) Le *Christianisme dévoilé* n'est point de Boulanger. Ce livre odieux est l'œuvre du baron d'Holbach. On a encore attribué à Boulanger une *Dissertation sur saint Paul* qui n'est qu'un tissu de grossiers blasphèmes. Mais elle n'est pas non plus de lui.

* **BOULARD** (Catherine-François), servait en qualité d'ingénieur, dans la ville de Lyon, lors du siége qu'elle soutint en 1793. Après la prise de cette ville, il fut condamné à mort en février 1794. On a de lui : | *Mémoire sur la forme et la nature des jantes pour les roues de voitures*, 1781, in-12 ; | *Mémoire sur cette question : Quels sont, en général, les moyens de garantir les canaux et les écluses de tout attérissement*, etc., ouvrage couronné, en 1778, par l'académie de Lyon, et imprimé dans le Journal de Physique ; | *Mémoire sur cette question : Quelle serait la voiture de transport la plus forte, la plus légère, la plus roulante et la moins capable de dégrader les chemins?* Ce mémoire fut couronné par l'académie de la Rochelle. Boulard a laissé en outre des plans très détaillés sur les aqueducs des Romains, qui menaient des eaux à Lyon.

* **BOULARD** (Antoine-Marie-Henri), littérateur et bibliophile, né à Paris le 5 septembre 1754, mort le 6 mai 1825, fut long-temps notaire à Paris, et trouva, en exerçant cet emploi laborieux, du temps pour cultiver les lettres. Il céda, en 1809, sa charge à son fils et fut appelé à remplir les fonctions de maire du dixième arrondissement de Paris, puis à siéger au corps législatif. La société d'agriculture et d'encouragement l'associa depuis à ses travaux, et il devint un des administrateurs de l'école royale de dessin. Lié avec un grand nombre de gens de lettres, Boulard fut choisi par Laharpe pour son exécuteur testamentaire. C'est par ses soins que les pierres tumulaires de Boileau, de Descartes, de Montfaucon et de Mabillon, furent retirées de l'oubli et placées dans l'église de Saint-Germain-des-Prés. Boulard se fit aussi remarquer par sa bibliomanie. Il achetait souvent sans choix, une foule de vieux livres, et sa maison suffisait à peine pour les contenir. On assure que le nombre de ceux qu'il a laissés se monte à deux-cent-quatre-vingt mille. Il s'appliqua principalement à l'étude des langues anglaise et allemande et donna un grand nombre de traductions de ces deux langues.

Les ouvrages qu'on a de lui, sont : | *Morceaux choisis du Rambler*, de Johnson, in-8°, 1785; | la traduction *des Entretiens socratiques sur la véracité*, par Perceval, in-12, 1786; | *Tableau des arts et des sciences, depuis les temps les plus reculés jusqu'au siècle d'Alexandre le Grand*, traduit de l'anglais de Jean Banister, in-12, 1786; | *l'Histoire littéraire du moyen âge*, par M. Harris, in-8°, 1786; | la traduction des trois premiers volumes de l'*Histoire d'Angleterre*, par le docteur Henri, 1788 et suiv. | *Tableau des progrès de la civilisation en Europe*, traduit de l'anglais, de G. Stuart, 2 vol. in-8°, 1789; l'*Angleterre ancienne, ou Tableau des mœurs, usages, armes, habillemens des anciens habitans de l'Angleterre*, traduit de Strutt, 2 vol. in-8°, 1789; | *Précis historique et chronologique sur le droit romain*, traduit de Schomberg, 1793, in-12, 2e édition; | *Dissertation historique sur l'ancienne constitution des Germains, Saxons, et habitans de la Grande-Bretagne*, traduit de Stuart, 1794, in-8°; | *Vie de John Howard*, par Aikin, 1796, in-12; | *Considérations sur la première formation des langues, et les différens génies des langues orientales et composées*, traduction de l'anglais d'Adam Smith, 1796, in-8°; | *Vie de Milton*, 1797, qu'il a fait suivre en 1805 de celle d'Addison, 2 volumes; | *Distiques de Caton*, en vers français et allemands, avec une traduction interlinéaire de ces derniers, 1798, in-8°; | *Vie de Pickler*, traduite de Rossi, de concert avec Millin, 1798, in-8°; | *Nouveau cours de langue allemande*, 1798, in-8°; | la traduction des *Fables de Lessing*, 1800, in-8°; | la traduction des *Idylles de Gessner*, 1800, 2 vol. in-8°; | *Avis d'une mère à sa fille*, de Mme de Lambert, en allemand et en français, 1800, in-8°; | *Distiques de Caton*, en vers grecs, latins et français, suivis des *Quatrains de Pibrac*, 1802, in-8°; | *Eloge de Tiraboschi*, traduit de Lombardi, 1802, in-8°; | *Les bienfaits de la Religion chrétienne*, traduit de Ryon, 1re édition, 1807, 2 vol. in-8°; 2e édition, 1810, 1 seul vol. in-8°; | *Esquisse historique et biographique des progrès de la Botanique en Angleterre*, traduction de Pulleney, 1809, 2 vol. in-8°; | *Horæ Biblicæ ou recherches littéraires sur la Bible*, in-8°, trad. de Butler; | l'*Histoire littéraire des huit premiers siècles de l'ère chrétienne*, trad. de l'anglais de Berington, 1814, in-8°; | *Tableau des auteurs qui ont écrit sur les testacés*, 1816, in-8°; | *Vie de Butler*, trad. de l'anglais de Johnson, 1816, in-8°; | La traduction d'une brochure intitulée : *Dissertation sur les découvertes des anciens dans l'Asie*, in-8°, etc.

BOULAY (Edmond du) dit CLERMONT héraut-d'armes des ducs de Lorraine, vivait au milieu du 16e siècle. C'était un écrivain fécond; on ne sait en quelle année il mourut. Nous avons de lui | une moralité en vers, sous ce titre *Le combat de la chair et de l'esprit*, Paris, 1549, in-8°. | *Les Généalogies des Ducs de Lorraine*, Metz, 1547; il les fait descendre des Troyens; | *La Vie et le Trépas des ducs de Lorraine, Antoine et François*, Metz, 1547, in-4°. | *Le Voyage du duc Antoine vers l'empereur Charles V* en 1543, pour traiter de la paix avec François Ier, in-8°: ce dernier livre est en vers; | *Dialogue des trois états de Lorraine sur la nativité du prince Charles, fils aîné du duc François*, en vers, etc.

BOULAY (César-Egasse du), natif du Maine, fut successivement professeur d'humanités au collége de Navarre, greffier, recteur et historiographe de l'université de Paris : il mourut en 1678. On a de lui : | *De Patronis quatuor Nationum universitatis*, in-8°; ouvrage qui contient des faits curieux. | L'*Histoire de l'université de Paris*, en latin, 6 vol. in-fol. L'énormité de l'ouvrage n'empêcha point la faculté de théologie de le censurer; cette censure peut avoir eu des motifs peu louables, mais l'ouvrage n'en vaut pas mieux. « Cet historien, dit un auteur moderne, aurait dû avant toutes choses, acquérir plus de jugement, de critique et de véracité. Avec cette précaution, il ne se serait point exposé à perdre en quelque sorte le mérite des recherches utiles qu'on lui doit, par l'énorme quantité de fables et de mensonges qu'il débite. » | *Remarques sur la censure de cette histoire*, en latin, Paris, 1767, in-4°. | *Fondation de l'Université de Paris*, Paris, 1675, in-4°. | *Priviléges de l'Université de Paris*, 1674, in-4°. | *De Decanatu Nationis Gallicanæ in Academia Parisiensi*, 1662, in-8°. | *Trésor des Antiquités Romaines, où sont contenues et décrites par ordre toutes les cérémonies des Romains*, Paris, in-fol., 1651, avec fig. Ce livre que quelques savans ont déprisé, est assez bon. C'est une espèce de traduction des Antiquités romaines de Rosin : mais l'auteur n'a pas tout traduit,

et son livre est moins complet. Du Boulay faisait aussi des vers latins. On a de lui une Elégie contre un de ses envieux, où il y a de la chaleur et de la latinité.

* BOULAY (JACQUES), chanoine de St.-Pierre-Empont à Orléans, et bachelier en droit, mort vers 1730, a publié : *Manière de bien cultiver la vigne, de faire la vendange et le vin dans le vignoble d'Orléans, utile à tous les autres vignobles du royaume, où l'on donne les moyens de prévenir et de découvrir les friponneries des mauvais vignerons.* La seconde édition est de 1712, et la troisième, qui est très augmentée, est de 1723. L'auteur détaille, avec beaucoup de clarté et de précision, toutes les opérations que demande la culture des vignes. Le style, quoique souvent trivial, est vif et piquant, surtout quand l'auteur parle des friponneries des vignerons. Le volume est terminé par un vocabulaire des termes qui sont en usage pour la culture de la vigne dans le vignoble d'Orléans. On n'a aucun détail sur la vie de cet ecclésiastique.

* BOULAY (N. du), savant canoniste, dont on a une *Histoire du droit public ecclésiastique français*, Londres (Paris), 1740, 1751, in-4°; ibidem, 2 vol. in-12.

* BOULAY (CHARLES-NICOLAS MAILLET du), né en 1729, conseiller de la cour des comptes de Normandie, secrétaire perpétuel de l'académie de Rouen, et membre de plusieurs sociétés savantes, mourut en 1769. On a de lui : | dix-huit *Eloges* académiques; | des *Mémoires* sur la littérature et la grammaire; | une *Histoire de Guillaume le Conquérant*, etc.

* BOULE (JEAN-CHARLES) né à Cannes en Provence, occupa une chaire de rhétorique à Villefranche, en Beaujolais, et fut admis dans le sein de l'académie de cette ville. On a de lui une *Histoire abrégée de la vie* de saint Bonaventure.

* BOULE (ANDRÉ-CHARLES), ébéniste célèbre, peintre, sculpteur et graveur, né à Paris en 1642, avait reçu de la nature de grandes dispositions pour les arts. Il eût choisi celui de la peinture, si son père, ouvrier ébéniste, ne l'eût forcé d'embrasser le même état que le sien. Il sut l'ennoblir par le goût et la perfection qu'il mit dans ses ouvrages, qui furent très recherchés et lui méritèrent un appartement au Louvre. Avec le choix varié des bois de l'Inde et du Brésil, il imita dans ses ouvrages, toutes les espèces de fleurs, de fruits et d'animaux. Il en composa même des tableaux dans lesquels étaient représentés des sujets d'histoire, de batailles, de chasse et de paysage. Cet habile artiste mourut à Paris en 1732.

* BOULÉE (ETIENNE-LOUIS), architecte du roi, né à Paris, le 12 février 1728, mort le 6 février 1799, fut un des premiers en France qui dégagèrent l'architecture de ces formes bizarres et contournées, enfantées par le mauvais goût, et lui rendirent les beautés nobles de l'antique. Il consacra sa vie entière à l'étude et à la pratique de son art, comme le prouvent ses nombreux et magnifiques projets. On y trouve tous les monumens qui peuvent illustrer un grand empire, des villes, des temples, des palais, des théâtres, des cirques, des arcs de triomphe, des portes de ville, etc. Il a laissé des manuscrits précieux, entre autres un *Essai sur l'architecture*. Celui de ses édifices qui a le plus contribué à sa réputation est l'hôtel de Brunoy aux Champs-Elysées. Il a construit plusieurs autres châteaux, hôtels et maisons particulières, dont il a décoré et embelli avec beaucoup de goût les intérieurs. Il avait formé plusieurs projets, pour achever la Madeleine, pour la restauration du château de Versailles et de celui de Saint-Germain, pour la Bibliothèque royale, pour un tombeau à élever à Newton, placé au centre d'une sphère, etc. Ce dernier projet a tellement mérité le suffrage des architectes, qu'il a été proposé au programme, par l'académie, pour prix d'émulation, en novembre 1800; les prix ont été remportés par MM. Gay et Labadie.

BOULEN, BOLEYN ou BULLEN (ANNE de), fille d'un gentilhomme d'Angleterre, Thomas de Boulen, comte d'Ormond, naquit en 1499. Elle passa en France en 1514 avec Marie d'Angleterre, femme de Louis XII. Elle fut ensuite fille d'honneur de la reine Claude, qui la donna à la duchesse d'Alençon, depuis reine de Navarre. De retour en Angleterre, elle y porta un goût vif pour les plaisirs et pour la coquetterie, une conversation légère soutenue par beaucoup d'enjouement, et des manières libres, qui cachaient une dissimulation et une ambition profondes. Ce n'était rien moins qu'une beauté; mais la passion embellit tout, et l'insatiable luxure dont la soif augmente comme l'avarice, à mesure qu'elle possède, finit par ne mettre plus de choix dans ses

jouissances. On rapporte qu'elle avait six doigts à la main droite, une tumeur à la gorge, et une surdent. Henri VIII la vit, et ne s'en aperçut pas. Il lui déclara ses sentimens. Anne en parut d'abord plus offensée que flattée. Cette réserve, à laquelle le prince ne s'attendait pas, irrita sa passion. Il pensa dès lors à répudier sa femme Catherine d'Aragon, pour épouser sa maîtresse. Clément VII ayant refusé, comme il devait, une sentence de divorce, le prétendu mariage se fit secrètement le 14 novembre 1532. Rouland Lée, récemment élevé à l'évêché de Conventry (à qui Henri insinua que le pape lui avait permis d'abandonner Catherine d'Aragon, et de prendre une autre femme pourvu que ce fût sans scandale), leur donna la bénédiction nuptiale, en présence de quelques témoins affidés. Anne, devenue enceinte, fut déclarée femme et reine en 1533. Son entrée à Londres fut magnifique. La galanterie qu'elle avait puisée dans la cour de France ne l'abandonna point sur le trône d'Angleterre. On l'accusa d'avoir des commerces criminels avec plusieurs de ses domestiques, avec le lord Rochefort son frère, et même avec un de ses musiciens. Henri VIII, qui aimait alors Jeanne de Seymour, n'eut pas de peine à la croire coupable. On l'interrogea : toutes ses réponses se bornèrent à dire qu'elle s'était échappée en paroles libres et en airs familiers, mais que sa conduite avait toujours été innocente. Ceux qu'on lui donnait pour amans, firent les mêmes réponses, à l'exception du musicien Sméton, qui, frappé par la crainte, ou entraîné par la force de la vérité, avoua qu'il avait souillé le lit de son souverain. Ils furent tous condamnés à la mort. Rochefort fut décapité, et le musicien pendu. Henri, voulant ôter à son épouse la consolation de mourir reine, fit prononcer une sentence de divorce, sous le vain prétexte qu'elle avait épousé mylord Percy, avant que de lui avoir donné la main. Cette malheureuse en convint, dans l'espérance que cet aveu la sauverait du supplice du feu auquel on la destinait, et qu'elle n'aurait que la tête tranchée. Le jour de cette tragédie, elle se consola sur ce qu'on lui dit que le bourreau était fort habile, et par la pensée qu'ayant le cou petit, elle souffrirait moins. Avant de monter sur l'échafaud, elle écrivit une lettre extravagante à Henri VIII. (Quelques-uns regardent cette lettre comme apocryphe). *Vous m'avez toujours élevée par degrés*, lui disait-elle; *de simple demoiselle, vous me fîtes marquise* (de Pembrock) : *de marquise, reine*; *et de reine, vous voulez aujourd'hui me faire sainte.* Ceci se passa en 1536. L'amour l'avait mise sur le trône; l'amour l'en chassa. Ces catastrophes sont les suites inévitables des passions violentes et insensées. La plupart des historiens l'ont couverte d'opprobre. Sanderus prétend que Henri VIII était son père. On ajoute que quand ce prince la prit pour maîtresse, François I[er] avait déjà eu ses faveurs, ainsi que plusieurs de ses courtisans; et qu'on l'appelait en France *la mule du roi et la haquenée d'Angleterre*. *Voyez* HENRI VIII.

BOULENGER. *Voy.* BOULANGER.

* BOULENGER (Pierre), habile grammairien du 16[e] siècle, né à Troyes en Champagne, fut professeur de théologie dans l'université de Pise, et mourut dans cette ville en 1598. On a de lui | une *Histoire de France*, restée manuscrite; | de petits *Traités* de piété, et | un *Discours* imprimé en 1566.

BOULENGER (Jules-César), *Bulengerus*, fils du précédent, né à Loudun, se fit jésuite et quitta la société pour prendre soin de ses neveux. Il y rentra ensuite, et mourut à Cahors en 1628, après avoir donné en latin une *Histoire de son temps*, Lyon, 1619, in-fol.; elle commence à l'an 1559, et finit en 1680; et un grand nombre de savans ouvrages, entre autres, | *De Imperatore et Imperio Romano*, Lyon, 1618, in-fol. | Onze volumes d'opuscules contenant des Dissertations : *De Oraculis et vatibus; de templis Ethnicorum, de festis Græcorum; de triumphis, spoliis bellicis, trophæis; arcubus triumphalibus et pompa triumphi; de sortibus, de auguriis et auspiciis, de ominibus, de prodigiis, de terræ motu et fulminibus; de tributis et vectigalibus populi Romani; de circo romano, ludisque circensibus; de theatro, ludisque scenicis; de conviviis; de ludis privatis ac domesticis veterum.* Tous ces ouvrages se trouvent aussi, les uns dans les Antiquités Grecques, les autres dans les Antiquités Romaines. | On a encore de lui des traités *De Pictura, plastice statuaria, lib.* 2, Lyon, 1627, in-8°. | Une Dissertation contre Casaubon en faveur du cardinal Baronius, sous ce titre *Diatribæ in Casauboni Exercitationes de rebus Sacris*, Lyon, 1617, in-fol. | *Eclogæ ad Arnobium*, Toulouse, 1612, in-8°.

| *De insignibus gentilitiis ducum Lotharingorum*, Pise, 1617, in-4°.

* **BOULIER** (PHILIBERT), chanoine de la Sainte-Chapelle de Dijon, bachelier en théologie, vivait dans le dix-septième siècle. On a de lui plusieurs ouvrages : | *Sauvegarde du ciel pour la ville de Dijon*, 1643. C'est l'histoire de la sainte hostie si vénérée dans ce pays, et pour laquelle Bossuet et le président Bouhier avaient une dévotion particulière ; | *Examen de cette proposition qu'on était autrefois plus gens de bien qu'on ne l'est aujourd'hui, et que néanmoins on ne se confessait ni communiait si souvent que maintenant*. L'auteur réfutait indirectement dans cet ouvrage le livre d'Arnauld contre la fréquente communion ; | *Recueil de pièces pour servir à l'histoire sacrée de Dijon*, 1649, 1655, in-8°, etc.

* **BOULLAND** (JEAN-BAPTISTE-VINCENT), ancien architecte de la cathédrale de Paris, né à Troyes en 1739, mort à Paris en 1813, fut élève du célèbre Blondel. En 1771, il fut chargé par Antoine, architecte du roi, de diriger les travaux de l'hôtel des monnaies. On lui doit aussi les embellissemens de la basilique. La place d'architecte-inspecteur du Palais-Royal devint, en 1781, la récompense de son mérite et de ses travaux.

* **BOULLANGER** (BAUDOUIN), né à Liége, abandonna, à l'époque de la révolution, la profession de joaillier qu'il exerçait à Paris pour se mettre à la suite du mouvement révolutionnaire. Son dévouement à Robespierre, et l'enthousiasme qu'il mit à servir le comité de salut public, lui méritèrent la protection des chefs de la démagogie. Après la journée du 31 mai 1793, où les sections de Paris, en se portant sur la Convention, firent triompher la Montagne, Boullanger qui avait combattu à la tête de la section de la Halle aux blés, fut nommé commandant général de la garde nationale. Mais les sections refusèrent de le reconnaître. Pour le dédommager de cet échec, la Convention le fit entrer, quelques mois après, en qualité de général, dans le corps d'armée de Ronsin, et il ne craignit pas de faire suivre l'armée d'une guillotine. Ces excès n'empêchèrent pas qu'il ne fût accusé de n'avoir qu'un patriotisme douteux. Robespierre le défendit, et lui donna ensuite les moyens de se venger de ses ennemis. Dénoncé une seconde fois, Robespierre le défendit encore. Mais lorsque ce tyran succomba au 10 thermidor, Boullanger fut lui-même mis hors la loi, et monta trois jours après sur l'échafaud.

* **BOULLEMIER** (CHARLES), né le 12 novembre 1725, à Dijon, fut bibliothécaire de cette ville. Il s'enrôla, au sortir du collége, dans un corps de troupes qui se rendait en Bohême, et fit la campagne de 1742. Ayant obtenu son congé à la paix, il reprit le cours de ses études, et, après les avoir terminées, il embrassa l'état ecclésiastique. Exempt d'ambition, il se contenta d'un bénéfice dont le revenu modique suffisait à ses besoins, et se livra entièrement à son goût pour les recherches historiques. Il a composé un grand nombre de dissertations sur des points curieux de l'histoire de Bourgogne et en particulier de la ville de Dijon; quelques-unes sont imprimées dans les recueils de l'académie, dont il a été l'un des membres les plus laborieux. Ses autres ouvrages sont : | un *Mémoire sur la vie et les ouvrages d'Etienne Tabourot des Accords ;* | un autre *sur Jean-des-Degrés, écrivain dijonnais du 16ᵉ siècle ;* | des *Notices sur Hugues Aubriot, le chancelier de Bourgogne, Rollin, et Olivier de la Marche*. Le *Magasin encyclopédique* (1809, tome III) contient des *Remarques critiques* de l'abbé Boullemier *sur un passage de César concernant la religion des Gaulois*. C'est à lui qu'on doit le projet de la nouvelle édition de la *Bibliothèque historique de France*, du P. le Long. Il est auteur des articles sur Joinville et d'Aubigné, et de quelques autres insérés dans le 3ᵉ volume de cette édition, ainsi que d'une grande partie des additions répandues dans les différens volumes. Ce respectable ecclésiastique est mort à Dijon, le 11 avril 1803. M. Baudot l'aîné a fait imprimer son *Eloge historique*, Dijon, 1803.

* **BOULLENGER** (PIERRE). *Voy.* BOULENGER.

* **BOULLENOIS**, diacre, né à Paris en 1681, et mort en 1737, a laissé : | *La cinquième Colonne des Hexaples ;* | deux *Mémoires* en faveur de l'église et du clergé d'Utrecht ; | *Manifeste* de Stenhoven, traduit en français.

BOULLENOIS (LOUIS), avocat au parlement de Paris, sa patrie, mort en 1762, à 84 ans, est connu | par des *Questions sur les démissions des biens*, 1747, in-8° ; | par des *Dissertations sur des questions qui naissent de la contrariété des lois*, 1734, in-4° ; | par un *Traité de la person-*

nalité et de la rivalité des lois, coutumes et statuts, Paris, 1766, 2 vol. in-4°. Ce livre intéressant fait bien sentir l'utilité et la nécessité d'un code de lois claires et uniformes. La Vie de l'auteur est à la tête.

BOULLIAU. *Voyez* BOUILLAUD.

BOULLIER (David-Renaud), ministre à Amsterdam, ensuite à Londres, originaire d'Auvergne, né à Utrecht le 24 mars 1699, mort le 24 décembre 1759, signala son zèle et ses talens pour la cause de la religion, trop souvent attaquée par les nouveaux philosophes. Il la défendit avec autant d'ardeur que de force et de logique. C'est dommage que son style, presque toujours exact, souvent éloquent, se ressente quelquefois du pays qu'il habitait. Ce défaut n'empêche pas que ses ouvrages ne soient un recueil d'excellens préservatifs contre le poison de l'impiété. Les principaux sont : | *Dissertatio de existentia Dei*, 1716; | *Essai philosophique sur l'âme des bêtes*, 1728, in-12, et 1737, 2 vol. in-8°, | *Exposition de la Doctrine orthodoxe de la Trinité*, 1734, in-12. | *Lettres sur les vrais principes de la Religion*, où l'on examine le livre de *la Religion essentielle à l'homme*, 1741, 2 vol. in-12. | *Recherches sur les vertus de l'eau de goudron*, traduites de Berklei, 1745, in-12. | *Sermons*, 1748, in-8°. | *Dissertationum sacrarum Sylloge*, 1750, in-8°. | *Court examen de la Thèse de l'abbé de Prades, et Observations sur son Apologie*, 1753. | *Lettres critiques sur les Lettres Philosophiques* de Voltaire, 1654, in-12. | *Le Pyrrhonisme de l'Eglise Romaine, ou Lettres du Père Hayer, avec les Réponses*, 1757, in-8°. | *Observationes miscellaneæ in librum Jobi*, 1758, in-8°. | *Pièces et Pensées philosophiques et littéraires*, 1759, 2 vol. in-12. Boullier était protestant, et dans ses écrits contre l'Eglise romaine, il a tous les préjugés de sa secte.

BOULLONGNE (Bon), fils et élève de Louis Boullongne, peintre du roi, naquit à Paris en 1649. Un tableau que son père présenta à Colbert, le fit mettre sur la liste des pensionnaires du roi à Rome. Il y fut cinq ans en cette qualité, et s'y forma par l'étude des grands maîtres. On dit qu'il saisissait si habilement leur manière, que Monsieur, frère de Louis XIV, acheta un de ses tableaux dans le goût du Guide, comme un ouvrage de cet artiste. Mignard, son premier peintre, y fut trompé; et lorsqu'on eut découvert l'auteur, il dit : *Qu'il fasse toujours des Guides, et non des Boullongnes.* Ce jeune homme, de retour en France, fut professeur de l'académie de peinture, eut une pension de Louis XIV, et fut employé par ce prince dans l'église des Invalides, au palais et à la chapelle de Versailles, à Trianon, etc. Il mourut en 1717. Il excellait dans le dessin et dans le coloris. Il réussissait également dans l'histoire et dans le portrait. Il était fort laborieux; un esprit vif, enjoué, plein de saillies, le soutenait dans le travail. — Ses deux sœurs, Geneviève et Madeleine, mortes en 1710, dignes de leur frère, furent de l'académie de peinture.

BOULLONGNE (Louis), frère cadet du précédent, naquit à Paris en 1654, et fut comme lui élevé par son père. Un prix remporté à l'âge de 18 ans lui valut la pension du roi. Il se forma à Rome sur les tableaux des grands maîtres, et surtout sur ceux de Raphaël. A son retour en France, il entra à l'académie de peinture, et en devint le directeur. Louis XIV le nomma son premier peintre, lui donna des lettres de noblesse, le fit chevalier de St.-Michel, et ajouta à ces honneurs plusieurs pensions. Il mourut en 1733, aussi regretté pour ses talens, que pour sa douceur et sa politesse. Son pinceau est gracieux et noble. Ses tableaux se vendent moins cher que ceux de son frère, dont il était l'ami et l'émule, mais émule quelquefois inférieur. Il laissa 4 enfans, 2 filles et 2 fils, dont l'aîné a été contrôleur-général. On cite comme ses meilleurs tableaux l'*Annonciation*, l'*Assomption* et la *Présentation de Jésus-Christ au temple* Ce dernier se trouve dans l'église Notre-Dame, à Paris, et les deux autres dans la chapelle de Versailles.

BOULMIERS. *Voyez* DESBOULMIERS.

* BOULOGNE (Etienne-Antoine de), évêque de Troyes et pair de France, naquit à Avignon, le 26 décembre 1747, d'une famille honnête, mais peu riche. Sa première enfance fut négligée. On ne l'envoya qu'assez tard aux écoles des frères dits des *écoles chrétiennes*. Ceux-ci frappés de ses heureuses dispositions et de son penchant pour l'état ecclésiastique, favorisèrent sa vocation. Il entra à 15 ans dans une pension pour apprendre le latin, et son ardeur fut telle qu'il acheva ses études de latinité dans l'espace d'un an. Il fit sa rhétorique seul et avec le secours de quelques livres; ensuite il entra au séminaire de Saint-Charles, dirigé par MM. de Saint-Sulpice; son goût le portait dès lors

vers la prédication, et il s'amusait à composer des discours qu'il débitait devant ses camarades. Après avoir terminé sa philosophie et sa théologie il reçut le sous-diaconat, puis le diaconat, et fut ordonné prêtre par dispense en 1771, dix mois avant l'âge requis. Le 1er avril suivant, il prononça devant la congrégation des hommes d'Avignon un sermon sur la religion chrétienne. Une circonstance vint encore favoriser son penchant pour l'art oratoire. L'académie de Montauban proposa, en 1772, un prix sur cette question: « Il n'y a point de meilleur garant de la » probité que la religion, » conformément à ces paroles de l'Ecclésiastique : *Qui timet Deum faciet bona.* L'abbé de Boulogne composa un discours sur ce sujet, et remporta le prix. Il prêcha ensuite à Avignon, à Tarascon, à Villeneuve, et se rendit, en 1774, à Paris pour y entendre les prédicateurs qui étaient les plus suivis; mais son peu de fortune ne lui permettant pas de consacrer tous ses momens à l'étude, il s'attacha d'abord au clergé de Ste.-Marguerite, puis à celui de St.-Germain-l'Auxerrois. En 1777, il prêcha dans l'église des Récollets de Versailles devant Mesdames, tantes du roi. L'année suivante, M. de Beaumont, archevêque de Paris, qui vraisemblablement avait été trompé sur son compte, lança contre lui un interdit, et cette disgrâce fut très sensible à l'abbé de Boulogne. Il profita néanmoins de cette circonstance pour étudier l'Ecriture et les Pères, et se perfectionner dans l'éloquence sacrée. A la même époque une société d'*amis de la religion et des lettres* proposa un prix pour l'éloge du dauphin mort en 1765, et l'abbé de Boulogne mérita d'être couronné; mais l'archevêque que la société avait nommé son président ne voulait pas qu'on décernât le prix à un prêtre qui avait encouru sa disgrâce. Toutefois il se laissa fléchir aux instances réitérées qui lui furent faites, et leva l'interdit, à condition que le jeune orateur irait faire une retraite dans une communauté de St.-Lazare, ce à quoi celui-ci se soumit. *Son Eloge du dauphin* fut imprimé, et fit honneur à ses talens. En 1782, il prononça devant les deux académies des sciences et belles-lettres le *Panégyrique de St.-Louis*, et ce discours, qui fut aussi imprimé, accrut sa réputation. La même année, M. de Clermont-Tonnerre, qui avait été élevé à l'évêché de Châlons-sur-Marne, le choisit pour son grand-vicaire; mais M de Boulogne qui voulait suivre la carrière qu'il avait commencée, resta peu de temps auprès de lui, et revint dans la capitale. Il prêcha pour la première fois à la cour en 1783; et reçut une pension de 2000 f. sur l'archevêché d'Auch. En 1784, l'évêque de Châlons le nomma archidiacre et chanoine de sa cathédrale. En 1786, il remplit la station du carême aux Quinze-Vingts; enfin, en 1787, il prêcha le carême à Versailles. Dans son sermon pour le dimanche des Rameaux, il s'attacha à montrer combien la religion est nécessaire aux états, et combien l'irréligion leur est fatale. Il signala avec force les malheurs dont la société était menacée par les progrès de l'esprit philosophique. L'orateur fut taxé d'exagération, et l'on continua de marcher à grands pas vers une révolution que tout favorisait. Il prononça, en 1788, le discours d'ouverture de l'assemblée provinciale de la Champagne, et M. de Talleyrand qui présidait l'assemblée le félicita de son zèle, et écrivit en sa faveur à l'évêque d'Autun qui le nomma à l'abbaye de Tonnay-Charente. En 1789, il fut élu député ecclésiastique de la paroisse de St.-Sulpice à l'assemblée bailliagère de Paris, et commissaire pour travailler à la rédaction des cahiers. Lors de la constitution civile du clergé, il refusa le serment, et se vit dépouillé de ses titres et de ses bénéfices. Il ne quitta point la France pendant la terreur, et chercha vainement à se faire oublier en menant une vie fort retirée. On l'arrêta trois fois; la première fois, on le mit au séminaire de Saint-Sulpice, transformé en maison d'arrêt; mais il parvint à se soustraire à ses gardiens. Arrêté de nouveau et conduit à la section, il subit un interrogatoire, et obtint sa liberté au bout de trois jours. Repris le 26 juillet 1794, dans une visite domiciliaire de nuit, il fut enfermé dans la prison des Carmes, si fameuse par d'horribles massacres, et y resta jusqu'au 7 novembre suivant. Lorsque la Convention parut revenir à des idées de modération et de tolérance, il attaqua, avec les armes de la logique et du ridicule, les constitutionnels qui cherchaient à relever leur église Le succès qu'il obtint en ce nouveau genre le fit juger propre à la rédaction d'un journal ecclésiastique, que les abbés Sicard et Jauffret venaient d'entreprendre sous le titre d'*Annales religieuses;* et à partir du n° 19, il devint seul rédacteur du journal qu'il intitula *Annales catholiques*,

pour le distinguer des *Annales de la religion*, qui étaient rédigées par les constitutionnels. Ce recueil obtint un grand succès ; mais il fut plusieurs fois interrompu ; ayant osé combattre La Réveillère-Lépeaux, qui, dans un discours prononcé devant l'Institut, avait attaqué le christianisme, ce théophilantrope fit supprimer les *Annales*, et l'auteur fut condamné, au 18 fructidor, à la déportation, à laquelle il n'échappa qu'en se tenant caché. M. de Boulogne reprit son journal au commencement de janvier 1800, et le continua jusqu'à la fin de 1801, sous la dénomination d'*Annales philosophiques et littéraires*, et quelquefois sous le titre de *Fragmens de littérature et de morale*. Il le recommença en 1803, et l'intitula *Annales littéraires et morales*, puis, *Annales critiques de littérature et de morale*, et enfin *Mélanges de philosophie, d'histoire, de morale et de littérature ;* mais il travailla peu à cette dernière partie, et en abandonna entièrement la rédaction dès l'année 1807. Ces différens recueils qui forment plus de 10 gros vol. in-8°, sans y comprendre les *Mélanges de philosophie*, se font remarquer par un attachement constant aux saines doctrines en religion et en littérature, de bons articles sur les livres qui paraissaient, des réfutations très piquantes des écrits des constitutionnels, et des morceaux pleins de chaleur en faveur de la religion et contre l'incrédulité. Dans les intervalles où les *Annales* étaient suspendues, M. de Boulogne fournissait volontiers des articles à la *Quotidienne*, à la *Gazette de France*, à la *France littéraire*, et surtout au *Journal des débats* qui alors soutenait les bonnes doctrines. Les articles qu'il a fournis à ce dernier journal ont été recueillis dans le *Spectateur français au 19e siècle*, publié par Fabry, de 1805 à 1812, en 12 vol. in-8°. M. de Boulogne profita du rétablissement du culte pour remonter dans la chaire. La maturité de son talent imprima encore plus de force et d'énergie à tout ce qui sortit alors de sa plume. On distingue particulièrement ses sermons sur la charité chrétienne, celui sur l'excellence de la morale chrétienne plusieurs fois répété dans la capitale, le panégyrique de saint Vincent de Paul composé depuis 1789, le sermon sur la Providence, celui sur la Vérité, et quelques autres. Il était resté sans emploi lors du concordat ; l'évêque de Versailles lui donna un canonicat dans sa cathédrale, et le nomma ensuite grand-vicaire. L'empereur, qui cherchait à s'entourer d'hommes à grande réputation, le choisit pour un de ses chapelains. L'abbé de Boulogne, à qui il en coûtait de s'attacher à ce monarque dont il avait jugé la politique, voulait refuser ce titre ; mais un ami dont il respectait la sagesse et les lumières l'entraîna par ses conseils. Au mois de mars 1807, un decret daté du camp d'Osterode le nomma évêque d'Acqui et aumônier ; il refusa le premier titre en observant que son ignorance de la langue italienne le mettrait dans l'impossibilité de se faire entendre, et priverait son troupeau de ses instructions. Bonaparte agréa ses raisons. La même année M. de la Tour-du-Pin, évêque de Troyes, étant mort, il fut appelé à lui succéder et préconisé à Rome dans le consistoire du 11 juillet de l'année suivante. Il est à remarquer que déjà Rome était envahie, que le pape était en butte à une persécution ouverte, et que ce fut le dernier évêque français dont l'institution ne souffrit pas de difficulté. Boulogne fut sacré dans la chapelle des Tuileries, le 2 février 1809, par le cardinal Fesch, assisté des deux évêques de Versailles et de Gand. Un des premiers actes du nouveau prélat fut une lettre pastorale, en date du 20 mars, qui a été imprimée, et où l'on remarque un morceau très éloquent sur l'indifférence religieuse de notre siècle, sur l'amour de l'indépendance, cette manie des systèmes, tristes fruits des enseignemens de la philosophie et des habitudes de la révolution. Peu de temps après il entreprit la visite de son diocèse ; il donna la confirmation dans plusieurs villes, et partout il adressait quelques mots d'édification aux fidèles. On lui a reproché les éloges qu'il a donnés à Bonaparte à l'occasion de victoires et autres événemens politiques. On les a même insérés dans un recueil, mais on a évité d'y citer des morceaux pleins de vérité auxquels les éloges servaient en quelque sorte de passeport. On trouve dans ses mandemens des réflexions courageuses. Ainsi dans celui du 1er juin 1809, le prélat s'adressant à Dieu s'exprime en ces termes sur Napoléon : « Dites-lui tout ce que » les hommes ne peuvent pas lui dire ; don- » nez-lui de surmonter toutes les passions » comme il surmonte tous les dangers ; » faites-lui comprendre que la sagesse vaut » mieux que la force, et que celui qui se

» dompte lui-même vaut mieux que celui qui prend des villes. » M. l'évêque de Troyes ne se montra pas plus timide dans le discours qu'il prononça lors de l'ouverture du concile de 1811, où il parla de l'*influence de la religion catholique sur l'ordre social et sur le bonheur des empires.* Ce discours le perdit dans l'esprit de l'empereur ; mais les évêques lui donnèrent un témoignage de confiance en le nommant un des quatre secrétaires du concile, et en le choisissant quelques jours après pour faire partie de la commission chargée de répondre au message de Bonaparte. Celle-ci déclara que le concile était incompétent pour prononcer sur l'institution des évêques sans l'intervention du pape. Bonaparte irrité cassa le concile, et fit arrêter dans la nuit du 10 au 11 juillet les évêques de Troyes, de Gand et de Tournay, qu'il fit conduire à Vincennes, et mettre au secret le plus rigoureux (*Voyez* BROGLIE). A la fin de novembre on leur demanda séparément leur démission et une promesse par écrit de ne se point mêler des affaires de leurs diocèses. A ces conditions ils sortirent du donjon de Vincennes, et furent envoyés en différens lieux d'exil. M. de Boulogne fut relégué à Falaise où il devait rester en surveillance. Cette démission signée dans une prison devint une source de trouble dans son diocèse. Deux ecclésiastiques furent envoyés successivement à Fontainebleau pour consulter le pape et les cardinaux, et la réponse fut que les droits de M. de Boulogne étaient entiers, et que le chapitre n'avait aucune juridiction. Un troisième ecclésiastique fut envoyé à Falaise pour consulter le prélat, qui déclara que *dans la situation rigoureuse où il se trouvait, il ne pouvait rien répondre.* Alors l'abbé Arvisenet, chanoine et grand-vicaire de Troyes, publia sa rétractation, et déclara qu'il ne reconnaissait point les pouvoirs du chapitre. Cette démarche d'un homme si pieux et si révéré fit une grande sensation, et plusieurs chanoines se déclarèrent pour M. de Boulogne. Le gouvernement, pour faire cesser cette opposition, demanda au prélat une nouvelle démission, et sur son refus il fut reconduit à Vincennes le 27 novembre 1813, deux ans après en être sorti. Bonaparte avait nommé à sa place M. de Cussy, et une partie du chapitre l'avait reconnu; mais les événemens de 1814 rendirent son évêché à l'abbé de Boulogne. Louis XVIII le choisit pour prêcher devant lui le jour de la Pentecôte, et le 29 avril le pape le chargea d'une mission spéciale auprès du roi pour des points qui intéressaient la religion. Peu après une commission d'évêques et d'ecclésiastiques fut nommée pour s'occuper des affaires de l'Eglise, et il fut choisi pour en faire partie. C'est à ses représentations que l'on doit, entre autres, l'ordonnance du 5 octobre qui affranchissait les petits séminaires du joug de l'université. De retour dans son diocèse il y fut reçu avec de vifs témoignages de joie; cependant les traces des premières divisions ne s'effacèrent que quelques années après. Il avait rédigé une ordonnance relativement à ses droits, et dans laquelle il prononçait la nullité des actes du chapitre ; mais il s'abstint par prudence et par modération de la mettre au jour. Le 12 janvier 1815, il reçut une invitation pour prêcher à St.-Denis, le 21 janvier, l'oraison funèbre de Louis XVI ; et malgré l'extrême brièveté du temps qu'il eut pour se préparer, il se trouva en état de lire son discours à Louis XVIII, qui ne pouvait se rendre à la cérémonie, deux jours avant celui où il devait le prononcer. Le prince lui en témoigna à plusieurs reprises sa satisfaction. L'abbé de Boulogne fut encore obligé de quitter son troupeau lorsque Napoléon revint de l'île d'Elbe, en France. Il se retira à Vaugirard, près Paris, où il vécut retiré et ignoré jusqu'à la seconde restauration. Alors il donna un mandement pour ordonner des prières publiques à l'occasion de l'ouverture des chambres, mandement qui fut inséré en entier, par ordre du roi, dans le *Moniteur*. Le jour de l'Epiphanie il prêcha dans sa cathédrale un discours devenu célèbre, sous ce titre : *La France veut son Dieu, la France veut son roi.* Ce discours qui est regardé comme un des meilleurs qu'il ait prononcés, fut répété à Paris dans l'église de St.-Thomas-d'Aquin et à l'Assomption. En avril 1816, il publia une *Instruction pastorale sur l'amour et la fidélité que nous devons au roi, et sur le rétablissement de la religion catholique en France.* Depuis le concordat le séminaire de Troyes était placé dans un local étroit et insuffisant, tandis que l'ancien séminaire servait de caserne. Il écrivit à ce sujet une lettre respectueuse, mais forte et pressante, à Louis XVIII, qui ordonna de restituer les bâtimens occupés par les militaires. Lors du concordat

de 1817, il fut nommé à l'archevêché de Vienne; mais les circonstances rendirent cette translation sans effet. Ce concordat éprouva beaucoup de difficultés dans son exécution; M. de Boulogne, adhéra à la suspension du rétablissement de ce siége, et depuis il y renonça formellement. Le roi le nomma pair de France par ordonnance du 31 octobre 1822. Il assistait régulièrement aux séances de la chambre, et prononça un discours dans la discussion sur les délits dans les églises, qui excita les plaintes de quelques pairs; mais Louis XVIII en accepta l'hommage des mains de son auteur. Il voulait parler aussi dans la discussion sur les communautés religieuses; la discussion ayant été fermée plus tôt qu'il ne le croyait, il ne put prendre la parole. Léon XII l'autorisa en 1825, par un bref, à porter le titre d'archevêque et à se revêtir du *pallium*, marque distinctive des métropolitains, qu'il avait reçue en 1817, après sa promotion au siége de Vienne. Il prêcha la Cène à la cour en 1819 et en 1823; il fit à St.-Denis le discours sur la translation des reliques des saints martyrs, prononça dans sa cathédrale l'oraison funèbre du duc de Berry, et prêcha pour l'anniversaire de l'ouverture de l'église de Ste.-Geneviève en 1823. Enfin, en mars 1825, il porta la parole dans une réunion annuelle en commémoration des victimes de la révolution. Il a donné, dans ses dernières années, plusieurs instructions pastorales, non moins remarquables par le zèle que par le talent. Il en avait composé une sur le sacre, et il allait la livrer à l'impression, lorsqu'il fut frappé d'une attaque d'apoplexie cérébrale dans la nuit du 10 au 11 mai 1825. Le matin on le trouva sans connaissance. Malgré les efforts des médecins, il ne put recouvrer les sens ni la parole. Le curé de Saint-Sulpice lui administra l'extrême-onction, et il rendit le dernier soupir le vendredi, 13 mai, à une heure du matin. Ses restes furent déposés au mont Valérien, à côté de ceux de M. de Beauvais. L'auteur de l'*Annuaire nécrologique* a porté sur le compte de M. de Boulogne un jugement bien sévère. Il ne faut pas s'en étonner: son attachement à la religion, son courage à la défendre, ses vigoureuses sorties contre l'esprit du siècle, ont dû lui faire beaucoup d'ennemis; mais ses talens oratoires, la douceur de son caractère, sa bienfaisance pour les malheureux, sa vie exemplaire le feront toujours regarder par les amis de la religion et des mœurs comme un des plus grands évêques de notre époque. On a recueilli ses ouvrages en 8 volumes in-8°, 1826 et années suivantes. Les quatre premiers volumes qui sont précédés d'une notice historique sur ce prélat, contiennent les *Sermons et Discours* inédits; les *Mandemens et Instructions pastorales*, suivis de divers morceaux oratoires, forment un volume, et les Mélanges de religion, de critique et de littérature, avec un précis historique sur l'église constitutionnelle, trois vol.

* **BOULOUVARD** (PIERRE), né, en 1752, à Arles, en Provence, était, avant la révolution de 1789, à la tête d'une maison de commerce. Son goût pour la littérature et sa passion pour les livres nuisirent souvent à ses affaires. Partisan modéré du nouvel ordre de choses, il vint à Paris en 1793, et y fut bientôt nommé chef de la division des consulats au ministère des relations extérieures, dont il refusa le portefeuille, à l'époque de la mise en activité de la constitution de l'an 3. Ce fut lui qui donna le plan de l'expédition d'Egypte, d'après les renseignemens que lui fournit le consul Magallon. Il perdit sa place en 1799, à la suite de quelques discussions avec le nouveau ministre, Mr. de Talleyrand, et fut nommé consul-général de Gènes. Il se disposait à partir pour cette résidence, mais peu de jours après le 18 brumaire, sa nomination fut révoquée. Lorsque le conseil des prises eut été établi, Boulouvard fut un des défenseurs des causes maritimes devant ce tribunal, jusqu'à sa suppression, et s'acquit la réputation d'un bon jurisconsulte. Aucun événement notable n'a marqué le reste de sa vie. Il est mort le 22 avril 1823. Quoiqu'il possédât des connaissances très variées dans tous les genres de littérature, il n'a laissé qu'une brochure qu'il publia à l'époque où le gouvernement présenta aux deux chambres un projet de loi sur le paiement d'une somme considérable réclamée par la régence d'Alger. Cet écrit est intitulé: *Sur le projet de payer sept millions à la régence d'Alger*, Paris, 1820, in-8° de 32 pages, et la question y est résolue négativement.

* **BOULTER** (HUGUES), prélat anglais, mort à Londres, en 1742, fut chapelain de Georges Ier, et enseigna la langue anglaise au prince Frédéric. Il devint évêque de Bristol et archevêque d'Armagh dans l'Ulster. Il s'est fait connaître par

des actes nombreux de bienfaisance et de charité. En 1729, ce fut lui qui prévint la famine et la peste qui menaçaient l'Irlande, en envoyant dans les provinces de grandes quantités de grains, et en nourrissant à ses dépens, jusqu'après la moisson, la foule des pauvres qui assiégeaient Dublin. Dans une circonstance semblable, entre 1740 et 1741, deux mille cinq cents personnes reçurent deux fois par jour, pendant plusieurs mois, des alimens qu'il leur faisait distribuer, en grande partie à ses frais. Il fonda et dota des hospices à Drogheda et à Armagh. Boulter n'a point laissé de titres à la réputation littéraire : on n'a de lui que quelques sermons, et des lettres pastorales à son clergé.

* **BOULTON** (Matthieu), célèbre mécanicien anglais, membre de la société royale de Londres, né à Birmingham en 1728, de parens qui possédaient une manufacture de quincaillerie, se fit connaître par des moyens nouveaux et ingénieux d'employer l'acier. Il fit construire la fameuse manufacture de quincaillerie de Soho, près de Birmingham, et fit élever dans cet établissement une machine à vapeur qu'on peut regarder comme un chef-d'œuvre de génie, depuis qu'elle a été perfectionnée par M. Vatt, associé de Boulton. Ils appliquèrent cette machine à un moulin propre à la fabrication de la monnaie et des médailles, et ce procédé adopté en Angleterre pour la monnaie de cuivre paraît présenter des avantages. Ils construisirent de concert plusieurs autres machines à vapeur, et établirent à Smethwick une fonderie où sont coulés les ferremens de ces machines. Boulton envoya à Pétersbourg tous les objets nécessaires pour élever deux ateliers de monnaie. Il mourut au mois d'août 1809.

* **BOUNIEU** (Michel-Honoré) peintre d'histoire, né à Marseille en 1740, fut d'abord contrarié dans sa vocation par ses parens, qui le destinaient à la carrière du commerce. Il se livra en secret et sans guide à son goût pour le dessin, jusqu'à l'âge de 15 ans, où il fut envoyé à Paris, afin d'y prendre les leçons d'un art pour lequel il montrait tant de dispositions. Il devint l'élève favori de Pierre, premier peintre du roi. Les sujets des premiers ouvrages de Bounieu sont pris dans la vie familière : il traita aussi l'histoire : on cite parmi ses tableaux : *Madeleine pénitente, le Déluge, Adam et Eve chassés du Paradis*, etc. La plupart furent exposés en public : Bounieu était aussi graveur ; il a gravé quelques-unes de ses œuvres à la manière noire. Il fut reçu en 1770 à l'académie royale de peinture, professa quelque temps le dessin à l'école royale des ponts-et-chaussées, et devint en 1792 conservateur du cabinet des estampes à la Bibliothèque. Il y établit un ordre jusqu'alors inconnu. En 1812 il publia un opuscule *sur la cause du flux et du reflux de la mer*. Il est mort en 1814.

* **BOUQUES** (Charles de), avocat du 16e siècle, travailla avec Despeisses au *Traité des Successions testamentaires et ab intestat.*

* **BOUQUES** (Charles de), seigneur de Vons, près Montpellier, né au 16e siècle, est connu par la première partie des *Merveilles de J.-C.* imprimée à Paris en 1642, in-8°.

BOUQUET (don Martin), bénédictin de saint Maur, né en 1685 à Amiens, mourut à Paris en 1754. L'académie de sa patrie l'avait mis au nombre de ses membres. Il eut part aux recueils de don Montfaucon. On a de lui la *Collection des historiens de France*, jusqu'au 8e volume. Paris, 1773, et suiv. in-folio. Il en a paru 10 depuis sa mort. Il exécuta cette entreprise, que le ministre lui avait confiée et pour laquelle il avait une pension sur le trésor royal, avec l'exactitude d'un homme laborieux. Il avait plus d'amour pour le travail que d'esprit et de discernement. C'était d'ailleurs un religieux animé de l'esprit son état, et plein de charité pour les pauvres. — **BOUQUET**, Pierre, son neveu, avocat, mort en 1781, a publié le | *Droit public de France, éclairci par les monumens de l'antiquité*, tome 1er, 1756, in-4° : la suite n'a pas paru ; | *Notice des titres et des textes justificatifs de la possession de nos rois de nommer aux évêchés et abbayes de leurs états*, in-4° ; | *Lettres provinciales, ou examen impartial de l'origine, de la constitution et des révolutions de la monarchie française*, 2 vol. in-8°, etc. | *Tableau historique et général des trois cours souveraines de France*, 1772, in-8°. | *Mémoire historique sur la topographie de Paris*, 1772, in-4°.

* **BOUQUIER** (Gabriel), président de la société des jacobins, député de la Dordogne à la Convention, vota la mort de Louis XVI. Sa fureur révolutionnaire se porta jusque sur les tableaux du Muséum, dont il voulait exclure ceux qui étaient relatifs à la monarchie. Il fit avec Moline

un opéra intitulé : *la Réunion du 10 août*, sans-culottide en 5 actes, représentée en 1793 et 1794. Il mourut en 1811 à Terrasson.

*BOUQUIN (Charles), religieux dominicain, né à Tarascon en 1622, se distingua pendant 40 ans comme prédicateur et comme théologien, et mourut en 1698. On a de lui : | *Solis Aquinatis splendores circa sanctum eucharistiæ mysterium*, Lyon, 1677, in-fol. ; | *Sermones apologetici quibus sanctæ catholicæ ac romanæ ecclesiæ fides contra novatores defenditur*, ibid. 1689, in-fol. Ses *Sermons* latins restèrent manuscrits dans les archives du couvent de Buix.

BOURBON (Robert de FRANCE, seigneur de), 6e fils de Saint-Louis et de Marguerite de Provence, né en 1256, épousa Béatrix de Bourgogne, fille d'Agnès, héritière de Bourbon. Il mourut en 1317. Il est la tige de la famille régnante en France, en Espagne, à Naples et à Parme. La baronie de Bourbon fut érigée en duché-pairie en faveur de Louis son aîné, l'an 1327. On trouve dans les lettres d'érection des termes dignes de remarque, et qui ont l'air, dit le président Hénault, d'une prédiction. *J'espère*, dit le roi Charles le Bel, *que les descendans du nouveau duc contribueront par leur valeur à maintenir la dignité de la couronne*.

BOURBON. *Voyez* CHARLES, CONDÉ, CONTI, ENGHIEN, PENTHIÈVRE.

*BOURBON-CONDÉ (Louis-Henri-Joseph, duc de), huitième des princes de ce nom qui remontent au prince de Condé tué à la bataille de Jarnac en 1569, était né le 13 avril 1756. Dès son enfance on l'accoutuma aux exercices militaires ; et Louis XV forma le camp de Saint-Omer pour l'instruction du jeune prince. A quinze ans, il épousa Louise-Marie-Thérèse-Bathilde d'Orléans, plus âgée que lui de quelques années. Le seul fruit de cette union, qui ne tarda pas à être troublée comme toutes celles qui sont formées par une violente passion, fut le duc d'Enghien, qui périt en 1804, dans les fossés de Vincennes. Les deux époux s'aperçurent qu'ils manquaient de cet accord de caractère et de goûts, si nécessaire au bonheur domestique, et ils se séparèrent pour ne jamais se réunir. La jeunesse du prince fut marquée par quelques aventures qui firent du bruit à la cour. Le comte d'Artois s'étant permis dans un bal d'arracher le masque de la duchesse de Bourbon, l'époux qui se crut outragé appela le prince en duel. Les deux champions furent séparés par un ordre du roi, et le résultat de cette affaire fut l'exil du duc de Bourbon à Chantilly. Réconcilié avec le comte d'Artois, il se rendit en 1782, sous le nom de Dammartin, au camp de Saint-Roch, devant Gibraltar, où il donna des preuves éclatantes de cette valeur héréditaire qui distinguait sa famille. Après son retour en France, il fut fait chevalier de Saint-Louis, et maréchal-de-camp des armées du roi. Dès 1773, il avait été nommé chevalier de l'ordre du Saint-Esprit. Effrayé de cette fermentation d'idées qui annonçait l'explosion prochaine de la révolution, le duc de Bourbon signa la fameuse déclaration que les princes adressèrent au roi, pour l'engager à prendre des mesures répressives contre les novateurs ; il quitta la France en 1789, pour se retirer à Turin, et adhéra ainsi que le duc d'Enghien à la lettre dans laquelle son père le prince de Condé signalait au roi les attentats dont il serait un jour victime. *En 1791*, le duc de Bourbon se réunit aux *émigrés* français sur les bords du Rhin, et après s'être rendu en Espagne pour y demander des secours, il rejoignit en 1792 ses compagnons d'exil, et pénétra en France par le pays du Luxembourg. Repoussé jusqu'au de-là du Rhin, il combattit en 1793, dans les rangs de l'armée de Condé où son père et son fils partageaient ses dangers. Il se distingua dans plusieurs affaires, et à Bertheim, en chargeant à la tête de quelques escadrons de cavalerie, il fut blessé au bras et faillit tomber entre les mains des républicains. En 1795, voulant aller défendre la cause royale dans la Vendée, d'accord avec le comte d'Artois, il se rendit à l'Ile-Dieu ; mais un ordre du gouvernement britannique le força de renoncer à ce projet. Le duc de Bourbon partit alors pour la Russie avec les débris de l'armée de son père, et après être venu, une dernière fois tenter, sur le Rhin, la fortune des armes, il se retira en Angleterre. C'est dans ce pays qu'il reçut la funeste nouvelle de la mort de son fils, qui le plongea dans une affliction profonde, et le condamna à des regrets qui devaient durer autant que sa vie. Le malheureux prince rentra en France en 1814 avec la famille royale ; mais les honneurs dont il fut entouré ne purent remplir le vide affreux qu'il remarquait dans sa famille, et que son retour sous le toit de ses pères, lui faisait

sentir plus amèrement. Lorsque l'évasion du captif de l'Ile d'Elbe vint jeter le trouble dans le royaume, le duc de Bourbon se rendit dans les départements de l'ouest dont Louis XVIII lui avait donné le gouvernement, et s'efforça d'y organiser une résistance active à l'usurpation. La Vendée ne répondant pas à son appel aussi promptement qu'il l'aurait désiré, le duc de Bourbon se rendit en Espagne d'où il ne revint que dans le mois d'août suivant. Dès ce moment le prince se condamna à une solitude absolue. De nouvelles douleurs vinrent bientôt s'ajouter à son ancienne affliction. En 1818, il perdit son père, le prince de Condé; et en 1824, sa sœur, l'ancienne abbesse de Remiremont, qui avait établi un couvent au Temple, lui fut enlevée. Après la mort de cette princesse qui lui avait été souvent utile par ses conseils, le prince parut chercher à s'étourdir; et forma ou renoua une liaison illégitime que son grand âge semblait devoir lui interdire. Cette intrigue, qui devint bientôt pour le duc de Bourbon un joug que sa faiblesse ne lui permit pas de briser, eut le plus épouvantable dénoûment. Un mois après la révolution de 1830 (le 27 août), ce prince infortuné qui n'avait pu rester indifférent à la chute du trône et qui se disposait, dit-on, à quitter la France, fut trouvé sans vie dans son château de Saint-Leu. Son corps était suspendu avec une cravatte à l'espagnolette d'une croisée de sa chambre à coucher: le bruit se répandit aussitôt qu'il s'était donné la mort. Cependant un grand nombre de personnes attribuèrent sa fin à un crime. Par son testament le prince avait institué héritier le duc d'Aumale, fils de Louis-Philippe, et Mme de Feuchères, qui depuis long-temps exerçait sur son esprit un irrésistible ascendant. Ce testament attaqué par la famille de Rohan a été confirmé par la cour royale de Paris. Avec le duc de Bourbon s'est éteinte cette illustre branche des Condé qui a donné plusieurs héros à la France.

* **BOURBON** (Louise-Marie-Thérèse-Bathilde-d'ORLÉANS duchesse de), née à Saint-Cloud, le 9 juillet 1750, était fille de Louis-Philippe, duc d'Orléans, petit-fils du Régent, et de Louise-Henriette de Bourbon-Conti. En 1778, elle épousa le duc de Bourbon, beaucoup plus jeune qu'elle, dont elle eut un fils, (le duc d'Enghien,) qui tomba en 1804, à Vincennes, victime de la cruelle ambition de Bonaparte. Les deux époux qu'une passion mutuelle avait unis, se refroidirent bientôt, et se séparèrent en 1780. La duchesse qui par caractère était disposée à croire au merveilleux, se livra dans la retraite à la mysticité. Elle s'engoua du magnétisme et eut des relations suivies avec Saint-Martin, dit le *philosophe inconnu*. Elle nous apprend elle-même que la lecture des écrits de Mme Guyon faisait son bonheur. Au commencement de la révolution, la princesse parut en embrasser les principes. Enfermée au fort Saint-Jean, à Marseille, avec le reste de sa famille, elle fit écrire à la Convention, qu'elle faisait don de ses biens, aux veuves et aux orphelins des défenseurs de la patrie, ne demandant pour prix de ce sacrifice que la liberté. On l'expulsa de France en 1795, en lui promettant une pension annuelle de 50 mille francs, qui fut très mal payée. La duchesse de Bourbon se retira en Espagne, et se fixa à Sarria, village près de Barcelone, où elle resta jusqu'en 1814. Son occupation était de soulager les pauvres, et de soigner les malades. Quoiqu'elle fût dans un état voisin de l'indigence, et que souvent elle manquât de tout, elle ne cessa de faire du bien. Au milieu de ses travaux de charité, la princesse composait des utopies politiques et religieuses, où souvent son imagination ardente l'entraînait hors des sentiers de la foi. Elle rentra en France à la chute du trône impérial, et ses biens lui furent rendus. Elle profita de son opulence pour soulager les malheureux et encourager un grand nombre de bonnes-œuvres. Un hospice auquel elle donna le nom de son fils, fut établi dans son hôtel, et la direction en fût confiée à des sœurs de la charité. Cet hospice a depuis été transféré à Picpus. Le 10 janvier 1822, la duchesse étant allée à Sainte-Geneviève pour prier pendant l'octave, fût frappée d'apoplexie en entrant dans l'église : on la transporta à l'école de droit où elle expira quelque temps après. Ses restes furent inhumés à Dreux, dans le caveau destiné à la maison d'Orléans. Cette princesse avait, sur plusieurs points essentiels de la religion, des opinions peu conformes aux croyances de l'Église, et s'était fait, pour ainsi dire, une religion à part. Mais en même temps qu'elle interprétait à sa manière les Ecritures, elle se prêtait aux plus étranges illusions. Une illuminée, nommée Catherine Théo, qui se faisait appeler la mère de Dieu, et un ancien chartreux, don

Gerle, qui se disait son prophète, surprirent sa bonne foi. En 1790 elle accueillit dans son palais la prétendue prophétesse Labrousse, dont elle fit même, à ce qu'on assure, imprimer à ses frais les prédictions. Elle a publié quelques écrits empreints de cette exaltation mystique qui la distinguait : *Correspondance entre Mme de B*** et M. R**** (Ruffin) *sur leurs opinions religieuses*, 1812, 2 vol. in-8°. A la suite de cette correspondance, se trouve dans le second volume : *Opuscules ou pensées d'une âme en foi, sur la religion chrétienne pratiquée en esprit et en vérité.* Cet ouvrage a été prohibé en 1819, par l'inquisition d'Espagne.

* **BOURBON** (don Antonio-Pascal-François-Jean de), infant d'Espagne, né à Naples le 31 décembre 1755, était fils puîné de Charles III et frère de Charles IV. Il épousa, en 1790, sa nièce Marie-Amélie, infante d'Espagne, dont il devint veuf au bout de huit ans. Ce prince ne parut sur la scène politique que lors de l'insurrection d'Aranjuez, en 1808. Investi de la présidence de la *junte suprême* du gouvernement, à l'époque du voyage de Ferdinand VII à Bayonne, il opposa aux prétentions et aux menaces de Murat, commandant des troupes françaises à Madrid, des procédés pleins de modération. Murat ayant fait annoncer que Napoléon ne reconnaîtrait d'autre roi que Charles IV, son ami et son allié, l'infant don Antonio se déclara pour Ferdinand qu'il continua de regarder comme le véritable roi. Le général français se plaignait des dispositions du peuple espagnol, et demandait qu'on l'autorisât à réprimer les émeutes. L'infant lui écrivit une lettre dans laquelle il lui démontrait que le peuple espagnol était calme et ne pouvait s'insurger que par suite des mauvais traitemens que lui feraient essuyer les troupes françaises, et par le mécontentement qu'il éprouverait, si un étranger persistait à vouloir rétablir sur le trône Charles IV *qui avait sincèrement abdiqué.* Cette lettre produisit peu d'effet. Les Français, irrités de trouver un peuple qui leur résistait, n'attendaient que l'occasion de châtier l'orgueil espagnol. Le 2 mai, 1808, le peuple de Madrid, croyant que l'on veut enlever l'infant don François de Paule, se rassemble en tumulte ; bientôt la fusillade commence. Les Espagnols, malgré la mitraille qui les décime, reviennent plusieurs fois à la charge avec fureur. Le combat se prolonge avec un égal acharnement des deux côtés ; un armistice arrête l'effusion du sang. Le soir le comte de Laforêt et M. de Fréville eurent une conférence secrète avec l'infant don Antonio qui, par suite de cet entretien, partit de Madrid le matin du jour suivant, après avoir écrit à la junte qu'il présidait, pour l'engager *à se maintenir sur le même pied que s'il restait au milieu d'elle.* Arrivé à Bayonne pour être témoin de l'humiliation de sa famille, il suivit comme prisonnier son neveu Ferdinand à Valençay, où il partagea son temps entre la chasse et les arts mécaniques qu'il avait appris dans sa jeunesse. En 1814, ce prince revint à Madrid avec Ferdinand ; il est mort en 1817.

* **BOURBON** (Louis-Marie de), cardinal-archevêque de Tolède, naquit à Cadahalso le 22 mai 1777. Il était fils de l'infant Louis, frère de Charles III, qui fut créé cardinal par Clément XII, et se maria secrètement, après avoir remis le chapeau, contre les intentions du roi son frère, qui désapprouva cette union, et ne voulut pas d'abord reconnaître ses enfans. Cependant ils furent appelés plus tard à la cour, et reconnus comme infans d'Espagne et cousins du roi. Don Louis qui avait alors 23 ans, fut destiné à l'état ecclésiastique et déclaré cardinal-prêtre le 22 octobre 1800, puis archevêque de Séville, et enfin archevêque de Tolède qui passe pour le plus riche siége de toute la chrétienté. Lors de l'invasion des Français en Espagne et la captivité de Ferdinand VII, le cardinal de Bourbon fut élu président de la régence de Cadix, et il sanctionna les décrets de l'assemblée des cortès, parmi lesquels se trouve celui de l'abolition de l'inquisition. Pierre Gravina nonce du pape voulut faire des observations contre cette mesure, mais un nouveau décret de la régence le força de quitter l'Espagne. Au retour de Ferdinand, le cardinal fut exilé dans son diocèse, et on lui ôta l'administration de celui de Séville. Après la révolution du mois de mars 1820, il fut nommé président de la junte provisoire du gouvernement, et il exhorta, dans une lettre pastorale, tous les prêtres à se conformer à la constitution. Il est mort le 19 mars 1823.

* **BOURBON-CONTI** (Amélie-Gabrielle-Stéphanie-Louise de), naquit à Paris le 26 décembre 1762, et reçut le titre de comtesse de *Mont-Cair-Zain*, anagramme de *Conti-Mazarin.* Elle écrivit elle-même l'histoire de sa vie sous

ce titre : *Mémoires historiques de Stéphanie-Louise de Bourbon-Conti, écrits par elle-même*, Paris, 1797, 2 volumes in-8°. Ces mémoires ressemblent beaucoup à un roman. Elle se dit fille naturelle du prince de Conti et de la duchesse de***. Son père voulait la faire légitimer, et Louis XV, dit-on, en avait signé l'acte, qui cependant n'est pas produit textuellement dans les mémoires, lorsque sa mère la fit enlever pour éviter un éclat qui aurait trahi sa faiblesse, et la fit passer pour morte. Elle fut élevée comme fille de Mme Delorme dans un couvent de Châlons-sur-Saône, puis mariée à un parent de cette Mme Delorme. Son époux ne put jamais vaincre l'horreur qu'elle avait conçue pour lui, et après treize ans de misère et de tourmens, il consentit qu'elle fût conduite au couvent de la Visitation à Gray, où elle resta deux ans prisonnière. De là elle se retira à l'abbaye royale de Notre-Dame de Meaux. Nous ne la suivrons pas dans le long récit de ses aventures et des démarches qu'elle fit pour se faire reconnaître et obtenir une portion de l'hérilage du prince de Conti. Elle mourut à Paris en mars 1825, dans un état voisin de l'indigence.

BOURBON (NICOLAS), *l'Ancien*, poète latin, né en 1503, à Vandœuvre, près de Langres, d'un riche maître de forges, vivait encore en 1550. Marguerite de Valois, sœur de François Ier, le chargea de veiller à l'éducation de Jeanne d'Albret sa fille, mère de Henri IV. Il se retira de la cour quelques années après, et alla goûter dans la ville de Candé, petite ville sur les confins de l'Anjou et de la Touraine où il avait un petit bénéfice, les douceurs de la retraite. On a de lui 8 livres d'épigrammes ; il les appelait *Nugæ*, des bagatelles. On trouve dans ce recueil son poème de la forge (*Ferraria*), composé à l'âge de 15 ans, et qu'Erasme a paru estimer, en considérant la grande jeunesse de l'auteur; mais Scaliger ne jugeant que l'ouvrage en lui-même, dit que Bourbon est un poète de nul nom, de nulle considération. Ce poème offre cependant quelques détails sur les travaux de ce métier et sur les ouvriers qui l'exercent. Les *Nugæ* de ce poète furent imprimées à Lyon, in-8°, en 1533. Dans le grand nombre de ses épigrammes, il n'y en a pas six de bonnes. Joachim du Bellay en fit une sur ce recueil :

Paule, tuum scribis Nugarum nomine librum ;
In toto libro nil melius titulo

On a encore de lui des distiques moraux *De puerorum moribus*, in-4°, 1536.

BOURBON (NICOLAS), dit *le Jeune*, petit-neveu du précédent, de l'académie française, professeur d'éloquence grecque au collége royal, et chanoine de Langres, né à Vandœuvre en 1574, mourut à Paris en 1644, à 70 ans, dans la maison des Pères de l'Oratoire de Saint-Honoré, où il s'était retiré. La France le compte parmi les plus grands poètes latins qui l'ont illustrée depuis la renaissance des lettres. Ses pensées sont pleines d'élévation et de noblesse, ses expressions de force et d'énergie; sa poésie de ce feu qui anime ceux qui sont nés poètes. On peut citer, pour un échantillon de ses pièces, ces deux vers en l'honneur de Henri IV, placés sur la porte de l'arsenal de Paris :

Ætna hæc Henrico Vulcania tela ministrat,
Tela gigantæos debellatura furores (1)

Ses poésies furent imprimées à Paris en 1651, in-12. Son *Imprécation contre le parricide de Henri IV* passe, avec raison, pour son chef-d'œuvre. Il écrivait aussi-bien en prose qu'en vers. Bourbon était un homme grand, sec, vif et ardent. Il aimait beaucoup le bon vin, et il disait ordinairement, *que lorsqu'il lisait des vers français, il lui semblait qu'il buvait de l'eau*. Grand approbateur des ouvrages d'autrui en présence de leurs auteurs, il les déchirait quelquefois en secret. On lui trouva après sa mort une quinzaine de mille livres dans un coffre fort; il craignait cependant de mourir dans l'indigence. Sa mémoire était très heureuse, et il possédait l'histoire civile et littéraire de son temps.

* BOURBOTTE (N.), né à Vaux, près d'Avalion, fut député, en 1792, à la Convention nationale par le département de l'Yonne, et demanda la mise en jugement de la reine, après avoir voté la mort de Louis XVI sans appel ni sursis. Il se joignit à Albitte et Chabot, qui s'opposaient à ce qu'on recherchât les complices des massacres de septembre, et fut ensuite envoyé à Orléans pour examiner la con-

(1) Ces vers ne se trouvent dans aucune édition des Œuvres de Bourbon qui n'avait que dix ans lorsque Philibert de la Guiche, grand-maître de l'artillerie, fit mettre ce distique à la porte de l'arsenal. Il paraît que cette inscription est de Millotet, avocat-général au parlement de Dijon, qui avait composé beaucoup d'autres vers latins très estimés, entre autres une pièce de vingt-trois vers pour être mise au bas de la statue de Henri IV.

duite des chefs de la légion germanique, accusés d'incivisme, puis dans la Vendée, d'où il ne tarda pas à être rappelé pour se justifier devant le comité de salut public de la rigueur de ses mesures. Carrier le défendit; lorsque cet homme atroce fut aussi mis en jugement, Bourbotte voulut à son tour, mais vainement, s'opposer à sa condamnation. Envoyé à l'armée du Rhin et de la Moselle, il y commit encore des excès propres à faire oublier qu'il donna en même temps des preuves d'une grande intrépidité. Au 9 thermidor, il commanda ouvertement l'insurrection. Plus tard il demanda l'arrestation des victimes sorties de prison après cette journée, mais il fut arrêté lui-même avec Goujon, Romme, Duroy, Duquesnoy et Soubrany, et on les transféra au château du Taureau dans le Finistère. Ramenés à Paris, environ trois semaines après, ils y furent condamnés à mort, le 13 juin 1795. Les condamnés essayèrent de se suicider, à l'aide d'un couteau qu'ils se passaient l'un à l'autre, donnant ainsi un exemple horrible des excès où peut porter le fanatisme révolutionnaire. Quatre d'entre eux respiraient encore en arrivant à l'échafaud; Bourbotte, qui était de ce nombre, fut réservé, comme le plus coupable, pour être exécuté le dernier.

* **BOURCET** (PIERRE-JOSEPH de), né en 1700 à Usseaux dans la vallée de Pragelas, servit avec distinction dans l'artillerie, puis dans le génie, et parvint au grade de lieutenant-général des armées du roi. En 1733 et 1741 il fit les campagnes d'Italie, et en 1756 il commanda en Allemagne l'artillerie et le génie. C'est à lui qu'on attribua les principales opérations des campagnes d'Italie, qui firent la réputation du comte de Maillebois. Il fut nommé en 1762 commandeur de St-Louis, et depuis commandant en second du Dauphiné. Il mourut en 1780. On lui doit | des *Mémoires historiques sur la guerre que les Français ont soutenue en Allemagne depuis* 1757 *jusqu'en* 1762, 3 vol. in-8°, ouvrage écrit sans prétention, mais avec clarté et un ton de vérité qui inspire la confiance et qui persuade. Il est particulièrement connu par sa *carte topographique du haut Dauphiné*, imprimée en 1758, en 9 grandes feuilles, renommée pour son exactitude, et où l'on trouve les moindres accidens du terrain. Le dépôt de la guerre a publié une réduction en 2 feuilles de cette carte qui n'est pas commune. On a encore de Bourcet | des *Mémoires militaires sur les frontières de la France, du Piémont, de la Savoye, depuis l'embouchure du Var jusqu'au lac de Genève*, Berlin, 1801, in-8°.

BOURCHENU de VALBONAIS (JEAN-PIERRE MORET de), né à Grenoble en 1651, d'un conseiller au parlement, voyagea en Italie, en Hollande et en Angleterre. S'étant trouvé sur la flotte anglaise, à la bataille de Solbaye, il fut tellement frappé de ce spectacle, qu'il résolut de finir ses courses, pour embrasser la magistrature. De conseiller au parlement, il devint premier président de la chambre des comptes de Grenoble, et conseiller d'état honoraire en 1696. Il mourut en 1730, regretté de tous les savans et des gens de bien. Il était aveugle depuis longtemps. Cet accident ne l'empêcha point de donner l'*Histoire du Dauphiné*, Genève, en 2 vol. in-fol., 1722, et plusieurs *dissertations* et *mémoires* répandus dans différens journaux. Ils prouvent une grande connaissance de l'histoire et des antiquités. Il avait fait de profondes recherches sur son pays. On a encore de lui en manuscrit, un *Nobiliaire du Dauphiné*.

BOURCHIER (THOMAS), cardinal, archevêque de Cantorbéry, frère de Henri, comte d'Essex, couronna Edouard IV, Richard III et Henri VII, rois d'Angleterre, tint plusieurs conciles, condamna les wicléfites, et mourut à Cantorbéry en 1486. Ce prélat avait beaucoup de zèle et de lumières. — Il ne faut pas le confondre avec un autre THOMAS BOURCHIER, qui a écrit l'*Histoire du martyre des Pères Récollets*, qui ont été mis à mort pour la foi en Angleterre, dans la Belgique et l'Irlande, depuis l'an 1536 jusqu'à l'an 1582, Paris, 1582, in-8°, en latin.

BOURCIER de MONTUREUX (JEAN-LOUIS), né à Luxembourg le 12 mai 1697, s'appliqua avec succès au droit, et parvint par sa science et sa probité à la charge de procureur-général au conseil de Nancy. Son zèle et ses lumières le firent employer par François Ier dans les circonstances les plus difficiles et les plus délicates, notamment lors du traité de Vienne. Il mourut le 14 mars 1751, après avoir donné au public : | *Recueil des ordonnances du duc Léopold*, 1733, 4 vol. in-4°; | *Instruction pour mon fils qui prend le parti des armes*, 1740, in-4°.

* **BOURDAILLE** (MICHEL), docteur de Sorbonne, chanoine théologal à la Rochelle et grand-vicaire de ce diocèse,

mort le 26 mars 1694, est auteur de quelques ouvrages : | *Défense de la foi de l'Eglise, touchant l'Eucharistie*, 1676, in-12 ; 1677; | *Défense de la doctrine de l'Eglise, touchant le culte des Saints*, in-12 ; | *Explication du Cantique des cantiques*, 1689, in-12 ; | *Théologie morale de l'Evangile*, 1691, in-12 : | *De la part que Dieu a dans la conduite des hommes*, inséré dans le tome 2 du *Traité de la grâce générale*, de Nicole ; | *Théologie de morale de saint Augustin*, 1687, in-12 : ce dernier ouvrage fit du bruit, à cause d'une proposition sur la grâce, qui fut dénoncée à l'assemblée du clergé de France, dans un écrit intitulé *Morale relâchée des prétendus disciples de Port-Royal*, etc. Antoine Arnauld désavoua les principes de cette proposition dans deux lettres à M. Le Feron.

BOURDALOUE (Louis), né à Bourges en 1632, prit l'habit de jésuite en 1648. Ses heureuses dispositions pour l'éloquence engagèrent ses supérieurs à le faire passer de la province à la capitale. Les chaires de Paris retentirent de ses sermons. Son nom pénétra bientôt à la cour. Louis XIV ayant voulu l'entendre, il débuta par l'avent de 1670. Il prêcha avec tant de succès qu'on le redemanda pour le carême de 1672, 1674, 1675, 1680 et 1682, et pour les avens de 1684, 86, 89, 91 et 93. On l'appelait *le Roi des prédicateurs et le Prédicateur des rois*. Louis XIV voulut l'entendre tous les deux ans, « aimant mieux ses redites, que » les choses nouvelles d'un autre. » Ses succès furent les mêmes en province qu'à Paris et à la cour : à Montpellier, où le roi l'envoya après la révocation de l'édit de Nantes en 1686, pour faire goûter la religion catholique par ses sermons et ses exemples, il eut les suffrages des catholiques et des nouveaux convertis. Sur la fin de ses jours il abandonna la chaire et se voua aux assemblées de charité, aux prisons; se faisant petit avec le peuple, autant qu'il était sublime avec les grands. Il avait un talent particulier pour assister et consoler les malades. On le vit souvent passer de la chaire au lit d'un moribond. Il mourut le 13 mai 1704, admiré de son siècle et respecté même des ennemis des jésuites. Sa conduite, dit un auteur estimé, était la meilleure réfutation des Lettres Provinciales. Le Père Bretonneau, son confrère, donna deux éditions de ses *ouvrages*, commencées en 1708 par Rigaud, directeur de l'imprimerie royale. La première, en 16 vol. in-8°, est la meilleure et la plus recherchée des amateurs de la belle typographie; la seconde est en 18 vol. in-12. C'est sur cette dernière qu'ont été faites les éditions de Lyon, de Rouen, Toulouse et Amsterdam. On en a donné une nouvelle, in-8°, imprimée à Versailles, précédée d'une Notice sur Bourdaloue. On a encore, sur sa vie et ses vertus, une Notice par M[me] de Pringy, Paris, 1705, in-4°; une Lettre du président Lamoignon, qui l'avait beaucoup connu, et une autre du Père Martineau, son confrère. Voici la distribution des éditions in-12 : *Avent*, 1 vol. ; *Carême*, 3 vol. ; *Dominicales*, 4 ; *Exhortations*, 2; *Mystères*, 2; *Panégyriques*, 2 : *Retraite*, 1; *Pensées*, 3. Dans la 1[re] édition in-8°, les *Exhortations* et la *Retraite* ne font que 2 vol., et les *Pensées*, 2. Il n'y a peut-être pas d'ouvrage plus fort de choses que ces *Pensées* : on y trouve un fonds inépuisable de morale, de théologie, et de véritable philosophie, présenté avec une simplicité et une dignité de langage qui n'a point trouvé d'imitateurs. Son portrait qu'on voit dans les premières éditions de ses Sermons, n'a été tiré qu'après sa mort. On y lit ce passage du psaume 118 : *Loquebar de testimoniis tuis in conspectu regum, et non confundebar*, qui exprime son ministère, ainsi que la manière dont il s'en acquitta. Il en soutint toujours la liberté, et n'en avilit jamais la dignité. Nulle considération ne fut capable d'altérer sa franchise et sa sincérité. Ses manières étaient simples, modestes et prévenantes : mais son âme était pleine de force et de vigueur. « Tantôt élevé, tantôt simple, (dit l'auteur de » la *Décadence des lettres et des mœurs*), » toujours noble et jamais familier, il se » met à la portée de l'esprit de tous les » hommes : ses idées se développent, se » succèdent rapidement et avec netteté : » d'une vérité qu'il établit, naissent mille » autres vérités nouvelles qui se soutiennent, et se fortifient mutuellement : il » s'abandonne à ces grands mouvemens » qui surprennent, agitent, remuent l'auditeur : concis, serré sans sécheresse, » profond sans obscurité, il raisonne, il » discute, il prouve : comme c'est l'esprit » qu'il veut subjuger, il l'attaque, le combat, le suit dans tous les détours, saisit » ses subtilités, détruit ses sophismes et » ses erreurs, le presse, le force enfin à » se rendre à l'évidence. Nourri de la lecture des Pères de l'Eglise, on voit que

» son goût naturel, plus que la nécessité, » l'a porté à s'enrichir de leurs trésors : » son éloquence est celle des Chrysostôme, » des Augustin; il en a l'âme, le génie, » l'abondance; son style sévère n'a rien » de recherché, ni d'affecté; il est nerveux et plein de force; les ornemens, » les fleurs, les grâces du langage s'y trouvent placés naturellement. Bourdaloue, » en un mot, est de tous les orateurs sacrés le plus accompli, et le créateur de » l'éloquence de la chaire. » On l'a souvent mis en parallèle avec Massillon. L'un et l'autre sont très éloquens, mais ils le sont d'une manière différente. Chacun peut suivant son goût donner la préférence à l'un ou à l'autre. Tous deux peuvent être regardés comme les plus parfaits modèles des prédicateurs. Bourdaloue est plus concis, plus serré; il s'attache plus à convaincre. Il est plus logicien et plus théologien, mais il a quelque chose de grave et d'austère. Massillon, sans atténuer la sévérité de la morale évangélique, l'insinue avec plus d'art, sans négliger les raisonnemens, et cherche surtout à parler au cœur. Il descend dans la conscience de ses auditeurs, leur dévoile les ressorts les plus secrets de leurs actions, et les confond par des peintures où chacun est étonné et honteux de se reconnaître. Beaucoup de gens, ceux surtout qui s'attachent à la force et à l'empire de la raison avant de se livrer à l'enthousiasme du sentiment, aiment mieux l'éloquence du Père Bourdaloue. Tout étant balancé de part et d'autre, la première place, dit l'abbé Trublet, demeure au Père Bourdaloue. « Ce » qui plait, ce que j'admire principalement » dans Bourdaloue (dit l'abbé Maury, » dans les *Réflexions sur l'éloquence* » qu'on voit à la tête de ses Discours), » c'est qu'il se fait oublier lui-même, c'est » que dans un genre trop souvent livré à » la déclamation, il n'exagère jamais les » devoirs du christianisme, ne change » point en préceptes les plus simples con- » seils, que sa morale peut toujours être » réduite en pratique; c'est la fécondité » inépuisable de ses plans, qui ne se ressemblent jamais, et l'heureux talent de » disposer ses raisonnemens avec cet ordre » dont parle Quintilien, lorsqu'il compare » le mérite d'un orateur à l'habileté d'un » général qui commande une armée, *velut imperatoria virtus;* c'est cette logique exacte et pressante qui exclut les » sophismes, les contradictions, les paradoxes; c'est l'art avec lequel il fonde » nos devoirs sur nos intérêts, et ce secret » précieux que je ne vois guère que dans » ses Sermons, de convertir les détails des » mœurs en preuves de son sujet; c'est » cette abondance de génie qui ne laisse » rien à imaginer au-delà de chacun » de ses Discours, quoiqu'il en ait composé au moins deux, souvent trois, » quelquefois même quatre sur la même » matière, et qu'on ne sache après les » avoir lus auquel de ces sermons donner » la préférence; c'est la simplicité d'un » style nerveux et touchant, naturel et » noble; la connaissance la plus profonde de la religion, l'usage admirable » qu'il fait de l'Ecriture et des Pères; enfin je ne pense jamais à ce grand homme, sans me dire à moi-même : Voilà » donc jusqu'où le génie peut s'élever » quand il est soutenu par le travail. » Thomas (*Essai sur les Eloges*) ne donne à Bourdaloue que la seconde place dans l'art des panégyriques, il le place après Fléchier et Bossuet. Mais il faut que Bossuet n'ait pas connu si bien que Thomas, le vrai goût des *Eloges*, puisqu'après avoir entendu l'oraison funèbre du grand Condé, il s'écria, en parlant de l'orateur : *Cet homme sera éternellement notre maître en tout.* M. Thomas reproche à Bourdaloue de n'avoir pas assez imité la manière de Bossuet. Le génie crée et n'imite pas, il marche seul et ne se traine pas sur des traces. Laharpe enfin donne la première place à Massillon, et reproche à l'abbé Maury de ne pas rendre assez de justice à ce dernier, l'un des écrivains chez qui notre langue a le plus de richesse, de douceur et de charmes. « Je regarde Massillon, dit-il, dans » le genre de la prédication comme le premier des orateurs, car c'est lui qui a le » mieux atteint le but de ce genre d'éloquence, celui d'émouvoir les cœurs et » de faire aimer la morale évangélique. » Comme prédicateur il parle à l'âme, et » comme écrivain, il nous charme. » « J'ai pu, » ajoute-t-il ailleurs, en revenant sur le compte de Bourdaloue, dont il avait parlé trop légèrement en traitant de l'éloquence de son siècle, « ne mettre » aucune comparaison entre eux sous des » rapports purement littéraires; et en effet, je ne pense pas que sous ce point » de vue Bourdaloue puisse la soutenir; » mais je dois ici les examiner comme » chrétien, puisque c'est pour des chrétiens qu'ils ont écrit et parlé. Il est deux » points où j'ai trouvé Bourdaloue supé-

» rieur à tout, depuis que je l'ai lu comme » j'aurais dû toujours le lire. Ces deux » mérites, qui lui sont particuliers, sont » l'instruction et la conviction, portées » chez lui seul à un tel degré, qu'il ne me » semble pas moins rare et moins difficile » de penser et de prouver comme Bour- » daloue, que de plaire et de toucher » comme Massillon. Bourdaloue est donc » aussi une de ces couronnes du grand » siècle, qui n'appartiennent qu'à lui; un de » ces hommes privilégiés que la nature » avait, chacun dans son genre, doués d'un » génie qu'on n'a pas égalé depuis. Son » *Avent*, son *Carême*, et particulièrement » ses *Sermons sur les Mystères*, sont d'une » supériorité de vues dont rien n'appro- » che, sont des chefs-d'œuvre de lumière » et d'instruction auxquels on ne peut » rien comparer. Comme il est profond » dans la science de Dieu! Qui jamais est » entré aussi avant dans les mystères du » salut? Quel autre en a fait connaître » comme lui, la hauteur, la richesse et » l'étendue? Nulle part le christianisme » n'est plus grand aux yeux de la raison » que dans Bourdaloue. On pourrait dire » de lui, en risquant d'allier deux termes » qui semblent s'exclure, qu'il est supé- » rieur en profondeur comme Bossuet en » élévation. Certes, ce n'est pas un mé- » rite vulgaire qu'un recueil de Sermons » qu'on peut appeler un cours complet de » religion, tel que, bien lu et bien mé- » dité, il peut suffire pour en donner une » connaissance parfaite. C'est donc pour » des chrétiens une des meilleures lectu- » res possibles : rien n'est plus attachant » pour le fond des choses; et la diction, » sans les orner beaucoup, du moins ne » les dépare nullement. Elle est toujours » naturelle, claire et correcte; elle est peu » animée, mais sans vide, sans lan- » gueur, et relevée quelquefois par des » traits de force : quelquefois aussi, mais » rarement, elle approche trop du fami- » lier. Quant à la solidité des preuves, » rien n'est plus irrésistible; il promet » sans cesse de démontrer, mais c'est » qu'il est sûr de son fait, car il tient tou- » jours parole. Je ne serais pas surpris » que, dans un pays comme l'Agleterre où » la prédication est toute en preuves, » Bourdaloue parût le premier des prédi- » cateurs; et il le serait partout, s'il avait » les mouvemens de Démosthène, comme » il en a les moyens de raisonnement. En » total, je croirais que Massillon vaut » mieux pour les gens du monde, et Bour- » daloue pour les chrétiens. L'un attirera » le mondain à la religion par tout ce » qu'elle a de douceurs et de charmes, » l'autre éclairera et affermira le chré- » tien dans sa foi par ce qu'elle a de plus » haut en conceptions et de plus fort en » appuis. »

* **BOURDEILLE** (HÉLIE de), cardinal, archevêque de Tours, cinquième fils d'Arnaud, baron de Bourdeille en Périgord, et sénéchal de cette province, et de Jeanne de Chamberlhac, naquit au château de Bourdeille vers l'an 1410. Il embrassa l'état ecclésiastique, entra de bonne heure dans l'ordre de saint François, où il professa la théologie, et se livra à la prédication. L'évêché de Périgueux étant venu à vaquer dans le mois de septembre 1437, par la mort de Bérenger d'Arpajon, il fut élu par le chapitre, et obtint ses bulles du pape Eugène IV, dès le mois de novembre de la même année. Hélie de Bourdeille fit, durant le cours de son épiscopat, de grandes libéralités à son église, et de larges aumônes à ses diocésains; mais, malgré son exemple et ses soins, la corruption de ce siècle lui parut exiger de mettre la ville de Périgueux en interdit. Un ordre de Charles VII, donné à Chinon le 7 mai 1446, le fit lever. Député aux états de Tours, le mérite et le nom de Bourdeille l'élevèrent au siége archiépiscopal de cette ville; il prêta serment entre les mains de Louis XI, le 23 décembre 1468. Ce monarque le nomma, en 1473, le premier des commissaires chargés du procès de l'abbé de Saint-Jean-d'Angely, à l'occasion de la mort du duc de Guyenne. Dans la suite; il intercéda auprès de Louis XI mourant en faveur du cardinal Balue et de quelques autres prisonniers. Il entreprit, vers 1482, le voyage de Rome. Il y reçut un accueil distingué, et il en rend compte lui-même à son neveu, le seigneur de Bourdeille, dans une lettre écrite en patois périgourdin, et signée *F. H. archevêque de Tors indine*. Enfin, créé cardinal-prêtre sous le titre de Sainte-Luce, le 15 novembre 1483, il survécut peu à cette dignité, étant mort dans son diocèse le 15 juillet de l'année suivante. La sainteté de sa vie donna lieu à une enquête ordonnée par le pape; mais la canonisation n'eut pas lieu. Le cardinal de Bourdeille a laissé plusieurs écrits, dont les principaux sont : | *Opus pro pragmaticæ sanctionis abrogatione*, Rome, 1486, in-4°, réimprimé à Toulouse en 1518. Il est question dans cet

ouvrage du concordat qui fut fait, en 1472, entre Louis XI et Sixte IV : il est peu connu, et fut mal observé. | *Defensorium concordatorum*, Paris, 1520, in-4°, plusieurs fois réimprimé avec les Concordats de Léon X et de François Ier; | un Traité latin sur *la Pucelle d'Orléans*, qui se trouve manuscrit à la fin du procès de justification de cette héroïne, etc.

BOURDEILLES (Pierre de), connu sous le nom de *Brantôme*, dont il était abbé, joignit à ce titre ceux de seigneur et baron de Richemont, de chevalier de l'ordre, de gentilhomme de la chambre des rois Charles IX et Henri III, et de chambellan du duc d'Alençon. Il avait eu dessein de se faire chevalier de Malte, dans un voyage qu'il fit en cette île au temps du siége, l'an 1565. Il revint en France, où on l'amusa par de vaines espérances; mais il ne reçut d'autre fortune, dit-il, que d'être bien-venu des rois ses maîtres, des grands seigneurs, des princes, d'autres rois, des reines, des princesses. Il mourut en 1614, à 87 ans. Ses *Mémoires* ont été imprimés en 10 et en 15 vol. in-12 : 4 des capitaines français, 2 des capitaines étrangers, 2, des femmes galantes, 1 des femmes illustres, 1 des duels. Ils sont nécessaires à ceux qui veulent savoir l'histoire secrète de Charles IX, de Henri III et de Henri IV. L'homme y est encore plus représenté que le prince. Le plaisir de voir ces rois dans leur particulier et hors du théâtre, joint à la naïveté du style de Brantôme, rend la lecture de ses *Mémoires* fort agréable, quoique plusieurs de ses anecdotes paraissent hasardées, que les faits publics qu'il raconte soient souvent défigurés par des contes populaires, et que le portrait de la même personne présente quelquefois des contradictions. Il rapporte des discours et des faits absolument opposés au caractère et à l'histoire de ceux auxquels il les attribue. Les écrivains protestans du dernier siècle ne lui rendent pas justice, lorsqu'ils le traitent de controversiste passionné, que la prévention aveugle. Ils savent bien se prévaloir de son témoignage lorsqu'il leur est favorable. D'ailleurs Brantôme ne paraît pas prendre un intérêt assez vif aux avantages de la religion qu'il professait, ni à la gloire des princes lorrains, pour être soupçonné d'avoir altéré des faits dont il a été témoin. Il est vrai qu'il a gémi, comme tous les bons citoyens, sur les malheurs de la France durant les guerres suscitées par les sectaires, et qu'il les a quelquefois bien peints; mais il n'en a rien dit qui ne soit conforme à ce qu'en rapportent tous les historiens du temps. Ses *Mémoires* avec la Vie de l'auteur et quelques Opuscules, ont été réimprimés en 1787, sous le titre d'*OEuvres de Brantôme*, Paris, 8 vol. in-8°.

BOURDEILLES (Claude de), petit-neveu du précédent, comte de Montrésor, attaché à Gaston d'Orléans dans sa faveur et dans ses disgrâces, perdit plusieurs fois sa liberté pour servir ce prince. Ennuyé du tumulte et des tracasseries de la cour, il prit le parti de goûter les douceurs d'une vie privée. Il mourut à Paris en 1663. Il a laissé des *Mémoires*, connus sous le nom de *Montrésor*, 2 vol. in-12, qui sont curieux. Il y a plusieurs pièces sur l'histoire de son temps. Montrésor ne craint point de raconter les projets formés par lui contre la vie du cardinal de Richelieu.

* **BOURDELIN** (l'abbé), né en 1725, fut instituteur à Lyon. On a de lui : *Nouveaux élémens de la langue latine*, ou *Cours de thèmes français-latins*. Il mourut en 1783.

BOURDELOT (Jean), maître des requêtes de la reine Marie de Médicis, savant dans les langues et la jurisprudence, auteur des *Notes* sur Lucien, sur Héliodore et sur Pétrone, mourut en 1638. Ses *Commentaires* sont estimés des savans, mais assez peu consultés.

BOURDELOT (l'abbé, dont le vrai nom était Pierre MICHON), neveu du précédent, et fils d'un chirurgien de Sens retiré à Genève, naquit dans cette ville en 1610. Il s'appliqua à la médecine, et fut médecin du grand Condé. Christine, reine de Suède l'appela en 1651 auprès d'elle, et obtint ensuite pour lui l'abbaye de Massay. Il mourut à Paris en 1685. Un valet inconsidéré mit un morceau d'opium dans un purgatif qu'on devait lui donner : ce poison le jeta dans un assoupissement. On voulut l'éveiller, on le brûla, la gangrène se mit à sa plaie, et il en mourut. On a de lui plusieurs traités : *De la vipère*, 1651, in-12 : *Du mont Etna*, etc. Le pape lui avait permis d'exercer la médecine gratuitement. Il laissa en manuscrit un *Catalogue* de livres de médecine avec des notices sur les vies des auteurs et la critique de leurs ouvrages.

BOURDIGNÉ (Charles de), prêtre, natif d'Angers, y vivait en 1531. Il est auteur de la *Légende de Pierre Faifeu*, en

vers, Angers, 1532, in-4°; Paris, 1723, in-12. C'est un récit de toutes les espiégleries que Faifeu, écolier d'Angers, jeune débauché, met en usage pour parvenir à ses fins. Cet ouvrage, divisé en 49 chapitres, est fait avec esprit. — Charles avait un frère (JEAN de BOURDIGNÉ) chanoine d'Angers, mort en 1555, dont on a l'*Histoire d'Anjou et du Maine*, Angers 1529, in-fol., dans laquelle il y a bien des fables.

BOURDIN (MAURICE), antipape en 1118, sous le nom de *Grégoire VIII*, était auparavant archevêque de Brague. Excommunié au concile de Reims l'an 1119, il se retira à Sutri. Calixte II envoya une armée commandée par un cardinal, pour former le siége de cette ville. Les habitans de Sutri, voyant battre leurs murailles pour un misérable antipape, le livrèrent aux soldats, qui l'amenèrent à Rome sur un chameau, à rebours, tenant en main la queue au lieu de bride, et couvert d'une peau de mouton toute sanglante en guise de chappe d'écarlate. Bourdin mourut en prison, à Sulmone, la même année 1122. Ses ordinations furent déclarées nulles au premier concile général de Latran l'an 1123 : ce qu'il ne faut cependant entendre que relativement à l'exercice et aux fonctions légitimes du sacerdoce et de l'épiscopat, et enfin au rang et aux honneurs attachés à ces dignités.

* **BOURDIN** (CHARLES), archidiacre et grand-vicaire de Noyon, publia l'*Histoire de Notre-Dame de Fieulaines*, St-Quentin, 1662.

* **BOURDIN** (MATTHIEU), religieux minime, mort en 1692, publia la *Vie de Madeleine Vigneron*, du tiers-ordre de St-François-de-Paule, Rouen, 1689, in-12.

* **BOURDIN** (JACQUES), seigneur de Vilaines, secrétaire d'état sous Henri II, François II et Charles IX, dressa les instructions sur les libertés de l'église gallicane, pour les députés français envoyés au concile de Trente. On les trouve dans le recueil des *Actes* de ce concile, Paris, 1654. Il fut ensuite employé aux négociations de Troyes pour la conclusion de la paix avec l'Angleterre, et mourut en 1567.

* **BOURDIN** (NICOLAS), petit-fils du précédent, était gouverneur de Vitry-le-Français. Il mourut en 1676, laissant quelques écrits sur les mathématiques et l'astrologie, Paris, 1644, 1654, in-4°.

BOURDOISE (ADRIEN), prêtre, natif du Perche, instituteur du séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet à Paris, né en 1584, fut l'ami de Saint-Vincent de Paule, et mourut en odeur de sainteté en 1655, à 71 ans. Catéchismes, missions, conférences, il se portait à tout avec une égale vivacité. Les gens du monde lui ont quelquefois trouvé du ridicule ; mais les règles de l'usage et des bienséances reçues ne sont pas toujours celles de la charité et du zèle. Un écrivain protestant n'a pu s'empêcher de convenir que dans sa vie « on découvre un homme d'une simplicité » originale, d'une droiture chrétienne, » d'une piété édifiante, et en qui des » mœurs antiques et un fonds de probité » tenaient lieu d'études et de lumières. » La première édition de sa *Vie*, qui parut en 1714, in-4° péchait par une trop grande exactitude de détails quelquefois minutieux, qu'on a retranchés dans celle qui a paru en 1784, in-12, où l'on a cependant très bien fait de conserver certains traits, peu importans en eux-mêmes, mais très propres à donner une idée juste de ce zélé et respectable ecclésiastique. Telle est l'anecdote suivante. « Un jour madame la » duchesse d'Aiguillon, nièce du cardinal » de Richelieu, vint entendre la messe à » Saint-Nicolas, ses officiers placèrent son » carreau dans le sanctuaire : M. Bour» doise le prit aussitôt et le porta hors du » chœur, en représentant d'une manière » respectueuse à cette duchesse, que la » nef était la place des laïques. M. le car» dinal de Richelieu qui le sut, fut choqué » de ce qu'on avait ainsi traité sa nièce, » et fit appeler le saint prêtre. M. Bour» doise refusa d'abord d'y aller, en disant » qu'il n'avait point l'honneur d'être connu » de son éminence, et qu'assurément on » le prenait pour un autre. On l'avertit » une seconde fois, et on lui envoya même » le carrosse dont il ne voulut pas se ser» vir ; il partit sur-le-champ à pied, et on » le fit entrer dans le moment même qu'il » parut. Comme il saluait profondément » son Eminence : *Est-ce donc vous*, lui » dit-elle, *qui avez chassé ma nièce du* » *chœur de votre église ? — Non, monsei*» *gneur. — Ne vous appelez-vous pas* » BOURDOISE ? — *Oui, monseigneur.* — » *Eh ! c'est vous-même qui lui avez fait* » *cet affront. — Pardonnez-moi, mon*» *seigneur. — Et qui est-ce donc ? — C'est* » *votre Eminence, ce sont tous les prélats* » *assemblés en concile, qui ont défendu* » *aux laïques, et surtout aux femmes,* » *d'entrer dans le chœur, afin que les ec-*

» clésiastiques y pussent faire librement » leurs fonctions. Ce grand ministre fut » surpris de cette réponse, quoiqu'il n'en » parût pas fort content ; mais madame la » duchesse d'Aiguillon profita de l'avis du » serviteur de Dieu, et elle lui en sut si » bon gré, qu'elle vint plus souvent à » Saint-Nicolas : pendant sa vie elle ne » cessa de répandre ses bienfaits sur le sé- » minaire, et elle ne l'oublia pas dans son » testament. »

BOURDON (SÉBASTIEN), peintre et graveur, naquit à Montpellier en 1616. Son père, peintre sur verre, fut son premier maître. Après avoir servi quelque temps, il voyagea en Italie, et y saisit la manière de Claude le Lorrain, de Caravage et du Bamboche, prenant toutes les formes avec une facilité égale. De retour en France, à l'âge de 27 ans, il se fit un nom célèbre par son tableau du *Martyre de saint Pierre*, qu'on voit à Notre-Dame de Paris. Il entreprit ensuite le voyage de Suède. Il y fut bien accueilli par Christine ; mais bientôt après, entraîné par son inquiétude et son inconstance, il revint dans son pays ; il y fit plusieurs tableaux, dans lesquels on remarque une imagination fougueuse et bouillante, une touche légère, un coloris, un goût extraordinaire et quelquefois bizarre. Son pinceau était peu correct, mais facile. Il paria qu'*il peindrait, dans un jour, douze têtes d'après nature*, *de grandeur naturelle*, et il gagna son pari : ces têtes ne sont pas les moindres de ses ouvrages. Il finissait peu, mais le feu et la liberté qu'il mettait dans tous ses tableaux font plus rechercher ses productions les moins finies, que les chefs-d'œuvre d'un peintre d'un génie médiocre. Il réussissait dans tous les genres, surtout dans le paysage. Ses tableaux ornent plusieurs églises de Paris, et différentes maisons particulières. Ce maître travaillait pour Louis XIV, dans l'appartement des Tuileries, lorsque la mort l'enleva en 1662. Il était directeur de l'académie de peinture, où sa mémoire a été long-temps chère, autant par ses talens que par ses mœurs. On remarque parmi ses tableaux le *Martyre de saint Pierre*, *le supplice de saint Gervais et saint Protais*, *son Portrait*, *le Repos de la sainte Famille*, *Jésus bénissant ses disciples*, *une Descente de croix*, etc.

BOURDON (AMÉ), fils d'un ingénieur du roi d'Espagne, naquit à Cambrai en 1638 et mourut dans cette ville en 1706. A l'âge de 36 ans, et père de 12 enfans vivans, il se détermina à prendre ses degrés en médecine dans l'université de Douai en 1675. Il fit paraître en 1678, pour l'instruction d'un fils qu'il destinait à cette profession, ses *Tables anatomiques* in-fol. avec sa *Description anatomique du corps humain*, in-12, qui a été souvent réimprimée, parce que c'était alors un des ouvrages les plus parfaits dans ce genre.

* **BOURDON de SIGRAIS** (CLAUDE-GUILLAUME), chevalier de Saint-Louis, membre de l'académie des Inscriptions et belles-lettres, né en Franche-Comté en 1715, mort à Paris en 1791. Il suivit d'abord la carrière des armes, qu'il quitta pour se livrer uniquement aux lettres. On a de lui : | *Histoire des rats, pour servir à l'histoire universelle*, Ratopolis, 1738, in-8°, avec fig., réimprimée en 1787 dans le tome XI de la collection des *Œuvres badines du comte de Caylus* : c'est une production de la jeunesse de l'auteur. L'*Histoire des chats*, de Moncrif, lui avait fourni l'idée de cette plaisanterie ingénieuse. | *Institutions militaires de Végèce, trad. en français*, Paris, Prault, 1749, in-12 ; Amsterd., 1744, in-12 ; Paris, 1759, in-12, fig. : cette traduction est estimée. | *Considérations sur l'esprit militaire des Gaulois, pour servir d'éclaircissement préliminaire aux mêmes recherches sur les Français, et d'introduction à l'Histoire de France*, 1774, in-12. | *Considérations sur l'esprit militaire des Germains, depuis l'an de Rome 640 jusqu'en 176 de l'ère vulgaire*, Paris, 1781, in-12. | *Considérations sur l'esprit militaire des Francs et des Français, depuis le commencement du règne de Clovis en 482, jusqu'à la fin de celui de Henri IV*, en 1610, Paris, 1786, in-12. Ces trois volumes forment le recueil des dissertations lues par l'auteur à l'académie des inscriptions et belles-lettres : elles sont curieuses et intéressantes. | *Dialogue sur les orateurs, traduit en français*, Paris, 1782, in-12. Bourdon pense que cet ouvrage doit être attribué à Tacite. Il a su profiter des traductions de ses prédécesseurs pour en donner une plus fidèle et plus élégante, mais à laquelle on préfère aujourd'hui celle qu'en a donnée Dureau-Delamalle, dans sa traduction de *Tacite*.

* **BOURDON** (FRANÇOIS-LOUIS), surnommé *de l'Oise*, du nom de son département, fils d'un cultivateur des environs de Compiègne, suivit le barreau à Paris et devint procureur au parlement. Les

principes de la révolution exaltèrent son imagination ardente, et il en suivit le parti avec un véritable emportement. Au 10 août 1792, il fut un des chefs de la terrible insurrection qui ensanglanta les Tuileries. député à la Convention, il y déploya les opinions les plus violentes qu'il soutenait en provoquant ses collègues en duel, et fut toujours à la tête de ceux qui proposaient les mesures les plus incendiaires. Il vota la mort du roi, et contribua beaucoup aux révolutions du 31 mai 1793 et du 27 juillet 1794. Ayant été chargé de surveiller les opérations de l'armée de l'ouest, il destitua le général Rossignol et eut à ce sujet quelques contestations avec Robespierre, qu'il poursuivit avec ardeur et à la perte duquel il contribua puissamment. Depuis ce moment, il se montra aussi forcené réacteur qu'il avait été ardent révolutionnaire; mais toujours guidé par ses passions, sa conduite devint incertaine et ses actions sans cesse contradictoires les unes avec les autres. On le vit solliciter tout à la fois le rapport de la loi qui éloignait les nobles de Paris, et accuser de perfidie la proposition de supprimer les comités révolutionnaires. Il ne cessa jusqu'à la fin de l'assemblée de provoquer une foule de lois de circonstances, qui toutes portaient le cachet de l'irrégularité de ses idées. Après la révolution de 1795, il poursuivit plusieurs députés montagnards, autrefois ses complices, et coopéra à leur perte; mais il fut à son tour la victime du parti directorial : à la suite de la journée du 18 fructidor, il fut déporté à Cayenne, et mourut à Sinnamary quelques jours après son arrivée, laissant entrevoir les remords qui doivent remplir l'âme d'un régicide. « Messieurs, » disait-il à ses compagnons d'infortune, » en quelque lieu de la terre que vous » vous trouviez, on vous plaindra, vous » aurez des consolateurs; mais Bourdon » de l'Oise....! »

* **BOURDON de la CROSNIÈRE** (Léonard-Jean-Joseph), né à Orléans, fils d'un premier commis des finances, était établi à Paris où il avait avant, la révolution, fondé une maison d'éducation et figura dès le 14 juillet 1789, dans les troubles révolutionnaires. Il obtint de l'assemblée constituante l'autorisation de loger chez lui un centenaire du Mont-Jura, qu'il faisait servir par ses élèves, pour les accoutumer, disait-il, à honorer la vieillesse. En 1792, il fut député à la Convention nationale. Avant l'ouverture de la session, il avait été envoyé à Orléans par la commune de Paris, pour assurer la translation à la capitale des prisonniers de la haute cour, qui furent impitoyablement massacrés à Versailles. On a pensé, sans en avoir la certitude, que Bourdon s'était rendu complice de cet assassinat. Durant la détention de Louis XVI au Temple, il proposa, le premier, d'interdire à ce prince toute communication avec sa famille, et vota ensuite la mort sans appel, en hâtant de ses vœux barbares l'exécution du jugement. En passant par Orléans le 16 mars 1793, il fit condamner à mort tous les citoyens qui montaient la garde le soir de cette journée, sous prétexte qu'un factionnaire avec lequel, à la suite d'une orgie, il s'était pris de querelle, avait voulu le percer de sa bayonnette. Le 8 août suivant, Bourdon fut élu secrétaire de la Convention, où il sollicita la formation d'une armée révolutionnaire dans chaque département, et, peu de temps après, président des jacobins. En janvier 1794, il rompit avec Robespierre, parce que celui-ci s'était opposé à une proposition faite par lui. Adjoint à Barras pour commander la garde nationale dans la journée du 9 thermidor où son adversaire fut renversé, il pénétra avec la force armée dans la maison commune, et s'empara de Robespierre qui s'y était réfugié avec les chefs de son parti. Bientôt après il fit décréter la translation du corps de Marat au Panthéon, et dirigea lui-même cette odieuse cérémonie. Arrêté comme complice de la conspiration qui éclata le 12 germinal an 3 (1er avril 1795), il fut conduit au château de Ham. L'amnistie du 25 octobre 1795 lui rendit la liberté et la vie. Bourdon fit ensuite partie du conseil des Cinq-cents, où Boissy d'Anglas le traita d'assassin révolutionnaire, et devint agent du Directoire à Hambourg, d'où il fit sortir les émigrés. Il avait fondé, en 1793, l'école des Elèves de la Patrie, et il dirigeait encore à Paris, en 1805, quelque temps avant sa mort, une école primaire. On a de lui : | *Mémoire sur l'instruction et l'éducation nationale*, 1789, in-8° ; | *Recueil des actions civiques des républicains français*, 4 numéros, 1794, in-8° ; | en société avec Moline et Valcourt : *Le tombeau des imposteurs*, ou *l'inauguration du temple de la Vérité, sans-culottide dramatique*, 1794, in-8°.

BOURDONNAIS (Bernard-François

MAHÉ de la), né à Saint-Malo en 1699, fut à la fois négociant et guerrier (1). Chargé de bonne heure des affaires de la compagnie des Indes, il lui fut utile dans plus d'un voyage qu'il entreprit pour favoriser les intérêts de cette compagnie, et pour augmenter sa propre fortune. Le roi le nomma gouverneur-général des îles de France et de Bourbon, et elles devinrent florissantes sous son administration. C'était dans le temps de la guerre malheureuse de 1741. Les Anglais dominaient dans l'Inde. Une escadre anglaise croisait dans les mers, gênait le commerce des Français et faisait beaucoup de prises. La Bourdonnais prend la résolution d'armer une petite flotte. Il sort de l'île de Bourbon avec 9 vaisseaux de guerre, attaque l'escadre ennemie, la disperse, et va mettre le siége devant Madras. Cette ville capitula en septembre 1746, et les vaincus se rachetèrent pour environ neuf millions. Les richesses que la Bourdonnais avait acquises ayant excité l'envie, on peignit le vainqueur de Madras comme un prévaricateur qui avait exigé une rançon trop faible, et qui s'était laissé corrompre par des présens. Les directeurs de la compagnie des Indes, et plusieurs actionnaires, portèrent leurs plaintes au ministère; et la Bourdonnais, en arrivant en France, fut enfermé à la Bastille. Son procès dura 3 ans et demi. Enfin les commissaires du conseil qu'on lui donna pour juges, le déclarèrent innocent. Il fut remis en liberté, et rétabli dans tous ses honneurs. Il mourut bientôt après, en 1755, d'une maladie cruelle, que le chagrin et sa longue détention lui avaient causée. C'était un homme comparable à Duguai-Trouin, et aussi intelligent dans le commerce qu'habile dans la marine. Il avait d'ailleurs beaucoup d'esprit. Un des directeurs de la compagnie des Indes lui demandant un jour, comment il s'y était pris pour faire bien mieux ses affaires que celles de la compagnie. « C'est, répondit-il, parce que » j'ai suivi vos instructions dans tout ce » qui vous regardait, et que je n'ai con» sulté que moi-même dans ce qui con» cernait mes intérêts. »

BOURDOT de RICHEBOURG (CHARLES-ANTOINE), avocat à Paris en 1689, mourut dans cette ville le 11 décembre 1735. Il a donné un *Coutumier général*, avec des notes, Paris, 1724, 8 vol. in-fol. (1) C'était un homme qui, à beaucoup de littérature, joignait un grand fonds de religion.

BOURG (ANNE du), de Riom, conseiller-clerc au parlement de Paris, se fit connaître par un attachement fanatique à la religion de Calvin. Ayant parlé avec une espèce de fureur pour les partisans de cette doctrine dans une assemblée du parlement, Henri II le fit arrêter. On lui fit son procès; il fut déclaré hérétique, dégradé de l'ordre de prêtrise, pendu et brûlé en Grève en 1559, à 38 ans. On le soupçonna d'avoir eu part à l'assassinat du président Minart, un de ses juges: ce meurtre hâta son supplice et celui de plusieurs calvinistes. Ces sectaires s'en vengèrent par la conspiration d'Amboise et les guerres qui la suivirent. Du Bourg était un des plus dangereux émissaires du calvinisme, dont il aurait propagé les erreurs, s'il l'avait pu, sur les *ruines* de la religion et de l'état. On voit par-là combien les protestans se sont donné de ridicule, en mettant au nombre des martyrs un fanatique opiniâtre et séditieux.

BOURG (ELÉONOR-MARIE du MAINE, comte du), né en 1655, servit avec distinction sous Louis XIV, commanda en chef l'armée du Rhin en 1709, gagna la bataille de Rinnetsheim sur les troupes impériales, fut fait maréchal de France en 1724, et mourut en 1739.

* BOURGEAT (LOUIS-ALEXANDRE-MARGUERITE), né à Grenoble en 1787, s'y fit recevoir avocat en 1809. Mais la faiblesse de sa santé et son goût pour les lettres le déterminèrent à quitter le barreau. Il vint à Paris en 1812, et y travailla à divers ouvrages et recueils périodiques, entre autres à la Biographie universelle, au Mercure de France et au Magasin encyclopédique. Il remporta, à la fin de 1813, le prix proposé par la Société des sciences et arts de Grenoble, pour la meilleure *Histoire des Allobroges et des Voconces, prouvée par les monumens et les auteurs.* Bourgeat avait entrepris de traduire l'*Essai historique sur les Scaldes*, ou anciens poètes Scandinaves, ouvrage italien par Grabert Hemsô, et avait en outre commencé une *Histoire de la guerre contre les albigeois*, lorsqu'il fut surpris par la mort en 1814, à l'âge de 27 ans.

(1) Mahé de la Bourdonnais était capitaine de frégate et chevalier des ordres militaires de Saint-Louis et du Christ. Cette dernière décoration lui fut donnée par le roi de Portugal, pour avoir sauvé d'une perte certaine deux vaisseaux de guerre portugais. Il servit même quelque temps ce prince qui lui avait conféré le grade de capitaine de vaisseau.

(1) Ces 8 tomes sont ordinairement reliés en 4 vol.

BOURGELAT (Claude), directeur et inspecteur-général des écoles vétérinaires en France, qui lui doivent leur institution, mourut le 3 janvier 1779, dans un âge avancé, après avoir dirigé ces écoles par lui-même et par ses ouvrages, tels que : | *Elémens d'hippiatrique*, 1750, 3 vol. in-8°. | *Le nouveau Newcastle, ou Traité de cavalerie*, 1747, in-12. | *Matière médicale raisonnée, à l'usage des écoles vétérinaires*, 1771, in-8°; | *Traité de la conformation extérieure du cheval, de sa beauté et de ses défauts, du choix des chevaux et des haras*, Paris, 1769, in-8°. | *Essai sur la ferrure*, in-8°.

* **BOURGEOIS** (Jacques), trinitaire, a donné : *Amortissement de toutes perturbations*, et *Réveil des mourans*, Douai, 1576.

BOURGEOIS (Louis). *Voyez* BURGENSIS.

BOURGEOIS (Louis le), abbé de Chante-Merle, né à Heauville au diocèse de Coutances, mort doyen de l'église d'Avranches en 1680, consacra sa verve poétique à des sujets chrétiens. On a de lui | Le *Catéchisme en forme de cantiques*, à l'usage du Dauphin, 1669 et 1684. | L'*Histoire des Mystères de J.-C. et de la Vierge*; | Les *Psaumes pénitentiaux*. La poésie de ces trois ouvrages est facile, mais faible et sans images.

* **BOURGEOIS** (Louise), dite BOURSIER, accoucheuse distinguée dans le 17e siècle, assista, dans toutes ses couches, Marie de Médicis, femme de Henri IV. On a d'elle un ouvrage, où se trouvent des croyances ridicules, et quelques prétendus secrets, avec de bonnes observations et des faits pratiques. Il est intitulé : *Observations sur la stérilité, perte de fruit, fécondité, accouchemens et maladies des femmes et enfans nouveau-nés*, Paris, 1609, 1626, in-12; 1642; liv. 1er et 2e; 1644, liv. 3e, in-8°; traduit en latin, Oppenheim, 1619, in-4°; en allemand, Francfort, 1628, in-4°; en hollandais, Delft, 1658, in-8°. | *Récit véritable de la naissance des messeigneurs et dames les enfans de France*, Paris, 1625, in-12. On a encore, sous le nom de Louise Bourgeois, *Apologie contre les rapports des médecins*, Paris, 1627, in-8°. *Secrets*, 1635, in-8°.

* **BOURGEOIS** (Antoine), né dans le diocèse d'Amiens, devint curé de Saint-Germain et principal du collége de Crespy, en Valois. Il fut un des premiers à mettre en pratique le système des versions interlinéaires, recommandé par Dumarsais. On a de lui : *P. Virgilii Maronis opera, ordine perpetuo, interpretationibus gallicis, annotationibus et dictionariis illustrata*, Senlis et Paris, 1755, 2 vol. in-8°.

* **BOURGEOIS** de Chastenet, avocat au parlement, exerça pendant quelque temps les fonctions de censeur royal, et publia au commencement du 18e siècle les ouvrages suivans : | *Les intérêts des princes d'Allemagne*, traduits du latin de Joachim de Transée (B. P. de Chemnitz) Freistadt, 1712, 2 vol. in-12; | *Histoire du concile de Constance, où l'on fait voir combien la France a contribué à l'extinction du schisme*, Paris, 1718, in-4°; | une édition de l'*Histoire du monde* de Chevreau, en 8 vol. in-12, 1717, avec des additions considérables, faussement attribuée à l'abbé de Vertot, par les libraires de Hollande qui ont imprimé cet ouvrage; | une édition de l'*Histoire de l'empire*, par Heiss, à laquelle il a ajouté une continuation.

* **BOURGEOIS** (François), jésuite, né en Lorraine, fut d'abord professeur de théologie à Pont-à-Mousson, et passa ensuite comme missionnaire à la Chine où il arriva le 13 août 1671, et où il devint supérieur de la résidence des jésuites français à Pékin. Il s'occupa avec zèle de la direction des chrétiens de cette capitale et des provinces circonvoisines. On a de lui un grand nombre de *lettres* répandues dans les recueils des *Lettres édifiantes*, et dans les *Mémoires sur l'Histoire, les arts et les mœurs des Chinois*. On ignore l'époque de sa mort.

* **BOURGEOIS**, né à La Rochelle, exerça quelque temps les fonctions d'avocat à Poitiers. Vers 1755 il partit pour St.-Domingue, et devint secrétaire de la chambre d'agriculture du Cap-Français. Il est mort vers 1780 doyen de l'académie de La Rochelle. On a de lui : | *Christophe Colomb, ou l'Amérique découverte*, 2 vol. in-8°, poème en 24 chants, Paris, 1773, 2 vol. in-8°. Il est aussi curieux qu'instructif; l'on y trouve des notes qui renferment des détails utiles et d'autant plus sûrs qu'il a vu la plupart des choses qu'il décrit; | *Recherches historiques sur l'empereur Othon IV, où l'on examine si ce prince a joui du duché d'Aquitaine et du comté de Poitiers en qualité de propriétaire ou de simple administrateur*, 1775, in-8°; | *Voyages intéressans dans différentes colonies françaises et espagnoles*, etc., Paris 1788; ouvrage posthume extrait

d'un grand nombre de manuscrits qu'il a laissés à son neveu. On l'a joint à la *Collection abrégée des voyages faits autour du monde*, rédigée par Bérenger, et il en forme le tome X. Bourgeois s'occupait beaucoup de recherches sur les antiquités. On les trouve consignées dans le journal de Verdun, en 1739 et 1743, dans les mémoires de Trévoux et dans ceux de l'académie de La Rochelle.

* BOURGET (don JEAN), supérieur de l'abbaye du Bec en Normandie, né en 1724, mort en 1776, était membre de la société des antiquaires de Londres. On a de lui ; *Histoire des antiquités des abbayes de Normandie*, inédite.

BOURG-FONTAINE. *Voyez* FILLEAU.

BOURGOGNE (le duc de). *Voyez* LOUIS.

BOURGOING (EDMOND), prieur des jacobins de Paris pendant la ligue, pris à l'assaut d'un des faubourgs de cette ville, armé en soldat, fut conduit à Tours en 1589. Convaincu d'avoir été, dans ses sermons, le panégyriste de son confrère Jacques Clément, il fut tiré à quatre chevaux en 1590.

* BOURGOING (JEAN), avocat-général du bailliage de Nevers, est auteur d'une *Histoire de Louis de Gonzague*, duc de Nevers.

BOURGOING (FRANÇOIS), 3e général de l'Oratoire, successeur du Père Condren, naquit à Paris en 1685, et mourut en 1662. Il publia les *ouvrages du cardinal de Bérulle*, Paris, 1642, in-8°, dont il avait été un des coopérateurs, avec un abrégé de la *Vie de ce grand homme*, et quelques autres écrits ascétiques de sa composition. Bossuet prononça son oraison funèbre. — Il ne faut pas le confondre avec un autre François BOURGOING dit d'*Agnon*, d'abord chanoine, ensuite protestant, qui a donné une *Histoire ecclésiastique, recueillie principalement des Docteurs de Magdebourg*, Genève, 1653-1655, 2 vol. in-fol. Quand on connaît les *Centuriateurs de Magdebourg* qui lui ont servi de modèle, l'on juge facilement du mérite de l'ouvrage; aussi n'a-t-il pas fait fortune.

* BOURGOING (JEAN-FRANÇOIS, baron de), né à Nevers en 1748, fit ses premières études à l'école militaire de Paris, et s'y livra avec ardeur à l'étude des langues et notamment de la langue allemande. Envoyé à Strasbourg par le gouvernement, il y étudia le droit public sous le célèbre professeur Kugler. Trois ans après il entra, en qualité d'officier, dans le régiment d'Auvergne; et on le nomma successivement secrétaire de légation et chargé d'affaires à Ratisbonne; en 1777 il remplit les mêmes emplois auprès de la cour de Madrid. Nommé en 1787 ministre plénipotentiaire à Hambourg, il en fut rappelé pour retourner en Espagne, où il demeura jusqu'au mois de mars 1793. De retour dans sa patrie, il se retira auprès de sa famille, à Nevers, où il remplit la place de maire. Après le 18 brumaire, le gouvernement le nomma ministre plénipotentiaire à Copenhague, puis à Stockholm et ensuite à Dresde. Il mourut aux eaux de Carlsbad le 20 juillet 1811. On a de lui : | *Nouveau voyage en Espagne, ou tableau actuel de cette monarchie*, 1789 et 1797, 3 vol. in-8°, réimprimé en 1803 et en 1807, sous le titre de *Tableau de l'Espagne moderne*, 3 vol. in-8° et atlas. C'est son meilleur ouvrage quoiqu'on lui reproche beaucoup d'erreurs et d'inexactitudes. | *Mémoires historiques et philosophiques sur Pie VI et sur son pontificat, jusqu'à sa retraite en Espagne*, 1798. Ces mémoires justifient bien leur titre de *philosophiques* : le pape et la cour de Rome y sont jugés avec beaucoup de légèreté et de partialité. | *Histoire des Flibustiers*, traduite de l'allemand, Paris, 1804, in-8°. | *Histoire de l'empereur Charlemagne*, 1805, in-8°. | *Correspondance d'un jeune militaire*, 2 vol. in-12. | *Les amours d'un jeune militaire*, etc. Il a été éditeur de la *Correspondance de Voltaire avec M. de Bernis*.

BOURGUET (LOUIS), né à Nîmes en 1678, se fit un nom par ses connaissances dans l'histoire naturelle. La révocation de l'édit de Nantes engagea sa famille, attachée aux erreurs de Calvin, d'aller chercher une retraite à Zurich en Suisse. Le jeune Bourguet y fit ses études, il se maria à Berne, et alla s'établir à Neuchâtel, où il devint professeur de philosophie et de mathématiques. Il mourut le 31 décembre 1742. On a de lui : | *Lettre sur la formation des sels et des cristaux*, Amsterdam, 1729, in-12. | *La Bibliothèque italique*, 16 vol in-8°. Ce Journal, commencé à Genève en 1728, renferme des choses utiles, mais dites sans intérêt et sans élégance; aussi ne songea-t-on pas à le continuer.

BOURGUEVILLE (CHARLES de), connu sous le nom de *sieur de Bras*, lieutenant-général de Caen, mort en 1593, est

auteur des *Recherches et antiquités de la Neustrie* et de sa ville, Caen, 1588, in-4° et in-8°. « Ce livre, tout défectueux » qu'il est, dit l'abbé Lenglet, est un tré» sor qui nous a conservé une infinité de » choses curieuses de ce pays, qui se» raient demeurées dans l'oubli. Il aurait » eu besoin d'un peu plus de sel, pour » corriger quelques naïvetés dans les» quelles l'auteur est tombé, par le dé» faut de son grand âge; car il courait » sa 85e année. » *Voyez Méthode pour étudier l'Histoire*, tome 13, page 71.

* **BOURGUIGNON-DUMOLARD** (Claude-Sébastien), né en 1760 à Vif, près de Grenoble, et mort en 1829, exerçait dans cette dernière ville avant la révolution des fonctions administratives et judiciaires. Il fut arrêté après les événemens du 31 mai 1793, comme chef des fédéralistes du midi. Après son élargissement, il vint à Paris et quitta son nom de Dumolard, sous lequel il était plus connu, espérant ainsi se soustraire à la loi des suspects. Il apposa les scellés sur les papiers des deux Robespierre, à l'époque du 9 thermidor, et profita de l'influence que lui donnait le titre de secrétaire-général du comité de sûreté générale pour rendre la liberté à un grand nombre de détenus. Il devint successivement chef de division au ministère de l'intérieur, secrétaire-général du ministère de la justice, commissaire du Directoire près le tribunal civil de Paris, puis près la cour de cassation, enfin ministre de la police, lors de l'entrée de Gohier au Directoire. Fouché de Nantes l'ayant remplacé, quelque temps avant le 18 brumaire, Bourguignon fut nommé régisseur de l'enregistrement et des domaines. Il entra ensuite dans la magistrature et devint conseiller à la cour royale de Paris. Après la seconde restauration, il fut mis à la retraite avec le titre de conseiller honoraire. On a de lui : | *Trois Mémoires sur l'institution du juri*, dont le premier fut couronné par l'institut, en l'an 10. | *Manuel d'Instruction criminelle*, 1810, in-4°; 1820, 2 vol. in-8°; | *Dictionnaire raisonné des lois pénales en France*, 1811, 3 vol. in-8°; | *Conférence des cinq codes entre eux et avec les lois et règlemens*, etc., 1818, 1 vol. in-12; | *Jurisprudence des Codes criminels*, 1825, 3 vol. in-8°. — Son fils Henri-Frédéric, né à Grenoble en 1785, et mort conseiller à la cour royale en 1825, est auteur de plusieurs vaudevilles, de chansons de table et de romances.

BOURGUIGNON. *Voyez* COURTOIS.

BOURIGNON (Antoinette), naquit à Lille en Flandre l'an 1616. Parvenue à l'âge de se marier, elle s'enfuit dans le désert, habillée en ermite. L'archevêque de Cambrai lui accorda une solitude, où elle forma une petite communauté, sans autre vœu et sans autre règle que l'amour de Dieu et l'Evangile : cette singularité la fit renvoyer. Elle alla se renfermer alors dans une chambre à Lille, où elle vécut seule pendant quatre ans. Elle courut ensuite dans diverses villes, à Gand, à Malines, à Amsterdam, à Franeker, où elle mourut l'an 1680. Cette fille s'imagina être destinée à répandre de nouvelles lumières sur la pratique de la perfection chrétienne. On a d'elle 21 vol. in-8°, imprimés à Amsterdam en 1686. Poiret, son disciple, a augmenté ce recueil de la vie de cette mystique. On la considère ordinairement comme une personne aliénée, ou comme atteinte du fanatisme des quiétistes. Peut-être ses erreurs sont-elles plus dans les mots que dans les choses; peut-être aussi sa principale erreur est-elle d'avoir voulu faire une théorie suivie et raisonnée des voies secrètes, par lesquelles Dieu conduit quelques âmes privilégiées; voies dont le plan n'a point été révélé aux hommes, dont la publication ne peut avoir d'effets utiles, et qui, si on entreprenait de les généraliser, porteraient le désordre dans la morale (*Voyez* ARMELLE, saint JEAN DE LA CROIX, RUSBROCK, TAULÈRE). Il faut convenir que l'histoire de sa vie, ses liaisons et différentes anecdotes donnent au moins des doutes fondés sur l'état de sa tête. *Voyez* POIRET.

* **BOURIGNON** (François-Marie), né à Saintes vers 1755, de parens obscurs, reçut une bonne éducation, et s'appliqua, dans sa jeunesse, à l'étude des antiquités. Il y fit des progrès étonnans; mais cette occupation ne pouvant le conduire à la fortune, il vint à Paris étudier la chirurgie. Le goût de la poésie s'étant emparé de lui, il composa, avec MM. Piis et Barré, quelques vaudevilles qui eurent le succès éphémère qu'obtiennent facilement ces sortes de pièces, peu honorables d'ailleurs, et souvent l'écueil de la décence et des mœurs. De retour dans sa patrie, Bourignon fit sur les monumens antiques de nouvelles recherches et méditait sur ce sujet un ouvrage qu'il ne put exécuter, sa publication entraînant de trop grands frais. Il établit une

feuille hebdomadaire, dans laquelle il sut répandre de l'intérêt ; mais à l'époque de la révolution, dont il embrassa les principes, elle devint l'écho des plus violentes déclamations républicaines. Ayant voulu propager de vive voix ses idées dans un village qui n'aimait pas les innovations, il fut si vigoureusement assailli de coups, qu'il mourut peu après des suites de cette aventure. Il a publié : | *Amusemens littéraires*, in-8°. | *Observations sur quelques antiquités romaines déterrées au Palais-Royal*, 1789, in-8° ; | *Recherches topographiques sur les antiquités gauloises et romaines de la Saintonge et de l'Angoûmois*, 1789, in-8°.

* **BOURKE** (Edmond), d'une famille originaire d'Irlande, conseiller intime du roi de Danemarck, né en 1761, à Sainte-Croix, fut successivement ambassadeur de Danemarck en Pologne, en Suède, à Naples, en Espagne, à Londres, et à Paris. Il eut une grande part au traité de Kiel de 1814, qui réunit la Norwége à la Suède, ainsi qu'à plusieurs autres qui furent conclus la même année. Il est mort aux bains de Vichy, au mois d'août 1821. On a publié après sa mort l'ouvrage suivant: *Notice sur les ruines les plus remarquables de Naples et de ses environs, rédigée, en 1795, par le comte Edmond de Bourke, publiée par sa veuve et dédiée aux amis de son mari*, Paris, 1823, in-8°, figures.

* **BOURKHARD-VICHMANN**, né à Riga en 1786, et mort à Saint-Pétersbourg, le 1er août 1822, fit ses études dans les universités de Gœttingue, d'Iéna et de Heidelberg, et embrassa l'état de médecin qu'il abandonna bientôt pour s'occuper exclusivement d'histoire et de géographie. Il se rendit à Saint-Pétersbourg en 1808, et y devint successivement professeur d'histoire et de statistique au *Corps des cadets*, précepteur des enfans de la duchesse de Wurtemberg, enfin secrétaire du comte Roumantzof, et conservateur de sa bibliothèque. Envoyé en Courlande pour y diriger les écoles, il revint habiter Riga en 1817 et 1818, et vendit à cette époque au prince Labanof-Rostowsky, pour 15,000 roubles, une collection de trois mille volumes, en diverses langues, tous relatifs à la Russie. De retour à Saint-Pétersbourg, en 1820, il avoit formé le dessein d'y fonder un musée national; mais son projet échoua et Bourkhard vendit pour 10,000 roubles à la bibliothèque de l'état-major de l'empereur Alexandre, une nouvelle collection de manuscrits et d'ouvrages, rassemblés dans ce but. On a de lui : | *Tableau de la monarchie russe*, Leipsick, 1803 ; | *Sur l'élection au trône de Michel Romanof*, Leipsick, 1820; | *Collection d'ouvrages inédits, relatifs à l'histoire ancienne de la Russie*, tome 1er, Berlin, 1820 ; | *Musée national russe*, Riga, 1820 ; c'est le plan de l'établissement qu'il avait formé le projet d'ériger. | *Aperçu chronologique de l'Histoire moderne russe*, 2 vol., Leipsick, 1821. Ces différens ouvrages sont écrits en langue russe ou allemande. Bourkhard-Vichmann a écrit en outre dans plusieurs journaux allemands et russes

* **BOURLÉ** (Jacques), né dans le 16e siècle, à Longménil, diocèse de Beauvais, docteur de Sorbonne, et curé de la paroisse St.-Germain-le-Vieil, de Paris, a composé un grand nombre d'ouvrages, entre autres : | des *Regrets sur la mort hastive de Charles IX, roi de France*, Paris, 1574, in-8° ; et | un *Discours sur la prise de Mende par les hérétiques* (en 1563), Paris, 1580, in-8°. Ce prêtre avait beaucoup de zèle, et les continuateurs de Moréri lui ont même reproché de n'avoir pas toujours eu assez de modération. Quelques-uns ont supposé qu'il y a eu un Jean-Bourlé auquel ils ont attribué le Discours sur la prise de Mende. Cette erreur provient de ce que le prénom de Bourlé n'était pas toujours écrit en entier à la tête de ses ouvrages. Lacroix du Maine lui attribue une traduction de six comédies de Térence tournées vers par vers; mais comme il dit qu'elle n'était point encore imprimée au moment où il écrivait, c'est-à-dire, en 1584, on ne sait si cette traduction serait celle qui parut à Paris, en 1585, in-16, et dont l'auteur est resté inconnu. Jacques Bourlé vivait encore en 1584.

BOURLIE (Antoine de GUISCHARD, plus connu sous le nom d'abbé de la) naquit en 1658, d'une ancienne famille de Périgord. Ayant vainement tenté de soulever les calvinistes du Rouergue dans le temps que ceux des Cévennes s'étaient révoltés, il passa en Hollande, et ensuite en Angleterre, où il obtint de la reine Anne une pension de 500 livres sterling. Ce bienfait ne l'empêcha pas de trahir la reine Anne, sa bienfaitrice, comme il avait trahi sa patrie. On l'arrêta en 1711, on le conduisit devant le secrétaire d'état Saint-Jean, depuis vi-

comte de Bolyngbrocke, en présence de quelques membres du conseil-privé. On l'examina sur une correspondance criminelle, qu'on l'accusait d'entretenir avec la France. Il nia tout: mais le grand-trésorier Harlei lui ayant montré ses lettres, la Bourlie prit un canif qui était sur la table, et lui en donna deux coups : il voulait en donner un troisième au duc de Buckingham, que ce seigneur para. On se saisit de sa personne et on l'envoya dans les prisons de Neuwgate. Il échappa au supplice, en se donnant lui-même la mort le 28 mars 1711.

* **BOURLIER** (JEAN-BAPTISTE), évêque d'Evreux et pair de France, né le 1er février 1731, à Dijon, entra aux *Robertins*, petit séminaire de Paris qui dépendait de celui de Saint-Sulpice, fut en théologie le premier de sa licence, et occupa la chaire de théologie à Rouen. M. le cardinal de Périgord le nomma grand-vicaire dans le diocèse de Reims. M. Bourlier obtint en outre, en 1775, l'abbaye de Varennes au diocèse de Bourges. On a avancé qu'il prêta serment à la constitution civile du clergé; mais ce fait est dénué de fondement; il fut en butte aux persécutions des jacobins, et, à l'époque du règne de la terreur, il fut emprisonné pendant plusieurs mois. En 1801, M. de Talleyrand le fit nommer à l'évêché d'Evreux et il fut sacré le 3 avril. Il devint membre du conseil des hospices de la ville épiscopale, fut décoré de la croix d'honneur, et reçut le titre de baron, puis de comte. En 1806, après avoir présidé le collége électoral d'Evreux, il fut nommé membre du corps législatif. Bonaparte l'employa dans ses discussions avec le pape Pie VII. Bourlier fit partie des commissions d'évêques établies pour cet objet en 1809 et 1811, ainsi que de la députation envoyée par Bonaparte au souverain pontife, qui résidait alors à Savone. L'évêque d'Evreux fut aussi employé dans les négociations qui amenèrent l'éphémère concordat de Fontainebleau en 1813, et la même année nommé membre du sénat. En 1814, Louis XVIII le fit pair de France. N'ayant pas siégé dans la chambre après le retour de Bonaparte de l'île d'Elbe, il fut continué dans la pairie par le monarque en août 1815. Il est mort à Evreux le 30 octobre 1821. Le diocèse d'Evreux lui doit l'établissement d'un séminaire, auquel il a légué tout ce qu'il possédait, à l'exception d'une maison qu'il a consacrée à un établissement des frères de la doctrine chrétienne. M. le prince de Talleyrand a prononcé son éloge à la tribune de la chambre des pairs, dans la séance du 13 novembre 1821.

* **BOURN** (SAMUEL), théologien anglais, qui a laissé plusieurs *sermons* estimés, naquit vers le milieu du 18e siècle à Birmingham, et embrassa la cause des dissidens anglais. Il mourut à Norwich, en 1796. Josué Toulmin, autre ecclésiastique de la même croyance, a publié les *Mémoires* de Bourn, en 1808.

BOURN (VINCENT), poète anglais, estimé par l'aménité de ses poésies latines. Les lexicographes le peignent comme un homme d'une conscience timorée. Il mourut le 2 décembre 1747. La meilleure édition de ses poésies est celle de 1772, in-4°.

* **BOURNON** (JACQUES-LOUIS, comte de), né à Metz, servit d'abord dans l'artillerie, et parvint ensuite au grade de lieutenant des maréchaux de France. Il émigra, et après avoir fait la campagne de 1792, il passa en Angleterre, où il se livra aux sciences naturelles, et particulièrement à la minéralogie. Il fut nommé membre de la société royale de Londres, et contribua beaucoup à former dans ce pays la société géologique composée aujourd'hui des savans les plus estimables de l'Angleterre. Il ne rentra en France qu'en 1814, et repartit pour l'Angleterre lorsque Bonaparte se fut échappé de l'île d'Elbe. Il revint dans sa patrie après la seconde restauration, et Louis XVIII le nomma directeur-général de son cabinet de minéralogie. Il est mort à Versailles le 24 août 1825. On a de lui : | *Essai sur la lithologie des environs de Saint-Etienne en Forez, et sur l'origine de ses charbons de pierre*, Paris, 1785, in-12, qui fut réimprimé dans le 3e vol. du *Journal des mines*; | *Traité complet de la chaux carbonatée*, Londres, 1808, 3 vol. in-4°, dont un de planches, qu'il dédia à l'empereur de Russie. Il en préparait une nouvelle édition lorsque la mort l'enleva à ses amis. | *Catalogue de la collection minéralogique particulière du roi*, Paris 1817, in-8°; | *Observations sur quelques-uns des minéraux, soit de l'île de Ceylan, soit de la côte de Coromandel, rapportés par M. Leschenault de Latour*, Paris, 1823, in-4°; | *Quelques observations et réflexions sur le calorique de l'eau et le fluide de la lumière*, 1824, in-8°. Cet ouvrage n'est pas toujours au niveau de l'état actuel de la science, et n'a pas été mis dans le com-

merce ; | *Description du goniomètre perfectionné de M. Adelmann, gardien-aide minéralogiste de la collection minéralogique particulière du roi*, 1824, in-8°. | On a encore de lui un grand nombre d'*Observations* et de *Mémoires* insérés dans le Journal des Mines de 1796 à 1815.

BOUROTTE (don François-Nicolas), né à Paris en 1710, entra chez les bénédictins de la congrégation de Saint-Maur en 1727, et mourut le 12 juin 1784. Il était chargé de continuer l'*Histoire de Languedoc*, de don Vaissette ; il n'en a préparé que le 6e volume, mais cela lui a donné l'occasion de publier : | *Mémoire sur la description du Languedoc*, 1759, in-4° ; | *Droit public de Languedoc, en matière de nobilité et de roture, et décisions sur la propriété du Rhône*, 1765, in-4°. La Provence et le Languedoc se disputaient alors la propriété de ce fleuve.

BOURRÉE (Edme-Bernard), prêtre de la congrégation de l'Oratoire, né en 1652, se consacra à la prédication et à la théologie, qu'il professa à Langres et à Châlons-sur-Saône. Il mourut à Dijon sa patrie, en 1722, à 70 ans. Nous avons de lui | *Conférences ecclésiastiques du diocèse de Langres*, 2 vol. in-12, Lyon, 1684 ; | l'*Explication des Epîtres et Evangiles de tous les dimanches de l'année*, à l'usage du diocèse de Châlons, 5 vol. in-8°, Lyon, 1697; | des *Sermons* en 16 vol. in-12, solidement écrits, mais peu éloquens.

* **BOURRELIER** (Nicolas), prêtre, né à Besançon vers 1630, servait dans l'armée espagnole comme soldat, et s'était trouvé au fameux siége de Barcelone. On sait que cette ville fut défendue par les Français pendant quinze mois, et qu'elle ne se rendit que le 13 octobre 1652, par suite de l'infidélité de Marsin, qui abandonna la place pour venir joindre le prince de Condé, alors du parti de l'Espagne. De retour en Franche-Comté, Bourrelier composa, sur les événemens dont il avait été témoin, un poème intitulé : *Barcelone assiégée par mer et par terre, gémissante prosopopée*, Besançon, Couché, 1657, in-8°, — Il ne faut point confondre cet auteur avec Nicolas BOURRELIER DE MALPAS, né à Dôle le 24 décembre 1606. Celui-ci étudia au collége de Louvain, sous le célèbre Dupuy, plus connu sous le nom d'*Erycius Puteanus*. Il dédia au pape Urbain VIII un ouvrage intitulé : *Thiara pontificalis*, qui lui valut sa protection. En 1632, il prononça l'*Oraison funèbre de Clervadus de Vergy, gouverneur de Franche-Comté*, fut nommé conseiller au parlement de cette province en 1674, et mourut à Dôle en 1681.

BOURRET (Jean), prêtre de l'Oratoire, de Riez en Provence, mourut à Montpellier en 1726. Il s'est fait connaître par quelques écrits contre la bulle *Unigenitus*.

* **BOURRIT** (Marc-Théodore), un des savans qui ont le plus étudié les Alpes, né à Genève en 1739, mort en cette ville en 1819, fut pendant long-temps chantre de la cathédrale. Poussé par son goût pour l'histoire naturelle, il entreprit tantôt seul, tantôt avec Saussure, plusieurs voyages dans les Alpes et surtout au Mont-Blanc. Il a laissé plusieurs écrits dont les titres sont : | *Voyage aux glaciers de Savoie*, 1772, in-8° ; | *Description des glacières, glaciers et amas de glaces de Savoie*, Genève, 1773, in-8° ; | *Description des aspects du Mont-Blanc du côté du val d'Aost, des glaciers qui en descendent et de la découverte de la Mortine*, 1776, in-8° ; | *Description des Alpes Pénines et Rhétiennes*, Genève, 1781, in-8°, nouvelle édition, augmentée d'une *nouvelle Description des glacières et glaciers de la Savoie, particulièrement de la vallée de Chamouny et du Mont-Blanc*, 1787, 3 vol. in-8° ; | *Description des terres magellaniques et des pays adjacens*, traduite de l'anglais de Falkner ; | *Itinéraire de Genève, des glaciers de Chamouny, du Valais et du canton de Vaud*, 1808, in-12 ; une première édition moins complète avait paru en 1791 ; | *Description des cols et passages des Alpes*, 1803, 2 vol. in-8°. Ces relations sont recommandables par l'exactitude des descriptions. Il a aussi exécuté plusieurs *dessins* pour les relations publiées par Saussure, qui faisait grand cas de ses connaissances et de ses talens.

* **BOURRU** (Louis-Benigne), curé de Grury en Bourgogne, prêtre de l'Oratoire, mort à Paris en 1738, a laissé un *Recueil de panégyriques* et des *Discours* de piété intéressans.

* **BOURRU** (Edme-Claude), dernier doyen de l'ancienne faculté de médecine de Paris, mort le 19 septembre 1823, à l'âge de 96 ans, était avant la révolution bibliothécaire et professeur de chirurgie en langue française à Paris. Parmi ses ouvrages, nous citerons : | *Observations et recherches médicales par une société de*

médecins de Londres, traduit de l'anglais, 2 vol. in-12; | *Utilité des voyages sur mer pour la cure de différentes maladies, et surtout pour la maladie de consomption*, traduit de l'anglais, 1770, in-12; | *Eloge historique de M. Camus*, médecin, 1772, in-8°; | *Des moyens les plus propres à éteindre les maladies vénériennes*, 1771, in-8°; | *L'Art de se traiter soi-même* dans ces maladies avait paru en 1770, in-8°; | *Eloge funèbre du docteur Guillotin*, 1814, in-4°.

BOURSAULT (Edme), naquit à Mussi-l'Evêque en Bourgogne, l'an 1638. Il ne fit point d'études, et ne sut jamais le latin. Il ne parlait que le patois bourguignon, lorsqu'il vint à Paris en 1651. La lecture des bons livres, et des dispositions heureuses, le mirent bientôt en état de parler et d'écrire élégamment en français. Ayant fait, par ordre de Louis XIV, un livre assez médiocre, intitulé *De la véritable étude des Souverains*, 1671, in-12, le roi en fut si content, qu'il l'aurait nommé sous-précepteur de Monseigneur, si Boursault eût possédé la langue latine. La duchesse d'Angoulême, veuve d'un fils naturel du roi Charles IX, l'ayant pris pour son secrétaire, on l'engagea à faire en vers, tous les huit jours, une gazette, qui lui mérita une pension de 2,000 livres. Louis XIV et sa cour s'en amusaient beaucoup; mais ayant voulu fort mal à propos faire le bel-esprit en ridiculisant l'ordre de Saint-François, on lui imposa silence. Le confesseur de la reine, cordelier espagnol, fit supprimer la gazette et la pension, et l'aurait fait mettre à la Bastille sans le crédit de ses protecteurs. Boursault mourut à Montluçon en 1701. On a de lui plusieurs pièces de théâtre. Les principales sont | *Esope à la cour; Esope à la ville;* conservées au théâtre, et applaudies encore; | *Le Mercure galant, ou la comédie sans titre*, dans laquelle il ridiculise ingénieusement la manie de demander une place dans le Mercure galant. | *La Satire des Satires*, en un acte. Un trait que Despréaux lâcha contre Boursault, pour venger Molière, avec lequel il avait eu un démêlé, donna occasion à cette pièce, que le crédit de Boileau, dont ce timide satirique abusait souvent, empêcha d'être jouée. Boileau, étant allé quelques années après aux eaux de Bourbon, Boursault, alors receveur des gabelles à Montluçon, s'y rendit pour lui offrir sa bourse et ses services. Cette générosité toucha Boileau, et ils se promirent une amitié mutuelle. On a encore de lui quelques romans : | le *Marquis de Chavigny*, le *Prince de Condé*, qui ne manquent pas de chaleur; | *Artémise et Polyanthe; Ne pas croire ce qu'on voit.* | Des *Lettres de respect, d'obligation et d'amour*, connues sous le nom de *Lettres à Babet*, lues encore par quelques provinciaux, et méprisées par tous les gens de goût. | De *nouvelles Lettres, accompagnées de fables, de contes, d'épigrammes, de remarques, de bons mots*, en 3 vol. in-12, réimprimées plusieurs fois, et dont quelques-unes sont assez agréables. On a une édition du *Théâtre de Boursault*, en 3 vol. in-12, 1746.

BOURSIER (Laurent-François), prêtre, docteur de la maison et société de Sorbonne, naquit à Ecouen, dans le diocèse de Paris, en 1679. Il fut obligé de sortir de Sorbonne, par son opposition aux décrets de l'Eglise, en 1721. Il se retira dans sa patrie, et y était en 1735, lorsqu'il fut obligé de s'enfuir, pour éviter les poursuites du ministère attentif à des démarches qui pouvaient devenir inquiétantes pour la religion et l'état. Il se cacha depuis, et ne se montra qu'à quelques amis sûrs. Il mourut à Paris, le 17 février en 1748. On a de lui : | l'*Action de Dieu sur les créatures*, Paris, 1713, 2 vol. in-4°, ou 6 vol. in-12, supprimé par arrêt du conseil le 27 août 1714. Il parut en 1716 une réfutation intitulée *Le Philosophe extravagant dans le traité de l'action de Dieu sur les créatures.* « Les » questions agitées dans ces sortes d'ou» vrages, dit l'auteur des *Trois siècles*, » ne sauraient l'être qu'avec de grands » inconvéniens. On instruira beaucoup » plus utilement les hommes, et on rem» plira plus certainement les vues de la » religion, en leur apprenant à réprimer » l'esprit de dispute, à respecter les dog» mes, à pratiquer la morale évangéli» que, qu'en employant toutes les res» sources de la logique à établir des » systèmes qui peuvent bien rendre les » hommes pointilleux, mais rarement » meilleurs. » | *Mémoire présenté à Pierre le Grand*, par les docteurs de Sorbonne, pour la réunion de l'église de Russie à l'église latine. Lorsque le czar vint en Sorbonne, Boursier lui parla de ce qui fait l'objet de ce Mémoire. Le prince lui dit d'abord qu'*il n'était qu'un soldat*. Boursier lui répondit qu'*il était un héros et qu'en cette qualité de prince, il était protecteur de la religion. — Cette réunion*

n'est pas une chose si aisée, reprit le czar; *il y a trois points qui nous divisent : le pape, la procession du Saint-Esprit...* Comme il oubliait le troisième point, qui est les azymes et la coupe, Boursier le lui rappela : *Pour cet article*, dit l'empereur, *nous n'aurons pas de peine à être d'accord ensemble*. Cette conversation finit, de la part du monarque russe, par demander un Mémoire. On le lui donna, et il ne servit de rien. | Une foule de brochures contre les décrets des papes dans les matières de la grâce. — Il ne faut pas le confondre avec PHILIPPE BOURSIER, né à Paris en 1693, diacre également dévoué à la secte qui a causé tant de maux à l'Eglise, et mort le 3 janvier 1768. Celui-ci est un des premiers auteurs des *Nouvelles ecclésiastiques*, où tous ceux qui tiennent à la catholicité sont calomniés de la manière la plus infâme ; il a aussi rédigé les *Discours* qui précèdent chaque année ce salmigondis des Convulsionnaires. *Voyez* ROCHES (JACQUES).

* BOURVALAIS (PAUL POISSON de), fils d'un paysan des environs de Rennes, vint à Paris, où il commença par être laquais chez Thevenin, fermier-général; il en sortit pour entrer chez un marchand de bois en qualité de facteur. Ayant mal fait ses affaires, il retourna dans son village, et se fit huissier. M. de Pontchartrain, depuis chancelier de France, lui ayant trouvé quelques moyens, lui fit avoir le poste de piqueur à la construction du pont Royal, et lorsqu'en 1687, il eut été nommé intendant des finances, il le fit entrer dans sa maison, et l'employa dans les affaires. Dès 1688, Paul Poisson, qui avait pris le nom de *Bourvalais*, était déjà financier, et avait acquis une fortune considérable. Elle fut toujours en croissant. En 1706, il possédait dix charges, sans compter celle de secrétaire du conseil, dont le produit s'élevait à 500,000 livres, celle de secrétaire du roi et deux offices de contrôleur-général des finances dans le duché de Bourgogne. Une partie de la Brie lui appartenait; il fit bâtir le beau château de Champs-sur-Marne, à 4 lieues de Paris. Bourvalais soutenait sa prospérité avec une sorte de dignité et une grande magnificence; mais les pamphlets et les épigrammes lancés contre lui attirèrent l'attention du gouvernement. Accusé de concussion, il fut arrêté en 1716, et mis à la Conciergerie. Il en sortit moyennant une taxe de 4,400,000 fr.; en 1718, il fut réintégré dans tous ses biens. Il jouit peu de ce retour de prospérité, et mourut en 1719, sans laisser d'enfans.

BOURZÉIS (AMABLE de), abbé de Saint-Martin-de-Cores, et l'un des 40 de l'académie française, né à Volvic, près de Riom, en 1616, se fit un nom sous le cardinal de Richelieu par son savoir. Il possédait les langues, la politique, la controverse. Le ministère employa sa plume dans les affaires des droits de la reine Marie-Thérèse d'Autriche, sur divers états de la monarchie d'Espagne, principalement sur les Pays-Bas; ses recherches grossirent le *Traité* que publia sur ce sujet Antoine Bilain, avocat mort en 1672; mais il n'en résulta rien de solide, puisque la reine avait renoncé à tous ses droits et que cette renonciation faisait l'âme du contrat de mariage. En 1666, il fit le voyage de Portugal, sous prétexte de travailler à la conversion du comte de Schomberg, depuis maréchal de France : mais en effet, pour traiter des affaires d'état. Bourzéis mourut à Paris en 1672. *Il entra* d'abord avec beaucoup de chaleur dans les disputes du jansénisme; mais en 1661, revenu de cet enthousiasme, il signa le Formulaire. On a de lui des *Sermons* sur divers sujets, 1672, 2 vol. in-8°, et beaucoup d'ouvrages de controverse. Le grand ministre Colbert l'avait fait chef d'une assemblée de théologiens célèbres, qui se tenait dans la bibliothèque du roi, pour réfuter les incrédules. Il présidait aussi à une assemblée de gens de lettres, dans l'hôtel de ce surintendant qu'on appelait la *Petite Académie*. Voltaire lui attribue le *Testament du cardinal de Richelieu*, mais sans fondement : il est aujourd'hui reconnu que ce testament est *l'ouvrage* de celui dont il porte le nom. *Voyez* RICHELIEU (ARMAND).

* BOUSCAL (GUYON-GUÉRIN de), poète dramatique, né en Languedoc dans le 17e siècle, était conseiller du roi et avocat au conseil. On a de lui : | *la Mort de Brutus et de Porcie*, ou *la Vengeance de la mort de César*, tragédie, 1637, in-4°; | *la Mort d'Agis*, 1648; | *le Gouvernement de Sancho Pança;* et quelques autres pièces qui n'ont pas survécu à leur auteur. | *Paraphrase du psaume* 17, en vers français, avec le latin à la marge, 1643, in-4°.

* BOUSMARD, ingénieur français, né en 1747 dans le département de la Meuse, était capitaine de génie à l'époque de la révolution, et fut nommé, en 1789, dé-

puté de la noblesse du bailliage de Bar-le-Duc aux états-généraux. Il y embrassa le parti des novateurs, mais avec modération; et après la session, il rentra dans la carrière militaire. En 1792, il passa au service de la Prusse, lors de l'évacuation de Verdun, et devint, en peu de temps, major-général. Il fut tué le 21 mai 1807 d'un éclat de bombe au siége de Dantzick. Il a laissé un ouvrage estimé sur l'art militaire et intitulé *Essai général de fortification pour l'attaque et la défense des places*, qu'il dédia au roi de Prusse, 4 vol. in-4° et un vol. in-fol. de planches, Berlin, 1797, à 1799. Le 4e vol. parut à Paris en 1803. On a encore de lui un *Mémoire* sur cette question : *Quels seraient les moyens de multiplier les plantations des bois sans trop nuire à la production des subsistances?* 1788, in-8°.

* **BOUSSANELLE** (Louis de), membre de l'académie de Béziers, capitaine de cavalerie, mort vers 1796. Il a travaillé pendant plus de 30 ans au *Mercure de France*, et a laissé les ouvrages suivans : | *Commentaire sur la Cavalerie*, Paris, 1758; | *Observations militaires*, 1761-1774, in-4°; | *Réflexions militaires*, 1764, in-12; | *Essai sur les femmes*, 1765-1770, in-12; | *le Bon Militaire*, 1770, in-8°; | *Aux soldats*, 1786-1789, in-8°.

BOUSSARD (Géofroi ou Geoffroi), docteur en théologie, doyen de la faculté de Paris, et chancelier de l'université, fit briller son éloquence et la solidité de ses raisonnemens dans plusieurs occasions d'éclat. Vers 1518, il permuta sa chancellerie pour un bénéfice dans le Maine : il se retira alors au Mans, où il était né en 1439, et où il mourut vers 1520. On a de lui un traité assez rare : *De continentia Sacerdotum*, Paris, 1505, et Rouen, 1513, in-4°, et quelques ouvrages de théologie et de morale.

* **BOUSSARD** (J.-A.), pilote lamaneur à Dieppe, mort en 1795, à 61 ans, se signala par son courage en 1777, et sauva, au péril de sa vie, un grand nombre de personnes dans un danger imminent. Louis XVI l'en récompensa dignement, et le fit manger à sa table.

* **BOUSSARD** (André-Joseph, baron), général de division, naquit à Binch, dans le Hainaut, en 1758, et servit d'abord dans les troupes autrichiennes. Il retourna dans sa patrie, à l'occasion des troubles qui y éclatèrent, passa ensuite dans l'armée française, et était parvenu en mars 1793 au grade de lieutenant-colonel. Il fit la campagne, se signala au combat de la Roche, se rendit ensuite à l'armée d'Italie, et se fit remarquer en diverses rencontres. Nommé chef de brigade, il suivit Bonaparte en Egypte, se distingua encore à Chebreiss, aux Pyramides, et fut fait général de brigade au mois de septembre 1801. Après son retour en France, il fit la campagne de Prusse, et contribua à la prise de Lubeck; déjà blessé en poursuivant les débris de l'armée ennemie après ce dernier succès, il le fut une seconde fois au combat de Pulstuck, et ne prit qu'une part peu active au reste de la campagne. Envoyé en Espagne, il y continua de se couvrir de gloire, notamment auprès de Lérida, en battant le général O'Donnel qui cherchait à dégager cette ville qu'assiégeaient nos troupes. Vinaros, Sagonte et Torrente furent encore les théâtres de sa valeur. Il fut fait général de division en récompense de ses brillantes actions; mais épuisé par ses blessures, il retourna en France, et alla aux eaux de Bagnères de Bigorre, où il mourut le 11 août 1813.

BOUSSEAU (Jacques), né en Poitou en 1681, professeur de l'académie de peinture et sculpture. Son caractère le fit estimer autant que ses talens. On admire surtout son *Tombeau de M. d'Argenson à la Madeleine* de *Frênes*, et un bas-relief représentant *J.-C. donnant les clefs à saint Pierre* dans la chapelle de la maison de Noailles à Notre-Dame, à Paris; à Versailles une statue de la *Religion*, à Rouen, le *grand autel* de la cathédrale, représentant, par des figures allégoriques, *l'ancienne loi accomplie par l'établissement de la nouvelle*, etc. Le roi d'Espagne Philippe V, l'ayant choisi pour son sculpteur en chef, Bousseau se rendit dans ce royaume, et travailla beaucoup à Madrid, où il mourut en 1740 à cinquante-neuf ans.

BOUSSET (Jean-Baptiste du), natif de Dijon, mort en 1725, âgé de 63 ans, maître de musique de la chapelle du Louvre, donna pendant l'espace de 34 ans chaque année un livre d'*Airs sérieux et à boire*, à une, deux et trois voix. Il règne, dans la plupart, de la variété, des grâces et du naturel; ils ont cet avantage estimable, qu'ils nourrissent la gaieté sans offenser les mœurs.

BOUSSET (René DROUARD du), organiste de St.-André-des-Arcs, né à Paris en 1703, mort dans la même ville en 1760, marchait immédiatement après les

célèbres d'Aquin et Calvière. Cet habile compositeur donnait tous les ans des preuves de son génie par un motet qu'il faisait exécuter à l'Oratoire pour messieurs de l'académie des Sciences.

BOUSSONNET, peintre. *Voy.* STELLA (ANTOINE).

BOUTARD (FRANÇOIS) poète latin, né à Troyes, en 1664, de l'académie des belles-lettres de Châteaurenard et abbé du Bois-Groland, se fit connaître au grand Bossuet, par une ode dont il accompagna un pâté que mademoiselle de Mauléon, amie de ce prélat, lui envoyait le jour de sa fête. Bossuet lui obtint de Louis XIV une pension de mille liv. Boutard s'appela depuis le *Poète de la famille royale*. Il chargea de ses vers toutes les statues et les monumens érigés en l'honneur de Louis XIV. Il mourut en 1729, âgé de 75 ans. On a de lui une grande quantité de poésies françaises et latines, dont celles-ci sont les plus supportables. Son ode, intitulée *Description de Trianon*, est une de ses meilleures pièces : elle a été traduite assez heureusement en vers français par Mlle. Chéron.

BOUTARIC (FRANÇOIS DE), professeur du droit français dans l'université de Toulouse, naquit à Figeac au Quercy en 1672. Il mourut en 1733 à Toulouse, où il avait été capitoul et chef du consistoire. On a de lui plusieurs ouvrages que leur netteté, leur précision et leur justesse ont fait beaucoup rechercher : | Les *Institutes de Justinien, conférées avec le droit français*, 1738, 1 vol. in-4°, avec une excellente préface; | *Traité des droits seigneuriaux et des matières féodales*, in-8°, et réimprimé in-4°, en 1751, avec des augmentations et des corrections; | *Explications de l'Ordonnance de Blois, du Concordat, et Institutions du droit canonique*, Toulouse, 1745, in-4°; | *Explications des Ordonnances sur les matières civiles, criminelles et de commerce*, 2 vol. in-4°.

BOUTAULD (MICHEL), jésuite, né à Paris en 1607, exerça pendant 15 ou 16 ans le ministère de la prédication, et mourut à Pontoise en 1688. On a de lui plusieurs ouvrages estimés. Les principaux sont | *Les Conseils de la Sagesse*, plusieurs fois réimprimés. La dernière édition est de Paris, 1749, 2 vol. in-12 avec une suite. Cet ouvrage a été traduit en espagnol et en italien; | *Le Théologien dans les conversations avec les Sages et les Grands du monde*, à Paris et à Lyon, in-4° et in-12 : ouvrage très solide et généralement estimé. C'est un recueil de diverses réponses que le père Pierre Cotton a faites aux incrédules, dont les doutes et les erreurs sont à peu près les mêmes dans tous les siècles. Henri IV était si satisfait de ces réponses, qu'il engagea le Père Cotton à les mettre par écrit, et c'est sur cette espèce de mémoire que le Père Boutauld a travaillé; | *Méthode pour converser avec Dieu*, Paris, 1684, in-16. Ce petit ouvrage est plein d'onction.

* **BOUTEILLER** (CHARLES-FRANÇOIS), né à Saulx en 1746, embrassa la profession d'avocat et devint conseiller à la cour souveraine de Nancy. Il fit paraître en 1788 un écrit intitulé *Examen du système de législation, établi par les édits du mois de mai* 1788, en faveur des parlemens. Pendant la révolution, il resta éloigné des affaires publiques, mais sous l'empire, il accepta des fonctions administratives et municipales et devint membre du corps législatif en 1815. Il fut élu député par le département de la Meurthe, en 1816. La même année il fut nommé premier président de la cour royale de Nancy, où il est mort le 27 mars 1820. M. Justin Lamoureux prononça son éloge dans la séance publique de l'académie de Nancy, du mois de mai 1821.

BOUTEROUE (CLAUDE), savant antiquaire, né à Paris. Il a donné au public un livre rempli d'érudition, et fort estimé sous ce titre : *Recherches curieuses des monnaies de France, depuis le commencement de la monarchie*, Paris, in-fol., tom. 1er et unique, 1666. Il est plein de savantes recherches sur l'histoire des monnaies de la première race des rois de France, qui semblent avoir négligé de faire écrire l'histoire de leur règne, et s'être contentés d'en faire graver les événemens les plus remarquables sur leurs monnaies. Personne n'avait encore donné au public un recueil de ces monnaies, qui sont en quelque manière des témoins de l'histoire. L'auteur avait promis trois autres volumes qui auraient contenu les monnaies de la seconde et troisième race. Il mourut en 1690, avant de les avoir publiés.

* **BOUTEVILLE**. *Voy.* LUXEMBOURG.

* **BOUTHIER** (JEAN-FRANÇOIS), né à Vienne, et mort en 1811 dans cette ville, fut long-temps avocat au parlement de Grenoble. On a de lui les ouvrages suivans : | *Bonheur de la vie*, ou *Lettres sur le suicide, et sur les considérations les*

plus propres à en détourner les hommes, 1776, in-12; | *Réflexions sur les colléges*, 1778, in-8°; | *le Citoyen à la campagne*, ou Réponse à la question *Quelles sont les connaissances nécessaires à un propriétaire qui fait valoir son bien*, Genève, 1780, in-8°. Ce mémoire a partagé le prix décerné par l'académie de Soissons.

BOUTHILLIER. *Voyez* RANCÉ.

* **BOUTHILLIER** (le marquis CHARLES-LÉON de), lieutenant-général des armées du roi, naquit en 1743 d'une famille noble et considérée; il fut élu, en 1789, député de la noblesse de Berry aux états-généraux, et choisi pour l'un des commissaires qui devaient assister aux conférences de conciliation des trois ordres. En 1790 il prononça un discours sur l'organisation de l'armée et de la garde nationale, et dans le mois d'avril suivant il combattit avec force l'expropriation des biens du clergé. Il s'éleva ensuite contre le serment exigé des officiers de l'armée, et présenta un rapport sur la discipline. Lorsque l'arrestation de Louis XVI à Varennes fut connue, dans l'espoir de conserver à ce monarque quelque reste de son ancienne puissance, il prêta serment de fidélité aux décrets de l'assemblée, mais à condition qu'ils seraient sanctionnés par le roi. Désespérant de voir la monarchie se relever, il émigra en 1792, et servit dans l'armée de Condé en qualité de major-général. On le regardait comme habile dans l'administration militaire, et avant d'être nommé officier-général, il avait été envoyé successivement dans différens corps pour rétablir les finances qui étaient dérangées. M. de Bouthillier rentra en France après le 18 brumaire, et vécut dans la retraite jusqu'au retour du roi en 1814. Alors il fut nommé lieutenant-général et commandant de l'ordre royal de St-Louis. Il est mort au mois de décembre 1818.

* **BOUTON** (FRANÇOIS), jésuite, né en 1578 à Chamblay, près de Dôle en Franche-Comté, fut d'abord envoyé dans les missions du Levant. A son retour, le vaisseau sur lequel il était monté ayant fait naufrage sur les côtes de la Calabre, il parvint à se sauver à la nage. Il professa pendant plusieurs années la philosophie et la rhétorique au collége de la Trinité, à Lyon, et y mourut victime de son zèle à secourir les pestiférés, le 17 octobre 1628, âgé de cinquante ans. Le P. Bouton avait composé un grand nombre d'ouvrages, que l'on conservait manuscrits dans la bibliothèque des jésuites de Lyon. Parmi ces écrits, on distinguait : | une *Théologie spirituelle*, en six livres; | une *Traduction, du grec en latin, des œuvres de saint Dorothee*; | *Commentarii in Deuteronomum, de Peregrinatione Israëlitarum, tùm litterali, tùm mysticâ, ad promissionis terram, ex scripturis, et præsertim ex libro numerorum*; | *Dictionnaire latin-hébreu*, auquel il travailla pendant douze ans, et qu'il eut la patience de transcrire lui-même jusqu'à six fois. Il a pour titre : *Clavis Scripturæ sacræ, seu Dictionarium hebraïcum, in quo latinis vocibus subjiciuntur voces hebrææ respondentes, collectum ex sacris litteris et ex collatione vulgatæ latinæ, edit. cum hebraïca*, 1 vol. in-4°, qui se trouve actuellement dans la Bibliothèque publique de Lyon; tous les autres ouvrages de ce savant ont péri dans le siége de cette ville. Il avait aussi entrepris un Dictionnaire latin-syriaque, et il l'avait même laissé fort avancé.

BOUTON (JACQUES), jésuite, mort en 1658, s'est fait connaître par une bonne *Relation de l'établissement des Français dans l'île de la Martinique, depuis l'an* 1635, Paris, 1640, in-8° (1).

BOUTRAIS ou **BOUTTERAIS** (RAOUL), en latin *Bothereius*, né à Châteaudun en 1552, fut avocat au grand-conseil, et mourut à Paris en 1630. Ses ouvrages sont : | *Recueil d'Arrêts du Grand-Conseil*, en latin, Paris, 1606, in-8°; | *De rebus in Gallia et toto pene orbe gestis ab anno 1594 ad 1610*, 2 vol. in-8°; Paris, 1610 | *Henrici Magni Vita*, en vers, in-8° Paris, 1611 et 1612. | *Urbis gentisque Carnutum Historia*, Paris, 1624, in-8°, | *Panégyrique de la ville d'Orléans*, 1615, in-8°.... *de Châteaudun*, 1627, in-8°, aussi en vers latins. | *Musa Pontificia*, 1618, in-4°, etc.

* **BOUVARD** (MICHEL-PHILIPPE), docteur régent de la faculté de Paris, de l'académie des sciences, naquit à Chartres en 1717. Son père, médecin lui-même, lui fit faire d'excellentes études et l'envoya à Paris pour y suivre les écoles. Bouvard se décida pour la médecine, et ses progrès y furent si prompts qu'il fut reçu docteur à Reims en 1730. Après s'être exercé à la pratique de son art dans sa

(1) On consulte encore avec fruit cet ouvrage pour les renseignemens qu'il donne sur les mœurs des Caraïbes, nation presque entièrement détruite aujourd'hui.

patrie il s'établit à Paris en 1736 ; il y fut reçu à la faculté de médecine, licencié en 1738, et docteur la même année. L'académie des sciences se l'agrégea et il dut à son titre de savant la chaire de médecine du collége royal, qu'il conserva 11 ans. Peu de médecins ont eu une réputation si brillante et une pratique aussi étendue chez les pauvres comme chez les riches. Elle absorbait tous ses momens et ne lui a pas laissé le temps de publier aucun ouvrage sur son art, à l'exception d'un *Mémoire* sur l'emploi du polygala de Virginie dans les hydropisies de poitrine et les pleurésies. Il a aussi écrit quelques ouvrages polémiques, où l'on remarque avec regret une causticité poussée jusqu'à l'aigreur. On voit encore avec étonnement, qu'un homme doué d'un esprit si juste ait toujours été opposé à la pratique de l'inoculation. Malgré sa rudesse connue dans ses relations avec ses confrères et ses malades, il était bon, et chacun connait sa conduite à l'égard d'un négociant, qui, malade par suite d'un embarras dans ses affaires, reçut pour toute ordonnance de son sévère docteur la somme dont il avait besoin. Bouvard ayant inutilement cherché pendant plusieurs jours la cause de sa maladie, s'aperçut enfin qu'elle venait d'une affection morale : « Cette fois, dit-il à son » malade, je suis sûr d'avoir trouvé le re- » mède, » et il lui laissa sous enveloppe un billet de 30,000 francs. Il servit les pauvres comme les riches, et mourut à Paris dans un âge assez avancé, le 19 janvier 1787, refusant les secours de l'art qu'il avait si heureusement pratiqué. Il répondit à ceux de ses amis qui les lui proposaient ; « Je n'ai aimé la vie qu'autant que » j'ai pu la rendre utile ; je n'ai plus rien » à désirer que le courage de souffrir. Le » passé n'existe plus pour moi ; le présent » n'est qu'un point ; l'avenir seul doit » m'occuper. »

* BOUVET (Joachim), jésuite, né au Mans vers 1658, fut un des missionnaires envoyés à la Chine par Louis XIV, dans le dessein d'aquérir des lumières nouvelles sur les sciences et sur les arts et de fournir des procédés utiles aux manufactures françaises. Le Père Bouvet et cinq de ses confrères partirent de Brest le 3 mars 1685. Ils prirent la route de Siam où ils furent arrêtés quelques mois. Ils arrivèrent enfin après une traversée pénible à Ning-po, port de la côte orientale de la Chine, au mois de juillet 1687. Le célèbre Kang-Hi, qui régnait alors, fit un accueil favorable aux missionnaires, leur permit de se répandre dans les provinces, et retint auprès de lui les Pères Bouvet et Gerbillon, pour lui enseigner les mathématiques. Il leur permit de se bâtir dans l'enceinte même de son palais une église et une résidence qui furent achevées en 1702. L'empereur fut tellement satisfait des services des jésuites qu'il envoya en France le Père Bouvet pour amener un plus grand nombre de missionnaires. Ce Père y arriva en 1697. Il était porteur de 49 vol. chinois que l'empereur envoyait en présent à Louis XIV, et qui ont été pour ainsi dire le commencement de la collection que la bibliothèque royale possède aujourd'hui. Le Père Bouvet repartit bientôt pour la Chine, avec dix nouveaux missionnaires, parmi lesquels on remarque le célèbre Père Parenin. Il jouit long-temps de la faveur de Kang-Hi qui le nomma interprète auprès du prince son fils. Il paraît cependant qu'il fut pendant quelque temps privé de ses charges ; mais il reprit ses travaux de missions, et après une longue carrière apostolique, il mourut à l'âge de 74 ans à Pékin, l'an 1732. Ce missionnaire avait été long-temps occupé à lever la carte de l'empire chinois, et à d'autres travaux dont le but tendait toujours à l'œuvre de Dieu, en rendant le prince favorable aux missions évangéliques. Il a laissé : | Quatre *Relations* de divers voyages qu'il fit dans le cours de ses missions. | *Etat présent de la Chine, en figures gravées par le Père Giffart sur les dessins apportés au roi par le Père J. Bouvet*, Paris, 1697, in-fol. | Une *Lettre* dans le recueil des Lettres édifiantes, quelques morceaux dans les *Mémoires de Trévoux*, dans la *Description de la Chine*, un *Portrait historique de l'empereur Kang-Hi*, Paris, 1697, in-12, etc.

* BOUVET de LOZIER (A. H.), fils d'un ancien intendant de l'île Bourbon, naquit à Paris en 1769, et était officier d'infanterie à l'époque de la révolution. Il fit partie de l'armée de Condé, et lorsque cet armée fut dissoute, il se rendit en Angleterre. Il avait été adjudant-général dans l'armée royale de l'ouest, lorsqu'il fut arrêté à Paris, en 1804, comme complice de Cadoudal et de Pichegru. On le condamna à mort ; mais sa sœur, présentée au premier consul, par la princesse Murat, obtint que cette peine fût commuée. Bouvet de Lozier fut seulement détenu pendant quatre ans au

château de Bouillon, et ensuite déporté. En 1814, le roi le nomma maréchal-de-camp, officier de la légion d'honneur, chevalier de Saint-Louis, puis commandant de l'île de Bourbon. Durant les cent jours il refusa de reconnaître Napoléon, et fit arrêter le messager qui venait apporter dans cette île la nouvelle du débarquement de l'empereur. On le rappela en 1818, et il obtint le commandement militaire du département du Loiret. Après son retour en France, Bouvet de Lozier publia un *Mémoire sur son administration*, Paris, 1819, in-8°. Il fut tué dans un duel, à Fontainebleau, le 31 janvier 1825.

BOUVIER (Gilles le) dit *Berry*, fut peut-être ainsi appelé du pays où il naquit en 1386. Il fut héraut-d'armes de Charles VI et de Charles VII, dont il nous a laissé la *Chronique*, qui commence en 1402, et finit en 1455, et qui a été continuée par un anonyme jusqu'en 1461. Godefroi l'a publiée dans les *Histoires de Charles VI et de Charles VII*, en 1653, et en 1661, in-fol. Duchesne avait d'abord attribué cette Chronique à Alain Chartier; mais il a reconnu depuis sur la foi des manuscrits originaux qu'elle était de le Bouvier. Selon M. le Gendre, il est encore auteur d'un *Traité des hérauts-d'armes*, d'une *Chronique de Normandie*, depuis Rollon le premier duc, jusqu'en 1220, de l'Histoire du recouvrement de ce pays, et du reste de la Guyenne, en 1448, par Charles VII. Le Père Labbe a donné dans le premier volume de ses Mélanges quelques extraits de son livre d'*Armoiries*, et une *Description de la France*, du même auteur, dans le 1[er] tome de son *Abrégé de l'alliance chronologique de l'histoire sacrée et profane*.

BOUVOT (Jean), avocat de Châlons-sur-Saône, sa patrie, né vers l'an 1558, et mort en 1636, était protestant. On a de lui un recueil d'*Arrêts notables du Parlement de Bourgogne*, in-4°, 2 vol. Genève, 1623 et 1628, peu commun; et des *Commentaires* sur la Coutume de Bourgogne, Genève, 1662, in-4°.

BOUX (Guillaume le), né dans la paroisse de Souzé en Anjou, le 30 juin 1621, fut successivement capucin, oratorien, curé, professeur de rhétorique. Il se distingua par son talent pour la chaire, prêcha avec distinction un carême en présence de Louis XIV, qui le nomma à l'évêché d'Acqs en 1658, et puis à celui de Périgueux en 1668. Il mourut en 1693. On a de lui : | Les *Conférences de Périgueux*, 3 vol. in-12. | Des *Sermons*, Rouen, 1766, 2 volumes in-12.

* **BOUZONIÉ** (Jean), jésuite, né à Bordeaux vers l'an 1646, montra dès sa jeunesse un talent marqué pour la poésie latine, et publia de fort bonne heure quelques pièces intitulées *Primitiæ musarum serenissimo delphino oblatæ*, Bordeaux, 1670, qui furent bien accueillies. Il entra à l'âge de 17 ans dans la compagnie de Jésus, et après plusieurs années employées à l'enseignement, il se consacra au ministère de la prédication et y obtint de grands succès. Un accident qui le priva de la vue l'obligea de renoncer à la chaire. Il mourut à Poitiers en 1726. On a de lui outre les poésies citées : | *Hymni tres sancti Thomæ de Villa Nova*, 1670. | *Carmina extemporanea de variis argumentis*, Bordeaux, 1672, in-4°; | *Portrait de Louis le Grand, roi de France*, Bordeaux, 1686, in-4°. | *Science de la mort des Saints*, Poitiers, 1692. | *Histoire de l'ordre des religieuses filles de Notre-Dame, Poitiers*, 2 vol. in-4°, 1697. | *Oraison funèbre de Marie Thérèse d'Autriche, reine de France*, Poitiers, 1686.

BOVADILLA (don François de), commandeur de l'ordre de Calatrava, fut nommé en 1500 gouverneur-général dans les Indes par Ferdinand, roi d'Espagne. Il avait la commission d'examiner la conduite de Christophe Colomb, qu'on avait desservi auprès de ce prince et de la reine Isabelle. Ces souverains eurent à se repentir de leur choix. Bovadilla élevé tout à coup du sein de la misère au faîte des honneurs, oublia bientôt son premier état. A peine fut-il arrivé à Saint-Domingue, qu'il traita tout le monde avec une hauteur révoltante. Il somma don Diégo Colomb, frère de Christophe, de lui céder la citadelle de Saint-Domingue dont il avait la garde. Celui-ci l'ayant refusé, il s'en empara à force ouverte. Christophe Colomb accourut, à cette nouvelle, au secours de son frère; Bovadilla, sans avoir égard à sa qualité et à ses services, lui fit mettre les fers aux pieds, de même qu'à don Diégo et à don Barthélemy Colomb, frères de Christophe. Il les renvoya en Espagne avec les pièces de leur procès. Ferdinand et Isabelle, indignés de ce procédé, donnèrent des ordres sûrs pour mettre ces illustres prisonniers en liberté. Ils leur firent tenir mille écus pour se rendre à Gre-

nade, où la cour se trouvait alors; ils les y accueillirent avec des marques de distinction extraordinaires; ils annulèrent tout ce qui avait été fait contre eux, et promirent de les dédommager et de les venger. Bovadilla fut rappelé, et la flotte sur laquelle il était monté ayant fait naufrage, il y périt avec plusieurs autres, en 1502.

BOVERICK, célèbre horloger d'Angleterre dans le 17e siècle, se distingua par des chefs-d'œuvre de mécanique. Il fit une chaise d'ivoire à quatre roues, avec toutes ses appartenances, dans laquelle un homme était assis: elle était si petite et si légère, qu'une mouche la traînait aisément. La chaise et la mouche ne pesaient qu'un grain. Le même ouvrier construisit une table à quadrille avec son tiroir, une table à manger, un buffet, un miroir, douze chaises à dossier, six plats, une douzaine de couteaux, autant de fourchettes et de cuillers, deux salières, avec un cavalier, une dame et un laquais: et tout cela était si petit, qu'il entrait dans un noyau de cerise. On peut consulter le *Microscope à la portée de tout le monde*, par Baker, savant respectable, qui rapporte ces faits d'après le témoignage de ses yeux. Ce genre d'ouvrages n'était pas inconnu aux anciens. Pline parle d'un Théodore de Samos, qui avait fait en bronze sa propre statue, parfaitement ressemblante, qui tenait de la main droite un livre, et de la gauche un char à quatre chevaux, le tout couvert d'une mouche de bronze, faite par le même sculpteur. *Voyez* ALUNNO.

BOVERIUS (ZACHARIE), capucin, né à Saluces, et mort à Gènes en 1638, à 70 ans, est auteur de quelques ouvrages de controverse, et de l'*Histoire des Capucins*, en latin, 1632 et 1639, 2 vol. in-fol. traduite en français par le Père Antoine Caluze, 1675, in-fol. Il y en a un 3e vol. par le Père Marcellin de Pise, 1676, in-fol. L'auteur y montre un peu trop de crédulité; et il a mieux aimé écrire des choses édifiantes, que d'examiner toujours si elles étaient vraies. Quelque reproche qu'on puisse lui faire, son intention est louable, et le défaut de critique dont il n'est pas difficile de le convaincre, ne produira certainement aucun mal dans le monde moral. On a encore de lui: | *Demonstrationes undecim de vera habitus forma, a seraphico patre Francisco instituta*, Cologne, 1655. Il y prétend prouver que l'habit des capucins est celui de Saint-François. | *Demonstrationes symbolorum veræ et falsæ religionis, adversus præcipuos ac vigentes catholicæ religionis hostes*, etc. Lyon, 1617, 1 vol. in-fol. | *Parænesis catholica ad Marcum Ant. de Dominis*, in-4°, Lyon, 1618; c'est une réfutation des assertions insérées dans la *Republica Xana et Ecclesiastica* de l'apostat de Dominis. Boverius a encore réfuté d'autres productions du même auteur. | *Orthodoxa consultatio de ratione veræ fidei et religionis amplectendæ*. L'auteur composa cet ouvrage en 1623, à Madrid, dans la vue d'engager Charles Stuart, prince de Galles, qui s'y trouvait alors, d'embrasser la religion catholique.

* **BOVIO** (JEAN-CHARLES), archevêque de Brindes, vivait dans le 16e siècle, et traduisit du grec en latin les *OEuvres* de saint Grégoire de Nazianze. On a de lui un manuscrit intitulé: *De statulacia urbis præscriptione*, in-8°, imprimé en 1765.

* **BOWDICH** (T. EDOUARD), voyageur anglais, naquit à Bristol en 1775. Nommé secrétaire au service de la compagnie des Indes orientales, il demanda, peu de temps après la permission d'aller explorer l'intérieur du royaume d'Ashantie. Il accomplit avec succès ce voyage périlleux, et revint en Angleterre apportant les détails les plus curieux sur un pays jusqu'alors inconnu. L'esprit d'indépendance avec lequel il exposa certains abus indisposèrent contre lui la société qu'il servait, et qui, oubliant ses services passés, refusa dès lors de l'employer. Il vint à Paris, où il reçut l'accueil le plus flatteur, étudia l'histoire naturelle, fit d'utiles économies, et partit en 1824 pour l'Afrique, où il mourut la même année. On a de lui: | *Voyage dans le pays d'Ashantie*, ou *Relation de l'ambassade envoyée dans ce royaume par les Anglais, avec des détails sur les mœurs, les usages, les lois et le gouvernement de ce pays*, etc. traduit de l'anglais, Paris, 1819, in-8°. On y trouve la traduction d'un manuscrit arabe, où est décrite la mort de Mungo-Park; | *Elemens of conchology including the fossil genera and the animals*, Paris, 1820-22, 2 parties in-8°, avec un grand nombre de gravures; | *Excursions dans les îles de Madère et de Porto-Santo, faites dans l'automne de 1823, pendant son troisième voyage en Afrique, suivies du récit de son arrivée et des circonstances de sa mort, etc.* ouvrage traduit de l'an-

glais, et accompagné de notes des barons Cuvier et de Humboldt, Paris, 1826, avec un atlas in-4°, de 19 planches, etc.

* **BOWER** (Archibald), jésuite apostat, né en 1686, à Dundée en Ecosse. Il se fit jésuite à Rome en 1706, et fut employé à l'enseignement des belles-lettres dans différentes villes d'Italie. En 1726, il quitta son ordre, quoiqu'il fût lié par des vœux solennels, et se rendit en Angleterre, où il abjura la religion catholique pour suivre le rit anglican. Cette apostasie donna lieu à plusieurs conjectures. On en a trouvé la cause naturelle dans l'irrégularité de ses mœurs, preuve terrible que la corruption du cœur entraîne à sa suite l'obscurcissement de l'esprit. Bower, également méprisé de tous les partis, mourut en 1766, âgé de 80 ans. Il a laissé les ouvrages suivans dont le style est plus que médiocre | *Historia litteraria*, espèce de revue littéraire publiée au commencement de chaque mois; | une *Histoire des Papes*, 7 vol. in-4°, qui mériterait plutôt le nom de diatribe que le titre d'histoire; il a aussi travaillé pendant neuf ans à la grande histoire universelle, dont il composa l'histoire romaine.

* **BOWDLER** (Thomas), écrivain anglais, né en 1754, membre de la Société royale et de celle des antiquaires, a publié le *Shakespeare des familles*, dans lequel il a retranché les nombreux passages susceptibles de produire de fâcheuses impressions sur l'esprit de la jeunesse. Il a fait le même travail sur l'ouvrage de Gibbon, intitulé : *De la décadence et de la chute de l'empire romain.* On lui doit en outre un volume de *Voyages*, *les Mémoires du lieutenant-général Villette*, et quelques autres ouvrages. Bowdler est mort à Rhyddings, près Swansea, en 1824, à l'âge de 70 ans.

* **BOWLES** (Guillaume), naturaliste irlandais, mort en Espagne en 1780. On lui doit : | *Introduccion a la historia natural y a la geografia fisica de Espana*, Madrid, 1775, in-4°, traduite en français par le vicomte de Flavigny, in-8°; en italien par Milizia, 2 vol. in-4°, avec des additions considérables. L'auteur y traite des végétaux; mais plutôt sous le rapport du jardinage que sous celui de la botanique. | Une *Histoire naturelle des sauterelles d'Espagne*, Madrid, 1781.

BOWYER (Guillaume), savant et célèbre imprimeur anglais, né à Londres le 17 décembre 1699, s'acquit un nom, tant par ses belles éditions que par sa science dans les belles-lettres. Il mourut le 18 novembre 1777. Il était membre de la société des antiquaires, imprimeur de la société royale et de la chambre des pairs. Il a enrichi de *Préfaces* plusieurs des livres qu'il a imprimés, et a donné une *Histoire de l'origine de l'imprimerie*, en anglais, 1774. On estime son édition des *OEuvres de Selden*, 3 vol. in-fol. 1722-1726 et du *Nouveau Testament grec*, 1763, 2 vol. in-12.

BOXHORN ou **BOXHORNIUS** (Marc-Zuerius), professeur d'éloquence à Leyde et ensuite de politique et d'histoire, naquit à Berg-op-Zoom en 1612, et mourut en 1653. On a de lui : | *Historia universalis*, Leipsick, 1675, in-4°. | *Obsidio Bredana*, 1640, in-fol. | *Virorum illustrium Monumenta et Elogia*, Amsterdam, 1638, in-fol. ouvrage curieux par les gravures qui l'accompagnent. | *Chronologia sacra*, Bautzen, 1677, in-fol. | *Poemata*, 1629, in-12. | *Theatrum urbium Hollandiæ*, 1632, in-fol. Ce n'est guère qu'une compilation de Guichardin et de Valère André. | *Historiæ romanæ et augustæ Scriptores minores Latini, cum animadversionibus*, Leyde, 1632, 4 vol. in-12. C'est une édition de Florus, d'Aurélius-Victor, de Velléius Paterculus, de Suétone, d'Ammien Marcellin, etc. | *Poetæ satirici minores, cum commentis*, 1632, in-8°, recueil peu estimé. | Des notes sur Jus in, sur Tacite, sur Jules-César. | *De republica Leodiensi*, Amsterdam, in-24. Cet ouvrage qui est assez bon, fait partie de la collection des Petites Républiques. | *Originum Gallicarum liber*, Amsterdam, 1754, in-4°; ouvrage estimé et peu commun. | *Metamorphosis Anglorum*, 1653; in-12. C'est un abrégé des révolutions d'Angleterre. | *Quæstiones Romanæ*, Leyde, 1637, in-4°. Ce sont des dissertations pleines d'érudition sur les us sacrés et profanes des Romains. On a encore de Boxhorn d'autres ouvrages, dont l'énumération serait trop longue à faire.

* **BOY** (Adrien-Simon), chirurgien en chef de l'armée du Rhin, mourut en 1795, à Alzey. On lui doit : *Traitement des plaies d'armes à feu*, et l'hymne fameux :

Veillons au salut de l'empire, etc.

* **BOYCE** (Guillaume), célèbre compositeur anglais, naquit à Londres en 1710, et montra pour la musique des dispositions si extraordinaires, que, malgré une dureté d'oreille qui vint l'affli-

ger avant qu'il eût fini ses études musicales, et qui dégénéra en surdité absolue, il s'éleva au premier rang dans cet art. Le docteur Green, son maître, organiste de Saint-Paul, lui laissa toute sa musique de chœur avec le soin de la publier après sa mort. Cette publication de l'œuvre de Green, faite avec autant de goût que bien exécutée, commença la réputation de Boyce, qui fut nommé en 1736 organiste de l'église de Saint-Michel, et reçu docteur en musique à Cambridge en 1749. Il devint ensuite premier organiste de la chapelle du roi en 1757, et mourut en 1799. Son œuvre dont on n'a publié qu'une partie, a un caractère de force, de clarté et une facilité qui en augmente la beauté. On distingue surtout son admirable *sérénade de Salomon*, qui parut en 1743.

BOYD (Marc-Alexandre), Ecossais, né à Galloway en 1562, s'appliqua à l'étude du barreau, mais trouvant peu de goût dans des matières abstraites et contentieuses, il l'abandonna pour cultiver la poésie latine, et mourut en 1601. On trouve de ses poésies dans les *Deliciæ poetarum Scotorum*, Amsterdam, 1637.

* **BOYD** (Hugues), écrivain politique, né en 1746, à Bally-Castle, dans le comté d'Antrim, en Irlande, montra dès son enfance une grande vivacité d'esprit et une conception facile qui, négligemment appliquée à différens objets d'études, ne lui procura néanmoins que des connaissances superficielles. Il embrassa d'abord l'état militaire; mais son père étant mort sans laisser de testament, Hugues qui était le cadet de sa famille, n'ayant pas les moyens de se soutenir au service, l'abandonna pour entrer dans le barreau. La vie dissipée qu'il mena à Londres augmenta ses embarras auxquels un mariage avantageux mit enfin un terme. Il se livra tout entier aux discussions politiques, et soutint avec chaleur le parti populaire par différens écrits publiés dans les journaux, en forme de correspondance, sous des noms supposés, tels que le *Whig* et le *Freeholder* (le Franc Tenancier). La réputation de Boyd est due surtout aux *Lettres de Junius*, publiées en 1769, 1770 et 1771, et qu'on lui a attribuées sans preuves suffisantes, ainsi qu'à Edmond Burke et à d'autres écrivains (voyez ALMON). Ces lettres annoncent d'ailleurs un talent bien supérieur à celui de Boyd. Son opposition ouverte contre le gouvernement lui avait fermé toute carrière administrative; cependant l'état de ses affaires devenait tel qu'il était indispensable d'y remédier. On engagea lord Macartney, gouverneur de Madras, à le prendre pour second secrétaire, et il partit en cette qualité en 1781. Député, l'année suivante, au roi de Candy, pour l'engager à un traité d'alliance offensive et défensive avec les Anglais, il échoua dans cette mission. En s'en retournant, il fut fait prisonnier par les Français, et conduit à l'île Bourbon, où il fut relâché sur parole. Il devint ensuite capitaine de port à Madras, et y rédigea un journal sous le titre de *The* Madras-Courrier. Il revint en 1794 en Europe, et y mourut la même année. On a de lui des *Mélanges* et une *Relation* de son voyage à Candy; il publia en 1779 des extraits de plusieurs discours de lord Chatam, faits de souvenir. Sa mémoire était si heureuse qu'un jour il mit par écrit, en rentrant chez lui, un discours qu'il venait d'entendre débiter, et qui se trouva ensuite exactement conforme à l'original. Campbell, ami de Boyd, a écrit sa vie.

* **BOYDELL** (Jean), né à Stanton, dans le Shropshire, en 1719, fils d'un arpenteur, s'acquit une immense fortune par son commerce de gravures et de tableaux. Ses vastes entreprises eurent une puissante influence sur les progrès des arts en Angleterre. La plus importante est sa collection de figures pour Shakespeare qui lui coûta plusieurs millions. Epuisé par les avances énormes qu'il avait faites, il se vit obligé de mettre en loterie sa *Galerie de Shakespeare*. On distingue encore un ouvrage curieux, connu sous le nom de *Liber veritatis*, qui est le *fac simile* du volume dans lequel Claude Lorrain plaçait comme souvenir un dessin de tous les tableaux qu'il peignait. Boydell jouit dans son pays d'une grande considération, puisqu'il fut échevin et lord-maire de Londres. Il mourut, en 1804, dans sa 85e année.

* **BOYE** (Charles-Joseph), général de division, commandant de la légion-d'honneur, né en 1762 dans l'électorat de Trèves, vint s'établir avec sa famille, en 1773, à Saint-Michel, aujourd'hui dans le département de la Meuse. Il s'engagea en 1778, et avant la fin de 1791, il était capitaine. Il parut avec éclat aux combats de Verton, de la Croix-au-bois, au siége de Namur, à la bataille de Nerwinde, et fut fait chef d'escadron, en 1793, chef de brigade, le 6 floréal an 2, enfin général le 22 du mois suivant. Il était à Fleurus, et commanda sous Kléber le centre de

l'armée de Sambre-et-Meuse. Il prit les villes de Saint-Tron et de Tongres dont il chassa les Autrichiens, et défendit plus tard avec succès contre le prince de Reuss, le pont du Lech, près d'Augsbourg et les lignes de Fribourg. En 1805, Napoléon le nomma commandant de la légion d'honneur, et lui donna le commandement de la seizième division militaire. Boyé est mort en 1808.

BOYER. *Voyez* BOHIER.

* **BOYER** de STE.-MARTHE (LOUIS-ANSELME de), dominicain, est auteur de l'*Histoire de l'église cathédrale de Saint-Paul-Trois-Châteaux*, Avignon, 1710, in-4°; et de l'*Histoire de l'église cathédrale de Vaison*, Avignon, 1731, in-4°.

BOYER (CLAUDE), abbé, de l'académie française, naquit à Alby en 1618, et mourut à Paris en 1698. On a de lui 22 pièces dramatiques, pleines d'enflure et produites sans aucune connaissance du théâtre. Sa *Judith* eut d'abord un succès éclatant. Cette pièce, applaudie pendant un carême entier, fut sifflée à la rentrée d'après Pâques. La Champmeslé ayant demandé la raison de l'inconstance du parterre, un plaisant lui repondit: « Les sifflets étaient à Versailles aux sermons de l'abbé Boileau. » Boyer, fatigué de ses mauvais succès, fit jouer en 1680 sa tragédie d'*Agamemnon*, sous le nom d'un de ses amis. Racine, son plus grand fléau, applaudit à cette pièce. Boyer ne put s'empêcher de s'écrier en plein parterre: « Elle est pourtant de Boyer, malgré M. Racine. » Ce mot lui coûta cher: sa tragédie fut sifflée le surlendemain. Peut-on après cela s'occuper sérieusement du succès ou de la chute des productions dramatiques, dont le destin se règle sur les passions ou l'humeur des spectateurs, bien plus que sur le mérite même de la pièce?

BOYER (ABEL), né à Castres en 1664, quitta la France après la révocation de l'édit de Nantes, et se retira d'abord à Genève, à Franeker, et ensuite en Angleterre, l'an 1689. Il mourut à Chelsey en 1729, dans sa 65e année. Il aimait également le plaisir et l'étude. On a de lui plusieurs ouvrages: | un *Dictionnaire anglais-français et français-anglais*, 2 vol. in-4°, Londres, 1774, estimé; l'abrégé, en 2 vol. in-8°, a eu plus de 20 éditions; | une *Grammaire française et anglaise*, in-12, qui ne l'est pas moins. « Cependant, » dit un critique français, si ces deux ouvrages n'avaient servi qu'à faire passer dans notre langues les sages maximes et les beautés des écrivains anglais, l'auteur aurait de plus grands droits aux éloges du public reconnaissant; mais la connaissance de la langue anglaise nous a attiré le débordement de tant d'extravagances, que les esprits sages sont peu tentés d'applaudir à ses travaux. En effet, la lecture des productions anglaises n'a guère servi qu'à introduire parmi nous des bizarreries et des maximes qui, n'étant analogues ni au caractère ni au gouvernement de la nation, n'ont produit que de très pitoyables effets, comme l'expérience le prouve tous les jours. L'anglomanie a passé de nos livres dans nos mœurs, et y a causé les mêmes ravages; en sorte qu'on peut dire que ceux qui ont cru nous enrichir par des productions étrangères, ne nous ont procuré que des maux étrangers. » | L'*Etat politique*, ouvrage périodique qui embrasse tous les états de l'Europe, publié depuis 1710 jusqu'en 1729: il fut très bien reçu dans sa naissance, et on le recherche encore à présent pour plusieurs pièces curieuses qui y sont insérées; | *Histoire de Guillaume III*, Londres, 1702, 3 vol. in-8°, en anglais; | *Histoire de la reine Anne*, Londres, 1722, in-fol., en anglais.

BOYER (JEAN-FRANÇOIS), ancien évêque de Mirepoix, avait été d'abord théatin. Le succès de ses *sermons* le fit choisir pour précepteur de Mgr. le dauphin. L'académie des Inscriptions ayant perdu le cardinal de Polignac, le remplaça en 1741 par la nomination de l'évêque de Mirepoix. Il avait été reçu à l'académie française dès 1736, et deux ans après il le fut à l'académie des Sciences. Il mourut en 1755. Ses vertus, son amour pour la retraite, son aversion pour les louanges, la simplicité de ses mœurs, méritèrent qu'on lui confiât l'unique espérance du royaume, et ensuite le détail des affaires qui concernent la nomination aux bénéfices. Il se montra sévère sur le choix des sujets. Rigide observateur des lois de l'Eglise, M. Boyer avait remis son évêché dès qu'il fut attaché à l'éducation du dauphin. Le roi lui donna alors l'abbaye de Saint-Mansuy et ne put lui faire accepter celle de Corbie. Les philosophes et les jansénistes l'ont peint comme au-dessous de sa place, parce qu'il leur était également contraire; mais il faut bien se garder de juger ce prélat par ce qu'en ont dit et ce qu'en disent encore les partisans des erreurs de Jansénius. On sait que les sectaires ne jugent du mérite des hommes

que par l'esprit qui les anime eux-mêmes. Le plus grand crime et le seul à leurs yeux, est de n'être pas de leur avis.

BOYER (PIERRE), prêtre de l'Oratoire, né à Arlanc le 12 octobre 1677, mort le 18 janvier 1755, s'est distingué par son fanatisme pour les saltimbanques de Saint-Médard, qui lui procura d'abord un interdit en 1729, puis le fit reléguer au mont Saint-Michel, et enfin renfermer à Vincennes pendant 14 ans. Les fruits de son fanatisme sont consignés dans | le *Quatrième gémissement sur la destruction de Port-Royal*, 1714, in-12; | le *Parallèle de la doctrine des païens et de celle des jésuites*, in-8°; | la *Vie de M. Pâris*, in-12, et d'autres ouvrages de parti.

BOYER (JEAN-BAPTISTE-NICOLAS), chevalier de l'ordre de Saint-Michel et médecin ordinaire du roi, naquit en 1693; Marseille fut sa patrie. La peste qui désola cette ville en 1720, lui fournit une occasion de signaler son zèle et ses talens et lui valut une pension sur le trésor royal. Appelé à Paris pour ses succès, il en sortit plusieurs fois pour aller en Espagne, en Allemagne et dans différentes provinces de France, traiter des maladies contagieuses ou désespérées. Il fut très heureux dans ses cures. La faculté de médecine l'élut en 1756 pour son doyen; et ce fut pendant le temps de son décanat qu'il donna une nouvelle édition du *Codex medicamentarius, seu Pharmacopœa parisiensis*, in-4°, ouvrage aussi utile que bien fait. Cet estimable médecin mourut en 1768, avec la réputation de bon citoyen, de parent tendre et d'ami officieux.

BOYER D'AGUILLE (JEAN-BAPTISTE, marquis de), s'était composé un cabinet précieux de tableaux, que son fils, Pierre-Jean, procureur-général au parlement de Provence, fit graver par Jacques Coelmans, d'Anvers. Cet ouvrage fut fini en 1709, et contient 118 planches; mais il n'a paru qu'en 1744, in-fol. Ces deux seigneurs unissaient aux connaissances propres à leur état les lumières que donnent l'étude des belles-lettres et l'enthousiasme pour les beaux-arts. Le marquis d'Argens était fils du dernier (*voyez* ARGENS). Le nom de son frère, président au parlement d'Aix, est *d'Aiguille* ou *d'Eguille*; mais ses aieux prenaient le nom d'*Aguille*; la table généalogique qui est à la tête des *Tableaux* dont nous venons de parler, porte constamment d'*Aguille*. C'est Pierre-Jean qui changea, le premier, le nom d'*Aguille* en *Eguille*, et qui cessa de porter le nom de *Malherbe*, le poète, dont son trisaieul, Vincent de Boyer, avait hérité, à condition d'en porter le nom et les armes. — Alexandre-Jean-Baptiste de BOYER, connu sous le nom de *président d'Eguille*, dont nous venons de parler, célèbre par les différends qu'il eut avec sa compagnie, et les disgrâces qui ont agité sa vie, est mort le 8 octobre 1783, pleuré de ses vassaux, regretté de ses amis, et emportant les éloges de ceux même que sa fermeté et son inviolable attachement à la justice avaient rendus pour quelque temps ses adversaires.

* BOYER (l'abbé), grand-vicaire du diocèce de Lombez, mourut le 18 octobre 1785, dans un âge assez avancé. Un discours qu'il prononça devant les états de Languedoc, sur l'*Influence de la religion sur la société civile et politique*, a été publié à Toulouse, in-8°. On lui doit aussi | un *Discours sur les reliques des saints*, et | un *Panégyrique de saint François de Paule*.

BOYER-FONFRÈDE (JEAN-BAPTISTE), conventionnel, né à Bordeaux en 1766, d'une famille de négocians, fut d'abord missionnaire. Il abandonna l'état ecclésiastique pour entrer dans le commerce, se maria et se retira en Hollande. De retour à Bordeaux, à l'époque de la révolution, dont il se montra chaud partisan; il fut député par le commerce de cette ville à l'assemblée législative, et le fut encore à la Convention par le département de la Gironde. Le 25 décembre 1792, il accusa Marat d'avoir insinué qu'il était nécessaire d'élire un dictateur. Au mois de janvier suivant, il vota la mort de Louis XVI; il défendit la liberté de la presse attaquée le 8 mars 1793 par les montagnards qui demandaient l'organisation du tribunal révolutionnaire, et demanda qu'on admît le jurí dans la composition de ce tribunal. Le 14 du même mois, il dénonça le comité insurrectionnel qui avait résolu d'assassiner les membres influens du côté droit, dans la séance du 10 mars au soir, mais sans pouvoir obtenir sa punition. Lorsque Pache, au nom des sections de Paris, vint présenter à la Convention une liste de proscription contre vingt-deux députés du côté droit, Boyer-Fonfrède protesta qu'il aurait tenu à honneur d'être inscrit sur cette liste. Elu président de la Convention, le 2 mai 1793, il repondit, avec énergie, aux orateurs des diverses sections qui apportaient d'insolentes pétitions à la barre de l'assemblée. Cette conduite

le fit nommer membre de la commission des douze, formée le 21 mai, pour examiner les arrêtés de la municipalité de Paris. Lors des événemens du 31 mai, son arrestation fut demandée par Bourdon de l'Oise. Mais Marat l'excepta de la proscription, parce qu'il n'avait pas signé l'arrestation d'Hébert et de Dumas. Ayant ensuite demandé le rapport sur les membres arrêtés, Fonfrède fut décrété d'accusation, sur le rapport d'Amar. Il allait présenter sa défense, lorsque Albitte, Billaud-Varennes et Bentabole lui crièrent : « Tu parleras au tribunal révolu» tionnaire. » Il périt le 30 octobre 1793, à l'âge de 27 ans, avec vingt autres girondins. En marchant à l'échafaud, il faisait entendre ce refrain : *Plutôt la mort que l'esclavage*, etc.

BOYLE (Robert), célèbre philosophe anglais, naquit en 1626 à Lismore en Irlande. Il était le 7ᵉ fils de Richard comte de Cork et d'Orreri. Après avoir appris le français et le latin dans sa patrie, il voyagea à Genève, en France et en Italie, pour se perfectionner dans la physique et les mathématiques. De retour en Angleterre, aidé par Hook son associé dans les opérations chimiques, il perfectionna la machine pneumatique, inventée par Othon de Guerike, bourgmestre de Magdebourg (*Voyez* ce mot). Le roi Charles II et ses successeurs Jacques II et Guillaume III l'honorèrent successivement de leur commerce et de leur estime. C'est à lui principalement qu'on doit l'établissement de la société royale de Londres en 1663. On l'en nomma président en 1680; mais il voulut toujours se borner au titre de conseiller. Son zèle pour la religion chrétienne se signala dans toutes les occasions. Il donna durant sa vie 300 liv. sterlings par an pour la propagation de la foi en Amérique, et 100 pour les Indes. Il laissa en mourant un fonds considérable pour un certain nombre de sermons qu'on doit prêcher toutes les années sur les vérités de la religion chrétienne en général, sans entrer dans les disputes particulières qui divisent les chrétiens : il sentait que la secte qu'il professait ne gagnerait rien à cette discussion. On a de lui plusieurs écrits sur la théologie, la physique et les mathématiques, recueillis en 1744, à Londres, en 5 vol. in-fol., avec la vie de l'auteur, et en 1772 en 6 v. in-4°. Les principaux sont : | les *Nouvelles expériences physico-mécaniques sur le ressort de l'air :* il y décrit la machine du vide et pousse la modestie jusqu'à reconnaître qu'il en doit l'idée à Othon de Guerike; | *Considérations sur l'utilité de la physique expérimentale;* | *Histoire générale de l'air;* | *Expériences et observations sur le froid, les couleurs, les cristaux, la respiration, la salure de la mer, les exhalaisons, la flamme, le vif-argent*, dans différens traités séparés; | *le Chimiste sceptique;* | *Essai sur l'Ecriture sainte :* | *le Chrétien naturaliste*, ouvrage dans lequel il prouve que la physique expérimentale mène au christianisme, loin d'en détourner: | *Considérations pour concilier la raison et la religion;* | *Discours sur la profonde vénération que l'esprit humain doit à Dieu*, très estimés; | *Recueil d'écrits sur l'excellence de la théologie comparée avec la philosophie naturelle :* l'auteur ne prise celle-ci qu'autant qu'elle a du rapport à la religion. Presque tous ses ouvrages de physique et de chimie ont été traduits en latin, Genève, 1714, 5 vol. in-4°. Il mourut à Londres en 1691, à 64 ans. Tout était simple chez lui, et conforme au caractère d'un vrai philosophe. Il était plein de franchise, de politesse et de douceur. Quoique détaché de toutes les subtilités dont les hommes ont fait des choses importantes, il observait les bienséances. Il ne savait ni mentir ni déguiser; mais il savait se taire. Il jugeait très sainement des hommes et des affaires : aussi quitta-t-il la cour de bonne heure. Ses idées sur les moyens de rendre le genre humain meilleur et plus heureux étaient très étendues; mais l'exécution des idées les plus saines est toujours très difficile.

BOYLE (Roger), comte d'Orréry, frère du précédent, 5ᵉ fils de Richard comte de Cork, naquit à Lismore en 1621. Ayant pris le parti des armes, il servit sous Cromwel contre Charles Iᵉʳ; et après la mort de l'usurpateur, il soutint la cause de Charles II. Dès que ce roi fut sur le trône, il lui donna une place de conseiller dans son conseil privé d'Angleterre et d'Irlande. Il mourut en 1679, âgé de 59 ans, regardé comme un homme d'un esprit plus délié que son frère, mais moins solide et moins ami de la vertu, de la droiture et de la religion. On a de lui plusieurs ouvrages en vers et en prose, bien écrits, en anglais : | *la Parthenice*, roman, 3 vol. in-4° et in-fol., qu'on a comparé à ceux de Scudéry et de Calprenède; | *Histoire d'Henri V;* | *le Prince Noir, Mustapha, Triphon*, tragédies applaudies dans le temps; | *l'Art de la guerre*

etc.; | *Recueil de lettres d'état*, de Boyle, publiées avec sa Vie par Thomas Morice, Londres, 1743, in-fol., en anglais.

BOYLE (CHARLES), petit-fils du précédent et comte d'Orréry comme lui, né en 1676, élève du docteur Atterbury, fut mis à la tour de Londres en 1722 : on l'accusait d'être entré dans des complots contre l'état. On ne put jamais le lui prouver. Il mourut en 1731, d'une maladie de langueur contractée dans sa prison. L'instrument astronomique appelé l'*orréry* est de son invention : c'est un planétaire très composé, où l'on voit tous les mouvemens célestes à la fois; il est d'une grande cherté. M. Brisson, dans son Dictionnaire de Physique, dit que le planétaire de M. Nollet est préférable par sa plus grande simplicité. On a encore de lui une *traduction* latine des *Epîtres de Phalaris* avec des *notes*, in-8°, 1695; une *comédie*, *des pièces de vers* et des *harangues*.

BOYLE (JEAN), comte de Corck et d'Orréry, fils du précédent, de la société royale, né le 2 janvier 1707, fit ses délices, à l'exemple de ses ancêtres, de l'étude des belles-lettres, voyagea en Italie, où il demeura long-temps, et mourut le 16 novembre 1762, après avoir été marié deux fois. Nous avons de lui une *traduction* en anglais *des* Lettres de Pline, *avec sa Vie et des remarques*, 1751, 2 vol. in-4°; | *Lettres sur l'Italie*; | *Lettres historiques et philologiques* sur la Vie de Swift, 1753, in-12, ouvrage traduit en français par Lacombe, d'Avignon. Il a aussi travaillé à plusieurs ouvrages périodiques.

BOYLESVE (ETIENNE), chevalier, prévôt de Paris sous le règne de Saint-Louis, mit un ordre dans la police de cette ville. Les impôts sur les denrées étaient exorbitans; les prévôts fermiers avaient tout vendu, sans excepter la liberté de commercer : il remédia à ces deux abus. Il divisa ensuite les marchands et les artisans en différens corps de communautés, leur donna des statuts et des règlemens, faits avec tant d'équité et de sagesse, qu'on s'en est servi depuis pour régler les anciennes communautés, ou pour en former de nouvelles. Il ne fut pas moins attentif à veiller à la sûreté publique, et à punir ceux qui pouvaient la troubler. Ce bon magistrat mourut vers 1269.

* **BOYM** (MICHEL), jésuite polonais, fut envoyé en qualité de missionnaire aux Indes et à la Chine en 1643, et revint à Lisbonne en 1652. Il repartit en 1656 pour la Chine, où il mourut en 1659. Il a laissé : | *Flora Sinensis*, Vienne, 1656, in-fol., traduit en français; | une *Traduction* des 4 liv. de *Wang-Chono*, faite d'après les auteurs chinois, et contenant 289 articles sur les médicamens, les signes des maladies, etc., Francfort, 1682, in-4°, publiée sous le nom d'André Cleyer de Cassel, premier médecin de la compagnie des Indes, éditeur plagiaire qui y joignit quelques autres morceaux traduits du chinois.

* **BOYM** (BENOIT), autre jésuite polonais, né à Lemberg en 1629, mort à Wilna en 1670, a traduit du français une *Théologie chrétienne* et quelques livres ascétiques.

BOYSE (SAMUEL), anglais né en 1708, avec un génie poétique qui lui procura des amis : mais ces amis, bien loin d'être ses Mécènes, lui mangèrent son bien et le réduisirent à une grande pauvreté, dans laquelle il mourut en 1749. La collection de ses Poésies devait avoir six volumes; il n'en a paru que deux. Son poème *de la Divinité* a été plusieurs fois réimprimé. Une des bonnes éditions est celle de 1752, in-8°. On estime l'Ode qu'il fit paraître en 1743 sur la bataille de Dettingen, intitulée *Le Triomphe d'Albin*. On a encore de lui : *L'Histoire des transactions de l'Europe, depuis le commencement de la guerre d'Espagne en 1739, jusqu'à l'insurrection de l'Ecosse en 1745*, 2 vol. in-8°, 1747. — Son père, Joseph BOYSE, ministre anglais, non conformiste, né à Léeds en Yorckshire en 1660, mort en 1728, s'est acquis de la réputation par ses *Sermons* qui ont été publiés en 2 vol. in-folio.

* **BOYSEAU** (PIERRE de), marquis de Châteaufort, général espagnol, naquit à Saint-Gérard, près de Namur, en 1659, et débuta comme cadet volontaire dans un régiment de dragons au service d'Espagne en 1685. Il se fit remarquer aux journées de Fleurus et de Steinkerque en 1690 et 1692, et fut blessé à celle de Nerwinde, en 1693. Une mission hardie qu'il remplit avec succès au siége de Charleroy, lui valut une compagnie de cavalerie. Lors de la guerre de la succession, il se rangea sous les drapeaux de Philippe V, et obtint, par ses belles actions, un rapide avancement. En 1715, il eut le commandement général des dragons, à la tête desquels il fit des prodiges de valeur au siége de Barcelone, et contribua plus que personne à la capitulation de cette ville. La campagne de Sicile, en 1717, lui fournit l'occasion de prouver un

désintéressement égal à son courage : les soldats manquaient de tout, il vendit ses équipages pour subvenir à leurs besoins. Il fut chargé ensuite de l'expédition d'Afrique sous les ordres du marquis de Lède ; à son retour, le roi le nomma gouverneur de Jaca, et lui conféra, en 1728, le titre de marquis de Châteaufort ; en1732, on lui dut la prise d'Oran en Afrique, et en 1734 le gain de la bataille de Bitonto, dans le royaume de Naples. Ces succès le firent nommer capitaine-général de la Vieille-Castille. Ce guerrier mourut à Zamora dans le royaume de Léon, le 26 juillet 1741, Peu d'hommes de guerre s'étaient trouvés à un plus grand nombre de batailles, de siéges et de combats, et y avaient été plus maltraités : il était couvert de blessures, et avait eu onze chevaux tués sous lui.

* BOYSEN (PIERRE-ADOLPHE), savant théologien luthérien, né le 15 novembre 1690 à Ascherleben, dans la principauté d'Anhalt, fit son droit et sa théologie dans les universités de Wittemberg et de Halle, se fixa à Halberstadt, où il occupa différens emplois ecclésiastiques. Il était habile théologien, et versé dans l'histoire et la philologie sacrée. On a de lui : | *Disputatio de Asiarchis ad act. cap.* 19, v. 31 ; | *Programmata duo de Herode scripturæ interprete;* | *Dissertatio de legione fulminatrice;* | *Dissertatio de codice græco, et concilio quo usus est Martinus Lutherus in interpretatione germanica novi Testamenti;* | *Phædri fabularum Æsopicarum libri quatuor, notis illustratæ ;* | *Historia Michaelis Serveti;* | *De veris eruditis qui sero ad litteras admissi magnos in studiis fecerunt progressus.* Il mourut à Halberstadt le 12 janvier 1743.

* BOYSEN (FRÉDÉRIC-EBERHARD), fils du précédent, auteur de plusieurs dissertations savantes sur l'Ecriture, né à Halberstadt en 1720, mort en 1800 dans la même ville où il était professeur, a laissé une bonne *version allemande du Koran avec des notes ;* | *Monumenta inedita rerum Germanicarum*, in-4° ; | *Lettres théologiques* en allemand, 2 vol. in-8° ; | *Magasin universel*, 6 parties in-8° ; | Un bon abrégé de la grande *Histoire universelle*, 10 vol. in-8°, partie ancienne. | *Lettres à Gleim*, in-8°, etc.

* BOYVIN (JEAN), avocat-général, conseiller, puis président au parlement de Dôle, naquit en cette ville vers 1580. Les Français, sous le commandement du prince de Condé, étant entrés en mai 1636, dans la Franche-Comté, et ayant mis le siége devant Dôle, J. Boyvin eut la plus grande part à la défense de la ville. On sait qu'après un siége de trois mois, ils furent obligés de se retirer avec une perte de cinq mille soldats et de six cents officiers. Boyvin, à la prière de quelques amis, écrivit l'histoire de ce siége mémorable. Son ouvrage est intitulé : *le Siége de la ville de Dôle, capitale de la Franche Comté de Bourgogne, et son heureuse délivrance*, Dôle, 1637, in-4° ; seconde édition, Anvers, 1638, in-4°. Boyvin a laissé plusieurs ouvrages de géométrie qui n'ont point été imprimés ; des *Notes sur la coutume de Franche-Comté; la Description des arcs de triomphe, des emblèmes et diverses réjouissances que firent les Dôlois à l'arrivée de la sainte hostie de Faverney à Dôle*, in-fol., manuscrit. Il mourut à Dôle en 1650. CLAUDE-ETIENNE BOYVIN son fils, général des monnaies du comté de Bourgogne, passe pour auteur d'une brochure ayant pour titre : *le Bon Bourguignon, en réponse à un livre injurieux à l'auguste maison d'Autriche et à la Franche-Comté*, intitulé : *Bellum Sequanicum secundum*, composé par le sieur Jean Morelet de Dijon, Wergulstadt, 1672, in-12. L'ouvrage de Morelet était relatif à la conquête de la Franche-Comté par Louis XIV.

BOZE (CLAUDE GROS de), naquit à Lyon en 1680, de parens qui perfectionnèrent ses talens par une excellente éducation. Il se livra d'abord à la jurisprudence ; mais les antiquités et les médailles l'occupèrent bientôt tout entier. Le chancelier de Pontchartrain, l'abbé Bignon, Vaillant, Hardouin, le chérirent comme un savant profond et aimable. Quelques Dissertations ingénieuses sur des médailles et d'autres monumens lui ouvrirent la porte de l'académie des inscriptions et belles-lettres, en 1705. Il fut reçu sous le titre d'élève, et l'année suivante il en devint le secrétaire perpétuel. L'académie française se l'associa aussi en 1715. La garde du cabinet des médailles du roi lui fut confiée en 1719. Il partit l'année d'après pour la Hollande, dans le dessein d'augmenter les trésors qu'on avait mis entre ses mains. De retour à Paris, il consacra tout son temps à l'académie des belles-lettres et au cabinet des médailles. Il eut l'inspection de la librairie en 1745, pendant la maladie de M. Maboul. Il s'était démis, 3 ans auparavant, de la place de secrétaire de l'académie

des belles-lettres. Cette compagnie le perdit entièrement le 10 septembre 1753, année de sa mort. Il était aussi estimable par la douceur de ses mœurs que par son savoir. Il n'avait rien de cette rudesse de caractère, qu'on trouve quelquefois dans les savans. On a de lui plusieurs ouvrages : | L'édition des 15 premiers volumes des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*. Les Eloges historiques qui ornent ces Mémoires ont été imprimés séparément en 2 vol. in-12. Ils sont écrits avec autant d'esprit que d'agrément. Il est panégyriste sans fadeur, et historien sans verbiage. On y trouve moins de ces traits fins, dont les Eloges de Fontenelle sont parsemés; mais peut-être plus d'élégance et de goût. Les premiers éloges sont bien inférieurs aux derniers; et c'est à ceux-ci principalement qu'il faut appliquer le jugement que nous en portons. | La seconde édition de l'*Histoire métallique de Louis XIV*, continuée jusqu'à la mort de ce prince, 1723, in-fol. Il donna les dessins et les devises de plusieurs de ces médailles. | L'*Histoire de l'empereur Tetricus*, éclaircie par les médailles. | Plusieurs dissertations sur les médailles antiques, répandues pour la plupart dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres. Il a publié le Catalogue de sa bibliothèque, 1745, in-folio; elle était bien choisie, et pleine de livres rares et curieux. Ce catalogue est recherché par les bibliographes, et se vend fort cher. On en a donné un autre après sa mort, Paris, 1753, in-8°.

BOZIUS ou BOZIO (Thomas), né à Eugubio ou Gubio, dans le duché d'Urbin, prêtre de l'Oratoire à Rome, florissait au commencement du 17e siècle, et s'attacha particulièrement à l'histoire. On a de lui : | *De signis Ecclesiæ*, qu'il fit imprimer en 1591. | *De ruinis gentium et regnorum*. | *De antiquo et novo Italiæ statu*, contre Machiavel. | *De imperio virtutum*. | *De robore bellico*, etc. Il préparait 10 volumes sous le titre d'*Annales antiquitatum ;* mais il n'en avait publié que deux, lorsque la mort l'enleva à Rome en 1610, dans un âge peu avancé. — François BOZIUS, son frère, également prêtre de l'Oratoire, mort en 1635, a laissé plusieurs ouvrages tels que ceux-ci : *De temporali Ecclesiæ monarchia; Annales mundi; vita beati Petri*, etc.

* BRABANT (Henri I, duc de), dit *le Guerroyeur*, fut le premier souverain de cette province des Pays-Bas, qui prit le titre de duc. Le Brabant, soumis d'abord par Clovis, avait fait partie successivement des royaumes d'Austrasie, de Lorraine et de l'ancien empire de Charlemagne. Il devint, en 1004, le partage de Gerberge, fille de Charles de France, mariée à Lambert Ier, comte de Mons, qui doit être regardé comme la tige des souverains du Brabant. Henri Ier surnommé le Guerroyeur, était fils de Geoffroi ou Godefroi le Courageux, qui l'associa au gouvernement en 1172, et lui donna le titre de comte de Louvain. Henri accompagna le roi de France Louis le Jeune au tombeau de Saint-Thomas de Cantorbéry. En 1183, il se croisa pour la Terre-Sainte, et joignit ses troupes à celles de Lusignan et de Raymond de Tripoli. Il ne nous reste aucun détail sur son voyage et l'on ignore même l'époque précise de son retour; mais ce fut du vivant de son père, à qui il succéda en 1190. Il fit alors valoir en vain ses droits sur le duché de Flandre; Baudouin, son compétiteur, l'emporta sur lui. Le duc de Brabant fit encore, en 1197, avec Henri le Jeune, duc de Saxe, un voyage en Palestine, et y donna des preuves de valeur à la bataille de Joppé. A son retour de la Terre-Sainte, il se déclara pour Othon de Brunswick, à qui l'empire était disputé par le duc de Souabe. Il porta ensuite la guerre chez les comtes de Gueldre et de Hollande, les vainquit et les força à faire une capitulation avantageuse à ses intérêts. Il combattit ensuite contre l'évêque de Liége, dont il pilla la capitale. L'évêque lui livra bataille et remporta sur lui une victoire complète. Le duc de Brabant fit alors sa paix. En 1214, il donna sa fille en mariage à l'empereur Othon, et se ligua, avec ce prince, contre Philippe-Auguste. A la défaite de l'armée impériale à Bouvines arrivée le 23 juillet 1214, il prit la fuite et abandonna quelque temps après la cause d'Othon, pour se jeter dans le parti de Frédéric II. Le duc Henri mourut à Cologne le 5 septembre 1235, après avoir gouverné ses états près de 50 ans avec plus de vigueur que de prudence. Ce prince avait accordé à la ville de Bruxelles en 1229, divers priviléges consignés dans une charte qui est le plus ancien monument de la langue flamande.

* BRABANT (Henri II, duc de), dit *le Magnanime*, fils et successeur du précédent, se fit respecter de tous les princes voisins par son courage. Son influence,

contribua beaucoup à faire élire empereur Henri, landgrave de Thuringe, son gendre, qu'il fit couronner à Aix-la-Chapelle. Il s'appliqua à réformer les abus dans l'ordre judiciaire, et supprima dans tous ses domaines le droit de *mainmorte*. Il accorda même à ses sujets, par forme de dédommagement et de restitution, une distribution annuelle et perpétuelle de 500 livres, somme très forte pour ces temps-là. Ce prince bienfaisant et vraiment *magnanime* mourut regretté de ses sujets, dont il fut le père, le 1er février de l'an 1248, à 59 ans; il en avait régné 12.

*BRABANT (Henri III, duc de), surnommé *le Débonnaire*, fils et successeur du précédent, fut aussi l'héritier de ses vertus et de ses belles qualités, et gouverna avec modération. Il fit élire empereur Guillaume, comte de Hollande, son parent. Quelques démêlés qu'il eut avec l'évêque de Liége le firent excommunier pour un temps par ce prélat. Ce prince cultivait la poésie française. Il mourut à Louvain, le 28 février 1261, lorsqu'il se disposait à passer dans la Terre-Sainte.

* BRABANT (Jean I, duc de), dit *le Victorieux*, second fils de Henri III, lui succéda par l'effet de la prédilection d'Alix de Bourgogne, sa mère, qui ne trouvant pas Henri, son fils aîné, capable de gouverner, le détermina à céder ses droits à son frère. Henri se fit moine à l'abbaye de St.-Etienne de Dijon. L'élection de Jean fut approuvée par les états, et ce prince prit les rênes du gouvernement à l'âge de 17 ans en 1268. Il épousa, l'année suivante, Marguerite de France, fille de saint Louis, et s'unit à son beau-frère Philippe le Hardi, pour secourir Jeanne de Navarre, que les rois de Castille et d'Aragon voulaient dépouiller. Il fut armé chevalier par le roi de France, et retourna dans ses états. Informé que Marie sa sœur, reine de France, est accusée d'avoir empoisonné le prince Louis, son beau-fils, pour faire régner ses propres enfans, il part, se déguise en cordelier, se rend auprès d'elle et l'interroge pour s'assurer de la fausseté de l'accusation. Il ne retourne dans ses états que pour reparaître bientôt à Paris, et défier au combat quiconque oserait accuser la reine. Il fit déclarer son innocence, et poursuivit avec acharnement Pierre de Brosse son accusateur, qui fut pendu au gibet de Montfaucon. Il entreprit ensuite une guerre contre Henri, comte de Luxembourg, qui lui disputait le duché de Limbourg. La bataille décisive de Waringen, qui eut lieu le 5 juin 1268, et où il tua dans un combat corps à corps son compétiteur, lui en assura la possession. Cette victoire lui causa tant de joie, qu'il changea le cri de guerre de ses ancêtres : *Louvain au riche duc*, en celui-ci : *Limbourg à celui qui l'a conquis*. Ce prince mourut victime de sa passion pour les tournois : on compte qu'il s'était trouvé à 70, tant en France qu'en Allemagne et en Angleterre. Etant aux noces du duc de Bar avec Léonore d'Angleterre, il joûta contre Pierre de Baufremont, qui lui fit au bras une blessure dont il mourut le 14 mai 1294, à 43 ans. C'était un prince brave, éloquent et magnifique.

* BRABANT (Jean II, duc de), dit *le Pacifique*, fils du précédent, n'avait que 13 ans lorsqu'il succéda à son père, et fit plutôt consister sa gloire à gouverner ses sujets avec sagesse et à les rendre heureux qu'à imiter ses prédécesseurs dans leurs entreprises guerrières. Il eut cependant quelques démêlés avec les comtes de Hollande; mais son caractère modéré et pacifique les termina promptement. Il rendit l'ordonnance dite *du bien public*, qui maintint aux villes du Brabant leurs lois et priviléges, et établit le *conseil souverain* dans ses états par un diplôme, connu sous le nom de *Charte de Cortemberg*. Il accorda aux ecclésiastiques toute sa protection, et leur donna plusieurs priviléges. Ce prince estimable mourut le 27 octobre 1312.

* BRABANT (Jean III, duc de), dit *le Triomphant*, succéda à son père Jean II, dès l'âge de treize ans. Sa minorité fut orageuse; elle éveilla l'ambition des princes ses voisins, et augmenta les prétentions de ses propres sujets. Louvain et Bruxelles parvinrent à étendre leurs priviléges. La générosité que le duc de Brabant fit éclater en donnant asile dans son duché à Robert d'Artois, lui attira la haine du roi de France Philippe de Valois, qui exigea avec hauteur, mais en vain, que ce prince lui fût livré. Non content de déclarer la guerre à Jean III, Philippe de Valois suscita contre lui Jean de Luxembourg, roi de Bohème et plusieurs petits souverains de l'Allemagne. Peu déconcerté par tout cet appareil d'hostilités, le duc de Brabant s'avance à la rencontre de ses ennemis, établit son camp près de Tirlemont, et envoie son héraut d'armes pour leur offrir bataille le 3 mai.

Tant de résolution étonna les princes ligués : la valeur reconnue de Jean III fit redouter d'en venir à une bataille décisive, qui pouvait, après tout, tourner à sa perte, mais jamais à son déshonneur. Le roi de France attira le duc de Brabant à Compiègne, où était sa sœur et cimenta son alliance avec lui, en donnant à son fils aîné la fille du roi de Navarre, ce qui n'empêcha pas que Jean III ne se laissât séduire, en 1338, par Edouard III, roi d'Angleterre, qu'il ne servit cependant que très faiblement contre la France. Il se réconcilia bientôt après avec Philippe de Valois, attira les Flamands dans son alliance, et s'occupa du gouvernement intérieur de son royaume, qu'il avait un peu négligé pendant ses dissensions avec les différens souverains. En 1350, il confirma les priviléges des Brabançons, et fit réclamer auprès de l'empereur Charles IV la fameuse *Bulle d'or*, en vertu de laquelle aucun de ses sujets ne pouvait être cité devant les cours de justice d'Allemagne pour aucun genre de délit. Ses mœurs ne furent pas toujours bien pures : il laissa à sa mort, arrivée le 5 décembre 1355, dix-sept enfans naturels, dont il avait eu plusieurs d'Isabeau de Vauverne, dite *Cunégonde de Valverde*. Ses trois fils légitimes moururent de son vivant, et le duché, à défaut d'enfant mâle, tomba entre les mains de Jeanne, sa fille, mariée à Venceslas de Luxembourg, frère de l'empereur Charles IV. Leur gouvernement fut orageux ; le comte de Flandre voulut disputer à une femme l'honneur de succéder à un duc de Brabant, et lui déclara la guerre. La cession d'Anvers mit fin aux hostilités. Mais bientôt les querelles recommencèrent avec le duc de Juliers. On livra bataille ; Venceslas fut fait prisonnier, et mourut à Luxembourg sans avoir laissé d'enfans. Jeanne le suivit de près au tombeau, l'an 1406, laissant le duché de Brabant en héritage à sa nièce Marguerite, comtesse de Flandres, et duchesse de Bourgogne.

* BRABANT (Antoine, duc de), deuxième fils de Philippe le Hardi et de Marguerite, qui avait hérité de Jeanne de Brabant du duché de Brabant, fut connu d'abord sous le nom de comte de Réthel ; mais, en 1404, il prit possession du duché de Brabant. Son père, avant de quitter Bruxelles, le fit connaître par tous les grands et la noblesse du pays. La faction d'Orléans ayant essayé de déposséder Jean, fils aussi de Philippe le Hardi, du duché de Bourgogne, Antoine vint à son secours, et le servit beaucoup dans cette circonstance. La mort de Venceslas, père de Jeanne sa femme, le rendit héritier du duché de Luxembourg. Aimé de ses sujets, qu'il gouvernait avec beaucoup de sagesse et de modération, Antoine fut tué le 25 octobre 1415 à la bataille d'Azincourt, où il avait conduit ses troupes au secours de la France.

* BRABANT (Jean IV, duc de), fils du précédent, lui succéda dans son duché. Il avait épousé en 1418 la fameuse Jacqueline de Bavière, comtesse de Flandre et de Hainaut, qui avait refusé la main de Jean de Bavière, son oncle, surnommé *Sans-Pitié*. Celui-ci, outré d'un pareil refus, déclara la guerre à Jean IV, qui n'ayant pas voulu prendre parti pour sa nouvelle épouse, en fut abandonné. Retirée en Angleterre, Jacqueline épousa le duc de Glocester, et retourna dans le Brabant à la tête d'une armée. Abandonnée encore une fois du duc de Glocester, elle défendit seule ses prétentions. Jean IV perdit ses états, et n'y fut rétabli que par son cousin le duc de Bourgogne. Sa conduite timide et pusillanime le fit mépriser des princes ses voisins et de ses sujets. Dans un voyage qu'il fit en Hollande, il se fit inaugurer comte. En 1426, il fonda, par une bulle du pape Martin V, l'université de Louvain, devenue si fameuse dans la suite. Ce fut là le plus bel acte de son administration. Il mourut le 17 avril de l'année suivante, à l'âge de 24 ans, sans postérité. Il eut pour successeur dans son duché son frère, le comte de Saint-Paul et de Ligni, qui mourut aussi à la fleur de l'âge, en 1430. Le Brabant se donna ensuite à Philippe le Bon, duc de Bourgogne ; mais Marie, fille de Charles le Téméraire, ayant épousé l'empereur Maximilien I, le Brabant, dont elle avait la souveraineté, est entré sous la puissance autrichienne, qui l'a conservé jusque dans les derniers temps.

* BRACCESCO dagli ORZINOVI (Jean), natif de Brescia, prieur des chanoines réguliers de St-Segond, vivait dans le 16e siècle, et s'adonna à la philosophie hermétique. Il commenta Geber, et sa glose n'est guère plus intelligible que l'œuvre du chimiste arabe. On a de lui : | *la Espositione di Geber, filosofo, nella quale si dichiarano molti nobilissimi secreti della natura*, Venise, 1544, 1551, 1562, in-8° ; | *Legno della vita, nel quale si dichiara qual fosse la medicina per la*

quale li primi padri vivevano nove cento anni, Rome, 1542, in-8°; ces deux ouvrages traduits en latin se trouvent dans le recueil de Gratarole, intitulé : *Vera alchemiæ doctrina*, Bâle, 1561, in-fol.; 1572, in-8°, 2 vol.; et dans le tome premier de la *Bibliothèque chimique* de Manget. On les a aussi publiés à part sous ce titre : *De alchemiâ, dialogi duo*, Lyon, 1548, in-4°, Hambourg, 1673, in-8°. | *Demogorgon, dialogus*, dans la collection de Gratarole. | *Sermoni divotissimi del beato Efrem*, Venise, 1544 et 1545, in-8°, trad. du grec.

* **BRACCI** (l'abbé DOMINIQUE-AUGUSTIN) membre de la société royale des antiquaires de Londres, né à Florence en 1717, se livra de bonne heure et avec succès à l'étude des antiquités. Il mourut en 1792. On lui doit un ouvrage estimé par l'érudition qu'il renferme, intitulé : *Commentaria de antiquis sculptoribus qui sua nomina inciderunt in gemmis et cameis, cum pluribus monumentis antiquitatis ineditis*, Florence, 1784 à 1786, 2 vol. in-folio.

* **BRACCIO DE MONTONE** (ANDRÉ), célèbre général italien, né à Pérouse en 1368, était de l'illustre famille des Fortebracci qui, depuis long-temps se maintenait à la tête de la noblesse de la république de Pérouse, et servit à 18 ans, avec quinze chevaliers sous les ordres du comte de Montefeltro. Les nobles ayant été chassés de Pérouse, Braccio passa au service de divers souverains, et développait dans des grades subalternes les talens qui devaient le rendre un jour un des premiers généraux de son siècle. Lorsque Ladislas, roi de Naples, commença la guerre contre le pape et les Florentins, Braccio le servit avec autant de fidélité que de succès. Mais ce prince ayant accepté les propositions de la ville de Pérouse qui lui offrait d'ouvrir ses portes, à condition que Braccio n'y entrerait point, ce général irrité passa du côté des Florentins, et arrêta, en 1409, les progrès de Ladislas dans la Toscane. Le pape Jean XXIII, en se rendant au comité de Constance, où il fut déposé, chargea Braccio de défendre pour lui Bologne. Ladislas étant mort, et l'Eglise se trouvant sans chef, il crut le moment favorable pour recouvrer dans sa patrie l'influence que ses ancêtres y avaient exercée. En 1416, il attaqua à l'improviste le territoire de Pérouse, défit à Saint-Gilles l'armée de Malatesti, força ensuite l'île à capituler et en fut déclaré seigneur. Il ne se montra pas moins habile souverain que bon général; il releva le courage des habitans, réforma leurs mœurs, orna la ville de beaux édifices, et augmenta la fertilité des campagnes par des canaux d'irrigation. S'étant rendu maître de Rome en juin 1417, il en fut chassé par Sforza de Cotignole, général de la reine Jeanne, désireux de se venger de Braccio qui avait profité du temps de sa captivité pour lui enlever une partie de ses fiefs. Le pape Martin V, élu par le concile de Constance, envoya contre lui le même Sforza, et cette guerre dura deux campagnes au bout desquelles ce dernier ayant été vaincu près de Viterbe, le pape conclut la paix au mois de février 1420. Braccio garda sous la suzeraineté de l'Eglise la possession de sept villes avec leur territoire. Il passa ensuite au service du gouvernement napolitain, et fut créé, en 1421, prince de Capoue, comte de Foggia et grand connétable du royaume de Naples. Jeanne II qui avait adopté Alfonse d'Aragon l'opposa à Louis d'Anjou que soutenait Sforza; Braccio remporta sur ce dernier de si grands avantages que Louis d'Anjou fut obligé de renoncer à toutes ses prétentions sur le royaume de Naples. Sforza vint même dans le camp de son illustre adversaire lui demander son amitié; Braccio le reçut très bien, le réconcilia avec Jeanne, et le laissa chargé du commandement des troupes du royaume. Jeanne s'étant brouillée avec Alfonse, Sforza embrassa le parti de cette princesse et Braccio celui du roi. Sforza, après avoir remporté quelques avantages sur les Aragonais, marcha au secours d'Aquila, que Braccio assiégeait, parce que cette ville, dont Jeanne lui avait donné le commandement avant le commencement de cette nouvelle guerre, avait refusé de lui ouvrir ses portes. Mais avant d'y arriver Sforza se noya au passage du fleuve Pescara, et Braccio pleura son rival comme le seul grand homme qui fût digne de se mesurer avec lui. Cependant Aquila continuait de se défendre; le pape et la reine envoyèrent Caldora pour en faire lever le siége. Braccio, obligé de lutter contre des forces quatre fois plus considérables que les siennes, balança long-temps la victoire, qu'une sortie des assiégés lui arracha enfin. Blessé dans sa déroute le 2 juin 1424, il ne voulut pas survivre à sa défaite, et sourd aux sollicitations de ses compagnons d'armes, il se laissa mourir, rejetant tout pansement et toute nourriture. Sa perte

causa un deuil général dans les armées d'Italie. Les élèves qu'il avait formés dans l'art militaire, se distinguèrent de ceux de Sforza, sous les dénominations de *Bracceschi*, et de *Sforceschi*. Tous les pays qu'il avait soumis secouèrent le joug aussitôt qu'ils apprirent la nouvelle de sa mort. La vie de Braccio a été écrite en latin par Antoine Campani, et traduite en italien par Piccini; mais elle ne peut être que d'un faible secours pour l'histoire d'Italie, ne donnant jamais la date des événemens. On taxe aussi l'auteur de partialité pour son héros, auquel on ne peut cependant refuser la gloire d'avoir été un des plus grands capitaines qu'ait produits l'Italie; mais on reproche à Braccio de la hauteur et même des traits de cruauté, surtout dans la dernière année de sa vie. Il semble que sa bonne fortune l'avait enivré et avait altéré son caractère. Auparavant, doux, humain, affable pour le soldat dont il avait l'art de gagner le cœur, il était devenu farouche et inexorable.

BRACCIOLINI dell' API (François), poète italien, né à Pistoye, d'une famille noble en 1566, avait près de 40 ans lorsqu'il embrassa l'état ecclésiastique pour posséder un canonicat dans sa patrie. Le cardinal Maffeo Barbérini, dont il avait été secrétaire pendant sa nonciature en France, étant parvenu à la tiare sous le nom d'Urbain VIII, Bracciolini se rendit à Rome auprès du nouveau pontife, qui aimait les gens de lettres, et qui l'affectionnait particulièrement. Il le plaça, en qualité de secrétaire, auprès de son frère le cardinal Antoine Barbérini. Après la mort d'Urbain VIII, il se retira dans sa patrie, et y mourut en 1645. Ce fut à l'occasion d'un poème en 23 chants qu'il avait composé sur l'élection de ce pape, que celui-ci, pour lui marquer sa satisfaction, voulut qu'il ajoutât à son nom, le surnom *dell' Api*, et à ses armes trois abeilles, qui forment celles des Barbérini. Ce littérateur a composé beaucoup de poésies de divers genres. | *La croce riacquistata*, Paris, 1605, in-12 : poème héroïque en 15 chants, que les Italiens ne font point de difficulté de placer immédiatement après la *Jérusalem* du Tasse. | *Lo Scherno degli Dei*, poème héroï-comique, Rome, 1626, in-12, où il ridiculise fort ingénieusement les divinités du paganisme. Ce poème, vraiment original, va de pair avec la *Secchia rapita de Tassoni*. | Des tragédies, des Comédies, des Pastorales. Bracciolini s'exerça aussi dans la poésie lyrique et dans le genre burlesque, auquel le Berni a donné son nom; mais ces derniers ouvrages sont très médiocres. L'auteur, qui aimait l'argent, travaillait fort à la hâte.

BRACCIOLINI. *Voyez* POGGIO.

BRACHET de la MILLETIÈRE. *Voyez* MILLETIÈRE.

* BRACHT (Tielman van), pasteur de la communion mennonite à Dordrecht, né dans cette ville en 1625, mourut en 1664. Son principal ouvrage est intitulé : *Théâtre sanglant des Mennonites et des Chrétiens sans défense*, in-folio, 1660. C'est un martyrologe de sa secte.

BRACTON (Henri de), jurisconsulte anglais, fut mis par Henri II, en 1244, au nombre des juges ambulans. Il a laissé un traité *De consuetudinibus Angliæ*, 1569, in-fol., et 1640, in-4°, très utile pour l'histoire de son temps.

* BRADDOCK (Edouard), major-général et commandant en chef des troupes anglaises en Amérique, arrivé dans la Virginie avec deux régimens d'Irlandais en février 1755, entreprit de conduire en personne l'expédition contre le fort Duquesne. Il atteignit Monongahéla le 8 juillet avec douze cents hommes; le lendemain il se proposait d'investir le fort. En conséquence il fit dès le matin toutes ses dispositions. Trois cents hommes de troupes anglaises régulières composaient son avant-garde. Elle fut soudain attaquée, à la distance d'environ sept milles du fort, par un ennemi invisible caché par la hauteur des herbes. L'armée entière fut jetée dans la confusion; le brave général fit les plus grands efforts pour rallier ses troupes rompues et dispersées par un feu terrible, mais ils furent sans succès. Tous ses officiers à cheval, excepté son aide-de-camp, le général Washington, furent tués; et lui-même, après avoir perdu trois chevaux sous lui, reçut une blessure mortelle. L'armée s'enfuit vers le camp de Dunbar, éloigné d'environ quarante milles, où Braddock, qui avait été relevé du champ de bataille, fut transporté dans un tombereau. Il mourut de ses blessures.

* BRADFORD (Jean), théologien protestant, né au commencement du règne de Henri VIII, reçut une bonne éducation et fut placé en qualité de commis, chez sir John Harring, payeur général des armées anglaises. S'étant rendu coupable d'infidélité dans ses comptes pour la valeur de 520 livres sterling, il fut dès

ce moment, tellement tourmenté du souvenir de cette action, qu'après avoir entendu un sermon du docteur Latimer sur la restitution, il résolut de vendre ce qu'il possédait, pour restituer la somme qu'il avait soustraite; et après beaucoup d'hésitations causées par le sentiment de son indignité, il se détermina à embrasser l'état ecclésiastique. Bradford étudia la théologie sous le docteur Latimer, ensuite à l'université de Cambridge, où il entra en 1548, et où il obtint la même année, le degré de maître-ès-arts. Ayant pris les ordres en 1550, il fut nommé chapelain de l'évêque de Londres, et chanoine de St-Paul. Dès ce moment, il se livra à son ministère avec ardeur, et devint un des prédicateurs les plus en vogue. En 1552, il fut nommé chapelain d'Edouard VI; mais ce prince mourut l'année suivante, et Bradford continua, sous le règne de la reine Marie, qui était zélée catholique, à prêcher la religion réformée. Peu de jours après l'avénement de cette princesse, un sermon prononcé contre le catholicisme par un docteur Bourne, excita contre ce prédicateur une violente sédition, où il aurait probablement perdu la vie, si Bradford ne l'eût protégé contre la fureur du peuple. Celui-ci impliqué dans le procès qu'on instruisit à cette occasion, fut mis à la tour, et condamné à mort l'année suivante. Cependant la sentence ne fut exécutée que cinq mois après. Cet intervalle fut employé à des conférences dont le but était d'attacher Bradford au parti catholique. Mais le condamné se montra inébranlable, et refusa même le pardon qu'on lui offrait à la condition de ne plus enseigner la religion protestante. Après avoir consacré ses derniers momens à prêcher dans sa prison à ceux qui venaient l'écouter, il fut exécuté le 1er juillet 1555, à Smithfield au milieu d'une foule immense de spectateurs. Deux de ses sermons, seulement, paraissent avoir été publiés; l'un sur le *repentir*, l'autre sur la *Cène de Notre-Seigneur*, imprimés ensemble par Samson in-8°, 1574. On a aussi de lui un recueil de lettres et de discours réunis dans la collection de l'évêque Coverdale; un grand nombre de méditations et de prières, *un traité du repentir*, in-8°, 1552; quelques autres sur des matières de théologie et de controverse. On a attribué à Bradford plusieurs ouvrages qui paraissent n'être pas de lui.

* BRADFORD (Samuel), évêque de Rochester né à Londres, fit ses études à l'université de Cambridge. Quelques scrupules sur le serment à prêter retardèrent son entrée dans l'état ecclésiastique. Il quitta même l'Angleterre dans l'intention d'étudier la médecine. A son retour, ses scrupules étant levés, il prit ses ordres, et fut successivement pourvu de différens bénéfices. En 1705, l'université de Cambridge le reçut docteur. Il fut nommé évêque de Carlisle en 1723, et quelques années après transféré à Rochester. On a publié de lui des *Sermons*. Il est plus connu pour avoir été l'éditeur des Œuvres du fameux archevêque Tillotson.

* BRADICK (Gauthier), marchand anglais, échappé au tremblement de terre de Lisbonne, où il avait tout perdu, fut reçu à la Chartreuse comme pensionnaire et composa un poème intitulé : *le Prédicateur royal*. Il mourut en 1794.

BRADLEY (Jacques), astronome du roi d'Angleterre, naquit à Schireborn, dans le comté de Glocester, en 1692. Destiné à l'état ecclésiastique, il obtint plusieurs bénéfices qu'il résigna ensuite, pour se livrer uniquement à l'étude des mathématiques. En 1721, il remplaça le célèbre Keill, dans la chaire d'astronomie de Savill, à Oxford. L'an 1727, il publia sa *Théorie de l'aberration des étoiles*, et crut avoir trouvé dans cette aberration une mesure précise de la vitesse de la lumière. Cette observation ne fut pas d'abord généralement goûtée : les calculs de Roemer et Cassini ne lui étaient pas favorables; aujourd'hui elle est reçue comme une vérité astronomique, mais il reste toujours vrai qu'elle est établie sur des calculs et des suppositions dont l'exactitude n'est peut-être pas assez constatée. La réflexion que le célèbre Gravesande faisait sur ces sortes de découvertes, ne saurait être trop méditée. *Ejus conditionis res est, ut non delegatur nisi conserendo computationem cum observationibus; sed computatio tabulas cum in finem constructas pro fundamento habet, et has satis accuratas esse ad quæstionem solvendam quis affirmabit?* Elem. phys. 2632. Bradley ayant succédé à M. Halley dans la place d'astronome royal à l'observatoire de Greenwich, il obtint du roi une pension de 250 livres sterlings, et un don de mille livres sterl. pour de nouveaux instrumens. Muni de ces secours, il commença une nouvelle suite d'observations sur toutes les parties de l'astronomie : observations qui n'ont pas peu servi à

mettre les tables de la lune au degré de perfection où elles sont. Les mémoires et les observations imprimés de Bradley ne sont pas les seules choses dont il ait enrichi l'astronomie ; il était très communicatif. Sa méthode pour calculer les élémens d'une comète par trois observations, sa nouvelle règle pour le calcul des réfractions, se sont répandues parmi les astronomes, sans qu'il les eût publiées. Il faisait très peu imprimer. Sa modestie ou sa nonchalance nous a privés de beaucoup de mémoires intéressans qu'il aurait pu donner. Il mourut le 12 juillet 1762, à 70 ans, à Chalford, dans le comté de Glocester. Son humeur était égale, son caractère doux, son cœur compatissant et généreux. Quoiqu'il parlât bien, il était naturellement ami du silence.

* **BRADLEY** (Richard), professeur de botanique au collége de Cambridge et médecin anglais, mort en 1732, était membre de la société royale de Londres, et associé de l'académie des sciences de Paris. On lui doit un grand nombre d'ouvrages sur la physiologie végétale, sur la *médecine*, sur l'*agriculture*, etc. Ses principaux sont ; | *Plantæ succulentæ*, ou description des plantes grasses, in-4° fig. | *Nouvelles recherches sur l'art de planter et sur le jardinage*, in-8°, en anglais, plusieurs fois réimprimé. | *A philosophical account of the Works of nature*, in-fol., in-4° et in-8°, fig. | *Traité d'agriculture et de jardinage*, 3 vol. in-8°, espèce de journal où l'auteur indique les travaux qu'il faut faire chaque mois. On y trouve des observations curieuses et intéressantes sur l'organisation végétale. Cet ouvrage a été abrégé et traduit en français par Puisieux, sous le titre de *Calendrier des jardiniers*, 1743, in-12 ; mais l'original est préférable. | *Survey of the ancient husbandry*, ou *Description de l'agriculture et du jardinage des anciens*, Londres, 1725, in-8°, rare et recherché. | *Corps complet d'agriculture*, Londres, 1727, in-8°. | *Recherches sur le perfectionnement de l'agriculture et du commerce de l'Angleterre*, 1727, 4 vol. in-8°. | *Botanical dictionnary*, Londres, 1728, 2 vol. in-8°. | *Traité physique et pratique sur la culture des jardins*, Londres, 1730, in-8°, livre estimé en Angleterre, et traduit en français par Puisieux sous le titre de *Nouvelles observations physiques et pratiques sur le jardinage*, Paris, 1756, 3 vol. in-12.

* **BRADSHAW** (Henri), bénédictin anglais, du monastère de Ste-Werburge, dans le Cheshire, vers les confins du pays de Galles, mourut sous Henri VIII, en 1513. On a de lui plusieurs ouvrages, en vers et en prose, les uns en latin, les autres en anglais : | *la Vie de Ste.-Werburge, vierge ;* | *De l'antiquité et magnificence de la ville de Chester ;* | une *Chronique*, et d'autres ouvrages qui n'ont pas été imprimés.

* **BRADSHAW** (Jean), né en 1586, d'une ancienne famille originaire du Derbyshire, était président de la haute-cour de justice qui fit le procès à Charles Ier. Nommé président du parlement, on lui accorda une garde pour la sûreté de sa personne, un logement à Westminster, une somme de 5000 livres sterlings, avec des domaines considérables. Il ne jouit pas long-temps de ces récompenses, se retira du parlement, et mourut dans l'obscurité, le 31 octobre 1659, une année après la mort du protecteur, si l'on en croit des pamphlets du temps, conservés au Musée britannique. Lors du rétablissement de Charles II, les corps de Bradshaw, de Cromwell et d'Ireton furent déterrés, pendus à Tyburn, et brûlés ; mais plusieurs compilateurs d'anecdotes ont cru que Bradshaw avait fait courir le bruit de sa mort, et avait passé sous un autre nom dans les colonies ; les uns supposent qu'il se retira aux Barbades ; d'autres, plus vraisemblablement, le font aller à la Jamaïque, conquête de Cromwell, et assurent qu'on y a trouvé son épitaphe, écrite du style du démagogue le plus ardent.

BRADWARDIN (Thomas), anglais, surnommé le *Docteur profond*, né en 1290 à Hartfield dans le Cheshire, confesseur du roi Edouard III, archevêque de Cantorbéry, mourut l'an 1349, 40 jours après sa consécration. Il a laissé plusieurs ouvrages de théologie et de physique ; mais celui qui a fait le plus de bruit est intitulé *De causa Dei contra pelagianos*, Londres, 1618, in-folio, où il semble approcher quelquefois des sentimens qu'ont eus depuis les calvinistes.

BRADY (Nicolas), docteur en théologie, et ministre en Angleterre, né à Bandon, dans le comté de Corck, en 1659, se distingua beaucoup dans la révolution qui détrôna Jacques II, et mourut le 20 mai 1729, après avoir exercé l'emploi de ministre dans différens endroits, et publié une *Traduction* de l'*Enéide* de Virgile, et des *Sermons* en 3 vol. in-8°. — Il ne faut

pas le confondre avec ROBERT BRADY, qui a donné une *Histoire d'Angleterre*, Londres, 1685, in-fol. en anglais. Il y prouve que le royaume a toujours été héréditaire. Il la termine au règne de Henri III.

BRAGADIN ou BRAGADINO (MARC-ANTOINE), noble vénitien, gouverneur de Famagouste en 1570, ne rendit cette ville à Mustapha, général des Turcs qui l'assiégeait, qu'après s'être vu réduit à la dernière extrémité. La capitulation fut honorable, mais le Musulman en viola les conditions. Après avoir fait massacrer devant lui plusieurs officiers et plusieurs chrétiens qui avaient défendu la place, il lui fit couper le nez et les oreilles, le fit trainer dans la place publique, lié par les pieds et par les mains, et écorcher tout vif, en 1571. Le barbare fit remplir sa peau de foin, après l'avoir fait saler, et l'attacha au haut de sa capitane, pour en faire parade le long des côtes d'Egypte et de Syrie. L'*Art de vérifier les dates* place la mort de Bragadin en 1570; mais son épitaphe qu'on voit dans les *Délices de l'Italie*, tome 1, p. 125, porte le 18 août 1571. De Thou dit que Mustapha ne fit mourir Bragadin et les autres capitaines chrétiens, que parce qu'ils ne purent représenter les prisonniers turcs, qu'ils avaient fait égorger, quand ils virent qu'ils seraient obligés de se rendre. C'est ce qui ne paraît guère vraisemblable, et ce qui est d'ailleurs en opposition avec le récit des meilleurs auteurs contemporains.

* BRAGANCE (don CONSTANTIN de), prince du sang royal de Portugal, fut revêtu de bonne heure de la vice-royauté des Indes, sous le règne de Sébastien. Il partit de Lisbonne en 1557, arriva à Goa avec deux mille hommes de débarquement, affermit l'autorité portugaise et fit plusieurs conquêtes avantageuses. Don Constantin rendit l'île de Ceylan tributaire du Portugal, s'empara de Manar et y fit construire une citadelle. Ce prince, après une administration sage et glorieuse, revint à Lisbonne en 1561, et mourut sans postérité.

* BRAGANCE (don JEAN de), duc de la Foens, né à Lisbonne en 1719, était fils de don Michel, frère de Jean V, roi de Portugal, et de l'héritière de la grande maison d'Arranches, que ce prince avait épousée. Don Jean, qui était le cadet, fut destiné par le roi son oncle à l'état ecclésiastique et en prit l'habit au sortir de l'enfance. Après avoir terminé sa première éducation qui fut toute relative à cet état, le jeune prince alla étudier le droit canon et prendre ses degrés à l'université de Coïmbre. Mais parvenu à l'âge d'entrer dans les ordres, don Jean de Bragance manifesta sa répugnance pour la carrière ecclésiastique, et perdit par là les bonnes grâces du roi, qui cependant ne crut pas devoir forcer sa vocation. Le prince, pendant son séjour à Coïmbre, avait pris un goût décidé pour les langues étrangères, pour les belles lettres et surtout pour la poésie nationale dans laquelle il se distingua par des compositions légères, dont quelques-unes étaient improvisées. Naturellement doux, et d'une humeur gaie, il déplut cependant à la cour par quelques épigrammes. La froideur que lui témoigna Joseph Ier son cousin germain qui avait succédé à Jean V, le détermina à quitter sa patrie. Don Jean se rendit en Angleterre où il fréquenta les savans, et fut nommé membre de la société royale, honneur qu'il estima beaucoup, parcequ'il le devait à son seul mérite. De là il passa en Allemagne, et après avoir fait dans l'armée autrichienne, en qualité de volontaire, la guerre de 7 ans, pendant laquelle il se distingua à la bataille de Maxen, il alla se fixer à Vienne, où il jouit de l'estime de Marie-Thérèse, et de l'amitié de Joseph II, qui entretint avec lui une correspondance jusqu'à sa mort. Son frère aîné étant mort, le duché de la Foens lui revenait de droit. Mais le roi Joseph Ier ayant refusé de le mettre en possession de cet apanage de sa maison, don Jean resta hors du Portugal pendant tout son règne. Durant cet espace de 18 ans, il visita la France, l'Italie, la Suisse, parcourut la Grèce, la Turquie, l'Asie mineure et l'Egypte, et voyagea en Pologne, en Russie, en Laponie, en Suède et en Danemarck. Il obtint un accueil distingué de Catherine II, ainsi que des rois de Suède et de Prusse. Enfin Marie Ire monta sur le trône de Portugal, et se hâta de lui rendre son apanage; ce qui le ramena dans sa patrie. Après son retour en Portugal, demeuré fidèle à ses goûts studieux, il s'entoura d'hommes éclairés, et fonda l'académie royale des sciences de Lisbonne dont il devint le président. Pendant cinq ans il fit tous les frais de cette société, et durant le reste de sa vie, il trouva plus d'attraits dans la place qu'il s'y était créée, que dans les postes éminens où l'éleva sa naissance.

Ce prince, épousa après son retour, Henriette de Menezes, de la maison de Marialva, dont il eut deux filles. En 1801, il s'éloigna de toutes les affaires, et vécut dans la retraite, avec le titre de président de l'académie, qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée le 10 novembre 1806. (*Voy.* pour les autres princes de la maison de Bragance, JEAN IV, ALPHONSE VI, PIERRE II, etc.).

* **BRAGELONGNE** (CHRISTOPHE-BERNARD de), géomètre de l'académie des Sciences, doyen et comte du chapitre noble de Brioude, né à Paris en 1688, d'une famille distinguée dans la robe et dans l'épée, étudia chez les jésuites et acquit des connaissances profondes dans le grec, les belles-lettres, la philosophie et les mathématiques. Le Père Malebranche conçut pour lui une véritable estime, et le jeune Bragelongne préférait à 17 ans ses graves entretiens aux délassemens des jours de congé. Il avait à peine 23 ans, lorsque l'académie des sciences le reçut en qualité d'élève. Il en devint ensuite associé libre. Après avoir embrassé l'état ecclésiastique, il obtint une prébende au chapitre noble de Brioude, dont il devint ensuite doyen. Il se crut dès lors obligé de résider habituellement dans cette ville pour remplir les devoirs de sa place, et mourut d'apoplexie le 20 février 1744, à l'âge de 56 ans. Son principal ouvrage est un *Examen des lignes du quatrième ordre*, 3 parties, 1730 et 1731. On regrette qu'il ne l'ait pas terminé. Il avait entrepris d'écrire *l'histoire des empereurs romains*, et il en était au règne de Décius lorsqu'il mourut. On lui doit un mémoire sur la *quadrature des courbes*, présenté à l'académie en 1711.

BRAHÉ. *Voyez* TYCHO-BRAHÉ.

BRAILLIER (PIERRE), apothicaire de Lyon, du 16[e] siècle, dédia à Claude de Gouffier, comte de Maulevrier, grand-écuyer de France, en 1557, un livre curieux : *Des abus et ignorances des médecins*, contre l'auteur pseudonyme d'un traité *des abus et tromperies des apothicaires*, déguisé sous le nom de *Licet Benancio*, imprimé à Lyon.

* **BRAKEL** (JEAN de), marin hollandais, célèbre par son intrépidité et sa présence d'esprit, né en 1618, entra au service à 22 ans, commanda en 1665, une frégate dans la flotte de l'amiral Ruyter, et se distingua ensuite dans un grand nombre de combats contre les Anglais. Il se couvrit de gloire, surtout à la bataille navale contre les Anglais et les Français réunis en 1672, où il parvint après un combat opiniâtre et par un courage presque audacieux, à brûler le vaisseau de l'amiral Montaigu, beaucoup plus considérable que le sien. Ce brave marin fut tué en 1690, dans un combat très vif contre les Français, à la hauteur de Bevesier.

* **BRALION** (NICOLAS de), prêtre de l'Oratoire, né à Chars dans le Vexin français, fut envoyé, en 1625, à St.-Louis de Rome, où il résida pendant 15 ans. Il vint ensuite se fixer à Paris dans la maison de St.-Honoré, et y mourut le 11 mai 1672 étant doyen des prêtres de sa congrégation. On a de lui : | *Observations du cardinal de Bérulle sur sainte Madeleine*, 1640, in-12; | *Vite dei santi, raccolte dal padre Pietro Ribadeneira e da alcuni altri autori*, 1658, in-8°. Ces deux ouvrages furent composés et publiés à Rome. | *Vie de saint Nicolas, évêque de Myre*, Paris, 1646, après le retour du père Bralion; | *Pallium archiepiscopale; accedunt et primum prodeunt ritus et forma benedictionis ipsius, ex antiquo manuscripto bibliothecæ vaticanæ*, Paris, 1648, in-8°, dédié au cardinal François Barberin, neveu d'Urbain VIII. Dans la préface, il est traité *de sacris indumentis*. Don Ruinart a écrit sur le même sujet une dissertation intitulée : *Disquisitio historica de pallio*, pour laquelle l'ouvrage du P. Bralion ne lui a pas été inutile. | Les *Curiosités de l'une et l'autre Rome, chrétienne et païenne*, Paris, 1655, 2 vol. in-8°, 1659, 3 vol.; | *Ceremoniale canonicorum*, etc., où il est question des rites et cérémonies usités à Rome pour l'office canonial; | *La Chapelle de Lorette, ou l'Histoire du sacré sanctuaire*; | *Histoire chrétienne*, 1656, in-4°, et plusieurs autres ouvrages.

* **BRAMAH** (JOSEPH), célèbre mécanicien anglais, né dans le Yorkshire, en 1749, fut d'abord employé aux travaux de l'agriculture, et placé ensuite chez un charpentier, un mal incurable qu'il avait à la jambe ne lui permettant pas de continuer son premier état. Son génie pour la mécanique s'y développa. Après être resté quelque temps chez un ébéniste de Londres, il travailla pour son propre compte et entreprit diverses constructions. Ce qui fit surtout sa célébrité, ce furent ses belles serrures pour lesquelles il obtint un brevet d'invention. Il s'occupa aussi de machines hydrauliques et parvint à leur imprimer un mouvement

de rotation au moyen de certaines modifications qu'il fit subir au piston et au cylindre. Il exécuta encore divers autres ouvrages, entre autres une presse pour inscrire avec la plus grande célérité les sommes et les dates portées sur les billets, à l'usage de la banque d'Angleterre où elle sert encore aujourd'hui. Bramah est mort en 1815. On a de lui : | *Dissertation sur la confection des serrures*, in-8° ; | *Lettres au sujet du procès de Boulton et Watt contre Hornblower et Maberley, pour infraction d'un brevet d'invention*, in-12.

BRAMANTE D'URBIN (François-Lazzari) célèbre architecte, naquit à Castel-Durante, au territoire d'Urbin, en 1444. Il s'appliqua d'abord à la peinture; mais ses talens et son goût étant plus marqués pour l'architecture, il s'y adonna avec un succès étonnant. Le couvent *della Pace* qu'il fit bâtir à Naples, lui ayant acquis de la réputation, Alexandre VI le nomma son architecte. Jules II le fit ensuite intendant de ses bâtimens. Ce fut par l'ordre de ce pontife qu'il exécuta le magnifique projet de joindre le Belvédère au palais du Vatican : ouvrage digne d'admiration, s'il n'avait pas été gâté par divers changemens qu'on y a faits depuis. Bramante détermina Jules à son tour à démolir l'église de Saint-Pierre, pour en bâtir une plus magnifique, et qui (s'il se pouvait) n'eût point son égale dans le monde. Son plan ayant été adopté, l'on commença l'an 1506 à jeter les fondemens de cette nouvelle basilique, qui fut élevée jusqu'à l'entablement avec une diligence incroyable; mais il n'eût pas la satisfaction de voir son ouvrage entièrement exécuté, étant mort en 1514, à 70 ans. Cet édifice fut continué par différens architectes, principalement par Michel-Ange, qui réforma son plan, et y fit des changemens qui ne contribuèrent pas peu à la perfection de ce temple (*Voyez* SANGALLO). On peut consulter sur ce sujet *Les Temples anciens et modernes* de l'abbé May, p. 221, et la *Vie de Michel-Ange*, par l'abbé Hauchecorne. Bramante, aussi estimable par les qualités du cœur et de l'esprit que par ses talens, joignait au génie de l'architecture le goût pour la musique et la poésie. Ses Œuvres, dans ce dernier genre, ont été imprimées à Milan en 1756.

* **BRAMER** (Léonard), peintre d'histoire, né à Delft en 1596, se fit une grande réputation en Italie, principalement par deux tableaux, dont l'un est la *Résurrection du Lazare*, et l'autre représente un *saint Pierre qui renie Notre-Seigneur*. Ils sont remarquables surtout par l'expression et le coloris. Il excellait à peindre des vases d'or, d'argent, de bronze ou de marbre. Les connaisseurs estiment ses tableaux en petit sur cuivre, qui sont ingénieusement composés, et qui représentent pour l'ordinaire des *nuits*, des *incendies*, des *cavernes et* des *souterrains éclairés au flambeau*. On trouve sa couleur naturelle et vigoureuse. — Il ne faut pas le confondre avec un peintre hollandais du même nom qui peignait des *conversations* et qui vivait dans le 17e siècle.

* **BRAMER** (Benjamin) architecte et mathématicien hessois du 17e siècle, contribua beaucoup par ses écrits à répandre et perfectionner les connaissances géométriques en Allemagne. La plupart de ses ouvrages sont en latin, les autres en allemand; les principaux sont : | *Apollonius Cattus, oder geometrischer Wegweiser (le Guide géométrique)*. On y trouve entre autres choses, un bon traité des sections coniques. | *Geometrisches triangular instrument (Description d'un instrument fort commode pour la perspective et pour lever les plans)*, Cassel, 1630, in-4°. C'est dans cet ouvrage qu'il attribue mais sans fondement l'invention des logarithmes à Juste Byrge, son beau-frère. (*Voyez*. BYRGE). | *Explicatio et usus linealis proportionalis*.

BRAMHAL (Jean), archevêque d'Armagh, primat d'Irlande, naquit en 1593 à Pontrefract, dans le comté d'Yorck, d'une famille ancienne, et mourut sous le règne de Charles II, en 1663. Ses ennemis lui suscitèrent des traverses; mais il confondit leurs impostures, et déconcerta leurs projets. Ce prélat était éloquent, plein de force dans le raisonnement, habile dans la controverse et dans la politique, et avait un courage proportionné à son caractère et à ses principes. Il se rendit célèbre par sa distinction entre les articles de paix et les articles de foi; distinction vaine et sans autorité dans une communion où l'on ne reconnait point d'autorité infaillible, où personne n'a droit de décider ce qui est de foi et ce qui ne l'est pas. Ses ouvrages ont été imprimés in-fol. avec sa Vie à la tête; les Anglais en font cas. On distingue celui qui a pour titre *Pro rege et populo Anglicano apologia*, Anvers, 1651, in-12. Il avait été nommé à l'archevêché d'Armagh, le 18 janvier 1661.

BRANCACIO ou BRANCACCI (FRANÇOIS-MARIE de), d'une illustre maison originaire de Naples, successivement évêque de Viterbe, de Porto, de Capaccio, ensuite cardinal sous Urbain VIII en 1674, mourut en 1675, à 84 ans. Le meurtre du gouverneur de Capaccio l'ayant brouillé avec les Espagnols, il eut une exclusion de la part de cette nation, lorsqu'on le proposa pour être placé sur la chaire pontificale, après la mort de Clément IX. On a de lui un *Traité sur le chocolat*, Rome, 1666, in-4°, dans lequel il soutient que cette boisson ne rompt pas le jeûne. Brancacio ajouta au mérite de cultiver les lettres, celui de les protéger. Il composa d'autres *ouvrages*, et le recueil en parut à Rome en 1672, in-4° et in-fol.

* **BRANCADORI-PERINI** (JEAN-BAPTISTE), né à Sienne en 1674, d'une famille noble, cultiva avec succès les sciences et les belles-lettres; il se rendit à Rome en 1695, et se lia d'amitié avec les hommes les plus distingués par leurs connaissances et leurs talens. Le cardinal Ottoboni qui avait pour lui beaucoup d'estime le fit chanoine de St-Laurent *in damaso*. Il mourut subitement le 19 novembre 1711. On lui doit : *Chronologia de'gram maestri dello spedale del santo Sepolcro della sagra religione militare di S. Giovanni gerosolimitano, oggi detti di Malta*, Rome, 1709, grand in-fol. ouvrage recherché particulièrement pour les soixante-six portraits des grands maîtres, qui ont été très-bien gravés par Jérôme de Rossi d'après les dessins envoyés de Malte. On trouve des poésies de Brancadori dans le Recueil de l'académie arcadienne dont il était membre. Le premier volume des *Notizie degli Arcadi morti* renferme son éloge, par l'abbé Cosme Finetti.

BRANCAS DE VILLARS. *Voyez* VILLARS-BRANCAS.

BRANCAS (LOUIS de), marquis de Cereste, issu de l'illustre famille italienne de Brancacio, servit avec distinction sur mer et sur terre sous Louis XIV et Louis XV, et fut employé dans plusieurs ambassades. Ce dernier prince, pour prix de ses services, l'honora du bâton de maréchal en 1740. Il mourut en 1750, âgé de 79 ans.

BRANCAS-VILLENEUVE (ANDRÉ FRANÇOIS), abbé d'Aulnay, né dans le comtat Venaissin, mort le 11 avril 1758, est connu par plusieurs ouvrages sur la physique et l'astronomie. L'abondance des paroles, les répétitions fréquentes, le grand nombre d'idées inutiles, en ont presque entièrement dégoûté le public. La forme a fait tort au fonds, qui offre quelquefois de bonnes choses. Les principaux sont : | *Lettres sur la Cosmographie*, in-4° ; | *Système moderne de Cosmographie et de Physique générale*, 1747, in-4°. | *Explication du flux et reflux de la mer*, 1739, in-4°. | *Ephémérides cosmographiques*, 1750, in-12. | *Histoire du royaume de Gala*, traduite de l'anglais, 1754, in-12.

BRANCATI. *Voyez* LAURIA.

* **BRANCIFORTE** (don MICHEL de GRUA Y VALGUARNERA, marquis de), né en Sicile, vers 1745, suivit en 1759, Charles III, lorsque ce prince quitta le trône de Naples pour aller régner en Espagne. Il embrassa la carrière militaire, et était gouverneur-général des îles Canaries, lorsque La Peyrouse aborda à Ténériffe, au mois d'août 1785. Il reçut ce célèbre navigateur avec beaucoup de bienveillance. De retour en Espagne, il fut fait capitaine de la compagnie italienne des gardes-du-corps, et grand d'Espagne, le 18 juillet 1791. A cette époque Branciforte ayant épousé une sœur de Godoï, duc de la Olondia, fut créé chevalier de la Toison-d'Or, grand'-croix de l'ordre de Charles III, et sa femme fut comprise dans la première promotion des chevalières de l'ordre de *Marie-Louise*, en mars 1792. Deux ans après, il fut nommé vice-roi du Mexique, qu'il gouverna jusqu'en 1798. Il fit ériger à ses frais en l'honneur de Charles IV une statue équestre en bronze sur la place de Mexico ; mais elle ne fut achevée et inaugurée qu'en 1802, sous son successeur don Joseph-Miguel Azanza. Branciforte fut ensuite élevé au rang de capitaine-général des armées royales. Après l'abdication de Charles IV et de Ferdinand VII, il se rangea dans le parti du roi Joseph Bonaparte, et fut nommé conseiller d'état le 8 mars 1809, puis en septembre, grand-cordon de l'ordre royal d'Espagne. Le marquis de Branciforte qui jouissait d'une fortune immense, avait consenti, à titre de prêt au nouveau gouvernement, des obligations pour une somme très considérable. Son intendant, à qui il les avait confiées, prit la fuite et les remit aux membres de la junte de Séville. Branciforte se détermina à quitter l'Espagne, et se rendit auprès de Charles IV qui était alors à Marseille ; il mourut dans cette ville en 1811, peu de temps après le départ du monarque pour Rome.

* **BRAND** (CHRISTIAN), célèbre paysa-

giste autrichien, né à Vienne en 1722, et mort dans la même ville le 12 juin 1795, était fils de Chrétien Helfgott Brand, peintre de paysages, de Francfort-sur-l'Oder, alors en réputation dans la capitale de l'Autriche. Christian reçut des leçons de son père et le surpassa bientôt. L'empereur François Ier fut si satisfait de ses talens qu'il le chargea de peindre l'intérieur du château de Luxembourg, et le nomma successivement peintre de la chambre et directeur de l'académie de paysages. Les tableaux de Christian sont remarquables surtout par la vérité du coloris et l'art avec lequel il groupait ses figures. Les principaux sont : *la bataille de Hochkirchen; les quatre élémens; le Château d'Austerlitz;* et *le marché de Vienne.*

BRANDANO (Antoine), moine portugais de l'ordre de Cîteaux, abbé du monastère d'Alcobaça, fut chargé de continuer le grand ouvrage intitulé : *Monarquia Lusitana*, qui avait été interrompu par la mort de Bernard de Brito, moine cistercien, arrivée en 1617 (*Voy.* BRITO). Ce fut lui qui publia la 3e et la 4e partie de cette grande *Histoire* à Lisbonne en 1632, 2 vol. in-fol. Il mourut à Alcobaça en 1737, âgé de 59 ans. — * BRANDANO (François), neveu du précédent, comme lui de l'ordre de Cîteaux, fut le deuxième continuateur de la *Monarquia lusitana*, dont il publia la cinquième et la sixième partie à Lisbonne en 1650 et 1672, 2 vol. in-fol. Il mourut dans cette ville en 1683, âgé de 82 ans.

BRANDEBOURG, *Voyez* les articles FRÉDÉRIC, et JOACHIM II.

* **BRANDER** (Georges-Frédéric), habile mécanicien, né en 1713, à Ratisbonne, construisit, en 1737, les premiers télescopes en Allemagne. L'invention des microscopes sur verre lui appartient. Il mourut en 1783, après avoir publié la description de instruments qu'il a inventés ou perfectionnés.

* **BRANDÈS** (Ernest), homme de lettres et homme d'état, né à Hanovre, en 1758; étudia, de 1775 à 1778, à l'université de Gottingue, dont le gouvernement hanovrien lui confia par la suite la direction suprême, après qu'il fut devenu secrétaire de cabinet. Son père avait été comme lui directeur de cette école, à laquelle Ernest donna tous ses soins d'autant plus volontiers que deux de ses plus habiles maîtres, Heyne et Blumenbach étaient ses beaux-frères. Il avait voyagé en France, en Allemagne et en Angleterre, et il se lia dans ce dernier pays avec le célèbre Burke. Il eût été appelé à jouer un rôle important en Angleterre, si le parti de Burke et Fox fût parvenu à la tête des affaires. Mais celui qu'il joua dans son pays, quoique moins brillant, n'en fut pas moins honorable et moins utile. Il resta en place, comme conseiller intime du cabinet, jusqu'en 1803, époque à laquelle les troupes françaises occupèrent l'ancien électorat de Hanovre, et fut du nombre des députés qui allèrent conclure la capitulation avec le chef de l'armée française. Brandès resta membre du gouvernement jusqu'au moment où les états du pays furent abolis et remplacés par une *Commission du gouvernement.* Il mourut à Hanovre, le 13 mai 1810, vivement regretté des habitans de cette ville. Ses principaux ouvrages sont : | *Remarques sur les femmes*, 1787; l'auteur se montre dans cet ouvrage censeur sévère de l'esprit du siècle. | *Considérations politiques sur la révolution française*, 1790; | *Sur l'influence déja exercée par la révolution française en Allemagne;* | *Sur l'esprit du temps en Allemagne vers la fin du* 18e *siècle*, 1808; | *Sur la coutume des pères et mères de se faire tutoyer par leurs enfans*, 1809; | *De l'influence que l'esprit du temps a exercée sur les classes élevées de la nation allemande*, 1810. L'auteur ne survécut pas à l'impression de cet ouvrage, qui n'est pas au-dessous des précédens. Outre ces livres, qui sont tous en allemand, Brandès a fourni beaucoup d'articles aux journaux les plus estimés, entre autres à la *Gazette littéraire de Gottingue*, et au célèbre *Journal politique* de Schlœtzer. Dans le premier de ces écrits périodiques, on doit distinguer surtout son *Analyse des ouvrages de Burke sur la révolution française* (1791). Heyne a lu, dans une séance de la société royale de Gottingue, dont Brandès était membre, son éloge historique, imprimé sous le titre de *Memoria Ernesti Brandes*, 1810, brochure in-4°.

BRANDI (Hyacinthe), peintre, naquit à Poli, aux environs de Rome, en 1633. Il se perfectionna dans l'école de Lanfranc. La plupart des églises et des palais de Rome furent embellis par son pinceau. Une imagination pleine de feu, une grande facilité, un coloris faible, un dessin incorrect, caractérisent ses ouvrages. Il travaillait avec beaucoup de rapidité, préférant les plaisirs et l'argent à

la gloire. Il mourut à Rome en 1691, prince de l'académie de saint Luc, et chevalier de l'ordre du Christ.

BRANDMULLER (Jean), partisan d'Œcolampade, ministre et professeur d'hébreu à Bâle, naquit à Biberac, et mourut en 1596, à 63 ans. On a de lui 400 *oraisons funèbres*, tirées de l'Ancien Testament, et 80 puisées dans le Nouveau; des *Sermons* pour des mariages, et des *Dialogues* en allemand.

BRANDMULLER (Jacques), fils du précédent, mort en 1629, se fit connaître par 3 vol. in-4°, intitulés *Analysis Typica librorum Veteris et Novi Testamenti*, Bâle, 1620 et 1621.

BRANDMULLER (Jacques), petit-fils de Jean, professeur de jurisprudence à Bâle, mort en 1677 à l'âge de 60 ans, est auteur de plusieurs ouvrages de droit assez estimés, et de quelques pièces de poésies, faciles, mais médiocres.

BRANDT (Sébastien), né à Strasbourg en 1454, enseigna publiquement la jurisprudence à Bâle et à Strasbourg, devint conseiller et chancelier de cette dernière ville, et mourut le 2 mai 1520. Il est auteur d'un poème intitulé *Navis stultifera mortalium, impressa per Jacobum Zachoni de Romano*, 1488, in-4°. On prétend que c'est une fausse date, et que cette édition est de 1497. On en a fait une plus belle à Paris, en 1498, in-4°. L'original de cet ouvrage est en allemand, et a été publié en 1494, in-4° : c'est Jean Locher qui l'a traduit en latin. Il y en a une traduction en vers français par Pierre Rivière, Paris, 1497, in-fol. et une autre par Jean Droyn, Lyon, 1498, qui probablement ont été faites sur l'original allemand, Il ne faut pas confondre cet ouvrage avec la *Nef des Folles* de Josse Badius, ni même avec sa *Nef des Foux*, comme ont fait Bayle et d'autres lexicographes. On peut consulter la *Bibliothèque française* de du Verdier et de la Croix du Maine, édition de M. de Juvigny, tom. 5, page 467.

BRANDT (Gérard), théologien protestant, né à Amsterdam en 1626, fut successivement ministre à Neukoop, à Hoorn et à Amsterdam. Il mourut à Rotterdam le 11 octobre 1685. Ses principaux ouvrages sont : | *Histoire de la réformation des Pays-Bas*, en 4 vol. in-4°, en flamand; le premier volume parut à Amsterdam en 1671; le second en 1674; les deux autres ne virent le jour qu'après la mort de l'auteur, Rotterdam, 1704. Richard Cumberland, évêque de Péterborough, la traduisit en anglais, Londres, 1720-1723, 3 vol. in-fol. Elle est abrégée en français en 3 vol. in-12, 1730. Cette Histoire fut vivement attaquée par Henri Ruleus, ministre d'Amsterdam. Le grand pensionnaire Fagel dit un jour à l'évêque Burnet, que cette Histoire méritait qu'on apprît le flamand; mais peu de personnes voudront profiter de ce conseil. On y trouve des déclamations violentes, écrites contre les Espagnols, l'apologie de la révolte, et tous les fruits de l'esprit de secte; | *La Vie de l'amiral Ruyter*, traduite en français par Aubin, Amsterdam, 1698, in-fol. ; | *Histoire de Barneveld*, Rotterdam, 1723, in-4°, en hollandais; | un *Journal*, où il a marqué les dates de la naissance et de la mort des héros, des savans et des artistes, Amsterdam, 1689, in-4°; | *Des Poèmes* publiés par Borremans, Rotterdam, 1649, in-8°. On a encore quelques écrits de Brandt en faveur des Remontrans. Il laissa deux fils, Gaspard et Gérard, qui, comme leur père, cultivèrent les lettres, et publièrent plusieurs ouvrages.

BRANDT (Jean), secrétaire et ensuite sénateur de la ville d'Anvers, où il était né en 1559, mort le 28 août 1639, laissa : | un ouvrage intitulé *Elogia ciceroniana Romanorum domi militiæque illustrium*, Anvers, 1612, in-4°. Il y a ramassé tous les traits historiques, répandus dans les différens ouvrages de Cicéron, sur la vie des hommes illustres dans le gouvernement et dans la guerre; | *C. Julii Cæsaris commentarii*, enrichis de notes politiques et critiques, Francfort, 1606, in-4°, édition très estimée; | *Spicilegium criticum in omnia Apuleii opera* dans l'édition d'Apulée, par G. Elmenhorst, Francfort, 1621; | *De perfecti et veri senatoris officio*, Anvers, 1633, in-4°; et quelques autres ouvrages qui n'ont pas été imprimés. Brandt était savant, modeste, passionné pour les belles-lettres, et toujours disposé à servir ceux qui les cultivaient.

BRANDT (Sébastien), chimiste allemand, fort entêté du grand-œuvre. S'étant imaginé de pouvoir trouver la pierre philosophale dans la préparation de l'urine, il travailla une grande partie de sa vie sur cette liqueur, sans rien découvrir. Enfin en 1669, après une forte distillation d'urine, il trouva dans son récipient une matière luisante, qu'on a appelée depuis *Phosphore*. Brandt fit voir cette

maître à Kunckel, chimiste de l'électeur de Saxe, et à plusieurs autres personnes, mais il en cacha la préparation. Après sa mort, Kunckel devina quel était le sujet du phosphore.

BRANDT (Enevold, comte de), favori du roi de Danemarck, fut décapité avec le comte Frédéric Struensée, comme coupable de lèse-majesté, le 28 avril 1772. Le temps où nous écrivons cet article est trop voisin de cet événement, pour que nous puissions en donner des détails circonstanciés : nous dirons seulement que Brandt paraît aujourd'hui moins coupable qu'à la date de son exécution, et que bien des anecdotes connues postérieurement semblent ne pas justifier la rigueur de cette sentence. *Voyez* STRUENSÉE.

BRANKER (Thomas), mathématicien anglais, né en 1636, dans le Dévonshire, fut ministre, puis régent à Maclesfield, où il mourut l'an 1676. On a de lui : | *Doctrinæ sphæsicæ adumbratio, et usus globorum artificialium*, Oxford, 1652, in-fol. ; | une *traduction* de l'allemand en anglais, de l'*Algèbre* de Rhonius, Londres, 1668, in-4°.

BRANTOME. *Voyez* BOURDEILLES.

BRANTS (Jean). *Voyez* BRANDT.

BRAS (de). *Voyez* BOURGUEVILLE.

BRASAVOLA ou BRASSAVOLA (Antoine-Musa), célèbre médecin, né à Ferrare en 1500, d'une famille noble de cette ville. Son savoir ne se bornait pas à la médecine. Ce fut après avoir soutenu à Paris pendant trois jours consécutifs des thèses *de omni scibili*, genre d'épreuve qui tient toujours de la charlatanerie, que le surnom de *Musa*, lui fut donné par la bouche même de François Ier. Il fut médecin consultant de ce prince qui le fit chevalier de l'ordre de Saint-Michel; de l'empereur Charles V qui lui conféra le titre de comte palatin, et de Henri VIII, roi d'Angleterre. Il ne fut pas en moindre considération dans sa patrie : successivement premier médecin des papes Clément VII, Paul III et Jules III; chéri et favorisé de tous les autres princes d'Italie, et particulièrement des ducs de Ferrare. Il mourut à Ferrare en 1555, après avoir professé long-temps la médecine avec un applaudissement universel. Il laissa un grand nombre d'ouvrages, principalement sur cette science, et entre autres, | des *Commentaires* sur les Aphorismes d'Hippocrate et de Galien, imprimés à Bâle en 1542, in-fol. ; | *Index refertissimus in Galeni libros*, Venise, 1625 in-fol. que Castro (*Bibliot. med.*) appelle *Opus indefessæ elucubrationis et utilitatis inexplicabilis*; | *Examen medicamentorum*, 3 vol. 1538-1555.

BRASCHI. *Voyez* PIE VI.

* **BRASCHI** (Jean-Baptiste), né à Césène en 1664, d'une très ancienne famille, embrassa l'état ecclésiastique, et devint évêque de Sarsina et archevêque titulaire de Nisibe. Les fonctions attachées à cette dignité ne l'empêchèrent pas de s'occuper utilement des antiquités de son pays. On a de lui : | *Relatio statûs Ecclesiæ Sarsinatis*, Rome, 1704, in-4°; | *De tribus statuis in romano Capitolio erutis anno* 1710, *ecphrasis iconographica*, Rome, 1724, in-4° ; | *De familia Cesennia antiquissimæ inscriptiones*, Rome, 1731, in-4°; | *De vero Rubicone liber, seu Rubico Cæsenas*, Rome, 1733, in-4° ; | *Memoriæ cæsenates sacræ et profanæ*, Rome, 1738, in-4°. Braschi est mort en 1727.

BRASIDAS, général lacédémonien, vers l'an 424 avant J.-C., vainquit les Athéniens sur mer et sur terre, leur prit plusieurs villes et en fit entrer plusieurs autres dans l'alliance de Sparte. S'étant enfermé dans Amphipolis à l'approche de Cléon, général athénien vain et impétueux, il prit un moment favorable pour faire une sortie, l'attaqua et remporta une victoire complète l'an 426. Brasidas mourut quelque temps après, d'une blessure qu'il avait reçue à un bras. Comme on louait devant sa mère ses grandes actions, et qu'on le mettait au-dessus de tous ses compatriotes : « Vous vous trompez, » dit cette femme vraiment spartiate; « mon fils avait de la bravoure, » mais Sparte a plusieurs citoyens qui en » ont encore plus que lui. » Cette grandeur d'âme d'une femme qui préférait la gloire de l'état à celle de son fils reconnu pour un héros, ne fut point sans récompense : les Lacédémoniens rendirent des honneurs publics à la mère et au fils, et firent élever, en l'honneur de leur libérateur, un mausolée au milieu de la place publique.

* **BRASSAC** (Laurent-Barthélemy de), aumônier du roi, est auteur de l'*Oraison funèbre* de François, duc de Lesdiguières, Grenoble, 1677, in-12.

* **BRASSONI**, ou plutôt BRESSONI (François-Joseph), jésuite, né à Rome en 1612, fut un des plus célèbres missionnaires du Canada, où il travailla avec zèle et succès à la conversion des Hurons ; mais ayant été pris par les Iroquois qui leur faisaient la guerre, ces barbares lui

firent souffrir les traitemens les plus cruels : ils lui coupèrent plusieurs doigts, le couvrirent de plaies et le vendirent en cet état à des Hollandais de la Nouvelle-Amsterdam, qui l'achetèrent par compassion, lui donnèrent des soins, et le ramenèrent en 1644 à La Rochelle. Le P. Brassoni leur fit donner le prix de sa rançon ; et toujours zélé pour le salut des âmes, il retourna, aussitôt que ses forces le lui permirent, parmi les Hurons, qui le reçurent comme un père. Il passa encore plusieurs années avec eux, et ne revint en Italie que lorsque la faiblesse de sa santé ne lui permit plus de se livrer à un travail aussi pénible. Il exerça alors le ministère de la prédication avec d'autant plus d'autorité qu'il portait dans ses mains mutilées les marques honorables de son apostolat. Il mourut à Florence en 1672. Il a laissé *Breve relazione d'alcune missioni de pedri della compagnia di Giesu nella Francia Nuova*, 1653, in-4°. Cette relation qui est bien écrite, ne contient guère que ce qui est relatif à la mission des Hurons.

BRAULION ou BRAULE (saint), évêque de Saragosse, aida beaucoup saint Isidore de Séville à établir une exacte discipline dans l'église d'Espagne. Cette église a toujours reconnu que le zèle, la science et les travaux de ce saint pasteur lui avaient été infiniment utiles. Il mourut en 846, dans la 20e année de son épiscopat. On a de lui deux *lettres* de saint Isidore ; un *éloge* de ce même saint, avec le *catalogue* de ses ouvrages ; une *hymne* en vers ïambes, en l'honneur de saint Emilien, avec la *vie* de ce serviteur de Dieu, publiée à Madrid, 1532, in-4°. André Schott a publié, avec des notes, *B. Isidori de claris Hispaniæ scriptoribus, cum appendicibus Braulionis*, Tolède, 1592, in-fol., Saragosse, 1619, in-4°. On lui attribue une continuation d'une chronique de Dexter, imprimée à Madrid, 1651, in-fol. ; mais cette chronique, de même que la continuation, sont des ouvrages supposés.

BRAUN (GEORGES), archidiacre de Dortmund et doyen de Notre-Dame *in gradibus* à Cologne, florissait dans le 16e siècle, et mourut le 10 mars 1622. Il est principalement connu par son *Theatrum urbium præcipuarum mundi*, en plusieurs vol. in-folio. On a encore de lui un *Traité de controverse* contre les luthériens, Cologne, 1605, in-fol., dans lequel il développe les ruses dont ils se sont servis pour répandre leur religion. Il les compare à « un coin, dont la partie la » plus déliée, une fois entrée dans le » bois, sert à introduire les parties plus » épaisses. »

* BRAUN (JEAN-FRÉDÉRIC), né à Iéna en 1722, servit d'abord en Autriche, ensuite en Hollande, et malgré ses vastes connaissances, après s'être retiré du service, il vécût d'aumônes jusqu'à sa mort survenue en 1799. On lui doit une *Histoire des maisons électorales et souveraines de Saxe*, 3 vol. in-4°, Langensalza, 1778-81, recommandable par l'exactitude et par l'érudition qu'elle renferme.

* BRAUN (HENRI), né le 17 mars 1732, à Trossberg, s'est distingué par de longs et utiles travaux pour la réformation des écoles de Bavière. Il entra, en 1750, dans l'ordre des bénédictins, et fut nommé, en 1757, professeur d'allemand, de poésie et d'éloquence à Munich, et membre de l'académie des sciences. Il publia alors un grand nombre d'écrits et de recueils relatifs à l'éducation. Chargé, en 1777, de la direction générale des lycées, des gymnases et des écoles, tant de la Bavière que du haut Palatinat, il entreprit d'y introduire des changemens utiles : mais n'ayant pu y réussir, il se contenta de continuer à écrire, et entreprit, d'après la Vulgate, une traduction de la *Bible*, qui fut interrompue par sa mort arrivée le 8 novembre 1792. On assure que ce bénédictin, par une bizarrerie inexplicable, n'aimait point à voir l'éducation confiée à des religieux. Il a contribué à l'amélioration des méthodes d'enseignement en Allemagne. Ses principaux ouvrages sont : | *le Patriote bavarois*, ouvrage périodique, 2 vol., Munich, 1769, in-8° ; | *Plan pour la nouvelle organisation des écoles en Bavière*, ibid., 1770, in-8° ; | *Elémens d'Arithmétique à l'usage des écoles*, ibid., 1770, in-8° ; | *Elémens de latin*, ibid, 1778, in-8° ; | *Histoire de la réformation des écoles bavaroises*, Francfort-sur-le-Mein, 1783, in-8° ; | *l'Art épistolaire pour les Allemands*, 1787, in-8° ; | *l'Année ecclésiastique catholique*, Augsbourg, 1785, 2 vol. in-8° ; | *Synonymes latins*, Augsbourg, 1790, in-8°, etc. Tous ces ouvrages sont en allemand. Il a donné aussi des éditions d'auteurs classiques pour les colléges, comme *Eutrope*, *César*, *Salluste*, etc.

* BRAUN (PLACIDE), savant bénédictin, né à Peittingen, en Bavière, le 11

février 1756, embrassa très-jeune l'état monastique, et devint bibliothécaire et archiviste du chapitre de Saint-Ulric et de Sainte-Afra, à Augsbourg. On a de lui deux ouvrages qui font connaître les plus anciens livres et manuscrits du riche dépôt confié à ses soins : | *Notitia historico-litteraria de libris ab artis typographiæ inventione usque ad annum 1479 impressis, in bibliothecâ monasterii ad SS. Ulricum et Afram Augustæ exstantibus; accedunt VIII tabulæ æneæ sexaginta primorum typographorum alphabeta continentes.* Le second est intitulé : *Notitia historico-litteraria de codicibus manuscriptis in bibliotheca liberi ac imperialis monasterii ordinis S. Benedicti ad SS. Ulricum et Afram Augustæ exstantibus; in fine habetur Appendix continens anecdota historico-diplomatica ex iisdem codicibus excerpta.* L'importance de la bibliothèque confiée aux soins de Braun, recommande suffisamment ces deux ouvrages aux bibliographes et aux savans. On lui doit encore les *Vies* de saint Lambert et de saint Ulric, évêques d'Augsbourg, et celle de sainte Afra, martyre.

BRAUNBOM (Frédéric), protestant d'Allemagne, s'avisa de publier en 1613 un livre in-4°, intitulé *Florum flaminiorum romanensium papalium decas.* Il y fixe chaque période du règne de l'antechrist, sa naissance, son adolescence, sa jeunesse, etc. Il trouve fort finement l'antechrist dans le pape, et prouve admirablement bien *que le monde devait finir en* 1711. L'accomplissement de sa prophétie est une preuve du cas qu'il faut faire de l'esprit qui l'inspirait.

BRAUNIUS (Jean), ministre protestant, né à Kaiserslautern dans le Bas-Palatinat, en 1628, fut ministre à Nimègue, professeur de théologie et de langue hébraïque à Groningue où il mourut en 1708. Le livre qui lui a fait une grande réputation, est *Vestitus sacerdotum Hebræorum, etc.*, Amsterdam, 1701, 2 vol. in-4°, qui n'est qu'une partie d'un plus grand traité qu'il avait dessein de publier sous le titre *De sacerdotio Hebræorum.* Il ne traite pas seulement des habits sacerdotaux, mais aussi des antiquités hébraïques. M. Huet, dans une lettre qu'il lui écrivit, dit, en parlant de cet ouvrage : *Sic habeto tamdiu fore id in pretio, quoad litteris sacris suus honor, sua dignitas constabunt. Tantum enim iis intulisti lucis hac scriptione, quantum a nullo illatum est, qui hanc partem illustrare sit aggressus.* On a encore de lui : | *Doctrina fœderum*, Amsterdam, 1688, in-4°. Il y traite des alliances de Dieu avec l'homme. C'est un système complet de théologie coccéienne. | *La véritable religion des Hollandais*, contre Stoup, Amsterdam, 1675, in-12. | *Selecta sacra*, Amsterdam, 1700, in-4°. | *Commentarius in epistolam ad Hebræos*, 1705, in-4°, et plusieurs autres écrits apologétiques de ses sentimens théologiques, attaqués par son confrère Jean de Marck. Braunius était très habile dans la philologie sacrée, dans le rabbinisme, dans les antiquités judaïques, et dans celles de Rome et de la Grèce. Il vante trop l'utilité du Talmud pour l'intelligence de l'Ecriture. Presque tous ses ouvrages se ressentent des imaginations des coccéiens. *Voyez* COCCEIUS.

* **BRAVO** (Jean), né à Ciudad-Réal, fut précepteur des enfans de l'impératrice et reine Elizabeth. Il traduisit en prose castillane le poème latin d'Alvare Gomez, sur la Toison d'or : *El vellocino dorado, y la Historia del Orden del Tuson*, et y joignit un livre intitulé : *El summario de los Reies catolicos D. Fernando y Dona Isabel, con la tomada de Grenada y otros pueblos, que valerosamente conquistaron*, Tolède, 1546, in-4°.

* **BRAVO** (Jean), natif de Piedrahita, dans la Castille, professeur de médecine à Salamanque, vers la fin du 16e siècle, est auteur des ouvrages suivants : | *De hydrophobiæ naturâ, causis atque medelâ*, Salamanque, 1571, in-8°; 1576-1588, in-4°; | *In libros prognosticorum Hippocratis commentaria*, ibidem, 1578-1583, in-8.; | *De saporum et odorum differentiis, causis et affectionibus*, ibid., 1583, in-8°, | *In Galeni librum de differentiis febrium commentarius*, Salamanque, 1585, 1596, in-4°; | *de simplicium medicamentorum delectu, libri duo*, ibid., 1592, in-8°. Cet ouvrage parut d'abord en 1585 sous le titre de *Pharmacopœa.*

* **BRAVO** (Barthélemi), jésuite espagnol, né à Martin-munos, dans le diocèse d'Avila, fut à la fois poète, rhéteur et grammairien. Il publia vers la fin du 16e siècle, et au commencement du 17e, des ouvrages utiles, dont les principaux sont : | *De conscribendis epistolis*, Burgos, 1601, in-8°.; | *Commentaria linguæ latinæ*, Grenade, 1606; le même ouvrage, sous le titre suivant : *De octo partium orationis constructione*, 1640. | *Dictiona-*

rium plurimarum vocum, quæ in Ciceronis scriptis desiderantur, Pincia, 1627. in-4°. Ce dictionnaire avait déjà été imprimé à Saragosse, en 1597, et à Madrid, en 1611, in-8°., sous le titre de *Thesaurus verborum ac phrasium*, etc., et sous le titre de *Vocabularius*, à Valence, 1606, in-4°. | *De arte rhetoricâ;* | *De prosodiâ progymnasmata, et varia poëmata.* — Un autre BRAVO (NICOLAS), moine espagnol, a laissé une *Vie de S. Benoît*, poème, avec une notice sur tous les ordres religieux.

BRAWER, BRAUR, BRAUWER ou BROWER (ADRIEN), peintre flamand, naquit à Harlem en 1608. Il commença, dans son enfance, à représenter sur de la toile des fleurs et des oiseaux, que sa mère vendait aux femmes de la campagne, et finit par des ouvrages grotesques et des figures en petit, que l'on achetait au poids de l'or. Son atelier était ordinairement dans quelque taverne. Il entrait dans toutes les querelles des ivrognes, après s'être soûlé avec eux. Arrêté à Anvers comme espion, il demanda qu'on le laissât travailler. Il se mit à peindre des soldats espagnols occupés à jouer, et les représenta avec tant de feu et de vérité, que Rubens offrit 6000 florins de ce tableau, et obtint sa liberté en se rendant sa caution. La crapule altéra sa santé. Il mourut à Anvers en 1640, âgé de 32 ans seulement, si pauvre qu'il fallut quêter pour le faire enterrer. L'enjouement ne le quitta jamais au milieu de la misère. Tous ses tableaux représentent des scènes réjouissantes. On y voit des querelles de cabaret, des filoux jouant aux cartes, des fumeurs, des ivrognes, des soldats, des noces de village. La nature y est rendue avec beaucoup de vérité. Sa touche est fort légère, ses couleurs très bien entendues, et ses figures ont beaucoup d'expression. Ses ouvrages se vendent fort cher et sont très rares.

* BRÉARD DE NEUVILLE, né à Dijon, en 1748, conseiller au parlement de cette ville, et mort à Paris vers la fin de 1817, a laissé plusieurs ouvrages de droit, entre autres : | *Dictionnaire latin et français de la langue des lois, tiré du 50e livre des Pandectes de Justinien, mis dans un meilleur ordre par Pothier, et traduit par Bréard de Neuville*, Paris, 1807, 2 vol. in-8°. | *De la nécessité de se soumettre à la convention entre Pie VII, et le gouvernement français*, Paris, 1802, in-8° ; | *Les Pandectes de Justinien, mis dans un nouvel ordre par Pothier, et traduits du latin par Bréard de Neuville*, ouvrage revu et corrigé par Moreau de Montalin, avocat, 1818-23, 24 vol. in-8°. Une première édition de ce livre, en gros caractères, avait été commencée en 1807 ; elle devait avoir 60 vol. ; mais la publication en a été abandonnée après le 28e. Cette édition renferme au reste un grand nombre d'erreurs.

BRÉBEUF (JEAN de), jésuite, naquit à Bayeux en 1593, d'une famille noble. Après avoir professé avec distinction dans plusieurs colléges de son ordre, il fut envoyé l'an 1625 aux missions du Canada, où il convertit à la foi plus de 7,000 habitans. Comme il était chez les Hurons, ennemis des Iroquois, ceux-ci, qui étaient en guerre avec eux, le prirent, avec le père Lallemant, leur jetèrent de l'eau bouillante sur la tête en dérision du baptême, les brûlèrent tous deux ensuite à petit feu, l'an 1649. Leur patience dans ce cruel supplice toucha plusieurs de ces barbares qui se convertirent (1).

BRÉBEUF (GEORGES de), neveu du précédent, né à Thorigni en basse Normandie, l'an 1618, cultiva de bonne heure la poésie. Il débuta par une traduction du 7e livre de l'*Enéide* en vers burlesques ; et quelque temps après il publia une autre version burlesque du premier livre de la *Pharsale* de Lucain. On trouve dans celle-ci une satire ingénieuse et enjouée contre la vanité de ces grands seigneurs, qui ne peuvent un moment oublier leur grandeur et leurs titres, et contre la bassesse de ces âmes faibles et viles qui les flattent comme des dieux, dans l'espérance de parvenir à la fortune. On dit que Brébeuf dans sa jeunesse n'avait de goût que pour Horace, et qu'un de ses amis, qui n'aimait que Lucain, le lui fit goûter et l'engagea à le traduire. Sa *Pharsale* parut en 1658, in-12 ; cette traduction fournit d'abord matière à la louange et à la critique. Elle eut également des apologistes trop outrés, et des censeurs trop sévères. Boileau fut un de ces derniers. On ne peut cependant se dissimuler que, malgré les hyperboles excessives, le style enflé, les antithèses multipliées, les faux brillans, les pensées gigantesques, les

(1) Le Père Brébeuf avait composé un *Catéchisme* dans la langue des Hurons, que Champlain fit imprimer à la suite de ses *Voyages de la Nouvelle-France occidentale, dite Canada*, 1632, in 4°.

descriptions pompeuses, mais peu naturelles, cette traduction ne soit supérieure à beaucoup d'autres de ce genre, par le coloris brillant, la bonne poésie, et le génie qui se fait sentir dans plusieurs morceaux. Lucain d'ailleurs est très difficile à traduire d'une manière intéressante, parce qu'il n'a pas pris soin de se rendre intéressant lui-même. Son poème est plutôt une histoire décharnée, parsemée de quelques traits de morale et de philosophie, qu'un véritable poème. Voilà pourquoi les traductions qu'on en a faites même en prose n'ont pas réussi. « On » doit donc savoir gré à M. Brebeuf, dit » un auteur moderne, d'avoir semé dans » la sienne des vers heureux, des pen» sées sublimes, des morceaux d'une élé» gance et d'une précision que nos meil» leurs poètes ne désavoueraient pas, et » qu'ils ont même imités. S'il est défec» tueux en beaucoup d'endroits, ce n'est » que pour s'être trop asservi au devoir » rigoureux du traducteur; on ne connais» sait pas de son temps les traductions » libres, mises depuis si utilement en » usage. » Après la mort de Mazarin qui lui avait fait de grandes promesses, Brébeuf se retira à Venoix, près de Caen, et y mourut en 1661, à 43 ans. Les dernières années de sa vie furent remplies par des exercices de piété. Son caractère était doux et modeste. La conversation de ses amis était le seul soulagement des longues maladies dont il fut affligé. Une fièvre opiniâtre le tourmenta plus de vingt années, et c'est dans ses accès qu'il composa sa *Pharsale*. On a encore de lui | *Les entretiens solitaires*, in-12 : poésies chrétiennes, fort inférieures à ses productions profanes, mais qui ne sont pas à dédaigner. La piété, la morale, les pensées énergiques qui s'y trouvent, font éprouver au lecteur des sentimens aussi favorables à l'esprit du poète, qu'à ses bonnes mœurs et à sa religion; | un *Recueil d'œuvres diverses*, 2 vol. in-12, où l'on rencontre quelquefois de jolis vers; | des *Eloges poétiques*, etc. in-12; | *Défense de l'Eglise romaine*, in-12, 1671.

* **BRÈCHE** (JEAN), né à Tours dans le 16e siècle, exerçait la profession d'avocat au présidial de cette ville. Jean Boucher, de Poitiers, lui a donné de grands éloges. On a de lui ; | Le *Manuel royal*, ou *Opuscules de la doctrine et condition du prince, partie en prose, partie en rime ; avec le commentaire de Plutarque de la doctrine du prince : ensemble les quatre-vingts préceptes d'Isocrate, du régime et gouvernement du prince*, Tours, 1541, in-4°; | le *Premier livre de l'honnête exercice du prince*, en vers, Paris, 1544, in-4°. Il en annonçait un second et un troisième livre qui n'ont point paru; | Le *Livre de Lactance Firmian de l'ouvrage de Dieu*, ou *de la formation de l'homme*, traduit en français, Tours, 1544, in-16;| *Epitome*, ou *Abrégé des trois premiers livres de Galien, de la composition des médicamens*, Tours, 1545 ; | les *Aphorismes d'Hippocrate traduits du grec en français, avec les commentaires de Galien sur le premier livre*, Paris, 1552; idem, Lyon, 1557, in-16; | le *Promptuaire des lois municipales du royaume de France, concordées aux coutumes de Touraine, extrait de ses commentaires sur lesdites coutumes*, Tours, 1553, in-8°.

* **BRECHTUS** (LOEVINUS), frère mineur, né à Anvers, mort en 1558 à Malines, où il était gardien du couvent de son ordre, composa une tragédie en vers latins, intitulée : *Euripe*, ou *De l'inconstance de la vie humaine*, Louvain, 1549 et 1550, in-12. Elle fut réimprimée plusieurs fois depuis à Cologne, in-12. Des écoliers la représentèrent en 1548, avec un grand succès de collége. Brechtus a encore laissé : *Sylva piorum carminum*, Louvain, 1555, in-8°; | *Memoralis historia complectens agones illustrium aliquot martyrum*, Louvain, 1551, in-8°.

BRECOURT (GUILLAUME MARCOUREAU, sieur de), poète français, auteur et acteur, représentait avec plus de succès qu'il ne composait. Ses pièces dramatiques furent la plupart sifflées. L'*Ombre de Molière*, en un acte et en prose, est de lui, ainsi que la *feinte Mort de Jodelet*, la *Noce de village*, le *Jaloux invisible*, pièces où l'on trouve des plaisanteries grossières et peu de génie. Il se rompit une veine en jouant sa comédie de *Timon*, et mourut de cet accident en 1685.

* **BREDART** (GEORGES), directeur des missions du diocèse d'Amiens et chanoine d'Arras, né à Roubaix en Flandre, fit ses études avec succès, et fut ordonné prêtre quelques années avant la révolution. Il était vicaire à Roncq lorsqu'elle éclata. Il se tint caché pendant la terreur, sans cesser d'exercer les fonctions de son ministère, en faveur de ceux qui le réclamaient. Après le concordat, il fut em-

ployé dans le diocèse de Gand, et il montra autant d'attachement aux principes que de zèle pour son ministère. A l'époque de la restauration il s'empressa de rentrer en France, et M. de Bombelles, évêque d'Amiens, le pria de se charger de la direction des missions de son diocèse. Il produisit des fruits extraordinaires dans toutes les paroisses qu'il visita. En 1823 il prêcha le carême dans l'église cathédrale d'Arras avec un tel succès, que l'évêque, pour lui en témoigner sa satisfaction, l'admit dans son chapitre. Il prêcha le carême de l'année suivante à St-Omer, et n'écoutant que son zèle il donnait chaque jour un sermon dans une des paroisses de la ville. Enfin, le 9 avril, quoique indisposé, il voulut monter en chaire, mais il tomba sans connaissance. On le descendit aussitôt, et on n'eut que le temps de lui administrer l'extrême-onction. Il expira quelques momens après. Le jour même il s'était confessé et il avait annoncé à ses amis qu'il ferait bientôt un grand voyage. Son zèle était infatigable, et il employait souvent une partie de la nuit à confesser. On a de lui : | *Dialogues sur la sanctification des dimanches, sur le blasphème et sur l'usure*, Amiens, 1824, in-18; | *Instructions sur le blasphème en forme de dialogue*, Lille, 1825, in-12; | *Instructions familières en forme de notes*, qui devaient avoir plusieurs volumes, dont le premier seulement a paru à Lille en 1825, in-12.

BREDENBACH (Mathias), né à Kersp, village du duché de Bergues, en 1489, fut principal du collége d'Emmerick, où il fit fleurir les belles-lettres. Il mourut le 5 juin 1559, laissant trois fils qui cultivèrent les lettres. Bredenbach le père était versé dans la littérature, bon théologien, et savant controversiste. On a de lui : | *Introductio in græcas litteras*, Cologne, 1534; | *De dissidiis in religione componendis*, etc., 1553; | une apologie de ce livre qui fut attaqué par des luthériens, intitulée *Hyperaspistes*, 1560, | *In 66 Psalmos priores et in Evangelium secundum Matth. Commentaria*, 1560; in-4°. Ces commentaires sont écrits d'une manière noble et polie.

BREDENBACH (Tilman), fils du précédent, chanoine de Cologne, né à Emmerich en 1544, mort l'an 1587, a laissé quelques ouvrages de controverse, et *Historia belli Livonici*, insérée dans la collection intitulée *Rerum Moscoviticarum auctores*, Francfort, 1600.

* BREDENBACH (Jean de), écrivain allemand du 16e siècle, né à Dusseldorf, est auteur d'un poème intitulé : *Militia Christiana quâ docetur qui contra vitia et carnem pugnandum*, Dusseldorf, 1560; et d'un livre *De armeniorum ritibus, moribus et erroribus*, Bâle, 1577, in-8°.

BREDERODE (Henri, comte de), jeune seigneur descendant des anciens comtes de Hollande, et un des chefs de la conjuration qui se forma aux Pays-Bas en 1565. Il était tel qu'il le fallait pour un rôle semblable; un courage impétueux et ennemi de la subordination le rendait agréable aux séditieux. C'est lui qui, à la tête et au nom des conjurés, présenta une requête pleine de menaces à Marguerite de Parme, gouvernante des Pays-Bas. Le comte de Berlaimond, pour rassurer Marguerite, lui ayant dit à l'oreille qu'*il n'y avait rien à craindre, que ce n'était qu'une bande de gueux*, Brederode, qui avait entendu ce propos, donna à la faction le nom de *gueux* qu'elle conserva. Les conjurés lui donnèrent commission de lever des troupes, avec lesquelles il se retira en Hollande, dont il ambitionnait la souveraineté. La gouvernante ayant exigé un nouveau serment des magistrats et des principaux seigneurs du pays, Brederode le refusa et se démit de ses charges. Les chefs de la conjuration s'étant désunis, et quelques-uns même expatriés, Brederode resta ferme dans l'espérance de conquérir la Hollande; mais il se trouva bientôt obligé d'en sortir pour se retirer en Allemagne, où il tâchait de lever quelques troupes, lorsqu'il tomba malade, et mourut dans des transports qui lui ôtèrent la raison avant de lui ôter la vie en 1568. — Renaud de BREDERODE, père de Henri dont il est question dans cet article, mort en 1556, a eu un autre fils nommé *Renaud*, comme lui chef de la branche catholique, dont est issu Henri-Louis-Pierre, comte de Brederode, seigneur distingué par sa religion et ses vertus, qui vivait encore à Bruxelles en 1790. La branche protestante, postérité de Henri, est éteinte.

BREENBERG (Bartholomé), né à Utrecht en 1614, peintre et graveur fameux, excellait surtout dans les paysages et les animaux. Il gravait à l'eau forte ses dessins. On voit dans la collection du roi, et dans la galerie du Palais-Royal, quelques tableaux de ce maître. Il mourut en 1660.

* BRÉGUET (Abraham-Louis), horlo-

ger-mécanicien, naquit le 10 janvier 1747 à Neuchâtel en Suisse, d'une famille d'origine française et professant la religion réformée. Encore enfant, il perdit son père. Sa mère ayant contracté un second mariage avec un horloger, le jeune Bréguet reçut de son beau-père les premiers principes de l'art qu'il exerçait. Amené à Paris en 1762, il montra bientôt les plus heureuses dispositions pour la partie dans laquelle il a excellé plus tard. En même temps qu'il s'appliquait à l'horlogerie, il trouvait le temps d'étudier les mathématiques sous l'abbé Marie, qui conçut pour lui une vive amitié. Ayant formé un établissement à Paris, il ne tarda pas à obtenir une brillante réputation. Il se fit connaître d'abord en perfectionnant les montres perpétuelles qui se remontent elles-mêmes, par le mouvement qu'on leur imprime en les portant. Bréguet les rendit d'une régularité parfaite, et dès 1780, il en fit pour la reine de France et pour plusieurs autres personnages distingués. C'est encore à lui qu'on doit l'invention du pare-chûte, pièce qui sert à garantir le régulateur de ces montres de toute fracture, lorsqu'elles éprouvent des chocs violens. Ces succès n'étaient que le prélude de ceux qui devaient l'illustrer dans le cours de sa carrière. Bréguet imagina des cadratures de répétition, d'une disposition plus sûre, des ressorts-timbres, qui sonnent d'autant mieux que la boîte est plus exactement fermée, et qui ont donné l'idée de tous ces bijoux à musique, si connus aujourd'hui en Europe. Mais cet habile mécanicien ne se borna pas à des ouvrages uniquement destinés à l'usage civil. Il enrichit encore d'un grand nombre d'instrumens précieux la science de la mesure du temps appliquée à la navigation, à l'astronomie et à la physique. C'est à lui qu'on doit *l'échappement à force constante et à remontoir indépendant*, *l'échappement à hélice*, *l'échappement dit naturel*, etc. Bréguet a construit aussi un grand nombre de pendules astronomiques, de montres ou horloges marines, et de chronomètres de poche, qui surpassent en précision et en solidité tout ce qui avait paru de plus parfait en ce genre. Plusieurs instrumens nouveaux de Bréguet figurèrent à l'exposition qui eut lieu au Louvre en 1819. On y remarquait un chronomètre double de poche, à deux garde-temps d'une grande perfection, une horloge astronomique double, dont les deux mouvemens et les deux pendules, absolument séparés, s'influencent de manière à se régler mutuellement, et surtout une horloge marine, servant de pendule de cheminée, à tourbillon, portant un autre chronomètre de poche. Par cette pièce qui est un véritable chef-d'œuvre, Bréguet paraissait avoir porté l'art de l'horlogerie à son plus haut degré de perfection possible. De pareils succès dans un art utile étaient pour la France un juste sujet d'orgueil et un titre réel de gloire. Bonaparte qui savait distinguer et encourager tous les genres de talens, voulant faire au grand-seigneur un présent qui lui donnât une idée de l'industrie française, lui envoya une pendule sympathique de Bréguet. Tel en est le mécanisme, qu'il suffit de placer sur cette pendule, avant midi, ou avant minuit, une répétition de poche, soit qu'elle retarde soit qu'elle avance, pour qu'à ces deux heures, les aiguilles de la montre soient instantanément remises sur l'heure et la minute de la pendule. Parmi les ouvrages précieux qui sont sortis des ateliers de Bréguet, il faut compter encore son *compteur astronomique*, ses *montres à répétition au tact*, son *compteur militaire*, instrument sonnant pour régler le pas de la troupe, etc. Ajoutons qu'il a imaginé pour les télégraphes un mécanisme à la fois solide et léger. Bréguet, que la révolution avait forcé de quitter la France, reprit après la fin de nos troubles politiques, sa vie laborieuse et tranquille. Il fut successivement nommé horloger de la marine, membre du bureau des longitudes, de la légion d'honneur, de l'institut. Il s'occupait d'un grand ouvrage sur l'horlogerie, où il se proposait de décrire la marche qui l'avait conduit à ses découvertes, lorsque la mort le surprit le 17 septembre 1823. Bréguet était désintéressé, modeste et plein d'ingénuité. Il laisse un fils qui, héritier de son goût et de son talent, s'est chargé de continuer ses travaux.

BREGY (Charlotte SAUMAISE de CHAZAN, comtesse de), nièce du savant Saumaise, fut une des dames d'honneur de la reine Anne d'Autriche. Elle se distingua dans cette cour par son esprit et par sa beauté. On a d'elle un *Recueil de lettres et de vers*, 1666, in-12, qui fut estimé de son temps, et dans lequel on trouve quelques pensées ingénieuses. Elle mourut en 1693, à 74 ans.

* **BREGY de FLECELLES**, religieuse de Port-Royal, dite la sœur Sainte-Eusto-

chie, l'écrit une *Vie de la mère Marie-des-Anges*, abbesse de Maubuisson, ensuite de Port-Royal, Amsterdam, 1754, 2 part. in-12. On a encore une relation de sa captivité, dans le recueil intitulé : *Divers actes, lettres et relations des religieuses de Port-Royal*. 1724, in-4°.

* BREISLACK (Scipion), né à Rome vers 1758, d'un père originaire de la Souabe, se consacra de bonne heure à l'étude des sciences exactes et naturelles. Nommé professeur de physique et de mathématiques à Raguse, il y connut l'abbé Fortis, qui lui inspira le goût de l'histoire naturelle. Il devint ensuite professeur des mêmes sciences dans le collége Nazareno, à Rome. Sentant la nécessité d'étudier la nature dans la nature elle-même, il fit plusieurs voyages dans les montagnes, pour y faire des recherches géologiques. De Rome il se rendit à Naples, pour y continuer ses observations scientifiques dans ce pays si curieux pour les naturalistes. Breislack fit alors les expériences les plus dangereuses dans la Solfataria de Pouzzoles, où il établit un grand appareil chimique, pour tirer de ces mines le plus grand avantage. Sa santé ne lui ayant pas permis de continuer ce travail, il donna ses soins à l'instruction des élèves de l'artillerie royale de Naples, dirigée alors par le général Pommereul. Les révolutions de l'Italie l'entraînèrent à Rome, puis à Paris, où il fut en relation avec tous les savans de cette capitale. En 1802, il retourna dans sa patrie, où il fut nommé inspecteur des fabriques de nitre et de poudre, puis membre de l'institut de Milan. Il fit partie ensuite des sociétés de Londres, d'Edimbourg, de Berlin, de Saint-Pétersbourg, de Munich, de Turin, etc. Il est mort le 15 février 1826. On a de lui *Essais minéralogiques sur la solfatare de Pouzzoles, trad. du manuscrit italien de Fr.-R.-J. de Pommereul*, Naples, 1792, in-8°; | *Voyage physique et lithologique dans la Campanie, suivi d'un Mémoire sur la constitution physique de Rome, etc., traduit du manuscrit italien de Fr.-R.-J. de Pommereul*, avec des notes, Paris, 1801; 2 vol. in-8°, avec six planches. | *Introduction à la géologie ou à l'histoire naturelle de la terre, trad. de l'italien de J.-J.-B. Bernard*, Milan, 1811, 2 vol. in-8°; Paris, 1812, in-8°; | *Institutions géologiques, trad.* (sous les yeux de l'auteur) *du manuscrit italien de* P.-J.-L. Campmas, Milan, 1819, 3 vol. in-8°, avec un atlas de 56 planches. Les recueils de l'académie de Milan contiennent un grand nombre de ses Mémoires.

BREITINGER (Jean-Jacques), né à Zurich le 15 mars 1701, chanoine du Grand-Moûtier ou *Gross-Munster*, s'appliqua à l'étude des langues savantes, des belles-lettres et de l'antiquité. Il fut professeur en hébreu, et mourut à Zurich, le 15 décembre 1776. Ses principaux ouvrages en allemand sont des traités sur la poésie, sur la peinture, et sur les antiquités de Zurich. Sa *Poétique* brille par la finesse du goût et par la sagesse des règles. Il a donné aussi une bonne édition des Poésies de Martin Opitius, et de l'*ancien Testament* de la version des Septante, 1730-1732, 4 vol. in-4°.

* BREITKOPF (Jean-Gottlob-Emmanuel), célèbre imprimeur de Leipsick, né dans cette ville le 23 novembre 1719, d'un père imprimeur-libraire, eut d'abord beaucoup d'éloignement pour cet état auquel on le forçait de s'appliquer, ce qui contrariait son goût pour les sciences, la littérature et les langues dans lesquelles il était très versé. La lecture des Œuvres d'Albert Durer, consacrées à donner une belle forme aux caractères d'imprimerie, en les construisant d'après les règles mathématiques, triompha de l'aversion de Breitkopf pour cet art, et il s'occupa dès lors avec le plus grand succès du perfectionnement de l'imprimerie. Il donna aux caractères allemands une élégance inconnue avant lui et encore bien rare aujourd'hui, combina les matières de fonte pour rendre les types plus durables, et fit d'utiles recherches sur les meilleurs moyens d'imprimer la musique, les figures mathématiques, les cartes géographiques et même les portraits, avec des caractères mobiles. Il réussit à imprimer avec son procédé les livres chinois qu'on gravait auparavant sur des tables de bois. Son imprimerie passait à juste titre pour la plus riche de l'Europe en caractères de toute espèce, et ses fonderies fournissaient les contrées les plus éloignées : on y voyait les matrices de 400 alphabets différens. Sa fonderie, composée de 12 fourneaux, occupait seule 39 ouvriers. Breitkopf mourut à Leipsick l'an 1794. Il a laissé une riche bibliothèque et plusieurs ouvrages relatifs à son art. Les principaux sont un *Essai sur l'histoire de l'invention de l'imprimerie*, Leipsick, in-4°, 1774 : un *Essai sur l'origine des cartes à jouer, l'introduction du papier de linge et les commencemens de la gra-*

vure en bois en Europe, 2 volumes in-4°, 1784-1801, en allemand.

* **BREMBATI** (Isotta), femme poète, issue d'une noble famille du Bergamasque, et mariée à Jérôme Grumello, florissait vers le milieu du 15e siècle. Elle fut très versée dans les langues latine, italienne, française et espagnole. La langue latine ne lui était pas moins familière: elle en fit usage en plusieurs occasions, devant le sénat de Milan, où elle eut à traiter plusieurs affaires relatives à ses propres intérêts. Elle avait pris pour devise le jardin des Hespérides avec ses pommes d'or, et le dragon mort devant la porte, avec cette inscription espagnole: *Yo mejor los guarderè* (je les garderai mieux). Elle mourut subitement le 24 février 1586, et fut célébrée de son vivant et après sa mort par tous les beaux esprits du temps. Ses ouvrages n'ont point été réunis; on les trouve dans divers recueils dont un lui fut consacré après sa mort, sous ce titre: *Rime funerali di diversi illustri ingegni, composte in volgare e latina favella, in morte della molto illustra signora Isotta Brembata Grumella*, Bergame, 1587, in-4°.

* **BREMOND** (Gabrielle), vivait dans le 17e siècle, où les pèlerinages à Jérusalem excitaient fortement le zèle des fidèles; plusieurs femmes osèrent entreprendre ces *saintes pérégrinations*; dans ce nombre, il n'en est aucune qui ait poussé plus loin ses excursions que Gabrielle Bremond, de Marseille, dont le Voyage fut traduit du français et publié en italien à Rome, en 1673, in-4°; ibidem, 1679, in-8°. Elle visita la haute et basse Egypte, la Palestine, le mont Sinaï, le mont Liban et presque toutes les provinces de la Syrie.

BREMOND (Antonin), dominicain, né à Cassis en Provence, en 1692, savant laborieux, parvint par son mérite au généralat de son ordre, et mourut à Rome le 11 juin 1755, à 64 ans, après avoir publié: | *Bullarium ordinis dominicarum*, 1729, 8 vol. in-fol. | *De Stirpe sancti Dominici*, 1740, in-4°.

BREMOND (François de) naquit à Paris, en 1713, d'un avocat, et y mourut en 1742, dans sa 29e année. L'académie des Sciences se l'associa, et la société royale de Londres lui accorda le titre de secrétaire. Sa traduction des *Transactions philosophiques* de ce corps lui valut cet honneur. Il en publia 4 vol. in-4°, qui comprennent les années 1731 jusqu'à 1736 inclusivement. Bremond accompagna son ouvrage de notes; les unes historiques, qui remontent à l'histoire des différentes opinions: les autres critiques, qui corrigent ce que ses originaux peuvent avoir de défectueux. Il y ajouta une table des *Transactions*, depuis 1665 jusqu'à 1730, 1 vol. in-4°. On a encore de lui: | un *Recueil de tous les écrits publiés en Angleterre sur le remède contre la pierre, de Mlle Stéphens.* | Une *Traduction des expériences physiques de Halès,* sur la manière de dessaler l'eau de la mer et de la rendre potable, in-12. | Une *Traduction posthume des expériences physico-mécaniques d'Haucksbée*, 2 vol. in-12, ornée d'une histoire complète de l'électricité.

* **BREMONT** (Étienne), docteur de Sorbonne, chanoine et grand-vicaire de Paris, né à Châteaudun en 1714, fut successivement curé à Chartres, chanoine de la cathédrale et grand-pénitencier de ce diocèse. En 1759, il fut nommé chanoine de Notre-Dame à Paris. Ayant été chargé par l'archevêque, M. de Beaumont, de faire une visite chez les ursulines de Saint-Cloud, accusées de favoriser les intrigues des convulsionnaires, il fut dénoncé au parlement, qui, pour soutenir les prétendus miracles du diacre Pâris, persécutait beaucoup de prêtres. Décrété de prise de corps, l'abbé Bremont fut obligé de se cacher et de passer à l'étranger. Il ne recouvra sa liberté et ses biens qu'en 1775, et mourut l'an 1793, à la suite d'un érysipèle goutteux, accablé par les chagrins cuisans que lui occasionaient les maux de sa patrie, et surtout la captivité de Louis XVI. On lui doit: | *Dissertation sur la notoriété publique des pêcheurs scandaleux*, 1756. | *Recueil de pièces intéressantes sur la loi du silence.* | *Représentation à M. Necker sur son livre de l'Importance des opinions religieuses*, 1788. | *De la raison dans l'homme*, 1785 à 1787, 6 vol. in-12, son meilleur ouvrage, mais où l'on trouve trop de longueurs et de citations. Il est dirigé contre l'incrédulité, et lui valut un bref honorable de Pie VI, qui porte la date du 16 septembre 1788.

* **BREMONTIER** (Nicolas-Thomas), naturaliste et physicien, inspecteur-général des ponts et chaussées, né en 1738, mort à Paris au mois d'août 1809. On lui doit la fixation des sables, et la plantation des dunes du golfe de Gascogne, travaux ingénieux qui font l'admiration des gens de l'art. Des montagnes de sable cou-

vraient, depuis plusieurs siècles, une vaste étendue de territoire et avaient enseveli des habitations et des villages entiers sur les côtes de l'Océan; tous les jours ces montagnes faisaient de nouveaux progrès, et menaçaient de proche en proche tous les champs cultivés, lorsqu'il en prit connaissance. Son génie inventif lui fit présumer qu'il pourrait y remédier, et il y parvint effectivement, en sorte qu'on voit aujourd'hui avec admiration de superbes forêts de pins maritimes s'élever, sur l'espace de plusieurs lieues des côtes de l'Océan, où l'on ne voyait auparavant que des sables arides. D'autres arbres, et même la vigne y végètent avec force. Il a rendu compte des moyens qu'il employa, dans plusieurs mémoires adressés à la société d'agriculture, dont il était membre. Il a coopéré avec MM. Mésaize, Varin et Noël à un *Rapport sur l'existence des mines de fer, dans le département de la Seine-Inférieure*, inséré dans le *Magasin encyclopédique*, troisième année, tome 6.

* **BRENDAN** (saint), né en Irlande vers la fin du 5[e] siècle, mort le 16 mai 578, fonda le monastère d'Ailech en Angleterre, bâtit une église dans les îles Shetland, établit plusieurs couvens et plusieurs écoles dans sa patrie, et contribua par ce moyen à la civilisation de l'Irlande.

BRENET (Henri-Catherine), docteur en médecine, membre de l'ordre royal de la légion-d'honneur, né le 25 novembre 1784, à Moissey, village près de Dôle, en Franche-Comté, vint à Paris étudier la médecine, dans laquelle il obtint des succès, et s'établit ensuite à Dijon. La révolution commençait à cette époque. Brenet qui s'en déclara l'adversaire, fut arrêté en 1793, et transféré au château de Dijon d'où il parvint à s'évader. Une maladie épidémique s'étant manifestée dans la capitale de la Bourgogne, le comité révolutionnaire de cette ville demanda Brenet, qui revint donner ses soins à un grand nombre de malheureux qui encombraient les hôpitaux civils et militaires. En 1815, il fut envoyé à la chambre des députés, où il siégea au côté droit, et se montra opposé au ministère Le département de la Côte-d'Or le réélut en 1820. Il est mort le 3 mai 1824, dans sa soixantième année. Brenet ne se fit point remarquer comme député. Comme médecin, il a donné des preuves de talent, et plusieurs sociétés savantes lui ouvrirent leurs portes.

BRENIUS (Daniel), socinien et arminien, disciple d'Episcopius, né à Harlem en 1584, et mort en 1664, a laissé des *Commentaires sur l'Ecriture*, et quelques autres ouvrages infectés de ses erreurs. La plupart ont paru sous ce titre *Dan. Brenii opera theologica*, Amsterdam, 1664, in-fol. Ces ouvrages composent aussi un volume de la Bibliothèque des Frères Polonais.

* **BRENNER** (Elie), savant antiquaire suédois, né en 1646, acquit de grandes connaissances dans les antiquités et la numismatique. S'étant appliqué avec succès au dessin, Charles XI l'emmena avec lui dans un voyage qu'il fit dans ses états, et le chargea de dessiner les anciens monumens de ce pays. Ses talens pour la peinture le firent nommer peintre en miniature de la cour; mais cette place ne suspendit point ses travaux. Il rassembla une riche collection de médailles et de monnaies de son pays, et publia, avec le graveur Sertorius, *Thesaurus nummorum sueco-gothicorum*, Stockholm, 1691, in-4°. On a encore de lui *Nomenclatura trilinguis genuina specimina colorum simplicium exhibens, quibus artifices miniaturæ picturæ utuntur*. Charles XII, qui l'estimait beaucoup, lui donna des lettres de noblesse. Il mourut le 17 janvier 1717. — Sa seconde femme Sophie-Elisabet WEBER, dont il eut 15 enfans, se distingua par son talent pour la poésie. On a recueilli ses *OEuvres* en 2 volumes in-12, 1713-1732.

BRENNUS, général des Gaulois sénonais, s'étant ouvert un passage par les Alpes, fondit sur la Lombardie, assiégea Clusium en Toscane, vainquit les Romains près de la rivière d'Allia, marcha vers Rome, s'en rendit maître, et livra la ville au pillage et aux flammes. Le tribun Sulpitius, au lieu de le chasser avec le fer, promit de payer mille livres d'or, s'il voulait lever le blocus du Capitole et sortir des terres de la république. Les Gaulois acceptèrent l'offre; mais dès qu'on eut apporté l'or pour le peser, Brennus mit en usage mille supercheries pour que la somme fût plus considérable. Il jeta son épée et son baudrier dans le bassin de la balance, opposé à celui où était l'or, ne répondant aux plaintes que par ces mots dignes d'un barbare : *Malheur aux vaincus!*.... Camille survenu dans l'instant annula ce traité honteux, livra bataille aux ennemis sur les ruines de sa patrie, et les contraignit de s'en-

fuir, vers l'an 388 ou 390 avant Jésus-Christ (1).

BRENNUS ou BRENN, général gaulois, passa, à la tête de 152 mille hommes de pied et 20 mille chevaux, dans l'Orient, pénétra dans la Macédoine, tua Sosthène, général de cette nation, saccagea la Thessalie et la Grèce, et s'avançait vers le temple de Delphes, pour en enlever les trésors, lorsqu'il fut repoussé. Brennus, au désespoir de voir son armée en déroute, se donna la mort, après s'y être préparé par un excès de vin, vers l'an 278 avant J. C. Les poètes grecs ne manquèrent pas d'attribuer à leurs dieux sa défaite. Apollon, suivant eux, défendit lui-même son temple contre les barbares, fit trembler la terre sous leurs pieds, et rouler des rochers sur leurs têtes. Enfin le dieu Pan frappa les Gaulois d'une terreur si subite, qu'ils se tuaient les uns les autres : c'est de là qu'est venu le nom de *terreur panique*. Du reste, il est très vrai que Dieu a souvent puni les sacriléges et l'irréligion, même sous le règne du paganisme. Dans celui qui ne connaît pas le vrai Dieu, le mépris d'une divinité quelconque est une impiété détestable, une disposition d'esprit et de cœur qui renferme toute la scélératesse de l'athéisme.

* BRENTEL (Frédéric), célèbre peintre en miniature, né à Strasbourg vers 1586, mort en Allemagne, dans un âge fort avancé, fut élève de Guillaume Bawr. Son dessin est pur, son coloris agréable, et ses couleurs sont vives. La bibliothèque du roi possède un *Livre d'heures*, avec 40 miniatures, dans lequel ce maître a réduit en petit, avec une entente admirable, les plus beaux tableaux des écoles hollandaise et flamande.

BRENTIUS ou BRENTZEN (Jean), né en 1499 à Weil en Souabe, chanoine de Wirtemberg, embrassa le luthéranisme à la persuasion du chef de cette secte. De son disciple il devint bientôt son apôtre, sans pourtant adopter en tout sa doctrine. Il soutenait « que le corps de J.-C. était » dans l'eucharistie, non-seulement avec » le pain, mais partout, comme sa divi» nité, depuis l'Ascension. » Ceux qui le suivirent, furent nommés *ubiquitaires*. Après la mort de son maître, Brentius lui succéda dans le gouvernement du parti luthérien, et dans la faveur du duc de Wirtemberg, qui l'admit en son conseil le plus intime, et le combla de bienfaits. Il fut un des principaux acteurs dans les affaires de la religion qui troublèrent toute l'Europe, et mourut en 1570 à Tubingen, où il professait la théologie. Il était tourmenté depuis sa jeunesse d'une insomnie qu'il devait à sa trop grande application. On a de lui 8 vol. in-fol. de disputes en faveur du luthéranisme, remède assuré contre la maladie de l'auteur.

* BRENWELD (Henri), prévôt du chapitre d'Embrach, et protonotaire apostolique, né à Zurich, en 1478, mort dans la même ville en 1551, a laissé en manuscrit une *Histoire de la Suisse* en 2 vol.

* BRENZIUS (Samuel-Frédéric), juif allemand, embrassa la religion chrétienne en 1601 ; et, voulant faire connaître les motifs de sa conversion, publia un ouvrage dans lequel il reproche aux Juifs les crimes les plus odieux. Un autre juif nommé Salomon Zebi, lui répondit, et écrivit dans sa *Thériaque judaïque* les calomnies les plus absurdes contre les chrétiens. Ces deux ouvrages écrits en allemand furent traduits en latin par Jean Wulfer, qui fit imprimer sa traduction à Nuremberg en 1680, in-4°. Il en parut une seconde édition dans la même ville en 1715, in-12. L'une et l'autre sont très rares.

* BREQUIGNY (Louis-Georges-Oudard FEUDRIX de), membre de l'académie française et de celle des inscriptions, né à Granville en 1716, mort à Paris en 1795, fit de l'étude de l'histoire et de l'antiquité l'objet constant de ses travaux. Un mémoire sur l'établissement de l'empire et de la religion de Mahomet lui valut, en 1759, l'entrée à l'académie des inscriptions et belles-lettres. Il publia quelque temps après un *Essai sur l'histoire de l'Yémen* et une *Table chronologique des rois et des chefs arabes*. A la paix de 1763, le gouvernement envoya Brequigny en Angleterre, pour faire le dépouillement des titres relatifs à la France, dont Thomas Carthe avait donné le catalogue, et qui étaient conservés à la Tour de Londres. Il y recueillit un grand nombre de pièces authentiques relatives à nos droits de suzeraineté sur les provinces qui furent

(1) Les récits de Plutarque et de Polybe contredisent cette version. Ce dernier affirme positivement que les Gaulois ne se retirèrent, en faisant un traité avec les vaincus, que pour voler au secours de leur propre pays attaqué par les Vénètes, et cette opinion acquiert un grand poids, lorsque l'on considère quelle terreur la seule idee d'une guerre contre les Gaulois faisait naître depuis chez les Romains. Paul Orose dit dans son *Histoire universelle* que les *Gaulois prirent Rome, l'incendièrent et la vendirent.*

autrefois détachées de l'empire français, soit à titre d'aliénation, soit à titre d'apanage. Après trois ans de travail, il revint en France, et en 1791, il publia avec Laporte du Theil : *Diplomata, chartæ, epistolæ et alia monumenta ad res franciscas spectantia*, 3 vol. in-fol. Brequigny fut encore chargé en 1754 de continuer avec M. de Villevaut la *Collection des lois et ordonnances des rois de la troisième race*, commencée par Laurière et ensuite par Secousse, qui avait poussé ce travail jusqu'au 9ᵉ volume. Brequigny en donna cinq nouveaux volumes, et M. Pastoret, de la 3ᵉ classe de l'institut, en a publié le 15ᵉ en 1811. Cette collection doit former un chartrier général de l'ancien droit public et particulier de la France, de ses anciens établissemens civils, ecclésiastiques et militaires. Brequigny fit ensuite paraître, en société avec Mouchet, les trois premiers volumes de la *Table chronologique*, 1769-1783, in-folio, recueil des titres, chartes et diplômes déjà imprimés. M. Bertin, ministre d'état, le chargea encore de continuer la collection commencée par Batteux, sous le titre de *Mémoires sur les Chinois*, des pères Amiot, Bourgeois, etc., 1776-1789, 14 vol. in-4°. Ces mémoires, composés sur les lieux par des hommes qui entendaient la langue du pays, présentent le plus grand intérêt. Il continua avec Mouchet le glossaire des vieux mots français que Sainte-Palaye, mort en 1781, avait laissé inachevé, quoiqu'il y eût travaillé pendant 40 ans; mais cet ouvrage est resté manuscrit. On a en outre de Brequigny : | *Histoire des révolutions de Gènes*, 1750, 3 vol. in-12, très peu estimée; | *Vies des anciens orateurs grecs*, avec des réflexions sur leur éloquence, 1752, 2 vol. in-12, consacrés à Isocrate et à Dion, les volumes suivans n'ont point paru; | *Catalogus manuscriptorum codicum collegii Claromontani*, 1764, in-8°, avec François Clément; | *Strabonis rerum geographicarum libri XVII ad fidem manuscriptorum emendati cum latinâ Xylandri interpretatione recognitâ : adnotationibus et indicibus adjunctæ sunt tabulæ geographicæ ad mentem Strabonis delineatæ, tomus primus*, Paris, 1763, 1 vol. in-4°. Ce livre est loin de mériter l'attention des savans, et ne leur a pas fait regretter le reste de l'édition.

BREREWOOD (Edouard), savant mathématicien et antiquaire anglais, né à Chester en 1565, est auteur d'un ouvrage curieux et savant, traduit de l'anglais en français, sous ce titre, *Recherches sur la diversité des langues et des religions dans les principales parties du monde*, par Jean de la Montagne, Paris, 1663, in-8°. On a encore de lui : | *De ponderibus et pretiis veterum nummorum*, 1614, in-4°; | *Logica*, Oxford, 1614, in-8°; | *Ethica Aristotelis*, 1640, in-4°; | *Traité du Sabbat*, 1632, in-4° (1). Il mourut à Londres en 1613. On le consultait de toutes parts, comme un oracle en mathématiques, et il ne laissait aucune lettre sans réponse.

* BRESCE (J.-Marie), religieux carme, peintre et graveur du 15ᵉ siècle, a gravé des sujets de dévotion.

BRESILLAC ou plutôt BREZILLAC (Jean-François de), bénédictin de Saint-Maur, né à Fanjaux, dans le haut Languedoc, le 12 avril 1710, mort à Paris le 11 juin 1780, a travaillé avec son oncle don Jacques-Martin à l'*Histoire des Gaulois*, dont il a mis au jour 2 vol. in-4°, Paris, 1754. On lui doit aussi, conjointement avec dòn Pernety, la traduction du *Cours de mathématiques* de Wolff, Paris, 1747, 3 vol. in-8° : l'ouvrage de Wolff y est abrégé, et en même temps augmenté de plusieurs observations intéressantes (2).

BRESSANI, missionnaire. (*V.* BRASSONI.)

* BRESSANI (Grégoire), philosophe et philologue italien, né à Trévise en 1703, fut reçu docteur à l'université de Padoue en 1726, et se livra d'abord tout entier à la métaphysique. Il goûta principalement les ouvrages de Platon et d'Aristote, et voulut redonner à leur philosophie l'empire qu'elle avait perdu. Il s'éleva contre Descartes, Galilée et Newton, et crut qu'ils avaient trouvé les germes de leur savoir dans les philosophes grecs, tout en en tirant des conséquences différentes. Comme philosophe, il ne fut point heureux en luttant contre la révolution que Galilée avait faite, et ce fut en vain

(1) Brerewood devint professeur en astronomie au collége de Gresham à Londres, en 1596. Son goût pour la solitude était si grand, que rien n'était capable de l'en détourner, ni de le détacher de ses méditations mathématiques, ni de ses recherches dans les antiquités. On attribue à sa modestie le refus constant qu'il donna de faire imprimer un seul de ses ouvrages. La publication en est due à Robert Brerewood, son neveu, qui les mit au jour après la mort de l'auteur.

(2) On a encore de Bresillac un *Dictionnaire ecclésiastique et canonique portatif*, Paris, 1765, 2 vol. in-8°, plusieurs fois réimprimé.

qu'il s'efforça de rendre à la manière de philosopher d'Aristote et de Platon la vogue qu'elle avait perdue. Bressani eut plus de succès en défendant la langue italienne des innovations qui l'altéraient, et en donnant l'exemple d'un zèle très vif à conserver, dans son style, la pureté des meilleurs auteurs qui lui étaient tous familiers. L'Italie lui doit la conservation de la pureté native de sa langue qui commençait à s'altérer. Il mourut à Padoue en 1771, aimé et estimé de tous les savans, et particulièrement du célèbre Algarotti, qui avait en lui une confiance qui allait jusqu'à soumettre tous ses ouvrages à son jugement. On a de lui : | *Il modo del filosofare introdotto dal Galilei ragguagliato al saggio di Platone e di Aristotile*, Padoue, 1753, in-8° ; | *Discorsi sopra le obbiezioni fatte dal Galileo alla dottrina di Aristotile*, ibid., 1760, in-8° ; | *Essai de philosophie morale sur l'éducation des enfans*, 1764, qui eut beaucoup de succès ; | *Discours sur la langue toscane*.

BRET (Cardin le), seigneur de Flacourt, avocat-général du parlement de Paris, mort doyen des conseillers d'état en 1655, à 97 ans, fut chargé de plusieurs commissions importantes. Il régla les limites entre la France et la Lorraine, et établit le parlement de Metz, dont il fut premier président. On a un recueil de ses œuvres, in-folio, dans lequel on distingue son *Traité de la souveraineté du roi*, imprimé séparément, Paris, 1632, in-4°.

* **BRET** (Henri le), prévôt de la cathédrale de Montauban, naquit dans cette ville et mourut vers 1700. Il se distingua par son savoir, ses vertus et sa charité. Son principal ouvrage est une *Histoire de Montauban*, Montauban, in-4°, divisée en deux livres ; le premier contient plusieurs choses curieuses sur la situation et l'origine de l'église de cette ville ; le second renferme un sommaire des guerres de religion dans lesquelles Montauban a figuré.

* **BRET** (Antoine), avocat, né à Dijon en 1717, mort à Paris le 25 février 1792. Il a laissé des *comédies* écrites avec pureté, et qui annoncent une grande connaissance du théâtre ; mais elles manquent de verve et de force comique, et les plans en sont faiblement conçus. Il a composé plusieurs *poésies fugitives* qui ont obtenu peu de succès. L'ouvrage qui lui a fait le plus d'honneur est son *Commentaire* sur les *OEuvres de Molière*, qui est estimé, quoiqu'il laisse encore beaucoup à désirer.

* **BRETAGNE** (don Claude), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Semur en Auxois en 1625, remplit avec distinction les emplois les plus importans de sa congrégation, et mérita, par la solidité de sa piété et les agrémens de son style, l'estime de tous les gens de bien. Il mourut à Rouen le 13 juillet 1694. On lui doit : | *Vie de M. Bachelier de Gentes*, Reims, 1680, in-8° ; | *Méditations sur les principaux devoirs de la vie religieuse, marqués dans les paroles de la profession des religieux*, Paris, 1689, plusieurs fois réimprimées ; | *Constitution des filles de Saint-Joseph*, dites *de la Providence*, et autres ouvrages.

BRETAGNE (les ducs de). Voyez les noms particuliers de chacun d'eux : ARTUS, ANNE, JEAN, etc.

BRETEUIL. *Voyez* CHASTELET (Gabrielle-Emilie, marquise du).

* **BRETEUIL**, (Louis-Auguste le TONNELIER baron de), né à Preuilly en Touraine en 1733, débuta dans le monde avec fort peu de fortune, et ne semblait point appelé aux fonctions importantes qui lui furent confiées. Son oncle, l'abbé de Breteuil, ancien agent du clergé, et chancelier du duc d'Orléans, le fit entrer au service, et l'introduisit dans des sociétés distinguées, où son esprit, son caractère prononcé, et un jugement droit et solide le firent remarquer. Louis XV le nomma en 1758, son ministre plénipotentiaire près de l'électeur de Pologne ; et en 1760, il fut envoyé en Russie avec le même titre. Catherine II le traita fort bien ; après cette mission, il en remplit plusieurs du même genre : d'abord à Stockholm, où il jeta les fondemens de la fameuse diète de 1769 ; ensuite en Hollande et à Naples, et enfin à Vienne en 1775. Il figura en 1778 au congrès de Teschen, où il étouffa, par sa médiation, l'embrasement prêt à éclater en Europe, par la diversité des intérêts des puissances voisines de la Bavière, au moment de la mort de l'empereur Maximilien Ier. Rappelé en France en 1783, il fut élevé au rang de ministre d'état au département de la maison du roi. Ses premiers pas dans la carrière firent honneur à son administration ; il seconda les vues paternelles de Louis XVI dans l'amélioration du régime des prisons, fit rendre la liberté à plusieurs prisonniers d'état, et changea le donjon de Vincennes en un grenier d'approvisionnement. Cet heureux

début dans l'exercice de ses fonctions, ne fit cependant pas chérir le ministre : la rudesse de ses manières et la violence de ses procédés en différentes occasions, fut un grand sujet de blâme contre lui. L'arrestation du cardinal de Rohan en habits pontificaux, lors de l'affaire du collier, lui a été vivement imputée. Il chercha cependant à s'en disculper ; mais son éloignement bien connu pour ce prélat excitait une forte prévention contre lui. Il fut pendant quelque temps assez bien avec M. de Calonne; mais quelques rivalités les brouillèrent. Constamment attaché aux principes conservateurs des monarchies, il tenta de s'opposer aux innovations que voulait introduire l'archevêque de Sens ; voyant qu'il luttait en pure perte contre un parti nombreux et attaché à décrier toutes ses opérations, il se retira en 1787. Le roi lui conserva son estime, et à l'époque du renvoi de Necker, il fut placé à la tête du nouveau ministère. Après la prise de la Bastille, il conseilla au roi de se retirer sur Compiègne avec ses troupes cantonnées à Versailles ; mais il ne fut point écouté. Il se décida alors à quitter la cour et bientôt après la France. En 1790, il reçut à Soleure un pouvoir, écrit de la main du roi, pour « traiter » avec les cours étrangères, et proposer, » en son nom, les mesures qui pourraient » tendre au rétablissement de l'autorité » royale et à la tranquillité du royaume. » Il paraît qu'ensuite ce pouvoir fut révoqué. On lui a reproché de s'en être néanmoins servi; quoi qu'il en soit, depuis 1792, il fut oublié de tous les partis, et ne rentra dans sa patrie qu'en 1802. Il se trouvait dans un état voisin de l'indigence lorsqu'il recueillit l'héritage de Mme. de Créqui, sa parente. Il mourut à Paris le 2 novembre 1807. Le baron de Breteuil usa noblement de son influence, dans le temps de son ministère, pour protéger les sciences et les arts. On lui doit le marché des Innocens à Paris, la conservation des bas-reliefs de Jean Goujon qui en décorent la belle fontaine, etc.

* BRETEUIL (Anne-François-Victor LE TONNELIER de), évêque de Montauban, naquit à Paris en 1726, d'une famille noble mais peu riche. Il embrassa la carrière de l'Eglise, et devint successivement vicaire-général de Soissons et de Narbonne, et enfin, en 1763, évêque de Montauban. Député aux états-généraux, en 1789, par le clergé du pays de Rivière-Verdun, il refusa le serment à la constitution civile, le 4 janvier 1791, et signa la célèbre *Exposition des principes*. Lorsque l'Assemblée constituante fut dissoute, Breteuil se retira en Normandie, mais il ne put se soustraire aux dispositions du décret de déportation. Il fut arrêté, au mois de juillet 1794, avec les personnes qui lui avaient donné un asile et jeté dans les prisons de Rouen, où il mourut le 14 août suivant, par suite de l'état de misère où il se trouva réduit, en donnant l'exemple de la plus religieuse résignation.

* BRETIN (Claude), mort le 15 juin 1807, à l'âge de quatre-vingt-un ans, fut aumônier de Monsieur, frère de Louis XVI. Il est auteur de *Contes en vers et autres poésies*, Paris, 1797, in-8°, et de quelques poésies éparses dans divers recueils.

BRETON (François le), avocat, né à Poitiers, est auteur d'une satire contre Henri III, intitulée *le Salutaire*, 1586, in-8°. Il y accusait le roi d'hypocrisie, se plaignait du peu de justice qui se rendait sous son règne, et lui reprochait son peu d'autorité. Le mou, mais vindicatif monarque, le fit pendre le 22 novembre 1586. Le livre, qui n'était pas encore entièrement imprimé, fut brûlé par les mains du bourreau.

* BRETON (Raymond), religieux de l'ordre de Saint-Dominique, naquit à Beaune le 3 septembre 1609. Ses supérieurs le destinèrent à leurs missions d'Amérique : il y passa, et exerça le ministère à Saint-Domingue pendant 12 ans. Pendant 8 autres années, il visita les Antilles, et en évangélisa les insulaires, dans la langue desquels il s'était rendu habile. Rappelé en France en 1654, il s'y livra à la prédication et à la direction des consciences. Le temps que lui laissait cette double occupation, il l'employait à des ouvrages utiles aux missions et à ceux qui y étoient destinés. Parmi ces ouvrages on distingue : | *Petit catéchisme, ou Sommaire des trois premières parties de la doctrine chrétienne, traduit du français en langue des Caraïbes insulaires*, Auxerre, 1664, in-8° ; | *Dictionnaire français, mêlé de quantité de remarques historiques pour l'éclaircissement de la langue*, 1665 à 1667, in-8° ; | *Relatio gestorum a primis prædicatorum missionariis in insulis americanis ditionis gallicæ, præsertim apud Indos indigenas, quos Caraibes vulgo dicunt, ab anno 1634 ad annum 1643*. Ce dernier ouvrage fut com-

posé par l'ordre du général de l'ordre de Saint-Dominique : quoique resté inédit, le Père Mathias Dupuis du même ordre, et Jean-Baptiste Dutertre, jésuite, en ont eu connaissance, et en ont profité pour la composition de quelques ouvrages sur le même sujet. Le Père Breton mourut le 8 janvier 1679.

* **BRETON** (LUC-FRANÇOIS), né à Besançon en 1731, de parens sans fortune, apprit, dès son enfance, l'état de menuisier. Son maître ayant remarqué en lui un goût naissant pour la sculpture, cultiva son talent, et lui facilita les moyens de se perfectionner. Après avoir travaillé quelque temps chez un sculpteur en bois, il se rendit à Rome et parvint à se faire connaître avantageusement par un bas-relief représentant l'*Enlèvement du Palladium*, qui remporta le prix à l'école de Saint-Luc. Admis en qualité de pensionnaire à l'école française, il se distingua par de nouveaux succès. C'est à lui que l'on doit le bas-relief en marbre représentant la *Mort du général Wolf*, et la statue colossale de *saint André*, placée au devant de l'église Saint-Claude-des-Bourguignons. De retour dans sa patrie, il composa divers ouvrages, entre autres le magnifique *Tombeau de la Baume* que l'on voyait à Nîmes avant la révolution. On a encore de lui : | deux *Anges adorateurs*, en marbre, à l'église Saint-Jean de Besançon ; | une *Descente de croix* en pierre de Tonnerre, à l'église Saint-Pierre; | deux *Statues* en pierre, à l'hôtel de ville ; | un *saint Jérôme*, qu'il présenta pour sa réception à l'académie de Paris, où il ne fut cependant point admis. Ce sculpteur, plus remarquable par son goût et par sa composition que par son génie, est mort à Paris en 1800. Il fut nommé avant sa mort membre associé de l'institut.

BRETON. *Voyez* GUILLAUME LE BRETON.

* **BRETONNEAU** (GUY), chanoine de Saint-Laurent de Plancy au commencement du 17[e] siècle, ensuite archidiacre de Brie, et principal du collége de Pontoise, mort vers 1656, publia en 1620 une *Histoire généalogique de la maison de Briçonnet*, in-4°. Il est aussi auteur d'une *Méthode curieuse pour acheminer à la langue latine par l'observation de la langue française*, Rouen, 1653, Paris, 1668, in-12. Cette *Méthode* fut bien accueillie.

BRETONNEAU (FRANÇOIS), né à Tours en 1660, jésuite en 1675, mourut à Paris l'an 1741, après avoir passé par tous les emplois de sa compagnie. Il fut reviseur et éditeur des Sermons de ses confrères Bourdaloue, Cheminais et Giroust. Le Père La Rue lui appliquait, à cette occasion, ces paroles de l'éloge que l'Eglise fait de saint Martin, et l'appelait *Trium mortuorum suscitator magnificus*. Il rédigea et fit imprimer les Pensées du Père Bourdaloue sur divers sujets de religion et de morale, Paris, 1735, 3 vol. in-12. Il a revu aussi les *Œuvres spirituelles* du Père Valois, et une partie des Sermons du Père La Rue. On doit rendre justice à chacune des préfaces qu'il a mises à la tête de ces éditions. Les analyses qu'il a faites des Discours dont il est l'éditeur, sont exactes, claires, précises, et très-propres à donner aux jeunes orateurs chrétiens l'idée d'un plan bien concerté et bien rempli par l'enchaînement des preuves. Bretonneau était prédicateur lui-même. Ses *Sermons*, en 7 vol. in-12, publiés en 1743 par le Père Berruyer, respirent une éloquence chrétienne. Les grâces de l'action lui manquaient, mais il avait toutes les autres parties de l'orateur sacré. Ses vertus furent l'appui de ses Sermons. On a encore de Bretonneau des | *Réflexions chrétiennes pour les jeunes gens qui entrent dans le monde*, in-12, et | l'*Abrégé de la vie de Jacques II*, in-12, tirée d'un écrit de son confesseur.

BRETONNIER (BARTHÉLEMI-JOSEPH), avocat au parlement de Paris, plaida et écrivit avec succès. Il naquit à Montrotier, près de Lyon, en 1656, d'un médecin, et mourut à Paris en 1722. On a de lui : | une édition des *OEuvres de Claude Henrys*, 2 vol. in-folio, avec des observations qui ont beaucoup perfectionné cet ouvrage. | *Recueil par ordre alphabétique des principales questions de droit qui se jugent diversement dans différens tribunaux du royaume*, 1 vol. in-12, réimprimé avec des additions en 1756, en 2 vol. Boucher d'Argis en a donné une édition avec des remarques, Paris, 1783, in-4°. Le chancelier d'Aguesseau, qui avait toujours pensé à rendre la jurisprudence uniforme, l'avait engagé à ce travail : Bretonnier l'exécuta d'une manière digne des vues de ce grand magistrat. Tous les principes du droit écrit et des coutumes y sont renfermés avec autant de netteté que de précision. La préface seule vaut un gros ouvrage. Ce jurisconsulte a laissé encore des *Mémoires* sur des affaires importantes dont il avait été chargé. Ils sont

moins estimés que ses autres productions.

BRETTEVILLE (ETIENNE DUBOIS, connu sous le nom d'abbé de), né en 1650 à Bretteville-sur-Bordel, près de Caen, en Normandie, se fit jésuite en 1667, et abandonna cet état en 1678. Il s'appliqua depuis avec succès à l'instruction des jeunes ecclésiastiques, qui se destinaient au ministère de la prédication; mais ses travaux ne furent pas longs, étant mort en 1688. Il avait donné, trois ans auparavant, des *Essais de sermons* en 4 vol. in-8°, où il y a six différens desseins pour chaque jour, avec des sentences choisies de l'Ecriture sainte. Son style n'est ni pur ni élégant; mais le choix des sermons est assez bien fait. L'abbé du Jarry y a donné une suite en 5 vol. in-8°, qui ne peut être comparée à l'ouvrage du premier auteur. On a encore de l'abbé de Bretteville des *Essais de panégyriques*, in-8°; et l'*Eloquence de la chaire et du barreau*, Paris, 1689, in-12, plus estimée pour les exemples qu'il donne, que pour les règles qu'il prescrit.

BREUGHEL (PIERRE), surnommé *Breughel le Vieux* ou le *Drôle*, naquit à Breughel en Hollande, l'an 1510. Ce peintre excella dans les représentations des fêtes champêtres. Les caractères, les manières, les gestes des paysans y sont rendus avec beaucoup de vérité. On a encore de lui des marches d'armée, des attaques de coche, etc. On estime surtout les paysages dont il a orné ses différens tableaux. Quelques-uns se voient à Paris, au Palais-Royal. Il mourut en 1570.

BREUGHEL (JEAN), fils aîné du précédent, surnommé *Breughel de Velours*, parce qu'il s'habillait ordinairement de cette étoffe, peignit d'abord des fleurs et des fruits, et ensuite des vues de mer, ornées de petites figures et de paysages extrêmement gracieux. Rubens l'employa dans quelques-uns de ses tableaux pour peindre cette partie. Sa touche était légère et ses figures correctes. Il mourut en 1642, à 67 ans.

BREUGHEL (PIERRE), connu sous le nom de *Breughel le Jeune*, autre fils de *Breughel le Vieux*, né en 1567, mort en 1625, excella à représenter des incendies, des feux, des siéges, des tours de magiciens et de diables, ce qui le fit appeler *Breughel d'Enfer*.

BREUIL (JEAN du), jésuite, né à Paris, et mort à Dijon le 27 avril 1670, est auteur d'une *Perspective pratique, nécessaire aux peintres, graveurs, sculpteurs, architectes*, Paris, 1642-1649, 3 vol. in-4°. Elle est recherchée des curieux.

BREUL (JACQUES du), né à Paris en 1528, bénédictin de Saint-Germain-des-Près en 1549, mourut en 1614. On a de lui : | Le *Théâtre des antiquités de Paris*, in-4°, 1612. C'est le répertoire de la plupart des fondations de la ville de Paris : on y remarque des particularités intéressantes parmi un amas assez indigeste d'époques et de recherches. L'auteur des *Essais sur Paris* a su depuis écarter les épines de l'érudition du Père du Breul; mais il les a remplacées par beaucoup de faussetés et de petits artifices de philosophie. | *Supplementum antiquitatum Parisiensium*, in-4°, Paris, 1614, ouvrage peu commun, qui renferme plusieurs auteurs anciens qui ont parlé de Paris, et qui a les mêmes avantages et les mêmes défauts que le précédent. | Les *Fastes de Paris par Pierre Bonfons, augmentés*, in-8°, curieux. | La *Vie du cardinal Charles de Bourbon* (oncle de Henri IV), 1612, in-4°. | La *Chronique des abbés de Saint-Germain*, avec l'*Histoire d'Aimoin*, qu'il fit imprimer en 1603.

* BREUNING (CHRÉTIEN-HENRI), né à Leipsick le 24 décembre 1719, professa le droit avec distinction dans sa ville natale. Il composa sur le droit naturel et politique plusieurs ouvrages qui ne manquent point d'intérêt et qui peuvent être lus utilement. On a de lui : | *De patriæ potestate ejusque effectibus ex principiis juris naturæ*, tract. 1 et 2, Leipsick, 1751-55, in-4°; | *De præscriptione jure gentium incognita*, ibid. 1752; | *Primæ lineæ juris ecclesiastici universalis*, Francfort, 1759, in-8°; | *Prima linea juris naturæ*, 1767; | *De matrimonio cum secunda conjuge contracto, priore non repudiata*, Leipsick, 1776, etc. Breuning est mort en 1780.

BREUNING (JEAN-JACQUES), né à Buchembach dans le duché de Wurtemberg en 1552, parcourut pendant trois ans l'Angleterre, la France et l'Italie, et s'embarqua, en 1579, à Venise, pour la Terre-Sainte. Il se rendit à Constantinople, de là en Egypte, visita en observateur les lieux les plus intéressans de cette belle contrée, et arriva enfin à Jérusalem, où ses vœux l'appelaient depuis long-temps. Tout protestant qu'il était, il ne put s'empêcher d'être saisi

d'un frémissement religieux en entrant dans le saint-sépulcre. Il traversa le mont Liban, où il trouva encore vingt-six cèdres. Il recueillit des détails sur les Druses et les Maronites. Arrivé dans sa patrie, il fut choisi en 1595 pour être gouverneur de Jean-Frédéric, duc de Wurtemberg, qu'il accompagna à l'université de Tubingen, pour y diriger ses études. C'est à l'instigation de ce prince qu'il fit imprimer la relation de son voyage, qui parut à Strasbourg, en 1612, sous le titre de *Voyage en Orient, par noble et discrète personne Jean-Jacques Breuning, seigneur de Buchembach*, 1 vol. in-fol. en allemand. Cet ouvrage est fort rare; Besching le cite quelquefois.

BREVAL (JOHN DURAND), originaire français, fit ses études à Cambridge, s'attacha au service du duc de Marlborough, qui lui donna le rang de capitaine, et l'employa en diverses négociations en Allemagne. Il mourut le 9 janvier 1738. On a de lui : | Des *Voyages*, qui ont paru en 1726 et 1738, sous ce titre, *Remarques sur différentes parties de l'Europe*, 2 vol. in-fol. fig. en anglais. | Des *Poésies*, et quelques pièces de théâtre.

* **BRÈVES** (FRANÇOIS SAVARY de), né en 1560, d'une très ancienne famille, fut un des plus habiles négociateurs des siècles de Henri IV et de Louis XIV. Il accompagna, à l'âge de 22 ans, Jacques de Savary à l'ambassade de la Porte, et lui succéda après sa mort, l'an 1591. De Brèves sut captiver la confiance du sultan, et conclut avec ce prince, après plusieurs années de travaux, le fameux traité de 1604 entre Henri le Grand et Achmet, fort avantageux à la France. Quelques années auparavant, et lorsque la ligue alors très puissante dominait encore à Marseille, le sultan Amurat III avait écrit, à la prière de Brèves, une lettre aux Marseillais, assez curieuse et par laquelle il leur ordonnait de se soumettre au roi Henri IV, et les menaçait, s'ils persistaient dans leur obstination, de confisquer tous leurs vaisseaux. Ayant terminé sa mission, l'ambassadeur partit de Constantinople au mois de mai 1605. Il eut à faire exécuter à Tunis et à Alger les ordres qu'il avait obtenus du grand-seigneur pour la délivrance des chrétiens et la restitution des vaisseaux pris par les corsaires de Barbarie. Il y parvint avec assez de peine à Tunis; mais il ne put réussir à Alger. Il y courut même beaucoup de dangers. Il visita ensuite l'Egypte, la Terre-Sainte et une partie des côtes d'Asie et d'Afrique. Enfin, après un séjour de 22 ans dans l'Orient, de Brèves débarqua à Marseille le 19 novembre 1606. Il fut nommé conseiller d'état et gentilhomme de la chambre. Il eut ensuite l'ambassade de Rome, et la remplit avec habileté. A son retour et après la mort de Henri IV, il fut nommé gouverneur de Gaston de France, frère unique du roi, et surintendant de sa maison. Lorsque le connétable de Luynes s'empara du pouvoir, il perdit l'emploi de gouverneur, mais après la chute de cet orgueilleux favori, il fut nommé premier écuyer de la reine, et sa terre fut érigée en comté en 1625. On le créa la même année chevalier de l'ordre du Saint-Esprit. Il eut entrée au conseil des dépêches en 1627, et mourut à Paris en 1628. De Brèves était fort instruit dans la littérature orientale et la langue turque, et ce fut une des causes de ses succès dans son ambassade. Il rapporta du Levant plus de 100 volumes, et fit graver à Rome, par les plus habiles artistes, des caractères orientaux avec lesquels on imprima à Paris plusieurs ouvrages en cette langue, dont il surveilla l'exécution, entre autres le traité de 1604 dont il a été parlé. Outre la relation de ses voyages, publiée à Paris en 1628, in-4°, d'après ses mémoires, par Jacques du Castel, l'un de ses secrétaires, il a laissé deux petits ouvrages dont le but est entièrement opposé. L'un a pour titre : *Discours abrégé des asseurez moyens d'anéantir et ruiner la monarchie des princes ottomans;* l'autre est intitulé *Discours sur l'alliance qu'a le roi avec le grand-seigneur*.

* **BREVINT** (DANIEL), né à Jersey en 1616, passa en France le temps de la révolution, et retourna dans sa patrie à la restauration. Il mourut en 1696 à Lincoln, où il était chanoine. On a de lui un *Traité de l'Eucharistie*.

* **BREVIO** (JEAN), prélat vénitien du 16e siècle, a publié : | *Orazione d'Isocrate a Nicocle*, traduit du grec, 1541; | un volume de *Poésies* et *de Prose*, Rome, 1545, in-8°, et quelques *Nouvelles* qui se trouvent avec celles de Sansovino.

* **BREYDENBACH** (BERNARD de), doyen de l'église de Mayence, dans le 15e siècle, fit un voyage à Jérusalem et au mont Sinaï, dont il fit imprimer la relation en latin : *Opusculum sanctarum peregrinationum in montem Syon, ad venerandum Christi sepulchrum in Jeru-*

salem, atque in montem Synai ad divam virginem et martirem Katherinam, Mayence, 1486, in-fol. Cet ouvrage fut réimprimé à Spire en 1490 et 1502. Cette dernière édition a pour titre : *Peregrinatio Hierosolymitana ad sepulchrum Domini et Kathariniana ad montem Sinaï, per varias partes Orientis, cum iconibus.* Jehan de Hersin, religieux augustin, publia une traduction française de ce voyage, sous ce titre : *Voyage et pèlerinage d'oultre mer au saint Sépulcre de Hiérusalem, et de madame saincte Catherine au mont Synaï*, Lyon, 1489, in-fol. Il a été aussi traduit en flamand, Mayence, 1488, in-fol.

BREYER (Remi), docteur de Sorbonne, et chanoine de l'église de Troyes en Champagne, naquit dans cette ville en 1669, et y mourut en 1749. On a de lui une *Dissertation sur les paroles de la consécration*, in-8°, où il tâche de prouver contre le Père le Brun, que les Grecs et les Latins avaient renfermé la consécration dans ces paroles : *Hoc est*, etc. Il a eu beaucoup de part au Missel de Troyes, et a publié les *Vies* de saint Aldérald, de saint Prudence et de sainte Maure, avec des éclaircissemens curieux. Ce savant répandait de l'érudition dans ses ouvrages, mais très peu d'agrément.

BREYNIUS (Jacques), de Dantzick, originaire des Pays-Bas, mort en 1697, âgé de 60 ans, a donné : *Plantarum exoticarum centuria I*, Dantzick, 1678, in-fol. fig. *Fasciculus I et II plantarum*, 1688 et 1689, in-4° : ouvrages peu communs.

* **BREZ** (Jacques), ministre protestant, né à Middelbourg en 1771, et mort dans cette ville en 1798, a publié : | *Flore des insectophiles*, précédée d'un *discours sur l'utilité de l'étude de l'insectologie*, Utrecht, 1791, in-8° ; | *Histoire des Vaudois habitant la vallée occidentale du Piémont*, 1769, 2 vol. in-8° ; il a joint à cet ouvrage une *traduction du catéchisme des Vaudois et des fragmens d'un poème* en langue vaudoise daté de 1100 : Barbier attribue cette histoire à un autre Brez qui est mort en 1810 dans la Zélande ; | *Voyages intéressans pour l'instruction et l'amusement de la jeunesse*, dans le goût du *recueil* de Campe, Utrecht, 1792, in-8°. Tous ses ouvrages sont écrits en français.

BREPE. *Voyez* MAILLÉ.

BREZILLAC (Jean-François). *Voyez* BRESILLAC.

* **BREZOLLES** (Ignace Moni de), docteur de Sorbonne, a publié un *Traité sur la juridiction ecclésiastique contentieuse* ou *théorie et pratique des officialités*, etc. Paris, 1779, 2 vol. in-4°, réimprimé en 1781, sous le titre de *pratique des officialités.* On lui doit aussi une seconde édition du *traité des bénéfices ecclésiastiques* de Gohard, Paris, 1765, 7 vol. in-4°. Ce savant théologien mourut en 1778.

* **BRIAL** (Michel-Jean-Joseph), né à Perpignan le 26 mai 1743, entra fort jeune encore dans la congrégation des bénédictins, et prononça ses vœux au monastère de la Daurade, à Toulouse, le 15 mai 1764. Il vint à Paris, en 1771, et fut placé aux Blancs-Manteaux pour y travailler avec don Clément à la collection des *Historiens de France*, dont ils rédigèrent de concert les *tomes* 12 *et* 13. Ce dernier volume fut publié en 1786. La révolution ayant amené l'abolition des ordres religieux, cette importante collection fut interrompue. A peine l'institut national avait-il été organisé que le gouvernement sentit l'avantage qu'il y aurait à charger ce corps savant de la continuation des travaux historiques des bénédictins. Brial reçut alors la mission de poursuivre seul la tâche laborieuse et difficile qu'il avait entreprise dans sa jeunesse avec ses collègues. En 1805, il fut reçu membre de l'institut, classe d'histoire et de littérature ancienne; l'année suivante, il publia le 14e volume des historiens de France. Il en fit paraître successivement différens volumes jusqu'au 18e qui fut publié en 1818, et il a laissé des matériaux considérables pour le 19e volume. Ainsi Brial est, après don Bouquet (*voyez* ce nom), fondateur de ce précieux recueil. Brial est un des auteurs des tomes 13, 14, 15 et 16e de l'*Histoire littéraire de la France.* Il a participé à la rédaction de la *Notice des manuscrits de la bibliothèque du roi*, et l'on trouve de lui de judicieuses Dissertations dans la nouvelle série des *Mémoires* de l'académie des inscriptions. Enfin il est auteur de l'*Eloge historique de don Labat*, bénédictin, 1803, in-8°, et il a publié *les OEuvres posthumes du père Laberthonie*, avec un supplément, 1810, 1811, 2 vol. in-12. Brial est mort à Paris, le 24 mai 1828. Peu de temps avant sa mort, il avait fondé des écoles gratuites en faveur des garçons et des filles pauvres des communes de Baixas et de Pia, arrondis-

Sement de Perpignan, lieu de naissance de ses père et mère ; il dota chacune de ces communes d'une rente perpétuelle de six cents francs, pour l'entretien de ces écoles.

* **BRIANT** (don Denys), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Pleudissen, bourg du diocèse de Saint-Brieuc, embrassa la vie monastique, et prononça ses vœux à Rennes, dans l'abbaye de Saint-Melaine, le 14 juillet 1684, à l'âge de 29 ans. Il travailla avec don Lobineau à l'*Histoire de Bretagne*. Ce fut lui qui se chargea de l'examen des faits, qui en débrouilla les obscurités, et leur appliqua le flambeau de la critique. On a de lui : | *Mémoire sur l'abbaye de Saint-Vincent du Mans;* | *Cenomania.* C'est une histoire de la province du Maine et de ses comtes, restée manuscrite, mais il en existe plusieurs copies dans les bibliothèques, beaucoup de personnes s'étant empressées d'en avoir. Don Briant a aussi fourni beaucoup de *Mémoires* aux auteurs du *Gallia christiana.* Il est mort le 6 février 1716, dans l'abbaye de Riom, en Basse-Bretagne, âgé de 61 ans.

BRIANVILLE (Cl.-Oronce-Finé de), abbé de Saint-Benoît de Quincy, mort en 1675, a donné : | *Abrégé chronologique de l'histoire de France,* 1664, in-12, dont les têtes des rois sont joliment gravées; | une *Histoire sacrée,* 3 vol. in-12, avec des figures de Le Clerc; le tome 1er est de 1670, le 2e de 1671, et le 3e de 1675; la réimpression de 1693 est moins estimée. Ces deux ouvrages ne sont guère recherchés que pour les estampes; car l'abbé de Brianville était un écrivain fort médiocre. On a encore de lui une *traduction* en français des Lettres de Bongars, Paris, 1668, 2 vol. in-fol.

BRIARD (Jean), vice-chancelier de l'université de Louvain, était du village de Bailleul près d'Ath, dans le Hainaut. Il fut fort lié avec Erasme, et mourut en 1520. On a de lui plusieurs traités en latin; un *sur la loterie,* un autre *sur la cause des indulgences,* etc. Leipsick, 1510. — Il ne faut pas le confondre avec Lambert BRIARD, président de Malines et auteur de quelques ouvrages de droit, mort le 10 octobre 1557.

* **BRIARD** (Gabriel), peintre d'histoire, né à Paris, obtint le grand prix en 1749, et fut reçu membre de l'académie de peinture en 1768, sur son tableau d'*Herminie au milieu des bergers.* Ses principaux ouvrages sont le plafond de la salle du banquet royal de Versailles, représentant *l'Olympe assemblé,* qui est d'une grande et belle ordonnance, et un tableau qu'il fit pour la chapelle de Sainte-Marguerite, représentant *les anges tirant les âmes du Purgatoire*, composition bien conçue et d'un assez bon effet. Cet artiste travaillait avec trop de rapidité. Il dessinait assez correctement, mais il n'était point coloriste. Il mourut en 1777.

* **BRICCIO** (Jean), un des écrivains les plus féconds de l'Italie, naquit à Rome en 1581, et mourut dans la même ville en 1646. Il était fils d'un matelassier qui le destinait à la même profession; mais le jeune Briccio, employant à s'instruire tous les instans qu'il pouvait dérober au travail, parvint à apprendre seul toutes les sciences. La peinture ne lui fut point étrangère; le célèbre Frédéric Zucchari lui enseigna cet art. On cite de lui plus de 80 ouvrages parmi lesquels on distingue des *Vies de saints,* des *Ecrits ascétiques,* des *Histoires,* des *Poésies diverses.*— BRICCIO (Plautille), fille du précédent, avait de grandes connaissances en architecture. On lui doit le plan du petit palais français bâti hors et près de la porte de Saint-Pancrace. C'est elle aussi qui donna le dessin de la chapelle de Saint-Benoît, dans l'église de Saint-Louis-des-Français.

* **BRICCIO** (Paul), religieux récollet, d'une ancienne famille de Brà en Piémont, eut le titre de théologien de la duchesse de Savoie, fut élu évêque d'Albe en 1642, et mourut en 1665. On a de lui quelques ouvrages sur l'histoire ecclésiastique de l'Italie.

BRICE (saint), en latin *Brixius,* évêque de Tours, successeur de saint Martin, accusé par ses ennemis d'avoir eu un enfant d'une religieuse, fut chassé de son siége. S'étant lavé de cette calomnie, il retourna dans son diocèse, et y mourut le 13 novembre 444. Son culte était autrefois très célèbre en France; les protestans eux-mêmes ont laissé son nom dans leur calendrier.

BRICE (Germain), né à Paris en 1652, mort en 1727, est principalement connu par sa *Description de la ville de Paris* et de tout ce qu'elle contient de remarquable. La meilleure édition de cet ouvrage, mal écrit, inexact, mais curieux, est celle de 1752, en 4 vol. in-12. L'auteur a farci son livre d'épitaphes, mais il n'a pas mis les meilleures. C'est l'abbé Pérau qui dirigea cette édition. — Il ne

faut pas confondre Germain Brice avec un autre du même nom, qui écrivit dans le siècle précédent. (*Voyez* BRIE.)

BRICE (don ETIENNE-GABRIEL), né à Paris en 1697, était neveu du précédent. Il mourut en 1755, dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, où il était chargé, depuis l'an 1731, de diriger la continuation du nouveau *Gallia christiana*, 13 vol. in-fol. La congrégation de Saint-Maur a eu peu d'hommes aussi savans.

* **BRICHE** (LOUIS-ANDRÉ, vicomte de), né en 1772, entra, en 1789, dans la carrière militaire, et fit les premières campagnes de la révolution. Après s'être plusieurs fois distingué en Italie, notamment à la bataille de la Trébia, à celle de Marengo, au passage du Mincio, il fit les campagnes d'Allemagne et fut nommé, en 1806, colonel du 10e de hussards. En 1808, il conduisit son régiment en Espagne, fit encore briller ses talens militaires à la bataille d'Ocana, au passage de Fuente de Cantos, au combat de la Gébora, et fut élevé, le 27 décembre 1809, au grade de général de brigade. En 1813, le vicomte de Briche fut nommé général de division. Dans la campagne de 1814, il battit les cosaques près d'Epinal, et à l'attaque du pont de Clerci, près de Troyes. Louis XVIII le créa chevalier de Saint-Louis, au mois de juillet de la même année, et lui confia le commandement du département du Gard. Ayant tenté à l'époque des cent jours de s'opposer au mouvement insurrectionnel que la nouvelle du débarquement de Bonaparte avait excité jusque parmi ses soldats, il fut fait prisonnier. Il aurait été mis en jugement, si sa femme n'avait obtenu de l'empereur qu'on se contenterait de le rayer de la liste des officiers-généraux. Il présida, en juillet 1816, la commission militaire qui condamna le général Mouton-Duvernet à être fusillé. De Briche est mort à Marseille le 22 mai 1825.

BRIÇONNET (GUILLAUME), dit *Cardinal de Saint-Malo*, successivement évêque de Nîmes, de Saint-Malo, archevêque de Reims et de Narbonne, fut honoré de la pourpre romaine par Alexandre VI en 1495, en présence de Charles VIII, qui se trouva alors au consistoire. Ce prince l'aimait beaucoup, et ce fut, dit-on, à sa persuasion qu'il entreprit la conquête du royaume de Naples. L'ardeur avec laquelle ce cardinal parla contre Jules II dans le conciliabule de Pise, le fit priver de sa dignité; mais Léon X la lui rendit ensuite. Il mourut en 1514, laissant deux fils, héritiers de ses vertus, qui lui servirent un jour, à une messe célébrée pontificalement, l'un de diacre et l'autre de sous-diacre. Il avait été marié avant de s'engager dans les ordres. Les historiens le louent comme un prélat qui avait l'esprit des affaires, joint à beaucoup de zèle pour la gloire de la patrie, et à beaucoup d'amour pour les lettres et pour ceux qui les cultivaient. — Son fils, GUILLAUME, évêque de Meaux en 1516, et mort en 1533, se laissa surprendre par les calvinistes; mais il reconnut sa faute et la pleura.

* **BRIÇONNET** (ROBERT), archevêque de Reims, frère du cardinal, mourut à Moulins en 1497, après avoir exercé la charge de chancelier pendant vingt-deux mois. — * BRIÇONNET (DENIS), autre frère du cardinal, fut évêque de Toulon et de Saint-Malo. Il servait tous les jours treize pauvres à sa table. Vers la fin de sa vie, il se démit de son évêché, ne conservant que ses abbayes. Il mourut en 1536.

* **BRIDAINE** (JACQUES), célèbre missionnaire, naquit au village de Chusclam, dans le diocèse d'Uzès, le 21 mars 1701, d'une famille honnête et recommandable surtout par son invariable attachement à la foi catholique, et fit avec distinction ses études chez les jésuites d'Avignon. Sa piété, son heureux caractère, son amour pour les pauvres, et les talens rares qu'il annonçait, lui acquirent toute l'affection de ses maîtres. Après avoir terminé ses humanités, il entra au séminaire de Saint-Charles de la Croix dans la même ville. Ses supérieurs le chargèrent pendant son noviciat de faire le catéchisme dans diverses églises, et il annonça dès lors cette facilité d'élocution, ce talent d'émouvoir et d'entraîner, qu'il développa dans la suite de sa carrière évangélique avec tant de succès. Bridaine n'étoit que diacre, lorsqu'il fut désigné pour remplir la station du carême à Aigues-Mortes, dans le diocèse de Nîmes. Sans préparation et muni seulement de trois sermons, il arriva dans cette ville à pied et dans le plus modeste équipage. Sa jeunesse et sa simplicité indisposèrent les habitans qui ne lui témoignèrent que du mépris. Le mercredi des cendres, ayant vainement attendu des auditeurs à l'église, il sort revêtu de son surplis, une clochette à la main, et parcourt en la faisant sonner les

rues les plus fréquentées de la ville. La nouveauté de ce spectacle étonne. La foule le suit par curiosité, et se précipite sur ses pas dans le temple ; il monte en chaire, entonne un cantique sur la mort, et, pour toute réponse aux éclats de rire qui ont accueilli son chant, paraphrase ce sujet terrible avec une véhémence qui fit bientôt succéder le silence et la consternation à la dérision et au tumulte. Il remplit ensuite toute la station avec le plus grand succès, malgré le peu de matériaux qu'il avait apportés, en s'abandonnant aux inspirations du moment, et il se trouva si bien de cette méthode, que dès lors il en suivit rarement une autre. Bridaine ordonné prêtre le 26 mai 1725, se consacra aussitôt aux missions, et fut d'abord employé dans les Cévennes. Il évangélisa ensuite le Languedoc, la Provence, le comtat d'Avignon, le Dauphiné, et un grand nombre d'autres provinces. Il donna jusqu'à 256 missions, et dans toutes il produisit les fruits les plus abondans. Il avait une voix d'un éclat prodigieux, mais si sonore et si nette, que dans les églises les plus vastes, lorsqu'elles étaient remplies, il était également entendu de tout son auditoire (1) ; il savait prendre tous les tons, il les appropriait aux circonstances avec une rare adresse. Tantôt simple, tantôt sublime, heureux jusque dans ses négligences, il dédaignait l'art et les règles pour n'obéir qu'aux impulsions de son génie et suivre les mouvemens de son âme. La pureté de sa vie qui retraçait celle des premiers apôtres, justifiait bien la vénération générale dont il était l'objet. Aussi les conversions éclatantes, les réconciliations inespérées, les restitutions, les réparations publiques, signalaient son passage dans les villes. Les plus illustres prélats demandaient à l'envi le concours d'un homme aussi puissant, et toujours il se rendait à leur invitation, sans calculer si ses forces pouvaient suffire à tant de fatigues. Plus d'une fois il en fut gravement incommodé ; mais à peine remis, il reprenait le cours de ses travaux. Deux fois il fut appelé à Paris, et ce fut dans cette ville qu'il improvisa à Saint-Sulpice, devant l'auditoire le plus brillant, cet exorde sublime, que l'abbé Maury nous a conservé : « A la vue d'un auditoire si » nouveau pour moi, il semble, mes Frè» res, que je ne devrais ouvrir la bouche » que pour vous demander grâce en fa» veur d'un pauvre missionnaire, dépour» vu de tous les talens que vous exigez » quand on vient vous parler de votre sa» lut. J'éprouve cependant aujourd'hui » un sentiment bien différent ; et si je suis » humilié, gardez-vous de croire que je » m'abaisse aux misérables inquiétudes » de la vanité, comme si j'étais accoutumé » à me prêcher moi-même ! A Dieu ne » plaise, qu'un ministre du Ciel pense ja» mais avoir besoin d'excuse auprès de » vous ; car, qui que vous soyez, vous n'êtes » tous, comme moi, que des pécheurs. » C'est donc uniquement devant votre Dieu » et le mien, que je me sens pressé dans » ce moment de frapper ma poitrine. Jus» qu'à présent j'ai publié les justices du » Très-Haut dans des temples couverts de » chaume ; j'ai prêché les rigueurs de la » pénitence à des infortunés qui man» quaient de pain ! j'ai annoncé aux bons » habitans des campagnes, les vérités les » plus effrayantes de ma religion... Qu'ai» je fait, malheureux ! j'ai contristé les » pauvres, les meilleurs amis de mon » Dieu ; j'ai porté l'épouvante et la dou» leur dans ces âmes simples et fidèles, » que j'aurais dû plaindre et consoler ! » C'est ici, où mes regards ne tombent » que sur des grands, sur des riches, sur » des oppresseurs de l'humanité souf» frante, ou sur des pécheurs audacieux » et endurcis, ah ! c'est ici seulement qu'il » fallait faire retentir la parole sainte dans » toute la force de son tonnerre, et placer » avec moi dans cette chaire, d'un côté, » la mort qui vous menace, de l'autre, » mon grand Dieu qui vient vous juger. » Je tiens déjà dans ce moment votre sen» tence à la main : tremblez donc devant » moi, hommes superbes et dédaigneux, » qui m'écoutez ! La nécessité du salut, la » certitude de la mort, l'incertitude de » cette heure si effroyable pour vous, » l'impénitence finale, le jugement der» nier, le petit nombre des élus, l'enfer, et » par-dessus tout l'éternité !..... l'éternité ! » voilà les sujets dont je viens vous en» tretenir et que j'aurais dû sans doute » réserver pour vous seuls. Eh ! qu'ai-je

(1) L'organe tonnant de Bridaine, dit le cardinal Maury, dans son *Essai sur l'éloquence de la chaire*, ajoutait une nouvelle énergie à son éloquence, et l'auditoire, accablé par l'impétuosité de son action et la puissance de ses figures, était alors consterné devant lui. Le silence profond qui régnait dans l'assemblée, surtout quand il prêchait, selon sa coutume, à l'entrée de la nuit, était interrompu de temps en temps par des soupirs longs et lugubres, qui partaient à la fois de toutes les extrémités du temple dont les voûtes retentissaient enfin de cris inarticulés et de profonds gémissemens.....

» besoin de vos suffrages, qui me damne-» raient peut-être sans vous sauver? Dieu » va vous émouvoir, tandis que son in-» digne ministre vous parlera; car j'ai ac-» quis une longue expérience de ses mi-» séricordes. C'est lui-même, c'est lui » seul qui, dans quelques instans, va re-» muer le fond de vos consciences. Frap-» pés aussitôt d'effroi, pénétrés d'horreur » pour vos iniquités passées, vous viendrez » vous jeter entre les bras de ma charité, » en versant des larmes de componction et » de repentir, et à force de remords, vous » me trouverez assez éloquent. » Le reste du sermon avait été préparé d'avance, et prouve que, dans ses discours travaillés, Bridaine écrivait avec autant de chaleur que de goût. Massillon lui-même en l'entendant fut rempli d'admiration. Plusieurs autres illustres prélats, entre autres M. Languet, archevêque de Sens, MM. de Pompignan, de Charency, de Séez, lui témoignèrent la même estime. Le cardinal de Fleuri avait voulu le voir, et avait des vues sur lui pour l'établissement d'une société de missionnaires en France. Le souverain pontife Benoît XIV donna au Père Bridaine, dans un voyage que celui-ci fit à Rome en 1750, les marques d'une considération particulière, et lui accorda le pouvoir de faire la mission dans toute l'étendue de la chrétienté. Rien ne put jamais ralentir son zèle, ébranler son courage; ni les persécutions secrètes qu'il eut souvent à éprouver, ni les attaques des novateurs, ni les peines, ni l'affaiblissement de ses forces, ne purent l'empêcher de poursuivre jusqu'à ses derniers momens sa noble carrière. Il mourut à Roquemaure, âgé de soixante-six ans, en revenant de Villeneuve-lès-Avignon, où il avait donné une mission, malgré une maladie qui, depuis long-temps, le faisait souffrir cruellement; il y succomba le 22 décembre 1767. La vie du Père Bridaine a été publiée par l'abbé Carron, qui l'a justement appelé le *modèle des prêtres*. Ses cantiques, d'abord intitulés *Cantiques spirituels à l'usage des missions royales du diocèse d'Alais*, parce qu'il consacra long-temps ses travaux à cette contrée, et ensuite simplement *Cantiques spirituels*, ont eu jusqu'à 47 éditions.

* BRIDAN (CHARLES-ANTOINE), sculpteur, né à Ruvière en Bourgogne, l'an 1730, étudia à Paris la sculpture avec succès, et obtint le grand prix à l'âge de 23 ans. Il passa ensuite à Rome où il séjourna trois ans. De retour à Paris en 1764, il présenta à l'académie de peinture son groupe du *martyre de saint Barthélemi*, qui le fit agréger à cette société, et en 1772 il y fut admis comme académicien. Parmi les ouvrages de cet artiste on distingue son groupe de *l'Assomption*, qui est dans la cathédrale de Chartres; les statues de *Bayard* et de *Vauban*, dans la galerie des Tuileries; un *Vulcain*, au jardin de Luxembourg, et le buste de *Cochin*, son dernier ouvrage. Il avait occupé la place de professeur à l'académie de peinture pendant 32 ans, et mourut à Paris le 28 avril 1805.

BRIDAULT (JEAN-PIERRE), maître de pension à Paris, mort le 24 octobre 1761, avait du goût et de la littérature. On a de lui deux ouvrages utiles: | *Phrases et sentences tirées des comédies de Térence*, Paris, 1715, in-12. | *Mœurs et coutumes des Romains*, 1753, 2 vol. in-12: cet ouvrage offre un tableau général des usages les plus curieux et les plus singuliers de l'ancienne Rome. Ce n'est ni un abrégé ni une répétition des grandes histoires romaines, c'est précisément un recueil de tout ce qu'on n'y trouve pas.

* BRIDEL (JEAN-LOUIS), second fils de Jean-Rod Bridel, pasteur de Crassier, né en décembre 1759, mort à Lausanne le 5 février 1821, fut successivement précepteur dans les Grisons et en Hollande, pasteur de l'église française de Bâle de 1803 à 1808, second pasteur de Cossonay dans le canton de Vaud, et professeur d'interprétation des livres saints et des langues orientales de l'académie de Lausanne depuis 1809 jusqu'à sa mort. Il parcourut une grande partie de l'Europe, et fut pendant dix ans membre du grand-conseil du canton de Vaud. Les principaux ouvrages de Bridel sont: | *Les infortunes du jeune chevalier de la Lande*, Paris (Lausanne), 1781, 1 vol. in-8°; | *Introduction à la lecture des odes de Pindare*, Lausanne, 1785, 1 vol. in-12; | *Mémoire sur l'abolition des redevances féodales*, etc., 1798, brochure in-8°; | *Discours prononcé à Vevey* (à l'occasion d'un anniversaire patriotique), 1799, in-8°; | *Réflexions sur la révolution de la Suisse, sur le principe de l'unité*, etc., 1800, in-8°; | *Le pour et le contre, ou avis à ceux qui se proposent de passer dans les Etats-Unis d'Amérique*, Paris et Bâle, 1803, 1 vol. in-8°; | *Le Lycée de Flore*, Bâle, 1804, opuscule poétique; | *Lettre à Carion de Nizas sur la manière*

de traduire le Dante, suivie d'une *traduction en vers français du 5e chant de l'enfer*, Bâle, 1805, 1 vol. in-4° ; | *Oraison funèbre prononcée à Bâle*, Bâle, 1806, in-8° ; | *Discours chrétiens à l'occasion des désastres du canton de Schwitz*, Bâle, 1807 ; | *Dissertations sur l'état et les fonctions des prophètes*, Lausanne, 1808, in-4° ; | *Discours sur l'efficacité morale de la lecture des livres sacrés, et sur le style de leurs auteurs*, Lausanne, 1809, in-8° ; | *Traité de l'année juive antique et moderne*, Bâle, 1810, 1 vol. in-8° ; | *Le Livre de Job*, nouvellement traduit d'après le texte original non ponctué, et les anciennes versions, notamment l'arabe et la syriaque, avec un *discours préliminaire*, Paris, 1818, 1 vol. in-8°. Bridel donna en outre dans le *Conservateur suisse*, un grand nombre de morceaux intéressans, la plupart signés des initiales L. B.

* **BRIDEL** (Samuel-Elisée), botaniste et poète, frère du précédent, naquit à Crassier, dans le canton de Vaud, le 28 novembre 1761, et acheva ses études à l'académie de Lausanne. Dès l'âge de 19 ans et demi, il fut appelé à Gotha pour y faire l'éducation des deux princes Auguste et Frédéric de Saxe-Gotha, et fut ensuite nommé secrétaire privé et bibliothécaire du prince héréditaire. Le célèbre médecin Grimm lui ayant conseillé l'étude de la botanique pour réparer sa santé, il ne s'occupa plus que de cette science, et donna une attention spéciale aux *mousses*. En 1807, Bridel fut attaché, comme secrétaire, à la légation chargée des négociations du duc de Gotha avec Napoléon, et il sut encore trouver du temps pour son étude favorite. La mission la plus importante qu'il ait eu à remplir et qu'il accomplit avec succès est celle qui eut pour objet le retour du prince Frédéric, qui s'était établi à Rome et avait abjuré le protestantisme. Après la mort des deux ducs ses élèves, Bridel se retira dans une maison de campagne où il est mort le 7 janvier 1828. Il était membre de la société royale des sciences de Naples, de la société botanique de Ratisbonne, et de celle de Gottingue, de la société minéralogique d'Iéna, de celle des amis de l'histoire naturelle de Berlin, de l'académie celtique et de la société linnéenne de Paris, etc. Les lettres de noblesse qui lui furent accordées et d'autres distinctions honorifiques furent la récompense de son mérite personnel. Bridel a laissé les ouvrages suivans : HISTOIRE NATURELLE : | *Dissertation sur la végétation hivernale*, Journal de Genève, 1791 ; | *Muscologia recentiorum*, Gotha et Paris, 1797-1803, 3 vol. in-4° ; | *Muscologiæ recentiorum supplementum* Gothæ, 1806-1817, 3 vol. in-4° ; *Methodu. nova muscorum ad naturæ novenam*, etc *Gothæ*, 1819, 1 vol. in-4° ; | *Bryologia universa, seu systematica ad novam methodum dispositio, historia et descriptio omnium muscorum frondosorum huc usque cognitorum cum synonymia ex auctoribus probatissimis*, Leipsick, 1827, 2 vol. in-8° ; | *Ebauche d'une Flore du pays de Saxe-Gotha*, en latin, insérée dans la *Statistique de la Thuringe ;* | Diverses *pièces* insérées dans les *Etrennes helvétiques*, et le *Conservateur Suisse*, traduit de l'allemand en français ; | *Description des os fossiles de l'ours des cavernes*, par Rosenmuller, Weimar, 1804, in-fol. fig. ; | *les six premières livraisons de l'histoire naturelle des oiseaux de Franconie*, Nuremberg, in-fol. avec de superbes gravures ; plusieurs numéros du grand ouvrage *d'histoire naturelle*, avec fig. pour l'instruction des enfans, Bertuch's Bilderbuch ; | *Exposition de la nouvelle théorie, de la physiologie du docteur Gall*, Leipsick, in-8° : de l'allemand en latin ; | *la Flore antédiluvienne du Baron de Schlotheim*, Gotha, 1804, in-fol. POÉSIE ET LITTÉRATURE : | *Délassemens poétiques*, Lausanne, 1788, 1 vol. in-8°, Paris, 1791, sous le titre de *Calthon* et *Clessamor*, suivi *d'Atala*, etc. ; | le *Temple de la mode*, poëme allégorique en prose, Lausanne, 1789, in-8° ; | les *loisirs de Polymnie et d'Euterpe*, Paris, 1808, in-8° ; | *Epithalame pour le mariage du prince héréditaire Auguste de Saxe Gotha, avec la princesse Louise de Meklenbourg-Schewrin*, Gotha, 1801 ; | *Elégie sur l'extinction de la dynastie de Saxe-Gotha ;* | un grand nombre de *poésies* fugitives, insérées dans divers recueils. BEAUX ARTS : traduit de l'allemand en français | *Augusteum*, ou *Description des monumens antiques de Dresde*, par Becker, Leipsick 1804-1811, 3 vol. in-fol. avec 154 planches ; | *Description des pierres gravées du cabinet du baron de Stosch, par Schlichtegroll* avec 40 gravures, Nuremberg, 1795, 1 vol. in-4° ; | *Esthétique de la toilette*, Leipsick, in-8°. CRITIQUE : | *Réflexions sur l'état actuel de la littérature en Allemagne*, in-12 ; | tous les articles concernant la littérature française dans la *Gothaische Gelehrte zeitung*, de 1797 à 1800.

Ce sont les seuls morceaux qu'il ait écrits en allemand, quoiqu'il possédât parfaitement cette langue. Il a encore fourni à M. Richard pour son guide *des Voyageurs*, un grand nombre d'articles sur la Suisse, et a laissé en outre différens manuscrits.

* BRIDGEWATER (Jean), en latin *Aquapontanus*, ecclésiastique anglais, né dans le Yorkshire au commencement du 16e siècle, fit ses études à l'université d'Oxford, et occupa différentes places dans la nouvelle église anglicane; mais il était demeuré catholique au fond de son cœur. Les remords de sa conscience lui reprochant cette adhésion extérieure à une doctrine dont il reconnaissait l'erreur, il abandonna tous ses bénéfices et se retira au collége anglais de Douai, avec plusieurs jeunes gens qu'il avait élevés dans la religion catholique; il passa ensuite à Rome, et de là en Allemagne, où il était encore en 1594. On ignore le lieu et l'année de sa mort. On lui doit: | *Concertatio virulentæ disputationis theologicæ in qua Georgius Sohn, professor academiæ Heidelbergensis, conatus est docere pontificem romanum esse antichristum*, Trèves, 1589, in-4°; | *Exposition des six articles qu'on propose ordinairement aux missionnaires qui sont arrêtés en Angleterre*; | *Concertatio ecclesiæ catholicæ in Anglia contra Calvino-papistas et puritanos, sub Elisabetha regina*, Trèves, 1594, in-8°. Cet ouvrage contient les relations des souffrances et de la mort de plusieurs catholiques en Angleterre sous la reine Elizabeth.

* BRIDGEWATER (François EGERTON, duc de). *Voyez* EGERTON.

BRIDOUL (Toussaint), jésuite flamand, était né à Lille, et entra dans la compagnie de Jésus en 1618, âgé de 23 ans. Il s'y distingua par ses vertus, sa piété, sa charité et le bon emploi qu'il fit de son temps. La prédication, la direction des consciences, la composition d'ouvrages édifians l'occupaient tour à tour. Il mourut à Lille, dans sa 78e année, en 1672. Il avait une tendre dévotion envers la sainte Vierge, et il consacra à sa louange quelques-uns de ses écrits. On a de lui: | *Vie de François Gaétan*, traduite en français de l'italien d'Alphonse Gaétan, Lille, 1641, in-8° (*V.* GAETAN). | *Gloria mirabilium Deiparæ, singulos anni dies recurrentium*, Lille, 1640, in-8°; | *Le paradis ouvert par la dévotion envers la sainte Vierge*, Lille, 1671, in-12; | *Schola eucharistica stabilita, super veneratione a brutis animantibus exhibita sanctissimo sacramento*, ibidem, 1672, in-8°; | *Itinéraire de la vie future*, traduit de l'italien du Père Vincent Caraffa, jésuite; | *l'Enfer fermé par la considération des peines des damnés*, etc. Lille 1671, in-12.

BRIE (Germain de), ou Germain BRICE, « *Brixius* », natif d'Auxerre, savant dans les langues, et surtout dans la grecque, mourut près de Chartres en 1538. Il fut successivement chanoine d'Albi, d'Auxerre et de Paris. On a de lui | *Recueil de lettres et de poésies*, in-4°, 1531, et une *Traduction* du Traité du sacerdoce de saint Jean Chrysostôme, etc.

* BRIE (Jehan de), né à Coulommiers en Brie, connu sous le nom du Bon-Berger, vint à Paris, et servit en qualité de domestique chez un chanoine de la Sainte-Chapelle. Ce fut alors qu'il écrivit son livre: *le Vrai régime des bergers et bergères, par le rustique Jehan de Brie.* Cet ouvrage, composé en 1379, ne fut imprimé qu'en 1530. Les premiers exemplaires ne portaient aucune date; on en voit un à la bibliothèque de l'Arsenal.

BRIEN, surnommé *Bohroihmh*, *c'est-à-dire le Vainqueur qui impose des tributs*, un des plus illustres monarques de l'ancienne Irlande, naquit en 926. Brien, qui a donné son nom à sa postérité; fut successivement pendant le cours de 56 années roi de Thomond ou de la Momonie septentrionale, puis des deux Momonies, puis de la moitié de l'Irlande, et enfin de l'Irlande entière. Il travailla constamment à délivrer sa patrie du joug des Danois et remporta sur ces pirates jusqu'à 49 victoires. En 999, il en avait purgé toute l'Irlande méridionale, et il rasa ensuite ce qu'on appelait la *Ville danoise.* Deux monarques d'Irlande qu'il avait obligés ayant conspiré contre lui, il réunit leurs états aux siens. Il réduisit aussi l'Ultonie, et en 1002, il fut reconnu roi suprême de toute l'Irlande. Il lui resta cependant quelques ennemis à vaincre; mais depuis 1004 jusqu'en 1014, il jouit d'une paix profonde, presque sans interruption. Il s'occupa pendant ce temps à régénérer sa nation et à la relever de l'état d'abrutissement où l'avaient jetée les guerres et les ravages des barbares. Les églises, les écoles, les universités se rétablirent de toutes parts; les lois reprirent leur empire; la justice enfin parut dans tous les actes de

Brien, qui pourvut à la sûreté publique, établit des routes, des ponts, des hospices pour les voyageurs, et entoura les villes de murailles. Mais tandis qu'il employait ses jours à consolider le bonheur de ses sujets et à perfectionner ses institutions, une irruption de Danois, soutenus du roi de Midie, son tributaire, vint fondre sur Dublin. Il marcha contre eux et les rencontra dans les plaines de Clontarf. Le combat fut sanglant et long, et la victoire parut d'abord incertaine. Cependant tout céda à la valeur de Brien : il s'élança au milieu des ennemis et les défit totalement. Les Danois laissèrent 14 mille morts sur le champ de bataille, et y perdirent la plupart de leurs chefs. Mais cette victoire, en affranchissant à jamais l'Irlande de la domination danoise, lui enleva son plus fidèle appui. Brien, après le combat, s'était retiré dans sa tente pour y rendre grâce au Tout-puissant : un Danois, soumis en apparence, lui jeta sa hache à la tête et l'étendit mort sur le coup : il était âgé de 88 ans. Ainsi finit ce grand prince, auquel on ne peut reprocher que sa passion pour les conquêtes. Son amour pour la justice, et la protection constante qu'il accorda à la religion et à ses ministres, ont rendu justement son nom célèbre. Sa postérité a régné pendant 527 ans, souvent sur la Momonie, toujours sur le Thomond et quelquefois sur l'Irlande entière. — TEIGE et DONOUGH, fils de Brien, qui régnaient conjointement sur la Momonie, prétendirent en même temps à la monarchie suprême. Des évêques, ministres de paix, parvinrent pendant quelque temps à maintenir la bonne harmonie entre les deux frères ; mais enfin Donough, cédant à son ambition féroce, suscita une émeute dans laquelle Teige périt misérablement, et son frère cruel gouverna seul l'Irlande méridionale (1).

* BRIEN (TURLOGH-MAC-TEIGE-O-), fils de Teige, vengea la mort de son père, et après dix ans de guerre, détrôna son oncle Donough en 1063. Celui-ci se rendit à Rome, déposa la couronne aux pieds du souverain pontife, et entra ensuite pour faire pénitence dans un couvent de la même ville. Les deux Momonies et presque toutes les provinces reconnurent Turlogh pour leur suzerain ; il prit alors le titre de monarque d'Irlande. Il sut maintenir la paix dans ses états, posséda toutes les vertus de son aïeul, et mourut en 1085, âgé de 77 ans Le savant Usher cite une lettre adressée à ce monarque par Lanfranc, archevêque de Cantorbéry. « Jamais Dieu, écrivait » ce prélat, ne répand sur la terre ses » miséricordes avec plus d'abondance, » que lorsqu'il confie le gouvernement » des corps et des âmes à des princes » amis de la justice et de la paix ; et voilà » ce qui a été accordé aux peuples d'Hi» bernie (la voix des sages le publie de » toutes parts), le jour où ce Dieu tout» puissant a commis votre excellence » pour exercer le pouvoir royal dans ces » heureuses contrées. »

* BRIEN (MORIERTHAGH ou MORTHOGH-MAC-TURLOGH-O-), surnommé *le Grand*, second fils du précédent, ayant perdu son frère aîné presqu'en même temps que son père, fut proclamé roi de Momonie. Il aspira à la monarchie suprême. Pour y parvenir, il déclara la guerre à tous les souverains particuliers de l'Irlande, fit prisonnier, en 1088, le roi de Lagénie, et tua deux rois de Midie dans les combats qu'il leur livra en 1094 et 1106. Après la première de ces victoires, le Shamon et le lac Rée furent couverts de ses vaisseaux, et ses soldats inondèrent la Conacie. Il vainquit et tua l'héritier présomptif de cette couronne dont il s'empara. Morthogh avait encore à résister à de puissans ennemis. Son frère Dermod avait excité la guerre civile dans le sein de la Momonie, sur laquelle le roi d'Ultonie, son compétiteur, ne lui céda jamais la suzeraineté. L'Irlande allait être déchirée par ces partis différens ; mais un clergé pacificateur sut prévenir les maux qui menaçaient leur patrie. Après avoir soumis quatre provinces sur cinq, Morthogh crut son ambition satisfaite, et se fit couronner à Téamor. Depuis ce moment il se montra roi sage, juste, modéré et ami de la religion. En 1101 il fit don de la cité de Cashel et de son territoire à Dieu, à saint Patrice et au siége archiépiscopal de cette ville. Il fut en correspondance confidentielle avec Henri I[er], roi d'Angleterre, et le pape Pascal II eut pour la première fois un légat auprès du roi d'Hibernie. C'est sous la présidence de ce légat que Morthogh assembla, en 1111, un concile composé de 58 évêques, 117 prêtres, 160 diacres, et de beaucoup d'ecclésiastiques

(1) Cette partie de l'Irlande était appelée *Léath-Mogha*, ou moitié du *Mogha*, de même qu'on appelait l'Irlande septentrionale *Léath-Cunning*.

inférieurs. Ce concile produisit des synodes particuliers, et on y régla la discipline, le nombre des évêques et les limites de chaque évêché. Les derniers jours de Morthogh furent malheureux. Il fut atteint en 1114 d'une maladie de langueur. Son frère Dermod, auquel il avait tant de fois pardonné, usurpa la couronne de Momonie; pendant une année la guerre intestine désola ce royaume. Enfin Dermod fut livré par son propre parti entre les mains de son frère, qui lui pardonna encore. Il fit plus, il abdiqua en sa faveur en 1116, et se retira dans un couvent à Lismore, où il passa les trois années qui lui restèrent de vie en des exercices de piété, et au sein de la pénitence. Il mourut en 1119. L'année suivante Dermod, suivit son frère au tombeau. Son fils ainé Connor-na-Catharacht lui succéda.

* **BRIEN** (Connor-na-Catharacht-O-), fils de Dermod, succéda à son père en 1120. Aussitôt qu'il fut monté sur le trône, de nouvelles factions s'élevèrent, et il eut à reconquérir le domaine de ses ancêtres. Il parvint enfin à être monarque de l'Irlande méridionale, et même à obtenir le titre de roi de l'Irlande entière. Il ne songea alors qu'au bonheur de ses états. Il bâtit en Momonie des cités, des châteaux, des églises, des hospices, fonda à Ratisbonne l'abbaye de Saint-Pierre, et se fit remarquer en tout temps par sa pieuse munificence. Un trait de générosité vint encore honorer la vie de ce prince. Les Mac-Carthys étaient une famille rivale de la sienne; des factieux en avaient emprisonné le chef. Connor ne se borna pas à le délivrer, mais il le rétablit dans son royaume patrimonial de Desmond. Saint Bernard, dans la vie de saint Malachie, rappelle cette action de Connor avec beaucoup d'éloges. Il envoya de magnifiques présens au roi des Romains, « au nom des » grands et puissans seigneurs d'Irlande » croisés pour la Terre-Sainte. » Il mourut en 1142 : « et avec ce prince, dit » le général Vallencey, non moins habile dans le cabinet que redoutable » sur le champ de bataille, expira la » gloire et la dignité du nom de Brien. » Les mœurs de Connor étaient des plus simples. On le voyait souvent au milieu de ses ouvriers, diriger leurs travaux dans la construction des temples, et en sortir avec sa robe royale couverte d'éclaboussures, ce qui lui fit donner le nom de Na-Catharacht, le *bâtisseur*, tantôt de Salparsalacht, l'*éclaboussé*. — Ses descendans, au nombre de 22 souverains, depuis Turlogh-Mac-O-Dermod, jusqu'à Donogh, occupèrent successivement le trône. Les factions, les guerres intestines les dépouillèrent cependant d'une grande partie de leurs états, et les derniers rois de cette famille ne possédèrent que le Thomond. Les Anglais, habiles à profiter de leurs dissensions, tantôt se déclarant leurs alliés, tantôt se liguant avec leurs ennemis, parvinrent à les rendre leurs tributaires. Donogh, surnommé le *Gras*, fut dépouillé de son royaume de Thomond en 1543 par Henri VIII, roi d'Angleterre, qui l'obligea à renoncer au nom d'O-Brien, et le fit comte de Thomond pour sa vie, lui accordant le titre héréditaire de baron d'Inchine, une des neuf baronies entre lesquelles fut partagé le royaume devenu comté de Thomond ou de Clare. Edouard VI autorisa ses descendans à porter le titre d'O-Brien. Les différentes branches issues de Donogh le Gras figurèrent ensuite dans les troubles de l'Angleterre, et se rangèrent les uns du parti de Charles Ier, les autres de celui du parlement, en embrassant, par opposition entre eux, la cause des Stuart et de Brunswick. Le dernier rejeton de la branche aînée de Donogh était en 1741 le lord Jacobite Charles O-Brien, vicomte de Clare, comte de Thomond, commandant propriétaire d'un régiment de son nom, maréchal de France, commandant en chef du Languedoc et de toutes les côtes de la Méditerranée. Sa branche s'est éteinte naguère dans la personne de sa fille A.-C.-M. Septimanie O-Brien, épouse du duc de Choiseul Praslin.

* **BRIENEN** (Abraham), théologien catholique hollandais, né à Utrecht en 1606, mort en 1682, fit plusieurs voyages à Rome pour les affaires de l'évêché d'Utrecht, dont il était premier vicaire. On a de lui, sous le nom supposé de van der Mat, plusieurs *Dissertations théologiques*, réimprimées à Leyde en 1709.

BRIENNE (Gauthier de), d'une illustre famille qui tirait son nom de la ville de Brienne-sur-Aube en Champagne, signala son courage à la défense de la ville d'Acre contre les Sarrasins en 1188. Il fut ensuite roi de Sicile et duc de la Pouille par son mariage avec Marie-Alberie, et mourut d'une blessure qu'il avait reçue en défendant les droits de sa femme, l'an

1205. Gauthier le Grand, son fils, fut comte de Brienne et de Jaffa. Il passa dans la Terre-Sainte, où il se distingua contre les Sarrasins; mais ceux-ci l'ayant fait prisonnier, ils le firent mourir cruellement en 1251.

BRIENNE (JEAN de), fils d'Erard II, fut fait roi de Jérusalem en 1210. Ce titre illustrait les familles sans les enrichir. L'empereur Frédéric II épousa la fille du nouveau roi avec le royaume de Jérusalem pour dot, c'est-à-dire avec très peu de chose de réel, et de grandes prétentions. Le beau-père fut obligé de céder tous ses droits à son gendre, qui dédaigna de les exercer. Jean de Brienne eut bientôt un autre empire, celui de Constantinople, auquel il fut élevé par les barons français en 1229. Il défendit sa capitale contre les Grecs et les Bulgares, ruina leur flotte, les défit une seconde fois, et les épouvanta tellement, qu'ils n'osèrent plus reparaître. Il mourut en 1237. Son avarice hâta la ruine de l'empire, et ternit ses autres qualités, sa bravoure et sa prudence. Son *Histoire* a été publiée à Paris en 1727.

BRIENNE (GAUTHIER de), arrière-petit-fils de Gauthier le Grand, était fils de Gauthier et de Jeanne de Châtillon. Il fut élevé avec soin à la cour de Robert le Bon, roi de Naples. Le prince Charles, fils de Robert, l'envoya à Florence en 1326, en qualité de son lieutenant-général. Brienne tenta ensuite de reprendre le duché d'Athènes, mais cette entreprise n'ayant pas été heureuse, il vint en France, et fut très utile au roi Philippe de Valois dans la guerre contre les Anglais en 1340. Ses services lui méritèrent la charge de connétable, que le roi Jean lui donna en mai 1356. Il fut tué le 19 septembre suivant, à la bataille de Poitiers, sans laisser de postérité. La maison de Brienne a produit deux autres connétables, et plusieurs grands officiers de la couronne.

BRIENNE. *Voyez* BRYENNE.

BRIENNE (le comte de). *Voyez* LOMÉNIE.

* **BRIE-SERRANT** (le marquis de), seigneur de Machecoul, de Pornic, etc. issu de l'ancienne maison de Laval, naquit vers 1745. Vers 1780, il proposa au gouvernement de faire creuser, agrandir et fortifier le port et canal de Pornic, dans le pays de Retz. Ce plan, examiné par des commissaires envoyés sur les lieux, en 1786, fut favorablement accueilli. Pornic devait être un port militaire, et le canal aurait fait éviter aux navires marchands se rendant à Nantes les dangers que l'embouchure de la Loire, encombrée de sables mouvans, offre à la navigation. Le marquis de Brie-Serrant publia à ce sujet des *Observations concernant le commerce français en général, le projet d'une ville commerçante du premier ordre, etc.*, Paris, 1789, in-4°; et un *Mémoire contenant de nouveaux développemens sur le projet important relatif au port de Pornic*, etc., et à *un canal de navigation de Nantes à la mer par Pornic*, ibid. 1789, in-4°. Ces deux mémoires, accompagnés de cartes et de pièces contenant l'adhésion de plusieurs villes intéressées au projet, furent adressés au roi et aux états généraux. Mais la révolution, en agitant des intérêts d'un ordre plus grave, les fit oublier. Depuis, le marquis de Brie-Serrant présenta son idée à différens gouvernemens, mais il ne put la faire adopter. On a encore de lui : | *Ecrit adressé à l'académie de Châlons-sur-Marne, sur cette question proposée par voie de concours :* Quels sont les moyens de prévenir l'extinction du patriotisme dans l'âme du citoyen, 1788, in-12; | *Pétition ampliative en faveur des blancs et des noirs, et Projet d'un traité important pour les colonies et pour l'état*, 1792, in-4°; | *Etudes contenant un appel au public lui-même, du jugement public sur J.-J. Rousseau*, Paris, 1803, in-8°. Cette brochure renferme la réfutation de la première partie du *Discours sur l'inégalité des conditions*. Lorsque les propriétaires du lac de Grand-Lieu, dans la Loire inférieure, signèrent vers 1805 un traité avec une compagnie pour en opérer le dessèchement, le marquis de Brie-Serrant s'opposa, dit-on, à ce projet; il prétendit être propriétaire du fond, sans toutefois contester la propriété de l'eau, ni le droit de la faire enlever, et refusa tout accommodement, quoique sa fortune fût alors délabrée. Il est mort vers 1810.

BRIET (PHILIPPE), né à Abbeville en 1601, jésuite en 1619, mourut en 1668, bibliothécaire du collége de Paris. On a de lui : | *Parallela Geographiæ veteris et novæ*, 3 vol. in-4°, 1648 et 1649. Cette géographie est très méthodique, très exacte et ornée de cartes bien dessinées. Ces trois volumes ne renferment que l'Europe, ses maladies l'ayant empêché de mettre la dernière main aux autres parties. | *Annales mundi, sive Chronicon ab orbe condito ad annum Christi* 1663, Paris, 1663, 7 vol. in-12; Mayence, 1682, 1 vol. in-fol., et Venise, 1693, 7 vol. in-12; c'est l'édi-

tion la plus complète. L'ouvrage est estimé. L'auteur marche sur les traces de Pétau, pour la chronologie. | *Philippi Brietti Concordia chronologica*, Paris, 1670, 5 vol. in-fol. Le Père Briet est auteur du 5e volume. | *Theatrum geographicum Europæ veteris*, 1653, in-fol. Briet a mieux réussi dans la géographie que dans la partie chronologique.

BRIEUC (saint), *Briochus*, natif d'Irlande, et disciple de saint Germain d'Auxerre, évêque dans ce royaume, bâtit un monastère en Bretagne où il s'était retiré. Cette maison devint si célèbre, qu'on y vit bientôt une ville qui porta son nom, érigée depuis en évêché. Il en est regardé comme le premier évêque, quoiqu'il n'y eût peut-être exercé aucune fonction épiscopale. Mais il y avait alors des évêques régionnaires qui, sans avoir aucune église particulière, travaillaient partout où l'on avait besoin de leur ministère. Saint Brieuc mourut âgé de plus de 90 ans, vers l'an 502. *Voyez* les *Vies des Saints de Bretagne*, par D. Lobineau, qui a retrouvé une grande partie des actes de ce saint.

BRIEUX (JACQUES MOISANT de), natif de Caen, conseiller au parlement de Metz, mourut en 1674, à 60 ans. Caen lui est redevable du premier établissement de son académie. On a de lui des Poésies latines, 2 vol. in-12, 1641 et 1669, qui, à l'exception de son *Poème sur le coq* et de quelques épigrammes, ne sont guère au-dessus du médiocre. On a encore de lui un petit ouvrage intitulé *Mes Divertissemens*, in-12. C'est un recueil de lettres et de vers français et latins, en 2 vol. Il y a quelques réflexions judicieuses et quelques vers heureux, mais en petit nombre.

* **BRIEZ** (N.), fut député à la Convention nationale, en septembre 1792, par le département du Nord. Il vota la mort de Louis XVI, et prononça à cette occasion ces paroles : « Dans le cas où la majorité » serait pour la réclusion, je fais la motion » expresse que si, d'ici au 15 avril les » puissances n'ont pas renoncé au des» sein de détruire notre liberté, on leur » envoie sa tête. » Envoyé en mission à l'armée du Nord, il fut accusé d'avoir des intelligences avec le prince de Cobourg. Il vint se justifier à Paris, et continua ensuite ses fonctions. Le 4 juin 1794, il fut nommé secrétaire de la Convention, dont Robespierre était nommé président. Après le 9 thermidor, on l'envoya en mission dans la Belgique. Il mourut peu de temps après.

* **BRIGA** (MELCHIOR della), jésuite, né à Césène en 1686, se distingua surtout comme mathématicien, et mourut le 25 juillet 1749. Ses ouvrages sont : | *Fascia isiaca statuæ Capitolinæ*, Rome, 1716; | *Sphæræ geographicæ paradoxa*, Florence, 1721; | *Philosophiæ veteris et novæ concordia*, Florence, 1725; | *Scientia eclipsium ex imperio et commercio Sinarum illustrata*, Rome et Lucques, 1744 à 1747, 3 vol. in-4°.

* **BRIGANT** (JACQUES le), glossographe, avocat au parlement de Bretagne, né le 18 juillet 1720 à Pontrieux où son père était négociant, se fit recevoir avocat au parlement de Bretagne; mais il s'adonna particulièrement à l'étude des langues, et chercha à prouver qu'elles dérivent toutes du celtique, qu'il regarde comme la langue primitive. Pour appuyer son opinion, il cite plusieurs exemples; mais la plupart de ses étymologies sont forcées et son système devient absurde par l'extension qu'il lui donne. Il s'occupa aussi de minéralogie et découvrit en Bretagne des carrières de marbre qui n'ont point été exploitées. Il avait eu 22 enfans de deux mariages; mais ses fils étaient morts ou aux armées, lorsque Latour-d'Auvergne-Corret, son compatriote et son ami, lui proposa de prendre la place du plus jeune (*Voyez* LATOUR D'AUVERGNE), et le remplaça en effet à l'armée de Sambre-et-Meuse. Le Brigant mourut à Tréguier (Côtes-du-Nord), le 3 février 1804. Ses ouvrages imprimés sont : | Une *Dissertation adressée aux académies savantes de l'Europe, sur un peuple celte, nommé Brigantes, ou Brigants*, 1762, in-8°; | *Petit Glossaire, ou Manuel instructif pour faciliter l'intelligence de quelques termes de la coutume de Bretagne, contenant leur définition et leur étymologie*, Brest, 1774, in-12; | *Elémens de la langue des Celtes Gomérites ou Bretons; introduction à cette langue, et par elle à celles de tous les peuples connus*, Strasbourg, 1779, in-8°. La rédaction de cette petite grammaire appartient presqu'en entier à M. Oberlin. Le Brigant en donna une nouvelle édition, Brest, an 7 (1799). Cette grammaire, entièrement systématique, est bien inférieure à celle du P. de Rostrenen, surpassée depuis par celle de M. Legonidec. | *Observations fondamentales sur les langues anciennes et modernes*, Paris,

1787, in-4°. On croit que Louis-Paul Abeille a eu beaucoup de part à la rédaction de cet ouvrage; | *Détachemens de la langue primitive, celle des Parisiens avant l'invasion des Germains, la venue de César, et le ravage des Gaules*, Paris, 1787, in-8°; | *Mémoire sur la langue des Français, la même que la langue des Gaulois, leurs ancêtres*, Paris, 1787; | *Observations sur un ouvrage de M. Jamgrane, jurisconsulte anglais, ayant pour titre : De l'origine des sociétés et du langage*, Paris, 1788; | *Réflexions sur les études*, Paris, 1788; | *Notions générales ou encyclopédiques*, Avranches, 1791, in-8°; | *Nouvel Avis concernant la langue primitive retrouvée*, 1770, in-8°; | deux brochures politiques, imprimées en 1789, l'une relative à une lettre adressée de Londres au roi, par Calonne, et la seconde, aux opérations des états généraux. Le Brigant a laissé plusieurs manuscrits, des extraits curieux, et une correspondance considérable, qui ont été vendus à M. le comte de Kergariou, de Lannion, à la réserve de quelques manuscrits conservés par son fils aîné.

* **BRIGENTI** (Ambroise), capucin de Mantoue, est auteur de : *Glossographia onomatographica, id est, declaratio nominum et vocabulorum exoticorum, quæ habent aut ancipitem, aut obscuram, aut valdè difficilem, aut ex hellenismo significationem et explicationem*, Mantoue, 1702, in-fol. L'ouvrage devait avoir 3 vol.; mais on n'a imprimé que le premier.

BRIGGS (Henri), célèbre professeur de mathématiques à Londres, dans le collége de Gresham, et ensuite de géométrie à Oxford, né dans la paroisse de Halifax vers 1556, mourut septuagénaire en cette ville, l'an 1631. C'était un homme de bien, d'un accès facile à tout le monde, sans envie, sans orgueil et sans ambition; toujours gai, méprisant les richesses, content de son sort, préférant l'étude et la retraite aux postes les plus brillans et les plus honorables. On a de lui : | Un *Traité du passage dans la Mer-Pacifique par le Nord-Ouest du continent de la Virginie*, dans le 3° vol. des *Voyages de Parchas*; | une édition des 6 premiers livres d'Euclide; | *Arithmethica logarithmica*, in-fol., 1624. Neper de Marcheston, inventeur de la méthode des logarithmes, perfectionnée par Briggs, était ami de ce mathématicien. Ils étaient dignes l'un de l'autre; | une Table qu'il publia en 1602, à la fin du livre de Thomas Blondeville, qui traite *de la construction, de la description et de l'usage de deux instrumens inventés par M. Gilbert*, pour trouver la latitude de quelque lieu que ce soit, dans la nuit la plus obscure, par la seule déclinaison de l'aiguille de la boussole; méthode dont le succès ne répondit pas à ses espérances. La Table de Briggs est fondée uniquement sur la doctrine des triangles, pour déterminer la hauteur du pole par le moyen de la même déclinaison.

BRIGGS (Guillaume ou William), membre de la société royale de Londres, médecin ordinaire de Guillaume III, né à Norwich en 1650, mort en 1704, à 63 ans, se fit un nom par sa connaissance des maladies de l'œil. Il laissa deux Traités sur cette matière, très estimés. Le premier, intitulé *Ophthalmographia*, in-4°, 1685; et le second, *Nova Theoria visionis*, imprimé à la suite du premier. Newton les estimait beaucoup. Briggs est un des premiers qui ait bien développé ce qui regarde le nerf optique, la rétine, les conduits lymphatiques.

BRIGIDE (sainte), né à Fochard, comté d'Armagh en Ultonie, au commencement du 6ᵉ siècle, reçut fort jeune encore le voile des mains de saint Mel, neveu et disciple de saint Patrice. S'étant construit sous un gros chêne une cellule qui fut depuis appelée *kill dara*, ou *cellule du chêne*, plusieurs personnes de son sexe vinrent se ranger sous sa conduite; elle les réunit ensuite en corps de communauté. Cette maison devint bientôt une pépinière sainte, qui donna naissance à plusieurs monastères d'Irlande, lesquels reconnurent tous sainte Brigide pour mère et pour fondatrice. Il n'y a guère que les miracles de cette sainte qui nous soient connus : les cinq auteurs qui ont écrit sa *Vie* n'ayant donné presqu'aucun détail sur ses vertus. Son nom se trouve dans le Martyrologe de Bède, et dans tous ceux qui ont été composés depuis. Il est aussi dans les plus anciens manuscrits du Martyrologe de saint Jérôme, et sa fête est marquée dans les anciens Bréviaires d'Allemagne, des îles Britanniques, et dans la plupart de ceux de France. Elle a été célébrée à Paris jusqu'en 1607. Son corps trouvé en 1185, avec ceux de saint Patrice et de saint Colomb, dans une triple voûte de la ville de Down-Patrick, fut porté dans la cathédrale de la même ville. Sous le règne de

Henri VIII, le tombeau où il était renfermé fut détruit. Le chef de sainte Brigide est aujourd'hui à Lisbonne, dans une des églises qui appartenaient aux jésuites.

BRIGITTE ou BIRGITTE, née en 1302, était princesse de Suède, fille de Birger prince de Suède, et épousa un seigneur nommé Ulf-Gudmarson, prince de Néricie. Après avoir eu huit enfans, les deux époux firent vœu de continence. Ulf se fit cistercien, et Brigitte établit l'ordre de St.-Sauveur, composé de religieux et de religieuses, comme celui de Fontevrault. Leur église était commune. Les religieuses faisaient l'office en haut, et les religieux en bas. L'abbesse avait l'autorité suprême. Cette règle fut confirmée par Urbain V en 1370. Son ordre subsiste encore en Allemagne, en Italie et en Portugal, et ce qui est très remarquable, en Suède, où le monastère de Vastène dans la Gothie orientale a été conservé après l'introduction du luthéranisme. Brigitte partit ensuite pour Jérusalem, sur une vision qu'elle eut à l'âge de 69 ans. Elle visita les lieux saints. De retour en Occident, elle écrivit à Grégoire XI pour l'engager à revenir à Rome. Elle mourut peu de temps après dans cette ville, en 1373. On a d'elle un vol. de Révélations. Nuremberg, in-fol., 1521, ou plutôt 1500, par Antoine Koburger; en voici la suscription : *Anno* M. CCCCC. XXI. *mensis septembris;* les uns, en joignant XXI aux premiers chiffres, en ont fait 1521, et ils se sont trompés; car il est évident que 21 se rapporte à *mensis septembris*, qui est au génitif; d'ailleurs Antoine Koburger est mort en 1513. Il y a une autre édition de ces révélations, par Jean Koburger, en 1517, une à Rome, 1557. Ces révélations furent déférées au concile de Bâle. Gerson et d'autres théologiens voulaient qu'on les censurât; mais Jean de Turrecremata en donna des explications favorables, et les approuva comme utiles pour l'instruction des fidèles. Le concile regarda cette approbation comme suffisante. Il n'en résultait cependant autre chose, sinon que le livre dont il s'agit ne renferme rien de contraire à la foi, et que les révélations étant appuyées sur une probabilité historique, on peut les croire pieusement. Benoît XIV s'exprime de la manière suivante sur le même sujet : « L'approbation de semblables révélations » n'emporte autre chose sinon qu'après un » mûr examen, il est permis de les publier » pour l'utilité des fidèles.. Quoiqu'elles » ne méritent pas la même croyance que » les vérités de la religion, on peut cependant les croire d'une foi humaine, con» formément aux règles de la prudence, » selon lesquelles elles sont probables, et » appuyées sur des motifs suffisans pour » qu'on les croie pieusement. » *Voyez* CATHERINE de Sienne (sainte), et la réflexion qui se trouve à la fin de l'article ARMELLE.

* BRIGNOLE-SALE (ANTOINE-JULES), sénateur Génois, marquis de Groppoli en Toscane, né en 1605, était fils d'un doge de cette république, où il occupa lui-même plusieurs emplois honorables; il fut ambassadeur auprès du roi d'Espagne. Ayant perdu, à l'âge de 47 ans, sa femme qui lui laissa plusieurs enfans, il embrassa l'état ecclésiastique, et entra dans la compagnie de Jésus le 11 mars 1652. Il se livra particulièrement à la prédication, et mourut à Gènes le 24 mars 1665, après avoir mené une vie exemplaire. Dans sa jeunesse, il publia plusieurs *comédies* et des *poésies* qui le firent recevoir dans plusieurs sociétés littéraires. Ses principaux ouvrages sont : | *Le instabilità dell' ingegno divise in otto giornate*, en prose et en vers, Bologne, 1635, 41 et 52. | *Tacito abburattato, discorsi politici e morali*, Venise, 1636, in-12. | *Maria Maddalena peccatrice e convertita*, en vers, Gènes, 1636, réimprimé plusieurs fois à Venise, et traduit en français par le Père Pierre de Saint-André, carme déchaussé, Aix, 1647, in-8°. | *Dell' istoria Spagnuola, libri 4*, Gènes, 1640 et 1646, in-4°. | *Panegirici sacri recitati nella chiesa di san Ciro in Genova*, etc. Gènes, 1652 et 1656, in-12. La vie du Père Brignole-Sale a été écrite en italien par le jésuite J. M. Visconti, sous le titre de *Mémoires*, etc., Milan, 1666, in-12. Le P. François L'hermite traduisit ces mémoires en latin, Anvers, 1671, in-8°.

BRIGNON (JEAN), jésuite, est auteur d'une traduction du *Combat spirituel*, ouvrage justement estimé et singulièrement propre à conduire les chrétiens à la perfection où leur foi les appelle. On n'en connaît point l'auteur. Quelques écrivains l'attribuent au père Laurent Scupoli, théatin (*Voyez* ce mot), d'autres à Jean Castinisa, bénédictin espagnol; Théophile Raynauld le donne au jésuite Achille Gagliardo. La traduction du père Brignon a fait oublier celle du Père Olympe Mazorti, Paris, 1672. On a encore du père Brignon les *Pensées consolantes;* une traduction de

l'*Imitation de J.-C.*, du *Pédagogue chrétien* du Père Philippe d'Oultreman, et des *Méditations* du Père Dupont. Il a traduit du même *La guide spirituelle* et les Opuscules du cardinal Bellarmin, ainsi que son traité des sept paroles de J.-C. sur la croix. Il est mort vers 1725 dans un âge avancé.

* **BRIGUET** (Sébastien), chanoine de Sion dans le Valais, a fait beaucoup de recherches sur les antiquités de ce pays. On a de lui : | *Concilium Epaonense, assertione clara ac veridica loco suo ac proprio fixum Epaonensi parochia Vallensium, vulgo Epenassex*, Sion, 1741, 1 vol. in-8°, rare : l'auteur y démontre que ce concile s'est tenu dans l'église de Saint-Maurice, à *Epenassex*, la véritable *Epaona*. | *Vallesia christiana, seu diœcesis Sedunensis historia sacra*, etc. Sion, 1774, in-8°; c'est l'Histoire ecclésiastique du Valais, sous 82 évêques depuis l'an 387 jusqu'en 1743. Il est mort vers 1780.

BRILL (Matthieu), peintre, naquit à Anvers, et mourut à Rome en 1584. Il excella dans le paysage. Grégoire XIII l'employa au Vatican, et lui donna une pension qui passa à son frère Paul Brill, héritier de ses talens. Le cadet continua les ouvrages de son aîné. Il se distingua, comme lui, par la vérité et l'agrément de ses paysages. Il mourut à Rome en 1626, à 72 ans. On voit de ses Tableaux au Palais-Royal à Paris, et au cabinet du roi de France.

* **BRILLAT-SAVARIN** (le chevalier), né en 1753, était avocat à Belley, sa patrie, lorsqu'il fut élu député du tiers-état du bailliage de Bugey aux états généraux. Il s'éleva dans cette assemblée contre la peine de mort, et s'opposa à l'institution des jurés. En 1794, il fut accusé et traduit devant le tribunal révolutionnaire, comme fédéraliste; mais il échappa à la proscription et se rendit dans l'Amérique septentrionale. Rentré en France après la chute de Robespierre, il fut nommé en 1797 commissaire du Directoire près le tribunal criminel de Versailles, puis juge à la cour de cassation. Il adhéra à la déchéance de Bonaparte, et signa, le 25 mars 1815, la délibération de la cour de cassation, ainsi que l'adresse qui fut envoyée au roi lorsqu'il rentra en France dans le mois de juillet 1815. On a de lui : | *Vues et Projets politiques*, 1802, in-8°; | *Fragment d'un ouvrage manuscrit* intitulé *Théorie judiciaire*, Paris, 1808, in-8°; | *Essais historiques et critiques sur le duel, d'après notre législation et nos mœurs*, 1819, in-8°; | *Physiologie du goût*, ou *Méditations de gastronomie transcendante*, par un professeur, membre de plusieurs sociétés littéraires et savantes, Paris, 1825, 2 vol. in-8°. Brillat-Savarin est mort le 2 février 1826.

BRILLON (Pierre-Jacques), conseiller au conseil-souverain de Dombes, substitut du procureur-général du grand-conseil, et échevin de Paris, naquit dans cette ville en 1671, et y mourut en 1736. Ce jurisconsulte cultiva d'abord la littérature. On vit éclore de sa plume les *Portraits sérieux, galans et critiques*; le *Théophraste moderne* : mauvaises imitation d'un bon livre, et qui ne furent bien reçues que parce qu'on aimait alors les ouvrages écrits dans le goût de la Bruyère. « Mais il ne suffit pas, dit un critique, » de traiter les mêmes sujets, pour mériter les mêmes honneurs. Celui-ci est à » son modèle ce qu'un peintre d'enseignes » est à Rubens. » Son *Dictionnaire des arrêts, ou la Jurisprudence universelle des parlemens de France*, en 6 vol. in-fol. 1727, est beaucoup plus estimable. Cette compilation n'a pu être faite que par un homme laborieux et savant. Brillon ne se fit pas moins d'honneur dans le barreau du grand-conseil, où il plaida avec succès.

* **BRINDLEY** (Jacques), habile mécanicien et ingénieur anglais, né en 1716 à Wormhill dans le comté de Derby, de parens pauvres, mourut le 26 septembre 1772. Son éducation fut, dit-on, négligée au point qu'il ne sut lire et écrire qu'autant qu'il le fallait pour écrire son nom. Il fit son apprentissage chez un charpentier, constructeur de moulins, et se montra bientôt fort supérieur à son maître. Il porta ce genre de machines à un degré de perfection inconnu jusqu'alors. Il inventa depuis une foule de machines ingénieuses qu'il appliquait à de grandes entreprises. On lui doit plusieurs procédés utiles, entre autres la méthode de bâtir sans mortier des digues contre la mer; mais le principal monument de sa réputation est le canal de Bridge-Water à Manchester, qu'il prolongea jusqu'à Wersley, le plus étonnant ouvrage de ce genre que l'on connaisse. Il lui fallut vaincre des obstacles physiques qui paraissaient insurmontables, auxquels se joignait l'opposition des passions, des préjugés et des intérêts particuliers. Ce canal lui fit une telle ré-

putation, que, de son temps, il ne s'est construit en Angleterre que très peu de canaux sans qu'il y ait donné son approbation ou ses conseils.

BRINVILLIERS (MARIE-MARGUERITE d'AUBRAI, épouse de N. Gobelin, marquis de), était fille de d'Aubrai, lieutenant-civil de Paris. Mariée jeune en 1651, et très répandue dans le monde, elle ne parut d'abord aimer que son époux. Mais le marquis de Brinvilliers, qui était mestre-de-camp du régiment de Normandie, ayant introduit dans sa maison un officier gascon d'origine, nommé Godin de Sainte-Croix, la marquise conçut pour lui la plus violente passion. Son père, le lieutenant-civil, fit enfermer cet aventurier à la Bastille, où il demeura près d'un an. Il sortit de prison, et continua de voir secrètement sa maîtresse. Celle-ci changea de manière de vivre au dehors, sans réformer ses dispositions intérieures. Elle fréquentait les hôpitaux, et donnait publiquement dans plusieurs autres pratiques extérieures de piété, qui lui acquirent la réputation de dévote. Tandis qu'elle croyait tromper ainsi Dieu et les hommes, elle méditait avec son amant des projets de vengeance. Pendant le séjour que Sainte-Croix avait fait à la Bastille, il avait appris d'un italien, nommé *Exili*, l'art funeste de composer des poisons. Le père de la marquise et ses frères furent empoisonnés en 1670. On ignora l'auteur de ces crimes; la mort de Sainte-Croix les découvrit. En travaillant un jour à un poison violent et prompt, il laissa tomber un masque de verre dont il se servait pour se garantir du venin, et mourut sur-le-champ. Tous ses effets ayant d'abord été mis sous le scellé (car il n'avait point de parens à Paris, ni personne qui prétendît à sa succession), la marquise de Brinvilliers eut l'imprudence de réclamer une cassette et témoigna beaucoup d'empressement à la ravoir. La justice en ordonna l'ouverture, et l'on trouva qu'elle était pleine de petits paquets de poisons étiquetés, avec l'effet qu'ils devaient produire. Dès que madame de Brinvilliers eut avis de ce qui se passait, elle se sauva en Angleterre, et de là à Liége. Elle y fut arrêtée et conduite à Paris, où elle fut brûlée le 17 juillet 1676, après avoir eu la tête tranchée, convaincue d'avoir empoisonné son père, ses deux frères et sa sœur. « Comme elle » voulait épouser Sainte-Croix, dit madame de Sévigné, elle empoisonnait fort » souvent son mari; mais Sainte-Croix » qui ne voulait point d'une femme aussi » méchante qu'elle, donnait du contre- » poison à ce pauvre mari, de sorte » qu'ayant été ballotté cinq ou six fois de » cette sorte, tantôt empoisonné tantôt » désempoisonné, il est demeuré en vie.» Lorsqu'on l'arrêta dans Liége, on trouva une confession générale écrite de sa main qui servit non pas de preuve contre elle, mais de présomption. Il s'élevait continuellement dans son âme un conflit de principes de vertu et de religion, dans lesquels elle avait été élevée, et dont elle n'avait pu effacer l'impression, avec la luxure, l'avarice et autres vices qui germent facilement dans les cœurs disposés à la corruption. Il n'est pas assez prouvé qu'elle eût essayé ses poisons dans les hôpitaux, comme le disent Reboulet, Pitaval et d'autres; mais il est vrai qu'elle eut des liaisons secrètes avec des personnes accusées depuis de ce crime. Ce fut à cette occasion que la chambre ardente fut établie à l'Arsenal, près de la Bastille, en 1680. « Le célèbre le Brun, » dit l'auteur des *causes célèbres*, se » plaça sur son passage, dans un endroit » où il put la considérer attentivement, » quand on la mena en Grève, afin de » pouvoir saisir l'expression d'une crimi- » nelle pénétrée de l'horreur du dernier » supplice qu'elle va souffrir. Elle rencon- » tra plusieurs dames de distinction, que » la curiosité de la voir avait rassemblées; » elles les regarda avec beaucoup de fer- » meté, en leur disant : *Voilà un beau* » *spectacle à voir*. »

* BRION (l'abbé de), partageait les opinions de Mme Guyon et publia les ouvrages suivans : | *Considérations sur les plus importantes vérités du christianisme avec un traité de la perfection chrétienne* 2e édition, Paris, 1724, in-12; | une *Retraite*, 1717 et 1724, in-12; | *Paraphrases sur divers psaumes mystérieux*, 1718, 3 vol. in-12, avec une suite en 2 vol.; | *Paraphrases sur le psaume*, Beati immaculati, 1718, in-12; *Paraphrase sur les trente premiers psaumes*, 1722, 2 vol. in-12; | *Vie de la très sublime contemplative sœur Marie de sainte Thérèse, carmélite de Bordeaux, avec ses lettres*, Paris, 1720. Les lettres forment 2 vol. | *Traité de la vraie et de la fausse spiritualité, avec un examen de quelques livres attribués à M. de Fénélon*, 1728, 2 vol. in-12. On lui attribue la *Vie de Mme Guyon*, 1770, 3 vol. in-12.

* BRION de la TOUR (LOUIS), ingé-

nieur-géographe du roi, obtint en 1795 une pension de l'assemblée nationale. il est mort au commencement du 19e siècle, laissant les ouvrages suivans : | *Tableau périodique du monde, ou la Géographie raisonnée et critique, avec l'histoire et l'état de cette science dans tous les temps*, 1765; | *la France considérée sous tous ses principaux points de vue* en 29 cartes, 1767 ; | *Voyage dans les départemens de la France, enrichi de tableaux géographiques et d'estampes*, 1792 et années suiv. in-4°; | *Description générale de l'Europe de l'Asie et de l'Amérique*, avec Maclot, 1795, gr. in-4°; | *Description géographique de l'empire d'Allemagne, son état dans le moyen âge et l'âge moderne, avec 12 cartes*, 1796, in-8°; | *Atlas géographique et statistique de la France divisée en* 108 *départemens, dont les cartes respectives, placées en regard d'un texte très détaillé, ont été exécutées sous la direction de M. Brion père, géographe*, Paris, Brion fils, 1803, in-4°, oblong. Il a eu part comme dessinateur au *Théâtre de la guerre présente en Allemagne*, ainsi qu'aux *Voyages dans la ci-devant Belgique et dans le Piémont*, et le *Voyage pittoresque dans les départemens de la France*.

BRION. *Voyez* CHABOT (PHILIPPE).

* **BRIOSCO** (ANDRÉ), dit *il Riccio*, architecte et sculpteur, né à Padoue en 1460 et mort en 1532, acheva à Padoue l'église de Sainte-Justine, qui passe, avec raison, pour une des plus belles églises d'Italie. Il fut surnommé *il Riccio*, à cause de sa chevelure bouclée. Il devint aussi bon statuaire et célèbre fondeur en bronze. On a de lui un très beau candelabre qui orne l'autel de Saint-Antoine à Padoue. En mémoire de cet ouvrage, on frappa une médaille, qu'on distribua dans la ville; cette médaille porte l'exergue suivant : *Andreas Crispus Patavinus æreum D. Ant. Candelabrum, F.*

* **BRIOT** (SIMON), bénédictin, mort en 1701, est auteur d'une *Histoire de l'abbaye de Molesme*, diocèse de Langres. Elle se conservait en manuscrit dans la bibliothèque de cette abbaye.

BRIOT (NICOLAS), tailleur-général des monnaies sous Louis XII, à qui on est redevable du balancier. Cette invention fut approuvée en Angleterre comme elle le méritait ; mais en France, il fallut que Séguier employât toute son autorité pour la faire recevoir.

* **BRIOT** (PIERRE), auteur du 17e siècle, connu par des traductions estimées, a publié :| *Histoire naturelle d'Irlande*, traduite de l'anglais de Gérard Boate, Paris, 1666, in-12 ; | *Histoire des singularités naturelles de l'Angleterre, d'Ecosse et du pays de Galles*, traduite de l'anglais de Childrey, Paris, 1667, in-12 ; | *Histoire de la religion de Banians*, traduite de l'anglais de Henri Lord, Paris, 1667, in-12;| *Histoire de l'état présent de l'empire ottoman, contenant les maximes politiques des Turcs, les principaux points de la religion mahométane*, etc. traduite de l'anglais du chevalier Ricault, Paris, 1670, in-4° et in-12, avec des fig. de Sébastien Leclerc. Bespier a traduit le même ouvrage en 2 vol. in-12, Rouen, 1677 ; mais sa version est inférieure à celle de Briot, on la recherche cependant à cause des notes ; |*Histoire des trois derniers empereurs turcs, depuis* 1623 *jusqu'en* 1677, traduite du même Ricault, Paris, 1683, 4 vol. in-12. Ces deux derniers ouvrages ont été réimprimés à la Haye, en 1709, 6 vol. in-12.

* **BRIOT** (PIERRE JOSEPH), né en 1771, à Orchamps-Vennes, en Franche-Comté, fut admis au barreau en 1789, et devint professeur de rhétorique en 1790. Il fit avec ses élèves la première campagne de la révolution. Ramené au sein de sa famille par l'altération de sa santé, il écrivit contre Marat et Robespierre, et combattit vivement dans les clubs le système de ces démagogues sanguinaires. En 1793, il fut nommé député extraordinaire des habitans de Besançon auprès du gouvernement, et il prononça à la barre de la Convention un discours qui le fit accuser de fédéralisme. Obligé de chercher un refuge dans les armées, il devint aide-de-camp du général Réede, sous lequel il fit une campagne. Choisi plus tard par les représentans du peuple, pour négocier l'introduction de la première manufacture d'horlogerie que la France ait possédée, il parvint à décider deux mille horlogers suisses ou genevois à se fixer à Besançon. Le gouvernement le chargea d'organiser lui-même la manufacture, e l'institua son agent principal près de cet établissement, A la suite d'une violente contestation qu'il eut avec Robespierre jeune, il se vit arraché de ce poste, et bientôt il fut emprisonné. Le 9 thermidor le rendit à la liberté ; mais Briot se montrant aussi opposé à l'esprit de réaction qui se manifestait alors, qu'il l'avait été au terrorisme, fut de nouveau jeté dans

les prisons. Un ordre de la Convention l'en fit sortir et il fut nommé en l'an 4, officier municipal de Besançon. Appelé bientôt à un emploi supérieur au ministère de la police, sous Merlin de Douai, il donna peu après sa démission. Des poursuites reactionnaires le menaçant encore, il chercha de nouveau un refuge dans l'armée de Moreau, et assista à la fameuse retraite de ce général, pendant laquelle, fait deux fois prisonnier, il parvint toujours à s'échapper. Briot étant rentré dans la vie civile, fut nommé par le Directoire accusateur public près le tribunal criminel du Doubs. Elu en l'an 6 membre du conseil des Cinq cents, il s'y prononça fortement pour le parti républicain. L'assemblée l'appela peu de temps après aux fonctions de secrétaire et adopta sur sa proposition plusieurs mesures de rigueur. Le discours qu'il prononça dans la séance du 12 fructidor an 7 fut remarquable par son énergie. « La patrie, » s'écria-t-il, cherche ses enfans, et elle » trouve des chouans, des jacobins, des » modérés, des constitutionnels de 91, » de 93, des clubistes, des amnistiés, des » fanatiques, des scissionnaires, des an» tiscissionnaires; elle appelle en vain des » républicains. » Dans le même discours, l'orateur attribua les dangers intérieurs et extérieurs de la république aux ministres Fouché et Talleyrand, qui tous deux prirent bientôt une part active à la conspiration du 18 brumaire. Briot figura dans cette journée parmi les membres les plus ardens de l'opposition républicaine. Au moment où Lucien Bonaparte descendait de la tribune, après avoir renouvellé le serment à la constitution de l'an 3, ce fut lui qui s'écria. *Moniteur, écrivez!* Quand Bonaparte eut reçu le titre de consul, Briot figura au nombre des députés qui furent exclus de la représentation nationale par le nouveau gouvernement. Bientôt son nom fut inscrit sur une liste de déportation à la Guyane. Mais un nouvel arrêté des consuls le plaça simplement sous la surveillance du ministre de la police générale. En ayant été affranchi le 5 nivose an 8, il fut nommé secrétaire-général de la préfecture du Doubs, et ensuite commissaire du gouvernement à l'Ile d'Elbe. Après l'avénement de Napoléon à l'empire, Briot demanda un passeport pour l'étranger et se rendit à Naples, où le roi Joseph le choisit pour intendant des Abruzzes. Chargé du même poste dans la Calabre, il s'y distingua en 1809, par la vigoureuse résistance qu'il opposa au débarquement des Anglais. Joachim Murat, qui vint remplacer son beau-frère sur le trône de Naples, fit entrer Briot au conseil d'état. Lorsque entraîné par la coalition européenne, Murat se fut déclaré contre la France, Briot refusa de continuer ses services auprès de lui, et revint bientôt dans son pays, où il s'occupa d'agriculture et d'opérations industrielles. En 1816, il fonda à Paris la compagnie d'assurance contre l'incendie, dite *du Phénix* : vers 1820, il devint administrateur de la caisse hypothécaire. Il est mort à Auteuil près de Paris le 16 mai 1827. Briot a publié : *Défense du droit de propriété dans les rapports avec les fortifications des villes de guerre, et les travaux publics, contre les entreprises inconstitutionnelles du ministère de la guerre;* in-8°, Paris, 1817. *Première lettre à M. B** sur la caisse hypothécaire*, in-8°, 1818. *Deuxième lettre à M. B** sur la caisse hypothécaire*, in-8°, 1818.

* **BRIOT** (Pierre-François), *docteur en chirurgie*, professeur de pathologie et de clinique chirurgicale à l'école secondaire de médecine de Besançon, né en 1773, à Orchamps-Vennes, termina son cours de médecine à Besançon et servit dans les armées de Suisse et d'Italie, comme officier de santé. Il fut employé pendant quelque temps à l'hôpital de Plaisance. Il quitta ensuite le service militaire, et se fixa à Besançon, où il contribua à l'établissement d'une société de médecine dont il devint un des membres les plus utiles. En 1806 il fut attaché à l'école-pratique de l'hôpital Saint-Jacques comme professeur; et malgré les nombreux travaux qu'exigeait sa profession, il trouva le temps de publier plusieurs ouvrages qui font honneur à ses connaissances; mais ce fut aux dépens de sa santé. Après avoir résisté long-temps à une maladie grave qui se reproduisait souvent avec les mêmes symptômes, il y succomba le 29 décembre 1827. On lui doit : | *Essai sur les tumeurs formées par le sang artériel*, 1802, in-8°; | *Traduction de l'allemand de l'art d'accoucher de G. Stein*, 1804, 2 vol. in-8°; | *Histoire de l'art et des progrès de la chirurgie militaire en France pendant les guerres de la révolution*, 1817, in-8°, ouvrage couronné en 1815, par la société médicale de Paris. Briot a remporté deux prix à l'académie de Montpellier, le premier, en 1819, le second en 1824, sur les questions suivantes : l'*Eloge*

de la Peyronie, *et de l'Influence de la Peyronie sur le lustre et les progrès de la chirurgie française*, Besançon, 1820, in-8°; et l'*Eloge de Guy*, *de Chauliac*, le restaurateur de la chirurgie en France au 15e siècle. Peu de temps avant sa mort, Briot avait envoyé à l'académie royale de médecine un mémoire sur le *Traitement le plus convenable des plaies pénétrantes de la poitrine*. Ce mémoire obtint à titre de mention honorable, une médaille d'or de 600 fr. au mois de février 1828. Mais Briot n'existait plus. Il a laissé en manuscrit un *Traité sur les plaies d'armes à feu*. Enfin il publia en 1803, les *Elémens de matière médicale*, ouvrage posthume de Tourtelle, qu'il fit précéder d'un discours préliminaire. Briot était membre de la société de médecine de Paris et d'un grand nombre de sociétés savantes. On trouve dans le Recueil de l'académie de Besançon, année 1828, p. 60, son éloge écrit par M. Pécot.

* **BRIOU** (le comte de), lieutenant-général des armées du roi, grand'croix de l'ordre royal et militaire de St.-Louis, embrassa la carrière des armes, et fit avec la plus grande distinction la guerre de sept ans, dans le régiment d'Orléans, cavalerie; il devint sous-lieutenant dans la compagnie écossaise des gardes-du-corps en 1770, et lieutenant en 1784. Après la campagne de 1792, à laquelle il prit une part active sous les ordres du prince de Condé, le comte de Briou prit du service dans les armées de la Russie, et y obtint le grade de général-major. Louis XVIII le choisit ensuite pour son chargé d'affaire à St. Pétersbourg. Il revint, à la fin de 1814, et fut nommé commandant d'escadron de la compagnie des gardes-du-corps, commandée par le prince de Wagram. En 1815, il accompagna le roi en Belgique, et revint en France après la seconde restauration. Il est mort en novembre 1822.

BRIQUEVILLE (François de), baron de Coulombières, né à Coulombières en basse Normandie, d'une noble et ancienne maison, servit avec distinction sous François I, Henri II, François II et Charles IX. Il embrassa les opinions et le parti des calvinistes, par complaisance pour la princesse de Condé, dont il était parent. Il était à la tête des Normands avec le comte de Montgommeri, au rendez-vous général des huguenots de France à la Rochelle. Il mourut sur la brèche de Saint-Lô, en 1574, ayant ses deux fils à ses côtés, *pour sacrifier*, disait-il, *tout son sang à la vérité évangélique*. Son nom et celui de Montgommeri seront long-temps fameux dans l'histoire de Normandie, par les meurtres et les brigandages que leurs troupes y commirent impunément sous leurs yeux.

* **BRIS** (François de), savant capucin, était très versé dans la langue arabe, qu'il avait apprise dans le cours de ses missions au Levant. Ses connaissances le firent appeler à Rome par la congrégation de la Propagande qui le chargea de la traduction de plusieurs grands ouvrages qu'elle voulait faire passer en cette langue. Les résultats de ses travaux furent : | la *Traduction en arabe* des Annales de Baronius et de Sponde son continuateur, jusqu'à l'an 1646, 5 vol. in-4°, Rome, 1653 1655, 1671; | une *Version arabe* de la Bible, 3 vol. in-fol., avec la Vulgate en regard, publiée par Nazari, Rome, 1771 : ouvrages devenus très rares, parce que la plupart des exemplaires ont passé dans le Levant.—BRIS (Nicolas de), docteur de Sorbonne, d'une grande érudition, assista au concile de Trente et fit plusieurs ouvrages. Le Myre, dans son traité *De scriptoribus ecclesiasticis*, et du Boulay dans son Histoire de l'université, parlent de lui.

* **BRISACIER** (Jean de), né à Blois en 1603, jésuite en 1619, enseigna les humanités et la philosophie dans plusieurs colléges, se livra ensuite à la prédication, et fut employé aux missions dans le diocèse de Castres. Son zèle contre Port-Royal lui donna un grand crédit dans sa société; il fut successivement recteur de plusieurs maisons, provincial en Portugal, recteur du collége de Clermont à Paris, et mourut le 10 septembre 1668, à Blois. Il avait été envoyé à Rome pour solliciter la condamnation du livre de la *Fréquente communion*, mais il ne put y réussir, et revint en France, où il publia divers écrits dans lesquels il consigna de graves accusations contre les religieuses de Port-Royal. Un de ces écrits, intitulé *le Jansénisme confondu*, Paris, 1651, in-4°, fut censuré par M. de Gondy, archevêque de Paris, et vivement réfuté par le docteur Arnauld. Brisacier devint aussi recteur du collége de Rouen, et ensuite de la maison professe de Paris. — BRISACIER (Jacques-Charles de), de la même famille, supérieur du séminaire des missions étrangères pendant soixante-dix ans, mort, en 1736, à quatre-vingt-

quatorze ans, jouissait d'une grande considération à la cour, et refusa plusieurs évêchés. Il eut beaucoup de part aux écrits et mémoires des missions étrangères contre les jésuites, dans l'affaire des cérémonies chinoises. Il est auteur de l'*Oraison funèbre* de la duchesse d'Aguillon, Paris, 1675, in-4°, et de celle de M[lle] de Bouillon, Rouen, 1683, in-4°. — BRISACIER (NICOLAS de), docteur de Sorbonne, neveu du précédent, publia, en 1737, une lettre adressée à l'abbé général des prémontrés pour venger la mémoire de son oncle, contre les attaques que M. Hugo lui porta dans les *Annales de l'ordre de Prémontré*. On a encore de lui l'*Oraison funèbre de Louise-Charlotte* de Châtillon, abbesse de St-Loup, Paris, 1711, in-4°.

BRISEUX (CHARLES-ETIENNE), architecte, mort en 1754, est auteur de deux bons livres sur son art : | L'*Architecture moderne*, 1728, 2 vol. in-4°; | L'*Art de bâtir les maisons de campagne*, 1743, 4 vol. in-4°, fig.; | *Traité du beau essentiel dans les arts, appliqué particulièrement à l'architecture*, 1752, 2 tomes en 1 vol. in-folio.

* BRISSAC (LOUIS-HERCULE-TIMOLÉON de COSSÉ, duc de), pair et grand panetier de France, gouverneur de Paris, capitaine-colonel des cent-suisses, et chevalier des ordres du roi, né en 1734, fut nommé, en 1791, commandant-général de la garde constitutionnelle du roi. Lorsque ce corps eut été licencié en 1792, il fut envoyé à Orléans, puis à Versailles, où il partagea le sort des prisonniers qui furent massacrés dans les premiers jours de septembre. Le duc de Brissac se défendit long-temps, et céda enfin au nombre, après avoir reçu plusieurs blessures. Delille lui a consacré quelques vers dans son poëme de la pitié.

BRISSAC. *Voyez* COSSÉ.

* BRISSET (ROLAND), *sieur du Sauvage*, né à Tours et mort vers la fin du seizième siècle, fit son cours de droit à Paris, et y fut reçu avocat au parlement. L'étude qu'il avait faite dans sa jeunesse, des anciens tragiques grecs et latins, lui inspira le désir de les traduire. Ce ne fut qu'à la sollicitation de ses amis qu'il se détermina à faire imprimer ses essais sous ce titre : *Premier livre des œuvres poétiques de R. B. G. T.*, Tours, 1589 et 1590, in-4°. Ce volume contient cinq tragédies, *Hercule furieux*, *Thyeste*, *Agamemnon* et *Octavie*, traduites librement de Sénèque, sans distinction de scènes; et *Baptiste*, ou *la Calomnie*, traduite du latin de Buchanan. L'année suivante, il fit imprimer, dans la même ville, une pastorale intitulée : *la Diéromène*, ou *le Repentir d'amour*, traduite de l'italien de Louis Groto en cinq actes et en prose, ibid., 1591; Paris, 1595, in-12; quelque temps après parut *Alcée*, pêcherie ou comédie marine, traduite de l'italien d'Antonio Ongaro, Paris, 1595, in-12. On lui attribue encore quelques autres ouvrages.

BRISSON (BARNABÉ), élevé par Henri III aux charges d'avocat-général en 1575, de conseiller d'état, puis de président à mortier en 1583, fut envoyé ambassadeur en Angleterre. A son retour, ce prince le chargea de recueillir ses ordonnances et celles de son prédécesseur. Henri disait ordinairement : « qu'il n'y » avait aucun prince dans le monde qui » pût se flatter d'avoir un homme d'une » érudition aussi étendue que Brisson. » Après la mort de ce monarque, Brisson s'étant déclaré pour Henri IV, la faction des Seize le fit conduire au petit Châtelet, où il fut pendu à une poutre de la chambre du conseil, en 1591. Les chefs des ligueurs désapprouvèrent cette exécution, et par leur ordre quatre des principaux auteurs de la mort de Brisson perdirent la vie par les mains du bourreau. On a de lui plusieurs ouvrages : | *De jure Connubiorum liber singularis*, Paris, 1564, in-8°. Il dédia cet ouvrage au fameux l'Hôpital, chancelier de France. | *De verborum quæ ad jus pertinent significatione*, Leipsick, 1721, in-fol. | *De formulis et solemnibus populi Romani verbis*, en 8 livres, plein d'érudition, in-fol., 1583; | *De regio Persarum principatu*, réimprimé à Strasbourg en 1710, in-8°, avec les notes de Sylburge et de Lederlin. Les usages des anciens Perses dans la religion, dans la vie civile, dans l'art militaire, y sont décrits fort savamment, mais avec peu d'ordre. | *Opera varia*, 1606, in-4°; | *Recueil des Ordonnances de Henri III*, in-fol. On a parlé très différemment du caractère de Brisson. Les uns le peignent comme un bon citoyen les autres disent qu'il n'avait que des vues ambitieuses dont il fut la victime : car ayant voulu demeurer à Paris en 1589, tandis que le parlement en sortait, dans l'espérance, dit-on, de devenir premier président à la place d'Achille de Harlay, alors prisonnier à la Bastille, il obtint effectivement cette place, qui fut cause en

partie de sa fin tragique. — Son frère, Pierre BRISSON, a donné l'*Histoire au vrai des guerres civiles ès pays de Poitou, Aunis, etc., depuis l'an 1574 jusqu'en 1576*, Paris, 1578, in-8°.

*BRISSON (MATHURIN-JACQUES), habile naturaliste français, né à Fontenay-le-Comte, le 30 avril 1723, fut maître de physique et d'histoire naturelle des enfans de France, censeur royal, membre de l'académie des sciences, et ensuite de l'institut. Il avait été attaché à Réaumur dans sa jeunesse; il l'aidait dans ses travaux, et dirigeait son cabinet. Il succéda à l'abbé Nollet pour la chaire de physique au collége de Navarre, et fut chargé par le gouvernement d'établir des paratonnerres sur plusieurs édifices publics. Brisson est mort à Boissi, près de Versailles, le 23 juin 1806. Quelques mois auparavant, une attaque d'apoplexie effaça toutes ses idées, lui fit oublier jusqu'à la langue française, de sorte qu'il ne prononçait plus que quelques mots de l'idiome poitevin. On a de lui : | *Système du règne animal, et ordre des oursins de mer*, traduit de Thomas Klein, Paris, 1754, 3 vol. in-8°; | *Tableau de zoologie*, sous ce titre : le *Règne animal*, divisé en neuf classes, Paris, 1756, in-4°, figures; il ne comprend que les quadrupèdes et les cétacés. Cet ouvrage a été traduit en latin par Allamand, Leyde, 1762, in-8°. | *Ornithologie*, ou *Méthode contenant la division des oiseaux en ordres, sections, genres, espèces, et variétés*, à laquelle on a joint la description exacte de chaque espèce, avec *les citations des auteurs qui en ont traité, et les noms qu'ils leur ont donnés*, etc., Paris, 1760, 6 vol. in-4°. Le texte est en latin et en français, sur deux colonnes. Brisson y décrit quinze cents espèces. Cette ornithologie, dont le style est peu remarquable, était l'ouvrage le plus complet, par rapport au nombre des espèces, avant l'*Histoire des oiseaux* de Buffon; | *Histoire de l'électricité*, traduite de Priestley, Paris, 1771, 3 vol. in-12. Dans les notes qu'il y inséra, il tâcha de soutenir la théorie de Nollet sur l'électricité, attaqua Franklin, principal auteur de celle qui y était opposée, et voulut rabaisser Priestley; | *Dictionnaire raisonné de physique*, Paris, 1781, 2 vol. in-4°, avec atlas; 1800, 4 vol. in-4°. Ce dictionnaire n'est presque plus consulté; | *Observations sur les nouvelles découvertes aérostatiques, et sur la probabilité de pouvoir diriger les ballons*, 1784, in-8° et in-4°; | *Pesanteur spécifique des corps*, 1787, in-4°. Cet ouvrage que l'on peut regarder comme le plus important de Brisson, est encore le plus complet que nous ayons en ce genre; | *Principes élémentaires de l'histoire naturelle et chimique, des substances minérales*, 1797, in-8°; | *Elémens ou Principes physico-chimiques*, Paris, an 8 (1800), 4 vol. in-8°, à l'usage des écoles centrales; la première édition avait déjà paru en 1789, en 3 vol. in-8°; | *Instruction sur les nouveaux poids et mesures*, Paris, an 7 (1799), in-8°; | *Instruction sur les poids nouveaux comparés aux mesures et poids anciens*, Paris, an 8 (1800), in-18. Brisson a aussi donné quelques *Mémoires*, insérés dans le recueil de la compagnie des sciences.

* BRISSON (BARNABÉ), inspecteur divisionnaire des ponts et chaussées, né à Lyon le 12 octobre 1777, fit ses études au collége de Juilly, et entra à l'école polytechnique lors de sa formation, à l'âge de seize ans. Il entra ensuite dans le corps des ponts et chaussées et fut employé, en 1802, au canal du Rhône-au-Rhin, sous la direction de M. Liard, puis au canal de Saint-Quentin sous celle de M. Payant. Il s'occupa sur l'un et sur l'autre de ces canaux des travaux du bief de partage, et déploya les ressources d'un génie actif et fécond. Nommé ingénieur en chef avant l'âge de trente ans, il prit, en cette qualité, en 1809, la direction de l'Escaut qui faisait à cette époque partie de la France. Brisson revint en 1814 dans sa patrie, et on lui confia le service du département de la Marne. La ville de Châlons lui doit surtout la construction du grand pont sur la Marne. Il devint ensuite successivement professeur de construction à l'école des ponts et chaussées, inspecteur de cette école, et secrétaire du conseil d'administration, et enfin, en 1824, inspecteur divisionnaire. Il est mort le 25 septembre 1828, à Nevers. On a publié en 1829 : *Essai d'un système général de navigation intérieure de la France, par B. Brisson, précédé d'un Essai sur l'art de projeter les canaux à point de partage, par Dupuis de Torcy et B. Brisson*, 1 vol. in-4°. Ces deux mémoires avaient été approuvés par l'Institut, le premier, en 1827, le second, en 1802. On a encore de Brisson différens *Mémoires*, des *Observations* sur des travaux de construction, insérés dans les *Collections lithographiques des ponts et chaussées*, et un *Traité des Ombres*, imprimé à la suite de la Géomé-

trie descriptive de Monge, dont il était l'ami.

BRISSOT (PIERRE), médecin, fils d'un avocat, naquit à Fontenai-le-Comte en Poitou, en 1478. Il fut reçu docteur de la faculté de médecine de Paris en 1514. Il mourut en 1522, dans la ville d'Evora en Portugal, où le désir d'aller herboriser, même jusqu'au Nouveau-Monde, l'avait conduit. Il prit le parti d'Hippocrate, de Galien et des autres anciens contres les médecins arabes et les charlatans modernes. La pratique des docteurs de son temps dans la pleurésie, était de saigner du côté opposé au mal. Il écrivit contre cet abus dans son *Traité de la saignée dans la pleurésie*, Paris, 1622, in-8°, où il justifie la méthode salutaire qu'il avait mise en usage.

* **BRISSOT** (JEAN-PIERRE), célèbre révolutionnaire, chef du parti dit des *Brissotins*, naquit le 14 janvier 1754, à Ouarville, village près de Chartres, dont il prit l'habitude d'ajouter le nom au sien en lui donnant la forme anglaise de Warville, espérant parvenir ainsi plus facilement à la célébrité. Son père, pâtissier de profession, lui fit donner une éducation soignée. Après avoir été clerc de procureur à Paris, Brissot se fit littérateur, et débuta par un ouvrage peu propre à donner une idée favorable de ses doctrines; cet écrit qui est intitulé : *Recherches philosophiques sur le droit de propriété et sur le vol considérés dans la nature et dans la société*, le fit juger digne de coopérer avec Condorcet, Clavière et Kersaint au journal la *Chronique du mois*. Il publia ensuite divers écrits sur l'*Inégalité des rangs*, qui le firent mettre à la Bastille. Le duc d'Orléans l'en fit bientôt sortir à la recommandation de madame de Genlis, et Brissot épousa, sous les auspices de cette femme auteur, une jeune demoiselle attachée au service de la duchesse d'Orléans; il partit presque aussitôt pour l'Angleterre avec une mission secrète que lui avait confiée le lieutenant de police de Paris. Après l'avoir accomplie, il voulut se fixer à Londres, et y fonda le *Journal des Lycées*. Cependant il retourna bientôt en France, et fit, en 1788, un voyage aux Etats-Unis. La révolution française le ramena en Europe. Il écrivit en 1789 dans le journal le *Patriote français*, et fit paraître des pamphlets, contribuant ainsi, autant qu'il était en lui, à répandre les principes démagogiques dont les résultats devaient être si désastreux. Aussi fut-il choisi pour être président du comité des recherches à Paris, qui fut le type des comités de surveillance, de sûreté générale, de salut public, et autres qui se formèrent depuis. Brissot se fit dans cette fonction de grands ennemis. Un écrivain français, nommé Morande, qui l'avait connu en Angleterre et qui publiait, en 1791, à Paris, un pamphlet périodique intitulé l'*Argus*, le peignit sous les plus noires couleurs, l'accusant même de vol, et substitua dans son journal le mot *brissoter* à celui de *voler*. Lors du départ du roi pour Varennes, en 1791, Brissot rédigea de concert avec Laclos, la pétition appelée du Champ-de-Mars, dans laquelle on demandait la déchéance du roi; cette pétition occasiona une insurrection violente que la garde nationale ne comprima qu'avec peine (*V.* BAILLY). Brissot et Lafayette, jusque là fort unis, se brouillèrent. A cette époque, les républicains commençaient à marcher tête levée; malgré les efforts employés pour dépopulariser Brissot, l'assemblée électorale de Paris le nomma à la législature, et il devint un des plus implacables ennemis de Louis XVI. L'assemblée, présumant que ses voyages lui avaient donné quelque habileté politique, le nomma membre du comité diplomatique qu'elle établit dans son sein. Il en fut le plus habituel rapporteur et ne cessa d'invoquer la guerre contre toutes les puissances de l'Europe, guerre qu'il regardait comme un des moyens les plus certains de détrôner le monarque. Il attaqua les ministres qui voulaient le maintien de la paix, en s'attachant particulièrement au ministre des affaires étrangères, M. Delessart, qu'il vint à bout de faire décréter d'accusation, et qu'il fit remplacer par le général Dumouriez, sous lequel la guerre fut en effet déclarée à l'empereur d'Autriche, le 20 avril 1792. Mais ce fut là le terme de la grande influence de Brissot sur les affaires politiques. Robespierre, alors accusateur public près le tribunal de la Seine, et avec lequel il était lié, se déclara tout à coup son adversaire et le dénonça au club des jacobins, comme traître à la patrie et ennemi du peuple, pour l'avoir précipité dans une guerre dont il éprouverait tous les malheurs et qui devait peut-être entraîner sa ruine. Camille-Desmoulins ameuta contre lui la populace; Brissot, dans l'espoir de conjurer l'orage qui le menaçait, voulut se rapprocher du roi et des constitutionnels; mais ses tentatives n'ayant point réussi,

il revint à ses premières opinions, et poursuivit avec la même brutalité tous ceux qu'il soupçonnait d'être attachés à Louis XVI. Il ne prit point cependant une part directe aux événemens du 10 août, qui furent dirigés par Danton, et par le parti qu'on croyait être celui du duc d'Orléans. Envoyé à la Convention nationale par le département de l'Eure, il n'y joua qu'un rôle très secondaire, et n'y fut guère remarqué que par l'acharnement de Robespierre, qui, en le perdant, croyait ruiner la faction des *Brissotins*. Dans le procès de Louis XVI, il parut, ainsi que les girondins Vergniaud, Guadet, Gensonné, etc., vouloir sauver le monarque. L'accusation de *fédéralisme* et de conspiration contre l'unité et l'indivisibilité de la république fit surtout parmi ses partisans un grand nombre de victimes, et acheva de les rendre impopulaires. Ce fut néanmoins encore Brissot qui, en qualité de rapporteur du comité diplomatique, fit déclarer la guerre à la Hollande et à l'Angleterre, le 1[er] février 1793; depuis, il fut continuellement occupé à se défendre contre ses ennemis. Enveloppé dans la proscription qui suivit la journée du 31 mai 1793, il fut arrêté à Moulins, lorsqu'il essayait de gagner la Suisse, transféré à Paris, et décapité le 31 octobre de la même année, à l'âge de trente-neuf ans. Il était d'une constitution faible, d'une taille au-dessous de la moyenne, un peu contrefait; sa figure était pâle et son air triste; la simplicité de son habillement était extrême, et il fut un des premiers à adopter la coiffure sans poudre. Comme écrivain, Brissot avait un talent fort médiocre, et fit beaucoup de mal avec peu de moyens. Les meilleurs articles de son journal n'étaient pas de lui, mais de son secrétaire Girey Dupré, qui fut décapité quelque temps après son patron. On peut considérer Brissot comme un des hommes publics dont l'indiscrète philantropie contribua le plus à l'insurrection des nègres et par conséquent à la ruine de Saint-Domingue. Les principaux ouvrages de ce révolutionnaire sont: | *Moyens d'adoucir la rigueur des lois pénales en France sans nuire à la sûreté publique, ou discours couronnés par l'académie de Châlons-sur-Marne en* 1780, Châlons, 1781, in-8°; l'un de ces discours est de F.-P. Brissot, et l'autre de M. Bernardi. Le premier fut réimprimé sous ce titre: *Le sang innocent vengé, ou discours sur la réparation due aux accusés innocens*, etc.; | *Un indépendant de l'ordre des avocats sur la décadence du barreau en France*, 1781, in-8°; | *De la vérité, ou méditation sur les moyens de parvenir à la vérité de toutes les connaissances humaines.* L'auteur dans cet ouvrage donne une fausse définition de la vérité, en l'établissant, ce qui est conforme au témoignage des sens; | *Le Philadelphien à Genève*, 1783, in-8°; | *Théorie des lois criminelles*, 1781, 2 vol. in-8°; | *Bibliothèque philosophique du législateur, du politique, du jurisconsulte*, 1782-1786, 10 vol. in-8°; | *Tableau de la situation actuelle des Anglais dans les Indes occidentales, et tableau de l'Inde en général*, 1784-1785, in-8°; | *Tableau du lycée de Londres, ou tableau de l'état présent des sciences en Angleterre*, in-8°; | *Examen critique des voyages dans l'Amérique septentrionale*, par le marquis de Chastelux, 1786, in-8°; | *Voyages en Europe, en Asie et en Afrique*, traduits de l'anglais de Makintosh, avec des notes, 1786 et 1791, 2 vol. in-8°; | *Lettres philosophiques et politiques sur l'histoire de l'Angleterre*, 1786 et 1790, 2 vol. in-8°. Ce sont les lettres attribuées à lord Lyttleton traduites par Madame Brissot, avec des notes de son mari; | *De la France et des Etats-Unis, ou de l'importance de la révolution de l'Amérique pour le bonheur de la France*, 1787, in-8°; traduit en anglais en 1788; Clavière a pris part à cet ouvrage; | *Des administrations provinciales.* Ce mémoire, qui fut présenté au roi par Turgot, est suivi des *Observations d'un républicain*, 1788, in-8°; les observations sont de Brissot; plusieurs exemplaires de ce livre sont intitulés *OEuvres posthumes de Turgot*; | *Nouveau voyage dans les Etats-Unis de l'Amérique septentrionale*, 1791, 3 vol. in-8°. Cet ouvrage a été traduit en anglais, en hollandais et en allemand. La Vie de Brissot se trouve à la tête du 1[er] volume; cette vie, traduite séparément en anglais, a été publiée en 1794, in-8°; la plus considérable de ses brochures est celle qui parut en 1789, sous ce titre: *Plan de conduite pour les députés du peuple aux états-généraux*; | *Rome jugée, ou l'autorité législative du pape anéantie*, 1784, in-12, 1791, in-8°.

* BRISTOW (RICHARD), écrivain catholique, né Worcester en 1538, vint à Douai, et y fut reçu docteur en théologie. Le cardinal Alan le prit sous sa protection, et, en son absence, le mit à la tête du collége. Il ruina sa santé à force de travail; on lui conseilla l'air natal, et

il mourut dans sa patrie en 1681. On a de lui : | *Motifs de ma conversion;* | *Réplique du docteur Fulke sur le purgatoire;* | *Cinquante-une demandes proposées aux hérétiques par les catholiques;* | *Veritates aureæ S. R. eccles.;* | *Tabula in Summam theol. Thom. Aquinatis.*

BRITANNICUS, fils de l'empereur Claude et de Messaline, fut exclu de l'empire par les artifices d'Agrippine, seconde femme de Claude et mère de Néron, sur lequel elle voulait le faire tomber. Ce prince fit empoisonner Britannicus dans un repas. Il fut enterré la nuit d'après, en simple particulier, l'an 55 de J.-C. Une grosse pluie, survenue lorsqu'on le portait au tombeau, effaça le blanc dont Néron avait fait masquer son visage, pour cacher l'effet du poison qui l'avait extrêmement noirci.

BRITANNICUS (Jean), professeur de belles-lettres à Palazzolo, sa patrie, dans le Bressan, laissa des notes estimées sur Juvénal, sur Perse, Stace, Ovide. Il a écrit aussi le *panégyrique du cardinal Cajétan*. Il mourut en 1520.

BRITO (Bernard de), cistercien, historiographe du royaume de Portugal, naquit dans la ville d'Almeida, en 1569, et mourut en 1617. On a de lui : | *Monarchia Lusitana*, 8 vol. in-fol., Lisbonne, 1597-1683. C'est une histoire de Portugal qui remonte fort haut. Elle est écrite avec élégance, quoique par différentes mains. Les Pères Antoine et François Brandano, ses confrères, l'ont poussée jusqu'à l'an 1325; enfin elle a été continuée jusqu'à l'an 1356, par le Père Raphaël de Jésus. Brito n'est auteur que des 2 premiers volumes. | *Eloges des rois de Portugal*, avec leurs portraits, 1603, in-4°. | *Géographie ancienne du Portugal.* | *La Chronique de l'ordre de Cîteaux*, Lisbonne, 1602, in-fol. | *Guerra Brasilica*, Lisbonne, 1675, in-fol. — Il ne faut pas le confondre avec Diégo de BRITO, né aussi à Almeida, dont nous avons un livre intitulé *Commentaria in rub. et titul. de Locato et Conducto, de Emphiteusi tractatus*, Lisbonne, 1619, in-fol.

* **BRITO** (le Père de), jésuite portugais et missionnaire aux Indes, fut envoyé dans le Maduré par ses supérieurs. Il était à la tête de la mission dans le Maravas, lorsqu'une violente persécution suscitée contre lui l'obligea de se retirer, avec l'intention néanmoins de revenir bientôt prendre le soin d'une nombreuse chrétienté qu'il avait établie avec des soins et des fatigues incroyables. Il était sur le point de retourner au milieu de ces peuples et de s'exposer à tout plutôt que de les abandonner, lorsqu'il fut envoyé en Europe en qualité de procureur-général de la mission de Maduré. Il arriva à Lisbonne en 1687. Le roi de Portugal, dont il était avantageusement connu, voulut l'attacher à sa cour par des emplois importans; mais le saint homme, qui ne respirait que la conversion des infidèles, s'en excusa fortement, et ayant terminé les affaires dont il était chargé, il reprit avec empressement la route de Goa. Ayant été de nouveau envoyé au Maduré avec la charge de visiteur, il se hâta d'en remplir les devoirs, sans même se délasser des fatigues d'un long voyage et d'une maladie grave qu'il avait éprouvée en route. Il se rendit ensuite auprès de ses chers Maravas, et parcourut toutes leurs églises avec un zèle infatigable. Il fut souvent en danger de perdre la vie par l'effet de la haine des prêtres idolâtres, et eut à supporter de grandes incommodités; mais les bénédictions que Dieu répandait sur ses travaux apostoliques soutenaient son courage. Depuis son retour d'Europe jusqu'à sa mort, il baptisa huit mille catéchumènes, et convertit le prince Teriadeven, un des principaux seigneurs du pays. Cette conversion, qui fut éclatante, causa la perte du Père de Brito. D'après les principes du christianisme, le nouveau chrétien avait déclaré à toutes ses femmes qu'il ne lui était plus permis de les garder et qu'il n'en aurait plus qu'une seule, mais qu'il prendrait soin de celles qu'il était forcé d'abandonner. Une de ces femmes, plus irritée que les autres, porta ses plaintes au souverain du pays, dont elle était nièce, et accusa de son malheur le Père de Brito, qu'elle traita de magicien. Les brames saisirent cette occasion pour exercer leur vengeance contre le missionnaire. On se saisit de sa personne; il fut conduit devant le prince, et après avoir subi les traitemens les plus cruels, il fut immolé en haine de la foi. Il vit arriver l'instant de son supplice avec la joie d'un voyageur qui arrive au terme d'une longue route, embrassa ses bourreaux et reçut le coup mortel avec un visage si pénétré de dévotion, que les païens eux-mêmes en furent touchés. Ce fut le 4 février 1693. Le Père de Beauvais a donné sa Vie, Paris, 1746, in-12.

* **BRIVES** (le père Martial de), ca-

pucin, né à Brives, mourut en 1656. Son nom de famille était DUMAS. On a de lui des *Poésies*, imprimées sous le titre de *Parnasse séraphique*, ou *les derniers soupirs de la muse du R. P. Martial de Brives, capucin, etc.*, Lyon, 1760, in-8°.

* **BRITZ-MARTINEZ** (don JUAN), abbé d'un monastère de Saint-Jean-de-la-Pena dans les Pyrénées, né à Saragosse, a écrit l'*Histoire de la fondation et des antiquités* de son couvent, Saragosse, 1620, in-fol.; | et la *Relation des obsèques de Philippe Ier d'Aragon*, 1599, en espagnol.

* **BRIZARD** (GABRIEL), avocat et premier commis à la chancellerie du Saint-Esprit, se distingua par des succès dans les lettres; obligé de vivre d'économie, il avait adopté l'habit violet, comme moins dispendieux, ce qui le fit nommer *l'abbé*, titre qu'il ne refusait pas et qu'il a pris même quelquefois dans ses ouvrages. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages: | *Eloge de Charles V, roi de France*, in-8°; ce discours concourut à l'académie avec celui de La Harpe qui fut couronné; | *Histoire généalogique de la maison de Beaumont en Dauphiné, avec les pièces justificatives.* Cet ouvrage fut imprimé à l'imprimerie du cabinet du roi, en 2 volumes in-folio, aux frais de M. Christophe de Beaumont, archevêque de Paris, et envoyé par lui aux maisons souveraines de l'Europe; d'Hozier de Sérigni en fait un grand éloge; | *Fragment de Xénophon, nouvellement trouvé dans les ruines de Palmyre par un anglais, traduit du grec en français*, Paris, 1783, in-24. C'est une fiction assez ingénieuse sur la révolution d'Amérique. | *De l'amour de Henri IV pour les lettres*, Paris, 1785 et 1786, in-18; | *Eloges historiques de l'abbé de Mably*, Paris, 1787, in-8°, discours couronné à l'académie des belles-lettres; on le trouve à la tête des œuvres de Mably. | *Du massacre de la Saint-Barthélemy, et de l'influence des étrangers en France durant la ligue; Discours historique avec les preuves*, Paris, 1790, 2 part. in-8°. L'auteur a pour but dans cet ouvrage de prouver que les reproches que l'on a faits à la France à propos de ce massacre, ne retombent pas entièrement sur elle, mais doivent être attribués en grande partie aux étrangers, dont l'influence en France était grande alors. | *Discours historique sur le caractère et la politique de Louis XI.* Brizard a composé plusieurs autres ouvrages, entr'autres une *Histoire des Français*, mais qui est demeurée imparfaite et manuscrite. Il était très lié avec Blin de Sainmore, qu'il fit son exécuteur testamentaire. Après avoir, dans les commencemens, adopté les principes de la révolution, il vit avec une douleur si vive tous les excès et les crimes où l'on se porta pour la consommer, qu'il en mourut de douleur le 23 janvier 1793, deux jours après la mort de l'infortuné Louis XVI.

BROCARD ou **BURCARD** (BONAVENTURE), jacobin du 13e siècle, s'est fait un nom par une savante *Description de la Terre-Sainte*, en latin, Cologne, 1624, in-8°. Le Clerc l'a réimprimée à la fin de son édition de l'Onomasticon de Bonfrérius, Amsterdam, 1707, in-fol. (1)

BROCARD (JACQUES), né à Venise au 16e siècle, embrassa le calvinisme, tâcha de prouver que les principaux événemens de son temps se trouvaient prédits dans les saintes Ecritures, et en fit des applications à la reine Elizabeth, à Philippe II, au prince d'Orange, qui sont consignées dans l'ouvrage qui a pour titre *Mystica et prophetica interpretatio Geneseos*, Leyde, 1584, in-4°. *Idem*, *Levitici*, in-8°. Mais cette liberté fut condamnée par ceux même de sa communion, en 1581. Il fut

---

(1) L'abbé Feller a confondu Bonaventure Brocard, dont le vrai nom est Brochard, avec Brocard, jacobin allemand, qui lui est antérieur de deux siècles et demi. Celui-ci, né à Strasbourg, selon quelques-uns, et suivant Reineccius en Westphalie, entra dans l'ordre des dominicains, et fut envoyé vers l'an 1232, dans la Terre-Sainte, où il passa dix ans au monastère de Sion; ce qui le fit surnommer *Brocardus de monte Sion*. Il parcourut la Palestine, vit des villes et des villages qui n'existent plus aujourd'hui, et décrivit avec tant d'exactitude des végétaux étrangers à nos climats, qu'on les reconnaît sans peine, quoiqu'il n'ait pas donné leurs noms. La relation de ce voyage fut imprimée pour la première fois dans le livre intitulé : *Catena temporum, seu Rudimentum novitiorum*, espèce d'histoire universelle, publiée à Lubeck, en 1475, en 2 volumes in-folio, et qui a été traduite en français gothique, sous le titre de *Mer des Histoires*, Paris, 1488, 2 vol. in-fol. Cette édition est préférable à celles qui furent faites postérieurement, et qu'on a grossies par des additions de tout genre. On trouve dans celle-ci une carte de la Terre-Sainte, gravée en bois, la plus ancienne peut-être de cette sorte qui existe. La relation de Brocard a été imprimée séparément à Anvers en 1536, sous le titre de : *Locorum Terræ Sanctæ exactissima descriptio*, etc., à Paris, en 1544, et à Cologne, en 1624. — Bonaventure BROCHARD, cordelier, fit un voyage en Terre-Sainte dans le seizième siècle, et en a aussi écrit une relation différente de celle qui fut donnée à Cologne en 1624 par Philippe Bosquier, sous les nom et prénom de ce religieux, tandis qu'elle n'est autre que celle du jacobin allemand Brocard, ou Burchard.

ensuite obligé de quitter successivement sa patrie et la France, où il fut accusé d'exciter des troubles, et se retira à Nuremberg, où il mourut. Bongars parle de lui dans ses lettres.

* BROCARIO (Arnaud-Guillaume de), habile imprimeur espagnol, de l'université d'Alcala, fut chargé d'imprimer la fameuse *Bible polyglotte* du cardinal Ximénès de Complute ou d'Alcala. Cette Bible appelée *Biblia complutensis*, et qui est l'ouvrage le plus considérable qui eût été publié jusqu'alors, consiste en 6 gros vol. in-fol. C'est la première et la plus rare de toutes, et c'est ce qui la fait rechercher, car elle est bien moins complète que celles qui ont paru depuis. Chaque page est partagée en trois colonnes; la 1re offre le texte hébreu; la 2e la vulgate, en caractères gothiques; la 3e le grec des Septante; le texte chaldéen se trouve à la marge extérieure, et la version latine vis-à-vis. Les 4 derniers volumes furent achevés en 1517; ils contiennent l'ancien Testament en grec, hébreu, chaldéen et latin; le 5e renferme le nouveau Testament imprimé pour la première fois en grec et en latin; le 6e un vocabulaire hébraïque et chaldaïque. Léon X fixa le prix de la polyglotte par feuilles à 6 ducats et demi d'or (40 fr. de notre monnaie de ce temps-là). Cette polyglotte est rare, et le prix en est plus élevé que celui des polyglottes de Le Jay et de Walton. Un exemplaire imprimé sur vélin a été acheté 12,000 fr. par M. Maccarthy à la vente de Pinelli, et a été revendu 16,000 fr.

* BROCCHI (Joseph-Marie), ecclésiastique italien, né à Florence en 1687, et mort le 8 juin 1751, obtint en 1716 le prieuré de Sainte-Marie-aux-Ormes. L'archevêque de Florence qui connaissait son mérite, lui confia la direction du séminaire des jeunes ecclésiastiques. Il était protonotaire apostolique, et membre de la société connue sous le nom de *la Colombaria*. On lui doit plusieurs ouvrages : | des *Principes de théologie morale*, en latin; | *Traité sur l'occasion prochaine du péché, sur les récidives*, en italien; | *les Constitutions du séminaire de Florence*, et plusieurs *Vies des saints*.

* BROCHARD (l'abbé Michel), professeur au collége Mazarin, mort en 1728 ou 1729, était un de ces amateurs qui passent leur vie à se former une collection de livres rares. Il a contribué beaucoup, avec Gabriel Martin, à perfectionner la bibliographie, ou l'art de dresser des catalogues de bibliothèque, par ordre de matières. C'est lui qui dressa la *Bibliotheca Fayana*, que G. Martin imprima, Paris, 1725, in-8°, en y joignant une bonne table des auteurs. Il avait fait aussi le *Catalogue* de sa propre bibliothèque, qui fut publié de même par Martin, avec une table d'auteurs, sous le titre de *Musæum selectum*, Paris, 1725, in-8°.

* BRODEAU (Victor), valet de chambre et secrétaire de François Ier, naquit à Tours, et mourut en 1540. Il composa quelques *Pièces de vers*, et un poëme en vers de dix syllabes intitulé : *Louanges de J.-C. notre Sauveur*, Lyon, 1540, in-8°, plusieurs fois réimprimé.

BRODEAU (Jean), chanoine de Tours, sa patrie, y mourut en 1563. Sadolet, Bembo, Manuce, Danès, et plusieurs autres savans, lui donnèrent leur amitié et leur estime. Son principal ouvrage est un recueil d'observations et de corrections de beaucoup d'endroits de différens auteurs anciens. Ce recueil, publié sous le titre de *Miscellanea*, 1609, in-8°, 2 part., se trouve dans le *Trésor de Grutter*. Brodeau joignait l'étude des mathématiques à celle des belles-lettres.

BRODEAU (Julien), avocat au parlement de Paris, était originaire de Tours. On a de lui | des *Notes sur les Arrêts de Louet*, 1712, 2 volumes in-fol.; | la *Vie de Charles Dumoulin*, 1654, in-4°, et | des *Commentaires* sur la coutume de Paris, 1669, 2 vol. in-fol. Il mourut à Paris, en 1653.

BRODÉRICUS (Etienne), esclavon d'origine, évêque de Watzen, se rendit fort utile à Louis II, roi de Hongrie, qui, trop jeune et trop faible pour s'opposer aux Turcs qui menaçaient de fondre sur son royaume, était en danger de voir tout son pays au pouvoir de ces barbares. Brodéricus fut envoyé à Rome pour y demander du secours, et fut chargé en même temps de se rendre auprès de François Ier, détenu alors prisonnier, pour lui porter de la part de Louis II, des motifs de consolation, et lui offrir tous les services dont il était capable. De retour dans sa patrie, il fut nommé chancelier, et se trouva ensuite à la bataille de Mohatz avec le roi, qu'il ne quitta pas et qui y périt. Après la mort de Louis II, Brodéricus suivit le parti de Jean Zapol (*voyez* ce mot), et prêta son ministère à son inauguration. Il mourut en 1540. C'était un prélat aussi recommandable par son génie et ses connaissances, que par le talent supérieur

qu'il avait à concilier les intérêts des princes et les ramener à la concorde. On a de lui une histoire de la bataille de Mohatz, sous ce titre *De clade Ludovici II, regis Hungariæ*, dans laquelle périt la principale noblesse de Hongrie. Sambuc l'a donnée en entier au public à la suite de l'Histoire de Bonfinius, Francfort, 1581, Hanovre, 1606. Elle se trouve aussi dans le second tome de la Collection des écrivains de l'histoire d'Allemagne, de Schadius, Bâle, 1574. Les savans de ce temps-là ont parlé de Brodéricus avec éloge, et Nicolas Olaus a orné son tombeau de l'élégie suivante :

Hic jacet inclusus gelida Brodericus in urna,
Cui decus, et nomen pulchra corona dedit.
Phœbus in æthereo donec clarescet Olympo,
Dum tenebras densas Cynthia clara fugat,
Semper erit Stephani virtus, doctrina perennis,
Sancta fides, probitas et pietatis amor.
Pontificis vixit sacro decoratus honore,
Cujus in officio sedulus usque fuit.
O felix claros patriæ qui vidit honores,
Illius at cladem cernere non voluit!
Dum nullam potuit nostris adhibere medelam,
Hisce malis subito migrat ad astra poli.

BROGLIE (Victor-Maurice, comte de), d'une famille originaire de Piémont, servit avec gloire dans toutes les guerres de Louis XIV, et obtint le bâton de maréchal de France en 1724. Il mourut le 4 août 1727, à 80 ans.

BROGLIE (François-Marie), fils du précédent, aussi maréchal de France, mérita cet honneur par l'intelligence et la bravoure qu'il montra en Italie dans les campagnes de 1733 et de 1734. Ce fut cette dernière année qu'il reçut le bâton. Le roi érigea en sa faveur la baronnie de Ferrières en Normandie en duché, sous le nom de Broglie. Il commandait l'armée française destinée à protéger la Bohème, et sa retraite fut la cause de sa disgrâce. Il mourut dans l'exil le 20 mai 1745.

* **BROGLIE** (Victor-François duc de), maréchal de France, chevalier des ordres du roi, etc., né le 19 octobre 1718, était le fils aîné du duc François-Marie. Il servit dans les armées d'Italie, et notamment en Allemagne, dans la guerre de sept ans, se couvrit de gloire à Guastalla, à Prague, à Maëstricht. Avec vingt-huit mille hommes, il battit, en 1758, à Berghen, 40,000 Prussiens et Hessois, et les força d'évacuer la Franconie. Il fut créé prince de l'empire pour lui et ses descendans par l'empereur François Ier, en 1759. Dans la même année, et sous le commandement du maréchal de Contades, il chassa les ennemis de Cassel et Munden, s'empara de Minden, y fit prisonnier le général Zastrow, et par la prise de cette ville, il pénétra dans l'électorat de Hanovre. Nommé commandant en chef de l'armée d'Allemagne le 23 octobre 1759, et créé maréchal de France le 16 décembre suivant, à l'âge de 42 ans, il fit les campagnes de 1760 et 1761, et le 10 juillet de la première année, il remporta une victoire complète à Corbach. Son armée se réunit à celle de Soubise, mais le peu de concert entre ces deux généraux donna plusieurs avantages aux ennemis. La perte de la bataille de Willinghausen augmenta leur mésintelligence. L'affaire fut portée à la décision du conseil d'état, et le maréchal fut exilé en 1762. Deux ans après, Louis XV le nomma gouverneur général du Messin. Louis XVI l'appela auprès de lui en 1789, le créa ministre de la guerre, et lui confia le commandement de sa garde particulière. Le maréchal, prévoyant les malheurs qui menaçaient le roi et la monarchie, ne cessa de donner à Louis XVI les conseils les plus énergiques et les plus propres à arrêter les entreprises des malveillans ; mais ce monarque, ou par une trop aveugle confiance, ou par une bonté extrême, ne voulut jamais les suivre. Le maréchal quitta la France, et se retira à Luxembourg, où il fut reçu avec les plus grandes distinctions par le maréchal autrichien de Bender. Joseph II approuva cette réception honorable, en rendant à M. de Broglie de nouveaux témoignages d'estime et de considération. Lors de l'expédition de la Champagne, en 1792, il se mit à la tête d'un corps d'émigrés. Son âge et ses infirmités l'obligèrent dans la suite à quitter les armées. Il mourut à Munster en 1804, à l'âge de 86 ans. On trouve une relation de ses campagnes d'Allemagne, extraite de ses propres papiers, dans les *Mémoires historiques sur la guerre de sept ans*, rédigée par M. de Bourcet, et publiée à Paris, 1792, 3 vol. in-8°.

* **BROGLIE** (Charles-François, comte de), frère du précédent, né le 20 août 1719, servit quelque temps dans les armées avec distinction, et ses talens diplomatiques le firent nommer par Louis XV, en 1752, son ambassadeur auprès de l'électeur de Saxe, roi de Pologne. La maison de Saxe, alors menacée par les Russes, plaça toute sa confiance dans l'ambassadeur français, qui était revêtu des plus amples pouvoirs par

Louis XV, avec lequel il entretenait une correspondance particulière. Il était aussi profond politique que son frère était grand général. Durant les trois ans qu'il demeura à Varsovie, les affaires de la Pologne prirent un aspect favorable, et mirent ce royaume à l'abri, et des révolutions intérieures, et des entreprises de l'ennemi au dehors. Tous les grands et les personnes les plus remarquables se rangèrent autour de l'ambassadeur de France, déterminés à seconder ses projets. La Pologne était à la veille d'avoir un gouvernement plus fort, des lois plus sages, et une existence assez solide pour en imposer à ses ennemis ; mais des intrigues de cour renversèrent tous les projets de l'ambassadeur. Il fut rappelé et employé aux armées d'Allemagne, où il servit sous les ordres du général son frère. Il s'empara de Hall, se fit remarquer à la bataille de Munden, et devenu lieutenant-général en 1760, il se couvrit d'honneur lors de la défense de Cassel que les ennemis attaquèrent vigoureusement. A la paix, Louis XV le nomma directeur du ministère secret, qui correspondait directement avec le roi, et dont l'objet était de lui proposer des plans, et de l'instruire sur la différente politique que suivaient alors les cabinets de l'Europe. Louis XV voulait le bien ; mais comme les conseils du comte de Broglie étaient souvent opposés aux vues de ses ministres, dont il avait cependant besoin pour examiner et résoudre les questions difficiles que le comte lui proposait, cette correspondance devenait ou sans utilité pour le monarque, ou dangereuse pour le comte. La jalousie des ministres l'emporta, et de Broglie fut exilé par ordre du roi; mais comme il était véritablement aimé et estimé de ce prince, il en reçut aussitôt le nouvel ordre de continuer sa correspondance. Rappelé à la cour, il se déclara contre la politique du cabinet français, et contribua à faire exiler le duc de Choiseul, qui avait le portefeuille des affaires étrangères. La confiance que Louis XV témoignait au comte de Broglie suscitait à ce dernier un grand nombre d'ennemis : aussi il fut encore exilé quelques années avant la mort de ce monarque, et mourut en 1781, presqu'entièrement oublié, après avoir eu la direction du ministère secret pendant 17 ans. On a recuelli une partie des papiers de cette correspondance ; ils peuvent jeter du jour sur plusieurs faits importans du règne de Louis XV. Rhulière a tracé le portrait suivant du comte de Broglie : « Pendant son séjour à Varsovie, dit-il, » il se montra ce qu'il fut dans la suite, » ami et protecteur ardent et fidèle, en» nemi implacable, opiniâtre ; livré sans » relâche et sans trève à la fureur de ses » animosités, passionné pour la gloire du » nom français, ne connaissant ni le luxe, » ni la mollesse, ni les délassemens de » l'esprit ; capable du plus profond secret » dans ses longues et impénétrables intri» gues, mais sans dissimulation dans la » société ; enfin, dans ce rôle singulier » où il fut conduit par les conjonctures, » affectant et devant affecter la rectitude » d'un censeur ; portant la sévérité de ses » principes jusqu'à l'exigence la plus ri» goureuse dans les moindres devoirs, » jusqu'à la pédanterie dans les affaires ; » portant la justice même à cet excès où » elle cesse d'être juste ; ne pardonnant » rien à ceux qui ne lui étaient pas dé» voués, plus indulgent et plus facile pour » ceux qui lui consacraient leurs talens ; » ne s'étant jamais trompé dans le choix » des hommes qui secondèrent ses des» seins, quoique les événemens l'aient » presque toujours trompé dans ses vues. »

* **BROGLIE** (CLAUDE-VICTOR, prince de), fils de Victor-François, maréchal de France, naquit en 1757, et entra très jeune au service. La noblesse de Colmar et de Schelestadt le députa aux états généraux de 1789. Il se réunit au tiers état, et suivit presque toujours l'impulsion des différens partis qui, tour à tour, dominaient dans l'assemblée. Lorsqu'on porta la loi contre les émigrés, il demanda un sursis à son exécution en faveur de son père, sur lequel il avança, en fondant en larmes, plusieurs faits que le maréchal crut devoir désavouer par une lettre qu'il rendit publique. Il fut ensuite employé comme maréchal-de-camp à l'armée du Rhin ; mais ayant refusé de reconnaître les décrets qui suspendaient le roi, il fut destitué sur-le-champ. Il se retira à Bourbonne-les-Bains, d'où il écrivit à la Convention pour protester de son patriotisme. De retour à Paris, il se présenta à la barre, à la tête de la députation d'une section des Invalides. Mais il fut presqu'aussitôt traduit au tribunal révolutionnaire, et condamné à mort le 27 juin 1794, à l'âge de 37 ans. — Son frère le prince de Revel, suivit le maréchal son père dans l'émigration, et mourut à Munster en 1793, âgé de 30 ans.

* **BROGLIE** (Maurice-Jean-Madeleine de), évêque de Gand et prince du saint-empire romain, né le 5 septembre 1766, au château de Broglie, était fils du maréchal duc de Broglie, que l'empereur François I[er] créa prince de l'empire par un diplôme de 1759. Il faisait ses études ecclésiastiques au séminaire de Saint-Sulpice, lorsque la révolution l'obligea d'émigrer avec son père qui se rendit à Berlin. Le roi Frédéric-Guillaume fit au maréchal un accueil distingué, et accorda au prince Maurice une prévôté au chapitre de Posen, dans l'ancienne Pologne. L'abbé de Broglie rentra en France en 1803; des démarches qu'il fit dans le but de recouvrer des propriétés qui n'avaient pas été vendues firent connaître sa présence dans la capitale à l'empereur qui s'empressa de l'appeler à sa cour et de le nommer son aumônier. En 1805, il fut nommé à l'évêché d'Acqui et, en 1807, à celui de Gand. Il avait prodigué des éloges à Bonaparte dans un mandement à l'occasion de la victoire d'Austerlitz. Mais ce sentiment d'admiration pour l'usurpateur ne fut pas de longue durée, et le ministre des cultes écrivait dans une lettre du 10 avril 1809, que Napoléon était mécontent du peu d'attachement que M. de Broglie montrait pour sa personne. Ce prélat se vit même enlever son grand-vicaire, malgré tous les efforts qu'il fit pour le conserver. En 1810, la croix d'honneur fut envoyée à M. de Broglie qui la refusa, pensant qu'il ne pouvait prêter un serment qui l'obligeait à soutenir l'intégrité de l'empire, au moment même où les états du saint Siége venaient d'y être réunis, et il motiva son refus dans un *Mémoire* plein de modération qu'il adressa au ministre des cultes. Sa fermeté ne se démentit point au concile national du 9 juillet 1811, qui avait été convoqué pour aviser au moyen d'instituer les évêques sans avoir recours au Saint-Père. Il s'opposa constamment aux mesures proposées, pendant les deux jours que dura le concile qui fut dissout le 11 du même mois. Le 12, le prélat fut arrêté et enfermé, ainsi que les évêques de Troyes et de Tournai, au donjon de Vincennes. Après quatre mois et demi de captivité, il consentit à donner sa démission qu'on lui demandait et fut exilé à Beaune. Accusé d'entretenir des intelligences avec son clergé, on le transféra dans l'île de Sainte-Marguerite sur les côtes de la Provence, et en 1813, on lui donna un successeur au siége de Gand. Le prince de Broglie, pressé de nouveau, renouvela sa renonciation à ce diocèse, par un acte signé à Dijon le 8 juillet, mais sans révoquer les pouvoirs conférés à ses grands-vicaires. Cette restriction produisit contre le clergé de Gand des vexations auxquelles la chute de Napoléon, en 1814, mit enfin un terme. La démission du prélat fut considérée comme nulle, et il retourna dans son diocèse au milieu des témoignages de la joie la plus vive. Mais de nouveaux chagrins l'attendaient encore. La Belgique avait été réunie à la Hollande; le prince Guillaume d'Orange ayant manifesté des projets défavorables à la cause catholique, Broglie la défendit dans trois écrits qui parurent successivement, savoir une *Adresse au roi*, signée le 28 juillet 1815, par les évêques de Tournai, de Namur et de Gand, et par les grands-vicaires de Malines et de Liége; | une *Instruction pastorale*, en français et en flamand, du 2 août suivant; | et un *Jugement doctrinal* des évêques des Pays-Bas sur le serment prescrit. Le pape Pie VII, à qui le prélat eut recours en dernier lieu, fit parvenir, le 16 mai 1816, au ministre des Pays-Bas, résidant à Rome, une note officielle où S. S. lui mandait que, *la nouvelle loi fondamentale contenant des erreurs contraires à la religion catholique, la résistance des évêques ne pouvait être blâmée avec justice, et qu'on ne pouvait exiger des sermens contraires à la conscience*. Les réclamations de M. de Broglie étaient fondées sur ce qu'il manifeste lui-même dans *l'Adresse au roi*. « Jurer, disait-il, d'observer et de maintenir une loi qui attribue au souverain, » et à un souverain qui ne professe pas » notre sainte religion, le droit de l'instruction publique, les écoles supérieures, moyennes et inférieures, c'est lui » livrer à discrétion l'enseignement public dans toutes ses branches, c'est trahir » hautement les plus chers intérêts de » l'Eglise catholique.... Jurer de maintenir la liberté des opinions religieuses et » la protection égale accordée à tous les » cultes, n'est autre chose que jurer de » maintenir, de propager l'erreur contre » la vérité... » De nouvelles discussions s'élevèrent au sujet du refus de l'évêque de faire des prières publiques pour le roi; mais un bref du saint Père l'autorisa à les ordonner. Le prince de Broglie, lors de l'érection de nouvelles universités dans la Belgique, ayant adressé au roi

une *Représentation* dans laquelle il signalait l'introduction de certains ouvrages funestes dans l'enseignement, et exprimait ses craintes sur le sort des séminaires épiscopaux, devint l'objet des plus vives poursuites, et fut bientôt placé sous le coup d'un mandat d'amener. Il se réfugia en France, et vécut tantôt à Beaune, tantôt à Paris. Il protesta vainement contre la procédure; le tribunal de Bruxelles, par arrêt du 8 novembre 1817, le condamna à la déportation, et l'arrêt fut attaché, par la main du bourreau, entre ceux de deux voleurs exposés pour leurs crimes. « Toujours en proie » à des infirmités (dit *l'Ami de la Reli-* » *gion et du Roi*, tom. 28, pag. 367), que » les traitemens exercés contre lui ou en- » vers son clergé n'étaient pas propres à » adoucir, il recevait chaque jour de si- » nistres nouvelles de l'état de son dio- » cèse. Un de ses grands vicaires exilé, » deux autres mis en jugement, des cha- » noines expulsés du chapitre, des curés » privés de traitement, une inquisition » sévère exercée contre les prêtres, de » pauvres religieuses inquiétées jusque » dans l'asile où elles croyaient s'être » soustraites au monde, la religion catho- » lique entravée dans ses droits comme » dans ses pratiques, les efforts faits pour » ôter au prélat l'exercice de sa juridic- » tion, toutes ces circonstances étaient » autant de coups portés à la sensibilité » de M. de Broglie, et n'ont pas peu con- » tribué à ruiner une santé faible et fati- » guée par tant d'épreuves. » L'évêque de Gand fit imprimer en 1819 sa *Réclamation respectueuse adressée à LL. MM. les empereurs d'Autriche et de Russie et le roi de Prusse, relativement à l'état des affaires religieuses en Belgique*, datée de Beaune, 4 octobre 1818. Il s'était retiré à Paris, lorsqu'une maladie grave vint achever d'épuiser ses forces. Il est mort dans cette capitale le 20 juin 1821, dans sa cinquante-cinquième année, vénéré de tous pour son savoir et la grande austérité de ses mœurs.

BROGNY (JEAN ALLARMET de), connu sous le nom de cardinal de Viviers et d'Ostie, né en Savoie, dans le village de Brogny, près d'Annecy, en 1342, d'un gardien de pourceaux, fut d'abord chartreux. Il s'éleva par son mérite, devint cardinal et chancelier de l'église romaine, parut avec distinction aux conciles de Pise et de Constance, et mourut à Rome en 1426, après avoir été successivement évêque de Viviers, d'Ostie, archevêque d'Arles et évêque de Genève, laissant plusieurs fondations pieuses et utiles. Les talens et les vertus de Brogny voilèrent la bassesse de son extraction aux yeux du monde. Il fut le seul qui ne l'oublia pas, et qui voulut la rappeler aux autres. Il fit graver sur les siéges de la *chapelle des Machabées*, qu'il fonda dans Genève, de même que dans la maison qu'il habita, un monument de sa naissance, qui devint celui de sa modestie et de sa grandeur; on y voit un homme conduisant un cochon. Ce monument subsiste encore dans la bibliothèque de Genève, où il éternise la vertu du cardinal; son nom était Jean Allarmet. L'abbé Giraud Soulavie a écrit son éloge sous le titre d'*Histoire de Jean Allarmet de Brogny cardinal de Viviers*, Paris, 1774, tiré à 12 exemplaires.

* **BROHON** (JACQUELINE-AIMÉE), née à Paris en 1738, travailla d'abord à des *romans*, ensuite à des *livres ascétiques*, puis se mêla de prophétiser. Elle mourut le 18 octobre 1778. Ses ouvrages sont: | *Les Amans philosophes*, ou *le triomphe de la raison*, 1745, in-12. | *Les Tablettes enchantées*. | *Instructions édifiantes sur le jeûne de Jésus-Christ au désert*, 1791, in-12. | *Réflexions édifiantes*. | *Manuel des victimes de Jésus*, ou *Extrait des instructions que le Seigneur a données à sa première victime*, 1799, in-8°, espèce de roman par les rêveries qu'y débite l'auteur. Une consultation de six docteurs de Sorbonne a signalé des inepties et des blasphèmes dans les instructions et les réflexions.

BROKESBY (FRANÇOIS), né à Slocke dans le comté de Leicester, fut pasteur à Rowley, et mourut vers l'an 1718, après avoir publié | *Vie de Jésus-Christ*. | *Histoire du gouvernement de la primitive Eglise, pendant les trois premiers siècles*, Londres, 1712, in-8°. | *De l'Education, avec une Grammaire à l'usage des universités*, 1710, in-8°. | *Vie de Henri Dodwel*, 1715, 2 vol. in-12. Ces ouvrages sont estimés en Angleterre.

* **BROMPTON** (JEAN), bénédictin anglais, abbé de Jorevall, au comté d'Yorck, est connu par une *Chronique* à laquelle il a donné son nom. Elle comprend un espace de 600 ans, depuis l'an 588 jusqu'en 1198. Il vivait encore après le règne d'Edouard III.

BRONCKHORST (EVERARD), né à Deventer en 1554, professeur de jurisprudence à Wittemberg, à Erfurt et à Leyde

mourut dans cette dernière ville en 1627, à 73 ans. C'était un homme savant et poli. On a de lui des ouvrages de droit. Le plus connu est intitulé *Controversiarum juris centuriæ*, Leyde, 1621, in-4°. L'auteur se propose de concilier plusieurs opinions contraires sur les matières de droit.

* **BRONCKHORST** (PIERRE van,) peintre d'histoire, né à Delft en 1588, mourut en 1661. On cite comme ses principaux ouvrages deux tableaux représentant, l'un *le Temple où Salomon prononce son premier jugement;* l'autre *le Temple d'où Jésus-Christ chasse les marchands.* — BRONCKHORST (JEAN van), peintre, naquit à Utrecht en 1603. On voit de lui, dans le chœur de l'église d'Amsterdam, trois tableaux d'histoire, peints sur verre, et trois autres à l'huile. — BRONCKHORST (JEAN), peintre, né à Leyde en 1648, perdit son père à l'âge de 13 ans, fut placé chez un pâtissier, et se maria, en 1670, dans la ville de Horn. Bronckhorst disait que, s'il faisait de la pâtisserie pour vivre, il peignait pour son amusement. Il copia d'après nature tous les oiseaux et tous les animaux avec une vérité singulière. La finesse de son travail représente le luisant et la légèreté des plumes.

BRONCKHORST. *Voy.* NOVIOMAGUS.

* **BRONGNIART** (AUGUSTE-LOUIS), apothicaire du roi Louis XVI, se fit connaître par des cours particuliers de physique et de chimie, à une époque où Paris comptait peu de professeurs dans ces deux sciences. Il remplit la chaire de chimie appliquée aux arts et fut collègue de Fourcroy. Pendant la révolution, il exerça les fonctions de pharmacien militaire, et devint professeur au muséum d'histoire naturelle. Il est mort en 1804, laissant un *Tableau analytique des combinaisons et des décompositions de différentes substances ou Procédés de chimie pour servir à l'intelligence de cette science.* Il travailla à divers recueils scientifiques, entre autres avec M. Hassenfratz, au *Journal des sciences, arts et métiers*, et au *Bulletin des sciences de la société philomatique.* — ALEXANDRE-THÉODORE BRONGNIART, né en 1739 et mort en 1813, se voua à l'architecture, et obtint dans son art un rang très distingué. Il fut élève de Boulée (*voyez* BOULÉE). En 1777, l'académie d'architecture l'admit dans son sein. Plus tard il devint architecte de l'hôtel des Invalides, du ministère des affaires étrangères, des bâtimens de la police et de l'école militaire. Il bâtit une foule d'hôtels et de maisons de campagne, parmi lesquels on cite Frascati, le Petit-Palais du duc d'Orléans, l'hôtel Montesson, etc. On lui doit le beau palais de la Bourse, dont il posa la première pierre le 24 mars 1808, et auquel il travaillait depuis cinq ans lorsque la mort vint le surprendre. Il a fait le plan du cimetière du P. Lachaise où ses restes ont été déposés; les grandes avenues, qui avoisinent les Invalides et l'Ecole militaire, sont aussi son ouvrage.

BRONZINO (AGNOLO), qu'on nomme communément le *Bronzin*, né dans les états de Toscane en 1508, réussit dans le portrait. On voit la plupart de ses ouvrages à Pise et à Florence. Il mourut dans cette dernière ville, vers 1570, âgé de 62 ans.

* **BROOKE** (FRANÇOISE), fille d'un ecclésiastique nommé Moore, et épouse d'un recteur de Colney, a laissé quelques ouvrages: | *la Vieille fille*, ouvrage périodique commencé le 15 novembre 1755, et continué jusqu'à la fin de juillet 1756, dont les numéros ont été recueillis en un vol. in-12; | *l'Histoire de Julie Mandeville*, 1763, roman; | une traduction des *Lettres de Julie Catesby*, roman de Riccoboni; | *Histoire d'Emilie Montague*, 1769, 4 vol. in-12, roman plusieurs fois réimprimé, où elle décrit les scènes pittoresques qu'elle avait admirées au Canada, et qui a été traduit par Robinet, Paris, 1770, 4 vol. in-12; | *Virginie*, tragédie, 1756, in-8°; | *Mémoires du marquis de Saint-Forlaix*, 1770, 4 vol. in-12; | une traduction des *Elémens de l'Histoire d'Angleterre*, de Millot, 1771, 4 vol. in-12; | *l'Excursion* ou *l'Escapade*, 1777, 2 vol. | *Rosine*, drame en musique représenté en 1782.

* **BROOKE** (HENRI), poète anglais, né en 1706, fut élevé dans le collège de Dublin, et destiné à la profession d'avocat, qu'il négligea pour se livrer à la poésie et à la littérature. Le prince de Galles lui accorda sa protection; mais comme il n'était pas en état d'en attendre les effets, il se retira à la campagne, le seul lieu où il pût vivre avec l'économie convenable à sa situation, et à l'indolence de son caractère. Ayant perdu sa femme et celui de ses enfans qu'il affectionnait le plus, il languit quelque temps dans une espèce d'imbécillité et mourut en 1783. Ses principaux ouvrages sont. | *La beauté universelle*, poème philosophique qui obtint l'approbation de Pope.

, *Gustave Wasa*, tragédie dont on défendit la représentation, à cause des sentimens de liberté dont elle est remplie et dont la publication rapporta à l'auteur plus que n'aurait pu faire la représentation, 1737. | *Le comte Westmoreland* et *le comte d'Essex*, tragédies jouées à Dublin en 1745 et 1749. | *The female seducers*, fable insérée dans le recueil de Moore. | *Le Fou de qualité*, roman ingénieux, d'un ton original et un peu bizarre, 1766; Griffet Labaume l'a traduit en français, 1789, 2 vol. in-2. | *Juliette Grenville*, roman imprimé en 1774, qui indique le déclin de ses facultés. Ses ouvrages, excepté ses romans, ont été réunis en 4 vol. in-8°, Dublin, 1780.

BROSIUS (JEAN-THOMAS), vice-chancelier de l'électeur-palatin et syndic de l'ordre teutonique, est auteur des *Annales des duchés du Júliers et de Berg*, en latin; ouvrage estimé et plein de bonne critique, publié après la mort de l'auteur, à Cologne, 1731, in-fol. par les soins d'Ad. Michel Mappius, son gendre. Il mourut vers le milieu du 17e siècle.

BROSSARD (SÉBASTIEN de), chanoine de l'église de Meaux, mort en 1730, âgé d'environ 70 ans, excella dans la théorie de la musique. Les écrits qu'il nous a laissés sur cet art, ont été accueillis dans le temps. Les principaux sont : | Un *Dictionnaire de musique*, in-8°, nomenclature très-inférieure à celle que nous devons à Jean-Jacques Rousseau, mais qui a été d'une grande utilité à ce dernier, puisqu'il y a trouvé les matières rassemblées, et assez bien développées. C'est aussi à Brossard que Rameau doit presque toutes ses idées sur l'harmonie. | Une *Dissertation sur la nouvelle manière d'écrire le plain-chant et la musique*. | Deux livres de motets. | Neuf leçons de ténèbres. | Un *Recueil d'airs à chanter*. Il ne possédait pas seulement les règles, mais il les mettait en pratique. Il avait une nombreuse bibliothèque de musique qu'il donna au roi. Il eut une pension de 1200 liv. sur un bénéfice.

BROSSE (JEAN de), chambellan et maréchal de France, rendit de grands services au roi Charles VII. Il se distingua au siége d'Orléans et à la bataille de Patay en 1429, et mourut en 1433. Il était seigneur de Boussac, et descendait d'une noble et ancienne famille.

BROSSE (JACQUES de), architecte de Marie de Médicis, bâtit le Luxembourg à Paris, par les ordres de cette reine, en 1615. L'aqueduc d'Arcueil et le portail de Saint-Gervais sont encore de lui.

* **BROSSE** (don LOUIS-GABRIEL), bénédictin, né à Auxerre, en 1619, et mort, en 1685, à l'abbaye de Saint-Denis, composa divers ouvrages de piété en vers français, entre autres le *Paradis des muses saintes*, et des *Hymnes* sur plusieurs sujets, imprimés à Paris de 1654 à 1672.

* **BROSSE** (LOUIS-PHILIPPE de la), chanoine de Notre-Dame-de-Foi de Giroviller, a donné un *Traité du Baromètre*, Nancy, 1717, in-12.

BROSSE (GUI de la), médecin ordinaire de Louis XIII, obtint de ce roi, en 1626, des lettres-patentes pour l'établissement du jardin royal des plantes médicinales, dont il fut le premier intendant. Il s'appliqua d'abord à préparer le terrain; il le peupla ensuite de plus de deux mille plantes. On peut en voir le catalogue dans sa *Description du Jardin royal*, in-4°, 1636. Richelieu, Séguier et Bullion surintendant des finances, contribuèrent à enrichir, par leurs libéralités, le dépôt confié à la Brosse. On a de lui un *Traité des vertus des Plantes*, 1628, in-8°. Il mourut en 1641.

BROSSE (JOSEPH de la). *Voy.* ANGE de SAINT-JOSEPH.

BROSSES (CHARLES de), premier président du parlement de Bourgogne, membre de l'académie de Dijon, sa patrie, associé libre de l'académie des sciences et belles-lettres, naquit en 1709, et mourut à Paris le 7 mai 1777. Il joignit les travaux littéraires aux fatigues de la magistrature, et ses études étendirent ses connaissances, fortifièrent sa raison, et lui donnèrent de la réputation. S'il faut en croire M. de Buffon, « c'était un » de ces hommes qui peuvent, suivant » les circonstances, devenir les premiers » des hommes en tout genre, et qui, également capables de comparer les idées, » de les généraliser, d'en former de nouvelles combinaisons, manifestent leur » génie par des productions nouvelles, » toujours différentes de celles des autres » et souvent plus parfaites. » On a de lui : | *Lettres sur la découverte de la ville d'Herculanum*, 1750, in-8°, curieuses. | *Histoire des navigations aux terres australes*, 1757, 2 vol. in-4°. | *Du culte des dieux fétiches* ou *Parallèle de l'ancienne idolâtrie avec celle des peuples de Nigritie*, 1760, in-12 : écrit léger et peu digne de l'auteur; il y a des assertions qui

l'ont fait attribuer à Voltaire. Si l'on s'est trompé, il est à souhaiter qu'on se trompe également en l'attribuant à cet illustre président. | *Traité de la formation mécanique des Langues*, 1765, 2 vol. in-12; ouvrage plein de sagacité et d'observations plus ou moins prouvées sur l'origine et les principes du langage. L'auteur fait voir que tous les hommes ont parlé et parlent encore la même langue, et qu'il est possible de la reconnaître dans tous les langages, quelque différens qu'ils soient. | *Histoire de la République romaine dans le cours du 7e siècle, par Salluste*, en partie traduite du latin, sur l'original, en partie rétablie et composée sur les fragmens qui sont restés de ses livres perdus. On trouve dans cet ouvrage imprimé en 1777, en 4 vol. in-4°, une profonde connaissance de l'histoire, des écrivains et des mœurs de Rome. Mais dans la version de Salluste, et dans le supplément, il y a trop de termes bas et populaires, qui déparent la noblesse du style historique. | Divers Mémoires, dans ceux de l'académie des belles-lettres.

BROSSETTE (CLAUDE), né à Lyon en 1671, de l'académie de cette ville, et bibliothécaire de la bibliothèque publique, d'abord jésuite, ensuite avocat, mourut dans sa patrie, l'an 1746. On a de lui : | L'*Histoire abrégée de la ville de Lyon*, écrite avec une élégante précision. | *Nouvel éloge historique de la ville de Lyon*, in-4°, 1711 : ouvrage imprimé, comme le précédent, par ordre du corps consulaire, et digne des mêmes éloges. | *Eclaircissemens historiques sur les Satires et autres OEuvres de Boileau Despréaux*, 2 vol. in-4°, 1716, et réimprimés ensuite en différens formats. Il a épuré le texte des fautes qui s'y étaient glissées dans les éditions précédentes. Il a indiqué les passages que l'Horace moderne avait imités des anciens. Il a assaisonné ses notes de plusieurs anecdotes utiles et curieuses. On lui reproche seulement d'en avoir mis quelques-unes peu nécessaires pour l'intelligence du texte, quelques autres puériles; il n'a point usé assez sobrement des recueils qu'il avait faits. | *Commentaires sur les Satires et autres OEuvres de Regnier*, in-8°, 1729, qui a les mêmes qualités et les mêmes défauts que ses Eclaircissemens sur Boileau. Brossette était ami de beaucoup de gens de lettres, et en commerce épistolaire avec plusieurs.

BROSSIER (MARTHE), fille d'un tisserand de Romorantin, attaquée d'une maladie étrange à l'âge de 20 ans, se fit exorciser comme possédée. Son père courut le monde avec elle, pour partager l'argent que le peuple lui donnait. Le parlement la fit ramener à Romorantin avec défense d'en sortir, sous peine de punition corporelle. Cependant quelques médecins attestèrent qu'elle était possédée. Un abbé de Saint-Martin, du nom de la Rochefoucault, la conduisit de Romorantin à Rome; mais le pape les renvoya l'un et l'autre en 1599, sans vouloir discuter la réalité de cette possession.

BROTHERTON. *Voyez* BETTERTON.

BROTIER (GABRIEL), prêtre du diocèse de Nevers, de l'académie des inscriptions et belles-lettres, né à Tanay, petite ville du Nivernois, le 5 septembre 1723, mort à Paris le 12 février 1789, dans sa 66e année, montra dès sa jeunesse la plus forte inclination pour l'étude. Il entra chez les jésuites, et acquit par un travail assidu, autant que par la facilité de son génie, une immense et prodigieuse variété de connaissances. A l'exception des mathématiques, auxquelles il s'était peu appliqué, il savait de tout, l'histoire naturelle, la chimie, la médecine même. Tous les ans il lisait dans l'original Hippocrate et les livres de Salomon. « C'était, disait-il, » les meilleurs ouvrages qu'il y eût pour » guérir les maladies de l'esprit et du » corps. » Mais ce qu'il possédait le mieux, c'était l'érudition. Il savait toutes les langues mortes, le latin surtout parfaitement, ainsi que les principales langues de l'Europe. Ces connaissances, quelque étendues qu'elles fussent, n'étaient en quelque sorte que des accessoires pour l'histoire ancienne et moderne, sacrée et profane, la chronologie, les monnaies, les médailles, les inscriptions, les usages de l'antiquité, qui avaient toujours fait l'objet de ses études, et dans lesquels il était si versé. Après la destruction de la société, il ne perdit rien de l'esprit de retraite et d'application qui avait eu pour lui tant d'attraits, et c'est dans la solitude qu'il se choisit qu'il a publié ces grands et magnifiques ouvrages qui immortaliseront son nom. L'édition de *Tacite*, ornée non-seulement de notes et de dissertations savantes, mais encore de supplémens, fait douter quelquefois si l'écrivain moderne n'est pas l'heureux rival de l'ancien (*Voy.* TACITE). « Cette édition » de Tacite », dit l'auteur des Trois Siècles de la Littérature française, « est la

» meilleure réfutation du sentiment de » ceux qui prétendent qu'on ne saurait » bien écrire dans une langue morte ; elle » offre non-seulement la connaissance la » plus profonde de la langue latine, mais » encore l'imitation la plus heureuse du » meilleur historien qu'aient eu les Ro» mains. L'accueil unanime qu'elle a reçu » de tous les savans de l'Europe sera tout » à la fois un anathème prononcé contre » les auteurs du paradoxe, et le triomphe » de l'érudition parmi nous. » L'édition de *Pline* le naturaliste n'est qu'un très court abrégé de celle qu'il avait préparée pour corriger et augmenter l'édition d'Hardouin, et pour donner la suite et l'histoire de toutes les nouvelles découvertes faites depuis environ les commencemens de ce siècle, travail immense et qui suppose les connaissances les plus vastes. Par quelle fatalité est-il arrivé que le public n'en ait pas encore joui ? Mais si les grandes entreprises en librairie peuvent encore avoir lieu en France, ne désespérons pas d'avoir un jour cet ouvrage. A ces deux éditions, qui ont fait époque dans la littérature et qui ont mérité à l'abbé Brotier les éloges de l'Europe savante, il en a joint quelques autres qui sont moins considérables ; une édition charmante de *Phèdre*, et une édition des *Jardins* de Rapin, à la suite desquels il a mis une histoire des jardins, écrite en latin avec une élégance admirable, et remplie de tableaux délicieux. On a encore de lui *Vita clarissimi viri de la Caille*. Il a travaillé aussi à la nouvelle édition des *Lettres édifiantes*. L'abbé Brotier rappelait le souvenir de ces écrivains laborieux, de ces savans distingués, les Pétau, les Sirmond, les Labbe, les Cossart, les Hardouin, les Souciet, etc., qui avaient si fort illustré le collége de Louis le Grand, dans lequel il avait été élevé lui-même, et où il avait vécu plusieurs années avec le titre de bibliothécaire. Faut-il faire un aveu bien amer, mais qui n'est peut-être que trop vrai ? Hélas ! il ferme la chaîne de tous ces hommes célèbres qui s'étaient succédés sans interruption pendant près de deux siècles. Après sa mort, il a paru une brochure sous le titre de *Réforme du Clergé à proposer aux états généraux, par l'abbé Brotier*. L'attribution de ce libelle à ce respectable savant, est le plus sanglant outrage que l'imposture ait pu faire à sa mémoire. On s'est emparé de son nom pour accréditer une brochure infâme. « L'impiété, » dit M. Séguier, ne craint pas de violer » la cendre des morts, de calomnier leur » esprit, et croit peut-être encore hono» rer leur mémoire. Elle les ressuscite » pour tirer des noms connus qu'elle » usurpe l'ascendant dont elle a besoin ; » elle annonce sa doctrine comme l'ou» vrage d'un auteur décédé depuis quel» ques années. Par là, elle met le tom» beau pour barrière entre elle et les » poursuites qu'elle redoute, et se joue » ainsi à la fois, du ciel qu'elle outrage et » de la patrie qu'elle corrompt. » — L'abbé Brotier a laissé un neveu, ecclésiastique, ANDRÉ CHARLES BROTIER, qui a marché sur ses traces dans le genre de l'érudition, et qui en a donné des preuves dans une édition des *OEuvres* de Plutarque d'Amiot, 22 vol. in-8°, commencée par son oncle, et qu'il a achevée avec Vauvilliers. Il a aussi dirigé la nouvelle édition du *Théâtre des Grecs*, Paris, 1785, 13 vol. in-8°, à laquelle il a fourni la traduction d'Aristophane. Il fut déporté en 1797, et mourut à Sinnamari le 13 septembre 1798.

* BROUE (CLAUDE de la), jésuite, est auteur d'une *Histoire de J.-F. Régis*, au Puy, 1650.

BROUE (PIERRE de la), évêque de Mirepoix, né à Toulouse, en 1643, membre de l'académie de cette ville, se joignit aux évêques de Montpellier, de Sénez et de Boulogne, pour former l'acte d'appel qu'ils interjetèrent de la bulle *Unigenitus* en 1717. Il mourut à Bellestat, village de son diocèse, en 1720, à 77 ans. On a de lui | *la Défense de la grâce efficace par elle-même*, in-12, contre le Père Daniel, jésuite, et Fénélon, archevêque de Cambrai. Il nous reste encore de lui | *trois Lettres pastorales aux nouveaux réunis de son diocèse, sur l'Eucharistie*. C'est un des meilleurs écrits qui aient paru sur cette matière. Le grand Bossuet avait été fort lié avec l'évêque de Mirepoix.

* BROUERIUS van NYEDEK ou de NIEDEK, né en 1667, d'une famille noble de Suède, étudia la jurisprudence et cultiva en même temps les lettres savantes et les antiquités. On lui doit une dissertation remplie d'érudition, intitulée *De populorum veterum ac recentiorum adorationibus*, Amsterdam, 1713, in-12, fig. Il a publié en société avec Lelong, *Kabinet van Nederlandsche*, 6 parties in-4°, et continué le théâtre des Provinces-Unies de Halma. Il mourut en 1735.

BROUGHTON (Hugues), écrivain anglais, né en 1549, dans le comté de Shrop, mourut en 1612, après avoir publié un grand nombre d'ouvrages en sa langue, Londres, 1662, 4 vol. in-fol. Il était ennemi déclaré des presbytériens et de Théodore de Bèze.

* **BROUGHTON** (Richard), missionnaire, né dans le comté de Huntington, fut envoyé très jeune au collége anglais de Reims, d'où après avoir reçu les ordres, il revint en Angleterre comme missionnaire, et se consacra tout entier à son ministère et à la recherche des antiquités. Il devint successivement vicaire-général de Smith, évêque de Chalcédoine, vicaire apostolique en Angleterre. Il a laissé quelques ouvrages plus recommandables par l'érudition que par le style : | *Histoire ecclésiastique de la Grande-Bretagne, depuis la naissance de J. C. jusqu'à la conversion des Saxons*, en anglais, Douai, 1633, in-fol., et Londres, 1631; | *Monasticum Britannicum*, en anglais, Londres, 1655, in-8°; | *Jugement des temps apostoliques sur les 39 articles de la confession de foi anglicane*, Douai, 1632, in-8°; | *Epître apologétique*, en réponse au livre où l'on prétend prouver que les catholiques ne sont pas des sujets fidèles. | *Continuation de l'apologie des catholiques, tirée des auteurs protestans* (*Voyez* ANDERTON).

BROUGHTON (Thomas), né à Londres, d'un ministre, le 5 juillet 1704, exerça le même emploi que son père, et s'appliqua avec beaucoup de succès au genre d'étude analogue à sa charge. Il mourut le 21 décembre 1774, après avoir donné au public : | *Bibliotheca historica sacra*, 1756, 2 vol. in-fol. C'est une espèce de dictionnaire historique de la religion. | Des *Sermons*. | *Biographia Britannica*.

* **BROUGHTON** (Guillaume-Robert), navigateur anglais né dans le comté de Glocester, commandant en chef temporaire de la marine britannique dans les Indes orientales, et colonel des Royales-Marines, mourut à Florence en 1821. Il commanda successivement le *Chatam*, le *Batavia*, le *Pénélope*, etc. et rendit d'importans services à sa patrie dans l'expédition contre l'île de Java et de Batavia. Ses découvertes et remarques, utiles pour la navigation, furent consignées dans la relation de ses voyages, intitulée : *Voyage of discovery tota North Pacific ocean*, Londres, 1804, in-4°. Cet ouvrage a été traduit en français par Eyriès, Paris, 1801, 2 vol. in-8°, avec cartes.

BROUKHUSIUS (Janus), né à Amsterdam en 1649, poète latin et capitaine de vaisseau, mourut en 1707. On a donné une magnifique édition de ses poésies, à Amsterdam en 1711, in-4°. On a encore de lui les éditions de *Properce* et de *Tibulle*, l'une et l'autre avec des notes, in-4°; la 1re en 1702, la 2e en 1708.

* **BROUSSE** (Pascal-François de la), conseiller au parlement de Bordeaux, est auteur d'un ouvrage intitulé : *pro Clemente V, pontifice maximo, Vindiciæ, seu de primatu Aquitaniæ dissertatio*, Paris, 1657, 1 vol. in-4°. On y trouve de savantes recherches sur les antiquités de la Guienne.

BROUSSON (Claude), naquit à Nîmes en 1647. Il fut reçu avocat, et se distingua à Castres et à Toulouse par ses plaidoyers. Ce fut chez lui que se tint, en 1683, l'assemblée des députés des églises réformées, dans laquelle on résolut de continuer à s'assembler, quoiqu'on vînt à démolir les temples. L'exécution de ce projet occasiona des séditions, des combats, des exécutions violentes, qui finirent par une amnistie de la part de Louis XIV. Brousson retiré alors à Nîmes, et craignant avec raison d'être arrêté avec les principaux auteurs du projet (qu'on ne comprit pas apparemment dans l'amnistie), se réfugia à Genève, et de là à Lausanne. Il courut ensuite de ville en ville, de royaume en royaume, tâchant d'armer contre sa patrie des princes protestans. De retour en France, il parcourut plusieurs provinces, la Champagne, la Picardie, l'Ile de France, l'Orléanais, la Bourgogne, exerça quelque temps le ministère dans les Cévennes, parut à Orange, passa dans le Béarn pour échapper à ceux qui le cherchaient, et fut arrêté à Oléron en 1698. On le transféra à Montpellier, où il fut convaincu d'avoir eu des intelligences avec les ennemis de l'état, d'avoir excité des révoltes, et d'avoir sollicité les puissances étrangères à porter le fer et le feu dans sa patrie. On lui montra un projet écrit de sa main, et adressé au duc de Schomberg, pour introduire des troupes anglaises et savoyardes dans le Languedoc. Il fut condamné à être rompu vif. On a de Brousson un grand nombre d'écrits furieux en faveur de sa secte : | *l'Etat des Réformés de France*, La Haye, 1685. | Des *Lettres au clergé de France*, publiées la même année. | Des

Lettres des protestans de France à tous les autres protestans, imprimées aux dépens de l'électeur de Brandebourg, en 1686. On les fit répandre dans les cours protestantes de l'Europe. | *Remarques sur la traduction du nouveau Testament d'Amelot*, 1 gros vol. in-12, 1697, où il traite par occasion des matières controversées. « Les philosophes de ce siècle, » dit un auteur moderne, ont voulu faire » de Brousson un pendant aux martyrs » de la foi; mais jamais la religion n'a » compté au nombre de ses témoins et de » ses défenseurs les séditieux et les traî- » tres; les protestans mêmes n'ont vu dans » Brousson qu'un enthousiaste brouillon » et vénal. » Les Hollandais, qui attendaient l'occasion de profiter des troubles que Brousson s'efforçait d'exciter en France, accordèrent à sa veuve une pension de 600 florins, outre celle de 400 qu'ils faisaient déjà à ce fanatique.

* BROUSSONNET (Pierre-Marie-Auguste), savant naturaliste et professeur de botanique, né à Montpellier le 28 février 1761. En 1789, il fut nommé au corps électoral de Paris, et en 1791 élu député à l'assemblée nationale, où il se fit peu remarquer. Après la session il se retira à Montpellier, où il fut arrêté comme fédéraliste; mais il parvint à s'évader, passa en Espagne, et de là dans les Etats-Unis, où il reprit ses premières études botaniques, et avec elles retrouva le bonheur. Rentré en France après la terreur, il fut nommé consul à Mogador, et ensuite aux Canaries, où il séjourna quelque temps. Il allait se rendre au cap de Bonne-Espérance avec la même qualité, quand le ministre de l'intérieur, M. Chaptal, son parent, le nomma professeur de botanique à l'école de Montpellier. Broussonnet se fit remarquer, dans cet emploi, par la clarté et le charme de ses leçons, et par la distribution méthodique qu'il établit dans les plantes du jardin botanique. En 1805, il fut nommé membre du corps législatif, et mourut le 27 juillet 1807 d'une apoplexie. C'est à lui que l'on doit les premiers troupeaux de mérinos qu'il fit venir d'Espagne. Il a travaillé longtemps à la feuille du Cultivateur, et a publié : | *Ichthyologia sistens piscium descriptiones et icones*, Londres, 1782, in-4°. | *L'année rurale* ou *Calendrier à l'usage des cultivateurs*, Paris, 1787 et 1788, 2 vol. in-12. | Une traduction de l'*Histoire des découvertes et des voyages faits dans le Nord par Froster*, Paris, 1789, 2 vol. in-8°. | Plusieurs *Discours* qu'il prononça à la société d'agriculture, et un grand nombre de *Mémoires* sur l'histoire naturelle et la botanique. Il a laissé en outre plusieurs ouvrages manuscrits.

BROUWER (Christophe), né à Arnheim, vers l'an 1560, jésuite, mort à Trèves le 2 juin 1617, laissa : | *Fuldensium antiquitatum libri IV*, Anvers, 1612, in-4°. Ces Annales civiles et ecclésiastiques de Fulde sont écrites fort méthodiquement, et vont jusqu'en 1616. | *Antiquitates annalium Trevirensium, et episcoporum Metensium, Tullensium et Verdunensium*, Cologne, 1626, in-fol. Le manuscrit de cet ouvrage fut examiné par des conseillers de l'électeur, qui plus zélés pour les intérêts de leur maître que pour ceux de la vérité, firent des changemens considérables, et c'est dans cet état que parut l'édition de 1626, qui, malgré cela, fut supprimée quelque temps après. Cette édition est rare. Le Père Masénius en donna une seconde édition, et ajouta trois livres aux vingt-deux du Père Brouwer; mais elle passa encore par les mains des conseillers qui y firent de nouveaux changemens. Cette édition parut à Liége, en 2 vol. in-fol., 1670. On estime surtout les préliminaires du Père Brouwer; ils contiennent une infinité de recherches savantes sur tout ce qui a rapport aux antiquités et aux usages des peuples qui ont habité le pays dont il écrit l'histoire. Le savant Jean Eccard, après s'être plaint sur le peu de bonnes histoires que l'on a des évêchés d'Allemagne, ajoute : *Unus Browerus vir pius, probus et doctissimus, supra vulgus caput extulit, et Annales Trevirenses adornavit, qui licèt ab invidis, et veritatis atque eruditionis solidioris osoribus diu pressi et ferme oppressi fuerint, tandem tamen à Masenio continuatore, aliquantulum licèt immutati et castrati in publicum emissi sunt, et metropolis Trevirensis historiam eâ in luce posuerunt, ut auctori suo æternas illa gratias debeat.* M. de Hontheim, suffragant de Trèves, a donné une nouvelle histoire de cet archevêché, en latin, 3 vol. in-fol., Augsbourg, 1750. | *Venantii H. C. Fortunati opera*, avec des supplémens et des notes, Mayence, 1630, in-4°. | Vies de quelques saints d'Allemagne, tirées d'anciens manuscrits, Mayence, 1616, in-4°. Le Père Brouwer était très savant : Baronius en parle avec éloge dans ses Annales, tome 10.

* BROWER (Jacques de), religieux

dominicain, né dans le Brabant, mourut en 1637 à Anvers, prieur du couvent de son ordre. Il avait donné en 1613, à Douai, une édition corrigée des *Commentaires de Dominique Soto sur la physique d'Aristote*, ouvrage oublié.

BROWER. *Voyez* BRAWER.

BROWN (ROBERT), né vers la fin du 16e siècle, d'une assez bonne famille du Rutlandshire, et allié au lord-trésorier Burleigh, chef de la secte qui porte son nom, fit ses études à Cambridge, et commença à publier ses opinions et à déclamer contre le gouvernement ecclésiastique à Norwich, en 1580. Il attaqua également les épiscopaux et les presbytériens, et voulut établir un gouvernement ecclésiastique purement démocratique. Il s'attira bientôt l'animadversion des évêques. Il se glorifiait lui-même d'avoir été pour cette cause mis en trente-deux prisons différentes. Par la suite, il sortit du royaume avec ses sectateurs, et se retira à Middelbourg en Zélande, où lui et les siens obtinrent des états la permission de bâtir une église, et d'y servir Dieu à leur manière. Peu de temps après, la division se mit parmi eux : plusieurs se séparèrent, ce qui dégoûta tellement Brown, qu'il se démit de son office, retourna en Angleterre en 1589, y abjura quelques erreurs, sans cesser d'être fanatique, et fut nommé à la place de recteur dans une église du Northampthonshire, où il mourut en 1630. On a de lui un livre anglais, intitulé *Différence des mœurs des Chrétiens, d'avec celles des Turcs, des papistes et des païens*, Middelbourg, 1 vol. in-4°.

BROWN (THOMAS), médecin et antiquaire de Londres, né le 10 octobre 1605, voyagea en France et en Italie, prit le degré de docteur en médecine à Leyde et à Oxford, fut créé chevalier par Charles II en 1671. Il mourut le 19 octobre à Norwich, en 1682. On a recueilli ses ouvrages à Londres en 1686, en 1 vol. in-fol. divisé en 4 parties. La 1re renferme un traité, traduit en français par l'abbé Souchai, sous ce titre : *Essai sur les erreurs populaires*, ou *Examen de plusieurs opinions reçues comme vraies, qui sont fausses ou douteuses*, 2 vol. in-12, Paris, 1733 et 1742, plein de recherches et de bonne critique. On trouve dans la 2e partie le fameux ouvrage, traduit en tant de langues, intitulé *Religio Medici*, imprimé séparément à Leyde, en 1644, in-12. Quoique ce traité ait fait soupçonner Brown d'avoir un symbole réduit à très peu d'articles, on assure pourtant qu'il était zélé pour la religion anglicane. Il est certain qu'il ne peut être agrégé aux philosophes de ce siècle; on peut en juger par ces passages remarquables des *Erreurs populaires* : « Pour entraîner plus sûrement dans l'erreur, le démon a persuadé » aux hommes qu'il était un être imaginaire, et par-là il endort l'homme dans » une fausse sécurité et lui fait concevoir » des doutes sur les peines et sur les récompenses futures. Il ébranle l'opinion » même de l'immortalité de l'âme; car » ceux qui prétendent qu'il n'y a pas de » substances purement spirituelles, croiront encore moins que leurs âmes doivent exister après qu'elles seront séparées de leurs corps. » (*Voyez* DELRIO, MEAD, OPHIONÉE, SPÉ, etc.) Les traités qui occupent les deux autres parties, roulent sur les plantes dont il est parlé dans l'Ecriture; sur les poissons que J.-C. mangea après sa résurrection, avec les apôtres; sur les guirlandes des anciens; sur des urnes sépulcrales trouvées en Angleterre, etc. — Son fils EDOUARD BROWN, s'appliqua à la même profession que son père, voyagea en Allemagne, en Hongrie et en Turquie. De retour dans sa patrie, il fut fait médecin de Charles II, d l'hôpital de Saint-Barthélemi, et mourut en 1708. On a de lui : | *Voyage en Hongrie, Bulgarie, Autriche*, etc. *avec des observations physiques, politiques*, Londres, 1673, in-4°, en anglais, traduit en français, Paris, 1674, in-4°. | Traduction anglaise des *Vies de Plutarque*.

BROWN (EDOUARD), théologien anglais parent du précédent, vivait dans le 17e siècle. Nous lui devons un ouvrage peu commun, imprimé en 1690, à Londres, en 2 vol. in-fol. sous ce titre : *Fasciculus rerum expetendarum et fugiendarum*. Cet ouvrage est un recueil de pièces concernant le concile de Bâle, de lettres et d'opuscules relatifs au même objet; le tout recueilli par Ortuin Gratius. Brown, en donnant la nouvelle édition que nous citons, l'a enrichie de notes, et d'un appendice d'anciens auteurs qui ont écrit sur la même matière. Il a encore donné quelques autres ouvrages, trop peu connus pour en faire mention.

BROWN (PIERRE), natif d'Irlande, d'abord prévôt du collége de la Trinité, ensuite évêque de Corck, mourut dans son palais épiscopal en 1735, après avoir publié plusieurs ouvrages en anglais. Les pri-

cipaux sont : | Une *Réfutation du Christianisme non mystérieux de Toland*, Dublin, 1687, in-8°. Ce traité fut l'origine de sa fortune ; ce qui faisait dire à l'impie que *c'était lui qui l'avait fait évêque de Corck*. | Plusieurs écrits contre la coutume de boire en mémoire des morts, 1713, in-12. | *Le progrès*, *l'étendue et les limites de l'entendement humain*, qui est comme un supplément à son écrit contre Toland, 1728, in-8°. | Plusieurs *Sermons*. Ce prélat avait beaucoup contribué à épurer le goût des docteurs de son pays, qui se jetaient la plupart dans les pointes, l'enflure et les faux brillans.

BROWN (Ulysse-Maximilien de), célèbre général du 18e siècle, était fils d'Ulysse, baron de Brown, colonel d'un régiment de cuirassiers au service de l'empereur, d'une des plus nobles et des plus anciennes maisons d'Irlande. Il naquit à Bâle le 24 octobre 1705 : et après avoir fait ses premières études à Limerick en Irlande, il fut appelé en Hongrie à l'âge de 10 ans, par le comte Georges de Brown son oncle, colonel d'un régiment d'infanterie. Il fut présent au fameux siége de Belgrade en 1717. Sur la fin de 1723, il devint capitaine dans le régiment de son oncle, puis lieutenant-colonel en 1725. Il passa dans l'île de Corse en 1730, avec un bataillon de son régiment, et contribua beaucoup à la prise de Calansara, où il reçut à la cuisse une blessure considérable. Il fut nommé chambellan de l'empereur en 1732 et colonel en 1734. Il se distingua dans la guerre d'Italie, surtout aux batailles de Parme et de Guastalla, et brûla, en présence de l'armée française, le pont que le maréchal de Noailles avait fait jeter sur l'Adige. Nommé général de bataille en 1736, il favorisa l'année suivante la retraite par une savante manœuvre, et sauva tous les bagages à la malheureuse journée de Banjaluca en Bosnie, du 3 août 1727. Cette belle action lui valut un second régiment d'infanterie, vacant par la mort du comte François de Wallis. De retour à Vienne en 1739, l'empereur Charles VI l'éleva à la dignité de général feld-maréchal-lieutenant, et le fit conseiller dans le conseil aulique de guerre. Après la mort de ce prince, le roi de Prusse étant entré en Silésie, le comte de Brown, avec un petit corps de troupes, fut lui disputer le terrain pied à pied. Il commandait en 1741 l'infanterie de l'aile droite de l'armée autrichienne à la bataille de Malwitz, et quoique blessé, il fit une belle retraite. Il passa ensuite en Bavière, où il commanda l'avant-garde de la même armée, s'empara de Deckendorf et de beaucoup de bagages et obligea les Français d'abandonner les bords du Danube, que l'armée autrichienne passa ensuite en toute sûreté. La reine de Hongrie l'envoya la même année à Worms, en qualité de son plénipotentiaire, auprès du roi d'Angleterre : il y mit la dernière main au traité d'alliance entre les cours de Vienne, de Londres et de Turin. En 1743, la même princesse le déclara son conseiller intime actuel, à son couronnement de Bohême. Le comte de Brown suivit en 1744 le prince Lobkowitz en Italie, prit la ville de Velletri le 4 août malgré la supériorité du nombre des ennemis, pénétra dans leur camp, y renversa plusieurs régimens, et y fit beaucoup de prisonniers. Rappelé en Bavière il s'y signala, et retourna en Italie l'an 1746. Il chassa les Espagnols du Milanais, et s'étant joint à l'armée du prince de Lichtenstein, il commanda l'aile gauche de l'armée autrichienne à la bataille de *Plaisance*, le 16 juin 1746, et défit l'aile droite de l'armée ennemie, commandée par le maréchal de Maillebois. Après *cette célèbre* bataille, dont le gain *lui fut dû*, il commanda en chef l'armée destinée contre les Génois, s'empara du passage de la Bochetta, quoique défendu par 40,000 hommes, et se rendit maître de la ville de Gènes. Le comte de Brown se joignit ensuite aux troupes du roi de Sardaigne, et prit conjointement avec lui le mont Alban et le comté de Nice. Il passa le Var le 30 novembre, malgré les troupes françaises, entra en Provence, y prit les îles de Sainte-Marguerite et de Saint-Honorat. Il pensait à se rendre maître d'une plus grande partie de la Provence, lorsque la révolution de Gènes, et l'armée du maréchal de Belle-Isle, l'obligèrent de faire cette belle retraite qui lui attira l'estime de tous les connaisseurs. Il employa le reste de l'année 1747 à défendre les états de la maison d'Autriche en Italie. L'impératrice-reine de Hongrie, pour récompenser ses belles campagnes d'Italie, le fit gouverneur de Transilvanie en 1749. Il eut en 1752 le gouvernement de la ville de Prague, avec le commandement général des troupes dans ce royaume, et le roi de Pologne, électeur de Saxe, l'honora en 1753 de l'ordre de l'Aigle-Blanc. Le roi de Prusse ayant envahi la Saxe en 1756, et attaqué la Bohême, le comte de Brown marcha contre lui ; il

repoussa ce prince à la bataille de Lobositz, le 1er octobre, quoiqu'il n'eût que 26,000 hommes et que le roi de Prusse en eût au moins 40,000. Sept jours après ce conflit, il entreprit cette fameuse marche en Saxe, pour y délivrer les troupes saxonnes enfermées entre Pirna et Konigstein : action digne des plus grands capitaines anciens et modernes. Il obligea ensuite les Prussiens à se retirer de la Bohème ; ce qui lui valut le collier de la Toison-d'or, dont l'empereur l'honora le 6 mars 1757. Peu de temps après, le comte de Brown passa en Bohème, où il ramassa des troupes à la hâte, pour résister au roi de Prusse, qui y avait pénétré de nouveau à la tête de toutes ses forces. Le 6 mai, se donna la fameuse bataille de Potschernitz ou de Prague, dans laquelle le comte de Brown fut dangereusement blessé. Obligé de se retirer à Prague, il y mourut de ses blessures, le 26 juin 1757, à 52 ans. Le comte de Brown n'était pas seulement grand général, il était aussi habile négociateur, et très versé dans la politique. La *Vie* de cet illustre général a été écrite dans deux brochures, l'une en allemand et l'autre en français, imprimées à Prague en 1757.

BROWN (Guillaume), poète anglais, né à Tavitosck en Devonshire vers 1590, mort vers l'an 1645, se fit un nom par ses Pastorales. Elles ont été recueillies en 2 vol. in-8°, à Londres, en 1625. On a encore de lui sept églogues, publiées sous ce titre : *La Flûte du Berger*, Londres, 1614, in-8°. On a donné une nouvelle édition de ses poésies en 1772, 3 petits vol. in-12. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Guillaume BROWN, médecin, mort en 1754, à 82 ans, qui a aussi donné des *Poésies*, et en outre *Opuscula varia medicorum*, 1765; in-4°, avec un *Appendice*, qui a paru en 1768.

* **BROWN** (Moïse), vicaire d'Olney, dans le comté de Buckingham, et chapelain du collège de Morden, né en 1703, commença par être tailleur de plumes. Hervey, l'auteur des *Méditations*, le fit étudier, et entrer dans les ordres. On a de lui plusieurs *Sermons*, et quelques ouvrages en vers, entre autres : | un vol. de *Poésies*, 1739, in-8° ; | *Pensées du dimanche*, poème, 1749, in-12 ; | *Percy Lodge*, poème descriptif, 1756. Brown traduisit les ouvrages de Zimmerman, et donna une édition du *Parfait pêcheur à la ligne*, et des *Eglogues sur la pêche* de Walton.

BROWN (Isaac-Hawkins), anglais, né à Burton le 21 janvier 1706, mort le 14 février 1760, s'est fait un nom dans sa patrie par ses *Poésies*, imprimées en 1768, in-8°, et surtout par son traité *De Animæ immortalitate*, en 2 liv., 1754.

BROWN (Jean), écrivain anglais, né à Rothbury dans le Northumberland le 5 novembre 1715, chanoine de Carlisle, docteur en théologie, servit en qualité de volontaire pendant les troubles de sa patrie, en 1745, et mourut le 23 septembre 1766. On a de lui : | *Essai sur les Mœurs*, ou *Caractère de Shaftesbury*, ouvrage qui fut fort goûté, et qu'on réimprima pour la 5e fois en 1764, in-8°. | *Essai sur la Musique*, 1751. | *Histoire de l'origine et des progrès de la Poésie dans ses différens genres*, 1764, in-8°, traduit de l'anglais par Eidous, Paris, 1768, excellent ouvrage où la sagacité, le sens et la raison vont de pair avec l'érudition. | Des *sermons; des pièces de théâtre*. Il n'est pas surprenant de voir en Angleterre allier le mimisme avec la chaire : n'ayant point de principes fixes de morale, les ministres anglais croient que ce sont deux manières d'instruire.

* **BROWN** (Jean), médecin écossais, né en 1736 dans un petit village du comté de Berwick, d'un pauvre journalier, se fit remarquer dès son enfance, autant par sa force et son adresse dans les exercices du corps que par son aptitude à saisir tout ce qu'on lui apprenait. Ses progrès furent tels, que dès l'âge de 13 ans, on lui confia l'éducation de l'enfant d'un homme considérable ; mais la fierté de son caractère lui rendait trop pénible la dépendance qu'exigeaient ses fonctions. Il se rendit à Edimbourg pour s'y livrer à l'étude de la théologie. Un de ses amis l'ayant engagé de mettre en latin une thèse de médecine écrite en anglais, il le fit avec une telle supériorité et ce travail lui attira tant d'éloges, qu'il se décida à être médecin. Il fit dans cette science des progrès très rapides, et pour suppléer à son peu de fortune, il faisait des répétitions aux jeunes étudians. Il fut bientôt admis dans la société médicale d'Edimbourg, et en devint président en 1776 et en 1780. C'est alors qu'il conçut le système médical, qui l'a rendu si célèbre, et qu'il développa dans son ouvrage intitulé *Elementa medicinæ*, qui eut un grand succès et établit sa réputation. Il aurait pu faire une fortune considérable s'il eût su profiter des circonstances ; mais son goût pour les plaisirs lui fit dissiper en peu de temps

la fortune qu'il avait acquise. Son caractère hautain et peu sociable avec ses confrères lui fit en même temps beaucoup d'ennemis. Quelques désagrémens qu'il éprouva le décidèrent de se rendre à Londres où il espérait rétablir sa fortune; mais peu habitué de se tenir à son état, il acheva d'épuiser ses ressources, et fut frappé d'une attaque d'apoplexie occasionée par ses désordres, le 7 octobre 1788. Outre ses élémens de médecine dont nous avons deux traductions françaises, il a laissé des *Observations sur la médecine*.

* **BROWN** (Charles-Brockden), romancier américain, surnommé *le Godwin des Etats-Unis*, né à Philadelphie, en 1778. Il vécut long-temps ignoré, mourut à l'âge de 35 ans, en 1813, laissant plusieurs romans qui furent réimprimés en Angleterre.

* **BROWN** (Thomas), professeur de philosophie morale à l'université d'Edimbourg, mort en 1822, s'est acquis de la réputation comme métaphysicien et comme poète. On a de lui : | *Observations on Darwin's Zoonomia*, 1798, in-8°; | *Poems*, 2 vol, 1804.

BROWNCKER (Guillaume), savant irlandais, né en 1620, fut un des premiers membres de la société royale de Londres, qu'il présida pendant 15 ans. Il mourut le 5 avril 1684, après avoir publié sa correspondance avec Jean Wallis sur les mathématiques, sous le titre de *Commercium epistolicum*, Oxford, 1658, in-4°. Il y a beaucoup de Mémoires de lui dans les Transactions philosophiques.

* **BROWNE** (Georges), le premier évêque qui ait embrassé et introduit la réformation en Irlande, était moine dans un couvent d'augustins à Londres, et devint provincial de son ordre en Angleterre. Son goût pour la doctrine de Luther, qui commençait à se répandre, le recommanda au roi Henri VIII, qui le nomma, en 1534, archevêque de Dublin. Il travailla de tout son pouvoir à faire renoncer ses diocésains à la soumission au pape, et fut nommé, en 1551, primat d'Irlande, à la place de l'archevêque d'Armargh, Dondal, vivement opposé aux mesures de la cour; mais il fut privé de ce titre et de sa dignité d'archevêque, en 1554, par la reine Marie, et mourut en 1556. On a de lui un Sermon contre le culte des images et l'usage de prier en latin, imprimé à la suite de sa vie, Londres 1681, in-4°.

* **BROWNE** (Patrice), médecin et botaniste né à Crosboyne en Irlande, en 1720. Après avoir parcouru une partie de l'Espagne et fait plusieurs voyages aux Indes, il se fixa à la Jamaïque, et fit une étude approfondie de toutes les productions naturelles de cette île. Il a publié le résultat de son travail dans un excellent ouvrage intitulé *Histoire naturelle et civile de la Jamaïque*, Londres, 1756, in-fol., en anglais, avec de superbes figures dessinées par le célèbre Ehret. Il revint dans sa patrie et mourut à Rusbrook en 1790. Il a laissé plusieurs *manuscrits* sur les plantes de la Jamaïque et de l'Irlande.

* **BRU** (Moyse-Vincent), peintre espagnol, né à Valence en 1682, y peignit trois bons tableaux : | *le Passage du Jourdain*, | un *saint François de Paule*, | et celui de *Tous les Saints*. Il mourut en 1703, à l'âge de 21 ans.

* **BRUAND** ou **BRUAN**, curé de Mousson, né à Nanci, au 16e siècle, a donné un *Bref discours* (en vers) *de la très noble, très illustre et très ancienne maison de Lorraine*, Lyon, 1591, in-8°.

* **BRUAND** (Pierre-François), médecin, né à Besançon en 1716, mort en cette ville, en 1786. Le roi de Prusse Frédéric l'engagea à passer dans ses états; mais il préféra aux emplois brillans qu'on lui offrait, une vie obscure et tranquille, qu'il consacra entièrement à ses concitoyens et au soulagement des pauvres. On a de ce médecin : | *Moyens de rappeler les noyés à la vie*, Besançon, 1763, in-8°; | *Mémoires sur les maladies contagieuses et épidémiques des bêtes à cornes*, Besançon, 1766, 2 vol. in-12. Cet ouvrage avait remporté le prix de l'académie de cette ville en 1763, et il a été réimprimé, avec des additions, sous le titre de *Traité des maladies épizootiques et contagieuses des bestiaux et des animaux les plus utiles à l'homme*, Besançon, 1782, 2 vol. in-12. On trouve plusieurs observations importantes de lui dans les mémoires des sociétés de médecine de Paris et de Montpellier dont il était membre.

* **BRUAND** (Anne-Joseph), membre de l'académie de Besançon, où il naquit en 1787, fut d'abord soldat, puis défenseur d'office au conseil de guerre spécial de sa ville natale, enfin sous-préfet dans plusieurs départemens. Il mourut en 1820 à Belley, où il en exerçait les fonctions. Il était aussi membre de la société royale

des antiquaires de France, de l'académie des sciences et belles-lettres de Toulouse. On a de Bruand : | *Dissertations sur une mosaïque découverte près de la ville de Poligny* (*Jura*)*;* Tours, 1815, in-8°, avec planches ; Paris, 1816, in-8°. | *Annuaire de la préfecture du Jura, pour les années* 1813 et 1814; | *Mélanges littéraires,* Toulouse, 1815, in-8°; cet ouvrage, dédié à M. Weiss, bibliothécaire à Besançon, n'a été tiré qu'à vingt-cinq exemplaires, et est devenu extrêmement rare. | *Essai sur les effets de la musique chez les anciens et chez les modernes*, Tours, 1815, in-8° ; | *Exposé des motifs qui ont engagé en* 1808 *S. M. C. Ferdinand VII à se rendre à Bayonne*, Paris, 1816, in-8°, traduit librement de l'espagnol, etc. Bruand a fourni plusieurs articles à la Biographie des hommes vivans. Il a laissé en outre plusieurs *Mémoires* sur divers sujets d'archéologie, qui sont restés inédits.

* **BRUCE** (Jacques) célèbre voyageur, né à Kinnaird, dans le comté de Stirling en Ecosse, d'une famille noble et ancienne. Devenu veuf d'une femme qu'il aimait, il chercha des consolations dans les voyages et dans l'étude des langues, et il s'adonna particulièrement à celles de l'arabe et de l'éthiopien. Il venait de parcourir le Portugal et l'Espagne, lorsque lord Halifax lui proposa d'aller à la recherche des sources du Nil. Bruce accepta la proposition, et fut en même temps nommé consul à Alger. Il resta quelque temps dans cette résidence, et en juin 1768, il se mit en route pour l'Abyssinie, et visita d'abord Tunis, Tripoli, Rhodes, Chypre, la Syrie et quelques autres contrées de l'Asie-Mineure. Il passa de là en Afrique, et pénétra, à travers mille périls, jusqu'à la ville de Gondar, séjour du roi, et partit de là pour les sources du Nil, qu'il trouva dans une petite île verdoyante, dessinée en forme d'autel, sous la garde d'un grand-prêtre qui avait la police religieuse de ces sources sacrées. Après un séjour de quatre ans dans l'Abyssinie, il reprit le chemin de l'Egypte par la Nubie, traversa le désert de sable, et arriva enfin dans la haute Egypte. De retour en Angleterre, il trouva son bien entre les mains de ses parens, qui, le croyant mort, se l'étaient partagé avec une précipitation qui déplut au savant voyageur. Pour se venger de leur avidité, il se remaria, et perdit encore cette seconde femme, après en avoir eu un fils. Dégoûté du monde, il se retira dans sa terre, où il se livra entièrement à la rédaction de son voyage. Il mourut sur la fin d'avril 1794, des suites d'une chute qu'il avait faite dans son escalier. La relation de Bruce a été imprimée en Angleterre sous ce titre : *Travels to discover the sources of the Nile in the Years,* 1768 à 1772, et à Edimbourg en 1790, 5 vol. in-4°. Elle a été traduite en allemand par Wolkmann, et en français par Castera, Paris, 1790, 5 vol. in-4°, et 10 vol. in-8°. Les récits de Bruce renferment des faits si extraordinaires, qu'ils ressemblent un peu à un roman. Cependant plusieurs faits qui avaient d'abord été contestés, ont été reconnus depuis. Il a paru à Londres une seconde édition de ce voyage en 7 vol. in-8° et atlas. L'auteur s'est regardé comme le premier Européen qui ait pénétré aux sources du Nil, et il a eu doublement tort d'avancer ce fait. D'abord, il n'a point vu les vraies sources du Nil : elles sont situées au pied des Alpes de Kumri ou Montagnes de la Lune, et n'ont encore été visitées par aucun européen. Il n'a pris connaissance que de celles que les Abyssins donnent à ce fleuve, et encore il n'est pas le premier qui les ait décrites. Le P. Paez, missionnaire portugais, les avait visitées et décrites avant lui. On peut voir dans l'*OEdipus Egyptiacus*, la description qu'il en a faite.

BRUCIOLI (Antoine), laborieux écrivain, naquit à Florence vers la fin du 15e siècle. Ayant trempé en 1522 dans la conjuration de quelques citoyens florentins contre le cardinal Jules de Médicis, depuis pape sous le nom de Clément VII, il fut obligé de s'expatrier et passa en France. Les Médicis ayant été chassés de Florence en 1527, cette révolution le ramena dans sa patrie. Mais la liberté avec laquelle il se mit à parler contre les religieux et les prêtres, le fit soupçonner d'être attaché aux nouvelles opinions. Il fut emprisonné; convaincu d'hérésie et de projets contraires au repos de l'état, il n'aurait point échappé à la corde si les bons offices de ses amis n'eussent fait réduire son châtiment à un bannissement de deux ans. Il se retira alors à Venise avec ses frères qui étaient imprimeurs et libraires, et se servit de leurs presses pour publier la plupart de ses ouvrages, dont le plus connu et le plus recherché est la *Bible entière traduite en langue italienne,* avec des commentaires. Dans cette Bible, Brucioli dévoile son attache-

ment aux erreurs de Luther et de Calvin : les réformateurs s'en accommodèrent et en publièrent plusieurs éditions. Mais la plus ample et la plus rare est celle de Venise, 1546 et 1548, 7 tomes en 3 vol. in-fol. Brucioli prétend avoir fait sa traduction sur le texte hébreu; mais la vérité est que, très médiocrement versé dans cette langue, il s'est servi de la version latine de Sanctès Pagnini, que même il n'a pas toujours entendue : son style d'ailleurs est aussi barbare que le latin qui lui a servi d'original. Ses autres ouvrages ont : | Des *traductions* italiennes de l'Histoire naturelle de Pline, et de plusieurs traités d'Aristote et de Cicéron. Des *éditions* de Pétrarque et de Boccace avec des notes. | Des *Dialogues*, Venise, 1526, in-fol. On ne sait point l'année de sa mort, mais on sait qu'il vivait encore en 1554.

* **BRUCKER** (J. Jacques), savant distingué, né à Augsbourg en 1696, occupa quelque temps une place de pasteur à Kaufbenorn; mais sa réputation le fit appeler à Augsbourg, où il exerça avec succès le ministère de la prédication. Ses travaux s'étaient constamment dirigés vers l'histoire de la philosophie. Il a donné à ce sujet un grand ouvrage intitulé *Historia critica philosophiæ, a mundi incunabulis ad nostram usque ætatem deducta*, Leipsick, 1741 et 1767, 5 vol. in-4°, réimprimé en 1767, avec un 6e vol. in-4°. On trouve dans cette compilation, fruit d'une érudition fort exacte et très étendue, la vie des philosophes exposée avec détail et fidélité. Il en a donné lui-même un abrégé sous ce titre *Institutiones historiæ philosophiæ*, Leipsick, 1747, in-8°, dont la 2e édition parut à Leipsick en 1766 in-8°. Il a publié en outre : | *L'Ancien et le Nouveau Testament, avec une explication tirée des théologiens anglais*, Leipsick, 1758, 6 parties in-fol. | *Disputatio de comparatione philosophiæ gentilis cum Scriptura*, in-4°. | *Questions sur l'histoire de la philosophie, depuis le commencement du monde jusqu'à la naissance de Jésus-Christ*, en allemand, 7 vol. in-12. | Plusieurs *Dissertations* intéressantes sur des points d'érudition et d'histoire littéraire. Il mourut à Augsbourg en 1770.

* **BRUCOURT** (Charles-François-Olivier-Rosette de), chevalier de St.-Louis, né à Grosville près Valogne, mort le 16 novembre 1755, a laissé un *Essai sur l'éducation de la noblesse*, 1747, 2 vol. in-12.

* **BRUEIS** ou **BRUEYS** (François-Paul, comte de), amiral français, né en 1760 à Uzès, d'une famille noble et distinguée, entra de bonne heure dans la marine royale, et se trouvait lieutenant de vaisseau et chevalier de Saint-Louis au commencement de la révolution. Lorsque les premiers symptômes d'insurrection se manifestèrent à bord des équipages, il se retira dans ses terres, en attendant des momens plus calmes pour reprendre du service; il en accepta sous le Directoire, et parvint en peu de temps au grade de contre-amiral. Choisi en 1797 pour conduire l'armée française en Egypte, il déploya dans cette expédition beaucoup d'habileté dans les manœuvres, et arriva heureusement dans la rade d'Aboukir; persuadé que les Anglais n'oseraient l'approcher, il resta plus long-temps qu'il ne fallait sur les côtes, et son escadre fut presque entièrement défaite et prise par l'amiral Nelson. Après avoir donné des preuves de la plus grande intrépidité pendant deux jours que dura la bataille il fut tué d'un boulet de canon le 1er août 1798.

* **BRUEL** (Joachim), *Joachimus Brulius*, religieux augustin, né à Vorst, village du Brabant, au commencement du 17e siècle, professa dans son ordre la philosophie et la théologie, et prit le bonnet de docteur à Bruges. Il fut ensuite prieur du couvent de Cologne, et élu deux fois provincial, savoir, en 1640 et 1649. On a de lui ; | *Breves resolutiones casuum, apud regulares, reservatorum*, Cologne, 1640. | Une *traduction* de l'espagnol en français, *des Confessions du bienheureux Alphonse d'Arasco*, Cologne, 1640, in-16. | *Vita beati Joannis Chisii*, Anvers, in-16. | *Historiæ Peruanæ ordinis eremitarum sancti patris Augustini libri XVIII*, Anvers, 1651, in-fol. | *De sequestratione religiosorum*, vers 1653. | *Rerum morumque in regno Chinensi, maximè notabilium historia ex ipsis Chinensium libris et religiosorum qui in illo primi fuerunt, litteris ac relatione concinnata, item patrum Augustinianorum et Franciscanorum in illud ingressus;* auctore *J. G. de Mendoza*, Anvers, 1655, in-8°. C'est une traduction de l'espagnol d'un ouvrage de Jean Gonzale de Mendoza, aussi religieux augustin, et depuis évêque de Lipari, qui avait été envoyé à la Chine par le roi d'Espagne, Philippe II. (*Voyez* MENDOZA). Le P. Bruel mourut le 29 juin 1653.

* **BRUENING** (Georges-Florent-Henri), fils d'un médecin de Neuwied,

étudia, en 1754, la médecine à Leyde, et prit le doctorat à Utrecht, en 1758, un an après avoir obtenu le titre de maître-ès-arts. Il enseigna l'anatomie et la chirurgie dans sa patrie, puis alla exercer les fonctions de médecin pensionné à Kettwich, où il resta pendant deux ans, au bout desquels il obtint la même place dans sa ville natale, avec les titres de comte palatin, et de médecin conseiller du prince de Hohenlohe Waldenberg et Schillings. La date précise de sa mort nous est inconnue. Ses ouvrages sont : | *Dissertatio sistens singultum morbum, symptoma, signum*, Utrecht, 1758, in-4° ; | *Constitutio epidemica essendiensis anni* 1769-1770, *sistens historiam febris scarlatino miliaris anginosæ, eique adhibitam medelam accessit observationum medicarum huc pertinentium decas*, Essen et Leipsick, 1771, in-8° ; | *De ictero spasmodico infantium assendiæ anno* 1772 *epidemico*, Essen et Leipsick, 1775, in-8° ; | *Abhandlung ueber die schædlichkeit des Mohnsafts in der Ruhr*, Neuwied, 1794, in-8°.

BRUÈRE (Charles-Antoine le CLERC de la), né à Paris en 1715, secrétaire d'ambassade à Rome pour M. le duc de Nivernois, eut le privilége du *Mercure* depuis 1744 jusqu'à sa mort, arrivée en 1754 à l'âge de 39 ans. Il avait du génie pour le genre lyrique. Il est auteur de plusieurs opéras : *Les voyages de l'Amour; Dardanus; le Prince de Noisi;* d'une comédie intitulée *Les Mécontens*, et d'une *Histoire de Charlemagne*, 2 vol. in-12, écrite avec élégance et avec plus de vérité et de sagesse que celle que M. Gaillard en a donnée en 1782.

BRUEYS (David-Augustin de), naquit à Aix en 1640. Il fut élevé dans le calvinisme et dans la controverse. Ayant écrit contre l'*Exposition de la foi par Bossuet*, ce prélat ne répondit à cet ouvrage qu'en convertissant l'auteur. Brueys, devenu catholique, combattit contre les ministres protestans, entre autres contre Jurieu, Lenfant et la Roque; mais son génie enjoué lui fit quitter la théologie pour le théâtre. Il composa plusieurs comédies, conjointement avec Palaprat son intime ami, qui y eut pourtant la moindre part. Les tragédies de Brueys ont aussi illustré la scène française. Toutes les pièces dramatiques de cet auteur ont été recueillies en 1735, en 3 vol. in-8°. Il y a répandu le même caractère qu'il avait dans la société : il avait l'imagination vive, les mœurs simples, et beaucoup de naïveté. On a encore de lui une paraphrase en prose de l'*Art poétique d'Horace*, qui n'est proprement qu'un commentaire suivi ; une *Histoire du Fanatisme ou des Cévennes*, 1713, 3 vol. in-12 ; et divers écrits contre les calvinistes, publiés avant qu'il eût travaillé pour le théâtre, et après qu'il eut renoncé à ce genre. Il mourut à Montpellier en 1723, à 83 ans.

BRUEYS. *Voyez* BRUEIS.

BRUGES (Jean EYCK de), ainsi nommé parce qu'il a vécu long-temps dans cette ville, né à Maseick, dans la principauté de Liége, frère et disciple de Hubert Eick (*voyez* EICK), est l'inventeur de la manière de peindre à l'huile. Cet artiste cultivait la chimie en même temps que la peinture. Un jour qu'il cherchait un vernis, pour donner du brillant, il trouva que l'huile de lin ou de noix, mêlée avec les couleurs, faisait un corps solide et éclatant, qui n'avait pas besoin de vernis. Il se servit de ce secret, qui passa en Italie, et de là dans toute l'Europe. Le premier tableau peint de cette manière fut présenté à Alfonse I, roi de Naples, qui admira ce nouveau secret. Un autre est celui de l'*Agneau de l'Apocalypse*, peint pour Philippe le Bon, duc de Bourgogne. Jean de Bruges florissait au commencement du 15e siècle. Les savans et les artistes affirment de concert que la peinture à l'huile est une invention moderne, et ne sont pas moins d'accord à prétendre que Jean de Bruges en fut l'inventeur. On ne peut récuser les témoignages de Vasari et de Van-Mander, celui-là même qui porta en Italie le secret de Van-Eyck. Il n'est assurément pas à présumer que Vasari ait tiré de sa tête tout ce qu'il raconte de cette découverte ; que Van-Mander, homme très instruit sur tout ce qui regardait l'état de la peinture, ait répété un conte réfuté, selon Lessing, par des faits plus anciens de trois ou quatre siècles ; qu'on ait placé enfin la découverte de l'art de peindre à l'huile comme très moderne dans l'épitaphe d'Antonello, sans qu'aucun peintre, aucun savant ait réclamé contre une attribution si évidemment fausse. Quel intérêt Vasari pouvait-il avoir à attribuer cette découverte plutôt à Jean Van-Eyck qu'à un autre, ou à Antonello lui-même? pourquoi n'en a-t-il pas fait honneur à un de ses compatriotes? C'est donc l'hommage dû à la vérité et à l'authenticité des mémoires qu'il a suivis, qui ont conduit sa plume. Aussi les Italiens, qui dans l'Occident sont les pre-

miers qui aient cultivé la peinture, ont ignoré cette manière de peindre. Cimabué restaurateur de cet art en Italie, qui vivait au 13e siecle, n'était pas si éloigné du siècle de Théophile, auquel Lessing veut attribuer cette découverte, qu'il n'eût pu avoir connaissance de cet auteur; cependant deux siècles se sont écoulés jusqu'à Antonello, qui le premier employa en Italie l'huile dans les tableaux. Ceux donc qui, d'après Lessing, ont fait remonter la peinture à l'huile au-delà du 11e siècle, n'ont point lu avec attention le passage de Théophile, sur lequel ils se fondent. Tout ce que l'on peut en conclure, c'est que les peintres y auraient pu apprendre à faire usage de l'huile de lin pour broyer les couleurs; mais ils ne l'ont pas fait ; ils ont persisté à suivre leur ancienne pratique, malgré tous ses défauts, jusqu'au temps de Van-Eyck. Théophile, du reste, n'était pas persuadé que les couleurs broyées à l'huile pussent être d'un grand secours pour peindre des tableaux, au contraire : *Omnia genera colorum*, dit-il, *eodem genere olei teri et poni possunt in opere ligneo, in his tantum rebus quæ sole siccari possunt; quia quoties unum colorem imposueris alterum ei superponere non potes, nisi prior exsiccetur, quod in imaginibus diuturnum et nimis tædiosum est.* Loin de conseiller cette méthode pour la représentation des objets, il explique au contraire tout de suite la manière de peindre, usitée dans le moyen âge, en broyant les couleurs à l'eau de gomme et à l'eau d'œuf. Ainsi, il est évident qu'il ne voulait employer ses couleurs à l'huile, qu'à barbouiller des portes, des volets de fenêtres, etc. enfin tout ce qui est exposé aux injures du temps, à quoi les couleurs à l'eau ne peuvent servir, suivant le titre même du chap. 18, qui porte *De rubicandis ostiis, et de oleo lini.* Jean de Bruges restera donc en possession de l'invention de la peinture à l'huile, et le manuscrit de Théophile, et ceux qui ont applaudi aux raisonnemens de Lessing, ne pourront lui ravir la gloire d'avoir fait une découverte si essentielle à son art. On cite encore quelques peintures à l'huile qu'on prétend être antérieures à Van-Eyck entre autres une de Thomas Mutina en 1297; mais la date des inscriptions mises sur ces peintures est très incertaine, et probablement fort postérieure à l'ouvrage même.

* **BRUGES** (ALPHONSE, vicomte de), né à Valréas, dans le département de Vaucluse, entra dans la marine en 1780, fit les campagnes de 1782, et était parvenu au grade de lieutenant de marine au commencement de la révolution. Il émigra avec son père et deux de ses frères, fit dans l'armée des princes la campagne de 1792, et prit ensuite du service dans les troupes anglaises à Saint-Domingue. Rentré en France en 1814, il rendit de grands services pendant les cent-jours, fut nommé lieutenant-général et commandant de la 8e division militaire. Après s'être acquitté avec distinction de plusieurs missions importantes, le vicomte de Bruges fut mis à la retraite, et mourut à Bâle en 1820.

BRUGIANTINO (VINCENT), gentilhomme ferrarais et poète italien du 16e siècle, dont les ouvrages sont plus recherchés pour leur rareté que pour leur bonté. Les principaux sont : | *Angelica inamorata*, Venise, 1553, in-4°, poème soi-disant épique, où l'auteur s'efforce d'imiter l'Arioste; | le *Décameron* de Boccace, mis en vers italiens, Venise, 1554, in-4°, moins bien écrit, et naturellement tout aussi licencieux que l'ouvrage sur lequel il a travaillé.

* **BRUGIÈRES** (PIERRE), prêtre schismatique, né le 3 octobre 1730, à Thiers en Auvergne, devint chanoine de la collégiale de cette ville. Après avoir prêché à Clermont, à Riom, à Brioude et à Paris, où il se fit entendre en 1768, il entra dans la communauté de Saint-Roch où il resta douze ans. Il publia, en 1777, une *Instruction catholique sur la dévotion au sacré cœur*, in-8°, livre anonyme, dans lequel il émit des principes religieux qui étaient ceux de Port-Royal. M. de Beaumont, en ayant connu l'auteur, lui retira ses pouvoirs en 1780; mais à la sollicitation du curé de Saint-Roch, il l'envoya comme vicaire à Marli. Brugières n'en devint pas plus orthodoxe. En 1789, il était chapelain de Saint-Mamert dans l'église des Innocens. A cette époque parurent ses *Doléances des églises, soutaniers ou prêtres des paroisses de Paris*, in-8°, ouvrage dans lequel l'auteur professa le jansénisme le plus outré, et qui lui valut d'être nommé, en 1791, curé constitutionnel de la paroisse de Saint-Paul. M. de Juigné, archevêque de Paris, ayant protesté, en donnant sa démission la même année, contre la nouvelle organisation du clergé, Brugières lui répondit par un *Discours patriotique au sujet des brefs du pape*, qui fut bientôt suivi d'un pamphlet dirigé

contre M de Bonal, son propre évêque, sous le titre de : *la lanterne sourde ou la conscience de M***, ci-devant évêque de...., éclairée par les lois de l'Eglise et de l'état, sur la constitution civile du clergé*, 1791, in-12. Cependant lorsque Gobel eut donné l'institution canonique à Aubert, prêtre marié, il signa une protestation avec trois autres curés constitutionnels, et fut enfermé pour cette cause aux Madelonnettes. Au mois d'août suivant, il fut remis en liberté, et subit encore deux emprisonnemens; sa cure ne lui fut point rendue, et il continua son ministère dans des églises que quelques personnes avaient louées. Il avait supprimé dans ses exercices les prières à la sainte Vierge, et se servait d'un Sacramentaire français. Le presbytère de Paris ayant réclamé contre cette innovation, Brugières y répondit par son *Appel aux prêtres chrétiens*. Il assista comme député du presbytère de Lyon au concile de 1797, et à celui de 1801, comme député du clergé de Troyes. En 1798 (6 février et 2 mai), il prononça les *Eloges funèbres* des jansénistes Sanson et Minard. Brugières est mort à 73 ans, le 7 novembre 1803, après avoir défendu avec chaleur le jansénisme dans tous ses ouvrages. Outre ceux déjà cités, il a laissé : | *Instruction sur le mariage, sur la soumission aux puissances*, etc., 1797, in-8°; | *Avis aux fidèles sur la rétractation du serment civique, faite par le clergé et le curé de....* (Saint-Germain l'Auxerrois), *et leur rentrée dans le sein de l'église*, 1800; | *Instructions sur les indulgences et le jubilé*, dans les *Ann. des constitutionnels*, tom. 9, page 394; | *Observations des fidèles à MM. les évêques de France, à l'occasion d'une indulgence plénière en forme de jubilé, adressée à tous les fidèles par le cardinal Caprara*, brochure in-8°, sans date, qui parut en 1803; | des *Instructions choisies*, 2 vol. in-8°, publiées après la mort de l'auteur par Degola; | enfin divers écrits moins importans.

* **BRUGMANS** (Sébald-Justin), médecin et naturaliste hollandais, né en 1763 à Franeker, dans la Frise, commença ses études à l'université de Groningue, où son père professait la physique et les mathématiques et les termina à Leyde. Il n'avait que 18 ans lorsqu'il fut reçu docteur en philosophie à Groningue, et il reçut plus tard dans la même ville le bonnet de docteur en médecine. A cette occasion, il publia une dissertation intitulée *Lithologia groningana juxtà ordinem Wallerii digesta*. L'année suivante, il remporta, à l'académie de Dijon, un prix sur cette question : *Indiquer quelles sont les plantes vénéneuses qui infectent souvent les prairies, avec les moyens de leur en substituer d'utiles, de manière que le bétail y trouve une nourriture saine et abondante*. Deux autres discours furent encore couronnés aux académies de Bordeaux et de Berlin. Brugmans publia, en 1785, une excellente dissertation *de Puogeniâ*, ouvrage remarquable qui a beaucoup éclairé la pathologie. En 1786, il fut nommé professeur de botanique à Leyde, et on lui confia peu de temps après la chaire d'histoire naturelle, et celle de chimie, de physique et de philosophie. L'anatomie était aussi l'objet de ses études, et son cabinet d'anatomie comparée a été cité par Cuvier. Bonaparte le nomma recteur de l'académie de Leyde, et le gouvernement hollandais le nomma plus tard inspecteur-général du service de santé militaire pour l'armée de terre, la marine et les colonies. Ce médecin habile se fit remarquer à Waterloo, par le zèle et la générosité avec laquelle il donnait ses soins aux blessés, et mourut à Leyde en 1819. Il est un des principaux auteurs de la *Pharmacopœa Batava*, publiée en 1805. Les Mémoires de l'institut de Hollande renferment de lui des *Observations sur la natation des poissons*, dans lesquels il fait connaître une force d'impulsion indépendante de celle que produisent les nageoires et la queue. Il a beaucoup contribué aux progrès de la médecine vétérinaire, et était président de la société instituée pour l'amélioration de cette branche de l'art de guérir.

* **BRUGNONE** (Jean), médecin-vétérinaire, né à Turin vers 1738. Il suivit pendant quatre ans les leçons de l'école vétérinaire de Lyon, et celles de l'école d'Alfort pendant une année. Le roi de Sardaigne le nomma, à son retour, directeur d'une école vétérinaire qu'il venait de fonder à Chivasso. Il devint ensuite professeur d'anatomie humaine et d'anatomie comparée à l'université de Turin, membre de l'académie des sciences et de la société d'agriculture de cette ville, et correspondant de l'institut de France. Il est mort en 1819, et il a laissé plusieurs ouvrages en italien *sur la médecine vétérinaire*, 1774, *et sur les haras*, 1781. Ce dernier ouvrage, devenu classique, a été traduit en allemand et en français. Il a aussi publié plusieurs

Mémoires et *Observations* dans le recueil de l'académie de Turin

* BRUGNOT (Jean-Baptiste-Charles), jeune poète bourguignon, né le 17 octobre 1798, à Painblanc près de Beaune, passa ses premières années à la campagne dans un modeste pensionnat tenu par son père, et entra en 1811 en seconde au collége de Beaune, où il composa ses premiers vers à l'âge de treize ans. Une particularité assez remarquable, c'est que, malgré les succès qu'il obtint dans ses études, il ne put jamais réussir à manier le vers latin. En sortant du collége, Brugnot, pour éviter la conscription qui à cette époque enlevait presque toute la jeunesse française, se fit, comme élève en chirurgie, attacher à un hôpital militaire. La seconde invasion lui ferma la carrière qu'il avait choisie; il revint alors avec empressement à ses livres chéris, et se partagea entre les travaux du jardin paternel et les soins assidus d'un humble pensionnat de village. En 1818, il passa un mois à Paris, y suivit *trois jours entiers*, ce sont ces termes, les cours de l'école de médecine, et fut révolté du matérialisme de cet enseignement. Il entendit M. de Boulogne à Saint-Sulpice, assista sous les voûtes de Notre-Dame à la cérémonie du 21 janvier, et fut rappelé dans son village par la mort de son père qui le laissait, à 19 ans, chef de famille. Il se dévoua sans réserve aux devoirs que ce malheur lui imposait, et c'est alors surtout qu'il se montra tendre fils, excellent frère, chrétien courageux et résigné. Son début dans le monde littéraire fut une *Ode* sur Louis XIV, qui obtint, en 1820, une mention honorable au concours académique de Mâcon. Au mois de décembre de la même année, il fut nommé professeur de quatrième au collége de Cluny. En 1823, il passa en qualité de professeur de rhétorique à Compiègne, où il ne fit que se montrer, ayant préféré une chaire de seconde à Troyes. En 1828, le mal qui devait emporter Brugnot, la phthisie pulmonaire, l'avait forcé de renoncer à l'enseignement quotidien. Il devint directeur du journal *Le Provincial* qui venait d'être créé à Dijon. Lorsque ce journal eut cessé de paraître, il acheta une imprimerie et fonda le *Spectateur*. Ces deux publications furent pour l'âme tendre et sensible de Brugnot la source de nombreux chagrins. Fatigué des luttes politiques, il revint tout entier dans les derniers mois de sa vie au christianisme dont la politique l'avait éloigné pour un temps; il est mort en 1831, dans sa trente-troisième année. On a de lui un volume de *Poésies*, Dijon, de l'imprimerie de madame veuve Brugnot, 1 vol. in-8°, 1833, avec le portrait de l'auteur, accompagné de ces vers touchans:

> Pauvre, obscur, sans destin, dans la foule perdu,
> Ainsi que tout mortel qui parmi nous chemine,
> J'ai cueilli, j'ai porté ma couronne d'épine,
> Voilà tout! — Et celui qui mesure le temps,
> A dit un jour: Assez! — assez vécu! trente ans.

BRUGUIÈRES (Jean-Guillaume), naturaliste, né à Montpellier en 1750, étudia d'abord la médecine; mais entraîné par son goût pour l'histoire naturelle, il partit sur l'un des vaisseaux que Louis XV envoya aux Indes pour faire des découvertes dans la mer du Sud. De retour à Montpellier, il travailla à découvrir une mine de charbon de terre, dont on avait des indices. Quelques fossiles qu'il trouva dans ses fouilles l'engagèrent à faire une étude approfondie des coquillages. Pour tirer parti de son travail, il se rendit à Paris, et rédigea pour l'*Encyclopédie méthodique* le 1er volume de l'*Histoire naturelle des vers*. Il travailla ensuite à un *journal d'histoire naturelle*, qui a paru en 1792, en 2 vol. in-8°, et donna quelques *mémoires* dans les *Actes de la société d'histoire naturelle de Paris*. Ses travaux furent interrompus par un voyage au Levant, que le ministre Roland lui fit entreprendre avec M. Olivier, à la fin de 1792. Bruguières, dont la santé était déjà altérée avant son départ, mourut en débarquant à Ancône, le 1er octobre 1799. M. Olivier a publié la *Relation de ce Voyage* en 2 vol. in-4° et 4 vol. in-8° et atlas, Paris, 1801.

* BRUGUIÈRES (Antoine-André, baron de Sorsum), né à Marseille en 1773, et mort à Paris le 7 octobre 1823, se destina d'abord au commerce et voyagea pour ses affaires dans les Antilles et à Cayenne. A son retour, il entra au service et suivit le général Dessoles à l'armée d'Italie et à celle du Rhin. Après la paix il se livra à l'étude de la littérature, devint secrétaire-général du ministre de la guerre du royaume de Westphalie, ensuite secrétaire d'ambassade en Angleterre, et termina sa vie dans une retraite studieuse. On a de Bruguières plusieurs ouvrages, entr'autres | *le Voyageur*, discours en vers qui a remporté le 2e accessit dans le concours des poésies de 1807; plusieurs *Tra-*

ductions, notamment : | *Saconlala, ou l'Anneau fatal*, drame traduit du sanskrit en anglais par Jones, et de l'anglais en français, 1803, in-8° ; | *Laa-Seng-Cul*, comédie chinoise, traduction du chinois en anglais par Davis, et de l'anglais en français, 1819, in-8° ; | *Roderick, le dernier des Goths*, traduction de l'anglais de Robert Southey, Paris, 1821, 2 vol. in-12 ; ou 1820, 3 vol. in-12, sous le titre *d'OEuvres poétiques de Robert Southey ;* | *Chefs-d'œuvre de Shakespeare, traduits en vers blancs, et en vers rimés et en prose, suivis de poésies diverses*, ouvrage incomplet et posthume, revu par Chênedollé, Paris, 1826, 2 vol. in-8° ; | Des *Imitations* ou *Traductions* de *lord Byron et de Southey* insérées dans le *Lycée français*, Paris, 1819 et 1820. Il a laissé aussi en manuscrit un *Poème sur Marseille*, et la *traduction de celui de Fingal*.

BRUHIER D'ABLAINCOURT (JEAN-JACQUES), de Beauvais, docteur en médecine de l'académie d'Angers, mort en 1756, a été un des plus féconds écrivains du 18e siècle. On a de lui : | la *traduction* de la médecine raisonnée d'Hoffman, 1739, 9 vol. in-12; | *Mémoire* présenté au roi *sur la nécessité d'un règlement général au sujet des enterremens et enfournemens;* | *Caprices d'imagination*, ou *Lettres sur divers sujets*, in-12; l'auteur y est physicien, métaphysicien, moraliste et critique; il n'y a rien de bien neuf, mais on y trouve des réflexions solides et une variété agréable; | *Mémoire pour servir à la Vie de M. Silva;* | *Traité des fièvres*, traduit d'Hoffman, 1746, 2 vol. in-12. Il a publié | les excellentes *Observations sur la cure de la goutte et du rhumatisme, par MM. Hoffman, V... et James;* | *Dissertations sur l'incertitude de la mort*, 1746, 2 vol. in-12, ouvrage intéressant pour l'humanité ; | la *Politique du médecin*, traduite d'Hoffman, 1751, in-12; | *Observations sur le Manuel des accouchemens*, traduites de Deventer. Il travailla pendant plusieurs années au *Journal des Savans*, qu'il remplit d'*extraits* judicieux et bien faits.

BRUIÈRE *Voyez* BRUYÈRE.

BRUIS. *Voyez* BRUYS.

* BRULART, chanoine de Paris, vivait à la fin du 16e siècle et écrivit un *Journal de la Ligue*. Ce *Journal* se trouve dans le premier volume des *Mémoires de Condé*, recueillis par Secousse et Lenglet du Fresnoy.

BRULART (NICOLAS), d'une famille illustre dans l'épée et dans la robe, seigneur de Silleri et de Puisieux en Champagne, fut conseiller au parlement en 1573, maître des requêtes quelques années après, ambassadeur en Suisse en 1589, 1595 et 1602, président à mortier au parlement de Paris en 1595, plénipotentiaire à Vervins en 1598, enfin ambassadeur en Italie l'an 1599, pour faire casser le mariage de Henri IV avec la reine Marguerite, et pour en conclure un autre avec Marie de Médicis. Le roi eut tant d'impatience de récompenser les services de ce ministre, que pour lui donner les sceaux, en 1605, il les ôta à Pompone de Bellièvre. Après la mort de celui-ci, Silleri fut chancelier en 1607. Son crédit, toujours puissant et soutenu sous Henri IV, diminua considérablement sous Marie de Médicis, et tomba depuis tout-à-fait. On lui ôta les sceaux au mois de mai 1616; on les lui rendit sur la fin de janvier 1623. Averti par des amis sûrs qu'on allait les lui redemander, il les remit en janvier 1624. On lui fit dire peu de temps après de se retirer dans sa terre de Silleri, où il mourut le 1er octobre 1624, âgé de 80 ans. Homme fin et délié, toujours sur ses gardes; on disait à la cour qu'il ne réglait ses liaisons que sur ses intérêts ; du reste, ami de la justice, attaché à la religion, honorant sa dignité par ses mœurs.

BRULART (PIERRE), marquis de Puisieux, fils du précédent, secrétaire d'état, ambassadeur extraordinaire en Espagne pour la conclusion du mariage de Louis XIII, fut éloigné de la cour en 1616, et rappelé l'année d'après. La réduction de la ville de Montpellier en 1621 lui mérita une promesse d'être fait duc et pair; mais sa modération l'empêcha d'accepter cette dignité. Il mourut en 1640, âgé de 57 ans. C'était un homme intègre et d'une fermeté inébranlable.

BRULART DE SILLERI (FABIO), né dans la Touraine en 1655, évêque d'Avranches et ensuite de Soissons, trouva dans cette dernière ville une académie naissante à laquelle il donna des leçons et des modèles. L'académie française et celle des inscriptions lui ouvrirent leurs portes. Il mourut en 1714. On a de lui : | plusieurs *Dissertations* dans les mémoires de l'académie des Belles-lettres ; | des *Réflexions sur l'éloquence*, en forme de lettres au Père Lami, imprimées dans le recueil des Traités sur l'éloquence de la Martinière ; | des *Poésies* latines et fran-

çaises manuscrites : | des *Traités de morale* et des *Commentaires*, aussi manuscrits.

BRULEFER (Etienne), frère-mineur de St.-Malo, professeur de théologie à Mayence et à Metz, auteur de plusieurs ouvrages de scolastique, parmi lesquels on distingue une *Dissertation contre ceux qui font des peintures immodestes des personnes de la Sainte-Trinité.* Il vivait dans le 15e siècle.

BRUMMER (Frédéric), né à Leipsick en 1642, acquit en peu de temps une connaissance solide des langues latine et grecque, et fut reçu à l'université dès l'âge de 17 ans. Quoique voué d'abord à l'étude du droit, il ne s'attacha pas moins à la littérature et aux antiquités. Le commentaire *ad L. Cinciam*, qu'il dédia à Colbert, pour lors ministre d'état, et publié en 1668, établit sa réputation : mais il n'en jouit pas long-temps : comme il traversait la rivière d'Arberine, entre Paris et Lyon, pour abréger sa route, il y périt malheureusement dans son carrosse le 3 décembre de la même année. On a de ce savant, outre le Commentaire dont nous venons de parler : | *Exercitatio historico-philologica de scabinis antiquis, medii ævi et recentioribus.* | *Exercitatio de Locatione et Conductione.* | *Declamatio contra Otium*, et quelques *Onomastiques* à la louange de Th. Reinesius son ami, dont la riche bibliothèque lui avait été d'un grand secours. Georges Beyer, professeur en droit à Wittemberg, publia tous les ouvrages de Brummer, Leipsick, 1712, 1 vol. in-8°.

BRUMOY (Pierre), naquit à Rouen l'an 1688. Il entra dans la société des jésuites en 1704. Après avoir professé les humanités en province, il fut appelé à Paris. On le chargea de l'éducation du prince de Talmont, et de quelques articles pour le *Journal de Trévoux*. L'*Histoire de Tamerlan*, par son confrère Margat, dont il avait été l'éditeur, l'obligea de quitter la capitale; mais cette espèce d'exil ne fut pas long. A son retour on le chargea de continuer l'*Histoire de l'église gallicane*, que les Pères de Longueval et Fontenai avaient conduite jusqu'au 11e volume. Brumoy mettait la dernière main au 12e, lorsqu'il mourut en 1742. Le Père Berthier l'a continuée. On a encore de lui | *le Théâtre des Grecs*, contenant des traductions analysées des discours et des remarques sur le théâtre grec, en 3 vol. in-4°, et en 6 in-12. Ce livre a été réimprimé avec des corrections et des augmentations par MM. de Rochefort, de la Porte du Theil, Prévost et Brottier, Paris, 1785-1789, 13 vol. in-8°, fig. et plus récemment encore par M. Raoul-Rochette 16 vol. in-8°, 1825, plus parfaite que les précédentes éditions. C'est l'ouvrage le plus profond, le mieux raisonné, qu'on ait sur cette matière. Les traductions sont aussi élégantes que fidèles : tout respire le goût. L'auteur dans ses parallèles ne paraît pas rendre assez de justice aux modernes; mais si ces jugemens paraissent trop sévères à l'égard de quelques hommes célèbres, ils ne le sont pas dans leur généralité ; il est certain que cette foule de mauvais tragiques que notre siècle a produits, vient de ce que la lecture des anciens a été négligée. « C'est, dit un sage critique, parce » qu'on s'éloigne trop de cette noble simplicité qui fut toujours l'objet de leur » émulation, qu'on donne à présent dans » l'extraordinaire, dans le bizarre ou dans » le faible. Peut-être aussi le manque de » talent est-il la vraie source de cette disette de bonnes tragédies. Il n'appartient » qu'au génie d'égaler le génie; et la médiocrité ou le monstrueux sont ordinairement le partage de ceux qui, sans » mission, veulent figurer sur la scène, » qui n'admet que les grands maîtres. » | *Recueil de diverses pièces en prose et en vers*, en 4 vol. in-8°. L'auteur dans sa poésie approche plus de Lucrèce que de Virgile. On le sent surtout dans son *Poème sur les Passions*; ouvrage estimable par la noblesse des pensées, la multiplicité des images, la variété et la chaleur des descriptions, la pureté et l'élégance du style. Il y a dans le même Recueil un autre *Poème sur l'art de la verrerie*; qui offre de très beaux vers. On trouve à la suite de ces deux poèmes, traduits en prose libre par l'auteur, des Discours, des Epîtres, des Tragédies, des Comédies, où règnent le goût et la sagesse, etc. Le Père Brumoy a achevé les *Révolutions d'Espagne* du Père d'Orléans, et revu l'*Histoire de Rienzi* du Père du Cerceau. Cet homme laborieux s'est fait estimer autant par son caractère et ses mœurs que par ses ouvrages.

BRUN (Antoine), naquit à Dôle l'an 1600, d'une famille ancienne. Il exerça d'abord la charge de procureur-général au parlement de cette ville, et fut ensuite ambassadeur extraordinaire de Philippe IV, roi d'Espagne, et plénipotentiaire au

congrès de Munster en 1654. Il y conclut la paix entre l'Espagne et la Hollande. Son maître le nomma bientôt après ambassadeur auprès de cette république. Il mourut à La Haye en 1654, avec la réputation d'un habile négociateur. Le Père Bougeant l'a peint très avantageusement dans son *Histoire des traités de Westphalie*. Brun cultiva en même temps la littérature et la politique. On a de lui : | des tragédies grecques, | quelques pièces de vers dans *les Délices de la Poésie française*, 1620, in-8°. | *Amico-critica monitio ad Galliæ Legatos Monasterium Westphalorum pacis tractandæ missos*, 1644, in-4°, sous le nom emprunté d'*Adolphe Sprenger*. | *Spongia Franco-Gallicæ lituræ*, Inspruck, 1646, sous le nom déguisé de *Rodolphe Gemberlak ;* il donna un troisième écrit sous le nom de *Papenhausen*. Matthieu de Mourgue y a fait une violente réponse. Balzac, qui n'avait jamais d'expressions tempérées, l'appelait *le Démosthène de Dôle*.

BRUN (Charles le), premier peintre du roi de France, directeur des manufactures des meubles de la couronne aux Gobelins, directeur de l'académie de peinture, et prince de celle de St.-Luc à Rome, naquit à Paris en 1618, d'un sculpteur. Dès l'âge de 3 ans il s'exerçait à dessiner avec des charbons. A 12, il fit le portrait de son aïeul, qui n'est pas un de ses moindres tableaux. Le chancelier Séguier le plaça chez Vouet, le plus célèbre maître de ce temps-là. Mignard, Bourdon, Tetelin étaient dans cette école; mais le Brun surpassa bientôt les élèves, et égala le maître. Son protecteur l'envoya à Rome pour se perfectionner. Il y puisa ce goût pour le noble et le majestueux, qui caractérisent les ouvrages de l'antiquité, et qui ne tardèrent pas de passer dans les siens. De retour à Paris, Louis XIV et ses ministres l'occupèrent et le récompensèrent à l'envi. Le roi l'anoblit, le fit chevalier de l'ordre de St.-Michel, lui accorda des armoiries avec son portrait enrichi de diamans, le combla de bienfaits et l'accueillit toujours comme un grand homme. Pendant qu'il peignit son tableau de la famille de Darius à Fontainebleau, ce prince lui donnait près de deux heures tous les jours. Le Brun mourut en 1690. La noblesse et la grandeur de ses ouvrages avaient passé dans ses manières. On l'a placé avec raison à la tête des peintres français. Ses chefs-d'œuvre ont fait dire de lui *qu'il avait autant d'invention que Raphaël, et plus de vivacité que le Poussin.* Il s'élève au sublime, sans cesser d'être correct. Ses attitudes sont naturelles, pathétiques, variées ; ses airs de tête gracieux; il est animé sans emportement. Le livre de la nature était toujours ouvert devant ses yeux. Peu de peintres ont mieux connu l'homme, et les différens mouvemens qui l'agitent dans les passions. Son *Traité sur la physionomie*, et celui *sur le caractère des passions*, l'un et l'autre in-12, prouvent combien il avait réfléchi sur cette matière. Moins d'uniformité, plus de vigueur et de variété dans le coloris, l'auraient mis au-dessus de tous les peintres anciens et modernes. Les chefs-d'œuvre de le Brun sont à Paris, à Versailles, au Palais-Royal, à Fontainebleau. Ceux qui fixent les regards des connaisseurs, sont les Batailles d'Alexandre ; la Madeleine pénitente; le Portement de Croix; le Crucifiement; saint Jean dans l'île de Patmos, etc. Les estampes de ses tableaux des Batailles d'Alexandre, ont donné une idée de son génie dans les pays les plus éloignés. Le tableau de la famille de Darius par le Brun, qui est à Versailles, n'est point effacé par le coloris du tableau de Paul Véronèse qu'on voit vis-à-vis, et le surpasse beaucoup par le dessin, la composition, la dignité, l'expression, la fidélité du costume.

BRUN (Pierre le), prêtre de l'Oratoire, né à Brignoles en 1661, mort à Paris le 6 janvier 1729, célèbre par son savoir dans les matières ecclésiastiques et profanes, est auteur de plusieurs ouvrages. Les plus estimés sont : | *L'Histoire critique des pratiques superstitieuses qui ont séduit les peuples, et embarrassé les savans, avec la méthode et les principes pour discerner les effets naturels de ceux qui ne le sont pas*, 1737, 3 vol. in-12. L'abbé Granet, son compatriote, a donné en 1737 un 4e vol. de cet ouvrage. Il avait d'abord été imprimé sous le titre de *Lettres pour prouver l'illusion des philosophes sur la baguette divinatoire*, 1693, in-12. Le Père le Brun nie que les effets de cette baguette puissent recevoir une explication physique ; et s'il y en a quelques-uns de réels, il prétend qu'il faut les attribuer au démon (*Voyez* AYMAR). Tout l'ouvrage n'est qu'une compilation assez mal digérée, et dont il serait aussi difficile de former un résultat décidé, que de l'*Histoire des apparitions* de Lenglet du Fresnoy, ou de celle *des-*

Vampires de don Calmet. Il n'y a guère que le procès des bergers de Pacy, inséré dans le 4ᵉ volume, qui présente un corps de preuves bien suivies : aussi les philosophes du temps n'ont-ils jamais entrepris de les contester. « Le but de l'au» teur, dit un critique, paraît avoir été » 1° de conserver la mémoire de quelques » faits extraordinaires; 2° de désabuser plu» sieurs personnes qui croyaient trop ou » trop peu; 3° de montrer que les physi» ciens, accoutumés à faire des systèmes » sur toutes sortes de choses, se mettent » dans le cas d'autoriser de véritables su» perstitions; 4° d'obliger les esprits-forts à » reconnaître qu'il y a des faits qu'on ne » peut attribuer aux corps, et qui démon» trent qu'il y a des esprits. » (*V.* ASMODÉE BROWN, DELRIO, HAEN, OPHIONÉE, MEAD, SPE). Le père le Brun rejette comme une fable la palingénésie, qui cependant était dès lors une chose bien constatée. | *Explication de la Messe, contenant des Dissertations historiques et dogmatiques sur les liturgies de toutes les églises du monde chrétien*, etc., en 4 vol. in-8°, en y comprenant son *Explication littérale des Cérémonies de la Messe*, publiée en 1716, in-8° (*Voy.* BREYER). Cet ouvrage plein de recherches profondes et curieuses, et dans lequel l'érudition est utile, fut attaqué par le Père Bougeant, qui ne pensait point comme l'oratorien sur la forme de la consécration; celui-ci associant aux paroles de J.-C. l'oraison qui les précède dans le rit latin et les suit dans le rit grec, tandis que le jésuite, avec la plupart des théologiens, ne regardait pas cette prière comme essentielle; | *Traité historique et dogmatique des jeux de théâtre*, in-12, contre Caffaro, théatin, qui avait soutenu dans une Lettre imprimée à la tête du *Théâtre de Boursault*, qu'il était permis à un chrétien d'aller à la comédie. Ce livre offre des particularités curieuses sur le théâtre, depuis Auguste jusqu'à Richelieu, etc. Le Père le Brun rétracta à la fin de ses jours l'appel qu'il avait interjeté de la bulle *Unigenitus* au futur concile, ajoutant ainsi au mérite de la science celui de la simplicité chrétienne, et d'une soumission aussi édifiante que véritablement éclairée aux décisions du premier pontife, acceptées de l'Eglise universelle.

BRUN (Denis le), avocat au parlement de Paris, reçu en 1659, a laissé | un *Traité de la communauté*, in-fol., Paris, 1754; | *Traité des Successions*, 1675, in-fol.

BRUN (Jean-Baptiste le), connu sous le nom de *Desmarettes*, fils d'un libraire de Rouen, élève de Port-Royal des Champs, enfermé cinq ans à la Bastille, mourut à Orléans en 1731, dans un âge avancé. Il était simple acolyte et ne voulut jamais passer aux ordres supérieurs. On lui doit : | les *Bréviaires d'Orléans et de Nevers;* | une édition de *saint Paulin*, in-4°, avec des *notes*, des *variantes* et des *dissertations;* | des *Voyages liturgiques de France*, ou recherches faites en diverses villes du royaume sur cette matière, sous le nom du sieur de Mauléon, in-8° : l'auteur avait parcouru une partie des églises de France, et y avait recueilli des détails singuliers sur les différentes pratiques. Voltaire en a tiré parti dans ses *Questions sur l'Encyclopédie* où il a raisonné sur toutes les matières à sa façon, c'est-à-dire, plus pour satisfaire sa démangeaison d'écrire que pour dire des choses vraies, bonnes et neuves; | *Concorde des livres des Rois et des Paralipomènes*, en latin, Paris, 1691, in-4° : ouvrage qu'il composa avec le Tourneux : il y a de la sagacité et du savoir; | une édition de *Lactance*, revue avec soin sur tous les manuscrits, enrichie de *notes*, et publiée après sa mort par l'abbé Lenglet du Fresnoy, en 2 vol. in-4°, 1748.

BRUN (Antoine-Louis le), poète français, né à Paris en 1680, mourut dans cette ville en 1743. On a de lui | des *opéras* qui n'ont point été mis en musique, 1712, in-12; | des *odes* galantes et bachiques, 1719; | des *fables*, 1722; | des *épigrammes*, 1714, in-8°, et quelques romans qu'on ne lit plus : | les *Aventures de Calliope*, 1710, in-12; | celles *d'Apollonius de Tyr*, 1710. Quant aux vers, on les place avec les productions des poètes de la troisième classe.

BRUN (Laurent le), jésuite, né à Nantes en 1607, cultiva avec succès la poésie latine et la fit servir à une fin louable et morale. Il donna : | *le Virgile chrétien*, qui consiste, comme le Virgile de Mantoue, en églogues, en géorgiques et en un poème épique qui comprend 12 livres; | un *Ovide chrétien*, dans le même goût : les Tristes sont changées en Lamentations de Jérémie; les Héroïdes, en Lettres pieuses; les Fastes sont les six Jours de la Création; un poème sur *l'amour de Dieu* remplace celui de l'Art d'aimer; les Métamorphoses sont des Conversions éclatantes. « On ne peut disconvenir, dit un » critique, qu'un pareil projet, soutenu

» par de grands talens, ne fût très louable et ne pût avoir d'heureux succès » pour l'éducation de la jeunesse. » Mais l'auteur n'avait pas des talens proportionnés à la sagesse de son dessein. Il manque d'élévation et de ce feu de génie qui anime rarement les âmes paisibles et douces; | *Eloquence poétique*, Paris, 1655, in-4°, en latin : ouvrage qui renferme les préceptes de l'art poétique, appuyés sur des exemples tirés avec discernement des meilleurs auteurs; il est suivi d'un traité des *Lieux communs poétiques*, utile aux jeunes poètes. Il mourut à Paris en 1663.

BRUN (Guillaume le), né en 1674, entra chez les jésuites, où il professa les belles-lettres avec distinction. Après avoir rempli différens emplois, il travailla à un *Dictionnaire universel français et latin*, qu'il publia in-4°, et qui fut généralement loué. La dernière édition, donnée par MM. Lallemant, est de 1770, in-4°. Le Brun mourut en 1758.

* **BRUN** (Marie-Marguerite de MAISON-FORTE, plus connue sous le nom de Madame), née à Coligny le 25 juin 1713, se distingua par son esprit et ses connaissances. Elle mourut dans le mois de juillet 1794. Elle a publié : | *Essai d'un dictionnaire comtois-français*, Besançon, 1753, in-8°, 2ᵉ édition augmentée, 1755, ouvrage utile, mais superficiel, auquel M. Petit-Benoist a eu part; | l'*Amour maternel*, poème qui a obtenu une mention au concours pour le prix de l'académie française en 1773, Besançon, 1773, in-4°; | l'*Amour des Français pour leur roi*, poème, Besançon, 1774, et un grand nombre de poésies fugitives.

BRUN DE GRANVILLE (Jean-Etienne le), naquit à Paris, et mourut en 1765, à l'âge de 27 ans. Ses productions ne sont plus connues que par leurs titres et ne consistaient, à quelques-unes près, qu'en libelles et en satires contre plusieurs auteurs estimables. C'était un des aboyeurs secondaires de la philosophie, fécond en ce genre d'allusions, devenues aujourd'hui des cris de guerre dans le monde philosophique. Quelques extraits de sa *Renommée littéraire* semblent cependant prouver qu'il ne tenait qu'à lui de mériter une place peut-être distinguée dans la république des lettres. On trouve dans cette espèce de journal quelques analyses faites avec goût et assez de précision. Telle est celle où il rend compte de la Poétique de Marmontel, dont il relève ingénieusement les inepties. Mais son génie ne savait guère se contenir dans les bornes d'une sage critique : il se livra à des sarcasmes qu'une affectation trop marquée rend insipides et fatigans pour des lecteurs sensés. « La plaisanterie, dit un auteur, » doit naître de la critique; mais la critique ne doit jamais paraître faite dans » l'intention d'amener la plaisanterie. »

BRUN (le). *Voyez* LEBRUN.

* **BRUNACCI** (Vincenzo), mathématicien de Pise, élève du P. Canovai et du fameux Paoli, né en 1762, et mort en 1818, fut professeur de nautique à Livourne, puis à l'université de Pavie. Il fut nommé inspecteur des ponts-et-chaussées, mais montra peu d'habileté dans le tracé du nouveau canal qu'on projetait de creuser de Milan à Paris. Paoli l'avait cependant appelé le *Géomètre illustre*. On a de Brunacci : | *Di navigatione*; | le *Calcolo dell'equazioni*; | *Analisi derivata*; | *Corso di mathematica sublimi*, 4 vol.; | *Gli elementi di algebre e di geometria*; *Il compendio del calcolo sublime*, et plusieurs *Mémoires* importans, qui ont été insérés dans les *Recueils* de diverses académies.

* **BRUNASSI** (Lorenzo), duc de Saint-Philippe, né à Naples en 1709, a composé : | la *Passione di N. S. J. C., trag.*; | *Santa Perpetua martire*, tragédie; | une *Traduction* en italien *des Entretiens sur la religion*, du P. du Tertre, *etc.*

* **BRUNCK** (Richard-François-Philippe), helléniste distingué, né à Strasbourg le 30 décembre 1729, étudia à Paris chez les jésuites, et fut successivement commissaire des guerres et receveur des finances. L'académie des inscriptions et l'institut national l'admirent dans leur sein. Brunck a laissé plusieurs éditions estimées des poètes grecs et latins, comme l'*Anthologie grecque*, qu'il publia sous le titre : | d'*Analecta veterum poetarum græcorum*, Strasbourg, 1776, 3 vol. in-8°. Ce recueil renferme (outre les épigrammes déjà connues, et la partie inédite jusqu'alors de l'*Anthologie*), *Anacréon*, *Callimaque*, *Théocrite*, *Bion*, *Moschus* et d'autres poètes moins connus; l'*Electre* et l'*OEdipe-roi* de Sophocle, l'*Andromaque* et l'*Oreste* d'Euripide, 1779, 2 vol. in-18; | le *Prométhée*, *les Perses*, *les Sept devant Thèbes*, d'Eschyle; la *Médée* d'Euripide, 1779, réunis dans un volume auquel se joint un autre volume publié en 1780, et qui contient l'*Hécube*, *les Phéniciennes*, *Hippolyte*, *les*

Bacchantes 1780; | *Apollonius de Rhodes*, 1780, dans lequel on regretta que Brunck n'eût pas fait imprimer le *Scholiaste ;* | *Aristophane*, Strasbourg, 1783, in-8°, avec une traduction latine ; | Ηθικὴ Ποίησις, *sive Gnomici poetæ græci*, 1784, in-8°, qui contiennent les fragmens de Theognis, de Solon, de Simonide, et autres morceaux de poésies didactique et morale ; | *Virgile*, 1785, 1789, in-4° ; | *Sophocle*, 1786, 2 vol. in-4° ; 1788, 3 vol. in-8° ; 1786-89, 4 volumes in-8°. Le *Sophocle*, qui est le chef-d'œuvre de Brunck, lui mérita de Louis XVI une pension de 2000 francs qu'il perdit à l'époque de nos troubles civils ; | *Térence*, 1797, in-4°. — Brunck avait la manie de faire des corrections arbitraires au texte grec qu'il croyait avoir été altéré par des copistes, dans beaucoup d'endroits. Du reste, il est considéré comme un des plus profonds critiques parmi les hellénistes. Il embrassa les idées révolutionnaires ; il ne commit cependant aucun excès ; aussi sous le règne de la terreur, il fut détenu en prison jusqu'à la mort de Robespierre. L'état de dépérissement où se trouvait sa fortune l'obligea à vendre, à deux reprises, une partie de sa bibliothèque, composée de livres choisis. On lui rendit dans la suite sa pension de 2000 francs. Il mourut le 12 juin 1803, au moment où il se préparait à donner une édition de *Plaute*.

* BRUNE (Guillaume-Marie-Anne), maréchal de France, né à Brives (Corrèze) le 13 mars 1763, était fils d'un avocat ; il vint à Paris et y fut tour à tour étudiant en droit, homme de lettres et imprimeur. A l'époque de la révolution, il se fit inscrire un des premiers sur les registres de la garde nationale. Membre du club des cordeliers, il prit une part active aux événemens du Champ-de-Mars, en juillet 1791, et fut envoyé comme commissaire civil du gouvernement français dans la Belgique. Il prit à son retour le parti des armes, fut fait adjudant-général, et envoyé à l'armée du nord. Il entra ensuite dans l'armée de l'intérieur, et dans la journée du 13 vendémiaire an 4, il dissipa les sectionnaires établis dans la salle du théâtre français. On lui donna le commandement d'une brigade dans l'armée d'Italie, sous les ordres de Masséna. Il se trouva, en 1797, à la bataille de Rivoli, où il se distingua, fut fait général de division le 17 août de la même année, et remplaça quelque temps après le général Augereau dans son commandement. Après le traité de Campo-Formio, Brune rentra en France, et fut nommé par le Directoire ambassadeur à Naples ; mais il préféra commander en chef l'expédition qui se préparait alors contre la Suisse, et cette contrée fut encore le théâtre de ses succès. Chargé du commandement en chef de l'armée d'Italie, il se rendit à Milan, et battit les insurgés, puis alla en Hollande se mettre à la tête de l'armée gallo-batave, et força le duc d'Yorck d'évacuer ce pays, en lui imposant un traité humiliant pour l'orgueil anglais. En 1800, Brune passa dans la Vendée, dont il acheva la pacification. Il alla, au printemps, remplacer à l'armée d'Italie le général Masséna, et prépara par les succès importans qu'il obtint, la paix de Lunéville, conclue le 9 février suivant. En 1803, il fut nommé ambassadeur à Constantinople et fut fait maréchal de France, grand-officier et grand-cordon de la légion-d'honneur. Après son retour, en 1805, Brune fut envoyé au camp de Boulogne ; appelé en 1807, à commander un des corps d'armée dirigés contre la Prusse, il s'empara de Stralsund, reçut peu de jours après la capitulation du baron de Toll, gouverneur de l'île de Rugen, et compléta, par la soumission de la Poméranie suédoise, les conquêtes de la grande armée pendant la campagne de 1807. Mais la disgrâce ne tarda pas à l'atteindre. Il perdit le gouvernement des villes anséatiques qu'il avait reçu au commencement de la guerre, et vécut dès-lors retiré des affaires. En 1814 le maréchal Brune adhéra aux actes du gouvernement provisoire et fut créé chevalier de Saint-Louis. Cependant, en 1815, il offrit ses services à Napoléon. Revêtu par l'empereur d'un commandement dans la Provence, il mit Marseille en état de siége, et désarma la garde nationale de cette ville. A la seconde restauration, il se retira à Toulon, et fit sa soumission au roi. Il cherchait à regagner l'intérieur de la France, lorsque passant par Avignon, il y fut assassiné. Brune a laissé en manuscrit des *Mémoires sur la révolution*, *sur les guerres d'Italie*, et *sur son ambassade à Constantinople*.

* BRUNEAU (François), est auteur d'une *Vie de saint Phalier*, patron de Chabry en Berri, Paris, 1643, in-8°.

* BRUNEAU (Antoine), avocat au parlement de Paris, dans le dix-septième

siècle, a donné un *Traité des Criées*, 1678 et 1704, in-4°; et des *Observations et maximes sur les matières criminelles*, 1770, in-4°.

BRUNEHAUT, fille d'Athanagilde, roi des Visigoths, épousa en 568 Sigebert Ier, roi d'Austrasie, et d'arienne devint catholique. Après la mort de son mari, elle épousa son neveu Mérovée, contre les règles de l'Eglise, et ce mariage fut déclaré nul (*Voyez* MÉROVÉE et PRÉTEXTAT). Son fils Childebert, qu'elle avait, dit-on, fait empoisonner, ayant laissé ses deux fils sous sa conduite, elle corrompit le cadet pour gouverner en son nom. Après la mort de ce prince, Clotaire II qui régna seul, accusa devant les états cette femme ambitieuse d'avoir fait mourir dix princes de la famille royale, mais par une manière de compter assez extraordinaire, il y comprenait ceux qu'il avait fait mourir lui-même. Elle fut traînée par ses ordres à la queue d'une cavale indomptée, et elle périt misérablement par ce nouveau genre de supplice, en 613. Elle avait autant de charmes que d'esprit. Grégoire de Tours n'en dit pas de mal; mais son histoire finit avant la régence de cette reine. Plusieurs historiens en parlent comme d'un monstre; mais comme la plupart écrivaient sous le règne de Clotaire et de ses enfans, ne peut-on pas soupçonner qu'ils ont voulu justifier par-là la trop grande sévérité dont ce prince avait usé envers elle? Cordemoy a tenté de la justifier, et M. Gaillard de réfuter cette apologie. On peut croire qu'ils se sont trompés tous les deux. « Nous n'avons garde, dit un écri» vain plus circonspect, de traiter de ca» lomnie tout ce qu'on a dit contre sa mé» moire; mais nous croyons qu'il y a eu » de l'exagération dans les crimes dont » on l'a chargée, et qu'on l'a faite beau» coup plus méchante qu'elle n'était dans » la réalité. » — « On a dit beaucoup de » mal de cette princesse, dit le même » dans un autre endroit; mais les plus » habiles écrivains conviennent aujour» d'hui que la calomnie la plus atroce fa» briqua les crimes dont elle fut accusée. » Des auteurs contemporains, qui étaient » bien instruits, fournissent des preuves » et de sa piété et de son innocence. » Les chaussées qui portent le nom de *Brunehaut* n'ont rien de commun avec cette reine, ni avec un roi Brunehaut, être imaginaire, qui, disent les chroniques fabuleuses, a fait construire tous ses chemins par le diable. Quant à la reine Brunehaut, elle n'a point fait construire des chemins, mais seulement des églises. Voyez l'Histoire des grands Chemins, par Bergier, pag. 95, et Juste Lipse : *De magnit. Rom.*, cap. x. *Ah! ignaros*, s'écrie-t-il, *et incredulos Romanorum operum, qui hæc talia militari manu et provincialium item subsidio, supra omnem fidem patrabant!*

* **BRUNEL** (J.) d'Arles, maître de pension à Lyon, né en 1763 et mort en 1818, publia : | *Cours de mythologie orné de morceaux de poésies ingénieux, agréables et décens, analogues à chaque article*, Lyon, 1800, in-12, 3e édit. Avignon, 1823. | *Le Phèdre français* ou *Choix de fables françaises* à l'usage de l'enfance et de la jeunesse, Lyon, 1804, in-18, Paris, 1812. | Le *Parnasse latin*, ou *Choix des meilleurs morceaux des poètes latins, depuis la renaissance des lettres jusqu'à nos jours, avec leurs notices et la traduction*, Lyon, 1808, 2 vol. in-12; l'édition est épuisée.

BRUNELLESCHI (Philippe), né à Florence en 1377, d'un notaire, fut destiné dans sa jeunesse à la profession d'orfèvre, dont il fit quelque temps l'apprentissage. Un goût naturel le porta ensuite à étudier l'architecture. Il était question d'élever un dôme sur l'église cathédrale de Florence, entreprise qui fut regardée alors comme très difficile; il conçut l'idée et le plan de cette construction, pour laquelle les Florentins avaient appelé de toutes parts les plus habiles architectes. Après bien des débats, ses dessins furent préférés, et on vit s'élever cette magnifique coupole, que Michel-Ange lui-même ne regardait qu'avec admiration. C'est un octogone de 154 brasses florentines (202 pieds) de hauteur; non compris la lanterne qui, avec la boule et la croix qui terminent ce chef-d'œuvre, en a encore 48 (88 pieds). Le palais Pitti à Florence, devenu depuis celui des souverains de Toscane, fut commencé sur les dessins de Brunelleschi, qui est regardé comme le restaurateur de la bonne architecture. Il mourut dans sa patrie en 1444, honoré et chéri de tous ses concitoyens. On voit son tombeau dans la cathédrale de Florence.

* **BRUNELLI** Jérôme), jésuite, né à Sienne en 1550, et mort en 1613, a donné une édition grecque des *Hymnes de Synesius*, Rome, 1609.

* **BRUNET** (Jean-Louis), né à Arles

en 1688, et mort à Paris en 1747, fut reçu avocat au parlement de Paris en 1717, et donna plusieurs ouvrages sur les matières canoniques : | *le parfait Notaire apostolique et procureur des officialités*, 2 vol. in-4°, Paris, 1730 : livre qui n'était pas commun, mais on l'a réimprimé à Lyon en 1775 ; | les *Maximes du droit canonique de France*, par Louis Dubois, qu'il a revues, corrigées et beaucoup augmentées ; | une *Histoire du droit canonique et du gouvernement de l'Eglise*, Paris, 1720, 1 vol. in-12 ; | des *notes* sur le Traité de l'Abus, de Févret : tous ces ouvrages marquent beaucoup d'érudition ; mais les opinions de l'auteur ne sont pas toujours d'accord avec celles des canonistes les plus estimés ; | une nouvelle édition des *Droits et libertés de l'église gallicane*, augmentée de différentes pièces et de notes, Paris, 1731, 4 vol. in-fol.

* **BRUNET** (Gaspard-Jean-Baptiste), né à Valensoles, en Provence, était, en 1791, maréchal-de-camp. Employé, en 1792, en cette qualité à l'armée du Var, il remplaça le général Anselme, dans le commandement en chef au mois de décembre. La bravoure qu'il déploya dans diverses rencontres, lui valut d'être promu, en 1793, au commandement en chef sous les ordres de Kellermann, général en chef des armées combinées des Alpes et d'Italie. Sous le règne de la terreur, il fut accusé d'intelligence avec les auteurs de la reddition de Toulon aux Anglais, et mis en arrestation. On le transféra à Paris et, condamné à mort, il fut exécuté le 6 novembre 1793.

* **BRUNET** (Jean-Baptiste), lieutenant-général, fils du précédent, né à Reims le 7 juillet 1763, parvint de grade en grade à celui de colonel, et fit en cette qualité à l'armée de Sambre-et-Meuse, la campagne de 1794. Il se distingua dans plusieurs affaires, fut nommé le 11 juin de la même armée, général de brigade, et fit partie de l'expédition de Saint-Domingue en 1801. Il fut chargé du commandement de l'avant-garde de la division Rochambeau, remporta plusieurs avantages sur les insurgés, et fut ensuite nommé commandant du Mole. Il défendit cette place avec beaucoup de valeur le 18 novembre 1802, et força les noirs de se retirer, après leur avoir fait perdre beaucoup de monde. Brunet commanda successivement la partie de l'Ouest et du Sud de l'île, la place de Cayes-Saint-Louis, et fut nommé, le 1er juin 1803, général de division. S'étant embarqué pour la France, il fut pris dans la traversée et emmené en Angleterre, où il fut retenu prisonnier plusieurs années ; il reprit du service, lorsqu'il recouvra la liberté. A l'époque de la restauration, il fut mis à la retraite et mourut peu de temps après.

* **BRUNET** (François-Florentin), prêtre de la congrégation de Saint-Lazare, né à Vitel en Lorraine, se retira, lors de la révolution, à Rome avec Cayla de la Garde, dernier supérieur de la mission. Il revint à Paris, en 1804, avec le titre de vicaire-général de sa congrégation. Il y est mort le 15 septembre 1806. On a de lui | un *Parallèle des religions*, 1792, 5 vol. in-4° ; compilation un peu longue, mais pleine de recherches, et où l'auteur a mis à contribution les travaux des plus habiles écrivains modernes. On a encore de l'abbé Brunet ; | *des Elémens de théologie*, en latin, Rome, 1804, 5 vol. | *Traité des devoirs des pénitens et des confesseurs* ; | *Du zèle de la foi dans les femmes, et des heureux effets qu'il peut produire dans l'église* ; | *une Lettre sur la manière d'étudier la théologie*.

BRUNETTO-LATINI, poète, historien et philosophe florentin, petit-fils de Latino, fut le maître de Guido Cavalcanti et du Dante. Il n'illustra pas moins sa patrie par ses ambassades que par ses ouvrages. Il mourut en 1295 à Florence. On a de sa plume | : *il Tesoro*, Trévise, 1474, in-folio : cet ouvrage, qu'il composa pendant qu'il était en France est rare ; | *Vinegia*, 1533, in-8°, moins recherché : c'est un livre moral.

BRUNI. *Voyez* BRUNUS (Jordanus) et ARÉTIN.

BRUNI (Antoine), de plusieurs académies d'Italie, natif de Casal-Nuovo, au royaume de Naples, mort en 1635, poète plein d'imagination et d'enthousiasme, a laissé des *épîtres héroïques*, des *pièces* mêlées, des *vers lyriques*, des *tragédies*, des *pastorales*. On reconnaît dans tous ces ouvrages un génie facile, mais beaucoup d'incorrections, et surtout trop d'images et d'expressions licencieuses. Ses *Epîtres héroïques* ont paru à Venise en 1636, in-12, avec des planches gravées sur les dessins du Dominiquin et d'autres habiles artistes.

* **BRUNINGS** (Chrétien), théologien protestant, né à Brême, le 16 janvier 1702, et mort à Heidelberg le 6 mars 1763, a laissé plusieurs ouvrages estimés, entr'au-

tres : | *Compendium antiquitatum græcarum e profanis sacrarum.* Francfort-sur-le-Mein, 1734, in-8°, réimprimé en 1745 et en 1759. | *Compendium antiquitatum hebraïcarum*, 1763. | *Observationes practicæ generales ad orationem dominic.* etc. Heidelberg, 1752.

* **BRUNINGS** (Godefroy-Chrétien), fils du précédent, prédicateur distingué, né à Creutznach, en 1727, et mort en 1793, a donné en allemand des sermons estimés, 1770, in-8°, et des *Principes d'homilétique*, Manheim, 1776, in-8°.

* **BRUNINGS** (Chrétien), ingénieur né dans le Palatinat en 1736, et mort le 16 juin 1805, étudia l'hydraulique, et y fit tant de progrès, qu'en 1769, les états de Hollande le nommèrent inspecteur-général des rivières, place qu'il a remplie jusqu'à sa mort. On lui doit plusieurs *Mémoires* qu'il a réunis et publiés en 1778, sous le titre de *Recueil de rapports, procès-verbaux, sur les rivières supérieures*, 2 vol. in-fol., avec atlas. Le Directoire de la république batave lui a élevé aux frais de l'état un monument en marbre dans la cathédrale de Harlem, et a proposé, en 1807, un prix pour le meilleur éloge de Brunings. (*Voyez* l'article suivant.)

* **BRUNINGS** (Conrad-Louis), élève et successeur du précédent, né à Heidelberg en 1775, et mort à Nimègue, en 1816, fut nommé en 1800, inspecteur des ponts et chaussées, puis inspecteur dans une division des rivières de la Hollande, enfin ingénieur en chef. Il remporta en 1807, le prix pour l'éloge de Brunings. On a de lui plusieurs mémoires en hollandais : | *Examen sur une question relative à l'équilibre ;* | *Traité sur la théorie superficielle des rivières en général;* | *Traité sur la dispersion de la marée qui remonte les différentes rivières et leurs branches.* | *Traité sur la formation de la glace et de son dégel, d'après la température indiquée par le thermomètre ;* | *Observations sur les différens degrés de solidité des amas de glace qui bornent les rivières, en raison de la différente élévation des eaux de ces rivières*, etc.

BRUNO ou BRUNON, dit le *Grand*, archevêque de Cologne et duc de Lorraine, était le 3e fils de l'empereur Henri l'Oiseleur, et frère d'Othon qui l'appela à la cour. Il y cultiva la vertu et les lettres, se nourrissant des auteurs anciens et conversant avec les savans de son temps. Après la mort de Wicfled, archevêque de Cologne, le clergé et le peuple n'eurent qu'une voix pour proclamer Bruno son successeur. Othon, ayant été obligé de porter la guerrre en Italie, laissa à son frère le soin de l'Allemagne. Il avait montré les vertus d'un évêque à Cologne; il fit éclater celle d'un prince à la cour impériale, et réfuta par une éclatante preuve de fait, l'impolitique système qui prétend exclure le sacerdoce du gouvernement des peuples. Où se trouvera la justice, la prudence, la fermeté, ces grandes bases de l'administration publique, plutôt que dans un ministre des autels, zélé, instruit, désintéressé? Il mourut en 965.

BRUNO (saint), évêque et apôtre de la Prusse, où il fut martyrisé le 14 février 1008.

BRUNO, dit *Herbipolensis.* *Voyez* BRUNON.

BRUNO (saint) naquit à Cologne vers 1060, et selon quelques-uns vers 1035, de parens nobles et vertueux. Après avoir fait avec succès ses premières études à Paris, et avoir brillé dans son cours de philosophie et de théologie, il fut chanoine à Cologne, et ensuite à Reims. Il fut nommé chancelier et maître des grandes études de cette église, mais il se vit obligé d'en sortir, sous l'archevêque Manassès qui la gouvernait en tyran. Il prit dès-lors la résolution de quitter le monde, pour se retirer dans la solitude. Ce qu'on a raconté de la résurrection d'un chanoine de Paris, qui annonça sa réprobation, passe aujourd'hui pour un fait au moins très douteux. Urbain VIII l'a fait retrancher du bréviaire romain (*Voy.* DIOCRE). La première solitude que le chanoine de Reims habita, fut Saisse-Fontaine, dans le diocèse de Langres. Il passa de là à Grenoble, l'an 1084, et alla habiter le désert de la Chartreuse. Hugues, évêque de Grenoble, défendit peu de temps après aux femmes, aux chasseurs et aux bergers d'en approcher. Des rochers presque inaccessibles, et entourés de précipices affreux furent le berceau de l'ordre des chartreux. « Il n'y a rien, dit un poète philo-» sophe, qui soit plus propre que l'as-» pect de ce désert à exalter l'âme et à » l'occuper fortement. Le spectacle ter-» rible et d'une beauté sombre qui se pré-» sente partout, convaincrait l'athée de » l'existence d'un Etre suprême; il suffi-» rait de le conduire en ce lieu et de lui » dire : *Regarde.* Saint Bruno qui a choisi » ce lieu pour sa demeure, devait être un » homme d'un génie peu ordinaire; et

» peut-être n'aurais-je pu me défendre » de me ranger au nombre de ses disci» ples, si j'étais né dans son temps. » Voici le tableau que Pierre le Vénérable traçait de leur genre de vie, cinquante ans après leur établissement : « Ils sont les plus » pauvres de tous les moines; la vue seule » de leur extérieur effraye. Ils portent un » rude cilice, affligent leur chair par des » jeûnes presque continuels, et ne man» gent que du pain de son, en maladie » comme en santé. Ils ne connaissent point » l'usage de la viande, et ne mangent de » poisson que quand on leur en donne. » Les dimanches et les jeudis, ils vivent » d'œufs et de fromage : des herbes bouil» lies font leur nourriture les mardis et » les samedis; les autres jours de la se» maine, ils vivent de pain et d'eau. Ils » ne font par jour qu'un seul repas, ex» cepté dans les octaves de Noël, de l'Epi» phanie, de Pâques, de la Pentecôte et de » quelques autres fêtes. La prière, la lec» ture et le travail des mains qui consiste » principalement à copier des livres, sont » leur occupation ordinaire. Ils récitent » les petites heures de l'office divin dans » leurs cellules, lorsqu'ils entendent sonner » la cloche; mais ils s'assemblent à l'église » pour chanter vêpres et matines; ils disent » la messe les dimanches et les fêtes. » L'instituteur ne fit point de règle particulière pour ses disciples : ils suivirent celle de saint Benoît, et l'accommodèrent à leur genre de vie. Urbain II, disciple de Bruno à l'école de Reims, le contraignit, six ans après, de se rendre à Rome, pour l'aider de ses conseils et de ses lumières. Le saint solitaire déplacé dans cette cour, et étourdi par le tumulte des courtisans, se retira dans un désert de la Calabre. Il y finit saintement ses jours en 1101, dans le monastère qu'il avait fondé. Il fut canonisé l'an 1514. Le Père de Tracy, théatin, a donné sa Vie en français, Paris, 1786, in-12. On a de lui deux *Lettres* écrites de Calabre, l'une à Raoul le Verd, et l'autre à ses religieux de la grande Chartreuse; elles ont été imprimées avec les Commentaires et les Traites qu'on lui attribue, à Cologne, 1640, 3 tomes en 1 vol. in-fol. Il n'y a point de doute qu'outre les deux lettres, il ne soit encore l'auteur des *Commentaires* sur le Psautier, et sur les Epitres de saint Paul, qu'on a voulu mal à propos lui contester. Il y parait tel que l'ont dépeint ceux qui le connaissaient le mieux, l'homme le plus savant de son siècle, et de la plupart des siècles qui le suivirent. On voit qu'il entendait le grec et l'hébreu, qu'il était fort versé dans la lecture des Pères, et surtout de saint Ambroise et de saint Augustin. « Quiconque » se donnera la peine de lire ce *Commentaire* avec une médiocre attention, dit » l'auteur de *l'Hist. litt. de la France*, » conviendra qu'il serait difficile de trou» ver un écrit de ce genre qui soit tout » à la fois plus solide, plus lumineux, » plus concis et plus clair. S'il eût été » plus connu, on en aurait fait plus d'u» sage : on l'aurait regardé comme un ou» vrage très propre à donner une juste » intelligence des Psaumes. On y recon» naît un auteur instruit de toutes les » sciences, et rempli de l'esprit de Dieu. » Il serait à souhaiter que ce *Commen*» *taire* fût entre les mains de tous les fidè» les, et particulièrement des personnes » consacrées à la prière publique. » Nous avons encore de saint Bruno une *Elégie* en quatorze vers *sur le mépris du monde*. On l'a fait imprimer dans divers recueils et on l'a fait graver au bas d'un tableau de ce saint, qui est dans le chœur des chartreux de Dijon. Les autres ouvrages qui lui sont attribués sont de saint Brunon, évêque de Segni, ou de saint Brunon, évêque de Wurtzbourg, lesquels florissaient dans le même siècle. Le plus beau de ses ouvrages est la fondation de son ordre. On le voit, après sept siècles, tel, aux richesses près, que du temps de son fondateur, persévérant dans l'amour de la prière, du travail et de la solitude. « Voilà donc un ordre religieux, dit un » critique, qui depuis sept cents ans per» sévère dans la ferveur de sa première » institution, preuve assez convaincante » de la sagesse et de la sainteté de la règle » qu'il observe. C'est donc à tort que les » censeurs de la vie monastique ont ré» pété cent fois que la perfection à laquelle » aspirent les religieux est incompatible » avec la faiblesse humaine; que leurs » fondateurs ont été des enthousiastes im» prudens, et que la vie du cloître est un » suicide lent et volontaire. » Lorsque l'empereur Joseph II entreprit de détruire la religion catholique dans ses états, il crut nécessaire de commencer par l'abolition des chartreux, persuadé que le spectacle de leur austère régularité contrasterait d'une manière trop frappante avec l'effet de ses prétendues réformes. Il savait aussi que les chartreux s'étaient distingués par leur courage durant les ravages des sectaires des 16e et 17e siècles;

qu'ils avaient résisté surtout à la cruelle Elizabeth, et préféré la mort à l'apostasie.

BRUNO ou **BRUNON DE SIGNY** ou **SEGNI** ou **D'ASTI** (saint), appelé *Bruno Astensis*, parce qu'il était de Soléria au diocèse d'Asti; il se distingua au concile de Rome en 1079, contre Bérenger. Grégoire VII le fit ensuite évêque de Segni: ce qui lui fit donner le surnom de *Brunon Signensis;* mais quelque temps après, il quitta son peuple pour se retirer au monastère du Mont-Cassin, dont il fut abbé. Ses ouailles l'ayant vivement redemandé, il revint pour être de nouveau leur pasteur par l'ordre du pape. Il mourut en 1125. Ses ouvrages ont été publiés à Venise en 1651, 2 vol. in-fol. par don Maur Marchesius, moine et doyen du Mont-Cassin. On trouve dans ce Recueil des sermons qui ont été quelquefois attribués au saint fondateur des Chartreux. Muratori prouve que le Commentaire sur le livre des Cantiques, commençant par ces mots: *Salomon inspiratus*, etc., qui est parmi les Œuvres de saint Thomas d'Aquin, a pour auteur saint Brunon de Segni. Plusieurs de ses ouvrages ont paru sous le nom du fondateur des Chartreux.

* **BRUNO**, bénédictin allemand, vivait vers la fin du 11e siècle. Il écrivit une histoire intéressante *de Bello Saxonico*, de 1073 à 1082, qui se trouve dans les *Scrip. rer. Germanicarum* de Freher.

* **BRUNO d'AFFRINGUES**, chartreux, né à Saint-Omer en 1550, mort en 1632, avait de grandes connaissances dans l'histoire ecclésiastique et dans les langues. Il fut d'abord chanoine de l'église de Carpentras; mais en 1591 il prit l'habit de chartreux, fut nommé deux ans après prieur de la chartreuse d'Avignon, et devint général de son ordre en 1600. Il reçut la visite de Henri IV dans sa retraite. Il a laissé un *Panégyrique de Grégoire XIII.*

BRUNO (Giordano). *Voyez* BRUNUS.

***BRUNON**, évêque de Wurtzbourg, dit *Herbipolensis*, oncle paternel de l'empereur Conrad II, était fils de Conrad, duc de Carinthie. Il naquit en Saxe, et fut élevé, en 1033, à l'épiscopat. Ce prélat, recommandable par sa science et par sa vertu, fut écrasé, le 17 mai 1045, sous les ruines de sa salle à manger. On a de lui, dans la *Bibliothèque des Pères*, des Commentaires sur le Pentateuque, où il fait usage des obèles et des astérisques, à la manière d'Origène, pour marquer les différences du texte hébreu et des Septante d'avec l'ancienne Vulgate; d'autres Commentaires sur le *Psautier* et sur les cantiques de l'ancien et du nouveau *Testament;* des Traités de piété, mis quelquefois sous le nom de S. Bruno, des explications du *Symbole des Apôtres* et de celui de saint Athanase, Cologne, 1494.

BRUNORO. *Voyez* BONNE.

BRUNSFELS (Othon), fils d'un tonnelier, quitta l'ordre des chartreux, pour embrasser les erreurs de Luther. Il exerça la médecine à Strasbourg, où il publia en 1530 ses *Herbarum vivæ Icones*, in-fol., 2 tomes en 1 vol. On donna en 1540 (six ans après la mort de l'auteur) une autre édition de son ouvrage, beaucoup plus ample que la première (1).

BRUNSWICK. *Voyez* AUGUSTE et GEORGES.

* **BRUNSWICK** (Ferdinand, duc de), oncle du dernier duc de Brunswick, né le 11 janvier 1721, était, du côté de sa mère, neveu de l'empereur Charles VI, et fut un des plus célèbres généraux dans la guerre de sept ans. Après avoir parcouru différentes cours de l'Europe, il entra, en 1740, au service de Frédéric le Grand, roi de Prusse. Il se distingua dans la campagne de Silésie, à la prise de Prague et à la bataille de Soor, où il fut blessé. Frédéric le récompensa en lui donnant des biens considérables dans les provinces qu'il avait conquises. Dès le commencement de la guerre de sept ans, il fut nommé, à la demande de Georges II, général des troupes anglaises et hanovriennes. Il força les Français à repasser le Rhin, les défit à Crevelt, mais reçut ensuite un échec à Berghen. L'année suivante il s'empara de Minden, et remporta auprès de cette ville une victoire signalée. En 1762, Ferdinand parvint à chasser entièrement les Français de la Hesse. La paix ayant été conclue l'année suivante, il quitta le service, et se retira à Brunswick, n'emportant pour prix de ses glorieux travaux, qu'une modique pension du roi d'Angleterre, et la place de doyen du chapitre de Magdebourg, que le roi de Prusse qu'il avait si bien servi, voulait même lui disputer. Au milieu d'une foule de philosophes que ce monarque avait appelés à sa cour, et malgré l'athéisme qu'on y professait publiquement, le duc

---

(1) Brunsfeld a encore laissé: | *Adnotationes in Evangelia et in Acta apostolorum;* | *Pandectæ veteris et novi Testamenti;* | *Catalogus illustrium medicorum*, etc.

de Brunswick se montra toujours constamment attaché à la religion, et la contagion de l'exemple ne parvint jamais à corrompre ses mœurs. Cependant quelques années après sa retraite à Brunswick, il s'occupa principalement de franc-maçonnerie et fut grand-maître de toutes les loges de franc-maçons, dans une grande partie d'Allemagne. On assure que les hommes qui captivèrent la confiance de ce prince mêlaient aux secrets de leur ordre des prophéties, des évocations, etc. Ferdinand mourut, dans sa soixante-douzième année, à Brunswick, le 3 juillet 1792.

* **BRUNSWICK-LUNEBOURG** (Charles-Guillaume-Ferdinand, duc de), né à Brunswick, le 9 octobre 1735, était fils aîné du duc Charles, chef de cette maison, et neveu du précédent. Hirchmann, Gaertner, et l'abbé Jérusalem furent ses précepteurs. Il fit ses premières armes sous Frédéric le Grand et Ferdinand ses oncles, et se conduisit avec la plus grande valeur à la journée d'Hastembeck, où son intrépidité, qui le rendit maître d'une batterie française, sauva l'armée du duc de Cumberland. Il avait alors vingt-deux ans. En 1758, il ouvrit la campagne du Bas-Rhin en passant le Weser avec un faible détachement devant l'armée française, et durant toute cette campagne, où il commanda, ainsi que dans celles qui suivirent, il ne laissa échapper aucune occasion d'ajouter un nouvel éclat à sa réputation si bien commencée. Il succéda, en 1780, à son père dans le gouvernement de son duché, qui lui est redevable de plusieurs établissemens utiles, et qui trouva en lui un protecteur éclairé des lettres. L'Autriche et la Prusse l'investirent, en 1792, du commandement des armées destinées à marcher contre la France. Les alliés pénétrèrent en Champagne. Mais une armée de soixante mille Français, commandée par Dumouriez, attendait l'ennemi au camp de Sainte-Menehould. Le duc de Brunswick n'osa pas tenter les hasards d'une bataille décisive. Il publia un *manifeste* rempli de menaces, qui produisit un effet contraire à celui qu'il en espérait, et se rendit maître des seules villes de Longwy et de Verdun. Mais ne sachant profiter ni de ses avantages, ni des fautes de ses adversaires, il laissa échapper deux fois l'armée française, et fut obligé de négocier avec Dumouriez et de capituler pour la retraite de son armée vers le Rhin. Le roi de Prusse ayant refusé de ratifier toutes les clauses de la convention, Brunswick s'arrêta sur la rive droite de ce fleuve, défit Custines qui s'était emparé de Francfort, et prit ensuite Mayence, après un siége de trois mois. Il obtint encore dans les lignes de Weissembourg et Kaiserslautern quelques avantages qui furent suivis de prompts revers, et se vit obligé de lever le siége de Landau. Contrarié dans ses opérations par le général Wurmser, il donna sa démission et se retira dans ses états, où plusieurs émigrés reçurent de lui une généreuse hospitalité. En 1806, les Français ayant occupé les pays limitrophes, il se rendit en Russie, pour s'assurer des dispositions de cette puissance, et à son retour il détermina la Prusse à prendre une attitude hostile. Le duc de Brunswick devint encore général en chef dans une campagne qui lui devait être funeste. Il s'engagea, le 14 octobre, dans les défilés de Kœsen, à la tête des grenadiers, avec lesquels il voulait repousser l'attaque principale près d'Auerstadt. Dès le commencement de l'action, il fut atteint d'une balle dans les yeux. On le transporta à Brunswick, puis à Altona, où il expira le 10 novembre 1806. On a publié à Tubingen en 1809, une brochure intitulée : *Portrait biographique du duc de Brunswick*, in-8°. Il existe aussi une Relation de sa Campagne de 1792 contre les Français.

BRUNSWICK (Maximilien-Jules-Léopold, duc de), né le 20 octobre 1752, entra au service dans les troupes du roi de Prusse, son oncle. En 1776, il obtint le grade de colonel, et celui de général-major en 1782. Son régiment qui était en garnison à Francfort-sur-l'Oder, lui fit établir son principal séjour dans cette ville, où il périt en voulant porter du secours à de malheureux paysans, surpris dans leurs cabanes par une inondation subite, le 24 avril 1785. Sa mort a été célébrée par différens poètes, et lui a donné plus de célébrité que n'auraient fait de longs exploits militaires.

* **BRUNSWICK-WOLFENBUTEL-OELS** (Frédéric-Auguste de), frère du précédent, se distingua dans les dernières campagnes de la guerre de sept ans, et cultiva avec ardeur et succès la littérature. On a de lui plusieurs ouvrages relatifs à la *tactique*, à la *défense des places*, etc.; et plusieurs *traductions* parmi lesquelles on distingue sa traduction italienne de Montesquieu, *Considerazioni sopra le cause della grandezza dei Romani*, Berlin,

1764, in-8°, et *Riflessioni critiche sopra il carattere e le gesta d'Alessandro Magno*, in-8°, Milan, 1764, traduit en français par Erman. Ce prince est mort à Weimar le 8 octobre 1805. — Son frère GUILLAUME-ADOLPHE, né en 1745 et mort en 1771, publia une *traduction* de *Salluste* et un *discours sur la guerre*. Il a laissé un poème *sur la conquête du Mexique*, en vers français, manuscrit.

* **BRUNSWICK** (ELIZABETH-CHRISTINE de), femme de Frédéric II roi de Prusse, née le 8 novembre 1715, s'est fait connaître par plusieurs *traductions* de l'allemand en français, entr'autres par celle du *Chrétien dans la Solitude*, de Grugot; des *Considérations sur les œuvres de Dieu*, de Sturm; de *la Destination de l'homme*, de Spalding; du *Manuel de la Religion*, de Hermis; des *Hymnes* et des *Leçons de Morale*, de Gellert. On lui attribue aussi les *Réflexions sur l'état des affaires politiques en* 1778, *adressées aux personnes craintives*. Elle mourut le 13 novembre 1793.

* **BRUNSWICK-OELS** (FRÉDÉRIC-GUILLAUME), fils du duc Charles-Guillaume-Ferdinand, enveloppé dans la ruine de son père, voua à la France une haine qui ne s'éteignit qu'avec sa vie. Après avoir longtemps erré dans les possessions de la maison d'Autriche, il vint en Bohême en 1809, et leva un corps de volontaires avec lequel il fit une irruption en Westphalie, après la bataille d'Essling, pour engager la population à se soulever. Mais il réussit à peine à insurger quelques vallées. Abandonné de l'Autriche elle-même, il marche vers la mer avec ses soldats, atteint Brunswick, défait Rewbel, franchit le Weser et arrive à Brême, d'où il se rend sur la flotte anglaise. Il joint ensuite Wellington, qu'il suit en Espagne, puis en Belgique, où il périt, dans les plaines de Fleurus, atteint d'une balle dans la poitrine.

BRUNUS ou **BRUNN** (CONRAD), chanoine d'Augsbourg, était du bourg de Kirchen, dans le duché de Wirtemberg. Il s'acquit beaucoup de réputation par la connaissance qu'il avait du droit, et parut avec éclat aux diètes d'Augsbourg, de Worms, de Spire et de Ratisbonne. Il mourut en 1563. On a de lui : | *De Hæreticis in genere*, etc., 1549, in-fol. | *De Legationibus; de Cæremoniis, de Imaginibus*, 1548, in-fol. | Une réfutation de *l'Histoire ecclésiastique*, publiée par Mathias Illyricus, et les autres centuriateurs de Magdebourg.

BRUNUS (JORDANUS), appelé dans son pays *Giordano Bruni*, naquit à Nole dans le royaume de Naples, vers le milieu du 16e siècle, fut d'abord dominicain, mais il jeta bientôt l'habit religieux, et se déclara contre toutes les vérités de la foi : son audace lui suscita des chagrins bien mérités. Voulant jouir de la liberté de penser et de parler, il se retira à Genève et y apostasia. Il se brouilla bientôt avec Calvin et avec Bèze, et fut obligé de quitter ce séjour; il se rendit de là à Lyon, puis à Toulouse, et ensuite à Paris, vers 1582. Pour se procurer les moyens d'y subsister, il se mit à donner des leçons de philosophie en qualité de professeur extraordinaire, et publia des thèses où il attaquait d'anciennes opinions, et en même temps des vérités importantes. Brunus souleva contre lui tous les professeurs de l'université, dont les plaintes l'obligèrent de s'enfuir à Londres. Ce fut là que, sous la protection de Michel de Castelnau, ambassadeur de France auprès de la reine Elizabeth, et de Philippe Sidney, gentilhomme anglais, il publia son livre fameux, intitulé *Spaccio della Bestia triomfante*, Parigi, 1584, in-8°. *La déroute ou l'expulsion de la Bête triomphante*. Toutes les religions sont fausses, suivant cet impie. Les vérités de celle des juifs et des chrétiens sont sur le même rang que les fables des païens et des idolâtres. C'est à la loi naturelle à régler les notions du vice et de la vertu, comme si les philosophes, les enthousiastes fanatiques et dogmatisans de tous les siècles et de toutes les nations n'avaient pas fait de cette *Loi Naturelle* tout ce qu'ils ont voulu. « Ne me parlez » pas, dit un écrivain moderne, de la loi » naturelle comme d'une chose à substi- » tuer à la loi de Dieu. Qui ne sait qu'on » fait de la nature et de la raison tout ce » que l'on veut, lorsque ces éternelles pu- » pilles ne sont pas sous la tutelle de la re- » ligion ? » Son symbole est en 48 articles, dont chacun a rapport à quelque constellation céleste. L'extravagance de son imagination égalait celle de sa logique. A la suite de la *Déroute de la Bête triomphante*, on trouve un petit traité intitulé *La Cena delle Ceneri*, *Le souper du jour des Cendres*. Il prétend qu'il y a une multitude de mondes semblables à celui que nous habitons. Ces mondes sont des animaux intellectuels, avec des individus végétatifs et raisonnables. Pour avoir une suite complète des traités du même au-

teur, il faut y joindre : | *Della causa, principio e uno*, Venezia, 1584, in-8°. | *Del infinito universo*, Venezia, 1584, in-8°. | *Degli eroici Furori*. | *Cabula del Cavallo Pegaseo, con l'Asino Cillenico*, 1545, in-8°, petit format de 48 feuillets. Ce traité est si rare, que ceux qui ont parlé le plus savamment des ouvrages de Brunus, se sont bornés à en rapporter le titre, parce qu'ils ne l'avaient pas vu. Il est composé d'une Epître dédicatoire, d'une déclamation remplie d'indécence sur l'âne et sur l'ânesse, de Trois Dialogues, et de l'*Asino Cillenico*. Brunus y développe les idées répandues dans ses autres ouvrages. La plupart paraîtraient bien insipides, s'ils étaient plus communs. La rareté donne quelquefois du prix à de grandes bêtises. Après quelques années de séjour à Londres, Brunus passa à Wittemberg en Allemagne. Il embrassa le luthéranisme, et obtint la permission d'y enseigner publiquement. Il s'en servit pour publier ses paradoxes philosophiques avec la même liberté qu'il avait fait en France, et s'y fit les mêmes ennemis, surtout par l'orgueil, l'emportement et le mépris avec lequel il traitait les sectateurs de l'ancienne doctrine. Obligé de quitter Wittemberg au bout de deux ans, le chevalier errant de la philosophie, jouet de la fortune, et dépourvu de tout, parcourut encore diverses contrées d'Allemagne, jusqu'à ce qu'ayant succombé à la tentation d'aller dogmatiser dans sa patrie, il y tomba entre les mains de l'inquisition, qui délivra le pays des commotions qu'il aurait pu y exciter, en le livrant au bras séculier, qui le fit mourir à Rome en 1600. Presque tous les ouvrages de Giordano Bruni, dont nous nous sommes contentés de citer les principaux et les plus connus, sont, à quelques traits de lumière près, pleins d'obscurités et d'allégories énigmatiques. C'était un vrai enthousiaste qui, sous des images exaltées et gigantesques, disait les choses les plus inintelligibles, et souvent les plus ineptes. Il est encore auteur d'une comédie intitulée *Il Candelaio*, Parigi, 1582, in-8°. En 1633, un anonyme fit imprimer à Paris, in-8°, *Boniface et le Pédant*, comédie imitée de la précédente. Le P. Nicéron a donné la liste de ses ouvrages.

BRUS. *Voyez* ROBERT de BRUS, et DOUGLAS (GUILLAUME).

BRUSCHIUS ou BRUSCH (GASPARD), naquit à Egra en 1518. Ferdinand d'Autriche, roi des Romains, l'honora en 1552 de la couronne poétique et de la dignité de comte palatin. S'étant fixé à Passau, pour mettre la dernière main à sa Chronique d'Allemagne, il y fut tué d'un coup de fusil, à l'entrée d'un bois, en 1559, par des gentilshommes ses ennemis. On a de lui : | L'*Histoire des Evêchés et des Evêques de toute l'Allemagne*, Nuremberg, 1549, in-8°, en latin. | Celle *des principaux Monastères* du même pays, Ingolstadt, 1551, in-fol. en latin; Sulzbach, 1682, in-4°. | Un recueil de Poésies latines. | *De Laureaco*, Bâle, 1553, in-8°; c'est l'histoire de la ville de Lorch, autrefois archi-épiscopale, aujourd'hui presque ruinée.

BRUSONI (*Domitius Brusonius*), écrivain italien du 16[e] siècle, auteur de *Facéties*, qui parurent pour la première fois à Rome en 1518, in-fol. On les a réimprimées sous le titre de *Speculum mundi;* mais elles sont tronquées dans toutes les éditions qui ont suivi la première, la seule estimée.

* BRUSONI (JÉROME), d'une famille noble de Legnago dans le Véronois, né en 1610, prit l'habit de chartreux qu'il quitta, reprit et quitta encore. A cette seconde émancipation que l'on traita d'apostasie, il fut arrêté à Venise, et mis pour quelque temps en prison. Remis en liberté, il vécut tranquillement dans cette ville, et y mourut vers 1680. Il a publié plusieurs ouvrages dont le meilleur est l'*Histoire d'Italie*, Venise, 1635 à 1680, 4 vol. in-4°. Ses principales productions sont : | *la Vita di Ferrante Pallavicino*, Venise, 1651 et 1655, in-12; | *delle Historie universali d'Europa compendiate*, Venise, 1657, 2 vol. in-4° ; | *Il perfetto elucidario poetico*, Venise, 1657, 1664 et 1669, in-12; | *Historia dell' ultima guerra tra Veneziani e i Turchi*, Venise, 1673, in-4°; et Bologne 1674. Deux de ses ouvrages ont été portés sur l'*index* des livres défendus; l'un en 1663, portant le titre de la *Gondola a tre remi*, *passa tempo carnavalesco;* l'autre en 1669, intitulé : *Il Carrozino alla moda, trattenimento estivo*.

* BRUSQUET provençal, successeur de Triboulet dans l'emploi de fou du roi, sous les règnes de François I, Henri II, François II et Charles IV, se donna d'abord pour chirurgien et exerça ce métier au camp d'Avignon en 1536. Les hommes qu'il traitait, dit le naïf Brantôme, allaient *ad patres* dru comme mouches. Le connétable de Montmorenci voulut le faire pendre; le dauphin, depuis Henri II, lui sauva la vie, le trouva plaisant et le

prit à son service. Sa gaieté, son esprit, son originalité, le firent devenir promptement valet-de-chambre du roi, ensuite maître de la poste aux chevaux de Paris. « Le pauvre diable, dit encore Brantôme, » jouissait d'une fortune assez considérable, » et était bien à la cour lorsqu'on s'avisa » de le soupçonner de huguenotisme. » Sa maison fut pillée aux premiers troubles de 1562. Il sortit de Paris, se sauva chez madame de Valentinois, et mourut vers 1563, au château d'Anet.

* **BRUSSEL** (Pierre van), jésuite, né en 1612 à Bois-le-Duc, mort à Hildesheim en 1664, fut professeur de philosophie et de rhétorique, et missionnaire dans le duché de Berg. On a de lui *la Résurrection spirituelle*, ou *Défense d'un médecin nouvellement converti*, etc. Cologne, 1664, in-8°.

BRUTÉ (Jean), naquit à Paris en 1699. Après avoir pris le bonnet de docteur en Sorbonne, il obtint la cure de Saint-Benoît à Paris, et se fit aimer et respecter dans cette place. Ses ouailles perdirent ce pasteur zélé, vigilant et charitable, le 1[er] juin 1762, à l'âge de 63 ans. On a de lui | un *Discours sur les Mariages*, 1761, in-4°; | *Chronologie historique des cures de St.-Benoît*, 1752, in-12; | une *Paraphrase des psaumes et des cantiques qui se chantent à la même paroisse*, 1752, in-12.

BRUTÉ de LOIRELLE (l'abbé), censeur royal, mort le 21 mars 1783, est l'auteur d'un poème en 4 chants, intitulé *l'Héroïsme de l'amitié, David et Jonathas*, 1776, in-12, qui fait l'éloge de son cœur autant que de son esprit. Ce poème est suivi de quelques pièces en vers et en prose ; entre les premières il y a des odes sur les sept sacremens, qui méritent une attention particulière de la part de ceux qui savent estimer l'alliance de la piété et de l'esprit; les grâces de la poésie employées à célébrer ces sources de richesses communes à tous les fidèles, et à montrer combien Dieu dans la fondation de la religion s'est occupé du salut général du peuple, ont quelque chose de piquant qui contraste heureusement avec la simplicité du langage que présente la doctrine des sacremens. Son *Epître à un esprit fort* sur les écrits contre la religion, acheva de donner une juste idée de l'emploi que l'abbé Bruté faisait de ses talens; on ne pouvait les dévouer à une fin plus noble, plus digne de l'Auteur et distributeur de tous les talens. Dans ces différens ouvrages, l'auteur a un grand fonds de raison et de sagesse, de la clarté, de l'ordre, du goût, du génie; il paraît manquer quelquefois de feu et d'imagination, mais il y supplée par le langage du sentiment et le prix inestimable de la vérité.

BRUTUS (Lucius-Junius), fils de Marcus Junius et de Tarquinie, fille de Tarquin l'Ancien, cacha sous un air stupide et insensé la vengeance qu'il voulait tirer de la mort de son père et de son frère, dont Tarquin le Superbe s'était défait. Cet imbécile se montra bientôt un grand homme. Lucrèce s'étant donné elle-même la mort, pour ne pas survivre à l'affront que le dernier Tarquin lui avait fait, Brutus arracha le poignard de son sein, et jura sur cette arme sanglante une haine éternelle au ravisseur, avec serment de le chasser de Rome lui et toute sa famille; les assistans suivirent son exemple. On convoqua le peuple, et on obtint la confirmation d'un arrêt du sénat, qui proscrivait à jamais les Tarquins. L'autorité fut remise entre les mains de deux magistrats annuels, appelés consuls, choisis par le peuple dans les familles des patriciens. Brutus et Collatinus, mari de Lucrèce, l'un le libérateur de la patrie, et l'autre l'ennemi personnel de Tarquin, furent les premiers consuls, vers l'an 508 avant J.-C. ou 244 de Rome. Ils signalèrent leur entrée dans la magistrature, par l'émission d'un serment solennel, prononcé par le peuple, de ne jamais recevoir les Tarquins, ni d'autres rois. Brutus ne savait pas que ceux qui violeraient les premiers ce serment, étaient dans sa famille. Des ambassadeurs venus d'Etrurie, conspirèrent avec ses deux fils, pour ouvrir les portes de Rome au monarque proscrit. Cette conjuration ayant été découverte par un esclave, Brutus, républicain ardent, encore plus que père tendre, fit couper la tête à ses enfans, et assista à leur supplice, action qu'on ne peut excuser qu'en réfléchissant à quel point étaient montés alors l'amour de la patrie et la haine de la servitude. Dans la belle description que fait Virgile de cette scène tragique, il a cru devoir plaindre plutôt ce père malheureux que de le louer, et renvoyer le jugement de sa conduite à la postérité, qui, dit-il, trouvera un motif de l'absoudre dans l'enthousiasme de la gloire et de la liberté :

Natosque pater nova bella moventes
Ad pœnam pulchra pro libertate vocabit.
Infelix ! Utcumque ferent ea facta nepotes,
Vincet amor patriæ laudumque immensa cupido.

Il y eut la même année un combat singulier entre Brutus et Aruns, fils de Tarquin à la tête des deux armées. Le consul romain s'attacha avec tant d'acharnement à son adversaire, qu'ils se percèrent tous deux en même temps. Son corps fut porté à Rome par les chevaliers les plus distingués. Le sénat vint le recevoir avec l'appareil d'un triomphe. Son oraison funèbre fut prononcée dans la tribune aux harangues. Les dames romaines portèrent le deuil pendant un an, le regardant comme le vengeur de leur sexe indignement outragé dans la personne de Lucrèce. Mais le caractère de Brutus prouve assez que cette vengeance ne fut que le prétexte qu'il employa pour opérer une révolution où son orgueil et sa violente humeur trouvaient également à se satisfaire. *Voyez* COLLATINUS.

BRUTUS (Marcus-Junius), fils de Junius Brutus, et de Servilie, sœur de Caton. Il croyait descendre, par son père, de Brutus, fondateur de la république, et par sa mère, de Servilius Ahala, meurtrier de Spurius Mœtius qui avait aspiré à la tyrannie. Il cultiva les lettres, et puisa dans les orateurs grecs et romains ses idées de liberté, qui le menèrent à la conspiration contre César. Il conjura avec Cassius, préteur comme lui, contre la vie du dictateur. On l'assassina en plein sénat, le 15 mars, 43 ans avant J. C. César mourant vit Brutus le poignard à la main, au milieu des conjurés qui s'étaient jetés sur lui : *Et toi aussi, mon cher Brutus!* s'écria-t-il. Il était bien naturel que ce tendre reproche échappât à un homme qui était, dit-on, son père, et qui l'avait toujours traité comme un fils chéri. C'est à César que Brutus devait sa fortune et sa vie; car à la bataille de Pharsale, son premier empressement fut de recommander qu'on épargnât ses jours. Mais cet enthousiaste de la liberté était incapable d'écouter la reconnaissance, quand il était question de la patrie. Cicéron, qui avait un amour plus éclairé pour elle, marqua à Atticus : « Que les conjurés avaient exécuté un » projet d'enfant avec un courage hé» roïque, en ce qu'ils n'avaient pas porté » la cognée jusqu'aux racines de l'arbre. » Brutus fit périr son bienfaiteur; mais en laissant subsister ses favoris et ceux qui aspiraient à lui succéder, il commit un crime dont la république ne tira aucun fruit. On avait délibéré en sa présence, s'il n'était pas à propos de délivrer aussi la république d'Antoine, l'intime ami de César : Brutus s'y opposa, *voulant*, dit Plutarque, *qu'une action qu'ils avaient le courage d'entreprendre pour le maintien des lois et de la liberté, fût pure et nette de toute injustice*. Délicatesse précieuse, mais qui n'est pas à l'abri du reproche d'inconséquence. Si César méritait la mort, ce n'était pas à de simples particuliers, et encore moins à Brutus à la lui donner : il ne devait périr que par le fer des lois. La guerre civile ressuscita de ses cendres. Le peuple ayant vu une comète à longue chevelure pendant qu'on célébrait ses obsèques, crut que son âme avait été reçue dans le ciel. Marc-Antoine et Octave, qui profitaient de tout, rendirent les meurtriers odieux, les firent chasser de Rome, et les poursuivirent jusque dans la Macédoine. Brutus fut défait à la bataille de Philippes, malgré les prodiges de valeur qu'il y fit. La nuit qui suivit le combat, il se donna la mort. Quelques lettres qui nous restent de Brutus prouvent qu'il avait une éloquence digne de son caractère, une éloquence mâle et sublime dans sa simplicité. Il semble être supérieur à Cicéron lui-même lorsqu'il lui écrit en ces termes : « Vous » demandez la vie à Octave : quelle mort » serait aussi funeste? vous montrez par » cette demande que la tyrannie n'est pas » détruite, et qu'on n'a fait que changer » de tyran. Vous dites que vous ne lui » demandez qu'une seule grâce : savoir, » qu'il veuille bien sauver la vie à des » citoyens qui ont l'estime des honnêtes » gens et de tout le peuple romain. Quoi » donc! à moins qu'il ne le veuille, nous » ne serons plus! mais il vaut mieux » n'être plus que d'être par lui. Non, je » ne crois point que tous les dieux soient » déclarés contre le salut de Rome jus» qu'au point de vouloir qu'on demande » à Octave la vie d'aucun citoyen, encore » moins celle des libérateurs de l'univers. » O Cicéron, vous avouez qu'Octave a un » tel pouvoir, et vous êtes de ses amis! » mais si vous m'aimez, pouvez-vous dé» sirer de me voir à Rome, puisqu'il fau» drait me recommander à cet enfant, afin » que j'eusse la permission d'y aller? Quel » est donc celui que vous remerciez de ce » qu'il souffre que je vive encore, etc.? »

BRUTUS ou BRUTI ou BRUTO (Jean-Michel), né à Venise vers 1515, et mort en Transilvanie vers 1593, est mis au rang des bons humanistes, quoiqu'il n'eût point la manie cicéronienne, qui régnait alors. Son caractère turbulent et inquiet

le promena dans presque tous les royaumes de l'Europe, en France, en Espagne, en Allemagne, en Hongrie, en Pologne. Dans le cours de ses voyages, sa réputation le fit rechercher par Etienne Bathori, roi de Pologne, qui le nomma son historiographe, et le chargea de continuer l'histoire de Hongrie, commencée par Bonfinius, ce qu'il exécuta; mais cette continuation n'a point vu le jour. Après la mort de ce prince, il eut la même qualité auprès de l'empereur Rodolphe II, et Maximilien son successeur. Bruti est principalement connu par une *Histoire latine de Florence*, en 8 livres, qui va jusqu'à la mort de Laurent de Médicis en 1492, imprimée à Lyon en 1562, in-4°. Dans cette histoire qui est estimée, et dont la préface surtout passe pour un chef-d'œuvre d'élégance, de jugement et de force, il prend à tâche de contredire Paul Jove, partisan déclaré des Médicis; mais lui-même donne dans l'excès contraire à celui qu'il reproche à l'historien panégyriste, en parlant de cette maison avec une animosité qui se décèle partout. Aussi les grands ducs de Toscane ont-ils fait supprimer son ouvrage avec tant de soin, que cette édition est devenue assez rare. On a encore de cet auteur, | un petit traité *De origine Venetiarum*, imprimé à Lyon en 1569, in-8°, bien écrit et estimé; | des Lettres latines en 5 livres pleines de choses curieuses sur la Pologne, recueillies avec quelques autres ouvrages, comme *de Historiæ laudibus, sive de certa via, et ratione qua sunt scriptores legendi*, Berlin, 1698, in-8°; | *De rebus a Carolo V imperatore gestis*, Anvers, 1555, in-8°; | des Commentaires sur Horace, César et Cicéron.

BRUYÈRE (Jean de la), naquit en 1644 dans un village proche de Dourdan, dans l'Ile de France. Il fut d'abord trésorier de France à Caen, et ensuite placé, en qualité d'homme de lettres, par le grand Bossuet, auprès de M. le Duc, pour lui enseigner l'histoire, avec mille écus de pension. L'académie française lui ouvrit ses portes en 1693. Trois ans après en 1696, une apoplexie d'un quart d'heure l'emporta à l'âge de 52 ans. C'était un philosophe ingénieux, ennemi de l'ambition, content de cultiver en paix ses amis et ses livres, faisant un bon choix des uns et des autres; ne cherchant ni ne fuyant le plaisir; toujours disposé à une joie modeste, habile à la faire naître, poli dans ses manières, sage dans ses discours, évitant toute sorte d'affectation, même celle de montrer de l'esprit (1). Ses *Caractères de Théophraste, traduits du grec, avec les mœurs de ce siècle*, ont porté son nom dans toute l'Europe. « Les efforts qu'on a » faits pour imiter ces *Caractères*, dit un » judicieux critique, n'ont servi qu'à » prouver combien ils sont inimitables. » Avant de s'attacher au genre, il fallait » être doué comme lui, de ce coup-d'œil » perçant qui pénétrait dans les plus pro» fonds replis du cœur, de cette vigou» reuse subtilité qui en saisissait les mou» vemens dans leur source, de cette éner» gie supérieure qui les a si profondément » tracés, de ce génie enfin qui ne saurait » être que le résultat de la force des idées, » et de la chaleur du sentiment..... Que » prouve cette difficulté d'imiter les bons » modèles, sinon que les talens dégénèrent » parmi nous, ou qu'on ne les cultive et » ne les nourrit pas assez, avant de les » appliquer à des sujets qui les surpas» sent? » Don Argonne, chartreux estimable par ses connaissances et ses vertus, en fit une critique sévère; il crut y voir des satires personnelles condamnées par les règles de la charité chrétienne. Mais les lecteurs moins austères ne virent dans les peintures de la Bruyère que les originaux de tous les pays. « Quand même, dit » un auteur estimé, il y aurait quelques » reproches à faire au nouveau Théo» phraste, ils seront toujours de la nature » de ceux qu'on oublie en faveur de la » justesse et de la solidité des réflexions, » de la noblesse et de l'énergie du style, » de la vérité des maximes qui s'y pré» sentent à chaque page. Que la littérature » n'offre-t-elle jamais que de pareils sujets » d'indulgence! » On a encore de lui des *Dialogues sur le Quiétisme*, qu'il n'avait fait qu'ébaucher, et auxquels l'abbé Dupin mit la dernière main : ils furent publiés en 1699 à Paris, in-12. Les meilleures éditions des *Caractères* sont celles d'Ams-

(1) En donnant le portrait suivant du véritable philosophe, c'est son propre caractère que La Bruyère semble avoir tracé : « Entrez, dit-il, chez » ce philosophe, vous le trouverez sur les livres de » Platon qui traitent de la spiritualité de l'âme, ou » la plume à la main pour calculer les distances de » Saturne et de Jupiter. Vous lui apportez quelque » chose de plus précieux que l'argent et l'or, si c'est » une occasion de vous obliger. Le manieur d'argent, » l'homme d'affaires est un ours qu'on ne saurait ap» privoiser; on ne le voit dans sa loge qu'avec peine; » l'homme de lettres, au contraire, est vu de tous » et à toutes les heures; il ne peut être important, » et il ne le veut point être. »

terdam, 1741, en 2 vol. in-12; et de Paris 1750, 2 vol. in-12, avec les notes de Coste et 1765, in-4°, depuis plusieurs fois réimprimés in-18, in-12 et in-8°. M. Suard a donné : *Maximes et réflexions morales extraites de la Bruyère*, 1781, in-12, et M. Philippon de la Madeleine a fait imprimer des *Morceaux choisis de la Bruyère*, 1808, in-12. Mme de Genlis a publié une nouvelle édition des *Caractères, avec de nouvelles notes critiques*, 1812, in-12.

BRUYN ou **BRUIN** (Nicolas van), né à Anvers en 1562, graveur au burin, dont il reste plusieurs morceaux finis, mais froids. Il vivait encore au commencement du 16e siècle.

BRUYN (Corneille le), peintre et fameux voyageur, né à La Haye en 1652, commença ses voyages en Moscovie, en Perse, aux Indes-Orientales en 1674, et ne les acheva qu'en 1708. Il les publia sous le titre de | *Voyage du Levant*, Amsterdam, 1614, in-fol. L'édition originale, qui est en flamand, a été imprimée à Delft, 1698, in-fol.; | *de Moscovie, de Perse*, etc., en 1718, 2 vol. in-fol. Cette édition est estimée à cause des figures; on y trouve divers morceaux d'antiquités, et des vues de villes très curieuses, bien dessinées et bien gravées; mais l'édition de 1725, faite à Rouen en 5 vol. in-4°, est plus utile, parce que l'abbé Banier a retouché le style, a orné l'ouvrage d'excellentes notes, et y a ajouté le *Voyage de Desmousseaux*, etc. C'est dommage qu'on y ait retranché la plus grande partie des figures, qui ne faisaient pas un des moindres mérites de l'ouvrage. Bruyn est un voyageur curieux et instructif; mais il n'est pas toujours exact, et son style est loin de l'élégance.

BRUYS (Pierre de), hérésiarque du 12e siècle, prêcha d'abord ses erreurs dans le Dauphiné sa patrie, et se répandit ensuite dans la Provence et dans le Languedoc. Il rebaptisait les peuples, fouettait les prêtres, emprisonnait les moines, profanait les églises, renversait les autels, brûlait les croix. Il ne voulait admettre aucun de ces monumens de notre religion. Les catholiques de Saint-Gilles, outrés de ses excès, autant que scandalisés de ses erreurs, le brûlèrent dans leur ville en 1147. Il soutenait que le baptême était inutile avant l'âge de puberté; que le sacrifice de la messe n'était rien; que les prières pour les morts valaient encore moins, etc. Ses disciples furent appelés, de son nom, *Pétrobrusiens*. Pierre le Vénérable a réfuté ses erreurs.

BRUYS. *Voyez* Henri de BRUIS.

BRUYS (François), né à Serrières dans le Mâconnais, en 1708, quitta son pays pour aller cultiver les lettres à Genève, et passa de là à La Haye, où il se fit calviniste. Obligé de sortir de Hollande il se retira en Allemagne, d'où il revint en France. Il y fit son abjuration, et mourut quelque temps après en 1738, à Dijon où il suivit le barreau. On a de lui : | *Critique désintéressée des Journaux littéraires*, 3 vol. in-12. Cette critique désintéressée est très partiale. Le style est celui d'un réfugié, qui n'a pas eu le temps de se former en France. | *Histoire des papes depuis saint Pierre jusqu'à Benoît XIII inclusivement*, La Haye, 5 vol. in-4°, 1732 : ouvrage dicté par la faim, plein de satires si grossières, que les protestans eux-mêmes n'ont pu le souffrir. « Il est » de la nature de l'esprit humain, dit un » auteur moderne, de ne garder aucune » mesure, quand il a commencé à s'écar- » ter du vrai. La pente qui conduit à l'er- » reur est rapide; on ne s'arrête guère » qu'après s'être porté aux derniers ex- » cès. » | *Mémoires historiques, critiques et littéraires*, 2 vol. in-12, où l'on trouve beaucoup d'anecdotes sur le caractère et les ouvrages des savans qu'il avait connus dans ses différentes courses; elles sont mêlées dans le récit de ses aventures. | Les six derniers vol. du *Tacite d'Amelot de la Houssaie;* ils ne valent pas les quatre premiers : mais cette traduction et les notes ont servi à perfectionner celles qu'on a données depuis de l'annaliste romain.

* **BRUYSET** (Jean-Marie), et son frère (Pierre-Marie), nés tous les deux à Lyon; le premier imprimeur et libraire fut emprisonné avec son frère, en 179[illegible] pour avoir défendu cette ville qu'ass[illegible] geait l'armée envoyée par la Convent[illegible] Jean-Marie était incriminé en outre [illegible] avoir voulu suppléer à la disette de [illegible]gnats et de l'argent par des bi[illegible] dionaux qu'il avait signés. Etai[illegible] malade en prison, on le transporta [illegible] un hôpital, et Pierre-Marie parut seul devant le tribunal révolutionnaire. Il avoua comme sienne la signature des billets, et fut en conséquence condamné à mort. Il était cependant époux et père; Jean-Marie adopta les orphelins qu'il traita comme ses propres enfans. Il quitta la librairie en 1808, et fut nommé, en

1812, inspecteur de la librairie et de l'imprimerie, emploi qu'il ne conserva qu'une année. Les lettres occupèrent depuis tous ses loisirs jusqu'à sa mort, arrivée le 16 avril 1817, par suite d'une attaque de goutte; il était dans sa soixante-quatorzième année. Bruyset, membre de l'ancienne académie de Lyon, y rentra lors de sa réorganisation en 1816, et appartenait encore à plusieurs autres sociétés savantes. Entre diverses éditions sorties de ses presses, on remarque le *Dictionnaire d'histoire naturelle* de Valmont de Bomare, à qui il faisait une pension de 1,200 francs. Ses principaux ouvrages sont : | *Essai sur la régénération du commerce dans la ville de Lyon*, 1802, in-8°; | *Adresse au ministre de l'intérieur sur l'établissement d'un entrepôt en franchise de droits dans la ville de Lyon*, 1803, in-8°; | *Caractère de la propriété littéraire*, 1808, in-4°; | *Traduction de Cornélius Népos*, 1812, in-12; | des *Traductions* (inédites) *de Virgile*, *de Justin et de Tite-Live*. Il a aussi travaillé à la *Gazette Littéraire*, au *Journal étranger* de l'abbé Arnaud, et au *Dictionnaire historique* de Chaudon et Delandine.

*BRUZEAU (PAUL), prêtre de la communauté de Saint-Gervais, à Paris, a publié, à la fin du dix-septième siècle, plusieurs livres de controverse, parmi lesquels on distingue : | *Défense de la foi de l'Eglise sur les principaux points de controverse*, 1682, où l'auteur répondait à la Lettre que le médecin Spon, zélé protestant avait écrite au P. Lachaise. | *La foi de l'Eglise catholique touchant l'Eucharistie*, 1684, in-12. Bruzeau a encore donné la *Conférence du diable avec Luther contre le sacrifice de la messe*, 1 vol., 1673. On trouve de l'érudition dans ces écrits.

BRUZEN de la MARTINIÈRE (ANTOINE-AUGUSTIN), parent du célèbre Richard Simon, naquit à Dieppe selon quelques-uns, et selon d'autres à Piencourt, village de l'élection de Lisieux, vers l'an 1683, et élevé à Paris sous les yeux de son parent. En 1709, il se rendit à la cour du duc de Mecklenbourg, qui l'avait appelé auprès de lui, pour faire des recherches sur l'histoire de ce duché. Ce prince étant mort, il s'attacha au duc de Parme, et ensuite au roi des Deux-Siciles qui le nomma son secrétaire, et lui donna des appointemens annuels de 1,200 écus. Il avait concu depuis long-temps le projet d'un nouveau Dictionnaire géographique; il l'exécuta à La Haye, où il s'était retiré. Le marquis de Berretti Landi, ministre plénipotentiaire d'Espagne auprès des états généraux, engagea l'auteur à dédier ce grand ouvrage à son maître. Le roi d'Espagne, flatté de cet hommage, accorda à l'auteur le titre de son premier géographe. La Martinière mourut à La Haye en 1749. Il avait beaucoup de lecture, une mémoire heureuse, un jugement solide et une grande pénétration. Son style, sans être toujours pur, est ordinairement élégant et facile, du moins dans les ouvrages où il ne se borne pas à être compilateur. L'histoire, la géographie et la littérature furent ses études favorites. On a de lui plusieurs ouvrages sur ces différentes matières. | *Le grand Dictionnaire géographique, historique et critique*, imprimé à La Haye depuis 1726 jusqu'en 1739, en 9 vol. in-fol., réimprimé à Paris en 6 v., 1768, avec des corrections, des changemens et des additions. Ce n'est pas assurément un ouvrage sans défaut, mais il en est peu de moins mauvais en ce genre. Dans la nouvelle édition, on a élagué les articles trop diffus, corrigé les inexactitudes, et suppléé aux omissions. Il a paru à Paris, en 1759, un *Abrégé portatif* de cet ouvrage immense, en 2 vol. in-8°, qui se relient en un seul. | *Introduction à l'histoire de l'Europe*, par le baron de Puffendorff, entièrement remaniée, augmentée de l'*Histoire de l'Asie*, *de l'Afrique et de l'Amérique*, et purgée de plus de 2,000 fautes. Une des dernières éditions de cet ouvrage réimprimé plusieurs fois est celle de la Haye en 1743, 11 vol. in-12. La Martinière, catholique éclairé, retrancha dans son édition un long chapitre, aussi absurde que calomnieux *sur la monarchie ou autorité temporelle du pape*. Il y substitua un *Abrégé chronologique de la souveraineté des papes en Italie*. L'éditeur ne corrigea pas toutes les fautes de Puffendorff; M. de Grace en a réformé encore plusieurs dans une nouvelle édition en 8 vol. in-4°, Paris, 1754 à 1759. | *Traités géographiques et historiques, pour faciliter l'intelligence de l'Ecriture sainte*, par divers auteurs célèbres, Huet, le Grand, Calmet, Hardouin, 1730, 2 vol. in-12. Ce recueil utile est précédé d'une préface fort instructive. | *Entretiens des ombres aux Champs-Elysées*, en 2 vol. in-12, tirés d'une énorme compilation allemande, et accommodés au génie de la langue française. Ils renferment une morale utile, mais commune. | *Essai d'une traduction*

d'Horace en vers français, dans lequel il y a plusieurs pièces de lui, qui ne sont pas les meilleures. Cet essai n'a pas réussi.

Nouveau recueil des Epigrammatistes français, anciens et modernes, 2 vol. in-12, Amsterdam, 1720. L'auteur a orné cette collection, faite avec assez de choix, d'une préface, et de quelques épigrammes de sa façon. | *Introduction générale à l'étude des sciences et des belles-lettres, en faveur des personnes qui ne savent que le français*, in-12, la Haye, 1731. La première partie sur les sciences est fort vague; la seconde est plus utile; les matières ne sont pas toujours traitées avec assez de méthode et de précision. Les jugemens qu'il porte des auteurs respirent le goût, mais ne sont pas assez détaillés. Cet ouvrage a été réimprimé à Paris en 1756, à la suite des *Conseils pour former une bibliothèque peu nombreuse, mais choisie*. | *Continuation de l'histoire de France, sous le règne de Louis XIV*, Roterdam, 1718 et 1722, 3 vol. in-4°, commencée par Larrey. Cette histoire est au-dessous du médiocre; la continuation ne vaut guère mieux. | *Lettres choisies de M. Simon*, avec une Vie de l'auteur très détaillée, et des notes curieuses, Amsterdam, 1730, en 4 vol. in 12. | *Nouveau portefeuille historique et littéraire*, ouvrage posthume de la Martinière. Ce recueil, publié apparemment par quelqu'un de ces éditeurs, qui vivent, suivant les expressions d'un auteur ingénieux, des sottises des morts, a eu peu de cours. On a attribué à cet écrivain fécond et estimé, des ouvrages qui ne sont point de lui, entre autres une compilation diffuse de l'*Histoire de Louis XIV*, la Haye, 1740, 3 vol. in-4°.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

à Ilton dans le comté de Sommer- menait une vie studieuse et reti- mourut l'an 1740, âgé de 80 ans. cet ouvrage, on a de lui d'autres qui ont rendu son nom respectable les physiciens et les géomètres les éclairés. Son ouvrage le plus remar- a pour titre *Réflexions sur la e, où l'on démontre son insuffisance toutes ses branches, et l'utilité et la ité d'une révélation*, 1699-1738, 4 in-8°, traduit en français par Berger, e titre de *Traité de l'incertitude des es*, 1714, in-12.

KER (Richard), né dans le comté rd, dont il fut grand schérif en est auteur de l'*Histoire d'Angle-*, Londres, 1641, in-fol., en anglais. 'étend jusqu'à la mort de Charles Ier. a été continuée ensuite jusqu'au de Georges Ier, Londres, 1730. Baker donné une *Explication* de l'Orai- minicale, estimée en Angleterre.

KER (Henri), naturaliste anglais, commencement du 18e siècle et en 1774, fut membre de la Société e et de celle des antiquaires. On lui na, en 1744, une médaille d'or pour découvertes microscopiques. Son *Mi- cope mis à la portée de tout le monde* en français par le P. Pezenas, in-8°, et un second écrit intitulé : *du microscope*, sont estimés. Baker sur les polypes d'eau douce et sur tres petits insectes, des expériences curieuses dont il a consigné les ré- ats dans les deux ouvrages que nous ons de citer.

BAKEWEL (Robert), fermier an- , né en 1726 à Dishley, dans le Lei- ershire, et mort en 1795, contribua ucoup par ses observations à l'amélio- on des bestiaux; il possédait un des beaux troupeaux de l'Angleterre. Ses *narques* ont été insérées dans le *Do- tical encyclopéd.* Londres, 1802, t. 1er.

KHUISEN (Ludolf), peintre et eur, né en 1631, dans la ville d'Emb- au cercle de Westphalie, mourut 709. Un goût naturel le guida dans premiers essais. Ses productions nt dès lors recherchées, quoiqu'il ût pas encore appris les élémens de art. Il cultiva ses talens, et d'habiles îtres le dirigèrent dans ses études. Cet cellent artiste consultait beaucoup la re, et la rendait avec précision dans ouvrages. Il a représenté des marines, out des tempêtes. Son coloris est suave et harmonieux, son dessin correct, ses compositions pleines de feu. On fait un cas infini de ses dessins; ils sont d'un effet piquant, et admirables par la propreté du lavis. Il a gravé, à l'eau forte, quelques vues maritimes.

* BAKKER (Pierre-Huysinga), poète hollandais, né en 1715 à Amsterdam, et mort en 1801 dans la même ville, a laissé un poème estimé sur l'inondation de 1740, et des *satires* contre les Anglais, 1 volume in-4°. On a encore de lui une savante dissertation sur la versification hollandaise ancienne et moderne.

BALA ou BALAS. *Voyez* ALEXANDRE BALAS.

BALAAM, prophète, mais prévaricateur et infidèle: selon d'autres, faux prophète, jongleur et magicien, fils de Beor ou Bosor, était, selon la plus commune opinion, de Pethor ou Pathura sur l'Euphrate; il suivit les ambassadeurs de Balac, roi des Moabites, qui l'avait envoyé chercher pour maudire le peuple d'Israël. Un ange l'arrêta au milieu du chemin, tenant une épée nue. L'ânesse sur laquelle il était monté ne voulut plus avancer, parla miraculeusement pour condamner la cruauté de son maître qui l'assommait, et l'ange ordonna à Balaam de ne dire que ce que Dieu lui mettrait dans la bouche. Les incrédules ont fait des railleries insipides sur le langage de cette brute, qui n'est cependant pas bien difficile à expliquer. Celui qui donne le mouvement à toute la nature, l'imprima pour un instant à l'organe d'un animal, comme il eût pu l'imprimer à quelque être inanimé. On ne voit pas pourquoi il serait plus indigne de Dieu de faire parler un animal, que de faire entendre une voix en l'air ou de se servir d'un autre signe pour intimer ses volontés. « Je ne sais, » dit un auteur, si ceux qui ont plaisanté » sur ce langage d'un animal, ont réfléchi » que nous faisons parler tous les jours » les pies et les merles : ils croient sans » doute la divine puissance moins efficace » que nos leçons. » L'apôtre saint Pierre remarque que Dieu choisit ce moyen d'avertir Balaam, comme le plus propre à faire rentrer en lui-même ce prophète aveugle et insensé, confondu par l'organe d'une brute. *Correptionem habuit suæ vesaniæ; subjugale mutum animal, hominis voce loquens, prohibuit prophetæ insipientiam.* 2. Pet. 2. Si ce furieux n'en parut point effrayé, c'est que sa colère lui ôta l'usage de la réflexion. Ceux qui le

reprit le Tartare, *de t'y mettre aussi;* et tout de suite il l'y fit enfermer. Bajazet, aussi fier dans sa cage qu'à la tête de ses armées, comptait toujours que ses fils viendraient le délivrer; mais ses espérances étant frustrées, il se cassa la tête contre les barreaux de sa cage, en 1403. Petit de la Croix, fondé sur quelques auteurs arabes et persans, le fait mourir d'apoplexie, dans le camp de Tamerlan, en 1397. Outre que ce récit renferme un anachronisme, il est contraire à tous les historiens grecs et latins. Voltaire s'est aussi élevé contre la narration de la cage de fer, pour des raisons que la saine critique regardera toujours comme des frivolités. *Voyez* TAMERLAN.

BAJAZET II, fils de Mahomet II, ou *Fatile,* succéda à son père en 1481. Zizim, son frère cadet, favorisé par la plupart des seigneurs, lui disputait la couronne, mais il le chassa de l'Asie, l'obligea de se réfugier en Occident, où il mourut (dit-on) de poison en 1495. Bajazet enleva quelques terres aux Vénitiens; mais il fut moins heureux en Egypte. Les janissaires, gagnés par son fils Sélim, l'obligèrent de lui céder le trône. Ce fils dénaturé, pour s'assurer encore mieux de la couronne, fit empoisonner son père en 1512, par son médecin, qui était un juif. Il avait alors 60 ans. La réparation des murs de Constantinople, et d[illegible] édifices superbes, sont des monumens de sa magnificence. La lecture des livres d'Averroès le détourna des affaires, sans lui inspirer un caractère plus doux et plus humain : il est vrai qu'elle n'était guère propre à produire cet effet.

BAJAZET, fils d'Achmet I et de la sultane Kiosens, était l'un des frères d'Amurath IV. Celui-ci n'avait pas d'enfans; mais il détestait le jeune Bajazet sur lequel se fixaient toutes les espérances de la nation, et plusieurs fois il avait songé à s'en défaire : il en donna l'ordre, par le messager qui vint à Constantinople annoncer la prise de Revan sur les Persans. Cette catastrophe a fourni à Racine le sujet d'une de ses belles tragédies. Bajazet fut étranglé l'an 1635.

BAJAZET, sultan, fils de Soliman I et de Roxelane, était resté, après la catastrophe de Mustapha et de Géangir (1553), le seul prince du sang ottoman, avec Sélim son aîné, qui fut depuis Sélim II. Deux partis se formèrent pour la succession au trône; Soliman s'était déclaré pour Sélim, Roxelane pour Bajazet. Tant

que v[illegible]
impu[illegible]
père;
tant [illegible]
pou[illegible]

empo[illegible]
la g[illegible]
conti[illegible]
la ve[illegible]
par d[illegible]
sur c[illegible]
prêm[illegible]

B[illegible]
célèb[illegible]
tiqu[illegible]
lema[illegible]
Ratis[illegible]
dans [illegible]
cadé[illegible]
1720[illegible]
mou[illegible]
don[illegible]
scu[illegible]

me[illegible]
1727, i[illegible]
thèses[illegible]
4°, der[illegible]
BA[illegible]
* B[illegible]

1575, a[illegible]
Montn[illegible]
mièr[illegible]
où i[illegible]
ple.
que
tut
r[illegible]
sion
l[illegible]
de
perfe[illegible]
prouv[illegible]
faits dans [illegible]
Il était d'a[illegible]
d'immenses [illegible]
[illegible]N), autr[illegible]
employé da[illegible]
vivait ve[illegible]
collége du T[illegible]
dans sa con[illegible]
et illustres d[illegible]
était don Phi[illegible]
1645, pour a[illegible]
Anglais à la [illegible]

BAKER (T[illegible]
en 1656, et au[illegible]


Princeton University Library
32101 067483865

